UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00192406 7

COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS

PAR ORDRE DU ROI

ET PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PREMIÈRE SÉRIE

HISTOIRE POLITIQUE

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE LA COUR ET DES GÉNÉRAUX

PAR LE LIEUTENANT GÉNÉRAL DE VAULT

DIRECTEUR GÉNÉRAL DU DÉPÔT DE LA GUERRE, MORT EN 1790

REVUS, PUBLIÉS ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

PAR LE LIEUTENANT GÉNÉRAL PELET

PAIR DE FRANCE

DIRECTEUR GÉNÉRAL DU DÉPÔT DE LA GUERRE

TOME VI

32679
22/7 1914

PARIS

IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XLV

NOTE

DE L'ÉDITEUR.

Depuis le commencement de la guerre de la succession, l'étoile de la France pâlissait. Louis XIV, déjà avancé en âge, n'avait pas hésité à affronter encore ses ennemis : l'intérêt de l'État l'avait exigé. Mais le grand roi luttait avec peine contre les monarques chez lesquels il avait été si longtemps le maître. Il avait perdu ses premiers capitaines et ceux qui leur avaient succédé. De rares victoires étaient venues consoler nos drapeaux, jusque-là presque toujours triomphants. Cependant la guerre se maintenait loin de notre territoire, sur celui de nos alliés. L'année 1705 avait même vu luire des jours de gloire au fond de l'Italie, dans les Pays-Bas et sur le Rhin.

En 1706, la France éprouva de grands revers et put en prévoir de bien plus grands encore. La perte d'une seule

bataille dans le Brabant, celle de Ramillies, nous coûta les Pays-Bas avec seize forteresses, et amena l'ennemi sur nos frontières. Au delà des Alpes, la défaite de Turin nous fit abandonner la haute Italie avec ses places fortes; et, malgré les victoires de Calcinato, de Castiglione, nous fûmes rejetés de l'autre côté de la grande chaîne.

C'est toujours dans les plaines du nord qu'on a vu de simples echecs attirer sur la France les plus terribles catastrophes. Et à combien peu tiennent ces échecs! Après Ramillies vint Malplaquet, qui réduisit, pendant trois ans, Louis XIV à une funeste défensive, et permit aux détachements ennemis de s'avancer jusqu'auprès de Versailles. En 1793, Nerwinde entraîna la perte de toute la Belgique, de plusieurs de nos forteresses, et ouvrit aux armées coalisées le chemin de la capitale. Enfin Waterloo a vu changer, en une heure, la face du monde; et, dix jours après, l'ennemi est arrivé devant Paris.

Ainsi, trois fois dans l'espace d'un siècle, la France a subi l'invasion des puissances européennes, sous des gouvernements et en des temps bien différents, la monarchie, la république, l'empire. Ces invasions ont constamment menacé Paris et l'existence de la patrie; la dernière a seule atteint la capitale. Pourquoi les deux premiers gouvernements ont-ils pu résister? Pourquoi l'empire a-t-il succombé malgré tous les miracles de génie, de valeur, de patriotisme, de dévouement qu'ont fait eclater le chef, les soldats, le peuple? Ces trois grandes guerres

doivent être jugées, examinées, mises constamment en parallèle, afin de déduire les conséquences, les leçons qu'elles renferment.

On vit en 1709, au milieu de tous le malheurs accumulés sur la France, ce qu'il y avait de force et de stabilité dans cette monarchie, dans ces institutions dont l'origine se perdait au milieu des siècles, dans l'organisation provinciale, dans la magistrature parlementaire, dans la noblesse même. Aussi Napoléon disait-il : « Si j'avais été mon petit-fils, je serais revenu de Perpignan conquérir la France. »

1793 nous a révélé ce que pouvait une assemblée nationale appuyée sur un peuple levé en masse, décrétant la République lorsque l'ennemi était à quatre journées de Paris, dédaignant le secours des fortifications, refusant de se retirer derrière la Loire, métamorphosant la France entière en un immense arsenal, créant quatorze armées pour défendre les frontières envahies et portant bientôt ses légions victorieuses au sein de l'étranger.

Enfin, de nos jours, le grand empereur, trop isolé au milieu d'institutions que le temps n'avait pas consacrées, avec des hommes que l'ancienne énergie ne soutenait plus, le grand capitaine qui, vingt mois auparavant, avait porté nos aigles du phare de Messine et des portes de Cadix au delà de Moscou, dut se sacrifier deux fois dans l'intérêt de la France, après cent glorieux combats livrés aux armées de l'Europe.

Ces événements souvent répétés, toujours suivis des mêmes

résultats, donnent de hauts enseignements qui ne s'arrêtent pas aux théories de la guerre, à l'art des batailles et des manœuvres. Ces enseignements doivent servir de bases à la politique et à l'administration, régler l'organisation des territoires, des populations, des armées; ils composent en grande partie la science des hommes d'état, et s'adressent aux gouvernements ainsi qu'aux nations, surtout à celles qui interviennent dans les affaires du pays.

Cependant, après les malheurs de la guerre de la succession, on ne chercha pas à améliorer le système militaire de la France; on répara, on augmenta les fortifications entassées sur la frontière de Flandre, et on laissa le cœur du royaume désarmé. Lors des préparatifs des campagnes de 1744 et 1745, on songea à prendre quelques dispositions pour couvrir la capitale en cas de revers. La Convention nationale put opposer une vive offensive aux premières défaites de nos armées. Avant Waterloo, Napoléon ordonna de couvrir la capitale par des retranchements que la trahison ne permit pas d'achever. Pendant le siége d'Anvers, en 1832, on réunit sur la frontière du nord toutes les forces du royaume, dans la prévision d'une seule bataille qui pouvait être livrée au milieu de la Belgique. Une mesure salutaire vient enfin d'être prise, celle de la fortification de Paris, qui seule vaut presque toutes les fortifications du royaume. Toutefois ne reste-t-il plus rien à apprendre, rien à faire?

C'est donc un devoir impérieux pour l'historien militaire comme pour l'homme d'état, d'analyser les événements qui

ont menacé la sûreté de la France, d'en étudier les causes et les circonstances, d'en développer les résultats, d'en indiquer les remèdes. C'est la plus haute mission, le plus grand bienfait de ce genre d'histoire qui, trop souvent, n'est qu'une simple chronologie de détails, un stérile journal d'opérations, de marches, de siéges, de batailles, ou la glorification hasardée de quelques hommes.

Jusqu'au commencement de 1706, la guerre était restée fixée dans des pays éloignés qui n'avaient ni relations directes avec la France, ni influence sur ses destinées. J'ai cru inutile de discuter de simples théories militaires, de rechercher quelles furent la conduite des généraux et l'organisation des armées, de rétablir quelques circonstances historiques. D'ailleurs la plupart des faits étaient connus; aucun d'eux n'avait assez d'importance politique pour forcer l'éditeur à intervenir directement dans la publication des mémoires.

La situation est entièrement changée depuis la funeste campagne de 1706. J'aurais rempli mon devoir d'historien au commencement de ce volume, si je ne m'étais trouvé privé d'un document indispensable, du plan de Ramillies, que j'ai vainement réclamé dans tous les dépôts de l'Europe, et qu'on a dû lever tout exprès. Il n'a pu être joint à cette campagne; mais le dessin se termine, et la gravure sera immédiatement entreprise.

A la bataille de Ramillies commencèrent les malheurs qui accablèrent la France pendant six années; on peut aussi attri-

buer ces malheurs au défaut des mesures que prescrit toujours la prévision des revers. Il importe d'examiner les détails de cette bataille, sur laquelle on a écrit tant de relations diverses; il faut analyser tout ce qui a été fait, tout ce qui aurait dû l'être avant, pendant et après l'action. On jugera ensuite la conduite des généraux et celle des armées.

Cette tâche sera remplie pour 1706 et pour 1707, qui vit commencer l'invasion de notre territoire, lorsque la dernière campagne sera publiée. A mesure que l'ennemi pénétrera dans l'intérieur de la France, il faudra examiner la nature et la marche de l'invasion, discuter les intérêts politiques ou privés qui intervinrent dans les résolutions des généraux alliés. Il faudra comparer les détails purement militaires de cette guerre avec l'offensive des coalisés en 1793, avec leur marche sur Paris en 1815, analyser les dispositions de l'attaque et de la défense à ces différentes époques. On déduira de là les nécessités de notre situation, dont une partie seulement a été satisfaite. Il s'agit de juger le passé, de preserver l'avenir.

Le travail que je compte joindre désormais à chaque campagne est d'autant plus nécessaire que la rédaction de M. De Vault, trop fidèle au plan et au titre de ses *Mémoires extraits de la correspondance de la cour et des généraux*, presente d'assez fréquentes lacunes. Souvent, se bornant à reproduire les dépêches de l'armée et les relations des ennemis, M. De Vault délaisse le rôle de l'historien. Peut-être ne lui a-t-il pas été permis de donner les développements que la pratique et

l'étude de la guerre, l'examen approfondi des pièces et des circonstances exigent des historiens militaires. Dans le temps où cet officier général écrivait, les étrangers avaient publié des mémoires et des matériaux de toute espèce qui rendaient sa tâche facile. Elle l'est encore plus maintenant que la guerre, ayant été portée plusieurs fois sur les théâtres des anciens combats, a éclairé les esprits par de grandes leçons et de mémorables exemples. Il y aura donc nécessité de compléter, quelquefois même de rédiger les relations des batailles qui ont exercé une puissante influence sur les destinées de la France.

Nous avons à nous féliciter du succès obtenu par les Mémoires militaires dans l'intérieur, et surtout à l'étranger. Partout ils ont été parfaitement accueillis et attendus avec empressement. Les hommes qui ont figuré à la tête ou dans les rangs des armées ennemies ont applaudi à ce mode de rédaction, à l'abondance des matériaux, à l'autorité des pièces, peut-être même à la réserve de l'historien, qui permet à chacun d'établir son jugement suivant ses affections et ses intérêts.

Je dois aux sympathies que ces Mémoires ont excitées à l'étranger, de précieux secours pour les matériaux topographiques. J'ai pu me convaincre, par les recherches faites dans toutes les capitales, que le Dépôt général de la guerre est l'établissement le plus riche en cartes et en plans originaux. Mais les travaux topographiques exécutés pendant la guerre de la succession laissent beaucoup à désirer relativement à la précision

et à l'habileté qui sont déployées aujourd'hui dans la fidèle représentation du terrain. Les états-majors belges et piémontais ont aidé nos publications; ils ont levé au trente-millième le *Champ de bataille de Ramillies*, où la nature et la configuration des localités ont exercé tant d'influence sur les dispositions ainsi que sur les événements; et la partie du *Champ de bataille de Turin* la plus importante, la plus difficile, celle dans laquelle se trouvent les montagnes de la Superga et de l'Eremo. Quelques autres matériaux m'ont été communiqués et ont servi à rectifier les détails de Menin, d'Ath, de Gand, de Verue, qui avaient été dessinés d'après les plans de ces forteresses établis dans les guerres du XVII^e^ siècle. Celui de Verue ayant été gravé à neuf, la planche des *Places d'Italie* qui se trouve dans l'Atlas de 1706 devra être replacée dans celui de 1705.

C'est une véritable satisfaction pour moi de consigner ici la reconnaissance que je dois à tous ceux qui m'ont aidé, avec autant d'empressement que d'habileté, dans cette importante publication. Ils me permettront d'invoquer, pour l'avenir, une coopération qui m'a été si précieuse.

Paris, le 1^er^ mars 1845.

G^al^ PELET.

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

CAMPAGNES

DE FLANDRE, D'ITALIE ET D'ALLEMAGNE,

EN 1706.

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

PREMIÈRE PARTIE.

CAMPAGNE DE FLANDRE.

Jamais on ne fit de si grands préparatifs pour mettre les armées en état d'entrer en campagne; jamais on ne forma de projets plus vastes pour les opérations; mais, malgré l'espoir que le roi pouvait concevoir de ses grandes et sages dispositions, sa majesté, plus jalouse du bonheur de donner la paix à l'Europe que de la gloire de triompher de ses ennemis, ne s'occupa qu'avec plus de vivacité des moyens qui pouvaient porter les différentes puissances belligérantes à une conciliation générale. Elle s'adressa d'abord aux Hollandais, qui, de tous les alliés, étaient les plus exposés, et, en même temps, les moins intéressés à soutenir une guerre ruineuse. Ils paraissaient, en effet, n'agir que pour les intérêts de l'empereur; mais ils firent pour eux-mêmes des demandes si exorbitantes, qu'on fut forcé à ne plus penser qu'à faire la guerre.

Dès lors on ne s'occupa plus que des moyens d'ouvrir de bonne heure la campagne et d'avoir partout des armées supérieures à celles des ennemis. On travailla sans relâche au rétablissement des vieilles troupes, et on en leva de nouvelles. Les provinces du royaume fournirent vingt-sept mille hommes de milice, qui furent destinés pour l'armée d'Italie et pour renforcer celle d'Espagne. Toute l'infanterie fut augmentée de cinq hommes par compagnie, et on leva trente nouveaux régiments, qui formèrent trente-cinq bataillons. Les princes du sang se chargèrent de les payer et de les entretenir à leurs dépens; cet exemple fut suivi par plusieurs seigneurs de la cour.

On donna aussi des soins particuliers à la marine, et M. le comte de Toulouse, grand amiral, continua de commander l'armée navale, ayant sous ses ordres M. le maréchal de Cœuvres.

Sur terre, il y eut huit armées : une aux Pays-Bas, dont M. de Villeroy continua d'avoir le commandement sous les ordres de M. l'électeur de Bavière; une sur la Moselle, qui fut destinée à M. le maréchal de Marcin; celle du Rhin, où resta M. de Villars; celle d'Italie, dont le commandement fut, comme l'année précédente, confié à M. le duc de Vendôme. On en forma une nouvelle pour le Piémont, sous les ordres de M. de la Feuillade. M. le duc de Noailles fut destiné pour celle du Roussillon, M. le maréchal de Tessé pour la Catalogne, et M. le duc de Berwick [1] pour celle qui devait agir en Portugal.

Ces différents généraux furent appelés aux conseils que tint le roi pour former le plan général de la campagne. Sa majesté leur expliqua les différents objets que chacun d'eux aurait à remplir, et décida que partout on agirait offensivement. Jamais il n'y eut de projet si grand, si bien concerté. Le but

[1] Ce général fut fait, le 16 février, à la dignité de maréchal de France.

principal était le rétablissement des affaires du roi d'Espagne.

La Catalogne était la partie la plus intéressante; la négligence des ministres espagnols et la révolte des peuples de cette province l'avaient fait tomber entre les mains de l'archiduc. Il fallait la faire rentrer sous l'obéissance de son légitime souverain, et forcer l'archiduc à se retirer en Portugal. Le siége de Barcelone était la première opération à faire, afin de marcher ensuite dans le royaume de Valence, qui s'était aussi révolté, et de contenir l'Aragon prêt à suivre le même exemple.

Le roi d'Espagne résolut de se mettre à la tête de l'armée destinée à opérer en Catalogne, et qui devait être commandée par M. le maréchal de Tessé sous ses ordres. M. le comte de Toulouse fut chargé de seconder, avec la flotte équipée à Toulon, les opérations du siége de Barcelone, par lequel on devait ouvrir la campagne; et dès le mois de janvier on fit assembler dans les villes de France, sur la frontière d'Espagne, les troupes et les milices destinées à joindre l'armée.

M. le duc de Noailles devait faire passer du Roussillon en Catalogne les munitions nécessaires pour le siége et les renforts dont on pourrait avoir besoin; il eut même ordre d'y marcher si les circonstances venaient à l'exiger, et de joindre M. le maréchal de Tessé.

M. le duc de Berwick devait, de son côté, à la tête de l'armée espagnole en Portugal, chercher à opérer dans ce royaume une diversion favorable au siége, et, après que les peuples rebelles seraient soumis, aider sa majesté catholique à faire elle-même des conquêtes sur le Portugal.

M. le maréchal de Villars avait ordre de commencer la campagne sur le Rhin par l'attaque des lignes de la Moder, que gardaient les troupes du prince de Bade, de dégager et de ravitailler le Fort-Louis, qui était bloqué. Il devait ensuite faire

le siége de Haguenau, et ce fut pour lui faciliter les moyens de réussir dans ces entreprises, qu'on fit avec autant de secret qu'il fut possible des magasins de fourrages et d'artillerie dans les places d'Alsace.

M. le maréchal de Marcin, avec un corps tiré des Pays-Bas, avait ordre de se rendre de bonne heure sur la Moselle, de feindre une entreprise sur Trarbach, et ensuite de se porter avec toute la diligence possible en Alsace pour seconder les premières opérations de M. le maréchal de Villars. Après cette expédition il devait ramener dans les Pays-Bas les troupes à ses ordres, et les mesures étaient si bien prises, qu'on espérait qu'il rejoindrait l'armée des deux couronnes avant que celle des alliés fût en état de rien entreprendre.

M. le duc de Vendôme devait ouvrir la campagne en Italie par une marche rapide vers le Brescian, faire en sorte de pousser le prince Eugène jusque dans le Trentin, et le contenir ensuite pendant qu'on ferait le siége de Turin, dont M. le duc de la Feuillade devait être chargé. C'était une entreprise aussi importante que difficile; on espérait par là réduire le duc de Savoie, ou à demander la paix, ou à chercher un asile hors de ses états; on assembla dans les villes du Piémont des magasins immenses d'artillerie et de munitions.

L'électeur de Bavière et M. le maréchal de Villeroy devaient commencer les opérations, dans les Pays-Bas, par le siége de Léau, et chercher ensuite les moyens d'enlever au duc de Marlborough les conquêtes qu'il avait faites pendant les campagnes précédentes. Pour les mettre en état de prévenir les ennemis on assembla avec beaucoup de diligence, dans les principales villes du Brabant, un million de rations de fourrages, et on prépara à Tournay un train considérable de grosse artillerie.

Tels étaient les projets aussi grands que bien combinés qu'on se proposait de mettre à exécution pendant cette campagne; jamais peut-être on n'avait pris des mesures plus justes et conduites avec plus de secret pour porter de grands coups de tous les côtés et dans le même temps; en un mot, tout était disposé de manière qu'il y avait lieu de s'attendre aux plus grands succès dans toutes les parties où l'on faisait la guerre.

Pendant qu'on préparait ainsi les moyens qu'on croyait les plus propres à prévenir et à accabler les ennemis, ils prenaient de leur côté les mêmes mesures pour agir offensivement dans toutes les parties, et pour mettre de nombreuses armées en campagne : chacune des puissances alliées fit les plus grands efforts.

L'empereur s'engagea de fournir quarante mille hommes de ses propres troupes, l'Angleterre vingt-huit mille, la Hollande trente-huit mille, non compris les troupes étrangères à sa solde, lesquelles, avec celles que les princes et états de l'empire fournissaient pour leur contingent, pouvaient se monter à quatre-vingt-sept mille hommes. Le duc de Savoie en devait fournir dix-huit mille, et le roi de Portugal douze mille. Cavalier, ce fameux rebelle des Cévennes, plus vaincu que soumis qui, après avoir obtenu du roi son pardon, s'était réfugié en Hollande, offrait de lever un corps de huit mille hommes et d'aller rallumer le feu de la guerre dans sa patrie. Toutes ces troupes, sans compter les forces maritimes de l'Angleterre et de la Hollande, devaient se monter à deux cent trente et un mille hommes.

Suivant la distribution qu'en firent les alliés, le duc de Marlborough était destiné à commander une armée de soixante et onze mille hommes dans les Pays-Bas, le prince de Bade quarante mille sur le Rhin, le prince Eugène quarante-cinq mille

en Italie, le duc de Savoie dix-huit mille dans ses états, l'archiduc vingt-cinq mille en Espagne, milord Galloway vingt-quatre mille en Portugal; Cavalier devait armer en Languedoc tout ce qu'il pourrait entraîner dans son parti.

L'Angleterre fit une augmentation dans ses troupes; et, de concert avec les États-Généraux, on augmenta le nombre de celles que les deux puissances avaient à leur solde. Elles firent embarquer vingt-huit bataillons, aux ordres du comte de Noyelles, pour aller renforcer dans la Catalogne l'archiduc, déjà joint par les Catalans et les miquelets; l'empereur, de son coté, à la sollicitation de la reine Anne, se détermina à augmenter ses armées du Rhin et d'Italie par de nouvelles troupes de différents princes de l'empire.

Ce fut sur le Rhin et sur la Meuse que les alliés firent les plus grands approvisionnements de toute espèce; on remarqua que dans Maëstricht seul ils avaient fait conduire par la Meuse cent pièces de canon, quatre-vingts mortiers et une quantité prodigieuse de munitions de guerre, et qu'ils avaient un pareil approvisionnement à Philipsbourg et dans les places du Rhin.

Quant à leurs projets pour les opérations, on n'eut à ce sujet, pendant longtemps, que des avis fort incertains, et il y avait lieu de croire que le plan n'en serait réglé qu'après l'arrivée du duc de Marlborough à La Haye. Les dispositions qui se faisaient sur la Meuse et sur le Rhin pouvaient faire juger que leurs premiers objets seraient les sièges de Namur et du Fort-Louis; mais, comme il n'était pas encore possible de démêler de quel côté se porteraient leurs principales forces, on continua de travailler à se procurer les moyens de les prévenir partout.

Au commencement du mois d'avril on eut avis que les États-

Généraux faisaient remonter à Maëstricht de nouveaux convois d'artillerie et de munitions, qu'une partie de leurs troupes était déjà cantonnée aux environs de cette place, que celles de plusieurs princes d'Allemagne s'étaient mises en marche, ainsi que quelques troupes anglaises sorties de Bois-le-Duc, pour s'approcher de la Meuse, et que tout paraissait être en mouvement et annoncer le projet d'ouvrir de bonne heure la campagne par le siége de Namur ou de quelque place du Brabant.

Mais on apprenait en même temps, et le correspondant de confiance confirmait, que ces dispositions n'étaient qu'une feinte pour nous empêcher d'envoyer des Pays-Bas un détachement au secours du Fort-Louis; que le véritable projet des ennemis était de faire leurs premiers efforts sur cette place, qu'ils resserraient plus que jamais, et de marcher ensuite à Strasbourg même; que c'était dans cette vue que l'on continuait de faire de grands magasins dans les places du Rhin, depuis Mayence jusqu'à Philipsbourg, et que le prince de Bade pressait vivement les princes de l'empire de faire marcher leurs troupes.

Ce qui semblait confirmer qu'en effet les préparatifs de la Meuse n'étaient que des démonstrations pour favoriser les opérations du Rhin, c'est que les ennemis faisaient fortifier Léau et réparer Maëstricht, Liége et Huy. Ces précautions pouvaient faire croire que leur projet était de rester sur la défensive aux Pays-Bas, et de chercher à y conserver leurs propres places plutôt que de faire une entreprise aussi importante et aussi difficile que celle du siége de Namur.

Ces circonstances et les dispositions que les ennemis faisaient sur le Rhin étaient de nouveaux motifs pour accélérer l'exécution du projet que le roi avait formé lui-même de les prévenir en Alsace, de les chasser des lignes de la Moder, et de

leur faire lever le blocus du Fort-Louis. Ce fut pour mettre M. le maréchal de Villars en état de remplir ces différents objets qu'on fit partir des Pays-Bas, dans les premiers jours du mois d'avril, un corps de dix-huit bataillons et de quarante escadrons, destinés à se rendre d'abord sur la Moselle, ensuite sur le Rhin. Ces troupes se portèrent avec diligence sur la Moselle, et M. le maréchal de Marcin, qui avait ordre d'en prendre le commandement, arriva en même temps à Metz. L'intention du roi, expliquée dans l'instruction qui lui avait été remise, était: 1° qu'il fît sur la Moselle des dispositions capables de faire croire aux ennemis que son dessein était de faire le siége de Trarbach; 2° qu'il marchât ensuite avec toute la diligence possible sur Phaltzbourg, avec dix-huit bataillons et seulement vingt escadrons, pour de là joindre l'armée du Rhin; 3° qu'il laissât sous Metz les vingt autres escadrons, qui, dans cette position, seraient non-seulement en état de donner de l'inquiétude aux ennemis sur la Moselle, mais en même temps à portée de rejoindre promptement, en cas de besoin, l'armée des Pays-Bas avec toutes les troupes dont le commandement lui était confié.

Le 13 on apprit que le premier effet qu'avait produit la marche de ces troupes avait été de retenir sur la Moselle celles de Lunebourg et de Hesse, qui devaient aller joindre les armées des alliés, soit sur la Meuse, soit sur le Rhin. C'était une diversion favorable aux opérations de M. le maréchal de Villars, qui avait fixé au 1^er^ mai l'attaque des lignes de la Moder. Mais il fallait en même temps prendre des mesures pour n'être pas prévenus nous-mêmes du côté des Pays-Bas, où les alliés avaient déjà, dès le 20 avril, vingt mille hommes cantonnés aux environs de Maëstricht, des deux côtés de la Meuse; il fallait les contenir dans cette partie jusqu'à ce que le détachement envoyé en Alsace fût en état de rejoindre l'armée. La cour pressa

à cet effet M. le maréchal de Villeroy de partir pour les Pays-Bas : il arriva à Bruxelles le 22, et y joignit l'électeur de Bavière, qui y avait passé l'hiver.

Son altesse électorale était inquiète de la situation dans laquelle se trouvaient les Pays-Bas, depuis le départ du détachement qui avait marché le long de la Moselle et du Rhin ; elle ne jugeait pas qu'il fût possible à M. le maréchal de Marcin de partager avec M. le maréchal de Villars les premières opérations sur le Rhin, et de revenir aux Pays-Bas assez tôt pour le moment où le duc de Marlborough commencerait à agir. Cependant son altesse électorale, instruite par M. le maréchal de Villeroy, des motifs qui engageaient le roi à frapper les premiers coups en Alsace, et des ordres positifs qu'avait M. le maréchal de Marcin de revenir à tire-d'aile aux Pays-Bas, après l'expédition des lignes de la Moder, témoigna la plus grande soumission aux volontés de sa majesté.

Les premières nouvelles qu'eut M. le maréchal de Villeroy en arrivant sur la frontière annonçaient que toutes les troupes hollandaises étaient en mouvement, que la plus grande partie avait passé la Meuse et cantonnait sur le Jaar, entre Tongres et Maëstricht, que les magasins de cette dernière place augmentaient considérablement, et que l'on construisait un grand nombre de fours à Tongres, mais que les Anglais étaient encore dans leurs quartiers, que les troupes de Hesse et de Lunebourg étaient toujours dans le Hundsrück et le Westerwald, au nombre de dix-huit bataillons et de trente escadrons, qu'on croyait destinés pour le Rhin, et que M. de Marlborough, quoique privé de ces troupes, aurait aux Pays-Bas cent dix bataillons et de la cavalerie en proportion.

M. le maréchal de Villeroy fut instruit de même que le projet des alliés était que M. de Marlborough, avec cette formi-

dable armée, fît les plus grands efforts; mais, comme on ignorait encore sur quel point ce général porterait ses premières vues, que d'ailleurs on n'apprenait point qu'il eût encore passé la mer, ni que les troupes anglaises eussent fait de mouvement, M. le maréchal ne se pressa point de faire avancer les troupes qui étaient sur les derrières; il se contenta de tirer de Philippeville et d'Avesnes quelques bataillons et quelques escadrons, pour les envoyer à Namur, où ils remplacèrent en partie ceux qui avaient marché sur le Rhin. En différant ainsi la marche des troupes, M. le maréchal avait en vue de ménager le pays entre Bruxelles et Louvain, et de ne consommer que le plus tard possible le million de rations qu'on avait rassemblées pendant l'hiver à Anvers, Malines, Lierre et Bruxelles.

La cour avait d'autres idées, et l'on voit par la lettre de M. de Chamillart, qu'on va rapporter, qu'elle jugeait convenable de faire avancer toutes les troupes à la tête de la frontière, comme le moyen le plus propre à empêcher les ennemis de nous y prévenir, ou de profiter de l'éloignement des troupes de M. le maréchal de Marcin pour faire quelque entreprise importante.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villeroy. Versailles, 1er avril 1706.

Quoiqu'il ne paraisse pas, monsieur, que les ennemis aient fait jusqu'à présent des mouvements bien considérables auxquels ils auraient pu se déterminer par ceux que les troupes du roi font du côté de l'Alsace, sa majesté est néanmoins persuadée qu'ils ne tarderont pas à s'assembler du côté de la Flandre, et qu'ils n'oublieront rien pour profiter de l'éloignement des troupes qui ont été détachées, sous le commandement de M. le maréchal de Marcin, du nombre de celles qui devaient composer votre armée; c'est pour cela qu'elle

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933 2e partie, 2e section, n° 43.

croit qu'il serait convenable de faire marcher toutes les troupes qui sont à vos ordres du côté de la frontière, à portée de l'endroit où vous voudrez faire assembler l'armée, afin que les ennemis perdissent toute idée de vous pouvoir prévenir. Il est certain qu'ils ont déjà un corps du côté de Maëstricht; vous aurez vu, par les dernières nouvelles, qu'ils en devaient assembler un autre sous Breda; les Anglais doivent être du nombre des troupes qui le composeront. Votre armée peut être aussi forte que la leur dans les commencements; il leur faut bien du temps pour faire joindre les troupes qui sont de l'autre côté du Rhin, supposé qu'ils les destinent pour leur armée de Flandre, auquel cas M. le maréchal de Marcin, qui a ordre, incontinent apres l'affaire de la Moder faite ou manquée, de remarcher sur Metz avec dix-huit bataillons et les vingt escadrons qu'il a menés avec lui, pourrait être en Flandre aussitôt que les troupes des ennemis qui ont hiverné de l'autre côté du Rhin. Si elles étaient destinées pour fortifier l'armée qui sera commandée par M. le prince de Bade, il serait, dans ce cas-là, d'une nécessité absolue que M. de Marcin restât avec une partie des troupes proportionnée à celle dont les ennemis auraient diminué celles de Flandre, ou qu'il en laissât à M. le maréchal de Villars la même quantité en revenant de sa personne joindre l'armée de Flandre avec le surplus. Je lui ai mandé d'entretenir avec vous des relations continuelles. J'ai marqué à M. de Refluge de faire marcher en Flandre les vingt escadrons qui sont dans les Évêchés, sur les ordres qu'il en recevra de vous.

M. le maréchal de Marcin laissera douze bataillons des trente qu'il a menés, qui ne reviendront en Flandre qu'à mesure que ceux qui seront destinés pour l'armée de M. le maréchal de Villars l'auront joint.

Cette lettre et les nouvelles que M. le marechal de Villeroy reçut de l'arrivée du duc de Marlborough à La Haye [1], les avis qu'il eut en même temps de la prochaine assemblée de l'armee

[1] Le 25 avril.

des alliés près de Maëstricht, et l'incertitude où il était sur la véritable destination des troupes de Hesse et de Lunebourg, qui étaient toujours dans leurs quartiers sur la Moselle, également à portée de venir sur la Meuse ou d'aller sur le Rhin; tout cela le détermina à ne plus différer le mouvement des troupes qui étaient encore sur les derrières.

Le 30 il leur envoya des ordres suivant lesquels elles devaient arriver dans les villes du Brabant le 7, le 8 et le 9 mai, l'artillerie le 8 à Malines, et les caissons quelques jours plus tôt à Bruxelles; des cantonnements qui furent assignés aux troupes, elles pouvaient en deux jours être rassemblées pour former l'armée.

Ces dispositions et l'inaction des troupes des alliés semblaient ne plus permettre de craindre d'être prévenus par M. de Marlborough; d'un autre côté, le long séjour des troupes de Hesse et de Lunebourg sur la Moselle, et la lenteur avec laquelle les autres troupes allemandes se disposaient à joindre M. le prince de Bade, donnaient lieu d'espérer que M. de Villars ne trouverait aucun obstacle capable de retarder son entreprise sur les lignes de la Moder ni le prompt retour de M. de Marcin aux Pays-Bas. On commençait même à assurer que M. de Marlborough irait sur le Rhin pour y commander l'armée de l'empereur, qu'il y mènerait les Anglais et quelques autres troupes, enfin que l'Alsace allait devenir le principal théâtre de la guerre; mais, soit que ce fût réellement le projet des alliés, soit que la lenteur de leurs dispositions ne vînt que de l'incertitude dans leurs délibérations, ils donnèrent à M. le maréchal de Villeroy plus de temps qu'il ne lui en fallait pour être préparé à tous les événements, et à M. le maréchal de Villars celui d'exécuter avec succès ses premières opérations.

Effectivement, M. le maréchal de Marcin, après avoir fait à

Metz et à Thionville des démonstrations qui firent croire aux ennemis qu'il en voulait à Trarbach, rassembla dans les derniers jours du mois ses troupes à Saverne, tandis que M. le maréchal de Villars rassemblait les siennes sous Strasbourg. Ces deux généraux, se trouvant en état d'agir avec quatre-vingt-huit bataillons et cent trente escadrons, marchèrent le 1er mai aux lignes de la Moder, en chassèrent les troupes du prince de Bade, et forcèrent ce prince à repasser le Rhin.

On ne douta point qu'un avantage aussi marqué et aussi important ne déconcertât les grands projets annoncés de la part des alliés par les magasins immenses d'artillerie et de munitions qu'ils avaient faits sur le Rhin, et on avait lieu d'espérer que ces succès n'auraient pas une médiocre influence sur ceux que M. de Marlborough pouvait avoir formés pour les Pays-Bas; du moins n'était-il plus à craindre de le voir paraître dans cette partie avec supériorité avant que le détachement de M. le maréchal de Marcin s'en fût rapproché. Les troupes de Hesse et de Lunebourg, qui pouvaient lui procurer cette supériorité, étaient encore sur la Moselle, et dès le lendemain de l'attaque des lignes M. le maréchal de Marcin avait non-seulement envoyé ordre aux vingt escadrons qu'il avait laissés sous Metz de se mettre en marche pour regagner les Pays-Bas, mais lui-même, avec les dix-huit bataillons et les vingt escadrons qu'il avait menés en Alsace, était parti le 3 mai pour y revenir.

Un événement aussi heureux et des dispositions aussi favorables, joints aux succès que les armes du roi venaient d'avoir en Italie et en Catalogne[1], parurent être un heureux présage pour la suite des opérations de la campagne.

[1] M. le duc de Vendôme avait remporté, le 19 avril, à Calcinato, une victoire signalée sur l'armée de l'empereur, commandée par M. le prince Eugène. M. le maréchal de

Quant à ce qui regardait celles de l'armée des Pays-Bas, M. le maréchal de Villeroy, jugeant par la situation dans laquelle se trouvaient les affaires depuis le Rhin jusqu'à la mer, qu'il était nécessaire de donner partout de l'inquiétude aux ennemis, et que c'était le moment d'entreprendre le siège de Leau, fit en conséquence venir de Tournay à Malines, par Gand, trente pièces de gros canon et dix mortiers; mais il n'osa, sans un ordre précis du roi, commencer cette opération ni prononcer sur la destination ultérieure de M. le maréchal de Marcin: en attendant il alla le 5 à Namur pour visiter cette place et y voir les troupes. Il revint le 7 à Louvain, et fit des dispositions pour y assembler le gros de l'armée.

La cour ne tarda pas à envoyer de nouvelles instructions à M. le maréchal de Marcin: elle lui manda le 5 de marcher jusqu'à Metz avec les troupes qu'il ramenait d'Alsace, et de ne pas s'avancer plus loin du côté des Pays-Bas, avant d'avoir reçu d'autres ordres de sa part, ou de celle de M. le maréchal de Villeroy. Elle lui recommanda principalement d'avoir la plus grande attention aux démarches des troupes de Hesse et de Hanovre. Quelques jours après, la cour lui manda de se conduire en tous points par les seuls ordres de M. le maréchal de Villeroy, en enjoignant en même temps à ce général de ne lui en envoyer qu'après qu'il serait certain du parti que prendraient les troupes de ces deux nations.

A l'égard du siège de Leau, la cour en avait déjà adopté le projet, et elle jugea les circonstances favorables pour le mettre à exécution au risque même d'une bataille. On ne peut mieux faire connaître les intentions du roi à ce sujet et les dispositions de M. le maréchal de Villeroy qu'en rapportant l'extrait

[illegible] les citadelles de Furnes et emporte le poste de Mardyck qui [illegible] place

de la lettre que sa majeste lui ecrivit le 6, et celui de la reponse de ce general.

Les heureux succes des affaires d'Alsace ayant mis le maréchal de Marcin en etat de marcher en Flandre, des le 3 de ce mois, avec dix-huit bataillons et les quarante escadrons qui en avaient été tirés, il m'a paru qu'il était d'une extrême importance de se servir du grand nombre de troupes que j'ai de ce côte-là, lesquelles, jointes avec celles de mes alliés, doivent être en plus grand nombre que celles de mes ennemis, et que, pour le faire avec avantage et de la manière la plus convenable, en vous mettant pendant toute la campagne à portee des ennemis, il etait d'une nécessite absolue de reprendre Léau et de faire cette entreprise avec tant de diligence, que l'armée ennemie puisse avec peine être assemblee lorsque vous la commencerez, ou du moins que, si elle l'etait, vous couvriez cette place avec quatre-vingts bataillons et cent quarante escadrons. Vous verrez, par l'état des troupes que je vous envoie, que l'armee qui sera commandée par l'electeur et vous pourra être de ce nombre: qu'il restera seize bataillons pour assieger Leau, et huit ou dix escadrons; qu'il y aura onze bataillons du côte d'Anvers et du pays de Waes; que l'on peut y faire avancer quelques escadrons des nouveaux régiments, et que toutes les places, independamment de ce nombre de troupes, auront des garnisons suffisantes. Je sais que toutes celles dont votre armée sera composée ne sont pas de même bonté; mais elles sont en grand nombre et il y en a peu de mauvaises. Les ennemis respecteront une armée de quatre-vingts bataillons et de cent quarante escadrons. Le plus grand inconvenient qui pourrait arriver, ce serait d'être exposé a donner ou recevoir la bataille; mes troupes n'en ont point perdu de mon règne, à nombre à peu près égal: les ménagements que j'ai eus jusqu'à présent, et les partis de sagesse que j'ai cru devoir prendre ayant produit des effets

[1] Cette piece se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 1re partie, 2e section, n° 36.

tout contraires à ce que j'aurais dû en espérer, les ennemis les ayant attribués à la faiblesse, je ne vois rien qui puisse mieux les déterminer à venir à un accommodement qui est devenu nécessaire, que de leur faire voir que j'ai des forces suffisantes pour les attaquer partout. Si vous aviez une connaissance certaine que les leurs fussent supérieures aux vôtres et qu'ils voulussent en venir à une action, comme j'ai lieu de le croire, en cas que vous entrepreniez le siége de Léau devant eux, vous pourriez en ce cas-là, si votre armée était à portée de cette place, la veille ou le jour de l'action, vous faire joindre par toutes les troupes ou partie de celles qui feraient le siége, ainsi que vous jugeriez à propos. Communiquez ma lettre à l'électeur de Bavière; faites-lui sentir l'importance de ce projet; mettez-vous en état l'un et l'autre de l'exécuter le 1er du mois prochain; le succès de cette entreprise vous donnerait des facilités pour faire la guerre aux dépens du pays ennemi, rétablir la confiance parmi les habitants de la Flandre espagnole, et fortifier votre armée des seize bataillons et dix escadrons qui, joints à ce que vous auriez, composeraient une armée de quatre-vingt-seize bataillons et de cent cinquante escadrons, sans compter huit ou dix escadrons des régiments de nouvelle levée, qui vous joindront dans la fin du mois de juin, ou, au plus tard, au commencement de juillet, et quatre bataillons que vous pourrez tirer des places lorsque les nouveaux régiments d'infanterie y seront arrivés. Ce projet me paraît utile et sans aucun risque; le maréchal de Marcin pourrait faire le siége avec deux lieutenants généraux et deux maréchaux de camp sous lui. Je ne lui en ai rien mandé; si vous vous y déterminez, comme j'ai lieu de le croire, il sera instruit par vous, et je vous laisserai le soin de conduire cette entreprise sous les ordres de l'électeur. La seule chose qui pourrait l'empêcher, ce serait si les ennemis formaient une armée sur la Moselle; je doute qu'ils y pensent, et, selon tous les avis que j'ai eus depuis quelques mois, il y avait bien de l'apparence que leurs projets pour cette campagne étaient du côté du Rhin; j'ai peine à me persuader que les changements qui y sont arrivés ne les obligent pas à se rejeter du côté de la Flandre.

Si vous vous déterminez au siége de Léau et à courir les risques d'une bataille, quoique les troupes dont l'armée de l'électeur est composée soient toutes bonnes, comme elles ne sont pas d'une même bonté, il serait bien important de les distribuer dans l'ordre de bataille, de manière qu'elles fussent mêlées et partagées à peu près suivant la qualité des troupes auxquelles elles doivent être opposées, et avoir une attention particulière à ce qui essuiera le premier choc des troupes anglaises. Vous ferez en sorte que l'électeur consente de séparer ses troupes, et partagerez aussi celles de Cologne et d'Espagne avec les miennes, afin qu'elles se soutiennent les unes par les autres.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi

Louvain, 8 mai 1706.

Le courrier Sainte-Marthe me remit hier au soir la lettre du 6, de Meudon, dont votre majesté m'a honoré; elle aura pu voir par celles que j'ai écrites à M. de Chamillart, depuis l'événement d'Allemagne, que je suis assez heureux pour penser précisément tout ce que votre majesté me fait l'honneur de me mander, ayant proposé à M. de Chamillart de faire descendre incessamment à Gand vingt pièces de batterie, dix mortiers et des munitions à proportion, voyant les affaires dans une situation à pouvoir entreprendre le siége de Léau pour commencer la campagne par imposer aux ennemis et nous donner les moyens, par la prise de cette place, de nous porter en avant et de nous mettre en état de profiter des occasions que la fortune pourra nous donner. Je priais M. de Chamillart, pour ne point perdre de temps, d'envoyer ses ordres à Douai et à Tournay, d'y faire embarquer l'artillerie dont j'étais convenu avec M. de Saint-Hilaire avant de partir de Paris, qu'il m'a assuré être toute prête à mettre dans les bateaux au premier ordre.

Je ferai venir trente pièces au lieu de vingt. Il faut essayer d'être avant le 1er juin devant Léau; mais, quelque diligence qu'on puisse faire, les ennemis seront aussitôt assemblés que nous. Votre majesté doit être informée que toutes leurs troupes de derrière sont en mou-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1936 n° 122

vement il y a déjà plusieurs jours, et qu'il y en a d'assemblées autour de Maëstricht. Je n'ai point encore d'avis que les Anglais soient sortis de leurs garnisons; on vient de me dire dans le moment que la garnison de Liége a ordre de se mettre en marche mardi prochain.

Par la connaissance que j'ai du pays, je puis avoir l'honneur de dire par avance à votre majesté qu'il ne sera point nécessaire de séparer son armée pour attaquer Léau, parce que la situation que nous prendrons sera près de la ville et que les troupes partiront de leur camp pour aller monter la tranchée; ainsi nos forces seront toujours réunies, hors quelque cavalerie que nous laisserons de l'autre côté de la Ghète pour empêcher que la garnison ne se sauve du côté de Diest. J'enverrai incessamment à votre majesté un plan de la situation où sera son armée devant la place.

Nos forces étant réunies, je suis persuadé qu'il ne saurait être qu'avantageux de se commettre à une bataille, surtout les ennemis étant obligés de nous venir attaquer. Les troupes de votre majesté sont belles; les bons succès que nous avons de toutes parts enflent le courage : tout doit faire envisager un événement heureux si l'on en vient à une affaire générale. La place de Léau ne mériterait pas, par son importance, de se commettre à une action générale, sans qu'on ait de bonnes raisons, d'ailleurs, de la chercher par l'état des affaires et par la supériorité du nombre de nos troupes; car sans cela, sire, permettez-moi de vous dire qu'il faut toujours suivre les partis de raison et de sagesse : hasarder, sans d'autre fondement que l'espérance d'être heureux, serait une chose fort condamnable; mais entreprendre avec de bonnes raisons, c'est sagesse.

Il me semble que votre majesté commettrait toutes ses affaires en entreprenant le siége de Landau. Avoir secouru le Fort-Louis et mis l'Alsace en sûreté est un grand avantage; comment faire le siége de Landau sans abandonner ce pays-ci?

Quand les ennemis formeraient un corps d'armée sur la Moselle, ce ne pourrait être qu'en diminuant leur armée de Flandre. Votre majesté comptant le nombre de ses troupes supérieur au leur, nous

serons toujours en ce pays-ci plus nombreux qu'eux; car ce qu'ils auraient sur la Moselle ne serait point suffisant pour y pouvoir entreprendre quelque chose de considérable : Sarre-Louis, Thionville et Luxembourg sont des places qui ne peuvent être regardées par de petites armées; le fort Saint-Martin de Trèves ne doit être compté pour rien. Il me paraît, supposé que les ennemis laissent des troupes sur la Moselle, que votre majesté n'y en devrait faire rester qu'un petit nombre, et faire marcher le reste où elle le jugera à propos; enfin, sire, il convient, dans quelque cas qui puisse arriver, de tout disposer pour exécuter les ordres que votre majesté me donne : toutes nos troupes marchent à leur rendez-vous; celles de votre maison et les gardes françaises et suisses sont arrivées à Bruxelles et dans les autres villes du Brabant. Je vais presser l'arrivée de notre grosse artillerie et prendre des mesures pour avoir la quantité de chevaux qui nous est nécessaire; car elle ne peut venir par eau que jusqu'à Malines.

Quant à la force des ennemis, je ne puis encore en rien mander de précis à votre majesté : il paraît de l'incertitude dans la marche des Brandebourgs. Marlborough, par les derniers avis, était encore à La Haye; on dit toujours qu'il doit aller à Dusseldorf. Il faut nous presser le plus que nous pourrons pour prendre une situation en avant. Les troupes de M. le maréchal de Marcin n'arriveront que le 10 ou 11 à Metz, c'est-à-dire dix-huit bataillons et vingt escadrons; car les vingt autres sont déjà en marche pour nous venir joindre. J'instruirai M. le maréchal de Marcin des intentions de votre majesté; mais je ne lui enverrai pas d'ordre de marcher. Il y a bien loin de Metz à Namur, surtout prenant les détours par la Meuse, qui est la route la plus sûre et la plus commode. Il n'y a pas de temps à perdre de le faire marcher, si votre majesté veut qu'il vienne; je ne lui dis rien de l'union et du concert qui sera entre nous; car votre majesté n'en doute pas.

Je ne serai qu'après-demain à Bruxelles. J'ai des choses à voir sur la Nèthe et à Lierre, et, comme je l'avais déclaré en partant, il pa-

raîtrait quelque changement si je m'en retournais; d'ailleurs, sire, j'ai plus de temps à moi pour donner tous les ordres quand je suis sur la frontière, que si j'étais à Bruxelles. Je ne suis pas sans impatience de mettre, le plus tôt qu'il me sera possible, les ordres de votre majesté en exécution.

En résumant l'esprit de ces dépêches, on voit premièrement que l'intention du roi était que M. le maréchal de Villeroy non-seulement mît le siége devant Léau le 1er juin, mais aussi qu'il risquât une bataille pour empêcher les ennemis de secourir cette place, et que sa majesté comptait qu'il pourrait pour un jour de combat rassembler quatre-vingt-seize bataillons et cent cinquante escadrons, en y comprenant les troupes de M. le maréchal de Marcin; il paraît, en second lieu, que M. le maréchal de Villeroy se disposait à remplir les intentions de sa majesté, et qu'il espérait trouver les moyens d'y réussir. Il ne s'agissait plus que de prendre des mesures assez justes pour avoir toutes les troupes assemblées et les faire agir avant que celles des ennemis fussent en état de s'y opposer.

Pour se concerter sur ces objets avec l'électeur de Bavière, ce général se rendit le 10 de Louvain à Bruxelles et, en attendant le moment où il conviendrait d'assembler l'armée, il pressa la marche des troupes qui étaient sur les derrières : il y en avait déjà un assez grand nombre dans les environs de Namur et de Louvain, qui étaient les principaux rendez-vous.

Les ennemis ayant sans doute des avis du projet sur Léau, et voulant non-seulement le faire échouer, mais entreprendre eux-mêmes sur Louvain, se disposèrent, de leur côté, à assembler leur armée; les différentes troupes dont elle devait être composée eurent ordre de se mettre en mouvement.

Le 11 les Hollandais quittèrent leurs cantonnements et cam-

pèrent derrière Tongres, la droite aux sources du Demer, la gauche au Jaar; le même jour ils furent joints par les garnisons de Maëstricht, de Liége et de Huy, à l'exception de quelques bataillons qui restèrent dans ces places; on estima que leurs troupes qui campèrent alors se montaient à trente-cinq bataillons et quatre-vingts escadrons. Les Anglais, qui s'étaient assemblés le 10 sous Bois-le-Duc, avaient ordre de se rendre incessamment au même camp, ainsi que les Danois, qui étaient sur la basse Meuse, et ils devaient être suivis par les troupes de Brandebourg, qui étaient arrivées sous Wesel et dans le pays de Clèves. Quant aux troupes de Hesse et de Lunebourg, qui étaient toujours sur la droite de la Moselle, on ignorait encore leur véritable destination; mais quelques avis assuraient de nouveau qu'elles passeraient cette rivière, et qu'elles viendraient aussi joindre l'armée de la Meuse.

Le 13 M. le maréchal de Villeroy fut instruit de toutes ces dispositions; mais cela ne changea rien aux siennes pour la marche ni pour l'emplacement des troupes, suivant lequel celles du roi, qui formaient la plus considérable partie de l'armée, pouvaient en deux jours être assemblées sous Louvain, celles de Bavière à Bruxelles, et celles de Cologne à Namur. Les vingt escadrons qui venaient de la Moselle pouvaient aussi arriver sous Namur le 18 ou le 19. Toute l'artillerie devait se trouver le 20 à Malines. Ainsi M. le maréchal comptait qu'à cette époque il serait en état, non-seulement de marcher en avant et d'assembler toute l'armée sur la Ghète, mais encore de pouvoir commencer le siége de Léau avant celle du 1^er^ juin que la cour avait fixée.

Le 15 le gros de l'armée campa sous Louvain suivant l'ordre de bataille que M. le maréchal de Villeroy envoya ce jour-là à la cour. Elle devait être composée de soixante et quatorze

bataillons et cent huit escadrons, non compris les vingt escadrons qu'on attendait de la Moselle, ni les dix-huit bataillons et les vingt escadrons que M. le maréchal de Marcin ramenait de l'Alsace; on ne comprenait pas non plus dans ce nombre quinze bataillons qu'on laissa depuis Anvers jusqu'à la mer pour la garde de cette partie de la frontière.

Le même jour 15, M. le maréchal de Villeroy apprit que M. le maréchal de Villars, après quelques jours de siége, avait emporté Haguenau[1]. La grande quantité d'artillerie et de munitions de guerre et de bouche qu'on trouva dans cette place ne laissait plus lieu de douter que le dessein des ennemis n'eût été de porter leurs principales forces en Alsace; la prévoyance de sa majesté et la justesse de ses combinaisons avaient déconcerté leurs projets et préparé le succès des premières opérations.

La réduction de Haguenau, qui avait suivi de si près la prise des lignes de la Moder, dérangea non-seulement les projets des alliés du côté de l'Allemagne, mais elle produisit aussi plusieurs effets dont il parut qu'on pouvait se promettre des événements non moins heureux aux Pays-Bas : 1° les États-Généraux, mécontents des princes d'Allemagne, qui avaient été si lents à faire marcher leurs troupes à l'armée du prince de Bade, prirent la résolution de les abandonner; 2° ils se déterminèrent à donner au duc de Marlborough le commandement général de l'armée de la Meuse, à condition, néanmoins, qu'il n'agirait que du consentement de leurs députés, de M. d'Overkerke et d'autres officiers généraux hollandais, restriction qui lui liait les mains, qui le rendit lui-même très-mécontent des États-Généraux, et qui occasionna entre lui et le reste du conseil une mésintelligence dont on espéra tirer beaucoup d'avan-

[1] Le 9 mai.

tages; 3° les troupes de Hesse et de Lunebourg, au lieu de venir sur la Meuse, comme on l'avait assuré, marchèrent le 12 vers Mayence pour aller au secours du prince de Bade; c'était une diminution de vingt bataillons et de trente escadrons pour l'armée du duc de Marlborough, qui avait compté sur ces troupes; 4° leur éloignement de la Moselle donnait à M. le maréchal de Marcin la liberté de venir joindre l'armée des Pays-Bas avec les dix-huit bataillons et les vingt escadrons qu'il avait ramenés d'Alsace sous Metz, où il était arrivé le 12.

Effectivement, M. le maréchal de Marcin ne voyant plus aucune disposition qui pût faire croire que les ennemis eussent le projet d'assembler un corps sur la Moselle, et persuadé de l'importance qu'il y avait de commencer avec supériorité la campagne aux Pays-Bas, n'hésita point à se mettre en marche pour s'y rendre; d'ailleurs il ne jugeait pas que M. le maréchal de Villars pût avoir besoin de lui, même après que les troupes de Hesse et de Lunebourg auraient joint M. le prince de Bade, ni que ce secours lui fît perdre la supériorité qu'il avait sur l'armée de l'empereur, celle de M. le maréchal de Villars étant encore forte de soixante et dix bataillons et de cent huit escadrons, ce qui lui paraissait plus que suffisant pour garder une frontière fermée d'un côté par le Rhin et de l'autre par la Lauter, défendue par de bonnes lignes.

Il fit donc mettre son infanterie en marche dès le 15 pour se rendre le troisième jour à Hesperange, dans le pays de Luxembourg, et le 16 il partit avec sa cavalerie pour suivre la même route. Il se proposait de continuer sa marche sur Charlemont et d'y passer la Meuse; mais en arrivant le 16 à Thionville, il reçut une lettre de M. le maréchal de Villeroy, qui lui mandait que, malgré le besoin qu'il pouvait avoir de lui aux Pays-Bas, il convenait qu'il attendît les ordres de la cour et

qu'il ne lui en envoyait aucun qui pût l'engager à aller plus loin.

M. le maréchal de Marcin prit donc le parti de s'arrêter à Hesperange, où toutes ses troupes se trouvèrent réunies le 17.

Il reçut le 18 ordre du roi de se rendre aux Pays-Bas, d'y mener avec lui ses dix-huit bataillons, mais seulement onze de ses vingt escadrons, sa majesté destinant les neuf autres à renforcer M. le maréchal de Villars. Le roi lui laissa la liberté de prendre sa route par le pays de Luxembourg, ou par tel autre côté qu'il croirait plus sûr, en se concertant avec M. le maréchal de Villeroy sur le point où il pourrait faire sa jonction. La cour désirait qu'elle se fît le plus promptement possible, afin qu'on fût en état de prévenir les ennemis, qu'on assurait devoir incessamment s'avancer sur Tirlemont, ce qui paraissait devoir apporter de grands obstacles à l'entreprise de Leau, et ôter les moyens de prendre aux Pays-Bas le même air de supériorité qu'on avait en Alsace et en Italie.

M. le maréchal de Marcin, pour suivre les intentions du roi, renvoya donc neuf escadrons sur Metz, partit le 20 d'Hesperange avec le reste de ses troupes, et continua la marche qu'il avait projeté de faire sur Charlemont, par Stockem, Rulle, Neuchâteau, Bertrix, Gembes et Focanf.

On estimait qu'après son arrivée aux Pays-Bas l'armée serait forte de quatre-vingt-dix bataillons et cent quarante escadrons, et supérieure à celle du duc de Marlborough, privé des vingt bataillons et des trente escadrons des troupes de Hesse et de Lunebourg qui marchaient vers le Rhin.

M. le maréchal de Villeroy comptait lui-même sur cette supériorité, et ne pensait pas que le duc de Marlborough pût assembler quatre-vingt-cinq bataillons, ni marcher sitôt en avant. Suivant toutes les nouvelles, les troupes de Brandebourg étaient encore sur le bas Rhin, et les Danois n'étaient guère

plus avancés. On assurait que les Anglais, qui étaient venus camper le 16 sous Ruremonde, ne pouvaient arriver que le 21 au camp de Tongres, et que les troupes hollandaises qui avaient formé ce camp ne se montaient pas à plus de vingt quatre ou vingt-cinq mille hommes; on jugeait par le peu d'ordre qu'elles observaient dans leurs fourragements entre Tongres et Saint-Tron, et par leur peu d'économie dans la consommation, que M. de Marlborough n'avait point d'objet dans cette partie qui pût lui faire désirer d'y trouver des subsistances; on jugeait aussi qu'avant que toutes ses forces fussent rassemblées, M. le maréchal de Marcin aurait le temps d'arriver, et qu'on serait en état de commencer le siége de Leau dans les premiers jours de juin. M. le maréchal pensa qu'en attendant il fallait porter l'armée en avant.

Le 19 les troupes qui s'étaient assemblées sous Louvain, ayant été jointes par celles de Bavière, allèrent camper à Vissenaecken-Saint-Pierre, entre la grande Ghète et la Velpe. Celles qui étaient sous Namur se mirent en marche le même jour et le lendemain pour achever de former l'armée.

Les vingt escadrons arrivés de la Moselle, et qui avaient besoin de quelques jours de repos, restèrent dans les environs de Namur; en même temps on fit camper les quinze bataillons qu'on avait laissés pour la garde de la frontière du côté de la mer; cinq de ces bataillons furent placés à Deurne, dans la ligne d'Anvers, sous le commandement de M. de Gacé; cinq autres derrière les canaux, aux ordres de M. de Lamothe.

Le duc de Marlborough, qui était arrivé le 15 à Tongres, ne pouvant plus douter que notre marche n'eût pour objet le siége de Léau, résolut de s'y opposer et de chercher les moyens d'exécuter, avant que l'armée des deux couronnes fût entièrement assemblée, le projet qu'il avait formé sur Louvain. Il

donna en conséquence des ordres pour marcher trois jours de suite, et pour se faire joindre par le plus de troupes qu'il serait possible.

Le 20, celles qu'il avait au camp de Tongres se mirent en marche et vinrent camper à Borchloon avec plusieurs pièces de gros canon, dix mortiers et une grande quantité de bombes, de boulets et de carcasses. Les Danois y arrivèrent le même jour, et les Anglais le lendemain.

M. le maréchal de Villeroy s'était proposé de rester plusieurs jours au camp de Vissenaecken-Saint-Pierre; mais, sur l'avis du mouvement des ennemis, il changea de résolution. D'ailleurs il apprenait qu'ils avaient envoyé beaucoup de farines et même du biscuit à Leau, et que leur dessein était de marcher le 21 au moulin de Corswarem, et le lendemain vers la petite Ghète. Comme ils nous auraient par là entièrement resserrés sur Louvain et privés de la plus grande partie de notre subsistance, M. le maréchal pensa qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour les devancer sur cette rivière et leur en barrer le chemin. Le principal avantage qu'il se promettait de cette démarche était de se rendre maître d'une plus grande étendue de pays, et de faire connaître aux ennemis que, s'ils marchaient à nous, nous ne craignions point d'aller au-devant d'eux pour les combattre.

Le 21 l'armée quitta donc Vissenaecken-Saint-Pierre et alla camper à Goedsenhoven, en avant de Tirlemont, entre la grande et la petite Ghète. Elle appuya sa droite au bois de Chapeveau, laissant devant elle l'abbaye d'Heylissem et sa gauche à la commanderie de Walsbergen. L'armée fut augmentée dans ce camp des troupes qui étaient parties de Namur. Elle se monta alors à soixante et quatorze bataillons et cent huit escadrons; il n'y manquait plus que les vingt escadrons de la Mo-

selle, qui devaient y arriver dans deux jours, et les troupes de M. le maréchal de Marcin, qui pouvaient joindre à la fin du mois. Toutes ces troupes étaient en état, et M. le maréchal de Villeroy mandait au roi qu'il n'avait jamais commandé une plus belle armée, et qu'il était persuadé que celle des ennemis ne pouvait être aussi nombreuse. Aussi, comme il ne parut pas qu'ils eussent fait ce jour-là le mouvement annoncé sur Warem, il pensait que sa marche et sa supériorité leur avaient imposé.

M. le maréchal regardait donc sa situation comme très-avantageuse, premièrement parce que les ennemis ayant le projet de se porter en avant, c'était une démarche audacieuse que d'aller à eux; en second lieu, c'était le moyen de se procurer beaucoup de subsistances, et enfin de se mettre à portée de se placer en un jour devant Léau, dès que M. le maréchal de Marcin serait arrivé, si pour lors il convenait d'assiéger cette place.

Néanmoins M. le maréchal de Villeroy prenait toutes les précautions possibles au sujet de la marche de M. le maréchal de Marcin, soit pour le faire arriver sûrement aux Pays-Bas, soit pour le faire retourner avec célérité vers la Moselle ou le Rhin, si, contre toute vraisemblance, le duc de Marlborough prenait le parti, comme quelques avis l'assuraient, de passer la Meuse avec les Anglais et d'aller en Allemagne. M. le maréchal de Marcin, de son côté, ayant appris le 23 à Neuchâteau que les ennemis s'éloignaient de la Meuse, ce qui rendait sa marche plus sûre, crut devoir prendre une route plus courte que celle qu'il suivait sur Charlemont, et se dirigea par Saint-Hubert et Rochefort sur Namur, où il comptait arriver le 28 et se rendre ensuite à l'armée le 30 [1].

[1] M. le maréchal de Marcin alla le 25 de Neuchâteau à Saint-Hubert, le 26 à Rochefort, et de là, en deux marches, à Namur.

Tout paraissait être dans les meilleures dispositions, tant de la part de M. le maréchal de Villeroy que de celle de M. le maréchal de Marcin; mais le duc de Marlborough prenait de son côté des mesures pour prévenir leurs mouvements et leurs opérations. Instruit, suivant toute apparence, que l'armée du roi n'était pas encore entièrement formée, et qu'elle ne pouvait être jointe avant la fin du mois par M. de Marcin, gêné par la position de M. le maréchal de Villeroy près d'Heylissem, qui ne lui permettait pas d'exécuter son projet sur Louvain, il jugea que rien n'était plus instant pour lui que de chercher à s'opposer au siége de Léau, dont la perte pouvait entraîner celle de Liége et de Huy, et que pour y parvenir il était important de nous donner de l'inquiétude pour Namur, d'empêcher la jonction de M. le maréchal de Marcin, et de chercher à nous rejeter sur Louvain, même au hasard d'une bataille, si nous prenions le parti de l'attendre. Tels étaient les avis qu'on avait de ses nouveaux projets, et bientôt on lui vit faire un mouvement rapide qui le portait vers la Mehaigne.

Le 22 il marcha de Borchloon vers le moulin de Corswarem et étendit sa gauche jusqu'à Cortisse. Il fut joint dans ce camp par quelques troupes venues de ses derrières, qui l'augmentèrent jusqu'à quatre-vingts bataillons et cent vingt-trois escadrons.

Quoique M. le maréchal de Villeroy ne se fût point attendu à voir M. de Marlborough rassembler aussi promptement un si grand nombre de troupes avec un train de cent pièces de canon, et quoiqu'il eût avis qu'il devait marcher le lendemain sur Mierdorp pour attaquer l'armée du roi avant l'arrivée des renforts, ce général, déterminé, et par l'ordre qu'il avait de la cour d'agir offensivement, et par la supériorité qu'il croyait avoir sur les ennemis, à ne point éviter le combat, mais même

à les forcer d'en venir à une action, prit le parti de gagner la Mehaigne avant eux.

Du bois de Chapeveau qui terminait la droite, jusqu'à Tavier, il n'y avait que trois heures et demie de chemin. M. le marechal avait reconnu dans cette partie un poste qu'il jugeait capable de barrer le chemin à M. de Marlborough : c'était là qu'il prétendait l'arrêter ou le forcer à combattre s'il voulait pénetrer plus avant. L'électeur approuva ce projet, et se rendit le 22 de Bruxelles à Tirlemont, afin de joindre l'armée le lendemain.

Le 23 au matin M. le marechal de Villeroy, ignorant encore si les ennemis marchaient, mais les sachant campés leur gauche à Cortisse, ce qui les éloignait de Léau, et voulant gagner la Mehaigne avant eux, mit l'armée en mouvement. Pendant qu'elle était en marche, il apprit qu'ils s'avançaient à grands pas sur Mierdorp, et, en arrivant sur la hauteur de Ramillies, vers deux heures après midi, il commença à découvrir leurs colonnes qui descendaient du premier de ces villages par la grande chaussée, se dirigeant sur Boneffe; cependant il eut le temps de mettre son armée en bataille sur le terrain qu'il avait reconnu. Il appuya sa droite à la tombe d'Hottomont, vers Tavier, sur la Mehaigne, et sa gauche à Autre-Église. Entre la droite et Tavier, il y avait un petit marais qu'on regardait comme impraticable, et l'on se contenta de mettre cinq bataillons tant dans ce village que derrière le marais. On occupa aussi Ramillies, qui était en avant de la droite de l'infanterie; on y plaça cinq bataillons, et pour les soutenir on en mit quatre entre le village et la ligne qui était un peu plus reculée. On plaça de même plusieurs bataillons tant dans le village d'Offiez, qui était en avant de la gauche de l'infanterie, que dans celui d'Autre-Église, qui fermait la gauche.

De Tavier à Ramillies il n'y avait qu'un espace d'un quart de lieue par où les ennemis pouvaient venir à nous. Comme on s'aperçut qu'ils voulaient faire leur principal effort de ce côté-là, outre les deux lignes de cavalerie qui composaient l'aile droite, on en forma une troisième de cinq régiments de dragons; et, pour renforcer cette aile, on mit de plus entre les deux lignes de cavalerie le régiment de Toulouse et celui de royal-étranger, qui formèrent une nouvelle ligne, mais moins étendue que les autres.

Le front qu'occupait l'armée était de cinq quarts de lieue. La droite protégée par le village et le marais de Tavier, parut suffisamment pourvue de troupes, et ne pouvait être ni débordée ni tournée. Le reste de la ligne était, comme on l'a déjà dit, couvert non-seulement par les villages de Ramillies, d'Offiez et d'Autre-Église, mais encore par des ravins et plusieurs branches de petits ruisseaux qui formaient la petite Ghète. La gauche principalement était tellement embarrassée de pareils obstacles, qu'il était impossible à la cavalerie ennemie d'y manœuvrer, en sorte que la position de l'armée des deux couronnes barrait exactement le pays entre la Mehaigne et la Ghète.

Pendant que M. le maréchal faisait ses dispositions, l'électeur arriva. Son altesse électorale trouva le champ de bataille fort avantageux et acheva avec M. le maréchal de mettre l'armée en état de recevoir les ennemis. On disposa l'artillerie de manière à pouvoir être portée promptement dans tous les endroits où l'on en aurait besoin, et il fut ordonné principalement à l'aile droite de n'aller à la charge que lorsque les ennemis s'ébranleraient pour venir à nous, et que la droite de leur aile gauche serait à portée d'essuyer le feu du village de Ramillies.

A mesure que leurs troupes arrivaient, ils se mettaient aussi

en bataille. Ils appuyèrent leur droite à Foulz vers Jauche, et leur gauche à Franquée, en avant de Boneffe, laissant à Jandrenouille un corps de réserve composé de leurs meilleures troupes et destiné à se porter partout où il serait nécessaire, avantage que l'armée du roi ne put se ménager, parce qu'elle n'avait que ce qu'il lui fallait de troupes pour occuper tout le terrain qu'elle avait embrassé. Néanmoins, comme elle venait d'être jointe par les vingt escadrons de la Moselle, elle était à peu près égale à celle des ennemis, étant alors composée de soixante et quatorze bataillons et cent vingt-huit escadrons. M. de Marlborough avait, comme on l'a déjà dit, quatre-vingts bataillons et cent vingt-trois escadrons.

Telle était la disposition générale des deux armées, lorsque vers trois heures après midi on commença à canonner les ennemis; ils répondirent vivement avec une nombreuse artillerie. A quatre heures ils passèrent un petit ruisseau qu'ils avaient devant leur droite, et vinrent attaquer Autre-Église. Au moment où l'attaque commença, l'électeur et le maréchal s'y portèrent. Les gardes françaises et suisses soutenaient le village sur sa droite. M. le duc de Guiche, qui était à leur tête, chargea avec une telle vivacité, qu'il força les ennemis à repasser le petit ruisseau. Ils se jetèrent alors sur leur droite et parurent vouloir gagner le village de[1]... mais la brigade de Zuñiga, qui y marcha, les y prévint. Il n'y eut qu'une escarmouche assez vive, qui fut à l'avantage des troupes des deux couronnes; mais on s'aperçut bientôt que ce n'étaient que de fausses attaques.

De la gauche, où était M. le maréchal, il entendit un grand feu dans le village de Ramillies: les ennemis l'attaquaient, et cette attaque parut soutenue. Il y fit marcher M. d'Artaignan, avec la brigade de Picardie et celle d'Alsace, qui entrèrent dans

[1] Cette lacune existe dans l'original.

le village et en chassèrent les ennemis. Jamais on n'avait entendu un si grand feu de part et d'autre. La brigade des gardes qui vint joindre celle d'Alsace, voyant devant elle plusieurs bataillons des ennemis, passa le ruisseau, marcha à eux dans le plus bel ordre et avec une ardeur incroyable, les enfonça et les poursuivit, mais trop loin. Comme les gardes avaient leur flanc droit découvert, parce que la brigade d'Alsace avait chargé du côté du village, les ennemis revinrent en force et les embrassèrent par une ligne d'infanterie qu'ils avaient de l'autre côté du ruisseau, de manière qu'ils les forcèrent à la retraite, qui se fit sans se rompre, mais avec un peu de désordre.

Avant cette dernière attaque, on vint dire à l'électeur et à M. le maréchal, qui étaient occupés du côté des villages, que l'aile droite avait été emportée dès la première charge; ils y accoururent, et trouvèrent le mal encore plus grand qu'on ne leur avait dit. Ils n'arrivèrent pas assez tôt pour y remédier: les ennemis étaient déjà en bataille sur notre terrain. Comme ce qui se passa dans cette partie décida du sort de la bataille, on croit devoir en rapporter toutes les circonstances, qui ne seront qu'un résumé fidèle de ce que contiennent les lettres de M. le maréchal de Villeroy, et celles de quelques officiers principaux.

Le duc de Marlborough ayant reconnu qu'il ne pouvait agir avec succès par sa droite, et qu'il lui serait difficile de mieux réussir sur Ramillies, prit le parti de faire ses plus grands efforts par sa gauche. Pour cet effet et à la faveur des attaques des villages, il tira de sa droite, sans qu'on s'en aperçût, cinquante escadrons dont il fortifia son aile gauche, qui se forma alors sur quatre lignes. Une colonne composée de son corps de réserve s'avança en même temps, par une marche oblique sur la gauche de cette cavalerie, pour prendre en flanc la droite de l'armée du roi.

Pour y réussir, quatorze bataillons attaquèrent d'abord le village de Tavier; mais M. de Lamothe, brigadier, qui le soutenait avec deux bataillons, ayant été renforcé successivement par les trois autres qui étaient derrière le marais et par les cinq régiments de dragons de la troisième ligne, qui, pour cet effet, avaient été obligés de mettre pied à terre, se maintint dans son poste avec toute la fermeté d'un brave officier.

Pendant que les ennemis faisaient cette attaque, leur cavalerie s'avança pour charger l'aile droite, qui ne s'ébranla, comme il avait été ordonné, que lorsque la droite de cette cavalerie commença à essuyer le feu du village de Ramillies; mais il n'y eut que la première ligne et quelques escadrons de la seconde, un peu trop reculée, qui allèrent à la charge; cependant cette charge fut belle et vigoureuse, et les officiers se distinguèrent infiniment. La maison du roi surtout fit des prodiges de valeur; elle perça jusqu'à la troisième ligne des ennemis; il y eut même des escadrons qui allèrent jusqu'à la quatrième; mais tout à coup les choses changèrent de face.

L'infanterie des ennemis, s'étant déterminée à laisser derrière elle le village de Tavier, enveloppa notre droite, et leur cavalerie, s'étant formée en lignes pleines, entra dans les intervalles de la nôtre, et prit, enflanc et par derrière, les escadrons qui avaient poussé ce qui était devant eux. La maison du roi fut obligée, de même que la plus grande partie de la cavalerie qui avait combattu, de céder au nombre et de se retirer en désordre sur l'infanterie; il fut impossible de rallier ces troupes, la seconde ligne, qui devait les recevoir, ayant dans le même temps abandonné son terrain.

Il ne resta que quelques escadrons de la première ligne, qui étaient du côté du village de Tavier : c'étaient ceux de Courcillon, de Cano, les gendarmes, les chevau-légers et royal-étran-

ger. M. de Liancourt, dont le poste était à la gauche de l'aile droite, se trouvant avec ces troupes après la première charge, attaqua encore quelques escadrons des ennemis; mais, ces derniers ayant été renforcés, on fut accablé par le nombre et renversé dans le marais; de sorte que l'aile droite fut entièrement dissipée, et que les précautions qu'on avait prises pour la renforcer furent inutiles, puisqu'elle ne put recevoir aucun secours des cinq régiments de dragons qu'on avait placés en troisième ligne, et qui, faute d'infanterie, dont on n'avait pas assez garni le côté de Tavier, avaient été obligés de mettre pied à terre pour soutenir ce poste : ils souffrirent beaucoup et perdirent presque tous leurs chevaux.

Rien n'empêcha alors les ennemis d'occuper tout le terrain où notre aile droite avait été en bataille, et le flanc droit de l'infanterie se trouva entièrement découvert. Ce fut le moment que prit le duc de Marlborough pour attaquer de nouveau le village de Ramillies; c'était aussi celui où la brigade des gardes, qui avait poussé ce qui était en avant de ce village, venait d'être forcée de se retirer un peu en désordre. M. de Marlborough employa à cette dernière attaque beaucoup d'artillerie et un nombre de bataillons détachés, mais soutenus de toute l'infanterie de sa première ligne. A six heures et demie du soir il fut maître du village.

Dès ce moment on ne pensa plus qu'à la retraite. Il paraît, par les lettres de M. le maréchal de Villeroy, que d'abord elle se fit en bon ordre, mais bientôt après avec beaucoup de confusion. On commença par rassembler l'infanterie, dont il n'y avait cependant que la première ligne qui eût combattu. Les régiments qui avaient soutenu l'attaque du village de Ramillies étaient maltraités, mais toujours formés; et, quoique dans les premiers instants les ennemis suivissent de près, on se replia

ligne sur ligne en très-bon ordre, pendant environ une heure; mais il arriva de grands malheurs par la faute de l'aile gauche, où était la cavalerie d'Espagne, de Bavière et de Cologne, qui n'avait point combattu. Pour couvrir la retraite, qui se faisait sur Louvain par le défilé de Jodoigne, elle s'était formée entre Offiez et Mont-Saint-André; elle fit, pendant quelque temps, l'arrière-garde sans être inquiétée; il paraissait même que les ennemis ne pensaient point à nous poursuivre, lorsqu'à l'entrée du défilé une terreur panique s'empara de cette cavalerie, composée de cinquante escadrons : elle se débanda avec tant de désordre et de rapidité qu'elle culbuta l'infanterie. Dès cet instant, tout fut en confusion, et M. le maréchal ne put rallier que quelques escadrons, qu'il tint ensemble jusqu'à la nuit.

Il arriva un autre accident qui mit le comble au désordre : quelques chariots de l'avant-garde s'étant rompus arrêtèrent les bagages de l'artillerie, qui avaient presque entièrement passé le défilé, de façon que les troupes se trouvant en même temps arrêtées par l'avant-garde, et poussées par celles qui les suivaient, se sauvèrent comme elles purent, les unes en suivant, avec beaucoup de difficultés et d'embarras, le chemin qu'elles tenaient; d'autres en gagnant celui de la Ramée, et le reste prenant le chemin de Hougaerden : presque tous les soldats jetèrent leurs armes, et l'armée fut dissipée.

Le duc de Marlborough, qui, pendant la retraite, avait déployé son armée dans la plaine, et qui ne paraissait pas vouloir la mener plus loin, ne fut pas plus tôt instruit de la confusion dans laquelle se trouvait celle des deux couronnes qu'il détacha la plus grande partie de sa cavalerie et de ses dragons, suivis de vingt-cinq bataillons, qui atteignirent bientôt les fuyards. Le régiment du Roi-infanterie, qui s'était débandé pour re-

prendre ses havre-sacs à Jodoigne, fut très-maltraité; les ennemis tombèrent ensuite sur d'autres corps, et ce fut en ce moment qu'ils firent un grand nombre de prisonniers; on perdit aussi plusieurs drapeaux et étendards, et la plus grande partie de l'artillerie et des caissons, dont les conducteurs épouvantés par les fuyards avaient aussi pris la fuite avec leurs chevaux. L'obscurité de la nuit sauva le reste.

Le gros de l'armée gagna Louvain, où les corps arrivèrent sans tentes, sans marmites, la plupart sans armes, en un mot dans la confusion d'une déroute dont on n'avait jamais vu d'exemple. Quelques-uns continuèrent à fuir jusqu'à Bruxelles, Nivelles et autres places du Brabant; plusieurs se sauvèrent dans les bois, où il y eut une grande désertion, surtout parmi les Wallons; cinq ou six bataillons seulement, et les régiments de dragons qui avaient défendu le poste de Tavier se retirèrent en bon ordre. Ces troupes, après avoir soutenu pendant deux heures les efforts de quatorze bataillons des ennemis, voyant que tout pliait et se trouvant séparées du reste de l'armée, qu'elles ne pouvaient rejoindre, prirent le parti de se retirer sur Namur, et elles y arrivèrent d'autant plus à propos, qu'on n'aurait pu envoyer des renforts dans cette place qu'en leur faisant faire un grand détour par Mons et Charleroy.

Il paraît que le nombre des morts et blessés, de part et d'autre, se monta à six mille hommes, dont deux mille seulement des troupes des deux couronnes; mais la retraite coûta environ six mille hommes faits prisonniers, un grand nombre de drapeaux et étendards, et cinquante-quatre pièces de canon des soixante qui formaient l'équipage d'artillerie.

Tels furent les malheurs de cette journée, aussi fatale aux affaires de sa majesté catholique qu'à la gloire des armes du roi. Le récit qu'on vient de faire n'est que l'extrait fidèle des

comptes qui en furent rendus par M. le maréchal de Villeroy et par différents officiers principaux. Il paraît que dans le temps on attribua la principale cause des succès des alliés à la manœuvre habile que fit M. de Marlborough, en tirant de sa droite pour fortifier son aile gauche presque toute la cavalerie, qui ne pouvait pas y agir, et en y joignant son corps de réserve, ce qui lui donna dans cette partie une supériorité décidée.

On blâma M. le maréchal de Villeroy : premièrement, de s'être exposé à combattre sans connaître la force des ennemis et sans attendre l'arrivée de M. le maréchal de Marcin; secondement, de n'avoir pas renforcé sa droite, et de n'y avoir pas placé un assez gros corps d'infanterie du côté du marais de Tavier, ce qui, obligeant les cinq régiments de dragons de combattre à pied, priva l'aile droite du secours qu'elle aurait pu recevoir de ces quinze escadrons; troisièmement, d'avoir fait ses dispositions de manière qu'il n'y eut que la première ligne d'infanterie et la première de cavalerie de l'aile droite qui combattirent, et seulement quelques escadrons de la seconde ligne de cette aile, ainsi que les cinq régiments de dragons et les cinq bataillons qui avaient été placés près de Tavier. On croit devoir, à ce sujet, rapporter l'extrait d'une lettre que M. le maréchal de Villeroy écrivit pour justifier sa conduite, et la réponse que lui fit M. de Chamillart.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi. Pont-à-Tressin, le 3 juin 1706[1].

Je ne puis me dispenser de prendre la liberté de parler à votre majesté de trois chefs sur lesquels il me revient qu'on veut m'imputer des torts que je n'ai pas; j'ai celui d'être malheureux, et quoique je sache très-bien, par la longue expérience que j'ai des affaires du

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1953, n° 25.

monde, que les bonnes raisons ne sont point écoutées dans les affaires malheureuses, cependant, sire, souffrez que je fasse connaître à votre majesté la fausseté de ce qu'on avance. Voici les trois chefs d'accusation :

D'avoir voulu combattre sans raison; de n'avoir pas assez fortifié la droite de l'armée, voyant que les ennemis portaient leurs principales forces sur la gauche; et, en dernier lieu, de n'avoir pas soutenu l'Escaut.

C'était l'esprit de votre majesté que son armée agît offensivement. je n'en pouvais douter en lisant la lettre dont elle m'a honoré le 6 mai, et une de M. de Chamillart de même date. L'armée de votre majesté était belle et nombreuse ; les troupes de Brandebourg, de Hesse et de Hanovre n'avaient pas joint le duc de Marlborough; l'électeur, excité par les affaires d'Italie et d'Allemagne, ne parlait que d'entreprendre; tout le monde, sans exception, regardait comme une honte, avec une armée de la qualité de la nôtre, de demeurer derrière les lignes; je pensais de même, l'électeur m'ayant dit cent fois, avant d'entrer en campagne, que le pays criait que nos armées ne faisaient que les fourrages; toutes ces raisons rassemblées n'ont-elles pas du me déterminer de marcher en avant? Sitôt qu'on a passé la Dyle, il faut combattre ou y rentrer, soit que l'ennemi vienne à vous ou qu'il cherche à vous tourner. Je me trouve dans ce cas-là; toute l'armée ne respire que le combat, sachant que c'est le sentiment de votre majesté; je le répète encore, puis-je m'empêcher de m'exposer à un combat que je reçois avec avantage? Voilà, sire, le premier fait; votre majesté le croit-elle condamnable?

Quant à la disposition, je n'en dirai que deux mots : votre majesté a vu, par le plan que j'ai pris la liberté de lui envoyer, que l'aile droite était sur deux lignes, une réserve de six escadrons entre deux, et quinze escadrons de dragons derrière; je sais qu'on s'en servit pied à terre sans les remplacer. Je ne parle point du flanc bien appuyé, votre majesté le sait: une pareille disposition ne devait-elle pas donner la confiance de se porter ailleurs, entendant qu'on attaquait un de nos

villages du front de la ligne, où nous eûmes partout l'avantage; quelle fatalité qu'en peu de moments le sort de l'aile droite se décide! J'abrége, sire : notre infanterie entourée par l'aile gauche des ennemis, il n'y avait plus d'autre parti que la retraite, qui se fit en confusion, sans être poursuivi de près par l'armée des ennemis. Quand le désordre général se met dans une armée, quel moyen d'y remédier? Je sais que votre majesté est plus à plaindre que personne, et que c'est elle qui a le plus à souffrir; mais je sais que votre justice est encore au-dessus de votre douleur, et que votre majesté ne condamne point ce qui n'est qu'un effet du malheur.

Quoique, dans mon cœur, je ne sente rien qui puisse m'être reproché, je m'impute comme un crime, à l'égard de votre majesté, d'être aussi malheureux que je le suis; et quand je me représente que je ne paraîtrai jamais devant elle que je ne lui rappelle ce qui lui causera toujours une sensible douleur, croyez, sire, que la mort n'est rien en comparaison d'une si cruelle réflexion. C'est trop parler, sire : je finis en prenant la liberté de dire à votre majesté que je n'envisage de jour heureux dans ma vie que celui de ma mort; croyez, sire, que c'est la douleur qui me fait parler, et point du tout l'abattement. Il n'y a rien de nouveau depuis le départ de M. de Chamillart; les ennemis n'ont point marché aujourd'hui.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villeroy. Marly, 16 juin 1706.

Je ne sais ce qui vous revient, monsieur, des nouvelles qui se débitent de la bataille, et de ce qui s'est passé dans la suite; ce que je puis vous assurer, c'est que le voyage de M. de Souternon sera bien inutile; il n'apprendra rien au roi dont il ne soit parfaitement instruit, et j'ose vous assurer que sa majesté en a une connaissance plus parfaite que la plupart des officiers généraux qui y étaient. Ce qui se dit doit vous faire plus de peine, et ce qui peut avoir contribué davantage au malheur de cette journée, c'est que vous n'avez pas d'abord envoyé un assez gros corps d'infanterie du côté du ma-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 2e partie, 2e section, n° 67.

rais, pour appuyer la cavalerie de votre droite, et pour empêcher celle de la gauche des ennemis de la venir attaquer, comme ils firent; ils auraient eu peine à y réussir s'ils avaient eu à essuyer par leurs flancs un gros feu d'infanterie. Cela est si vrai et était si nécessaire, que M. de Guiscard, au lieu de vous envoyer demander de l'infanterie de bonne heure, fit mettre pied à terre aux dragons, mais trop tard pour y servir. Il ôta cette ressource à la cavalerie, qui aurait été soutenue par les quinze escadrons, qui ne furent d'aucun secours pour la protéger. On dit encore que la seconde ligne de la cavalerie de la droite était trop éloignée de la première : c'est assez l'usage, à ce que le roi lui-même m'a assuré. Ce que l'on ajoute à cela, c'est que vous deviez, connaissant le terrain, comme il n'y a pas lieu d'en douter, parce que vous y avez été plusieurs fois, vous servir d'une partie des troupes de votre gauche, pour fortifier votre droite, ce que les ennemis firent, et ce qui était d'autant plus vraisemblable que vous feriez, qu'il n'y a que l'ouverture depuis le bas de la Ghète jusqu'à la Mehaigne, par laquelle on peut entrer dans la plaine, et que tout ce qui était au-dessus, vis-à-vis de la Ghète, était si embarrassé qu'à peine les troupes pouvaient-elles agir, et que la cavalerie de la droite des ennemis ne put faire aucun mouvement en avant par l'impossibilité de pénétrer devant elle. Voilà tout ce que le roi sait, et je crois qu'il n'y a rien en cela qui ne soit conforme à la vérité.

Je ne vous dis point ce qui est établi si absolument qu'il est presque inutile de le répéter, que ce qui a entièrement rompu la maison du roi et le reste des escadrons qui ont combattu, c'est le grand nombre de ceux des ennemis qui, ayant rempli leurs intervalles, entrèrent dans les nôtres, et prirent en flanc et par derrière les escadrons qui avaient poussé tout ce qui était devant eux. Il n'est pas possible, dans les événements malheureux, d'éviter les discours du public. Je crois que, dans tout ce que j'ai l'honneur de vous mander, vous trouverez la vérité; je serais bien fâché que ni vous, ni tout ce qui est en France, eussiez à me reprocher de m'être laissé prévenir; je vous assure que je compatis véritablement à votre juste douleur, et je suis

bien persuadé que, de votre côté, vous partagez celle que j'ai du fâcheux état où les affaires du roi sont réduites, auxquelles la suite de la bataille a beaucoup plus contribué que la perte que nous avons faite dans cette action.

Il est facile de juger de la douleur dont le roi fut pénétré lorsque, déjà accablé de la nouvelle qu'il venait de recevoir de la levée du siége de Barcelone, il apprit celle de la défaite et de la déroute de l'armée des Pays-Bas, événements d'autant plus malheureux que, non-seulement ils détruisaient en un moment toutes les espérances qu'on avait conçues pour le rétablissement des affaires du roi d'Espagne, mais qu'ils mettaient les ennemis en état d'envahir ce qui restait à ce prince en Espagne et dans les Pays-Bas, et de pénétrer ensuite dans les provinces du royaume de France. Cependant sa majesté, sans laisser abattre son courage, ne s'occupa que des moyens de prévenir ces nouveaux malheurs et de rétablir l'armée.

On a déjà dit que, pendant la nuit qui suivit la bataille, on avait marché sans s'arrêter pour gagner Louvain, et que, quoiqu'on ne fût point suivi de près, une terreur panique avait causé un tel désordre, que la plus grande partie des troupes s'était dispersée, et que ce qui s'était rendu à Louvain était dans la plus grande confusion.

Le lendemain 24 M. le maréchal de Villeroy, ne jugeant pas devoir dans cet état attendre les ennemis derrière la Dyle, ni pouvoir leur disputer le passage de cette rivière, représenta à l'électeur la nécessité d'aller prendre sur les derrières une position qui pût donner les moyens de rassembler les débris de l'armée. Ce prince y consentit. On ruina autant qu'il fut possible les magasins de Louvain, et on se retira derrière le canal de Bruxelles, entre cette ville et Vilvorde. Son altesse

électorale logea à Notre-Dame-de-Laeken, près de Bruxelles, et M. le maréchal à Vilvorde. Une partie des troupes dispersées rejoignit dans ce camp ; mais les ennemis ne donnèrent pas le temps d'y attendre le reste.

Le duc de Marlborough ne séjourna qu'un jour dans la plaine de Jodoigne, où il avait campé après la bataille. Il vint le 25 s'établir le long de la Dyle, au-dessous de Louvain, entra dans cette place, dont on lui avait apporté les clefs, et poussa un corps jusqu'à Voscapel, à trois lieues de Bruxelles.

De ce moment l'électeur, ne se croyant pas en état de soutenir la position qu'on avait prise derrière le canal, ni de défendre Bruxelles, retira la garnison de cette place et en fit sortir ses ministres et ses effets, ainsi que l'électeur de Cologne, son frère, qui partit pour Lille. Les commandants de Lierre et de Malines eurent ordre d'évacuer ces places et de se retirer à Anvers avec ce qu'ils pourraient emmener d'artillerie et de munitions, et on se détermina à marcher.

L'armée passa le Dender le 26, et campa derrière cette rivière, la droite à Alost, la gauche à peu de distance d'Oordeghem. A peine le camp fut-il tendu, qu'on eut avis que les ennemis suivaient de près.

Ils avaient effectivement marché le même jour, pour se porter de Louvain sur le canal de Bruxelles, et ils y campèrent en vue du camp qu'on venait de quitter. Le duc de Marlborough entra dans Vilvorde et envoya des détachements qui s'emparèrent sans obstacle de Bruxelles, de Malines et de Lierre.

L'électeur, voyant que les ennemis le suivaient de camp en camp, et ne se trouvant pas encore en sûreté derrière le Dender, jugea qu'il fallait mettre entre eux et lui une plus forte barrière : il se détermina aussitôt à aller chercher un asile der-

rière l'Escaut. Pendant la nuit les gros et les menus bagages prirent les devants.

Le lendemain 27 l'armée décampa d'Alost; elle devait passer l'Escaut à Merlebeke, où l'on avait ordonné de construire deux ponts; mais ces ponts n'étant pas achevés, elle fut obligée d'aller passer dans Gand, et ce fut même avec une confusion qui se ressentait encore de la terreur qui l'avait accompagnée depuis les bords de la Mehaigne. On campa en front de bandière sous cette place, entre l'Escaut et la Lys, la droite au village d'Eecke, la gauche en avant d'Assenède, le quartier de l'électeur dans le faubourg de Gand, celui de M. le maréchal à Saint-Denis.

Cette position était protégée par l'Escaut, la Lys et Gand, et elle protégeait elle-même Gand, Dendermonde, Anvers, Bruges, Damme, Ostende, Nieuport, Oudenarde et Ath. On se flattait d'y trouver le repos dont l'armée avait besoin après une retraite de vingt lieues, et l'on espérait que le duc de Marlborough, la voyant dans un poste aussi avantageux, ne la suivrait plus qu'avec précaution; mais cet espoir ne fut pas de longue durée.

Le même jour 27, ce général passa le canal de Vilvorde, et campa entre Grimberghen et Assche; un de ses détachements se porta sur Alost, ce qui fit juger qu'il ne tarderait pas à prendre la même route. On résolut alors de se mettre en devoir de lui disputer le passage de l'Escaut, et de pourvoir autant qu'il était possible à la sûreté des places les plus exposées.

Le 28 M. de Gacé, ayant rassemblé les dix bataillons qu'il avait dans les lignes d'Anvers et du pays de Waes, remonta l'Escaut vers Dendermonde, fit entrer deux bataillons dans cette place, dont on forma l'inondation qui en faisait toute la défense. M. de Gacé, pour faire croire aux ennemis qu'il voulait non-seulement couvrir Dendermonde, mais encore défendre le passage

de l'Escaut, qu'ils pouvaient tenter à Schellebelle et Wetteren, se placa avec ses huit autres bataillons à Zeele. Il resta cinq bataillons français dans la ville d'Anvers, et six bataillons espagnols dans la citadelle.

M. de Lamothe, ayant aussi rassemblé les cinq bataillons qu'il avait derrière les canaux du côté de la mer, joignit le même jour l'armée sous Gand, ce qui mit en état d'envoyer trois bataillons à Oudenarde; et, pour rendre encore meilleure la position de l'armée, on envoya ordre à Tournay, Condé et Valenciennes de lever toutes les écluses.

M. le maréchal de Villeroy, avant de quitter le camp d'Alost, avait mandé à M. le maréchal de Marcin, qui n'avait pas discontinué de marcher vers la Meuse avec les dix-huit bataillons et les onze escadrons qu'il ramenait de la Moselle, de ne point envoyer de troupes à Namur, parce qu'après la bataille il y était arrivé six bataillons; mais que, les ennemis s'éloignant de cette place[1], il eût à s'avancer diligemment avec toutes ses troupes sur Mons, qui était dénué de tout ainsi que beaucoup d'autres places de cette partie, comme Ath, Charleroi, etc.

M. le maréchal de Marcin avait prévenu les intentions de M. de Villeroy : arrivé le 25 à Saint-Hubert, où il avait eu des nouvelles de la déroute de l'armée, il s'était déterminé à changer sa marche, et, au lieu de se porter sur Namur, il s'était

[1] Effectivement, après la bataille, les ennemis s'étaient éloignés avec tant de précipitation du pays voisin de la Meuse et de la Mehaigne, qu'ils avaient laissé sur le champ de bataille et dans les villages des environs l'artillerie qui leur avait été abandonnée, et ils avaient pris si peu de précautions pour sa sûreté, que M. de Saillant, commandant à Namur, ayant fait sortir de cette place, deux jours après l'action, différents détachements de sa garnison, ramena, le 26 et le 28, trente-quatre pièces de canon. M. le comte de Saillant rassembla aussi environ huit cents blessés et un grand nombre de fuyards, qu'il fit rentrer à Namur. Il renvoya ensuite à l'armée ces derniers et ceux qui se trouvaient dans différentes places de son département. Environ quinze cents joignirent l'armée.

jeté sur Charlemont, d'où, passant par Philippeville et Beaumont, il arriva le 29 sous Maubeuge, et se rendit ensuite sous Mons, où il fit entrer un convoi de poudre et de plomb. Il envoya deux bataillons à Ath et deux à Charleroi; et, en attendant de nouveaux ordres, il resta campé à Cuesmes avec quatorze bataillons et onze escadrons.

C'était un secours considérable, qui, avec ceux qu'avaient amenés MM. de Gacé et de Lamothe, pouvait donner de la consistance au reste de l'armée. Il revenait aussi chaque jour une quantité de fuyards qui réparaient les vides qui se trouvaient dans les corps; mais tout cela ne fut pas capable de rassurer les esprits : le découragement était général, les fatigues occasionnaient des maladies, et la désertion augmentait chaque jour, surtout dans les troupes de Bavière, de Cologne et d'Espagne; ces dernières même, paraissant plus dévouées au parti des alliés qu'à celui de leur souverain, on ne pouvait prendre aucune confiance dans leur service, et l'on savait que M. de Marlborough cherchait à entretenir cet esprit parmi elles, en leur faisant persuader par ses émissaires qu'il venait en ami dans les Pays-Bas espagnols.

Accablé de l'horreur de cette situation, M. le maréchal eut avis le 29 que l'armée des ennemis venait de marcher de Grimberghen à l'abbaye d'Affligheim près d'Alost, qu'elle avait poussé un corps de cavalerie vers Gand, et que le projet du duc de Marlborough était, non-seulement de s'emparer de toute la Flandre espagnole, mais encore de livrer une seconde bataille et de pénétrer dans les provinces du royaume

M. le maréchal n'envisagea alors de parti à prendre que celui de sauver l'armée, en abandonnant toutes les places ou postes qui étaient sans défense, et en ne cherchant à conserver que les principales villes frontières de la France, comme

Oudenarde, Mons, Ath, Charleroi, Namur et Luxembourg. Ce fut dans cette idée qu'il écrivit au roi la lettre suivante.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi.

Du camp de Saint-Denis-sous-Gand, 3 mai 1706[1].

Il faut expliquer à votre majesté la situation présente où nous sommes, et la nécessité où nous nous trouverons peut-être, dans deux fois vingt-quatre heures, de prendre un parti extrême pour la conservation de l'armée de votre majesté, qui est une chose plus importante par rapport à son service que d'achever de se sacrifier pour garder un pays qu'on ne sauverait pas, l'armée de votre majesté n'étant point en état présentement de se commettre à une seconde action avec celle des ennemis. Nous ferons demain revue d'une partie de l'infanterie, qui est fort affaiblie. Les troupes d'Espagne défilent par bande; il faudra que votre majesté prenne un parti à leur égard incessamment; j'en ai déjà parlé au comte de Bergeyck, dont le zèle et la fidélité augmentent. Les troupes de Bavière désertent aussi faute de payement. Votre majesté saura incessamment l'état où est son armée; on dit que celle des ennemis va être augmentée des troupes de Brandebourg et de plusieurs bataillons qu'ils tirent de leurs garnisons.

Si l'armée de votre majesté peut demeurer en sûreté dans la situation où elle est, l'Escaut devant elle, il faut y rester le plus longtemps qu'on pourra; car tant que nous sommes ici, nous protégeons Gand, Bruges, Ostende, Oudenarde et Ath; il y a même lieu d'espérer, si nous pouvons tenir dans le poste où nous sommes, que les ennemis ne tenteront pas le passage de l'Escaut entre Gand et Dendermonde, et que nous demeurerons en état de soutenir Anvers. M. de Gacé s'est avancé avec huit bataillons à Zeele, un peu en deçà de la Durme, pour donner une apparence de s'opposer au passage de l'Escaut, vis-à-vis Schellebelle et Wetteren; c'est le lieu où votre majesté reçut les députés de Hollande lorsqu'elle fit la seconde paix.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1936, n° 251.

Je viens d'envoyer des ordres à Tournay, Condé et Valenciennes de lever toutes les écluses afin de nous donner le plus d'eau qu'il se pourra, seul expédient pour mettre l'armée de votre majesté en sûreté, affaiblie comme elle est, et n'ayant que trente pièces de canon qui achèveront de nous arriver demain. Ce serait s'exposer à une perte certaine que de commettre l'armée de votre majesté à un second combat, dans l'état où elle est, contre un ennemi supérieur en artillerie. Perdant l'armée de votre majesté, c'est perdre le pays d'Espagne et le nôtre. Il faut donc, sire, dans la dure extrémité où l'on se trouve, sauver l'armée, après avoir fait tout ce qui sera possible sans la commettre. Pour conserver un reste de pays aux Espagnols, l'on retient les écluses de l'Escaut à Gand; on nous fait espérer qu'en deux fois vingt-quatre heures tous les bords de la rivière seront impraticables jusqu'à Oudenarde. Il y a un village entre deux, nommé Gavre, sur la rivière, où toutes les hauteurs sont pour les ennemis, qui est l'endroit ordinaire où ils ont accoutumé de faire leurs ponts; nous y enverrons demain au matin douze bataillons camper vis-à-vis et s'y retrancher. Si l'inondation produit l'effet qu'on nous promet, l'armée de votre majesté sera en toute sûreté; si cela ne succède pas comme on nous le promet, on fait actuellement quatre ponts sur la Lys pour passer au delà de cette rivière, d'où nous protégerons Gand tout de même que d'ici; mais nous ne soutiendrons plus Anvers. Ce que je regarde d'essentiel pour les intérêts de votre majesté, c'est de conserver, s'il est possible, Oudenarde, Ath, Mons, Charleroi, Namur et Luxembourg; le reste du pays des Espagnols doit être regardé comme ne pouvant jamais être à votre majesté et destiné à être sacrifié pour la paix. Quoique toutes ces raisons me paraissent solides, il y en a une seule qui détermine, c'est que l'armée n'est point en état présentement de soutenir une action devant un ennemi supérieur et qui vient d'avoir un grand avantage. Sans tenir de conseil de guerre, ce que votre majesté désapprouve avec raison, il n'y a personne que je n'aie fait parler pour chercher des expédients; l'électeur même, qui perd toutes ses espe-

rances, n'est point d'un autre avis : l'état malheureux où il se trouve ne diminue pas la confiance qu'il a dans la protection de votre majesté.

M. le maréchal de Marcin arrivera demain à Maubeuge, et le 31 à Mons; je lui ai mandé de ne point envoyer des bataillons à Namur. Je me suis ravisé : il y en a déjà douze, et il n'est point vraisemblable que les ennemis songent d'attaquer cette place, parce qu'ils nous abandonneraient tout le Brabant, les grandes villes étant toutes ouvertes.

J'ai prié M. de Marcin d'envoyer un bataillon dans Charleroi (il y en a déjà un), et de venir avec tout le reste de ses troupes à Mons, qui est, ce me semble, la place la plus importante à conserver. Je lui mande d'envoyer deux bataillons à Ath dès qu'il sera arrivé à Mons; j'y en ai déjà envoyé un et trois délabrés dans Oudenarde; que, quant à sa personne et à la gendarmerie, après quelques jours de repos, nous verrons ce qu'il conviendra de mieux pour le service de votre majesté. Il me paraît, sire, que le corps de M. le maréchal de Marcin est bien plus utilement employé à conserver les places qu'à joindre l'armée. Il ne nous fortifierait pas assez considérablement pour nous égaler aux ennemis après la perte que nous venons de faire. Je crois qu'il conviendra qu'il joigne l'armée de sa personne avec la gendarmerie. Si nous étions en état de former un petit corps d'armée du côté du Hainaut, cela pourrait être utile; mais nous n'avons pas assez de troupes. J'ai bien de l'impatience de pouvoir mander quelque chose de précis sur l'état de l'armée.

Des partis qui reviennent de la guerre me rapportent que les ennemis ont un corps de cavalerie campé en deçà d'Alost, et que l'armée était campée à l'abbaye d'Affligliem. Voilà, sire, la situation présente où nous sommes; dans la journée de demain je pourrai parler plus positivement à votre majesté.

Sa majesté, inquiète avec raison de l'état où elle voyait ses affaires aux Pays-Bas, et plus encore de l'esprit d'abattement qui régnait dans son armée, voulut connaître plus particulière-

ment sa véritable situation et les causes d'une révolution si subite et si malheureuse; elle prit, à cet effet, le parti d'envoyer M. de Chamillart en Flandre, avec ordre de prendre, sans perdre de temps, avec M. le maréchal de Villeroy, les mesures les plus promptes et les plus efficaces pour rétablir l'armée et pour mettre en sûreté les places les plus importantes; la plupart n'étaient pourvues ni de subsistances, ni de munitions; il n'y avait point d'armes dans les magasins, et, pour comble de malheur, l'argent était rare dans le royaume, et il en fallait beaucoup pour pouvoir fournir à tous les moyens nécessaires au rétablissement de l'armée, qui, suivant ce qu'en mandait M. le maréchal de Villeroy, était presque anéantie et par les malheurs de la journée du 23 et par la désertion. Quelques nouveaux régiments que le roi avait fait lever devaient la joindre dans peu; mais c'était un faible renfort en le comparant au nombre considérable de troupes venant d'Allemagne ou tirées des garnisons, qui devaient se rendre à l'armée du duc de Marlborough, indépendamment des troupes de Brandebourg qui y arrivaient, et que l'on faisait monter à quatorze mille hommes; toutes les nouvelles se réunissaient même à assurer que ce général aurait dans peu quatre-vingt mille combattans, et que, se voyant maître du Brabant, il était résolu de ne point donner de relâche à l'armée française, et de la pousser aussi loin qu'il lui serait possible : c'était en effet son dessein, et il ne tarda pas à se mettre en devoir de l'exécuter.

Le 30 il passa le Dender à Alost, avec son armée, s'avança à Gavre, sur l'Escaut, et prévint par cette marche M. le maréchal de Villeroy, qui, pour s'opposer au passage de cette rivière, avait résolu d'y envoyer ce jour-là douze bataillons, qui devaient s'y retrancher.

Nouveau sujet d'effroi lorsque M. le maréchal vit que M. de Marlborough jetait des ponts sur l'Escaut; alors, ne se croyant pas en sûreté sous Gand, et ne donnant pas plus de confiance à la position entre l'Escaut et la Lys, qu'à celles qu'il avait occupées successivement derrière la Dyle et le canal de Bruxelles ou le Dender, il engagea l'électeur, d'après l'avis du conseil de guerre, à se mettre derrière la Lys.

On commença par évacuer Gand, Bruges et Damme, et l'armée passa cette rivière, le 31, pour aller camper près de Deynse. M. le maréchal se proposait, suivant les mouvements des ennemis, de la mener le lendemain sous Courtray, où il donna rendez-vous à M. de Chamillart, qui venait d'arriver à Lille.

La surprise du roi fut extrême, lorsque sa majesté apprit, le 1er juin, qu'on avait abandonné Gand, l'Escaut et une position qu'elle avait crue capable d'arrêter les ennemis. Dans ces circonstances, sa majesté, ne voyant plus d'autre parti à prendre que de mettre ses propres places hors d'insulte, écrivit de sa propre main à M. de Chamillart la lettre qu'on va rapporter, pour lui enjoindre d'y donner toute son attention, et de faire, d'ailleurs, tout ce qui serait possible pour le bien de ses affaires.

Lettre du roi à M. de Chamillart. Versailles, 2 juin 1708, onze heures du soir.

Il faut que l'épouvante ou la faiblesse soit grande de ne pouvoir pas demeurer derrière l'Escaut, ayant l'inondation devant soi, touchant par sa gauche à Gand, et le pays assez coupé de haies et de fossés pour qu'un ennemi ne puisse venir sans beaucoup de difficultés. Toutes les nouvelles sont accablantes; mais il ne faut point se laisser abattre ni manquer à faire ce qui est possible pour sortir

Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1937, n° 3.

de l'état où nous sommes; il ne tiendra pas à vous; sachant vos sentiments et connaissant votre fermeté, je n'en saurais douter. Les courriers viennent de toutes parts; mais il n'y a rien qui presse assez pour les recevoir devant votre arrivée, quoiqu'il y ait des avis importants. Je ne suis pas étonné que vous ayez trouvé le pays où vous avez passé beau et abondant; quelque guerre qu'il y ait eu, il a toujours été de même. J'ai oublié de vous parler des contributions: il sera difficile d'empêcher qu'on ne les paye. Je crois que c'est le bon parti, en l'état où nous sommes; examinez dans le pays ce qu'il y aura de meilleur à faire. Je ne suis pas étonné que vous ayez trouvé la citadelle de Lille en bon état; je puis vous assurer que j'ai bien des places qui ne lui céderont en rien; il faut les mettre en un état qu'on ne les ose regarder, c'est à quoi vous devez travailler avec application. Examinez bien ce qu'il y aura à faire sur les troupes d'Espagne; cela est important. Il faut pourtant prendre un parti. J'attends de vos nouvelles, après que vous serez bien informé, et votre réponse avec impatience.

Le même jour que le roi écrivit cette lettre fut celui où M. le maréchal de Villeroy fit un nouveau mouvement rétrograde pour gagner Courtray, suivant le projet qu'il en avait formé. Ayant eu avis que les ennemis avaient achevé leurs ponts, il remonta la rive gauche de la Lys et campa à Gulleghem, entre cette rivière et la Heule, la droite à Courtray, la gauche à Moorseele.

Pendant ce temps les ennemis s'étendirent le long de l'Escaut, depuis Gavre jusqu'au delà de Merlebeke et vers Gand. Ils s'emparèrent de cette ville et de la citadelle, qui ne fit aucune résistance, et firent passer l'Escaut à Gavre et à l'abbaye d'Eenaerne, à un corps d'infanterie et de cavalerie qui s'avança vers Oudenarde, dont on n'attendait pas une meilleure défense.

M. de Chamillart arriva à l'armée et reconnut la vérité de tout ce que M. le maréchal de Villeroy avait mandé sur son dépérissement : il la trouva tellement affaiblie, qu'il ne la jugea pas, malgré le renfort que M. le maréchal de Marcin venait d'amener sous Mons, en état de tenir davantage la campagne, encore moins de s'exposer à un nouveau combat contre un ennemi victorieux, qui se fortifiait tous les jours; et il convint avec l'électeur et M. le maréchal de Villeroy que ce qu'il y avait de mieux à faire dans une situation aussi malheureuse était de séparer l'armée, de jeter l'infanterie dans les places les plus exposées, et de partager la cavalerie en quatre corps, de façon à pouvoir être assemblée promptement dans les cas de besoin. On espérait par ce moyen non-seulement sauver les restes de l'armée et les places qui n'étaient pas encore au pouvoir de l'ennemi, mais encore garantir le pays de ses courses et l'inquiéter dans ses fourrages et dans ses convois.

En conséquence de ce parti extrême, mais le seul auquel on jugea devoir se déterminer, l'armée quitta Courtray le 2, et se sépara en quatre corps. L'infanterie fut placée à Roubaix et Lannoy, la cavalerie à Gheluwe et Verwick; et, en attendant l'entière séparation des troupes, M. le maréchal de Villeroy fit entrer douze bataillons et sept escadrons dans Tournay, qu'il regardait comme la place la plus importante de la frontière. Il fit aussi marcher six bataillons à Lille, trois à Ypres et deux à Menin.

M. le maréchal de Marcin, campé à Cuesmes sous Mons, en fit entrer six dans cette place, et destina le reste de son infanterie et les onze escadrons qui étaient sous ses ordres à renforcer les garnisons de Maubeuge, d'Ath, de Charleroi et d'autres places de cette partie.

M. de Lamothe, ayant en même temps évacué Bruges,

Damme et le fort de Bavière, se retira à Ostende. Il avait à ses ordres onze bataillons pour la défense de cette place, de Nieuport et du Camerling-Ambacht; mais, ne trouvant pas encore ces troupes suffisantes, il demanda un renfort de huit bataillons : on était hors d'état de le lui envoyer.

Pendant que ces mouvements s'exécutaient, l'électeur et M. le maréchal de Villeroy se rendirent à Lille, et réglèrent avec M. de Chamillart la répartition des officiers généraux et des principaux régiments destinés à entrer dans les places. M. de Chamillart partit ensuite[1] pour retourner à la cour, laissant à M. le maréchal de Villeroy le soin de la séparation entière des troupes, et la liberté de faire entrer dans chaque place ce qu'il y croirait nécessaire, et d'y faire les changements que pourraient exiger les mouvements des ennemis.

M. le maréchal mit donc en marche le 3 les troupes qui lui restaient pour se rendre à leur destination. Il en garda avec lui une partie avec laquelle il alla camper le même jour à Pont à Tressin, et le 5 à Saint-Amand. Il garnit autant qu'il put Ypres, Menin et Tournay, comme étant les places les plus exposées : tout ce qui était au delà fut laissé à la discrétion des ennemis.

Pendant qu'on s'occupait ainsi uniquement du soin de garantir les frontières du royaume et de mettre les places en état de défense, M. de Marlborough traversait à grands pas le pays qu'on lui avait abandonné. Le 4 il passa l'Escaut à Gavre, et la Lys entre l'abbaye de Dronghem et Deynse, campa ce jour-là à Nevele, et le lendemain à Thielt, entre Caeneghem et Meulebeke. Il resta quelques jours dans ce dernier camp, dont la position lui donnait la facilité de couvrir les détache-

[1] Le 3.

ments qu'il avait envoyés de tous côtés vers les places qu'il laissait sur ses derrières.

Déjà maître de Louvain, de Lierre, de Malines, de Bruxelles, de Vilvorde et de Gand, il s'empara avec la même facilité de Bruges et de Damme. D'un côté la frayeur et de l'autre l'infidélité de quelques commandants espagnols venaient de lui livrer ces deux dernières places. Non content de ces conquêtes rapides, et profitant des circonstances, il fit sommer de même les autres villes comme Oudenarde, Dendermonde, Anvers, et écrivit aux gouverneurs pour les exhorter à suivre l'exemple de ceux qui avaient déjà reconnu l'archiduc pour leur légitime souverain.

Le gouverneur d'Oudenarde, qui aurait pu du moins faire quelque démonstration de défense, se rendit le 4 sans tirer un seul coup. Celui de Dendermonde[1] fut plus fidèle et fit au duc de Marlborough une réponse digne de sa naissance et d'un sujet zélé pour le service de son maître.

Le marquis de Terassena, à qui le roi d'Espagne avait confié le gouvernement de la citadelle d'Anvers, ne fit pas de même. Le duc de Marlborough avait fait marcher vers cette place mille chevaux suivis de seize bataillons, qui s'emparèrent des avenues de la ville. La garnison était composée de onze bataillons dont six d'Espagne dans la citadelle, et cinq de France dans la ville, aux ordres de M. de Pontis. A la première sommation, M. de Terassena, déjà gagné par le duc de Marlborough et par les habitants, qui ne voulaient pas s'exposer aux malheurs d'un siége, déclara aux troupes françaises que son projet n'était pas non plus de soutenir une attaque, et il fit secrètement savoir à M. le duc de Marlborough ses intentions à cet égard.

[1] M. le marquis del Valle, Espagnol

M. de Pontis, ne voyant plus dans le gouverneur maître de la citadelle qu'un ennemi autant à redouter que ceux qui menaçaient la ville, ne crut pas devoir laisser les troupes du roi entre deux feux et exposées à la mutinerie des habitants, et prit le parti, sans avoir été attaqué, de capituler le 6 : il fut stipulé que les Français sortiraient de la ville avec les honneurs de la guerre, et qu'ils se retireraient au Quesnoy. A l'égard des Espagnols, les ennemis convinrent avec M. de Terrassena qu'ils resteraient dans la citadelle jusqu'à ce qu'on eût des nouvelles de l'archiduc, et qu'il continuerait d'y commander.

Cette preuve de son infidélité et celles qu'on avait déjà de la mauvaise conduite de plusieurs autres gouverneurs fit prendre à la cour le parti de mettre des commandants français dans le reste des places espagnoles, et d'en désarmer les habitants. On prit aussi la résolution de ne laisser dans les places que le moins de troupes espagnoles qu'il serait possible, et de les tenir séparées les unes des autres de manière qu'on n'eût rien à craindre de l'esprit de révolte qui régnait parmi elles. On commença par le château de Namur, d'où l'on retira deux bataillons espagnols, qui furent remplacés par trois bataillons français.

Il fut décidé en même temps que, dans la suite, les troupes françaises auraient le premier rang, que la guerre se ferait au nom du roi, et que les troupes d'Espagne, de Bavière et de Cologne seraient regardées comme troupes alliées. Il était naturel que la France jouât le premier rôle dans une partie où elle allait faire la guerre pour la défense de ses propres frontières et avec des troupes qui étaient entretenues à ses frais; mais la conduite que ces mêmes troupes avaient tenue dans les différentes affaires où elles s'étaient trouvées, leur dépérisse-

ment et l'esprit de désertion qui y régnait, tout cela, joint à l'inutilité de payer des troupes qui n'existaient pas, détermina le roi à réduire à trente bataillons et trente escadrons les troupes d'Espagne, dont le fonds était de quarante-neuf bataillons et quarante-sept escadrons, y compris ce qui était à l'armée d'Allemagne, et de prendre ces troupes à sa solde; on projeta de faire une réduction proportionnée dans les troupes de Bavière et de Cologne, et de ne conserver que les gens de bonne volonté, sur le service et la fidélité desquels on pût compter.

Pendant que la cour s'occupait de ces nouveaux arrangements, M. le maréchal de Villeroy faisait les siens pour la destination des troupes de l'armée, principalement pour en faire passer un nombre suffisant dans les places que les mouvements des ennemis menaçaient le plus.

Le parti qu'avait pris M. de Marlborough de passer la Lys et de remonter cette rivière lui fit juger qu'il n'y avait plus à craindre que pour celles de la mer et pour Ypres. Il se détermina, en conséquence, à tenir un nombre de troupes à portée de leur donner des secours. Il fit, le 6, marcher à Lille huit bataillons, dont quatre de Tournay et quatre du camp de Saint-Amand. Ils étaient principalement destinés à soutenir Ypres. Il y avait cependant déjà dix bataillons campés sous cette place, et trois bataillons des gardes françaises et suisses en formaient la garnison; mais dans ces troupes il y avait six bataillons d'Espagne qui etaient suspects. A l'égard d'Ostende et de Nieuport, la garde en était confiée à M. de Lamothe, qui avait à ses ordres onze bataillons; mais dans ce nombre il y en avait de même six espagnols, et sur ses représentations on le renforça d'un bataillon de troupes françaises: ce fut tout le renfort qu'on put lui envoyer.

Le 7 M. le maréchal de Marcin s'étant rendu au camp de Saint-Amand, on fit une disposition générale pour les troupes et les officiers généraux dans les places de la frontière, et le commandement en fut partagé entre les deux maréchaux. M. le maréchal de Villeroy se chargea de la partie depuis la mer jusqu'à Tournay; M. de Marcin de celle depuis Tournay jusqu'à Namur.

Aussitôt qu'on fut convenu de cet arrangement, M. le maréchal de Villeroy donna des ordres pour que le reste de l'infanterie qu'il avait avec lui entrât dans les places auxquelles elle était destinée, et pour que la plus grande partie de la cavalerie allât sur le Hongnau afin de pouvoir vivre du pays d'Espagne; les gros équipages de l'armée furent placés derrière le canal de la Deule. M. le maréchal se rendit ensuite à Lille pour être plus à portée de veiller à la partie qu'il s'était réservée, se proposant de partager son séjour entre cette ville et Tournay.

M. le maréchal de Marcin retourna dans le Hainaut. Il distribua aussi dans les places de cette partie le reste de l'infanterie qui était à Cuesmes, disposa sa cavalerie de manière qu'elle pût vivre aussi sur les terres d'Espagne, et établit son quartier à Maubeuge, qui se trouvait au centre de la partie dont le soin lui était confié.

L'électeur de Bavière resta encore quelques jours à Lille avec l'électeur de Cologne son frère, et en partit le 9 pour se retirer à Mons, comme étant la place où il pouvait être le plus en sûreté.

Ainsi se fit dès le commencement de la campagne la dissolution d'une armée formidable qui devait donner la loi aux ennemis, et qui, au contraire, se trouvait presque anéantie sans qu'on aperçût encore de sûreté dans les moyens de la mettre

en état de reparaître devant eux. En comparant notre situation avec la leur, tout était effrayant : on ne pouvait compter que sur les places appartenant au roi ; elles étaient en assez bon état ; mais toutes celles du pays espagnol dont on était encore en possession étaient sans défense, la plupart n'étaient pas même palissadées, elles manquaient de subsistances et de munitions, et on n'était pas en état de les en pourvoir ; la révolte des peuples était générale, le découragement des troupes les rendait inutiles, la désertion les anéantissait.

Les ennemis au contraire, maîtres de la campagne, n'avaient même pas de places à garder et tiraient de celles qu'ils laissaient sur leurs derrières presque toutes les troupes qui y étaient ; leur armée se recrutait de nos déserteurs, et, indépendamment des troupes de Brandebourg qui leur arrivaient, on assurait qu'ils devaient être joints par celles de plusieurs princes de l'empire qui campaient sous Mayence.

Le duc de Marlborough, voulant mettre à profit tous les avantages que semblaient lui assurer sa grande supériorité et notre extrême faiblesse, tint un conseil de guerre dans lequel il proposait de pousser ses conquêtes jusque dans les provinces maritimes du royaume ; mais M. d'Overkerke et d'autres officiers généraux hollandais n'ayant pas été de son avis, il prit le parti d'aller lui-même communiquer son projet aux États-Generaux : il partit le 8 pour La Haye, laissant l'armée à Thielt.

M. le maréchal de Villeroy, qui avait déjà prévu que le dessein du duc de Marlborough était d'opérer du côté de la mer, craignait pour Dunkerque, ne doutant pas que les Anglais ne fissent tous leurs efforts pour se rendre maîtres d'une place aussi importante et aussi utile à leurs intérêts particuliers. Cette crainte lui paraissait d'autant mieux fondée qu'Ostende,

Nieuport et Furnes étaient en si mauvais état, qu'il ne pouvait compter sur ces places.

M. de Chamillart pensait au contraire que les États-Généraux ne consentiraient jamais à l'établissement des Anglais dans le continent, et qu'ils préféreraient le siége de Namur à celui de toute autre place. Cette idée était fondée et sur l'avantage que leur procurerait la possession de cette place et sur les difficultés qu'ils rencontreraient dans l'attaque de celles de la mer, qui toutes avaient formé leurs inondations. Au reste on n'avait qu'à désirer que les ennemis s'attachassent à quelque siége important qui pût les occuper pendant le reste de la campagne.

Les nouvelles n'annonçaient rien de certain sur le parti auquel ils devaient se déterminer; mais on avait lieu de croire qu'ils en voulaient effectivement à Namur. Le correspondant de confiance le pensait, et on voit par une de ses lettres, du 9, que les Hollandais, pour mettre le duc de Marlborough en état d'exécuter les projets qui leur conviendraient le mieux, lui envoyaient dix-sept bataillons de leurs garnisons, et qu'il devait dans peu être joint par de nouvelles troupes de Brandebourg et par celles de Hanovre et de Zell, qui venaient de passer le Rhin à Bonn, au nombre de vingt-huit bataillons et trente escadrons, ce qui, joint aux premières troupes de Brandebourg et aux autres renforts déjà arrivés à l'armée, la rendrait forte de cent mille hommes, y compris les troupes qui occupaient les places déjà soumises au pouvoir de l'archiduc.

La cour sentit plus vivement que jamais toute l'étendue des nouveaux malheurs dont on était menacé; elle redoubla ses efforts pour hâter le rétablissement des troupes, la réparation et les approvisionnements des places; on résolut même d'augmenter l'armée jusqu'à quatre-vingt-dix bataillons et cent cin-

quante escadrons, et l'on fixa au 1er août l'époque à laquelle ces troupes devaient être en état de se rassembler.

Il fallait mettre à leur tête un général qui pût s'attirer leur confiance, leur faire reprendre cette force et cette audace qu'elles avaient perdues, et arrêter le torrent des succès de M. de Marlborough. M. de Villeroy demandait son rappel. Le roi jeta les yeux sur M. le duc de Vendôme. Ce général avait, depuis 1702, mis les affaires d'Italie dans une situation si avantageuse, qu'on ne doutait point qu'il ne parvînt à rétablir celles des Pays-Bas.

M. de Chamillart écrivit à M. le duc de Vendôme de la part du roi, le 10 juin, pour lui annoncer sa nouvelle destination. Il lui fit en même temps le tableau de la situation dans laquelle il allait trouver les affaires, et l'instruisit des moyens que la cour prenait pour l'aider à les rétablir. La lettre de ce ministre était conçue en ces termes.

Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de Vendôme. Versailles, 10 juin 1706[1].

Vous ne serez pas moins surpris, monseigneur, que vous serez flatté en apprenant le triste récit de ce qui s'est passé en Flandre depuis la malheureuse bataille donnée à Ramillies, le 23 du mois passé, de voir que le roi ne compte que sur vous, et ne connaît aucun autre général capable de rétablir la confiance parmi les troupes, et d'arrêter la rapidité des conquêtes du duc de Marlborough. M. le maréchal de Villeroy, plein de zèle et de bonnes intentions, n'a pas le talent de se faire aimer des gens de guerre; c'est une des parties des plus essentielles, particulièrement dans la conjoncture présente.

Pour vous rendre compte de l'état des choses, j'aurai l'honneur de vous dire qu'il n'y eut que la première ligne de notre infanterie, la première ligne de la cavalerie de l'aile droite, quelques escadrons de la seconde ligne, cinq bataillons et cinq régiments de dragons

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 2e partie, 5e section, n° 236.

qui combattirent; que l'infanterie de sa majesté eut plusieurs fois de l'avantage sur celle des ennemis, et que le centre fit des merveilles. La manière dont le duc de Marlborough avait disposé sa cavalerie, ayant fait fortifier sa gauche par sa droite, ayant rempli les intervalles de ses escadrons, qui remplissaient les intervalles des nôtres et les enveloppaient à mesure qu'ils s'avançaient, leur donna une si grande supériorité par le nombre, que la maison du roi, qui faisait toute la force de la droite, ayant été obligée de céder au grand nombre, se replia sur l'infanterie; mais le maréchal de Villeroy, ayant connu ce désordre et qu'il n'y avait plus moyen d'y remédier, donna ses ordres pour la retraite. Elle se fit d'abord sans confusion; mais, lorsque les troupes, qui n'étaient pas poursuivies, arrivèrent au défilé de Jodoigne, embarrassé par les équipages, la nuit s'approchant, il se mit une confusion et une terreur panique parmi elles, particulièrement à la gauche, qui n'avait pas combattu, et cinquante escadrons se débandèrent avec tant de désordre et de rapidité, qu'ils passèrent par-dessus le ventre à notre infanterie, qui ne songea plus dès ce moment-là qu'à se sauver, en sorte que l'armée fut dissipée, et qu'il ne se trouva pas un corps à Louvain qui ne fût mêlé avec d'autres troupes, et le nombre de celles qui y arrivèrent, le reste étant dispersé de côté et d'autre, était si peu considérable, que M. le maréchal de Villeroy, ne s'y croyant pas en sûreté, fit marcher dès le 24 l'armée à Vilvorde, derrière le canal de Bruxelles, où il ne la crut pas plus en sûreté qu'à Louvain. Il vint camper à Saint-Denis et au vieux bourg de Gand, son armée couverte de l'Escaut et de la Lys, protégée par la ville de Gand. Les ennemis, s'étant rendus les maîtres de Louvain, Lierre, Malines et Bruxelles, s'avancèrent à Gavre, où ils se préparaient de passer, lorsque M. le maréchal de Villeroy, ne se croyant pas assez fort pour leur en disputer le passage, jugea à propos de passer la Lys, et vint camper à Deynse. Les ennemis ayant fait leurs ponts, il quitta ce poste pour se rapprocher de Courtray, et ensuite se retirer sous nos places en deçà de Menin, et laisser tout le pays au delà à la discrétion des ennemis, qui en sont devenus les maîtres, aussi bien que d'assiéger

telle place que bon leur semblera. Le roi, informé de tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous expliquer, me commanda d'aller en Flandre pour voir s'il y avait une armée assez forte pour tenir la campagne contre ses ennemis. Nous jugeâmes, M. le maréchal de Villeroy et moi, qu'il était plus convenable au bien de son service de la séparer, de répandre toute l'infanterie dans les places, et partager la cavalerie en quatre corps pour protéger lesdites places et fixer les ennemis. Depuis ce temps-là, Gand, Bruges et Anvers leur ont ouvert les portes, et nous sommes à la veille, après avoir perdu la meilleure partie de la Flandre et du Brabant, de voir une des places du roi assiégée. La plupart de celles de sa majesté sont en état de faire une longue défense, et sa majesté espère, en cas qu'ils fassent un siége, comme il y a lieu de le croire, que les officiers des régiments qui ont beaucoup perdu à la bataille et à la déroute qui l'a suivie travailleront à se mettre en état de servir, au 1^er^ août, pendant le reste de cette campagne. C'est pour ce jour-là qu'elle a résolu de reformer une armée; et, afin que vous soyez instruit de tout, quoique celle qu'elle vous destine soit composée de quatre-vingt-dix bataillons au moins et de cent cinquante escadrons, je dois vous dire qu'elle sera beaucoup plus faible que celle de ses ennemis; mais ils ne seront pas assez supérieurs pour vous empêcher de vous poster, et pour leur ôter toute espérance de faire de nouvelles conquêtes lorsque vous serez à portée d'eux.

Pour vous donner une idée juste de leurs forces, l'armée du roi, le jour de la bataille, était composée de soixante et quatorze bataillons et de cent vingt-huit escadrons; ils en avaient à peu près autant. Ils ont perdu au moins quatre mille hommes dans le combat; ils se sont fait joindre par neuf ou dix mille hommes des troupes de Brandebourg, par trente bataillons qui étaient dans leurs places de derrière, et on ne doute pas que les troupes de Hesse et de Lunebourg et de Hanovre, qui étaient au nombre de vingt-huit bataillons et de trente escadrons, ne les viennent joindre. Tout autre que vous serait effrayé de se voir destiné à résister à un ennemi si puissant. Si vous

étiez obligé à le combattre, je ne vous trouverais pas assez fort : mais, pour l'empêcher de rien entreprendre, il me semble que vous aurez une armée suffisante ; il y aura seulement quatorze bataillons qui ne seront pas des troupes du roi, mais quarante-six escadrons, et c'est beaucoup ; ce serait trop pour une bataille ; je crois qu'ils feront mieux quand il ne sera question que de garder des rivières et des postes, peut-être même vous leur inspirerez autant de bonne volonté qu'aux autres. Voilà, monseigneur, un plan au naturel de l'état présent des affaires de Flandre ; vous avez mis celles d'Italie en si bon train, qu'il semble qu'il ne vous manque plus qu'un peu de temps pour avoir la gloire de terminer entièrement cette guerre dans la fin de cette année. Sa majesté destine M. le maréchal de Marcin pour remplir votre place ; elle n'a point voulu le faire partir sans avoir de vos nouvelles et vous consulter pour savoir si vous croyez qu'il pourra soutenir ce que vous avez commencé ; si vous jugez à propos qu'il arrive avant que vous quittiez ce pays-là, ou s'il attendra en Flandre, où il est depuis peu de jours avec M. le maréchal de Villeroy, que vous y soyez arrivé. Vous avez du temps avant que l'armée entière puisse être rassemblée et que les troupes qui sont destinées pour l'augmenter l'aient jointe, mais votre présence y serait bien nécessaire dès à présent. Le roi, qui connaît votre zèle et votre attachement pour son service et pour sa personne, est persuadé que la réponse sera telle que sa majesté peut la désirer, que les embarras que vous pouvez prévoir ne vous arrêteront pas, et que vous disposerez toutes choses pour vous rendre ici les premiers jours du mois prochain. Sa majesté compte néanmoins que vous donnerez de vos nouvelles, et que vous recevrez des siennes avant votre départ, et pour cela vous garderez mon courrier. Vous m'enverrez Beaufort avec votre réponse.

En attendant que M. le duc de Vendôme pût se rendre aux Pays-Bas, M. le maréchal de Villeroy eut ordre de commander l'armée et M. le maréchal de Marcin eut ordre d'y rester

jusqu'à ce qu'on eût des nouvelles d'Italie. Il paraît que la cour avait une entière confiance en lui, et l'on croit devoir à ce sujet rapporter ici quelques pièces de la correspondance qu'il entretint avec M. de Chamillart pendant le reste de son séjour aux Pays-Bas. Elles contiennent des détails intéressants sur les différents projets que l'on pouvait avoir en vue pour employer avec avantage les forces qu'on était occupé à mettre sur pied pour réparer les malheurs qu'on venait d'éprouver ou au moins pour prévenir ceux dont on était menacé.

Quoique la cour ne désapprouvât pas les idées de M. le maréchal de Marcin, elle s'en tint au projet qu'elle avait formé d'avoir le 1^er^ août, dans les Pays-Bas, une armée qui fût en état de se montrer devant les ennemis; elle résolut même de l'augmenter aux dépens de celle d'Alsace; en conséquence on envoya ordre à M. le maréchal de Villars de faire partir deux détachements, composés l'un de vingt bataillons et de six escadrons, l'autre de dix bataillons et de vingt escadrons, et de mettre le premier en marche le 15, et le second quelques jours après.

Dans l'incertitude où l'on continuait d'être sur les desseins des ennemis, tant du côté de la mer que dans la partie de la Meuse, M. de Chamillart écrivit le 12 à M. le maréchal de Villeroy pour l'engager à envoyer quatre bataillons à Dunkerque, deux à Bergues, deux à Luxembourg, et à renforcer de même la garnison de Namur. Quoiqu'il y eût déjà douze bataillons dans cette dernière place, on jugeait devoir prendre cette nouvelle précaution pour sa sûreté; mais bientôt on apprit que ce n'était pas de ce côté-là que les ennemis voulaient agir, et que toutes leurs vues se tournaient vers la partie de la mer.

Le duc de Marlborough, pour plaire à la reine Anne, qui désirait vivement avoir un port sur la côte de France, avait

trouvé moyen, pendant son séjour à La Haye, de persuader aux États-Généraux qu'il serait plus avantageux d'opérer du côté de la mer que du côté de la Meuse, et avait obtenu la permission d'assiéger Ostende, Nieuport et Dunkerque, à condition que les deux premières places leur seraient remises, et que la dernière seulement resterait aux Anglais. Les mouvements que firent successivement ses troupes ne laissèrent plus douter de ses desseins.

Le 15 M. le maréchal de Villeroy reçut une lettre de M. de Lamothe, qui lui mandait que le 13 il était venu à la portée du canon d'Ostende vingt-cinq vaisseaux; qu'après une canonnade qui avait duré quelques heures, ils s'étaient un peu éloignés; que, d'un autre côté, un corps des ennemis s'était porté sous Bruges, avec un train d'artillerie de trente pièces de canon, dix mortiers et des pontons; qu'un autre corps était en même temps venu camper à Houlem, sur le chemin de Gand à Bruges, et qu'on avait des avis certains qu'Ostende serait incessamment investi par mer et par terre.

Sur ces avis, M. le maréchal fit passer à M. de Lamothe trois bataillons français, et renforça la garnison de Nieuport. Il était persuadé que les ennemis, qui n'avaient point d'armée à craindre, entreprendraient peut-être le siége de cette place en même temps que celui d'Ostende, et qu'ils marcheraient ensuite à Dunkerque.

Dans cette idée, il crut devoir prendre de bonne heure des mesures pour garantir cette dernière place et celles qui la couvraient. Il y envoya les deux escadrons des mousquetaires et les grenadiers à cheval; le reste de la maison du roi fut partagé entre Saint-Venant, où il en fit entrer quatre escadrons, et Béthune, où il en envoya six. Il fit en même temps avancer à Poperinghe, sur le chemin de Bergues, quatre bataillons

destinés à se jeter au besoin dans Dunkerque, Bergues ou Ypres. Ces deux dernières places lui paraissaient celles dont la possession aurait conduit plus sûrement les ennemis à l'attaque de Dunkerque. A l'égard de Furnes, la cour avait ordonné de l'évacuer; mais M. le maréchal ayant représenté qu'il était absolument nécessaire de le garder, il resta dans l'état où il était. On laissa sur le canal de Furnes trois régiments de cavalerie et un de dragons, et, pour mieux couvrir Dunkerque et pour s'opposer aux descentes que les ennemis auraient pu tenter aux environs de cette place, on envoya à Saint-Omer trois autres régiments de cavalerie.

Pendant que M. le maréchal de Villeroy faisait ces dispositions du côté de la mer, M. le maréchal de Marcin fit camper, le 16, à Haine-Saint-Pierre et Haine-Saint-Paul, sa cavalerie, au nombre de soixante escadrons; quelques jours après, elle vint à Thulin et Boussu, près de Saint-Ghislain. Ce fut le moment où les projets de M. de Marlborough se démasquèrent entièrement.

Les corps qui avaient marché vers Bruges, s'étant réunis sous les ordres de M. Fagel, s'avancèrent le 16 vers Ostende, et occupèrent tous les postes le long du canal depuis Plasschendaele jusqu'à Leffinghe, à moitié chemin de Nieuport. Les bâtiments qui s'étaient laissé voir à la côte se rapprochèrent en même temps d'Ostende, et cette place se trouva bloquée par terre et par mer.

Le 17 M. d'Overkerke vint avec un troisième corps joindre les deux premiers, passa le canal à Leffinghe et Slyppe, et campa dans le Camerling-Ambacht, entre Ostende et Nieuport. Il s'empara des écluses de Battevalle, emporta une redoute devant le fort de Nieuwen-Damme, et fit dresser une batterie sur le Virvoet. Ces dispositions resserraient en même

temps Ostende et Nieuport, de manière qu'on ne pouvait juger laquelle de ces deux places serait attaquée la première, ou plutôt on craignait qu'elles ne le fussent toutes les deux en même temps.

Le même jour le duc de Marlborough, ayant rejoint son armée au camp de Thielt, fit marcher son avant-garde à Rousselaer, dans la châtellenie d'Ypres. Ce fut le poste qui lui parut le plus propre à couvrir les siéges qu'il se proposait de faire.

Le 18 il s'y porta avec le reste de ses troupes, et campa la droite à Hooghlede, tirant vers Thorout, la gauche à Rumbeke. Il établit son quartier à Rousselaer, qui se trouvait en avant de son camp. Son armée était alors composée de cinquante-six bataillons et de cent trente-deux escadrons, et celle de M. d'Overkerke, de vingt-cinq bataillons et de trente escadrons; un autre corps, qui était resté du côté d'Alost, s'était avancé dès le 10 sur Dendermonde, et bloquait cette place. On eut aussi avis que les troupes de Hanovre, de Zell et de Brandebourg, qui avaient passé le Rhin à Bonn, étaient arrivées le 16 à Fléron et à Visé, sur la Meuse, et qu'elles avaient ordre de continuer leur marche sur Bruxelles.

Avec de telles forces, M. de Marlborough allait être en état de tout entreprendre, et M. de Villeroy n'avait point encore d'armée à lui opposer. Tout ce qu'il put faire, voyant M. de Marlborough décidé aux siéges d'Ostende et de Nieuport, fut de prendre de nouvelles précautions pour mettre à l'abri les autres places maritimes. Pour cet effet, il porta successivement plusieurs régiments d'infanterie à Bergues et à Dunkerque, de manière que le 22 il devait se trouver dans ces deux places quatorze bataillons, non compris leurs garnisons ordinaires. Outre cela, il fit avancer, de proche en proche, quelques au-

tres troupes d'infanterie à portée de soutenir cette partie, et, pour y veiller de plus près, il se rendit, le 19, de Tournay à Bergues.

La cour, de son côté, inquiète avec raison du sort de Dunkerque, si, comme elle en avait avis, les ennemis, après les sièges d'Ostende et de Nieuport, se déterminaient à attaquer cette place, y envoya M. le maréchal de Vauban, en lui donnant le commandement sur Dunkerque, Furnes, Bergues, Gravelines, et sur le pays qui dépendait de ces places. On lui destina vingt-quatre bataillons; M. le maréchal de Villeroy fut prévenu de ces dispositions par la lettre suivante, qu'il reçut de sa majesté.

Le roi, à M. le maréchal de Villeroy.
Marly, 30 juin 1706.

La rapidité avec laquelle je vois que les ennemis s'avancent du côté de la mer ne me laisse pas lieu de douter de la vérité des bruits qui se sont répandus, que le duc de Marlborough avait déterminé les Hollandais à consentir aux sièges d'Ostende, Nieuport et Dunkerque, aux conditions que ces deux premières places leur demeureraient et la dernière aux Anglais. Je ne doute point que, les inondations n'ayant pu garantir Nieuport, que l'on m'assure qu'ils assiégent en même temps qu'Ostende, ils ne s'en rendent dans peu les maîtres. C'est pour prévenir les suites que j'ai hier envoyé le maréchal de Vauban à Dunkerque; je lui ai donné un pouvoir pour y commander, et dans les villes de Furnes, Bergues, Gravelines et le pays qui en dépend. Pour le mettre en état de mieux défendre ces places et de les conserver j'ai résolu de lui donner vingt-quatre bataillons; je suppose qu'il y en a déjà au moins deux dans Bergues, deux dans Furnes et quatre dans Dunkerque, qui y ont tenu garnison pendant toute la campagne. Je mande au maréchal de Marcin de faire partir trois régiments, celui de Brandelet et celui de Royal, pour s'y

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 1re partie, 2e section, n° 48.

rendre incessamment; vous tiendrez celui d'Alsace à portée d'y entrer lorsqu'il sera nécessaire; vous y enverrez encore quatre bataillons, tels que vous les voudrez choisir, sans néanmoins dégarnir Lille, Ypres, Menin ni Tournay. J'ai lieu de croire qu'avec ces précautions les ennemis ne songeront pas à l'attaquer, ou qu'ils y échoueront.

Sa majesté, en confiant à M. le maréchal de Vauban la défense d'une partie aussi intéressante, l'autorisa à former, lorsqu'il le croirait nécessaire, les inondations de Calais, de Dunkerque, de Bergues, de Gravelines et de Furnes, et à faire, s'il le jugeait convenable à son service, un camp retranché qui pût protéger ces quatre places.

Ce fut dans le même temps que le roi rendit publique la résolution qu'il avait prise de donner le commandement de l'armée des Pays-Bas à M. le duc de Vendôme, et que sa majesté lui fit expédier le pouvoir qui lui était nécessaire. Sa majesté déclara en même temps qu'elle avait nommé monseigneur le duc d'Orléans pour commander l'armée d'Italie à la place de M. le duc de Vendôme, et que ce prince aurait sous ses ordres M. le maréchal de Villars, qui serait remplacé à l'armée du Rhin par M. le maréchal de Marcin. Ce dernier reçut même l'ordre de se rendre, sans perdre de temps, en Alsace; mais M. le maréchal de Villars demanda avec tant d'instance à conserver le commandement sur le Rhin, que M. le maréchal de Marcin trouva en y arrivant un nouvel ordre du roi pour passer en Italie, et y servir sous monseigneur le duc d'Orléans.

M. le maréchal de Villeroy avait prévenu les intentions du roi au sujet des inondations des places maritimes et du camp retranché, par le moyen duquel la cour espérait qu'on pourrait les mettre à couvert des entreprises des ennemis. Il avait

reconnu que le pays entre Dunkerque, le Fort-Louis et les canaux des moeres de Bergues et de Bourbourg, serait favorable à l'exécution de ce projet; et, s'étant rendu à Dunkerque le 22, il communiqua ses idées à M. le maréchal de Vauban, qui jugea comme lui que ce camp retranché mettrait Dunkerque à l'abri de l'investissement, et que c'était le meilleur moyen de défendre cette place. Il y fit, dès le lendemain, travailler quatre mille pionniers, dont il augmenta bientôt le nombre jusqu'à dix mille. M. le maréchal de Villeroy retourna à Tournay, laissant à M. le maréchal de Vauban le soin de disposer, suivant ce qu'il jugerait le plus convenable pour la sûreté du pays et des places, des vingt-cinq bataillons qui étaient sous ses ordres, et de quelques escadrons qu'il fit avancer dans cette partie.

Le même jour que le maréchal partit pour retourner à Tournay [1], M. le maréchal de Vauban fit camper sous Bergues dix-huit bataillons; il en laissa quatre autres à Dunkerque et trois à Furnes; il alla ensuite visiter cette dernière place et Nieuport [2]; il fit travailler à mettre la première en état de soutenir une attaque en règle, et forma la grande inondation autour de Nieuport.

Le 26 il fit couper la digue de Schoorbacke sur le canal de Dixmude, ce qui acheva d'inonder le pays jusqu'à la Knocke, et ôta aux ennemis les moyens d'y entrer, surtout avec de la cavalerie et des équipages. Il proposa en même temps à la cour d'inonder de même le Franc de Bruges et la châtellenie de Furnes, afin de rendre entièrement impraticables aux ennemis les approches de Nieuport et de Furnes. Il adressa à ce

[1] Le 25.

[2] Les ennemis ayant reconnu l'impossibilité d'assieger en même temps Nieuport et Ostende, avaient retiré les troupes qui s'étaient avancées devant Nieuport.

sujet un mémoire à M. de Chamillart pour lui faire connaître les moyens dont on pourrait faire usage pour le succès de cette opération.

M. le maréchal de Vauban ne pensait pas être en état, avec les troupes qui étaient à sa disposition, de garder le camp retranché sous Dunkerque et d'empêcher l'investissement de Nieuport. Les inondations de cette place en interdisaient à la vérité les approches; cependant il restait aux ennemis le moyen de profiter à basse mer des gués du chenal au-dessous du Virvoet, et, pour leur ôter cette ressource, M. de Vauban aurait voulu pouvoir former près de Nieuport, sur le chemin d'Ost-Dunkerque, un camp retranché pour huit bataillons et douze escadrons, qu'il aurait campés la droite à la queue de l'inondation du Virvoet, la gauche à celle de Furnes. Il regardait ce poste comme indispensable pour garder le gué du Virvoet et le passage du chenal; mais M. le maréchal de Villeroy lui répondit qu'il ne pouvait lui envoyer de l'infanterie; que tant que l'armée du duc de Marlborough resterait à Rousselaer, et les troupes de Hanovre, de Zell et de Brandebourg sous Bruxelles, il ne pouvait dégarnir Lille, Tournay, Ypres ni Menin; que les places du Hainaut étaient dans le même cas, pouvant d'un moment à l'autre être menacées; mais à l'égard de la cavalerie qu'il demandait, il le laissa maître de tirer de Saint-Omer et du canal de Furnes les douze escadrons dont il pensait avoir besoin.

La cour, persuadée de l'utilité du camp retranché qu'il proposait de faire sous Nieuport, lui donna plus de facilité en approuvant que quatre bataillons de la garnison de Lille s'y rendissent pour l'occuper et s'y joindre à deux bataillons qu'elle lui manda de tirer de Nieuport et à deux autres de ceux qui étaient sous ses ordres. La cour pensait que ces huit

bataillons et les douze escadrons dont il pouvait faire usage suffiraient pour faire perdre aux ennemis toute idée sur Nieuport, et que dans le cas où ils s'obstineraient à attaquer cette place, il pourrait, si le camp retranché n'était pas soutenable, faire entrer dans la ville ces huit bataillons pour la défendre avec les quatre autres qui y étaient déjà.

Mais M. le maréchal de Vauban, ayant reconnu plus particulièrement quelques jours après les environs de Nieuport, et jugeant qu'il n'aurait pas le temps de retrancher le camp projeté, se détermina à faire camper seulement quatre bataillons et six régiments de cavalerie dans les dunes vis-à-vis du gué qui était au-dessous du Virvoet. Ces troupes y arrivèrent successivement.

Pendant qu'on faisait ces dispositions du côté de la mer, l'électeur de Bavière s'occupait à Mons des moyens de pourvoir à la sûreté des places du Hainaut et de l'entre Sambre et Meuse. Il y fit entrer la cavalerie et les dragons d'Espagne, espérant par là faire cesser la désertion qui continuait parmi ces troupes. On commença à y faire, ainsi que dans l'infanterie, la réforme que le roi avait ordonnée; mais à peine put-on trouver de quoi former dix bataillons et vingt escadrons. C'était, avec le peu de troupes espagnoles et wallonnes qui servait sur le Rhin, ce qui restait des troupes du roi d'Espagne, dont l'entretien depuis le commencement de la guerre avait coûté au roi plus de vingt millions, et dont la plus grande partie avait passé aux ennemis de sa majesté. On fit prêter un nouveau serment aux officiers qui demeurèrent attachés au service du roi d'Espagne, et l'on congédia ceux qui demandèrent à se retirer.

Quant à la cavalerie bavaroise et à celle de l'électeur de Cologne, elle resta avec quelques régiments de cavalerie française

au camp de Thulin et de Boussu, que M. le maréchal de Marcin, en partant pour l'Alsace, venait de laisser aux ordres de M. de Gassion. Ce camp, après la séparation de la cavalerie espagnole, était encore composé de quarante escadrons.

Aussitôt que l'électeur eut été informé du blocus de Dendermonde, il avait fait marcher de ce côté-là un gros détachement aux ordres de M. de Verboom. Cet officier prit si bien ses mesures, que le 21 il fit entrer dans cette place un secours de six cents hommes, quatre pièces de canon et plusieurs chariots chargés de munitions. La garnison se trouva alors composée de quinze cents hommes d'infanterie et de cavalerie, et elle ne manquait ni de vivres ni de poudre. C'est ce qui détermina les ennemis à lever le blocus; mais ils le formèrent de nouveau le 28, avec des forces plus considérables : un corps de leurs troupes s'avança jusqu'à Appelle et Baesrode, près de cette place, tandis que les troupes de Hanovre, de Zell, de Brandebourg, qui étaient sous Bruxelles, marchèrent les unes à Alost, les autres pour achever l'investissement, ce qui fut bientôt suivi d'un bombardement.

On ignora jusqu'au commencement de juillet ce qui se passait à Ostende, et ce ne fut que par un billet que M. de Lamothe, qui y commandait, trouva moyen de faire passer à M. le maréchal de Villeroy, qu'on apprit que dans la nuit du 23 au 24 juin M. d'Overkerke avait ouvert la tranchée devant cette place, à la portée du canon, près de la maison dite du Dernier Patar, qu'ayant cheminé le long des dunes, les assiégeants avaient établi trois parallèles, et qu'ils n'étaient plus qu'à une demi-portée de fusil du chemin couvert; que le 26 on les avait chassés d'une quatrième parallèle qu'ils avaient commencée, mais que le même jour au soir les bombes de la flotte commandée par le vice-amiral Fairborn avaient beau-

coup endommagé la ville et intimidé les habitants, et que les assiégeants se flattaient de ruiner la ville de telle manière, par la prodigieuse quantité de batteries qu'ils étaient occupés à établir, que dans peu de jours ils pourraient l'emporter.

Il y avait dans la place huit bataillons, mais dans ce nombre deux de troupes espagnoles et wallonnes qui ne s'accordaient pas avec les Français; il régnait peu d'union entre M. de Lamothe et le gouverneur, et les habitants étaient à tous moments sur le point de se révolter; outre cela, la place n'était pas munie de tout ce qui était nécessaire pour une longue résistance. M. de Lamothe, voyant qu'elle ne pouvait être sauvée que par un prompt et puissant secours, pressa M. le maréchal de Villeroy de marcher avec tout ce qu'il pourrait rassembler; mais M. le maréchal, n'osant se décider sans l'ordre du roi à une démarche aussi importante et qu'il regardait comme peu susceptible de succès, écrivit au roi, le 2, une lettre très-détaillée, dans laquelle il représentait : 1° qu'il ne convenait pas, dans les circonstances où l'on se trouvait, de dégarnir les places pour se commettre à une action, ni de se livrer dans un pays serré tel que celui qui est entre le canal de Leffinghe et la mer, qui était le seul par où l'on pouvait marcher au secours d'Ostende; 2° que le duc de Marlborough, campé comme il était à Rousselaer et Hooghlede, était à portée d'envoyer promptement du renfort à M. d'Overkerke; 3° que nos forces étaient si disproportionnées à celles des ennemis, qui augmentaient chaque jour [1], que non-seulement il n'était pas possible d'espérer du succès, mais aussi qu'étant obligé de

[1] On avait avis que l'électeur palatin et d'autres princes de l'empire envoyaient un nouveau renfort à l'armée des alliés, et que M. de Marlborough avait à sa disposition cent seize bataillons et cent soixante-huit escadrons.

marcher par un seul chemin, on ne pourrait donner aux assiégeants aucune jalousie sur leurs autres quartiers.

La cour n'eut point de peine à reconnaître que c'eût été trop risquer, et qu'on n'était pas en état de tenter une pareille entreprise; on prévit même que les ennemis ne nous en laisseraient pas le temps: c'est ce qui fut bientôt justifié.

En effet, M. d'Overkerke ayant reçu de la grosse artillerie qui lui était venue par Bruges, et étant parvenu dès les premiers jours du mois à ruiner les défenses, le duc de Marlborough se rendit au siége le 4, fit attaquer pendant la nuit suivante la contrescarpe, et l'emporta malgré la résistance opiniâtre de M. de Lamothe, qui se défendit longtemps et fit acheter chèrement cet avantage aux ennemis.

Le 5 ils achevèrent de ruiner les défenses et démontèrent la plus grande partie de l'artillerie de la place, et en même temps leurs bâtiments et leurs batteries de terre accablèrent la ville d'une telle quantité de bombes, qu'il ne resta que très-peu de maisons où la garnison pût se mettre à couvert.

Dans la nuit du 5 au 6 les assiégeants établirent trois batteries sur le chemin couvert. Les magistrats effrayés, et craignant les horreurs d'un assaut, pressèrent M. de Lamothe de se rendre, et lui représentèrent que le gouverneur étant sur le point de faire un accommodement particulier, et la bourgeoisie, qui s'était déjà attroupée plusieurs fois, prête à se révolter, une plus longue résistance exposerait infailliblement les troupes françaises à un massacre général. M. de Lamothe, voyant les ennemis sur le chemin couvert, ses défenses entièrement ruinées, la ville réduite en cendres, ses troupes, sans armes, sans pain, qui manquait depuis deux jours, enfin les ennemis du dedans au moins autant à craindre que ceux du dehors, battit la chamade le 6 au matin.

Il eut bien de la peine à obtenir les honneurs de la guerre, et ce ne fut qu'avec la condition que les Français et les Espagnols, qui devaient sortir le 8, pour être conduits les premiers à Dunkerque, les derniers à Mons, ne conserveraient d'armes que leurs épées, et n'emmèneraient que leurs bagages, et qu'ils ne pourraient, pendant six mois, servir contre l'archiduc et les alliés.

La bourgeoisie fit, de son côté, une capitulation particulière, et donna, en cette occasion, des marques de sa perfidie, en reconnaissant l'archiduc pour roi d'Espagne.

Le corps des troupes qui étaient devant Dendermonde n'eut pas autant de succès dans son entreprise; en vain la ville fut canonnée et bombardée pendant huit jours, en vain on tenta de séduire le gouverneur, il se conduisit avec autant de fidélité que M. Greder, qui commandait sous ses ordres, témoigna de fermeté. Le 5 les attaques cessèrent, et le siége se tourna comme auparavant en blocus; il ne resta autour de la place que des détachements : le reste des troupes alla rejoindre le corps qui était à Alost.

Pendant que les ennemis étaient occupés à ces siéges, M. le maréchal de Vauban acheva de mettre en sûreté Nieuport et les autres places de la mer. Il avait sous ses ordres trente-six bataillons et dix-neuf escadrons, y compris les garnisons. Il avait dix bataillons et trois escadrons à Dunkerque, huit bataillons à Bergues, trois à Furnes, deux à Gravelines, six à Nieuport, trois à Wulpen et quatre bataillons avec seize escadrons au camp qu'on venait de former près le Virvoet. Le commandement de ce camp fut confié à M. le marquis de Biron, et on lui envoya vingt pièces de canon qu'il plaça de manière qu'elles pouvaient enfiler le chenal. Cette disposition était d'autant plus utile, que les inondations étant formées

autour de Nieuport, c'était le seul endroit, comme on l'a déjà remarqué, par où les ennemis pouvaient approcher de la place.

On s'attendait néanmoins qu'après la prise d'Ostende ils entreprendraient sur Nieuport et successivement sur les autres places de la mer; mais, indépendamment des bonnes mesures qu'avait prises M. le maréchal de Vauban, les Hollandais, ne cherchant qu'à mettre des obstacles à l'établissement des Anglais à Dunkerque, insistèrent tellement sur l'impossibilité de parvenir jusqu'à cette dernière place, que le duc de Marlborough se vit forcé de former d'autres projets.

Étant donc revenu le 5 à son camp de Rousselaer, il fit marcher sur Courtray et Haerlebek un gros détachement qui s'empara de ces deux postes, et envoya ses gros équipages et son artillerie à Emelghem et Ingelmunster.

Le 6 le reste de ses troupes marcha sur deux colonnes, l'une, par Ouckene, sur Courtray, l'autre, par Ingelmunster, sur Haerlebek, de sorte que toute l'armée campa sur la rive droite de la Lys, la droite à Courtray, la gauche à Deerlyck, au delà de Haerlebek.

M. le maréchal de Villeroy jugea d'abord que les ennemis, en marchant vers Courtray, s'étaient arrêtés entre la Lys et la Mandelbeke, et ce ne fut que le 8 qu'il fut instruit de leur position sur la droite de la Lys; mais ce mouvement n'indiquait pas assez leur dessein pour le déterminer à faire de nouvelles dispositions et à dégarnir les places de la mer. Il craignait que le duc de Marlborough, en passant la Lys, n'eût eu en vue de l'engager à retirer les troupes qui étaient à Nieuport, Furnes, Bergues et Dunkerque, pour tomber aussitôt sur ces places. Il pouvait, en une marche, arriver à Dixmude et s'approcher de Furnes; il pouvait aussi investir en six heures Ypres et

Menin. D'un autre côté, M. d'Overkerke, occupé à déblayer l'artillerie qui avait fait le siége d'Ostende, était à portée de se jeter sur Nieuport, et l'on avait avis que dix-huit mille hommes s'étaient embarqués sur les flottes combinées d'Angleterre et de Hollande, ce qui donna de telles alarmes pour les côtes, que M. le maréchal de Vauban eut ordre de la cour d'envoyer à Montreuil trois bataillons pour veiller à la sûreté de cette partie.

Dans ces circonstances, M. le maréchal de Villeroy prit le parti de ne dégarnir aucune des places depuis Menin jusqu'à la mer. Son projet était d'en tirer des troupes à mesure qu'il croirait en avoir besoin, et de n'y laisser que les garnisons ordinaires, mais seulement lorsqu'il verrait les ennemis déterminés à passer l'Escaut, soit pour se porter dans le Hainaut, soit pour aller du côté de Namur; et pour renforcer les garnisons de ces parties, comme Ath, Mons, Charleroi, qui n'étaient pas suffisamment pourvues, il se proposait d'y faire passer une partie du premier détachement qui venait d'Allemagne au nombre de vingt bataillons et de six escadrons. Ce détachement était commandé par M. le chevalier de Rosel, qui devait arriver le 11 ou le 12 à Marienbourg, et le 15 sous Valenciennes. Il était suivi d'un autre détachement de dix bataillons et de vingt escadrons aux ordres de M. de Magnac, qui pouvait aussi arriver assez tôt pour renforcer Namur et les places de l'entre Sambre et Meuse.

Mais cela ne remplissait pas tous les objets; M. le maréchal n'était pas sans inquiétude pour Tournay. Le corps considérable que les ennemis avaient à Alost pouvait investir cette place à la droite de l'Escaut, tandis que l'armée campée près de Courtray l'investirait à la gauche de cette rivière; il fallut aussi en renforcer la garnison. Il fit venir à cet effet, du camp

de Thulin trois régiments de dragons, qui étaient presque tous sans chevaux, et, pour ne point s'exposer à être enfermé lui-même dans cette place, il se rendit le 9 à Valenciennes, où il était également à portée de veiller à toutes les parties.

Le 10 il eut avis que les ennemis faisaient embarquer, à Gand et à Deynse, de la grosse artillerie. Cette manœuvre de leur part lui fit croire que leur projet était d'assiéger Ypres ou Menin. Il écrivit à M. le maréchal de Vauban pour l'engager à tirer de Furnes et de Bergues trois bataillons pour les faire entrer dans ces deux places. Bientôt on sut que les ennemis se disposaient à faire des ponts sur l'Escaut, à Pottes et à Escanaffle, qu'ils ouvraient des marches vers le pont d'Espierres, et qu'ils devaient y aller camper.

En effet, M. de Marlborough marcha le 11 vers l'Escaut, et campa ce jour-là entre le pont d'Espierres et Autryve, la droite au moulin de Clare, la gauche à Helchin, où il établit son quartier général.

M. d'Overkerke ne commença ses mouvements que le 12, après avoir achevé d'embarquer sur le canal de Leffinghe l'artillerie du siége d'Ostende, pour la faire remonter à Gand. Il laissa à Ostende six bataillons aux ordres de M. de Spaar, et alla camper à Oudenbourg. Il continua sa marche le 13, longeant le canal de Bruges, et campa à Saint-Michiels, le 15 à Bellem, le 16 à Gotthem près de Deynse. Le 17 il passa la Lys, et prit son camp entre Saint-Éloy-Vive et Waereghem, près de Haerlebek, où il n'était plus qu'à deux ou trois lieues de la grande armée.

Le 18 les troupes de Hanovre, de Zell et de Brandebourg qui campaient à Alost, se mirent aussi en mouvement, et vinrent à Eenaeme près d'Oudenarde. Le lendemain elles passèrent l'Escaut, joignirent la grande armée, et s'établirent à Kerckhem,

Autryve et Avelghem. Le prince royal de Brandebourg, qui les avait précédées de deux jours, joignit le duc de Marlborough, et l'accompagna dans une tournée qu'il fit pour reconnaître Tournay.

La position que les ennemis venaient de prendre les mettait au milieu de nos places, et ils les menaçaient presque toutes également; mais M. le maréchal de Villeroy croyait devoir plus craindre pour Tournay, Ypres et Menin que pour les autres; et quoique ces trois dernières fussent pourvues d'un nombre considérable de troupes, cependant il fit encore passer deux bataillons à Tournay, où il y avait déjà quinze bataillons, trois régiments de dragons et un bataillon d'invalides dans la citadelle. La garnison d'Ypres était de quinze bataillons, et celle de Menin de douze et d'un régiment de dragons.

Comme la cour paraissait avoir de l'inquiétude pour Lille, quoiqu'il ne fût pas naturel que les ennemis l'attaquassent avant d'avoir pris Tournay et Menin, M. le maréchal fit venir de Bergues et de Dunkerque cinq bataillons à Ypres, d'où il en passa autant à Lille; pour lors il se trouva dans cette dernière place douze bataillons, un régiment de cavalerie et un de dragons. Il restait encore à M. le maréchal de Vauban, pour garder les places de la mer, vingt-cinq bataillons et dix-neuf escadrons, y compris les garnisons ordinaires.

A l'égard des places du Hainaut et du côté de la Meuse, le premier détachement d'Allemagne, aux ordres de M. le chevalier de Rosel, étant arrivé du 16 au 20, partie sous Maubeuge, partie sous Valenciennes, il servit à renforcer successivement les garnisons de Mons, d'Ath, de Maubeuge, de Condé et de Charleroi. M. de Magnac, qui conduisait le second détachement, ayant fait entrer deux bataillons dans Luxembourg, continua sa marche sur Philippeville, où il devait arriver le 29.

Ses troupes étaient destinées à renforcer au besoin Namur et les places de l'entre Sambre et Meuse.

L'électeur de Bavière, ne se croyant pas en sûreté à Mons, en partit le 17, et se retira à Crespin, près de Condé. Il y fit venir la cavalerie qui campait à Thulin et à Boussu, aux ordres de M. de Gassion, et elle se plaça le long du Hongnau; elle se composait de trente-quatre escadrons.

Les avis sur les projets des ennemis variaient chaque jour: les uns les faisaient marcher sur Ath, d'autres sur Namur, d'autres sur Tournay et d'autres sur Ypres et Menin.

Enfin le 20 le maréchal de Villeroy fut averti par des émissaires de confiance que c'était à Menin que les ennemis en voulaient, et que c'était dans la vue d'en faire le siége qu'ils assemblaient à Courtray une prodigieuse quantité de farines, de piquets et de gabions.

Cette place était une de celles qui étaient le plus en état de soutenir le siége. La garnison était forte de douze bataillons et trois escadrons de dragons, et elle était abondamment pourvue de munitions de guerre et de bouche. M. de Caraman, qui y commandait, avait formé l'inondation, ce qui avait tellement fait baisser les eaux de la Lys au-dessous de la ville, que les ennemis ne pouvaient faire usage de la navigation pour transporter leur artillerie.

Cependant Menin, n'étant pas soutenu par une armée, pouvait, en peu de temps, avoir le même sort qu'Ostende, et sa perte mettre les ennemis en état de nous donner de l'inquiétude de bien des côtés: de là ils étaient à portée de marcher ou à Tournay, ou à Lille, ou à Ypres, qui étaient également exposés. Ils avaient aussi la facilité, en remontant la Lys, de se rendre maîtres des châtellenies de Cassel et de Bailleul, et de s'emparer de tout le pays voisin de la mer. Il y a appa-

rence que tous ces avantages ne leur avaient point échappé, puisque, après avoir longtemps balancé sur le parti qu'ils avaient à prendre, ils se déterminèrent au siége.

Le 22 le duc de Marlborough détacha pour cette opération trente-deux bataillons et quarante escadrons. M. de Salisch, qui commandait ces troupes, alla ce jour-là camper à Reckem, près de Menin. Le 23 il forma l'investissement de la place à la droite de la Lys, depuis Lauve, au-dessous de la ville, jusques vis-à-vis de Verwick, jeta des ponts à ce dernier endroit, et y fit passer dix-sept bataillons et quatorze escadrons, qui achevèrent l'investissement depuis Verwick jusqu'à Wewelghem, au-dessous de la place, où il établit aussi un pont. Le 24 il commença à faire travailler aux lignes de circonvallation, et il employa dix-huit mille pionniers.

L'électeur de Bavière, ayant eu avis de ces dispositions, se détermina à retourner de Crespin à Mons. Il y arriva le 22, et fit venir à Cuesmes, sous cette place, les trente-quatre escadrons qu'il avait amenés avec lui sur le Hongnau.

Le roi ne fut pas plus tôt informé du dessein des ennemis sur Menin, qu'il écrivit[1] à M. le maréchal de Villeroy, pour lui demander son avis sur la situation où se trouvaient les affaires et sur les moyens qu'on pourrait employer soit pour secourir Menin, soit pour inquiéter les fourrages et les convois des ennemis, soit pour couvrir l'Artois. Comme ils étaient également à portée de tomber ou sur Lille ou sur Ypres, sa majesté lui enjoignit principalement de ne pas dégarnir ces places ni celles de la mer.

M. le maréchal pensait de même à l'égard de ces deux places, et, pour répondre aux autres articles de la lettre de sa majesté, il lui manda que tout ce qu'on pouvait faire de plus utile était

[1] Le 24.

de faire marcher, de proche en proche, les troupes, pour les rassembler dans les places, depuis Valenciennes et Tournay jusqu'à la mer; que, tant que l'armée ne serait pas ensemble, Tournay, Lille et Ypres étaient celles où il était nécessaire de tenir le plus de troupes, surtout Lille, qui, par son étendue, en exigeait un grand nombre, et que cette même disposition mettrait M. le duc de Vendôme, après son arrivée, en état de former promptement l'armée.

M. le maréchal pensait aussi qu'on pourrait faire sous Lille un camp retranché pour quinze ou vingt bataillons, que ce serait le moyen de mettre cette place en entière sûreté et de barrer aux ennemis le chemin de l'Artois. Le camp retranché sous Dunkerque ne lui paraissait pas moins important; mais il regardait celui du Virvoet, près de Nieuport, comme très-inutile; d'ailleurs les troupes, surtout la cavalerie, y souffraient beaucoup, et son avis fut de les en retirer pour les jeter dans les places. A l'égard du camp de Cuesmes sous Mons, il jugeait nécessaire d'y laisser la cavalerie que commandait M. de Gassion, afin de la faire vivre aux dépens du pays espagnol, et pour ne pas la rapprocher de la Flandre avant que l'infanterie fût en état de s'assembler. Par la même raison, il proposa à la cour d'envoyer sur la Trouille et sur la Sambre la cavalerie que MM. de Rosel et de Magnac avaient amenée d'Allemagne. Les places et les magasins qu'on avait assemblés sur les derrières étaient suffisamment pourvus de farines et de blés pour la subsistance de ces troupes.

Quant au secours de Menin, M. le maréchal de Villeroy le regardait comme impossible, et il ne lui paraissait guère plus praticable de troubler les fourrages et les convois des ennemis. Pour faire quelque tentative à cet égard, il se proposait seulement d'envoyer des détachements de cavalerie à Ath et à

Ypres, mais il n'en espérait pas de grands succès. Les ennemis étaient postés de manière à nous donner partout de l'inquiétude, sans craindre pour eux-mêmes d'aucun côté. Le duc de Marlborough, toujours campé à Helchin et au moulin de Clare, avait beaucoup de ponts sur l'Escaut, ce qui lui donnait la facilité de fourrager sur la droite de cette rivière, et de se porter où il jugerait à propos. M. d'Overkerke, placé près de Courtray, et M. de Salisch devant Menin, étaient maîtres de la Lys, et c'était par les chemins le long de cette rivière que leur venaient les convois; outre cela, ils avaient pris la précaution de faire à Courtray de grands dépôts d'artillerie et de vivres pour les transporter de là devant Menin et à l'armée du duc de Marlborough. Le trajet était fort court et couvert par la Lys et l'Escaut.

Il était d'autant plus difficile d'inquiéter et leurs convois et leurs fourrages, que nous n'avions de pont sur l'Escaut que celui de Tournay. Mais de là il n'était pas possible de rien tenter entre cette rivière et la Lys; l'armée du duc de Marlborough nous en barrait le chemin. Par Lille, même difficulté, parce qu'il aurait fallu passer par un seul chemin très-dangereux entre cette armée et celle du siége. Par Ypres, il n'y avait pas plus d'apparence de s'approcher de la Lys sans beaucoup risquer. Pour y arriver, on aurait été obligé de tourner la circonvallation de Menin, et de traverser un pays coupé et très-difficile.

Cependant le roi, désirant fortement de voir ses troupes sortir de l'inaction où elles étaient depuis si longtemps, manda, le 27, à M. le maréchal de Villeroy de ne plus différer leur mouvement, et de faire tout ce qui serait possible pour retarder la prise de Menin et inquiéter les ennemis. Mais comme on n'était pas encore assez fort en infanterie pour former un

corps de bataille en état de se présenter devant eux, le roi ordonna à M. le maréchal de ne la faire avancer que dans les places à portée de celles qui étaient exposées. A l'égard de la cavalerie, il eut ordre de la partager en différents corps, particulièrement du côté de Tournay et d'Ypres, de manière que, sans la commettre avec celle des ennemis, elle fût néanmoins assez près d'eux pour troubler leurs fourrages et leurs convois. Sa majesté lui prescrivit en même temps de n'employer à ces sortes d'expéditions que des officiers généraux expérimentés et des troupes françaises, et surtout de veiller à la sûreté de l'Artois, en empêchant les partis des ennemis de pénétrer dans ce pays, qui n'était point soumis à la contribution.

Pour remplir tous ces objets, M. le maréchal employa les derniers jours du mois à mettre les troupes en mouvement. Il garnit d'infanterie les places depuis Valenciennes jusqu'à la haute Lys, laissa des garnisons suffisantes dans celles du Hainaut et de l'entre Sambre et Meuse, dans Namur et dans Luxembourg.

Il envoya à Ath, sous les ordres de M. de Lisle, cinq escadrons français, qui étaient au camp de Cuesmes, où il ne resta alors que la cavalerie des électeurs et celle d'Espagne, qui était en plus mauvais état que le reste. Il fit marcher de Maubeuge à Tournay les six escadrons de carabiniers que M. le chevalier de Rosel avait amenés d'Allemagne. Cette cavalerie, jointe aux neuf escadrons de dragons qui étaient déjà dans cette dernière place, était destinée, ainsi que celle qui s'était avancée à Ath, à inquiéter les fourrages et les convois des ennemis du côté de l'Escaut. Pour les troubler également du côté de la Lys, il envoya sous Ypres douze escadrons aux ordres de M. de Tournefort, et il laissa à Lille les cinq escadrons de cavalerie et de dragons qui y étaient.

Pour couvrir l'Artois, M. le maréchal fit marcher à Douai M. de Magnac, avec huit bataillons et vingt escadrons qu'il venait d'amener d'Allemagne. Il lui ordonna d'envoyer de là trois escadrons à Lens, et quatre escadrons à Saint-Venant, sur la haute Lys, où il y avait déjà cinq bataillons. Il lui enjoignit d'aller avec le reste de ses troupes camper à La Bassée, sur la haute Deule, d'occuper avec un détachement le pont d'Armentières, et de se tenir toujours prêt à renforcer au besoin la garnison de Lille.

La cour, inquiète pour cette dernière place, avait mandé à M. le maréchal de Vauban d'y envoyer six des bataillons qui restaient à ses ordres, de s'y rendre lui-même pour la mettre dans le meilleur état qu'il serait possible, et de lever le camp du Virvoet.

M. le maréchal de Vauban, bien assuré de l'établissement des ennemis devant Menin, exécuta ces ordres, envoya sa cavalerie à Saint-Omer et à Aire, les dragons à Furnes, Bergues et Dunkerque, et l'infanterie dans celles de ces places qui en avaient le plus besoin; mais il n'en fit point passer à Lille; il se contenta de s'y rendre de sa personne, jugeant plus à propos de laisser les places de la mer bien garnies.

C'était aussi le sentiment de M. le maréchal de Villeroy. Ce général, faisant réflexion qu'il y avait déjà dans Lille douze bataillons, un régiment de cavalerie et un de dragons; que la prise de Menin ne pouvait être assez prompte pour ne pas donner le temps de faire entrer dans Lille des renforts de Tournay, de Douai et de La Bassée, et que, d'ailleurs, les ennemis paraissaient tourner toutes leurs vues du côté de la mer, pensait qu'il serait dangereux de dégarnir cette partie; ainsi, au lieu d'en tirer six bataillons pour Lille, comme la cour le désirait, il préféra de n'envoyer dans cette place, que dans le cas

de besoin, un nombre de bataillons de ceux qui en etaient à portée. Il jugeait, d'ailleurs, que la sûreté de Lille dépendrait de la position qu'on ferait prendre à l'armée, soit sur la Deule, soit sur la gauche de la Lys; ce qui ne pouvait se décider que lorsqu'on aurait fixé le nombre des troupes qu'on mettrait ensemble.

La cour approuva toutes ces dispositions; mais, pour faire encore mieux connaître les intentions du roi et ce qu'on pouvait faire dans les circonstances où l'on se trouvait, on a mis au rang des pièces :

1° Le mémoire que M. de Chamlay remit le 25 à la cour, tendant à prouver l'impossibilité de donner du secours à Menin, les difficultés des diversions et la nécessité de rassembler promptement l'armée du côté de Lille;

2° L'extrait de la lettre que le roi écrivit le 27 à M. le maréchal de Villeroy pour lui ordonner de faire avancer les troupes de manière à couvrir les places et le pays, et à inquiéter les ennemis;

3° L'extrait des lettres que M. le maréchal de Villeroy ecrivit le même jour à sa majesté et à M. de Chamillart sur l'importance de ne pas dégarnir Lille, ni Ypres, ni Tournay, jusqu'à ce que l'armée fût ensemble;

4° L'extrait de sa lettre du 28 à M. de Chamillart, pour lui donner avis du mouvement des troupes et exposer la difficulté de troubler les fourrages et les convois des ennemis;

5° L'extrait de sa lettre au roi du 29, sur le même sujet, sur l'avantage qu'on retirerait d'un camp retranché sous Lille, et sur la nécessité de perfectionner celui de Dunkerque;

6° L'extrait de la lettre que M. de Chevilly, commandant à Ypres, écrivit le 30 à M. de Chamillart, pour lui proposer, ou d'assembler derrière la ligne de Comines à Ypres un corps

en état de battre les troupes que les ennemis avaient sur la gauche de la Lys devant Menin, ou de placer l'armée derrière la basse Deule, entre Lille et la Lys ;

7° Le mémoire que M. de la Vierue, maréchal général des logis de l'armée, envoya le 2 août à la cour, sur l'utilité dont serait une position qui pût soutenir Ypres, Lille et Tournay, en la prenant soit entre la Lys et Lille, soit entre Lille et le ruisseau de Pont-à-Tressin.

Tandis qu'on s'occupait du parti qu'il y avait à prendre et de la manière dont on se placerait, les troupes se rendaient aux différentes destinations que M. le maréchal leur avait assignées; les ennemis, de leur côté, profitaient du temps pour avancer le travail de la circonvallation de Menin. Il n'y avait cependant encore devant cette place que trente-deux bataillons et quarante escadrons; mais ces troupes pouvaient d'un moment à l'autre être renforcées par des détachements des armées de Marlborough et d'Overkerke, qui continuaient de camper entre l'Escaut et la Lys, à peu de distance l'une de l'autre, et à portée de la place : elles s'occupaient principalement à former des magasins de fourrage et des dépôts d'artillerie et de munitions. On estimait ces deux armées fortes de soixante et dix bataillons et cent quarante escadrons, indépendamment des troupes du siége.

L'armée du roi était dans un état bien différent : peu de troupes étaient rétablies. Suivant les états de MM. d'Artaignan et de Souternon, inspecteurs, on ne pouvait encore, les places garnies, rassembler que trente-sept bataillons, y compris l'infanterie que M. le maréchal de Marcin avait ramenée d'Allemagne, et dans la cavalerie il se trouvait vingt-quatre escadrons entièrement hors d'état de servir. Il restait, à la vérité, les trente bataillons et les vingt-six escadrons que MM. de Rosel et de

Magnac venaient aussi d'amener d'Allemagne. Pour les troupes d'Espagne, elles étaient réduites à dix bataillons et vingt escadrons, et elles étaient encore en si mauvais état et si suspectes, qu'on ne pouvait compter ni sur leur nombre, ni sur leur courage, ni sur leur fidélité : la désertion continuait d'y faire les plus grands désordres, principalement dans la cavalerie. On n'avait pas de quoi suppléer à ce manque de troupes; les menaces d'une descente de la part des Anglais obligeaient d'en tenir sur les côtes. On avait été forcé d'envoyer de Flandre sur celles de Picardie un corps de trois bataillons et de quinze escadrons aux ordres de M. de Besons.

Ce fut dans ces conjonctures que M. le duc de Vendome, après avoir remis le commandement de l'armée d'Italie à monseigneur le duc d'Orléans, vint à la cour pour aller prendre ensuite celui de l'armée des Pays-Bas, sous les ordres de l'électeur de Bavière. Il arriva à Versailles le 31 juillet, qui était l'époque à laquelle on s'était proposé de remettre l'armée ensemble; mais il s'en fallait bien qu'on fût en état de le faire; on n'était pas même décidé sur le lieu où on la rassemblerait. Le temps pressait : depuis deux mois on était dans une inaction totale; les ennemis en profitaient. M. le duc de Vendôme ne resta pas longtemps à la cour, et, après avoir reçu les instructions du roi, il se rendit à Valenciennes le 4 août. M. le maréchal de Villeroy en partit le même jour pour revenir à la cour.

Le 5 M. le duc de Vendôme eut à Saint-Ghislain sa première entrevue avec l'électeur de Bavière, qui s'y était rendu de Mons à cet effet. Il communiqua à ce prince une lettre qu'il venait de recevoir de M. de Chamillart, avec un mémoire ou projet que le roi avait arrêté pour former les garnisons des places depuis Namur jusqu'à la mer, et composer une armée capable d'arrêter les entreprises des ennemis, même de troubler

celles qu'ils avaient commencées. Il est vrai que l'infanterie ne se montait qu'à soixante et quatorze bataillons, mais elle pouvait être renforcée de quelques bataillons des garnisons d'Ypres et de Lille, et la cavalerie était plus nombreuse qu'on ne l'avait d'abord espéré : elle était de cent soixante et dix-sept escadrons, et ce fut pour en augmenter le nombre que le roi manda à M. le maréchal de Villars d'envoyer de l'armée du Rhin en Flandre un nouveau détachement de dix escadrons.

Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de Vendôme. Versailles, 2 août 1706.

Je vous envoie, monseigneur, le projet qui a été arrêté par le roi pour former les garnisons des places depuis Namur jusqu'à la mer, et pour composer une armée capable d'arrêter les entreprises des ennemis, même de troubler celles qu'ils ont commencées; vous ne trouverez que soixante et quatorze bataillons; mais je dois vous faire observer en même temps qu'il y en a huit destinés pour la ville de Lille, et huit pour celle d'Ypres; que l'armée étant assemblée à portée de l'une et l'autre de ces villes, vous pouvez aisément tirer quelques bataillons de ces deux places pour augmenter le nombre de ceux qui composeront l'armée que vous commanderez, puisque vous serez toujours à portée de remettre des troupes dans lesdites places en cas de besoin. Je dois vous faire observer qu'il y a plusieurs régiments fort éloignés, particulièrement celui de Beaufermé, qui ne saurait partir du Luxembourg que ceux qui sont destinés pour le relever n'y soient arrivés; pour les autres, ils partiront aussitôt leurs ordres venus, que je leur envoie dès aujourd'hui. J'adresse à M. de Besons les ordres pour faire partir de Picardie les trois bataillons et les quinze escadrons qui y avaient été envoyés; mais je lui mande en même temps de différer jusqu'à ce que vous lui ayez donné de vos nouvelles. Ces troupes étant à portée de vous joindre promptement, il est du bien du service, la flotte des ennemis étant toujours aux côtes d'Angleterre, que vous ne les tiriez de ce pays-là que le plus tard qu'il se pourra.

Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 2e partie, 5e section, n° 243.

Il y a des villes dans lesquelles les garnisons sont si faibles qu'il semble qu'il y aurait de la prudence de les fortifier; mais avec de pareilles réflexions il n'aurait pas été possible de former une armée.

Je dois vous faire observer que, dans le nombre des bataillons qui doivent composer votre armée, il y en a dix des troupes du roi d'Espagne. Si le projet de M. de Bergeyck pouvait avoir son exécution, ils s'y trouveraient bien sûrement et seraient fort nombreux; j'appréhende que sa bonne volonté ne lui ait fait promettre au delà de ce qu'il pourra tenir. Je lui écris par ce même courrier pour la cavalerie et pour l'infanterie; vous devez faire en sorte de le déterminer à incorporer dès à présent plusieurs bataillons ensemble pour en former d'assez nombreux pour qu'ils soient en état de servir; vous devez l'engager d'en user de même pour la cavalerie, et faire en sorte qu'il vous fournisse une vingtaine d'escadrons composés d'officiers dont il soit bien assuré, qui aient autant de bonne volonté que de courage. En doublant les troupes par le mélange qu'il fera des unes avec les autres, il augmentera le nombre d'officiers: c'est le moyen le plus sûr pour retenir les soldats et cavaliers.

Le roi veut bien encore tirer dix escadrons de l'armée que commande M. le maréchal de Villars pour les faire passer en Flandre: j'en envoie l'ordre dès aujourd'hui; il n'est pas possible de lui en ôter davantage.

Je ne vous enverrai la lettre du roi que vous m'avez demandée qu'au premier voyage de Marly; je n'ai, en vérité, pas le temps de respirer.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le Chamillart. Valenciennes, 1er août 1706.

J'ai reçu ce matin, monsieur, par votre courrier, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, dans le temps que j'allais monter en chaise de poste pour aller trouver M. de Bavière à Saint-Ghislain: notre entrevue s'est passée à merveille, et je suis persuadé qu'il a été content de moi; j'espère même que cela continuera à l'avenir. Je lui ai rendu compte des ordres que j'avais reçus du roi:

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1939 n° 36.

il tiendra ses troupes et celles d'Espagne à portée de Mons, pour pouvoir en trois jours, au plus tard, se rendre aux environs de Lille, où l'armée se doit assembler. Je ne puis vous dire à point nommé le jour qu'elle sera assemblée, car cela dépend des troupes qui sont à Namur et à Luxembourg, auxquelles vous avez envoyé les ordres. Je vous prie d'avoir la bonté de me marquer le jour qu'elles arriveront à Lille, afin que je prenne mes mesures pour y faire arriver en même temps toutes les autres. A l'égard de celles qui sont aux ordres de M. de Besons, je lui manderai de les tenir prêtes, et ne les enverrai chercher que lorsque la flotte sera éloignée, puisque sa majesté le désire ainsi; mais cela étant, je crains bien de ne les avoir de longtemps, car je n'ai jamais eu beaucoup de foi aux descentes. Je vous dirai de plus qu'il passe pour constant ici, parmi ceux qui croient être les mieux instruits, qu'il n'y a eu de troupes de l'armée embarquées sur la flotte que cinq bataillons et deux régiments de dragons: il y a encore bien loin de là aux vingt mille hommes qu'on dit qu'elle doit débarquer sur nos côtes.

J'ai fort entretenu M. de Bergeyck, qui me paraît un homme d'esprit, de mérite et très-affectionné: il m'a assuré que le 8 de ce mois les dix bataillons et les vingt-deux escadrons des troupes d'Espagne seraient complets. M. l'électeur, de son côté, m'a fort assuré que les siennes et celles de M. l'électeur de Cologne le seraient aussi. A l'égard de la fidélité des soldats des troupes d'Espagne, personne n'en veut répondre, ainsi je n'y compte que médiocrement; mais cela me chagrine bien moins que la tristesse et l'abattement qui paraissent ici. Je ferai tout mon possible pour ranimer cela; mais ce ne sera pas une petite affaire, si j'en puis venir à bout, car tout le monde ici est près d'ôter son chapeau quand on nomme le nom de Marlborough. Si les soldats et les cavaliers étaient de même, il n'y aurait qu'à prendre congé de la compagnie; mais j'espère y trouver plus de ressource. Pour les officiers, je ne désespère pas cependant de les ranimer par de bons discours et de bons exemples, et je vous puis assurer que je n'oublierai rien pour cela; mais, à vous parler franchement, la

besogne est encore plus difficile que je ne l'avais cru. Après tout cela, je vous réponds, quoi qu'il puisse arriver, de ne me jamais décourager.

J'eusse bien souhaité que le roi eût fait venir les vingt-deux escadrons d'Allemagne que j'avais demandés; mais il faut bien se contenter de dix, puisque sa majesté le veut.

Cette lettre de M. le duc de Vendôme fait connaître le dessein où il est d'assembler l'armée dans les environs de Lille; mais qu'il n'espérait pas sitôt être en état d'en tirer les services qu'on s'en était promis, et qu'il ne pouvait pas compter sur la fidélité des troupes espagnoles. On voit aussi que l'objet qui lui causait le plus d'inquiétude était l'abattement qu'il avait trouvé même parmi les officiers français, et la terreur que le nom de Marlborough avait imprimée dans tous les esprits. Il était difficile d'espérer qu'il pût parvenir à rétablir la confiance et à ranimer le courage assez tôt pour faire un effort en faveur de Menin.

Il est vrai que cette place était en état de faire une longue résistance. Ses fortifications étaient bonnes; elle était bien pourvue de troupes et de munitions. M. de Caraman, qui y commandait, avait déjà fait plusieurs sorties et chassé les ennemis de différents postes qu'ils avaient pris trop près de la ville. Mais la place, abandonnée à ses propres forces, privée de tout secours, et attaquée par une armée soutenue de deux autres, ne pouvait plus échapper aux ennemis.

Depuis le 23 juillet qu'ils l'avaient investie, ils s'étaient occupés des préparatifs du siége. Le 4 août leurs lignes furent achevées, et ils reçurent de la grande armée un renfort de huit bataillons et de six escadrons.

La nuit suivante, ils ouvrirent la tranchée entre la porte

d'Ypres et celle de Bruges. M. de Caraman, en ayant été averti, fit, cette même nuit et la suivante, de si vigoureuses sorties, et les assiégeants perdirent tant de monde, qu'ils demandèrent une trève de deux heures pour retirer leurs morts et leurs blessés.

M. de Marlborough, informé de l'arrivée de M. le duc de Vendôme, manda à M. de Salisch, qui commandait au siége, de le presser avec le plus d'activité qu'il lui serait possible, et le 9 il lui envoya de la grande armée un nouveau renfort de douze bataillons.

Ce fut le même jour que les batteries des assiégeants commencèrent à tirer. Le feu qu'ils firent de quarante pièces de canon et de quarante mortiers fut si vif, qu'en peu de temps il y eut une brèche au bastion des Capucins, et que plus de la moitié de la ville fut réduite en cendres. Deux jours après ils augmentèrent leurs batteries jusqu'à cent pièces de canon et soixante mortiers, qui continuèrent à tirer avec la plus grande vivacité.

Dès que M. le duc de Vendôme sut Menin attaqué, il résolut de s'avancer vers cette place et de chercher les moyens de la secourir. Il partit de Valenciennes le 7, et arriva le lendemain à Lille. Il s'entretint longtemps avec M. le maréchal de Vauban, sur la nature du pays et les avantages qu'on pouvait en retirer pour faire lever le siége; mais ayant reconnu que cette opération ne pouvait se faire de vive force, il se borna à deux autres objets: le premier, de continuer les dispositions que M. le maréchal de Villeroy avait commencées pour inquiéter les fourrages et les convois des ennemis; le second, d'assembler l'armée dans un poste qui leur imposât, de manière à les empêcher de faire un autre siége.

Pour remplir le premier objet, M. le duc de Vendôme envoya deux régiments de cavalerie à Ath, où il y avait déjà cinq

escadrons aux ordres de M. de Lisle. Il fit des dispositions pour renforcer aussi la cavalerie que M. de Tournefort avait sous Ypres. Il laissa à Lille les cinq escadrons qu'il y avait trouvés, et à Tournay les dix-huit escadrons qui étaient sous les ordres de MM. de Gacé et de Rosel. Cette cavalerie lui paraissait plus utile dans ces places qu'à l'armée, et il ordonna d'en faire sortir, tous les jours, des partis sur les ennemis.

Quant au second objet, il comptait pouvoir mettre l'armée ensemble le 15, et la placer derrière la basse Deule, regardant ce poste comme très-important pour couvrir Lille et faciliter les moyens de soutenir également Ypres et Tournay; c'est ce qu'il explique dans sa lettre suivante au roi.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Lille, 9 août 1706.

J'arrivai hier ici, et je comptais d'aller aujourd'hui visiter la Deule; mais M. de Vauban et M. de Bagnols m'en ont empêché, parce qu'ils disent que les ennemis en auraient été avertis, et que cela leur aurait découvert le dessein que nous avons d'assembler l'armée. Je me suis rendu à leurs raisons, principalement parce que M. le maréchal de Vauban, qui a visité la Deule, m'assure que cette rivière était excellente pour occuper Comines le jour que l'armée s'assemblera.

Ne pouvant point secourir Menin, je crois que nous n'avons rien de mieux à faire que d'empêcher les ennemis de faire un autre siége.

Dans la situation que nous allons prendre, Lille et Ypres deviennent presque inattaquables; il n'y a que Tournay qui paraît plus exposé. J'ai imaginé, pour couvrir cette place, de retrancher la Marcq jusqu'à Pont-à-Tressin, et de tirer un retranchement jusqu'à l'Escaut, pour enfermer Tournay, en suivant le ruisseau de Florival, le laissant toujours devant moi. M. le maréchal de Vauban a fort approuvé ce projet, mais l'exécution en est difficile, l'armée des ennemis étant placée où elle est, surtout par les travaux qu'il y a à faire

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1939, n° 64.

depuis Pont-à-Tressin jusqu'à l'Escaut; ceux même qu'il faut faire sur la Marcq peuvent être aisément troublés, y ayant grande apparence que les ennemis quitteront le poste d'Helchin et se viendront mettre sur cette rivière sitôt qu'ils nous verront placés sur la Deule. Ainsi je ne puis rien promettre de positif sur cela à votre majesté; mais je puis bien l'assurer que, si les ennemis m'en donnent le temps, j'en profiterai, car cela me paraît de la dernière conséquence.

Je vais me baigner et faire quelques remèdes pendant quatre ou cinq jours, car je me sens si échauffé du voyage, que je ne dors presque point; ensuite j'irai visiter Tournay, où je ne serai qu'un jour, car j'espere que l'armée pourra être assemblée vers le 15 ou le 16, au plus tard.

J'ai cru qu'il était du service de votre majesté de mêler les troupes d'Espagne avec les nôtres plutôt que de les laisser ensemble, comme elles étaient le jour de la bataille : il n'y a que les gardes et les grenadiers de Bavière qui doivent fermer la gauche de la première ligne, et, quoiqu'il n'y ait point à douter de leur fidélité, je n'ai pas laissé de mettre les carabiniers auprès d'eux, et derrière, en seconde ligne, de nos meilleurs régiments de cavalerie française. J'aurai l'honneur, au premier jour, d'envoyer à votre majesté l'ordre de bataille : elle y changera ce qu'il lui plaira.

Suivant l'ordre de votre majesté, j'ai mandé à M. de Besons de ne m'envoyer les troupes de cette armée qui sont avec lui que lorsqu'il saura que la flotte ennemie aura fait voile de l'île de Wight, et qu'elle se sera éloignée des côtes de Picardie et de Normandie; ainsi je ne pourrai avoir lesdites troupes de quelque temps. Le bruit court dans l'armée des ennemis que la descente se doit faire à La Rochelle.

Le canon des ennemis ne tire pas encore devant Menin, et M. de Caraman fait un très-grand feu de mousqueterie, de bombes et de canon; il a déjà fait trois ou quatre sorties; nous n'en savons point le détail; mais l'Orange, trompette des gardes de votre majesté, qui revint hier des ennemis, dit que des officiers de leur armée l'ont assuré que, dès avant-hier, ils avaient eu sept cents hommes tués ou

blesses ; il leur déserte aussi beaucoup de gens, et nos partis leur prennent tous les jours des hommes et des chevaux. Ainsi il y a lieu d'espérer que si la place tient jusqu'au 10 de septembre, comme le croit M. le maréchal de Vauban, leur armée sera considérablement diminuée, et il n'y a guère d'apparence que le duc de Marlborough ose entreprendre un siége de la conséquence de celui de Tournay.

Je ne sais si votre majesté est informée au juste des forces de l'armée du prince de Bade; mais les officiers qui sont venus d'Allemagne assurent tous qu'il n'a pas dix mille hommes. Cela étant, il me semble que M. le maréchal de Villars est en état de faire le siége de Landau. Si votre majesté lui ordonne de le faire, il arrivera de deux choses l'une : les ennemis fortifieront, par ce côté-ci ou par celui d'Italie, l'armée du prince de Bade, ou ils la laisseront comme elle est. S'ils ne la fortifient point, Landau sera pris, et s'ils envoient de gros secours d'ici ou d'Italie, cela empêchera les ennemis de faire de nouveaux progrès en Flandre; on soulagera M. le duc d'Orléans en cas qu'ils fassent marcher des troupes d'Italie. Enfin votre majesté voit que les ennemis profitent autant qu'ils peuvent de leur supériorité; puisque nous sommes supérieurs en Allemagne, il en faut profiter aussi, et plus j'examine la proposition que j'ai l'honneur de faire à votre majesté, plus je vois qu'elle ne peut produire que de bons effets. Si elle se détermine, comme je l'espère, d'envoyer ordre à M. le maréchal de Villars de faire le siége de Landau, je crois qu'il n'y a pas un moment à perdre. Je ne prendrais pas la liberté de parler à votre majesté des affaires d'Allemagne, n'en étant point chargé, si elles n'avaient rapport avec celles de Flandre, par la diversion presque indubitable que le siége de Landau produira de ces côtés-ci; le nombre des ennemis qui nous est opposé est si considérable, qu'il me semble qu'il ne faut rien négliger de tout ce qui peut contribuer à le diminuer. Par tout ce qu'il me revient, les troupes sont en intention de bien faire; mais il faut un peu de proportion pour nous donner lieu d'agir, et je ne vois que le siége de Landau qui puisse faire espérer quelque diminution aux forces des ennemis. J'ajouterai de

plus que, quand même M. le maréchal de Villars serait obligé de combattre, dans la situation où sont les affaires d'ici, il n'est guère dangereux de hasarder une bataille ; je pousserai même les choses jusqu'à dire que les affaires de Flandre et d'Italie exigent de la donner.

Le dessein de M. le duc de Vendôme était donc d'assembler l'armée derrière la basse Deule, de faire rétablir la ligne de Comines à Ypres, de retrancher la Marcq depuis Lille jusqu'à Pont-à-Tressin, et de continuer ce retranchement derrière le ruisseau de Florival jusqu'à l'Escaut, espérant, au moyen de ces lignes et retranchements, pouvoir par sa droite soutenir Tournay, et Ypres par sa gauche ; c'était aussi le moyen qu'il regardait comme le plus certain pour rendre Lille inattaquable et pour couvrir l'Artois.

Le 10 il commença à faire des dispositions pour l'exécution de son projet, et les circonstances rendant le poste de Comines fort important, il le fit occuper par deux cents hommes. Il envoya des ordres dans toutes les places pour que l'on pressât le départ des troupes destinées à composer l'armée. Il régla avec l'électeur l'ordre de bataille, suivant lequel on mêla, autant qu'il fut possible, les troupes espagnoles avec celles des autres nations, afin de mettre un frein à leur mauvaise volonté. Les places suffisamment pourvues, l'infanterie fut au nombre de soixante et quatorze bataillons, et la cavalerie de cent soixante et dix-sept escadrons, non compris les dix escadrons qu'on faisait encore venir d'Allemagne. Mais de nouveaux obstacles s'opposèrent à ce que ces troupes fussent assemblées le 15, comme M. le duc de Vendôme se l'était proposé. Une partie de ces troupes étaient encore à Luxembourg et à Namur, et la crainte d'une descente de la part des Anglais retenait encore sur la côte

de Picardie les trois bataillons et les quinze escadrons qui y étaient sous les ordres de M. de Besons; et comme il y avait aussi dans cette partie vingt pièces de l'équipage de campagne, on ne put en assembler que soixante avec l'armée.

Le roi approuva le plan que M. de Vendôme se proposait de suivre, et M. de Villars eut ordre de faire une diversion en menaçant Landau. Quant à ses dispositions pour l'ordre dans lequel les troupes devaient combattre, sa majesté désapprouvant que les traités précédemment faits avec les électeurs leur eussent donné la droite, puisque, dans le temps même de ces traités, lesdites troupes n'étaient, ainsi que les siennes, qu'auxiliaires; d'ailleurs, n'étant plus question d'armée d'Espagne, mais d'une armée qui s'assemblait sur les frontières du royaume pour défendre son propre pays, et dont les troupes d'Espagne, de Bavière et de Cologne n'étaient qu'auxiliaires, sa majesté décida que les siennes tiendraient le premier rang dans l'ordre de bataille; celles d'Espagne, le deuxième, et celles des deux électeurs, le troisième.

Pendant ce temps M. le duc de Vendôme prenait toutes les mesures possibles pour mettre les places en état de défense, et pour procurer aux troupes des occasions de ranimer leur courage et de commencer à se montrer en campagne. Le 15, ayant eu avis que leur grande armée devait fourrager le lendemain du côté de Tournay, il fit sortir de cette place et de Lille deux détachements qui attaquèrent la chaîne du fourrage, composée de huit cents hommes d'infanterie et de deux mille chevaux. M. le chevalier de Rosel, qui commandait les troupes sorties de Tournay, perça la chaîne et fit deux cents prisonniers. Les troupes sorties de Lille firent aussi des prisonniers et enlevèrent beaucoup de chevaux. M. de Marlborough s'avança jusqu'au pont d'Achin pour soutenir le fourrage; mais,

ayant failli être fait lui-même prisonnier, il se retira de même que les fourrageurs.

Il y avait si longtemps qu'on n'avait remporté sur les ennemis le moindre avantage, que celui-ci, quoique peu considérable en lui-même, fut regardé comme une affaire assez importante, surtout pour ranimer les troupes. C'était la première opération de guerre depuis l'arrivée de M. le duc de Vendôme en Flandre. Il avait toujours battu les ennemis en Italie; on avait lieu d'espérer qu'il rétablirait insensiblement les affaires dans les Pays-Bas. Depuis qu'il y était arrivé, on s'apercevait qu'il gagnait chaque jour la confiance des troupes, même de celles d'Espagne, en faveur desquelles il obtint une amnistie, ce qui fit rentrer un grand nombre de leurs déserteurs.

Menin tenait toujours; M. de Caraman continuait à faire une vigoureuse résistance; mais, par un billet du 17, il demandait à être secouru avant le 22, ne croyant pas pouvoir prolonger la défense au delà de ce terme.

M. le duc de Vendôme lui fit dire de tenir le plus longtemps qu'il lui serait possible, mais de ne point s'exposer à un assaut, et d'avoir pour principal objet de faire une capitulation honorable.

On n'était point en état de le secourir, et toutes les nouvelles assuraient que, si on tentait de le faire, le duc de Marlborough était déterminé à combattre à quelque prix que ce fut; mais que, si la place se rendait avant que d'en venir aux mains, il entreprendrait un autre siège.

C'était sur Ath seul que M. le duc de Vendôme jugeait que M. de Marlborough pourrait porter ses vues, quand une fois l'armée du roi occuperait la position qu'il se proposait de lui faire prendre pour couvrir Ypres, Lille et Tournay.

Il était instant d'y faire arriver les troupes. On avait espéré,

comme on l'a déjà dit, qu'elles pourraient y être rassemblées le 15 ou le 16; mais ce ne fut que le 17 que les troupes de Bavière arrivèrent à Lens, celles d'Espagne à La Bassée, quelques autres aux environs de Lille, et on ne commença que le 19 à établir le camp derrière la basse Deule. La droite fut placée à Marquette, la gauche à Verlinghem, où fut le quartier de l'électeur; celui de M. le duc de Vendôme fut établi à Frelinghem, et l'artillerie devant la gauche de la ligne sur le bord de la Lys. Le camp ne fut encore composé que de la plus grande partie de l'infanterie, de cinquante escadrons de cavalerie et vingt-sept de dragons. L'infanterie fut placée en première et la cavalerie en seconde ligne. Le lendemain les vingt escadrons d'Espagne joignirent le camp; le reste des troupes ne pouvait y arriver que le 23.

Le duc de Marlborough, de son côté, changea la position qu'il occupait; il rapprocha sa droite de Menin et la porta vers Reckem, entre Rolleghem et Lauve, sa gauche à la hauteur du moulin de Clare. Son quartier général resta au château d'Helchin. Cette position occupait trois lieues d'étendue, et menaçait également Ypres et Tournay. Le siége de Menin touchait à sa fin. Dans la nuit du 18 au 19 les assiégeants emportèrent le chemin couvert. L'action fut vive, et, suivant différents rapports, elle leur coûta quatre mille hommes.

La perte du chemin couvert rendait plus instante que jamais la nécessité de prendre des mesures pour empêcher les ennemis, lorsqu'ils seraient maîtres de la place, de se porter sur Ypres. M. le duc de Vendôme pensa que, pour mieux assurer la protection que l'armée pourrait donner à la place et la défense du pays de la Lys à la mer, il fallait ajouter des retranchements à l'avantage naturel du poste que l'armée occupait derrière la Deule, et rétablir les lignes de Comines, qui

avaient été négligées depuis 1694. On commença donc à retrancher la Deule depuis Marquette jusqu'à Deulsemont, on fit des ponts sur la Lys et on ouvrit des marches pour pouvoir se porter dans les lignes de Comines, et, dès le 20 du mois, quatre mille pionniers ou soldats furent employés aux travaux de ces lignes. M. le duc de Vendôme espérait qu'en trois jours elles seraient entièrement rétablies ; mais son projet était de ne les occuper que lorsque les travaux de la Deule auraient pris quelque consistance, et après que toutes les troupes destinées à former l'armée l'auraient joint. Il se proposait de faire alors la disposition suivante pour pouvoir tenir avec sûreté à Ypres, c'est-à-dire de ne laisser derrière la Deule que vingt-quatre bataillons et cinquante escadrons avec vingt pièces de canon ; de placer derrière la Lys, depuis Deulsemont jusqu'à Comines, la brigade des gardes françaises et suisses, avec onze régiments de dragons, trente-neuf bataillons, quatre-vingts escadrons et trente-cinq pièces de canon derrière les lignes de Comines, depuis la Lys jusqu'au Moulin brûlé, près d'Ypres.

L'électeur ne pensait pas comme M. le duc de Vendôme sur l'occupation des lignes de Comines. L'étendue du terrain depuis Deulsemont jusqu'à Ypres, qui était de quatre lieues et demie, lui paraissait trop grande pour être défendue par une armée inférieure ; jugeant d'ailleurs qu'on n'aurait pas le temps de mettre les lignes en état avant la prise de Menin, il pensait que ce serait s'exposer à une bataille plutôt qu'une défense de poste, et qu'il valait mieux s'en tenir à la position qu'on avait prise derrière la Deule, seul moyen de soutenir Lille, qui était l'objet le plus important. M. le duc de Vendôme représenta de son côté à la cour que ce que proposait l'électeur était un parti de faiblesse, qui entraînerait la perte de la France et le deshonneur des armées du roi.

Cependant le siége de Menin touchait à sa fin. Les assiégeants ayant commencé le 21 à battre en brèche, leur feu fut si vif, que M. de Caraman fut obligé de capituler le 22, à neuf heures du matin. Il obtint les honneurs de la guerre, et l'on convint que la garnison serait conduite à Douai.

La prise de Menin fut un nouveau motif pour représenter à la cour le danger qu'allait courir Ypres, qui, ne pouvant plus être inondé, n'était pas en état de se défendre plus de huit ou dix jours, et qui ne pourrait être secouru, si une fois les ennemis s'emparaient des lignes de Comines. M. de Vendôme, en conséquence, écrivit de nouveau le 22 au roi, pour demander à sa majesté ses derniers ordres, et savoir d'elle si son intention était qu'on occupât ces lignes dans l'état où elles étaient, ou si elle désirait que, dans le cas où les ennemis s'y porteraient, on hasardât un combat, en rassemblant le plus de troupes qu'il serait possible.

En attendant les ordres du roi, M. le duc de Vendôme ne fit aucun mouvement; mais, sur l'avis que les ennemis avaient mis la veille un gros poste à Verwick, il fit marcher à Comines, où il y avait déjà cinq cents hommes, un renfort de dix compagnies de grenadiers aux ordres de M. de Puiguyon; il lui donna aussi le commandement de cinq cents chevaux qui soutenaient les travailleurs des lignes, et on envoya à Pont-à-Vendin derrière la haute Deule, pour couvrir l'Artois, cinq cents chevaux commandés par M. de Mortany; on retira en même temps d'Ath deux régiments de cavalerie qu'on jugea y être inutiles.

La cour avait déjà pris son parti sur les premières dépêches de M. l'électeur et de M. de Vendôme. L'avis du premier avait prévalu; le 23 M. de Vendôme reçut une lettre du roi en date du 22, par laquelle sa majesté lui ordonnait de ne point oc-

cuper les lignes de Comines, mais de laisser l'armée derriere la basse Deule pour s'occuper principalement de la conservation de Lille, en se ménageant les moyens de porter des secours à Ypres et aux places de la mer.

M. le duc de Vendôme était tellement persuadé de la nécessité d'occuper les lignes de Comines, qu'il crut devoir représenter de nouveau au roi que si les ennemis se plaçaient derrière ces lignes, ils seraient les maîtres non-seulement de prendre Ypres, mais de nous couper toute communication avec les places de la mer, et d'envoyer des partis en Artois et en Picardie; que si au contraire on les occupait avant eux, on éviterait ces malheurs, et que de là on garderait la basse Deule, par le moyen des ponts sur la Lys établis près de Comines, avec autant de sûreté que si l'armée était placée derrière cette rivière. M. de Vendôme faisait observer à sa majesté que la majeure partie des lignes était rétablie, et que, loin de craindre d'y être forcé, il désirait que les ennemis y vinssent attaquer son armée; mais qu'ils paraissaient si peu occupés de ce projet, qu'ils ne cherchaient même pas à troubler les travailleurs, et qu'ils se retranchaient eux-mêmes par des abatis dans les endroits de leurs lignes de circonvallation les plus accessibles; que cependant, si nous n'occupions pas les nôtres lorsqu'elles seraient en état, il était à craindre qu'ils ne changeassent d'avis et ne s'en rendissent les maîtres.

Les lettres de M. le duc de Vendôme mirent le roi dans l'incertitude sur les nouveaux ordres que ce général demandait. Sa majesté voyait d'un côté les inconvénients qui résulteraient de ne point occuper les lignes de Comines; de l'autre elle était effrayée du danger qu'il y aurait à exposer des troupes battues à en venir une seconde fois aux mains avec un ennemi qui leur imposait par son audace; et la perte d'une ou

de deux places lui paraissait moins à craindre que celle d'une nouvelle bataille. Dans ces circonstances, sa majesté se détermina à laisser à M. le duc de Vendôme et à l'électeur la liberté de prendre le parti qu'ils jugeraient eux-mêmes le plus convenable et le plus avantageux à ses affaires.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Marly, 24 août 1706.

Mon cousin, j'ai reçu votre lettre du 23 dans le moment que le courrier que vous m'aviez dépêché du 22 allait partir pour vous porter une réponse conforme à ce que je vous avais mandé par le courrier de l'électeur de Bavière. Avant de me déterminer à vous donner un ordre positif de ne point garder les lignes de Comines, et d'occuper le poste qui est entre la haute et la basse Deule et la Lys, j'avais bien pesé toutes les raisons qui sont contenues dans votre lettre d'hier, et les inconvénients qui pouvaient arriver de laisser les ennemis maîtres de faire le siége d'Ypres et de porter des troupes du côté des places de la mer, même d'envoyer des partis en Artois et jusqu'en Picardie ; mais tous ces inconvénients me paraissaient moins à craindre, même la perte d'une place ou deux, que celle d'une bataille, si vous étiez forcé de la donner, et que l'événement n'en fût pas heureux; car il ne faut point se flatter que des troupes qui ont été battues et qui ont affaire à un ennemi qui leur impose par son audace soient aussi bonnes que si elles n'avaient point eu de désavantage. Je dois même vous faire faire une considération sur les troupes d'Espagne et de Bavière : quoique le nombre en soit diminué, il est encore assez grand pour contribuer au gain ou à la perte d'une bataille, et vous ne sauriez assez compter sur elles pour y prendre la même confiance que vous pourriez avoir en mes propres troupes. Si, après avoir bien balancé toutes ces raisons, vous croyez pouvoir en sûreté occuper les lignes de Comines sans appréhender d'y être forcé, que vous voyiez même qu'il y aurait de

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 1re partie, 4e section, n° 85.

la témérité aux ennemis de les attaquer, et une apparence presque certaine d'y être repoussés avec une perte considérable, ou si vous croyez, en cas que les ennemis fissent leurs dispositions pour vous y attaquer, qu'il fût plus prudent de repasser la Lys et qu'il y eût assez de temps pour le faire sans désordre ; en ce cas je vous laisse la liberté, après vous être concerté avec l'électeur de Bavière, d'occuper les lignes de Comines; mais je vous répète encore que j'aimerais mieux perdre une place ou deux que de commettre mon armée à une bataille dont l'événement peut être douteux, et vous devez regarder comme une marque de l'extrême confiance que j'ai en vous, de vous laisser le choix de prendre celui des deux partis que vous croirez le meilleur, étant bien persuadé que vous ne prendrez rien sur vous dont les suites puissent me donner lieu de me reprocher de vous avoir remis entre les mains la décision d'une chose de cette importance; n'oubliez pas ce que je vous ai dit des négociations qui se font, et qui doivent déterminer à prendre le parti le plus sûr.

Je veux bien, pour vous faire plaisir, agréer l'échange du baron Palavicini avec Cadogan, puisque vous en avez fait les avances et que vous l'avez offert.

Lettre du roi à l'électeur de Bavière. Marly, 1 août 1706 [1].

Mon frère, je reçois dans le moment une lettre du duc de Vendôme, en réponse à celle que je lui avais écrite par le courrier que vous m'avez dépêché, par laquelle je lui donnais ordre de se conformer à vos sentiments; il me mande qu'après avoir bien balancé toutes les raisons qu'il y a pour soutenir les premières vues qui l'avaient déterminé à faire rétablir les lignes de Comines et à les garder, et celles qui s'y opposent, il croirait manquer à ce qu'il me doit, s'il ne me représentait pas encore une fois les conséquences qu'il y aurait d'abandonner ces lignes, comme vous pourrez le voir par l'extrait de sa lettre. Les différents sentiments dont vous êtes pe-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933 1re partie, 2e section n° 31.

nétrés me font assez de peine pour ne pas prendre sur moi une décision dont les conséquences peuvent être grandes de part et d'autre. Quoique le premier parti me paraisse le plus sûr, je ne puis m'empêcher de vous exhorter de nouveau à conférer avec le duc de Vendôme, de bien peser toutes ses raisons, et de faire en sorte de vous concilier sur le parti que vous croirez le plus convenable au bien de la cause commune et à la conjoncture présente. Je sais les conséquences que la perte d'une bataille pourrait avoir; mais je sens en même temps tous les inconvénients de laisser aux ennemis une entière supériorité. Il serait avantageux, pour la conclusion de la négociation dont vous êtes instruit, que j'eusse des forces suffisantes pour arrêter le cours des progrès des ennemis; tant qu'ils seront les maîtres d'entreprendre ce qui leur plaira, ceux qui ont le plus d'éloignement pour la paix se fortifieront dans ces sentiments, et sans cela je ne dois pas l'espérer. Je mande au duc de Vendôme que je me remets à vous et à lui du parti que vous aurez à prendre; je souhaite que vous n'ayez plus besoin de moi pour vous décider.

L'électeur et M. le duc de Vendôme, après avoir conféré sur ce que contenaient ces dépêches, convinrent de laisser l'armée derrière la basse Deule, en occupant néanmoins le poste de Comines, et en continuant avec le plus de vivacité qu'il serait possible les travaux des lignes, afin de pouvoir les occuper, suivant les circonstances, si les ennemis donnaient le temps de les mettre dans leur perfection. M. le duc de Vendôme souscrivit d'autant plus volontiers au sentiment de l'électeur sur ces dispositions, qu'il craignait qu'en occupant les lignes avant qu'elles fussent entièrement réparées, une terreur panique ne s'emparât des esprits à l'approche des ennemis.

Mais de nouveaux avis qu'il reçut alors d'un mouvement que M. de Marlborough devait faire sur Ypres ou sur Ath l'engagea à demander au roi de nouveaux ordres sur la conduite

qu'il aurait à tenir, suivant le côté vers lequel le duc de Marlborough se déterminerait.

Lettre [illegible] M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp de Frelinghem, [illegible] août 1706.

La garnison de Menin sort aujourd'hui, et comme, selon toutes les apparences, les ennemis feront un mouvement sitôt que les brèches seront raccommodées, je crois devoir, dès à présent, demander à votre majesté ses ordres, suivant les différents partis qu'ils peuvent prendre. Il me paraît qu'il n'y en a que trois, qui sont le siége d'Ypres, celui d'Ath, ou celui de Dendermonde, supposé qu'ils en fassent un. Il est inutile de parler de celui de Dendermonde, les ennemis y étant établis de manière qu'il nous est impossible de le secourir, et, en ce cas, nous ne pouvons faire qu'une diversion en nous approchant du Brabant avec l'armée; celui d'Ypres devient impossible si les ennemis nous laissent le temps de perfectionner les lignes de Comines, qui seront en état dans quatre ou cinq jours; je doute même qu'ils y osent songer, car, en passant la Lys, ils nous découvrent entièrement le Brabant. Je n'ai rien à ajouter sur Ypres, ayant déjà demandé, par un de mes courriers, les ordres de votre majesté sur ce sujet. Il ne reste donc plus que le siége d'Ath, que je suis persuadé que les ennemis feront, en cas qu'ils en fassent un. J'ai donné ordre qu'on ouvre les chemins sur notre droite, pour nous porter au pont de Haut-Bourdin et de Canteleu, et de là aller gagner Tournay. Je compte d'y faire faire des ponts sur l'Escaut au-dessus de la ville, et de m'aller placer diligemment, ma gauche vers Leuze et ma droite vers Ligne, laissant toujours devant moi le ruisseau qui tombe à Ath. Je connais ce poste, il est bon; mais, comme les ennemis tiennent toujours le pont d'Espierres par la gauche, et qu'il faut que nous nous reglions par leurs mouvements, votre majesté voit bien qu'il leur est aisé de nous prévenir et d'occuper le poste de Leuze avant nous, et, par conséquent, si nous voulons l'occuper aussi, il est impossible que nous ne nous exposions à combattre, pour peu que

Cette pièce [illegible] original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1939 [illegible]

les ennemis en aient envie; et, afin que votre majesté se puisse déterminer avec plus de certitude sur les ordres qu'il lui plaira de me donner, je crois de mon devoir de lui marquer à peu près les forces des ennemis et celles dont notre armée sera composée en ce temps-là.

Par toutes les nouvelles que j'ai eues, il y avait dans les deux armées, pendant le siége de Menin, cent six bataillons et cent cinquante escadrons. Sur cela il faut rabattre les pertes du siége, qui montent, à ce que tout le monde assure, à plus de six mille hommes, sans compter la désertion, qui a été assez forte, et un grand nombre de chevaux qui ont été pris tant par les partisans de l'armée que par ceux des garnisons; de plus les ennemis ne peuvent laisser moins de dix mille hommes de pied dans Menin; tout le chemin couvert et les brèches ne pourront être bien rétablies, quoi qu'ils puissent faire. Suivant cette estimation, votre majesté peut juger, à peu de chose près, de la force des ennemis.

A l'égard de celle de notre armée, votre majesté aura vu par l'ordre de bataille que j'eus l'honneur de lui envoyer hier, de quoi elle est composée. Les cent quatre-vingt-cinq escadrons marqués y seront, quand ceux d'Allemagne et ceux qui sont avec M. de Besons nous auront joints; pour l'infanterie, elle sera augmentée des bataillons de la garnison de Menin et de douze que je puis tirer quand les ennemis s'approcheront du Dender, tant d'Ypres que de Lille, de Tournay et des places de la mer; de sorte que nous pourrons avoir dans quinze jours cent quatre-vingt-cinq escadrons et quatre-vingt-dix-neuf bataillons. Votre majesté, sur cet exposé, m'ordonnera ce qu'il lui plaira.

P. S. En fermant mon paquet, j'ai reçu les ordres de votre majesté par le retour de mon premier courrier, auxquels je me conformerai. Je fais toujours travailler aux lignes de Comines; j'espère que dans quelques jours elles seront inattaquables; cependant je ne les occuperai point, ne lui voulant point répondre qu'il ne prenne à cette armée une terreur panique, quoique je n'y voie nulle disposition, et qu'au contraire les troupes me paraissent de la meilleure

volonté du monde; mais ces affaires-ci sont d'une trop grande importance pour que je veuille me charger de l'événement. Ainsi j'obéirai à la lettre, en rendant pourtant mille très-humbles grâces à votre majesté de la confiance qu'elle veut bien avoir en moi.

Je reçois nouvelle dans ce moment que les ennemis travaillent à un camp retranché sous Menin, et qu'ils ont tenu un conseil de guerre dans lequel quelques avis ont été pour le siége d'Ypres; mais la pluralité des voix a été pour celui d'Ath.

M. de Saint-Hilaire, qui vient d'Ypres, m'a dit qu'il n'y avait pas assez de canon; Ath en manque aussi et de poudre; mais je ne ferai aucun changement sans un ordre de votre majesté, et sans qu'elle marque d'où elle veut qu'on tire le canon et les poudres pour envoyer dans ces deux places.

Le roi répondit à cette lettre le 27. Sa majesté manda à M. le duc de Vendôme que si les ennemis marchaient à Ypres, son armée derrière la Deule serait à portée de les inquiéter, et qu'il suffirait de laisser dans cette place une garnison assez forte pour faire une longue défense; qu'à l'égard d'Ath, il n'y avait nulle apparence que les ennemis osassent en entreprendre le siége, parce que, s'ils laissaient Menin mal réparé avec une garnison ordinaire, ce serait lui faire courir des risques, et s'ils y mettaient beaucoup de monde, ils affaibliraient tellement leur armée qu'on leur deviendrait supérieur, et qu'on se trouverait en état de les attaquer si cela convenait au bien des affaires; mais qu'en attendant il fallait toujours avoir pour objet de ne point se commettre à un événement douteux. A l'égard des places, le roi donna des ordres pour faire entrer dans Ath et dans Ypres une augmentation d'artillerie et de munitions.

On pourrait croire, d'après les dispositions qui venaient d'être faites pour laisser l'armée derrière la Deule, que l'élec-

teur et M. le duc de Vendôme étaient parfaitement d'accord sur ce qui regardait l'occupation des lignes; mais la visite qu'ils en firent de nouveau le 27 partagea de nouveau leurs sentiments sur cet objet. L'électeur jugea que, malgré le travail qu'on y avait fait, elles n'étaient pas assez bonnes par elles-mêmes pour engager à les garder en même temps que la Deule et la Lys; que tous les travaux qu'on pourrait y faire ne corrigeraient pas le défaut de leur tracé, où il se trouvait des courtines de deux cent quarante toises sans aucun flanc, et qu'ainsi on ne pouvait les occuper sans se commettre.

M. le duc de Vendôme, au contraire, ayant trouvé les lignes moins étendues qu'il ne l'avait d'abord jugé, pensait que l'armée sur deux lignes les occuperait entièrement; que, lorsqu'elles seraient achevées, elles seraient inaccessibles, et qu'on y serait dans une entière sûreté.

La contrariété de ces différents sentiments n'empêcha pas de suivre en général les intentions du roi et la disposition qui venait d'être faite. On resta derrière la basse Deule; on continua le travail des lignes et les retranchements commencés le long de cette rivière; on envoya un bataillon à Ypres, où il y en avait déjà dix-neuf, et un à Ath, où il n'y en avait que trois. On se disposa à faire passer dans ces places l'artillerie et les munitions dont elles manquaient. On renforça aussi d'un bataillon la garnison de Mons, et l'on se proposait d'attendre dans cette situation que les ennemis fissent quelques mouvements.

Depuis le 22, que Menin s'était rendu, jusqu'à la fin du mois, ils ne s'occupèrent qu'à raser leurs lignes de circonvallation, à combler leurs tranchées et à réparer les brèches, sans chercher à troubler les travaux des lignes de Comines, et sans faire aucune disposition qui pût indiquer quelque projet

de leur part sur ces lignes. On fut même informé qu'ils avaient fourragé Verwick, qui était leur poste le plus avancé vers Comines; que le 27 ils avaient embarqué l'artillerie de siége pour la conduire à Gand, qu'ils avaient fait vers Dendermonde un détachement qui devait en faire le siége, après lequel ils marcheraient en force sur Ath.

Ces nouvelles indiquaient des vues de leur part sur le Dender plutôt que sur Ypres et sur le côté de la mer; c'est ce qui engagea à ne faire aucun mouvement, mais à ouvrir des marches pour se porter sur Tournay et sur Ath, et à rapprocher de l'armée toutes les troupes qui ne l'avaient pas encore jointe.

Les douze bataillons et les trois escadrons de dragons qui avaient composé la garnison de Menin vinrent de Douai à Lille le 27, excepté trois bataillons qui restèrent à Douai.

Les trois bataillons et les quinze escadrons qui étaient en Picardie sous les ordres de M. de Besons, n'y étant plus retenus par la crainte d'une descente de la part des Anglais, arrivèrent le 29 à Aire et à Béthune. Ces troupes, avec les dix escadrons qui venaient d'Allemagne et quelques bataillons que M. le duc de Vendôme avait à tirer des places, devaient former quatre-vingt-dix-neuf bataillons et cent quatre-vingt-cinq escadrons qu'il pouvait mettre ensemble. Il se flattait avec ce nombre de troupes, qu'il trouva bien réparées et complètes dans la revue qu'il en fit, d'empêcher les ennemis de faire des progrès, ou au moins quelque entreprise importante. Il savait que leur armée, en y comprenant les troupes palatines qui venaient de la joindre, n'était que de cent douze bataillons et de cent cinquante escadrons; on la jugeait affaiblie de dix mille hommes, indépendamment d'un pareil nombre qu'on supposait devoir rester à Menin.

Enfin, le 31, on apprit que les troupes qui avaient fait le

siége et qui étaient à la gauche de la Lys, repassaient cette rivière et qu'elles se plaçaient à droite de la grande armée; en sorte que toutes les forces des ennemis se trouvaient de nouveau entre la Lys et l'Escaut. Cette disposition, en dissipant les craintes qu'on avait eues pour Ypres, semblait menacer Ath; et tous les avis annonçaient que les ennemis marcheraient incessamment vers cette dernière place; néanmoins M. le duc de Vendome avait peine à se persuader qu'ils s'éloignassent sitôt de Menin, et qu'ils fussent en état de faire d'autres entreprises que le siége de Dendermonde.

La cour pensait de même; cependant, pour ne point laisser à un général aussi entreprenant que le duc de Marlborough la facilité de faire de nouvelles conquêtes, elle épuisa ses dernières ressources pour faire entrer dans les places les plus exposées tous les secours d'artillerie et de munitions dont elles avaient encore besoin. La situation malheureuse dans laquelle on s'était trouvé n'avait pas permis de pourvoir plus tôt à la défense des places d'Espagne qui couvraient celles du roi.

Dans le nombre de ces places, depuis Namur jusqu'à Dunkerque, on ne comprenait pas Dendermonde, qui se trouvait isolé, bloqué depuis plus de deux mois et dénué de tout secours. On ne pouvait y en faire entrer aucun ni empêcher les ennemis de s'en rendre maîtres.

Le 1^er^ septembre on eut avis, par un officier sorti de la place, que les ennemis pensaient sérieusement au siége, et qu'ils avaient commencé à se faciliter les moyens d'y réussir en retenant les eaux du Dender à Lessines, Ninove, Grammont et Alost, ce qui avait mis à sec l'inondation de la porte de Bruxelles; comme il n'était pas possible de s'opposer à l'entreprise des ennemis, et que d'ailleurs la place ne méritait pas qu'on s'exposât à une bataille pour la sauver, M. le duc de

Vendôme prit le parti de mander au commandant de se défendre jusqu'à l'extrémité; et, pour lui procurer les moyens de prolonger sa défense, il pensa devoir chercher à rétablir l'inondation. Pour cet effet, il fit partir M. de Mortany avec huit cents chevaux et trois cents hommes d'infanterie pour aller rompre les écluses d'Alost, de Grammont et de Ninove; mais ces postes étaient si bien gardés, principalement celui d'Alost, qu'on ne put y réussir, et les ennemis entreprirent sans obstacle le siége de Dendermonde.

Le détachement que le duc de Marlborough avait destiné pour cette opération, indépendamment des troupes qui faisaient déjà le blocus, consistait en six bataillons. Il y joignit encore quelques détachements des garnisons, ce qui forma un corps de dix mille hommes commandé par M. de Churchill. L'artillerie descendit par l'Escaut et fut composée de soixante pièces de canon.

M. del Valle, gouverneur de la place, et M. Greder, commandant sous ses ordres, avaient déjà donné des preuves de leur fermeté, lorsque dans le temps de la déroute de l'armée ils avaient été sommés et ensuite canonnés et bombardés; mais ils n'étaient plus en état de faire la même résistance et de soutenir un siége en règle aussi longtemps que l'espérait M. le duc de Vendôme. La garnison, composée de trois bataillons réduits par la maladie à mille hommes, avait toujours été resserrée de manière qu'elle manquait de munitions de guerre et de bouche, et il était impossible de lui procurer aucun secours à cet égard; l'inondation, qui avait fait la principale défense de la place, n'existait plus à la porte de Bruxelles, et les ennemis pouvaient avec facilité y former une attaque.

Ce fut dans cette partie qu'ils ouvrirent la tranchée dans la nuit du 1[er] septembre. Ils poussèrent leurs travaux jusqu'à une

redoute qui était à cinquante pas de la palissade. Les jours suivants ils battirent avec beaucoup de succès cette redoute, et le corps de la place se trouvant ouvert en quatre endroits, le duc de Marlborough, qui s'était rendu de sa personne au siége, fit ses dispositions pour l'assaut. Alors le gouverneur demanda à capituler; on lui refusa les honneurs de la guerre, et on recommença à tirer; mais manquant d'armes, de vivres et de munitions, et n'ayant point d'eau dans les fossés, il se détermina à souscrire à la loi que lui imposait M. de Marlborough; il demanda seulement que la garnison conservât ses épées et ses équipages, ce qui fut accordé. Les troupes sortirent de la place le 6, et furent conduites à Maëstricht.

Pendant que le siége dura, on eut des nouvelles réitérées que M. de Marlborough marcherait ensuite à Ath, place qu'il regardait comme absolument nécessaire pour couvrir Bruxelles pendant l'hiver, et qu'il n'avait cherché à se rendre maître de Dendermonde que pour se procurer la facilité de faire remonter par le Dender vers Ath son artillerie et ses subsistances.

Quoique M. le duc de Vendôme, ainsi que la cour, ne pût encore se persuader que M. de Marlborough eût la volonté ni les moyens de faire le siége d'Ath avant la fin de la campagne, il y fit néanmoins entrer, suivant les intentions du roi, dix pièces de canon d'augmentation, six mortiers et cinquante milliers de poudre. Il en retira trois bataillons espagnols, sur lesquels on ne pouvait pas compter, et les remplaça par deux bataillons français, ce qui, avec les quatre qui y étaient déjà, formait une garnison de six bataillons. Il envoya aussi à Ypres dix-huit pièces de canon, des boulets et deux mille mousquets, et fit revenir à l'armée quatre bataillons de la garnison de cette place, où il en resta encore seize et onze escadrons.

Ce nombre de troupes parut avec d'autant plus de raison

suffisant pour la sûreté d'Ypres, que les lignes de Comines et les retranchements de la Deule étaient achevés, et qu'il n'y avait plus d'apparence que les ennemis entreprissent de s'approcher de cette place. M. le duc de Vendôme aurait désiré qu'ils tournassent leurs vues de ce côté-là; mais il eut de nouvelles confirmations de leur projet sur Ath; c'est ce qui le détermina à écrire au roi pour lui exposer sa situation et celle des ennemis, et lui demander ses ordres.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi

Du camp de Frelinghem, 6 septembre 1706 [1].

Milord Marlborough est allé, il y a quelques jours, à Dendermonde, et on m'a même assuré qu'il a poussé jusqu'à La Haye. S'il a fait ce voyage, ce ne peut être que pour faire consentir les États-Généraux à une nouvelle entreprise, pour laquelle ce milord a toujours insisté. Je ne doute pas qu'il n'ait ramené les États-Généraux à son opinion, car je sais qu'il est arrivé hier à Oudenarde cinquante bateaux chargés de grosse artillerie, venant de Gand. Cela ne peut regarder que Ath; et je ne doute pas que l'intention des ennemis ne soit d'en faire le siége et de soutenir en même temps le blocus de Dendermonde, qu'ils comptent de faire tomber cet hiver. Cela m'oblige de dépêcher ce courrier à votre majesté pour recevoir ses ordres, et je la supplie de me le renvoyer en toute diligence. Si votre majesté ne veut point que son armée approche du Dender pour empêcher le siége d'Ath, il faut y envoyer au plus tôt six bataillons et un régiment de dragons. Je vais lui marquer aussi les forces que nous pourrions avoir à peu près, en cas qu'elle veuille que nous y marchions.

Le 9 de ce mois les dix escadrons qui viennent d'Allemagne arriveront au Quesnoy, ainsi l'armée pourra être forte de cent quatre-vingts escadrons. Les deux bataillons de Beaufermez qui sont de campagne seront le 15 ou le 16 à Douai, et en tirant quelques bataillons d'Ypres, de Lille et de Tournay, nous pourrons avoir quatre-vingt-dix

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1939, n° 276.

bataillons. Les environs d'Ath, du côté de Cambron, comme votre majesté le sait, sont un pays fort ouvert et propre pour la cavalerie. Nous en aurons beaucoup plus que l'ennemi, qui sera aussi obligé de laisser un corps à Menin et un autre au blocus de Dendermonde. Je supplie sa majesté de croire que ce n'est point par envie d'agir que je lui fais ce détail; mais j'ai cru le devoir faire, afin qu'elle soit instruite pour prendre le parti qu'elle jugera à propos. A l'égard de l'artillerie, nous en avons quatre-vingts pièces, prêtes à marcher partout. Je supplie votre majesté de m'envoyer au plus tôt des ordres positifs; car, si elle veut que nous passions le Dender, il y aura des mesures à prendre à Mons; car ce sera par cette place qu'il faudra que l'armée subsiste.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 7 septembre 1706[1]

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite du 6 de ce mois, par laquelle vous me mandez que le duc de Marlborough est allé jusqu'à La Haye. Il y a lieu de croire qu'il n'a fait ce voyage que pour faire consentir les États-Généraux à une nouvelle entreprise, à laquelle ce milord a toujours insisté. Je suis persuadé que mon armée pourrait s'approcher de celle des ennemis sans crainte d'être attaquée, du moins avec désavantage; mais, dans la situation où sont les affaires, le parti le plus sage est de ne point se commettre : c'est la conduite que je désire que vous teniez jusqu'à la fin de la campagne, et que vous évitiez d'en venir à un combat, en vous servant néanmoins d'ailleurs de toutes sortes de moyens pour fatiguer les ennemis. Vous mettrez dans Ath la garnison que vous croirez nécessaire pour défendre cette place, en cas qu'elle soit attaquée.

Par ces lettres on voit que M. le duc de Vendôme comptait avoir le 16 une armée de quatre-vingt-dix bataillons et cent quatre-vingts escadrons, avec quatre-vingts pièces de canon, et qu'avec de pareilles forces il se croyait en état de chercher

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 1re partie, 4e section, n° 79.

à combattre les ennemis, s'ils marchaient à Ath ; mais que le roi jugeait que le parti le plus sage était de ne point se commettre pendant le reste de la campagne, et qu'il suffirait de renforcer la garnison d'Ath.

Il serait difficile de rendre l'incertitude où fut M. le duc de Vendôme sur les mouvements de l'armée ennemie. Tantôt la croyant en marche, tantôt apprenant qu'elle était encore dans son camp, il n'osait marcher lui-même qu'après que les ennemis auraient passé l'Escaut et fait une marche au delà de cette rivière, afin de faire en sûreté la sienne vers Mons, en se couvrant de l'Escaut et ensuite de la Haine. Il n'était pas moins incertain sur ce qui regardait Dendermonde, dont il ignorait encore la perte, et ce ne fut que le 8 qu'il apprit avec certitude que cette place s'était rendue et que les ennemis commençaient à faire des mouvements pour passer l'Escaut.

Le duc de Marlborough rassembla ce jour-là toutes ses troupes au camp d'Helchin; il y fit venir celles que M. d'Overkerke commandait du côté de Courtray, et celles qui avaient fait le siége de Menin. On évacua Courtray; on ne laissa que cinq bataillons à Menin; les gros équipages passèrent l'Escaut près d'Oudenarde, et on jeta sur cette rivière sept ponts entre Pottes et Escanaffle.

Le 9, à la pointe du jour, toute l'armée ennemie passa l'Escaut sur ces ponts, et alla camper à Velaines, la droite à Celles, la gauche à Thimougies. Les troupes qui avaient fait le siége de Dendermonde marchèrent le même jour à Alost, excepté cinq cents hommes et un régiment d'infanterie, qui allèrent à Grimberghen pour couvrir le pays de Waes.

Aussitôt que M. le duc de Vendôme eut avis du mouvement des ennemis, il envoya, pour les inquiéter, une brigade avec quatre bataillons à Mons. Ce fut alors qu'il apprit par une voie

sûre que M. de Marlborough avait résolu de joindre douze à quinze mille hommes de son armée aux troupes qui avaient fait le siége de Dendermonde, pour aller, sous les ordres de M. d'Overkerke, faire celui d'Ath. Il n'était plus temps de jeter des troupes dans cette place; mais M. de Vendôme, jugeant que les six bataillons qui y étaient suffiraient pour la défendre, ne pensa qu'à prendre des mesures pour mettre le pays en sûreté, en faisant une ligne depuis Tournay jusqu'à l'embouchure de la Marcq dans la Lys; il fit, en conséquence, rassembler douze mille pionniers, qui commencèrent le travail peu de jours après.

La cour n'approuva point ce projet : on pensa à Versailles que l'utilité dont pourraient être ces lignes ne méritait pas la dépense qu'occasionnerait le travail qu'il y avait à faire, et M. de Chamillart manda à M. le duc de Vendôme que toute la châtellenie de Lille étant soumise à la contribution, il suffirait de garder le canal de la Deule et la Marcq. Les pionniers furent renvoyés, et l'on ne s'occupa que des moyens d'inquiéter les ennemis pendant qu'ils feraient le siége d'Ath.

On eut avis, le 12, par M. de Saint-Pierre, commandant dans cette place, qu'ils marquaient déjà le camp d'investissement, et que, pour couvrir le siége, leur grande armée devait marcher à Leuze et à Chièvres. M. le duc de Vendôme résolut alors de ne faire de mouvement que lorsqu'il aurait des nouvelles certaines des leurs, et, en attendant, il fit ses dispositions pour marcher à Pont-à-Tressin, ensuite à Saint-Amand, et se placer, suivant les circonstances, ou derrière l'Escaut ou derrière la Haine.

M. de Marlborough avait déjà fait son premier mouvement, mais on n'en eut avis que le 13. Les troupes qui avaient fait le siége de Dendermonde marchèrent ce jour-là d'Alost à Gram-

mont; le lendemain, vers Ath. Le 13 au soir, le détachement que M. d'Overkerke devait conduire vers la même place, se mit aussi en marche. Toutes ces troupes, au nombre de trente-huit bataillons et vingt six escadrons, se joignirent, le 14, à quelque distance de la ville et en firent l'investissement.

Le même jour 14, la grande armée quitta Velaine et alla camper à Leuze et à Bliquy; elle appuya sa droite à Grand-Metz, et sa gauche au ruisseau de Leuze.

M. de Vendôme, instruit des dispositions de la part des ennemis, fit partir aussitôt de Tournay M. de Gacé, avec les dix-huit escadrons qui y étaient, et l'envoya camper à Quevrechin sur le Hongnau. Il manda en même temps à M. de Gassion, qui campait à Lens avec un corps de cavalerie, d'en partir le 16, pour aller le 17 à Douai et le 18 à Fresnes, près de Condé.

Le 16 l'armée quitta son camp derrière la basse Deule, et alla camper à Pont-à-Tressin, sur la Marcq, la droite à Cysoing, la gauche au marais de Sin. On laissa dans Ypres, Lille et Tournay, outre leurs garnisons ordinaires, huit bataillons de l'armée.

Le 17 on marcha à Saint-Amand, où la droite fut appuyée; la gauche à Hollain, vers Flines-lès-Mortagne; les troupes qui étaient à Aire et à Béthune arrivèrent ce jour-là au camp; les dix escadrons venus d'Allemagne restèrent au Quesnoy, et la cavalerie de M. de Gacé à Quevrechin; celle de M. de Gassion arriva le lendemain sous Condé. Toutes ces troupes, sans y comprendre celles qu'on avait laissées à Ypres, Lille et Tournay, ni celles qu'on avait envoyées à Mons et à Ath, étaient au nombre de soixante et dix-neuf bataillons et cent soixante et quinze escadrons.

Le 19 on changea de position : soixante et quinze bataillons et quatre-vingt-douze escadrons passèrent la Scarpe et allèrent

camper, la droite à Fresnes, près de Condé, la gauche à Locron, près du château de Mortagne; le quartier général resta à Saint-Amand couvert par les gardes; le reste de la cavalerie fut distribué dans les places. L'armée, dans cette situation, pouvait en moins de trois jours se rassembler au nombre de quatre-vingt-dix bataillons et de cent quatre-vingts escadrons.

Cette nouvelle disposition avait deux objets principaux : le premier, de faciliter la subsistance des troupes en fourrage, qui commençait à devenir fort rare; le second, d'avoir de plusieurs côtés de la cavalerie à portée d'inquiéter les ennemis. M. de Vendôme jugeait que c'était le seul parti qu'il eût à prendre et le seul conforme aux intentions de la cour, qui ne voulait hasarder aucune action considérable, surtout après les malheurs arrivés en Italie, où l'armée du roi venait d'être défaite devant Turin et forcée de se retirer en Dauphiné.

M. d'Overkerke continua ses dispositions devant Ath, et dans la nuit du 20 au 21 ouvrit la tranchée du côté de la porte de Mons. Ses batteries commencèrent à tirer le 23, au nombre de cinquante pièces de canon et de trente mortiers.

La ville était fortifiée régulièrement et en bon état. M. de Spinola, gouverneur, et M. de Saint-Pierre, qui commandait les troupes françaises, étaient déterminés à se bien défendre; mais les six bataillons qui formaient la garnison ne suffisaient pas, eu égard à l'étendue des fortifications, qui consistaient en huit bastions, et aux forces que les ennemis pouvaient employer au siége. D'ailleurs la position de M. de Marlborough à Leuze et à Bliquy ne permettait pas de leur donner du secours.

M. le duc de Vendôme, qui était resté malade à Lille, n'arriva au camp de Saint-Amand que le 22. Il y apprit que les ennemis pensaient déjà à un autre siége, et que c'était sur Charleroi qu'ils tournaient leurs vues. Ces nouvelles lui parurent

d'autant plus vraisemblables qu'il apprit que cent pièces de canon avaient passé depuis peu de jours à Bruxelles, et qu'elles avaient pris le chemin de Tirlemont.

Dans ces circonstances, il crut devoir demander au roi de nouveaux ordres et savoir de sa majesté si, dans le cas où les ennemis marcheraient à Charleroi, on s'opposerait au passage de la Sambre ou si on laisserait investir la place, quelle garnison on y mettrait, et quel ordre on donnerait, tant pour sa défense que pour celle d'Ath. Le roi, persistant dans la résolution où il était de ne pas commettre son armée à un événement douteux, manda le 24 à M. de Vendôme de ne point penser à s'opposer au passage de la Sambre, si l'on ne pouvait y réussir que par un combat, de faire entrer à Charleroi un renfort de six bataillons[1], et de défendre Ath jusqu'à ce que la brèche fût praticable.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Marly, 4 septembre 1706[2]

Vous avez pu connaître, par mes lettres précédentes, les motifs qui m'avaient déterminé à ne point commettre mon armée; il était d'une nécessité absolue de l'assembler et de faire voir aux ennemis que j'étais en état de m'opposer à leurs desseins; je n'ai pas même lieu de douter qu'ils n'eussent pris la résolution d'assiéger Ypres ou Lille, si vous ne vous étiez porté entre les Deules et la Lys; vous êtes assez instruit de mes véritables sentiments et des négociations qui se sont faites pour la paix[3], pour n'être pas convaincu qu'il y au-

[1] Il n'y en avait que deux.

[2] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 1re partie, 4e section, n° 92.

[3] Le séjour du marquis d'Alegre, lieutenant général des armées de sa majesté, en Hollande, où il était prisonnier de guerre, et les discours touchant la paix que plusieurs des principaux lui avaient tenus pendant un court séjour qu'il avait fait à La Haye, engagèrent le ministre du roi à l'autoriser, dans les premiers jours du mois d'octobre 1705, de profiter de ces ouvertures pour leur faire connaître ce que sa majesté consentirait d'accorder pour la conclusion de la paix générale. Le marquis d'Alegre eut ordre, en même

rait de l'imprudence à s'exposer à un événement douteux, qui pourrait, s'il était malheureux, donner aux ennemis des idées bien plus avantageuses que celles qu'ils pourront avoir lorsqu'ils auront pris une place ou deux. Vous savez que le duc de Marlborough ne cherche que l'occasion de donner un combat; il attaque des places dans l'espérance de vous y attirer. Si nous étions au commencement d'une guerre qui pût durer longtemps, je ne prendrais pas un parti qui semble donner un si grand avantage aux ennemis; mais rien ne convient mieux à l'état de mon royaume que de procurer une bonne et solide paix à mes sujets; je vous répète encore que vous ne devez pas vous commettre, pas même défendre la Sambre, si vous ne pouvez le faire sans en venir à une action. Je voudrais pouvoir procurer à l'électeur de Bavière et à vous plus d'agrément que vous n'en avez à la tête de mon armée de Flandre; ses intentions et les vôtres sont si droites, et vous avez témoigné jusqu'à présent tant de zèle pour ce qui a rapport au bien de mon service, que j'ai lieu de croire que vous vous oublierez vous-même, dans cette occasion, pour préférer le parti le plus sûr à celui qui serait plus de votre goût et plus conforme à votre inclination. Il faut donc songer à défendre Ath, tant qu'il pourra tenir; que l'électeur de Bavière mande au marquis de Spinola, et que vous écriviez à Saint-Pierre qu'ils ne doivent point songer à aucune capitulation que la brèche ne soit entièrement ouverte et les ennemis logés sur le bord du fossé de la place, après que tous les dehors auront été pris, et vous devez songer dès à présent également à Mons et à Charleroi; il faut du moins six bataillons dans cette dernière place, y mettre trois ou quatre vieux bataillons, dont les deux de Chartres seront avec d'Arpajon et ce qui y est présentement, et y envoyer Montgeorges et quelques ingénieurs et officiers d'artillerie. Chamillart mande au commissaire Macaire d'y faire remettre de l'argent; ce sont là toutes les plus grandes précautions

temps, de faire son possible pour tenir cette negociation secrète, l'intention du roi étant principalement de derober à la cour d'Espagne la connaissance des propositions qui seraient faites de la part de sa majeste.

que l'on peut prendre. La saison est avancée, et l'on peut espérer que si la défense d'Ath est telle qu'on peut l'attendre, ils auront peine à faire d'autres entreprises. Comme je ne répète point tout ce détail dans la réponse que je fais à l'électeur, vous aurez soin de la lui communiquer.

M. le duc de Vendôme ne perdit point de temps à faire passer six bataillons à Charleroi; ils y marchèrent le 26, aux ordres de M. de Montgeorges, avec des ingénieurs, quelques canonniers et un supplément d'artillerie; mais de nouveaux avis, qui annonçaient des projets de la part des ennemis sur Mons et non pas sur Charleroi, firent naître à M. de Vendôme l'idée de porter l'armée derrière la Haine entre Saint-Ghislain et Mons, où il pensait qu'en faisant beaucoup de ponts sur la rivière, elle serait à portée d'empêcher l'un et l'autre siége. Le roi approuva ce projet et manda en même temps à M. le duc de Vendôme que, si les ennemis, au lieu de faire le siége de Mons, s'attachaient à celui de Charleroi, il pouvait se mettre derrière la Sambre, mais en observant toujours de ne point se commettre à une action, l'intention de sa majesté étant qu'il préférât la conservation de son armée au salut de ces deux places, quelque important qu'il fût de chercher à les sauver.

Tandis qu'on s'occupait ainsi à la cour et à l'armée des moyens de s'opposer aux entreprises des ennemis, après qu'ils se seraient rendus maîtres d'Ath, ils pressaient vivement le siége; ils y employèrent jusqu'à quatre-vingt-dix pièces de canon et soixante et dix mortiers, et ce fut pour couvrir plus sûrement leur opération que leur grande armée fit un mouvement le 26: sa droite se rapprocha de Cambron, et fut remplacée à Grand-Metz par la gauche.

Le même jour les assiégeants s'approchèrent très-près du chemin couvert. On fit une sortie qui eut un heureux succès, et l'on combla une partie de leur tranchée. Le 27 on fit encore deux sorties; mais les ennemis vinrent à la sape, la nuit suivante, et se logèrent sur trois angles du chemin couvert.

Le 28 leur grande armée fit un fourrage du côté de Tournay. M. le chevalier du Rosel, en ayant été averti, sortit de cette place avec deux mille chevaux et cinq cents hommes d'infanterie, et tomba d'abord sur un corps de quinze cents hommes, qui plia. Bientôt il vit venir à lui un gros de cavalerie, qui en un moment fut augmenté jusqu'au nombre de soixante et quinze escadrons; mais il prit si bien ses mesures, à la faveur des bois, que les ennemis n'osèrent l'attaquer, et il rentra à Tournay avec quarante prisonniers.

Ce même jour les assiégeants continuèrent leur logement sur le chemin couvert, et, malgré tous les efforts qu'on fit pour les en chasser, on ne put réussir; on fut même obligé, faute de monde, d'en abandonner une partie.

Ils s'emparèrent aussi du chemin couvert du côté de la porte de Mons; s'étant glissés pendant la nuit le long des inondations, ils entrèrent par la face gauche de la contrescarpe qui couvrait le bastion de Luxembourg, entièrement rasé par leur canon, et, malgré la vigoureuse résistance des assiégés, ils poussèrent jusqu'à l'écluse et avancèrent leur travail jusqu'au pied de la contrescarpe, vis-à-vis de la brèche, qui était entièrement praticable.

Le 1^er^ octobre, MM. de Spinola et de Saint-Pierre, voyant toutes les communications des ennemis établies, et voulant sauver la garnison par une capitulation honorable, battirent la chamade; mais, M. d'Overkerke refusant de leur accorder

les honneurs de la guerre, on recommença à tirer de part et d'autre avec plus de vivacité que jamais.

Le 2 au matin, on s'aperçut que les ennemis avaient fait pendant la nuit une coupure à la branche gauche de la contre-garde pour communiquer au fossé de la brèche, et qu'ils se disposaient à faire la descente du fossé; on pouvait être emporté le soir ou la nuit suivante. M. de Spinola et les colonels représentèrent à M. de Saint-Pierre le mauvais état où se trouvaient les troupes, et le peu de fond qu'on pouvait faire sur la plupart des soldats pour soutenir un assaut. M. de Saint-Pierre ne put résister à ces pressants motifs et battit une seconde fois la chamade, à cinq heures du soir. M. de Marlborough ne voulut lui accorder aucune capitulation, et il fut forcé de se rendre prisonnier de guerre, avec les six bataillons qui composaient la garnison. Ces troupes, encouragées par son exemple, avaient si bien fait leur devoir, que, de l'aveu même des ennemis, elles auraient mérité un meilleur sort.

La garnison fut conduite à Oudenarde, Breda et Berg-op-Zoom; mais une partie des soldats qui la composaient, favorisés par les habitants, s'échappèrent et rejoignirent l'armée, de sorte qu'il ne resta aux ennemis que cinq cents prisonniers.

Le même jour qu'Ath se rendit, l'électeur de Bavière et M. le duc de Vendôme se disposèrent à profiter de la permission que le roi leur avait donnée, par sa lettre du 29 septembre, de s'avancer sur la Haine et à portée de Mons. Leur quartier général fut porté de Saint-Amand à Condé. On envoya à Mons une avant-garde de dix bataillons de la deuxième ligne, qui mirent cette place dans une entière sûreté, et, afin de mieux garder la Haine, même pendant l'hiver, on fit construire trois redoutes sur cette rivière : la première à Pont-à-Haine, la seconde à Boussu, la troisième à Saint-Ghislain. Quant à Charleroi, M. le

duc de Vendôme était résolu de traverser les desseins que les ennemis pourraient avoir sur cette place ; mais comme l'intention du roi était qu'il ne s'exposât pas à une affaire générale, il se borna à ne faire que des démonstrations, jugeant qu'elles suffiraient pour empêcher le duc de Marlborough de faire de nouvelles entreprises.

Aussitôt que M. le duc de Vendôme eut la confirmation de la prise d'Ath, il se détermina à porter une partie de l'armée derrière le Hongnau. Il y fit marcher, le 4, le reste de l'infanterie de la deuxième ligne, quelques bataillons de la première, avec la brigade des gardes françaises et suisses, qui couvrait Saint-Amand, et la cavalerie qui était à Condé et à Cambrai.

Le 5 toutes ces troupes formèrent deux camps : l'un, composé des gardes, fut à Crespin ; l'autre, de vingt-quatre bataillons et quatorze escadrons, à Quevrechin, aux ordres de M. le chevalier du Rosel. La cavalerie qui était à Lille vint en même temps à Tournay. Le gros de l'armée resta entre Fresnes et Flines-lès-Mortagne, en avant de Condé. Cette position mettait à même, suivant les mouvements que les ennemis pourraient faire vers Mons ou Charleroi, de se porter derrière la Haine ou derrière la Sambre.

Le 6 on eut avis que l'armée d'Overkerke, qui avait fait le siége d'Ath, s'était rassemblée la veille, derrière le ruisseau de Maffle, et qu'elle devait incessamment rejoindre celle du duc de Marlborough, toujours campée entre Leuze et Cambron ; mais on était encore incertain du projet de ce général.

On resta dans cette situation jusqu'au 12 ; alors on fut informé que le duc de Marlborough avait renvoyé la veille à Oudenarde dix pièces de gros canon et huit mortiers, qui étaient restés à son camp ; qu'il venait aussi de faire partir

pour Bruxelles de l'artillerie et quelques gros bagages ; qu'il ne tarderait pas à prendre la même route par Cambron, Braine-le-Comte et Halle, et qu'après avoir fait plusieurs détachements pour renforcer la garnison de Courtray et d'autres postes, il se rendrait à La Haye.

Ces circonstances, jointes à la saison avancée et aux pluies qui n'avaient cessé de tomber depuis le commencement du mois, persuadèrent plus que jamais que les ennemis n'entreprendraient plus rien pendant le reste de la campagne. En conséquence, l'électeur de Bavière reçut du roi la permission de quitter l'armée quand il le jugerait à propos, et de se retirer à Mons. M. le duc de Vendôme envoya à la cour l'état des officiers généraux qui demandaient à être employés pendant l'hiver, et on tira les semestres.

Cependant le correspondant de confiance et quelques autres mandaient que les ennemis avaient encore un projet de siége, et qu'ils se disposaient à marcher vers Charleroi. On eut de la peine à ajouter foi à cette nouvelle ; mais, pour ne rien négliger, on envoya pour les observer de gros partis, aux ordres de MM. du Rosel, de Levy, de Tournefort et Pasteur, et l'on tint des troupes prêtes à s'avancer vers la Sambre.

Le 13 au matin, les deux armées des ennemis marchèrent ; elles se réunirent dans la plaine de Cambron et campèrent, la droite à Chièvres, laissant le ruisseau derrière elles, la gauche à Lens, le quartier du duc de Marlborough à Cambron, celui de M. d'Overkerke à Brugelette.

Au premier avis de ce mouvement, M. le duc de Vendôme fit marcher M. de Gassion, avec vingt-six bataillons de la deuxième ligne et soixante-trois escadrons ; et, quoique persuadé que les ennemis n'en voulaient point à Charleroi, comme c'était le seul objet qu'ils pussent avoir, il ordonna à M. de

Gassion d'aller passer la Sambre à Jeumont et de leur disputer le passage de cette rivière; mais ayant appris qu'ils campaient à Cambron, ce détachement s'arrêta à Hon et à Tainière, et l'on envoya seulement occuper le chemin de Buissière.

Le 14 le reste de l'armée, c'est-à-dire la première ligne, qui campait depuis Fresnes jusqu'à Mortagne, alla remplacer la seconde sur le Hongnau, passa cette rivière et campa à Quiévrain. La brigade des gardes resta à Crespin et le quartier général à Condé. On fit revenir à l'armée plusieurs régiments de cavalerie qui étaient encore dans les places. On en laissa seulement deux à Valenciennes, et on envoya le lendemain au Quesnoy trois escadrons de dragons destinés à donner la chasse aux partis des ennemis qui se glissaient de ce côté-là. Dans cette position, la cavalerie pouvait subsister plus facilement, et c'était annoncer aux ennemis qu'on était prêt à s'opposer à tout ce qu'ils pourraient entreprendre; mais ils ne firent aucun mouvement.

Le 19 l'électeur jugeant, par leur inaction, qu'ils ne pensaient plus qu'à se retirer vers Soignies et Halle, se rendit de Condé à Mons. Il y fut joint le lendemain par M. le duc de Vendôme, et on fit partir les officiers de semestre. Comme le quartier général se trouva alors plus rapproché qu'auparavant de l'armée ennemie, le duc de Marlborough en conçut de l'inquiétude, craignant que le dessein de M. le duc de Vendôme ne fût de tomber sur son arrière-garde. Cela fit juger qu'il n'était plus autant à craindre qu'il l'avait été précédemment.

Son projet avait été cependant de faire encore un siége, et il en avait demandé la permission aux États-Généraux, qui l'avaient refusée et qui avaient approuvé la résolution qu'il avait prise avec M. d'Overkerke de laisser, pendant l'hiver, cin-

quante mille hommes dans les villes conquises de la Flandre et du Brabant, depuis Ostende jusqu'à Maëstricht.

Le duc de Marlborough voyant donc qu'il n'était plus question que de prendre des quartiers d'hiver, et voulant les couvrir du côté de la Flandre, envoya à Courtray douze bataillons et un régiment de cavalerie aux ordres de M. de Murray. Ces troupes étaient destinées à protéger les travailleurs, qui commencèrent le 22 à fortifier ce poste et celui de Deynse. La garnison de Menin fut en même temps augmentée de deux bataillons, et on travailla à perfectionner les fortifications de cette place.

M. le duc de Vendôme, de son côté, fit fortifier Warneton et augmenta les ouvrages de Comines et de la basse Deule. Il était important d'occuper ces postes pendant l'hiver. M. le maréchal de Vauban demandait qu'on retranchât aussi Dixmude et qu'on y mît des troupes, mais la cour ne le jugea pas à propos.

En attendant le moment où les ennemis feraient leur mouvement pour se séparer, on chercha à les inquiéter par les partis qu'on envoya à la guerre, et on ramena beaucoup de prisonniers et de chevaux; les leurs pénétrèrent dans le Cambrésis et y établirent la contribution.

Enfin, M. de Marlborough, ayant fait, le 25, la revue de ses troupes et renvoyé à l'entrée de la nuit ses bagages et son artillerie sur les derrières, décampa de Cambron le 26, à la pointe du jour, et alla à Bassilly et Ghislenghien. Ne jugeant plus alors que sa présence fût nécessaire, il laissa à M. d'Overkerke le commandement des troupes et le soin de les séparer, et il se rendit à Bruxelles, d'où il devait retourner à La Haye, après avoir réglé les quartiers d'hiver.

M. le duc de Vendôme ne commença à séparer l'armée

qu'après avoir reçu de la cour la disposition pour les quartiers d'hiver. Il fit partir alors vingt et un bataillons et dix-sept escadrons dont une partie alla dans les places de la mer, l'autre dans celles de l'entre-Sambre et Meuse. Quelques jours après, les mousquetaires se mirent aussi en marche pour retourner à Paris ; mais il résolut de ne séparer l'armée qu'après l'entière retraite des ennemis.

Ce ne fut que le 6 novembre que M. d'Overkerke, après avoir fait partir successivement celles de ses troupes qui devaient hiverner sur le Rhin et du côté de la mer, sépara entièrement l'armée.

Suivant la répartition des quartiers qu'il lui fit prendre, il resta depuis la Meuse jusqu'à la mer cent trente-six bataillons et cent quarante-six escadrons.

M. le duc de Vendôme n'attendit pas plus longtemps pour séparer aussi l'armée du roi. La moitié des troupes se mit en marche le 7, le reste le lendemain. Les quartiers eurent leur droite à Namur, leur gauche à Dunkerque. Les officiers généraux destinés à être employés pendant l'hiver se rendirent dans les places ; les autres furent congédiés.

M. le duc de Vendôme avait déjà reçu la permission de retourner à la cour ; et le roi, pour lui marquer la satisfaction infinie qu'avait sa majesté des services qu'il lui avait rendus en Italie, lui avait accordé une patente, qui lui donnait le commandement sur tous les maréchaux de France qui pourraient se trouver avec lui, soit à l'armée, soit dans d'autres lieux où il commanderait.

Malgré l'impatience qu'il avait de remercier le roi et de mettre sous les yeux de sa majesté les moyens qu'il imaginait capables d'apporter quelque changement dans la malheureuse situation des affaires, il résolut de prolonger son séjour sur la

frontière, afin de visiter les places de la mer, et de faire rétablir sous ses yeux les lignes de la Trouille, et achever les travaux de la basse Deule et ceux de Warneton.

M. de Marlborough était parti de Bruxelles le 8, pour retourner à La Haye; M. d'Overkerke commandait en son absence. On remarqua que l'objet principal de leurs dispositions avait rapport à la partie de la Lys, où l'on travaillait avec la plus grande activité aux fortifications de Menin, de Courtray et de Deynse, et qu'ils n'avaient laissé personne à Halle ni à Enghien. Ces dispositions parurent à M. le duc de Vendôme favorables aux vues qu'il avait pour le commencement de la campagne suivante, ne regardant pas le côté de la Lys comme celui par lequel on dût penser à entamer les ennemis, et jugeant que, pour profiter de la supériorité de notre cavalerie, il fallait se diriger vers le Dender et faire ses dispositions pour être en état d'assiéger Ath au mois de mars. Il proposa, à cet effet, d'assembler à Mons un million de rations de fourrages et de retenir la grosse artillerie à Maubeuge; mais la cour pensait différemment et voulait ouvrir la campagne sur la Meuse, ainsi qu'on le verra par la lettre que M. de Chamillart lui écrivit le 17 novembre. On la trouvera au rang des pièces; mais, pour bien connaître les véritables motifs qui pouvaient influer sur les résolutions qu'on avait à prendre à Versailles pour les projets de la campagne suivante, on croit qu'il est nécessaire de lire une suite de lettres écrites par M. le duc de Vendôme, par M. de Chamillart et par l'électeur de Bavière, depuis le 11 octobre jusqu'au 11 novembre. Elles seront suivies de la lettre par laquelle M. de Chamillart fait part à M. le duc de Vendôme du plan projeté à la cour pour la campagne suivante, et de la réponse de ce général.

M. le duc de Vendôme, en attendant de nouveaux ordres

du roi sur son retour à la cour, continua sa tournée et visita les travaux de Warneton et de la basse Deule, qui furent bientôt dans leur état de perfection. Il alla ensuite à Dunkerque, et ne se rendit à Versailles que dans les premiers jours du mois de décembre.

Son arrivée mit en état de travailler plus particulièrement au projet de la campagne suivante. L'électeur, qui resta pendant l'hiver à Mons, s'occupait du même objet; et M. de Bergeyck, son ministre aux Pays-Bas, écrivit le 4 à M. de Chamillart une lettre qui développe ses idées sur les dispositions que l'on pouvait faire dans toutes les parties où la guerre était allumée.

On voit par cette lettre qu'il était d'avis, quant à celle des Pays-Bas, de commencer les opérations dans la partie de Bruxelles, de Malines et de Louvain, plutôt que sur la Meuse; mais il fallait, pour cela, être en état de reprendre la supériorité sur les alliés, et c'est ce dont il était difficile de se flatter, en considérant les efforts extraordinaires que les Anglais se proposaient de faire pour pousser la guerre avec plus de vigueur que jamais. C'était dans cette vue qu'ils venaient de faire un traité d'union avec les Écossais, et l'on savait que les États-Généraux, toujours livrés aux volontés de la reine Anne, étaient déterminés à faire une augmentation dans leurs troupes.

On se flattait de pouvoir tirer quelque avantage de l'invasion que le roi de Suède venait de faire en Saxe, et de son union avec l'électeur de Brandebourg. On espérait que ces circonstances donneraient de l'inquiétude et de l'occupation à l'empereur, et qu'elles influeraient sur le rétablissement des affaires de la France et de l'Espagne.

Il était difficile qu'elles fussent dans une situation plus mal-

heureuse dans toutes les parties. La déroute de Ramillies, en faisant perdre aux Pays-Bas tout le Brabant, la Flandre espagnole et une partie de la Flandre maritime, avait forcé, sur le Rhin, à une défensive aussi nuisible aux affaires militaires que funeste aux alliés du roi, qui furent mis au ban de l'empire[1].

Toute l'Italie était perdue depuis les malheurs arrivés devant Turin, et les frontières de cette partie étaient près d'être envahies

En Espagne, le roi, forcé de lever le siége de Barcelone, avait eu bien de la peine à chasser les Portugais de sa capitale et à remonter sur un trône chancelant, qui ne pouvait s'affermir qu'en soutenant, par des armées et des flottes, la fidélité et l'amour de ses sujets.

Tant de malheurs ne pouvaient se réparer que par des efforts extraordinaires de la part de la France, qui en portait tout le poids. On verra, par les dispositions pour la campagne suivante, que jamais le roi ne montra tant de fermeté et de courage d'esprit que dans ces affreuses circonstances, et qu'il ne fut pas moins grand dans les revers les plus capables de l'abattre que dans les moments les plus brillants de prospérité.

[1] Les électeurs de Bavière et de Cologne.

DEUXIÈME PARTIE.

CAMPAGNE D'ITALIE.

PIÉMONT ET LOMBARDIE.

M. le duc de Vendôme, chargé, comme les années précédentes, de la conduite des affaires de la France et de l'Espagne en Italie et du commandement général des armées de ces deux puissances, eut, pendant cette campagne, les mêmes ennemis à combattre : le duc de Savoie, qu'il fallait soumettre; le prince Eugène, qu'il fallait contenir; et il éprouva le même inconvénient d'être obligé de partager ses forces et de ne pouvoir diriger en personne les opérations de deux armées, qui devaient agir séparément aux deux extrémités de l'Italie, l'une aux sources du Pô, l'autre aux rives du lac de Garde. Il eut, comme l'année précédente, M. le duc de la Feuillade pour second, et ce dernier fut chargé, sous son autorité, du commandement des troupes en Piémont et du siége de Turin, tandis que du côté de la Lombardie il ferait tête au prince Eugène, pour assurer la tranquillité de cette importante entreprise. Depuis que le duc de Savoie avait, par son infidélité, forcé les deux couronnes à lui faire la guerre, cette nouvelle lutte avait fixé toutes leurs vues. M. de la Feuillade avait appris par sa

propre expérience, pendant la campagne précédente, à connaître les difficultés qu'il devait éprouver; néanmoins il promit de réussir, et M. le duc de Vendôme promit d'arrêter M. le prince Eugène partout où il se présenterait pour traverser cette opération. La supériorité du nombre et l'avantage des positions que les troupes des deux couronnes avaient prises à la fin de la campagne semblaient n'annoncer que des succès. Cent vingt-neuf bataillons et cent trente-trois escadrons de troupes françaises et de celles d'Espagne furent destinés à former les deux armées, tandis qu'à peine il restait au prince Eugène treize mille hommes et seize mille au duc de Savoie, tant de ses propres troupes que de celles de l'empereur, qui, depuis deux ans, s'étaient jointes à lui. Le premier, rejeté dans les montagnes du Brescian et du Trentin, y était resserré par les quartiers que M. le duc de Vendôme occupait sur cette frontière, depuis la Chiese jusqu'à l'Adige et le long de cette rivière jusqu'au Pô. Le second, n'ayant plus dans ses états de places fortes que Turin et Coni, ayant perdu la Savoie, le val d'Aost et le comté de Nice, se trouvait renfermé dans une petite portion du Piémont, dans le Montferrat et le Mondovi, et M. de la Feuillade, maître de Suse, de Chivas, d'Ivrée et de Verue, du Montferrat mantouan, du duché de Mantoue, de l'Alexandrin et du Tortonais, le privait de toute communication non-seulement avec l'armée du prince Eugène, mais aussi avec l'Allemagne et la Suisse, et le réduisait aux seules ressources que le peu de pays qui lui restait pouvait lui fournir pour la subsistance et le rétablissement de ses troupes.

Un tableau aussi satisfaisant de la situation des affaires ne pouvait qu'inspirer de la confiance dans le succès des entreprises qu'on pouvait faire. Cependant le prince Eugène devait recevoir d'Allemagne de puissants renforts; il s'était même

rendu à Vienne pour hâter leur marche, et avait laissé au comte de Rewentklau le commandement de son armée; mais M. le duc de Vendôme, qui s'était de son côté rendu à Versailles, après avoir fait entrer ses troupes dans des quartiers d'hiver, rassura la cour sur les événements.

Ce fut alors que le roi fit le partage des troupes dont sa majesté avait résolu de former les armées, et qu'elle fixa le nombre dont chacune d'elles serait composée. Soixante-deux bataillons, dont deux d'artillerie, et soixante et un escadrons avec un régiment de hussards furent destinés pour l'armée du Piémont et pour le siége; soixante-sept bataillons et soixante et douze escadrons pour celle de Lombardie, que M. le duc de Vendôme devait commander en personne. Indépendamment de ces troupes, le roi destina différents corps pour garder la Savoie, Suse, la frontière du Dauphiné et de la Provence et le comté de Nice; et M. le prince de Vaudémont, qui continua de commander dans le Milanais, fut chargé, avec le reste de celles d'Espagne, qui ne devaient point servir en campagne, de pourvoir à la sûreté de ce pays et du Crémonais.

M. le duc de la Feuillade fit de fortes représentations sur l'état de dépérissement dans lequel étaient la plupart des bataillons qui lui étaient destinés, et demanda qu'on en augmentât le nombre ou que du moins on lui en envoyât de plus complets, pour le mettre en état, lorsqu'il s'établirait devant Turin, de faire passer un corps de dix ou douze mille hommes à la droite du Pô, pour bloquer entièrement la place et y renfermer le duc de Savoie, ou le déterminer à en sortir avec sa cavalerie, pour aller chercher un asile sous Coni ou dans le Mondovi. La cour céda à ses instances, mais non pas sur le nombre des troupes, que le roi avait invariablement fixé à soixante-deux bataillons. Elle substitua seulement aux plus

faibles et à ceux de nouvelle levée des anciens régiments aguerris et bien recrutés. M. de la Feuillade demanda de plus six mille hommes de milice, pour compléter le reste de ses troupes et pour réparer successivement les pertes du siége qu'il prévoyait devoir être meurtrier. Mais ce moyen parut à la cour trop préjudiciable aux provinces du royaume, et il reçut l'ordre précis de ne tirer du Dauphiné et de la Savoie que les troupes qui lui étaient destinées.

Il y eut à la cour, pendant l'hiver, de grands débats sur le choix des attaques de Turin. M. de Lapara fut d'avis, pour diviser la garnison, d'en faire deux, l'une à l'ouvrage à corne de la ville, du côté de la citadelle, l'autre à la citadelle même.

M. le maréchal de Vauban combattit ce projet; il en exposa les inconvénients, et assura que jamais on ne prendrait Turin, si on ne l'attaquait pas par les hauteurs à la droite du Pô, et si l'on ne s'emparait du retranchement de celle des Capucins. Il estimait qu'en trois semaines on s'en rendrait maître, et que l'occupation de ce poste donnerait de grandes facilités pour réduire la ville et faire ensuite le siége de la citadelle, ce qui serait l'ouvrage d'environ deux mois; mais, en même temps, il demanda que les troupes destinées au siége fussent au nombre de quarante-cinq mille hommes d'infanterie et dix mille chevaux, sinon qu'on perdît de vue cette entreprise jusqu'à l'année suivante, et qu'on s'attachât au siége de Coni, dont la prise procurerait de grands avantages.

L'avis de M. le duc de la Feuillade fut contraire et à celui de M. de Vauban et à celui de M. de Lapara. Il insista sur le plan qu'il avait déjà adopté l'année précédente, d'attaquer la citadelle, et de ne faire qu'une attaque par son front le plus saillant : premièrement parce que, ne devant avoir à ses ordres

que soixante-deux bataillons, ce nombre de troupes ne pourrait pas suffire à deux attaques en même temps qu'au travail et à la garde des lignes de circonvallation et de contrevallation qu'il fallait faire; en second lieu, pour être en état d'employer moins de troupes au siége et pouvoir se réserver un nombre de bataillons et d'escadrons pour occuper à la droite du Pô le poste de Moncaglieri. C'était de l'occupation de ce poste, de l'établissement des lignes et de l'attaque telle qu'il la proposait, qu'il faisait dépendre le succès de l'entreprise. Il était même tellement persuadé que ces moyens étaient les seuls qui pussent la faire réussir, qu'il demanda, dans le cas où le projet de M. de Lapara serait préféré au sien, que cet ingénieur fût chargé du siége, et qu'il répondît de l'événement; mais que, si le roi balançait à risquer une entreprise douteuse, on l'abandonnât, pour ne s'occuper que des moyens de faire tomber Turin au lieu de l'assiéger, et d'obliger le duc de Savoie à s'y renfermer ou à s'en éloigner avec sa cavalerie; il proposa pour y parvenir de marcher à Chieri, au commencement de la campagne, et de ravager entièrement la plaine de Piémont, même en laissant derrière lui Asti, Alba et Cherasco, qu'on prendrait ensuite sans aucun obstacle.

On ne rappellera point ici en détail les discussions auxquelles l'entreprise du siége de Turin et le choix des attaques avaient déjà donné lieu l'année précédente; on trouvera dans les volumes de la campagne de 1705 les différentes lettres et mémoires qui traitent de cette matière intéressante.

La cour ne varia point dans la résolution qu'elle avait prise de faire le siége. Quant au plan d'attaque, elle approuva celui de M. le duc de la Feuillade, et lui manda, dans les premiers jours du mois de mars, de faire ses dispositions en conséquence; elle prit, de son côté, les mesures nécessaires pour lui fournir

tous les moyens dont il avait besoin pour une opération de cette importance, une artillerie formidable, des munitions en abondance, de bonnes troupes, des canonniers de terre et de mer, et un grand nombre de mineurs.

M. le duc de Vendôme ne contribua pas peu à faire adopter au roi le plan de M. de la Feuillade. Il avait toujours pensé lui-même que celui d'attaquer la citadelle et de ne faire qu'une attaque était le moyen le plus certain de réussir. Dès que le roi eut prononcé, il quitta la cour, pour aller en Lombardie exécuter le projet qu'il avait formé d'une entreprise prématurée sur les quartiers des impériaux et auquel le roi donna son consentement. La confiance de sa majesté en lui était entière; elle lui en donna même alors une marque bien particulière, en lui accordant la prérogative de commander tous les maréchaux de France qui pourraient se trouver dans les mêmes armées que lui.

Il se mit en chemin le 16 mars et passa par mer d'Antibes à Gênes, d'où il se rendit, le 31, à Milan. Il y eut le lendemain avec M. le prince de Vaudémont et M. le duc de la Feuillade une conférence, dans laquelle on convint que, des vingt-cinq bataillons des troupes entretenues par le roi d'Espagne en Italie, treize seraient destinés à garder les places du Milanais et que huit joindraient l'armée de Lombardie, quatre celle du Piémont. M. le prince de Vaudémont s'engagea aussi à fournir à M. le duc de la Feuillade, pour le siége, quatre mille pionniers, douze cents voitures de l'État de Milan et du canon. On convint en même temps que M. le duc de Vendôme ferait tous ses efforts pour chasser les impériaux du Brescian, mais que pendant la campagne il éviterait une bataille avec autant de soin que le prince Eugène pourrait mettre d'empressement à la chercher. Toutes les nouvelles annonçaient

que son armée serait considérablement augmentée, non-seulement par les renforts qu'il sollicitait à Vienne, mais encore par un corps de troupes allemandes que les puissances maritimes devaient prendre à leur solde. On découvrit aussi par des lettres interceptées que le duc de Marlborough, qui devait commander l'armée des alliés en Flandre, avait promis au duc de Savoie de détacher de cette armée vingt mille hommes, pour les faire passer par l'Allemagne en Italie.

Mais ces secours étant encore éloignés, M. le duc de Vendôme jugea devoir profiter du temps pour exécuter l'entreprise qu'il méditait sur les quartiers que les troupes impériales occupaient dans le Brescian. Il se rendit, pour cet effet, le 6 avril, à Mantoue, où il apprit que le comte de Rewentklau, qui commandait en l'absence de M. le prince Eugène, n'avait encore reçu de renfort qu'environ trois mille hommes de recrues et un régiment de huit cents hommes avec quelques remontes; de sorte que toutes ses forces ne consistaient qu'en dix-sept mille hommes. Ces troupes occupaient une position avantageuse; la plus grande partie, c'est-à-dire dix mille hommes d'infanterie et mille chevaux, dans le Brescian, le reste dans le val Polesella et le long de la rive gauche de l'Adige, depuis Pescantina jusqu'au bas de cette rivière. L'infanterie, qui était dans le Brescian, était sur une ligne, partie le long de la Chiese, depuis Montechiaro jusqu'à Gavardo, partie vers Salo; le reste sur le lac de Garde jusqu'à Gargnano; la cavalerie formait une autre ligne dans la plaine, depuis Brescia jusqu'à Gavardo. Les principaux quartiers étaient Montechiaro, Calcinato, Carsago, Rezzato, Castenedolo, Virle, Gione, Gavardo et Salo. Les châteaux de Drugolo et de Padenghe étaient aussi occupés chacun par cent hommes d'infanterie; l'artillerie de campagne était à Rezzato et le gros canon à Virle; ils avaient

fait quelques retranchements le long de la naville ou Fossa Lonato, depuis Lonato jusqu'à Montechiaro.

M. le duc de Vendôme avait en Lombardie soixante-sept bataillons et soixante et douze escadrons, et était, par conséquent, fort supérieur aux impériaux. La première ligne de ses quartiers avait sa droite à Desenzano sur le lac de Garde, le centre à Castiglione delle Stiviere, la gauche à Carpenedolo sur la Chiese : tous ces postes étaient retranchés. La seconde ligne, beaucoup plus étendue, avait sa droite à Lazise et Bardolino sur le lac de Garde, la gauche à Ostiano sur l'Oglio; on avait aussi retranché plusieurs postes de cette ligne, depuis Rivoltella jusqu'à Medole et Castel-Goffredo. Quelques troupes étaient répandues sur le Mincio et d'autres occupaient les places du Mantouan et du Modénais. Pendant l'hiver, on avait perfectionné les retranchements de cette rivière et de la Fossa-Maestra, et M. de Guerchois, avec six bataillons et sept escadrons, occupait l'île de Villa-Bona et Badia dans l'île de Rovigo; il s'y était retranché et avait jeté un pont sur l'Adige, près de Badia, et un autre sur le Tartaro. M. le duc de Vendôme, de son côté, en avait fait faire un sur le Mincio, entre Borghetto et Valeggio, pour pouvoir rassembler promptement l'armée, ce qui pouvait se faire en vingt-quatre heures. Il avait aussi fait occuper, dès la fin de la campagne précédente, l'île de Sermione, dans le lac de Garde, et y avait fait armer des barques sous le commandement de M. le chevalier de Laubepin, pour interrompre le commerce des ennemis par le lac. Les troupes d'Espagne occupaient le Milanais et les retranchements du haut Oglio, depuis le lac Iseo jusqu'à Soncino; on prolongea même ces retranchements depuis Cassano jusqu'à Caneto.

Telle était la position des troupes en Lombardie, lorsque

M. le duc de Vendôme fit ses dispositions pour aller attaquer les quartiers des ennemis dans l'espoir de leur faire repasser les montagnes, et de leur fermer ensuite les portes de l'Italie. Il destina à cette expédition cinquante-huit bataillons et soixante-cinq escadrons avec quatorze pièces de campagne et quatre de batterie. L'ordre fut envoyé à ces troupes de sortir de leurs quartiers le 17, pour être rassemblées le 18, moitié à Carpenedolo, moitié à Castiglione. Il ne put prendre d'époque plus rapprochée pour son mouvement, parce qu'il lui fallut attendre un convoi de cinq cents voitures de fourrage qui venaient du Modénais, et qui étaient nécessaires pour pouvoir, avec la pâture des blés et cinquante mille rations que M. de Medavi avait assemblées à Carpenedolo, fournir à la subsistance des troupes pendant environ dix jours que l'expédition pourrait durer.

Le projet de M. le duc de Vendôme, après que les troupes seraient arrivées au rendez-vous, était de les mettre en marche le même jour à l'entrée de la nuit, pour passer le canal ou la naville dite Fossa-Seriola : la grande sécheresse qui durait depuis longtemps l'avait mis presque à sec. Cette première opération lui parut devoir rencontrer peu d'obstacles; il devait ensuite s'avancer entre Montechiaro et Calcinato, et marcher droit à Carsago, qui était le quartier général des ennemis et leur centre. Pendant ce temps, M. de Cappy, qui avait commandé pendant l'hiver à Carpenedolo, et qui avait une connaissance parfaite du pays, devait, avec huit bataillons, quinze escadrons et quatre pièces de canon, s'avancer vers Montechiaro pour chasser les ennemis d'une hauteur qui couvrait le château de ce nom. M. de Guerchois devait, de son côté, avec quatre bataillons, un régiment de cavalerie et un de dragons, passer le pont de Badia et entrer dans le Padouan;

et M. de Toralba, qui commandait les troupes d'Espagne sur le haut Oglio, eut ordre de s'avancer vers Brescia avec sa cavalerie et tout ce qu'il y avait de meilleur dans son infanterie.

Pendant que M. le duc de Vendôme faisait ses dispositions pour être en état d'exécuter son entreprise, il reçut différentes nouvelles qui tendaient à lui faire croire que le projet du général Rewentklau était de faire passer dans le Véronais la cavalerie qui était dans le Brescian, et de replier sur Gavardo et Salo tous les quartiers que ses troupes occupaient à la droite de la Chiese, pour porter ensuite la guerre dans le Véronais, et pénétrer dans le Mantouan. Il eut de la peine à ajouter foi à ces nouvelles; cependant, persuadé que, depuis que les retranchements de l'Oglio étaient perfectionnés, les ennemis avaient perdu de vue toute entreprise sur cette partie, il jugea qu'en effet leur dessein pouvait être de le combattre et de chercher à pénétrer dans le Mantouan. Mais on voit par ses dépêches qu'il avait pourvu aux moyens de les arrêter, en retranchant différents postes entre la Chiese et le lac de Garde, et que son projet, dès qu'il se serait rendu maître de Montechiaro, était de les resserrer davantage, et de former, depuis la Chiese jusqu'au lac, une ligne retranchée plus courte de quatre milles que celle qu'il occupait depuis Carpenedolo par Castiglione jusqu'à Desenzano; elle devait être dirigée, depuis Montechiaro, le long de la Fossa-Seriola, jusqu'à Lonato, et de Lonato à Desenzano. Il se trouvait dans cette étendue de pays plusieurs hauteurs favorables, et, en tenant cette ligne, il comptait, non-seulement fermer aux ennemis tous les passages, mais aussi les forcer de se reculer à deux lieues en arrière.

Tout étant prêt pour son mouvement, et ses troupes s'étant assemblées le 18 dans la plaine de Castiglione, il les mit en

marche à minuit sur deux colonnes, celle de la droite conduite par M. le marquis de Bissy, celle de la gauche par M. le comte de Medavi.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp de Calcinato, 21 avril 1706[1].

L'armée de votre majesté se trouva assemblée le 18 à Castiglione, ainsi que j'avais eu l'honneur de le lui marquer par mon dernier courrier, et nous nous mîmes en marche à minuit pour gagner la naville qui va de Caneto à Montechiaro: nous y arrivâmes à la petite pointe du jour, et fîmes repasser la naville à une garde de soixante maîtres que les ennemis avaient en deçà. En les poussant, on prit un dragon, qui m'assura que les ennemis étaient toujours dans leur même camp, la droite à Montechiaro et la gauche à Calcinato, et qu'ils n'avaient aucune nouvelle de nous. Comme leur poste était inattaquable par la quantité de fossés et de navilles dont il est couvert, je pris le parti de les tourner et de gagner le pont, et marchai pour leur couper le chemin de Gavardo et les obliger par ce mouvement à se déplacer et tâcher de les combattre dans un poste moins avantageux que celui où ils étaient. Je portai, pour cet effet, cent hommes de pied assez près de la gauche des ennemis pour les amuser, et, pendant ce temps-là, je fis passer la naville à nos troupes et fis faire en diligence plusieurs passages sur un fossé plein d'eau qu'il fallait encore passer pour entrer dans la plaine. Les ennemis, croyant que nous voulions les attaquer par leur front, firent avancer un assez gros corps d'infanterie, qui escarmoucha pendant plus d'une heure et demie avec les cent hommes de pied que j'avais postés; mais lorsque le soleil fut levé, il fut impossible de couvrir plus longtemps notre marche. L'ennemi, voyant que la tête de l'armée s'avançait vers Ponte-San-Marco, et que je faisais passer le ruisseau à deux cents chevaux, pour gagner une grande hauteur qui tient au village de Calcinato et le domine entièrement, fit marcher en diligence toute sa cavalerie et la mit en bataille sur ladite hauteur. Pendant ce

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1961, n° 339.

temps-là, la plus grande partie de notre infanterie avec deux brigades de cavalerie et nos cinq régiments de dragons avaient eu le temps, non-seulement de passer la naville de Montechiaro, mais même presque tous les passages étaient faits sur le petit ruisseau, ce qui me fit changer mon dessein d'aller à Ponte-San-Marco, et me fit prendre le parti d'attaquer la hauteur, voyant bien que l'infanterie ennemie, que je savais être campée près de Montechiaro, et qui avait près de trois milles à faire pour gagner ladite hauteur, ne pourrait pas arriver assez à temps pour la défendre contre nos troupes qui n'avaient qu'un demi-mille à faire. Je donnai donc ordre à toutes les troupes de passer le petit ruisseau et de se mettre en bataille. Cela fut exécuté avec tant de diligence que nous nous trouvâmes, en moins d'une heure, formés au pied de la hauteur sur deux lignes de cavalerie et deux d'infanterie, à la demi-portée de fusil des ennemis, et j'avais résolu d'attendre le reste de l'armée qui venait en colonne et se formait à mesure; mais, en un moment, je vis arriver huit bataillons des ennemis sur la hauteur à côté de leur cavalerie; cela me fit prendre le parti de les attaquer avec ce que j'avais, sans attendre le reste de l'armée, pour ne pas donner le temps au reste de leur infanterie d'arriver, ce qui eût rendu l'affaire bien plus difficile par la bonté du poste et à cause de plusieurs petits fossés qui nous obligeaient en montant de nous rompre, et ensuite de nous reformer, ce qu'il nous fallut faire trois fois avant que de charger; cependant les troupes firent cette manœuvre à la portée du pistolet des ennemis, comme si elles l'avaient faite un jour de revue. Les ennemis nous attendirent à la demi-portée du pistolet, et firent leur décharge que notre infanterie essuya sans tirer un coup, et entra dedans la baïonnette au bout du fusil, ainsi que je lui avais ordonné, et renversa en même temps toute l'infanterie des ennemis et une partie de leur cavalerie. La brigade du Colonel-général, composée du régiment Colonel et de ceux de Saint-Germain-Beaupré et de Cappy, quoiqu'elle n'eût point d'infanterie devant elle, monta la montagne par un endroit très-rude, et emporta toute la droite de

la cavalerie des ennemis : c'est, sans contredit, la plus belle charge de cavalerie qui se soit jamais faite, et on ne peut donner trop de louanges à M. de Cappy, brigadier de cette brigade, et à M. le comte de Châteaumorant, commandant de la cavalerie, qui se mit à la tête du Colonel-général, et mena cette affaire avec une conduite et une audace que je ne puis assez exagérer. On ne peut aussi trop louer la valeur de nos dragons, qui soutenaient nos bataillons et furent toujours sur les talons des derniers rangs; ils étaient commandés par MM. des Roseaux, du Héron, qui ont donné pendant cette journée toutes les preuves imaginables de conduite et de valeur. Le pauvre marquis du Héron, en chargeant l'infanterie qui se retirait à la fin de l'affaire, a reçu un coup au travers du corps, dont je crains bien qu'il ne meure : ce serait, à la vérité, une grande perte. Le marquis de Saint-Germain-Beaupré, après avoir très-bien fait son devoir, a été blessé d'un coup à la tête, mais on espère qu'il en reviendra. MM. de Belle-Isle, de Belabre et Scipion de Boselly, y ont fait des merveilles, ainsi que le sieur de la Sale qui commandait le régiment de Vérac. M. de Belabre a reçu une contusion qui ne l'a pas empêché de demeurer jusqu'à la fin avec son régiment. Enfin, tous les dragons, pendant toute l'action, ont donné des preuves surprenantes de valeur et de bonne volonté. Pour l'infanterie qui a chargé, je n'en dis rien à votre majesté, car ce qu'elle a fait est fort au-dessus de tout ce que j'en pourrais dire : je me contenterai seulement de lui envoyer l'état ci-joint de tous les bataillons qui ont combattu et de ceux qui les commandaient, et d'assurer en même temps votre majesté qu'ils méritent, chacun en particulier, que votre majesté leur donne des marques de satisfaction.

Pour MM. les officiers généraux, je ne puis leur donner assez de louanges. La première ligne était conduite par MM. de Medavi, d'Albergotti, de Montgon, de Maulevrier et de Dillon, qui y ont fait des merveilles; et M. de Medavi, qui commandait la droite, a fait prendre en flanc la gauche des ennemis par la brigade de Limousin commandée par M. Destouches, ce qui n'a pas peu contribué au gain de la

bataille, et a coûté bien du monde aux ennemis. MM. de Murcey et de Broglie, à qui j'avais donné ordre de prendre les ennemis par les derrières de leur gauche avec quelques escadrons de la seconde ligne, furent chargés par cinq cents chevaux des ennemis, lesquels mirent notre cavalerie un peu en désordre, quoique ces deux messieurs fissent tout leur possible pour y remédier; mais cela fut bientôt réparé par quelques escadrons que j'y envoyai et par la brigade de Perche, commandée par le sieur de Cotron, lequel, de la meilleure grâce du monde, marcha en plaine à cette cavalerie, laquelle commença à s'ébranler, voyant l'infanterie venir à elle; je fis en même temps avancer sur eux notre cavalerie, qui les poussa vigoureusement jusqu'a Ponte-San-Marco; de sorte que, de toute cette cavalerie, il ne s'en est pas sauvé soixante maîtres, et MM. de Murcey et de Broglie prirent bientôt leur revanche: le général Folkestein y fut pris. Je dépêchai à votre majesté dans ce moment M. le chevalier de Maulevrier. Les ennemis tenaient encore Calcinato, et, à la faveur des retranchements qui défendent le pont, la garnison de Montechiaro et toutes les troupes qui n'avaient pas pu arriver assez tôt pour garnir les hauteurs de la Chiese, se retiraient vers Rezzato; cela me fit prendre le parti d'envoyer M. d'Albergotti avec toute notre cavalerie et plusieurs de nos bataillons pour joindre MM. de Murcey et de Broglie, passer a Ponte-San-Marco, et tâcher d'entamer les ennemis dans leur retraite; dans le même temps je donnai ordre au baron d'Ertrich de tâcher, avec la brigade de Grancey, de se rendre maître de quelques maisons de Calcinato, ce qu'il exécuta avec toute la valeur et la capacité possibles, et fut si bien secondé par les troupes, que non-seulement les premières cassines, mais même tout le village et le château furent emportés en un moment par les deux bataillons de Grancey qui avaient la tête, de sorte que, étant maître du pont de Calcinato, j'y fis passer les troupes dans le temps que le reste de l'armée passait à Ponte-San-Marco. La brigade de Vendôme commandée par M. de Ceberet, ayant passé à Ponte-San-Marco avant que nous fussions maîtres de Calcinato, marcha pour se rendre maître des cas-

sines qui sont au delà de ce dernier pont. M. de Ceberet, à la tête du régiment de Vendôme, en chassa les ennemis, mais il se trouva enveloppé par le reste de l'armée ennemie qui passait la Chiese sur le pont de Calcinato et à plusieurs gués, de sorte qu'il fut obligé de se retirer et avec assez de peine; il y eut même un capitaine et cinquante hommes de mon régiment qui furent si bien enveloppés, qu'ils furent obligés de capituler; mais à deux milles de là ils furent tous repris dans le temps que MM. d'Albergotti, de Murcey, de Broglie, défirent presque tout ce qui restait de l'infanterie ennemie. Cette dernière action a coûté plus de deux mille cinq cents hommes aux ennemis, et cela est dû à la persévérance de M. d'Albergotti, qui les a suivis jusqu'à Rezzato, malgré la difficulté du pays; je ne lui donnerai d'autre louange que de dire qu'il y a fait à son ordinaire, ainsi que M. de Murcey; mais je dois à M. le chevalier de Broglie la justice de dire à votre majesté qu'il s'est conduit pendant toute l'action, non-seulement avec toute sa valeur, mais avec tout l'entendement et la bonne volonté possibles.

Tout notre état-major s'y est très-distingué : MM. de Saint-André et de Monteil avec la cavalerie, et MM. de Nolivos de la Javeliere, Derambio et Sequenille avec l'infanterie, ainsi que MM. de Bourgneuf et de Cochardière; le pauvre Saint-André, dans la poursuite des ennemis, à la fin de l'action, a reçu un coup dans le cou qu'on espère qui ne sera pas dangereux. Voilà, sire, au juste ce qui s'est passé à la bataille de Calcinato, où il a paru visiblement que Dieu a protégé la justice des armes de votre majesté; car il n'est pas possible d'imaginer de forcer une armée dans un poste aussi avantageux, de lui tuer sur la place trois mille hommes et prendre autant de prisonniers avec six pièces de canon, beaucoup de bagages, plus de mille chevaux, vivres, quatre drapeaux et douze étendards, et qu'il ne nous en coûte que cinq cents hommes au plus hors de combat. Je marche demain pour m'approcher de Salo, et j'espère y arriver après-demain. Je ne sais le parti que prendront les ennemis; de quoi je puis assurer votre majesté, c'est que je ferai tout mon possible pour

m'en rendre maître, et pour chasser, si je puis, les ennemis du Brescian, et leur faire repasser les montagnes, et faire tout mon possible pour profiter de la consternation des ennemis et de l'ardeur qu'inspire un aussi grand avantage à une armée victorieuse.

MM. de Forgatz, de Bissy, de Galmoy et d'Estrades, quelque diligence qu'ils aient pu faire, n'ont pu arriver assez tôt; mais ils se sont trouvés à la poursuite des ennemis.

J'oubliais de marquer à votre majesté que notre artillerie a fort incommodé les ennemis, et n'a pas peu contribué à leur faire abandonner Calcinato.

L'armée ennemie était composée de trois mille chevaux et de onze mille hommes de pied; mais nous avons attaqué la hauteur si brusquement que le tiers de leur armée n'a pas eu le temps d'arriver, et ils n'ont pas eu le temps de se servir de leur canon.

Après la bataille, l'armée campa près de Calcinato, où elle séjourna, le 20 et le 21, afin de donner le temps de faire les dispositions pour la nouvelle expédition que méditait M. le duc de Vendôme.

Le 22 elle se remit en marche sur deux colonnes, l'une d'infanterie, l'autre de cavalerie. M. le prince Eugène, qui ne s'était point trouvé au combat, venait d'arriver de Vienne et avait rassemblé les débris de son armée à Gavardo, dans le camp inattaquable qu'il avait occupé l'année précédente, lorsque l'armée des deux couronnes avait pris celui de Moscoline. M. de Vendôme, ayant été pendant la marche informé de cette disposition, changea sa direction, et, au lieu de prendre, comme il se l'était proposé, le chemin de Gavardo, il le laissa sur sa gauche, et alla camper, sa droite à Manerba, au bord du lac de Garde, sa gauche à Polpenazze, où fut le quartier général. Les ennemis, de leurs hauteurs, ayant vu ce mouvement, et l'armée dans cette position n'étant qu'à trois milles de Salo,

ils decampèrent la nuit suivante, et marchèrent en toute diligence vers ce lieu, qui était le seul d'où ils pouvaient tirer leur subsistance.

M. le duc de Vendôme en fut averti le 23, à six heures du matin, et, jugeant par l'importance de ce poste que M. le prince Eugène était résolu de le défendre jusqu'à l'extrémité, il marcha quelques heures après avec tous les grenadiers de l'armée, mille chevaux et six cents dragons pour en reconnaître la situation et les moyens de l'attaquer. Mais à peine était-il à un mille du camp, qu'il fut informé par un paysan que ce lieu était abandonné; que l'arrière-garde des ennemis était déjà à Gargnano, et qu'ils se retiraient à Riva. Cette nouvelle lui fit presser sa marche, et bientôt il arriva à Salo, qu'il trouva effectivement abandonné. MM. d'Albergotti et de Dillon se mirent à la suite des ennemis avec les grenadiers et les dragons, et M. le duc de Vendôme renvoya la cavalerie au camp à cause de la difficulté du chemin qu'elle aurait eu à tenir; il était tellement serré entre le lac et la montagne qu'il ne pouvait y passer que quatre hommes de front.

MM. d'Albergotti et de Dillon trouvèrent l'arrière-garde de l'armée ennemie composée de deux mille hommes d'infanterie, sur le bord d'un ravin auquel elle était adossée; ils la forcèrent de le repasser; mais, s'étant postée de l'autre côté et ayant occupé une tour qui défendait le chemin, il devint impossible de l'attaquer, et l'on se borna à escarmoucher jusqu'à l'entrée de la nuit; le feu des grenadiers, qui dura pendant quatre heures fit perdre beaucoup de monde aux ennemis. Les troupes du roi eurent cinquante hommes tués ou blessés; du nombre des derniers fut M. de Bertholot.

M. le prince Eugène, en décampant de Salo, avait envoyé sa cavalerie par le val Sabbia, pour gagner la Rocca d'Anfo,

tandis que son infanterie suivait le chemin de Riva. M. de Toralba, qui, d'après les ordres de M. de Vendôme, s'était avancé le jour du combat sur Brescia, se mit à la poursuite de cette cavalerie; mais il n'avait d'infanterie avec lui que quatre compagnies de grenadiers et quelques habitants du val Sabbia qui prirent les armes; d'ailleurs les ennemis firent leur retraite avec une telle diligence, qu'il ne put les joindre. On s'empara seulement d'une partie de leurs équipages, qu'ils avaient abandonnée et de six pièces de canon qu'ils avaient jetées dans le lac près de Maderno. M. de Laubepin avec sa flottille bloqua leurs barques dans le port de Gargnano, et, pendant plusieurs heures, canonna la colonne de leurs troupes qui marchait le long de la rive du lac.

M. de Guerchois avait, de son côté, exécuté les manœuvres que M. le duc de Vendôme lui avait prescrit de faire sur le bas Adige pour y retenir le corps que les ennemis y avaient envoyé. Le même jour où ce général les avait combattus à Calcinato, M. de Guerchois avait passé la rivière au pont de Badia, et, ayant remonté jusqu'à Begosso, il avait fait quelques prisonniers de ce corps; mais le général Paté, qui le commandait, s'étant mis en devoir de l'attaquer avec sept bataillons et quelque cavalerie, il se retira à Badia. Le général Paté ne resta pas longtemps dans cette partie : sur un ordre qu'il reçut de M. le prince Eugène, il prit le chemin de Vérone, pour être à portée d'y joindre l'armée, qui gagnait Riva et Torbole.

Il eût été difficile de commencer la campagne par un début plus glorieux que d'avoir, en cinq jours, gagné une bataille et chassé les impériaux de tout le Brescian; mais M. le duc de Vendôme jugea n'avoir pas fait assez, et devoir prendre des mesures pour les empêcher, non-seulement de rentrer dans

le pays, mais aussi de pénétrer par le côté de l'Adige. Telles furent, en conséquence, ses dispositions Le 25 MM. de Medavi et de Dillon marchèrent avec douze bataillons à Salo et à la Rocca d'Anfo pour fermer les passages de cette partie, rompre les chemins et rendre impraticables les moindres sentiers. MM. d'Albergotti et de Saint-Pater se mirent en marche, le même jour, avec vingt-neuf bataillons, deux régiments de cavalerie, un de dragons et une brigade d'artillerie, pour aller occuper, à la rive droite de l'Adige, tous les postes depuis Ferrara jusqu'à Rivoli. Trois bataillons et deux régiments de dragons se rendirent à Badia pour renforcer le corps de M. de Guerchois, et garder l'Adige depuis son embouchure jusqu'à Carpi. MM. de Saint-Fremont et d'Estrades furent destinés à commander dans cette partie. Le même jour, M. le duc de Vendôme avec neuf bataillons alla camper à Desenzano et fit cantonner la cavalerie depuis Carpenedolo et Goito jusqu'à Mantoue, sous le commandement de MM. de Forsat, de Rennepont et de Bissy; son dessein était de l'y laisser pour la faire subsister plus facilement, jusqu'à ce qu'on se fût bien établi aux postes de la Rocca d'Anfo et de Ferrara, et de la porter ensuite sur l'Adige avec les neuf bataillons qui campaient près de Desenzano, pour garder cette rivière depuis Rivoli jusqu'à Carpi, et pouvoir, en s'assurant des moyens d'empêcher les impériaux de la passer, se procurer celui d'envoyer un corps de cavalerie à M. le duc de la Feuillade en Piémont.

M. d'Albergotti n'arriva à la vue de Ferrara que le 28. Les ennemis l'y avaient prévenu. Il trouva ce poste et le Monte-Baldo occupés par dix bataillons de leurs troupes. La position lui parut si avantageuse qu'il jugea ne devoir pas les attaquer; il se contenta de les canonner pendant tout le jour, et se replia sur Rivoli, où il campa toutes ses troupes.

Sur le compte qu'il rendit à M. le duc de Vendôme, ce général marcha le 29 de Desenzano à Castel-Novo avec l'infanterie qu'il avait avec lui, et, le lendemain, il joignit M. d'Albergotti à Rivoli; il s'y fit suivre par la cavalerie qui était aux ordres de MM. de Forsat, de Rennepont et de Bissy; de sorte que la plus grande partie de l'armée s'y trouva rassemblée.

Le premier mai il s'avança vers Ferrara pour reconnaître la position des ennemis et les moyens de les en chasser; mais il vit par lui-même qu'il n'était pas possible, sans courir le risque de perdre beaucoup de monde, de les attaquer ni à Ferrara ni au Monte-Baldo; il se borna, en conséquence, à chercher les moyens de rendre à M. le prince Eugène ces postes inutiles à l'objet qu'il pouvait avoir de déboucher par le pays entre l'Adige et le lac de Garde. Pour y parvenir, il se détermina à y faire un camp retranché, profitant pour cet effet d'une chaîne de hauteurs fort élevées et de rochers escarpés qui barrait entièrement le pays, depuis la cassine de La Sega, située sur l'Adige vis-à-vis de Pontone, jusqu'à la Rocca del Garda sur le lac. C'était une étendue de quatre à cinq milles, dont le centre était à Cavagion; le terrain était par lui-même d'un accès si difficile et les endroits faibles si faciles à retrancher, que M. le duc de Vendôme espéra que le travail qu'il fit commencer le jour même serait achevé avant que les ennemis fussent en force, et que le poste serait tel qu'il les arrêterait, fussent-ils au nombre de soixante mille hommes.

En attendant qu'il fût en état, il fit occuper Bussolengo, et y envoya six pièces de canon pour détruire les bateaux que les ennemis avaient rassemblés vis-à-vis de ce lieu au nombre de quatre-vingts. Le cours de l'Adige, depuis Bussolengo jusqu'à Carpi, était d'environ trente milles; mais, au-dessous de Vérone cette rivière était si large et si rapide, que M. le duc de

pour empêcher le prince Eugène de jeter
r de pénétrer dans le Mantouan, il suffi-
tes le long de la rive droite, à la distance
is des autres.

M. de Guerchois, ayant reçu le renfort
ıdôme lui avait envoyé, et ayant alors à
ons, trois régiments de dragons et un de
ugmenter les retranchements de Badia et
t aussi retrancher le village de Masi pour
ı pont, fit jeter un autre pont à Casta-
ne, pour communiquer avec M. le duc
sa ses troupes de manière à pouvoir les
circonstances pourraient l'exiger et pro-
Pô et la Polésine de Rovigo.

n côté s'enfonça dans les montagnes du
:e bataillons qui étaient à ses ordres, et
droite à Gargnano sur le bord du lac,
:a d'Anfo. Il retrancha son poste ainsi
descendaient du Tyrol dans le Brescian par le pays entre le lac de Garde et le lac d'Idro.

Par cette disposition générale, tous les passages depuis le Tyrol et le Trentin jusqu'au Ferrarais étaient fermés aux impériaux; il ne leur restait de moyens de communiquer par terre avec le duc de Savoie, que par l'État ecclésiastique et le pays de Gênes. M. le prince de Vaudémont prit des mesures pour les priver aussi de cette voie, en engageant le duc de Massa à livrer aux troupes d'Espagne son château de Lavenza, situé sur la rivière de Magra aux confins du pays de Gênes, et les empêcher lui-même de faire passer à travers son pays des recrues ou d'autres secours en Piémont. Les Espagnols occupaient déjà

dans cette partie de l'Apennin le château d'Ulla, et ces deux postes étaient bien pourvus d'artillerie et de munitions de guerre.

M. le duc de Vendôme, en rendant compte au roi de la situation avantageuse dans laquelle il avait mis les affaires en Lombardie, parut persuadé que, malgré les renforts considérables que M. le prince Eugène avait déjà reçus d'Allemagne et ceux qu'il devait encore recevoir à la fin du mois, les difficultés insurmontables que ce prince trouverait à pénétrer, soit dans le Brescian, soit dans le Véronais à la droite de l'Adige, soit dans la Polésine de Rovigo, lui feraient perdre toute idée d'entreprise et abandonner le système de soutenir la guerre en Italie pour lequel il avait toujours insisté à Vienne; qu'en conséquence bientôt toutes les forces de l'empereur reparaîtraient sur le Rhin, et que le duc de Savoie n'aurait plus qu'à chercher à rentrer dans les bonnes grâces du roi; mais que cependant rien ne devait faire différer de mettre le siége devant sa capitale, et que pour fournir à M. le duc de la Feuillade le moyen de hâter cette opération, il allait lui envoyer des renforts. En effet, le 5 mai il fit partir pour le Piémont dix-huit escadrons, dont dix des troupes d'Espagne et huit de celles de France. On envisagea à la cour, sous le même point de vue que M. le duc de Vendôme, la situation générale des affaires d'Italie; mais il paraît qu'on n'y avait pas, sur ce qui regardait en particulier le siége de Turin, des idées aussi satisfaisantes. Plusieurs motifs firent craindre qu'on ne se fût indiscrètement engagé dans cette entreprise. Premièrement on venait de perdre, au siége de Barcelone, M. de Lapara, qui devait en avoir la direction; on n'avait pour le remplacer que M. de Tardif, sur l'expérience et les talents duquel on ne pouvait compter comme sur ceux de ce célèbre ingénieur. En second lieu, les avis sur

le choix des attaques étaient encore partagés, et M. le maréchal de Vauban persistait à désapprouver le projet de M. le duc de la Feuillade. En troisième lieu, on eut sujet de croire qu'on ne devait rien espérer des bonnes dispositions du duc de Savoie. M. de Chamillart ne dissimula point ses inquiétudes à M. le duc de la Feuillade, et l'on voit par la lettre qu'il lui écrivit le 3 mai, qu'effrayé de l'entreprise, il lui laissa même la liberté de l'abandonner.

Mais, lorsque cette lettre parvint à M. de la Feuillade, il n'était plus temps. Dès les premiers jours du mois de mai, tandis que M. le duc de Vendôme prenait une position capable d'assurer la tranquillité de ses mouvements, il avait commencé à faire marcher ses troupes d'un côté sur l'Orco et de l'autre sous Suse, pour être toutes rassemblées sur ces deux points le 7 mai, et pouvoir marcher le 13 à Turin. Il paraît d'ailleurs par la réponse qu'il fit à M. de Chamillart, qu'encouragé par la situation avantageuse des affaires, autant que par la bonne volonté et le bon état des troupes, qui étaient presque complètes, au moyen de près de vingt-deux mille hommes de recrues que le roi avait fait passer pendant l'hiver en Italie, il était persuadé que le duc de Savoie, pour n'être point enfermé dans Turin, prendrait le parti de s'en éloigner avec sa cavalerie, et que rien ne s'opposerait au succès de son entreprise.

Cependant ce prince, malgré l'interruption de toutes ses communications tant avec l'Allemagne qu'avec l'armée du prince Eugène, était parvenu à recruter les troupes qui lui restaient ; et l'on sut avec certitude que son infanterie et celle de l'empereur qui faisait partie de son armée consistaient en onze mille hommes, et sa cavalerie en cinq mille chevaux. Toutes ces troupes étaient dans Turin, ou à Coni, ou dans le Mondovi

et l'Astesan. Mais, outre cela, ce prince avait ses milices et les Vaudois, qui pouvaient, pendant que ses troupes réglées avec les impériaux seraient occupées à défendre sa capitale, garder le reste de son pays et inquiéter l'armée de siége. On sut aussi que pour éloigner les approches et pouvoir disputer longtemps ses dehors, il avait fait construire un grand nombre de redoutes autour de Turin et de nouveaux retranchements au faubourg de la droite du Pô et à la hauteur des Capucins.

Les difficultés que ces dispositions pouvaient faire éprouver dans l'opération du siége et le nombre de troupes que M. le duc de Savoie pouvait employer à la défense de sa capitale n'arrêtèrent point M. le duc de la Feuillade. M. le duc de Vendôme de son côté chercha à dissiper les inquiétudes de la cour en lui faisant envisager l'avantage de sa position et en assurant M. de Chamillart de la résolution où il était de tout employer pour le succès du siége et même d'envoyer de nouvelles troupes à M. de la Feuillade, pour peu qu'il jugeât en avoir besoin.

Cependant le prince Eugène se disposait à se mettre en force sur l'Adige. La cavalerie impériale qui avait hiverné dans le Brescian était déjà arrivée dans le val Polesella et devait, suivant le rapport des émissaires, descendre dans peu à San-Michele près de Vérone. L'infanterie était encore dans le pays appelé le Quatro Vicariati, dans les environs de Brentonico, sur la rive gauche du lac de Garde, et M. le prince Eugène s'était avancé à Ala, où il avait établi son quartier général. Il venait d'être joint par un renfort de trois mille hommes, et il tirait du Tyrol six mille paysans armés qu'il destinait à garder la frontière du Trentin lorsqu'il s'avancerait avec son armée dans les plaines du Véronais.

Ces premières dispositions de la part de M. le prince Eugène ne donnèrent pas plus d'inquiétude à M. le duc de

Vendôme que la situation de M. le duc de Savoie n'en donna à M. le duc de la Feuillade. Mais, successivement, on fut informé de mouvements plus menaçants, et M. le duc de Vendôme ayant appris, vers le 15, que de nouvelles troupes étaient descendues à San-Michele, où le prince Eugène était arrivé lui-même, et que depuis Pontone jusqu'à hauteur de Rovigo il se trouvait déjà quatre mille hommes répandus dans différents postes, il fit partir M. de Saint-Fremont pour aller prendre le commandement sur le bas Adige, et lui donna ordre d'envoyer M. de Saint-Pater, avec deux régiments de dragons, jusqu'à l'embouchure de cette rivière, pour éclairer le pays entre la rive droite et le Pô. Comme il n'y avait encore, depuis Bussolengo jusqu'aux îles de Villa-Bona et de Rovigo, que dix bataillons et trente-quatre escadrons, M. de Saint-Fremont fit des représentations sur le danger, dans la position qu'avaient prise les ennemis, d'avoir aussi peu de troupes pour garder une étendue de trente milles; mais M. le duc de Vendôme se contenta de faire élever sur la rive droite de la rivière, dans les endroits susceptibles de passage, des redoutes dont les feux se croisaient, et jugea ce moyen suffisant pour empêcher de jeter des ponts jusqu'à ce que M. le prince Eugène parût avec des forces plus considérables de l'autre côté de la rivière. Son projet était de ne laisser alors dans son camp retranché entre l'Adige et le lac, que trente et un bataillons et six escadrons, qui occuperaient des postes jusqu'à hauteur de Vérone, et de placer le reste de l'armée depuis le Lazareth jusqu'à Castagnaro.

En arrivant à Badia le 16, M. de Saint-Fremont apprit que les ennemis avaient six cents chevaux et du canon à Terrazzo, Marega et Begosso, éloignés de trois milles de Carpi et de deux milles seulement de Castel-Baldo, et qu'un corps de trois mille

hommes se retranchait derrière la Fratta dite Rabbiosa près du pont Alto, qui avait été précédemment rompu. Ce corps n'était qu'à deux milles et demi de Masi, dont les retranchements n'étaient pas encore achevés ; mais M. de Guerchois avait fait faire des coupures et des abatis d'arbres sur toutes les avenues de ce poste. D'ailleurs on sut que les ennemis n'avaient point encore de troupes au delà vers la partie basse de l'Adige, excepté quelques partis de cavalerie qui battaient l'estrade ; cela n'empêcha pas M. de Saint-Fremont d'envoyer, suivant l'ordre de M. le duc de Vendôme, les deux régiments de dragons de Lautrec et de Belabre jusqu'à l'embouchure du grand bras de l'Adige dans la mer, où ils occupèrent les villages de Tornova, Cavarzere, Loreo et Retinella.

Ces différents lieux étaient éloignés d'environ cinquante milles de Badia ; mais M. le duc de Vendôme en envoyant ces troupes aussi loin des premiers postes de M. de Saint-Fremont jugea qu'elles ne pouvaient y être compromises, étant couvertes par l'Adige, et qu'elles y étaient nécessaires, non-seulement pour éclairer les démarches des ennemis, mais aussi pour les empêcher de jeter un pont à Cavarzere, comme ils l'avaient fait dans les campagnes précédentes. En passant l'Adige dans cet endroit, ils auraient pu traverser ensuite le canal Dosso qui sortait des grands marais de Rovigo, et, laissant l'Adigetto à leur gauche, passer à Adria la naville appelée Condotto della campagna vecchia de San-Stefano, et de là s'avancer vers le canal Blanc, soit pour tenter de le passer, soit pour jeter un pont sur le Pô, ou remonter entre ce fleuve et le canal Blanc pour s'approcher d'Ostiglia ; mais M. de Saint-Fremont, en expliquant à la cour les différents mouvements que les ennemis pourraient faire dans cette partie si on leur laissait la liberté d'y passer l'Adige, ne parut point inquiet de ce qu'ils pourraient entre-

prendre, parce qu'il était à portée non-seulement de leur disputer le passage des navilles et du canal Blanc, mais aussi de faire passer le Pô à des troupes sur le pont de bateaux qu'il rétablit, par ordre de M. le duc de Vendôme, à Stellata. Il jugeait d'ailleurs que les ennemis n'iraient point se jeter dans un pays rempli de marais et coupé d'une infinité de ruisseaux, au delà duquel ils auraient encore à passer le canal Blanc ou le Pô.

Il ne fut pas si rassuré sur la partie qu'il avait personnellement à défendre, c'est-à-dire les îles de Rovigo et de Villa-Bona, lorsque le 20 il apprit que le corps des ennemis qui occupait Terrazzo, Begosso, Castel-Baldo et Marega était augmenté jusqu'au nombre de treize mille hommes. Quoique alors les retranchements qu'avait commencés M. de Guerchois fussent dans leur état de perfection, il y en ajouta de nouveaux le long de l'Adige, depuis Badia jusqu'à Lusia et fit retrancher les têtes du pont de Stellata, qui fut gardé par un détachement de la garnison de la Mirandole. M. le duc de Vendôme, de son côté, ne doutant plus que le projet de M. le prince Eugène ne fût de porter le fort de la guerre sur l'Adige, et les retranchements du camp entre cette rivière et le lac de Garde étant achevés[1], fit le 22 une disposition générale pour les soixante et treize bataillons et soixante et onze escadrons, tant des troupes françaises que de celles d'Espagne dont l'armée se trouvait alors composée, indépendamment de deux bataillons espagnols qui furent destinés à rester dans les retranchements du haut Oglio.

Pendant cette disposition il resta 1° dans les montagnes du

[1] Ceux que faisait M. de Medavi, dans la partie entre le lac de Garde et celui d'Idro, n'étaient pas aussi avancés à cause de la difficulté du travail dans les montagnes et les rochers. Ils ne devaient être dans leur état de perfection qu'à la fin du mois de juin.

Brescian, depuis la Rocca d'Anfo jusqu'à Gargnano et Salo, treize bataillons sous les ordres de M. de Medavi;

2° Dans le camp retranché entre l'Adige et le lac de Garde et sur la rivière jusqu'à Bussolengo, trente et un bataillons et six escadrons, commandés par M. d'Albergotti;

3° Le long de l'Adige, depuis la hauteur de Vérone jusqu'à Castagnaro sur le canal Blanc, treize bataillons et cinquante-trois escadrons campés sur deux lignes. M. le duc de Vendôme se réserva le commandement de cette partie et désigna Opeano pour son quartier général; mais il ne quitta point encore Rivoli;

4° Sur le bas Adige, sept bataillons et douze escadrons sous les ordres de M. de Saint-Fremont;

5° A Mantoue, Modène, la Mirandole et autres postes, neuf bataillons. Mais on voit, par une lettre de M. le duc de Vendôme, que peu de jours après il tira de la Mirandole et de la citadelle de Modène deux bataillons, qui joignirent le corps de M. de Saint-Fremont à Badia; de sorte qu'il ne resta à Modène qu'un bataillon, et que la Mirandole, ainsi que les postes du plat pays tant dans le Mirandolais que dans le Mantouan, tels que Ponte-Molino, Ostiglia, Revere, Borgoforte, etc. ne furent plus gardés que par des détachements. Dans la position que prirent les troupes, elles occupaient une étendue de plus de cent cinquante milles; mais elles se communiquaient facilement, celles du Brescian avec le camp retranché par le lac au moyen de galiotes et de barques; celles du camp retranché avec celles qui étaient répandues le long de l'Adige n'étaient séparées par aucun obstacle, et ces dernières avaient par le pont de Castagnaro leur communication avec le corps de M. de Saint-Fremont. Il paraît, suivant les combinaisons de M. le duc de Vendôme, que toutes les parties étaient en état de s'en-

tre-secourir mutuellement, et que les mouvements pouvaient se faire avec assez de diligence pour être en état d'arrêter les ennemis partout où ils pourraient tenter un passage.

Leurs troupes étaient répandues sur une ligne à peu de chose près aussi étendue que celle que formait l'armée des deux couronnes; mais il s'en fallait beaucoup qu'elles fussent aussi nombreuses; d'ailleurs celles qu'ils avaient dans le Brescian, devant M. de Medavi, n'avaient aucune communication par le lac de Garde avec celles qui occupaient Ferrara et le Monte-Baldo; elles ne pouvaient se joindre que par la tête du lac en suivant le chemin de Riva et de Torbole pour entrer dans la vallée de l'Adige. Partout ils étaient inférieurs; ils n'avaient devant M. de Medavi que six cents hommes de troupes réglées et quatorze cents paysans; trois mille hommes et autant de paysans à Ferrara et au Monte-Baldo, sous les ordres de M. de Harrach; sept mille hommes depuis San-Martino près de Vérone, où était M. le prince Eugène, jusqu'à Bonavigo, près de Porto, et neuf mille depuis Porto jusqu'au bas de l'Adige, sous le commandement de M. Paté, qui avait son quartier général à Castel-Baldo. Toutes ces troupes n'excédaient pas vingt mille hommes dont quatre mille de cavalerie. Suivant les différentes nouvelles, M. le prince Eugène attendait encore sept mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux, ce qui devait former une armée de trente mille hommes, mais toujours fort inférieure à celle des deux couronnes; plusieurs avis assuraient même que les Palatins et les troupes de Saxe-Gotha avaient reçu ordre de suspendre leur marche. On avait aussi nouvelle que M. le prince Eugène ne devait plus compter sur les renforts ni de l'armée que le prince de Bade commandait sur le Rhin ni de celle des alliés aux Pays-Bas, parce que la première venait de recevoir un échec considérable, ayant été chassée par M. le

maréchal de Villars des lignes de la Moder et forcée de lever le blocus du Fort-Louis, et que la seconde se trouvait fort inférieure à celle que M. le maréchal de Villeroy commandait en Flandre; d'ailleurs les Hollandais craignaient pour leur propre pays, et on ne présumait pas que l'empereur ni le duc de Savoie parvinssent à leur persuader de préférer le salut de l'Italie à leur propre sûreté.

Ces circonstances, jointes à la confiance qu'avait M. le duc de Vendôme dans la position qu'il venait de prendre, le confirmèrent dans l'idée où il était que le prince Eugène n'aurait aucun moyen de former des entreprises capables ni de lui ouvrir les portes de l'Italie, ni d'apporter des obstacles au siége de Turin.

M. le duc de la Feuillade était déjà établi devant la place, après avoir, comme on l'a dit précédemment, rassemblé ses troupes partie sur l'Orco, partie dans les environs de Suse. Les premières avaient campé, le 7 mai, à Montanaro, peu loin de Chivas, où il s'était rendu le même jour; tandis que dans le même temps M. de Gévaudan assemblait sous Suse vingt et un bataillons et dix escadrons. Il destina six bataillons et dix escadrons pour l'escorte des convois de vivres et d'artillerie, et treize bataillons pour rester dans les places et les différents postes du plat pays; mais une partie de ces dernières troupes devait rejoindre l'armée lorsque la tranchée serait ouverte et poussée à un certain point pour pouvoir faire passer un corps à la droite du Pô et resserrer entièrement la place.

Ce fut le 9 qu'il se mit en mouvement pour mener l'armée devant Turin. Ce jour-là les troupes assemblées sur l'Orco passèrent cette rivière, ensuite le Malone, et campèrent la droite vers Lombardore, la gauche à San-Benigno où fut le quartier général.

Le 10 ces troupes allèrent camper à Nole, près de Cirié. On jeta des ponts sur la Stura, qu'elles passèrent le 11 pour aller aux cassines de Robassomero, où elles prirent leur camp.

Le 12 elles marchèrent à Druent, où M. de Gévaudan les joignit avec un régiment de dragons des troupes qu'il amenait de Suse, et qui arrivèrent ce même jour dans les environs de Caselette avec un convoi d'artillerie.

Le 13 M. de Gévaudan avec ces troupes se porta à Pianezza, et l'armée alla prendre à portée de Turin la même position qu'elle avait occupée l'année précédente, la droite à Lucento, la gauche au Parc appuyant au Pô, l'infanterie en première ligne et la cavalerie en seconde ligne.

Le 14 M. le duc de la Feuillade envoya l'artillerie et les pontons au camp de M. de Gévaudan, et lui ordonna de jeter deux ponts sur la Doire, l'un à Lucento, l'autre à Pianezza, et le même jour l'armée commença à travailler à des lignes depuis cette rivière jusqu'au bas Pô. Ce n'était que lorsqu'elles seraient achevées que M. de la Feuillade se proposait de passer la Doire, pour s'approcher plus près de Turin en laissant dans ces lignes quinze bataillons, jusqu'à ce qu'elles fussent perfectionnées.

Le 19 M. de Guerchy passa la Doire à Pianezza, avec deux compagnies de grenadiers et les hussards, pour reconnaître les débouchés des ponts qu'on venait d'établir. Les hussards poussèrent une garde des ennemis dont on fit quelques prisonniers.

Les lignes ayant été achevées le 20, M. le duc de la Feuillade marcha à Pianezza, où il joignit le corps commandé par M. de Gévaudan, passa la Doire sur deux colonnes, et alla camper à la hauteur de Grugliasco, la droite au grand chemin de Rivoli à Turin, la gauche à Colegno. La chapelle de Notre-Dame de Lause, qui était en avant du camp, fut occupée par dix compagnies de grenadiers. Il resta dans les lignes dix-huit

bataillons et dix escadrons, sous les ordres de M. d'Arène. On apprit ce jour-là que M. le duc de Savoie avait retiré d'Asti les troupes qui y étaient et qu'il n'avait laissé dans le château que quarante hommes de troupes réglées et quelques milices.

Le 22, à la pointe du jour, l'armée s'ébranla et, marchant sur quatre colonnes, s'avança droit à Turin. L'avant-garde, composée des hussards et de cinq cents chevaux, commandés par M. le chevalier de Miane, trouva à hauteur des Camaldules quelques escadrons des ennemis qu'elle força de rentrer dans la ville, après avoir perdu environ cinquante cavaliers et plusieurs chevaux. L'armée s'étendit alors par sa droite et marcha en bataille jusqu'à hauteur du camp qu'elle avait occupé l'année précédente. On plaça les grenadiers à la cassine Porporata et dans quelques autres plus avancées, après quoi M. de la Feuillade fit asseoir le camp, dont la gauche appuya au rideau de la Doire, la droite à une grosse haie bordée de cassines à cent pas au delà du chemin de Pignerol. Trois bataillons et dix escadrons des troupes restées dans les lignes, sous les ordres de M. d'Arène, rentrèrent à l'armée; elles ne furent occupées alors que par quinze bataillons commandés par M. de Marsilly.

Dès que le camp fut établi, on commença à travailler à des lignes de contrevallation depuis la Doire jusqu'au chemin de Rivoli à Turin. Comme on n'avait pu pousser la droite du camp jusqu'au Pô, dans la crainte de s'exposer au canon des hauteurs de la rive droite dont les ennemis étaient les maîtres, M. le duc de la Feuillade, ayant reconnu plus particulièrement le terrain, l'étendit jusqu'à un ravin profond, qui le rapprocha de quelques centaines de toises, et, pour fermer l'investissement de cette partie, il fit tracer dans le reste du terrain un retranchement et des redoutes.

Les jours suivants furent employés à perfectionner les lignes, à y faire des communications, et à lier par une espèce de parallèle une ligne de cassines qui se trouvaient en avant et sur le front de la contrevallation à la même distance de la place que la cassine Porporata. On travailla aussi à former les dépôts, l'un à la droite du camp, l'autre à Lucento pour la gauche. Ce qui arriva dans la suite rend tellement intéressants les moindres détails relatifs aux dispositions de M. le duc de la Feuillade, qu'on ne peut se dispenser de rapporter ici dans son entier la lettre par laquelle il en rendit compte à la cour.

Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. de Chamillart.

Du camp devant Turin, 30 mai 1706[1].

Les lignes de contrevallation sont entièrement achevées, mon cher beau-père, ayant un fossé de douze pieds de large sur sept à huit de profondeur; la droite de ces lignes est appuyée à deux cent cinquante toises près du Pô, à hauteur du moulin de la Marinette, et la gauche à la Doire à cent cinquante toises au-dessous du château de Lucento; les lignes de circonvallation ne pourront être achevées que le 2 ou le 3 du mois prochain; elles se joindront par la droite a celles de contrevallation, sur le chemin de Moncaglieri, avec une grosse redoute palissadée qui est déjà faite. Cette disposition empêche les ennemis de pouvoir communiquer à Moncaglieri en deçà du Pô.

Dans la nuit du 26 au 27 nous avons tiré une ligne de communication de la maison appelée la Porporata à une grande cassine qui est à cent soixante et dix toises sur la droite, et plus avancée de cent toises vers la citadelle; de cette cassine avancée, nous avons poussé une parallèle par la droite et par la gauche, savoir: quatre cents toises par la droite et par là qui se termine à une grande cassine, et deux cents par la gauche, qui borde le grand chemin de Turin à Rivoli. Dans la nuit du 27 au 28 nous avons fait deux épaulements à la place des murs du jardin de la Porporata, que les ennemis ont abattus, et

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1966, n° 216.

une communication de l'épaulement le plus avancé à la gauche de la susdite parallèle.

Nous avons fait aussi une autre ligne de communication, qui part des lignes de contrevallation, pour aller communiquer à deux grosses cassines qui sont entre le chemin de Rivoli et celui de Colegno, mais plus proches de ce dernier, dont la plus avancée vers la citadelle est à deux cent cinquante toises des susdites lignes de contrevallation. Dans la nuit du 28 au 29 nous avons continué d'élargir et d'élever nos travaux, et nous avons fait deux communications à la droite de la parallèle, au moyen desquelles on y vient à couvert des lignes de contrevallation ainsi que de plusieurs chemins creux qui vont à Turin; de la façon dont ce commencement d'attaque est disposé, on pourra y arriver par sept endroits à couvert. Cette nuit nous pousserons la parallèle par sa gauche de deux cent soixante et dix toises, allant à une grosse cassine où nous avions déjà fait par avance une communication, dans la nuit du 27 au 28; de cette cassine nous tirerons une autre communication de deux cents toises, allant à la cassine du major de Turin, qui est située près de la grande Bialiaire Susine et du rideau escarpé de la droite de la Doire, et de cet endroit nous espérons tirer après-demain, la nuit, une grande parallèle de cinq cents toises pour nous fermer, qui ira se joindre à la première, au grand chemin de Rivoli, près de la Porporata.

A l'égard du projet de porter un corps de troupes de l'autre côté du Pô, et de déposter les ennemis à la hauteur de Moncaglieri, je n'oublierai rien pour l'exécuter le plus tôt possible. Toute la cavalerie des ennemis, composée, en y comprenant les Allemands, de trente-quatre escadrons, à cent vingt maîtres par escadron, en comptant les hussards, est campée actuellement audit Moncaglieri; ils y ont un pont de bateaux, dont la tête en deçà est soutenue par deux grosses redoutes bien palissadées, gardées par deux bataillons; ils n'osent faire passer en deçà que de très-petits partis, et ont eu la prudence jusqu'ici de ne point tenter d'y faire aucun fourrage.

Je compte d'ouvrir la tranchée dans les formes la nuit du 2 au 3;

je crois pouvoir vous répondre de la sûreté de nos flancs contre les sorties de M. le duc de Savoie; ainsi dès que nos batteries seront bien établies, je songerai, préférablement à tout, à passer de l'autre côté du Pô; je ne puis vous mander positivement où je passerai. Je laisserai M. de Chamarande au siége avec cinquante-trois bataillons, en comptant les deux de l'artillerie et celui de Beltramby, et avec quinze escadrons; il me paraît que cela suffit pour ne rien craindre avec de bonnes lignes de contrevallation et de circonvallation. Nous avons fait nos lignes si bonnes depuis la petite Doire jusqu'au bas Pô, que nous sommes en état de conserver toujours notre communication avec le Milanais; elles seront, dans quatre jours, toutes palissadées et flanquées de bonnes redoutes quasi à la portée du pistolet les unes des autres; je les ferai garder par un détachement de deux hommes par compagnie des cinquante bataillons destinés au siége, lequel se relèvera tous les jours de prêt. M. de Marsilly y restera commandant, et il y aura toujours deux colonels commandés audit détachement. L'abondance est dans le camp, et, par ce moyen, elle y sera conservée; le bataillon de Beltramby restera au château de Lucento, où j'ai fait faire un bon retranchement, et les troupes campées à notre gauche en deçà de la Doire peuvent se porter, en moins d'une demi-heure, au retranchement de M. de Marsilly, en passant sur les deux ponts que nous avons à Lucento; j'ai fait tirer une ligne avec un grand fossé, depuis la petite Doire, en deçà, jusqu'à un petit naville où est appuyé notre gauche, et j'ai fait jeter partie de l'eau dudit naville dans le fossé, et le reste dans la prairie, qui en forme l'inondation, et où personne ne peut passer. Nous aurons, le 10 juin, nos dépôts d'artillerie dans le camp, à l'exception des poudres, que nous tirerons à mesure que nous en aurons besoin. Nous avons deux établissements de fours, un à Lucento et l'autre à notre droite en deçà, et des vivres jusqu'à la fin de septembre. Je souhaite que sa majesté soit contente de mon arrangement. Il me restera, pour passer le Pô, douze bataillons choisis et cinquante-huit escadrons, parmi lesquels il y en aura dix-neuf de dragons, qui peuvent servir d'infanterie comme de cava-

lerie. L'armée est pleine de bonne volonté et en fort bon état, tant l'infanterie que la cavalerie. Il y a dans Turin un détachement de cinq cents chevaux de cavalerie ou de dragons, dont il nous est déjà venu plus de trente vedettes. Je suis, mon cher beau-père, etc.

P. S. Nous apprîmes hier, par la réjouissance des ennemis, la confirmation de la levée du siége de Barcelone; je crois qu'un événement aussi fatal rend la prise de Turin plus indispensable que jamais; je ne crois point qu'on puisse naturellement l'empêcher, pourvu que M. le duc de Savoie ne reçoive point de nouvelles forces; mais, comme nos malheurs de Catalogne mettent les ennemis hors de toute crainte de ce côté-là, il y a lieu de penser qu'ils voudront faire leurs efforts pour sauver M. le duc de Savoie, en lui envoyant quelques troupes, lesquelles pourront débarquer à Oneglia. Il me paraît qu'on ne peut trop songer à y remédier de bonne heure, et je n'en connais de moyen que d'investir Turin et d'obliger M. le duc de Savoie de se retirer avec sa cavalerie; je réponds de le faire, pourvu que l'on me donne dix bataillons de plus et les huit nouveaux escadrons de dragons ou de cavalerie qui m'ont été promis; c'est à vous, mon cher beau-père, d'en rendre compte au roi, et à lui de décider promptement, selon les nouvelles qu'il aura des décisions des ennemis et du nombre de leurs forces en Lombardie et en Allemagne. Adieu, mon cher beau-père; je vous embrasse de tout mon cœur, et je plains avec une juste douleur le roi, l'État et moi.

Quoique le principal objet de M. le duc de la Feuillade, après son établissement devant Turin, fût de faire tous ses efforts pour obliger la cavalerie de M. le duc de Savoie, qui campait à Moncaglieri, de s'éloigner, et quoique, au moyen des troupes que lui avaient déjà envoyées M. de Vendôme et M. le prince de Vaudémont, il eût à ses ordres soixante-cinq bataillons et soixante et treize escadrons, il jugea devoir différer son

entreprise pour faire commencer sous ses yeux l'attaque de Turin.

Dans la nuit du 2 au 3 juin on ouvrit la tranchée dans toutes les formes devant la citadelle, suivant le projet qu'il avait formé. On commanda pour cette opération dix bataillons, cinq compagnies de grenadiers détachées, huit cents chevaux et trois mille travailleurs, sous les ordres de MM. de Chamarande, de Carcado et de Montet. On établit pendant cette nuit, à quatre cent cinquante toises du corps de la citadelle, une parallèle d'environ mille toises; le travail ne fut point troublé par les assiégés; leur canon ne commença à tirer que le 3, à la pointe du jour.

La seconde tranchée fut relevée par M. le comte d'Estaing et par le même nombre de troupes; mais celui des travailleurs fut réduit à mille.

Les jours suivants, le feu du canon de la place fut très-vif, mais peu meurtrier; on travailla avec beaucoup d'activité aux moyens de l'éteindre, et, le 8 au soir, on commença à tirer de douze mortiers, ce qui favorisa le travail des communications et l'établissement de la parallèle des batteries. Elle fut portée à trois cents toises de la palissade, et on traça sur cette parallèle des emplacements pour soixante pièces de vingt-quatre et douze mortiers. Comme M. de la Feuillade décida, d'après le système de M. le maréchal de Vauban, qu'aucune de ces pièces ne tirerait que lorsque toutes les batteries seraient en état; d'ailleurs, également satisfait et de l'avancement des travaux et de ses dispositions, tant pour l'attaque de la place que pour la sûreté de son camp, il jugea sa présence moins nécessaire au siége et devoir profiter du temps qu'exigeait l'établissement des batteries, pour exécuter son projet de passer le Pô avec un corps pour resserrer entièrement la place; mais,

avant de se mettre en marche, il envoya M. de Marignan à Turin, pour offrir de la part du roi aux princesses de Savoie des passe-ports, en cas qu'elles désirassent sortir de la ville. M. de Marignan fut reçu à la porte, et le duc de Savoie lui fit dire que les princesses n'avaient besoin de rien.

Aussitôt après son retour, M. de la Feuillade donna ses ordres pour que les troupes qu'il destinait à son expédition, au nombre de quinze bataillons et cinquante-deux escadrons, se missent en mouvement le 14. Il lui parut d'autant plus important de ne point différer, qu'on était à la veille de ressentir en Italie l'influence des malheurs qui venaient d'arriver en Espagne et en Flandre. La levée du siége de Barcelone, la perte de la bataille de Ramillies et la déroute totale de l'armée française commandée par M. le maréchal de Villeroy, devaient changer la face des affaires militaires en Europe; ces malheureux événements ôtaient aux deux couronnes leur supériorité, et donnaient à l'empereur et à ses alliés des moyens de porter des renforts au prince Eugène et des secours au duc de Savoie. Déjà le roi, pour mettre son armée de Flandre en état de défendre sa propre frontière, avait donné ordre de retirer d'Allemagne trente bataillons et vingt-six escadrons, ce qui laissait aux alliés la liberté de s'affaiblir sur le Rhin pour se renforcer en Italie. Déjà toutes les nouvelles assuraient que les puissances maritimes allaient enfin faire passer par mer au duc de Savoie le secours promis depuis si longtemps, et que, d'un autre côté, de nouvelles troupes allemandes qu'elles prenaient à leur solde s'achemineraient bientôt pour joindre l'armée impériale en Lombardie. Déjà le prince Eugène faisait sur l'Adige des dispositions plus menaçantes, presque toutes ses troupes étant descendues de la montagne pour s'étendre depuis Vérone jusqu'à Castel-Baldo. Il n'était resté à Ferrara

et au Monte-Baldo que cent hommes d'infanterie et mille Tyroliens, et dans le val Polesella il n'y avait plus que trois cents hommes, auxquels devaient se joindre trois mille hommes de Saxe-Gotha, que l'on assurait être arrivés dans le Tyrol. Tout annonçait que ce prince était déterminé à tenter, à quelque prix que ce fût, le passage de l'Adige. De grands amas de madriers, de fascines et d'agrès pour des ponts qu'il faisait faire à Terrazzo et Marega, un nouveau train d'artillerie, des bateaux sur haquets et des pontons de cuir, qu'il faisait passer dans cette partie, donnèrent de l'inquiétude à M. de Saint-Fremont, qui, pour être plus à portée d'y veiller, se rendit à Castagnaro, et qui, pour mieux en assurer la défense, fit élever deux redoutes, l'une à Carpi, l'autre à Villa-Bartolomea. M. le duc de Vendôme crut aussi s'apercevoir que les circonstances commençaient à influer sur la conduite des Vénitiens; la démarche qu'ils firent alors, sous le prétexte de leur propre sûreté, d'assembler un corps de leurs troupes à Este sur la Fratta-Rabbiosa, dont ils firent couper les ponts, excepté celui des trois Cannes, lui fit craindre que, enhardis par l'espoir d'un changement avantageux dans les affaires des impériaux, ils ne songeassent à rompre en leur faveur la neutralité. Pour leur imposer, il envoya, le 2 juin, M. de Muret, avec six bataillons et neuf escadrons du camp de Rivoli, prendre une position à portée du canon de Vérone, et lui ordonna de faire des redoutes pour masquer cette place. M. d'Estrades, qui campait déjà aux portes de Legnago, eut ordre d'en faire autant devant cette ville. En même temps M. le duc de Vendôme fit menacer les Vénitiens de couper les digues de l'Adige pour inonder leur pays. Ces dispositions excitèrent des plaintes de leur part, mais les engagèrent à faire des protestations de la plus exacte neutralité, et à assurer M. le duc de

Vendôme qu'en assemblant un corps de leurs troupes ils n'avaient d'autre objet que d'empêcher les impériaux d'entrer dans le Padouan; mais ce général n'en fut pas moins attentif à prendre des précautions pour se garantir de leurs mauvaises intentions; il renforça même de huit bataillons et de treize escadrons le corps de M. de Muret, pour lui donner le moyen d'occuper le terrain qu'il fut obligé d'embrasser pour masquer Vérone; et, comme les retranchements de Rivoli se trouvaient dans leur état de perfection, il en partit, le 10 juin, pour aller voir par lui-même l'établissement de M. de Muret et visiter tous les postes de l'Adige, laissant à Rivoli M. d'Albergotti avec vingt-trois bataillons et quatre escadrons.

Il se rendit d'abord à San-Massimo, où M. de Muret avait placé son camp; il approuva le plan des retranchements qu'il faisait faire; et les dispositions qu'il avait ordonnées de là jusqu'à Castagnaro, où il arriva le 15, lui parurent si bien exécutées, qu'il assura le roi que les ennemis ne le surprendraient dans aucun endroit; qu'ils trouveraient partout de la résistance, et qu'il leur serait très-difficile de jeter des ponts.

M. de Vendôme trouva à Castagnaro M. de Saint-Fremont occupé à faire, de distance en distance, le long de l'Adige, des parapets, des redans et des redoutes pour se mettre en état de soutenir les efforts des ennemis et d'attendre des renforts; il avait à sa disposition onze bataillons, vingt escadrons et six pièces de canon; mais, ayant à défendre une étendue de plus de soixante milles depuis Villa-Bartolomea, où commençait son commandement, jusqu'à l'embouchure du grand bras de l'Adige dans la mer; étant obligé d'employer sept bataillons pour le seul poste de Badia et pour la garde du pont de Masi, il fit à M. de Vendôme de nouvelles représentations sur la faiblesse de son corps; mais elles furent inutiles. Il lui fit aussi

observer les difficultés qu'il rencontrerait, à cause des rivières, des navilles et des marais dont le pays était coupé, pour joindre l'armée si le prince Eugène venait à pénétrer entre Castagnaro et Vérone, ce qui ne lui laisserait de retraite qu'en passant le canal Blanc à Villa-Canda ou à Zelo, et ensuite le pont qu'il avait sur le Tartaro, pour gagner Ponte-Molino et Mantoue. Ce fut aussi à cette occasion qu'il rappela à M. le duc de Vendôme ce qu'il lui avait déjà mandé sur les avantages qu'on trouverait, pour la sûreté de l'armée, à abandonner l'Adige pour se placer derrière le Mincio, la gauche à Peschiera, d'où l'on communiquerait facilement avec M. de Medavi; la droite à Mantoue, avec un pont de bateaux à San-Benedetto. Mais M. le duc de Vendôme lui fit entendre qu'en prenant ce parti il faudrait abandonner les retranchements de Rivoli, tous les postes du bastion de San-Michele, la Tour vénitienne, Ponte-Molino et Ostiglia, et laisser aux ennemis un grand pays de subsistances entre l'Adige et le Mincio; qu'ils pourraient sans obstacle jeter un pont sur le Pô, soit à Lago-Scuro, Palantone, Stellata, Quadrelle, ou Ostiglia, faire venir des vivres du bas Pô, passer dans le Ferrarais ou dans le Modénais et tenter de prendre la même route que M. de Stahremberg avait tenue en 1703 pour joindre le duc de Savoie. M. de Saint-Fremont chercha à lui persuader que, si les impériaux prenaient un tel parti et qu'ils parvinssent en effet à gagner le Piémont, ils s'y trouveraient non-seulement sans magasins, mais aussi entre deux armées formidables qui pourraient leur faire payer chèrement une démarche aussi téméraire. Ses représentations à ce sujet n'eurent pas plus d'effet que celles qu'il avait faites sur le peu de troupes qui étaient sous ses ordres. M. le duc de Vendôme ayant même été informé, pendant son séjour à Castagnaro, que M. le prince

Eugène avait rassemblé son artillerie et le gros de ses troupes à son camp de San-Martino, près de Vérone; qu'il y avait reçu le 13 un renfort de deux mille cinq cents hommes d'infanterie et de huit cents chevaux des troupes de Saxe-Gotha; que deux mille cinq cents hommes d'infanterie d'autres troupes venant d'Allemagne étaient arrivés au camp de Ferrara; que les Palatins étaient en marche et qu'ils le joindraient dans peu; qu'enfin ce prince avait résolu de tenter en plusieurs endroits de jeter des ponts sur l'Adige, tandis qu'il attaquerait le camp de Rivoli, il se détermina à ne laisser, sur le bas de la rivière au-dessous de Badia, que cent dragons, tant à pied qu'à cheval, et quelques milices du Modénais, pour éclairer les mouvements des ennemis, et à en retirer les deux régiments de dragons de Belabre et de Lautrec, qu'il envoya à Isola-Porcarizza. Par les mêmes raisons il retira du corps de M. de Saint-Fremont trois bataillons, qui allèrent occuper Anghiari, San-Pietro-di-Legnano et Albaro, de sorte qu'il ne resta plus à M. de Saint-Fremont que huit bataillons, et vingt escadrons. Toute l'attention du duc de Vendôme se portant sur la partie du haut de l'Adige, et ayant appris que c'était à la hauteur de Zevio que les ennemis avaient rassemblé, de l'autre côté de la rivière, la plus grande quantité de leurs bateaux et des agrès de pont, il se disposa à aller, après avoir visité Badia, établir son quartier général à Santa-Maria-de-Zevio, comme un point central d'où il pourrait, en six heures, se porter à tous ceux de sa ligne où sa présence pourrait être nécessaire.

Il paraît, par plusieurs de ses dépêches, que, plus confiant que jamais dans ses dispositions, il ne craignait point que le prince Eugène réussît dans aucune de ses entreprises, et qu'il avait pris de si justes mesures, qu'il était assuré, si, contre toutes ses espérances, ce prince venait à pénétrer sur quelque

point, d'avoir le temps de se rassembler et les moyens d'arrêter ses progrès, sans que le siége de Turin fût troublé et sans qu'il fût obligé de demander des troupes à M. de la Feuillade. La seule inquiétude qui lui resta fut celle de voir les Vénitiens livrer aux impériaux leurs places et les villes de l'Adige, ce qui leur donnerait des facilités pour le passage de la rivière. Quoiqu'il eût déjà pris, comme on vient de le dire, des précautions contre les effets d'une pareille infidélité de leur part, il redoubla d'attention pour éclairer leur conduite, et les fit de nouveau assurer de la résolution où il était, en ce cas, de couper les digues pour submerger leur pays.

Telle était la situation des troupes en Lombardie, et tels étaient les sentiments de M. le duc de Vendôme sur sa position et sur celle de M. le prince Eugène, lorsqu'il reçut un courrier de la cour par lequel M. de Chamillart lui annonçait que, le roi voulant avoir à la tête de son armée de Flandre un général qui pût rétablir la confiance parmi ses troupes et arrêter les progrès de ses ennemis, sa majesté avait jeté les yeux sur lui, et qu'elle avait résolu de le rappeler d'Italie, où elle le ferait remplacer par M. le maréchal de Marcin.

Dans le moment où M. le duc de Vendôme se flattait d'être à la veille de recueillir le fruit de ses dispositions en faisant échouer les projets du prince Eugène, et où, plus prévenu que jamais en faveur des dispositions que M. le duc de la Feuillade avait faites devant Turin et des avantages du choix de son attaque, il répondait de la prise de cette place, il ne pouvait sans regret abandonner une besogne qu'il espérait devoir être aussi glorieuse pour lui qu'avantageuse aux intérêts des deux couronnes; cependant, soumis, comme il avait toujours fait profession de l'être, aux volontés du roi, il répondit qu'il obéirait; mais ce ne fut pas sans représenter à M. de Chamillart le

danger de lui ôter la conduite des affaires dans le moment où le prince Eugène se disposait à entrer en action, et sans lui faire observer que la guerre d'Italie, étant d'une espèce différente des autres, elle exigeait tous les talents et l'expérience du général le plus consommé; que M. le maréchal de Marcin manquait de la fermeté nécessaire pour soutenir les contrariétés auxquelles on était exposé dans un pays aussi difficile, et pour se décider par lui-même dans des circonstances critiques; que M. le maréchal de Berwick était le seul qui fût capable de suffire à ce qu'exigeait une commission aussi importante et aussi difficile; mais que, si sa majesté était déterminée à la confier à M. le maréchal de Marcin, comme en Italie, plus que dans tout autre pays, il était nécessaire d'avoir à la tête de l'armée un général d'un grand nom, elle ne pouvait rien faire de plus utile pour son service que d'y envoyer un prince du sang.

Le roi avait pris irrévocablement la resolution de retirer M. le duc de Vendôme d'Italie pour lui donner le commandement de son armée de Flandre; mais, en même temps, il avait prévenu ses observations sur ce qui regardait M. le maréchal de Marcin, et sa majesté s'était déterminée à lui donner un supérieur en la personne de M. le duc d'Orléans son neveu; ce prince eut même ordre de partir de la cour le 1[er] du mois de juillet, pour se rendre en toute diligence au camp devant Turin, et de là en Lombardie.

M. le duc de Vendôme, en attendant les derniers ordres du roi, alla visiter Badia et les postes que M. de Saint-Fremont avait établis dans cette partie. Il se rendit ensuite, le 19, à Santa-Maria-de-Zevio, où il établit le quartier général.

Pendant ce temps M. le duc de la Feuillade exécutait le projet qu'il avait formé de passer le Pô : il avait commencé

son mouvement le 14. Ce jour-là, après-midi, MM. d'Estaing et de Guerchy s'étaient mis en marche avec quinze compagnies de grenadiers, les carabiniers et dix-neuf escadrons de dragons pour aller passer le Pô à Chivas, où ils campèrent. Le 15 ils s'avancèrent à Monte-Alto, qui n'était éloigné de Chieri que d'une lieue et demie. Pendant la nuit du 14 au 15 ils furent suivis par onze bataillons de l'armée et deux de la garnison de Chivas, et M. de la Feuillade partit du camp devant Turin le 15, à la pointe du jour, avec trente-neuf escadrons, laissant à M. de Chamarande cinquante bataillons et vingt et un escadrons pour continuer le siége.

M. de la Feuillade ne joignit M. d'Estaing à Monte-Alto que le 16 au matin; mais, ayant été informé en y arrivant que Chieri n'était occupé que par des milices, il y marcha avec les grenadiers, les dragons et les carabiniers. A son approche, les magistrats vinrent au-devant de lui pour lui remettre la ville et implorer la protection du roi.

Sa marche donna au duc de Savoie de l'inquiétude pour la ligne qu'il avait fait construire à la droite du Pô, du côté des Capucins, et l'on sut par des déserteurs que, pendant la nuit du 15 au 16, il y avait fait marcher la plus grande partie de son infanterie; on apprit aussi que, la même nuit, les princesses étaient sorties de Turin avec une forte escorte, pour se rendre par Moncaglieri à Cherasco.

Il paraît que le duc de la Feuillade ne douta point que M. le duc de Savoie n'abandonnât Moncaglieri, où toute la cavalerie était encore campée avec deux bataillons; mais en même temps il assura la cour que, si ce prince s'obstinait à soutenir ce poste, il trouverait moyen de le bloquer de manière à empêcher qu'il reçût aucun secours, et à lui couper toute communication avec la plaine. Il annonça en même temps que dans peu il se

rendrait maître d'Asti, sans que cette expédition occasionnât de dérangement dans les autres opérations.

Après avoir établi à Chieri les troupes que commandait M. d'Estaing, il retourna à Monte-Alto, où il séjourna pour attendre ses équipages et ses vivres. Le duc de Savoie profita de ce temps pour sortir de Turin avec toute sa cour, ses équipages et ce qui y était de cavalerie, pour se rendre à Moncaglieri. Il n'y laissa que cinq cents chevaux et toute son infanterie sous les ordres du général Thaun, à qui il confia la défense de sa capitale; mais il ne s'arrêta pas longtemps à Moncaglieri; il en partit avec toutes ses troupes pendant la nuit du 18 au 19, et prit la route de Cherasco. M. de la Feuillade y marcha le 19; on ne rencontra que deux troupes de cavalerie qui furent poussées par l'avant-garde et par les hussards commandés par M. de Filtz. Les troupes du roi entrèrent sans aucune opposition dans Moncaglieri; cinq bataillons et deux escadrons l'occupèrent, sous les ordres de M. d'Angennes; deux autres bataillons et deux escadrons furent placés à Chieri, et M. le duc de la Feuillade répandit le long du Pô un autre bataillon qu'il fit venir de Verue avec des milices du Montferrat, pour s'assurer une communication avec Chivas par Monte-Alto et Bardassano. Le reste des troupes campa près de Moncaglieri, où l'on jeta un pont à l'endroit où les ennemis avaient construit une redoute, laquelle en couvrit la tête.

Après avoir fait ces dispositions, M. le duc de la Feuillade fit partir, le 20, M. le comte d'Estaing avec trois cents hommes d'infanterie choisis, deux escadrons de dragons et un escadron de cavalerie espagnole, huit pièces de canon et des mineurs, pour aller attaquer le château d'Asti. M. le prince de Vaudémont devait le faire joindre par huit cents hommes de la garnison de Finale. M. de la Feuillade, de son côté,

déterminé à suivre le duc de Savoie jusqu'à Cherasco, même jusque dans le Mondovi, fit ses dispositions pour pouvoir mener avec lui douze bataillons, toute sa cavalerie, seize pièces de gros calibre, vingt de quatre livres de balles et six mortiers.

En attendant que tout fût prêt pour sa marche, il se rendit au camp devant Turin, pour juger par lui-même, avant de s'éloigner, de l'état du siége et donner ses ordres. Il serait difficile de rendre la satisfaction qu'il témoigna de la situation dans laquelle il trouva toutes les parties, et il ne balança point à répondre à la cour de la prise de Turin; la seule inquiétude qu'il parut concevoir fut celle que lui donna la nouvelle d'un embarquement formidable que préparaient les Anglais, et qu'on assurait être destiné à porter des secours au duc de Savoie.

Il rejoignit ses troupes à Moncaglieri le 21, pour aller avec sa cavalerie camper à Sommariva del Bosco et son infanterie avec son canon à Carmagnola; mais, ayant appris, en arrivant à ce dernier endroit, que M. le duc de Savoie n'en était parti que le même jour à quatre heures du matin, avec sa cavalerie, pour aller coucher à Sanfre, il continua sa marche dans l'espoir d'atteindre son arrière-garde; mais ce prince, sans s'arrêter à Sanfre, avait déjà passé la Stura à Cherasco. Les nouvelles de sa marche rapide, qu'on eut par les prisonniers que firent les hussards, déterminèrent M. de la Feuillade à ne pas forcer la sienne. Il n'alla pas plus loin que Sommariva, où il campa avec sa cavalerie, et laissa à Carmagnola son infanterie sous les ordres de MM. de Vibraye et de Polignac; en même temps il envoya des ordres pour que toutes les milices du Montferrat mantouan marchassent à Ceva, jointes par un détachement de la garnison de Finale.

Le 23 il se remit en marche de grand matin et se rendit avec sa cavalerie à Bra. L'infanterie, l'artillerie et les pontons ne le joignirent que le lendemain. La cavalerie du duc de Savoie était campée derrière Cherasco, dans l'angle formé par la Stura et le Tanaro, sur une hauteur très-avantageuse. M. le duc de la Feuillade, ayant reconnu par lui-même que la place était entourée dans plus de la moitié de son enceinte par les deux rivières, dont les bords étaient escarpés, et qu'elle avait été nouvellement réparée et palissadée, jugea que toute attaque était impraticable, et qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de chercher à envelopper le camp des Piémontais. Il ordonna, en conséquence, de jeter des ponts sur la Stura, et, en attendant qu'ils fussent en état, il se rendit de nouveau, le 24, au camp devant Turin, après avoir fait partir deux régiments de dragons sous les ordres de MM. d'Hautefort et de Firmarcon, pour joindre M. d'Estaing, qui était déjà maître de la ville d'Asti, et l'aider à s'emparer du château; il fit aussi partir M. de Mauroy avec six compagnies de grenadiers et mille chevaux pour aller établir la contribution du côté de Saluzzo et de Fossano, et reconnaître les marches qu'on pourrait faire par le haut de la Stura, dont les eaux étaient fort grossies par les pluies fréquentes et par la fonte des neiges.

M. de la Feuillade trouva le siége dans l'état le plus satisfaisant : les trois sapes par lesquelles on avait débouché sur les angles des bastions et de la demi-lune de la citadelle étaient presque partout à trente toises de la palissade, et le 24 les batteries commencèrent à tirer au nombre de cinquante pièces et trente mortiers. Le lendemain il y eut dix pièces et quatre mortiers de plus en batterie, ce qui ralentit beaucoup le feu de la place.

M. de Mauroy passa la Stura au-dessus de Cherasco, et, en

remontant cette rivière, il aperçut la cavalerie du duc de Savoie qui remontait le bord opposé, établissant des postes de distance en distance pour l'observer. Cette cavalerie s'allongea jusqu'à Sant-Albano; M. Mauroy, de son côté, se porta jusqu'à Fossano, ce qui engagea le duc de Savoie à aller se poster lui-même, à la tête de deux mille chevaux, sur les gués qui se trouvaient vis-à-vis de cette ville[1]. M. le duc de la Feuillade, informé de ce mouvement par M. de Mauroy, le joignit le 26 à Fossano, et lui mena huit pièces de canon et des pontons. Aux premiers coups que l'on tira, les Piémontais reculèrent leur camp, et aussitôt M. de la Feuillade fit jeter un pont. A peine le dernier bateau fut-il lancé à l'eau que M. le duc de Savoie se mit en marche et se retira avec toute sa cavalerie à Sant-Albano, où il se couvrit d'un grand ravin. On ne put le suivre plus loin, et M. de la Feuillade fit camper ses troupes devant Sant-Albano, pour y attendre que M. le duc de Savoie, qui était également à portée du chemin de Coni et de celui de Mondovi, où les princesses étaient déjà rendues, se fût déterminé. Comme ce prince avait laissé dans Cherasco une garnison de neuf cents hommes, M. de la Feuillade résolut de l'attaquer afin d'être maître de tous ses derrières et de fermer par l'occupation de cette place le chemin aux secours que la flotte pourrait apporter pour sauver Turin. Mais, l'ayant été reconnaître lui-même le 29, et jugeant qu'elle exigeait un siége dans les formes, averti d'ailleurs que M. le duc de Savoie était décampé et qu'il avait pris le chemin de Coni, il abandonna cette entreprise, et préféra de le suivre pour le resser-

[1] Le cours de la rivière était fort rapide, ses bords presque également escarpés depuis Cherasco jusqu'à Coni, les gués fort incertains, surtout dans ce moment, où les eaux étaient gonflées, et les débouchés fort difficiles, à cause de la grande quantité de ravins qui se trouvaient sur ses deux rives.

rer dans la position qu'il pourrait prendre sous cette dernière place et lui couper ses subsistances.

Dans cette vue, il marcha, le 1er juillet, avec sa cavalerie et quelque infanterie à Margarita, sur le Brobio, entre Coni et Mondovi, ce qui ne laissait à M. le duc de Savoie de communication entre ces deux places que celles de la montagne par des sentiers peu praticables. L'infanterie, sous les ordres de M. de Vibray, décampa des environs de Bra le même jour; mais elle ne pouvait arriver à Mondovi qu'en deux marches. M. le duc de la Feuillade ne l'attendit point: il y marcha, le 2, de grand matin, avec quatre cents chevaux et les deux bataillons de son régiment. Le marquis de Sales s'y était rendu la veille, par ordre du duc de Savoie, pour en retirer les princesses; mais le défaut de voitures les y avait retenues. Un détachement de quatre-vingts maîtres venant de Coni s'y jeta, un moment avant l'arrivée de M. le duc de la Feuillade, et n'eut que le temps de fermer la porte du pont; mais il n'y resta pas; on le vit peu après sortir par la porte opposée pour regagner Coni.

La porte fut bientôt rompue par les grenadiers, et, comme ils entraient dans la ville, un gentilhomme du prince de Carignan se présenta pour demander, de la part de son maître, la protection du roi; les députés de la ville firent de même, et, en même temps, les milices qui gardaient la citadelle l'abandonnèrent, donnant la liberté à cent quarante prisonniers français[1]. M. le duc de la Feuillade en prit aussitôt possession. Il y trouva le prince et la princesse de Carignan, les princesses leurs filles, le comte de Suse, les enfants du comte de Soissons, les dames de la cour et quelques magistrats de Turin,

[1] Cette citadelle était une espèce de château qu'on n'aurait pu prendre qu'avec du canon et des mineurs.

du nombre desquels était le grand chancelier. Le peuple donna dans cette circonstance des marques de la plus grande affection pour les Français; on sut même que les habitants de Mondovi, qui auraient pu se rassembler au nombre de cinq à six mille, avaient refusé de prendre les armes pour le service de leur maître. Ce fut pour leur donner une entière liberté de se livrer à leurs bonnes intentions que M. de la Feuillade fit proposer au prince de Carignan de s'éloigner de Mondovi et de se retirer, ou bien hors des états du duc de Savoie, ou dans une telle maison de son apanage qui lui serait le plus agréable. Ce prince se détermina pour Raconigi, sur la rivière de Maira, où il avait une fort belle habitation: il partit le lendemain avec toute la cour, escorté par cinquante carabiniers destinés à y rester avec lui pour sa sûreté.

Dès qu'il se fut mis en chemin, M. de la Feuillade établit dans Mondovi les deux bataillons de son régiment, dont les deux compagnies de grenadiers allèrent occuper le château de Saint-Michel sur le chemin de Ceva; et, comme il fut averti que les habitants de ce dernier canton n'étaient pas moins bien intentionnés que ceux du Mondovi, il envoya M. de Marignan avec deux bataillons, quatre pièces de canon et deux mortiers, pour se rendre maître du château de Ceva, qui ne pouvait faire qu'une faible résistance et qui n'était gardé que par des paysans. M. de Sartirane, officier général espagnol, y marcha aussi de Finale avec deux mille hommes, tant de troupes réglées que des milices du Montferrat et deux escadrons espagnols, pour établir une communication entre ces deux places et protéger l'armement des habitants, que M. le duc de la Feuillade représenta à la cour être l'opération la plus pressée et la plus importante, à moins que le roi ne préférât de les engager à s'ériger en république sous sa protection.

Pendant que ce général achevait les dispositions relatives au Mondovi, les troupes du camp de Margarita se mirent en marche, le 3, pour se porter sur le haut du Gesso, entre Borgo et Coni; elles s'avancèrent jusqu'à Spinetta, qui n'était qu'à une portée de canon de cette dernière place; M. le duc de la Feuillade les y joignit. Le duc de Savoie s'était déjà éloigné, et, après avoir passé la Stura, il était allé avec sa cavalerie à Cervasca, n'ayant laissé sous Coni que deux régiments de dragons, que l'on vit campés sous les murs de la ville à la rive gauche du Gesso. Sa retraite fit concevoir à M. le duc de la Feuillade le dessein de chercher à enfermer ces deux régiments dans Coni et à forcer M. le duc de Savoie à se retirer dans le col de Tende, tandis que M. de Sartirane lui fermerait par la prise de Ceva le chemin de Gênes. Pour cet effet, il se replia le même jour sur Fossano, et laissa à Spinetta sept bataillons et dix-neuf escadrons sous les ordres de M. de Goesbriant. Les instructions qu'il donna à cet officier furent de faire occuper Boves, qui était avantageusement placé pour empêcher que le duc de Savoie ne se retirât dans cette partie de la montagne, et de faire, dès le soir même, sur le front et sur le derrière de son camp, un fossé capable d'arrêter la cavalerie, afin de pouvoir y laisser en sûreté ses équipages sous la garde d'un régiment d'infanterie, et marcher avec le reste de ses troupes à la suite du duc de Savoie, dans le cas où il tenterait de se retirer par Cherasco pour prendre ensuite le chemin qu'avait tenu, en 1703, le comte de Stahremberg, lorsqu'il l'avait joint avec un détachement de l'armée impériale.

M. le duc de la Feuillade, de son côté, devait, avec les troupes du camp de Fossano, se porter par la rive gauche de la Stura à hauteur de M. de Goesbriant, et y jeter un pont

pour communiquer avec lui. Mais, ayant été informé, le 4, que le duc de Savoie avait gagné Saluzzo (ou Saluces) dans le dessein de se retirer dans la vallée de Lucerna, il marcha, le 5, à Savigliano, détacha M. de Marignan avec deux bataillons et quatre pièces de canon pour joindre M. de Sartirane, envoya ordre à M. de Goesbriant de faire passer trois bataillons et trois escadrons de son corps à Savigliano, et partit, le même jour, pour retourner au siége de Turin, laissant le commandement à M. le comte d'Aubeterre, avec ordre d'aller attaquer le duc de Savoie, si, lorsque les troupes de M. de Goesbriant l'auraient joint, ce prince était encore à Saluces.

Elles n'arrivèrent au camp de Savigliano que le 7, ce qui, joint à la nécessité d'attendre un convoi de pain, ne permit pas à M. d'Aubeterre de marcher plus tôt. Il eut alors à ses ordres cinq bataillons et quarante-sept escadrons.

Il ne se mit en mouvement que le 7 au matin. Le passage de la Vraita rendit la marche difficile : la cavalerie passa cette rivière à gué et l'infanterie dans un bac que les Piémontais n'avaient pas coulé à fond. L'avant-garde, composée de cinq cents chevaux, après avoir fait quelques prisonniers, s'avança jusqu'au faubourg de Saluces appelé des Capucins. Cinq cents chevaux de la cavalerie du duc de Savoie étaient en bataille dans les dehors de ce faubourg. M. de Pezeux, de concert avec M. de Mauroy, les attaqua et les força de se replier sur le gros de leurs troupes qui passaient le Pô. M. de Mauroy, renforcé d'une brigade de cavalerie commandée par M. le chevalier de Savines, se porta dans le terrain qui sépare Saluces du Pô, afin de tomber sur l'arrière-garde des ennemis; mais ces derniers, fortifiés de deux régiments de cavalerie soutenus de la queue de leur colonne, chargèrent si vivement les troupes de M. de Mauroy qu'ils y causèrent un grand désordre : elles perdirent

du monde; néanmoins elles firent des prisonniers, du nombre desquels fut le fils du comte de Soissons et un colonel des troupes palatines. Toute la cavalerie du duc de Savoie passa le Pô et prit le chemin de Cavor, abandonnant entièrement Saluces, dont on s'empara et où M. d'Aubeterre campa.

M. d'Estaing, de son côté, se rendit maître du château d'Asti, et fit la garnison prisonnière de guerre; MM. de Sartirane et de Marignan s'emparèrent de la ville de Ceva et commencèrent l'attaque du château.

Des succès aussi rapides semblaient être le prélude d'événements plus importants et plus glorieux; c'était du moins le sentiment de M. de la Feuillade, qui répondit alors d'être maître de Turin à la fin du mois d'août, si le secours annoncé au duc de Savoie par les puissances maritimes n'était, comme on l'assurait, que de huit mille hommes. Mais il s'en fallait bien que la cour eût les mêmes idées. Instruite des renforts considérables que l'Allemagne devait fournir au prince Eugène, et des ordres qu'avait ce prince de tout tenter pour forcer un passage sur l'Adige; plus inquiète que jamais du succès de l'attaque qu'avait choisie M. le duc de la Feuillade, et persuadée que la course dont il paraissait avoir fait son principal objet ne pouvait que nuire infiniment à l'avancement du siége, M. de Chamillart écrivit, d'un côté, à M. le duc de Vendôme, pour lui faire part de la marche des secours qui devaient joindre M. le prince Eugène, et l'engager à se retirer derrière le Mincio, plutôt que de s'exposer à recevoir sur l'Adige un échec qui pourrait décider du sort de la campagne, et, de l'autre, à M. de la Feuillade, pour lui faire connaître que, la prise de Turin étant l'affaire capitale d'où dépendait l'événement de la guerre d'Italie, toute son attention devait se porter sur cet objet, et qu'en conséquence il ne devait pas perdre

un moment, après que son entreprise de Cherasco serait terminée, pour rappeler toutes ses troupes afin de se livrer uniquement au siége, et faire tous ses efforts, sans abandonner l'attaque qu'il avait commencée, pour s'emparer de la hauteur des Capucins, sans laquelle M. le maréchal de Vauban pensait que jamais on ne prendrait Turin.

Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de Vendôme. Versailles, 29 juin 1706[1].

Ce n'est pas assez pour vous, monseigneur, d'avoir embarqué le siége de Turin, il faut que vous en assuriez la prise avant de quitter l'Italie; la besogne devient bien difficile, et l'orage qui se prépare demande que vous preniez de grandes précautions pour en empêcher l'effet. M. le duc de Savoie, se trouvant réduit à la dernière extrémité, a fait agir si fortement ses envoyés auprès de la princesse de Danemark et des États-Généraux, qu'il a obtenu d'eux que les troupes de Hesse, au nombre de neuf mille hommes, marcheraient en Lombardie. Il y a douze ou quinze jours qu'elles sont parties des environs de Mayence, et j'ai lieu de croire qu'elles pourront arriver vers la fin du mois prochain; ce secours joint avec les sept mille Palatins, les trois mille hommes de Saxe-Gotha, les huit mille Prussiens, les six mille Danois et ce qui reste des vieilles troupes de l'empereur en Lombardie, font à peu près quarante mille hommes. Nous voyons par différents avis que les ennemis ont résolu de secourir Turin à quelque prix que ce soit, et j'ai lieu de croire qu'à toutes les forces qu'ils rassemblent par terre ils veulent ajouter celles de mer, et débarquer huit ou dix mille hommes à Oneglia; il y a même grande apparence que le duc de Savoie n'est sorti de Turin pour se mettre à la tête de sa cavalerie que dans le dessein de les aller joindre et faire une diversion d'un côté, pendant que le prince Eugène avec toutes ses forces agira de l'autre. Permettez-moi de vous dire qu'elles deviennent si nombreuses qu'il nous sera bien difficile de garder l'Adige comme vous auriez pu faire

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 2e partie, 5e section, n° 240.

aisément devant une armée de dix-huit à vingt mille hommes; mais avec des forces aussi considérables, il peut former trois corps de douze mille hommes chacun, faire des ponts en différents endroits et forcer quelque passage. S'il y réussit vous aurez bien de la peine, ou celui qui vous succédera, de rassembler vos troupes, dont une partie sera obligée de passer le Pô vers le bas Ferrarais, et l'autre le Mincio. Si j'ose vous dire mon sentiment, qui est fortifié par la sagesse convenable aux gens de ma profession, qui préfèrent toujours ce qui est de plus sûr et de plus solide à ce qui est plus courageux, je croirais que vous travaillerez bien plus utilement pour assurer la conquête de Turin, et pour ne point commettre la gloire de monseigneur le duc d'Orléans dans les premiers commencements de sa campagne, si vous vous retiriez derrière le Mincio, abandonnant en entier l'autre côté et conservant néanmoins Ostiglia si vous pouvez le garder, et vous mettant en état par un pont de communication vis-à-vis de San-Benedetto, de soutenir la Secchia, la Mirandole et le Modénais. Je vois bien que vous laissez à l'ennemi un grand pays pour sa subsistance; mais, si vous l'empêchez de secourir Turin et de pénétrer par la Lombardie ou par le Milanais, cette conquête devient sûre, et, Turin pris, la guerre d'Italie se peut soutenir avec beaucoup moins de troupes et de si grands avantages que les ennemis auront peine à recommencer la campagne prochaine. Je dois ajouter que, si vous preniez ce parti avant de quitter l'Italie, cette démarche serait regardée comme un effet de votre expérience et de votre sagesse; si au contraire le duc d'Orléans faisait ce mouvement à son arrivée, on l'imputerait à la faiblesse du nouveau général. Vous verrez mieux que personne ce qu'il y aura à faire. Le roi m'a ordonné de vous faire faire ces réflexions; je m'en acquitte et souhaite que monseigneur le duc d'Orléans imite vos exemples, et que vous soyez aussi heureux en Flandre que vous l'avez été en Italie. Les ennemis assiégent Ostende avec un détachement; leur armée est à Rousselaer. Je suis, etc.

Lettre J'apprends, mon cher gendre, par M. de Chamarande que vous faites

de M. de Chamillart à M. le duc de la Feuillade. Versailles, 6 juillet 1706[1].

le siége de Cherasco. Quoique je sois persuadé de l'avantage considérable que vous tirerez de vous rendre maître de cette place et du château d'Asti, en cas que vous en puissiez venir à bout, trouvez bon que je vous dise qu'il n'est pas possible que le siége de Turin se conduise avec la même activité quand vous n'y serez pas. Personne ne rend plus justice que moi à M. de Chamarande; mais il y a une si grande différence d'être commandé par un homme comme vous ou par un homme de son caractère, que je puis vous assurer que vous ferez plus en huit jours que lui en quinze. L'affaire capitale de l'État est celle dont vous êtes chargé, et de la prise de Turin dépend l'événement de la guerre d'Italie. Si vous n'aviez rien à craindre des secours étrangers, vous ne pourriez mieux faire que de vous rendre maître de toutes les avenues de Turin; je vois par tant d'endroits différents et si sûrs que le prince Eugène et M. de Savoie mettront le tout pour le tout pour secourir Turin. Il y a grande apparence qu'ils ne se sentent pas pressés. M. de Savoie a répondu au moins de deux mois; non-seulement je vois qu'il ne se trompe pas, mais j'appréhende que la prise de cette place ne devienne plus difficile que vous ne vous l'étiez imaginé lorsque vous avez pris la résolution de l'attaquer par la citadelle. M. de Vauban mande à tous ses amis et dit à qui veut l'entendre, qu'il veut qu'on lui coupe le cou si vous la prenez par l'endroit où vous l'avez attaquée. Je vois que les ingénieurs commencent à craindre les revers que l'ouvrage couronné prendra sur vos batteries lorsqu'elles seront plus avancées. Tout bien considéré, je ne sais si, après avoir forcé M. de Savoie à sortir de Turin, vous vous étiez rendu maître de Moncaglieri et de Chieri, vous n'auriez pas employé plus utilement la petite armée que vous avez formée pour le siége de Cherasco et celui d'Asti, à attaquer la hauteur des Capucins; je crois que vous en seriez présentement le maître et que cette diversion aurait bien embarrassé les ennemis, quand même elle n'aurait pas produit entièrement son effet. Si vous croyez qu'il soit encore temps et que mon idée ne soit point ridicule,

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 2e partie, 5e section, n° 299.

je vous dirai naturellement ce qui m'a passé par la tête : ce serait lorsque vous aurez fini l'affaire de Cherasco de faire revenir l'infanterie qui aura été employée au siége sous prétexte de fortifier celle qui agit à celui de Turin, prendre le temps à peu près que vous pourriez faire attaquer le premier chemin couvert, faire toutes vos dispositions de jour pour cela, en sorte que l'attention des ennemis les portât uniquement à rassembler toutes leurs forces de ce côté-là et que vous fissiez en même temps une autre disposition pour attaquer la hauteur des Capucins; peut-être seriez-vous assez heureux, si ce mouvement était bien secret et inconnu aux ennemis, pour l'emporter d'emblée, ou du moins si vous ne vous en rendiez pas entièrement le maître, pour occuper quelques-unes des hauteurs, qui vous donneraient de grandes facilités pour chasser les ennemis des Capucins. Je vous crois trop au-dessus des discours du public pour négliger des moyens dont l'événement pourrait être plus prompt et plus sûr pour garantir par là des reproches que l'on vous fait de vous être laissé entraîner à votre première idée. Votre honneur est engagé à prendre Turin; si vous vous en rendez le maître, toute la gloire sera pour vous. Si je pouvais être une heure avec vous pour appuyer cette conversation je me trouverais bien soulagé. Je souhaite que ma lettre fasse assez d'impression sur vous, et que vous soyez bien persuadé que l'amitié que j'ai pour vous m'a déterminé à vous l'écrire, autant que l'intérêt de l'état.

Je sais que quelques gens ont parlé à monseigneur le duc d'Orléans pour changer l'attaque et faire celle des Capucins. Je pense bien différemment et je crois que vous pouvez soutenir l'une et faire l'autre, et que rien ne serait plus capable de faire manquer Turin que de déranger vos projets. Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles bien amplement par le premier courrier que vous dépêcherez. Ne craignez point de manquer à l'amitié que vous devez occuper au siége de Turin; vous pouvez lui en donner des marques dans d'autres occasions où vous serez moins intéressé personnellement.

Ce que M. le duc de Vendôme mandait dans ce même

temps à la cour était bien différent. Jamais il ne donna tant d'éloges à la conduite de M. de la Feuillade et à l'état satisfaisant dans lequel étaient les travaux du siége; jamais il ne parut plus prévenu des avantages de l'attaque qu'on avait choisie : déjà même il semblait triompher de l'erreur de M. le maréchal de Vauban, qu'il prétendit n'avoir donné sur cet objet que des connaissances fautives; enfin, jamais il ne témoigna plus de confiance dans les dispositions qu'il avait faites sur l'Adige. Suivant son sentiment, toutes les autres lignes de défense étaient sujettes à des inconvénients auxquels on ne pouvait remédier, et il fallait faire périr l'armée sur cette rivière plutôt que de l'abandonner et de laisser rentrer les impériaux dans le Brescian.

Cependant M. le prince Eugène était déjà en mouvement pour commencer ses opérations. On voit par les lettres de M. de Saint-Fremont que, dès le 28 du mois de juin, il jugeait, par les dispositions qu'il voyait faire à ce prince et par les rapports des émissaires, que, vers le 3 ou le 4 de juillet, il formerait trois attaques sur l'Adige. Ayant même été informé que le corps campé sur la Fratta-Rabbiosa, aux ordres des généraux Palfi et Paté, avait été augmenté le 27 jusqu'au nombre de dix mille hommes, qu'il était pourvu d'environ quarante bateaux sur haquets, et qu'un détachement de ce corps avait passé la Fratta pour aller à Piacenza, trois milles au-dessous de Masi, où la rivière, ainsi que dans les environs de Barbuglio, Lusia et Boara, était tellement resserrée qu'on pouvait y faire un pont avec six ou huit bateaux, il craignit pour cette partie; et, comme il n'y avait qu'un bataillon et un régiment de cavalerie, il y envoya M. de Saint-Pater avec un détachement de cavalerie et de dragons, pour renforcer les postes et pour faire de nouveaux retranchements aux endroits

les plus susceptibles d'un débarquement. Il conçut de nouvelles inquiétudes sur cette partie lorsqu'il apprit que les troupes vénitiennes, qui s'étaient assemblées à Este, venaient de se séparer pour retourner tant à Vérone qu'à Legnano, Padoue et Vicence, ce qui laissait libre aux impériaux tous les passages du Padouan pour se porter sur le bas de l'Adige. D'un autre côté, averti par un de ses postes placé vis-à-vis de Pettorazza qu'une galiote des Vénitiens, qui avait remonté l'Adige, s'était arrêtée à sa hauteur, ayant à ses côtés quatre barques chargées de pierres qui occupaient presque tout le travers de la rivière, il jugea que ces manœuvres se faisaient de concert avec les impériaux pour favoriser leurs attaques, et il en fut encore plus convaincu par le refus que fit le provéditeur de faire descendre ces bateaux au bas de l'Adige. Il se détermina alors à faire avancer du canon pour les couler bas, et ce ne fut qu'après qu'une des barques fut fort endommagée qu'ils s'éloignèrent.

Ces circonstances engagèrent M. de Saint-Fremont à demander du renfort à M. le duc de Vendôme; il lui exposa en même temps les dangers dont il était menacé, et lui fit connaître que les dispositions qu'il avait faites, conséquemment à ce qu'il lui avait prescrit pour la défense de la partie dont il était chargé, n'étaient pas capables de la garantir.

Ni les mouvements des ennemis, ni les transports de leurs bateaux, tantôt à leur droite, tantôt à leur gauche ou à leur centre, ni l'arrivée de leurs renforts, ni les avis réitérés de la résolution où était le prince Eugène de tenter le passage de l'Adige, ne firent sur M. le duc de Vendôme la même impression que sur M. de Saint-Fremont : il jugea, au contraire, que c'était embarras de leur part; il s'en expliqua même en ces termes dans une de ses dépêches à la cour.

M. de Saint-Fremont continua de l'avertir chaque jour de la marche de différents corps qui descendaient successivement des camps de San-Michele et de San-Martino pour joindre à Merlara celui du général Paté, lequel se trouva, le 4 juillet, fort de quinze mille hommes. M. de Saint-Fremont alla lui-même le 5 à Santa-Maria-de-Zevio, pour rendre à M. le duc de Vendôme un compte plus particulier de sa situation et de celle des ennemis et pour prendre congé de ce général, qui n'attendait que l'arrivée de monseigneur le duc d'Orléans pour se rendre à la cour; mais il ne paraît pas que ce général ait fait aucun changement à ses dispositions. Cependant on vit bientôt que ce n'était pas sans dessein que M. le prince Eugène avait porté un si grand nombre de troupes sur le bas de l'Adige. Ce prince se rendit lui-même dans cette partie le 5, et, après avoir visité le poste de Castel-Baldo et reconnu la tête du pont de Masi, il fit, pendant la nuit du 5 au 6, descendre la rivière à un corps d'environ six mille hommes, qui se rendit à Pettorazza, à environ trente milles au-dessous de Badia. Les Vénitiens les laissèrent passer aux postes qu'ils gardaient le long de la Sabattina et du Gorzone, et leur fournirent des barques chargées d'agrès pour des ponts qu'ils firent remonter de l'embouchure de l'Adige. M. de Creil, colonel du régiment de Bassigny, était chargé de la défense de la rivière vis-à-vis de Pettorazza, et avait à ses ordres un bataillon de son régiment et un escadron. Dès qu'il sut que les ennemis arrivaient en force devant lui, il rassembla près de Boara quelques compagnies, et fusilla avec les impériaux d'un bord de la rivière à l'autre; mais, pendant ce temps, un détachement de quatre à cinq cents hommes ayant passé dans des barques à quelque distance au-dessous de lui et du village d'Anguillara, un de ses postes fut enlevé. Ce même détachement marcha à lui en remontant

la rivière et le força de se retirer, ce qui donna aux ennemis la liberté de jeter un pont à la Rotta-Nuova près de Pettorazza. M. de Saint-Fremont, qui était revenu à Castagnaro, ne fut averti de ce qui se passait que le 6 à quatre heures après midi; il en informa aussitôt M. le duc de Vendôme à son quartier de Santa-Maria-de-Zevio, et, en attendant ses ordres, il fit marcher quelques troupes pour secourir M. de Creil. M. du Bosc, brigadier de cavalerie, se joignit à ce dernier avec un bataillon et quatre escadrons, contint les ennemis autant qu'il lui fut possible pendant le reste de la journée, et se replia ensuite avec toutes ses troupes sur Badia, où il arriva le 7 au matin. M. le duc de Vendôme ne se rendit à Castagnaro que le même jour, suivi d'une partie des troupes qui étaient répandues le long de l'Adige. Son dessein était d'aller s'opposer au passage des ennemis; mais, ayant appris qu'ils étaient à Pettorazza au nombre de douze mille hommes, il se borna à garder le canal Blanc et détacha M. de Senneterre, avec quinze bataillons et quinze escadrons, pour l'occuper depuis Villa-Canda jusqu'à Polesella. Le lendemain, ayant été informé que les ennemis remontaient la rive droite de l'Adige vers Badia, il fit abandonner ce poste et Masi; les troupes repassèrent le même jour les deux bras de l'Adige, l'Adigetto et la Malopera; et le lendemain 9 tout se replia derrière le canal Blanc. Il s'y trouva alors vingt et un bataillons et trente escadrons pour garder ce canal depuis Carpi jusqu'à Polesella. M. le prince Pio, M. de Saint-Pater et M. le chevalier de Broglie partagèrent entre eux le commandement de ces troupes et firent travailler à des redoutes et à des retranchements; en même temps M. de Senneterre passa le Pô avec deux bataillons et neuf escadrons, pour veiller à la sûreté de ce fleuve depuis Polesella jusqu'à son embouchure, et M. le duc de Vendôme ordonna de faire

descendre à Polesella le pont qui avait été construit à Stellata. Les ennemis, de leur côté, jetèrent deux ponts à Badia, et firent quelques tentatives sur le haut de l'Adige, mais ils furent repoussés dans l'attaque qu'ils firent près de Vérone. Ce fut dans ces circonstances que M. le duc de Vendôme reçut la lettre que M. de Chamillart lui avait écrite le 29. Ce ministre avait prévu ce qui venait d'arriver, et il était temps de faire usage des moyens qu'il indiquait pour éviter de plus grands malheurs; mais M. le duc de Vendôme ne se laissa point persuader, et, loin de vouloir se retirer derrière le Mincio, il persista à regarder la défense de cette rivière comme la plus dangereuse de toutes, et parut avoir une entière confiance dans la position qu'il venait de prendre, la regardant comme la plus avantageuse et la plus facile à défendre. Quelques officiers généraux espéraient qu'on pourrait la soutenir, mais beaucoup d'autres la trouvaient trop étendue, parce qu'on était obligé de tenir de gros corps sur le haut Adige, tant au-dessus qu'au-dessous de Vérone, où les ennemis continuaient de faire des démonstrations inquiétantes : d'ailleurs, ceux qui étaient de ce sentiment regardaient le canal Blanc comme une mauvaise ligne de défense parce que, pendant l'été, il y restait peu d'eau, et ils craignaient qu'on n'eût pas le temps d'y faire des retranchements. M. le duc de Vendôme resta ferme dans la résolution qu'il avait prise d'y attendre les ennemis.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. de Chamillart.

Castagnaro 10 juillet 1706.

Je n'ai reçu qu'hier, monsieur, la lettre que vous m'avez écrite le 29 du mois passé, en chiffres. Je n'aurais jamais fait si je déduisais toutes les raisons qui m'ont obligé de prendre la situation où je suis: lorsque je serai à la cour je vous en rendrai un fidèle compte, et je

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1963, n° 58.

me contenterai seulement de vous dire que de toutes les défensives celle du Mincio est la plus mauvaise.

J'avais déjà connaissance de toutes les troupes dont vous me marquez que l'armée des ennemis doit être composée à la fin de ce mois, à la réserve des six mille Danois, dont je vous assure avec certitude qu'il n'en est arrivé aucun.

A l'égard du siége de Turin, comptez comme une chose sûre qu'il ne peut être troublé par M. le prince Eugène: nous avons trop d'endroits où nous pouvons l'arrêter pour qu'il puisse songer à le secourir. La flotte n'est point destinée pour venir dans ces mers; mais, quand cela serait, M. de la Feuillade étant maître du Mondovi comme je l'appris hier par le retour d'un courrier que je lui avais dépêché, je ne vois pas par où un secours pourrait entrer dans Turin. Ainsi, monsieur, vous pouvez être sûr que si cette place se soutient, ce ne peut être que par elle-même, chose qui me paraît impossible à imaginer, à moins que votre gendre ne fût de l'humeur du maréchal de Tessé; mais je le connais assez pour savoir qu'il est d'un caractère tout différent.

Les ennemis, le 5 de ce mois, ont fait un pont sur l'Adige à Pettorazza, assez près de l'embouchure de cette rivière. Je n'en ai été averti que le 7; et, lorsque je suis arrivé ici, la tête de leur armée était déjà à quatre milles de Badia. Lorsque j'aurai l'honneur de vous voir, je vous dirai comment cela s'est fait; mais il est certain que, si on n'avait pas perdu beaucoup de temps, il y avait à portée de là beaucoup plus de troupes qu'il n'en fallait non-seulement pour les empêcher de faire le pont, mais aussi pour culbuter ce qui avait passé. Mais le mal n'est pas grand, puisque nous sommes à présent dans une situation bien plus aisée à soutenir que l'autre, et qui embarrassera beaucoup moins M. le duc d'Orléans et M. le maréchal de Marcin. Nous gardons le canal Blanc d'ici à Trecenta, et de Trecenta, nous fermons au Pô à Polesella, où nous allons avoir un pont pour communiquer avec M. le comte de Senneterre qui garde le Pô jusqu'à son embouchure, lequel est très-aisé à garder par son immense largeur.

Les ennemis, depuis qu'ils ont passé l'Adige, ont fait deux ponts à Badia pour communiquer plus vite avec les troupes qu'ils ont laissées sur cette rivière d'ici à Vérone. Dans la nuit du 8 au 9 ils ont voulu faire un travail au Lazaret, près de Vérone, mais mon régiment, qui y est posté, leur a fait un si grand feu qu'ils ont été obligés d'abandonner leur ouvrage; on me mande de Vérone qu'ils y ont perdu beaucoup de monde. En un mot, quand on sera partout alerte comme on doit l'être, vous pouvez être sûr qu'ils ne feront jamais de pont sur l'Adige.

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire par laquelle j'apprends que c'est le maréchal de Marcin qui vient ici sous M. le duc d'Orléans. Je ne suis point surpris que le maréchal de Villars ait refusé de venir; quand on est accoutumé de gagner deux cent mille écus par campagne, on a bien de la peine à venir dans un pays où il n'y a que des coups à gagner; mais je vous assure que je suis étonné de la bonté du roi de souffrir de pareilles choses. Je ne vous dis pas la centième partie de tout ce que je pense sur cela. L'Italie était déjà alarmée de l'arrivée du maréchal de Villars; mais elle commence à se rassurer depuis qu'elle sait que c'est le maréchal de Marcin qui vient, dont elle connaît la noblesse et le désintéressement. Je suivrai l'ordre que vous me donnez et je ne partirai point que M. le maréchal de Marcin ne soit arrivé, et que je ne l'aie entretenu à fond; cela sera cause que je ne pourrai pas arriver le 23, comme je vous l'ai marqué par ma dernière. Je vous prie d'avoir la bonté de lire cette lettre au roi, car je n'ai point l'honneur de lui écrire.

Monseigneur le duc d'Orléans avait précédé M. le maréchal de Marcin, et était arrivé le 8 au camp devant Turin, où M. le duc de la Feuillade était revenu du camp de Saluces pour le recevoir. Il s'en fallut bien que ce prince fût aussi satisfait de l'avancement du siége que M. le duc de Vendôme croyait avoir sujet de l'être. Depuis que toutes les batteries avaient commencé à tirer, on avait à la vérité poussé plusieurs sapes non-seulement

sur les angles des deux bastions et de la demi-lune de l'attaque, mais aussi vers l'angle d'un ouvrage à corne que les assiégés avaient construit depuis peu à la gauche de cette attaque, en avant de la communication de la citadelle avec la ville, et dont on n'avait eu connaissance que depuis qu'on avait avancé les autres sapes. On avait aussi démonté un grand nombre de leurs pièces; mais, à leur tour, après s'être réparés, ils avaient causé de si grands ravages dans les batteries de la tranchée, que le 30 juin il n'y avait plus que trente pièces en état de tirer et quelques-unes à ricochets. M. de Chamarande, voyant même qu'on ne pourrait parvenir à imposer aux batteries du corps de la place qui étaient couvertes par des contre-gardes, et qu'on ne viendrait à bout de prendre Turin que par la sape et les mines, s'était déterminé à diminuer le feu du canon, et à s'occuper principalement de l'avancement des travaux, en les protégeant seulement par les bombes, les pierriers et les batteries à ricochets; d'ailleurs, il crut devoir prendre ce parti pour diminuer la consommation des munitions, qui était si considérable qu'on craignit que les transports, qui ne pouvaient se faire que de Gênes et d'Alexandrie, ne pussent y fournir jusqu'à la fin du siége.

Le mineur avait été attaché dès le 25 juin, d'un côté pour faire sauter la lunette de la droite de l'attaque, et, de l'autre, pour cheminer à la gauche vers l'ouvrage à corne dont on craignait les revers; mais la difficulté du terrain et les précautions que les mineurs eurent à prendre ralentirent tellement leur travail, que lorsque son altesse royale arriva au siége, le plus avancé était à peine à huit toises de l'avant-chemin couvert. On voit aussi par les détails envoyés par les chefs du génie et de l'artillerie que la lenteur du travail provenait de l'ordre qu'avait donné M. de la Feuillade de ne cheminer qu'avec pré-

caution et de préférer la sûreté des opérations à leur prompt avancement.

Monseigneur le duc d'Orléans chercha les moyens de les accélérer; il alla même reconnaître la hauteur des Capucins, pour voir si l'attaque qu'on pourrait former dans cette partie ne serait pas plus avantageuse que celle qui était commencée; mais il y trouva des difficultés et des inconvénients qui lui firent abandonner cette idée; et, ne voyant alors de ressource que dans le travail des mineurs, il porta sa principale attention à ce moyen et en chargea M. de Vallière, qu'il avait amené avec lui de France, et dont l'expérience et les grands talents dans cette partie de l'art militaire semblaient répondre du succès. Mais en même temps son altesse royale, dans l'espoir de réduire à l'extrémité le duc de Savoie, qui s'était retiré dans la vallée de Lucerna, envoya, le 10, M. de la Feuillade à Saluces, avec ordre de poursuivre ce prince aussi loin que les circonstances pourraient le permettre, et de renvoyer ensuite au siége une partie de son infanterie pour soulager celle qui y était, et accélérer les travaux.

Lettre de son altesse royale M. le duc d'Orléans au roi.

Du camp devant Turin, 10 juillet 1706[1]

Sire, je suis arrivé ici jeudi à onze heures du soir, et j'ai visité hier les attaques de la place. On a poussé de la dernière parallèle quatre demi-sapes sur les angles saillants des quatre contre-gardes de l'avant-chemin couvert, et on a commencé les mines au bout de ces demi-sapes. Comme à la droite on avait commencé la mine de trop loin, on a été obligé de la faire jouer lorsque les mineurs ont manqué d'air, et dans l'entonnoir que la mine a faite, on en a recommencé une nouvelle qui est déjà jusqu'auprès de la contre-garde. La mine qui part de la sape du centre n'est pas à deux toises du dessous de la

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1963, n° 59.

contre-garde. Les deux autres qui sont les plus éloignées en sont à huit ou dix toises; et comme le terrain se trouve difficile et rempli de cailloux, on ne croit pas qu'elles puissent être en état avant cinq ou six jours. Lorsque ces premières mines auront fait sauter un petit terrain, on se logera sur l'avant-chemin couvert. Il faudra recommencer le même travail et ouvrir encore des demi-sapes, et attacher des mineurs à dix ou douze toises du chemin couvert. C'est l'unique moyen d'aller en sûreté contre les contre-mines des ennemis, et il serait dangereux de hasarder de se loger autrement, de peur de perdre beaucoup de soldats et de rebuter l'infanterie, où il y a une tête de vieux soldats qui fait aller le reste, qu'il faut ménager. Cependant ce travail est si long, qu'on ne doit pas se flatter qu'on puisse mettre la citadelle en état d'être emportée avant le 15 septembre, pourvu même qu'il n'arrive aucun accident contraire. Cette longueur, qui paraît comme insurmontable, a fait chercher tous les moyens qui pourraient raccourcir le siége. On a poussé une sape sur la gauche pour gagner la tête de l'ouvrage à corne de terre qui paraît sur le bastion de la communication de la citadelle à la ville. Mais quand on en serait le maître, il est fort douteux qu'on pût former par là une attaque qui abrégeât les choses. J'ai voulu voir par les revers si on ne pouvait rien tenter à la droite de l'attaque, et je priai hier Chamarande d'aller avec quelques compagnies de grenadiers visiter les hauteurs qui approchent celle des Capucins et qui voient à revers toute la ville, et nous les avons parcourues ce matin encore de plus près. L'envie d'avancer nous a fait espérer qu'on pourrait établir huit bataillons sur la hauteur de la vigne de Madame Royale, qui commande celle des Capucins et est égale aux forts qui sont au-dessus; et en même temps en faisant baisser le pont du haut Pô jusqu'auprès du Valentin, communiquer avec notre attaque par un retranchement jusqu'à San-Salvatore et de là jusqu'aux batteries de la droite de notre attaque, et nous trouver peut-être à portée de tenter quelque chose sur le poste des Capucins ou sur la ville du côté de la communication avec la citadelle, parce que cet endroit paraît moins fortifié que

le reste et moins exposé au canon des Capucins. Mais après avoir examiné toutes ces situations, nous avons trouvé qu'il y aurait de la témérité d'entreprendre l'attaque du poste des Capucins, à cause des ravins qui l'entourent et des forts dont il est flanqué qui sont placés très-avantageusement et faits avec tout le soin et l'art possibles, et que cette entreprise étant impraticable, tous les autres établissements qu'on pourrait faire de ce côté-là seraient plus préjudiciables qu'avantageux, parce que la communication par le pont, qui avait été proposée, et le chemin des bataillons pour y venir, seraient entièrement enfilés par le canon des Capucins et par celui des contre-gardes de la ville qui sont sur le bord du Pô; et que, quand on pourrait former de ce côté-là une nouvelle attaque à la ville, les quarante-cinq bataillons qui sont au siége ne suffiraient pas pour la tranchée, puisque pour soutenir les attaques ordinaires ils n'ont que trois nuits d'intervalle, et qu'ils commencent déjà à s'affaiblir, y ayant dans les hôpitaux plus de neuf cents blessés et cent malades : de sorte qu'après avoir examiné avec M. le duc de la Feuillade et la plupart des officiers généraux, et avec tous les ingénieurs, très-divisés dans leurs avis, tout ce qui se pouvait faire, il a fallu convenir qu'on était trop avancé pour faire de nouvelles entreprises qui pussent retarder celle que l'on suit, et qu'il fallait s'appliquer seulement à diminuer, autant qu'il se pourrait, les difficultés et les longueurs des sapes et des mines, et ménager l'infanterie, qui doit soutenir un si long siége dans un pays et dans une saison où les soldats ne peuvent pas soutenir de longues fatigues sans tomber malades. C'est dans cette pensée que M. le duc de la Feuillade, qui a grande envie de bien servir votre majesté et qui est intelligent et appliqué, m'a promis ce matin, en partant pour aller rejoindre le camp volant qu'il a laissé aux trousses de M. le duc de Savoie, qu'après avoir vu s'il peut entreprendre incessamment quelque chose contre la cavalerie de M. de Savoie, qui est présentement à Rubiana dans la vallée de Lucerna, ou l'obliger seulement à se retirer dans les montagnes et les lieux inaccessibles où il peut être assisté des Barbets, qui sont venus déjà à son secours au nombre de plus de trois mille, et

où il est aisé à peu de troupes d'en amuser un grand nombre; qu'il renverra au siége dans sept ou huit jours douze bataillons pour fortifier et soulager le reste de l'infanterie, et qu'il ne retiendra d'infanterie en ce pays-là que ce qu'il croira nécessaire pour conserver Asti, qui demande à capituler depuis hier, et la communication de Finale, et ce qu'il faudra de cavalerie pour empêcher M. le duc de Savoie de rentrer dans la plaine. Il a informé votre majesté des courses qu'il a faites. En son absence, Chamarande a soin du siége et s'en acquitte dignement. Comme j'ai voulu arriver devant Turin le 8 de ce mois, comme je l'avais marqué à votre majesté, j'ai été obligé de venir à cheval depuis Saint-Jean-de-Maurienne, et j'ai laissé en chemin ma chaise et une partie de ceux qui me suivaient, qui ne m'ont pas encore rejoint, ce qui pourra retarder de quelques jours mon arrivée à l'armée de Lombardie. D'abord que j'y serai, je tâcherai d'exécuter exactement les ordres que votre majesté m'a donnés, et de lui faire connaître, par mon attention à tout ce que je croirai pouvoir lui être agréable, l'attachement et le profond respect, etc.

Après avoir donné ses ordres relativement à tout ce qui concernait le siége, monseigneur le duc d'Orléans se mit en chemin le 11, pour se rendre à Milan et de là à l'armée de Lombardie. M. de la Feuillade joignit, le même jour, le corps de M. d'Aubeterre à Saluces. Dès le lendemain il y passa le Pô et alla camper à Cavor, le 13 à Pignerol, où il se fit joindre par dix compagnies de grenadiers des troupes de siége. Son dessein était de marcher au duc de Savoie, qui était campé à l'entrée de la vallée de Lucerna, près de Rubiana; mais, ayant appris que douze ou quinze cents habitants de cette vallée avaient pris les armes, et que le duc de Savoie, après avoir démonté toute sa cavalerie et envoyé les chevaux dans les montagnes les plus reculées, avait joint ses cavaliers et ses dragons aux Lucernois, pour défendre les différents postes qui

pouvaient faire sa sûreté, il jugea que toute entreprise consommerait inutilement beaucoup de temps, et qu'il ne pourrait agir, dans des pays aussi difficiles, sans courir le risque de ruiner ses troupes. Ces considérations et les ordres réitérés de la cour, qui voulait qu'il mît fin à sa course, pour ne plus s'occuper que du siége, le déterminèrent à regagner le camp devant Turin. Il y arriva le 17, avec la plus grande partie de l'infanterie qu'il avait menée avec lui, et renvoya sa cavalerie à Moncaglieri et à Chieri, dont il fit retrancher les hauteurs, pour mieux assurer l'investissement de la place, à la rive droite du Pô.

On avait fait peu de progrès au siége depuis qu'il s'en était éloigné. M. de Chamarande avait seulement fait sauter un fourneau sous l'angle de la lunette de la droite, et s'était emparé de cette lunette dans la nuit du 12 au 13. Les autres galeries avaient été portées jusque près de la palissade des angles flanqués de l'avant-chemin couvert; mais avant de l'attaquer et de se rendre maître des lunettes, il fallait éventer les mines des ennemis, que l'on jugeait être à deux étages et à trente pieds de profondeur. L'ouvrage exigeait un temps considérable; cependant M. le duc de la Feuillade n'aperçut dans ces contrariétés que du retard et nulle incertitude dans le succès du siége; il espérait vaincre toutes les difficultés par le moyen des mines.

La situation des affaires en Lombardie était plus qu'inquiétante. Le 12 les ennemis embarquèrent sur le canal de la Fratta douze cents hommes d'infanterie, qui entrèrent ensuite dans le canal Blanc et débarquèrent, une heure avant la nuit, au-dessous de Carpi, près de Paolino, vis-à-vis d'un poste de vingt hommes, commandé par un lieutenant. Ce poste ne fit aucune résistance, et, après sa décharge, il prit la fuite. Le bataillon dont il était détaché, étant trop en arrière, ne put arriver assez

tôt pour empêcher les ennemis de s'établir sur la rive droite du canal. Joints successivement par d'autres troupes, ils se trouvèrent assez en force pour séparer M. de Saint-Pater de M. de Broglie; ce qui fit prendre à ce dernier le parti de passer le Pô à Polesella, pour joindre M. de Senneterre, et de rompre le pont.

L'avis de cet événement n'arriva à Castagnaro qu'à minuit. Aussitôt M. le duc de Vendôme fit partir M. de Chemerault pour rassembler toutes les troupes qui étaient répandues depuis Castagnaro jusqu'à Castel-Guglielmo. M. de Saint-Fremont le joignit une heure après, et le trouva fort de treize bataillons et quinze escadrons, avec lesquels il s'avança le 13, à onze heures du matin, jusqu'à demi-portée de fusil des ennemis. Ils étaient postés, la droite à Paolino, la gauche à [1]..... ayant deux navilles devant eux. Les dispositions de M. de Saint-Fremont étaient faites pour les attaquer, lorsqu'il reçut un exprès de M. le duc de Vendôme, qui, en lui défendant de le faire, lui mandait qu'il était déterminé à abandonner l'Adige, pour se retirer sur le Mincio.

En effet, il commença sa retraite dès le soir même du 13, et toutes les troupes se rendirent, en deux marches, sur cette dernière rivière. On ne fut suivi que par quelques détachements des ennemis; mais ils s'emparèrent des bateaux qui avaient servi aux ponts du Tartaro et du canal Blanc. Deux cents malades qu'on avait embarqués sur ces bateaux, pour remonter à Ostiglia, furent faits prisonniers. Le pont du Pô, que M. le chevalier de Broglie avait fait rompre, n'eut pas un meilleur sort; la position des ennemis ne permettant pas de lui faire remonter ce fleuve, on le coula à fond.

Toutes les troupes passèrent le Mincio le 16 et le 17, sui-

[1] Cette lacune existe dans l'original.

vant la disposition que fit M. le duc de Vendôme : quarante-quatre bataillons et cinquante-deux escadrons campèrent depuis Peschiera jusqu'à Goito, et deux bataillons occupèrent Governolo; il y en avait cinq à Mantoue; quatre se jetèrent dans Ostiglia. Le quartier général fut établi à Volta. M. le chevalier de Forsac fut chargé de la défense de la rivière, depuis Goito jusqu'au moulin de Volta; M. d'Albergotti, depuis ce moulin jusqu'à Borghetto; M. de Murcey, depuis Borghetto jusqu'à Peschiera; M. de Saint-Fremont fut destiné à rester auprès de la personne de monseigneur le duc d'Orléans, lorsqu'il serait à l'armée. M. de Medavi continua d'occuper avec les neuf bataillons qui étaient à ses ordres la Rocca d'Anfo et le pays entre le lac de Garde et celui d'Idro. Lord Galmoy, officier général espagnol, fut envoyé à la droite du Pô, avec quelques bataillons et quelques escadrons, pour se joindre aux troupes de M. de Senneterre, et commander dans cette partie, où il eut alors sous ses ordres dix bataillons et seize escadrons.

Telle fut la disposition que fit M. le duc de Vendôme des soixante et treize bataillons et des soixante et onze escadrons qui composaient l'armée; mais, informé que dans peu M. le prince Eugène serait joint par les Hessois, qui venaient à marches forcées de leur pays, au nombre de huit à neuf mille hommes, il dépêcha, en arrivant à Volta, un courrier à M. de la Feuillade, pour lui demander six bataillons et vingt-huit escadrons de sa cavalerie; mais ce dernier, ayant besoin de toute son infanterie pour le siége, et craignant d'ailleurs de trop se dégarnir, se contenta de lui envoyer vingt escadrons, qui se mirent en marche de Chieri et de Moncaglieri le 18, sous la conduite de M. d'Aubeterre.

Les nouvelles que M. le duc de Vendôme eut des ennemis le 17 lui apprirent que M. le prince Eugène avait été la veille

à Castel-Baldo, et que, suivant ses dispositions, ses troupes étaient partagées en deux corps : l'un, qui était le plus considérable, devait agir du côté du Pô; l'autre devait marcher vers le Mincio. Il sut aussi que le premier de ces corps était déjà fort de vingt-quatre mille hommes, et l'on fut bientôt convaincu que c'était effectivement celui que M. le prince Eugène avait destiné à ses principales opérations, lorsqu'on fut informé que, le 18, tandis qu'une tête se présentait sur le Mincio, un corps, qu'on supposait de vingt-quatre mille hommes, avait passé le Pô sur un pont qu'ils avaient jeté à Polesella; que lord Galmoy n'y avait apporté aucun obstacle, et qu'il s'était retiré avec toutes ses troupes derrière le Panaro.

Ce fut dans ces circonstances, c'est-à-dire le 18, que monseigneur le duc d'Orléans joignit M. le duc de Vendôme à Volta, accompagné de M. le maréchal de Marcin. Son altesse royale, sur la nouvelle du passage de l'Adige et du canal Blanc par les ennemis, et sur ce que M. le duc de Vendôme lui avait mandé à ce sujet, s'était arrêtée à Crémone, pour y attendre que l'armée eût pris une position fixe sur le Mincio, ce qui ne lui permit pas de la joindre plus tôt.

On n'aura pas de peine à juger de l'embarras dans lequel se trouva ce prince en prenant, au milieu de tant de désastres, le timon des affaires. M. le duc de Vendôme lui remit le commandement de l'armée, et partit le lendemain pour aller passer quelques jours à Milan, et de là se rendre auprès du roi, pour recevoir les ordres de sa majesté, avant de passer en Flandre. Avec une armée étonnée des succès rapides de M. le prince Eugène, qui, dans l'espace de dix jours, avait passé trois rivières, sur lesquelles on avait fondé la sûreté et le salut de l'Italie; dans une position incertaine, partagée par le Pô; sans communications sur ce fleuve, et sans moyens, faute de

bateaux, d'en établir une, il était difficile d'espérer, non pas seulement, de rétablir les affaires, mais aussi d'arrêter les progrès d'un général aussi habile qu'audacieux et dont on savait que les instructions étaient de tout entreprendre pour sauver Turin. Il paraît d'ailleurs que M. le duc de Vendôme, loin de rassurer M. le duc d'Orléans sur la volonté des troupes et des officiers de l'armée, ne fit que lui inspirer de la défiance à leur égard, en attribuant à leur manque de précautions et à leur peu de vigilance les malheurs qui venaient d'arriver; ce fut même le motif dont il se servit pour justifier auprès du roi sa conduite et l'obstination avec laquelle il était, contre l'intention de sa majesté, resté sur l'Adige, au lieu de se retirer derrière le Mincio.

Les premières attentions de monseigneur le duc d'Orléans se portèrent sur l'établissement d'une communication avec la droite du Pô et sur la défense du Panaro, où il jugea que lord Galmoy ne pouvait pas tenir avec le peu de troupes qu'il avait à ses ordres. Cette partie lui donna d'autant plus d'inquiétude, qu'il craignit que le projet de M. le prince Eugène ne fût de prendre ce chemin pour s'approcher de Turin, en suivant la marche qu'avait faite en 1703 M. le comte de Stahremberg, et que, ne pouvant encore, faute de pont sur le Pô, y faire passer promptement des secours, ce général ne le prévînt, non-seulement sur le Panaro, mais aussi sur les rivières du Modénais et du Guastallais, et qu'il ne pénétrât jusque dans l'Alexandrin; c'est ce qu'il expliqua au roi, dans la lettre qu'il écrivit à sa majesté le jour même de son arrivée. On va la rapporter dans son entier, avant de rendre compte des dispositions qu'il fit pour être en état de s'opposer, à sa droite, aux entreprises de M. le prince Eugène, et d'éclairer, à sa gauche, les mouvements de diversion qu'il pourrait faire.

Lettre de son altesse royale M. le duc d'Orléans au roi. Du camp de Volta, 18 juillet 1706.[1]

Je suis arrivé ici aujourd'hui; j'aurais pu y arriver quelques jours plus tôt, mais les nouvelles que j'eus du passage de l'Adige et du canal Blanc et les lettres de M. de Vendôme m'ont fait attendre, à Crémone, qu'il eût remis son armée dans une situation plus fixe, derrière le Mincio. Il rendra compte à votre majesté de ces deux passages; je ne puis lui parler que de ce que j'ai trouvé ici en arrivant: nous gardons un côté du lac de Garde jusqu'à la Rocca d'Anfo, avec neuf bataillons, aux ordres de M. de Medavi, et le Mincio, depuis Peschiera jusqu'à Goito, avec quarante-quatre bataillons et cinquante-deux escadrons, partagés en trois corps séparés, aux ordres de MM. d'Albergotti, de Murcey et de Forsat; il y a cinq bataillons dans Mantoue. On prétend que le terrain de Goito jusqu'à Mantoue est impraticable; je ne l'ai pas encore vu. Il y a quatre bataillons dans Ostiglia, deux dans Governolo et dix de l'autre côté du Pô, avec douze escadrons de dragons et sept de cavalerie, le tout aux ordres de milord Galmoy; mais nous n'avons point de pont sur le Pô; celui que M. de Vendôme avait fait descendre jusqu'à Polesella, sur le bas-Pô, et qui a facilité la retraite des troupes qui ont été coupées par le passage des ennemis sur le canal Blanc, n'ayant pu remonter à Ostiglia et ayant été coulé à fond, M. de Vendôme en a ordonné un au-dessous de l'embouchure du Mincio, à un lieu nommé Mirasole, et j'ai prié M. de Vaudémont d'en faire faire un à Crémone; mais le premier de ces deux ponts ne sera prêt, au plus tôt que mercredi, et cependant les ennemis, qui ont laissé une tête de ce côté-ci, ont passé hier samedi au soir le Pô, à Polesella, et obligé milord Galmoy de se retirer derrière le Panaro, que je crois qu'il aura peine à défendre avec le peu de troupes qu'il a et la difficulté que nous avons de communiquer avec lui, faute de pont; nous n'en n'avons pas même sur l'Oglio, pour la communication avec Crémone, mais dans peu il sera fait, avec le secours des pontons de l'artillerie. Voilà, sire, la triste situation où j'ai trouvé les affaires de ce

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1963, n° 93.

pays-ci. Si les ennemis passent le Panaro avant que nos ponts soient faits, ils peuvent non-seulement s'établir dans le Modénais, dont les places, savoir, la Mirandole, Modène, Guastalla et Reggio, non-seulement sont en mauvais état, mais absolument dépourvues de la quantité de poudre qui leur serait nécessaire; mais ils peuvent encore se porter avant nous jusque vers Alexandrie, ce qui ne se peut empêcher, qu'en leur donnant un combat dont le succès, malgré la confiance qu'on doit aux troupes de votre majesté qui sont ici, est toujours douteux, et dont la perte ne peut qu'être sujette à des suites effroyables, dans un pays où il n'y a que de grandes villes toutes ouvertes. Si nos ponts pouvaient être faits avant que les ennemis eussent passé le Panaro, nous aurions un grand pays à défendre de rivière en rivière, l'une après l'autre; et s'ils voulaient pénétrer jusqu'à Turin, je prierais M. de la Feuillade, sous le bon plaisir de votre majesté, de ne laisser à son siége que vingt bataillons, uniquement pour garder sa tranchée et s'avancer sur eux avec le reste de son armée jusqu'au Tanaro ou à Stradella, pendant qu'avec cette armée-ci, j'y tomberais, par un autre côté, ce qui nous donnerait du moins l'avantage du nombre. C'est de quoi M. de Vendôme pourra rendre un compte exact à votre majesté. En attendant, nous avons écrit ensemble à M. de la Feuillade, pour lui demander un corps de vingt-huit escadrons de cavalerie et de dragons, qui doit, à présent que M. le duc de Savoie est retiré dans les vallées, lui être très-inutile pour son siége; il lui en restera encore cinquante, et ce secours est absolument nécessaire à cette armée, tant par l'horrible étendue de pays qu'il faut garder que par l'inquiétude que les ennemis, à cheval sur le Pô, nous donnent également pour le Milanais et pour le Piémont; outre que nous sommes obligés de prendre l'ordre d'eux, leurs mouvements se font plus diligemment, et nous perdons toujours du temps à les suivre; c'est pour cela que M. de Vendôme a envoyé ce soir un détachement de quinze cents chevaux du côté de Vérone, pour donner de l'inquiétude aux corps qui sont de ce côté-ci du Pô, et tâcher de découvrir leurs mouvements; dès que j'en

serai informé, aussi bien que de ceux de l'autre côté, qui sont les plus importants, j'en rendrai un compte exact à votre majesté.

M. le maréchal de Marcin est arrivé ici avec moi; il écrit à votre majesté; il n'arriva qu'hier au soir à Crémone, où j'ai quitté ce matin M. de Vendôme. Je ne puis, sur son chapitre, m'empêcher de rendre compte à votre majesté de son application et du zèle infini qu'il a pour votre majesté. Il fait ici l'impossible, et tire d'un pays comme celui-ci, qui de plus est médiocrement bien intentionné, des secours incroyables; sans lui, nous n'aurions point du tout de ponts; il nous fait trouver de la poudre, et je puis dire à votre majesté qu'il m'a prévenu sur toutes les inquiétudes que les affaires d'Espagne doivent donner en ce pays-ci, et rassuré par les bonnes mesures qu'il a prises. Je suis, etc.

Le 19 son altesse royale détacha, d'un côté, M. de Cappy, avec quinze cents chevaux, pour aller sur le haut de l'Adige observer les ennemis; de l'autre, M. de Saint-Fremont et M. de Muret, avec deux brigades d'infanterie et deux de cavalerie, pour aller passer, la nuit suivante, le Pô dans des barques à San-Benedetto, et joindre lord Galmoy, afin de l'aider à se soutenir sur le Panaro et pourvoir par des retranchements aux moyens de défendre cette rivière et la Secchia; mais, avant l'arrivée de ces troupes à leur destination, lord Galmoy, ayant pris de l'inquiétude sur la marche de quelques troupes des ennemis qui avaient paru du côté d'Ostiglia, s'était retiré, le 19, avec le gros des siennes sur Revere, n'ayant laissé que des détachements dans les postes du Panaro, tels que Bondeno, Finale et Buonporto. Son altesse royale, en ayant été informée, lui envoya ordre de remarcher sans perdre de temps sur le Panaro, ce qu'il fit le 21; il alla alors avec huit bataillons et quatre régiments de dragons à Bondeno, et occupa avec le reste de son infanterie et de sa cavalerie Buonporto et Fi-

nale. M. de Saint-Fremont, de son côté, après avoir campé le 20 à Bondanello, et le 21 à la Mirandole, envoya à Finale deux bataillons de ses troupes, une brigade de cavalerie à Campo-Santo, un régiment de dragons et un bataillon à Buonporto. Monseigneur le duc d'Orléans renforça en même temps de deux bataillons la garnison d'Ostiglia; cette précaution lui parut nécessaire, parce que le manque d'eau occasionné par la secheresse de l'été ne permettait pas d'y former dans leur entier les inondations qui devaient faire la principale force de ce poste.

Le détachement de M. de Cappy ne rencontra point d'ennemis, et on apprit par cet officier que presque toutes leurs troupes étaient descendues sur le canal Blanc; que la plus grande partie avait passé le Pô, et qu'il n'était resté sur l'Adige que six à sept mille hommes répandus dans différents postes retranchés sous les ordres du général Wezel[1].

Monseigneur le duc d'Orléans, ne pouvant plus douter alors que le projet de M. le prince Eugène ne fût de porter tous ses efforts par la droite du Pô, fit passer à Modène deux bataillons, deux autres à la Mirandole, un à Guastalla et un à Reggio; mais l'état où etaient ces places, et les rivières étant guéables partout, ces moyens n'étaient pas capables d'arrêter longtemps les ennemis; ce n'était qu'avec une armée qu'on pouvait s'opposer avec espoir de succès à leurs entreprises; mais le pont que l'on construisait sur le Pô entre Correggioli et Mirasole ne pouvait être achevé que le 22, et l'éloignement ne permettait

[1] Suivant les nouvelles qu'on eut de leur position sur l'Adige, M. le prince Eugene avait laissé deux cents hommes à Pontone, quatre cents à Pescantina, deux cents à Savone, quatre mille hommes d'infanterie et quinze cents chevaux pres de Vérone, ou il avait établi un pont pres du Lazaret; deux mille hommes le long de la rivière, depuis Vérone jusqu'a Castagnaro, et dix mille hommes a Badia.

pas de faire usage de celui que M. le prince de Vaudémont avait fait jeter dès le 20 à Crémone; c'est ce qui fit craindre à son altesse royale que l'impossibilité où elle était de se porter promptement de l'autre côté du Pô ne donnât aux ennemis le temps de faire assez de diligence pour prendre l'avance sur lui, et le mettre dans le cas où avait été M. le duc de Vendôme, lors de la marche aussi rapide que hardie du comte de Stahremberg, des bords du Panaro jusqu'en Piémont.

Pour prévenir, autant qu'il est possible, un tel malheur, les troupes qui étaient sur le Mincio ayant deux marches pour se rendre sur le Pô, monseigneur le duc d'Orléans employa les journées du 21 et du 22 à les faire descendre successivement vers le lieu où l'on construisait le pont, afin de passer ce fleuve aussitôt qu'il serait achevé, marcher ensuite à Reggiolo sur la Parmeggiana pour y rassembler toutes ses troupes et s'avancer sur Modène, en cas que les ennemis lui en donnassent le temps, ou se replier derrière le Tassone ou le Crostolo, suivant les circonstances.

Ces dispositions pour ce côté du Pô laissant le Mincio presque entièrement dégarni de troupes, son altesse royale se détermina à retirer M. de Medavi du poste qu'il occupait entre le lac de Garde et celui d'Idro pour lui confier la garde de cette rivière, en lui laissant six bataillons avec les neuf qui étaient à ses ordres et douze escadrons; elle résolut aussi de laisser dix bataillons dans Mantoue, pour lequel les soupçons qu'elle avait de la fidélité du duc lui donnaient autant d'inquiétude que les moyens que pourraient avoir les ennemis d'entreprendre sur cette place. De sorte qu'il ne devait rester pour former l'armée que quarante-quatre bataillons et cinquante escadrons.

Dans ces circonstances critiques, monseigneur le duc d'Or-

leans ayant eu, dès le 21, des avis qui lui annoncèrent que les ennemis, après avoir passé le Pô à Polesella, le 18, et campé le même jour, la droite à leur pont, leur gauche vers Ferrare, avaient marché le lendemain sur deux colonnes et s'étaient avancés jusqu'à deux milles de Bondeno et de Finale, ses craintes sur cette partie redoublèrent, et il ne douta point qu'au premier mouvement offensif qu'ils pourraient faire, M. de Saint-Fremont et lord Galmoy ne se retirassent derrière la Secchia, et que leur retraite ne donnât aux ennemis le temps de s'avancer assez pour ne lui laisser que la ressource de se mettre à leur suite au lieu de s'opposer à leur passage; en conséquence, pour chercher à les retarder dans leur marche et se donner le temps de les joindre, son altesse royale manda à M. le duc de la Feuillade de se tenir prêt à marcher à Stradella avec trente bataillons et un corps considérable de cavalerie[1], et à M. le prince de Vaudémont de continuer à faire travailler avec la plus grande activité aux retranchements qu'on avait commencés pour fortifier ce poste.

Pendant que monseigneur le duc d'Orléans était occupé des dispositions dont on vient de faire le détail, les ennemis achevaient leur mouvement pour porter toutes leurs forces à la droite du Pô; et son altesse royale, ayant été informée le 22 par M. de Saint-Fremont que tout avait passé le fleuve à Lago-Scuro et que leur armée était devant Bondeno, Finale et Buonporto, se mit elle-même en marche le 23, de grand matin, avec le reste des troupes qu'elle avait résolu de mener avec

[1] Il paraît, par la correspondance de M. le duc d'Orléans, que l'idée de faire occuper Stradella lui fut suggérée par M. le duc de Vendôme, qui avait eu occasion de connaître l'importance de ce poste lors du combat qu'il y avait livré à l'arrière-garde du comte de Stahremberg; mais on voit en même temps que M. le duc de Vendôme regardait comme impossible à M. le prince Eugène de faire la même marche.

elle, et alla camper à la tête du pont de Correggioli, où elle joignit toutes celles qui s'y étaient rendues les jours précédents. En même temps M. de Medavi fit son mouvement pour venir occuper le Mincio avec les douze bataillons et les douze escadrons de troupes françaises que M. le duc d'Orléans avait destinés pour cette partie, et cinq bataillons espagnols.

A peine son altesse royale fut-elle arrivée à Correggioli qu'elle eut avis que, les ennemis ayant remonté le Panaro en force, M. de Saint-Fremont prenait le parti de replier tous les postes qui étaient sur cette rivière entre la Secchia et la Parmeggiana, laissant seulement deux bataillons dans Modène et un à la Mirandole.

Ce fut le moment où monseigneur le duc d'Orléans dut se décider sur les différents partis qu'il avait à prendre, ou de rester en Lombardie pour couvrir le Mantouan et le Milanais, ou de laisser de grosses garnisons dans les places et dans les différents postes, et de marcher avec le reste des troupes au secours de Turin, ou bien, lorsque les ennemis auraient passé le Panaro, de les suivre avec des forces au moins aussi considérables que les leurs, pour être en état de ne point refuser le combat. On verra par la lettre que son altesse royale écrivit ce même jour au roi et par celle de M. le maréchal de Marcin quels furent les motifs qui la déterminèrent. On rapportera aussi la lettre que son altesse royale écrivit à M. le duc de la Feuillade pour lui expliquer ses intentions sur l'occupation du poste de Stradella, et les mouvements qu'elle se proposait de faire pour suivre les ennemis, s'ils prenaient le chemin du Piémont. A cette dernière lettre sera jointe celle que M. le maréchal de Marcin reçut de M. le duc de Vendôme, par laquelle ce général lui fit connaître plus particulièrement son sentiment sur le poste de Stradella et sur les moyens de l'oc-

cuper sans nuire à la sûreté et à l'avancement du siège de Turin.

Lettre de son altesse royale M. le duc d'Orléans au roi.

Du camp de Correggiolo à la tête du pont du Pô, 23 juillet 1706.[1]

Je suis arrivé ici avec le peu de troupes qui restaient au camp de Volta; je n'ai laissé aux ordres de M. de Medavi que ce que j'ai mandé à votre majesté. M. de Saint-Fremont, qui est à la Mirandole et qui a tenu jusqu'à présent le Panaro, ayant appris que les ennemis le remontaient, retire aujourd'hui tous ses postes et viendra camper demain entre la Secchia et la Parmeggiana, après avoir laissé deux bataillons dans Modene et un à la Mirandole.

Si les vingt-quatre mille hommes des ennemis qui ont passé le Pô marchent tous et prennent le chemin de Modène, de Reggio et de Parme, pour aller en Piémont par la même route que prit M. de Stahremberg, je ferai passer le Pô au reste des troupes que j'ai emmenées ici, pour joindre sur la Parmeggiana celles qui sont aux ordres de M. de Saint-Fremont, et, avec cette armée, composée de quarante-quatre bataillons et cinquante escadrons, je suivrai les ennemis par la route d'ici à Gualtieri, de Gualtieri à Brescello, de Brescello à Colorno, et de là, laissant Parme à ma gauche, à Corte Maggiore et à Plaisance, pour ne me pas éloigner du pont de Crémone et des bords du Pô, d'où je dois tirer mes subsistances et être à portée de renvoyer dans le Crémonais de quoi le défendre si les ennemis avaient forcé M. de Medavi, et que l'armée que je suivrai eût pris le chemin des montagnes, sans quoi il me serait impossible de me degarnir.

Dans cette route je pourrai me servir du bas des rivières pour me placer avec un peu plus d'avantage, au cas que les ennemis veuillent revenir sur moi avant qu'ils soient à portée de Plaisance.

Car, depuis Plaisance jusqu'à Stradella, comme il n'y a que deux marches, si les ennemis se plaçaient entre Stradella et moi ils trouveraient, d'un côté, l'armée que je conduirai, et, de l'autre, le corps

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1963 n° 121.

de trente escadrons que M. de la Feuillade m'envoie sous les ordres de M. d'Aubeterre, et vingt bataillons que j'ai prié M. de la Feuillade d'envoyer à Stradella, suivant la lettre de M. de Vendôme, dont j'envoie la copie à votre majesté et à laquelle j'ai cru devoir me conformer.

Je connais tous les dangers du parti que la seule nécessité me fait prendre.

Si je reste en ce pays-ci uniquement pour défendre Mantoue et le Milanais, les ennemis marcheront sans aucun obstacle à M. de la Feuillade, l'obligeront à lever le siége et pourront le forcer à un combat désavantageux.

Si, pour laisser à M. de Medavi assez de troupes pour garder sûrement le Mincio, je suis les ennemis avec peu de forces, je ne dois pas douter qu'ils m'écrasent en chemin, et, quand je pourrais m'en garantir et joindre M. de la Feuillade, il faudrait dégarnir si fort le siége pour fortifier mon armée et la mettre en état de s'opposer à celle des ennemis, que ce serait comme le lever.

N'y ayant point de quatrième parti que je puisse prendre, je me vois dans la dure nécessité de suivre celui que j'ai expliqué à votre majesté, lequel expose Mantoue et le Milanais, parce qu'il est impossible, en marchant aux ennemis, d'y laisser un assez grand corps pour résister aux troupes qui sont restées sur le Mincio et à celles de Hesse qui doivent y arriver incessamment.

Je vis hier M. de Mantoue, et je pris soin de lui faire beaucoup de caresses, dont il parut content et qui lui firent faire de grandes protestations; mais j'avoue que la fermeté que je trouve en lui si près des ennemis ne laisse pas de m'être un peu suspecte.

Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. de Chamillart. Du camp Correggioli.

Son altesse royale rend compte au roi, monsieur, si bien et si précisément de ses dispositions que je n'ai rien à y ajouter, puisque ce ne serait que vous fatiguer de la répétition des mêmes choses, et je vais seulement vous en faire observer les motifs et les conséquences, dont il est absolument nécessaire que vous soyez instruit sans flat-

terie, et de l'état des affaires de ce pays-ci, que je ne puis croire qui vous soient connues à fond. 4 juillet 1706.

L'armée des ennemis, lorsque les troupes de Hesse l'auront jointe, que l'on attend incessamment, sera forte en tout de quarante à quarante-cinq mille hommes, suivant votre calcul, que je crois véritable par toutes les nouvelles qui nous viennent.

Les ennemis, après avoir passé l'Adige, le canal Blanc et le Pô, avant l'arrivée de monseigneur le duc d'Orléans, en trois jours différents, depuis le 7 jusqu'au 17 de ce mois, sans y avoir trouvé aucun obstacle, le corps qui se trouve présentement en deçà du Pô est, selon toutes nos nouvelles, de vingt-quatre mille hommes au moins.

Après le passage de ces trois rivières considérables, sur lesquelles on avait fondé assez légèrement, comme vous voyez, l'espérance de les arrêter, on ne peut plus s'en flatter sur les suivantes, savoir : le Panaro, la Secchia et le Crostolo, beaucoup inférieures aux autres, dans lesquelles il n'y a point d'eau présentement, dont les bords sont difficiles en quelques endroits, mais fort aisés dans d'autres, dont le cours n'est pas moins de dix à douze lieues de France et sur lesquelles on n'a pas songé à relever une pellée de terre, qu'après que les ennemis ont eu passé le Pô, ce qui n'a plus été possible.

Les ennemis paraissant prendre présentement avec cette partie de leur armée de vingt-quatre mille hommes la résolution de passer en Piémont par la même marche de M. de Stahremberg, monseigneur le duc d'Orléans n'avait que trois partis à prendre.

Premièrement, celui de rester en ce pays avec toutes ses troupes pour couvrir Mantoue et le Milanais, qui nous en tient d'occupées jusqu'au lac d'Iseo.

Secondement, celui de laisser le Mincio et toutes les places et postes que nous occupons en ce pays-ci bien garnis, de suivre les

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1963, n° 124.

ennemis pour joindre M. de la Feuillade avec de médiocres forces, au hasard de recevoir quelque échec en chemin faisant.

Et en troisième lieu, celui de suivre la marche des ennemis avec un corps au moins aussi considérable que le leur, pour être en état de courir le hasard d'un combat, s'ils le veulent donner, et d'envoyer un détachement de vingt bataillons et trente escadrons de l'armée de M. de la Feuillade garder le poste de Stradella, que l'on assure être considérable et capable de les arrêter entre ce poste et nous, ou de les obliger à prendre une autre route par les montagnes.

C'est ce dernier parti auquel monseigneur le duc d'Orléans s'est arrêté, comme le moins mauvais, quoique rempli de très-grands inconvénients, dont je vais avoir l'honneur de vous informer.

Pour former ce corps capable de suivre la marche des ennemis, il a fallu ne laisser que de très-faibles garnisons dans toutes les places et les postes que nous occupons dans ce pays-ci, à commencer par Mantoue qui en est la clef, et ne laisser à M. de Medavi, pour la garde du Mincio, qui couvre le Milanais, que douze escadrons et douze bataillons français et cinq espagnols, ces derniers très-mauvais, pendant que les ennemis ont laissé sur le haut de l'Adige vers Vérone un corps fort depuis cinq jusqu'à sept mille hommes, qui sera joint par les troupes de Hesse, fortes de huit à neuf mille hommes, comme vous savez, ce qui composera en tout quinze à seize mille hommes au moins.

Voilà la disposition des ennemis depuis le passage des trois rivières, et la nôtre; voici quelles en peuvent être les suites :

Les ennemis, sachant les postes de Stradella gardés et nous à leur suite, pourront prendre deux partis, ou celui de nous donner un combat assez en deçà de ce poste, pour qu'il ne nous puisse être d'aucun secours, ce qui est conforme à leur intérêt général; ou celui de pénétrer en Piémont par le chemin difficile des montagnes qui sont à la droite dudit poste de Stradella, ce que je ne crois point; auquel cas nous irons joindre avec le corps que nous menons celui de M. de la Feuillade, qui, avec ce qu'il a envoyé à Stradella et ce

qu'il pourrait tirer encore du siége nous rendrait supérieurs aux ennemis en Piémont, sans être obligé de lever entièrement le siége de Turin; c'est ce que je ne puis croire.

Mais ce qui est bien plus vraisemblable est qu'ils nous donnent un combat auparavant dans notre marche, pour laquelle nous prendrons néanmoins toutes les précautions possibles.

Ou bien que, quand ils nous verront éloignés, le corps resté sur l'Adige, joint aux troupes de Hesse, ne s'avance sur le Mincio et oblige par sa supériorité M. de Medavi à le quitter, moyennant quoi voilà Mantoue, qui ne vaut rien du tout, abandonné à ses propres forces, et la ville de Milan et tout le Milanais, où il n'y a point de bonnes places, perdus.

Si le sort du combat qu'il y a lieu de croire que le prince Eugène nous donnera dans notre marche est heureux pour nous, nos affaires seront en bon état en ce pays-ci, et le siége de Turin pourra réussir avec beaucoup de temps et de patience; mais s'il est indécis ou s'il tourne mal pour nous, voilà Mantoue et le Milanais perdus, le siége de Turin bien déconcerté, cette armée dans un pays ennemi sans aucune retraite, et celle qui fait le siége dans la nécessité de le lever, puisqu'en ce cas, s'il arrivait, dont Dieu nous préserve, mais dont l'événement est entre ses mains, cette armée des ennemis ne manquerait pas d'attendre l'autre, afin de marcher ensemble à celle de M. de la Feuillade pour l'obliger à se retirer ou à combattre désavantageusement.

Voilà, monsieur, des réflexions un peu sérieuses, mais où il n'y a rien que de possible, que je doute qu'on vous ait fait faire; car, si l'on avait prévu ces difficultés avant de commencer le siége de Turin, on aurait pris des mesures plus justes, quoique très-difficiles par l'étendue immense du pays qu'il faut garder, pour mettre l'armée de Lombardie en état de couvrir plus sûrement cette grande entreprise.

Comme je vous ai promis, monsieur, de vous parler toujours avec confiance et sincérité, je manquerais à ce que je vous dois et à ce que

je me dois à moi-même, si je vous cachais des vérités aussi importantes à l'état; nous ferons le mieux que nous pourrons.

P. S. Je ne joins point à ce paquet la copie de la lettre que M. de Vendôme m'a écrite de Milan, que j'ai reçue ce matin, monseigneur le duc d'Orléans l'envoyant au roi par le même courrier.

Lettre de son altesse royale M. le duc d'Orléans à M. le duc de la Feuillade.

Du camp de Correggioli, 23 juillet 1706 [1].

Je vous envoie, monsieur, la copie d'une lettre de M. de Vendôme à laquelle je me conforme entièrement, et sur cette confiance je laisse peu de monde pour la garde du Mincio et de Mantoue, et quasi rien pour l'Oglio. Aussi vous verrez par la lettre de M. de Vendôme qu'il faut au plus envoyer vingt bataillons à M. d'Aubeterre, à qui j'ai mandé d'occuper Stradella avec les trente escadrons qu'il conduit. Je crois que deux maréchaux de camp ne seront pas de trop pour un corps aussi considérable; du moment que les ennemis auront passé le Panaro, qu'ils remontent aujourd'hui, je ferai passer ce qui reste de mon armée en deçà du Pô sur le pont de Correggioli, et je prendrai ma marche à couvert de la Parmeggiana droit à Brescello pour y passer la Lenza, et de là, laissant à ma gauche Parme, je les suivrai à hauteur, si je puis, jusqu'à Plaisance, supposé qu'ils prennent la grande route et la Strada Romana; et lorsqu'ils seront entre Plaisance et Stradella, il faudra qu'ils comptent avec le corps de M. d'Aubeterre et mon armée. Mais en cas que par les chemins qui sont à la tête du Panaro et de la Secchia et du Taro ils prennent les chemins au delà des Apennins, c'est à vous à être sur vos gardes et à y mettre des obstacles, jusqu'à ce que nous voyions les ennemis déterminés et que nous puissions vous envoyer des troupes à proportion de ce qui aura pris ce chemin-là, lorsque nous en serons bien assurés; car pour moi je ne puis pas m'éloigner de mes ponts sur le Pô, pour pouvoir renvoyer des troupes, si le corps que M. le prince Eugène a laissé sur l'Adige et dans le Véronais, joint aux Hessois, voulait entreprendre quelque chose sur le Mantouan et sur le Milanais. C'est pourquoi, monsieur,

[1] Cette pièce se trouve en copie originale dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1963, n° 122.

aussitôt ma lettre reçue, faites partir les vingt bataillons pour Stradella avec des bateaux, lesquels serviront à faire un pont à la gauche de M. d'Aubeterre, au cas que l'on pût le tourner, ce que vous verrez que M. de Vendôme et M. de Vaudémont assurent être impossible, et auxquels je m'en rapporte, n'ayant point connaissance de ce pays-ci. Si vous jugiez qu'il fût utile de vous porter vous-même à ce poste, vous savez bien que vous en êtes le maître. La lettre de M. de Vendôme est trop positive pour que je continue à suivre le projet dont je vous écrivis hier; en tout cas, je prendrai ce dernier parti, si les ennemis tournent par les montagnes de l'Apennin, et je joindrai le corps que vous avez envoyé à Stradella avec une partie de mon armée, pour fortifier l'armée de Piémont et vous rendre par là supérieur à celle des ennemis, quand même le corps qui reste à M. de Savoie y serait joint.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le maréchal de Marcin. Milan, 22 juillet 1706[1], sept heures du matin

Je viens de recevoir votre lettre, monsieur, en réponse de celle que j'avais eu l'honneur de vous écrire de Mantoue. Vous savez que je vous avais dit que trente escadrons et vingt bataillons seraient plus que suffisants pour garder le poste de Stradella, lequel, quoi qu'on puisse vous dire, ne peut être tourné qu'en passant par des montagnes très rudes, dans lesquelles il est impossible à une armée de se jeter, outre qu'avec très-peu d'infanterie dans ces pays-là on arrête une armée. Je vous prie de considérer que si on retire toute la cavalerie de devant Turin, M. de Savoie ne manquera pas de rassembler la sienne et d'assiéger nos troupes dans leur camp. Je suis si persuadé de ce que j'ai l'honneur de vous dire que j'ai mandé à M. de la Feuillade qu'il suffisait qu'il tînt vingt bataillons et trente escadrons prêts, et que je me donne l'honneur de vous en écrire, après quoi vous serez le maître de faire ce que vous jugerez à propos. Comme je ne dois plus me mêler ici de rien, je me serais bien gardé de rien changer à vos dispositions, si je n'étais prêt de répondre au roi du conseil que

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1963, n° 123.

je donne, car je vous répète encore que si nous demeurons sans cavalerie devant Turin, c'est proprement lever le siége. Je vous dirai de plus que Stradella n'est point un pays de cavalerie et que trente escadrons y sont plus que suffisants. Vous savez que l'armée qui assiége Turin n'est pas déjà trop bien disposée, que ce siége va lentement, et on ne peut répondre de ce qui arriverait à l'infanterie qui resterait sans cavalerie, et qui se verrait entourée de celle des ennemis. Je ne doute point que ces réflexions ne vous frappent autant que moi; mais, si vous persistez toujours à retirer trente bataillons et toute la cavalerie, je veux bien, comme je vous l'ai déjà marqué, répondre en mon nom et sur ma tête au roi, du conseil que je prends la liberté de vous donner. Je vous prie même de garder cette lettre pour me servir de condamnation en cas que les affaires tournent mal en suivant mon sentiment.

Je mande à M. de la Feuillade de tenir des bateaux prêts pour embarquer son infanterie, de sorte qu'elle arrivera le troisième jour de bonne heure à Stradella. Ainsi les ennemis ne peuvent nous prévenir. Je vous prie d'assurer son altesse royale de mes très-humbles respects. Je suis, etc.

Monseigneur le duc d'Orléans résolu, comme on l'a vu dans sa lettre au roi, de suivre les ennemis à la droite du Pô, sans s'éloigner de ce fleuve, regardait l'occupation du poste de Stradella comme l'objet principal qui devait contribuer au succès de son projet; mais M. de la Feuillade ne fut pas plus tôt instruit de ses intentions à cet égard, qu'il arriva à son camp[1] pour lui représenter l'impossibilité dans laquelle il était de se priver des vingt bataillons qu'il avait ordre d'y faire marcher. Ses motifs furent premièrement, que dans l'état où était le siége et celui des troupes, fort affaiblies par les maladies, il ne pourrait le continuer s'il fallait en détacher un nombre de

[1] Le 25

troupes aussi considérable[1]; en second lieu, qu'il n'avait de bateaux que pour embarquer dix bataillons et que si on les employait à cet usage on serait privé de ceux qui étaient nécessaires pour avoir toujours un pont à la suite de l'armée.

Un nouvel obstacle auquel on n'avait pas dû s'attendre, d'après le sentiment de M. le duc de Vendôme sur ce qui regardait le poste de Stradella, parut en même temps s'opposer au projet de l'occuper. Pendant que M. de la Feuillade était auprès de monseigneur le duc d'Orléans, ce prince reçut de M. de Colmenero une lettre par laquelle cet officier général l'assurait qu'après avoir bien examiné Stradella, il estimait que trente bataillons suffiraient à peine pour soutenir ce poste, parce que la rivière de Versa, qui en faisait toute la force lorsqu'elle est pleine d'eau, se trouvait entièrement à sec. Il proposait, dans la même lettre, d'occuper celui de Ciatello, situé entre Broni et Voghera. C'était là, suivant le rapport de M. de Colmenero, qu'aboutissaient tous les chemins que les ennemis pourraient tenir après avoir passé Stradella; et, selon lui, ce poste était si bien fortifié naturellement par des chemins creux qui traversaient le pays depuis la montagne, que quinze bataillons pouvaient facilement le défendre.

Monseigneur le duc d'Orléans n'était point à portée de juger par lui-même du rapport de M. de Colmenero, ni sur le poste de Stradella, ni sur celui de Ciatello; mais le seul exposé de M. de la Feuillade sur l'impossibilité de continuer le siége sans les vingt bataillons dont il était question, détermina son altesse royale à renoncer à son projet. Cependant M. de la

[1] Dans la nuit du 21 au 22 on s'était emparé des trois lunettes qui étaient sur les capitales des deux bastions et de la demi-lune de l'attaque, ce qui mettait à portée de s'avancer vers le chemin couvert; mais la quantité des mines des assiégés exigeait qu'on cheminât avec beaucoup de précaution, et les mineurs travaillaient avec une telle lenteur, qu'on ne pouvait espérer d'être bientôt en état de l'attaquer.

Feuillade lui ayant offert, pour y suppléer, de détacher de l'armée du siége cinquante escadrons, et d'envoyer quatre bataillons dans Tortone et dans Alexandrie, qui étaient dépourvus de troupes, Monseigneur le duc d'Orléans, se croyant inférieur aux ennemis de dix mille hommes, et jugeant qu'à défaut d'infanterie une nombreuse cavalerie le mettrait en état de présenter un front à peu près égal aux ennemis, accepta la proposition de M. de la Feuillade, bien résolu cependant d'éviter, autant qu'il serait possible, un combat dans des circonstances où l'armée qu'il commandait était la seule ressource pour toutes les affaires d'Italie, mais de chercher à traverser ou du moins à retarder l'exécution des desseins des ennemis.

M. le maréchal de Marcin pensa comme monseigneur le duc d'Orléans; cependant il paraît par ses lettres qu'il n'eut pas la même confiance que ce prince dans le renfort que M. de la Feuillade devait lui envoyer, étant persuadé que, si les ennemis rassemblaient leurs forces, son altesse royale leur serait en effet inférieure de dix à douze mille hommes, et que s'ils se séparaient, le corps qu'ils avaient laissé sur le haut Adige, renforcé par les Hessois, se rendrait, sans qu'on pût l'empêcher, maître de Mantoue et du Milanais, tandis qu'on serait occupé à suivre M. le prince Eugène. En faisant ces observations à la cour, il n'oublia rien pour lui présenter le tableau effrayant de la situation dans laquelle s'était trouvée l'armée au moment où monseigneur le duc d'Orléans en avait pris le commandement, n'ayant alors aucune communication sur le Pô, et les ennemis ayant passé trois rivières sans qu'on leur eût opposé aucun obstacle, et sans qu'on eût pris aucune précaution pour la défense de celles qu'ils avaient encore à franchir. Il ne dissimula point non plus à la cour la difficulté de couvrir le siége de Turin en même temps que le Milanais et le Man-

touan, et le danger de s'exposer, pour y parvenir, à livrer ou à recevoir un combat dont l'événement malheureux pourrait causer non-seulement la perte de l'armée et celle de l'artillerie et des subsistances qu'on avait assemblées avec des peines et des dépenses excessives devant Turin, mais aussi celle de l'armée du siége et de toute l'Italie. D'ailleurs il ne regardait pas comme un secours efficace celui que devait donner M. le duc de la Feuillade qui, ne pouvant se mettre en marche que dans les derniers jours du mois, n'arriverait peut-être pas assez tôt pour donner les moyens d'arrêter les ennemis dans leur marche vers Turin.

On eut d'autant plus sujet de le craindre, que chaque jour les mouvements de M. le prince Eugène devinrent plus offensifs. Monseigneur le duc d'Orléans apprit que, dès le 20, son avant-garde, composée de six mille hommes, s'était avancée à Palata, éloigné seulement d'un mille et demi de Campo-Santo; que le 22 elle s'était présentée aux gués du Panaro, dans les environs de ce poste, où elle avait tenté de passer la rivière; mais que M. de Courtade qui l'occupait l'avait forcée de se retirer avec perte. D'après ces nouvelles, son altesse royale instruite que depuis Finale jusqu'à Buonporto le Panaro était guéable presque partout, et que depuis Buonporto jusqu'à la montagne ce n'était qu'un ruisseau dans lequel il se trouvait à peine un demi-pied d'eau; que la Secchia était dans le même état, depuis Bondanello jusqu'à sa source, et que malgré les ordres qui avaient été donnés de faire des retranchements sur ces deux rivières, on n'y avait pu faire aucun travail, parce qu'à l'approche des armées les habitants du plat pays s'étaient retirés dans l'Apennin et dans l'État ecclésiastique ou le Parmesan, elle manda à M. de Saint-Fremont de retirer toutes les troupes du Panaro: en conséquence lord Galmoy et M. de

Muret, qui étaient à Bondeno, se replièrent le 23 sur Sermide et Revere. Les troupes qui étaient à Buonporto gagnèrent Modène; M. de Senneterre, qui était à Finale, se retira sous la Mirandole; sa marche fut couverte par M. de Courtade, qui n'abandonna Campo-Santo qu'à cinq heures du soir, et par un detachement de quatre cents chevaux que M. de Saint-Fremont mena lui-même jusqu'à une lieue de Finale, et qui firent son arrière-garde. Les ennemis ne suivirent pas longtemps, et tout arriva sans obstacle à la Mirandole, au nombre de huit bataillons, un régiment de dragons et cinq escadrons des troupes d'Espagne. Le 24 M. de Saint-Fremont se remit en marche à la pointe du jour, passa la Secchia à la Concordia, et campa sa droite près de ce lieu, sa gauche à l'embouchure de la Parmeggiana.

Ce même jour, monseigneur le duc d'Orléans, M. le maréchal de Marcin et M. de Saint-Fremont se rendirent à San-Martino; et, dans le conseil qui y fut tenu, on résolut de rassembler l'armée entre le Pô et la Secchia, et de la camper, la droite à Bondanello, la gauche à Mirasole, dans une étendue de neuf à dix milles, et de remonter à San-Benedetto le pont qui avait été établi à Correggioli.

Le mouvement se fit le 27. Toutes les troupes qui étaient restées à la rive gauche du Pô, excepté celles qui étaient destinées à garder l'Adige sous le commandement de M. de Medavi, passèrent ce fleuve; celles de M. de Saint-Fremont et de lord Galmoy se replièrent en même temps de Revere et de la Mirandole et se réunirent à l'armée. M. de Saint-Fremont laissa deux bataillons dans la Mirandole, deux dans Modène. Monseigneur le duc d'Orléans jugea devoir établir aussi des postes sur la Parmeggiana, tant à Moglia qu'à Reggiolo, pour empêcher les partis des ennemis de faire des courses sur ses derrières et pour garder les ponts de cette rivière afin de pou-

voir fourrager à sa rive droite. C'était la seule ressource pour faire vivre la cavalerie, les subsistances du pays que l'armée occupait ayant été détruites par les inondations du Pô. On occupa de même Carpi afin de conserver, autant qu'il serait possible, une communication avec Modène. Le quartier général fut établi à San-Benedetto, et on travailla à retrancher la Secchia dans les endroits où les inondations avaient emporté les digues et ouvert des passages qui auraient pu favoriser les entreprises des ennemis.

Il s'en fallait bien que monseigneur le duc d'Orléans ni M. le maréchal de Marcin regardassent la position qu'ils firent prendre à l'armée comme capable de les mettre en état d'empêcher les ennemis de réussir dans le projet qu'on leur supposait de se porter dans le Piémont. Le manque d'eau dans toutes les rivières sur lesquelles on aurait pu espérer de les arrêter, ne permettait pas de s'exposer à les défendre; tous les retranchements étaient dégradés et toutes les places dépourvues de munitions de guerre et de bouche. D'un autre côté, ils craignaient pour la Lombardie, ne pouvant, par la nécessité de se tenir en force devant l'armée principale des ennemis, y envoyer les renforts nécessaires pour s'opposer avec succès à leurs entreprises dans cette partie. C'est ce que son altesse royale expliqua, dans sa lettre au roi, du 27, pour faire connaître à sa majesté les dangers auxquels elle était exposée et les difficultés d'y apporter du remède.

Nous ne pouvons pas garder la Secchia plus haut que Bondanello, parce que, outre que de là aux montagnes il y a plus de quarante milles, les bords de cette rivière deviennent si plats qu'elle peut se passer partout très-facilement.

Par tous les avis que nous avons eus, les ennemis ont fait la sépa-

Du camp de San-Benedetto, 27 juillet 1706.

ration de leurs troupes et les principales destinations sur lesquelles doivent rouler leurs projets.

Ils ont laissé un corps sur l'Adige. Ils y ont trois cents hommes d'infanterie et quinze cents chevaux aux environs de Vérone, cinq cents hommes de Vérone à Badia, trois cents hommes aux environs de Chiusa et mille du côté de Ferrare ; ce qui fait ensemble six mille trois cents hommes ; et on croit que les troupes de Hesse, au nombre de huit ou neuf mille hommes, commandées par le prince héréditaire, qui est déjà arrivé, se joindront à celles-ci; ce qui ferait un corps capable de faire d'assez grandes entreprises sur le Mincio.

Tout le reste de leurs troupes est en deçà du Pô, et s'est mis ensemble pour former leur grande armée. Jusqu'à présent ils ont été occupés à faire les établissements auxquels les progrès inespérés qu'ils ont faits en avant les avaient empêchés de penser, et ils ont établi des fours à Finale, à Lago-Scuro, où ils ont fait remonter les ponts, et dans les autres lieux du Ferrarais commodes pour leurs subsistances et pour leurs desseins. Samedi dernier M. le prince Eugène avait campé avec ses troupes à Palata sur le Panaro, le long de la rivière en descendant le Pô, et il était logé dans le palais du comte Hercole Pepoli; dimanche il ne laissa dans ce camp qu'un corps sous les ordres du général Paté, et il est venu camper à Finale, sa droite à la chapelle de Saint-Laurent, sur le chemin de Bondeno, et sa gauche à Finale, et il a placé son quartier à la maison du marquis d'Obei, à un mille de Finale ; il est encore dans ce même camp.

Jusqu'à présent ce serait s'exposer à faire des conjectures légères, que de vouloir pénétrer entièrement et fixer tous les projets des ennemis.

Mais si les troupes de Hesse restent avec le corps qui est de l'autre côté de l'Adige, ils peuvent faire une forte diversion sur le haut du Mincio, à laquelle M. de Medavi ne pourra pas suffire dans la grande étendue de ce qu'il a à garder depuis le lac de Garde jusqu'à Mantoue, et le peu de troupes que je lui ai laissé; et s'ils veulent s'em-

Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1963, n° 142.

parer d'Ostiglia et de Revere, nous ne pourrons pas les soutenir parce qu'ils sont à dix milles devant nous et que tout y a été si négligé, qu'on ne peut plus faire aucun usage ni des retranchements ni de l'inondation, ni même de l'eau des canaux.

Cependant leur grande armée se présentera apparemment vis-à-vis de nous sur la Secchia pour nous empêcher d'oser nous dégarnir pour porter du secours à M. de Medavi; et pendant ce temps-là ils pourront faire à leur aise les siéges de Modène et de la Mirandole, qui se trouveraient derrière eux; et l'on ne peut guère espérer qu'elles tiennent longtemps, car quoique nous y ayons laissé quelques troupes, comme on avait compté ces places en sûreté par l'éloignement des ennemis, on les avait laissé dégarnir de toutes munitions nécessaires, et il n'y a presque aucun affût de canon, très-peu de poudre, de balles et de boulets et aucuns canonniers. Nous avons envoyé ce que nous avons pu tirer de l'armée; mais un équipage de campagne fourni à peine du nécessaire est une faible ressource pour des places qui manquent de tout et qui ont des siéges à soutenir; et l'on ne peut guère douter qu'ils n'en viennent à bout avant que Turin soit pressé, et qu'ils ne se trouvent à portée par là de marcher en force du côté qu'ils voudront, soit pour passer le Mincio et pénétrer par le Brescian dans le Milanais, ou pour se porter dans le Piémont; auquel cas nous n'avons point d'autre parti à prendre que celui de les suivre; mais nous devons prendre garde de ne le faire qu'à la distance de deux marches pour avoir le temps de nous poster, s'ils revenaient sur nous.

Cependant j'ai pris toutes les mesures possibles pour rendre leur marche difficile, en priant M. le duc de Parme et M. de Vaudémont de faire retirer dans les places et de l'autre côté du Pô tous les grains et tous les bestiaux, qui leur furent d'un si grand secours au passage de M. de Stahremberg; et M. de Parme, qui me paraît assez bien intentionné, s'est mis en état de l'exécuter, aussi bien que M. de Vaudémont.

Voici ma première démarche depuis que l'armée a été remise

entre mes mains, et la première fois que je vois ensemble les troupes de votre majesté en ce pays-ci. Toutes les petites rivières, dont il paraît sur les cartes que nous pouvons nous servir, sont à sec, et on s'est si fort flatté que la guerre ne reviendrait plus en deçà du Pô, qu'il n'y a pas une redoute, et que les retranchements et tous les autres travaux qu'on y avait faits ont été ruinés par les paysans ou par les inondations et sont comme effacés. Ainsi dorénavant les ennemis ne trouveront d'obstacle que dans la bonne conduite que nous aurons et dans la valeur des troupes de votre majesté. En tout ce qu'il y aura à faire, je me conduirai avec de bonnes intentions, dont M. le maréchal de Marcin sera témoin, et avec beaucoup d'application, et je n'aurai jamais d'autres vues que le service et la satisfaction de votre majesté, et l'envie de lui donner des marques du profond respect, etc.

M. le duc de Vendôme, à son arrivée à la cour, présenta au roi les objets sous un point de vue moins inquiétant; le roi prit sur le poste de Stradella les mêmes idées que lui, et sa majesté ne douta point qu'en prenant pour l'occuper les précautions qu'il avait indiquées, M. le duc d'Orléans ne fît echouer les projets de M. le prince Eugène; mais il n'était plus question, comme on vient de le voir, de faire usage de ce moyen.

Cependant les ennemis avançaient. Le 30 une tête de leurs troupes passa la Secchia près de San-Martino et de la Motta, ce qui fit craindre à monseigneur le duc d'Orléans que leur dessein ne fût ou de gagner la Strada Romana, qui était le chemin qu'avait tenu le comte de Stahremberg, ou de marcher à lui, soit par la Parmeggiana, soit par la Secchia. Dans cette idée, comme la gauche de l'armée, qui était sur le bas de la Secchia, se trouvait dans un poste difficile à garder, et séparée de la droite par la Fossa-Madame, son altesse royale lui fit remonter

la rivière, pour la mettre plus en sûreté et plus à portée de s'avancer sur la Parmeggiana.

Le 31 au matin, ayant eu avis que toute l'armée ennemie avait passé la Secchia et qu'il n'était resté sur le Panaro, tant à Finale qu'à Buonporto, que quelques détachements pour garder les fours et les malades, monseigneur le duc d'Orléans fit faire un nouveau mouvement à la gauche et la porta jusqu'au village de Moglia; M. de Senneterre y était déjà avec un régiment de dragons et un de cavalerie. En y arrivant, son altesse royale trouva que les ennemis avaient passé la Parmeggiana au pont de Rolo; qu'ils avaient fait un pont sur la Tagliata et que quelques-unes de leurs troupes s'étaient avancées dans la plaine vis-à-vis de M. de Senneterre, lequel jugea, par la diligence que ces troupes avaient faite, que ce n'était qu'un parti, qui n'avait pas voulu commencer l'attaque sans être soutenu. Son altesse royale, craignant elle-même que cette tête ne fût suivie de près par toute l'armée des ennemis, jugea ne devoir pas l'attaquer sans précaution; en conséquence, elle fit étendre dans la plaine, vis-à-vis de la Tagliata, toute la cavalerie, à mesure qu'elle arrivait, et l'infanterie de la droite eut ordre de se placer le long de la Parmeggiana; pendant ce mouvement, M. le chevalier de Luxembourg avec quelques compagnies de grenadiers se porta rapidement au pont des ennemis sur la Tagliata; ils l'abandonnèrent après une faible résistance, et firent ferme de l'autre côté de la rivière, comme un parti qui veut cacher sa faiblesse. On sut, en effet, qu'il n'y avait que quatre à cinq cents chevaux, mais soutenus par un corps plus considérable. On ne chercha point à les poursuivre, et monseigneur le duc d'Orléans mit l'armée en bataille le long de la Parmeggiana derrière la digue de cette rivière, depuis Bondanello jusqu'à Moglia, et au-dessus de l'endroit où la Tagliata se jette dans la Parmeg-

giana; il étendit la droite le long de la Tagliata; comme la Parmeggiana était d'une meilleure défense, on n'y laissa que des postes; d'ailleurs, si on y eût placé des troupes, le terrain était si étroit qu'on aurait eu de la peine à se remuer entre les deux rivières. M. de Senneterre alla à Reggiolo, avec deux bataillons et deux régiments de dragons, et se posta près de Testa, qui est l'endroit où la Parmeggiana prend le nom de la Botta. Ce poste était éloigné d'environ trois milles de la droite; mais cette droite n'étant point appuyée, on fit camper quelques régiments de dragons en potence sur son flanc.

Le 1er août les ennemis se présentèrent sur le bord de la Parmeggiana avec un corps de cavalerie et de dragons, montrant en même temps plusieurs têtes de différents côtés, et faisant, comme la veille, la démonstration de jeter des ponts sur la Parmeggiana entre la droite de l'armée et Reggiolo. Comme ils se retiraient dès qu'on marchait à eux, on jugea que leur projet n'était que de reconnaître et de donner de l'inquiétude; mais le gros de leur armée s'étant avancé dans la plaine de Carpi à une petite lieue de la droite, quoiqu'elle en fût encore séparée par plusieurs navilles, et que Carpi fût occupé par un bataillon, M. le maréchal de Marcin craignit qu'ils n'eussent dessein de gagner les devants sur le Crostolo et Guastalla, et, d'après son avis, monseigneur le duc d'Orléans décampa la nuit suivante. L'armée marcha sur deux colonnes en ordre de bataille, abandonna Bondanello, et, remontant la Tagliata, se dirigea sur Reggiolo, pour se porter ensuite sur le Crostolo. En même temps on remonta à Guastalla le pont du Pò qui était à hauteur de Portiola.

Le 2 au matin, au moment où la queue de l'infanterie qui était à Bondanello arrivait à Reggiolo, on apprit que l'armée des ennemis s'était arrêtée dans la plaine de Carpi, où elle était

rassemblée, et que des partis seulement s'étaient avancés pour reconnaître. Comme on était encore fort loin de Guastalla et que les ennemis ne pouvaient plus prendre d'avance, monseigneur le duc d'Orléans fit suspendre la marche, et l'armée ne se remit en mouvement que le soir, pour se rendre sur le Crostolo, où elle arriva le 3 au matin. Elle campa, la droite à cette rivière, la gauche au Pô, Guastalla derrière le centre. Le pays étant fort coupé, toute l'infanterie fut placée en première ligne, la cavalerie derrière, les dragons sur les flancs; toutes les troupes dans ce camp ne consistaient qu'en trente-cinq bataillons et cinquante-sept escadrons.

La position que prit l'armée parut à monseigneur le duc d'Orléans susceptible, en y faisant quelques retranchements, d'une bonne défense contre une armée fort supérieure, et il jugea qu'elle lui donnerait le moyen, si, après l'arrivée des Hessois, les ennemis venaient à faire quelque entreprise à la gauche du Pô, d'envoyer des renforts à M. de Medavi pour le mettre en état de leur résister et de défendre le Seraglio, et que, même dans le cas où les ennemis s'avanceraient sur le Pô jusqu'à San-Benedetto, ils ne pourraient faire remonter leur pont ni s'établir dans le Seraglio. Comme ils avaient laissé peu de monde à la gauche du Pô, et que les Hessois parurent ne pas se diriger vers M. de Medavi, son altesse royale, craignant d'être forcée d'en venir à un combat, se fit joindre par trois bataillons des troupes qui étaient sur le Mincio, et les fit remplacer par un pareil nombre de celles qui étaient restées dans les montagnes du Brescian et sur les bords du lac de Garde.

Malgré les avantages de sa situation, monseigneur le duc d'Orléans, encore incertain sur le dessein que pouvait avoir M. le prince Eugène, ou de l'attaquer ou de prendre le che-

min du Piémont, mais déterminé à le côtoyer, s'il prenait ce dernier parti, forma, d'après l'avis de M. le prince de Vaudémont, le projet de le suivre, en ce cas, au plus près qu'il serait possible, sans s'exposer à un combat; et, dès qu'il aurait dépassé la hauteur de Crémone, de repasser le Pô sur le pont établi près de cette ville, en renvoyant à M. de Medavi ce qui lui serait nécessaire pour garder le Seraglio et l'Oglio; de marcher ensuite avec le reste des troupes vers Valenza, pour y prévenir les ennemis, et de là joindre l'armée du Piémont, pour aller avec toutes les forces réunies disputer aux ennemis le passage du Tanaro, s'ils se présentaient aux gués d'Alexandrie, ou les combattre sur les hauteurs de Chieri, s'ils remontaient cette rivière pour la passer à Alba. En conséquence, son altesse royale envoya ordre aux cinquante escadrons détachés de l'armée du Piémont, sous les ordres de M. d'Aubeterre, de s'arrêter à hauteur de Crémone, afin d'être à portée ou de la joindre si les circonstances venaient à l'exiger, ou de retourner en Piémont. Ces troupes s'étaient mises en marche de Chieri et de Moncaglieri, le 30 juillet, pour se rendre, partie à Pavie, partie à Crémone. Il était resté à Moncaglieri vingt-six escadrons, sous le commandement de M. le comte d'Estaing, pour couvrir le siege et le travail des retranchements que M. le duc de la Feuillade faisait faire sur les hauteurs de Chieri.

Les ennemis ne firent aucun mouvement en avant; ils s'établirent dans la plaine de Cortillo, où toute leur armée se trouvait rassemblée; mais ils commencèrent le 2 à attaquer Carpi, dont ils se rendirent maîtres le 5 : la garnison, composée d'un bataillon, fut prisonnière de guerre. Reggio était menacé du même sort, et n'était pas en état de faire une longue résistance; mais monseigneur le duc d'Orléans jugea ne pouvoir ni devoir le soutenir; il n'y avait même laissé des troupes

que dans la vue de retarder les ennemis. Il profita du temps pour retrancher son camp de Guastalla, et pour se préparer les moyens de remplir les différents objets qui devaient fixer ses vues: la conservation de Mantoue, la sûreté du Milanais et la protection du siége de Turin.

Sur l'avis qu'il eut, le 6, de l'arrivée de sept bataillons du corps des Hessois dans le Véronais, lesquels étaient suivis de près du reste de leurs troupes[1], il fit partir, le 7, du camp de Guastalla neuf bataillons pour aller renforcer M. de Medavi sur le Mincio. Comme ces troupes étaient à portée de le rejoindre en peu de temps, ce mouvement ne changea rien au projet qu'il avait formé de marcher vers Turin, si les ennemis venaient à en prendre eux-mêmes le chemin; et il se concerta avec M. le prince de Vaudémont, qui s'engagea à lui fournir pendant sa marche les subsistances nécessaires et un grand nombre de voitures pour transporter son infanterie et accelérer sa jonction avec l'armée du Piémont. En même temps, craignant que M. le prince Eugène n'eût des vues sur Plaisance, dont l'occupation lui aurait procuré le moyen de jeter un pont sur le Pô, il envoya au duc de Parme M. de Saint-Pater, pour l'engager à refuser aux impériaux l'entrée de leurs troupes dans cette place, et à y recevoir, si le besoin venait à l'exiger, celles du roi. Le duc parut assez bien disposé pour les intérêts des deux couronnes. M. le duc d'Orléans, de son côté, donna des ordres pour prendre des mesures et pouvoir s'assurer de tous les bateaux propres à faire des ponts, qui pouvaient se trouver sous Plaisance. Peu de jours après, le duc promit que, si les impériaux venaient à agir offensivement contre lui, il introduirait par le Pô les troupes du roi dans sa place; et monseigneur le duc d'Orléans, pour profiter de ces

[1] Ces sept bataillons étaient arrivés dans les environs de Vérone le 4.

dispositions, envoya deux régiments de dragons camper à la gauche de ce fleuve, à portée d'y entrer lorsque le moment en serait venu ; il se prépara même à y envoyer de l'infanterie, et engagea M. le prince de Vaudémont à y faire passer du canon. Son altesse royale regardait la conservation de Plaisance comme un des objets les plus essentiels pour la sûreté des mouvements qu'elle se proposait de faire pour aller au secours de Turin. Quant à Parme, comme cette ville exigeait une trop nombreuse garnison, elle jugea devoir la laisser livrée à la défense que pourraient y faire les troupes du duc.

On continua de travailler avec la plus grande activité aux retranchements du camp de Guastalla, et il paraît que M. le duc d'Orléans jugeait pouvoir s'y soutenir contre des forces très-supérieures, et devoir y attendre que les projets des ennemis fussent développés. Il fut aussi très-satisfait des dispositions qu'avait faites M. de la Feuillade pour fermer les chemins aux secours que M. le prince Eugène aurait pu tenter de faire entrer dans Turin. Dès le 3 il avait achevé l'investissement en faisant occuper par vingt bataillons sous les ordres de M. d'Arène, les hauteurs voisines de celle des Capucins, et en jetant sur le bas Pô un pont qui assurait la communication de ces troupes avec celles du siége; les retranchements du camp de Chieri étaient aussi achevés, mais le siége avançait lentement : une infinité d'inconvénients en ralentissaient les progrès; aucun ingénieur n'était en état de remplacer M. de Lapara; les officiers d'artillerie n'avaient ni l'activité, ni les talents nécessaires pour une besogne aussi considérable; d'ailleurs ils n'étaient pas en assez grand nombre pour suffire à tout, et la division qui régnait entre eux n'avait pas peu contribue à laisser prendre la supériorité à l'artillerie de la place. Cependant, M. de Vallière etant parvenu à inonder par des puits ou à cre-

ver les galeries des assiégés, on avait été en état d'attaquer le chemin couvert le 5, et on s'y était logé.

La nouvelle qu'en reçut, le 7, monseigneur le duc d'Orléans ranima ses espérances sur le succès du siége et sa confiance dans les difficultés que M. le prince Eugène trouverait à secourir la place. M. le duc de la Feuillade lui-même répondit que si son altesse royale lui envoyait seulement quatre bataillons, Turin serait à la fin du mois au pouvoir du roi. Son altesse royale consentit à lui en envoyer cinq. Mais M. le prince Eugène n'était pas aussi effrayé que monseigneur le duc d'Orléans pouvait le croire, des obstacles qu'il devait rencontrer : une lettre interceptée de ce général fit connaître que, déterminé à tout risquer pour sauver Turin, les difficultés ne l'arrêteraient point; qu'il espérait les vaincre, et qu'il était à la veille de se mettre en mouvement.

Lettre de M. le prince Eugène à M. le comte de Thaun. Du camp de San-Prospero-de-Reggio, 10 août 1706 [1]

J'ai reçu le duplicata de votre lettre du 20 du mois passé, avec l'addition, et celle du 23 du même mois, avec l'addition du 27, par lesquelles j'ai été amplement informé de l'état où se trouve le siége de Turin, le manque que vous avez de poudre, dont vous m'aviez déjà écrit, et enfin l'extrême besoin que vous avez d'être secouru.

J'arrivai hier ici avec l'armée, et je ferai tout au monde ce que je pourrai, pour avancer le secours autant qu'il sera possible; j'ai, pour cet effet, laissé en arrière la Mirandole et Modène, qui sont occupées par les ennemis; quoique les raisons de guerre eussent demandé que je les délogeasse et que je leur ôtasse ces deux postes, j'ai néanmoins pris les mesures qu'il convenait et fait les dispositions nécessaires pour conserver des communications par mes derrières, afin que les remontes et recrues qui me viennent d'Allemagne et qui sont en marche pour cela puissent me joindre, que j'aie des endroits

[1] Cette pièce se trouve en copie originale dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1966, n° 357.

où laisser les malades et les traîneurs, et aussi que j'aie des endroits pour faire du pain; c'est pour cette raison que je me suis emparé de Carpi et que je fais attaquer Reggio, pour me servir, s'il est nécessaire, de cette place pour un établissement ultérieur de ma correspondance; dès que je l'aurai prise, je ne perdrai pas une seule minute à m'avancer; mais, comme l'ennemi a abandonné le Mincio, qu'il a pareillement quitté la rivière de Salo et le val Sabbia, pour réunir toutes ses forces contre moi, et qu'outre les troupes qui lui sont déjà arrivées de Piémont il y a un autre détachement du même endroit prêt à le joindre, vous jugerez bien vous-même que je ne dois pas m'avancer avec l'armée avec trop de précipitation, mais que je dois, au contraire, prendre de plus grandes mesures et précautions, parce que, si, faute de cela, il arrivait quelque malheur, je perdrais l'armée sans sauver Turin, et, de cette manière, il n'y aurait plus d'espérance de continuer la guerre en Italie; jusqu'à présent j'ai fait tout ce qui dépendait de moi, et j'ai fait tant de diligence, que je crains fort que les marches précipitées que j'ai faites et la chaleur incroyable que nous ressentons ne causent beaucoup de maladies parmi les troupes.

Le retranchement de Stradella est véritablement rasé; mais il y en a un autre entre Alexandrie et Tortone, que l'ennemi conserve, et si l'ennemi rassemblait toutes ses forces, pour se mettre derrière ce retranchement, vous jugez bien vous-même que, dans cette situation, ce ne serait pas une chose aisée que de pénétrer; vous pouvez compter que je n'oublierai rien de tout ce qui pourra dépendre de moi, et vous pouvez être assuré (comme je vous l'ai déjà mandé plusieurs fois) que je tenterai et entreprendrai l'impossible pour secourir Turin; mais je ne puis pas vous dire précisément en quel temps je le pourrai faire et si ce sera bientôt.

Le corps de troupes de Wezel s'est déjà mis en mouvement, et il y a déjà quelques régiments de Hesse qui sont arrivés aux environs de Vérone; les autres pressent leur marche de telle manière qu'ils seront tous ensemble le 20 de ce mois; ainsi il y a aussi lieu d'espé-

rer un bon succès des opérations de ce côté-là; vous comprenez vous-même que tout irait bien, et qu'il n'y a rien qu'on ne pût se promettre, si ce corps pouvait pénétrer vers l'Oglio, et même plus avant, parce que cela ferait une grande diversion à l'ennemi; que de ce côté-ci j'agirais bien plus librement, et que je n'aurais pas ici toute son armée sur les épaules.

Sur tout cela, je crois qu'ayant aussi peu de poudre que vous me marquez en avoir, vous devez la ménager et vos autres provisions, de manière que vous soyez en état de soutenir un assaut, si vous êtes obligé d'en venir là; il est vrai que son altesse royale me mande qu'elle fait entrer de temps en temps dans votre place autant de poudre qu'il lui est possible; mais je crois qu'on aura plus de commodité de le faire lorsque l'ennemi, après la levée du siége, aura entièrement abandonné le Piémont.

Monseigneur le duc d'Orléans ne pouvait avoir de connaissances plus certaines sur les projets du prince Eugène, ni de meilleure instruction pour la conduite qu'il avait à tenir; mais son altesse royale, persuadée que la prise du chemin couvert de Turin devait lui imposer et lui faire craindre de ne pas arriver assez tôt pour secourir la place, parut moins inquiète des mouvements qu'il ferait pour s'en approcher que de l'établissement qu'il pourrait prendre, tant dans le Modénais que dans le Parmesan, même dans l'Alexandrin; elle aperçut des difficultés insurmontables pour l'en chasser, et, comme Alexandrie et Tortone étaient dépourvues de garnisons, et que la conservation de Tortone était de la plus grande importance pour la communication avec la mer, elle prit des mesures pour pouvoir jeter des troupes dans ces deux places, avant que les ennemis s'en approchassent, afin de les mettre en état de se défendre assez longtemps, s'ils étaient en état de faire des siéges, pour donner à M. de la Feuillade celui de prendre

Turin. Quant à ce qui regardait le Parmesan et le Plaisantin, on a vu précédemment les dispositions que monseigneur le duc d'Orléans avait faites, de concert avec le duc de Parme, pour conserver Plaisance et empêcher les ennemis d'y faire un pont sur le Pô. Le Modénais ne pouvait plus se défendre ; on n'avait pas été à portée, lors des premiers mouvements de M. le prince Eugène, de s'opposer à ses entreprises dans cette partie, et Reggio était à la veille d'éprouver le même sort que Carpi. M. le prince Eugène en faisait le siége, et le gros de son armée, que monseigneur le duc d'Orléans estimait forte de cinquante-deux bataillons et dix mille chevaux, était devant cette place, où elle avait sa gauche, sa droite à Bagnolo, le reste de ses troupes à la gauche du Pô, sous les ordres du général Wezel. Monseigneur le duc d'Orléans, ayant eu avis que ces dernières devaient être jointes le 9 par toute l'infanterie hessoise, qui consistait en neuf bataillons, chacun de sept cent vingt hommes, envoya à M. de Medavi l'ordre de se replier derrière l'Oglio, pour soutenir cette rivière, sans cependant se compromettre et sans perdre de vue Mantoue et le Seraglio. En effet, M. de Medavi abandonna le Mincio le 9, et se retira à San-Martino di Bozzolo, où monseigneur le duc d'Orléans lui envoya le 11 un renfort de deux brigades de cavalerie. Il eut alors à ses ordres environ sept mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, et partagea ses troupes en trois corps : l'un à Bozzolo, l'autre à Marcaria, le troisième à Ostiano. Le général Wezel, qui attendait encore deux régiments de dragons et quatre de cavalerie hessoise, pouvait, après leur arrivée, qui était prochaine, rassembler dix à douze mille hommes. Cependant il paraît, par les lettres de M. de Medavi, que, malgré cette supériorité, il espérait pouvoir prendre des postes capables de l'embarrasser et de l'empêcher de pénétrer,

même chercher à le combattre, lorsque Turin serait pris. Son premier soin fut de retrancher les principaux passages de l'Oglio, que la sécheresse extraordinaire de la saison rendait guéable presque partout.

Le même jour où M. de Medavi se retira derrière cette rivière, le reste de l'infanterie hessoise arriva effectivement à San-Michele près de Vérone, et, dès le lendemain, le général Wezel fit jeter un pont à Borghetto; quelques détachements de ses troupes passèrent même cette rivière; mais monseigneur le duc d'Orléans, confiant dans l'expérience et les talents de M. de Medavi, lui abandonna entièrement le soin de cette partie, pour se livrer aux opérations de la droite du Pô.

Malgré ce que les lettres interceptées avaient appris à monseigneur le duc d'Orléans des projets de M. le prince Eugène, M. le maréchal de Marcin doutait encore que ce général entreprît de secourir Turin, et son sentiment était qu'il s'attacherait plutôt à prendre des établissements dans le Parmesan et l'Alexandrin; cependant il jugea, ainsi que son altesse royale, qu'il était instant de concerter avec M. de la Feuillade un plan fixe pour les mouvements réciproques; en conséquence, son altesse royale lui dépêcha M. de Nancré, pour savoir de lui si son projet était, ou de venir joindre l'armée de Lombardie, à hauteur de Valenza, avec ce qu'il pourrait amener de troupes, sans lever le siége, ou d'attendre les ennemis dans ses retranchements sur les hauteurs de Chieri, en s'y faisant joindre par une partie de l'armée de Lombardie et par la cavalerie de celle de Piémont. Son altesse royale et M. de Marcin prévinrent en même temps M. de la Feuillade, qu'étant obligés de laisser un gros corps à M. de Medavi, et de garnir une infinité d'autres postes, les troupes qu'ils pourraient mener avec eux

ne consisteraient qu'en trente bataillons et la plus grande partie de leur cavalerie.

M. de Nancré n'avait pas encore joint M. de la Feuillade, lorsque monseigneur le duc d'Orléans reçut un courrier de ce général, par lequel, sur la nouvelle de l'apparition de quelques vaisseaux, que l'on assurait porter du secours à M. le duc de Savoie, il lui redemandait la cavalerie de son armée. Son altesse royale ajouta peu de foi à cette nouvelle; elle était instruite avec certitude, par des dépêches interceptées, que les puissances maritimes, loin d'être dans la disposition d'envoyer une flotte dans la Méditerranée, avaient fait déclarer que leur principal objet était de faire une descente sur les côtes de France; cependant elle envoya aussitôt ordre à cette cavalerie, qui était encore à Crémone et à Pavie, de se tenir prête à marcher, et son altesse royale, en attendant la réponse de M. de la Feuillade aux objets qu'elle avait chargé M. de Nancré de traiter avec lui, s'occupa, dans son camp de Guastalla, tant à augmenter la force de sa position, pour pouvoir la soutenir, si les ennemis venaient à s'y présenter, que des moyens de les prévenir, si leur marche vers Turin avait lieu. Ce fut pendant ce temps que de nouvelles lettres interceptées lui apprirent que la garnison de Reggio avait été obligée de se retirer de la ville dans le château, qui n'était point en état de défense, et que M. le prince Eugène, se voyant à la veille d'être maître de ce poste, était prêt à marcher aussitôt qu'il serait rendu; que toutes les troupes de Hesse étaient arrivées, que le 12 et le 13 elles avaient passé l'Adige, et que, par ce renfort, qui cependant n'était pas aussi considérable qu'on l'avait annoncé, le général Wezel avait effectivement dix mille hommes à ses ordres; que le duc de Savoie avait retiré de Cherasco les deux bataillons qu'il y avait laissés, et qu'il rassemblait à Rubiana,

où il était avec sa cavalerie, un grand nombre de paysans, pour être en état de concourir aux opérations de M. le prince Eugène.

Ce fut le 15 que monseigneur le duc d'Orléans fut instruit du parti auquel M. le duc de la Feuillade s'était déterminé. Ce dernier, en lui mandant que c'était sur les hauteurs de Chieri qu'il croyait nécessaire de rassembler toutes les forces qu'on aurait à opposer à M. le prince Eugène, et que c'était là où se déciderait le sort de Turin, lui demanda avec les plus vives instances de lui renvoyer non-seulement les trente-neuf escadrons de sa cavalerie, mais aussi d'y joindre tous les dragons de Lombardie et quatre bataillons.

Le moment était instant. Le prince Eugène, après avoir forcé Reggio de capituler, s'était mis en marche, et dès le jour même où monseigneur le duc d'Orléans reçut le courrier de M. de la Feuillade, l'armée impériale était arrivée sur la Lenza et campait peu loin de Parme. Son altesse royale en fut informée le 15 au soir, et aussitôt elle envoya ordre à M. d'Aubeterre de marcher en toute diligence, pour joindre M. de la Feuillade, avec les trente-neuf escadrons qui étaient sous son commandement à Crémone et à Pavie; et, au lieu de quatre bataillons que M. de la Feuillade lui demandait, elle lui en destina cinq, mais elle ne les mit pas encore en marche. Son altesse royale se disposa en même temps à passer elle-même le Pô, pour gagner, par la rive gauche de ce fleuve, les devants de M. le prince Eugène; et comme elle fut informée le 16 qu'il continuait sa marche, M. de Saint-Fremont, avec quinze bataillons et sept escadrons, toute l'artillerie d'Espagne, passa le Pô dès le soir même et campa à la tête du pont; mais le lendemain, sur la nouvelle que le nouveau mouvement qu'avait fait M. le prince Eugène n'avait eu d'objet qu'un four-

rage, il eut ordre de ne pas aller plus loin. Bientôt il n'y eut plus à hésiter de mettre tout en mouvement pour gagner les devants des ennemis; c'est ce que son altesse royale explique, dans la dépêche par laquelle elle rendit compte au roi de ses dispositions et des motifs qui la déterminèrent à abandonner le projet qu'elle avait formé de suivre les ennemis à la rive droite du Pô jusqu'à hauteur de Crémone, et à passer ce fleuve à Guastalla.

Lettre de son altesse royale M. le duc d'Orléans au roi.

Du camp de Guastalla, 17 août 1706, 1 minuit [1].

Sire, le château de Reggio fut rendu le 14 au soir, et le 15 l'armée des ennemis marcha droit sur Parme et alla camper sur la Lenza, la droite à cette rivière, et la gauche en tirant sur Parme, à plus de quinze milles de Reggio.

Une marche aussi prompte et aussi importante me fit croire que les ennemis voulaient prendre quelque avance pour faciliter les moyens de se saisir de Plaisance, ou qu'ils ne songeaient qu'à faire diligence pour s'avancer vers Turin, comme le prince Eugène le promet dans sa lettre à M. le duc de Savoie.

Dès le commencement de la semaine passée, pour être assuré des mesures que M. le duc de la Feuillade désirait que je prisse pour entrer dans les dispositions qu'il a faites, je lui envoyai Nancré, pour convenir de tout ce qu'il s'attendait que je fisse.

On n'a pu prendre que trois partis pour s'opposer au dessein que les ennemis paraissent avoir de secourir Turin :

Le premier de faire avancer à Stradella une partie de l'armée de Piémont, comme M. de Vendôme l'avait proposé;

Le deuxième d'observer l'armée du prince Eugène, en marchant du même côté du Pô que lui, après que notre armée aurait été fortifiée de la cavalerie et des dragons que M. le duc de la Feuillade envoyait;

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1963, n° 255.

Le troisième de marcher, comme nous allons faire, à couvert du Pô, et de côtoyer les ennemis et de les prévenir, à la faveur des commodités que le Milanais nous fournira.

M. le duc de la Feuillade m'ayant déclaré de bouche et par écrit qu'il ne pouvait pas envoyer vingt bataillons pour la garde de Stradella, sans lever le siége de Turin, le premier projet est entièrement tombé.

Pour le deuxième, votre majesté a en Lombardie soixante-huit bataillons, qui semblent devoir être plus que suffisants pour garnir les postes nécessaires et pour former une armée, non pas supérieure à celle des ennemis, comme elle a été jusqu'à présent, mais au moins à peu près égale, et capable, avec une valeur supérieure, de les contenir.

Mais l'arrivée des troupes de Hesse, jointes au corps que le général Wezel commande sur le Mincio, m'a obligé de fortifier les troupes que j'avais données au comte de Medavi, et de lui laisser vingt escadrons et vingt-trois bataillons français, sans compter les Espagnols, pour garder Mantoue, le Seraglio et l'Oglio. On n'a pas pu laisser moins de deux bataillons dans Modène et deux dans la Mirandole. On a sacrifié les deux qui étaient dans Carpi et dans Reggio, pour amuser les ennemis pendant une quinzaine de jours, et laisser avancer d'autant le siége de Turin; et, en quittant Guastalla, on ne peut pas y laisser moins de deux bataillons, pour conserver un poste si important pour la communication et la sûreté des bords du Pô. Ainsi, des soixante-huit bataillons, il n'en reste plus que trente-sept, qui, quelque audace qu'ils puissent avoir, ne peuvent jamais, dans le cours d'une campagne, arrêter et déranger une armée maîtresse de ses projets et de ses mouvements, forte de cinquante-deux bataillons et supérieure en cavalerie, puisqu'on n'a pas pu compter sur celle que M. le duc de la Feuillade m'avait envoyée jusque dans le Milanais, depuis que, sur le bruit du secours maritime, il m'a prié de l'empêcher d'avancer plus loin que Pavie et Crémone, afin qu'elle fût à portée de le rejoindre plus facilement.

Ainsi, quand avec cette armée j'aurais suivi les ennemis de ce côté-ci, je n'aurais pu le faire que de si loin, qu'il m'eût été impossible de déconcerter leurs projets, et d'envoyer à M. de la Feuillade les secours qu'il m'a demandés depuis.

Il ne reste donc plus que le troisième parti, qui est de repasser le Pô, pour pouvoir observer la marche des ennemis, en la côtoyant de l'autre côté, et d'arriver avant eux, ou au Tanaro, pour leur en disputer le passage, ou sur les hauteurs de Chieri, pour en défendre les retranchements. C'est sur cette alternative que j'ai prié M. de la Feuillade de se déterminer; et le 15 j'ai reçu en même temps la nouvelle que les ennemis marchaient de Reggio du côté de Parme et la réponse de M. le duc de la Feuillade, qui me fait savoir qu'il prétend défendre les hauteurs de Chieri, et qu'il me demande les trente-neuf escadrons de cavalerie ou de dragons que M. d'Aubeterre m'amenait, les six régiments de dragons de cette armée et enfin quatre bataillons.

Comme il est chargé du siége de Turin, je me suis assujetti à son choix et à ses dispositions; et, dans le moment que j'ai reçu sa réponse, j'ai dépêché les ordres nécessaires pour lui faire passer promptement tout ce qu'il a désiré, et même un bataillon de plus.

J'avais déjà averti M. d'Aubeterre de se mettre en marche pour le rejoindre. J'ai remplacé la destination que j'avais faite des dragons venus de Turin. J'ai fait partir ceux de notre armée, et le chevalier de Luxembourg lui amènera diligemment les cinq bataillons, par le moyen de cent chariots, destinés à les transporter depuis Crémone; ainsi, par les mesures que nous avons prises, je suis persuadé que tous les secours que M. le duc de la Feuillade a souhaités arriveront à temps.

Si les ennemis s'arrêtent à Plaisance, j'ai pris les précautions dont j'aurai l'honneur de rendre compte ci-après à votre majesté.

S'ils passent plus loin, sans s'amuser, en faisant passer à M. de la Feuillade les cinq bataillons que je lui envoie, et les six régiments de dragons de cette armée, je jetterai dix bataillons, que je fais par-

tir en même temps, dans Alexandrie, d'où l'on conduira un détachement de cinq cents hommes dans Tortone, si cela est possible.

Avec ces précautions, j'espère prévenir les ennemis; et, si le besoin d'avoir communication avec Alba, pour leur pain, les oblige de remonter au-dessus d'Asti, je joindrai M. le duc de la Feuillade avec toutes mes troupes.

Si au contraire les ennemis, comptant sur le peu de troupes qui me resteront, passaient entre Alexandrie et le Pô, je ne pourrais secourir M. de la Feuillade que de ce qui aura pris les devants; car, outre que je ne serais pas en état, avec vingt bataillons au plus, de me livrer en plaine à l'armée des ennemis, il serait hors de raison d'abandonner le Milanais, qui fait le sujet de toute la guerre d'Italie, et pour la conservation duquel votre majesté a même fait l'entreprise du siége de Turin; et, si on l'avait cédé si légèrement, on ne devrait pas se flatter d'y rentrer jamais.

J'avais autant de joie de mettre ensemble l'armée de Lombardie, quoique inférieure en nombre à celle des ennemis, que j'avoue que c'est avec douleur que je cède à la nécessité qui me force à la partager, et que, s'il avait été possible de la tenir en force sur les ennemis, il eût été plus facile d'observer leur armée et de la contraindre dans ses mouvements: mais la conservation de Mantoue et du Milanais, et le concert nécessaire avec celui qui est chargé du siége de Turin, à qui, pour ne le troubler en rien, je me suis rapporté en tout, m'ont assujetti et m'ont fait préférer, comme il est de mon devoir, le bien général à ma satisfaction particulière; encore n'ai-je pas la consolation d'être assuré qu'avec ces assujettissements il n'arrivera aucun inconvénient; au contraire, je ne puis pas m'empêcher de prévoir que, quand les ennemis ne réussiraient pas, comme je l'espère, au secours de Turin, et qu'ils seraient ou rebutés de leur entreprise, ou repoussés en la tentant, ils profiteront toujours de plusieurs établissements considérables qu'ils peuvent faire dans le Modénais, dans le Parmesan ou dans l'Alexandrin, d'où on ne les chassera que difficilement après le siége de Turin, avec toutes les troupes d'Italie,

et d'où on ne les ferait jamais sortir, les armes à la main, si on leur donnait le temps de s'y fortifier pendant l'hiver, et d'y attirer un plus grand nombre de troupes.

Déjà, surpris du délabrement où ils ont trouvé les deux villes qu'ils viennent de prendre, qui les auraient retardés encore plus qu'elles n'ont fait, si elles avaient été au meilleur état où on pouvait les mettre, ils emploient trois mille paysans à fortifier Carpi, et ils vont travailler de même à Reggio. Si le siége de Turin durait, et qu'ils attaquassent Tortone, ils l'emporteraient en fort peu de temps. Alexandrie serait une grande entreprise. Il serait dangereux qu'ils pensassent au siége de Plaisance.

Plusieurs ministres du roi m'avaient donné avis que le prince Eugène négociait le mariage de la nièce de M. le duc de Parme avec l'archiduc, et que M. le duc de Parme devait recevoir des troupes de l'empereur dans Plaisance, et leur livrer des bateaux pour faire un pont sur le Pô, et un de nos partis arrêta, ces jours passés, le neveu d'un fameux négociant de Parme, appelé Pietro Antonio Tondu, qui allait trouver le prince Eugène, avec des lettres de créance de son oncle, et paraissait aller traiter quelque chose avec lui. Mais les mesures que M. le duc de Parme avait prises avec moi ne s'accordent pas avec ces nouvelles et ces conjectures, car, au contraire, il nous a laissé prendre les moyens d'éloigner les bateaux dont on pouvait se saisir, et nous donner des facilités pour nous rendre maîtres des autres : et actuellement, de concert avec lui, j'ai placé de l'autre côté du Pô, vis-à-vis de sa place, quatre régiments de dragons et du canon, et j'y ai envoyé sept bataillons, aux ordres de M. de Muret, à qui j'ai enjoint de concerter journellement avec ce prince sur ce qu'il y aurait à faire, soit pour se saisir, comme par force, de tous les bateaux, lorsque les ennemis approcheraient, ainsi que nous en sommes convenus, soit pour faire passer des troupes dans les retranchements qui sont entre le Pô et Plaisance même, si les ennemis l'attaquaient. Dans peu de jours, nous saurons à quoi nous en tenir.

Sur des avis que j'avais eus que les ennemis marchaient hier 16,

j'avais fait passer notre pont à M. de Saint-Fremont, avec trois brigades d'infanterie, une de cavalerie et toute l'artillerie d'Espagne : mais, ayant appris hier au soir par Mouvert, lieutenant-colonel du régiment Desclos, qui avait été en parti, et qui s'en acquitta parfaitement, que les ennemis, au lieu de marcher, avaient fait un fourrage, je fis faire halte à tout ce qui était au delà du Pô ; mais, ayant eu avis aujourd'hui qu'ils marchent pour passer la Parma, et que M. le prince Eugène doit loger ce soir à San-Donnino, dans la maison des jésuites, j'ai envoyé ordre à M. de Saint-Fremont de continuer sa marche ; le reste de l'artillerie passe actuellement, et le reste de l'armée suivra cette nuit ou demain matin ; après quoi, je m'avancerai, à la tête de tout, pour observer la marche des ennemis, sur laquelle je me réglerai.

Je souhaite que votre majesté soit contente de ces dispositions où la nécessité a prévalu, et dans lesquelles, sans rien donner à mon goût, j'ai suivi le parti que M. le maréchal de Marcin a cru le plus utile et le plus sage. Si, avec ces précautions, votre service demande quelque action, j'espère que votre majesté verra que je suis dans la disposition de tout ménager et de ne rien ménager pour la bien servir.

Monseigneur le duc d'Orléans passa le Pô le 18, avec ce qui lui restait de troupes au camp de Guastalla et campa à la tête du pont, qu'il fit replier. M. de Saint-Fremont, suivant ses ordres, s'était mis en marche, dès le 17 au soir, pour gagner Crémone. Il y arriva le 19 au matin. Son altesse royale l'y joignit de sa personne avec M. le maréchal de Marcin, et après avoir laissé faire aux troupes qui venaient d'arriver une halte de quelques heures, elle les poussa jusqu'à Cave, à quatre milles au-dessus de Crémone. Le même jour son altesse royale fit marcher à Casa-Rossa, vis-à-vis de Plaisance, un régiment de dragons pour joindre les deux qui y étaient déjà avec sept ba-

taillons, sous les ordres de M. de Muret, et le soir elle fit partir cinq cents hommes d'infanterie pour aller passer le Pô dans une barque, au-dessus de Pavie, et se jeter dans Tortone, si les ennemis n'y mettaient pas d'obstacle; on craignait que leur tête ne fût déjà à Stradella.

Ce fut aussi dans la journée du 19 que monseigneur le duc d'Orléans fit ses autres dispositions, tant pour les troupes qui devaient marcher en Piémont, que pour le corps qui devait, sous les ordres de M. de Medavi, faire face à celui du général Wezel et couvrir le Crémonais et le Milanais.

Suivant ces dispositions, M. le chevalier de Luxembourg eut ordre de partir le 20, de grand matin, avec cinq bataillons du corps de M. de Saint-Fremont, pour se rendre, en toute diligence, au camp devant Turin; on lui fit donner cent chariots pour transporter ces troupes. M. de Saint-Fremont eut ordre de se mettre en même temps en marche, avec le reste des siennes, pour aller camper à Maleo près de Pizzighettone; de détacher ensuite les dix bataillons qui en faisaient partie, pour aller, sous la conduite de M. de Senneterre, passer le Pô à Valenza et se rendre à Alexandrie, et de marcher lui-même, le 21, avec les sept escadrons qui étaient sous ses ordres et un régiment de dragons qui était à Pizzighettone pour joindre à Casa-Rossa le corps de M. de Muret, afin d'observer de là les ennemis et mesurer sa marche ultérieure avec sa cavalerie et les dragons qui étaient à ce camp sur celle des ennemis, c'est-à-dire pour se porter, avec sa cavalerie et ses dragons, à hauteur de Valenza lorsque leur armée aurait dépassé Plaisance. M. de Muret devait rester à Casa-Rossa jusqu'à ce qu'elle se fût entièrement éloignée de cette ville.

Quant à ce qui regardait M. de Medavi, ce général s'étant rendu, le 19 au matin, à Crémone pour recevoir les ordres de

monseigneur le duc d'Orléans, il convint avec son altesse royale que, quoique fort inférieur aux ennemis, au lieu de se tenir derrière l'Oglio, que la sécheresse extraordinaire rendait, comme on l'a déjà dit, guéable partout, il se porterait en avant pour les contenir. Il n'avait alors à ses ordres que treize bataillons de campagne et seize escadrons, indépendamment de onze bataillons qui étaient dans Mantoue, trois à Modène, avec trois cents chevaux, deux à la Mirandole et cinq bataillons espagnols, qui formaient à peine huit cents hommes et qui gardaient le haut Oglio, sous le commandement de M. de Toralba. Le corps du général Wezel était composé de vingt-deux bataillons, dont treize hessois et neuf impériaux, et de trois mille cinq cents chevaux, dont deux mille quatre cents des troupes de Hesse, le reste de celles de l'empereur.

Mais monseigneur le duc d'Orléans ayant été informé le 19 que le général Wezel, après avoir jeté un pont sur le Mincio à Borghetto, s'était approché de Goito, dont la garnison était composée de six compagnies du régiment de Labour formant à peine deux cents hommes, et qu'il faisait mine d'attaquer ce poste, son altesse royale renvoya M. de Medavi à Bozzolo avec ordre de rassembler promptement ses troupes et de s'avancer à Castellucchio, pour être à portée de soutenir Goito ; en même temps, considérant la supériorité du général Wezel, elle envoya ordre à une brigade de cavalerie qui avait passé le Pô avec elle, de se rendre en diligence au corps de M. de Medavi.

A peine ce dernier fut-il parti de Crémone, qu'il manda à son altesse royale que Goito était attaqué, qu'on entendait un grand feu de canon, et qu'attendu la faiblesse de la garnison rien n'était plus instant que de la secourir. Sur cette nouvelle, son altesse résolut de joindre sur-le-champ M. de Medavi, et de mener avec elle quatorze escadrons de sa cavalerie, qui

étaient encore les plus à portée des ponts de l'Oglio; mais M. le maréchal de Marcin lui ayant représenté que sa présence était plus nécessaire à Crémone, où allait passer l'armée, elle se détermina à l'y envoyer lui-même. M. de Marcin se rendit, en effet, à Castellucchio, et marcha le 20, avec M. de Medavi, à Goito. Son altesse royale, malgré la résolution qu'elle avait prise de rester à Crémone, jugeant alors que c'était une occasion d'entreprendre sur le corps du général Wezel, ne put retenir son ardeur, et se mit en chemin, pour aller diriger elle-même cette opération, laissant la conduite des affaires, sur le Pô, à M. le prince de Vaudémont, qui venait d'arriver à Crémone; mais, à quelque distance de cette ville, elle apprit que Goito s'était rendu le 19 au soir, quoiqu'il n'eût pas été attaqué, et quoique les ennemis n'eussent devant ce poste que de la cavalerie et quelques pièces de petit canon, dont ils s'étaient contentés de tirer à boulets rouges sur un magasin qui était dans la ville[1]. Cette nouvelle fit rebrousser chemin à son altesse royale, qui retourna le même jour 20 à Crémone, d'où elle se rendit dans le camp de M. de Saint-Frémont, vis-à-vis de Plaisance. M. de Marcin l'y joignit, après avoir mis en marche, pour rejoindre l'armée, neuf escadrons, qui avaient joint M. de Medavi; les autres restèrent avec ce général à Castellucchio, où il rassembla toutes ses troupes; elles furent alors au nombre de dix-sept bataillons et trente escadrons de campagne, avec lesquels il espéra pouvoir contenir le général Wezel et l'empêcher de faire des progrès. On sut qu'après la prise de Goito, ce général avait passé le Mincio avec tout son corps à Volta.

[1] M. le duc d'Orléans fit arrêter le commandant de Goito et demanda à la cour qu'il fut mis en conseil de guerre, pour être puni d'avoir rendu si lâchement une place qui était entourée d'un bon fossé plein d'eau, avec des murailles flanquées de tours à l'abri du petit canon, et ayant pour retraite un château qui aurait pu tenir plusieurs jours contre une attaque en règle.

Pendant ce temps l'infanterie de l'armée et le peu de cavalerie qui y restait, depuis les détachements qui venaient d'être faits, tant pour le Piémont que pour les corps de M. de Saint-Frémont et de M. de Medavi, remontaient le Pô. Tout arriva le 20 à Crémone, le 21 à Pizzighettone et continua sa marche vers Pavie. Le prince Eugène, de son côté, poursuivait la sienne. Il s'était avancé le 20 à Castel-Dosso, à huit milles au-dessous de Plaisance. Le 21 il avait mené son armée à Castel-San-Giovanni; le 22 il passa le défilé de Stradella, et alla camper à Broni; son avant-garde s'avança jusqu'à Voghera, d'où il poussa des partis sur le bas de la Bormida, entre Alexandrie et Tortone, lesquels fermèrent le chemin aux cinq cents hommes qui devaient se jeter dans cette place; ils furent obligés de rejoindre les dix bataillons que M. de Senneterre conduisait à Alexandrie. Quant à M. le chevalier de Luxembourg, il continua sa marche, pour joindre M. de la Feuillade, avec les cinq bataillons qu'il était chargé de lui mener et les dragons.

M. de Saint-Frémont, après avoir vu, le 21, de son camp vis-à-vis de Plaisance, défiler l'armée ennemie à hauteur de cette ville, pour aller camper à Castel-San-Giovanni, décampa avec les sept escadrons qui étaient sous ses ordres, et prit le chemin de Pavie, où il arriva le lendemain. M. de Muret ne le suivit que le 22; mais, au moyen des voitures qui portèrent son infanterie, il arriva le même jour à Pavie.

Son altesse royale, qui s'y était rendue dès le 21 au soir, séjourna le 22, pour attendre l'armée, qui ne l'y joignit que le 23. Pendant ce temps elle eut avis que le prince Eugène avait demandé du pain aux villages de l'Alexandrin situés sur la Bormida, ce qui lui fit juger que son dessein n'était pas de passer aux gués du Tanaro, entre Alexandrie et Valenza, mais de remonter du côté d'Asti et d'Alba, pour donner

par là plus sûrement la main à M. le duc de Savoie. Comme cette route devait occasionner à M. le prince Eugène un grand détour et donner du temps, et son altesse royale, jugeant qu'un moyen de le déterminer à la prendre était de montrer une tête sur le bas du Tanaro, elle suspendit la marche de la cavalerie aux ordres de M. d'Aubeterre, qui était arrivée à Valenza, et forma alors le projet, en cas que le prince Eugène suivît effectivement le chemin d'Asti et d'Alba, de joindre M. de la Feuillade par celui de Casal à Turin.

A l'égard de Tortone, son altesse royale jugea que, quoiqu'on n'eût pu y faire passer les cinq cents hommes qu'elle avait destinés à renforcer la garnison, le régiment de dragons qui y était suffirait pour la sûreté de cette place et pour entretenir la communication, ne présumant pas que les ennemis, qui n'avaient point avec eux de gros canon, et qui, par la rapidité de leur marche, faisaient assez connaître l'empressement qu'ils avaient d'arriver à Turin, s'amusassent à faire un siége.

Dans cette situation, monseigneur le duc d'Orléans ne douta plus que sa jonction avec M. de la Feuillade ne se fît assez tôt pour prévenir les ennemis, et il espéra que l'armée du Piémont, renforcée d'environ vingt-cinq bataillons [1], de tous ses dragons et de la cavalerie qu'il lui menait, serait assez forte pour imposer à M. le prince Eugène, et lui faire abandonner l'espoir de secourir Turin. M. le maréchal de Marcin pensait de même; et, persuadé qu'en effet le prince Eugène ne pourrait rien entreprendre, il chercha, par sa dépêche du 22, à rassurer la cour, tant sur cet objet que sur les craintes qu'elle pourrait avoir conçues du parti qu'avait pris monseigneur le

[1] Son altesse royale ne devait joindre M. de la Feuillade qu'avec ce nombre de bataillons, parce qu'elle devait laisser à Alexandrie les dix que conduisait M. de Senneterre, et en faire entrer deux dans Casal.

duc d'Orléans de ne pas suivre les ennemis par la gauche du Pô et de repasser ce fleuve dès les premiers mouvements qu'ils avaient faits.

Pour être plus à la portée et de démêler leurs desseins et de joindre M. le duc de la Feuillade, soit par le chemin de Casal à Turin, si M. le prince Eugène laissait la liberté de prendre cette route, soit par la gauche du Pô, en passant la Sesia à Candia, et la Doire sur les ponts qu'avait faits M. le duc de la Feuillade, son altesse royale se rendit le 23 à Valenza; elle y trouva un courrier de M. de la Feuillade, lequel, quoique encore persuadé, ainsi qu'on le voit par ses lettres, que la marche de M. le prince Eugène n'avait point pour objet de secourir Turin, mais seulement de prendre un établissement dans le Milanais, lui demandait, sur l'avis qu'il avait eu que les ennemis avaient paru du côté d'Alba, de faire avancer des troupes, répondant encore du sort de Turin, si ces troupes arrivaient à temps. Quoique son altesse royale sût avec certitude que ce n'était qu'un détachement de quatre cents chevaux, qu'on avait vu même passer à portée d'Alexandrie, elle lui envoya aussitôt tous les dragons et toute la cavalerie de l'armée du Piémont qui étaient à Valenza, à l'exception de deux brigades qu'elle y retint, pour ne pas cesser de montrer aux ennemis une tête qui leur fît croire qu'on était dans le dessein de défendre le Tanaro, et pour continuer à tenir sur les bords de cette rivière des détachements qui donnassent de leurs nouvelles.

Le gros de leur armée s'était avancé le 23 à Castel-Novo di Scrivia; elle y séjourna le 24, et on apprit le 25 qu'elle marchait à Bosco, où M. le prince Eugène avait fait rassembler tout le pain qu'il avait pu tirer du pays de Gênes et du Montferrat. Ces mouvements confirmèrent monseigneur le duc d'Orléans dans l'idée où il était que ce serait au-dessus d'Asti et non pas

entre Alexandrie et Valenza que le prince Eugène passerait le Tanaro pour gagner la plaine de Villa-Nova; ce fut aussi ce qui l'empêcha de faire passer le Pô à la cavalerie de Lombardie, et le détermina à prendre, pour joindre M. de la Feuillade, le chemin le plus commode, par Trino, Crescentino et Chivas. En conséquence, il envoya l'infanterie de l'armée, qui consistait alors en vingt-sept bataillons, camper sur le bord de la Sesia, d'où elle pouvait, en quatre ou cinq marches, joindre M. de la Feuillade. Trois cents hommes seulement restèrent à Valenza pour le service de la place. Les dix bataillons que conduisait M. de Senneterre étaient entrés la veille dans Alexandrie, et M. le chevalier de Luxembourg, avec les cinq qu'il menait à M. de la Feuillade, arriva le 25 à Chivas.

Dès ce moment monseigneur le duc d'Orléans et M. le maréchal de Marcin regardèrent la jonction comme faite; et, également satisfaits l'un et l'autre d'être parvenus, par la marche aussi mesurée que diligente qu'avaient faite les troupes, à prévenir M. le prince Eugène, sans laisser le Milanais exposé, ils ne doutèrent plus du succès du siége; et, pour concerter plus particulièrement avec M. de la Feuillade les dispositions qu'il y avait à faire pour se trouver en mesure, quelque parti que prissent les ennemis, ils quittèrent Valenza le 26 et allèrent le même jour à Crescentino. Toutes les troupes se mirent en même temps en marche pour joindre M. de la Feuillade. M. le chevalier de Luxembourg partit de Chivas, avec les cinq bataillons qui étaient à ses ordres, et arriva le 27 devant Turin. L'infanterie de l'armée, qui était sur la Sesia, passa cette rivière, et, en trois jours de marche, arriva à Chivas. La cavalerie, qui était sous Valenza, la suivit et l'y joignit le 28.

Ce même jour son altesse royale se rendit, avec M. le ma-

réchal de Marcin, au camp devant Turin, et employa le reste de la journée à visiter la tranchée et les lignes.

Elle trouva le siége dans un état peu satisfaisant : tout y languissait; aucun ingénieur ni officier d'artillerie capable de conduire une aussi grande besogne; nul concert entre eux; nulle activité dans aucune des parties; l'infanterie affaiblie par les fatigues et par les pertes de la tranchée [1], au point qu'à peine restait-il deux cents hommes à chaque bataillon. Depuis le 5 du mois, qu'on avait emporté le chemin couvert, il s'était écoulé trois semaines sans qu'on eût fait de progrès considérables; de neuf pièces de canon, qu'on était parvenu avec beaucoup de peine à établir sur le chemin couvert, pour battre la demi-lune et les contre-gardes, il n'en restait que deux en état de tirer, sans qu'on eût pu réparer celles qui avaient été démontées ni en établir d'autres. Le mineur n'avançait point, et, au contraire, les mines des assiégés causaient chaque jour des dommages infinis. M. le duc de la Feuillade avait fait attaquer, le 26 au soir, la demi-lune et les deux contre-gardes; on les avait emportées avec assez de facilité, et on avait fait les logements dans les contre-gardes; mais, les assiégés s'étant retirés dans le réduit, celui de la demi-lune ne put se faire; les troupes et les travailleurs, accablés par le feu des ennemis, abandonnèrent la brèche, après avoir perdu beaucoup de monde; on se soutint dans les contre-gardes; mais le 27, à huit heures du matin, les assiégés, protégés par le feu de la demi-lune, les ayant attaquées avec beaucoup de vivacité, on fut obligé de les abandonner aussi.

Ce mauvais succès, dont on attribua la cause à une attaque prématurée, était d'autant plus fâcheux que le prince Eugène

[1] Jusqu'à ce jour le siége avait coûté sept cent onze officiers ou soldats tués, et deux mille deux cent onze blessés.

avançait et que le duc de Savoie, sorti de ses montagnes avec sa cavalerie, les deux bataillons qu'il avait retirés de Cherasco et un grand nombre de paysans, était campé à la Motta près de Carmagnola, où il avait, dès le 18, rassemblé toutes ses forces. Il avait même fait, le 20, une tentative pour faire entrer dans Turin de la poudre, dont la place manquait. Il s'était, à cet effet, avancé avec sa petite armée jusqu'à Chieri, d'où cinq cents dragons, portant chacun un sac de cent livres de poudre, vinrent se présenter aux deux gués du Pô, près de la Madona du Pilon, tandis que quatre cents chevaux de la garnison sortaient pour aller les recevoir, et que le duc de Savoie, pour donner de la jalousie de tous côtés, faisait paraître sur la hauteur de Superga ses deux bataillons et ses paysans; mais M. le duc de la Feuillade, averti à temps, fit marcher aux gués M. le chevalier de Pezeux, avec deux régiments de cavalerie, trois cents dragons et six compagnies de grenadiers, commandées par M. de Gassion. Ce détachement arriva à propos; les ennemis furent repoussés partout où ils se présentèrent, et leurs dragons obligés de jeter leur poudre et de prendre la fuite; on fit même un nombre de prisonniers; cent mulets, aussi chargés de poudre, qui venaient par la montagne pour se jeter dans Turin, furent aussi obligés de rebrousser chemin, et le duc de Savoie fut forcé de se retirer avec tout son monde à la Motta. Quant à M. le prince Eugène, on fut instruit, le 29, que son armée était effectivement arrivée le 25 à Bosco sur l'Orba; que le 27 un détachement de sept à huit mille hommes de ses troupes était parti de Castellaccio, et, après avoir passé le Belbo, s'était porté, sans s'arrêter, jusqu'à Masio; que le prince Eugène, après une conférence avec M. le marquis de Parelle, général piémontais, qui était allé le trouver à Bosco, avait levé son camp; qu'il avait passé la Bormida à Borgorato et campe sur

une ligne à Cantalupo; que le 28, à minuit, il en était décampé, prenant sa marche sur Nizza-della-Paglia, où il devait s'aboucher avec le duc de Savoie, et d'où, en quatre marches, il pouvait arriver à hauteur de Turin. On était encore incertain sur le nombre de troupes qu'il menait avec lui; mais il paraît par les différentes correspondances, qu'ayant laissé dans le Mantouan dix à douze mille hommes au général Wezel, on n'estimait pas que la force de son armée pût excéder trente mille hommes, et toutes les nouvelles assuraient que ces troupes étaient excédées de fatigues et fort affaiblies par les maladies et par la désertion.

Si celles du roi eussent été complètes, monseigneur le duc d'Orléans aurait eu une supériorité entière sur le prince Eugène. Celles de l'armée de Lombardie, malgré les marches qu'elles venaient de faire, étaient en bon état; mais rien ne pouvait égaler le dépérissement de celles de l'armée du siége. Cependant l'étendue immense des retranchements et des lignes que M. de la Feuillade avait fait faire, tant à la droite qu'à la gauche du Pô, et la difficulté de porter promptement des secours de l'un à l'autre côté, exigeaient qu'on fût en force partout; il fallait, outre cela, pourvoir à la garde des tranchées et au service du siége.

Ces considérations et l'éloignement où M. le prince Eugène, par sa marche vers les sources du Tanaro, se trouvait du haut Pô, engagèrent monseigneur le duc d'Orléans à retirer d'Alexandrie les dix bataillons qu'il y avait fait entrer, sous les ordres de M. de Senneterre, et à ne laisser dans cette place que la garnison ordinaire. Ces troupes se mirent en marche, pour se rendre, le 5 septembre, au camp devant Turin.

Dans ces circonstances, son altesse royale ne desespéra point de faire échouer les projets de M. le prince Eugène et

d'assurer la prise de Turin; du moins jugea-t-elle, d'après l'examen qu'elle fit des lignes, que le secours de la place était une opération très-difficile. La lettre qu'elle écrivit alors au roi, et celle que M. le maréchal de Marcin adressa à M. de Chamillart méritent une attention d'autant plus particulière, que ce qu'elles contiennent a une liaison essentielle avec les grands événements dont on aura à rendre compte dans la suite.

Lettre de son altesse royale M. le duc d'Orléans au roi.

Du camp devant Turin, 3 août 1706.

D'abord que j'ai été assuré que les ennemis suivaient la route de Turin sans se détourner, et que les troupes que j'ai amenées de Lombardie y seraient arrivées plusieurs jours avant eux, je me suis porté ici en diligence, et j'y suis arrivé le 28 de fort bonne heure; j'employai le reste du jour et tout hier à visiter les travaux, tous les retranchements et la situation des environs du camp.

Depuis la prise du chemin couvert, le travail a peu avancé. Quand je suis arrivé, de neuf pièces de canon qu'on avait établies pour battre en brèche, il n'en restait que deux; on en mit hier deux autres en batterie, et on en promet pour demain quelques autres. On manque d'ingénieurs et d'officiers d'artillerie, et les maladies, la désertion et le siége ont diminué si considérablement l'infanterie, qu'on ne peut pas compter sur plus de cent cinquante hommes par bataillon, et on ne trouve plus, dans ce qui reste, la vivacité et la bonne volonté qui y étaient, dans les commencements, et dont on aurait grand besoin.

Nous tâcherons pourtant, avec du temps et avec le secours de l'infanterie que j'amène, d'assurer la prise de Turin; car je crois le secours difficile.

Du côté des montagnes, toutes les hauteurs sont si bien retranchées, que je prends le parti d'y attendre les ennemis, et de les garder avec trente bataillons que j'y ai fait placer.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1966 n° 370.

Dans la plaine entre la Doire et le Pô, quoique ces retranchements ne soient pas si bons, on travaille à les rendre meilleurs, et les ennemis ne pouvant pas en même temps nous donner jalousie par la montagne et par ce côté-là, il ne sera pas difficile d'y porter beaucoup de troupes.

Le pays entre la Doire et la Stura est si étroit, qu'ils ne peuvent pas y venir avec toute leur armée, ni même y faire passer un corps qui secoure la place.

S'ils viennent à Moncaglieri, qui est le seul du coté du Pô d'un accès facile, et qu'ils se mettent à portée de pouvoir être attaqués, je suis persuadé que le parti le plus sûr est de leur donner un combat, et qu'on peut aller à eux sans interrompre le siège, au hasard pourtant, lorsqu'on aura dégarni tous les postes, pour mettre toutes les troupes ensemble, qu'ils introduisent un secours dans la place. Il semble jusqu'à présent qu'ils veulent éviter ces occasions, car ils remontent le Tanaro du côté d'Alba, et font faire du pain à Pignerol, comme s'ils n'avaient dessein que de nous couper la communication de Suse et de profiter de la longueur du siège, pour mettre l'armée de Lombardie dans le même état que celle de Piémont.

Nous avons pourvu aux subsistances de nos troupes, au cas que les ennemis prennent ce parti, et, n'y ayant ici de farines que pour jusqu'au 9 du mois prochain, nous avons pris des mesures pour en faire venir du Milanais.

Il ne sera pas si facile d'empêcher l'armée de Lombardie, qui va essuyer les dernières actions du siége, de s'affaiblir et de perdre une grande partie des forces qui seraient nécessaires après la prise de Turin, pour empêcher les ennemis de s'établir impunément où il leur conviendra.

Je souhaite que, pour prévenir un dépérissement si dangereux, ils nous donnent occasion d'avancer, par une action sage, la prise de Turin, que, sans cela, on ne peut pas espérer bientôt.

Voilà enfin, monsieur, l'armée de Lombardie passée en Piémont.

de M. le maréchal de Marcin à M. de Chamillart.

Du camp devant Turin, 30 août 1706[1].

avec une diligence qui n'a guère d'exemple, n'étant partie de Guastalla que le 18 de ce mois, et ayant toujours, pendant cette marche, couvert le Milanais à hauteur des ennemis. Son altesse royale apprit hier, par les derniers avis de Colmenero, gouverneur d'Alexandrie, que les ennemis prennent la route d'Alba. C'est un plus grand détour, qu'ils ne font apparemment que pour ne pas s'exposer à passer la plaine d'Asti devant nous. Il est difficile de juger encore quel parti ils prendront; comme je ne crois pas leurs troupes assez nombreuses ni assez bonnes pour entreprendre de nous attaquer dans nos lignes, je suis persuadé qu'ils prendront celui de nous incommoder dans nos subsistances, ce qui n'est pas impossible, et de tâcher, à la faveur de la grandeur immense de la circonvallation, de jeter quelque secours dans la place, qui ne pourrait être que médiocre, et que l'on donnera tous ses soins pour empêcher, quand ils en seront à portée.

Je ne vous parle pas, monsieur, de l'aventure de la demi-lune et des contre-gardes dont son altesse royale apprit la nouvelle à Crescentino, la veille de son arrivée ici, puisqu'il ne s'agit plus que de la réparer, ni de l'état du siége, dont vous ne pouvez être mieux informé que par M. le duc de la Feuillade.

Son altesse royale fut à la tranchée avant-hier au soir, aussitôt après être arrivée, et hier elle visita toutes les lignes de circonvallation, dont l'étendue ferait peur, par les hauteurs que l'on est obligé d'occuper, sans qu'une bonne partie de ce terrain soit inattaquable par sa situation. C'est le côté par où il serait plus aisé aux ennemis d'introduire quelque médiocre secours dans la place, par les vallées qui séparent ces montagnes; on a pris toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher, par la disposition des ouvrages, qui sont bons et bien placés; une partie des retranchements d'entre le haut Pô et la Doire ne sont pas encore en si bon état que ceux-là. M. le duc de la Feuillade a donné ses ordres pour les perfectionner; on y travaille actuellement.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1963, n° 313.

Les compagnies de grenadiers des vingt-deux bataillons de l'armée de Lombardie, qui sont venus avec son altesse royale, arriveront ici ce soir, et l'on compte de s'en servir demain pour l'attaque de la demi-lune et des contre-gardes; l'infanterie du siége, qui est fort fatiguée et fort affaiblie, ayant besoin d'être soulagée, les vingt-deux bataillons y seront demain, et l'on laisse cependant à Settimo, sous les ordres de M. de Saint-Fremont, la cavalerie de l'armée de Lombardie, à cause de la rareté des subsistances, pour ne la faire venir que lorsqu'on y sera obligé par l'approche des ennemis; on a profité cependant aujourd'hui du détour qu'ils font, pour envoyer celle qui est ici enlever les fourrages et les bestiaux du pays de l'autre côté du Sangone.

La bonne volonté de son altesse royale lui aurait fait souhaiter avec ardeur que les ennemis lui eussent donné occasion de les combattre par leur marche en traversant la plaine à portée d'elle; mais, outre qu'ils ne s'y exposeront pas, comme on ne saurait faire de mouvement hors des lignes sans découvrir le siége et leur donner par là le moyen de faire entrer du secours dans la place, il n'y a pas d'autre parti à prendre que celui de rendre les lignes de circonvallation les meilleures qu'il est possible, et de les y attendre, si la tentation les prend d'y venir, ce que je ne crois point.

Mais ce que je ne puis vous céler, monsieur, c'est que le siege a été, va et ira fort lentement, par la disette et l'incapacité des ingenieurs; et cependant l'infanterie, qui le fait, dépérit considérablement et l'on sera hors d'état d'en tirer aucun service lorsqu'il sera fini. Le pauvre M. Tardif, le premier des ingénieurs, qui conduit ce siége, et que je connais de longue main, ayant servi sous moi, est un bon et brave homme; mais il n'est pas suffisant pour une telle entreprise, et il est bien plus chargé qu'il ne peut porter, sans compter qu'il n'y a nulle union entre lui et les autres ingenieurs qui doivent servir sous lui; il serait très-important d'en envoyer au plus tôt plusieurs, en leur faisant prendre la poste, et ils auraient le loisir d'arriver. On est à peu près dans la même situation a l'égard des officiers

d'artillerie. M. le duc de la Feuillade n'était pas satisfait du sieur de Houville, qui en était le chef, qui a été tué depuis quelques jours. Le sieur de Chantelou, qui lui avait succédé, et dont il paraissait fort content, fut trouvé hier matin dans son lit mort d'apoplexie. Le sieur chevalier de Saint-Perrier, qui est présentement à sa place, est un fort bon sujet, mais le voilà resté seul, et, s'il venait à manquer, ce qui peut arriver sans miracle, je ne sais à qui on aurait recours pour l'artillerie. Un homme tel que M. le chevalier Destouches eût été bien utile pour une affaire aussi importante; mais, à son défaut, étant employé utilement en Flandre, il serait très-nécessaire d'envoyer des officiers d'artillerie entendus, pour aider le sieur chevalier de Saint-Perrier, avec la même diligence que des ingénieurs.

Je ne puis me dispenser, avant de finir cette lettre, de vous supplier très-humblement, monsieur, d'avoir la bonté d'accorder au sieur Saint-Pau de Balsac, lieutenant aide-major du régiment de cavalerie de Rennepont, la compagnie vacante dans celui de Fourbin, par la mort du chevalier de Lantage, arrivée le 26 de ce mois. C'est un gentilhomme de très-bonne maison, qui sert depuis longtemps avec distinction, et auquel je prends un intérêt très-particulier; je vous serai infiniment obligé, monsieur, de vouloir bien lui accorder cette grâce, que j'ose vous assurer qui ne sera pas mal placée.

Bientôt les objets se présentèrent à monseigneur le duc d'Orléans sous un point de vue bien différent. M. de la Feuillade, espérant que la présence de ce prince ranimerait l'ardeur des troupes et soutiendrait le courage qu'elles avaient déjà témoigné dans l'attaque de la demi-lune et des contre-gardes, engagea son altesse royale à consentir à une nouvelle attaque. Elle se fit le 31, à deux heures après midi; monseigneur le duc d'Orléans donna même pour cette expédition onze compagnies de grenadiers des troupes qu'il amenait de Lombardie. La demi-lune et les contre-gardes furent emportées avec

toute la valeur possible; mais, comme on avait négligé de faire des descentes au fossé, les troupes, faute de communication, ne purent être soutenues, et, après avoir souffert prodigieusement pendant une demi-heure du feu des assiégés, elles furent obligées, comme on avait fait à la première attaque, de tout abandonner.

Ce nouveau malheur fit, dès ce moment, perdre l'espoir de se rendre maître de ces ouvrages autrement que par les mines, ce qui, en changeant la face du siége, ne laissa plus voir la prise de Turin que dans un éloignement fort reculé, et présenta des obstacles que monseigneur le duc d'Orléans craignit, dès lors, de ne pouvoir surmonter. M. le prince Eugène avait passé, le 29, le Tanaro à Isola, entre Alba et Asti, et déjà la tête de ses troupes avait joint le duc de Savoie, à son camp de la Motta, près de Carmagnola. Ce n'étaient plus les travaux des tranchées qui devaient décider du sort de Turin; on n'avait plus le temps de cheminer ni par la sape ni par les mines. C'était d'un événement heureux ou dans les lignes ou dans la plaine que dépendait la perte ou le salut de la place. La lettre suivante fera connaître non-seulement l'embarras dans lequel se trouva alors monseigneur le duc d'Orléans, mais aussi quel fut son sentiment sur ce qu'il crut avoir à craindre, et quels moyens il jugea les plus capables de déconcerter les projets des ennemis. Mais le parti qu'il y avait à prendre devait être si décisif, que, de concert avec M. le maréchal de Marcin, il pensa ne pouvoir se déterminer sans avoir auparavant reçu les ordres du roi. Cette précaution lui parut d'autant plus nécessaire que, depuis que sa majesté avait été instruite de la marche du prince Eugène, elle lui avait recommandé, dans toutes ses dépêches, de ne point commettre son armée, mais seulement de harceler l'arrière-garde des ennemis, et de faire en sorte de les prevenir

devant Turin, ne doutant point que, si le prince Eugene arrivait avant que la place fût rendue, les précautions que son altesse royale avait prises ne rendissent inutiles tous les efforts qu'il ferait pour la secourir.

Lettre de [illegible] altesse royale M. le duc d'Orléans [illegible]

[illegible] camp devant Turin, [illegible] août 1706, [illegible] heures après midi.

La résolution, sire, que M. de la Feuillade prit hier de faire attaquer aujourd'hui la demi-lune et les contre-gardes fut cause que je retins le courrier que j'allais dépêcher hier au soir à votre majesté, pour ajouter à ma lettre un mot sur ce qui se serait passé à cette action. Cette attaque ne se faisant qu'après une première tentative, et vingt jours après la prise du chemin couvert, je n'ai pas douté, comme on me l'a assuré, qu'elle ne fût très-mûre; et M. le duc de la Feuillade, à qui j'ai laissé toute la conduite de ce siége, l'ayant souhaitée, et m'ayant demandé onze compagnies de grenadiers des troupes que j'ai amenées de Lombardie, je les lui ai fournies. Elles ont attaqué et emporté la demi-lune et les contre-gardes avec toute la valeur possible; mais ces ouvrages n'étant pas, faute de communication, en état pour qu'il fût possible de s'y loger, elles n'ont pu s'y soutenir. Cette attaque prématurée fait changer le siége de face, parce que, en ne pouvant plus espérer de se rendre maître de ces ouvrages que par les mines, l'espérance de la prise de Turin est fort reculée, et cet éloignement nous jette dans des embarras très-difficiles à surmonter. L'armée du prince Eugene a passé le Tanaro, et la tête a déja joint les troupes de M. le duc de Savoie. Je crois notre situation et nos retranchements assez bons, pour ne devoir pas craindre d'être forcés ni surpris; mais si les ennemis ne le tentaient pas, ils nous feraient beaucoup plus de mal en nous coupant la communication avec le Milanais et avec la France, et faisant des courses jusque dans le Dauphiné, et en détruisant l'armée de Lombardie par les fatigues du siege et par les maladies fréquentes dans le camp, et

Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1966, n° 350 *bis*.

en la réduisant à une telle faiblesse, qu'elle ne pourrait les empêcher de faire des entreprises sur le Milanais, et de prendre tels autres établissements en Italie qu'il leur plairait. Le seul remède qui se présente, pour prévenir de si grands maux, serait de leur donner un combat; on peut se flatter qu'il serait heureux. Il est vrai qu'on ne peut pas s'assurer qu'ils l'acceptent et qu'ils n'en évitent l'occasion; et comme nous ne devons aller à eux qu'en force, il y aurait à craindre que, lorsque tous nos postes seraient dégarnis, ils ne fissent entrer un secours dans Turin. Cependant, à tout prendre, je persiste à croire que le moyen le plus sûr de remédier aux extrémités dans lesquelles nous allons tomber serait un combat, au cas que les ennemis s'exposent à le recevoir. Mais les conséquences de ces deux partis sont si grandes, que je me contente de les représenter à votre majesté, et je ne me déterminerai à l'un ou à l'autre que par un ordre précis de votre majesté, que je la supplie de m'envoyer en toute diligence, parce que l'armée des ennemis n'est pas loin de nous.

Lettre de M. le maréchal de Marc... M. de Chamillart Du camp devant Turin. 31 août 709

L'attaque de la demi-lune et des contre-gardes vient d'être tentée une seconde fois avec aussi peu de succès que la première, par la même raison qu'elles ne sont pas encore en état d'être attaquées; mais l'imbécillité des ingénieurs qui conduisent ce siége, ne pouvant seconder la bonne volonté et le zèle ardent de M. le duc de la Feuillade, les oblige d'avoir recours à la valeur des troupes pour suppléer à leur ignorance par des attaques prématurées; il est absolument nécessaire d'en envoyer d'autres ici en toute diligence, et tous les meilleurs ne seront pas trop bons pour une place de l'importance de celle-ci: ce qui vient de se passer, en prolongeant encore le siége, leur donnera le loisir d'arriver encore à temps d'y être utiles. Quant aux officiers d'artillerie, qu'il est pareillement nécessaire d'envoyer aussi en toute diligence, comme il est dit ci-devant, il est du bien du service d'observer de n'en pas envoyer qui soient supérieurs au

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1963 n° 313

chevalier de Saint-Perrier, qui commande présentement, depuis la mort des sieurs de Houville et Chantelou; parce que c'est un tres-bon et digne sujet, capable de faire fort bien servir l'artillerie, et qui a essuyé tout le travail et tout le péril du siége.

Son altesse royale, qui voit qu'il va traîner en longueur, et l'armée des ennemis s'approcher, souhaiterait passionnément rassembler une armée assez forte, composée des deux, pour aller à leur rencontre et les combattre avec avantage; mais, quand le succès n'en serait pas douteux, comme il y aurait lieu de l'espérer de la bonté et du nombre des troupes, il est bien difficile de le décider, dans un cas si délicat, sans être instruit à fond de la volonté du roi, à cause des considérations suivantes :

Quelque envie qu'on puisse avoir de combattre, on n'est jamais assuré d'y pouvoir contraindre les ennemis, qui s'en peuvent dispenser par mille moyens que l'on éprouve souvent à la guerre, et il est certain que l'on ne peut faire cette démarche qu'avec des forces suffisantes pour y réussir, qu'il est impossible d'assembler sans dégarnir la meilleure partie des postes de la circonvallation, et donner par là moyen aux ennemis de jeter indubitablement du secours dans la place, ce qui augmenterait la difficulté, ou, pour mieux dire, l'impossibilité de continuer le siége.

D'autre part, si on reste dans les lignes, quoiqu'elles soient séparées en plusieurs quartiers, qui ne se peuvent communiquer que par des ponts, et qu'elles ne soient pas également bonnes partout, avec le soin que l'on prendra de les perfectionner dans les endroits qui en ont le plus besoin, j'ai trop bonne opinion de notre infanterie pour croire que les ennemis nous y forcent; je doute même qu'ils osent nous y attaquer avec la leur, ce qui n'empêche pas qu'ils ne puissent nous donner de grandes incommodités dans nos subsistances, particulièrement le siége traînant en longueur, comme on n'en peut plus douter, puisqu'il faut dorénavant avoir recours au mineur pour cheminer et ouvrir cette demi-lune attaquée deux fois inutilement.

Voilà, monsieur, les inconvénients de part et d'autre sur lesquels la volonté du roi peut seule décider.

Le parti d'aller en force aux ennemis nous met en état de faire une guerre de campagne avantageuse, sans pouvoir être certains de les contraindre à combattre, comme il est dit ci-devant, et avec l'inconvénient de leur laisser le chemin libre, pour jeter un secours dans la place, qui rendra la continuation du siége impossible.

L'autre parti nous met dans la nécessité d'attendre dans nos lignes qu'ils nous y attaquent; et, s'ils ne le font pas, que le siége tire en longueur, comme il n'y a pas lieu d'en douter, d'essuyer toutes les incommodités qu'ils pourront nous donner du côté des subsistances qui augmenteront à mesure que le siége se prolongera, et lesquelles, jointes aux fatigues et aux pertes journalières, mettront ces deux armées absolument hors d'état d'agir ensuite, la plus grande partie des bataillons qui sont ici depuis le commencement du siége étant déjà réduits à une faiblesse dont vous seriez étonné, si vous en étiez informé, et tellement fatigués, que M. le duc de la Feuillade a été obligé de se servir, pour l'attaque d'aujourd'hui, de onze compagnies de grenadiers de l'armée de Lombardie, qui n'arrivèrent qu'hier au soir ici; elles y ont perdu considérablement et ont eu trois capitaines tués et plusieurs autres officiers tués et blessés. M. le duc de la Feuillade, qui est chargé du soin du siége et a toujours été présent à l'action, vous rendra compte en détail de la manière dont elle s'est passée.

Voilà notre situation, monsieur, à laquelle je ne veux pas ajouter prématurément des réflexions pour les suites, qui ne serviraient qu'à augmenter vos peines. Plût à Dieu qu'il dépendît de moi de les diminuer! mais, sans être vain, je puis vous assurer que nous n'avons point de faute à nous reprocher depuis l'arrivée de son altesse royale en Lombardie.

En attendant la réponse du roi sur des objets aussi importants, monseigneur le duc d'Orléans se fit joindre par l'infan-

terie qui était à Chivas et par la cavalerie restée a Settimo. Toutes ces troupes entrèrent dans le camp devant Turin, depuis le 31 août jusqu'au 4 septembre; et, comme on avait jusqu'alors négligé la partie de l'investissement qui avoisinait le bas Pô, et par laquelle les ennemis auraient pu de Chieri jeter du secours dans la place, M. de Muret fut chargé de faire élever dans cette partie une ligne de contrevallation. On commença aussi le 1er septembre à travailler à deux descentes du fossé, pour pouvoir ensuite attacher les mineurs aux deux contre-gardes.

Mais ce n'étaient plus, dans ce moment, les travaux des tranchées qui formaient l'objet principal. Les ennemis étant à la veille de paraître devant Turin, il fallait, dans le cas où, avant leur arrivée, on serait dans la même incertitude sur les volontés du roi, se décider ou à les attendre ou à marcher au-devant d'eux. Monseigneur le duc d'Orléans, chargé pour la première fois du commandement d'une armée, n'osa, dans des circonstances aussi critiques, prendre sur lui de prononcer. Il assembla, le 1er septembre, un conseil de guerre, auquel assistèrent MM. de Chamarande, le duc de la Feuillade, MM. d'Albergotti, de Saint-Fremont, lord Galmoy, le comte de Vibraye, d'Arène, d'Estaing et de Murcey. L'avis unanime de ces différents officiers généraux fut d'attendre les ennemis dans les lignes, excepté cependant M. d'Albergotti, qui pensa qu'on pouvait, avec presque toute la cavalerie et quarante bataillons, aller observer les ennemis, en laissant le reste des troupes au siége. Chaque officier général motiva et signa son avis. Le résultat du conseil de guerre fut envoyé le même jour à la cour. On joint ici la copie de l'original, qui se trouve dans les papiers du dépôt de la guerre.

Rien n'indique, dans ce moment, quel fut le sentiment de

monseigneur le duc d'Orléans et celui de M. le maréchal de Marcin, mais on a lieu de croire qu'il ne fut pas différent de celui que l'un et l'autre avaient déjà développé dans leurs dépêches du 31, et que son altesse royale fut aussi portée à marcher au-devant des ennemis que M. de Marcin l'était à les attendre dans les lignes; mais l'avis du conseil de guerre fut sa loi. On verra, dans la suite, plus particulièrement quels furent les motifs qui déterminèrent son altesse royale à prendre ce dernier parti.

Monseigneur le duc d'Orléans éprouva, dans les circonstances difficiles où il se trouvait, ce qu'éprouvera toujours un général, lorsqu'à trois cents lieues de la cour il aura besoin de nouveaux ordres, dans des moments qui exigent une prompte résolution. Le roi répondit à la demande qu'il avait faite à sa majesté, par sa dépêche du 31, avec autant de promptitude que l'éloignement pouvait le permettre; mais le courrier chargé des ordres de sa majesté n'arriva à l'armée que le 13 : alors il n'était plus temps.

Dès le 1er septembre M. le duc de Savoie et le prince Eugène se joignirent à Villa-Stellone, sur la rive droite du Pô, entre Carmagnola et Moncaglieri. Ils vinrent reconnaître les hauteurs de Chieri, et, les ayant trouvées inattaquables, ils se contentèrent de faire avancer dans cette partie quelques troupes réglées et huit à neuf mille hommes de milices, sous les ordres du comte de Santena, pour donner de l'inquiétude ou pour introduire dans la place un convoi de poudre, si l'on venait à dégarnir cette partie. Pendant ce temps ils firent jeter deux ponts sur le Pô, vis-à-vis de Carignano, et le 4 toute l'armée passa ce fleuve et alla camper à Beinasco sur le Sangone. On apprit alors avec assez de certitude qu'elle n'était forte que de vingt-trois mille hommes, ce qui fit encore dou-

ter qu'ils osassent entreprendre d'attaquer une armée retranchée et supérieure en nombre. Monseigneur le duc d'Orléans lui-même le pensa, mais il jugea en même temps que c'était un nouveau motif de se décider à marcher à eux et de les combattre. Il le proposa dès le moment où il fut informé qu'ils passaient le Pô; l'opposition de la part des officiers généraux fut générale. Il insista le 6, lorsqu'il apprit que la veille les ennemis avaient marché jusqu'à la Doire, où ils campaient, la gauche vis-à-vis de Pianezza, la droite au grand chemin de Rivoli à Turin[1]. Il proposa de lever tous les quartiers et d'aller les attaquer avec toutes les forces. La résistance des officiers généraux fut la même, et celle de M. le maréchal de Marcin particulièrement fut telle, que son altesse royale crut ne pouvoir se dispenser de céder au sentiment de militaires dont l'âge et l'expérience lui imposèrent, ni franchir les bornes que M. de Marcin parut mettre à son pouvoir, en l'assurant qu'il n'était pas le maître de lever les troupes du siége. La lettre que son altesse royale écrivit ce jour-là au roi est un témoignage non suspect de ses sentiments et de la conduite des officiers généraux, qui le forcèrent de préférer un parti timide à une démarche dont l'audace pouvait seule déconcerter le projet des ennemis.

Lettre de son altesse royale M. le duc d'Orléans au roi.

J'ai l'honneur de répéter à votre majesté ce que j'ai eu l'honneur de lui mander, qui est que le siége de Turin ne va point, faute d'ingénieurs et d'artilleurs, et que je ne connais d'autre remède à tout cela qu'un combat, qu'on ne peut pas douter de gagner, par la supériorité

Du camp devant Turin, 9 septembre 1706.

[1] En arrivant dans ce camp, ils avaient enlevé un convoi de poudre et de farine venant de Suse sous la conduite de M. de Bonelle, qui, s'étant jeté dans le château de Pianezza, fut fait prisonnier.

[2] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1966, n° 411.

des troupes en valeur et en nombre; mais ces messieurs, que, par leurs lumières et leur expérience, je dois beaucoup plus croire que moi-même, y trouvent tant d'inconvénients et si importants, qu'il ne convient pas, dans mon noviciat de commandement, de prendre, sur mon avis seul, une chose de cette conséquence; je me rapporte donc, sire, à eux de tout, aussi bien que des inconvénients qui se trouvent dans l'un et dans l'autre parti; et, si nous étions assez heureux pour que les ennemis nous attaquassent, ce que je n'ose espérer ni craindre, je tâcherai seulement de ne pas donner de ma personne de mauvais exemples aux troupes de votre majesté.

Cette lettre seule pourrait suffire pour détruire les fausses idées qui sont répandues dans le public, et que les plus célèbres historiens ont accréditées, sur les motifs qui retinrent monseigneur le duc d'Orléans dans les lignes, en affirmant que M. le maréchal de Marcin ne s'opposa au désir que ce prince témoigna d'en sortir, qu'en vertu d'un ordre secret du roi, qu'il lui présenta au conseil de guerre. Ce que contient cette lettre paraît contredire formellement un fait aussi extraordinaire; mais on sera entièrement convaincu que la répugnance que ce général témoigna à aller chercher les ennemis était moins fondée sur des instructions particulières du roi, que sur un motif d'intérêt personnel, lorsqu'on verra, dans la lettre suivante, qu'il écrivit de sa main le 6, et qu'il adressa à son confesseur, pour être remise à M. de Chamillart, que, préoccupé de la funeste idée du coup qui devait le frapper, ses conseils ne furent dictés que par la faiblesse dont il fait l'aveu

Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. de Chamillart

L'extrême confiance que j'ai toujours eue et la parfaite estime que vos sentiments généreux m'ont inspirée m'obligent à vous faire un aveu de ma faiblesse, ce qui me fait voir que tout est mortel et que dans peu il faut subir cette loi générale.

Du camp devant Turin, 7 septembre 1706.

Comme cette lettre ne vous doit être rendue qu'après ma mort, si elle arrive cette année, je vous demande, par tout ce qu'il y a de plus saint dans l'amitié des honnêtes gens, de me garder le secret de la faiblesse qui m'occupe. Depuis que j'ai reçu les ordres du roi, que vous m'avez envoyés, pour passer en Italie, je n'ai pu gagner sur mon esprit que je ne sois tué dans cette campagne; et la mort, par un effet de la miséricorde de Dieu, se présente à moi, chaque moment, et m'occupe le jour et la nuit; depuis que je suis en ce pays, rien ne me peut assurer du contraire, que l'espérance en Dieu.

Les ennemis passent le Pô; je crois qu'il vaut mieux garder les lignes. Je finis, vous priant d'assurer le roi que je meurs son très-humble et fidèle sujet et serviteur, sans autre désir que celui de sa gloire. Il s'élève un grand capitaine avec M. le duc de la Feuillade, entendu, pénétrant et brave. C'est un bon général et un bon serviteur du roi. Je suis, etc.

P. S. Les ennemis passent le Pô à ce moment.

La correspondance de monseigneur le duc d'Orléans et celle de la cour feront connaître encore plus particulièrement, dans la suite, l'erreur d'un préjugé aussi dénué de vraisemblance et qui a fait naître des idées aussi fausses qu'injurieuses sur les sentiments et la conduite d'une princesse qui n'a pu avoir aucune influence dans les opérations militaires, ou, pour mieux dire, dans les fautes qui ont produit le malheureux événement dont on va faire le récit.

Monseigneur le duc d'Orléans, forcé d'attendre les ennemis dans les lignes, s'occupa à disposer ses troupes et à se mettre partout en défense. On avait, jusqu'à ce moment, négligé de faire des retranchements dans la partie de l'investissement entre la Doire et la Stura, sur laquelle on n'avait aucune in-

Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1966, n° 460.

quiétude. Ce fut cependant celle sur laquelle le duc de Savoie et M. le prince Eugène portèrent leurs vues, après avoir reconnu que les lignes qui joignaient la Doire au haut du Pô et celles qui avaient été construites à la droite de ce fleuve étaient impénétrables. Le 6 ils passèrent la Doire, établirent la droite de leur armée à Pianezza, la gauche à la Stura, le quartier général à la Vénerie.

Dès que l'on vit cette partie menacée, on y mit des travailleurs, et l'on commença, le 6, à y élever à la hâte un retranchement. Monseigneur le duc d'Orléans voulut en même temps qu'on fît descendre une partie des troupes qui occupaient la montagne, sous les ordres de M. d'Albergotti, au nombre de trente bataillons, et qui, à cause du grand éloignement, n'auraient pu, en moins de six heures, porter du secours à la partie menacée; mais M. le maréchal de Marcin, prétendant encore que monseigneur le duc d'Orléans n'était pas le maître de lever les troupes du siége, s'y opposa; de sorte qu'on n'eut à y placer que dix-sept bataillons, qui, à cause de l'étendue du terrain, ne furent disposés que sur une ligne; on y porta soixante-cinq escadrons pour les soutenir. Le reste des troupes était répandu sur les lignes entre la Doire et le haut Pô, ou employé pour la garde et les travaux des tranchées et pour celle des ponts.

Le 7, à la pointe du jour, les ennemis s'ébranlèrent sur plusieurs colonnes, et, s'étant avancés dans la plaine entre la Doire et la Stura, se mirent en bataille devant la ligne, qui n'était encore qu'ébauchée. Monseigneur le duc d'Orléans et M. le maréchal de Marcin se placèrent au centre; M. le comte d'Estaing eut le commandement de la droite, appuyée à la Stura; M. de Saint-Frémont celui de la gauche, qui touchait à la Doire, en avant de Lucento; M. le duc de la Feuillade

resta dans les lignes entre la Doire et le haut Pô, pour continuer le siége, et M. d'Albergotti continua d'être chargé de toute la partie de la montagne à la droite du Pô, ainsi que des hauteurs de Chieri, ayant sous ses ordres M. d'Arène.

A dix heures du matin, après une canonnade fort vive, le duc de Savoie et M. le prince Eugène firent marcher la première ligne pour commencer l'attaque. Le duc de Savoie était à la gauche, le prince Eugène au centre et le duc de Saxe-Gotha à la droite. L'attaque fut vive et la défense vigoureuse: deux fois les assaillants furent repoussés; le prince Eugène eut son cheval tué; mais, ayant rallié ses troupes, il revint à la charge; et, pendant ce temps, le duc de Savoie, s'étant aperçu que la droite des retranchements près de la Stura n'était pas garnie, vint la charger avec impétuosité et renversa ce qui y était. Le centre fut aussitôt percé et la ligne séparée. La gauche, soutenue par le canon de Lucento et par les redoutes de la Doire, fut plus difficile à forcer, mais elle eut le même sort. Les troupes, après avoir fait de nouveaux efforts pour rétablir l'affaire, furent obligées de céder : tout plia; la retraite se fit, partie par le pont de la Doire, partie par celui de la Stura, partie par celui du bas Pô. Dix régiments de dragons, qu'on avait fait mettre à pied pour soutenir l'infanterie, furent obligés d'abandonner leurs chevaux, et beaucoup de fuyards tombèrent entre les mains des ennemis. Le comte de Thaun n'attendit point la retraite totale de l'armée pour sortir de la place; dès qu'il vit commencer le désordre, il s'avança, avec un détachement de sa garnison, et donna la main à un renfort qu'il fit entrer dans Turin.

Monseigneur le duc d'Orléans, au commencement de l'action, reçut, en repoussant les ennemis, une blessure à la hanche, qu'il dissimula; mais, ayant été, vers la fin du com-

bat, plus grièvement atteint au bras, il se retira; et, comme M. le maréchal de Marcin était dangereusement blessé et prisonnier, il chargea M. de Saint-Fremont de la retraite, et ordonna de lever le siége, qui, pendant l'action, n'avait pas discontinué. Toute l'artillerie et les munitions furent abandonnées.

La première idée de monseigneur le duc d'Orléans, pour la direction de la retraite, fut de la faire par les hauteurs de Moncaglieri pour se porter à Alexandrie, par la plaine de Villa-Nova d'Asti, afin de regagner le Milanais et se mettre à portée de M. de Vaudémont et de M. de Medavi; son altesse royale s'avança même jusqu'au pont du haut Pô, pour y passer ce fleuve; mais, à peine y était-elle arrivée, que M. d'Arène, sur un faux avis, l'assura que les ennemis étaient maîtres de Moncaglieri et de Chieri, et on la persuada que la marche sur Alexandrie ou Casal devenait impraticable sans le secours des vivres et des équipages qu'on venait de perdre. Son altesse royale, ne pouvant, à cause de son état, voir les choses par elle-même, se trouva forcée d'écouter le conseil qu'on lui donna de rassembler l'armée à Pignerol, dans l'idée de profiter des secours du Dauphiné et des magasins que l'on assurait y avoir été faits par les ennemis : vaines espérances, qui mirent le comble aux malheurs de la journée! Elle prit donc elle-même le chemin de Pignerol, où elle arriva le 8, suivie, d'abord par les troupes de la gauche du Pô, dont M. de Saint-Fremont et M. le chevalier de Luxembourg firent l'arrière-garde avec beaucoup d'ordre, emmenant avec eux quarante-cinq pièces de canon de campagne, qui étaient dans les redoutes de Lucento, et après avoir fait évacuer les hôpitaux de cette partie et rompu les ponts de la Doire. Les autres troupes, que M. d'Albergotti avait rassemblées à la droite du Pô au nombre

de quarante-sept bataillons et quarante escadrons, arrivèrent aussi à Pignerol, dans la journée du 8 et la nuit suivante, de sorte que, le 9 au matin, toute l'armée se trouva réunie sous cette place. Elle ne fut point suivie dans sa retraite; les ennemis ne s'éloignèrent point de Turin; ils campèrent sur le champ de bataille et ne s'occupèrent qu'à jouir de l'avantage qu'ils venaient de remporter et de la délivrance de Turin. Cette journée leur coûta six mille hommes tués ou blessés. Les troupes du roi n'eurent que mille hommes tués; mais trois mille, dont le plus grand nombre blessés, furent faits prisonniers; on perdit toute l'artillerie du siége, les vivres et les équipages.

On n'a point trouvé, dans les papiers de la guerre, de détail circonstancié de ce qui s'est passé dans l'action. Il y a apparence que le roi n'en fut instruit que de vive voix par M. de Nancré, que monseigneur le duc d'Orléans dépêcha à sa majesté, pour lui en rendre compte. On a seulement recueilli une espèce d'ordre de bataille, qui fait connaître quels furent les régiments qui eurent part au combat, et la manière dont chacun d'eux et leurs chefs se comportèrent. On n'a de connaissance, sur ce qui regarde les manœuvres de l'infanterie, que ce qui se trouve répandu dans quelques lettres de différents officiers généraux, tels que MM. de Saint-Fremont, d'Albergotti et de Muret. Elles contiennent aussi des détails sur ce qui s'est passé dans les parties dont ils étaient chargés; c'est pourquoi on les rapportera au rang des pièces, ainsi que l'ordre de bataille dont on vient de parler; on y joindra la relation qui se trouve dans l'Histoire militaire de Louis XIV, par M. de Quincy, et celle qu'a mise au jour l'auteur des Campagnes de M. le prince Eugène; on verra aussi, dans la légende du plan qui fut dans le temps tracé sous les yeux de M. le duc de Savoie et qu'on

a fait copier sur l'original, des détails très-instructifs sur ce qui s'est passé dans l'action; mais on croit devoir auparavant mettre sous les yeux du lecteur les lettres que monseigneur le duc d'Orléans écrivit au roi et à M. de Chamillart, après son arrivée à Pignerol. Elles ne renferment point de détails particuliers sur le combat, mais elles répandent sur les principaux faits et sur les circonstances essentielles une si grande clarté, qu'elles ne peuvent laisser de doute sur la conduite de ce prince et sur une partie des causes auxquelles on doit attribuer les malheurs qu'éprouvèrent, dans cette funeste journée, les armes du roi. On en sera encore mieux convaincu lorsqu'on jettera les yeux sur la dépêche qui contient les ordres que le roi envoya à son altesse royale, en réponse à sa lettre du 31 août, et qu'elle ne reçut que lorsque tout était perdu. On connaîtra non-seulement que ce prince, en voulant aller au-devant des ennemis, ne faisait que prévenir les intentions de sa majesté, mais aussi que M. le maréchal de Marcin n'avait point d'ordre particulier qui pût l'autoriser à s'y opposer; ce qui doit détruire entièrement le faux préjugé que les historiens ont inspiré au public sur un fait aussi peu conforme à la vérité.

Lettre de son altesse royale M. le duc d'Orléans au roi.

Pignerol, 8 septembre 1706[1].

Je dépêche un courrier à votre majesté, pour lui donner avis que les ennemis ont secouru Turin. Ils attaquèrent hier, à dix heures du matin, les lignes entre la Doire et la Stura. Elles étaient telles qu'on avait pu les faire en vingt-quatre heures; car il n'y en avait pas lorsque j'arrivai à l'armée. Comme nous ne pûmes mettre derrière qu'une ligne d'infanterie, parce qu'on n'avait pas jugé à propos la veille de dégarnir les postes de la montagne, comme je l'avais souhaité, ils les forcèrent dans le centre et séparèrent la ligne en

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1966, n° 395

deux. Le bon exemple ne put rien faire sur l'infanterie, qui plia, et encore moins sur une partie de la cavalerie qui la soutenait. M. le maréchal de Marcin fut blessé à mort, vers le milieu de l'action. J'avais reçu, au commencement, un coup à la hanche, que je dissimulai; vers la fin, une seconde blessure au bras gauche me mit hors de combat et m'obligea d'aller me faire panser. En quittant, je laissai mes ordres à Saint-Fremont, pour retirer les troupes, et je passai le Pô, dans ma chaise, escorté d'infanterie et de cavalerie, pour aller à Asti, nous assurer le chemin d'Alexandrie. Mais, ayant eu avis que les ennemis occupaient Moncaglieri et Chieri, je vins ici, où j'attends des nouvelles de Saint-Fremont et d'Albergotti, qui occupaient les hauteurs vis-à-vis le bas Pô, pour les joindre, d'abord que je pourrai monter à cheval ou souffrir la chaise avec moins de douleur, ce que j'espère dans peu de jours. Je ne fais pas, dans ce moment, un plus grand détail à votre majesté, parce que je dois lui envoyer incessamment Nancré, qui lui rendra compte de l'action et de l'état où nous nous trouvons, et m'apportera ses ordres sur le parti que j'ai à prendre. Je suis bien malheureux que, dans la seule chose que votre majesté m'a fait l'honneur de me confier, mes avis aient été si peu suivis. Lorsque les ennemis eurent passé le Pô, je voulus marcher avec toutes nos troupes, et, quoique ce parti fût comme sûr, on ne voulut jamais s'y rendre. Depuis que nous avons eu avis qu'ils passaient la Doire, j'ai voulu, avec tant d'opiniâtreté, qu'on dégarnît les hauteurs, pour donner un combat aux ennemis entre la Doire et la Stura, avec toutes nos forces, ou mettre nos retranchements en sûreté contre tous leurs efforts, que M. le maréchal de Marcin fut obligé de me dire, pour m'en empêcher, que je n'avais pas le pouvoir de lever les troupes du siége, et qu'il fallait attendre les ordres de votre majesté; et j'en témoignai sur-le-champ ma douleur à votre majesté, par une lettre qu'il se chargea lui-même, avant-hier, de lui envoyer, par un courrier qu'il voulait dépêcher. Je suis bien affligé que l'événement ait fait voir que j'aurais mieux fait de moins déférer au conseil d'autrui.

Lettre de son altesse royale M. le duc d'Orléans à M. de Chamillart. Pignerol, 8 septembre 1706 [1]

Il vient de nous arriver un malheur, Monsieur, qui a été bien prévu. J'ai cette consolation, quoique très-faible, qu'il est public qu'on l'aurait évité, si on avait suivi mes avis. J'ai proposé de le prévenir, en allant attendre les ennemis à Stradella ou au Tanaro, et vous avez pu voir, par la lettre interceptée du prince Eugène à M. le duc de Savoie, que, s'il nous y avait su en force, il n'aurait pas tenté de pénétrer. En dernier lieu, lorsque les ennemis ont passé le Pô, j'ai proposé de leur donner un combat, et enfin, lorsque nous avons eu avis qu'ils passaient la Doire, j'ai voulu lever tous nos quartiers, pour les aller attaquer avec toutes nos troupes, ou garnir nos retranchements de ce côté-là de manière qu'ils n'y pussent pas mordre. Je fus piqué de la résistance que je trouvai sur cela dans M. le maréchal, et je l'assurai que vous étiez si vertueux, que, si je vous avais dit mes raisons, comme à lui, vous auriez conseillé à M. le duc de la Feuillade de lever les quartiers. Je n'entrerai dans aucun détail avec vous sur cette action, parce que je crains la fièvre, et que je vous enverrai Nancré, qui vous expliquera tout et qui n'aura pas de peine à vous persuader de mes bonnes intentions pour le bien général et pour tout ce qui vous regarde.

Lettre du roi à M. le duc d'Orléans. Versailles, 6 septembre 1706 [2]

Mon neveu, la lettre que j'ai reçue de vous, commencée le 30 du mois passé et finie le 31, me fait connaître la situation embarrassante dans laquelle vous vous trouvez, par l'état du siége, le peu d'espérance de prendre Turin aussi promptement que vous aviez lieu de le croire, et le voisinage de l'armée ennemie, à portée de vous attaquer dans vos retranchements ou d'entreprendre ailleurs tout ce qu'elle voudra. Vous me demandez des ordres sur ce que vous devez faire, et me représentez que vous croyez que le seul moyen pour prévenir les maux dont vous êtes menacé, si vous con-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1966, n° 394.

[2] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 1re partie, 1re section, n° 14.

tinuez le siége, serait de donner un combat. Quoique je sois persuadé, comme vous, que l'événement en pourrait être heureux, j'ai cru néanmoins que, dans la situation des affaires générales, il était plus prudent de ne s'y pas commettre sans y être absolument forcé; et il m'a paru que le seul bon parti à prendre et le plus sage serait de vous donner une armée composée de celle que vous avez amenée de Lombardie et de ce que vous croirez devoir prendre de celle de Piémont, vous rendre de beaucoup supérieur aux ennemis, les tenir d'assez près pour qu'ils soient dans la nécessité de se séparer faute de subsistance, étant dans un pays qui en produit peu, n'ayant aucun magasin, prendre tous les avantages que vous pourrez sur eux, sans vous commettre, et songer uniquement à conserver ce qui me reste d'infanterie, et empêcher les ennemis de prendre aucun établissement dans les terres de la domination d'Espagne et qui ont été jusqu'à présent occupées par mes troupes. En prenant ce parti, qui me paraît forcé, il n'est pas possible de continuer le siége de Turin. Je pourrais, dès à présent, vous donner un ordre positif de le lever si je croyais que vous en eussiez besoin. Ce que je vous mande vous autorise suffisamment pour faire ce que vous croirez de plus convenable au bien de mon service; et, si vous levez le siége, comme je n'ai pas lieu d'en douter, vous prendrez des mesures pour retirer, avec une entière sûreté, les vivres, l'artillerie et les munitions: vous les ferez transporter à Pavie ou dans telle autre place que vous voudrez choisir, dans laquelle vous les croirez en sûreté, et ferez en sorte qu'il ne paraisse aucune précipitation dans les mouvements qui se feront, et qu'ils ne ressemblent point à une déroute. Pour ce qui regarde le reste de votre campagne, c'est à vous à la conduire le mieux que vous pourrez, en prenant conseil du maréchal de Marcin et de ceux qui ont le plus de connaissance du pays où vous êtes, pour y avoir fait la guerre depuis longtemps. Et la présente, etc.

Lettre de Son altesse

La lettre de votre majesté du 6 de ce mois a renouvelé ma douleur sur les malheurs qui nous sont arrivés, en me faisant voir que

royale M. le duc d'Orléans au roi Pignerol 11 septembre 1706

j'avais été assez heureux pour proposer un avis conforme au sentiment et aux intentions de votre majesté. Je suis bien fâché de n'avoir pas reçu ses ordres assez tôt pour désabuser ceux qui s'y opposaient avec tant d'opiniâtreté et particulièrement M. le maréchal de Marcin, qui, ne pouvant plus résister à mes raisons, la veille du combat, fut réduit à me dire que je n'avais pas le pouvoir de lever le siége, ce qui m'obligea d'écrire à votre majesté la lettre ci-jointe[2], qu'il se chargea de lui envoyer, et que son secrétaire m'a rapportée depuis sa mort, et de le prier de disposer entièrement de l'armée, jusqu'à ce que j'eusse reçu les ordres de votre majesté, ne voulant pas qu'on m'imputât ce qui pourrait arriver jusqu'à ce temps-là.

Lorsqu'il n'y eut plus rien à espérer du combat, je ne pensai qu'à me rapprocher du Milanais avec l'armée, et je passai le Pô, pour prendre les hauteurs de Moncaglieri et me porter à Alexandrie, par la plaine de Villa-Nova d'Asti; mais je trouvai, au bout du pont, d'Arène, lieutenant général, qui m'arrêta, en me disant que les ennemis occupaient Moncaglieri et Chieri; et, sur ce que je dis que c'était apparemment des paysans et de la milice qu'il fallait chasser, il me dit qu'il y avait un corps de troupes réglées, parmi lesquelles était le régiment de la Croix-Blanche, et que M. le duc de Savoie y était en personne, ce qui n'était pourtant pas vrai; il me présenta un officier, qui me dit en venir et y avoir vu les troupes. Ainsi, ne pouvant compter ni sur la cavalerie de la droite, qu'on dit s'être retirée du côté de Chivas, ni sur l'infanterie que Muret commandait, ni sur celle d'Albergotti, que les ennemis occupaient sur les hauteurs, je me vis dans la nécessité d'écouter ceux qui me proposaient de rassembler l'armée sous Pignerol, pour profiter des magasins qu'on supposait que M. le duc de Savoie y avait fait faire, et des voitures que l'on pourrait tirer aisément du Dauphiné. Si c'est un bien, dans la suite, pour le service de sa majesté, j'en cède l'hon-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1966, n° 410.

[2] Cette lettre se trouve à la page 276

neur et le mérite à tout autre qu'à moi; mais, si on ne m'avait pas convaincu qu'il était impossible de faire passer l'armée jusqu'à Casal ou Alexandrie, sans le secours ordinaire des vivres, et que, n'ayant presque point de cavalerie, et les ennemis en ayant un grand corps, l'armée serait trop exposée dans cette marche, j'aurais tenté ce passage.

PIÈCES RELATIVES A LA BATAILLE DE TURIN.

Lettre de M. d'Albergotti à M. de Chamillart, du camp sous Pignerol, le 10 septembre.

Lettre de M. de Saint-Frémont à M. de Chamillart, du camp sous Pignerol, le 10 septembre.

Lettre de M. de Muret à M. de Chamillart, du camp sous Pignerol, le 9 septembre.

Ordre de bataille de la cavalerie à la bataille de Turin, etc.

Relation de la bataille de Turin par M. de Quincy.

Relation de la bataille de Turin tirée de l'Histoire du prince Eugène.

Plan et légende de la bataille de Turin dont l'original est dans le cabinet du roi de Sardaigne[1].

Ces différentes pièces semblent suffire pour constater les faits relatifs aux circonstances qui ont immédiatement précédé et suivi le combat; mais, comme on a pu le remarquer dans le cours de ce mémoire, il en est d'autres qui, depuis le commencement de la campagne, ont fait naître les embarras et successivement amené la situation critique dans laquelle on s'est trouvé devant Turin. On croit, par cette raison, ne pouvoir, avant d'entamer les détails de la suite de la campagne, se dispenser de reprendre les choses de plus loin, et de faire

[1] Cette pièce, qui n'existe pas dans les archives du dépôt de la guerre, a été remplacée par un nouveau plan.

ici le résumé des manœuvres qui ont pu contribuer à un événement qui forme l'époque la plus remarquable de l'histoire militaire et la plus malheureuse pour la France.

On se rappellera que ce fut d'après les assurances que donna M. le duc de Vendôme d'empêcher les impériaux de porter du secours à Turin, que le roi reprit, pendant l'hiver, le projet de faire le siége de cette place; mais on ne voit pas précisément quels moyens ce général se proposait d'employer pour remplir cet objet. A en juger par la position qu'il prit, après avoir combattu les impériaux à Calcinato, sa gauche appuyée à la Rocca d'Anfo, sa droite s'étendant jusqu'à l'embouchure de l'Adige, on peut croire que, malgré l'étendue immense de cette position, il se flattait qu'elle couvrirait en même temps le Brescian, le Mantouan, le Milanais et les pays dont on était en possession à la droite du Pô, et qu'elle formerait une barrière impénétrable aux efforts que pourraient faire les impériaux en Italie. L'opiniâtreté avec laquelle il resta dans cette position, malgré les instances réitérées de M. de Chamillart pour l'engager à se retirer derrière le Mincio; l'assurance avec laquelle il répondit à la cour d'arrêter les ennemis sur le canal Blanc et sur le haut Adige, dans le moment même où ils avaient déjà forcé un passage sur le bas de cette dernière rivière ne peuvent laisser de doute sur sa confiance entière dans les avantages de son poste, même contre le sentiment du plus grand nombre des officiers généraux de l'armée, qui le regardaient comme insoutenable. L'événement justifia les idées de ces derniers et la prévoyance de la cour. On attribua à l'obstination du général les premiers malheurs qui ouvrirent aux impériaux le chemin du Piémont. Il en rejeta la faute et sur l'infidélité des Vénitiens et sur la mauvaise conduite des officiers des troupes qui devaient défendre

le bas Adige; mais peut-être ces mêmes troupes auraient-elles mieux secondé ses vues, si les instances de M. de Saint-Fremont avaient pu le déterminer à les mettre plus en force. On a vu qu'il résista à toutes les demandes que cet officier général lui fit à ce sujet, dès le moment où il crut s'apercevoir que toutes les vues des ennemis se portaient vers le bas Adige, sur la partie dont la défense lui était confiée.

Peut-être M. de Vendôme eût-il réparé les premiers malheurs, si, d'abord après sa retraite derrière le Mincio, il n'avait pas été obligé d'abandonner la conduite des affaires, pour aller rétablir celles des Pays-Bas. C'était le moment où l'armée avait le plus besoin d'un chef qui, par son expérience et la connaissance parfaite qu'il avait du pays, autant que par l'ascendant qu'il avait toujours pris sur M. le prince Eugène et la confiance que les troupes avaient en lui, eût été en état de rassurer les esprits abattus par des marches rétrogrades, auxquelles elles n'étaient point accoutumées, et de prendre les moyens d'arrêter les progrès d'un ennemi entreprenant et encouragé par ses premiers succès.

M. de Vendôme, en remettant le commandement à monseigneur le duc d'Orléans, donna des conseils qui pouvaient causer de grands embarras au prince Eugène; il avertit ce prince de l'importance du poste de Stradella, et insista pour que M. de la Feuillade le fît occuper en force. L'avantage de l'exécution de ce projet était évident, n'eût-il servi qu'à retarder le prince Eugène et à le forcer de séjourner dans un pays où il ne pouvait avoir aucun établissement capable de l'y faire vivre longtemps; mais M. de la Feuillade s'y refusa, et l'avis du général espagnol qui commandait à Stradella prévalut sur celui de M. le duc de Vendôme. Monseigneur le duc d'Orléans se crut obligé de céder à la crainte de trop affaiblir l'armée

du siége, et au rapport d'un officier qui n'avait ni les vues ni les connaissances de M. de Vendôme.

Celles qu'avait M. le prince Eugène du poste de Stradella etaient plus justes; il triompha lorsqu'il apprit que non-seulement il n'était pas occupé, mais aussi qu'on en avait rasé les retranchements. Par la lettre qu'il écrivit au comte de Thaun, et que M. le prince de Vaudémont fit intercepter, on voit que ce général avait craint d'y être arrêté, et qu'il craignait encore de trouver de l'opposition sur le Tanaro. Cette pièce interessante justifie la solidité des conseils de M. le duc de Vendôme et fait la condamnation de ceux qui engagèrent monseigneur le duc d'Orléans à les négliger. Malheureusement ce prince, n'ayant point le chiffre de la correspondance de M. le prince Eugène, n'eut que longtemps après connaissance du contenu de cette dépêche, c'est-à-dire après que la cour l'eut fait déchiffrer.

L'abandon de Stradella ouvrit donc à l'armée des impériaux un passage pour pénétrer jusqu'au Piémont. On crut avoir fait beaucoup de les arrêter pendant quelques jours à Carpi et à Reggio; on prit, à la vérité, des mesures pour garnir Alexandrie et Tortone, seulement pour empêcher ces places de tomber entre les mains des ennemis, mais sans songer à interdire à leur armée le passage du Tanaro entre Alexandrie et Valenza, ou à aller leur disputer celui du haut de cette rivière.

Au lieu de chercher à les y prévenir, monseigneur le duc d'Orléans, retenu par la crainte de découvrir trop tôt le Milanais, crut devoir mesurer sa marche sur celle de M. le prince Eugène, et préférer à toute entreprise la sûreté de sa jonction avec M. de la Feuillade, en la faisant à couvert du Pô. Il sacrifia à cet objet la moitié de l'Italie, même en désespérant de pouvoir jamais chasser M. le prince Eugène des établissements

qu'il pourrait y prendre. La jonction se fit en effet sans être troublée; on reconnaît même, dans les dispositions et les mouvements que fit monseigneur le duc d'Orléans, d'après le système qu'on lui avait fait adopter, des vues militaires et de la précision; peut-être même la conduite sage et réservée qu'il tint aurait-elle eu le succès dont il se flattait, si M. le duc de la Feuillade, dès les premiers moments comme dans la suite du siége, eût fait son principal objet de cette opération. La course qu'il fit pour poursuivre le duc de Savoie retarda les travaux; il mit lui-même de la lenteur dans sa poursuite; le séjour qu'il fit à Chieri donna à M. le duc de Savoie le temps de s'échapper avec sa cavalerie; le peu de vivacité avec laquelle, revenu au siége, il poussa les travaux, le manque de mineurs, la perte de M. Lapara, et le défaut d'officiers du génie et d'artillerie capables de le remplacer dans la conduite d'une besogne aussi considérable et aussi difficile, furent autant d'inconvénients qui en retardèrent l'avancement, et qui donnèrent à M. le prince Eugène le temps d'arriver même avant que Turin eût un pressant besoin de son secours.

Aux fautes répétées que fit M. le duc de la Feuillade on peut encore ajouter celle d'avoir, dans toutes ses lettres à la cour, non-seulement dissimulé le peu de progrès des travaux du siége, mais aussi d'avoir soutenu les espérances qu'il faisait concevoir au roi d'un prompt succès. Sa confiance ou sa dissimulation paraît avoir été telle que, le jour même (le 27 août) où il échoua à l'attaque de la demi-lune et des contre-gardes, il manda à M. de Chamillart que ce malheur ne retarderait en aucune manière le siége. Ce fut même un article sur lequel ce ministre lui fit de vifs reproches, lorsqu'il fut instruit du mauvais succès de la seconde attaque, qui se fit le 31. On peut juger, d'après cette lettre, que si le roi avait été in-

formé plus tôt et avec plus de vérité de l'état du siége, sa majesté n'aurait pas attendu si longtemps à laisser à monseigneur le duc d'Orléans, comme elle fit par sa dépêche du 6 septembre, la liberté d'abandonner une entreprise dont elle n'aurait vu la fin que dans un avenir fort éloigné, et qui devait commettre son armée et le sort de toute l'Italie au hasard d'un événement douteux.

Un enchaînement de fautes si suivies, tant de manœuvres mal combinées, tant de fausses démarches ne pouvaient laisser espérer qu'il fût heureux; ce qui se passa dans les journées qui précédèrent le combat et les dispositions du jour de l'action achevèrent de tout perdre. Il y aurait peut-être eu du remède, si la fatale destinée de monseigneur le duc d'Orléans ne l'avait, après le combat, entraîné dans une autre route que celle qu'il voulait suivre. Sa retraite sur Pignerol, que la cour apprit en même temps que les désastres de la journée du 7, lui parut encore plus funeste pour les affaires que la perte même de la bataille; elle ne regarda pas l'armée battue comme anéantie, mais sa position sous Pignerol la rendait presque entièrement inutile; elle laissait et le Milanais à la disposition des ennemis et les troupes qu'on y avait laissées, sous les ordres de M. de Medavi, hors de portée de tout secours. On jugea à Versailles, comme l'avait fait monseigneur le duc d'Orléans, après le combat, que le seul moyen de rétablir les affaires eût été de regagner les plaines de Villa-Nova et Alexandrie; mais la retraite sous Pignerol et la supériorité des ennemis en cavalerie, depuis que les dix régiments de dragons des troupes du roi avaient perdu leurs chevaux, ne laissèrent plus espérer que l'armée pût reprendre ce chemin.

Il s'en fallait bien que monseigneur le duc d'Orléans pût y songer. Arrivé à Pignerol, non-seulement il n'y trouva point

les magasins qu'on avait annoncé y avoir été faits par les ennemis, mais le pays ne put même fournir le quart du pain nécessaire pour la subsistance d'un jour. Les troupes vécurent de grain bouilli, de viande et de fromage; et, quand on aurait pu se procurer des subsistances, il n'y avait point d'équipages des vivres; ceux de l'artillerie étaient aussi restés devant Turin; on manquait de fonds; les troupes étaient découragées et affaiblies au point que les plus forts bataillons de l'armée du siége n'étaient que de deux cent cinquante hommes, les autres d'environ cent cinquante et un grand nombre encore plus faibles; ceux de l'armée de Lombardie étaient en meilleur état, mais aucun n'excédait trois cents hommes. Les officiers eux-mêmes, dénués de tout secours, s'absentaient sans permission, pour aller chercher du repos et du soulagement à leur misère. Dans cette malheureuse situation, son altesse royale ne vit de ressource que dans les secours que pourrait lui fournir le Dauphiné, et elle se détermina à se rapprocher de cette frontière.

Le 12 elle quitta Pignerol et mena l'armée à Perosa, le 13 à Fenestrelle, où elle la fit séjourner; le 15 elle alla camper à Oulx, d'où la cavalerie, qui se trouvait réduite à cinq mille cinq cents chevaux, se rendit dans l'Embrunois et le Gapençais. Deux jours après, le reste des troupes prit des cantonnements, partie dans les vallées, depuis Perosa jusqu'à Suse et Oulx, partie dans le Briançonnais, partie dans le Dauphiné, partie dans la Savoie et la Tarantaise, où l'on envoya les dix régiments de dragons qui étaient sans chevaux. Les places qu'on avait conquises, les années précédentes, dans le Piémont, l'Alexandrin, le Pavesan et le Tortonais restèrent occupées par les faibles garnisons qu'on y avait laissées lorsque toutes les troupes avaient marché dans les lignes. On apprit

seulement que celle de Casal avait été augmentée par quinze cents chevaux, qui avaient été détachés le jour du combat, sous les ordres de MM. de Châteaumorant et de Cappy, pour aller chercher un convoi à Chivas, et qui, n'ayant pu rejoindre l'armée, s'étaient jetés avec le convoi dans cette place. Un autre détachement de cinq cents chevaux qu'on avait laissé entre Valenza et Pavie, pour mettre le pays à l'abri des courses des ennemis, était entré dans ces deux dernières places.

Monseigneur le duc d'Orleans, en prenant le parti de se mettre à portée de recevoir des secours, ne fut pas seulement occupé de la conservation des débris de son armée; il travailla dès ce moment à lui procurer les moyens de rentrer en Italie; et ce prince jugea que le chemin le plus praticable, relativement à la situation des places qu'on occupait dans le Piémont et le Pavesan, serait celui du val d'Aost. Il fit en conséquence dresser des états et rédiger des projets par les intendants et les munitionnaires pour connaître les besoins, les moyens et les possibilités de se les procurer pour être en état de faire marcher le premier du mois de novembre soixante bataillons et quatre-vingts escadrons. Son altesse royale envoya en même temps à la cour un mémoire concernant les réparations et le rétablissement des troupes, des équipages des vivres et de l'artillerie.

La cour, de son côté, dès les premières nouvelles qu'elle avait eues des malheurs de la journée du 7, et de la retraite de l'armée sous Pignerol, avait donné des ordres pour que toutes les provinces de la frontière eussent à fournir non-seulement à ses besoins les plus pressants, mais aussi pour qu'on preparât les secours qui pouvaient mettre son altesse royale en état de marcher le 10 du mois d'octobre. Elle ne prescrivit rien de positif à ce prince sur le chemin qu'il aurait à tenir; elle parut

seulement désirer qu'il cherchât à pénétrer jusqu'à Casal, pour prendre des quartiers dans le Montferrat du duc de Mantoue et donner la main au Milanais. M. de Chamillart lui expliqua dans sa dépêche du 18 les vues de sa majesté à cet égard, et lui envoya deux mémoires relatifs à cet objet : l'un de M. le duc de Vendôme, l'autre dressé par M. de Chamlay. Ce ministre lui annonça en même temps la résolution que le roi avait prise d'envoyer auprès de sa personne M. le comte de Besons, pour l'aider dans les détails relatifs au commandement de l'armée, et concerter avec lui les projets et les dispositions pour les opérations.

L'arrivée de M. de Nancré a encore augmenté ma douleur. Il est bien cruel que votre altesse royale n'ait pas pris sur elle de suivre ses lumières avant d'être attaquée dans les lignes et dans la retraite qu'elle a faite, et qu'au lieu de passer le Pô comme elle l'avait résolu, elle se soit laissée entraîner à gagner Pignerol, où son armée lui devient presque entièrement inutile, et qui a causé la perte d'une partie de ses bagages, laissé le Milanais et les troupes qui sont de ce côté-là entièrement au pouvoir des ennemis, qui s'en seront rendus les maîtres, avant que votre altesse royale ait eu le loisir de se reconnaître, si M. le prince de Vaudémont n'a pris sur lui d'y donner un prompt remède. Il est certain, monseigneur, qu'il n'y a pas moyen de soutenir le Milanais, si votre altesse royale ne peut pas gagner Valenza ou Asti ; il n'y a personne qui ne pense de même. Si les dix régiments de dragons qui se sont retirés à pied n'avaient pas abandonné leurs chevaux, rien ne vous en pourrait empêcher ; la supériorité de la cavalerie des ennemis peut y faire un obstacle. M. de Vendôme m'écrit une lettre sur le parti qu'il croit que vous auriez à prendre ; j'en envoie une copie à votre altesse royale. Je ne saurais

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 2e partie, 1re section, n° 10.

croire qu'elle soit embarrassée pour ses vivres jusqu'à ce qu'elle ait gagné Casal. En cas qu'elle prenne de ce côté-là, elle pourrait se concerter avec M. le prince de Vaudémont, qui prendrait des mesures pour envoyer au-devant de votre altesse royale une partie des choses dont elle aurait besoin. J'avais six mille tentes à Paris en réserve; je les fais partir dès aujourd'hui en diligence pour Grenoble. Il y a huit mille fusils à Saint-Étienne; j'ai donné ordre qu'on les fît voiturer à Briançon. Je mande à MM. Trudaine, intendant de Lyon, et Dangervilliers, intendant du Dauphiné, de faire l'impossible pour fournir à votre altesse royale tous les secours dont elle aura besoin. Si elle pouvait se mettre en marche au plus tard dans le 10 du mois prochain, et prendre des quartiers d'hiver dans le Montferrat et le Milanais, il n'y aurait rien de perdu. Votre altesse royale est plus capable que personne de prendre par elle-même un bon parti; elle a auprès d'elle des officiers de mérite qui connaissent le pays. Sa majesté m'a commandé hier au soir d'envoyer un courrier à M. de Besons pour vous aller joindre si sa santé le lui permet. Je ne doute pas qu'il ne se rende incessamment auprès de votre altesse royale. J'ai donné ordre pour qu'on fît passer de l'argent à votre armée : il y en aura abondamment dans dix ou douze jours. Je mande à MM. les intendants de rassembler au moins quinze cents mulets. Je souhaite que votre altesse royale trouve dans mon zèle ardent pour le service du roi et pour la mettre en état de faire une fin de campagne plus glorieuse, des marques certaines de mon attachement à ses intérêts, et quelque adoucissement à la vive douleur qu'elle doit avoir eue de ce qui s'est passé en Italie depuis qu'elle y est.

Telles furent les premières idées que l'on conçut à la cour sur les affaires d'Italie, et telle était la véritable situation de l'armée. Lorsqu'elle en fut instruite elle n'eut pas de peine à juger qu'un mois ne suffirait pas pour mettre monseigneur le duc d'Orléans en état de tenter une entreprise aussi grande que celle de rentrer en Italie. Cette matière fixa l'attention du

conseil du roi, et il y eut à Versailles des discussions infinies sur la route que l'armée tiendrait lorsqu'on serait parvenu à lui procurer les moyens de marcher. Mais avant de rendre compte des résolutions qui furent prises sur ces objets importants, il est nécessaire de faire ici le tableau de la situation dans laquelle se trouvaient alors les affaires en Lombardie.

On se rappellera que lorsque monseigneur le duc d'Orleans prit le parti de s'éloigner de cette partie de l'Italie pour aller au secours de M. le duc de la Feuillade en Piémont, il laissa sur l'Oglio dix-sept bataillons de campagne et trente escadrons, sous le commandement de M. le comte de Medavi, pour couvrir le Milanais et faire tête au prince héréditaire de Hesse, chargé par le prince Eugène de faire dans cette partie une diversion favorable à ses opérations. Ce fut le 20 du mois précédent que son altesse royale se sépara de M. de Medavi, le laissant campé avec toutes ses troupes à Castellucchio, position avantageuse couverte par le ruisseau de l'Ossone, qui mettait également à portée de secourir le Seraglio et de soutenir l'Oglio. Le prince de Hesse, après s'être emparé de Goito, avait passé le Mincio et pris son camp à Volta avec vingt-deux bataillons et trois mille cinq cents chevaux.

Goito était le seul poste fortifié au pouvoir de ce prince; les troupes du roi et celles d'Espagne occupaient toutes les places et les châteaux du Mantouan, du Crémonais, et du Milanais; mais il chercha bientôt à se procurer un établissement plus solide et à s'étendre dans le pays. Après être resté pendant quelques jours dans l'inaction, il se mit en marche le 28 août, et alla camper entre Medole et Castel-Goffredo. M. de Medavi, au premier avis qu'il eut de ce mouvement, jugea que son projet était de faire le siége de ce dernier château; mais il fut informé qu'il n'avait point de gros canon, et que tout ce que le

prince Eugène en avait laissé sur l'Adige avait descendu cette rivière pour être ensuite transporté dans le Modénais pour le siége de la Mirandole, qui était déjà bloquée. Bientôt le prince de Hesse découvrit son véritable projet. Le 31 il marcha de Medole à Castiglione delle Stiviere, et campa devant cette place, s'étendant vers Solferino. M. de Medavi n'en fut instruit que le 2 septembre; et ayant été en même temps informé que le prince de Hesse devait recevoir, par le lac de Garde, du gros canon qui avait été embarqué à Torbole, il ne douta point qu'il ne fût destiné pour le siége de Castiglione. En effet dès le 1er septembre l'attaque était commencée. La place était bien approvisionnée de munitions de guerre et de bouche; sa garnison n'était que d'un bataillon fort faible; mais M. de Medavi le jugeait suffisant pour faire une bonne défense et même tenir assez de temps pour lui donner celui d'exécuter le projet qu'il avait formé d'aller reprendre Goito avant de marcher à son secours. Il avait dans cette vue préparé à Mantoue six pièces de vingt-quatre, et elles étaient déjà en chemin; mais tout à coup il changea de sentiment et se détermina à marcher droit à Castiglione. Il employa les premiers jours du mois à faire ses dispositions, garnit tous les postes de l'Oglio et du Mantouan et se ménagea vingt bataillons de troupes françaises, deux de celles d'Espagne et trente escadrons, pour aller combattre le prince de Hesse.

Tout fut prêt le 7, et il se mit en marche le 8. Il alla ce jour-là camper à Cerlongo, fut joint par quelques troupes qu'il avait tirées des garnisons, ce qui augmenta son armée jusqu'au nombre de vingt-cinq bataillons et trente-cinq escadrons. Il s'avança le 9 vers Castiglione par la plaine de Guidizzolo, chassant devant lui cinq cents chevaux des ennemis qui étaient venus le reconnaître. En arrivant dans la plaine,

il se mit en bataille, la droite vers Solferino, la gauche tirant sur Medole. M. de Saint-Pater eut le commandement de la droite, M. Dillon celui de la gauche, M. de Toralba, officier général espagnol, fut au centre.

A peine les troupes furent elles rangées, que l'on vit descendre dans la plaine tout le corps du prince de Hesse, et bientôt l'action s'engagea.

On n'en fera point d'autre détail que celui que contient la lettre que M. de Medavi écrivit au roi; on dira seulement ici que le prince de Hesse fut entièrement défait. Deux mille hommes de ses troupes restèrent sur le champ de bataille, et deux mille cinq cents furent prisonniers. Trente-trois drapeaux ou étendards, six pièces de gros canon, huit de campagne, toutes les munitions et les équipages qui restèrent au pouvoir de M. de Medavi, furent les trophées de la victoire la plus complète. Suivant tous les rapports, elle ne coûta aux troupes françaises que cent hommes tués, et elle fut suivie de la délivrance de Castiglione et de l'abandon de Goito par les ennemis.

De leur corps dispersé partie dans les montagnes, partie de l'autre côté de l'Adige, le prince de Hesse ne rassembla qu'environ quatre mille hommes à San-Michele près de Vérone, ce qui fit juger à M. de Medavi qu'il n'avait plus rien à craindre pour les pays situés à la gauche du Pô et que le moment était favorable pour exécuter le projet qu'il avait formé d'aller chasser du Modénais les détachements que le prince Eugène y avait laissés, et enlever ses malades. Dans ce dessein, il marcha le 13 de Castiglione, où il était resté campé depuis le jour du combat, à Carpenedolo sur la Chiese, laissant aux ordres de M. de Toralba trois mille hommes sur le Mincio pour garder cette rivière et se jeter, suivant les circonstances, ou dans le Seraglio ou sur l'Oglio.

Le 14 M. de Medavi alla camper à [1] et le 15 il dirigea sa marche sur Scandolara, situé au-dessus de Crémone, afin de passer ensuite le Pô sur le pont de Guastalla.

Il n'était pas encore arrivé à Scandolara, lorsqu'il reçut un courrier de M. le prince de Vaudémont, qui en lui apprenant les désastres de la journée du 7 et la retraite de M. le duc d'Orléans à Pignerol, dont il n'avait encore eu aucune nouvelle, lui faisait connaître l'inutilité de sa marche vers le Modénais, et l'importance dont il était de couvrir le Milanais. Il lui ordonnait en même temps de se rapprocher du Tesin, où il pourrait être joint par les quinze cents chevaux qui étaient à Pavie et à Valenza.

M. de Medavi laissa continuer à ses troupes leur marche vers Scandolara, où elles campèrent le 15. Mais il se rendit de sa personne à Milan pour concerter avec M. le prince de Vaudémont les moyens de se soutenir en Lombardie, jusqu'à ce que monseigneur le duc d'Orléans pût revenir à leur secours. Ils convinrent qu'on garderait le Tesin avec dix-huit bataillons, vingt-cinq escadrons de troupes françaises et les quinze cents chevaux de M. de Châteaumorant; que si l'on était forcé d'abandonner cette rivière, on jetterait quatre bataillons dans Pavie, quatre dans le château de Milan, un à Alexandrie, où il y en avait déjà deux avec six cents Suisses détachés, un à Tortone, et que les huit autres avec toute la cavalerie et le détachement de M. de Toralba, se rendraient à Mantoue, pour former un corps qui fût en état de tenir ce point important. Ces dispositions sont expliquées avec tant de précision et d'intérêt dans les dépêches de M. le prince de Vaudémont au roi et à M. de Chamillart, qu'on croit ne pouvoir se dispenser de les rapporter dans leur entier.

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit original.

Lettre de M. le prince de Vaudémont au roi. Milan, 27 septembre 1706.

J'envoyais le comte de Colmenero à votre majesté, mais un crachement de sang très-violent qui l'a pris à la troisième poste, l'a contraint de revenir ici : c'était, sire, pour vous rendre compte de la situation des affaires de ce pays-ci, depuis la journée du secours de Turin, qui avait coûté si peu de monde à votre armée que, hors le désagrément qui y faisait de la peine, le reste n'y avait causé aucune inquiétude, et la réunion de l'armée de M. le duc d'Orléans avec celle qui faisait le siége faisait espérer un heureux retour. Mais l'effroi et la crainte ont bientôt repris la place de cette confiance, dès qu'on a su que ces deux armées repassaient les monts et abandonnaient l'Italie, ce que j'avais tâché de cacher autant que j'en doutais et ne le croyais pas possible; et quoique j'aie fait arrêter une infinité de lettres d'officiers généraux qui écrivaient pour que les équipages qu'ils ont en ce pays-ci repassent par la Suisse en Franche-Comté, il n'a pas été possible d'empêcher qu'il n'y en ait eu de reçues. Votre majesté peut juger, s'il lui plaît, de l'état que cela produit dans un pays qui se reposait uniquement à l'abri de vos armées, et qui voit celle des ennemis prête à entrer dans l'état de Milan, leurs partis ayant déjà couru jusqu'aux portes de Pavie. Cependant, je puis dire à votre majesté que, jusqu'à cette heure, l'étonnement où tout le monde est n'a produit que du silence et de la soumission pour tout ce que j'ai ordonné. J'ai fait venir la petite armée que commande M. de Medavi, composée de dix-huit bataillons de trois cents hommes, l'un portant l'autre, et de vingt-cinq escadrons que je ferai joindre par un détachement de quinze cents chevaux, commandé par MM. de Châteaumorant et de Cappy, qui étaient venus avec un convoi à Chivas et qui ne purent rentrer dans le camp le jour de l'affaire devant Turin. Voilà tout ce qui doit garder le Tesin depuis le lac Majeur jusqu'à Pavie. Il y a plusieurs gués dans cette rivière à cause de la grande sécheresse qu'il fait cette année; et c'est ce même corps qui doit ensuite être jeté dans les places les plus importantes à garder. Voici,

Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1964, n° 87.

sire, le parti que j'ai pris, c'est de tenir tant que nous le pourrons les bords du Tesin, et, dès que nous serons contraints de les abandonner, M. de Medavi jettera quatre bataillons dans Pavie et quatre dans le château de Milan; huit autres seront embarqués à Pavie pour Mantoue. J'ai jugé important de remplir cette place; les autres feront comme elles pourront avec leurs petites garnisons, car on ne peut pas tout garder. Je vais tâcher encore de jeter dans Alexandrie un bataillon de ces dix, où il y en a déjà deux de Solre et six cents hommes des Grisons, parce que cette place importante est la tête qui pourrait donner la main à l'armée de M. le duc d'Orléans, si votre majesté lui ordonnait de rentrer, comme j'en suis persuadé, et dans laquelle je puis avoir l'honneur de vous dire, sire, que j'ai mis tous les fourrages et les vivres du monde qui y attendent l'armée. J'enverrai un autre bataillon à Tortone, qui est notre communication avec Gênes. Toute la cavalerie marchera à Mantoue, après en avoir détaché cinq cents chevaux pour Alexandrie. Voilà, sire, la disposition du corps que commande M. de Medavi. Mantoue est une grande place et forte qu'il me paraît essentiel de conserver par sa situation, dont votre majesté peut mieux juger que moi. Elle périclitérait de plus d'une façon s'il n'y avait qu'une garnison ordinaire; d'ailleurs, si cette cavalerie et ces huit bataillons que j'y mets étaient épanchés dans le reste des places de l'État, qui sont en grand nombre, les ennemis les prendraient l'une après l'autre et Mantoue ensuite, en se divisant et en y mettant un bataillon de plus dans chacune; mais quand il y aura dans ledit Mantoue quinze bataillons et trois mille cinq cents chevaux, cela nous maintient toujours un pied dans l'Italie et ôte aux ennemis l'aisance de la communication d'Allemagne. C'est tout ce qui m'a paru qui se pouvait faire dans le délabrement où tout ceci va être. Si les deux armées commandées par M. le duc d'Orléans rentrent en Italie, elles sont si supérieures à celles des ennemis, qu'ils n'auraient jamais eu de leur côté plus de désavantage en Italie, ni plus d'embarras qu'ils en pourraient avoir présentement, surtout après la défaite des Hessois. Votre majesté verra, par l'état ci-joint, les garnisons qu'occupent les troupes de

l'État, qu'elles sont faibles partout par rapport à la grandeur des places. Finale, sire, doit se garder par lui-même; il est séparé de l'État, c'est pourquoi j'y ai mis tout ce que j'ai pu de monde; mais je dois dire avec bien du déplaisir, à votre majesté, que les troupes qui sont dans Finale, comme toutes les autres de l'État, seront sans payement et sans pain de munition le jour que les ennemis passeront le Tesin, le payement desdites troupes se faisant par le plat pays et l'assignation du pain de munition sur la ferme des droits d'entrée et de sortie. Cet article m'a paru devoir être expliqué à votre majesté afin qu'elle y apporte le remède qu'elle trouvera le plus convenable; l'unique, à mon sens, serait qu'il lui plût d'ordonner qu'elles fussent payées par votre trésorier comme les autres, aussi bien que la cavalerie, sans quoi les Suisses et les Grisons demanderont sur-le-champ de s'en retourner chez eux. Si votre majesté prend ce parti, il faudrait qu'elle eût la bonté d'ordonner le payement de la garnison à Finale, séparément, et que ce soient vos commissaires qui y fassent les revues, car la communication nous est coupée. J'ai l'honneur, sire, de vous dire tout ceci par précaution, car si l'armée de votre majesté rentre en Italie, on sera exempt de tous ces inconvénients, bien entendu qu'elle y entre promptement, parce que, pour peu qu'elle tarde, elle trouverait celle des ennemis dans le Milanais, qui deviendrait le théâtre de la guerre, et ce seraient alors les ennemis qui le défendraient. Voilà, sire, le compte que j'avais l'honneur de rendre par le comte de Colmenero. Quant à moi, j'avais compté d'abord de me mettre dans le château de Milan, la ville n'étant pas plus tenable qu'un village; mais, comme j'y pourrais être enfermé au point de n'être bon à rien pour le reste des autres choses qui sont en grand nombre, j'ai cru qu'il conviendrait mieux que je me retirasse dans Mantoue, d'où je pourrai agir et où en même temps j'ai fait réflexion que je ne serais pas inutile pour contenir les mauvaises humeurs de M. de Mantoue et l'empêcher d'en faire usage. Un corps comme celui qui y sera serait toujours une ressource qui donnerait lieu à votre majesté d'en faire ce qu'elle trouve-

rait convenir, cette place faisant une grosse figure dans l'Italie.

Le sieur Capitain, trésorier de l'armée, vient de me dire qu'il est très-court d'argent; il importerait, sire, de prendre des mesures pour qu'il n'en manquât pas; il faudra en mettre dans le château de Milan, qui est en très-bon état, que j'ai muni de tout ce qui est nécessaire; j'y ai mis, sous le marquis de la Florida, le marquis de Valfuentes, lieutenant général; et M. de Saint-Pater, maréchal de camp, y entrera avec les quatre bataillons; le comte de Sartirane, maréchal de camp, commandera à Pavie, et Colmenero à Alexandrie, qui sont les trois places les plus importantes dans la situation présente; toutes les autres sont en bon état, mais pas assez garnies de monde. J'attends avec impatience les ordres de votre majssté, et je la supplie cependant de me faire l'honneur d'être bien persuadée du respectueux attachement avec lequel j'aurai celui de la servir et le roi son petit-fils jusqu'au dernier moment de ma vie et d'être, avec la plus profonde soumission, etc.

P. S. Je rouvre ma lettre, sire, pour avoir l'honneur de dire à votre majesté qu'à ce moment j'en reçois une de Marquesac, commandant de Casal, datée d'hier, qui dit que l'armée des ennemis a passé la Doire avant-hier et marché sur Verceil. M. le duc de Savoie et M. le prince Eugène sont à la tête : cela vient droit au Milanais, et je crains fort qu'elle ne passe le Tesin avant que nos troupes soient arrivées dans le château de Milan et à Pavie.

Lettre de M. le prince de Vaudemont à M. de Chamillart. Milan 17 septembre 1706.

Je vous supplie de vouloir bien rendre au roi la lettre que je me donne l'honneur d'écrire à sa majesté, par laquelle vous verrez ce que je ne vous répète pas. Nous sommes ici dans une bien violente crise sans pouvoir en deviner la raison, car il n'est pas naturel que ce puisse être le manque de vivres et de fourrages qui fasse abandonner l'Italie et repasser les monts, quand l'armée avait aboudamment de l'un et de l'autre à sa seconde marche par l'Astesan à Alexan-

Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1964, n° 88.

drie. Je vous manquerais de parole, monsieur, si je ne vous parlais pas aussi franchement que je vous l'ai promis et que je le dois à votre confiance. Si l'armée du roi ne rentre pas en Italie incessamment, elle n'y rentrera qu'après que les ennemis y seront les maîtres et y seront établis. Quant à la honte et au décréditement déshonorant pour les armes du roi, quel effet ne fera-t-il pas contre l'intérêt des deux couronnes? Cette armée est actuellement supérieure en cavalerie à celle des ennemis, quoiqu'on ait pu vous mander que les dragons ont perdu leurs chevaux; croyez, je vous prie, que je sais ce que je vous dis. Quant à l'infanterie, nous en avons une fois plus que les ennemis. Sans dispute, nous n'avons quasi rien perdu à l'affaire des lignes, et les ennemis y ont perdu cinq mille six cents hommes. J'ai vu l'état de la perte de chaque régiment, nom par nom, et, au bout de tout cela, nous fuyons honteusement comme si nous avions été battus. Je vous avoue que je ne puis parler là-dessus sans rage et sans désespoir. Le même soir de l'affaire, au lieu d'aller à Pignerol, que n'allait-on camper auprès de Villa-Nova d'Asti, où les quarante bataillons qu'Albergotti avait dans la montagne étaient tout portés? L'armée y trouvait des fourrages en abondance; Alexandrie lui fournissait des vivres par Asti dès le lendemain, et elle était à portée de cette place pour y envoyer avec liberté les débris, s'il y en avait, des équipages et des écloppés, que nous eussions fait passer dans le Milanais et mis à leur aise. La tête me tourne quand je pense qu'il y a eu des officiers généraux qui ont conseillé à monseigneur le duc d'Orléans un parti aussi honteux que celui qu'ils lui font exécuter à présent. Pour Dieu, monsieur, remédiez à cet indigne coup; que le roi fasse rentrer au plus tôt ses armées en Italie, et qu'on ne puisse jamais croire qu'on ait eu une véritable intention de l'abandonner; votre intérêt y est engagé. Moyennant cela, je vous réponds, monsieur, du plus heureux retour qui étouffera le plus tous les antécédents. Je ne finirais pas, si je me croyais, sur cette matière. Enfin, comptez que, sans cela, tout ce que nous restons ici, troupes et pays, sommes perdus et coupés. Pardonnez la vivacité de

mes expressions en faveur du zèle qui me porte pour le bien du service et pour vos intérêts particuliers, auxquels je ne manquerai jamais. Faites-moi, je vous supplie, l'honneur et la justice d'en être bien persuadé et de la véritable vénération avec laquelle je suis, etc.

P. S. La nouvelle que je viens de recevoir de Marquesac marque que notre armée a passé les monts, puisque celle des ennemis vient en deçà, signe qu'elle n'a plus rien qui la retienne en Piémont.

En conséquence des résolutions que venaient de prendre M. le prince de Vaudémont et M. de Medavi, l'armée, qui était restée depuis le 15 à Scandolara, sous les ordres de M. de Saint-Pater, se mit en marche le 17 pour remonter le Pô; elle alla ce jour-là à [1] ; le lendemain elle arriva sous Pizzighettone. M. de Medavi l'y joignit et y rassembla, ainsi qu'on en était convenu, dix-huit bataillons et vingt-cinq escadrons, avec vingt pièces de campagne, deux cents caissons et cinq cents mulets, et, en attendant que tout fût prêt pour se porter sur le Tesin, il plaça sur cette rivière quinze cents chevaux commandés par M. de Châteaumorant; un pareil détachement s'avança, sous les ordres de M. Dillon, à Ospitaletto, pour le soutenir.

En faisant ces dispositions, M. le prince de Vaudémont prévint les intentions du roi, qui, aussitôt qu'il fut informé des malheurs arrivés à son armée devant Turin, et de sa retraite sous Pignerol, lui manda de disposer des troupes de M. de Medavi pour soutenir le Milanais, en s'attachant uniquement à conserver les places qui étaient en état de se défendre, principalement Mantoue, Crémone, Milan et Valenza, et abandonnant aux ennemis le plat pays, jusqu'à ce que monseigneur le duc d'Orléans pût rentrer en Italie.

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit original

Mais, tandis qu'on délibérait à la cour sur les moyens de mettre ce prince en état de remplir cet objet, et que M. le prince de Vaudémont, de concert avec M. de Medavi, prenait toutes les mesures qui dépendaient d'eux pour lui donner le temps d'arriver à leur secours, le duc de Savoie et le prince Eugène étaient déjà en marche pour le prévenir et profiter de son éloignement pour envahir le Milanais.

Après avoir laissé pendant quelques jours reposer leurs troupes, ravitaillé Turin et rasé les lignes, ils quittèrent, le 14, le camp qu'ils avaient occupé sous cette place depuis le jour du combat, et marchèrent à Rondizzone. L'armée, suivant les états qu'on reçut de sa force, était composée de soixante-cinq bataillons et de quatre-vingt-seize escadrons.

Le 15 ils passèrent la Doire-Baltée et campèrent à Cigliano, laissant devant Chivas un détachement qui s'en rendit maître le 17 et y fit douze cents prisonniers. Ce même jour ils marchèrent à San-Germano, et le 18 à Verceil, qu'ils trouvèrent évacué.

Le 20 ils investirent Novare, que l'évêque, la noblesse et la bourgeoisie leur livrèrent, après s'être saisis de la personne de l'officier espagnol qui y commandait, et avoir désarmé la garnison composée de cinq cents hommes. Le même jour un détachement de quatre mille hommes, commandé par M. de Saint-Remy, s'empara de la ville et du château de Bard, dans le val d'Aost. Il se rendit ensuite maître de la ville d'Ivrée et bloqua le château, qui peu de jours après capitula. D'autres troupes s'emparèrent de Crescentino et du donjon de Verue.

Le 22 l'armée s'avança sur le Tesin et passa cette rivière la nuit suivante, partie à Sesto-Calende, à Buffalora et à d'autres gués. M. de Châteaumorant, ne pouvant s'opposer à son passage, se replia avec son détachement sur celui qui

était à Ospitaletto, et les ennemis ayant continué leur marche, le 23, pour aller camper à Abbiate Grasso, les deux détachements se rapprochèrent de Pizzighettone.

Le 24 les ennemis s'avancèrent jusqu'à Corsico, éloigné de Milan de trois milles; ce fut là que les députés de la ville allèrent se présenter au prince Eugène, qui leur fit prêter le serment de fidélité à l'archiduc, comme roi d'Espagne. Ce général entra ensuite dans la ville, dont il prit possession au nom de l'empereur, et fit bloquer le château par un détachement.

Le prince de Vaudémont, qui venait d'en sortir pour se retirer au camp de Pizzighettone, y avait laissé deux bataillons des troupes de France et quatre de celles d'Espagne, avec quelque cavalerie sous les ordres des marquis de la Florida et de Valfuentes et du prince Pio, officiers dans lesquels il avait la plus grande confiance. Il leur avait ordonné de se défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais on sut par les députés que le prince Eugène n'était point dans le dessein de les attaquer, mais seulement de les bloquer, ce qui fit juger à M. le prince de Vaudémont qu'il ne voulait point s'engager à une opération de longue durée, dans la crainte d'être obligé de l'abandonner, si l'armée du roi venait à rentrer en Italie. Pavie lui parut être le premier objet sur lequel le prince Eugène porterait ses vues; c'est pourquoi il y fit passer un nouveau bataillon pour mettre la garnison, qui était déjà de quatre bataillons, en état de faire une bonne défense; et, comme il crut avoir lieu de craindre que les intentions de la noblesse et de la bourgeoisie ne fussent pas plus favorables aux intérêts des deux couronnes que ne l'avaient été celles des habitants de Novare, il manda au comte de Sartirane, qui y commandait, de prendre ses mesures pour pouvoir, en cas de besoin, évacuer la place et embarquer son infanterie pour la faire descendre à

Cremone. Il pensa, dans les circonstances où il se trouvait, devoir préférer la conservation des troupes à celle d'une place qui n'était ni bien fortifiée ni utile au salut du Milanais. Il n'en était pas de même d'Alexandrie, qu'il regardait comme le point principal sur lequel monseigneur le duc d'Orléans devrait se diriger, ni de Tortone, qui était nécessaire pour la communication avec Gênes, ni du château de Guastalla, sans lequel on ne pouvait conserver celle du Seraglio; ce fut ce qui l'engagea à laisser de bonnes garnisons dans ces places; elles furent les seules avec le château de Milan, Pizzighettone, Crémone, Sabionetta et Mantoue, qu'il résolut de garder; et comme on occupait encore un grand nombre de postes, tant dans l'intérieur du pays que sur l'Oglio, depuis le lac d'Iseo jusqu'à son embouchure, il en retira toutes les troupes pour renforcer son infanterie, et ne laissa des détachements qu'à Soncino, Bardolano, Gazzuolo et les Tours de l'Oglio, où étaient deux ponts sur cette rivière; il fit même sauter le château de Castiglione, et la garnison passa à Guastalla. Il laissa aussi à Modène et à la Mirandole les garnisons qui y étaient; quant à Casal, il y resta un bataillon qu'on n'avait pas eu le temps d'en retirer.

Il paraît, par ces dispositions, que M. le prince de Vaudémont tira tout le parti possible de la situation dans laquelle il se trouvait; mais, dans le compte qu'il en rendit au roi, il ne dissimula point l'inutilité dont elles seraient pour le salut, non-seulement du Milanais, mais aussi de toute l'Italie, si monseigneur le duc d'Orléans n'arrivait promptement; et il insista de nouveau sur la nécessité de le diriger sur Alexandrie par Pignerol et par l'Astesan. Il assura le roi que les ennemis ne pouvaient lui barrer ce chemin, et que monseigneur le duc d'Orléans ayant avec lui seulement du pain pour trois jours, il pourrait pendant sa marche en recevoir d'Alexandrie, qui était bien

approvisionné; que la position qu'il prendrait sous cette place mettrait le prince Eugène dans la nécessité de retourner en Piémont ou de regagner le Modénais en traversant le Mantouan, ou de rester entre les deux armées dans le Milanais, situation dans laquelle il se trouverait exposé à perdre ses communications et à combattre avec désavantage; mais ce qui donna de l'inquiétude à M. le prince de Vaudémont fut la difficulté de communiquer lui-même avec la France : tous les passages étaient fermés depuis que les ennemis s'étaient rendus maîtres du val d'Aost; il n'y avait de ressource pour recevoir des courriers et des secours d'argent, que de les faire passer par Chiavenna, d'où, remontant l'Adda, ils pouvaient gagner la Valteline et ensuite Morbegno, et venir sur Brescia ou Bergame; du moins ce fut la route qu'il indiqua à la cour comme celle par laquelle on pourrait éviter le plus sûrement les ennemis; mais elle était sujette à de grands retards. Quant à celle de Gênes, elle avait beaucoup d'inconvénients, le Mirandolais et le Modénais étant remplis des détachements que le prince Eugène y avait laissés.

Le roi était aussi persuadé que M. le prince de Vaudémont que le salut du Milanais et du reste de l'Italie dépendait de la diligence avec laquelle monseigneur le duc d'Orléans y porterait des secours; c'était même ce qui avait engagé sa majesté, dès les premières nouvelles de la retraite de ce prince sur Pignerol, à lui mander de tout forcer pour se mettre en état de marcher le 10 du mois d'octobre, et de faire tous ses efforts pour gagner le Milanais, soit par Casal, soit par Alexandrie. On avait travaillé dès ce moment, avec la plus grande activité, à lui procurer les moyens dont il manquait; mais il s'en fallait bien qu'à l'époque indiquée tout pût être prêt pour remplir les intentions du roi. Le parti qu'avait pris son altesse

royale de disperser les troupes, tant dans les vallees que dans les provinces de la frontière, même jusqu'en Savoie, les difficultés insurmontables que les munitionnaires rencontraient pour les approvisionnements, le manque de recrues et de remontes, de mulets et d'équipages pour l'artillerie et les vivres, tout s'opposait à une marche aussi prochaine; d'ailleurs on ne voyait, à l'armée, que de l'incertitude dans le succès de l'entreprise et on n'y apercevait que la ruine entière de l'armee et des affaires, si elle avait lieu avant le commencement de la campagne suivante; soldats, officiers, tous étaient dans la crainte et l'abattement; monseigneur le duc d'Orléans, lui-même, accablé par le chagrin et par les souffrances que lui causaient ses blessures aigries par les fatigues, n'était pas en etat de porter seul le poids du travail qu'exigeaient des circonstances aussi difficiles. M. le comte de Besons, qui devait venir le partager, n'était pas encore arrivé.

Les différentes dépêches de monseigneur le duc d'Orleans firent connaître à la cour tous les embarras de sa situation; ce prince fit en même temps quelques observations importantes sur les difficultés de l'entreprise et sur les suites qu'elle pourrait avoir. La saison était avancée, et le temps des neiges approchait, ce qui lui fit craindre que, quand même les passages resteraient libres jusqu'à ce qu'on eût franchi les montagnes, comme on n'avait, à leur débouché, aucune place où l'on pût assembler des subsistances, on ne se trouvât dans la plaine sans moyens, et bientôt sans communications pour s'en procurer, celle du val d'Aost étant entièrement fermée, depuis que les ennemis s'étaient emparés d'Ivrée et du château de Bard, et celle avec M. le prince de Vaudémont et M. de Medavi etant devenue impossible, depuis que M. le prince Eugène occupait le Pavesan, le Novarais et une partie du Mila-

nais. Son altesse royale observa de même que, quand elle parviendrait à pénétrer dans le Piémont, elle serait bientôt arrêtée par le manque de bateaux pour faire des ponts sur des rivières qu'elle aurait à traverser. Enfin, quelque désir et quelque intérêt qu'elle eût de se conformer aux intentions du roi, tant de difficultés et d'inconvénients réunis lui firent envisager l'impossibilité absolue de se mettre en mouvement avant le 1er du mois de novembre, pour rentrer en Italie par le chemin de Suse et non pas par Pignerol.

Lettre de son altesse royale M. le duc d'Orléans au roi

Oulx, 5 septembre 1706[1]

Sur les ordres que votre majesté m'a envoyés de chercher les moyens les plus prompts de rentrer dans le Milanais, j'ai appelé les intendants et les munitionnaires, et j'ai consulté les officiers généraux qui ont le plus de connaissance du pays.

Ils conviennent tous qu'on ne peut pas rentrer par le val d'Aost, parce que M. le duc de Savoie, qui s'est déjà saisi d'Ivrée et de la ville de Bard, serait en état de s'opposer à notre passage, et que d'ailleurs cette marche serait si longue et si difficile que, quelque diligence que l'on fît, on ne pourrait passer que dans le mois de décembre, pendant lequel on pourrait encore trouver l'obstacle des neiges.

Ils avouent, en même temps, qu'il n'est pas impossible de déboucher par Suse.

Mais les munitionnaires demandent au moins trois semaines pour assembler les munitions et les voitures, supposé même que les provinces puissent fournir ce que l'on compte d'en tirer. Ainsi les troupes, auxquelles il faut dix jours au moins pour se rendre à Suse, ne pouvant être ensemble que trois semaines après que les ordres auront été envoyés, il ne faut pas se flatter que l'on puisse faire un pas en avant devant la Toussaint.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1966, n° 465.

En sortant de Suse, on ne peut pas marcher par la gauche, parce qu'il faudrait passer la Doire-Susine, la Stura, l'Orco, le Malone, la Doire-Baltée, la Secchia et le Tesin, que l'armée ne pourrait pas passer sans pont et sans que quelque corps de troupes du roi vînt au-devant pour donner la main, ce qui n'est pas possible, parce que, comme les ennemis auront plus d'un mois à agir sans aucun obstacle, ils se seront rendus maîtres du Tesin, et Milan et toute la partie du Milanais qui est en deçà du Pô sera en leur pouvoir. Ainsi l'armée de votre majesté ne peut porter la guerre que de l'autre côté du Pô.

Il faudra donc, en partant de Suse, marcher par la droite et descendre la Doire jusqu'à la hauteur de Rivoli, tourner la hauteur de San-Michele, passer à Orbassano et de là gagner Carignano pour y passer le Pô au gué, si pour lors il est possible; et, si le Pô est trop grossi, remonter du côté de Saluces, et, après avoir passé le Pô, traverser toute la plaine de Villa-Nova d'Asti et rentrer par le défilé de San-Damiano, pour gagner Asti et Alexandrie, où M. le prince de Vaudémont et M. de Medavi proposent de nous rendre.

Voilà la seule marche qui paraisse praticable; mais je manquerais a mon devoir si, me laissant aller au seul désir que j'ai de rentrer en Italie pour tâcher de réparer le malheur qui m'y est arrivé, je dissimulais à votre majesté les inconvénients de ce projet que j'ai aperçus ou qu'on m'a fait remarquer.

1° On ne peut pas faire ce trajet et soutenir cette entreprise sans une armée au moins de cinquante bataillons et quatre-vingts escadrons complets; et comme les bataillons les plus forts et les plus en état d'agir qui soient dans l'armée n'ont pas plus de deux cent cinquante hommes, et qu'il y en a qui n'en ont pas cent, et que la moitié des officiers est sans équipages, il n'y aurait pas d'autre expédient pour exécuter ce projet que de deux bataillons n'en former qu'un, comme on dit que votre majesté le fit faire dans la guerre de Hollande, et que M. de Stahremberg l'a fait en dernier lieu, et, par ce moyen, on pourrait avoir des bataillons composés d'environ cinq

cents hommes et de deux compagnies de grenadiers, et laisser à celui des deux capitaines qui se trouverait sans équipages la liberté de marcher avec la compagnie qui aurait été doublée ou de retourner en France pour faire une nouvelle compagnie, suivant les ordres qu'il en recevrait de votre majesté; et, de ces nouvelles levées, on pourrait remettre sur pied les bataillons qui auraient été incorporés; et les malades, blessés, convalescents, et tout ce qui serait hors d'état de marcher, étant rassemblés quelque part, serviraient de recrues au printemps, pour les bataillons qui seraient rentrés en Italie.

Pour la cavalerie, on pourrait lui donner ce qui reste de chevaux aux dragons et ceux des deux régiments de Languedoc, pour remonter tous les cavaliers qui sont à pied, et faire marcher à pied tout le corps de dragons, à qui on donnerait une remonte générale au printemps.

Mais si d'un côté il serait dangereux de marcher avec une armée composée de troupes délabrées et sans équipages, et qui, dans une expédition de cette nature, achèverait de se détruire, il est fâcheux aussi d'être obligé de se servir de remèdes aussi violents.

2° Pour cette marche de Suse à Alexandrie, on ne peut prendre en partant que pour six jours de pain, et faire porter pour huit jours de biscuit sur des mulets. Cependant, pour aller de Suse à Carignano, en faisant le tour de la hauteur de San-Michele, il ne faut pas moins de cinq marches; il en faut autant de Carignano à Asti, et, s'il faut remonter le Pô à Saluces, la marche sera encore plus longue. Le Pô peut augmenter au point qu'on ne pourra pas le passer sans pont, et nous n'avons point de pontons pour en faire; et si, en passant à des gués, le biscuit est mouillé, il deviendrait inutile; et d'ailleurs les ennemis peuvent nous arrêter ou au passage du Sangone, entre Orbassano et Carignano, ou au passage du Pô, ou à la rentrée du défilé de San-Damiano, et, par ces retardements, nous faire manquer de vivres.

Et si quelqu'une de ces oppositions attirait une action, ce qui serait le plus à désirer, l'armée de votre majesté pourrait se trouver

arrêtée dans un pays où elle n'aurait ni subsistance, ni emplacement pour en tirer.

3° Du moment que nous aurons passé le Pô, nous ne devons plus compter sur aucune communication avec la France que par mer, et nous ne pouvons plus recevoir nos recrues ni aucun secours que par Gênes; et les ennemis, pouvant se rendre les maîtres de Côme et du lac Majeur, sans qu'il soit possible de les en empêcher, nous ôteront tout commerce avec les Suisses et la facilité de tirer d'eux des chevaux pour la remonte de la cavalerie et des dragons qui, ne pouvant pas être rétablis avant qu'on passe, en auront un grand besoin.

4° On m'a représenté aussi que s'il survenait, entre le Tanaro et le Pô, une crue d'eau approchant de celle qui arriva l'année passée, les ennemis pourraient, en tenant peu de troupes à la tête des montagnes du Montferrat, réduire notre armée à souffrir, sans qu'il me fût possible de trouver de subsistances ni pénétrer d'aucun côté; mais ces sortes d'accidents n'arrivent pas ordinairement, et je ne les remarque que parce que je ne veux rien omettre.

J'envoie à votre majesté les lettres que je reçus hier de M. de Vaudémont et de M. de Medavi, afin qu'elle compare les facilités et les avantages qu'ils proposent avec les difficultés et les inconvénients dont je viens de rendre compte à votre majesté, et qu'elle ait plus de facilité à prendre sa résolution.

S'il était possible que M. de Vaudémont et M. de Medavi soutinssent jusqu'au printemps prochain un côté du Pô, j'avoue que la plupart des choses qui paraissent comme insurmontables deviendraient plus faciles, et qu'avec une armée aussi formidable que celle-ci le sera, si elle peut se remettre, on serait maître de la campagne et on pourrait reprendre toutes les places ouvertes du Milanais de la même manière qu'on les aura perdues; mais, si votre majesté se réduisait à ce parti, il ne faudrait pas perdre un instant à travailler au rétablissement de l'armée, afin qu'elle fût en état de rentrer en campagne dès le mois de mai.

Si votre majesté prend la résolution de soutenir le Milanais et

qu'elle ne veuille faire rentrer son armée en Italie qu'au printemps prochain, je crois qu'il serait utile, pour conserver la communication de Gênes avec Tortone et Alexandrie, d'y faire passer par mer une quinzaine de bataillons, et que votre majesté ordonnât que les provinces les plus voisines leur fournissent en passant les recrues nécessaires pour être complets à trois cents hommes par bataillon; mais si, au contraire, votre majesté ne croit pas devoir reporter la guerre dans le Milanais, non-seulement il serait inutile d'y envoyer ces troupes, mais je suis persuadé que votre majesté donnera ses ordres pour faire retirer celles qui y sont, à moins qu'elle ne souhaite qu'on tâche de les faire passer dans le royaume de Naples, ce que je crois possible.

J'attendrai les derniers ordres de votre majesté, et, quels qu'ils puissent être, tout le monde verra que je mets ma gloire et mon bonheur dans ce qu'elle croit le plus utile, et que je suis, avec un très-profond respect, etc.

Lettre de M. de Chamillart à son altesse royale M. le duc d'Orléans. Versailles 12 septembre 1706.

La lettre que votre altesse royale a reçue du roi doit être un sujet de grande consolation pour elle. Sa majesté m'a fait l'honneur de me dire, en me la remettant, tout ce que votre altesse royale pouvait désirer de plus obligeant pour elle. Songez, monseigneur, à vous mettre en état de vous rendre encore plus redoutable à vos ennemis, s'il est possible, que vous ne leur avez paru. Le 7 de ce mois, ils ont vu d'assez près que votre altesse royale connaît peu le péril; s'ils ont dans la suite la témérité de vous attaquer, nous avons lieu d'espérer que vous saurez les en faire repentir; mais il faudrait pour cela, et pour le salut du Milanais, supposé qu'il soit encore temps de le secourir à la fin du mois, que votre altesse royale se disposât à rentrer en Piémont dès le 15 ou le 20 du mois prochain, au plus tard, avec cinquante-huit bataillons et autant de cavaliers et de dragons montés qu'il y aura de chevaux. L'état que votre altesse royale

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1935 2e partie, 1re section, n° 14.

trouvera ci-joint contient ce que sa majesté a jugé à propos d'y employer; elle croit que c'est ce qui doit composer votre armée, et que votre altesse royale peut sans crainte prendre la route qui lui conviendra le mieux pour se rapprocher du Milanais avec une armée choisie comme celle que vous commandez. M. de Medavi a un corps de quatre mille cinq cents ou cinq mille chevaux; il n'y a pas lieu de douter qu'il ne puisse joindre quelque infanterie à cette cavalerie, et qu'en faisant quelque mouvement dans le même temps que votre altesse royale se mettra en marche, il n'oblige les ennemis à partager leurs forces. Lorsque vous aurez joint le corps qui est en Milanais, vous serez plus fort que les ennemis réunis; mais il est capital de faire cette jonction. Je prends la liberté de dire à votre altesse royale que sa gloire n'y est pas moins intéressée que celle du roi, et que de la diligence dépend le salut de l'Italie, et peut-être la paix générale. Permettez-moi encore de dire à votre altesse royale qu'en pareille occasion il ne faut écouter ni les représentations du munitionnaire, ni celles des officiers généraux : le prince Eugène a bien su venir du Panaro à Turin sans magasins ni équipages de vivres; c'est peut-être la seule occasion dans votre vie dans laquelle vous aurez besoin de l'industrie du sieur Duchy. J'écris à M. le prévôt des marchands de Lyon et à M. Trudaine, pour faire en sorte d'avoir des blés de la chambre de l'abondance. Les tentes sont parties d'hier; les armes le seront, les ordres ayant été donnés à Saint-Étienne. Je mande à M. d'Angervilliers de faire en sorte de fournir huit cents hommes pour recruter quelques-uns des régiments qui doivent passer avec votre altesse royale; c'est le contingent de sa généralité pour la milice. J'envoie les ordres par ce courrier pour leur faire faire leurs habits à Lyon; j'ai lieu d'attendre de la diligence de M. Trudaine qu'ils en partiront au plus tard le 8 du mois prochain. Je mande à M. le duc de Roquelaure que, sans attendre les officiers et dragons qui doivent se rendre en Languedoc pour recevoir les chevaux des régiments de dragons de Lalande et de Guyenne, il les fasse avancer, aussitôt ma lettre reçue, par la même route qu'ils

devaient tenir, afin que les officiers et dragons que votre altesse royale aura fait partir les trouvent en chemin. Je lui envoie en même temps des ordres pour faire avancer à Briançon le régiment de Bourbon, qui doit être presque complet, et que sa majesté a destiné pour servir dans votre armée. J'ai pris des mesures pour faire passer à Grenoble une voiture considérable d'argent qui doit servir à faire le décompte aux troupes qui marcheront avec votre altesse royale; s'il y a du temps il faudrait que chaque régiment envoyât à Lyon aux emplettes; M. Trudaine leur fera faire crédit : je lui écris pour cela. Quelle gloire pour votre altesse royale si elle peut réussir à rétablir les affaires d'Italie !

Reste ce qui me regarde en particulier. Je n'ose vous parler de M. de la Feuillade. Il est bien malheureux pour lui, après avoir vu échouer dans ses mains le siége de Turin, d'avoir des conseils qui peuvent faire perdre toute l'Italie, si les secours que vous y devez mener n'arrivent pas assez tôt. Pour moi, monseigneur, qui, dans tout ceci, après le roi et votre altesse royale, suis plus à plaindre que personne, j'oublie ma douleur pour témoigner à votre altesse royale la vive et très-sensible reconnaissance dont je suis pénétré, et, en quelque lieu et quelque état que je sois, personne ne lui sera si fidèlement attaché.

Ne consultez que votre bon esprit et votre courage à l'avenir dans les choses difficiles. Le roi nommera les officiers généraux que sa majesté a dessein de faire passer avec votre altesse royale. Si M. de la Feuillade veut me croire, il oubliera le personnage qu'il a fait et ne vous quittera point. Sa majesté vous envoie M. de Besons assez infirme; son ancienneté sur M. de Medavi fera peut-être de la peine à ce dernier; votre altesse royale lui fera faire tout ce qu'elle voudra.

J'oubliais à parler à votre altesse royale d'Ivrée et du fort de Bard; je ne doute point que sa première attention n'ait été de renforcer les garnisons de ces deux postes importants et d'y envoyer des officiers de confiance. M. d'Arène ne serait pas trop bon pour

le premier, qui assure le passage de la Doire; il faut un homme sûr et qui ne sache point se rendre, dans le château de Bard.

Malheureusement les secours que M. de Chamillart annonçaient étaient moins prochains et peut-être plus incertains qu'on ne l'imaginait à la cour. On voyait à l'armée les objets de plus près, et l'assemblage de tous ces moyens dépendait d'un si grand nombre de causes secondes, qu'il était difficile d'espérer qu'ils pussent arriver assez tôt; d'ailleurs la cour n'avait pas encore eu le temps d'être instruite de la position reculée que monseigneur le duc d'Orléans avait fait prendre aux troupes; elle les croyait encore rassemblées au camp d'Oulx, et ses combinaisons étaient faites d'après cette supposition. Il paraît que M. le prince de Vaudémont, privé par la difficulté de sa communication avec l'armée, des nouvelles de ce qui s'y passait, était dans la même erreur; chacune de ses dépêches au roi était une nouvelle instance pour qu'il plût à sa majesté d'ordonner à monseigneur le duc d'Orléans non-seulement de marcher sans perdre de temps, mais aussi de prendre le chemin d'Asti et d'Alexandrie, comme étant celui dont il était le plus à portée et où il rencontrerait le moins d'obstacles.

Il parut même plus persuadé que jamais du succès, lorsqu'il vit M. le prince Eugène continuer sa marche en s'éloignant du Piémont; ce fut le 27 qu'il eut avis que ce prince s'était avancé avec son armée jusqu'à l'Adda, et qu'elle était campée à Lodi.

Ce mouvement lui fit juger que le projet des ennemis était de faire le siége de Pizzighettone; et, comme il n'était point en état de soutenir cette place avec le peu de troupes qu'il avait rassemblées, il y fit entrer trois cents hommes de troupes fran-

caises, trois cents Suisses et deux cents Espagnols, la plupart convalescents de l'armée de monseigneur le duc d'Orléans. Et le lendemain 28 il abandonna la place à sa propre défense, pour se rapprocher de l'Oglio et se mettre à portée d'entrer dans le Seraglio, dont il regardait la conservation comme un objet décisif pour le salut de Mantoue. Il alla, le même jour 28, camper sous Crémone; et le lendemain, après avoir fait entrer dans la place quatre bataillons français, cinq des troupes d'Espagne et mille chevaux, indépendamment des convalescents dont il jugeait qu'on pourrait former deux bataillons sur le nombre de deux mille cinq cents malades qui étaient dans les hôpitaux, il alla, avec les neuf bataillons de troupes françaises et trois mille cinq cents chevaux qui lui restaient, camper à San-Martino-de-Bozzolo. Mais ayant été informé en y arrivant, que les débris du corps du prince de Hesse, dispersé le jour du combat de Castiglione, s'étaient rassemblés dans le Modénais, à la droite de la Secchia, peu loin du Pô, et que, joints aux detachements qui étaient dans ce pays et aux recrues venues d'Allemagne, ils formaient un corps de huit mille hommes, il craignit pour le Seraglio, où il jugea que ce corps pourrait tenter d'entrer par le côté du Mincio, ce qui l'engagea à envoyer, dès le 30, son artillerie à Borgoforte, et à faire descendre sous ce poste le pont de Guastalla.

Par les mêmes motifs il envoya le 1er octobre son infanterie, sous le commandement de M. de Saint-Pater, occuper le Seraglio pour réparer les retranchements et en défendre l'entrée aux ennemis. La cavalerie resta sous les ordres de M. Dillon à San-Martino-de-Bozzolo pour consommer les subsistances sur le chemin que M. le prince Eugène pourrait prendre et ménager celles du Mantouan; mais M. Dillon eut ordre de ne pas attendre, pour faire sa retraite aussi sur le Seraglio, le moment

où il pourrait être compromis. Toutes les troupes qui restaient alors pour la défense du Seraglio ne consistaient qu'en seize bataillons, trente-quatre escadrons et quatre cents chevaux détachés de l'armée du Piemont.

Après avoir fait ces dispositions, M. le prince de Vaudémont et M. de Medavi se rendirent à Mantoue; mais bientôt ils apprirent que les ennemis avaient fait de nouveaux progrès. Le château de Lodi s'était rendu le 28 du mois précédent. Un détachement de leur armée, commandé par le comte de Thaun, avait ouvert la tranchée le 29 devant Pavie, et à peine l'attaque avait-elle été commencée, que toute la bourgoisie avait pris les armes et forcé la garnison à capituler le 2 du mois d'octobre, quoiqu'elle fût composée de deux bataillons et d'un régiment de dragons de troupes françaises et de trois mille Espagnols. Tout ce que put faire M. de Sartirane, qui commandait dans la place, fut d'obtenir les honneurs de la guerre, et que les Français fussent conduits à Suse et les Espagnols à Crémone et à Valenza.

Pendant ce temps M. le prince Eugène[1] fit former un magasin à Lodi et jeter un pont à Formigara sur l'Adda. Le 4 il marcha à Pizzighettone, s'empara le lendemain de la Ghiera-d'Adda et mit ensuite le siége devant la partie de la ville située à la rive gauche de la rivière. M. le prince de Vaudémont, qui avait prévu les desseins des ennemis sur cette place, y avait fait entrer quelques jours auparavant un renfort de cent hommes de la garnison de Crémone; et jugeant en même temps que les postes de l'Oglio étaient trop exposés, il les avait fait replier sur lui dès qu'il avait été informé de la prise de Lodi. Celui de Soncino, ayant trop tardé à faire sa retraite, fut pris par les ennemis.

[1] M. le duc de Savoie était resté malade dans un village près de Milan

En rendant compte au roi de la situation dans laquelle se trouvaient les affaires, M. le prince de Vaudemont insista de nouveau sur la nécessité de faire rentrer l'armée en Italie, et représenta que les ennemis s'étant autant avancés dans le Milanais, jamais le moment ne pouvait être plus favorable pour qu'elle gagnât sans obstacle Alexandrie en prenant la route d'Asti.

On pensa de même à Versailles, et le roi, plus occupé du rétablissement des affaires ou du moins de la conservation de la portion de l'Italie qui était encore au pouvoir des deux couronnes, qu'effrayé des difficultés qui se présentaient de tous les côtés, manda de nouveau à M. le duc d'Orléans de tout mettre en usage et de tout forcer pour être en état de marcher au plus tard le 20 du mois d'octobre. Sa majesté jugeait d'ailleurs que la communication par la mer et par Gênes étant devenue impraticable depuis que les puissances maritimes avaient fait passer une escadre dans la Méditerranée, il ne restait d'autre moyen que celui-là pour soutenir le Milanais et conserver les précieux restes de la portion de son armée qui était en Lombardie; qu'en différant jusqu'au printemps, les difficultés ne feraient que s'accroître, et qu'en attendant, la perte de M. le prince de Vaudemont et de M. de Medavi était inévitable.

Malgré les obstacles et les dangers que monseigneur le duc d'Orléans prévoyait rencontrer dans l'exécution de ce que le roi demandait de lui, ce prince n'écouta que son courage et son zèle. Il donna aussitôt des ordres pour que de tous côtés, indépendamment des secours annoncés par M. de Chamillart, on rassemblât les moyens nécessaires pour mettre le nombre de troupes désigné par le roi en état de marcher le 20 octobre vers Suse; et, pour être plus à portée de presser les dispositions, il se rendit le 5 d'Oulx à Briançon, où il établit

le quartier général; il y fut joint le lendemain par M. le comte de Bezons.

Ce fut de là qu'il écrivit au roi la lettre qu'on va rapporter, pour rendre compte à sa majesté de ses dispositions et des instructions qu'il envoya à M. de Medavi, sur les mouvements que ce dernier et M. le prince de Vaudémont auraient à faire pour concourir au succès de ses opérations.

Lettre de son altesse royale M. le duc d'Orléans au roi.

Briançon, 7 octobre 1706 [1].

Votre majesté n'aurait pas eu besoin de réitérer ses ordres pour faire marcher son armée en Italie, s'il avait été possible de les exécuter aussi promptement que je l'ai désiré. Dans cette occasion les avantages de la diligence et les inconvénients du moindre retardement sont si sensibles, que personne n'en a pu disconvenir; mais il s'est trouvé des obstacles insurmontables pour préparer les subsistances et fournir aux troupes les choses absolument nécessaires et pour mettre la cavalerie sur pied; et les projets les plus hardis qui se soient faits n'ont pu faire espérer de trouver des vivres à Suse avant le 1er de novembre, ni d'y assembler les troupes avant ce temps-là; et, après avoir mis tout en œuvre pour avancer de quelque temps l'exécution de ce projet, j'ai craint plus qu'il ne manquât, que je n'ai espéré de gagner un seul jour, de sorte que tout ce que j'ai pu faire a été de déclarer que, sans attendre davantage, les troupes marcheraient le 20 de ce mois, sans aucun délai et en quelque état qu'elles fussent pour arriver à Suse le 1er ou le 2 novembre, et déboucher au plus tard le 3; encore y a-t-il apparence que je me flatte, car on me mande dans le moment que tous les blés ne sont pas encore voiturés, et que les mulets qui doivent servir aux équipages des vivres ne seront pas arrivés au 1er de novembre.

Il y a des troupes qui ont vingt jours de marche pour aller à Suse, et qui ne pourront y être arrivées que le 3.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1962, n° 30.

Et quoiqu'on ait écrit en Suisse, en Franche-Comté, en Auvergne, à Chambéry et à Lyon, pour avoir des chevaux pour la cavalerie et pour les dragons, on n'a eu encore aucune réponse.

La marche par Pignerol aurait été plus courte que par Suse; mais, outre que les neiges la rendent quelquefois impraticable, Pignerol étant dans le Piémont, et étant ouvert et entouré de Barbets, on ne pouvait pas laisser en sûreté les magasins et les vivres sans beaucoup de troupes, qui auraient consommé les subsistances qu'on y aurait voulu conserver pour l'armée.

La route de Suse à Alexandrie sera d'environ quinze marches et trois séjours, en passant le Pô à Saluces. Si on peut passer par Carignano, elle sera un peu plus courte.

Comme dans cette marche, en passant de Rivoli à Saluces et de Saluces à San-Damiano, il faudra traverser des plaines fort découvertes où la cavalerie des ennemis, qui est de onze à douze mille chevaux, aura beaucoup d'avantage, j'ai mandé à M. de Medavi de s'avancer avec toute sa cavalerie jusqu'à Saluces si les ennemis ne s'y opposent pas, comme votre majesté peut voir par l'instruction ci-jointe que je lui ai envoyée aujourd'hui, afin qu'étant fortifiés de ce corps de cavalerie, nous soyons en état de combattre les ennemis s'ils se trouvent sur notre chemin. Mais, comme votre majesté, par sa pénultième dépêche, me recommande de ne me pas commettre mal à propos, et qu'il peut arriver que les ennemis, qui ont une fois autant de cavalerie que nous, se trouvent entre M. de Medavi et notre armée, je crois devoir demander à votre majesté si je les attaquerai fort ou faible, car, quelque intérêt que j'aie, après le malheur qui m'est arrivé, de profiter des premières occasions et de ne pas regarder derrière moi, j'oublierai toujours ce qui me regarde pour ne me souvenir que de ce que je lui dois.

Il est d'une conséquence infinie que je puisse avoir des nouvelles de M. de Vaudémont et de M. de Medavi et qu'ils reçoivent des miennes : je n'épargne pour cela ni soins ni dépenses; cependant je n'ai reçu de leurs lettres que deux fois, ni par les courriers qu'ils ont

dépêches, dont cinq ou six ont été pris, ni par des gens affidés qui m'envoient secrètement ce qu'ils ont reçu. Si je n'en ai pas dans peu, j'y ferai passer un officier général pour instruire M. de Vaudémont et M. de Medavi du détail de mon projet pour notre jonction; cependant je supplie très-humblement votre majesté de m'envoyer tous les avis qu'elle recevra touchant la situation des affaires du Milanais.

Depuis que le château de Bard est pris, tout ce que l'on tenterait du côté du val d'Aost serait inutile, et les troupes qu'on laissera ici seront si faibles, qu'elles ne seraient pas propres à faire une diversion qui d'ailleurs ne servirait plus de rien, puisque les ennemis sont établis dans le côté du Milanais qui communique au val d'Aost; et comme le Milanais est partagé en deux par le Pô, il ne faut pas se flatter que M. de Vaudemont puisse reprendre les places du côté où les ennemis sont établis, et il ne faut se proposer de soutenir que l'Alexandrin et le Crémonais, qui sont de l'autre côté du Pô, et, si cela se peut sans un grand dérangement, Mantoue, qui ne serait plus de la même utilité dont il a été jusqu'à présent si on demeurait dans la situation où l'on est présentement.

Je ne puis pas savoir encore au juste combien de troupes je mènerai; cela varie tous les jours; et, quoique j'aie fait faire des revues et des états, je n'espère savoir la véritable force de l'armée que lorsque je la verrai en marche.

M. de Besons est arrivé; sa santé ne lui permettra pas beaucoup d'agir, mais je trouverai en lui assez d'autres avantages, et je remercie très-humblement votre majesté de l'avoir envoyé.

Albergotti m'a dit que votre majesté lui avait permis d'aller servir en Flandre, et m'a demandé d'y aller quand il n'y aurait plus rien à faire. Je ne sais pas pourquoi il a demandé de quitter cette armée, mais je supplie très-humblement votre majesté de lui ordonner de rester, car il a une connaissance parfaite de ce pays-ci et de l'infanterie; je n'ai vu en lui que du zèle et de l'application, et il m'est très-utile.

Les bontés excessives de votre majesté pour moi l'assurent de mon

zèle pour son service, et je me flatte que dans la nouvelle occasion qu'elle veut bien me donner, elle reconnaîtra que la principale gloire que je cherche est de lui faire connaître par des services utiles la très-humble reconnaissance que je lui dois et mon attachement à sa personne, et le profond respect, etc.

Réponse du roi à M. le duc d'Orléans. Versailles, 11 octobre 1706[1].

Mon neveu, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 7, par le retour du courrier la Vallée, par laquelle vous me mandez tous les soins que vous prenez pour vous mettre en état de marcher avec mon armée le 3 du mois prochain. Quoique je sois bien persuadé qu'il est impossible de faire une plus grande diligence, je ne puis m'empêcher de vous dire que ce retardement peut causer bien des inconvénients, et que ce qui aurait été facile dans les commencements de ce mois peut devenir insurmontable dans le mois prochain; l'état des affaires du Milanais peut changer entièrement de face avant que vous arriviez à Asti. La lettre que je reçois du prince de Vaudémont et dont je vous envoie la copie vous fera connaître ce que vous devez en espérer. Il eût été à désirer que vous eussiez pu vous assembler à Pignerol au lieu de Suse; la route aurait été bien plus courte et le chemin plus aisé: je veux croire que vous ne l'avez pas pu puisque vous ne l'avez pas fait. L'instruction que vous avez envoyée à Medavi recevra de grands contredits; vous en jugerez vous-même lorsque vous aurez lu la lettre du prince de Vaudémont : elle me fait connaître encore davantage la nécessité absolue qu'il y a que vous envoyiez en Lombardie un officier de confiance qui rende un compte bien exact au prince de Vaudémont et au comte de Medavi des mouvements que vous ferez, du jour de votre départ, de vos marches et séjours, du nombre de troupes que vous mènerez avec vous tant infanterie que cavalerie, et du lieu où vous attendrez de leurs nouvelles, afin que vous puissiez être informé du véritable état des forces des ennemis et de la situation des affaires du Milanais avant de vous commettre. Si

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 1re partie, 1re section, n° 20.

les Hessois occupaient le corps que commande le comte de Medavi, de manière à ne lui pas permettre de venir au-devant de vous avec toute sa cavalerie et dix bataillons, non-seulement jusqu'à San-Damiano, mais même jusqu'à Asti ou Alexandrie, il doit du moins vous mander le secours qu'il vous mènera et vous informer bien précisément de ce que le prince Eugène, qui sera obligé de laisser des troupes en plusieurs endroits, pourra vous opposer, soit de cavalerie ou infanterie. Pour vous assurer les réponses, vous devez envoyer un officier principal par Gènes et par le Parmesan, un autre par la Suisse, les Grisons, le mont Saint-Gothard, Riva et Bergame; qu'ils soient également instruits, et qu'ils repartent assez tôt de Lombardie pour qu'ils vous joignent avant que vous quittiez Suse. Il n'y a pas pour cela un moment de temps à perdre, et vous devez, s'il est possible, charger quelque officier de cette commission qui parle et entende bien l'italien, afin qu'il ait plus de facilité à pénétrer dans le pays et qu'il ne soit pas aisément connu. J'ai bien de l'impatience de savoir le véritable état de l'armée que vous devez assembler et le nombre d'hommes dont elle sera composée. Faites en sorte que peu de gens le sachent; vous ne doutez point que les ennemis n'aient une grande attention de s'en informer. Vous devez publier qu'elle s'est raccommodée, que plusieurs cavaliers et soldats ont joint, et qu'elle est beaucoup plus nombreuse que vous n'aviez lieu de l'espérer; défendez aux directeurs et inspecteurs de déclarer le nombre d'hommes qui ont paru à leurs revues, et n'oubliez rien de ce qui dépendra de vous pour donner de l'inquiétude aux ennemis et les empêcher de vous attaquer dans votre marche: ils ne s'y commettront pas s'ils ne sont de beaucoup supérieurs; ils auraient trop à perdre s'ils se trouvaient dans une pareille situation à celle dans laquelle vous avez été.

Diminuez s'il est possible les jours de marche de Suse à Alexandrie; on peut les forcer dans une conjoncture comme celle dans laquelle vous vous trouvez.

Je suis bien éloigné de penser à vous ordonner d'attaquer les ennemis, fort ou faible; vous devez marcher avec précaution, tenter

toutes sortes de moyens pour rentrer en Milanais, mais ne rien hasarder qui ne puisse être approuvé par les gens sages et capables de donner des conseils qui puissent du moins rendre les événements douteux. Employez tout votre bon esprit et votre courage pour prendre les partis les plus convenables. Si par malheur vous étiez obligé de vous retirer, choisissez quelques officiers de confiance pour vous aider à faire l'arrière-garde, et que la retraite vous puisse faire honneur. Il est impossible que vous receviez la moitié des chevaux que vous avez demandés en Suisse, en Franche-Comté, en Auvergne et en Lyonnais; mais rien ne vous doit arrêter lorsque le jour pris pour vous mettre en marche, qui doit être le 3, comme vous me l'avez mandé, que les nouvelles qui pourraient vous venir de Lombardie et les changements qui peuvent arriver jusqu'à ce temps-là.

J'ordonne à Albergotti de rester auprès de vous, puisque vous croyez qu'il peut y être nécessaire et que vous le désirez. Et la présente, etc.

Réponse de son altesse royale M. le duc d'Orléans au roi.

Briançon, 17 octobre 1706[1].

J'ai reçu la lettre de votre majesté du 11. Les avantages qu'il y aurait eu de rentrer promptement en Piémont ne sont que trop visibles, aussi bien que les dangers qu'il y a de trop tarder, et je n'ai pas pu douter un moment que plus les ennemis feraient de progrès, plus nous trouverions d'obstacles; mais quelque avantage qu'il y ait d'un côté, et quelques inconvénients qu'il se trouve de l'autre, nous n'avons pu faire que les choses possibles. Les ordres étaient donnés pour partir le 3; j'ai été forcé de remettre au 6, et enfin au 10. J'ai eu déjà l'honneur d'écrire à votre majesté que j'aurais préféré sans hésiter la route de Pignerol à celle de Suse, si on avait pu mettre en sûreté dans Pignerol les magasins des vivres qu'il fallait y établir; mais cette place étant ouverte et à la merci des Barbets, il aurait fallu, pour y garder les approvisionnements, une armée qui les aurait consommés avant qu'elle eût pu s'en servir pour aller en avant.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1967, n° 85.

L'instruction que j'ai envoyée à M. de Medavi n'a été faite que sur les ordres réitérés de votre majesté de regarder comme une chose capitale de joindre les troupes de M. de Medavi, et de prendre toutes les mesures possibles pour concerter et ne pas manquer cette jonction. Il serait à souhaiter que M. de Vaudémont, qui n'a pas pu penser autrement, fût demeuré à portée de la favoriser et de nous donner par là un secours que votre majesté a jugé absolument nécessaire pour mettre notre cavalerie en état de se présenter devant celle des ennemis. J'ai déjà envoyé de tous côtés des gens de toute espèce pour pénétrer en Lombardie et donner avis à M. de Vaudémont et à M. de Medavi de nos résolutions, et être informés des leurs; mais, depuis qu'ils ont quitté Pizzighettone, nous n'avons point eu de leurs nouvelles. Je vais y envoyer encore, mais il ne faut pas espérer que ceux qui partiront aujourd'hui puissent être revenus avant que nous partions de Suse, car il faudrait qu'ils n'employassent à aller et revenir que vingt-quatre jours, ce que je ne crois pas possible. M. de Vaudémont nous prive de l'artillerie sur laquelle il nous avait mandé de compter, en la conduisant à Borgoforte; sa retraite de ce côté-là est contraire au mouvement qu'il sollicite que nous fassions, et le met hors d'état de nous aider, et je ne sais s'il réussira à garder le Seraglio, qui nous importe peu en comparaison des secours qu'il pouvait nous donner du côté d'Alexandrie. Les troupes de Hesse ont grossi considérablement, et, de quelque côté qu'elles tournent, c'est un grand renfort, qui demandera beaucoup d'attention. Ce n'est pas sur l'erreur des ennemis, mais sur nos forces véritables que nous pouvons prendre de la confiance; ils sont informés de tout, et nous avons intercepté des avis qu'on leur donne de l'état des troupes de chacun de nos quartiers; d'ailleurs on ne peut plus cacher leur faiblesse, et ceux par qui on pourrait la dissimuler, et que votre majesté m'ordonne de prévenir, l'ont publiée eux-mêmes pour faire trouver notre projet difficile, et ils ont réussi. Nous marcherons avec toute la diligence possible, mais il faudra un grand ordre dans un pays ennemi, et avec une armée qui marche avec

répugnance; et, lorsque les ennemis approcheront, il faudra redoubler de précaution, ce qui allongera nos marches bien loin de les diminuer. Comme je ne puis rentrer dans le Milanais sans passer sur le corps des ennemis, il n'est pas en mon pouvoir de rien hasarder, et je ne puis pas m'empêcher d'attaquer les ennemis quand ils se trouveront sur mon chemin; et si quelque obstacle insurmontable et la fin de nos vivres m'obligent de me retirer, comme nous aurons peu de cavalerie, notre retraite ne peut être que très-dangereuse, et, quelque confiance que j'aie aux officiers généraux qui m'accompagneront, je la ferai moi-même. Les avis de l'éloignement de M. de Medavi à Borgoforte, qui nous ôtent l'espérance de profiter de sa cavalerie, doivent m'empêcher de partir avant que toute la nôtre soit prête, et c'est une des principales raisons qui m'ont obligé de remettre le départ de l'armée au 10; mais ce sera le dernier terme. Je souhaiterais de tout mon cœur qu'il fût vrai, comme M. de Vaudémont le marque dans sa lettre, qu'on m'eût représenté faux sur la faiblesse et sur la volonté des troupes, et sur toutes les autres choses: je m'apercevrais enfin peut-être de mon erreur, et j'en profiterais pour l'exécution des ordres de votre majesté.

Lettre de M. le prince de Vaudémont à son altesse royale M. le duc d'Orléans. Mantoue, 14 octobre 1706[1]

J'ai reçu hier, monseigneur, votre billet du 5, de Briançon. Les ennemis sont en mouvement depuis cinq jours; il paraît qu'ils remarchent vers l'Alexandrin; ils ont jeté un pont sur le Pô, à Bocca-d'Adda, pour nous barrer la communication par l'autre côté du Pô. Quoi qu'ils fassent, monseigneur, ils ne sauraient faire ce que j'ai eu l'honneur de vous mander par ma lettre du 9, ni vous autre chose que ce que j'ai eu l'honneur de vous proposer dans la même lettre; il n'y a que le siége d'Alexandrie dont je ne vous parlais pas; mais je doute, à l'heure qu'il est, que les ennemis puissent l'entreprendre, le temps étant trop court pour un pareil engagement à portée de vous et au prix de nous abandonner de deçà tout le Milanais. S'ils veulent

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1964, n° 175

faire les deux à la fois, il faut qu'ils se séparent, ce qu'ils ne peuvent faire sans s'affaiblir considérablement devant votre altesse royale, ce qui lui donnerait beau jeu sur eux; cependant, de mon côté, je ferai tout ce qu'il faudra pour les attirer et les occuper à la défense de l'Adda et du Milanais. Je n'attends que le mouvement de votre altesse royale pour marcher de mon côté vers l'Adda, car, pour faire passer la cavalerie à votre altesse royale dans l'Alexandrin, outre qu'elle voit bien que cela n'est point praticable, les ennemis ayant un pont sur le Pô; par-dessus cela, la diversion que je ferais de mon côté aux ennemis sur l'Adda ne peut pas manquer de réussir, et vous sera même bien plus utile que d'avoir toutes vos forces de votre côté, car, pour lors, les ennemis n'ayant plus qu'un objet, rassembleraient toutes les leurs contre vous, et couvriraient leur conquête du Milanais et leur communication avec l'Allemagne sans aucune troupe ni difficulté, en vous faisant tête; et au lieu de cela, en les obligeant à diviser leurs forces, votre altesse royale est en état de prendre quel parti elle voudra sur eux; et s'ils rejoignent toutes leurs forces pour s'opposer aux vôtres, ce ne pourra être qu'en abandonnant le Milanais. Après cela j'aurai l'honneur de vous dire qu'il ne me paraît pas, monseigneur, que les ennemis puissent vous empêcher de passer le Tanaro si vous le jugez à propos, à moins qu'ils n'aillent jusqu'au pied des monts vous en disputer la sortie; mais je ne crois pas que vous deviez, monseigneur, songer à passer cette rivière, mais bien plutôt à vous approcher du Pô vers Valenza, où vous avez un pont, ou de Casal : c'est ce que votre altesse royale verra en s'approchant d'Alexandrie. Le château de Milan, Mortara, Arona et le fort de Fuentes, tout cela s'est soutenu jusqu'à cette heure, et Pizzighettone, que les ennemis attaquent depuis le 3, selon toute apparence, ne se prendra pas. Nous n'avons perdu jusqu'à présent que Pavie et Novare, que je compte pour rien; tout le reste sont des lieux ouverts toujours à celui qui sera le maître de la campagne. Voilà l'état présent des choses de par deçà, dont je puis me donner l'honneur de vous rendre compte, prenant la liberté de vous dire encore, mon-

seigneur, que, quoi que les ennemis puissent faire, je ne vois pas qu'ils puissent vous empêcher d'exécuter ce que j'ai l'honneur de vous proposer, que j'espère que vous aurez approuvé, ne nous paraissant pas, à M. de Medavi et à moi, qu'il y ait autre parti meilleur à prendre; mais, pour réussir, tout dépend d'exécuter le plus promptement qu'il vous sera possible votre marche, car c'est du temps que tout dépend. Je vous supplie d'être bien persuadé que le gouvernement du Milanais n'a aucune part à ce que je souhaite dans ce cas-ci; le bien du service des rois et votre gloire particulière est uniquement ce que j'ai dans le cœur et ce que je désire.

Je ne puis m'empêcher de vous dire que huit jours plus tôt ou plus tard que vous rentrerez, monseigneur, dans la plaine, font la perte ou le salut du Milanais; il n'y a point le Tanaro à passer comme on peut vous l'avoir dit; venez droit sur Alexandrie et Valenza; Asti, à nous ou non, ne peut pas vous en empêcher; Alexandrie vous donne le passage du Tanaro dans la ville même, où il y a un pont, et Valenza nous en donne un autre sur le Pô, sans compter Casal : tous ces chemins vous sont ouverts; mais si vous tardez à y venir, les ennemis vous préviendront : enfin vous n'avez qu'à paraître dans la plaine pour sauver le Milanais. Si les ennemis marchent en Piémont pour s'y opposer, il faut qu'ils abandonnent le Milanais. S'ils demeurent dans le Milanais pour le défendre, ils vous laissent faire, et vous êtes maître de toutes les rivières et de toutes les places jusqu'au Tesin. Ajoutez, monseigneur, à ce que j'ai l'honneur de vous dire, que j'aimerais mieux être mort que de ne pas vous dire la vérité; j'y suis obligé par tant d'endroits, que je ne voudrais pas voir exposer ni votre altesse royale ni le service des rois, comme elle le peut croire, étant autant attaché à l'un et à l'autre que je le suis, etc.

On a cru devoir se dispenser de rapporter ici une infinité de lettres, tant du roi que de monseigneur le duc d'Orléans et de M. le prince de Vaudemont, relatives aux preparatifs et

à la direction de la marche de l'armée, parce que l'éloignement et la difficulté des communications, soit de la Lombardie avec la cour, soit de monseigneur le duc d'Orléans avec M. le prince de Vaudémont, ayant occasionné des retards infinis dans l'arrivée de ces différentes dépêches à leur destination réciproque, on n'aurait pu éviter la confusion des projets des généraux, des ordres de la cour et des résolutions prises tant à Versailles qu'aux armées, sur des suppositions que l'ignorance des situations véritables rendait toujours équivoques et souvent fautives. Ces mêmes dépêches n'auraient servi, sans répandre de plus grandes lumières sur la correspondance, qu'à faire mieux connaître l'impossibilité qu'il y aura toujours dans de pareilles circonstances de concerter avec justesse des opérations et de faire des combinaisons qui puissent avoir du succès. On s'est contenté de chercher à rapprocher la correspondance du roi avec les généraux, et des généraux avec sa majesté et entre eux, sur les points essentiels et décisifs, et il paraît que les lettres qu'on vient de rapporter suffisent pour faire connaître et les idées d'après lesquelles le roi donna ses ordres et les systèmes sur lesquels les généraux établirent leur conduite, et les contradictions réciproques que l'éloignement des lieux rendit inévitables; on trouvera seulement encore au rang des pièces une nouvelle instruction de monseigneur le duc d'Orléans à M. le prince de Vaudémont, datée du 8; mais n'étant parvenue à sa destination que le 23, on ne rapportera que dans son temps la réponse de ce dernier, et la lettre qu'il écrivit en conséquence au roi.

Cependant le temps s'écoulait, et, malgré toute l'activité de monseigneur le duc d'Orléans, les préparatifs qui devaient le mettre en état de rassembler l'armée à Suse et de rentrer ensuite en Italie, ne pouvaient être achevés que le 10 du mois

de novembre ; néanmoins, dans le dessein de commencer à mettre en mouvement quelques troupes vers Suse, et dans l'espoir de pouvoir mener avec lui quarante bataillons quoique faibles, soixante escadrons et trente pièces de campagne, il se rendit à Briançon le 19. Les lettres qu'il reçut du roi peu de jours après qu'il y fut arrivé lui laissèrent plus de liberté sur la conduite qu'il avait à tenir. Sa majesté, depuis les premiers ordres qu'elle lui avait donnés, informée des changements arrivés dans le Milanais, et mieux instruite des obstacles qui s'opposaient à l'exécution de ses intentions, lui manda qu'elle ne voulait commettre ni sa personne ni l'armée, mais qu'elle désirait seulement qu'il tentât tout ce qui serait possible, et qu'elle s'en remettait à lui de prendre le parti qui lui paraîtrait le plus sage et le plus convenable ; elle lui prescrivit seulement de former un plan fixe d'après les circonstances où il se trouvait et le nombre des troupes qu'il pourrait rassembler.

Les affaires du côté du Milanais avaient encore bien changé de face : les ennemis non-seulement faisaient le siége de Pizzighettone, mais on avait lieu de croire que Tortone et Alexandrie étaient menacés, et que toute communication par terre avec MM. de Vaudémont et de Medavi allait être coupée ; celle de la mer l'était déjà par l'escadre des alliés, dont une partie était à Gênes et l'autre à Livourne ; d'ailleurs l'armée du duc de Savoie et du prince Eugène, indépendamment du corps du prince de Hesse, était de vingt-quatre mille hommes, dont dix mille de cavalerie ; et monseigneur le duc d'Orléans ne pouvait, suivant les états qui lui furent remis par les inspecteurs, rassembler à peine que vingt mille hommes.

Ces nouveaux obstacles ne firent envisager à son altesse royale les dangers auxquels MM. de Vaudémont et de Medavi

étaient exposés que comme plus pressants, et elle redoubla d'activité pour se mettre en état d'agir; elle fit même, dès le 28, mouvoir quelques troupes pour se rendre à Suse. Ces mêmes obstacles, dont le roi fut instruit presque en même temps que monseigneur le duc d'Orléans, jetèrent sa majesté dans l'incertitude, et elle commença à craindre que, si effectivement les ennemis étaient aussi supérieurs que ce prince l'annonçait, son armée ayant à traverser des pays immenses devant une cavalerie aussi nombreuse que la leur, elle ne courût à une perte certaine; elle répéta en conséquence à monseigneur le duc d'Orléans de ne tenter que ce qu'il croirait possible, et de prévenir, dans le plus grand détail, M. le prince de Vaudémont de ses projets et de ses mouvements, mais de ne lui donner aucune espérance de secours s'il n'était lui-même convaincu que rien ne pourrait l'empêcher de gagner Alexandrie ou Casal.

Sa majesté instruisit elle-même M. le prince de Vaudémont des ordres qu'elle envoyait à monseigneur le duc d'Orléans, afin que de son côté il n'entreprît rien qui pût le commettre; et prévoyant dès ce moment que, si on était obligé de renoncer au projet de le secourir, il lui serait impossible de se soutenir jusqu'au commencement de la campagne suivante, elle l'autorisa à se ménager les moyens de traiter d'un accommodement avec le duc de Savoie, et, s'il ne pouvait y parvenir à des conditions honorables, elle autorisa M. de Medavi à chercher à combattre le prince de Hesse, dans l'espoir de profiter d'un événement heureux pour conserver les places du Mantouan, du Crémonais et du Modenais, et empêcher les ennemis de se rendre maîtres d'Alexandrie et de Casal.

Mon cousin, la lettre que j'ai reçue de vous par le courrier que

vous m'avez dépêché le 9 m'apprend les progrès que les ennemis continuent de faire dans le Milanais avec l'armée commandée par le duc de Savoie et le prince Eugène, et l'extrémité à laquelle vous êtes réduit, entre cette armée et celle du prince de Hesse, qui s'est fortifiée et est composée présentement de dix ou onze mille hommes. Votre état, que j'ai prévu dès le premier jour que j'ai appris que le duc d'Orléans était revenu à Pignerol avec l'armée qu'il commandait, m'obligea de lui envoyer des ordres très-pressants pour rentrer, sans perdre un moment, dans le Piémont, et s'avancer, s'il lui était possible, jusqu'à Alexandrie. Je m'étais persuadé dans ce temps-là que le prince de Hesse ne pourrait pas rassembler un corps suffisant pour vous donner de l'inquiétude du côté du Mantouan et pour empêcher le comte de Medavi de s'avancer, avec la meilleure partie de la cavalerie qu'il commande, pour fortifier celle de l'armée du duc d'Orléans, qui n'est pas assez nombreuse pour se commettre avec celle des ennemis de beaucoup supérieure. Cette espérance, jointe à l'extrême envie que j'avais de conserver les états d'Italie au roi mon petit-fils, et de soutenir un corps de troupes aussi considérable que celui qui y reste, qui mérite d'être protégé et qui peut me servir utilement dans la suite, m'avait déterminé à faire les derniers efforts pour faire rentrer le duc d'Orléans avec mon armée en Piémont; quelque dépense que j'aie faite, et tous les soins que l'on a pris n'ont pas pu la rendre assez forte sans le secours de la cavalerie du comte de Medavi pour pouvoir lui donner des ordres positifs de tout hasarder, même de combattre l'armée des ennemis s'ils voulaient s'opposer à son passage. Je lui ai mandé de tenter tout ce qui sera possible; mais de ne pas se commettre ni mon armée si les ennemis sont supérieurs à lui et déterminés à lui livrer bataille, dont l'événement ne pourrait être heureux par la grande supériorité qu'ils ont en cavalerie, et qu'il prenne le parti de se retirer en bon ordre plutôt que de tout risquer mal à propos, s'il y est obligé; ce qui est demeure

[a] M. le prince de Vaudemont

Versailles, 23 octobre 1706 [1]

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 1re partie, 4e section, n° 106.

fidèle dans le Milanais, jusqu'à présent, se soumettra à l'empereur, et votre situation, celle du duc et de la duchesse de Mantoue, des officiers et des troupes qui sont sous les ordres du comte de Medavi, deviendra bien plus violente. Le seul remède que l'on y pourrait apporter, s'il est praticable, ce serait d'engager dès à présent le duc de Mantoue de travailler à son accommodement et de négocier sous main avec le prince Eugène, à telles conditions qu'il jugera à propos par rapport à ses intérêts, et de s'engager de faire sortir mes troupes dans deux mois de ses états, à moins que, par leur supériorité, elles ne puissent s'y maintenir malgré lui.

S'il trouve des dispositions favorables pour cette négociation, vous pourriez agir en même temps de votre côté et proposer de remettre toutes les places du Milanais, même celles de Modène et de la Mirandole, aux conditions de vous retirer par Suse ou par Pignerol avec toutes mes troupes, celles du roi d'Espagne qui voudront suivre, tous vos meubles et équipages et tous les effets, et généralement tout ce qui appartient aux Français ou sujets de sa majesté catholique; même de relâcher de part et d'autre tous les prisonniers et de convenir que les malades seront renvoyés après leur guérison; qu'il restera des médecins, chirurgiens et commissaires pour en avoir soin. Vous jugez bien que je ne vous propose cet accommodement que comme un parti forcé et d'extrémité, supposant que le duc d'Orléans ne pourra arriver à Casal, Alexandrie ou Valenza, et qu'il sera obligé, après l'avoir tenté, de rentrer en France. Toutes réflexions faites, il vaut encore mieux céder le Milanais, que vous ne sauriez garder jusqu'au mois de juin, et sauver le reste, que de tout perdre. Et la présente, etc.

Addition. Si vous ne trouviez aucune facilité pour un accommodement et aucune apparence de sauver mes troupes, il vaudrait beaucoup mieux, pendant que le prince Eugène marchera du côté du Piémont avec toutes ses forces pour s'opposer au passage de mon neveu, que le comte de Medavi rassemblât toutes les siennes, qu'il s'approchât de

l'armée du prince de Hesse et qu'il cherchât une nouvelle occasion de le combattre que de s'exposer à être prisonnier de guerre avec toutes les troupes; s'il était assez heureux pour le battre une seconde fois, cet avantage pourrait vous faciliter les moyens de vous soutenir tout l'hiver dans Crémone, Mantoue et le Modénais, et la saison déjà bien avancée pourrait bien empêcher le duc de Savoie de prendre Alexandrie et Casal, et me donnerait le temps de rétablir l'armée qui est en Dauphiné qui serait assez forte pour rentrer en Piemont au mois de mai sans craindre que le duc de Savoie ni le prince Eugène pussent s'y opposer. Vous ferez vos réflexions sur les différents partis que vous aurez à prendre, et vous vous déterminerez de concert avec le comte de Medavi sur ce que vous croirez le plus convenable à mes intérêts, à ceux du roi mon petit-fils et à la situation dans laquelle vous vous trouvez. Et la présente, etc.

L'arrivée de M. le comte de Besons à la cour acheva d'éclairer le roi sur le véritable état des affaires. Sa majesté, d'après les comptes qu'il lui rendit, ne douta plus de l'extrême affaiblissement des troupes, et elle vit dans toute leur étendue les dangers de la marche qu'elles avaient à faire pour gagner Alexandrie; craignant même que cette place ne tombât entre les mains des ennemis avant qu'on pût arriver à son secours, elle ne balança plus et, renonçant à toute entreprise, elle envoya à monseigneur le duc d'Orléans l'ordre de séparer les troupes pour les faire entrer dans des quartiers d'hiver; elle écrivit en même temps à M. le prince de Vaudémont pour lui faire savoir qu'il n'avait plus de secours à espérer et pour lui prescrire la conduite qu'il avait à tenir, ou pour soutenir le Seraglio et les places dont il était encore en possession, ou pour traiter d'un accommodement avec M. le duc de Savoie.

Lettre du roi à M. le duc d'Orléans. Versailles, 27 octobre 1706[1].

Mon neveu, j'ai vu les extraits de revues qui ont été faits par les directeurs et inspecteurs que vous en aviez chargés; j'ai ensuite entretenu Besons sur l'état des troupes et le nombre que vous pouvez mener avec vous. Après avoir bien examiné les embarras de votre marche, le péril auquel vous seriez exposé si les ennemis vous attendaient en plaine, par leur supériorité en cavalerie, et la perte presque certaine d'une partie de l'armée si vous étiez obligé de vous retirer par des montagnes ou de passer des rivières devant eux, il m'a paru que le parti le plus sage et le seul bon à prendre, c'est de séparer les troupes, de les envoyer dans des quartiers pour y passer l'hiver, leur donner le temps de se rétablir, et de travailler à vous mettre en état d'assembler une armée assez forte pour rentrer en Piémont au mois de mai avec supériorité, et faire la guerre avec plus d'avantages la campagne prochaine que les campagnes précédentes, ce qui se peut aisément si le prince de Vaudémont et Medavi sont en état de se soutenir du côté du bas Pô et d'obliger les ennemis d'y tenir un corps considérable, qui diminuera tellement leurs forces qu'à peine l'armée qu'ils auront en Piémont, sur laquelle ils seront obligés de prendre l'infanterie nécessaire pour garder les places qu'ils auront prises avant ce temps-là, osera-t-elle tenir la campagne devant celle que vous commanderez. Cet objet est le plus honorable et le plus convenable; mais il dépend de ce que le prince de Vaudémont fera et de ce qu'il pourra faire. Vous verrez, par la copie de la lettre que je lui ai écrite ce matin, que je vous envoie les ordres que je lui ai donnés. Je suis persuadé qu'il prendra le parti le plus convenable à la gloire de mes armes, s'il est en état de choisir.

La résolution étant prise de ne pas rentrer présentement en Piémont, il ne vous convient pas de passer l'hiver en Dauphiné; vous devez rester encore quelques jours sans déclarer votre dessein, que vous aurez pourtant peine à cacher, étant d'une nécessité absolue

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 1re partie, 1re section, n° 25.

d'arrêter les troupes, sans les fatiguer d'une longue et pénible marche qui ne servirait qu'à les diminuer.

Je vous enverrai après-demain les ordres pour les loger comme elles doivent être, et un état des officiers généraux qui resteront en ce pays-là; vous permettrez aux autres de revenir lorsque vous les croirez inutiles; ils pourront partir en même temps que vous ou peu de jours après. J'entre dans la peine que vous aurez de revenir ici après avoir fait une campagne aussi désagréable et accompagnée de tous les malheurs auxquels on ne devait pas s'attendre et qui ne seraient pas arrivés si vous n'aviez cru devoir prendre conseil de gens qui y ont contribué et qui vous y ont entraîné. Vous avez exposé votre personne avec beaucoup de courage; vous avez proposé tous les bons partis; vous n'avez rien à vous reprocher et je suis content de vous: c'est dans cette confiance que vous devez venir prendre de nouvelles instructions pour ce qu'il y aura à faire la campagne prochaine; j'espère que vous serez aussi heureux que vous avez été malheureux celle-ci. Besons ne retournera point auprès de vous; je lui ai ordonné de se cacher quelques jours à sa campagne. Et la présente, etc.

Lettre du roi à M. le prince de Vaudémont

Versailles, 26 octobre 1706[1]

Mon cousin, vous aurez vu par la dernière que je vous ai écrite, la crainte que j'avais que le duc d'Orléans, après avoir fait les derniers efforts, ne fût pas en état de rentrer en Italie avec la supériorité qui convient pour ne pas exposer l'armée qu'il commande, qui pourra être très-nombreuse pour la campagne prochaine et qui est présentement bien inférieure en cavalerie à celle des ennemis et qui courrait risque d'être entièrement détruite, s'il marchait présentement vers Alexandrie, qui, selon les apparences, est réduit au pouvoir des ennemis, qui du moins se posteraient entre son armée et cette place, à laquelle il ne pourrait arriver, non plus qu'à Casal ou Valenza, sans prendre la résolution de leur donner un combat inégal,

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 1re partie, 4e section, n° 109

leur cavalerie étant plus forte de quatre à cinq mille chevaux que celle que le duc d'Orléans peut avoir après l'avoir augmentée de deux mille quatre ou cinq cents chevaux, qu'il a rassemblés de toutes parts. Il m'a envoyé Besons, que vous connaissez pour homme vrai, pour m'informer au juste du véritable état des troupes; il l'a chargé des états de l'infanterie, cavalerie et dragons, après en avoir fait faire une revue très-exacte. En l'état où est cette armée, il y aurait de la témérité à se commettre à un nouvel événement encore plus fâcheux que celui qui est arrivé, même que la perte du Milanais, si vous êtes obligé de l'abandonner aux conditions portées par ma dernière lettre. Vous ne devez donc plus espérer d'être secouru présentement, et vous devez songer à faire votre accommodement à des conditions qui vous mettent en état de repasser en France avec mes troupes; car si le prince Eugène ne veut point les laisser revenir et qu'il n'entende à aucun accommodement qu'aux conditions qu'elles seront prisonnières de guerre, il convient à mes intérêts et à ceux du roi mon petit-fils que vous abandonniez la Mirandole et Modène, que vous en retiriez les troupes et les effets, que vous réunissiez toutes vos forces dans le plus grand nombre que faire se pourra, que vous engagiez ceux qui commandent dans les châteaux de Milan, Valenza et Crémone, à faire leur devoir et à tenir jusqu'au mois de juin; que vous en usiez de même en gardant Mantoue et le Seraglio. Si Casal pouvait aussi se soutenir pendant ce temps-là, je l'emploierais utilement pour donner une armée au duc d'Orléans de trente mille hommes d'infanterie et de quinze mille chevaux pour rentrer dans le Piémont avec une telle supériorité, qu'il pût mettre les ennemis à leur tour dans le plus grand embarras dans lequel ils se soient encore trouvés. Il serait d'autant plus grand pour eux que, leur armée n'étant pas augmentée, ils se trouveraient dans la nécessité de la diminuer considérablement pour mettre des troupes dans les places du Milanais qu'ils voudraient conserver, ou de les abandonner; je ferais provision de blé à Gênes. Pendant ce temps-là, tout se trouverait disposé pour en espérer un heureux succès. C'est à vous à voir

avec le duc de Mantoue, si vous jugez à propos de lui confier, ou avec le comte de Medavi seul, tout ce que vous croirez plus convenable à la situation dans laquelle vous vous trouvez. Ce dernier parti serait le meilleur, si vous le pouvez soutenir; mais, si vous ne le croyez pas praticable, je vous laisse une entière liberté de faire votre accommodement aux conditions de vous retirer en France avec toutes mes troupes, comme je vous l'ai ci-devant expliqué. J'ai pris des mesures pour que l'argent ne vous manque point si vous restez en Italie; il y en a à Gênes, et j'aurai soin que l'on y remette tous les mois les fonds dont vous aurez besoin; vous devez, en ce cas, tirer des contributions du Modénais et des secours du Milanais. La conjoncture dans laquelle vous vous trouvez est des plus embarrassantes. Si vous vous soutenez, vous en aurez toute la gloire; si vous revenez, j'emploierai une partie de mes troupes qui étaient en Italie à fortifier l'armée du roi d'Espagne et à soutenir la fidélité des Castillans. Et la présente, etc.

Monseigneur le duc d'Orléans reçut la lettre du roi le 30. La plus grande partie de ses troupes était alors en marche; les premières devaient arriver à Suse le 1er novembre, et le reste, avec les trente pièces de canon qu'il devait amener avec lui, et les bateaux qu'il avait fait venir de la Saône pour pouvoir faire des ponts, devaient y être rendus le 10 du même mois. Il paraît qu'à cet égard il ne lui restait aucune inquiétude, et que, moins effrayé de la disproportion de ses forces avec celles des ennemis, que des progrès que pourrait avoir faits le prince Eugène lorsqu'il se mettrait en marche pour gagner Alexandrie, il était déterminé à tout tenter, même au hasard de manquer son entreprise, et à sacrifier sa propre gloire à son zèle pour les intérêts du roi. L'ordre de renoncer à une démarche aussi généreuse, quelque hasardée qu'elle fût, ne lui fut que plus sensible; l'espoir de réparer les malheurs

qu'il avait éprouvés depuis le moment où il avait pris le commandement de l'armée lui causa les regrets les plus vifs de n'avoir pas du moins tenté les moyens d'y réussir; mais il ne fut pas longtemps sans être convaincu du peu de succès qu'aurait pu avoir son entreprise, lorsqu'il reçut la réponse de M. le prince de Vaudémont à sa lettre du 8 octobre, qui lui fit connaître le peu de solidité de son projet, et l'impossibilité où était M. de Medavi d'exécuter la marche qu'il demandait qu'il fît sur Alexandrie et Asti. Le temps qu'il avait employé à préparer la sienne avait donné aux ennemis celui de faire, dans le Tortonais et l'Alexandrin, des progrès qui ne laissaient plus de moyens d'agir, ni du côté du Piémont ni du côté de la Lombardie.

En effet, Tortone et Alexandrie étaient non-seulement bloqués, mais ces deux places étaient déjà attaquées. Le prince Eugène, après avoir mis, comme on l'a vu précédemment, le siége devant la partie de la ville de Pizzighettone située à la rive gauche de l'Adda, y avait laissé le gros de l'armée sous les ordres de M. le duc de Savoie, qui s'était chargé de continuer le siége, et était allé joindre M. le comte de Thaun, qui s'était rendu maître de Pavie.

Le 10 il marcha avec lui à Tortone, qui ouvrit ses portes, et le 12 il commença à battre le château. Le 14, après avoir donné ses ordres au général d'Iselbach pour la continuation de l'attaque, il se porta sur Alexandrie. Comme il arrivait en vue de cette ville, le magasin à poudre sauta par un accident dont on ne put découvrir la cause. Le lendemain il investit la place et ouvrit la tranchée le 16. La garnison était composée de trois mille hommes, dont deux bataillons français, le reste, de troupes d'Espagne et de Suisses; elle était commandée par MM. de Colmenero et de Croy, qui avaient pris toutes

les mesures nécessaires pour une bonne défense; mais ils eurent le même sort qu'on avait éprouvé à Novare et à Pavie de l'infidelité des habitants. La populace, excitée par l'évêque et par les magistrats, prit les armes, au nombre de cinq mille hommes qui, joints par les déserteurs de la garnison, se portèrent à des actes d'hostilité. M. de Colmenero, manquant de poudre et n'ayant pas assez de monde pour se défendre en même temps contre la révolte intérieure et contre les attaques du dehors, capitula le 21, et reçut les conditions que les ennemis voulurent lui imposer. Les Français furent renvoyés à Suse; les Espagnols restèrent prisonniers de guerre.

Aussitôt après cette expédition, M. le prince Eugène fit marcher des détachements vers Valenza et vers Casal pour resserrer ces places, et retourna au siége du château de Tortone, qui, malgré la faiblesse de la garnison, composée seulement de deux cents hommes sous les ordres de M. de Ramiroix, tenait encore et paraissait devoir résister encore longtemps.

Le duc de Savoie trouva aussi au siége de Pizzighettone plus de difficultés qu'il ne s'y était attendu; la garnison était composée de huit cents hommes commandés par un ancien lieutenant-colonel espagnol et par M. de Brasili, lieutenant-colonel français, homme de confiance, et ces deux officiers avaient tout mis en usage pour favoriser une longue défense; mais ce prince s'étant fait joindre le 17 par les dix mille hommes du corps du prince de Hesse, qui passèrent le Pô sur un pont jeté sur ce fleuve à l'embouchure de l'Adda, sa grande supériorité rendit ses attaques plus vives, et la garnison fut forcée de capituler le 29. Le duc de Savoie accorda aux Français la permission de se retirer à Crémone; mais les Espagnols furent prisonniers de guerre.

Différents détachements des ennemis se rendirent aussi maîtres de Serravalle, de Mortara, de Lecco, du fort Fuentes, de tout le lac de Côme, et occupèrent Soncino sur l'Oglio. Ils trouvèrent d'autant plus de facilité à s'emparer de ces postes, qu'ils furent favorisés par les habitants du pays.

Ces désastres, qu'avait prévus le roi, justifièrent le parti qu'avait pris sa majesté de renoncer à toute opération, de ne songer qu'à conserver les troupes de son armée de Piémont, et ne point perdre celles qui étaient en Lombardie; elle eut même bientôt sujet de concevoir les plus grandes inquiétudes pour ces dernières, lorsque par une dépêche de M. le prince de Vaudémont, du 22, elle apprit qu'il n'avait de subsistances que jusqu'au 1^er^ du mois de décembre, et que, pour pouvoir faire vivre sa cavalerie, il avait été obligé de se séparer de vingt-neuf escadrons qu'il avait envoyés dans le Brescian, et de n'en garder dans le Seraglio et à Mantoue que dix-neuf. Toute l'infanterie était dans les places. Quant aux troupes de l'armée de monseigneur le duc d'Orléans, elles se séparèrent dans les premiers jours du mois de novembre, pour prendre des quartiers, tant dans les vallées que dans le Dauphiné et la Savoie, et son altesse royale partit le 13 pour retourner auprès du roi, laissant le commandement à M. le duc de la Feuillade.

La Lombardie devint donc le principal ou, pour mieux dire, le seul objet de l'attention de la cour, comme il était celui qui fixait toutes les vues des ennemis. L'instruction que M. le prince de Vaudémont avait reçue du roi sur la conduite qu'il avait à tenir lui faisait connaître que sa majesté préférait à tout la conservation de ses troupes, et qu'elle était déterminée à sacrifier toutes les conquêtes à l'avantage de les voir revenir en France; mais M. le prince de Vaudémont,

aussi attaché aux intérêts du roi d'Espagne, son maître, que jaloux de l'honneur des armes françaises, crut pouvoir trouver dans son zèle et dans son courage des moyens de concilier ces deux objets : de conserver aux deux couronnes pendant l'hiver la possession des places conquises, et d'éviter une démarche humiliante pour la France et peut-être infructueuse. Moins embarrassé alors sur l'article des subsistances, qu'il avait paru l'être lorsqu'il demandait que M. le duc d'Orléans vînt à son secours, il assura le roi qu'il en aurait assez pour se soutenir jusqu'au mois de mai ; et, fondé sur ce moyen, il représenta à sa majesté les inconvénients du parti auquel elle s'était déterminée et les avantages de conserver jusqu'à l'ouverture de la campagne suivante, comme il répondait de le faire, les places qu'occupaient les troupes des deux couronnes. M. de Medavi pensa comme lui, et ne mit pas moins de force dans les représentations qu'il fit à la cour sur les avantages qu'il y aurait à rester en possession des places conquises jusqu'à ce qu'on pût terminer honorablement la guerre en Italie, et sans donner à l'Espagne sujet de se plaindre de l'abandon des conquêtes qui avaient été faites pour elle.

Lettre de M. le prince de Vaudémont au roi.

Mantoue, 7 novembre 1706[1].

J'ai reçu les lettres des 23 et 26 octobre, dont il a plu à votre majesté de m'honorer. M. de Chamillart aura eu l'honneur de lui rendre compte de ce que je lui mandai le 30, des différents partis que je pensais qu'on pourrait prendre dans la situation présente des affaires d'Italie, pour retirer les troupes de votre majesté et celles du roi votre petit-fils, si l'on était forcé de le faire. Depuis cela, l'état où se trouve l'armée commandée par M. le duc d'Orléans, dont M. de Besons a eu l'honneur de vous rendre compte, a déterminé votre

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1964, n° 228.

majesté aux deux partis qu'elle me fait l'honneur de me mander et dont elle veut bien me charger du choix. J'ai cru, sire, après y avoir réfléchi mûrement, que celui de soutenir les places et les troupes convenait mieux à vos intérêts, à ceux du roi votre petit-fils, et à l'honneur de vos armées, que celui de proposer, dès à cette heure, aux ennemis une capitulation pour le retour des troupes en France, d'autant plus que ce premier laisse une ouverture au secours que votre majesté se propose pour l'Italie et fait voir qu'elle ne l'abandonne pas, et tant que les choses sont disputées elles ne sont point perdues. Nous tâcherons de pousser les subsistances des garnisons jusqu'au mois de mai, qui est tout ce qui se peut faire de plus, mais sans compter que cela puisse aller plus loin; et c'est beaucoup faire si, pendant ce temps-là, les ennemis attaquent le château de Milan, Crémone et Mantoue; ces places faisant leur devoir, comme il y a toute apparence en l'état où elles sont, joint à la mauvaise saison, diminueront au moins l'armée des ennemis en conservant la gloire de vos armes; et chaque place pourrait se faire une capitulation qui conduise les troupes en France. Mais l'affaire essentielle et indispensable sur quoi roule ce parti, c'est d'envoyer à Gênes et à Venise tout l'argent tout à la fois pour le quartier d'hiver, afin de le faire passer en trésor dans les places, ce qui ne pourrait pas se faire tous les mois, car il ne faut point douter que, dès que les ennemis auront perdu l'inquiétude où ils sont actuellement du retour de votre armée en Italie, ils ne s'appliquent entièrement à attaquer les places ou à leur ôter toute communication et tout moyen de subsister. Le seul article qui me tient le plus au cœur sur l'autre parti de capituler, dès à cette heure, pour tâcher d'obtenir des ennemis le retour des troupes en France, c'est l'usage que votre majesté voudrait en faire en ce cas, comme elle me fait l'honneur de me mander, pour en envoyer en Espagne, au secours du roi mon maître, et pour soutenir la fidélité des Castillans. Cet article me touche si fort et me paraît de si grande conséquence, que je dois supplier très-humblement votre majesté, par toute la bonté dont elle m'honore, de vouloir ensuite de sa déci-

sion sur l'un de ces deux partis, m'envoyer ses ordres bien positifs sur celui qu'elle voudra que j'exécute.

Je n'ai pas cru, sire, devoir confier à M. le duc de Mantoue une matière aussi délicate que celle dont il s'agit. La peur qui occupe ce prince et son peu de secret auraient pu nous embarrasser. J'ai pris le parti de lui faire confidence que votre majesté voulait faire un coup plus sûr et plus infaillible au mois de mars que la saison présente ne lui permettait; que pour cela elle faisait une armée formidable pour venir à notre secours et pour reconquérir l'Italie, et je lui ai fait voir en même temps que nous n'avons rien à craindre ici. M. de Medavi pense sur tout cela comme moi.

On publie ici de tous côtés, et ce bruit n'est pas sans fondement, que le duc de Savoie est très-mécontent de ce que l'empereur a donné au prince Eugène le gouvernement en propriété du Milanais. J'ai l'honneur d'en rendre compte à votre majesté, croyant que peut-être pourrait-elle en faire usage; persuadé comme je le suis que le duc de Savoie, mécontent de l'empereur et surtout de ses alliés, qui l'ont laissé dans l'excès d'extrémité où il s'est vu faute de secours, comme votre majesté aura remarqué dans les lettres de ses ministres à Vienne, à La Haye et à Londres, que j'ai fait intercepter et eu l'honneur d'envoyer à votre majesté, pendant près de deux années[1], pourrait bien se ressentir assez de ces procédés pour écouter des propositions. Je crois, sire, que si, outre la restitution de la Savoie et du comté de Nice, on lui offrait le gouvernement du Milanais à perpétuité et le Montferrat, en donnant à M. le duc de Mantoue pour équivalent, Crémone et le Crémonais; je crois, dis-je, que ce prince, peut-être même à de moindres conditions, rentrerait de bon cœur sous la protection de votre majesté, moyennant quoi il ne serait pas difficile de chasser les Allemands du Milanais, et de maintenir

[1] M. le prince de Vaudémont avait effectivement fait intercepter un grand nombre de lettres dont la plupart des originaux se trouvent dans les papiers de la guerre; on en a rendu la substance dans le cours de ces Mémoires, lorsque ce qu'on y a trouvé a pu donner des connaissances sur la situation et les manœuvres des ennemis.

par là cet état au roi votre petit-fils. J'ai mandé au marquis de Montéléon, envoyé de sa majesté à Gênes, d'essayer sous main de trouver des moyens de pénétrer par quelque voie inconnue les sentiments de M. le duc de Savoie. J'attends avec la dernière impatience l'ordre positif que j'ai l'honneur de demander à votre majesté, sur le parti qu'elle voudra que je prenne des deux dont il lui a plu de me donner le choix, afin que je l'exécute à la lettre.

J'ajouterai ici, sire, que soit que votre majesté m'ordonne de soutenir les places et les troupes jusqu'au mois de mai, ou de traiter dès à cette heure avec les ennemis, pour emmener en France lesdites troupes, soit même qu'elle juge à propos d'entrer en négociation avec M. le duc de Savoie, dans tous les cas il est de la dernière importance, pour y pouvoir réussir, que l'armée de votre majesté commandée par M. le duc d'Orléans demeure à portée de faire voir qu'elle doit entrer en Italie; car si elle s'éloignait de la frontière et s'épanchait dans le royaume, les ennemis, n'ayant plus d'autre objet de ce côté-là, et n'ayant plus rien à craindre, rendraient tous ces partis difficiles. La perte d'Alexandrie est un coup bien plus fâcheux, et la manière dont cette place s'est rendue est bien terrible. Je ne m'attendais guère que Colmenero la perdît de cette manière.

M. le duc de Mantoue m'a fait entendre il y a quelques jours qu'en cas de quelque traité, il ne doutait pas que le pape ne prît ses États sous sa protection et ne mît garnison dans Mantoue. Je ne lui en ai pas demandé davantage, pour ne lui pas donner à penser; mais je lui ai fort conseillé de se maintenir toujours bien avec le pape pour tout ce qui pourrait arriver. Comme cela peut être bon et ne peut en tout cas rien gâter, j'ai cru bien faire de lui parler de cette manière.

Lettre de M. de Medavi au roi

M. le prince de Vaudémont m'a communiqué la lettre que votre majesté lui a fait l'honneur de lui écrire; elle verra par sa réponse que nous pouvons nous soutenir en Lombardie jusqu'au mois de

mai; que c'est le parti le plus convenable pour les armes de votre majesté; que, pendant ce temps-là, si elle veut faire un traité pour finir la guerre d'Italie, elle en tirera un meilleur parti pendant que nous occupons encore Casal, Valenza, le château de Milan, Crémone, Sabionetta, Goito, Mantoue, Finale, la Mirandole et Modène. Les chemins étant déjà fort gâtés par les inondations des rivières et par les pluies continuelles qu'il fait, nous avons lieu d'espérer que le prince Eugène ne sera guère en état de faire de grands progrès pendant l'hiver. Si cependant, contre toute attente, il faisait la guerre tout l'hiver, son armée serait réduite dans un état, qu'à moins de nouveaux et gros secours d'Allemagne, celles de votre majesté auront peu d'ennemis à combattre au mois de mai. J'espère que, par nos soins et nos peines, nous mettrons toutes les places que j'ai eu l'honneur de marquer à votre majesté en état de se soutenir jusqu'au mois de mai, si elles ne sont pas attaquées, ou de faire une bonne résistance en cas qu'elles le soient. Je ne parle point à votre majesté de toutes les dispositions ni de tous les arrangements que nous faisons pour la subsistance et pour la sûreté de ces places; mais elle peut compter que le prince de Vaudémont s'y emploie avec tant d'habileté et de zèle pour son service, qu'elle ne doit avoir aucune inquiétude.

Mantoue, 2 novembre 1706.

Quand je serai le maître de prendre un parti, vous pouvez bien vous imaginer que je prendrai toujours celui que je croirai le plus glorieux pour les armes du roi; celui de faire un traité avec le prince Eugène pour ramener les troupes en France serait honteux sans en tirer aucun avantage, car, quand même le roi aurait besoin des troupes qu'il a ici pour les porter ailleurs, il est sûr que, quand les ennemis attaqueraient toutes ces places l'une après l'autre, il ne peut pas arriver aux troupes qui les défendront, après une généreuse résistance,

Lettre de M. de Medavi à M. de Chamillart.

Mantoue 7 novembre 1706.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1964, n° 227.

[2] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1964, n° 226.

une pire condition que celle du traité qu'on pourrait proposer au prince Eugène pour toute l'armée, avec cette différence que si le prince Eugène est assez fou pour faire une pareille entreprise, il se trouvera au commencement de la campagne beaucoup de places et point d'armée. Toutes ces réflexions m'ont fait imaginer tout ce qui a été possible pour nous soutenir ici pendant l'hiver avec d'autant plus de succès que, si le roi veut profiter du temps que nous occupons toutes les meilleures places d'Italie, et qu'il veuille conserver ses troupes pour s'en servir ailleurs, il lui sera aisé de faire un traité avantageux, ce qu'il ne serait pas en état de faire si nous avions abandonné l'Italie. A mon avis, le plus grand avantage que sa majesté pourrait tirer de cette affaire-ci, et qui réparerait tous les malheurs de cette campagne, ce serait de faire la paix du Milanais et de M. le duc de Savoie en même temps, parce que les avantages que l'empereur tirerait d'avoir le Milanais l'engageraient à porter M. le duc de Savoie à une neutralité et à contenter M. le duc de Mantoue, qu'il ne convient pas à la gloire du roi d'abandonner; sans quoi, quelque traité que vous fassiez, si M. le duc de Savoie n'y est pas compris, vous pouvez compter, et vous pouvez m'en croire, que la défense de la Savoie, de la Provence et du Dauphiné sera de plus grande dépense et occupera plus de troupes que la défense du Milanais. Je vous supplie de faire remarquer cet article au roi, dont je puis parler avec connaissance et qui est très-essentiel; enfin le roi peut sortir d'une guerre qui était onéreuse à l'état, sans que les Espagnols puissent s'en plaindre, et porter toutes les troupes qui étaient employées dans le Milanais, en Espagne, où en peu de temps, avec des forces supérieures à celles des ennemis, il sera aisé de les en chasser, ou, s'ils s'y maintiennent, ce sera avec une si grande dépense, qu'ils s'en lasseront bientôt, et seront obligés de faire une paix générale; c'est tout ce que peut penser sur cela un homme qui ne voit pas le dessous des cartes, mais qui est rempli de zèle pour le service de son maître.

Réponse du roi à la lettre de M. le prince de Vaudémont du 7 novembre. Versailles, 19 novembre 1706[1].

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite du 7 de ce mois, par laquelle vous accusez la réception de celles que vous aviez reçues de moi des 23 et 26 du mois passé. Vous me laissez à décider sur les différents partis que je proposais, et me donnez lieu de croire que l'on en pourrait prendre un troisième, qui serait celui d'un accommodement avec le duc de Savoie, en lui offrant le gouvernement perpétuel du Milanais et le Montferrat en propriété, lui rendant la Savoie et le comté de Nice, en faisant néanmoins distraction de Crémone et du Crémonais en faveur du duc de Mantoue, qui se trouverait dédommagé par cet échange de ce qu'il perdrait du côté du Montferrat, et augmenterait ses états d'une manière bien plus convenable pour lui que s'il conservait Casal et ce qui lui appartient dans le Montferrat, et dont il était en possession avant la guerre. Le comte de Medavi fait une autre proposition, qui serait de traiter avec le prince Eugène, du Milanais, au nom de l'empereur; de comprendre dans ce traité le duc de Savoie en lui donnant dès à présent ce qui peut lui avoir été promis du Montferrat ou de la partie du Milanais qui est jusqu'au Tesin, et de dédommager le duc de Mantoue. J'ai été bien aise de rappeler sommairement toutes ces différentes propositions, qui se réduisent à quatre, et de vous dire ensuite mon sentiment, vous faisant connaître ce que je crois de meilleur, et vous décidant en même temps sur ce qui pourra vous mettre en état de retirer mes troupes au plus tard dans la fin de janvier pour les employer plus utilement la campagne prochaine, que je ne pourrais faire si j'étais obligé de soutenir la guerre d'Italie.

Celle de toutes ces propositions qui me conviendrait le mieux serait de traiter, avec l'empereur, du Milanais, de le lui abandonner pour toujours, à l'exception de Crémone et du Crémonais qu'il céderait au duc de Mantoue, en échange de la partie du Montferrat qui lui appartient, et de donner au duc de Savoie le reste du Montferrat avec ce que l'empereur jugerait à propos de lui abandonner du Mila-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 1re partie, 4e section, n° 112.

nais. Je remettrais le duc de Savoie en possession de la Savoie et du comté de Nice en l'état qu'ils sont; vous feriez un traité de neutralité avec l'un et l'autre, pour toute l'Italie, par lequel vous stipuleriez que mes troupes et tous les effets qui me restent en Italie, même les prisonniers de guerre, repasseraient en France dans un mois ou six semaines à compter du jour de la signature du traité, dans lequel vous seriez compris avec ceux des officiers et les troupes du roi mon petit-fils qui voudraient repasser en France avec vous. Quoique cette proposition soit la plus convenable à mes intérêts et à ceux du roi d'Espagne; que l'empereur y trouve des avantages en se mettant en état de retirer un corps de troupes considérable, dont il emploierait partie à réduire le prince Ragotzi, et l'autre à fortifier son armée du Rhin, j'ai néanmoins bien de la peine à croire qu'il l'accepte. Au cas qu'il la refuse, vous pourrez faire sonder le duc de Savoie sur la pensée que vous aviez eue de lui offrir le gouvernement du Milanais à perpétuité; de lui abandonner le Montferrat en entier, en cédant par lui au duc de Mantoue Crémone et le Crémonais. Vous lui feriez offrir en même temps de le remettre en même temps en possession de la Savoie et du comté de Nice en l'état qu'ils sont, aux conditions de la neutralité et de la sûreté entière pour le retour de mes troupes et de celles d'Espagne qui voudraient vous suivre et tous les prisonniers de mes troupes et de celles d'Espagne. Cette proposition conviendrait encore mieux que la première aux intérêts du roi mon petit-fils; il conserverait par ce moyen le titre de duc de Milan; le duc de Mantoue, qui a exposé ses états pour demeurer fidèle dans ses engagements, serait dédommagé de ce qu'il a souffert pendant la guerre d'Italie, retrouverait sa première tranquillité, et je n'aurais plus rien à craindre de ce côté-là, si je pouvais, de concert avec le duc de Savoie, conclure un traité à ces conditions et trouver les moyens de l'exécuter; mais, pour y parvenir, il faudrait le consentement du prince Eugène, qu'il ne donnera pas, selon toutes les apparences, ou du moins être assez fort, les troupes du duc de Savoie jointes aux miennes, pour faire sortir d'Italie l'armée de l'empereur,

ce qui ne se pourrait faire sans que j'y en envoyasse une assez supérieure pour que celle que commande le prince Eugène ne lui pût résister, ce qui demanderait les mêmes préparatifs que si j'avais à continuer la guerre en Italie la campagne prochaine, et m'obligerait à les employer une partie de ce temps-là sans pouvoir m'en servir pour secourir l'Espagne, qui doit présentement faire l'objet de mon attention. En sorte qu'après avoir bien balancé tous les avantages de cette proposition et les embarras qui se rencontreront pour la mettre à exécution, il me paraît qu'il ne convient d'en faire usage qu'autant qu'elle pourrait avoir son exécution avant le mois de mars prochain. S'il faut faire rentrer une armée considérable pour la faire valoir, il vaut mieux se servir d'autres moyens pour finir la guerre d'Italie.

La troisième proposition paraît la moins susceptible des grandes difficultés qui se rencontrent dans les autres, c'est celle de faire un traité pour abandonner dès à présent à l'empereur et au duc de Savoie le duché de Milan et le Montferrat, aux conditions de céder au duc de Mantoue la ville de Crémone et le Crémonais, et de laisser revenir toutes mes troupes en France par Suse avec vous et celles du roi d'Espagne qui voudraient vous suivre; de renvoyer tous les prisonniers qui sont en Italie, et laisser la liberté de retirer tous les effets qui appartiennent aux officiers et à ceux qui voudraient repasser en France.

La dernière, et qui ne convient qu'autant que vous serez forcé de vous soutenir en Italie, c'est celle de munir les places les plus importantes de ce qui est nécessaire pour leur défense ou pour leur conservation, et d'attendre le secours que je pourrais vous envoyer au mois de mai. Ce parti ne peut être de mon goût, et je ne le regarde que comme un parti d'extrémité capable de renverser tous mes autres projets beaucoup plus utiles à la conservation de mes états, et plus capables de soutenir le roi mon petit-fils en Espagne, et dont l'exécution me paraît pleine de difficultés et d'embarras presque insurmontables. Aussi est-ce celui de tous que je vous propose comme le

moins convenable à mes intérêts, vous laissant le choix des trois autres en les conduisant par degrés. La seule chose que j'exige de vous, c'est que la négociation, telle qu'elle soit, si vous en entamez quelqu'une, puisse finir assez promptement pour que mes troupes soient rentrées en Dauphiné avant la fin de février.

Je ne vous parle point de ce qui vous regarde : le zèle et la fidélité que vous avez témoignés depuis que le roi d'Espagne s'est mis en possession du Milanais, la constance avec laquelle vous avez soutenu les changements qui sont arrivés, méritent que le roi mon petit-fils et moi nous vous donnions des marques de la satisfaction que nous en avons; vous ne devez point être en peine de votre destinée; je prendrai soin de la rendre heureuse, et vous connaîtrez, en quelque état que vous vous trouviez, l'estime et la considération que j'ai pour vous. Et la présente, etc.

Réponse de M. le prince de Vaudémont à la lettre du roi du 19 novembre. Mantoue, 11 décembre 1706[1].

Aussitôt après avoir reçu par mon courrier, qui est arrivé ici le 5 de ce mois, la lettre du 19 novembre dont il a plu à votre majesté de m'honorer, j'ai donné toute mon attention à la conduite que je devais tenir pour l'exécution de ses ordres dans les propositions qu'elle m'ordonne de faire au prince Eugène; et comme celle de faire un traité, de concert avec M. le duc de Savoie, et celle de soutenir les places les plus importantes en attendant le secours que votre majesté pourrait envoyer en Italie au mois de mai, ne sont pas de son goût par les raisons qu'elle me fait l'honneur de me dire, je me suis réduit à proposer au prince Eugène, premièrement la neutralité dans l'Italie, entre la France, l'Espagne, l'empereur et le duc de Savoie, en cédant à l'empereur le Milanais et remettant M. de Savoie en possession de la Savoie et du comté de Nice en l'état qu'ils sont, laissant à M. de Mantoue, Mantoue et ses états et la partie du Montferrat qui lui appartient, ou, à la place de ce dernier, Crémone et le Crémonais, dans la même neutralité; restituant à M. de Modène la

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1964, n° 301 *bis*.

citadelle de Modène et la Garfagnana et au duc de la Mirandole, la Mirandole et ses états, avec la liberté à ces trois princes de mettre dans leurs places telles troupes qu'il leur plaira, quand celles des deux couronnes en seront sorties. Bien entendu que la garnison de Mantoue doit être de troupes neutres, à la différence de celles des places des deux autres princes qui seront *ad libitum*. Moyennant cette neutralité dans toutes les circonstances ci-dessus, toutes les troupes des deux couronnes, de quelque nation qu'elles puissent être, retourneront en France par Suse en prenant le plus court chemin, et, après la signature du traité, les ordres seront donnés pour l'évacuation en détail des troupes qui composeront les garnisons, c'est-à-dire garnison par garnison ou en gros, ainsi qu'il sera convenu pour la commodité des troupes. Voilà, sire, la première ouverture de négociation qui sera faite au prince Eugène, et au cas qu'il rejette cette proposition, comme il y a lieu de le craindre, on lui offrira subséquemment d'abandonner à l'empereur le Milanais et toutes ces places dont l'évacuation se fera le jour et dans la forme qu'il sera convenu ; et quant à M. de Mantoue, on lui accordera, après l'évacuation de Mantoue, la neutralité pour lui et pour ses états, avec la liberté de mettre dans Mantoue les troupes neutres qu'il voudra, en même temps que se fera l'évacuation. Ces deux propositions, sire, ne se feront pas par alternative, mais par degrés, comme votre majesté le désire, c'est-à-dire qu'au défaut d'acceptation de la première par le prince Eugène, on lui lâchera la seconde. J'ai cru, sire, après y avoir bien pensé, ne pouvoir charger de cette négociation personne qui en soit plus capable que M. de Saint-Pater, lieutenant général : il est homme sage, il a de l'esprit et tout ce qu'il faut pour ménager une affaire de cette importance. J'ai choisi pour l'accompagner M. de la Javelière, qui fait la charge de major général de cette armée-ci, le connaissant depuis longtemps pour un homme d'esprit et d'habileté ; et, afin que M. de Saint-Pater et lui se conduisent dans cette négociation de la manière qu'il convient pour y réussir, je leur ai donné une ample instruction où je ne pense pas avoir rien oublié, non pas même les termes dont j'ai

cru qu'ils doivent se servir pour faire sentir au prince Eugène l'utilité et les grands avantages que l'empereur peut trouver dans les traités qu'on lui propose, et les inconvénients qui lui peuvent arriver s'il refuse. Je leur ai marqué jusqu'aux articles du traité généralement sur toutes choses, sans en omettre aucune sur laquelle des deux propositions qu'accepte le prince Eugène, et leur ai recommandé de ne pas témoigner trop d'empressement pour faire réussir cette négociation ni aucune crainte qu'elle ne réussisse pas. Le parti que j'ai pris pour avoir un prétexte d'envoyer ces deux messieurs au prince Eugène a été de lui demander un passe-port pour eux, feignant que je les envoyais pour débrouiller et finir entièrement l'affaire des échanges des prisonniers. Il m'a envoyé ledit passe-port, et m'a mandé qu'il y aurait un officier de sa part le 15 ou le 16 sur le bord de l'Oglio vis-à-vis de Marcaria, que nous occupons, pour faire savoir à ces deux messieurs, quand ils y seraient arrivés, l'endroit où il serait pour qu'ils puissent l'aller joindre. Ils partiront demain. J'aurais attendu, sire, à vous dépêcher un courrier jusqu'à ce que ces messieurs m'eussent fait savoir les premiers pas de leur mission et la réponse du prince Eugène; mais j'ai cru devoir me donner l'honneur de rendre compte à votre majesté des préliminaires de cette négociation, des mesures que j'ai prises pour la mettre en train, des propositions auxquelles je me suis réduit, de ceux que j'ai choisis pour les porter au prince Eugène, joint que votre majesté étant informée de l'attention des ennemis à enlever nos courriers et de la difficulté qu'il y a de les faire passer, j'ai craint qu'elle ne fût dans l'inquiétude de savoir si j'avais reçu la lettre du 19 novembre, dont il lui a plu de m'honorer, qui contient ses ordres sur cette affaire. Votre majesté me fait l'honneur de me mander qu'elle désire que la négociation, telle qu'elle soit, puisse finir assez promptement pour que ses troupes soient rentrées en Dauphiné avant la fin de février. Il ne tiendra pas à moi, sire, que cela ne soit ainsi; mais ce qui pourrait y apporter du retardement, c'est qu'il est à présumer que le prince Eugène ne veuille rien conclure sur la neutralité sans les ordres de l'empereur. M. de Medavi,

qui a été présent aux mémoires et instructions que j'ai dictés à M. de Saint-Pater, pense comme moi sur tout ce qui regarde cette affaire.

Depuis que M. de Mantoue a vu le retour de l'armée de M. le duc d'Orléans rompu pour cette année, car je n'ai eu garde de lui confier rien des dernières dépêches de votre majesté, il a changé de conduite et de discours; sur quoi votre majesté saura, par le compte que lui en rend M. de Gergy, ce qui s'est passé sur le chapitre de ce prince, à quoi je me remets. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne saurait faire mal qu'à lui-même; s'il avait été seul ici, il aurait pu en faire; mais j'ose dire à votre majesté que je m'y suis trouvé heureusement pour le contenir après ce que j'ai trouvé à propos que M. de Gergy lui dit au nom de votre majesté. S'il s'en veut aller, nous ne le retiendrons pas, et il mettra tout le tort de son côté aux yeux de toute la terre, et votre majesté aura occasion de ne pas embarrasser ses intérêts pour ceux de M. de Mantoue, ce qui pourrait bien n'être pas inutile dans la conjoncture présente. M. le cardinal de la Trémoïlle et l'ambassadeur d'Espagne à Rome me mandent que l'envoyé de ce prince auprès du pape a sollicité sa sainteté pour lui accorder de ses troupes en cas de besoin pour Mantoue. J'ai cru devoir leur répondre que cela ne pouvait être que bon, et que je ne croyais pas qu'ils dussent s'y opposer pour tout ce qui pourrait arriver, sans leur en dire davantage. Après cela j'aurai l'honneur de dire à votre majesté que rien ne pouvait venir plus à propos que la protection du pape et ses troupes pour M. de Mantoue et ses états, par rapport à nos négociations ; il me paraît même, sire, qu'il conviendrait qu'il plût à votre majesté de donner ses ordres à M. le cardinal de la Trémoïlle sur ce sujet.

La fin du commandant du château de Tortone a été telle que sa défense : il s'est laissé emporter d'assaut plutôt que de capituler, et a été tué sur la brèche avec le gouverneur et quasi tous les officiers.

Le château de Casal est rendu et la garnison prisonnière de guerre, ce qui serait bien fâcheux : je ne le sais que par la gazette

de Milan, car je n'ai point de nouvelles de M. de Marquessac.

Je supplie très-humblement votre majesté de me faire l'honneur de me mander ses intentions et m'envoyer ordre positif sur ce qu'elle veut que je fasse, au cas que la neutralité pour Mantoue et pour les états de M. de Mantoue soit refusée, comme aussi la restitution de Casal et la partie du Montferrat qui appartient à ce prince.

En vain je m'efforcerais, sire, de vouloir exprimer à votre majesté la respectueuse reconnaissance dont je suis pénétré pour les bontés et les attentions dont elle daigne m'honorer; mais j'ose la supplier très-humblement de me faire l'honneur d'être persuadée que je trouve dans mon cœur ce qui manque à mes expressions, et que ma destinée sera toujours trop heureuse si votre majesté est contente de mon zèle et du peu que je fais pour son service et pour celui du roi son petit-fils; mon sang et ma vie, que je sacrifierais avec plaisir pour un si rare bonheur, ne suffiraient pas pour le mériter

P. S. J'oubliais, sire, de rendre compte à votre majesté que j'ai fait sauter Guastalla et en ai retiré les deux bataillons qui y étaient, l'artillerie et tous les effets sans y avoir rien laissé du tout. La Mirandole est en état de sauter, mais les grandes inondations du pays m'empêchent de la pouvoir évacuer à l'heure qu'il est.

MM. de Saint-Pater et de la Javelière, chargés de la négociation, partirent le 21 de Mantoue pour se rendre à Milan; mais les objets politiques ne firent point négliger à M. le prince de Vaudémont des dispositions militaires pour se mettre plus en force dans le Seraglio, où il n'avait que quatorze bataillons. Il retira de Guastalla les deux bataillons qui en composaient la garnison, et fit sauter les fortifications de cette place; il résolut de faire la même opération à la Mirandole, qui depuis longtemps avait été minée, et de se faire joindre par les deux bataillons qui y étaient, sous les ordres de M. de Tavagny; mais les inondations ne lui permirent pas d'exécuter dans le

moment ce projet. Il se proposait de retirer aussi les deux bataillons qui étaient dans Modène; mais il apprit que les ennemis avaient pris la ville par escalade, le 20 novembre, et que la citadelle, dans laquelle ces deux bataillons s'étaient retirés, était bloquée de manière à rendre leur retraite impraticable.

Cette fâcheuse nouvelle fut accompagnée de celle de la prise du château de Tortone, le 29 novembre. Les ennemis l'avaient battu pendant cinq semaines entières, sans pouvoir ouvrir ses murailles; un bombardier qui déserta leur indiqua le moyen de diriger plus avantageusement leurs batteries en les plaçant du côté du couvent de San-Bernardino et de celui des capucins. En effet, la brèche devint bientôt praticable. M. de Ramiroix soutint l'assaut après avoir refusé de se rendre prisonnier; mais la fortune ne répondit point à son courage : il fut tué sur la brèche; ceux qui commandaient sous lui eurent le même sort, ainsi que tous les officiers et ce qui lui restait des deux cents hommes avec lesquels il s'était enfermé dans le château.

Cet exemple d'une intrépidité aussi rare que glorieuse, le seul de cette malheureuse campagne, fut différent de la conduite qu'avait tenue M. de Marquessac à Casal. Aussitôt après la prise d'Alexandrie, cette place avait été bloquée; quelques jours après le duc de Savoie s'y était rendu en personne, avec le prince Eugène, et le 16, sur les instances de la noblesse et de la bourgeoisie, M. de Marquessac s'était retiré avec la garnison dans le château. Les ennemis avaient ouvert la tranchée le 25, et, après douze jours d'une faible défense, M. de Marquessac s'était rendu prisonnier de guerre le 6 du mois de décembre.

Après cette expédition, le duc de Savoie retourna à Turin, et fit entrer ses troupes dans des quartiers en Piémont. M. le

prince Eugène se rendit à Milan et répandit les siennes tant dans le Montferrat mantouan que dans les places du Milanais dont il s'était emparé, dans le Crémonais, le Plaisantin, le Parmesan et le Modénais, et il continua de bloquer Valenza et le château de Milan. Le gros de ses troupes fut placé entre Crémone et l'Oglio, au nombre de vingt bataillons et trente-cinq escadrons, ce qui coupa entièrement la communication de M. le prince de Vaudémont avec cette place et Sabionetta.

Cette position était menaçante pour le Seraglio; M. de Vaudemont fut même averti, le 2 janvier, que M. le prince Eugène se préparait à l'attaquer; ce fut ce qui l'engagea à faire, de concert avec M. de Medavi, une disposition plus particulière pour sa défense. Il rappela, en conséquence, la cavalerie qui était dans le Brescian, et M. le comte de Medavi se rendit a Curtatone, où il rassembla quatre bataillons et une brigade de cavalerie. M. de Saint-Pater fut placé à Bisoldo, avec trois bataillons et une brigade de cavalerie; M. Dillon, avec le même nombre de troupes à Borgoforte; M. de Gonzaga, avec une brigade de cavalerie et un bataillon, à Virgiliana. Un autre bataillon occupait Governolo, et M. le prince de Vaudémont resta à Mantoue avec six bataillons et deux brigades de cavalerie; mais son intention n'était pas d'engager une affaire pour soutenir le Seraglio; la disposition qu'il fit n'était que pour en imposer aux ennemis. Les troupes dont on vient de faire le détail étaient destinées à la défense de Mantoue, et elles eurent ordre, si les ennemis venaient à passer l'Oglio et a s'approcher du Seraglio, de se replier sur cette place.

M. de Saint-Pater venait d'arriver de Milan. Il avait entamé la negociation avec M. le prince Eugène, en lui proposant la neutralité pour l'Italie, et ce prince, après avoir exigé de lui sa proposition par ecrit, l'avait adressée à l'empereur, et de-

vait, aussitôt que la réponse de sa majesté impériale serait arrivée, en faire part à M. le prince de Vaudémont. Mais le terme de quinze jours auquel il avait fait espérer que le courrier qu'il avait fait dépêcher à Vienne serait de retour étant expiré sans qu'on eût de ses nouvelles, M. le prince de Vaudémont jugea que l'empereur n'avait différé que pour avoir le temps de communiquer à ses alliés la proposition qu'avait faite M. de Saint-Pater, et, craignant que ce retard n'apportât du dérangement dans les projets que le roi pourrait former pour l'emploi de ses troupes pendant la campagne suivante, il crut ne devoir pas attendre plus longtemps à représenter à sa majesté la nécessité où il allait être, pour accélérer le moment où celles qui étaient en Italie pourraient repasser en France, de faire à M. le prince Eugène la seconde proposition contenue dans ses instructions.

Lettre de M. le prince de Vaudémont au roi. Mantoue, 7 janvier 1707.[1]

Les difficultés que j'ai eues depuis quelques jours à faire passer les courriers, par la quantité d'Allemands qui étaient épanchés sur leur route, sont cause que j'ai dû retarder jusqu'à cette heure à me donner l'honneur de rendre compte à votre majesté du voyage de MM. de Saint-Pater et de la Javelière auprès de M. le prince Eugène. Ils en furent reçus très-honnêtement et il leur dit qu'il avait bien jugé qu'ils avaient d'autres matières à traiter avec lui que celle des prisonniers, qu'il n'avait regardé que comme le prétexte de leur voyage. Il n'a été question que de la première, qui est celle de la neutralité. M. le prince Eugène l'a prise par écrit et l'a fait partir pour l'empereur le 22 du mois passé, par un courrier duquel il attendait la réponse au bout de quinze ou seize jours, et promit à ces messieurs de la faire savoir aussitôt qu'il l'aurait reçue. C'est aujourd'hui le dix-septième jour du départ dudit courrier: j'attends ce soir ou demain

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2040, n° 22.

quelques nouvelles de M. le prince Eugène. Si l'empereur admet la neutralité proposée dans les termes que votre majesté m'a prescrits, j'aurai l'honneur de lui en rendre compte sur-le-champ par un courrier, et, en ce cas, nous ferons travailler auprès de M. le prince Eugène à la disposition de l'évacuation des places, en attendant les ordres de votre majesté, que j'aurai l'honneur de lui demander tels qu'ils devront être, selon ceux que l'empereur aura donnés au prince Eugène pour conclure; mais comme je suis persuadé que l'empereur voudra remettre la chose à ses alliés, ce qui serait une affaire de longue haleine, et qui éloignerait du terme que votre majesté m'a prescrit pour le retour de ses troupes en France, outre l'apparence qu'il y a que la Hollande et l'Angleterre ne conviendront pas de cette neutralité; en ce cas, pour m'attacher d'obéir à la lettre à l'ordre de votre majesté, pour le terme du retour de ses troupes en France, je trouverai occasion de renvoyer ces messieurs à M. le prince Eugène, pour lui faire la seconde proposition, qui est celle d'abandonner à l'empereur les places, moyennant la marche en France des troupes de votre majesté et de celles du roi d'Espagne et tout ce que votre majesté m'a ordonné. Si tout cela se passe comme je le crois, j'aurai l'honneur de lui en rendre compte aussitôt par M. de la Javelière, qui lui fera mieux le détail de ce qui aura été exécuté que je ne pourrais faire par une lettre, et pour recevoir les ordres de votre majesté sur tout le reste. Cependant, sire, pour tout ce qui pourrait arriver, je dois repéter à votre majesté que rien ne peut rendre ces conditions meilleures que les preparatifs et les apparences d'une grande armée prête à rentrer en Piémont, sans quoi, nous croyant abandonnés, votre majeste peut juger du peu de cas que les ennemis feraient de nous, jugeant bien que, sans nous attaquer, le temps nous prendrait à discrétion. Le seul embarras que je prévois dans cette dernière convention, c'est l'article qui regarde M. le duc de Mantoue et Mantoue, sur lequel je me suis déjà donné l'honneur d'écrire à votre majeste, et sur quoi ses ordres me sont absolument nécessaires; je dois y joindre que M. de Mantoue veut absolument partir d'ici au

premier jour; il dit qu'il s'en va à Vérone et de là à Padoue ou à Venise; il ne m'a pas été possible de lui faire dire positivement où il allait. C'est un mystère continuel que tout ce qu'il fait. Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis quelque temps, les gens qui sont autour de lui, tant hommes que femmes, que j'ai gagnés, m'avertissent sans cesse qu'il tient de fort mauvais discours contre les deux nations; ce sont des discours en l'air, mais qui ne laissent pas de marquer son mauvais fond. Tout bien considéré, sire, quoi qu'il fasse et qu'il dise, soit ici, soit où il va, si sa conduite est mauvaise, votre majesté sera en droit de changer la sienne à son égard, selon qu'elle le jugera à propos. Il y a trois jours qu'il m'envoya dire, par deux de ses ministres, que le pape continuait dans la bonne volonté de mettre de ses troupes dans Mantoue, et qu'il désirait savoir dans quelles conditions et qui les payerait. A quoi il me parut devoir répondre que je m'en réjouissais fort, et que cela ne pouvait jamais être que très-bon pour M. de Mantoue d'avoir la protection du pape et l'assurance qu'il lui donnerait de ses troupes pour Mantoue si le cas le requérait, et qu'il ferait bien de maintenir le pape dans cette bonne disposition. Je n'en dis pas davantage à ses ministres. Il serait à souhaiter que M. le prince Eugène consentît à la neutralité de M. de Mantoue et de Mantoue, pour que cet article puisse avoir son effet; mais je doute fort que l'empereur veuille lui accorder la neutralité. C'est en ce cas, sire, qu'il me paraît qui arrivera, que je redouble mes très-humbles instances à votre majesté pour qu'il lui plaise m'envoyer ses ordres à ce sujet plutôt par deux courriers que par un, cette matière pouvant être la seule qui puisse apporter de l'obstacle à l'exécution des ordres de votre majesté. Votre envoyé, sire, vient de me dire que M. de Mantoue doit partir au premier jour; qu'il va avec lui et qu'il ne le quittera pas. Nous croyons, lui et moi, que l'amour a plus de part à sa sortie de Mantoue que toute autre chose. Ce qu'il y a de certain, c'est que, à moins de l'enchaîner, on ne pourrait pas le retenir ici. Il laisse ici madame de Mantoue. Si M. de Mantoue va à Venise, ce sera à M. l'abbé de Pomponne à éclairer

sa conduite. Quoi qu'il fasse, ne pouvant disposer que de sa personne, il ne peut nous faire grand mal dehors, et nous en sommes débarrassés.

Sur quelque avis que les ennemis voulaient tenter quelque chose sur le Seraglio, j'en ai augmenté la garde des deux bataillons de Limousin, et y ai fait cantonner trois brigades de cavalerie, qui ne sont proprement que hors des portes de Mantoue, le tout pour marquer aux ennemis que leur dessein pouvait être connu et prévenu; mais votre majesté, qui connaît le Seraglio par les plans qu'elle en a, peut bien compter que je ne suis pas assez mal avisé pour engager à une affaire sérieuse, dans le Seraglio, les troupes qui y sont, puisque ce sont celles qui composent la garnison de Mantoue et qui en doivent faire la défense. Il m'a paru convenable que MM. de Medavi, de Saint-Pater et Dillon y restassent aussi pour marquer aux ennemis par leur présence dans ledit Seraglio, qu'on veut le soutenir; mais l'essentiel est pour que ces messieurs lassent rentrer sûrement dans Mantoue lesdites troupes, si les ennemis passaient l'Oglio avec toutes leurs forces pour s'approcher du Seraglio, ce qui n'est pas apparent.

Les commandants de Valenza, du château de Milan, de Crémone, Sabionetta, la Mirandole et la citadelle de Modène, me donnent souvent de leurs nouvelles, et m'assurent qu'il sont en parfaitement bon état.

Les ennemis sont toujours dans leur même situation en deçà et en delà du Pô.

Bibliothèque de la guerre.

M. le prince de Vaudemont

Versailles 21 janvier 1707.

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite par le courrier que vous m'avez dépêché le 7, par laquelle vous me mandez que le prince Eugène a reçu très-honnêtement Saint-Pater et la Javelière, qu'ils ne lui ont fait que la première proposition, qui regarde celle de la neutralité d'Italie; qu'il l'a prise par écrit et l'a envoyée à l'empereur le 22 du mois passé; qu'il espérait d'en avoir

Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2015, 1re partie, 3e section, n° 122.

réponse le quinzième ou le seizième jour, et qu'il leur ferait savoir aussitôt qu'il l'aurait reçue. Je suis persuadé comme vous qu'elle ne sera pas décisive et que l'empereur ne voudra rien faire sans la participation de ses alliés. J'appréhende même qu'il ne refuse la neutralité sans les consulter, et que cette négociation ne finisse ni aussi heureusement ni aussi promptement qu'il serait à désirer, pour me mettre en état de faire un arrangement général pour la campagne prochaine, en disposant et faisant marcher dès les premiers jours de février toutes mes troupes dans les lieux de leur destination. Vous jugez bien, par la manière dont je me suis expliqué avec vous, que l'objet de rentrer en Italie me paraît contraire à mes intérêts et à ceux du roi mon petit-fils, que je pourrai protéger plus utilement ailleurs, ce que j'ai résolu de faire si je puis retirer mes troupes qui sont en Lombardie et mettre mes frontières de Provence et de Dauphiné dans une entière sûreté.

Puisque vous croyez que le moyen le plus sûr, pour parvenir à un accommodement avantageux avec le duc de Savoie et le prince Eugène, c'est de leur faire craindre le retour de mon armée en Piémont, je me suis déterminé de faire partir, avant qu'il soit peu de jours, M. le maréchal de Tessé pour se rendre en Dauphiné, y ordonner des dispositions nécessaires pour la subsistance des troupes, exciter par sa présence les officiers à mettre leurs compagnies en état, et préparer toutes choses pour que mon neveu le duc d'Orléans puisse, en peu de jours, assembler l'armée lorsque je croirai qu'il conviendra de la mettre en mouvement.

Si ces démarches et celles que je vais faire auprès du prince Eugène ne produisent pas leur effet, et qu'il ne convienne d'aucune des propositions dont vous avez chargé Saint-Pater et la Javelière, après avoir tenté toutes les voies qui paraissent les plus naturelles et qui semblaient pouvoir réussir, ne vaudrait-il pas mieux, étant forcés de prendre un parti d'extrémité, se déterminer à continuer la guerre en Italie, même sans jonction des troupes qui sont revenues en France avec celles qui sont restées en Lombardie, que de perdre les corps

de troupes qui sont à vos ordres et à ceux du comte de Medavi et les remettre aux ennemis sans en tirer aucune utilité? Je vous proposerais en ce cas de concerter avec le comte de Medavi un projet de diversion, si vous voyez de la possibilité à le soutenir pendant la campagne prochaine. Vous avez au moins quinze mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux; vous pouvez réunir toutes ces troupes, et, gardant les places qui vous restent, former un corps de quinze ou seize mille hommes; ce nombre de troupes occupera du moins une pareille quantité de celles des ennemis. Je ferais avancer au moins trente ou quarante bataillons à Suse, qui obligeraient le duc de Savoie de se tenir en Piémont et à portée de ses places avec toutes ses troupes, ou je ferais entrer les miennes dans la plaine, s'il s'en éloignait. Ces deux différentes armées, quand même elles seraient inférieures à celles des ennemis, leur donneraient assez d'embarras pour revenir dans la suite à quelque accommodement dont il ne faudrait pas manquer l'occasion, supposant que vous trouverez les moyens de vous soutenir et de subsister: c'est à vous à voir si vous le pouvez par les vivres et les fourrages; pour l'argent, il ne vous manquera pas par la voie de Gênes.

Je ne vous réponds rien de positif sur ce qui regarde le duc de Mantoue; j'aurai encore assez de temps pour recevoir de vos nouvelles et vous donner des miennes avant que vous preniez une dernière résolution. J'ordonne à Chamillart d'informer le sieur Amelot de la négociation que vous avez commencée par mes ordres, afin qu'il en rende compte au roi d'Espagne; je lui mande de le faire de manière que son conseil n'en puisse avoir aucune connaissance.

J'ai peine à croire que les ennemis entreprennent d'entrer dans le Seraglio; leurs troupes sont fatiguées et en assez petit nombre pour ne se pas commettre à un événement douteux. Il me semble que s'ils en avaient pris la résolution, vous auriez grand intérêt de vous y opposer et de conserver ce poste, qui fait toute la sûreté de Mantoue, qui ne pourrait se maintenir longtemps avec une armée renfermée dans ses murailles, où elle aurait peine à subsister jusqu'au mois de juin. Vous voyez de près le danger et ce qu'il y a de mieux à faire

pour le prévenir. Je me repose sur vos soins et ceux du comte de Medavi. Et la présente, etc.

M. le prince de Vaudémont n'attendit point la réponse du roi pour faire de nouvelles démarches auprès du prince Eugène. Plusieurs jours s'étant écoulés sans recevoir de ses nouvelles, et ayant été informé de son prochain départ pour Vienne, il se détermina, le 19, à lui demander de nouveaux passe-ports, pour pouvoir lui envoyer MM. de Saint-Pater et de la Javelière. M. le prince Eugène garda le silence jusqu'au 28, qu'il manda à M. le prince de Vaudémont ne pouvoir sans ordre de sa cour traiter avec lui; mais M. le prince de Vaudémont, autorisé par la dépêche du roi, du 21, à poursuivre la négociation, lui ayant fait quelque ouverture sur ce qui regardait l'évacuation des places, il reçut les passe-ports demandés. Brescia fut désigné par M. le prince Eugène pour le lieu du rendez-vous, et le général Wezel devait s'y trouver de sa part, pour recevoir les propositions de MM. de Saint-Pater et de la Javelière. Ces derniers s'y rendirent le 4 du mois de février.

Il devenait d'autant plus instant d'amener la négociation à une prompte et heureuse fin, que chaque jour la situation devenait plus critique. La citadelle de Modène, qu'on regardait comme la meilleure forteresse de l'Italie, et qui était bien pourvue d'artillerie et de munitions de guerre et de bouche subit le même sort que celles qu'on venait de perdre, et ce qu'il y eut de surprenant, c'est que quatre bataillons des ennemis fort faibles et quatre cents paysans ayant commencé à l'attaquer, le 2 février, avec seulement huit pièces de canon, M. de Bar, qui y commandait, et dont la garnison était de deux bataillons, demanda le 6 à capituler, quoiqu'il n'y eût point encore de brèche praticable; son objet, dans une dé-

marche aussi prématurée, était d'obtenir les honneurs de la guerre; et, en effet, on les lui accorda; mais ce ne fut qu'à la sollicitation du duc de Modène, qui venait d'arriver pour rentrer dans sa capitale. La garnison fut conduite à Mantoue.

Il ne restait plus au delà des monts de places au pouvoir des deux couronnes que le château de Milan, Mantoue, Crémone, Sabionetta, la Mirandole, Valenza et Finale, capitale du marquisat de ce nom; toutes ces places étaient bloquées, ou du moins elles n'avaient entre elles aucune communication. Le château de Milan et Mantoue étaient les deux points principaux qui devaient fixer les vues des ennemis, et c'étaient aussi ceux pour la conservation desquels M. le prince de Vaudémont avait pris le plus de précautions. Tout ce qui lui restait de troupes devait être employé à défendre Mantoue, et le château de Milan était occupé par six bataillons sous le commandement de M. de la Florida, sur l'intelligence et la fermeté duquel on pouvait compter. Mais il était resserré depuis le 24 du mois de septembre. M. de la Florida avait été déjà forcé, pour ne pas manquer d'argent ni de subsistances, d'en venir à des menaces d'hostilités envers la ville, et M. le prince Eugène, pour la sauver du bombardement, avait permis aux habitants de lui fournir une partie de ce qu'il avait demandé. Le 5 février il exigea de nouveau qu'on lui fournît des subsistances, et, sur le refus dicté par le prince Eugène, il commença le 12 à canonner la ville et à y jeter des bombes, ce qui engagea ce prince à mettre le siége devant le château. Il rassembla, à cet effet, un corps de dix mille hommes, et confia cette opération à M. le comte de Thaun; mais M. de la Florida fit une défense telle qu'on l'attendait de lui, et donna le temps à la négociation pour les affaires générales de décider de son sort.

Dès la première entrevue de MM. de Saint-Pater et de la Javelière avec le prince Eugène, auquel le général Wezel les conduisit, on commença à espérer du succès de cette négociation relativement à la cession des places du Milanais à l'empereur et au retour des troupes françaises et espagnoles en France; mais il n'en fut pas de même de la neutralité pour les ducs de Mantoue et de la Mirandole, qui fut refusée. M. le prince de Vaudémont dépêcha à la cour, le 15 février, M. de la Javelière pour porter au roi les réponses de M. le prince Eugène aux propositions qu'il lui avait fait faire par M. de Saint-Pater, et pour lui demander ses derniers ordres, tant sur la conclusion du traité que sur différents articles particuliers, qu'il chargea M. de la Javelière de mettre sous les yeux de sa majesté.

RÉPONSES DE M. LE PRINCE EUGÈNE.	PROPOSITIONS FAITES PAR M. DE SAINT-PATER A M. LE PRINCE EUGÈNE, OU CONDITIONS AUXQUELLES ON OFFRE D'ÉVACUER LES PLACES DE LOMBARDIE ET DE RETIRER LES TROUPES DES DEUX COURONNES EN FRANCE [1].
Accorde	On abandonnera toutes les places occupées par les troupes des deux couronnes, qui s'évacueront dans la forme et jour dont on conviendra et aux conditions suivantes :
Accorde pour ce qui regarde les honneurs et les troupes de quelque nation qu'elles puissent être ; pour ce qui regarde les marches en gros ou en détail, l'on en conviendra dans les articles suivants.	Toutes les troupes des deux couronnes, de quelque nation qu'elles puissent être, tant de cavalerie dragons, qu'infanterie et hussards, et généralement tous les officiers et autres qui composent les états-majors des places sortiront, armes, bagages et équipages, enseignes déployées, avec tous les honneurs de la guerre, dans l'état où elles sont présentement, marcheront en gros ou en détail, à notre choix, comme il sera convenu pour la commodité des troupes, et seront rendues en sûreté, par le plus court chemin, à

[1] Cette pièce se trouve en copie originale dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2046, n^os^ 169 et 170.

Suse, sans qu'il leur soit fait aucun tort, retard ni empêchement, à eux ni à leurs équipages, ni que, sous aucun prétexte, on puisse y contrevenir, de la manière qui suit, savoir :

La citadelle de Modène étant en capitulation, les garnisons de la Garfagnana ne peuvent pas se joindre a Modène avec cette garnison, mais on leur permettra d'aller droit à Crémone se joindre à celle de ladite place.

1° Les garnisons de la Garfagnana et de Sestola seront conduites en sûreté à Modène, pour se joindre à celle de la citadelle, qui marcheront ensemble par le plus court chemin, à la hauteur de Crémone, pour se joindre à la garnison de cette place, et suivre leur route jusqu'à Suse par le plus court chemin.

Accordé.

2° La garnison de la Mirandole se rendra à Mantoue.

Accordé.

3° La garnison de Mantoue passera le Pô à Borgoforte ou à Crémone, à son choix, sur le pont que l'on fera faire, pour se joindre par le plus court chemin à celle de Crémone.

Accordé.

4° La garnison de Sabionetta ira rejoindre celle de Cremone à Crémone.

Accordé de marcher à Suse par le plus court chemin; mais on conviendra avec les ennemis de la quantité des troupes qui peuvent marcher ensemble, pour la commodité des fourrages et autres choses nécessaires.

5° La garnison de Crémone passera le Pô sur le pont de Crémone pour marcher toutes ensemble à Suse par le plus court chemin.

Répondu par l'article précédent.

6° Toutes lesdites troupes s'assembleront au bout du pont de Crémone pour marcher ensemble ou séparément, comme il sera convenu pour la commodité et la sûreté desdites troupes.

Accordé

7° La garnison du château de Milan sortira le jour marqué, et marchera de son côté droit à Suse par le plus court chemin.

Accordé.

8° La garnison de Valenza joindra le corps de troupes qui passera le plus près de Valenza pour marcher ensemble à Suse.

Pour toutes les garnisons, on passera aux ennemis dix pièces de canon de divers calibres, et à

9° Chaque garnison pourra amener avec soi dix pièces de canon avec les mêmes equipages que l'artillerie et cent coups à tirer par pièce; chaque soldat

chaque soldat et cavalier quinze coups de poudre.

et cavalier pourra porter avec lui vingt coups de poudre et de plomb.

Si les gouverneurs des places ont quelque chose à ajouter auxdits articles, on s'entendra avec eux selon la justice.

10° En cas que les gouverneurs des places aient quelque chose à ajouter aux présents articles pour leurs propres intérêts ou de ceux qui composent leur garnison, on leur accordera, ce que l'on ne peut savoir que lorsqu'on leur enverra les ordres pour l'exécution de l'évacuation.

Il sera permis aux déserteurs de retourner à leurs corps; mais, en cas qu'ils ne le veuillent pas, on ne les prendra pas par force.

11° Aucun déserteur, de quelque nation qu'il soit, ne sera pris ni rendu.

Accordé.

12° Aucun officier, soldat et autres, de quelque caractère qu'ils puissent être de la part des ennemis, ne pourra se mêler dans les troupes des deux couronnes pour débaucher les soldats, cavaliers ou dragons

On passera, pour chaque bataillon, trois chariots gratis, de même trois chariots pour chaque régiment de cavalerie; le reste des chariots, les ennemis seront obligés de les payer, à la réserve des officiers généraux, à qui on les donnera aussi gratis.

13° Les chariots nécessaires seront fournis gratis, tant dans les endroits dont les garnisons sortiront, que partout ailleurs dans leurs marches jusqu'à Suse, autant qu'il en faudra pour le transport des effets des rois, les malades et les équipages des troupes et de ceux des officiers généraux.

Accordé, attendu que l'on ne comprendra pas les munitions et attirails militaires dans les effets du roi, sachant bien que l'on ne parle pas de munitions de guerre dans cet article, mais on l'a mis par précaution.

Accordé.

14° Il sera permis de laisser, de notre part, deux commissaires des guerres dans la place du Milanais ou Piemont qu'il plaira à M. le prince Eugène, tant pour prendre soin des malades qui seront restés dans les places, à qui il sera donné des routes pour s'en aller en France quand ils seront guéris, sur le même pied qu'elles auront été données aux troupes, que pour liquider toutes les dettes et les affaires qui n'auront pas été consommées tant en Lombardie qu'en Pie-

mont; moyennant quoi les commissaires, trésoriers et autres commis retenus dans Pavie, Alexandrie, Casal et Turin, pour régler les dettes et assister les prisonniers, auront permission de repasser en France après qu'ils auront remis auxdits deux commissaires, qui seront nommés par M. le prince de Vaudémont, le mémoire des affaires dont ils étaient chargés.

ARTILLERIE.

Quant aux canons des places, il a été répondu par le neuvième article; à l'égard de l'artillerie de campagne, l'on sait que le corps qui a été en Lombardie n'a jamais eu plus de vingt-quatre pièces de campagne; ainsi on leur permettra d'emmener le même nombre avec cinquante coups par pièce, mais point les mortiers.

15° Outre les pièces d'artillerie que chaque garnison peut amener avec soi, on pourra amener l'artillerie de campagne, qui consiste en trente pièces de canon de tout calibre et cinq mortiers, avec les munitions que l'on voudra porter à la suite.

On donnera pour l'artillerie trente chariots gratis; s'il en faut davantage, les ennemis les payeront.

16° Les chariots nécessaires pour ladite artillerie seront fournis gratis de la part des ennemis en cas de besoin.

Accordé.

17° Tous les officiers de l'artillerie et les gens qui la servent passeront à Suse, avec ladite artillerie, aux mêmes conditions que les troupes.

EFFETS.

Quant aux provisions de bouche qui appartiennent à la France, il sera permis de les vendre, n'étant pas possible de fournir les voitures pour le transport; on permettra aussi de laisser des commissaires pendant trois mois pour la vente et la liquidation desdits effets; les munitions resteront dans les places, hors celles qui sont données pour l'artillerie de campagne.

18° Pendant le terme de trois mois, à commencer du jour de la signature du traité, il nous sera permis de tirer tous les vivres et toutes les munitions de guerre qui sont dans les places et autres effets appartenant aux deux couronnes, pour les conduire à Gênes, Venise ou Suse, tant par eau que par terre, avec les passe-ports nécessaires pour leur sûreté, en payant les voitures qui seront fournies.

Accordé.

19° L'intendant, les commissaires des guerres, les généraux des vivres, directeurs des hôpitaux et des postes, ingenieurs, trésoriers, et généralement tous les employés dont il sera donné un état par l'intendant, pourront marcher avec les troupes ou séparément, en leur fournissant des passe-ports pour se rendre en sûreté jusqu'à Suse.

Accordé.

20° Les galiotes pourront être conduites à Venise pour en faire l'usage que l'on voudra; les officiers et matelots desdites galiotes suivront les troupes aux mêmes conditions qui sont spécifiées ci-dessus pour les troupes et les officiers.

La plupart des prisonniers étant en Piémont, l'on donnera dans quelques jours la reponse sur cet article.

21° Tous les prisonniers de guerre faits en Italie, de quelque caractere et de quelque nation qu'ils puissent être, nous seront remis de bonne foi et suivront les troupes, nous obligeant à rendre, dans le terme d'un mois, tous ceux qui sont en France et qui ne sont pas à portée d'être rendus sur-le-champ.

Le pain et l'avoine ne peuvent pas être donnés gratis, quand l'ennemi prétend de profiter des magasins qui sont dans les places; ainsi ils les doivent payer ou donner une certaine quantité de farine et de grains, dont on leur fournira chaque jour jusqu'aux frontieres de l'état de Milan. On accorde la marche de dix milles par jour, et la quatrieme de séjourner; quant aux chariots, l'on a répondu ci-dessus.

22° Le pain, le fourrage et le logement seront fournis gratis par les ennemis à toutes lesdites troupes, tant de cavalerie que d'infanterie, et aux équipages des officiers généraux des troupes, des vivres et de l'artillerie dans tous les lieux de passage dont il sera donné un état par l'intendant, et de quatre jours l'un, les troupes séjourneront, ne faisant au plus que dix milles d'Italie par jour.

On donnera gratis à M. et M^me^ la princesse de Vaudémont et aux généraux les chariots et fourrages pour leurs équipages, se fiant à leur parole, qu'ils ne demanderont que la pure necessité, et ils marcheront avec les troupes ou séparément, selon qu'il sera plus de leur commodité.

23° M. et M^me^ la princesse de Vaudemont et tous les officiers généraux, de quelque nation que ce puisse être, marcheront avec les troupes ou séparément, à leur choix, droit à Suse, par le plus court chemin, avec tous leurs carrosses, chaises, equipages, suite et domestiques; il leur sera fourni, sur le parti qu'ils prendront, les passe-ports et escortes convenables pour leur sûreté, le logement et le fourrage.

Accordé.

24° Il ne sera permis de retenir aucun officier, soldat, valet ou autre personne pour dette puisqu'on offre de laisser des commissaires pour liquider les dettes en toute équité.

On ne fait aucune difficulté de faire rendre les meubles à M. le prince de Vaudémont pourvu que les créanciers soient satisfaits

25° Quant aux dettes que M. le prince de Vaudemont peut avoir à Milan ou dans le Milanais, il y satisfera ou donnera des cautions valables pour la sûreté du payement dans le terme de trois mois, moyennant quoi mainlevée lui sera donnée de ses meubles et effets, et la liberté à ses domestiques de faire emballer lesdits meubles et de les envoyer, sur passe-ports, à Gênes aux dépens du prince; et, au cas que les créanciers ne veuillent pas se contenter des cautions proposées, M. le prince consent que lesdits meubles restent saisis jusqu'à ce que ses dettes soient payées en toute justice; il sera permis à don Carlos Semple et à La Gorge, deux de ses domestiques, comme à tout autre qu'il enverra pour faire les recherches des meubles et hardes à lui appartenant, qui auront pu être pris par des particuliers dans le désordre de l'évacuation de sa maison, de faire toutes les diligences nécessaires à cet effet; et, en ce cas, on contraindra par justice tous ceux qui se trouveront nantis de meubles ou de hardes de les restituer.

Accordé pour ce qui n'aura pas été pris ou dissipé au commencement.

26° La même chose sera accordée pour tous les meubles et hardes des domestiques de M. le prince de Vaudémont qui pourront se trouver dans le Milanais, auxquels il sera permis, pendant trois mois, de les retirer à Gênes ou à Suse; pour cet effet, lesdits domestiques pourront envoyer de leurs valets, ou y aller eux-mêmes, pour faire la recherche de leurs meubles ou hardes, auxquels il sera fourni des passeports valables pour trois mois, tant pour aller à Milan que pour les retirer à Gênes ou à Suse.

Accordé ce qui n'aura pas été confisqué ou pris auparavant.

27° Tous les officiers généraux et particuliers, de quelque nation qu'ils puissent être, qui pourront avoir laissé de leurs bagages dans les villes du Piémont ou du Milanais, pourront également les retirer à Gênes ou à Suse, sur des passe-ports qui leur seront donnés quand ils en demanderont.

On pourvoira à la sûreté de la marche, et, sur la subsistance, on a répondu par les articles précédents.

28° M. le prince Eugène pourvoira à la subsistance et à la sûreté de la marche des troupes et de tous les équipages jusqu'à Suse.

La chambre prétend que M. le prince de Vaudemont soit payé des gages ordinaires et extraordinaires, ainsi l'on ne sait d'où peut arriver cette prétention.

29° M. le prince de Vaudémont demande à l'état de Milan le payement de cinquante mille écus qui lui sont dus de ses appointements comme gouverneur général du Milanais, échus dès le mois de septembre 1706, avant que l'ennemi y soit entré.

C'est une discussion qui regarde l'état de Milan et le magistrat, et qui sera décidée en justice, auquel les ennemis n'ont plus de part.

30° Le même état de Milan payera aux entrepreneurs de l'artillerie, du pain de munition, fourrages, grains et autres, ce qui leur est dû, et de la manière qu'il est stipulé dans les assignations qui leur ont été données à cet effet par le magistrat et l'état de Milan.

Accordé, quant aux effets, sur le même pied de ce qui est dit aux points précédents.

31° Il sera donné un passe-port à don Juan de Herrera, grand chancelier, qui est à Plaisance, pour joindre les troupes avec son équipage et marcher avec elles ou séparément, comme il lui plaira, droit à Suse ou à Gênes, par le plus court chemin; il lui sera permis aussi de pouvoir retirer les effets qu'il peut avoir laissés dans Milan ou le Milanais.

La citadelle de Modène ayant capitulé, cet article cesse.

32° En rendant le Modénais, il sera permis de faire rendre compte par MM. de la consulte de Modène de ce qui est dû au roi jusqu'au jour de l'évacuation de la citadelle de Modène, et des billets faits payables à la fin de septembre dernier par ladite consulte pour la somme de vingt-deux mille livres, savoir : douze mille à M. de Chemerault, six mille à M. le chevalier de Luxembourg et quatre mille à M. d'Esclainvilliers.

Accordé, à la réserve que tous ceux qui voudront rester après trois mois auront besoin d'une nouvelle permission.

33° On laissera en pleine liberté, et sans pouvoir contraindre, tous officiers, soldats ou autres personnes et leurs familles, de quelque nation, caractère ou profession que ce puisse être, de suivre leurs troupes ou de rester en Italie dans leurs emplois ou métiers, avec la liberté d'emporter avec eux leurs effets ou de les vendre dans le temps de trois mois, sans inquiéter en aucune façon, ni sous aucun prétexte, ceux qui auront servi, en quelque qualité que ce soit, les deux couronnes, ou leur auront été attachés.

On consent que les ennemis peuvent envoyer, sur cet article, en France; pour cet effet, on donnera à M. de la Javeliere un passe-port a son retour de Mantoue; mais il est inutile que, de notre part, l'on envoie à Vienne, sachant que la réponse déjà donnée il n'y a rien à changer, savoir : que Crémone et Mantoue seront livres comme les autres places, n'étant pas au pouvoir des generaux des deux partis de faire une convention d'une pareille consequence, mais bien de traiter de l'évacuation des places bloquees ou attaquées. On attend M. de la Javeliere dans quatre ou cinq jours de retour de Mantoue, ensuite on lui donnera seize jours pour aller et revenir de France.

Répondu par l'article précédant.

Accordé deux officiers, savoir un maréchal de camp avec un colonel ou brigadier.

34e On rendra à M. le duc de Mantoue la partie du Montferrat qui lui appartient, ou, pour équivalent, Crémone et le Crémonais, avec la même neutralité que lui resteront Mantoue et ses états, dans lesquels sont compris le Bozolais et le Guastallais, et il lui sera libre de mettre telle garnison neutre qu'il lui plaira dans Mantoue et Crémone quand les troupes des deux couronnes en sortiront

35e On rendra aussi a M. le duc de la Mirandole la Mirandole et ses états.

36e Il sera donne des otages de part et d'autre jusqu'à l'entiere exécution du présent traite.

Lettre du roi a M. le prince de Vaudemont. Versailles, 20 février 1708.

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite de Mantoue le 15 de ce mois, qui m'a été remise par le sieur de la Javelière, avec le projet des conditions que vous aviez fait proposer au prince Eugène, sous lesquelles vous lui aviez offert d'évacuer les places de Lombardie et d'en retirer mes troupes et celles du roi mon petit-fils, pour les faire repasser en France. Les raisons qui m'ont déterminé à consentir d'entrer en négociation ne doivent pas vous laisser douter que je n'accepte toutes les conditions qui seront raisonnables, pourvu qu'il y ait une entière sûreté pour l'exécution, et que le prince

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2015, 1re partie, 5e section, n° 127

Eugène s'en rende garant, non-seulement pour tout ce qui regarde l'état de Milan et le Montferrat, mais même les états du duc de Savoie, et que je puisse être assuré que le dernier homme et le dernier cheval ou mulet arriveront à Suse sans que, sous quelque prétexte que ce puisse être, on puisse manquer à aucun des articles contenus dans le traité, qui sera signé par le duc de Savoie pour ce qui regarde ses états et par le prince Eugène, comme garant de l'un et de l'autre. C'est pour cela que j'ai jugé à propos de faire passer la Javelière à Milan et que je lui ai ordonné de demander au prince Eugène d'envoyer un exprès au duc de Savoie, chargé du projet du traité, pour lui faire signer et convenir en même temps, par des conditions particulières sous lesquelles les passages, en cas qu'il soit nécessaire d'établir des ponts, les subsistances, tant pour les vivres que pour les fourrages, avec les voitures nécessaires, seront fournis à toutes les troupes et à tous ceux qui voudront passer en France à leur suite. Vous ne devez point songer à l'évacuation d'aucune place, ni à les mettre en marche que le tout n'ait été signé et que le prince Eugène ne s'en soit rendu garant.

J'aurais bien voulu procurer au duc de Mantoue une neutralité qui me paraissait d'autant plus juste qu'il n'a point été mis au ban de l'empire et de le laisser au moins en possession de Mantoue et du Mantouan. J'ordonne au sieur de la Javelière de faire l'impossible pour engager le prince Eugène d'entrer dans quelque accommodement sur cet article. S'il ne peut rien obtenir pour les états du duc de Mantoue, et s'il n'y a pas moins de nécessité de remettre sa capitale aux ennemis que les autres places qui sont occupées par mes troupes, il doit au moins faire en sorte de lui procurer, ou à la duchesse de Mantoue, une portion de ses revenus, que j'estimerais devoir être au moins de deux cent mille livres. Il n'est pas juste que la duchesse de Mantoue demeure sans aucune subsistance. Le traitement que j'ai fait au duc de Modène doit servir d'exemple en cette occasion.

Je ne doute point que vous ne concertiez avec le duc de Mantoue

le lieu où la duchesse de Mantoue se retirera; s'il ne veut pas qu'elle l'aille trouver à Venise, elle pourrait revenir en France se mettre dans un couvent, soit à Lyon ou à Grenoble, en attendant la paix générale.

Vous devez aussi agir de concert avec le duc de Mantoue pour faire retirer tous ses meubles, équipages et effets de sa capitale et les faire passer à Venise ou partout ailleurs où il croira qu'ils pourront être en sûreté.

Je vous envoie les lettres que vous avez demandées pour l'abbé de Pomponne et le sieur de Gergy; vous les leur ferez remettre lorsque vous croirez qu'il sera temps d'informer le duc de Mantoue de la résolution que j'ai prise. Je ferai payer cent mille livres par quartier, à Venise et partout ailleurs que bon lui semblera, jusqu'à ce que par une paix générale il puisse entrer en possession de ses états.

Je vous ai réglé aussi six mille livres par mois pour vous mettre en état de subsister en France jusqu'à ce que les affaires du roi mon petit-fils le mettent en état de récompenser votre zèle et de reconnaître la fidélité avec laquelle vous l'avez servi, en vous donnant une récompense qui soit proportionnée à ce que vous abandonnez.

La Javelière est chargé d'un mémoire particulier de différentes questions qu'il m'a faites, qui sont contenues en partie dans les articles du traité projeté avec le prince Eugène; mes intentions vous seront connues encore plus particulièrement par les apostilles que j'y ai fait mettre.

Lorsque le traité sera signé, par lequel j'ai lieu de croire que vous procurerez une entière liberté aux officiers et soldats suisses qui étaient dans les places du Milanais quand elles ont été prises, et que le prince Eugène a renvoyés chez eux, vous leur ferez savoir que, s'ils veulent revenir joindre leurs régiments pour aller servir le roi d'Espagne ou pour me servir, je les ferai payer sur le même pied qu'ils l'ont été en conséquence de leur capitulation.

Je vous envoie un ordre en forme tel que vous me l'avez demandé, pour vous autoriser suffisamment à signer le traité avec le prince Eugène, aux conditions portées par le projet que vous m'avez en-

voyé; je mande au roi mon petit-fils les raisons qui m'y ont obligé, et de vous envoyer un acte qui approuve et ratifie tout ce que vous avez fait en conséquence. Et la présente, etc.

Pouvoir du roi à M. le prince de Vaudémont 26 février 1707.

Mon cousin, le projet de traité que vous m'avez envoyé par le sieur de la Javelière étant une suite de la négociation dans laquelle je vous avais mandé d'entrer avec le prince Eugène, et ne doutant point qu'il ne convienne des conditions portées par le mémoire que j'ai chargé de la Javelière de vous remettre, je vous ordonne en ce cas, tant en mon nom qu'en celui de mondit frère et petit-fils, en vertu du plein pouvoir qu'il m'a donné à cet effet, d'évacuer les places de l'étendue de votre gouvernement occupées par mes troupes et celles de mondit frère et petit-fils, savoir: le château de Milan, Valenza, Crémone et Sabionetta, comme aussi la ville et le marquisat de Finale, d'en retirer mesdites troupes et celles de mondit frère et petit-fils, d'amener les unes et les autres en France, et d'abandonner entièrement le Milanais et ledit marquisat de Finale, et pour vous autoriser d'autant plus dans l'exécution de ce que je viens de vous prescrire par la présente, je promets, en foi et parole de roi, d'agréer, approuver et ratifier, et de faire agréer, approuver et ratifier par mondit frère et petit-fils le roi d'Espagne, tout ce que vous aurez conclu, arrêté et signé avec ledit prince Eugène au nom de l'empereur. Et la présente, etc.

RÉPONSES DE SA MAJESTÉ.	ARTICLES SUR LESQUELS M. DE LA JAVELIÈRE PRENDRA LES ORDRES DU ROI[2].
Convenir du lieu où se retirera madame de Mantoue, d'une entière sûreté pour sa personne, ses meubles et équipages et ceux de M. de Mantoue; faire en sorte	Si le roi admet le traité proposé, c'est à sa majesté à résoudre sur l'article de M. de Mantoue qui en fait la difficulté.

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2015, 1re partie, 5e section, n° 130.

[2] *Idem*, n° 131.

d'obtenir pour elle une pension de cent cinquante mille livres ou deux cent mille livres.

Représenter que cette place a été prise de force, et qu'il n'est point coupable en rien; ne pas insister en cas de refus.

Demander au roi son intention sur la Mirandole, et sa décision.

M. de Senneterre travaille à ce traité, qui est à négocier uniquement avec M. de Savoie.

Il faut lui demander en même temps ce que l'on doit faire sur l'échange général des prisonniers faits pendant la guerre en Italie que les ennemis ne veulent échanger que tête pour tête.

Le ramener en France et lui faire reprendre le nom de Royal-Montferrat.

Demander à M. de Chamillart ce que deviendra le régiment des gardes de M. le duc de Mantoue.

Cela est déjà ordonné.

En cas d'acceptation, il faudra dire à M. de Chamillart d'envoyer les ordres nécessaires à Suse pour y recevoir les troupes avec des routes qui les conduisent dans les quartiers qui leur seront destinés, comme aussi pour disposer les étapes.

Bon, à condition que les commissaires Chibert, Dubignon et Bonneval feront les revues à l'arrivée en Dauphiné du jour que les étapes cesseront.

La même chose pour les troupes d'Espagne et pour la continuation de leur payement sur le même pied qu'elles étaient dans le Milanais, qui est celui sur lequel elles le sont actuellement

Laisser les Italiens en ce pays-là, en cas qu'ils y veuillent demeurer, les Espagnols et autres affectionnés au roi leur maître et à M. le prince de Vaudemont le suivront jusqu'à nouvel ordre.

Demander à M. de Chamillart une ville ou pourront rester les officiers de la secrétairerie de guerre de l'état de Milan et autres officiers, jusqu'à ce qu'on reçoive les ordres du roi d'Espagne sur leur destination.

Bon.

M. le chancelier de l'état de Milan, si le roi le permet, aura l'honneur de lui aller rendre ses devoirs.

Capituler de même pour Finale, en cas que l'on ne puisse en tirer un meilleur parti

Rendre compte au roi des termes où on en est avec M. le prince Eugène pour Finale et le marquisat, et des raisons qu'on a eues de le mettre en doute pour en pouvoir tirer quelque avantage en faveur de M. le duc de Mantoue, faisant voir d'ailleurs à sa majesté que si ses troupes passent en France sans comprendre

Finale dans la capitulation, il demeurera abandonné à ses propres forces, et il sera difficile d'en faire l'évacuation, à moins d'une grande disposition par mer, que les ennemis empêcheront facilement par terre ainsi il faut faire conclure le roi sur cet article.

Régler tout ce qui sera de la subsistance des troupes avec les Sacerdoty et Levy s'il est possible, sinon en convenir avec un commissaire de M. de Savoie; signer le traité, le faire ratifier par son altesse royale, et ensuite par le prince Eugene, qui demeurera garant de tout.

Comme M. le duc de Savoie ne veut point donner le fourrage gratis aux troupes sur ses états, il faut que le roi en fasse traiter avec ce prince par l'intendant du Dauphiné, qui en fera les pavements.

Le roi enverra ses ordres à MM. l'abbé de Pomponne et de Gergy; en attendant M. de la Javelière doit convenir, en passant à Milan, de ce qui regarde madame de Mantoue, ses meubles et équipages.

En cas d'acceptation du susdit traité, M. le prince de Vaudémont demande la volonté de sa majesté sur la conduite qu'il doit tenir avec M. de Mantoue, ce qui paraît lui devoir passer par les ministres qui sont à Venise auprès de ce duc, qui sont MM. de Pomponne et de Gergy, le secret des ordres de sa majesté sur cette matière ne leur ayant pas été communiqué

La capitulation doit avoir son exécution sur cet article comme sur les autres.

Demander au roi ce que l'on doit faire en cas que le prince Eugène exclue la garnison du château de Milan du présent traité, en ayant averti MM. de Saint-Pater et de la Javelière si ladite garnison tirait sur la ville comme elle a fait.

Les faire revenir comme troupes réglées, si elles veulent repasser en France.

L'intention du roi sur les quatre compagnies des gardes de M. le prince de Vaudémont qui font deux escadrons.

Les vendre, et faire repasser les officiers et matelots en Provence.

Demander ce que le roi veut qu'on fasse des galiotes, des officiers et des matelots.

NOTA. Les officiers et soldats suisses retourneront chez eux.

Fait à Versailles, le 16 février 1707.

M. de la Javelière, chargé des ordres du roi, fut de retour

à Milan le 6 mars. Il obtint de M. le prince Eugène une partie de ses demandes, principalement le renvoi de tous les prisonniers, tant Français qu'Espagnols et Suisses, en échange de ceux des troupes de l'empereur qui avaient été envoyés en France; mais il ne put rien obtenir pour le duc de Mantoue, qu'une promesse d'engager sa majesté impériale à lui donner une pension de cent mille livres; cela n'arrêta point la conclusion du traité, qui fut signé le 13 par MM. de Saint-Pater et de la Javelière, d'une part, et par les comtes de Schlick et de Thaun, de l'autre. Le siége du château de Milan, qui continuait à faire une vigoureuse défense, cessa dès la veille. Le traité fut ratifié le 14 par le prince Eugène comme garant, le 15 par le prince de Vaudémont, et le 16 par le duc de Savoie, aussi comme garant.

Peu de jours après on constata l'état des troupes, tant françaises qu'espagnoles, qui étaient en Lombardie et qui se montaient à quarante-neuf bataillons et cinquante escadrons. On régla en même temps les routes qu'elles auraient à tenir pour se rendre à Suse; et, en conséquence, la garnison de Milan évacua le château le 20 mars; les autres troupes se mirent successivement en marche, et les dernières arrivèrent à Suse le 28 et le 29 du mois d'avril; là, elles se séparèrent pour aller prendre des quartiers sur la frontière, et faire corps avec celles que monseigneur le duc d'Orléans y avait déjà ramenées. M. de Medavi continua d'être employé à l'armée, et M. le prince de Vaudémont se rendit à la cour, où se firent les dispositions pour la destination des troupes espagnoles. Les impériaux prirent possession du Milanais et des états du duc de Mantoue. Le duc de Savoie répandit ses troupes tant dans le Piémont que dans l'Alexandrin et la Lumeline, qui lui furent cédés par l'empereur.

TROISIEME PARTIE.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

Depuis cinq années la France, en guerre avec presque toutes les puissances de l'Europe, avait eu alternativement des succès et des revers. Il en était de même de la Flandre et de la plus grande partie du Brabant : on y avait soutenu, pendant la campagne précédente, une défensive active. Mais il en était autrement en Espagne : la levée du siége de Gibraltar, la perte de Barcelone et de plusieurs autres places, la défection entière de la Catalogne et d'une partie du royaume de Valence mettaient les affaires du petit-fils de Louis XIV dans la situation la plus critique. Du côté du Rhin, la prise de Landau, de Drusenheim et de Haguenau donnait à l'empereur une partie de l'Alsace. On n'avait pas été plus heureux dans les négociations ; les propositions de paix que le roi avait fait faire aux alliés avaient été rejetées avec hauteur ; il fallut renoncer à toute espérance de conciliation, et faire non-seulement de nouveaux efforts pour ne point laisser prendre à tant d'ennemis décidés pour la guerre la supériorité de tous les côtés, mais il était aussi de la plus grande importance de les prévenir en campagne, surtout en Alsace, où, maîtres des lignes de la Moder, l'entrée du reste de la province leur était ouverte.

Dès le mois d'octobre de l'année précédente, le roi avait ordonné la levée de vingt-sept mille hommes de milices, pour

contribuer, avec les recrues ordinaires, au complétement de ses troupes, principalement de celles qui étaient employées dans ses armées d'Espagne et d'Italie. Ces milices furent conduites, à la fin du mois de décembre, sur les frontières. Il y eut en même temps une augmentation de cinq hommes dans chacune des compagnies d'infanterie, et on créa trente nouveaux régiments, dont vingt-cinq d'un bataillon, et cinq de deux. Les princes et les gentilshommes se chargèrent de les lever à leurs frais.

On travailla pendant l'hiver avec la plus grande activité à mettre ces troupes sur pied et à faire des préparatifs immenses, mais nécessaires, pour être en état d'ouvrir de bonne heure la campagne. Partout on devait être sur l'offensive. Il fallait, en Espagne, réparer non-seulement les pertes qu'on avait éprouvées par le sort des armes, mais aussi conquérir deux provinces que l'infidélité des peuples avait livrées à l'ennemi de leur légitime souverain. En Italie, le roi voulait qu'on attaquât les quartiers que les impériaux avaient pris dans le Brescian, et que l'on mît le siége devant Turin. On devait, en Flandre, chercher, à quelque prix que ce fût, à combattre l'armée des alliés; et, sur le Rhin, la campagne ne pouvait s'ouvrir que par une action, pour faire abandonner aux ennemis les lignes de la Moder, et dégager le Fort-Louis qu'ils tenaient bloqué.

Huit armées, comme on l'a déjà vu au commencement du mémoire sur la campagne de Flandre, furent destinées à ces grandes opérations :

Celle de la Catalogne, sous les ordres de M. le maréchal de Tessé;

Celle du Roussillon, sous ceux de M. le duc de Noailles;

Celle de Portugal, sous le commandement de M. le duc de

Berwick, qui fut élevé, le 15 du mois de février, à la dignité de maréchal de France;

Celle de Lombardie, commandée par M. le duc de Vendôme;

Celle du Piemont, par M. le duc de la Feuillade.

M. le maréchal de Villeroy fut destiné à commander celle de Flandre, sous les ordres de l'électeur de Bavière;

M. le maréchal de Marcin celle de la Moselle;

M. le maréchal de Villars celle du Rhin, dont les opérations font la matière de ce mémoire.

On doit se rappeler que, des deux armées nombreuses qui avaient agi la campagne précédente sur la Moselle et sur le Rhin, il ne resta sur ces deux frontières et dans les provinces les plus voisines, telles que la Lorraine et la Franche-Comté, que cinquante-huit bataillons de campagne et cent dix escadrons. Le reste était rentré dans l'intérieur du royaume. L'armée des ennemis, au contraire, était restée entière, tant à la droite qu'à la gauche du Rhin, d'un côté, depuis les environs de Rastadt et la ligne de Bühl jusqu'au Mein; de l'autre, depuis la Moder jusqu'à la Moselle. Des cent quinze bataillons et cent quarante-huit escadrons dont elle avait été composée, dix bataillons seulement et vingt-quatre escadrons des troupes de Brandebourg s'en étaient séparés pour retourner dans leur pays; six bataillons et autant d'escadrons avaient passé en Italie, et quelques régiments en Bavière; mais ces troupes avaient été remplacées par celles de Hanovre et de Hesse, soldées par l'Angleterre et la Hollande, lesquelles avaient pris leurs quartiers sur la basse Moselle et dans le Hundsrück. C'est ce que M. le maréchal de Villars fit observer à la cour pour lui faire connaître quelle était la supériorité des ennemis. Le 1er du mois de janvier 1706, il présenta au roi les états de leurs troupes,

et remit à sa majesté un mémoire pour expliquer ses vues sur les opérations de la campagne suivante. En son absence, M. de Cheyladet, lieutenant général, commandait en Alsace.

Mémoire de M. le maréchal de Villars, du 1er janvier 1706, sur les opérations de la campagne[1].

Il est assez établi que la frontière du royaume la plus dangereuse, et dont la conservation est la plus importante, est celle qui s'étend depuis la Moselle jusqu'au Rhin. Les ennemis, convaincus de cette vérité, ont abandonné leurs plus pressants périls et leurs premiers intérêts pour l'attaquer. Toutes les raisons de guerre et de politique voulaient qu'après la dernière bataille d'Höchstett, se contentant de voir les restes de nos armées abandonner l'empire et repasser le Rhin, ils songeassent uniquement à défendre cette rivière, et que, se servant du Danube, ils portassent assez de troupes en Hongrie pour éteindre un feu qui, caché sous la cendre, ne s'est allumé tout d'un coup et avec violence que par l'entrée de nos armées en Allemagne. Les apparences voulaient que leur retraite seule abattît le courage des révoltés; et, si la crainte qu'elle devait leur donner avait été fortifiée par la marche des vingt bataillons qui pouvaient descendre d'Ulm à Bude en dix jours, avec quelque cavalerie qui aurait suivi par terre, les ennemis dégageaient plusieurs places bloquées par les rebelles, avec la Transylvanie, et, sans doute, cette révolte, qui, grâce à Dieu, se soutient encore et fait notre plus importante diversion, eût été pour lors facilement dissipée.

Ces mêmes troupes pouvaient encore, par une marche très-courte, se rendre des environs d'Eszek en Italie. Elles auraient entraîné avec elles un corps de Hongrois considérable, qui eût été, en même temps, un gage de fidélité de ceux qui restaient dans le pays.

J'avoue que je fus surpris, dans le Languedoc où j'étais, quand je vis ces principales vues sacrifiées au dessein de reprendre Landau pour attaquer le royaume.

Si les ennemis ont, dis-je, abandonné ces premiers intérêts de

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1948, n° 1er.

l'empereur pour nous attaquer, ne suivons pas cet exemple, et n'oublions pas de défendre nos anciennes barrières pour être uniquement occupés de conserver des états qui ne sont pas ceux de la monarchie.

Les ordres de sa majesté, heureusement suivis, ont garanti les places de Thionville et Sarre-Louis avec des forces constamment très-inférieures à celles qui les menaçaient. Trèves, ce magasin de nos ennemis, est au pouvoir du roi. Hombourg, Bitche, couvrent la Sarre, mais Phaltzbourg est exposé. Cette place perdue remettrait les ennemis en Lorraine et couperait tout le commerce des Évêchés par l'Alsace. Ne nous trompons point sur leurs forces; je crois les avoir plus exactement démêlées qu'elles ne l'avaient été jusqu'à présent, et, pour peu qu'on fût porté à penser que, pour rendre plus plausibles les partis que j'ai été obligé de prendre sur la fin de la campagne, j'augmente leurs troupes, il faut tâcher de s'en éclaircir mieux.

Les troupes de Brandebourg, consistant en dix bataillons et vingt-quatre escadrons, sont retournées dans les états les plus reculés de l'électeur, leur maître. Il a marché six escadrons et autant de bataillons en Italie, et, en dernier lieu, quelques troupes, dont je ne sais pas le nombre, en Bavière; mais toutes celles de Hanovre et de Hesse, à la solde d'Angleterre et de Hollande, quand l'armée des ennemis s'est séparée en Flandre, ont passé la Moselle et le Rhin, et sont actuellement dans le Hundsrück, le Westerwald et autour de Francfort. Je ne vois pas qu'un pareil nombre de nos troupes ait marché de Flandre. Cependant il est d'une nécessité indispensable de faire suivre des corps qui se placent à peu près à hauteur de ceux des ennemis. J'ai assez fait voir et très-clairement expliqué que l'armée du roi, en Flandre, était plus nombreuse que celle des ennemis, surtout en infanterie. Il faut donc que, quand les troupes de Hesse et de Hanovre passent la Moselle et le Rhin, un nombre à peu près égal marche de Flandre vers le Luxembourg, et d'autant plus qu'il est parti douze escadrons et six bataillons des meilleurs de l'armée d'Allemagne.

Les troupes que les ennemis envoient en Bavière ne peuvent y être retenues que pour le quartier d'hiver. Ce qui est donc le plus important, c'est de ne se pas tromper sur les forces des ennemis actuellement sur le Rhin. On peut déduire, des états que je joins au présent mémoire, les troupes de Brandebourg retournées dans leur pays, celles qui ont marché en Italie, et celles qui vont actuellement en Bavière.

Tout cela est plus que remplacé par les troupes de Hesse et de Hanovre venues de Hollande, et dont la marche, comme je l'ai déjà dit, a dû être, pour ainsi dire, côtoyée par un pareil nombre, au moins, de Flandre. Je dis au moins, puisque l'armée d'Alsace, déjà inférieure à celle du prince de Bade, est encore affaiblie par ce qui marche en Roussillon et en Savoie.

Il est bien difficile que l'on ait assez de forces en Alsace pour attaquer le camp des ennemis retranché entre Haguenau et Bischweiler; mais, pour soutenir Phaltzbourg, il faut qu'elles soient égales à celles des ennemis; et, si le roi voulait attaquer Fribourg, il faudrait sept ou huit mille hommes de plus.

Par un pareil dessein, ou ils quitteraient le blocus du Fort-Louis, et en remettraient le siége jusqu'à ce qu'ils eussent tâché de secourir Fribourg, ou ils feraient le siége du Fort-Louis pendant que l'on ferait celui de Fribourg; et je ne mets aucune comparaison entre l'importance de ces deux places, puisque le Fort-Louis, masqué comme il l'est, depuis le commencement de la guerre, par le fort que les ennemis ont devant, est assurément inutile, les ennemis étant maîtres du cours du Rhin, de leur côté, par le bras qui se joint à la rivière de Stollhofen, et Fribourg donne une porte dans l'empire que l'on devait songer à s'ouvrir depuis le commencement de la guerre.

Si nous avions besoin des exemples des ennemis pour nous en faire connaître l'utilité, nous trouverions qu'ils ont sacrifié le dessein d'étouffer infailliblement la révolte de Hongrie, à celui de se redonner Landau. Quelle utilité ne devions-nous pas attendre de Fribourg quand les armées du roi étaient dans l'empire? Quels

avantages n'en retirerions-nous pas présentement que les Bavarois, dénués de toute protection, ont cependant l'audace de se révolter contre leurs tyrans? N'est-il pas clair que de n'avoir plus aucune place qui ouvre l'empire est la plus grande raison de l'autorité que prend l'empereur d'établir des quartiers d'hiver partout, sans aucun consentement de l'empire. J'étais à Deux-Ponts, en dernier lieu, quand les troupes de Hanovre et de Hesse sont entrées dans les terres du Hundsrück, du Westerwald, et chez les comtes de l'empire qui sont autour de Mayence et Francfort, sur les simples ordres de milord Marlborough, les commandants desdites troupes disant seulement que ce milord savait bien les intentions de l'empereur. Peut-on compter que la soumission indigne de tous ces petits états, qui souffrent sans oser même porter une plainte à la diète, n'ait pas pour première cause de ne pouvoir être soutenus. M. de Turenne disait toujours qu'il fallait donner dix batailles pour soutenir Philipsbourg: et Fribourg pouvait être aussi important.

Je soutiens donc que, si l'on veut placer vers le Rhin des troupes suffisantes, rien n'est plus considérable que la conquête de Fribourg. Il faudrait, pour cela, avoir une armée plus nombreuse que les ennemis, et paraître déterminés, et l'être en effet, à leur donner une bataille, s'ils veulent en tenter le secours.

Mais, pour soutenir Phaltzbourg, il faut des forces à peu près égales à celles des ennemis, et les empêcher de se placer vers Saverne, pour attaquer Phaltzbourg derrière eux. Je ne crois pas qu'ils puissent y songer sans avoir auparavant pris le Fort-Louis, dont le secours devant être regardé comme impossible, ma pensée serait de faire le siége de Fribourg pendant qu'ils feraient celui du Fort-Louis, et, pour cela, je voudrais seulement sept ou huit mille hommes plus que les ennemis, et j'espère trouver à cette entreprise plus de facilité que l'on ne l'a voulu penser ci-devant.

Si l'ennemi quitte le blocus ou le siége du Fort-Louis pour secourir Fribourg, il faut le combattre. S'ils me laissent faire le siége tranquillement, j'espère que j'aurai aussitôt pris le fort Saint-Pierre et

le fort de l'Aigle, que les ennemis l'ouvrage à corne du Fort-Louis. Après cela la ville ne me tiendra pas longtemps. Pour le château, il est excellent; mais, si je prends la ville, il faut bien que le château capitule, puisque, ayant le fort de Saint-Pierre, le fort de l'Aigle et la ville, le château ne peut contenir la garnison.

Voilà ce que je puis penser sur le siége de Fribourg; mais il n'y aurait pas un moment à perdre pour faire avancer les troupes qui devraient y être employées, et lesquelles ne peuvent être tirées que de Flandre. On pourrait trouver des fourrages dans le Brisgau, et il faudrait laisser, ou dans Strasbourg ou derrière la Bruche, trois à quatre mille chevaux, lesquels m'auraient plus tôt joint que les ennemis ne pourraient être à portée de me venir combattre, puisqu'il faut que leur armée marche par Offenbourg.

Si l'on veut seulement sauver Phaltzbourg, il faut être aussi fort que les ennemis et se mettre au delà de la Zorn, vers Hochfelden, consommer tous les fourrages qui sont entre la Moder et la Sarre. Si l'ennemi veut gagner Saverne, le combattre. C'est un terrain à peu près égal partout, où l'habileté consiste à prendre ses avantages dans le moment de l'action pour placer ses ailes; mais il n'y a aucun avantage de poste à se donner et dans lequel l'armée qui veut combattre ne puisse attaquer son ennemi.

Le résultat de tout ce discours est qu'il est très-difficile d'attaquer le camp des ennemis retranché entre Haguenau et Bischweiler. Ce ne sont point des lignes, c'est un camp retranché. On peut attaquer Fribourg pendant que l'ennemi est attaché au blocus ou au siége du Fort-Louis. Il faut pour cela être supérieur de sept à huit mille hommes, puisque l'on doit laisser de bonnes garnisons dans Sarre-Louis, Phaltzbourg et Strasbourg. Celles de ces deux dernières places pourraient, cependant, fortifier l'armée qui attaquerait Fribourg avant que celle des ennemis fût à portée de la combattre. Il faudrait aussi laisser trois ou quatre mille chevaux, comme je l'ai déjà dit, dans Strasbourg ou derrière la Bruche, lesquels pourraient rejoindre assez à temps.

Pour soutenir Phaltzbourg, il faut des forces égales à celles des ennemis, et les avoir de bonne heure.

On doit faire de sérieuses réflexions sur celles des ennemis: compter que l'armée du roi est affaiblie de ce que l'on vient d'envoyer en Roussillon et en Savoie; qu'elle était déjà très-inférieure à celle des ennemis. Je ne compte pas l'éloignement des compagnies de grenadiers, parce que j'espère qu'elles auront rejoint les corps avant qu'il soit question d'action. Il faut encore songer, comme je l'ai déja dit, que toutes les troupes de Hanovre et de Hesse sont derrière celles dont l'état est ci-joint; qu'il n'y a rien marché de Flandre pour côtoyer lesdites troupes; qu'il est d'une très-grande conséquence de soutenir Phaltzbourg; que l'ennemi, pour en faire le siége, n'a d'autre parti à prendre que de marcher en force vers la Zorn, et tâcher d'occuper Saverne, pour faire ensuite attaquer Phaltzbourg derrière lui; que, pour rompre ce dessein, il faut que l'armée du roi empêche l'ennemi d'occuper Saverne, ou tâche de le combattre avant qu'il y soit établi; ou, si l'ennemi, par sa diligence, s'y était placé de manière qu'il fût difficile de le déposter, se mettre vers Hochfelden et l'empêcher de faire venir ses convois par le pied des montagnes; mais le plus sûr est de le combattre quand il voudra marcher à Saverne.

Si je pouvais espérer que l'on eût assez de troupes, et d'assez bonne heure, pour attaquer Fribourg pendant que l'ennemi est occupé du blocus ou le sera du siége du Fort-Louis, rien ne serait si important; mais il est difficile de s'en flatter. Il faut du moins songer à ne pas laisser Phaltzbourg exposé; et, pour le conserver, si les ennemis veulent l'attaquer, il n'y a qu'une bataille qui puisse le soutenir. On me dira que les suites en seraient dangereuses pour l'état. Je les tiens aussi dangereuses pour les ennemis, puisque si, étant heureux, ils pouvaient prendre Phaltzbourg, étant malheureux ils perdraient infailliblement Fribourg, et nous laisseraient un chemin ouvert dans l'empire; mais enfin il faut toujours mieux hasarder un combat que de laisser perdre Phaltzbourg.

Je dois ajouter au présent mémoire que j'apprends, par mes dernières lettres d'Alsace, que les ennemis font beaucoup de nouvelles fortifications à Drusenheim, l'augmentant d'un ouvrage à corne, de plusieurs lunettes et d'une double contrescarpe, ce qui marquerait un dessein de s'en tenir au blocus du Fort-Louis, et, suivant la supériorité dont ils croiraient être, entreprendre peut-être de marcher à Phaltzbourg, sans avoir auparavant pris le Fort-Louis; mais, tant que l'on voit toutes les troupes de Hesse et de Hanovre avoir leurs quartiers entre la Moselle et le Rhin, derrière celles qui composaient, la dernière campagne, l'armée des ennemis, l'on doit craindre qu'ils ne veuillent faire leur principal effort sur Phaltzbourg, par l'extrême conséquence dont serait la perte d'une telle place, laquelle, comme je l'ai déjà dit, ne peut être soutenue que par être en état de donner un combat dès qu'ils voudront y marcher.

M. le maréchal de Villars étant alors à la cour, on ne trouve point de correspondance par écrit avec ce général qui fasse connaître quel fut le plan que le roi adopta; mais on voit, par les dispositions qu'eut ordre de faire M. de Cheyladet, que sa majesté préféra aux projets proposés par M. le maréchal de Villars celui de chasser les ennemis de l'Alsace, et qu'elle résolut, pour assurer le succès de cette entreprise, de faire passer de Flandre dans cette province un renfort de troupes au moment où elle devrait avoir lieu.

Les principaux objets dont M. de Cheyladet eut à s'occuper jusqu'à ce moment furent de former de grands magasins à Strasbourg, de pourvoir à la sûreté de la marche des convois qui devaient arriver de Metz et de la Lorraine dans cette place, et de veiller à la conservation des postes qui pouvaient contenir les ennemis derrière les lignes de la Lauter et les empêcher de faire des courses dans le pays situé à la rive droite de cette rivière.

Saverne, Lichtenberg et la Petite-Pierre, qu'on occupait, étaient les seuls postes où l'on pût tenir des troupes en sûreté; cependant la citadelle de Saverne ayant éprouvé une dégradation considerable, par l'éboulement des terres, n'était point en défense; on y travaillait; mais M. de Streiff, qui y commandait, manda à la cour que tous les travaux qu'on y ferait seraient inutiles et ne retarderaient pas d'un jour la prise de ce poste, s'il était attaqué. Il proposa, en conséquence, de fortifier le château de Bar, dont il regardait la situation comme tellement avantageuse qu'elle le mettait à l'abri d'un siége [1]. Suivant le sentiment de M. de Streiff, en occupant ce poste, qu'on pouvait garder avec cinquante hommes, et qui cependant, en cas de besoin, était en état d'en contenir six cents, les ennemis ne pouvaient qu'avec beaucoup de difficultés attaquer Saverne et s'y fortifier, parce qu'on serait maître de la montagne ainsi que de la communication avec Phaltzbourg et Dabo. Il prétendit aussi que, ce poste découvrant toute la plaine jusqu'à Strasbourg, on verrait tous les mouvements des ennemis, et on serait en état de les incommoder par des partis. La cour, quoique persuadée que le château de Bar était trop éloigné de Saverne pour pouvoir concourir à la sûreté de cette ville et de la communication, donna des ordres pour qu'on y travaillât et qu'on le mît en état de recevoir une garnison; quant à Saverne, elle jugea, ainsi que M. de Streiff, qu'il n'était pas possible, pendant la guerre, d'en faire une place, et elle se borna à faire mettre la citadelle à l'abri d'un coup de main.

La Petite-Pierre, quoique dominée par des montagnes, qui

[1] Le château de Bar, sur la Zorn, au-dessus de Saverne, dont il était éloigné d'une demi-lieue, était situé sur un rocher escarpé de trente toises d'élevation, au-dessus duquel était un autre rocher surmonté d'un donjon qu'on pouvait regarder comme un poste inattaquable.

en étaient voisines, méritait plus d'attention : ses approches étaient très-difficiles ainsi que le siége, par les embarras pour les transports. Ce poste fermait les gorges de Phaltzbourg, de Neuwiller, de Lichtenberg et de Bouquenom, assurait les derrières et donnait le temps de se porter où le besoin pouvait l'exiger; une garnison de cinq cents hommes, conduite par de bons partisans, était en état de harceler, chaque jour, une armée ennemie qui aurait cherché à s'en approcher, et pouvait l'embarrasser dans sa retraite. C'est le compte que M. de Streiff rendit de la nature de ce poste, qui était, comme Saverne, sous son commandement. Il manda à peu près les mêmes choses sur le château de Lichtenberg, situé sur un rocher inaccessible; mais il représenta la nécessité de faire un ouvrage sur une montagne qui le dominait, afin d'empêcher qu'on n'y plaçât du canon pour le battre, et exposa l'utilité dont il serait de fermer par un retranchement le village qui était au pied du château, et dans lequel on pouvait mettre trois à quatre cents chevaux pour inquiéter les derrières et les convois des ennemis.

Comme un détachement de leurs troupes occupait la petite ville de Neuwiller, située dans la montagne, à deux lieues d'Ingweiler, entre cette ville et Saverne, et que ce poste leur donnait la facilité de faire passer des partis sur le haut de la Sarre, M. de Cheyladet y envoya deux compagnies de grenadiers de la garnison de Saverne, qui les en chassèrent; et quelques jours après il fit occuper ce poste par quatre cents hommes d'infanterie et quatre-vingts hussards. La ville était fermée d'une muraille, et dans l'abbaye était un réduit qui pouvait contenir deux bataillons et trois cents chevaux.

L'occupation de ce poste contribua à couvrir la marche des convois qui venaient de Metz en Alsace, par Phaltzbourg et Sa-

verne; mais de Saverne à Strasbourg il fallut leur donner de fortes escortes; cependant ils arrivèrent tous à leur destination sans être attaqués. A l'égard de ceux qui de la Lorraine devaient passer à Strasbourg, ils prirent le chemin de Sainte-Marie-aux-Mines.

En assurant ainsi l'arrivée des approvisionnements, desquels dépendait la subsistance de l'armée pendant la campagne, M. de Cheyladet s'occupa aussi des moyens de fermer aux ennemis les passages par lesquels ils pouvaient pénétrer dans la haute Alsace. La Bruche était la seule rivière qui présentât une ligne de défense depuis la montagne jusqu'au Rhin. Il chargea MM. de Broglie et de la Vrillière d'aller reconnaître le pays et d'examiner si on pouvait prendre sur cette rivière une position capable de remplir l'objet. On rapportera au rang des pièces le compte que M. de Broglie rendit de sa reconnaissance, d'après laquelle il jugea qu'en se plaçant à la rive gauche de la rivière, la droite à Achenheim, la gauche à Sultz, on en rendrait le passage impraticable aux ennemis.

Il était d'autant plus important de s'assurer d'une position qui fût en effet capable d'arrêter leurs progrès en Alsace, que, suivant les nouvelles qu'on eut de leurs projets, ils devaient, après avoir fait le siége du Fort-Louis, chercher à pénétrer jusqu'à Schlestadt. Les mêmes avis annoncèrent qu'en attendant le moment d'entrer en action ils augmentaient les retranchements de Bischweiler par trois nouvelles redoutes, qu'ils construisaient sur les hauteurs qui touchaient aux inondations; que, d'un autre côté, devant le Fort-Louis, ils élevaient une ligne de circonvallation, depuis la tête de leur pont sur le Rhin, placé à Stattmatten jusqu'à Reschwoog; et on sut qu'ils formaient des magasins considérables à Coblentz, Philipsbourg, Haguenau et Bischweiler.

Successivement on eut d'autres avis, mais la plupart contradictoires, sur les desseins des puissances alliées contre la France : les uns annoncèrent que le duc de Marlborough devait agir de nouveau sur la Moselle pour commencer la campagne par le siége de Sarre-Louis ; qu'en conséquence les Hollandais avaient fait remonter le Rhin jusqu'à Coblentz à cinquante pièces de gros canon, des mortiers et beaucoup de munitions ; d'autres assuraient qu'il ne se faisait aucun préparatif, ni sur la Moselle, ni sur la Sarre, et que le prince de Bade, malgré les cabales de ses ennemis, qui tendaient à lui faire ôter le commandement de l'armée du Rhin, avait ordre de faire une entreprise importante. Suivant d'autres nouvelles, on pouvait croire que les projets de l'empereur et de ses alliés n'étaient point encore arrêtés, et que leur objet principal, avant de rien régler pour la Flandre et le Rhin, était de renforcer l'armée du prince Eugène en Italie pour secourir le duc de Savoie, auquel il ne restait que sa capitale menacée d'un siége, et que déjà on y faisait marcher, du Rhin et de la Bavière, quatorze bataillons et un régiment de cavalerie à la solde des Hollandais.

Le roi, sans avoir égard à des nouvelles aussi peu relatives les unes aux autres, et dont il était difficile de démêler le vrai, régla, dans les premiers jours du mois de mars, que son armée du Rhin serait composée de cinquante-huit bataillons et cent dix escadrons qui étaient en Alsace, en Franche-Comté, dans la Lorraine et dans les Évêchés, et qu'on y joindrait douze bataillons de nouvelle levée. Sa majesté fit dès lors expédier les routes pour faire rendre toutes ces troupes dans les environs de Strasbourg, afin de mettre M. le maréchal de Villars en état d'ouvrir la campagne de bonne heure et de la commencer par l'attaque des lignes de la Moder.

M. le maréchal de Villars, à qui ces dispositions furent communiquées, fit, par sa lettre du 14 à M. de Chamillart, quelques représentations tendant à faire connaître que non-seulement le nombre des troupes qui lui étaient destinées n'était pas assez considérable pour l'entreprise dont il était chargé, mais aussi qu'elles ne seraient pas assemblées assez tôt; qu'il ne pouvait espérer de réussir que par la diligence et la surprise; que pour surprendre les ennemis il fallait partir de fort près, et qu'il ne pouvait partir de près qu'avec les troupes qui étaient à Strasbourg, Molsheim, Saverne et Phaltzbourg. Il représenta aussi que, loin de renforcer l'armée du Rhin, lorsqu'à la fin de la campagne précédente on avait vu les troupes de Hesse et de Hanovre descendre sur ce fleuve pour remplacer les Prussiens à l'armée impériale, on avait fait marcher du Rhin en Flandre onze escadrons des troupes d'Espagne, et d'autres régiments en Savoie et dans le Roussillon. Il travailla cependant à un projet d'attaque auquel il devait, de concert avec M. de Cheyladet, donner la dernière main à son arrivée à Saverne. Il se proposait de s'y rendre dans les derniers jours du mois de mars; mais on lui fit observer que, s'il paraissait sur la frontière avant que les troupes fussent assemblées, il donnerait aux ennemis l'éveil et le temps de se préparer à le recevoir : il différa son départ.

Pendant le séjour qu'il fit à la cour, on fut informé que l'empereur et ses alliés avaient résolu de faire passer en Italie un corps de quatorze mille hommes de troupes soldées par la Hollande, dont six mille Palatins, quatre mille tant de Lunebourg que d'autres princes de l'empire, et quatre mille de Saxe-Gotha; que les trois ou quatre mille Saxons qui étaient à Haguenau avaient reçu ordre de retourner dans leur pays pour aller au secours du roi Auguste, dont le parti venait d'é-

prouver en Lithuanie les plus grands malheurs [1]; que, pour remplacer ces troupes sur le Rhin, l'empereur sollicitait la reine d'Angleterre d'y envoyer dix-huit mille hommes, et que, s'il obtenait ce secours, on ferait le siége de Phaltzbourg pour s'ouvrir la Lorraine, ou que l'on formerait une entreprise considérable en Alsace; que c'était dans cette vue, et non pour agir sur la Moselle, que l'artillerie de Hollande arrivée à Coblentz y restait en dépôt, tandis que les munitions de guerre continuaient à remonter le Rhin pour arriver à Mayence, Philipsbourg et Drusenheim; mais que, si la reine d'Angleterre se refusait à la demande de l'empereur, l'armée du Rhin resterait sur la défensive, et qu'on serait, avec d'autant plus de raison, forcé de prendre ce parti, que la désertion et les maladies avaient réduit les troupes à moitié; qu'elles n'avaient encore reçu ni recrues ni remontes, et que toutes celles qui se faisaient en Allemagne étaient envoyées de préférence en Italie et en Hongrie, dont les rebelles avaient rompu toute négociation.

Il parut, par les nouvelles que l'on eut de l'autre côté du Rhin, que le prince de Bade, dont le quartier général était encore à Rastadt, ayant déjà quelque soupçon du projet formé à la cour sur les lignes de la Moder, avait résolu de les soutenir à quelque prix que ce fût; qu'il avait mandé au comte de Frise, qui commandait les quartiers à la gauche du Rhin, d'assembler, dans le camp retranché entre Haguenau et Bischweiler, dès qu'il serait informé de quelques mouvements en Alsace, toute l'infanterie qui était sous ses ordres, et qu'il l'y joindrait lui-même vers le 20 du mois d'avril avec les troupes de la droite du Rhin et celles des cercles qui étaient en mou-

[1] Le 14 du mois de février, Charles XII, roi de Suède, avait remporté, près de Grodno, une victoire complète sur le czar et le roi Auguste.

vement pour s'approcher de ce fleuve. On eut aussi avis qu'il faisait augmenter les fortifications de Drusenheim, et que, pour former l'inondation qui devait couvrir ce poste, on travaillait jour et nuit à réparer l'écluse qui avait été rompue, et à ouvrir un canal pour jeter la Zorn dans la Moder.

On n'était pas encore en état de profiter de l'incertitude que ces différentes nouvelles laissaient entrevoir dans les résolutions et dans le plan des opérations des ennemis; mais le roi, voulant se préparer à tous les événements et favoriser l'entreprise que devait faire M. le maréchal de Villars en mettant la frontière de la Moselle à l'abri de toute insulte, se détermina à faire marcher vers cette rivière un détachement de trente bataillons et de vingt escadrons de l'armée de Flandre, pour former, avec une partie des troupes qui étaient déjà sur cette rivière, celle dont sa majesté avait destiné le commandement à M. le maréchal de Marcin. Cependant l'intention du roi était que, si les ennemis n'envoyaient point de troupes dans cette partie, et s'ils rassemblaient aux Pays-Bas les mêmes forces que l'année précédente, ce détachement rejoignît l'armée que devait y commander M. le maréchal de Villeroy.

Le moment approchait où M. le maréchal de Villars jugeait que sa présence allait être nécessaire sur la frontière pour prendre une dernière résolution sur les moyens d'exécuter l'importante opération dont il était chargé. Il représenta de nouveau au roi, par son mémoire du 31 mars, qu'on va rapporter, les difficultés qu'elle devait éprouver, les ennemis ayant quarante bataillons entre la Moder et le Speyerbach, et la position des troupes qui pouvaient être employées à brusquer l'entreprise ne permettant pas d'espérer de les surprendre ou du moins de rassembler assez de monde pour assurer le succès de l'attaque.

Mémoire de M. le maréchal de Villars. 31 mars 1706[1].

Il est bien constant que le plus sûr moyen pour réussir dans toute entreprise de guerre est de surprendre son ennemi. Par cette raison, les projets ne peuvent être formés de trop loin, et les dispositions doivent être faites plusieurs mois avant que l'on songe à exécuter, c'est-à-dire que les troupes destinées pour l'exécution soient placées d'avance et n'aient pas un grand chemin à faire.

Quoique l'on ait mis dans Strasbourg une très-grosse garnison et tout autant que la ville pouvait en contenir, ce que l'on en peut tirer, aussi bien que de derrière le canal de Molsheim, Saverne et Phaltzbourg, ne peut faire que vingt-deux ou vingt-trois bataillons, et c'est avec ces vingt-trois bataillons qu'il faut surprendre le passage de la Moder avant que l'ennemi averti ait pu se placer derrière.

Par les derniers mémoires qu'a envoyés M. de Cheyladet, il paraît que les ennemis ont, entre la Moder et le Speyerbach, plus de quarante bataillons. Il est vrai que, par tous les avis que nous recevons des frontières, leurs troupes ont beaucoup souffert, ne sont pas encore recrutées; qu'elles sont fort affaiblies par la maladie et la désertion. Mais enfin ce nombre de troupes serait plus que suffisant pour défendre le passage de la Moder. Il n'en faudrait pas même la moitié, si on leur donnait le temps de s'assembler; et, pour moi, j'aimerais mieux essayer de passer cette rivière avec vingt bataillons, qui pourraient en douze heures se porter sur la Moder, et qui seraient, le jour d'après, soutenus par dix autres, que de marcher avec trente qui ne pourraient faire le chemin qu'en vingt-quatre heures.

Voici donc ce que j'imaginerais pour se saisir de Rohrweiler, qui est un village au delà de la Moder.

Je voudrais régler la marche des bataillons qui seront tirés de Strasbourg, Molsheim, Saverne et Phaltzbourg, de manière que, partant à l'entrée de la nuit, ces troupes pussent arriver à huit heures du matin sur la Moder.

Selon toute apparence, si l'on surprend les ennemis, cette rivière

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1950, n° 465.

ne pourra être défendue, vu la disposition présente de leurs troupes, que par ce qu'ils tireront de Bischweiler, peu de Haguenau, et des troupes qui sont autour du Fort-Louis. Quand je dis peu de Haguenau, c'est que, par les bois qui peuvent cacher la marche de nos troupes et ôter à l'ennemi la connaissance de leur nombre, je donnerais des alarmes continuelles à tous les postes que les ennemis ont pour garder le camp retranché qui est entre Haguenau et Bischweiler, de manière que ce qui en sortira de troupes sera incertain si l'on n'en veut point auxdits postes ou à Bischweiler ou à la basse Moder.

Ma pensée est d'attaquer la basse Moder d'abord, par trois raisons : la première, pour commencer à mettre dans le Fort-Louis ce que l'on voudra; la seconde, pour tâcher, s'il est possible, de se saisir du pont des ennemis sur le Rhin; et la troisième, pour pouvoir attaquer Drusenheim, si les ouvrages que les ennemis ont commencés ne sont pas en état.

On me dira : Pourquoi, si vous passez la Moder, ne pas attaquer d'abord Bischweiler et investir Haguenau? C'est que, pour cela, il faut plus de troupes que je n'en puis avoir d'abord; et, d'ailleurs, la tentative sur le pont des ennemis est une affaire de quatre heures, et qui, ne réussissant pas, n'empêche point que l'on ne revienne à Bischweiler, lorsque les troupes sur lesquelles je ne puis compter que le second et troisième jour auront joint.

Pour régler toutes ces dispositions, je crois devoir me rendre à Metz dès la fin de ce mois, et de là concerter tout avec M. de Chevladet, dont la pensée serait que je ne me rendisse sur la frontière que dans le moment qu'il faudrait exécuter. Il a raison dans un sens, puisque certainement mon arrivée à Strasbourg commencera à réveiller les ennemis; mais, d'un autre côté, je désirerais fort pouvoir connaître par moi-même les facilités ou difficultés de ce dessein avant que de l'entreprendre, ce que je ne puis que par être quelques jours à Strasbourg. Enfin, d'ici je ne puis décider si je prendrai le parti de régler les dispositions de Metz, ou je passerai, ou si je me rendrai incessamment à Strasbourg pour y passer seulement trois ou quatre

jours, concerter toutes les marches, m'en aller ensuite vers Huningue, d'où je ne reviendrai que pour être deux heures à Strasbourg, et marcher ensuite avec les troupes. Les ennemis, me sachant vers Bâle, seront plus tranquilles pour les postes de la Moder.

Ce que je dois concerter sur la marche des troupes, c'est que les plus éloignées ne partent point assez tôt pour que l'ennemi puisse en être averti, puisque, étant déjà attentif sur les magasins que l'on a vu faire tout l'hiver à Strasbourg, on peut croire que mon arrivée sera suivie de quelque entreprise, et cette crainte pourrait les porter à faire avancer les bataillons qui sont dans les derrières.

Sa majesté jugera bien que le succès de cette première tentative dépend uniquement de la diligence et de la surprise. Si elle ne réussit pas, il faudra bien tenter ce que pourra un effort plus considérable, mais avec toutes les troupes, qui ne peuvent arriver que quelques jours après; et si le temps indispensablement nécessaire pour les avoir donne aux ennemis celui de faire marcher celles de Hesse et de Hanovre, qui sont dans leurs derrières, tout sera constamment plus difficile. J'espère bien pouvoir me servir de toutes celles qui doivent composer l'armée du Rhin, et qui sont sur la Moselle, pour les secondes tentatives; mais je compte encore plus sur la première, regardant comme le premier avantage la diligence et le secret.

Ce mémoire fixa l'attention du roi, qui, l'ayant examiné dans son conseil, se détermina, dans les premiers jours du mois d'avril, à donner à M. le maréchal de Villars des renforts capables de ne plus laisser de doutes sur le succès de son entreprise. Sa majesté régla, qu'indépendamment des cinquante-huit bataillons et des cent dix escadrons qui devaient composer l'armée du Rhin, les trente bataillons et les vingt escadrons qui avaient ordre de passer de Flandre sur la Moselle seraient aussi employés à l'opération sous le commandement de M. le maréchal de Marcin; qu'à ce corps se joindraient douze ba-

taillons et vingt escadrons de l'armée du Rhin, qui étaient dans le pays Messin, et que toutes ces troupes, formant quarante-deux bataillons et quarante escadrons, agiraient sous les ordres de ce général, tandis que quarante-six bataillons et cinquante-cinq escadrons, qui étaient en Franche-Comté, marcheraient sous ceux de M. le maréchal de Villars; mais comme les troupes venant de Flandre ne pouvaient être rendues à Phaltzbourg que le 27 du mois d'avril, le roi fixa au 1er mai l'attaque des lignes, et fit, avec les deux généraux et M. de Chamillart, les dispositions relatives à cette importante opération. Il fut réglé que l'on tenterait en deux endroits le passage de la rivière : M. le maréchal de Villars entre Bischweiler, et M. le maréchal de Marcin à Schweighausen ou à Neubourg, au-dessus de Haguenau. Après le passage, qu'on regarda comme immanquable d'un côté ou de l'autre, on devait avoir pour premier objet de s'emparer de Haguenau et de balayer tous les postes, depuis la montagne jusqu'à Rohrweiler, même de se rendre maître de Drusenheim, si on y trouvait de la facilité, de retrancher la rivière et de s'y maintenir à quelque prix que ce fût; le second de dégager le Fort-Louis et d'y faire entrer des vivres pour le mettre en état de se soutenir par ses propres forces, si l'on ne pouvait parvenir à en éloigner les ennemis.

Afin de leur cacher les vues qu'on avait sur le côté du Rhin et d'attirer leur attention sur celui de la Moselle, il fut décidé que M. le maréchal de Marcin partirait avant M. le maréchal de Villars, qu'il se rendrait, le 20 du mois d'avril, à Metz, et qu'aussitôt il ferait embarquer de l'artillerie et annoncerait le projet d'assiéger Trarbach; mais que, pendant ce temps, il acheminerait les troupes par différentes routes sur Phaltzbourg. M. le maréchal de Villars ne devait se rendre à Stras-

bourg que le 26, et M. de la Frezelière en même temps, pour disposer l'artillerie nécessaire pour l'opération. M. de la Houssaye, intendant de l'armée, eut ordre de pourvoir aux moyens de transport pour les vivres et les fourrages des deux armées, et d'assembler dix mille pionniers pour les travaux qu'il y aurait à faire après qu'on aurait passé la Moder. Pendant qu'on s'occupait des moyens d'entreprendre sur les ennemis, ils agirent eux-mêmes offensivement sur les quartiers les plus avancés de l'armée du roi. Le 9 ils assemblèrent, sous différents prétextes, celles de leurs troupes qui étaient à portée de Lichtenberg, et, à six heures du soir, ils s'en approchèrent. Un soldat bavarois, qui servait dans la garnison, et qui était d'intelligence avec eux, jeta dans la place des artifices qui mirent le feu à quelques bâtiments. Cet incendiaire, étant sorti aussitôt après, amena au pied du glacis cinq cents grenadiers soutenus de quelques troupes et suivis de chariots chargés d'outils et de munitions. Ils espéraient pouvoir profiter du désordre qu'occasionnerait l'incendie pour s'introduire dans le château; mais M. de Ravilhon, qui y commandait, fit éteindre le feu et contint si bien sa garnison, qu'il n'y eut point de confusion, et que les ennemis, ayant manqué leur coup, furent forcés de se retirer. Ils tentèrent aussi de faire brûler les magasins considérables de fourrages qu'on avait assemblés à Strasbourg; mais M. de la Houssaye, ayant été averti du complot que leurs émissaires cherchaient à former dans la ville pour cette expédition, prit des mesures qui en empêchèrent l'exécution.

Les troupes destinées pour l'armée de M. le maréchal de Villars, et qui étaient dans les Évêchés, commencèrent le 14 à défiler vers l'Alsace; mais, pour continuer à donner aux ennemis de la jalousie pour la Moselle, on jugea à propos d'y

laisser celles qui devaient faire partie de l'armée de M. le maréchal de Marcin; elles y furent jointes par le corps qui venait de Flandre. On fit, ainsi qu'il avait été ordonné, un embarquement d'artillerie et de munitions de guerre, et l'on répandit le bruit d'un dessein sur Trarbach.

Les troupes palatines à la solde de la Hollande qui étaient dans le Hundsrück étaient déjà sorties de leurs quartiers pour s'acheminer vers l'Italie avec celles de Saxe-Gotha, qui marchaient des Pays-Bas vers Coblentz; celles de Hesse et de Hanovre, qui avaient hiverné dans le même pays, étaient aussi en mouvement pour se porter par le Palatinat dans la basse Alsace; mais on fut informé que, par suite des préparatifs qui se faisaient sur la Moselle, elles avaient reçu ordre de suspendre leur marche. M. le maréchal de Marcin, qui arriva le 20 à Metz, augmenta, par sa présence et par des dispositions d'offensive sur la Moselle, les inquiétudes des ennemis pour cette partie, ayant fait avancer entre Metz et Thionville vingt escadrons, qui prirent des cantonnements sur cette extrémité de la frontière; ces vingt escadrons étaient destinés à y rester. Ce ne fut que le 22 que les troupes qui devaient former l'armée de M. le maréchal de Marcin et passer en Alsace se mirent en mouvement par quatre routes différentes pour arriver à Phaltzbourg le 27. M. de Druys les devança pour faire préparer ce qui leur était nécessaire. Le 23 elles furent suivies par l'artillerie, et M. le maréchal de Marcin, pour continuer à donner le change aux ennemis, se rendit le même jour à Thionville, et y fit descendre l'artillerie et les munitions qui avaient été embarquées à Metz. Il fit en même temps mouvoir de l'artillerie et assembler des bateaux à Thionville pour des transports. Après ces démonstrations, qui lui parurent suffisantes pour entretenir les ennemis dans la crainte d'une entreprise de sa

part sur la Moselle, il partit le 26 pour Phaltzbourg, où il joignit ses troupes le lendemain.

M. le maréchal de Villars s'était rendu le 25 à Strasbourg, où les siennes s'assemblaient. Suivant le compte qu'il rendit au roi de celles qu'il trouva, jamais elles n'avaient été si complètes ni en meilleur état. Celles des ennemis, au contraire, n'avaient encore reçu ni recrues ni remontes; à la vérité, elles étaient à portée de se rassembler promptement et de porter un grand nombre de bataillons à la défense de la Moder. M. le maréchal de Villars fut informé qu'elles étaient encore toutes dans leurs quartiers lors des premiers mouvements qui s'étaient faits sur la Moselle, et que tous les généraux paraissaient fort incertains du parti qu'ils avaient à prendre. Quelques avis assuraient qu'ils travaillaient à ajouter de nouveaux ouvrages à ceux qu'ils avaient déjà faits sur la rivière, surtout au camp retranché entre Haguenau et Bischweiler. D'autres nouvelles annonçaient qu'ils avaient commencé à en retirer du gros canon, et qu'ils se borneraient au blocus du Fort-Louis, en faisant des abatis au-dessous de Bischweiler pour soutenir ce poste jusqu'à l'extrémité.

Ces circonstances, et l'incertitude dans laquelle parurent être les ennemis, firent espérer à M. le maréchal de Villars qu'il les surprendrait ou, du moins, qu'aidé par l'ardeur que témoignaient les troupes, il ne serait pas moins heureux dans son entreprise que M. le duc de Vendôme venait de l'être à Calcinato[1]. Mais, pour mettre les ennemis dans de nouveaux embarras, en leur donnant de la jalousie pour l'autre côté du Rhin il ordonna de faire descendre de Strasbourg un pont de bateaux à Offendorf.

[1] Le 19 M. le duc de Vendôme avait remporté à Calcinato, dans le Brescian, une victoire complète sur l'armée impériale.

Tout semblait favoriser l'entreprise. Malgré le secret qu'il avait fallu garder en faisant les préparatifs nécessaires, tout était prêt, et M. le maréchal de Villars prévint la cour que l'article des fourrages, qui devait être le plus embarrassant, n'éprouverait aucune difficulté, non-seulement parce que les magasins qu'on avait faits étaient considérables, mais aussi parce que les seigles étaient si avancés qu'on pouvait mettre partout la faux. Il fit en conséquence ses dispositions pour marcher le 29. M. le maréchal de Marcin, qui arriva le 28 à Phaltzbourg, où toutes ses troupes étaient réunies, les mena le 29 à Wilwisheim, où elles campèrent, la droite à Melsheim, la gauche près de Dettwiller[1]. Ce fut dans ces circonstances que les deux généraux reçurent de la cour de nouvelles instructions sur la manière d'exécuter l'entreprise dont ils étaient chargés; et quoique, avant leur départ, le roi leur eût fait connaître ses intentions, sa majesté leur adressa des ordres plus particuliers, non-seulement sur les dispositions des attaques, mais aussi sur le jour et l'heure à laquelle elles devaient avoir lieu.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villars. Versailles 25 avril 1706.[2]

L'affaire de la Moder est d'une telle importance et le concert si nécessaire pour y réussir, que sa majesté, quoique bien persuadée que vous n'oublierez rien, non plus que M. le maréchal de Marcin, des choses qui dépendront de vous, chacun en ce qui vous concerne, pour exécuter le projet qui a été résolu avec elle, et qu'il y ait bien de l'apparence que vous nous donnerez de vos nouvelles au moins une fois le jour, depuis le 27, jour de l'arrivée de M. de Marcin à Phaltzbourg, jusqu'au 1er, qui est celui que vous devez entrer en ac-

[1] L'armée passa la montagne sur deux colonnes : la cavalerie et les bagages par Saverne, l'infanterie par la vallée de la Zinsel ou de la Scierie, d'où elle se rendit au camp par Dossenheim et Rosenwiller.

[2] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1953, 2e partie, 3e section, n° 162.

tion, sa majesté m'a néanmoins commandé, pour qu'il n'y ait rien d'avancé ni de retardé, de vous dépêcher ce courrier pour vous dire qu'elle désire que, jusque et y compris le 29, vous fassiez avancer toutes les troupes qui doivent composer le corps avec lequel vous devez attaquer; que vous marchiez de Strasbourg, le 30, pour aller camper à Weyersheim et aux environs, le plus à portée de la Moder qu'il vous sera possible; que le 1er mai, à la pointe du jour, vous vous avanciez avec toute votre armée sur cette rivière, pour faire en sorte d'en forcer le passage entre Bischweiler et Rohrweiler, en cas qu'il soit praticable ou possible de le passer, et que cette attaque se fasse à huit heures précises du matin. Elle donne ses ordres à M. le maréchal de Marcin pour attaquer, le même jour et à la même heure, le poste de Schweighausen, ou celui de Neubourg, en cas que le premier soit impraticable, et tenter, d'un côté ou d'un autre, par cette diversion, d'obliger les ennemis, qui doivent être de beaucoup inférieurs à vous, de se renfermer dans leurs retranchements de Haguenau, ce que j'ai peine à croire, ou de se retirer sous Drusenheim, ce qui est bien plus vraisemblable. Supposé que vous passiez la rivière d'un côté ou d'un autre, vous vous souviendrez, monsieur, qu'il a été résolu, si vos troupes ne peuvent agir du côté de Rohrweiler, à cause des inondations que les ennemis pourraient avoir faites depuis qu'ils ont connu le dessein qui a été formé de les attaquer, que vous devez marcher du côté de Haguenau et prendre d'autres mesures, avec M. de Marcin, pour tenter le passage, en vous soutenant l'un par l'autre, ce qui se peut faire par la supériorité de forces que vous aurez. Si on en veut croire les nouvelles de ce pays-là, il y a lieu de se persuader qu'ils ne vous attendront pas, et vous devez l'un et l'autre vous préparer à trouver les ennemis bien retranchés et disposés à vous disputer le passage autant que leurs forces pourront le permettre. Si vous en venez à bout, vous savez que le roi a eu deux objets en prenant cette résolution, dont l'un est capital : c'est celui de reprendre Haguenau et tous les postes de la Moder, depuis Rohrweiler jusqu'à la montagne; de bien retrancher cette rivière et de faire faire des

abatis du côté de la montagne qui en rendent l'accès impraticable; de reprendre même Drusenheim, si vous voyez qu'il y ait lieu d'y réussir, sans néanmoins se commettre ni rien tenter de mal à propos. Comme je vous l'ai dit, le principal objet étant de vous rendre maître de la Moder et de la garder, à quelque prix que ce soit, pendant toute la campagne, après l'avoir bien retranchée, si vous ne prenez pas Drusenheim, vous pouvez mettre cette partie en sûreté par un retranchement, depuis Bischweiler jusqu'au Rhin.

Le second objet est de secourir le Fort-Louis, d'y jeter des vivres abondamment, en sorte que, par le convoi que vous y feriez entrer, il y en eût au moins jusqu'à la campagne prochaine. Cette entreprise est très-difficile dans son exécution; elle ne paraît pas praticable en allant droit de Suffelnheim au Fort-Louis; vous seriez obligé de descendre jusqu'à Beinheim. Le grand éloignement qu'il y a depuis la Moder; l'armée des ennemis qui, selon les apparences, après s'être retirée sous Drusenheim s'étendra jusqu'à Beinheim et vous disputera le terrain, qui est fort étroit : toutes ces raisons donnent lieu à sa majesté de croire que vous ferez le siége de Haguenau; que vous retrancherez cette rivière et mettrez tous les postes nécessaires à occuper dans une entière sûreté, avec l'extrême diligence qui convient en pareille occasion; et que vous trouverez tant de difficulté à secourir le Fort-Louis, que vous ne commettrez pas les troupes et que vous l'abandonnerez à sa propre défense, en attendant les événements de la campagne. Si vous vous trouvez en forces supérieures aux ennemis après avoir passé la Moder, vous devez, sans perdre un moment, employer l'armée à leur ôter toutes les subsistances entre la Lauter et la Moder. Ce sera un des moyens les plus sûrs pour les en éloigner dans la suite.

Je mande à M. le maréchal de Marcin qu'après votre expédition faite ou manquée il remarche, avec dix-huit bataillons et les vingt escadrons de l'armée qu'il a amenés de Flandre, pour se rapprocher de Namur avec diligence. Il vous laissera douze bataillons, afin que vous en ayez toujours soixante et dix de campagne, et le roi ne

les fera retirer qu'à mesure que ceux que sa majesté vous avait destinés seront en état de vous joindre.

Il me semble que, pour obliger les ennemis à se partager davantage, vous pourriez faire passer un corps de cavalerie de l'autre côté du Rhin par le fort de Kehl. Ils seraient dans la nécessité de laisser au moins cinq ou six bataillons pour la garde des lignes de Stollhofen.

J'envoie copie de cette lettre à M. le maréchal de Marcin. Je lui mande que, s'il y a nécessité de faire des projets différents pour l'attaque, par l'impossibilité d'exécuter ceux que le roi avait déterminés, il se concertera tout de nouveau avec vous, et agira en serviteur zélé, comme il a toujours fait, sans humeur et sans autre volonté que celle de vous représenter ce qui sera du bien du service.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Marcin. Versailles, 25 avril 1706[1].

Vous êtes si parfaitement instruit des intentions du roi et de la manière dont sa majesté a résolu de faire attaquer la Moder, le 1er de mai, à huit heures du matin, que je crois devoir ménager mon temps pour l'employer à quelque chose de plus utile. Il suffira de vous envoyer copie de la lettre que j'ai écrite, par ordre du roi, à M. le maréchal de Villars, et un état des troupes et des officiers que sa majesté désire qui retournent avec vous du côté de la Flandre, après l'expédition de la Moder faite ou manquée. J'ajouterai seulement que, dès le 4 ou le 5 mai, au plus tôt, vous ferez marcher toutes ces troupes. J'en donne avis à M. le maréchal de Villeroy, afin que vous receviez de ses nouvelles sur votre route, et que vous fassiez plus ou moins de diligence, suivant les besoins qu'il en aurait, en observant néanmoins de ne faire aucun mouvement si les ennemis détachaient un corps considérable de l'armée de Flandre pour venir joindre celle du Rhin, ou de rester à Metz s'ils assemblaient un corps d'armée sur la Moselle.

J'écris à M. le comte d'Autel, M. le chevalier de Conrcelles, M. de

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 2e partie, 4e section, n° 110.

Saint-Aulais, M. de Reffuge et M. de Choisy, et leur demande qu'ils aient une grande attention à se faire informer du mouvement des ennemis. Le bon correspondant vous instruira autant qu'il le pourra. Les amis de M. de la Houssaye doivent redoubler de zèle dans cette occasion; et, pourvu que tout concoure dans cette circonstance difficile et importante, il y a lieu d'espérer que l'on ne fera point de faute. Je mande à tous ces messieurs de vous écrire directement, et même de vous envoyer des courriers s'il y avait quelque chose de pressé. Vous devez, de votre part, vous entretenir dans une correspondance régulière avec eux. J'écris à M. de Saint-Contest, ainsi que nous en sommes convenus, et le prie, en cas que vous lui adressiez quelques lettres pressées et importantes, de me les envoyer par des courriers exprès.

Toutes les troupes qui devaient agir sous les ordres immédiats de M. le maréchal de Villars et qui venaient des derrières l'ayant joint le 29, excepte quelques régiments de cavalerie restés en Franche-Comté, elles campèrent ce jour-là sous Strasbourg au nombre de[1] bataillons et[2] escadrons. Le train d'artillerie consistait en cinquante pièces. M. le maréchal de Marcin, qui était à Wilwisheim, devait s'aboucher le lendemain matin avec lui à Brumpt, pour regler leurs dispositions relativement à ce que l'on apprendrait des ennemis, suivant ce que les deux généraux en savaient alors. On ignorait encore le 28 à Bischweiler que l'armée du roi fût assemblée, et il n'avait pas encore été question de retirer le gros canon de Haguenau ni des retranchements; au contraire, on travaillait au delà de la Moder à des abatis, pour embarrasser tous les chemins qui, de Pfaffenhofen, conduisaient par la rive gauche de la Moder à Haguenau, ce qui

[1, 2] Ces lacunes existent dans le mémoire original

parut à M. le maréchal de Villars indiquer que le projet du prince de Bade était de défendre la partie de Schweighausen; mais, loin d'en prendre de l'inquiétude, il jugea que, si ce prince n'était pas en grande force, comme on pouvait le croire, il était à désirer qu'il prît ce parti.

Le 30, à la pointe du jour, les deux armées se mirent en mouvement. Celle que commandait M. le maréchal de Villars passa la Zorn et campa à Weyersheim. Un détachement de huit cents chevaux des ennemis tomba dans son avant-garde, et, s'étant retiré derrière un ruisseau, y fit ferme : M. du Bourg, à la tête de quatre cents chevaux, l'attaqua et le défit entièrement. L'armée que commandait M. le maréchal de Marcin se porta de Wilwisheim à Ohlungen, à hauteur de Neubourg; vers midi les deux généraux se rendirent à Brumpt pour se concerter, et, sur l'avis que le prince de Bade ne faisait que d'arriver à Haguenau, et qu'il n'y avait encore que six mille hommes sur la Moder, il fut décidé que M. le maréchal de Marcin tenterait, ainsi qu'il avait été projeté, de passer cette rivière à Schweighausen, et que M. le maréchal de Villars attaquerait le camp retranché entre Haguenau et Bischweiler, ou, du moins, qu'il essayerait de faire son passage à Rohrweiler, en dirigeant une de ses colonnes sur ce point.

Le 1er mai, après minuit, les deux armées se remirent en marche et arrivèrent à six heures du matin à la vue des ennemis. M. le prince de Bade avait déjà pris la résolution d'abandonner le camp de Haguenau; mais ses troupes le firent avec tant de précipitation et de terreur qu'elles laissèrent leur camp tendu. Bischweiler, quoique devenu une véritable place entourée de bastions fort élevés et de demi-lunes qui étaient presque dans leur perfection, fut aussi abandonné. Les troupes du roi y entrèrent à la pointe du jour. On y trouva douze mil-

liers de poudre, des munitions de guerre et de bouche, et une grande quantité d'équipages, du nombre desquels étaient ceux du comte de Frise.

Drusenheim était encore occupé; ce poste était fortifié et environné d'inondations formées par les eaux de la Zorn, que les ennemis avaient détournée; ils avaient aussi fait des abatis pour former un camp retranché près de la ville, à la gauche de la Moder; une partie de leurs troupes s'y était retirée, et parut vouloir y tenir, ce qui engagea M. le maréchal de Villars, aussitôt que le pont de Rohrweiler fut rétabli, à y faire passer une colonne pour couper aux ennemis leur retraite jusqu'au Rhin; il fit en même temps avancer du canon pour tâcher de les ébranler.

Pendant ce temps M. le maréchal de Marcin avait marché à Schweighausen, et, ayant trouvé ce poste abandonné, il avait passé la Moder à un gué et sur deux ponts qu'il avait faits près de ce village, et, laissant Haguenau sur sa droite, il avait dirigé son armée sur Suffelnheim. Il joignit ensuite de sa personne M. le maréchal de Villars, et ayant été reconnaître avec lui les moyens d'attaquer le camp retranché de Drusenheim, ils le trouvèrent abandonné; les ennemis avaient repassé le Rhin, et s'étaient retirés dans l'île de Dahlunden, n'ayant conservé à la gauche du Rhin que la redoute de Stattmatten, qui couvrait leur pont. Alors M. le maréchal de Villars fit camper l'armée près de Drusenheim, à la rive gauche de la Moder, et détacha M. de Broglie avec quatre cents dragons, pour masquer la redoute de Stattmatten. L'armée de M. le maréchal de Marcin campa dans un terrain fort serré entre Suffelnheim et Sessenheim.

Par la retraite totale des ennemis, le Fort-Louis se trouva libre, et par la position que prirent les deux armées, Haguenau

et Drusenheim se trouvèrent bloqués ou, du moins, Haguenau, car la garnison de Drusenheim pouvait, au moyen de petits bateaux, gagner l'autre côté du Rhin. M. de Vieuxpont fut chargé de l'attaquer; mais il fallut, pour pouvoir commencer le siége, faire écouler une partie de l'inondation formée par les eaux de la Zorn, que les ennemis avaient détournée, et faire rentrer cette rivière dans son lit. Quant à Haguenau, M. le maréchal de Villars ayant été informé que les ennemis n'y avaient que treize cents hommes, jugea que très-peu de jours suffiraient pour s'en rendre maître. Il chargea M. de Pery d'en faire le siége, et M. du Portal, ingénieur, d'en diriger les travaux.

Ces deux opérations ne retinrent point M. le maréchal de Villars sur la Moder; les ennemis occupant encore Lauterbourg et leur camp retranché sous cette place, dont on n'avait pu les chasser la campagne précédente, ce général jugea ne devoir pas leur laisser le temps de se reconnaître, et se détermina à y marcher. Suivant son projet, il devait y mener peu de cavalerie, autant pour ne pas la fatiguer inutilement, que pour pouvoir envoyer vers Willstett quarante ou cinquante escadrons, afin de donner au prince de Bade de la jalousie pour la ligne de Bühl, et l'y retenir. Il se proposait aussi d'employer à cette expédition une partie des troupes de M. le maréchal de Marcin; mais ce général, en conséquence des ordres du roi, qui lui prescrivaient de retourner sur la Moselle aussitôt après que les ennemis seraient chassés de la Moder, leva, dès le 2, son camp de Sufflenheim, et, après avoir traversé la forêt sur deux colonnes, alla camper dans la plaine de Haguenau, la droite au chemin qui conduit de cette ville à Werth, la gauche à la Moder, vis-à-vis de Schweighausen.

Quoique privé de ces troupes, M. le maréchal de Villars ne

changea point de dessein. Le 3 il détacha M. de Broglie, avec quatre cents dragons, pour marcher diligemment à Lauterbourg, et le suivit avec trois escadrons. Les ennemis avaient evacué la ville; mais M. de Broglie les voyant revenir sur leurs pas, et prêts à y rentrer, s'y jeta, et y tint jusqu'à l'arrivée des trois escadrons, et jusqu'à ce que M. le comte de Coigny, qui s'avança quelques heures après, à la tête des dragons, fût en état de le soutenir. Trois mille hommes des ennemis, qui accouraient pour le chasser, regardant cette tête de troupes comme celle de l'armée, se retirèrent avec précipitation. On fut alors maître du Rhin, depuis la Moder jusqu'à la Lauter, et depuis le Fort-Louis jusqu'à Lauterbourg. On trouva tous les villages remplis des magasins des ennemis; les eaux du Rhin étaient blanchies des farines qu'ils avaient jetées dans ce fleuve et dans la Moder. Mais ce n'était pas assez d'être maîtres de Lauterbourg, le camp retranché dans lequel ils s'étaient retirés formait la tête de leur pont sur le Rhin, et leur assurait un passage. M. le maréchal de Villars y marcha le 4 au matin, avec cent dragons et les trois escadrons qui étaient entrés la veille dans la ville, et qui furent conduits par M. d'Heudicourt. Trois cents hommes seulement gardaient le retranchement; ils se sauvèrent à l'approche des dragons, et passèrent le Rhin dans des bateaux; on en prit cependant une partie; quelques autres se noyèrent.

M. le maréchal de Villars ne s'était pas attendu à autant et à d'aussi rapides succès; les ennemis, chassés en trois jours d'un poste tel que celui de la Moder et de deux camps retranches qu'on avait regardés comme inexpugnables, principalement celui de Lauterbourg[1], n'avaient plus de passage sur le

[1] Il paraît, par les lettres de M. le maréchal de Villars, qu'après avoir visité le camp retranché de Lauterbourg, il ne le trouva point inattaquable, comme on l'avait pensé

Rhin qu'à Philipsbourg. C'est ce qui fit naître à M. le maréchal de Villars l'idée de faire le siége de Landau. Il en écrivit au roi, en représentant à sa majesté l'importance dont il était de profiter de la confusion dans laquelle étaient les ennemis, mais en même temps la nécessité d'être secondé pour une telle entreprise par M. le maréchal de Marcin, afin d'être en état de livrer un combat, si, comme on ne pouvait en douter, les ennemis venaient à rassembler assez de forces pour tenter le secours de cette place, comme en effet différents avis annonçaient que les troupes de Hesse et les Palatins, précédés par celles de Hanovre, marchaient à tire-d'aile vers Mayence. M. le maréchal de Villars écrivit aussi à M. le maréchal de Marcin pour lui faire part de son idée et l'engager à prendre sur lui de différer son départ pour retourner sur la Moselle, et de se porter, sans perdre de temps, conjointement avec lui, sur Landau, pour former l'investissement de la place.

Lorsque M. le maréchal de Marcin reçut sa lettre, il était déjà hors de mesure ; il avait marché le 3 de Schweighausen à Dettwiller, et le 4 à Phaltzbourg, ayant amené avec lui dix-huit bataillons et[1] escadrons qu'il avait ordre de ramener sur la Moselle, et n'ayant laissé à M. le maréchal de Villars que douze bataillons des troupes venues de Flandre et les douze autres bataillons et vingt escadrons de l'armée du Rhin, qui avaient agi sous ses ordres pour l'attaque des lignes de la Moder. Sa reponse à M. le maréchal de Villars ne fut pas si satisfaisante. Il parut cependant approuver son projet et le croire susceptible de succès, malgré les grands obstacles qu'on devait rencontrer ; mais il lui représenta qu'une entre-

l'année precedente, et il manda au roi qu'on n'en avait conceu cette idee que parce qu'on ne l'avait pas reconnu.

[1] Cette lacune existe dans le memoire original.

prise aussi importante et aussi délicate n'intéressait pas seulement les affaires du roi en Allemagne, mais qu'elle était relative aux affaires générales, sur lesquelles les généraux n'étaient pas en état de décider; que d'ailleurs il ne pouvait se refuser à l'exécution des ordres du roi, qui lui prescrivaient de se rapprocher de la Flandre le plus diligemment possible. En effet, il se remit en marche de Phaltzbourg le 6, pour arriver à Metz avec toutes ses troupes le 11.

Quoique, en y comprenant les troupes qu'il avait laissées en Alsace, l'armée du Rhin dût être forte de soixante et dix bataillons et cent dix escadrons, lorsque les régiments de cavalerie restés en Franche-Comté l'auraient joint, M. le maréchal de Villars ne se crut point en état d'exécuter ce projet, et, en attendant les ordres du roi, il ne songea qu'à s'assurer des postes qu'il avait laissés derrière lui. On avait commencé dès le 3 les siéges de Haguenau et de Drusenheim. Le 4 M. le comte du Bourg, qui était resté devant la redoute de Stattmatten, ayant été renforcé par un corps d'infanterie, commença à battre cette redoute avec trois pièces de canon, tirées du Fort-Louis; et, étant parvenu à briser les fraises et les palissades, il l'attaqua pendant la nuit suivante; les grenadiers, à la tête desquels M. le marquis de Nangis monta à l'assaut, l'emportèrent avec une extrême vigueur. Il y eut un grand carnage; on fit, outre cela, quatre-vingt-dix prisonniers, et l'on fit couler à fond un bateau dans lequel s'étaient jetés cinquante hommes des ennemis, qui furent noyés.

Pendant ce temps on attaquait les châteaux de Hatten et de Roederen, où les ennemis avaient laissé des détachements, qui se rendirent prisonniers de guerre.

Le 5 M. le maréchal de Villars se rendit aux siéges de Haguenau et de Drusenheim. Il avait fait entreprendre le pre-

mier, dans l'idée que la place n'était occupée que par une très-faible garnison, et que le siége serait une opération de trois ou quatre jours; on avait, en conséquence, négligé de se pourvoir suffisamment de canon et de munitions; mais M. de Pery ne trouva pas la besogne aussi facile qu'on l'avait imaginé. Les ennemis avaient laissé à Haguenau deux mille quatre cents hommes, commandés par le général Stein, soixante pièces de canon, des munitions en proportion et des vivres de toute espèce. Cependant dès le 5 au matin on avait commencé à tirer d'une batterie de six pièces; mais bientôt la supériorité du feu de la place les avait fait taire. On travailla à en établir une autre de douze pièces; et M. le maréchal de Villars, jugeant qu'elle ne suffirait pas pour imposer à celles des assiégés, fit venir douze autres pièces de Strasbourg, et renforça jusqu'à dix-huit bataillons l'infanterie du siége.

Le siége de Drusenheim était moins avancé; M. de Vieux-pont, ayant été, comme on l'a déjà dit, obligé, pour faire ses approches, d'écouler l'inondation formée par la Zorn, ne put mettre sa batterie en état de tirer que le 6 au matin; mais les assiégés n'en attendirent pas l'effet. Pendant la nuit du 5 au 6 ils abandonnèrent la place et se retirèrent dans des bateaux de l'autre côté du Rhin. On trouva dans Drusenheim six pièces de canon de fer, deux mille sacs de farine et beaucoup de munitions de guerre. La prompte reddition de la place mit en état d'envoyer au siége de Haguenau l'artillerie dont M. de Vieux-pont n'avait plus besoin; de sorte que le lendemain M. de Pery put disposer de vingt-huit pièces.

Dès que M. le maréchal de Villars fut informé de la prise de Drusenheim, il résolut de marcher en avant avec le gros de sa cavalerie et les grenadiers de l'armée; en conséquence, il se porta le 7 de Lauterbourg à Langenkandel; il y ras-

sembla cinquante-huit escadrons et [1] compagnies de grenadiers. En y arrivant, il détacha mille chevaux ou dragons avec les hussards, sous les ordres de M. le comte d'Évreux, pour aller s'emparer de Germersheim, afin d'éclairer de là les mouvements que les ennemis pourraient faire par Philipsbourg. M. le comte d'Évreux ne trouva point d'ennemis à Germersheim, et prit poste dans la ville et dans la tour. Le lendemain M. le maréchal de Villars le renforça de cinq cents chevaux, commandés par M. le chevalier de Nesle, afin de le mettre en état d'empêcher les ennemis de faire passer des convois de Philipsbourg à Landau et d'envoyer des partis jusque vers Mayence. En effet il imposa la contribution non-seulement dans le bailliage de Germersheim, mais aussi dans ceux de Neustadt et d'Alzey, ainsi que dans les évêchés de Spire et de Worms; mais la position du détachement de M. le comte d'Évreux à Germersheim produisit un effet au moins aussi avantageux, en rejetant sur Mayence les troupes palatines, qui allaient joindre le prince de Bade, et, en suspendant la marche de celles de Hesse et de Hanovre, qui devaient s'assembler à Sobernheim, et que l'on apprit être restées dans leurs quartiers.

Dans l'incertitude où était encore M. le maréchal de Villars sur les intentions du roi relativement au siége de Landau, il s'occupa à mettre Lauterbourg, où les ennemis avaient déjà travaillé, dans le meilleur état possible. Il employa les pionniers qui avaient suivi l'armée. On s'attacha principalement à former des inondations; et comme il craignait que le prince de Bade, qui avait avec lui des bateaux portatifs, ne tentât un passage [2], il fit le 9 une disposition pour la garde du Rhin

[1] Cette lacune existe dans le mémoire original.

[2] On n'a rien trouvé, dans les papiers de la guerre, qui fasse connaître la position

depuis Strasbourg jusqu'à Lauterbourg. Il y destina huit bataillons et vingt escadrons, et en chargea M. le comte du Bourg, qui était à Stattmatten; il eut sous ses ordres MM. de Nangis et de Streiff. En même temps il fit un changement dans les troupes de la garnison du Fort-Louis, en retirant de cette place les deux régiments qui, pendant le blocus de huit mois, avaient le plus souffert; il les envoya à Schlestadt et à Phaltzbourg, et les remplaça par deux autres qui étaient en meilleur état; il donna aussi des ordres pour qu'il fût pourvu au ravitaillement de la place.

M. le maréchal de Villars ne fut informé que le 10 des intentions du roi sur ce qui regardait le projet du siége de Landau. La lettre que lui écrivit à ce sujet M. de Chamillart lui fit connaître en même temps les objets qui devaient fixer son attention et régler sa conduite pendant le reste de la campagne; c'est pourquoi on va la rapporter dans son entier.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villars. L'Estang 7 mai 1706[1].

J'ai reçu, à trois heures après midi, monsieur, par un courrier dépêché par M. le maréchal de Marcin, de Phaltzbourg, le 5 de ce mois, la lettre que vous lui avez écrite le 4 du camp de Lauterbourg, et la réponse qu'il vous a faite; je l'ai portée sur-le-champ au roi, qui est à Meudon, la matière étant assez importante pour recevoir ses ordres et savoir ses intentions sur le dessein que vous avez formé du siége de Landau, après ce qui vous est arrivé d'heureux le premier jour de mai, et l'abandon inespéré de Lauterbourg, aussi bien que de tous les autres postes que les ennemis occupaient. Quoique cette idée soit bien flatteuse, les réflexions de sa majesté, qui doivent s'accorder avec toutes les parties du gouvernement dont elle est chargée, m'ont déterminé à vous dépêcher ce courrier sans attendre

dans laquelle étaient les troupes de M. le prince de Bade. On peut juger seulement qu'elles occupaient les lignes de Buhl, l'île de Dahlunden et le Rhin jusqu'à Philipsbourg.

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 2e partie, 3e section, n° 167.

le vôtre, pour vous dire que la conquête de Landau, quand même elle serait assurée, ne se peut faire qu'avec un long temps; que les ennemis auraient le loisir d'assembler leur armée et de la fortifier s'ils jugeaient à propos, avant que cette place fût rendue, et même de faire un effort assez considérable pour que vous eussiez besoin de nouvelles troupes de Flandre pour vous mettre dans une entière sûreté; ou du moins que, si les ennemis vous laissaient faire le siége, ils porteraient toutes leurs forces du côté de la Flandre, et pourraient se dédommager par de si grands avantages, que l'on aurait lieu de se reprocher de s'être laissé entraîner par un objet qui serait bien flatteur pour vous, mais qui pourrait coûter trop cher au roi. Il n'est question que d'assurer, pour cette campagne, la barrière d'Alsace. Si vous pouvez conserver Lauterbourg, le Fort-Louis, Drusenheim, Haguenau et la Lauter, elle sera dans une grande tranquillité. Vous aurez une armée assez nombreuse, particulièrement en infanterie, puisque, en commençant la campagne, le roi vous laisse soixante et dix bataillons, pour ne pas appréhender la supériorité des ennemis. Vous venez de voir par expérience qu'ils n'avaient pas tant de troupes à portée de la Moder qu'on vous l'avait mandé. M. le maréchal de Marcin continuera sa route jusqu'à Metz où il s'arrêtera, si les troupes de Hesse et de Lunebourg restent toujours dans le Hundsrück. Comme je ne connais point le poste de Lauterbourg, je ne puis savoir s'il est possible de le garder sans être maître de la Lauter: vous m'avez toujours assuré qu'il était de si grande importance que j'ai lieu de croire qu'il se peut conserver par lui-même. Si vous croyez, sans commettre les troupes du roi, les y pouvoir établir, il faudrait leur assurer la subsistance pour toute la campagne, et les mettre en état de n'avoir besoin de rien, si les ennemis se trouvaient assez forts pour s'avancer du côté de la Moder. Si elles étaient en danger, il faudrait songer uniquement à raser tous les retranchements, lorsque vous n'aurez plus rien à craindre pour le Fort-Louis, ce qui arriverait indubitablement si vous pouviez conserver Lauterbourg et Drusenheim. Vous tireriez en ce cas deux bataillons du Fort-Louis

pour les mettre à Lauterbourg avec ce que vous jugerez à propos d'y ajouter, cette place étant suffisamment gardée de quatre bataillons qui y resteraient. On ne saurait trop louer votre vivacité et votre diligence à profiter de la faiblesse des ennemis et de la conjoncture favorable dans laquelle vous vous êtes trouvé : le roi en est content et m'a chargé de vous le témoigner.

M. le maréchal de Villars n'avait pas attendu les ordres du roi sur ce qui regardait la défense du flanc gauche de l'Alsace, depuis la montagne jusqu'au Rhin, pour chercher les moyens d'y former une barrière capable de mettre cette province en sûreté de ce côté-là, tant que les ennemis seraient maîtres de Landau. Il avait déjà traité cette matière avec M. le maréchal de Marcin, et l'avis de ces deux généraux était unanime sur les avantages d'établir cette barrière sur la Lauter plutôt que sur la Moder. M. le maréchal de Villars en expliqua les motifs en mandant à la cour que l'étendue de la ligne qu'on pourrait établir sur cette rivière n'était que de trois lieues et demie, tenant, d'un côté au Rhin, et de l'autre aux plus hautes montagnes; sa droite appuyée à Lauterbourg, dont on pourrait faire une bonne place; que cette ligne serait dirigée dans toute sa longueur sur un rideau qui dominait le côté opposé; qu'elle serait défendue par une rivière, au moyen de laquelle on formerait des inondations depuis Lauterbourg jusqu'au pied de la montagne; que cette ligne, se trouvant à l'extrémité de la basse Alsace, couvrait le Fort-Louis, donnait la facilité d'étendre la contribution et les subsistances pour la plus grande partie de la campagne. Les raisons qui engageaient M. le maréchal de Marcin à préférer la Lauter à la Moder furent à peu près développées dans un mémoire qu'il adressa à la cour, et qu'on rapportera au rang des pièces.

M. le maréchal de Villars, aussi persuadé que l'étaient et la cour et M. le maréchal de Marcin, des avantages que devait procurer la ligne de la Lauter, n'hésita point à y faire travailler. M. de Regemorte, ingénieur des ponts et chaussées, qui avait reconnu le terrain, fut chargé de commencer le travail. M. de Charmont, ingénieur du roi, en eut, quelques jours après, la direction. La première opération fut de faire des retenues de l'eau de la rivière et d'élever quatre redoutes entre Weissembourg et le château de Saint-Remy : c'était la partie que l'on regardait comme la plus susceptible d'une attaque. On y employa deux mille pionniers du pays, qui furent joints successivement par les dix mille qu'on avait demandés à l'Alsace, aux Évêchés et à la Franche-Comté.

Haguenau tenait encore : les assiégés continuaient à se défendre avec vigueur; cependant M. de Pery, ayant fait usage des vingt-huit pièces de canon dont il avait à disposer, la brèche fut commencée le 10 au matin. Le commandant demanda alors à capituler; mais M. de Pery, lui ayant refusé les honneurs de la guerre, on recommença à tirer. Ce ne fut que le lendemain matin que, la brèche étant augmentée, le commandant, se croyant près d'être emporté, se rendit prisonnier avec sa garnison. Elle consistait en dix-huit cents hommes sous les armes, indépendamment d'un nombre considérable de malades. L'auditeur général de l'armée impériale et la plus grande partie du commissariat étaient aussi dans la place. On y trouva dix-sept drapeaux, quarante-six pièces de canon, dont trente de gros calibre, deux cents milliers de poudre, vingt mille sacs de grains ou de farine, vingt mille sacs d'avoine, et une grande quantité d'armes et d'autres effets. La conquête de cette place ne coûta que cent quarante-huit hommes tués ou blessés : c'était tout ce qu'on avait perdu depuis qu'on était

entré en action, et on avait déjà fait environ trois mille prisonniers. On avait dégagé le Fort-Louis, et, par la position de M. le maréchal de Villars à Kandel et à Germersheim, on coupait aux ennemis la communication avec Landau. M. le maréchal de Villars assura même la cour qu'il ne permettrait pas à M. le prince de Bade de passer le Rhin à Philipsbourg.

Il parut que ce prince était encore dans l'incertitude du parti qu'il avait à prendre; les troupes qu'il attendait de la basse Moselle et du bas Rhin ne l'avaient pas encore joint; on sut seulement que celles de Westphalie étaient campées sous Mayence, et que la cavalerie hessoise y avait passé le Rhin le 8, mais que l'infanterie de cette nation était encore le même jour à Sobernheim.

La garnison de Haguenau sortit le 12 de la place, et fut conduite à Strasbourg. M. de Pery y entra pour y commander. Les troupes du siége se rendirent au camp de Lauterbourg, et on renvoya à Strasbourg le gros canon. Le sieur Darcens, neveu de M. de Pery, fut chargé de porter au roi les drapeaux qui s'étaient trouvés dans la place.

Le 13 M. le maréchal de Villars alla visiter tout le cours de la Lauter, depuis le Rhin jusqu'à Weissembourg. Plus il examina le pays, plus il connut l'avantage d'une barrière qui n'avait pas quatre lieues d'étendue, et dont la droite était appuyée à un poste tel que Lauterbourg, la gauche à Weissembourg et à la montagne. Il remarqua que Weissembourg était, à la vérité, soumise aux hauteurs de la rive gauche de la rivière; mais il assura la cour que, quand même les ennemis s'empareraient de la ville, elle ne leur serait d'aucun avantage pour attaquer la position qu'on occuperait derrière la ligne, et que, les hauteurs de la rive droite la dominant aussi, il leur serait impossible de l'occuper. D'ailleurs la ville était fermée

de murailles en bon état, et M. le maréchal de Villars ordonna d'y faire des demi-lunes, auxquelles travailla dès le lendemain une partie des pionniers. Les autres furent employés à des retranchements le long de la rivière, principalement entre Weissembourg et le château de Saint-Remy.

M. le maréchal de Villars, quoique instruit des intentions du roi sur le projet du siége de Landau, ne perdit point encore cet objet de vue lorsque des avis, auxquels il jugea devoir donner confiance, lui apprirent que cette place n'était approvisionnée ni de vivres ni d'artillerie, ni de munitions de guerre. Il informa la cour de ces circonstances; mais, persuadé que le roi persisterait dans l'éloignement que sa majesté lui avait témoigné pour cette entreprise, il se prépara à aller consommer les fourrages jusqu'au Speyerbach, afin de ménager l'Alsace pour le temps auquel il rentrerait dans cette province, ou pour subsister sur la Lauter, si les ennemis venaient à le forcer de se retirer de cette rivière.

Le 14 il réunit au camp de Lauterbourg toute son artillerie, qui consista alors en soixante pièces, dont deux de vingt-quatre. Il en envoya dix à M. du Bourg, qui campait à Stattmatten avec le gros des troupes qui devaient, sous ses ordres, veiller à la sûreté du Rhin depuis Strasbourg jusqu'à Hagenbach.

Le 16 l'infanterie qui campait à Lauterbourg s'avança à Langenkandel, où elle resta sous les ordres de M. le comte d'Hautefort, et le même jour M. le maréchal se porta à Belheim, sur la Queich, avec la cavalerie et les grenadiers qui étaient à Langenkandel. En arrivant à son nouveau camp, il alla reconnaître le débouché de Philipsbourg sur la Petite-Hollande et remarqua que les ennemis n'avaient encore sous cette place qu'un pont volant. Aucune de leurs troupes ne se faisait voir à la rive gauche du Rhin, et on eut lieu de croire qu'ils étaient

encore dans la confusion et dans l'incertitude, lorsque l'on apprit que le duc de Marlborough et le prince de Bade avaient eu à Francfort une entrevue dans laquelle, après avoir discuté les moyens de rétablir les affaires, le seul point dont ils étaient convenus était de réunir à la droite du Rhin toutes les troupes qui devaient former l'armée; qu'en conséquence, celles de Hesse et de Hanovre, au nombre de seize mille hommes, avaient enfin quitté le Hundsrück et étaient en pleine marche pour gagner Mayence et joindre ensuite l'armée; que ces troupes devaient être suivies par trois mille hommes de Westphalie et par trois mille Palatins. On sut aussi que les deux généraux, incertains sur le parti qu'ils avaient à prendre, avaient dépêché à Vienne pour demander des ordres à l'empereur et lui représenter que ni ses troupes ni celles des cercles n'avaient encore reçu de remontes ni de recrues. M. le maréchal de Villars, de son côté, voyant avancer vers le Rhin le corps des Hanovriens et des Hessois, qui jusqu'alors s'étaient arrêtés dans le Hundsrück, aussi à portée de la Flandre que du Rhin, représenta à la cour l'inutilité de laisser à M. le maréchal de Villeroy un aussi grand nombre de troupes que celui qui composait l'armée de Flandre, et demanda de nouveau qu'il plût au roi de renvoyer sur le Rhin celles que M. le maréchal de Marcin avait ramenées sur la Moselle.

La prochaine arrivée de renforts aussi considérables à l'armée du prince de Bade n'imposa cependant pas à M. le maréchal de Villars, et, en attendant les réponses de la cour aux nouvelles observations qu'il avait faites sur la facilité qu'il envisageait à l'entreprise du siége de Landau, il suivit le projet qu'il avait formé de continuer à couper aux ennemis toute communication avec cette place, et d'aller consommer les subsistances du Speyerbach.

Le 19 il se porta à Spire avec les grenadiers et la cavalerie qui étaient à Belheim. Le même jour l'infanterie et l'artillerie décampèrent de Langenkandel, et allèrent camper près de Belheim, à la rive gauche de la Queich ; le 20 à Spire, où toute l'armée fut réunie. Le camp eut sa droite à Spire, la gauche à Harthausen, le Speyerbach sur son front. M. le chevalier de Nesle fut envoyé à la Rehlhutt avec mille chevaux, dont il détacha quatre cents à Schifferstadt. Neustadt fut occupé par quatre cents hommes. M. le comte du Bourg resta chargé de la garde du Rhin depuis Strasbourg jusqu'à Hagenbach, et eut à ses ordres quinze bataillons et quinze escadrons. Il garda le gros de ses troupes avec lui à Stattmatten. M. de Streiff fut chargé de la partie d'Offendorf avec quatre bataillons et six escadrons. M. du Bourg répandit quelques autres troupes depuis Lauterbourg jusqu'à Germersheim, tant pour la sûreté du Rhin que pour celle des fours, qui étaient à Rheinzabern. Le débouché de Philipsbourg fut masqué par des postes de l'armée. Cette disposition parut à M. le maréchal de Villars capable d'empêcher les ennemis de passer le Rhin, non-seulement depuis Strasbourg jusqu'à Spire, mais même à Manheim. Il laissa aussi sur la Lauter cinq bataillons et six escadrons de dragons pour protéger les pionniers qui travaillaient aux retranchements.

Ce fut dans ces circonstances que le roi, informé de son côté de la marche des Hessois et des Hanovriens vers l'armée du prince de Bade, fit connaître à M. le maréchal de Villars les dispositions qu'il venait de faire en conséquence, tant pour le côté du Rhin que pour la Flandre et la Moselle. Il lui fit mander le 17, par M. de Chamillart, que la marche de ces troupes vers le Rhin ne laissant plus rien à craindre pour les Évêchés et le pays Messin, sa majesté avait envoyé ordre à M. le

maréchal de Marcin de passer en Flandre avec onze bataillons et dix-huit escadrons[1]; mais qu'en même temps sa majesté s'était déterminée à envoyer à l'armée du Rhin un renfort de neuf escadrons qui étaient dans le pays Messin ou à Luxembourg, et à y faire passer, dans le cours de la campagne, huit ou dix bataillons. En informant M. le maréchal de Villars de ces dispositions, M. de Chamillart lui manda que le roi n'exigeait de lui que d'accélérer les ouvrages de la Lauter, pour que cette ligne fût dans un parfait état de défense, et de consommer toutes les subsistances qui étaient entre cette rivière et le Speyerbach, de manière que, lorsqu'il serait forcé d'abandonner le pays, les ennemis n'y trouvassent pas de quoi subsister; que sa majesté serait satisfaite et regarderait la campagne comme assez glorieuse pour ses armes, quand même ses succès se borneraient à avoir sauvé l'Alsace et mis en sûreté Phaltzbourg et Strasbourg; mais que, si, dans la suite, le duc de Marlborough parvenait à obtenir de la reine d'Angleterre la permission de mener les Anglais sur le Rhin, il serait puissamment secouru.

Des nouvelles aussi satisfaisantes rassurèrent M. le maréchal de Villars sur les événements qui auraient pu arriver dans la suite de la campagne, si le prince de Bade eût pris sur lui quelque supériorité. Il se crut même en état de livrer un combat, en considérant que, si ce général se mettait en devoir de passer le Rhin, comme il ne pouvait le faire qu'à Oppenheim, ce ne serait qu'avec des forces inférieures, tant par la privation des troupes qui étaient dans Landau, que par-

[1] M. le maréchal de Marcin mit en mouvement, le 14 et le 15, les troupes qu'il avait ordre de conduire en Flandre. Le 17 elles furent toutes réunies à Hesperange. Elles en partirent le 22 pour aller à Rulles, le lendemain à Neufchâteau, d'où elles se dirigerent sur Charlemont.

ce qu'il ne pouvait se dispenser d'en laisser dans la ligne de Bühl et dans sa communication avec le bas Rhin. Il eut d'autant moins de peine à se persuader que, avec les renforts que lui promettait la cour, il serait dans tous les temps en état de se mesurer avec le prince de Bade, qu'il fut alors plus particulièrement instruit qu'il ne l'avait encore été que, même après la jonction des Hessois et des Hanovriens, la force de l'armée de ce prince n'excéderait pas trente-six mille hommes. Les détails qu'il reçut à ce sujet lui firent connaître qu'elle n'était encore composée que de treize bataillons, qui étaient répandus sur la ligne de Bühl, depuis ce lieu jusqu'à Stollhofen, et de quatre régiments de cavalerie et deux de dragons qui étaient campés à Durmersheim, à hauteur de Lauterbourg. Dans le nombre de ces troupes n'étaient pas comprises les garnisons de Landau et de Philipsbourg, ni les troupes qui occupaient l'île de Dahlunden, ni celles de sa communication, d'un côté avec Manheim, et de l'autre avec Heilbronn, ni celles qui étaient dans les montagnes Noires; quelques avis assurèrent même que ces dernières marchaient pour se rassembler à Fribourg et faire une diversion sur le haut Rhin.

M. le maréchal de Villars ne prit aucune inquiétude de ce projet, et il ne s'occupa qu'à continuer à donner à M. le prince de Bade des jalousies du côté du Palatinat, et à faire vivre son armée dans un pays qu'il devait chercher à épuiser malgre sa prodigieuse abondance.

Le 24 il parcourut les bords du Speyerbach depuis le Rhin jusqu'à Neustadt, et remarqua que cette rivière, étant retranchée, serait susceptible de défense. Le poste lui parut avantageux pour se procurer une plus grande étendue de pays; mais, en même temps, il observa que s'il l'occupait il laisserait derrière lui Landau et Philipsbourg, ce qui deviendrait

dangereux s'il s'étendait vers la montagne, au lieu qu'en se bornant à tenir le bas du Speyerbach, il s'était mis en état de défendre le Rhin et de masquer les débouchés de Philipsbourg et de Manheim, tous les deux protégés de la part des ennemis par des redoutes qu'ils avaient établies sur la rive gauche du Rhin. Ces considérations le confirmèrent dans l'idée qu'il avait conçue des avantages de sa position; mais, cependant, pour augmenter les inquiétudes des ennemis, et pour jouir d'un plus grand pays, il se détermina à s'allonger dans le Palatinat, vers Mayence.

Le 27 il fit marcher la seconde ligne de cavalerie à Schifferstadt, entre ce lieu et Lambsheim, sous les ordres de M. le comte de Druys. Les Hessois venus du Hundsrück étaient alors campés à Stadtecken; et, comme on sut que ce mouvement leur donnait de l'inquiétude, M. le maréchal de Villars fit joindre cette cavalerie le 29 par une brigade d'infanterie, et marcha lui-même, avec deux mille chevaux, jusqu'au delà de Worms, ce qui détermina les Hessois à décamper avec précipitation, pour aller passer le Rhin à Mayence. Les troupes de Hanovre et celles de Westphalie étaient arrivées à Wisbaden, et l'on fut informé que les Palatins, au nombre de quatre mille hommes, étaient campés près de Heidelberg; de sorte qu'il ne restait plus à la gauche du Rhin aucune troupe des ennemis, et le prince de Bade se trouvait à la veille de pouvoir réunir toutes ses forces; mais, en même temps que M. le maréchal de Villars fut informé des mouvements et de la position de ces différentes troupes, quelques avis annoncèrent que les Hanovriens, qui avaient commencé à passer le Mein pour se rendre à l'armée, avaient reçu contre-ordre, et redescendaient le Rhin vers Coblentz.

Des nouvelles aussi contradictoires à ce qui avait été annoncé

devoir résulter de la conférence entre le duc de Marlborough et le prince de Bade firent juger à M. le maréchal de Villars que les vues des alliés se portaient sur les Pays-Bas plutôt que sur le Rhin; et, d'après cette idée, il envoya ordre aux neuf escadrons qui devaient le joindre de rester à Hombourg, où M. le comte d'Autel, commandant à Luxembourg, les avait rassemblés.

Quoique les troupes de Hesse et celles de Westphalie qui avaient passé le Rhin à Mayence ne parussent point être destinées à suivre les Hanovriens, et qu'elles fussent à portée de renforcer l'armée de M. le prince de Bade, M. le maréchal de Villars, jugeant que, même lorsqu'elles l'auraient joint, il aurait encore beaucoup de supériorité sur ce prince, conçut de nouveau des projets offensifs, mais il ne s'expliqua point encore sur l'espèce d'entreprise qu'il méditait pour profiter de la timidité et de la terreur qu'il croyait encore apercevoir dans la conduite et dans les dispositions des ennemis.

Telle était la situation des affaires et telles étaient les idées de M. le maréchal de Villars, lorsque, le 1er juin, il apprit les malheurs qu'on venait d'éprouver en Espagne, par la levée du siége de Barcelone, et en Flandre, par la perte de la bataille de Ramillies.

Ces funestes nouvelles furent pour lui un motif encore plus puissant que les autres de faire des efforts sur le Rhin pour prendre quelque avantage qui produisît une diversion favorable à la Flandre, et qui dédommageât, en quelque manière, de ce qu'on perdait dans les autres pays où l'on faisait la guerre. Il forma, en conséquence, un projet, dont il expliqua à la cour, dans sa dépêche du 5, les objets, et dont il lui fit envisager les avantages en développant les moyens dont il ferait usage pour son succès; mais, en même temps, jugeant

que les neuf escadrons qui venaient de la frontière de la Moselle sur le Rhin seraient nécessaires en Flandre, il leur envoya ordre de retourner sur leurs pas et de se rendre de Hombourg à Thionville.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart. Du Fort-Louis, 1 juin 1706 [1].

J'ai eu l'honneur de vous mander, monsieur, par le dernier courrier que je vous ai dépêché, que j'avais divers avis que les troupes de Lunebourg et de Hesse, dont les dernières avaient repassé le Rhin pendant que j'étais à Worms, marchaient vers Coblentz. Je reçois dans ce moment la confirmation de la marche des troupes de Lunebourg, et que celles de Hesse et de Münster demeurent toujours sous Mayence, de l'autre côté du Rhin.

J'avais l'honneur de vous mander aussi, monsieur, que je songeais à un projet que je ne pouvais vous expliquer avant d'avoir étudié moi-même les moyens de le faire réussir. C'est ce qui m'a obligé, monsieur, à visiter les bords du Rhin jusqu'au-dessus de Drusenheim, pour voir si, dans le même temps que je paraîtrais menacer les lignes de Bühl, je ne pourrais pas jeter un pont sur le Rhin et surprendre un passage qui nous rendît maîtres de tous les bords du Rhin, et nous donnât les moyens ou de faire le siége de Philipsbourg, incomparablement plus important que celui de Landau, ou, tout au moins, de détruire les lignes de Bühl, rétablir l'ouvrage à corne du Fort-Louis, et faire une tête au delà qui nous assurât pour toujours le passage du Rhin.

Tout cela, monsieur, ne peut s'entreprendre qu'avec des forces supérieures et obligeant les ennemis à plusieurs diversions.

Voici donc comment je voudrais m'y conduire : je ferais passer la plus grande partie de la cavalerie, avec vingt bataillons, à Strasbourg, ce qui paraîtrait d'abord aux ennemis la partie la plus considérable de l'armée.

Dans le temps que ces troupes paraîtraient vouloir attaquer les

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1948 n° 147.

lignes de Bühl et s'en approcher véritablement, je ferais descendre les deux ponts de bateaux que nous avons à Strasbourg, dont je croirais pouvoir en établir un au Fort-Louis, s'emparant d'abord de l'île du Marquisat et se retranchant dans le même temps sur le bord de la rivière de Stollhofen, vers la pointe de l'île de Dahlunden, s'éloignant un peu de la hauteur où les ennemis ont placé le fort nommé Malgré-Louis, présentement abandonné. Je croirais qu'à la faveur d'un gros feu de canon et de mousquet on jetterait un pont sur cette troisième branche du Rhin, car, pour la première, le Fort-Louis nous la donne; sur la seconde, je ferais le pont sous le feu du Fort-Louis, et facilement; et, pour le troisième et dernier bras, il faudrait que les ennemis amenassent des forces bien considérables pour résister à tout le feu que je leur opposerais; auquel cas je croirais les lignes de Bühl faiblement défendues, ou du moins je trouverais aisé de faire un second pont vers Seltz, dans un endroit que j'ai reconnu particulièrement.

Quant à l'utile de ce dessein, outre ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous expliquer, vous jugez bien, monsieur, que, pouvant porter des forces considérables au delà du Rhin et dans des pays ouverts, l'on tirerait premièrement de grosses contributions; on forcerait peut-être le duc de Würtemberg, déjà mécontent, à se détacher; les troupes de Souabe et de Franconie à se retirer bien loin; ranimer la révolte de Bavière, mal éteinte; empêcher la paix des mécontents, et enfin tous les avantages que cette entrée dans l'empire par les pays ouverts peut nous donner.

J'ai visité tous les bords du Rhin, vu nos bateaux à Strasbourg, où j'ai laissé M. l'intendant pour disposer toutes choses, en cas que sa majesté approuve ce projet, dont je tiens l'exécution sûre, si les troupes de Hesse suivent celles de Lunebourg; s'il ne convient pas, les ennemis s'affaiblissant en ce pays-ci, je puis faire le siege de Landau, quand même les troupes de Hesse demeureraient, et je commencerai dès que sa majesté l'ordonnera.

En attendant les ordres du roi, je fais remonter insensiblement

quelque infanterie, et crois ne devoir rien commencer que par les ordres de sa majesté, lesquels j'espère recevoir par le retour de ce courrier.

Je ne doute pas que les malheurs arrivés en Flandre n'obligent M. l'électeur de Bavière et M. le maréchal de Villeroy à vous demander des troupes; les lumières de sa majesté, plus justes et plus solides que toutes autres, lui feront peser quels avantages on peut avoir en ces pays-ci, et quelles pertes on peut empêcher en Flandre.

En tout cas, monsieur, je dois vous faire observer que, quelque bon que soit le poste de Lauterbourg, les ouvrages ne seront achevés de près de six semaines. La plus grande idée qu'en a conçue M. de Regemorte l'a porté à mettre dans le mémoire qu'il a fait que l'on peut le défendre avec le tiers des forces dont il serait menacé. Je ne vous conseillerai jamais de hasarder une telle disproportion et ne voudrais pas m'en charger, et vous le comprendrez aisément. Supposé que les ennemis eussent quarante-cinq mille hommes, et que vous en destinassiez quinze à le défendre, l'ennemi donne toujours de l'inquiétude pour le côté de Weissembourg et celui de Lauterbourg, et, par conséquent, vous obligeant à séparer vos forces, il tombe avec toutes les siennes sur un des côtés. Enfin, monsieur, l'on doit être fort content d'un poste quand, après l'avoir bien accommodé, on peut s'y croire bien assuré avec le quart moins de troupes que l'ennemi n'en a pour l'attaquer.

Je reviens au siége de Landau, et j'aurai l'honneur de vous dire que, quand même les troupes de Hesse ne suivraient pas celles de Lunebourg, je crois pouvoir y réussir avec celles que j'ai.

Voilà, monsieur, bien des malheurs à réparer; c'est ce que votre fermeté et votre bon esprit vous rendent plus capable de faire que personne du monde.

J'ai eu l'honneur de vous mander que, sur les premières apparences de la marche des troupes de Lunebourg vers Coblentz, j'avais renvoyé les neuf escadrons qui venaient de la Moselle sous Hom-

bourg; dans ce moment je leur envoie ordre de se rendre sous Thionville.

P. S. Je reçois encore la confirmation de la marche des troupes de Lunebourg pour descendre le Rhin, avec partie de celles de l'électeur palatin. On prétend que celles de Hesse doivent suivre, mais elles n'ont pas encore branlé.

En attendant les ordres du roi, M. le maréchal de Villars fit remonter jusqu'à Lauterbourg cinq bataillons de l'infanterie qui campait à Spire, et en même temps il continua d'envoyer des partis dans les évêchés de Worms et de Mayence. Un d'eux se porta jusqu'à Bingen, et confirma, par ses rapports, la nouvelle de la marche des Hanovriens vers le bas Rhin; il annonça aussi que bientôt ils seraient suivis par les Hessois.

En voyant le prince de Bade près d'être privé d'une partie des renforts qui lui avaient été destinés, et ayant des avis certains du mauvais état dans lequel était Landau, où manquait tout ce qui était nécessaire à sa défense, M. le maréchal de Villars ne put s'empêcher de témoigner de nouveau à la cour ses regrets de n'avoir pas eu la permission de faire le siége de cette place, et l'assura que si, comme il l'avait promis, on l'eût investi aussitôt après que les ennemis avaient été chassés de la Lauter, la conquête en eût été facile et prompte; il n'hésita même point à observer que, si le roi eût consenti à cette entreprise, peut-être sa majesté eût-elle ordonné au général de son armée de Flandre de rester dans ses lignes, et eût-elle par là évité les malheurs dans lesquels avait entraîné trop de facilité à l'autoriser à l'offensive.

Tout était prêt ou pour en revenir à cette entreprise, si le roi le jugeait à propos, ou pour exécuter le projet de passer le

Rhin. Suivant le sentiment de M. le maréchal de Villars, ce projet devait produire de plus grands avantages ; celui du siége de Landau était plus certain.

Mais bientôt il fallut renoncer à toute entreprise sur le Rhin, pour secourir la Flandre. Les suites de la journée de Ramillies, la déroute totale de l'armée, plus effrayante encore que le malheureux événement du combat; les renforts qui arrivaient de toutes parts à l'armée des ennemis victorieux, mirent le roi dans la nécessité de prendre un parti extrême, et de retirer de l'armée du Rhin vingt bataillons et le corps des carabiniers. M. le maréchal de Villars ayant reçu, le 11, l'ordre de faire partir sans délai ces troupes, elles se mirent en marche le 13, et furent rassemblées à Weissembourg le 15, sous le commandement de M. le chevalier du Rosel. Leur marche fut dirigée de manière qu'en trois jours elles se rendirent à Hombourg, et en cinq autres jours à Thionville. Il ne resta plus alors sur le Rhin que cinquante bataillons et cent deux escadrons, que le roi jugea suffisants pour rester pendant la campagne sur la défensive, en vivant aux dépens des ennemis, et pour soutenir les lignes de la Lauter si, dans la suite, le prince de Bade venant à prendre quelque supériorité, M. le maréchal de Villars était forcé de mener l'armée derrière cette rivière. Il devait aussi être joint successivement par les douze autres bataillons de nouvelle levée qui lui étaient destinés.

Le départ de la cavalerie que M. le maréchal de Villars fit marcher vers la Flandre n'occasionna que peu de changement dans la position des autres troupes; mais ce général ayant eu avis que les Hessois, qui étaient restés dans les environs de Mayence et de Wisbaden, remontaient le Rhin, et que le 14 ils étaient arrivés dans le Bergstrass, entre Darmstadt et Weinheim ; que, d'un autre côté, les troupes qui s'étaient

mises en marche pour passer en Italie étaient revenues sur leurs pas, et que le prince de Bade avait résolu de tenter le passage du Rhin, il fit marcher, le 15, deux brigades de cavalerie sous les ordres de M. de Cheyladet pour joindre le camp de Schifferstadt[1], afin d'augmenter la consommation des subsistances en avant du Speyerbach et de mieux éclairer le débouché de Manheim. Comme on occupait toutes les redoutes et tous les postes du Rhin depuis Strasbourg jusqu'à Spire, et M. le maréchal de Villars regardant le débouché de Philipsbourg comme impraticable pour les ennemis dans la position où était l'armée, il ne prit aucune inquiétude des entreprises que pourrait faire M. le prince de Bade; il donna seulement une attention particulière à la partie du cours du Rhin entre Lauterbourg et Philipsbourg. Pour la mettre en sûreté, M. de Chamillart, qui avait marché à Lauterbourg avec cinq bataillons, alla le 15 à Rheinzabern, et M. de Broglie se rendit à Lauterbourg pour y commander.

On avait à Versailles des nouvelles sur la destination des Hessois et des Palatins fort différentes de celles que recevait M. le maréchal de Villars de leur marche pour joindre l'armée de M. le prince de Bade. Il paraît, par la lettre de M. de Chamillart, du 14, que toutes ces troupes étaient ou allaient se mettre en chemin pour la Flandre, où le duc de Marlborough se disposait à faire les plus grands efforts pour pénétrer dans le royaume. Le roi fut même tellement persuadé que toutes les vues des alliés tendaient à cet objet, et que tout ce que l'on pourrait gagner du côté du Rhin leur était indifférent, même la prise de Landau, que sa majesté se détermina

[1] Ce n'était plus M. de Druys qui commandait ce camp. Il était passé à Luxembourg pour y commander à la place de M. le chevalier de Courcelles, et il avait été remplacé au camp de Schifferstadt par M. d'Imecourt.

à retirer encore de l'armée de M. le maréchal de Villars dix bataillons et vingt escadrons, pour aider M. le maréchal de Villeroy à défendre la frontière de Flandre. Les affaires y étaient dans une telle confusion, que toute l'infanterie, hors d'état de tenir la campagne, avait été jetée dans les places, et que, ne pouvant hasarder la cavalerie, affaiblie et découragée, devant une armée victorieuse et entreprenante, on avait été forcé de la placer en seconde ligne, sous la protection des places.

M. le maréchal de Villars reçut le 18 les ordres du roi pour le nouveau détachement qui devait marcher en Flandre, et dès le 20 il ébranla les troupes destinées à le composer. Il les dirigea sur Weissembourg, mais il disposa leur marche de manière qu'elles ne devaient la continuer que lorsqu'il aurait reçu la réponse du roi aux représentations qu'il fit sur ce nouveau détachement. Les motifs sur lesquels il fonda ces représentations et l'inexécution des ordres de sa majesté sont renfermés dans la lettre qu'il écrivit le même jour, 19, à M. de Chamillart.

Camp de Spire, 19 juin 1706.

M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart.

Je reçus hier, monsieur, la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire du 14, avec l'ordre pour faire marcher en Flandre les dix bataillons et vingt escadrons nommés, qui sont bien les meilleurs de cette armée, lesquels s'ébranleront dès demain.

Je vois, monsieur, dans le commencement de votre lettre, que j'ai dû vous mander que les troupes de Hesse, de Lunebourg et de Hanovre ont marché en Flandre. J'aurai l'honneur de vous dire, monsieur, que j'ai marqué bien précisément que les dernières avaient marché, mais point du tout celles de Hesse. Vous aurez vu dans mes dernières que lesdites troupes et partie de celles de Westphalie,

Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1948, n° 179.

composées de régiments de Münster et d'Osnabrück, remontaient le Rhin, faisant au moins dix mille hommes, que l'on nous assure être de très-belles troupes et connues pour très-bonnes.

Je croirais donc, monsieur, manquer à l'exécution de vos ordres, si je les suivais à la lettre, puisqu'ils sont fondés sur une marche de troupes qui prend une route bien contraire à celle de Flandre.

J'aurai l'honneur de vous dire, monsieur, que j'appris hier au soir que ces troupes avaient continué à remonter le Rhin. Les avis sont divers sur cette marche : les uns, que lesdites troupes vont en Italie; d'autres, qu'elles cachent leur marche, ou pour aller par le derrière des montagnes tomber sur Huningue, ou pour tenter de passer le Rhin au-dessus de Strasbourg. Il est bien certain que les ennemis ont deux ponts chargés sur des chariots; mais, de ces trois avis, je ne vois d'apparence qu'à deux, ou de marcher en Italie, ou de tomber sur Rheinfelden par le derrière des montagnes et se placer sur Huningue. Ce tour-là pour eux est grand, et il m'est aisé d'y pourvoir en faisant remonter M. le comte du Bourg à mesure que j'aurai nouvelle du progrès de la marche desdites troupes de Hesse et de Westphalie.

Cependant, monsieur, pour perdre le moins de temps qu'il est possible à l'exécution des ordres de sa majesté, je ferai avancer dès demain, insensiblement, et sans divulguer le dessein d'envoyer un second détachement en Flandre, les troupes qui doivent le composer, vers Weissembourg, et même plus avant. Ainsi, monsieur, sans perdre plus de trois jours, je puis recevoir les ordres, lesquels j'ai l'honneur de vous demander précis et sur les divers cas que j'aurai l'honneur de vous exposer.

Je ne puis être certain du dessein des ennemis que quand je verrai ce corps d'armée, qui est pour le moins de dix mille hommes, déterminé à la route d'Italie; car il peut passer près de Heilbronn et puis retourner tout court vers Villingen. Je ne puis être éclairci sur cela de plus de dix jours. Ayez donc la bonté de mander si, malgré les incertitudes où je serai, je ferai marcher le détachement.

Mais enfin, monsieur, le résultat de cette lettre est que, si le roi veut que ce détachement marche sans savoir ce que deviennent les troupes de Hesse et de Westphalie, je ne perds que trois jours, parce que je les fais avancer de quatre sur le chemin de la Moselle. Si sa majesté permet que je ne l'envoie que quand je verrai les troupes de Hesse vers Augsbourg, il faudra dix ou douze jours.

Pour moi, je désire uniquement que le roi soit bien servi, et, en vérité, j'aimerais mieux des avantages considérables sous d'autres généraux que de médiocres de mon côté.

Vous devez voir, monsieur, dans toute ma conduite, le véritable zèle que je dois au roi, un grand attachement pour vous, et peut-être qu'il entre de ces sentiments dans la douleur que j'ai quelquefois de voir que d'autres soient plus honorés de votre confiance que moi.

P. S. Vous me faites l'honneur de me dire, monsieur, que je vous console. Je donnerais tout mon sang pour cela. Peut-être en aurais-je trouvé les moyens si l'on m'avait laissé agir de ces côtés-ci; mais il n'en faut plus parler. Sans les libertés que me donne la fin de votre lettre, je ne prendrais pas celle de vous parler des affaires de Flandre, puisque les généraux en savent bien plus que moi, et je me rends sur cela la même justice que vous me rendez; mais je hasarderai ma pensée.

Elle est donc, monsieur, que M. le maréchal de Villeroy et M. le maréchal de Marcin doivent se mettre dans les deux places qui seront les plus menacées, l'un et l'autre avec un détachement de dix mille hommes choisis dans les gardes du corps, les gendarmes, la cavalerie et les dragons, les places déjà munies d'infanterie. Si ni l'une ni l'autre de ces deux places qu'ils auront jugé devoir être attaquées ne l'est pas, que celui de ces messieurs qui se trouvera le plus près de la place investie s'y jette le premier jour de l'investissement; cela est très-facile : tout n'entre pas toujours, mais du moins la plus grande partie. C'est ainsi que feu M. le Prince sauva Cambrai; et, pour chercher des exemples plus éloignés, quand Charles-Quint assiégea Metz,

M. de Guise, avec cinq ou six princes et la fleur de la noblesse du royaume, sauva la place. Il faut que le roi ordonne que la ville attaquée se défende jusqu'au dernier soldat. Celui de ces deux messieurs qui ne sera pas renfermé assemblera l'armée et tâchera de troubler le siége. Mais, monsieur, si vous voulez donner une seconde bataille, au nom de Dieu, que ce ne soit pas sous l'autorité de M. l'électeur de Bavière. Je le connais très-malhabile, quand il ne serait pas aussi malheureux; qui l'entendra parler une heure y sera trompé. Je le connais à fond; il n'y a ni ressource ni solidité en lui. Si l'on ne veut pas me croire, j'aurai eu du moins la satisfaction de dire la vérité.

Chaque jour M. le maréchal de Villars crut avoir sujet de s'applaudir des représentations qu'il venait de faire, en apprenant que les Hessois, après s'être rendus à Heilbronn, s'étaient remis en marche le 20 sur deux colonnes, l'une dirigée sur Kanstatt, ce qui pouvait, ainsi qu'en jugea M. le maréchal de Villars, la conduire sur la route d'Italie ou sur Villingen et vers le haut Rhin; l'autre dirigée sur Bretten et Bruchsal, ce qui la portait ou sur Philipsbourg ou sur le Fort-Louis. Ces nouvelles ne firent qu'augmenter son incertitude sur les desseins que pouvait avoir M. le prince de Bade; quelques avis assurèrent qu'en effet la colonne des Hessois qui marchait sur Kanstatt poursuivrait sa route vers l'Italie; mais en même temps il fut informé que le reste des Hessois devait joindre M. le prince de Bade, et que d'un autre côté le commissaire général de l'empereur était arrivé à Rastadt, et avait annoncé à ce prince que dans le mois suivant il recevrait les contingents de l'empire, ce qui augmenterait ses forces jusqu'à trente-cinq mille hommes.

Les manœuvres que fit alors M. le prince de Bade ne laissèrent point douter que ces différents rapports n'eussent

quelques fondements, et que sans attendre ces derniers renforts, il ne tentât quelque entreprise sur le Rhin. Le 22 il fit jeter un pont sur ce fleuve à Philipsbourg, et quelques troupes de cavalerie s'avancèrent vers la Petite-Hollande, en avant de la redoute qui formait la tête du pont. M. le maréchal de Villars, en ayant été informé le 23, s'y porta avec les hussards et quelque cavalerie qui poussèrent celle des ennemis jusqu'à la barrière de la redoute. Le même jour il fit rentrer à l'armée la cavalerie qui était à Schifferstadt et à Rehhutt, où elle n'avait été envoyée que pour la facilité des subsistances; et comme celles du Speyerbach se trouvaient entièrement consommées, il se disposa à se replier sur la Queich, plus incertain que jamais sur la véritable destination des Hessois et des Palatins, au sujet de laquelle chaque jour produisait des nouvelles contradictoires.

Le 27 l'armée décampa de Spire, et, marchant sur trois colonnes, alla prendre le même camp qu'elle avait occupé précédemment à Belheim sur la Queich. L'arrière-garde fut composée de vingt-deux compagnies de grenadiers et de mille chevaux. Lorsqu'elle arriva à hauteur de Philipsbourg, mille chevaux des ennemis, commandés par le comte de Mercy, passèrent le Rhin et se déployèrent sur la hauteur de la Petite-Hollande, mais ils ne s'approchèrent point.

La cour avait des idées bien différentes de celles de M. le maréchal de Villars et sur les desseins de M. le prince de Bade, et sur les moyens qu'il pourrait avoir de faire quelque entreprise. Les affaires du Rhin dans ce moment ne formaient pas, à beaucoup près, l'intérêt principal. La Flandre et l'Italie fixaient toute l'attention du roi; c'était aussi sur ces deux parties que ses ennemis portaient toutes leurs vues. En Flandre, la malheureuse situation dans laquelle se trouvait l'armée, les

renforts qui arrivaient successivement au duc de Marlborough, rendaient plus nécessaire que jamais à M. le maréchal de Villeroy le dernier détachement de l'armée du Rhin, et le roi désapprouvant que M. le maréchal de Villars eût suspendu son départ de Weissembourg, il se mit en marche le 27 pour se rendre à grandes journées à Thionville. Quant à l'Italie, la cour, mieux instruite que M. le maréchal de Villars de la véritable destination des Hessois, sut avec certitude que toutes les troupes de cette nation, au nombre de dix bataillons, trois régiments de cavalerie et deux de dragons ou de hussards, marchaient pour se rendre en Lombardie, et que le prince Eugène avec ce renfort et ceux que le duc de Savoie attendait des alliés par mer, devait, à quelque prix que ce fût, secourir Turin. D'un côté la frontière du royaume était à la veille d'être percée; de l'autre, la prise de Turin ou la levée du siége devaient décider du sort de la guerre en Italie. Il était à croire que de si grands objets rendaient et l'empereur et ses alliés indifférents sur le côté du Rhin, et la cour crut avoir d'autant plus sujet d'en juger ainsi que, sachant les Hanovriens à la veille de joindre le duc de Marlborough en Flandre, et les Hessois en chemin pour l'Italie, elle ne vit plus à l'armée du prince de Bade que les troupes des cercles et celles de Würtemberg, formant à peine dix-huit mille hommes; quant aux contingents qui devaient la joindre le mois suivant, elle les regarda comme un renfort si peu considérable, qu'il n'était pas capable de mettre le prince de Bade en état de s'approcher de M. le maréchal de Villars.

Ces circonstances forment l'époque peut-être la plus remarquable de toute cette guerre, et elle est d'autant plus intéressante que dans ce moment où tout était instant du côté de la Flandre et de l'Italie, le roi se trouva dans la nécessité de faire

un changement général dans le commandement de ses armées, occasionné par la retraite de M. le maréchal de Villeroy. Ce général, attribuant à la fatalité de son étoile le malheur qu'on venait d'éprouver à Ramillies, demanda au roi de nommer à sa place un autre général. Sa majesté y destina M. le duc de Vendôme, et confia à M. le duc d'Orléans, son neveu, le commandement de l'armée d'Italie; en même temps sa majesté résolut de tirer de la frontière du Rhin M. le maréchal de Villars, pour lui donner, sous les ordres de ce prince, le commandement de cette armée, et nomma M. le maréchal de Marcin pour aller prendre celui de l'armée du Rhin.

Ce fut le 27, en arrivant à son nouveau quartier général, que M. le maréchal de Villars reçut le courrier qui lui apprit sa nouvelle destination; elle ne fut point de son goût. Il s'excusa sous différents prétextes de se rendre aux ordres du roi, et sollicita vivement M. de Chamillart de faire valoir les motifs qui l'engageaient à supplier sa majesté de ne point le retirer d'un pays dans lequel il pouvait mieux servir que partout ailleurs.

Le roi, peu satisfait de l'éloignement que témoigna M. le maréchal de Villars pour une commission dont sa majesté ne le chargeait que par l'entière confiance qu'elle avait en son expérience et en ses lumières, lui dépêcha le 1er juillet un nouveau courrier pour lui ordonner de se mettre en chemin dès le lendemain de son arrivée, pour se rendre par la Suisse et par la route la plus courte, avec la plus grande diligence, en Lombardie; mais ce même courrier lui remit une lettre de M. de Chamillart par laquelle, quoique datée du même jour que celle du roi, ce ministre lui manda que sa majesté, après avoir réfléchi à la répugnance qu'il avait de passer en Italie, et aux inconvénients qui pourraient en résulter contre le bien

de son service, s'était déterminée à y envoyer M. le maréchal de Marcin.

Ce dernier général était parti de la cour, en conséquence des premières dispositions du roi, pour aller se mettre à la tête de l'armée du Rhin. Il arriva à Lauterbourg le 3, et y trouva M. le maréchal de Villars qui y était venu pour le recevoir; mais, instruit alors des nouvelles dispositions du roi, il ne pensa plus qu'à se rendre, sans perdre de temps, par la Suisse en Italie.

En se rendant à Lauterbourg, M. le maréchal de Villars avait non-seulement pour objet de conférer avec M. le maréchal de Marcin, mais aussi de prendre des mesures pour la sûreté de la partie du Rhin entre cette ville et Strasbourg, conséquemment à des avis de mouvements de la part des ennemis pour remonter le Rhin. Ces motifs, joints à l'épuisement des fourrages de la Queich, l'engagèrent à ramener, le 4, l'armée de Langenkandel, afin d'être plus à portée d'observer les ennemis, et peut-être de tenter de passer le Rhin après l'arrivée des nouveaux bataillons qu'il attendait, ou de faire une entreprise sur l'île de Dahlunden. Les nouvelles qu'il eut alors de la marche des Hessois ne lui laissèrent plus de doute sur leur destination pour l'Italie; ce qui lui fit espérer que, malgré la privation des troupes qu'il avait détachées pour la Flandre, il conserverait quelque supériorité sur le prince de Bade.

En attendant que les circonstances fussent favorables au desir qu'il avait de faire mieux, pendant le reste de cette campagne, que de se réduire à vivre aux dépens du pays ennemi, et voulant épargner les fourrages de l'Alsace, il rappela au camp de Langenkandel la cavalerie qu'il avait laissée aux ordres de MM. de Broglie et du Bourg, sur le Rhin,

et la remplaça par de l'infanterie et quelques dragons. Ce mouvement se fit le 6.

Il fallut peu de temps, avec une aussi nombreuse cavalerie, pour achever de consommer les subsistances des environs de Langenkandel, où l'armée avait déjà vécu pendant dix jours, au commencement de la campagne. Le 10 M. le maréchal de Villars décampa, avec deux brigades d'infanterie et toute la cavalerie, et alla camper à Barbelroth, sur le chemin de Weissembourg à Landau, afin d'être à portée de fourrager le pays de là jusqu'à cette place. On fit en effet, le lendemain, jusque sur ses glacis, un fourrage qui fournit de la subsistance pour plus de dix jours.

En même temps que M. le maréchal de Villars marcha à Barbelroth, M. d'Hautefort alla, avec vingt bataillons et l'artillerie, camper à Altenstatt près de Weissembourg; ces vingt bataillons furent employés aux travaux des retranchements de la Lauter. Le reste de l'infanterie, consistant en deux brigades, fut envoyé sur le Rhin pour renforcer les postes depuis Lauterbourg jusqu'à Offendorf, et on en retira treize escadrons de la cavalerie d'Espagne, qui joignirent le camp d'Altenstatt. Toutes ces troupes devaient vivre des fourrages qui étaient entre la Lauter et la Queich, afin de conserver pour le quartier d'hiver le pays entre la Lauter et la Moder; on fit, en conséquence, le 18, un nouveau fourrage dans les environs de Landau : il fut très-abondant. La garnison ne fit aucune démarche pour le troubler; on essuya seulement quelques coups de canon de la place. Le projet de M. le maréchal de Villars était de rester dans cette position, pour continuer à vivre aux dépens des ennemis et, pendant ce temps, de chercher les moyens de faire quelque entreprise sur M. le prince de Bade. L'armée que commandait ce général, n'ayant pas encore été

jointe par les contingents de l'empire, ne consistait qu'en trente-huit bataillons et soixante escadrons, qui étaient répandus sur la rive droite du Rhin, depuis Stollhofen jusqu'à Philipsbourg; comme il restait à celle du roi, depuis le départ des deux détachements pour la Flandre, quarante bataillons et quatre-vingt-deux escadrons, elle avait encore quelque supériorité. M. le maréchal de Villars crut que c'était le moment d'en profiter pour exécuter le projet qu'il méditait depuis quelque temps de passer le Rhin au Fort-Louis, pour descendre, d'abord, dans une petite île, nouvellement formée, qui partageait le Rhin en deux bras, entre la place et l'île du Marquisat; de passer ensuite dans cette dernière île, séparée du continent, qu'occupaient les ennemis, par un troisième bras, sur lequel ils avaient, près de Söllingen, un pont défendu par une redoute palissadée, pour la communication du poste qu'ils avaient dans l'île. L'objet principal de M. le maréchal de Villars, après s'être rendu maître de cette île, était de rétablir l'ouvrage à corne qui y avait été construit pendant la précédente guerre, mais rasé, en exécution du traité de Riswick, et de se procurer les moyens de prendre à revers la ligne de Bühl. Ce fut le 20 qu'il exécuta son projet, ainsi que le porte la lettre qu'il écrivit au roi le lendemain.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi. Du Fort-Louis, 21 juillet 1706.

Votre majesté aura connu, par mes précédentes, que j'étais assez occupé de tenter un passage du Rhin, lequel ne pouvait réussir que par en ôter toute connaissance aux ennemis, dont toutes les troupes étaient dispersées depuis Stollhofen jusqu'à Philipsbourg. Depuis quelques jours j'avais insensiblement retiré toute la cavalerie qui était entre Strasbourg et Lauterbourg, et mis de l'infanterie à la

Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1948, n° 234.

place. Ces mouvements, qui paraissaient plutôt précaution que dessein d'entreprendre, l'avaient tellement persuadé aux ennemis, que leurs sentinelles menaçaient continuellement les nôtres qu'ils passeraient bientôt le Rhin malgré nous.

Il fallait ensuite préparer un pont de bateaux. Pour cela, je vins à Strasbourg, visitant nos postes le long du Rhin, et, après avoir tout arrangé avec M. de la Houssaye, dont je ne puis trop louer la vigilance et l'activité, je retournai en poste au camp de Barbelroth, fis le jour d'après un grand fourrage autour de Landau, pour que l'ennemi fût mieux informé que j'y étais, et la nuit je repartis avec la même diligence pour me porter au Fort-Louis. On fit marcher la nuit dix bataillons et toute notre artillerie, sous les ordres de M. le comte d'Hautefort; et M. de Streiff, qui m'avait demandé avec beaucoup d'ardeur de commander le débarquement, m'attendait au Fort-Louis. Je lui marquai l'endroit de la descente, qui était une petite île nouvellement formée par les changements fréquents du cours du Rhin, entre le Marquisat et le Fort-Louis, séparée dudit Marquisat par un très-petit bras. Ç'a été notre salut; car, si l'on avait mis pied à terre d'abord sur le terrain des anciens ouvrages du Fort-Louis, comme plusieurs le conseillaient, nos neuf cents hommes auraient été renversés par le gros corps des ennemis.

M. de Streiff, qui avait fait mettre à l'eau, au-dessus du Fort-Louis, tous nos bateaux, avait ordre de s'embarquer, mais de ne partir que quand il en recevrait l'ordre.

Nous étions avant le jour sur les bastions qui regardent le Marquisat, à examiner si les ennemis ne prenaient aucune précaution extraordinaire; et ayant remarqué, à la pointe du jour, que leurs gardes et leurs sentinelles n'étaient pas augmentées, j'envoyai ordre à M. de Streiff de démarrer, et un quart d'heure après je vis arriver la tête des bateaux.

Dès la nuit toute l'artillerie de la place avait été disposée pour favoriser la descente, et M. de la Frezelière arriva, à quatre heures du matin, avec celle de l'armée, dont on mit une partie sur les parapets.

Le pauvre M. de Streiff, avant que d'arriver, fut blessé mortellement d'un poste des ennemis le long du Rhin, et fut presque le seul de tout ce qui était sur les bateaux. En ayant été averti dans l'instant, j'envoyai le comte de Broglie, qui était auprès de moi, prendre sa place.

Cependant nos gens descendirent sans autre obstacle que le feu de cent cinquante hommes et d'un poste de trente qui était dans cette petite île et se sauva d'abord. Ces cent cinquante hommes des ennemis s'ébranlaient: mais, dans l'instant, le prince de Bareuth y accourut avec près de deux mille hommes de pied détachés de quatre bataillons, avec leurs drapeaux, lesquels se placèrent à cinquante pas de nos gens, le petit bras du Rhin entre deux.

Je fis soutenir notre premier détachement par les grenadiers, commandés par MM. de Nangis et de Roth, brigadiers, et M. de Seignelay, colonel. Ils passèrent diligemment dans des bateaux et arrivèrent assez à propos, quoique M. le comte de Broglie soutînt le feu des ennemis, toujours à découvert, avec beaucoup de fermeté. Cependant leur supériorité en nombre était telle, qu'elle l'aurait emporté, si notre artillerie, très-bien servie par les soins de M. de la Frezelière, n'avait enfin ébranlé les ennemis. Nos gens voulaient les suivre, et les grenadiers de Champagne, arrivés les derniers, coulaient derrière ceux de Navarre et se jetaient dans l'eau. Votre majesté apprendra avec plaisir l'émulation de ces deux corps, qui sent bien l'esprit de gloire de sa vieille infanterie. Barberey, lieutenant-colonel de Navarre, qui commandait le premier détachement de grenadiers, ayant vu Pecomme, de Champagne, qui se cachait pour se jeter le premier à l'eau, s'y est jeté, avec tous les grenadiers de Navarre, sans connaître aucun gué. Plusieurs se seraient noyés sans des branches d'arbres, pendant que d'autres ont trouvé un gué où l'on avait pourtant de l'eau jusqu'aux épaules. Nous avons passé sur-le-champ dans le Marquisat, et l'on a travaillé à un petit retranchement pour nous assurer le bord du Rhin.

Le pont a été achevé sur les trois heures, et nous avons marché

avec les brigades de Navarre et Bourbonnais vers l'embouchure de la rivière de Stollhofen, où nous avons trouvé les ennemis retranchés et une grande partie de leurs troupes arrivée.

Je ne puis assez louer la bonne volonté de M. de Streiff, qui se meurt. J'ose dire que c'est une perte. Je l'employais plus qu'un autre par l'ardeur que je lui voyais pour le service de votre majesté. M. le comte de Broglie, dont je me sers fort aussi, s'est conduit avec beaucoup de fermeté et de sagesse.

Je dois parler singulièrement de Barberey et des capitaines des grenadiers de Navarre. M. d'Hautefort-Bauren, qui commandait le premier détachement sous M. de Streiff, a très-bien fait, et MM. de Nangis, de Roth, de Seignelay, avec leur valeur ordinaire.

Les ennemis ont perdu près de cinq cents hommes, et nous en avons eu près de cent cinquante tués ou blessés. Le capitaine des grenadiers de Lée, son lieutenant et cinq ou six autres subalternes tués ou blessés.

Nous rétablissons l'ancien ouvrage à corne du Fort-Louis, et nous mettrons une redoute sur la rivière de Stollhofen, de manière que nous sommes les maîtres du Rhin tout entier. Il est vrai que les ennemis, placés derrière la rivière de Stollhofen, défendent l'entrée des états de M. de Bade; mais, depuis quelques années, cette rivière de Stollhofen est tellement diminuée, qu'actuellement que le Rhin est fort gros, il y a un gué, que les ennemis retranchent, et quand le Rhin est bas il y en a plusieurs.

Enfin, sire, nous donnons une nouvelle attention aux ennemis, outre la garde de leurs lignes de Bühl, qui nous rendra celle des retranchements de la Lauter beaucoup plus facile.

Je souhaite, sire, que cette petite aventure puisse être agréable à votre majesté, et que Dieu me fasse la grâce d'en trouver bien d'autres de lui montrer mon zèle pour la gloire de son service. Personne ne cherchera jamais avec plus d'ardeur celles où cette même ardeur aura toute la liberté nécessaire pour agir utilement.

Comme nous avons poussé des partis de tous côtés en remontant

le Rhin, j'apprends dans ce moment que nos grenadiers ont chassé les ennemis d'une redoute fort près de Stollhofen. Nous allons en avant autant qu'il nous est possible.

M. le maréchal de Villars, se trouvant maître de toute l'île du Marquisat et des redoutes que les ennemis y avaient occupées, fit commencer par deux mille travailleurs des troupes et quinze cents pionniers le travail pour le rétablissement de l'ouvrage à corne. Cet ouvrage n'avait pas été entièrement détruit; on trouva non-seulement les fondements dans leur entier, mais aussi quatre pieds de maçonnerie au-dessus du terrain. Pour soutenir les travailleurs, il fit camper l'infanterie dans l'île, sous les ordres de M. d'Hautefort, et, afin d'y veiller de plus près, il établit son quartier au Fort-Louis.

Le 22 il fit venir du camp de Barbelroth sous cette place quatorze escadrons, qui campèrent sur la rive gauche du Rhin, et le même jour les dix escadrons qui étaient restés entre le Fort-Louis et Strasbourg passèrent ce fleuve sous le commandement de M. de Vivans, tant afin de couvrir le travail de l'île du Marquisat, que pour augmenter l'inquiétude des ennemis et consommer les fourrages de leur pays. Quatre escadrons seulement, qui restèrent le long du Rhin depuis le Fort-Louis jusqu'à Strasbourg, subsistèrent des fourrages de l'Alsace. On renforça en même temps par différents détachements d'infanterie les postes le long du Rhin. M. de Chamillart fut chargé de celui d'Offendorf, à la place de M. de Streiff, qui mourut de la blessure qu'il avait reçue au passage du Rhin.

Comme les partis ennemis causaient beaucoup de désordre dans les Évêchés, M. de Verseilles fut chargé d'aller mettre ce pays à l'abri de leurs courses. Il fut détaché, pour cet effet, le 29, avec cent soixante hussards.

Il ne restait plus aux ennemis, sur le Rhin, aucun poste qui pût donner de l'inquiétude et leur procurer quelque facilité pour le passage de ce fleuve, que l'île de Dahlunden. On rapporta à M. le maréchal de Villars qu'en établissant une batterie dans l'île que formait la rivière de Stollhofen à son embouchure, on pourrait rompre le pont qu'ils avaient sur le bras du Rhin pour entrer de leur continent dans la première de ces îles. Mais M. de la Frezelière, ayant reconnu les lieux, trouva qu'il serait impossible de battre le pont. M. le maréchal de Villars se borna donc à son établissement dans l'île du Marquisat, et il le regarda comme capable de contenir les ennemis. Il eut même sujet de croire que sa position opérait déjà une diversion favorable aux rebelles de la Hongrie, lorsqu'il eut avis que le départ d'un régiment d'infanterie, qui avait eu ordre de quitter l'armée pour renforcer le corps qui leur était opposé, avait été suspendu.

Mais le roi, quoique satisfait des avantages que procurait l'occupation de l'île du Marquisat, en forçant les ennemis à tenir dans leurs lignes de Bühl un corps de troupes considérable, et jugeant que le projet de porter l'armée au delà du Rhin ne pourrait être qu'un objet de subsistances, dont on ne manquait pas au delà de la Lauter, manda à M. le maréchal de Villars que la seule opération importante qu'il eût à faire pendant le reste de la campagne était de chasser les ennemis de l'île de Dahlunden.

Ce général pensa différemment sur les avantages que le roi envisageait dans le succès de cette opération, et il fit à ce sujet quelques observations tendant à détromper sa majesté sur l'idée où elle était que l'occupation de l'île de Dahlunden était préférable à celle de l'île du Marquisat. Il représenta, en premier lieu, qu'il y avait deux îles de Dahlunden, l'une

très-peu étendue, l'autre dont la circonférence était de plus d'une lieue. Les ennemis avaient retranché la première et avaient avec elle une communication assurée, ce qui la lui faisait regarder comme inattaquable, à moins d'être maître des deux bords du Rhin. A l'égard de la grande île, il assura le roi que la rive gauche du fleuve qui lui était opposée étant bien retranchée, on ne devait prendre aucune inquiétude de la voir occupée par les ennemis; que, si on s'en emparait, il faudrait la retrancher et y tenir, soit pendant la campagne, soit pendant l'hiver, un grand corps de troupes, même beaucoup plus considérable que ce qui était employé à garder les retranchements de Drusenheim et de Stattmatten, parce que le bras du Rhin qui séparait l'île du continent des ennemis était trois fois plus étroit que celui qui était entre cette île et l'Alsace. En second lieu, M. le maréchal de Villars observa que le seul avantage qu'on pourrait retirer de l'occupation de l'île de Dahlunden serait de se procurer la navigation suivie de Strasbourg au Fort-Louis, parce qu'étant maîtres de Lauterbourg on avait facilité d'imposer au pays ennemi des voitures et d'autres corvées, pour faire, sans être à charge à l'Alsace, les transports nécessaires aux approvisionnements de la Lauter.

En développant ainsi les difficultés non-seulement d'entreprendre sur les îles de Dahlunden, mais aussi de les occuper avec sûreté, et le peu d'utilité qu'on en retirerait, M. le maréchal de Villars s'expliqua de nouveau sur les avantages de son établissement dans l'île du Marquisat. Les motifs sur lesquels il appuya son sentiment sur cet objet furent, premièrement, l'inquiétude qu'il donnait aux ennemis, qui, depuis qu'on s'en était emparé, travaillaient sans relâche à retrancher la rivière de Stollhofen et à fermer à l'armée du roi l'entrée de l'empire; en second lieu, l'avantage que ce passage sur le Rhin procurait

pour menacer Philipsbourg et pour contenir les princes et états de l'Allemagne; en troisième lieu, l'obligation où étaient les ennemis de rester en force dans leur ligne de Bühl, derrière laquelle étaient des passages dont on pourrait profiter pour pénétrer dans l'empire lorsqu'une fois la rivière de Stollhofen deviendrait guéable, ce qu'on devait espérer dès que les crues du Rhin, occasionnées par la fonte des neiges, seraient baissées.

D'après ces idées, M. le maréchal de Villars ne songea qu'à accélérer le travail des retranchements qu'il faisait faire dans l'île. Dès le premier jour du mois d'août, l'ouvrage à corne se trouva hors d'insulte, la demi-lune fraisée, le chemin couvert palissadé, de même que la redoute qu'il avait fait élever sur le bord de la rivière de Stollhofen. Les ennemis, de leur côté, employèrent toute leur infanterie à leurs retranchements sur la même rivière, depuis la montagne jusqu'à son embouchure; mais on remarqua que l'étendue de ces retranchements était telle, qu'ils seraient obligés d'y laisser au moins cinq mille hommes pour les garder, et qu'avec ce nombre de troupes il leur serait impossible de les défendre, si le roi se déterminait à donner les moyens de faire un effort sur le Rhin.

Dès que M. le maréchal de Villars vit les retranchements de l'île du Marquisat en état de défense, il renvoya au camp d'Altenstatt[1] l'artillerie et six des bataillons qui étaient sur les bords du Rhin, et n'y en laissa que seize avec quatre escadrons, sous les ordres de M. d'Hautefort, tant pour garder ce fleuve que pour achever les retranchements. En même temps il retira les dix escadrons qu'il avait fait passer au delà du Rhin, sous le commandement de M. de Vivans, et les envoya camper

[1] Il était resté au camp d'Altenstatt dix bataillons et onze escadrons de la cavalerie d'Espagne, attaqués de la maladie et hors d'état de servir.

sous Kehl. Jugeant alors que sa présence était moins nécessaire au Fort-Louis, il se rendit le 4 au camp de Barbelroth.

Les cinquante-sept escadrons et les huit bataillons qui composaient ce camp ayant vécu, depuis plus de trois semaines, du pays des environs de Landau, les fourrages étaient à la veille d'être entièrement consommés, et M. le maréchal de Villars, prévoyant qu'ils ne pourraient pas fournir à la subsistance au delà du 10 du mois, proposa à la cour d'envoyer alors cinquante escadrons à la droite du Rhin, derrière la rivière d'Eltz, entre Kappel et Brisach, pour vivre aux dépens du pays ennemi, très-abondant en fourrages, et de ne garder que l'infanterie et trente-deux escadrons, pour la sûreté de l'île du Marquisat, des postes du Rhin et de la Lauter; mais ce ne fut pas sans prévenir la cour que cette disposition n'avait aucun objet militaire, et seulement celui d'épargner le fourrage de l'Alsace. Il fit observer aussi qu'en plaçant ce corps de cavalerie aussi loin de l'infanterie et de la Lauter, il paraîtrait d'un côté exposé à être insulté, et de l'autre hors de portée de soutenir cette rivière. Mais il considéra que les ennemis ne devant point entreprendre sur cette cavalerie sans y joindre un corps d'infanterie, on serait averti par le fort de Kehl; que, d'ailleurs, le Rhin étant bien gardé jusqu'à Hagenbach, les ennemis ne pouvaient donner de l'inquiétude pour la Lauter qu'en passant à Philipsbourg, ce qui donnerait le temps de se préparer à la défense de cette rivière, et qu'ils hésiteraient sans doute à abandonner, pour faire cette manœuvre, leurs retranchements, qui paraissaient être leur principal objet et pour lesquels l'île du Marquisat devait leur donner des inquiétudes continuelles.

M. le maréchal de Villars, quoique persuadé qu'en prenant les mesures convenables, ni la cavalerie qu'il proposait d'en-

voyer au delà du Rhin, dans la plaine de Weil, ni les lignes de la Lauter ne seraient exposées à aucune surprise, n'osa prendre sur lui de faire faire ce mouvement sans l'agrément de la cour. En attendant, il chercha à prolonger le séjour de cette cavalerie au camp de Barbelroth, en faisant faire un nouveau fourrage entre ce camp et Landau. Malgré l'épuisement du pays, on y trouva encore de quoi assurer la subsistance jusqu'au 16; mais, dès le 8, une partie de l'infanterie décampa pour entrer dans la ligne de la Lauter, et partager avec celle du camp d'Altenstatt et mille pionniers de l'Alsace le travail des retranchements. Les pionniers du Palatinat et des pays ennemis furent congédiés, au moyen d'une contribution à laquelle ils se soumirent et dont la somme fut employée à payer le travail des soldats. Le même jour, il fit passer du camp de Barbelroth deux escadrons à Lauterbourg, et mit en marche pour les Évêchés quatre autres escadrons que la cour lui ordonna d'y envoyer pour rassurer le pays et aider M. de Verseilles à chasser les partis des ennemis qui se laissaient voir jusqu'aux portes de Verdun.

Le roi n'approuva point le projet d'envoyer subsister la plus grande partie de la cavalerie au delà du Rhin; sa majesté préféra laisser toutes les troupes à portée de se rassembler et de se porter à la défense de ce fleuve et de la Lauter; d'ailleurs forcée, par la malheureuse situation des affaires en Flandre, de retirer de l'armée du Rhin un nouveau corps de cavalerie, elle manda à M. le maréchal de Villars de faire partir sans délai dix escadrons, et, s'il jugeait qu'après le départ de ce détachement il lui restât trop de cavalerie, de faire passer sur la Sarre celle qu'il jugerait à propos.

Ces ordres furent exécutés sur-le-champ. Les dix escadrons destinés pour la Flandre se mirent en marche le 9, conduits

par M. de Jouy; et M. le maréchal de Villars résolut d'envoyer quelques jours après à Bouquenom les onze escadrons des troupes d'Espagne, qui étaient attaqués par la maladie.

Le 10 le reste de l'infanterie campée à Barbelroth se rendit au camp d'Altenstatt; M. le maréchal de Villars la suivit et établit son quartier général à Weissembourg, afin d'être plus à portée de veiller aux ouvrages de la Lauter et de l'île du Marquisat.

Jusqu'alors il n'avait eu que des rapports fort incertains sur le départ des troupes que M. le prince de Bade avait eu ordre de l'empereur d'envoyer en Hongrie; mais il apprit, avec quelque certitude, que trois régiments de cavalerie, formant neuf escadrons, venaient de se mettre en marche[1], et qu'ils devaient être suivis de quelque infanterie, mais que ces troupes allaient être remplacées en partie par les contingents et par des milices de Würtemberg qui étaient assemblées. M. le maréchal de Villars venait, de son côté, de recevoir quatre bataillons de nouvelle levée[2]; mais il fit observer à la cour qu'il ne pouvait les regarder comme une augmentation mais seulement comme un moyen de remplacer deux bataillons des troupes d'Espagne et deux de celles du roi, qui étaient entièrement hors d'état de servir; de sorte qu'il ne pouvait compter que sur quarante bataillons et moins de soixante-huit escadrons, M. de Verseilles ayant marché avec une partie des hussards vers les Évêchés. C'est ce qui lui donna occasion d'adresser à la cour l'état des troupes qui composaient l'armée ennemie, pour lui faire connaître que, indépendamment des milices du Würtemberg et des troupes que M. le prince de Bade pouvait tirer de Fribourg et de Landau, cette armée était supérieure en infante-

[1] Les régiments de Mercy, Bareuth et Holstein.

[2] Deux bataillons de Noailles et deux d'Enghien.

rie et presque égale en cavalerie. En effet, suivant cet état, M. le prince de Bade avait sous ses ordres quarante-sept bataillons de campagne et soixante et un escadrons.

Ce nombre de troupes non-seulement ne parut point à la cour devoir imposer à M. le maréchal de Villars, mais elle jugea même que ce général pouvait, sans se compromettre, prendre l'offensive devant un ennemi qui, pendant toute la campagne, n'avait donné que des marques de faiblesse. D'ailleurs, la situation des affaires en Flandre devenant chaque jour plus dangereuse, le roi jugea que le seul moyen d'écarter de cette frontière une partie de l'orage dont elle était menacée était de chercher à diviser les forces de ses ennemis; il pensa que le siége de Landau pourrait les forcer à faire passer sur le Rhin un détachement considérable de l'armée du duc de Marlborough, pour mettre le prince de Bade en état de sauver cette place. Ce fut le 14 que M. le maréchal de Villars reçut une lettre du roi, qui lui fit connaître les intentions de sa majesté sur cet objet et sur la conduite qu'il aurait à tenir si cette entreprise venait à produire, en faveur de la Flandre, la diversion qu'elle avait en vue.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. Versailles, 11 août 1706[1]

Mon cousin, la disposition des affaires de Flandre me donne lieu de vous dépêcher ce courrier, pour vous faire savoir la nécessité dans laquelle je me trouve d'employer toutes sortes de moyens pour obliger les ennemis à partager leurs forces; je n'en connais pas un plus sûr que celui du siége de Landau. Cette entreprise, dont je connais les difficultés, les engagera à faire un détachement considérable pour secourir cette place, si vous pouvez rassembler tout ce qui est nécessaire pour en faire le siége. Je sais qu'il aurait été plus aisé, au commencement de la campagne, d'y réussir : vous aviez un nombre de

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1933, 1re partie, 3e section, n° 66.

troupes suffisant, des fourrages en abondance, des poudres et généralement tout ce qui était nécessaire; l'extrême faiblesse des ennemis de l'autre côté du Rhin, le nombre des postes qu'ils sont obligés de garder et la supériorité des armées ennemies en Flandre m'ont déterminé à passer par-dessus toutes les difficultés, quoiqu'elles soient presque insurmontables. Mon intention est donc que vous vous mettiez en état d'attaquer cette place, au plus tard le 1er septembre. Je vous enverrai des ingénieurs avant ce temps-là. Chamillart écrit aux sieurs de la Houssaye et de la Frezelière, pour qu'ils contribuent l'un et l'autre, en ce qui les regarde, à faire toutes les dispositions nécessaires. Si les ennemis n'envoient point un secours considérable de l'armée de Flandre, vous pouvez espérer de vous en rendre le maître avec le peu de troupes que vous avez; s'ils font marcher un corps de troupes qui arrive assez à temps pour vous attaquer dans vos lignes, je vous ordonne dès à présent de prendre vos mesures, sans néanmoins en donner connaissance à personne qu'à l'intendant et au marquis de la Frezelière, pour retirer d'assez bonne heure l'artillerie et les munitions, et lever le siége, qui aura produit l'effet que je me propose. Si vous vous déterminez à faire le siége, comme j'ai lieu de le croire, vous ferez investir Landau le plus tôt que vous pourrez, afin d'ôter aux ennemis les moyens d'y faire entrer des secours de troupes et de vivres.

Réponse de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp de Weissembourg, 14 août 1706[1]

Je vois, par la lettre dont il a plu à votre majesté de m'honorer du 11, l'intention qu'elle a que nous songions à faire le siége de Landau. Votre majesté a prévu une partie des difficultés, qu'elle regarde même comme presque insurmontables; mais je suis bien sensiblement affligé d'être obligé de lui dire qu'il est de ma fidélité de lui représenter celles que nous voyons de plus près. Comme MM. de la Houssaye et de la Frezelière sont informés du dessein de votre majesté, nous avons commencé par étudier la matière ensemble.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1949, n° 32.

Premièrement, quant aux fourrages, lesquels nous consommons depuis trois mois et demi aux environs de Landau, ils manquent au point que, pour faire rester les quarante et un escadrons que nous avons encore à Barbelroth jusqu'à après-demain, il faut les soutenir d'avoine. Il ne reste pas une paille depuis Spire jusqu'à la Lauter: ainsi, non-seulement, sire, il faudrait que M. de la Houssaye nous fournît les avoines, mais le foin, à quoi l'Alsace et les voitures mêmes des provinces voisines ne pourraient suppléer.

Je passe au nombre de troupes. Votre majesté a sur cette frontière, sans compter les hussards, dont partie sont avec M. de Verseilles, soixante-huit escadrons; sur quoi j'ai envoyé les trois de Villegagnon dans les Évêchés, M. de Chamillart m'ayant fait l'honneur de me mander les besoins et les plaintes de MM. les commandants de Verdun et de Metz.

J'ai envoyé pareillement, sur les lettres de M. de Chamillart, deux compagnies de la Vrillière à Hombourg. Ce régiment, étant fort affaibli par la désertion, ne fait plus que deux escadrons; ainsi c'est reste à soixante-quatre. Les huit de la cavalerie d'Espagne sont entièrement détruits par la maladie, et, comme votre majesté l'aura vu dans mes précédentes dépêches, ils ont déjà marché vers Bouquenom, tant parce que l'on ne peut plus en retirer de service, que pour ôter toute communication de leurs chevaux avec les nôtres, lesquels, Dieu merci, ne sont atteints d'aucun mal; reste à cinquante-six.

A l'égard de l'infanterie, votre majesté sait qu'elle ne m'a laissé que quarante bataillons. Il est arrivé, depuis les deux nouveaux d'Enghien, très-faibles, deux de Noailles : le premier, à ce que l'on me mande, assez fort; l'arrivée de ces quatre bataillons nous permet d'en tirer quatre des garnisons; ainsi c'est quarante-quatre.

De ces quarante-quatre les deux de Prato-Ameno et celui de Montfort, espagnols, sont entièrement ruinés; les deux premiers arrivés très-faibles par la désertion, et celui de Montfort par la maladie. Ces bataillons, comme je l'ai déjà mandé à M. de Chamillart, ne font plus de service; celui de la Chaux-Montauban, par la maladie, est en-

tièrement hors d'état de servir. Il a passé l'été à Stattmatten, où l'air est très-mauvais, et j'ai été obligé de l'envoyer à Saverne il y a quelques jours; reste à quarante.

Des quarante, sire, je ne puis me dispenser d'en mettre un à Haguenau, un à Drusenheim et à Beinheim, deux à Weissembourg et à Lauterbourg; reste à trente-cinq.

Nous marcherions donc à Landau avec trente-cinq bataillons et cinquante-six escadrons; mais, sire, je dois faire observer à votre majesté que le prince de Bade ayant un pont portatif peut passer le Rhin où il lui plaît, quand aucune troupe ne l'en empêche; et ainsi, sire, pendant qu'avec une armée très-peu en état de faire un siége, nous serions autour de Landau, nous verrions tout d'un coup le prince de Bade prendre nos lignes à revers, se servir de nos retranchements, et mettre l'Alsace et l'armée dans un très-grand péril. Je dis l'Alsace, dont les ennemis seraient les maîtres du plat pays, et votre armée ne pouvant plus y rentrer que par aller passer à Hombourg et revenir par Phaltzbourg.

Pour ce péril-là, certainement, sire, je n'y exposerai l'armée de votre majesté que par ses ordres positifs, sans quoi, je crois de mon devoir et de ma fidélité à son service de ne marcher à Landau qu'après avoir laissé dix bataillons et quinze escadrons pour défendre le passage du Rhin et l'entrée de l'Alsace au prince de Bade; ainsi je ne mènerais que vingt-cinq bataillons et quarante et un escadrons à Landau.

Votre majesté sait bien que le prince de Bade a quarante-deux bataillons; les dix escadrons qu'il a envoyés en Hongrie sont remplacés par un pareil nombre, comme votre majesté le verra par la lettre ci-jointe de M. de Lannion. Les milices de Würtemberg sont arrivées, et certainement les ennemis sont plus nombreux que nous. Je crois, sire, que votre majesté peut s'en tenir aux avis d'un correspondant qu'elle paye assez cher. J'ai envoyé d'autres détails en original à M. de Chamillart qui donnent aux ennemis vingt-neuf mille cinq cents hommes.

Heureusement, dans ce moment, nous recevons encore des lettres de ce correspondant par lesquelles votre majesté verra que les ennemis ont quarante-sept bataillons. Il assure même qu'ils ont un dessein.

Mais je reviens, sire, à l'état auquel on a mandé à votre majesté qu'est actuellement Landau. Il est certain que, lorsque j'en ai proposé le siége, on l'aurait pris en dix jours; les ennemis, remplis de leurs projets, avaient poussé l'artillerie et les munitions de cette place à Haguenau, et même fort négligé les fortifications.

Quant aux fortifications, comme nous avons fait quatre fourrages à la demi-portée du canon, et que votre majesté sait que par les hauteurs l'on peut en approcher de fort près, la plupart des officiers généraux de votre majesté, et moi, sire, avec plus de soin que personne, en avons reconnu l'état. Il n'y manque présentement pas une palissade et un gazon. Quant aux farines, les peuples du côté de Neustadt y ont réfugié tous leurs grains, et il y en a plus de quinze mille sacs présentement. Les moulins ne leur manquent point.

J'avoue, sire, que je suis au désespoir de tout le détail que je suis forcé de faire à votre majesté; mais je la tromperais et mettrais sa frontière et son armée dans un péril manifeste, si je ne lui représentais des vérités dont elle connaîtra d'abord la solidité; et je serais indigne de l'honneur de sa confiance, si mon zèle m'aveuglait au point de croire surmontables les obstacles que je prends la liberté de lui expliquer.

J'aurai l'honneur de dire de plus à votre majesté que, laissant dix bataillons et quinze escadrons pour défendre le Rhin, et par conséquent marchant à Landau avec vingt-cinq bataillons et quarante et un escadrons, le prince de Bade peut garder ses postes par ses milices, et, laissant des tentes toutes tendues, tromper l'officier général chargé de l'observer, et venir passer tout d'un coup le Rhin à Philipsbourg, et tomber sur notre petite armée autour de cette place. M. le maréchal de Tallard n'avait aucune armée opposée quand il en fit le siége, et ne se trouvait pas assez de cinquante-huit bataillons:

quelle proportion, sire, de vingt-cinq bataillons et une armée en tête!

Je demande encore une fois mille pardons à votre majesté de lui alléguer tant de raisons; mais il les faut toutes pour m'aider à soutenir le malheur de ne pas exécuter dans le moment ses ordres. J'en attends donc de nouveaux, et cependant, sire, par une nécessité indispensable je retire votre cavalerie dans les retranchements de la Lauter, pour la faire subsister. Si votre majesté veut une simple démonstration d'en vouloir à Landau, nous pourrons, à force d'avoine, aller passer huit jours autour de cette place, au hasard d'y donner un combat avec des forces très-inférieures; mais certainement ni les alliés en Flandre, ni M. de Bade n'en prendront pas une grande inquiétude.

Votre majesté trouvera ci-joints les ordres de bataille en original, envoyés par ce même correspondant, par lesquels les deux armées des ennemis en Flandre ne font au plus que cent bataillons et cent cinquante-trois escadrons.

Nous avons déjà envoyé d'ici près de quatre-vingts escadrons et quarante-huit bataillons en ce pays-là, et nous avons ouï dire que plus de soixante escadrons n'y ont pas combattu. Je crois devoir dire à votre majesté que, hors les troupes d'Espagne, elle ne peut plus rien tirer d'ici sans hasarder sa frontière, puisque, lesdites troupes d'Espagne parties, il ne me reste que cinquante-quatre escadrons et quarante bataillons. Votre majesté jugera des troupes nécessaires pour conserver une frontière ci-devant la plus faible du royaume, et à présent, par les sages précautions de votre majesté, bien assurée; mais aucun poste n'est bon tout seul; il faut des troupes.

J'espère que dans tout ce que j'ai l'honneur de représenter à votre majesté, elle n'y verra qu'un véritable zèle.

P. S. Je trouve dans la dépêche de votre majesté qu'elle croit les ennemis extrêmement faibles dans ce pays; et elle verra dans tous les états ci-joints, qui sont en original et de la main d'un correspondant que votre majesté paye assez cher, que certainement ils sont plus forts que nous et se fortifient tous les jours.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart. Du camp de Weissembourg, 14 août 1706.[1]

Vous avez grande raison, monsieur, de penser que je suis très-surpris des ordres que m'apporte votre dernier courrier; c'est ce qui me fait espérer que vous le serez peu de la dépêche que j'ai l'honneur d'écrire à sa majesté. Elle est bien longue, mais je serais véritablement au désespoir si le roi pouvait croire la moindre apparence à l'exécution des ordres qu'il me fait l'honneur de me donner. Je suis donc forcé à expliquer les obstacles insurmontables.

Voici la seule frontière où les affaires du roi aillent parfaitement bien et sans nulle sorte d'inquiétude; vous ne voulez pas les hasarder.

Je vous ai envoyé divers courriers pour me laisser agir, et dès le 4 mai, et depuis la maudite bataille de Flandre, je pouvais faire une grande diversion. Quand il n'y a plus ni aucune subsistance, ni troupes à beaucoup près suffisantes, puis-je agir? Pardonnez-moi la liberté de vous parler aussi franchement, mais je vous avoue, monsieur, que je suis très-affligé. Le roi n'a assurément aucun général si attaché à sa personne et au bien de l'état que moi. Vous n'avez point vous, monsieur, de serviteur plus fidèle; mais, monsieur, l'honneur de votre confiance ne répond point à mon attachement pour vous. Cependant, avec des succès toujours heureux je défie qu'on puisse me reprocher la moindre faute en quelque espèce que ce puisse être.

Je reçois heureusement dans ce moment les lettres ci-jointes de notre principal correspondant par lesquelles vous verrez les véritables forces des ennemis; il paraît même qu'ils ont un dessein.

Enfin, monsieur, sur ces dernières connaissances j'aurai l'honneur de vous dire que, hors les Espagnols, que je renverrais de bon cœur, parce qu'ils sont ruinés, vous ne pouvez m'ôter aucune troupe sans hasarder votre frontière.

Voilà une lettre du commandant du meilleur de ces bataillons espagnols; elle vous fera juger si l'on peut compter sur ces troupes-là.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1949, n. 36

Les ordres de bataille ci-joints des armées des ennemis en Flandre vous donneront une connaissance bien fidèle de leurs forces[1].

Vous savez, monsieur, et nous en avons une expérience de toutes les guerres précédentes, que les armées des Allemands ne paraissent que dans le mois d'août. Je vous supplie de lire avec attention les détails de notre principal correspondant; vous payez assez cher ses avis pour pouvoir y prendre quelque confiance. Les ennemis ont cent quarante-sept bataillons sans compter ce qu'ils peuvent tirer des garnisons de Fribourg et Landau; outre cela, toutes les milices du Würtemberg.

Votre courrier la Vallée a parlé devant moi à un gentilhomme qui vient de Mayence, lequel gentilhomme a rencontré près de Manheim quatre régiments de cavalerie qui viennent de Cologne pour joindre l'armée de M. le prince de Bade. Ces quatre régiments ne sont pas compris dans l'état écrit de la propre main du baron d'Elcin.

Encore une fois, monsieur, personne n'a plus de zèle que moi. Je crois l'avoir autant et plus montré qu'aucun des généraux qui ont l'honneur de servir le roi, et c'est ce qui m'afflige sensiblement quand on veut de moi l'impossible par dix endroits. M. l'intendant vous écrit sur ce qui le regarde et me paraît le trouver absolument impossible.

P. S. Comme je vois, monsieur, par la dépêche de sa majesté, qu'elle croit les ennemis extrêmement faibles en ce pays-ci, il faut bien que la lettre de M. le comte de Druys ait fait quelque impression, car hors à moi il a écrit à M. de Noailles, M. le duc du Maine, M. le duc de Vendôme, et à toute la cour. Il a raison, car, moyennant ces soins-là, on a toutes les vertus militaires. Vous verrez, monsieur, par toutes les lettres ci-jointes, qui sont bien originales, que certainement les ennemis sont plus forts et se fortifient tous les jours.

Le roi trouva si solides les raisons sur lesquelles M. le ma-

[1] Les armées des ennemis en Flandre se montaient à cent bataillons et cent cinquante trois escadrons.

réchal de Villars appuya son éloignement pour l'entreprise du siége de Landau, que sa majesté préféra lui laisser continuer la campagne avec quelque supériorité, plutôt que de l'exposer à des événements trop douteux, dont elle craignit qu'il ne résultât quelque nouveau dérangement nuisible aux affaires générales; elle lui laissa, en conséquence, la liberté d'agir de la manière qu'il jugerait la plus conforme à ses intentions.

L'épuisement des fourrages des environs de Landau et du pays entre la Lauter et la Queich justifia bientôt ce que M. le maréchal de Villars avait prévu sur l'impossibilité de faire vivre l'armée devant cette place. Le manque total de subsistances le força d'abandonner, le 16, le camp de Barbelroth, pour faire rentrer la cavalerie dans la ligne de la Lauter. Elle repassa cette rivière ce jour-là, et, pour la facilité des subsistances, alla prendre, entre la Lauter et la Moder, des cantonnements, dont le plus éloigné de la Lauter n'en était qu'à quatre lieues. Les compagnies franches furent répandues dans les gorges, depuis Weissembourg jusqu'à Sainte-Marie-aux-Mines, autant pour fermer aux ennemis tous les passages que pour empêcher que la cavalerie fût inquiétée dans ses cantonnements. M. de Verseilles, qui avait chassé des Évêchés les partis ennemis, répandit le long de la Sarre les troupes qui composaient son détachement. On n'apprit point pendant ce temps que M. le prince de Bade eût fait de mouvement, mais seulement qu'il avait été joint par les troupes des contingents. M. le maréchal de Villars jugea même alors qu'il lui était supérieur en nombre; cependant il assura la cour qu'il ne lui permettrait pas d'entamer la frontière, et qu'il ne perdrait même pas l'occasion de le combattre s'il se mettait à portée d'une action.

Le 18 M. le maréchal de Villars alla visiter les postes du Rhin, depuis Lauterbourg jusqu'à Offendorf, où il séjourna pour examiner plus particulièrement l'île de Drusenheim; et, ayant reconnu qu'en l'occupant on se procurerait quelque moyen de faire une tentative sur l'île de Dahlunden, il ordonna d'y construire une redoute, ce qui fut exécuté dès le lendemain.

Le 22 il retourna à Weissembourg, où, ayant été informé que quelques troupes de la garnison de Landau avaient passé le Rhin, et que les ennemis paraissaient avoir quelque entreprise en vue, ayant rassemblé leurs principales forces et leurs bateaux vis-à-vis de l'île du Marquisat, il renforça de cinq bataillons les postes du Rhin. M. d'Hautefort, qui commandait toutes les troupes qui gardaient ce fleuve, eut alors à ses ordres vingt et un bataillons. Ces troupes étaient partagées en trois divisions: l'une, sous le commandement de M. de Chamillart, depuis Offendorf jusqu'à Drusenheim; l'autre, depuis Drusenheim jusqu'au Fort-Louis, sous celui de M. Dourches, et la troisième, aux ordres de M. d'Ioul, depuis le Fort-Louis jusqu'à Beinheim. Pour soutenir cette infanterie, M. le maréchal de Villars rassembla, le 24, à Bischweiler, sous le commandement de M. de Vivans, treize escadrons de cavalerie qui étaient cantonnés entre la Lauter et la Moder; ces précautions lui parurent nécessaires pour être entièrement tranquille sur les passages qui pouvaient donner quelques inquiétudes. Celles que la cour lui avait témoignées sur l'île de Dahlunden lui donnèrent occasion de justifier de nouveau son éloignement pour l'attaque de cette île, et d'appuyer les motifs des avis des officiers généraux qu'il avait consultés, principalement de celui de M. le comte du Bourg qui, ayant une connaissance particulière de cette partie du Rhin, exposa dans le plus grand

détail les motifs qui ne permettaient pas d'espérer de s'en rendre maître. Quant à l'entreprise que les ennemis paraissaient avoir en vue sur l'île du Marquisat, les ouvrages se trouvant alors dans leur perfection, il paraît que M. le maréchal de Villars la regarda comme à l'abri de toute insulte; il en était de même et de la redoute de l'île de Drusenheim et des retranchements de la Lauter. Cet état satisfaisant des moyens de défense que M. le maréchal de Villars s'était préparés, joint à l'avis qu'il reçut du départ de M. de Bade pour aller aux eaux de Schlangenbad, près de Mayence, l'engagea à retirer un peu en arrière une partie des troupes qui étaient sur le Rhin, pour les éloigner du mauvais air qui régnait sur le bord de ce fleuve et qui causait beaucoup de maladies. Celles dont l'armée ennemie était attaquée étaient à un tel point que les habitants évitaient d'en approcher.

M. le prince de Bade, en partant pour les eaux, laissa au général Thungen le commandement des troupes, mais il conserva néanmoins la direction des affaires. On apprit même qu'il avait résolu de faire entrer de bonne heure les troupes dans des quartiers d'hiver, dont elles avaient grand besoin pour se rétablir; et M. le maréchal de Villars ajouta d'autant plus facilement foi à cet avis, en considérant que M. le prince de Bade avait, au commencement de la campagne, perdu tous ses magasins et épuisé, depuis cinq mois, le pays entre la ligne de Bühl et Philipsbourg. D'après cette nouvelle, on chercha à persuader à M. le maréchal de Villars que, lorsque la plus grande partie de l'armée ennemie serait éloignée, on pourrait, à la faveur de l'île du Marquisat, passer le Rhin pour prendre à revers la ligne de Bühl, ou du moins pour attaquer par les deux côtés de ce fleuve l'île de Dahlunden; mais ce général jugea qu'il valait mieux différer cette entreprise jusqu'au mois d'avril et

former alors un grand projet qui donnât le moyen d'entrer dans l'empire et de faire le siége de Philipsbourg, plutôt que de commencer, à la fin d'une campagne, une opération qui avertirait l'ennemi et qu'on ne serait pas en état de suivre. La cour pensa comme lui sur cet objet, et lui laissa de nouveau la liberté d'agir suivant ce qu'il jugerait pouvoir faire de plus utile pour le bien des affaires.

Celles d'Allemagne lui parurent alors dans la situation la plus favorable, et par l'entrée des Suédois dans l'électorat de Saxe, et par divers avantages que venaient d'avoir les Hongrois mécontents; ces heureuses circonstances, jointes à l'espoir d'apprendre bientôt la prise de Turin, lui firent envisager la paix comme prochaine, et jusque-là une parfaite tranquillité sur les bords du Rhin. Comme il vit en même temps les retranchements de la Lauter entièrement achevés dans toute leur étendue et les inondations formées sur une partie de leur front, le seul côté du Rhin lui parut exiger encore quelque attention; et, jugeant y avoir suffisamment pourvu, il résolut, pour ne point épuiser entièrement les magasins de Weissembourg, d'aller établir son quartier général à Haguenau, dans le dessein d'y tenir la campagne avec plus de facilité pour les subsistances. Un détachement des ennemis s'avança le 8 sur une grand'garde de hussards et la poussa, mais ceux-ci, soutenus par la cavalerie, les chassèrent fort loin. Les ennemis firent mine d'attaquer le château de Minfeld, mais quelques coups de fusil de la garnison les écartèrent. M. le maréchal de Villars, suivant le projet qu'il avait formé, se rendit le 12 à Haguenau; à peine y fut-il arrivé, qu'on lui rapporta de toutes parts que les ennemis étaient en mouvement. Il fut incertain pendant le reste du jour et de l'objet de leur mouvement et de leur situation; ce ne fut que la nuit suivante

qu'il fut informé que leur armée devait avoir passé le Rhin à Philipsbourg, pour se porter ensuite sur la Lauter et attaquer les lignes; que M. de Thungen, chargé de cette opération, devait avoir laissé dans les nouveaux retranchements que M. le prince de Bade avait fait élever devant le Fort-Louis, onze bataillons, deux régiments de cavalerie et un de dragons, sous les ordres du duc de Würtemberg, qui devaient tenter un passage à l'île de Dahlunden, si les démonstrations que ferait le gros de l'armée du côté de la Lauter engageaient à dégarnir les postes du Rhin.

M. le maréchal de Villars eut peine à se persuader qu'il fût question, de la part des ennemis, d'une attaque sérieuse, et il manda à la cour que, si elle avait lieu, l'avantage du poste et la volonté des troupes le rassuraient entièrement sur l'événement, quoique leur armée fût composée de quarante-sept bataillons et soixante et un escadrons, et supérieure à celle du roi de quelques bataillons, parce que plusieurs étaient presque hors d'état de servir. Il paraît même qu'il désirait que le roi lui permît, après avoir fait toutes les démonstrations capables de persuader aux ennemis qu'il n'était occupé que de défensive, de sortir des retranchements de la Lauter avec tout ce qu'il pourrait rassembler pour leur livrer un combat; ce fut sur quoi il demanda des ordres, n'osant prendre sur lui de sortir d'un poste où il se croyait en sûreté, pour s'exposer à un événement douteux, dont le succès cependant devait assurer le passage du Rhin, la destruction de la ligne de Bühl, et peut-être donner le moyen d'assiéger Philipsbourg, mais qui, étant malheureux, rendait les ennemis maîtres de Weissembourg, de Haguenau, de la Lauter et de la Moder.

Le plus instant était de se mettre en défense. Le 13 M. le maréchal de Villars retourna de Haguenau à Weissembourg,

et fit occuper les lignes de la Lauter par trente-quatre bataillons. Le même jour il rassembla à Schleithal cinquante-sept escadrons. M. d'Hautefort resta sur le Rhin avec six bataillons. Trois jours après ils furent renforcés par quatre bataillons qui, à cause de leur mauvais état, avaient été précédemment envoyés dans les places; les onze escadrons des troupes d'Espagne qui avaient été envoyés à Bouquenom rentrèrent aussi en Alsace pour soutenir l'infanterie placée sur le Rhin.

Le 14 on vit arriver l'armée entière des ennemis à Kandel; on fit quelques prisonniers, qui assurèrent que cette armée était nombreuse, et qu'ils la regardaient comme supérieure à celle du roi. La nuit suivante, M. de Chervary, lieutenant-colonel des hussards, fut détaché pour aller sur le camp des ennemis. Il rencontra, près de Minfeld, un détachement de cent cuirassiers ou hussards, qui eurent d'abord quelque avantage sur lui, mais qu'il poussa ensuite jusqu'à leurs gardes, après avoir fait prisonnier le lieutenant-colonel qui commandait le détachement, et plusieurs de ses gens.

Le 15 M. le maréchal de Villars, suivi de vingt escadrons, alla reconnaître lui-même la position des ennemis et le pays qui les séparait de la Lauter. Il jugea leur armée forte d'environ vingt mille hommes; elle était pourvue de quarante pièces de canon, dont quelques-unes de vingt-quatre; ses forces n'étaient pas proportionnées aux leurs : on voit par ses dépêches que, pour marcher à eux, il ne pouvait compter que sur dix-sept ou dix-huit mille hommes effectifs.

Suivant tous les rapports, les ennemis devaient marcher à Weissembourg; mais dans la nuit du 16 au 17 ils décampèrent de Kandel et allèrent camper à Hagenbach. Ils avaient fait remonter de Philipsbourg leur pont de bateaux vers ce lieu, et l'établirent derrière leur camp, à l'île de Dachsland,

pour communiquer de plus près avec les troupes qu'ils avaient laissées de l'autre côté du Rhin, vis-à-vis du Fort-Louis. Leur camp était couvert par des bois et par un marais que formait un vieux lit du Rhin; mais bientôt on fut plus particulièrement instruit de leur situation et de leur véritable force, M. le maréchal de Villars ayant eu communication du précis d'une lettre de M. de Thungen à l'empereur, par laquelle ce général mandait à sa majesté impériale que, suivant ses ordres, il avait passé le Rhin pour attaquer les lignes de Weissembourg; qu'à peine était-il arrivé à Kandel, situé à deux lieues de ces lignes, il avait appris que l'armée française était rassemblée derrière la Lauter; que M. le duc de Würtemberg devait tenter le passage du Rhin à l'île de Dahlunden; que, pour lui, ne croyant pas pouvoir réussir, il avait pris le parti d'aller camper à Hagenbach, où il avait jeté un pont, afin de pouvoir secourir M. le duc de Würtemberg, et en recevoir, en cas de besoin, des renforts; qu'il venait de faire la revue des troupes de son camp, dont l'effectif n'était que de quatorze mille six cents hommes, parce qu'il y avait un prodigieux nombre de malades; que, quoiqu'il y en eût aussi beaucoup dans l'armée française, elle était forte au moins de vingt mille hommes; enfin, qu'il n'entreprendrait rien sans ordre réitéré, à moins que les succès du prince Eugène en Italie ne missent M. le maréchal de Villars dans la nécessité de faire marcher des troupes en Dauphiné[1].

M. le maréchal de Villars, confiant dans ce que contenait la dépêche du général Thungen, qui lui était parvenue par un correspondant fidèle, et combinant que la réponse de

[1] M. le maréchal de Villars n'avait point encore eu, par la France, de nouvelles des malheurs arrivés devant Turin. Ce ne fut que par les bruits répandus dans l'armée ennemie qu'il apprit que le siége avait été levé et l'armée du roi mise en déroute.

l'empereur ne pouvait arriver avant douze jours, désira plus que jamais d'avoir la permission de marcher aux ennemis. Il dépêcha même un nouveau courrier pour informer le roi du véritable état de son armée et de ce qu'il croyait pouvoir entreprendre. Il manda en conséquence à sa majesté qu'en laissant à M. d'Hautefort ce qui lui était nécessaire pour défendre le Rhin, et en y comprenant les onze escadrons des troupes d'Espagne, qui ne formaient pas six cents chevaux, il lui restait trente-quatre bataillons et cinquante-sept escadrons, dont deux bataillons étaient nécessaires pour la garde de Weissembourg et de Lauterbourg; que des trente-deux bataillons qu'il pourrait mener aux ennemis, plusieurs, surtout dans les troupes d'Espagne, étaient à peine de deux cents hommes, mais que ceux des vieux régiments étaient forts de quatre cents, ce qui formerait neuf mille six cents hommes, dont il serait forcé de laisser six cents pour garder les postes de la Lauter; que, les escadrons n'étant en général que de quatre-vingt-dix maîtres, il ne pouvait disposer que de cinq mille cinq cents chevaux, ce qui le rendait à peu près égal aux ennemis; mais que les troupes du roi étaient si différentes en qualité de celles de M. de Thungen, qu'il répondait de la victoire en les attaquant dans un terrain égal.

A peine le courrier s'était mis en chemin que M. le maréchal de Villars reçut la réponse de la cour à sa précédente dépêche, par laquelle M. de Chamillart lui fit connaître que l'intention du roi n'était pas que, la veille du moment où il convenait de prendre des quartiers d'hiver, il songeât à livrer un combat, mais qu'il devait se borner à défendre la Lauter, et que si, contre toute attente, les ennemis perçaient les lignes dans quelque point, il devait, après qu'ils y seraient entrés, les attaquer en flanc et par derrière avec toutes ses forces réunies.

Ce fut par la même dépêche que M. de Chamillart l'informa des désastres arrivés devant Turin et de leur influence sur les affaires générales, quoique M. le comte de Medavi eût dans le même temps remporté à Castiglione un avantage complet sur un corps des alliés commandé par le prince de Hesse.

M. le maréchal de Villars, instruit des intentions du roi, abandonna tout projet d'offensive et ne songea plus qu'à se tenir derrière les lignes de la Lauter; mais ce ne fut pas sans rappeler à la cour ce qu'il lui avait déjà mandé, dans d'autres occasions, sur les inconvénients auxquels étaient sujettes les lignes, qu'il regardait comme aussi contraires aux vrais principes de la guerre que peu analogues au génie des Français. Il témoigna de nouveau ses regrets de n'avoir pas eu la liberté de faire le siége de Landau, prétendant que cette diversion n'aurait pas permis aux ennemis d'assiéger en Flandre autant de places que celles dont ils s'étaient rendus maîtres depuis la fatale journée de Ramillies; que cette occasion ayant été manquée, il n'y avait de moyen, pour rétablir les affaires, que de porter sur le Rhin l'effort des armes du roi et de profiter du moment où le roi de Suède était en Empire, la révolte des Hongrois dans sa force, la Bavière toujours prête à se soulever, l'Allemagne épuisée et mécontente de la conduite de l'empereur, le prince de Bade malade et hors d'état de diriger les affaires. Pour cet effet, il proposa de répandre dans la Franche-Comté, la Bresse et la Champagne une partie de la prodigieuse quantité de troupes qui rentraient d'Italie en France.

Le peu d'intelligence qui parut régner entre le prince de Bade et le général Thungen fit juger à M. le maréchal de Villars que les projets offensifs que ce dernier général avait eu ordre de l'empereur de mettre à exécution se borneraient à des démonstrations; on sut même que le prince de Bade

avait désapprouvé ses démarches et que, refusant de lui donner des ordres sur la conduite qu'il avait à tenir, il s'en remettait à ceux qu'il recevrait de l'empereur. On fut informé d'ailleurs que le général Thungen était déterminé, s'il ne recevait pas incessamment ces ordres, à repasser le Rhin, parce que sa cavalerie souffrait beaucoup dans son camp, et que déjà sa grosse artillerie avait été envoyée de l'autre côté de ce fleuve. Ce fut même ce qui engagea M. le maréchal de Villars à renvoyer aussi, le 1er octobre, sur ses derrières, quelques escadrons de la cavalerie campée à Schleithal.

Des avis d'un projet formé par les ennemis de surprendre un passage sur le haut Rhin et de s'emparer d'une île près de Neubourg firent prendre à M. le maréchal de Villars quelques précautions pour faire échouer cette entreprise. Un partisan des ennemis, qui avait quitté leur service, rapporta qu'ils avaient assemblé à Fribourg un nombre de bateaux portatifs et que trois mille hommes de la garnison de cette place ou des troupes répandues dans la Montagne-Noire, avec cinq bataillons de milices de Würtemberg, seraient employés à cette expédition. Sur son rapport, M. le maréchal de Villars le chargea d'aller enlever un habitant qui, ayant sa maison sur le bord du Rhin vis-à-vis de l'île, s'était engagé à donner les moyens pour l'entreprise, et fit marcher le 10 un régiment de dragons à Vieux-Brisach. On apprit, peu de jours après, qu'il n'était plus question du projet.

Cependant les ennemis reçurent le renfort, attendu depuis longtemps, de quelques troupes de Saxe, qui arrivèrent le 7 près de Philipsbourg; mais ce n'étaient que les débris de dix bataillons et de quatre escadrons échappés aux armes des Suédois, lesquels formaient à peine deux mille cinq cents hommes.

Quoiqu'on eût annoncé que le général Thungen n'attendait que ce renfort pour exécuter sa grande entreprise, M. le maréchal n'en prit aucune inquiétude, et bientôt il eut un nouveau motif de n'y donner aucune attention lorsqu'il apprit que M. le prince de Bade était revenu à Rastadt, dans un état qui ne lui permettait pas de se mettre à la tête de l'armée, et que, sollicité par le général Thungen de faire repasser le Rhin à l'armée, il s'était borné de nouveau à attendre les ordres de l'empereur. Cependant les maladies faisaient plus de ravages que jamais dans leur camp, et leur cavalerie, après avoir épuisé les magasins de fourrages et consommé le peu de roseaux qui restaient dans les marais, ne subsistait qu'avec de l'avoine. L'armée du roi, au contraire, vivait des magasins qu'on avait conservés ; un nombre de malades rétablis avaient rejoint leurs corps, et, dans la revue que fit M. le maréchal de Villars des troupes qui étaient sur la Lauter, il les trouva presque aussi nombreuses qu'elles l'avaient été au commencement de la campagne. Ce fut même pour ce général un nouveau motif de regretter de n'avoir pas la liberté d'entreprendre sur les ennemis; mais la défense du roi était positive : il se borna donc à prendre des mesures pour tomber sur leur arrière-garde lorsqu'ils repasseraient le Rhin ; et, pour être plus à portée de saisir le moment, il transféra le 22 son quartier général de Weissembourg à Lauterbourg.

Le 23 il reçut l'ordre du roi pour séparer l'armée dès que celle des ennemis serait éloignée, ce qu'il jugea devoir être prochain, sachant qu'ils n'avaient aucun établissement solide à Hagenbach, et qu'il ne venait de l'autre côté du Rhin aucun fourrage à leur camp. Comme il allait être question de la répartition des troupes pendant le quartier d'hiver, et que, suivant toutes les nouvelles, une grande partie de celles des allies

qui étaient en Flandre devaient hiverner sur la basse Moselle et dans le Hundsrück, il représenta de nouveau à la cour que la frontière depuis la Sarre jusqu'au Rhin étant, et par le rétablissement des fortifications de Hombourg et par les lignes de la Lauter, non-seulement dans un état tel qu'on pouvait le désirer pour la défensive, mais donnant aussi tous les moyens de prendre l'offensive sur les ennemis, il convenait de profiter de cette heureuse situation pour se mettre en état de leur porter, la campagne suivante, du côté de l'Allemagne, des coups capables de réparer les maux passés, et, pour cet effet, de rapprocher de cette frontière le plus de forces qu'il serait possible. Il rappela aussi à la cour ce qu'il lui avait déjà mandé sur les avantages qu'on pouvait retirer de la situation dans laquelle se trouvait l'Allemagne, le mécontentement des cercles de Franconie et de Souabe, leur animosité contre le prince de Bade, qui avait perdu tout crédit; la mauvaise santé de ce prince, qui empirait chaque jour; les succès des rebelles de Hongrie, la fermentation qui régnait dans les états de la Bavière, l'importance dont il était pour la France de favoriser, en agissant sur le Rhin, les opérations du roi de Suède dans l'autre extrémité de l'Allemagne, et l'intérêt que ce prince avait lui-même de ne point quitter l'Empire, pour conserver à la France les moyens de lui donner la main ; tous ces objets, réunis sous le même point de vue, parurent à M. le maréchal de Villars devoir plus que jamais déterminer le roi à faire, la campagne suivante, les plus grands efforts du côté de l'Allemagne.

Ses conjectures sur la prochaine retraite des ennemis ne se réalisèrent point ; il fut même informé qu'ils avaient résolu de ne repasser le Rhin que le 15 du mois suivant; que le motif de ce retard était la nécessité d'avoir le temps de régler la

repartition des quartiers d'hiver et de faire des magasins pour leurs troupes qui devaient rester sur le Rhin. On vit qu'en effet ils faisaient remonter par ce fleuve des fourrages, non-seulement pour former ces magasins, mais aussi pour faire subsister jusqu'au temps de leur séparation la cavalerie qui était au camp de Hagenbach; mais M. le maréchal de Villars imagina que peut-être leur obstination à rester dans ce camp etait fondée sur le projet d'y tenir une tête de troupes pendant l'hiver. Ce fut sur quoi il fit à la cour, dans sa dépêche du 31 octobre, des observations relatives à la fin de la campagne et au commencement de la suivante, qu'il jugea mériter l'attention du roi.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart. Du camp de Landersbourg, 31 octobre 1704.

J'apprends, monsieur, par notre principal correspondant que les ennemis sont résolus à ne pas repasser le Rhin avant le 15 novembre; et, pour ne pas achever de ruiner leur cavalerie, depuis quatre ou cinq jours ils ont commencé à faire remonter du foin par bateaux, et donnent aux chevaux cinq livres de foin par jour et la ration d'avoine complète. La même personne m'avertit en même temps que la seule raison de leur retardement, à moins qu'il n'arrive des ordres nouveaux, est parce que leurs quartiers d'hiver ne sont pas encore réglés, et pour avoir le temps de faire leurs magasins pour la cavalerie qu'ils veulent établir le long du Rhin. Cela peut être ainsi, mais il pourrait être aussi que les ennemis demeureront de ce côté-ci du Rhin de concert avec milord Marlborough, et pour donner le temps aux troupes que l'on a dit ci-devant devoir venir de Flandre sur la basse Moselle, de s'y établir, peut-être même de marcher à Trèves, si M. de Vendôme n'envoie pas un corps de troupes égal qui remonte la Meuse à mesure que les ennemis viendront vers Trarbach.

Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1949, n° 136.

J'ai peine à le croire ; cependant, monsieur, il faut tout prévoir. Il y a longtemps que j'ai eu l'honneur de vous mander que je ne doutais pas que, dans ce cas-là, il n'y eût un corps de troupes de Flandre qui s'étendît vers la Meuse ; car pour moi, monsieur, vous croyez bien que je ne suis pas en état de soutenir Trèves ; je dis quand même les ennemis repasseraient le Rhin, puisqu'ils peuvent toujours en trois jours de marche se rendre de Philipsbourg sur nos retranchements.

Cependant, monsieur, comme les ennemis s'opiniâtrent, je suis obligé à quelque mouvement ; et, pour faciliter notre subsistance, je retire quelque cavalerie du camp de Schleithal pour l'approcher de Drusenheim, où l'on peut lui fournir les fourrages par le Rhin, et j'envoie quelques escadrons vers la Moder, lesquels peuvent toujours en six heures arriver sur la Lauter. Nos troupes ne souffrent point ; tous nos malades sont revenus à peu de chose près ; j'apprends que ceux des ennemis sont revenus de même ; il n'y a que leurs chevaux que notre principal correspondant m'assure être fort bas.

J'ajouterai, monsieur, que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que si les ennemis, qui s'opiniâtrent à demeurer en deça du Rhin, voulaient nous lasser, et, demeurant les derniers, laisser un corps dans les abatis qu'ils ont faits autour de Hagenbach, si nous séparons nos troupes avant qu'ils aient passé le Rhin, ce parti, que je trouve assez dangereux pour eux, pourrait nous être utile, si le roi veut que l'on entreprenne en ces pays-ci, puisque l'inquiétude que l'on pourrait leur donner pour ce corps placé sur Hagenbach partagerait leurs troupes et par conséquent nous donnerait plus de facilité de forcer un passage sur le Rhin, qui est le grand objet que l'on peut avoir, puisque le passage emporté nous donnerait le moyen de faire le siége de Philipsbourg, qui est, pour l'offensive, le seul grand dessein que le roi puisse former présentement, au moins suivant mes faibles lumières.

Ainsi donc, monsieur, si l'on ne peut obliger les ennemis à une paix raisonnable, et qu'il faille ouvrir la campagne, si le roi veut bien proportionner les forces aux projets que l'on peut former de ce

côté-ci, j'aimerais mieux que les ennemis prissent la résolution de soutenir un camp retranché à Hagenbach que de rassembler toutes leurs forces derrière le Rhin, par les raisons que j'ai eu l'honneur de vous expliquer.

Ce ne fut que dans les premiers jours du mois de novembre que M. le maréchal de Villars retira du camp de Schleithal environ quarante escadrons qu'il avait résolu d'envoyer sur les derrières dans les environs de Drusenheim et sur le haut de la Moder. Il fit en même temps revenir des Évêchés, où l'on ne voyait plus de partis des ennemis, un régiment de dragons qu'il fit passer à Schlestadt. Chaque jour ne produisit que des nouvelles incertaines et contradictoires sur les desseins des ennemis : tantôt les déserteurs assuraient que quelques troupes de Würtemberg avaient quitté la ligne de Bühl pour rentrer dans leur pays, et que deux régiments de la cavalerie impériale étaient partis pour aller en Bavière ; tantôt ils rapportaient qu'il ne s'était fait aucun mouvement ; de nouveaux avis annoncèrent qu'une partie de l'artillerie avait été envoyée à Landau sous l'escorte de quinze cents chevaux, que les bagages avaient passé à la rive droite du Rhin, mais que l'armée ne décamperait que quelques jours après. Enfin, le 14, on eut avis des dispositions qu'ils faisaient pour repasser le Rhin le lendemain ; on sut même que leur arrière-garde serait composée de tous leurs grenadiers, de sept bataillons et de quelques troupes de cavalerie. Cet avis, donné par un correspondant digne de foi, engagea M. le maréchal de Villars à faire de son côté ses dispositions pour attaquer cette arrière-garde. A l'entrée de la nuit il fit marcher dix-huit bataillons des troupes qui étaient sur la Lauter et quinze escadrons qui y étaient restés ; il s'avança en silence avec ces troupes dans la forêt de Ha-

genbach jusqu'à demi-portée de canon des ennemis. Le 15, à la pointe du jour, il les vit se mettre en bataille derrière leurs abatis et leurs retranchements; mais ils ne marchèrent point, et, soit que le moment de leur retraite ne fût point arrivé, soit que la proximité dont il était d'eux les retînt, ils restèrent toute la journée sous les armes. Le retard dans leur mouvement, et une pluie abondante qui survint, fit juger à M. le maréchal de Villars que l'espoir d'attaquer une arrière-garde ne méritait pas qu'il exposât les troupes à une fatigue considérable : il les fit rentrer dans les lignes. Les ennemis ne firent aucun mouvement pendant la journée du 16, mais la nuit suivante ils repassèrent le Rhin.

Dès que M. le maréchal de Villars fut informé de leur retraite, il fit occuper Hagenbach le 17 au matin, et alla visiter l'emplacement de leur camp, dans lequel leur armée avait été placée sur trois lignes : ils avaient replié leur pont derrière l'île de Dachsland qu'ils occupaient. Le lendemain, M. le maréchal de Villars mit les troupes en mouvement pour gagner leurs quartiers d'hiver. Elles étaient au nombre de quarante-quatre bataillons et soixante et douze escadrons; elles allaient être incessamment augmentées par dix bataillons et quarante-neuf escadrons de l'armée d'Italie qui étaient en marche pour se rendre en Franche-Comté et en Lorraine. Il se rendit le même jour au Fort-Louis, après avoir visité les postes du Rhin; il alla aussi examiner de nouveau l'île du Marquisat et les retranchements des ennemis dans l'île de Stollhofen. Il reconnut que ces retranchements étaient non-seulement considérablement augmentés, mais aussi garnis de trente pièces de canon, et que la petite rivière de ce nom, qui séparait l'île du Marquisat du continent, était guéable en plusieurs endroits; on l'assura aussi que, dans les derniers jours du mois de février

et au commencement du mois de mars, elle était ordinairement à sec, ce qui lui donna occasion de faire connaître de nouveau à la cour les avantages que procurait l'occupation de l'île du Marquisat, qui obligeait les ennemis à tenir pendant l'hiver sept ou huit mille hommes dans leurs retranchements, et qui donnait des facilités pour les attaquer, lorsque le roi se déterminerait à agir offensivement sur le Rhin.

Le 19, M. le maréchal de Villars continua sa visite des postes du Rhin, et alla établir son quartier général à Strasbourg. Les ennemis, de leur côté, entrèrent dans leurs quartiers : quarante-trois bataillons de campagne et cinquante-trois escadrons furent répandus dans le pays depuis la ligne de Bühl jusqu'à la hauteur de Mayence; dix escadrons des troupes de l'empereur allèrent en Bavière, quelques bataillons dans la forêt Noire et quinze cents hommes à Seckingen et Laufenbourg. Dans le nombre de ces troupes n'étaient pas compris les cinq bataillons saxons qui avaient été faits prisonniers à Haguenau, et qui, en vertu du cartel d'échange dont on traitait avec M. le prince de Bade, allaient être libres.

Par la position des quartiers de l'armée ennemie, la plus considérable partie des troupes se trouvant placée depuis Stollhofen et Bühl jusqu'à Philipsbourg, M. le maréchal de Villars fit quelque changement dans la disposition des siens, et fit passer sur le Rhin quatre bataillons de ceux qui étaient sur la Lauter. Il partit ensuite le 27 pour la cour. Les postes de la Petite-Pierre, de Lichtemberg, Bitche et Hombourg, d'autant plus importants qu'ils formaient les principaux points d'appui de la ligne qui couvrait la frontière de la Lorraine et de la Sarre, avaient été mis dans un état satisfaisant et tenaient cette frontière à l'abri de l'insulte.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE DE FLANDRE

ÉTAT DES TROUPES DES ALLIÉS [1].

(*Voir page 7.*)

Le roi de Danemark en doit fournir de son côté neuf mille en payant; Brandebourg, seize mille, y comprenant celles qui sont actuellement au service et à la solde d'Angleterre et de Hollande et celles qui marchent en Italie; Hanovre, six mille; Wolfenbüttel, trois mille; Lunebourg, trois mille; Münster, trois mille; le Würtemberg, deux mille cinq cents; Anspach, Cologne avec le cercle de Westphalie, quatre mille; Brunswick, deux mille; la Souabe, six mille; la Franconie, six mille; Francfort et Hanau, deux mille cinq cents; l'électeur de Mayence, trois mille; l'électeur de Trèves, deux mille; le prince de Hesse, quatre mille cinq cents; l'électeur palatin, dix mille; les Anglais, seize mille en ce pays; les États-Généraux, trente-huit mille de leurs propres, sans comprendre les étrangers qui sont à leur solde; l'empereur, quarante mille, tant en Italie qu'en Hongrie et en Allemagne, sans comprendre aussi celles des alliés qui servent dans ses armées; le roi de Portugal, douze mille; la reine d'Angleterre, douze mille, sans comprendre les seize mille qui sont en Hollande, et celles qu'elle fait encore embarquer sur sa flotte; le duc de Savoie fait fond qu'il en aura dix-huit mille, y com-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale vol. 1936 n° 22.

prenant celles qu'on lui a promises; et Cavalier prétend entrer en Roussillon et Languedoc avec huit mille hommes qu'on lui a aussi promis, au temps que toutes les troupes de France seront occupées partout.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE FLANDRE; 15 MAI 1706 [1].

(*Voir page* 23.)

PREMIÈRE LIGNE.

OFFICIERS généraux.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	DRAGONS.		
Nantaff.	Nantaff		6
	Aquaviva		3
	Le Roi		3
	CAVALERIE.		
	Maison du roi		13
Vill.	Tarente	1	2
	Coursillon	1	2
Mimur.	Toulouse		3
	Royal-etranger		3
	INFANTERIE.		
Seluc.	Gardes de Cologne	2	
	Gardes de Bavière	3	
Albergotti.	Picardie	3	
	Clare	1	
Steckenberg.	Gondrin	2	1
	Royal-italien	1	
	Alsace	4	1
Montpesat.	Gardes françaises	6	
	Gardes suisses	3	
La Marck.	La Marck	2	1
	Montroux	1	
	A reporter	28	31

OFFICIERS généraux.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Report	28	31
Iseughien.	Saint-Sulpice	2	
	Iseughien	1	
Du Barail.	Le Roi	4	
Zuñiga.	Spaar	2	
	Courières	1	
	Zuñiga	1	
	CAVALERIE.		
Rosen.	Cravates		3
	Rosen		2
Santini.	Arco Cologne		2
	Veckel		3
	Arco Bavière	1	3
	Carabiniers, gardes		1
	Gardes d'Espagne	1	3
	Archers, gardes de Cologne		1
	Archers, gardes de Bavière		1
	Grenadiers à cheval, gardes	1	1
	DRAGONS.		
D'Escorail.	Pasteur	1	3
	Risbourg	1	3
	Mestre-de-camp général		3
	TOTAL	39	60

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1936, n° 155.

DEUXIÈME LIGNE.

OFFICIERS généraux	REGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Hussards		3
	DRAGONS.		
Ferrare	Ferrare		3
	Aubigné		3
	CAVALLERIE.		
Apelterre	Colonel-général		2
	Aubusson		2
	Bellefonds		2
Bar	Toulongeon		2
	Bar		2
Nugent	Lacatoire		2
	Nugent		2
Mortani	Beaussart		2
	Royal-allemand		3
	INFANTERIE.		
Nonan	Provence	1	
	2e de Bassigny	1	»
Volskel	Volskel	1	
	Churprinz	2	
Greder	Villars	3	
	Greder	3	
Grimaldi	Nice	1	
	Saint-Second	1	
Nassau	Nassau	1	»
	Holstein	1	
	A reporter	15	28

OFFICIERS généraux.	REGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Report	15	28
Besenval	Castellane	3	
Saint-Pierre	Fusiliers d'Espagne	1	
	Saint-Valier	1	
Leede	Leede	1	
	Bournonville	1	
Pfiffer	Hessy	3	
	Pfiffer	3	
Grimaldi	Berghes	1	
	Laernes	1	
	Grimaldi	1	
	CAVALLERIE.		
Beringhen	Beringhen	»	3
	Cano	1	»
Costa	Dobblestein	»	3
	Volfranstorf	»	3
	Costa	»	3
	Carabiniers	»	3
	DRAGONS.		
Chassonville	Chassonville	»	2
	Bretagne	»	3
	Royal-artillerie	»	»
	Bombardiers	»	»
	TOTAL	33	49

RECAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne	39	60
Deuxième ligne	33	49
TOTAL	72	109

ROUTE QUE TIENDRONT LES TROUPES AUX ORDRES DE M. LE MARÉCHAL DE MARCIN, POUR SE RENDRE DE LA MOSELLE AUX PAYS-BAS [1].

(*Voir page* 26.)

D'Hesperange, où elles arrivent le 17 mai 1706,
à Sterpenich,
à Stockem,
à Rulle,
à Neuchâteau,
à Bertrix,
à Gembes,
à Focanf,
à Charlemont.

Dans le cours de cette route, on ne peut se dispenser de donner au moins deux séjours.

ÉTAT DES PRINCIPAUX OFFICIERS TUÉS, BLESSÉS OU PRISONNIERS À LA BATAILLE DE RAMILLIES [2].

(*Voir page* 38.)

M. le prince Maximilien, tué.

Blessés.

M. le prince de Rohan, lieutenant général;
M. de Liancourt, lieutenant général;
Milord Clare, maréchal de camp.

Prisonniers.

M. le comte de Horn, lieutenant général des troupes espagnoles;
M. le baron de Palavicini, maréchal de camp, blessé et pris;
M. le marquis de Mézières, maréchal de camp;

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1936, n° 188.
[2] *Idem*, n° 215.

M. Desmarnan,
M. de Verceil,
M. de Savignies,
M. d'Imecourt,
M. de Monplaisir,
M. de Lacroix,
M. de Saint-Avy,
} de la maison du roi;

M. le chevalier de Montesson, mousquetaire;

M. le chevalier de la Vieuville, aide-de-camp de son altesse sérénissime;

M. le comte de Tallard, mousquetaire.

CAPITULATION D'ANVERS, LE 6 JUIN 1706 [1].

(*Voir page* 57.)

ARTICLE PREMIER.

Il sera permis aux ecclésiastiques et à tous sujets catholiques, apostoliques et romains, d'exercer leur religion en toute liberté, sans qu'ils soient inquiétés en aucune manière, ni qu'il soit fait aucun changement, sous quelque prétexte que ce puisse être.

ART. 2.

La garnison d'Anvers, y compris tous les officiers généraux, gouverneurs des forts dépendant dudit Anvers, château et pays de Waes, tous les commissaires des guerres, tous les trésoriers, le directeur de la poste, le contrôleur de l'hôpital, les entrepreneurs, chirurgiens et pharmaciens, les commis du transit, tous les officiers d'artillerie, les ingénieurs, charpentiers du roi, sortiront avec toutes les marques d'honneur, armes, bagages, tambours battant, enseignes déployées, fusils sur l'épaule, et aura à sa suite quatre pièces de canon de fonte et deux mortiers et les munitions nécessaires pour tirer douze coups, et les outils nécessaires.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1937, n° 79.

ART. 3.

Il sera fourni des chevaux et charrettes pour conduire ladite artillerie, et tous les bateaux, chariots et chevaux nécessaires pour porter et conduire tous les équipages de ladite garnison, qui sera conduite en toute sûreté au Quesnoy par les chemins les plus courts, ne faisant que quatre lieues par jour et un séjour.

ART. 4.

Tous les officiers de la garnison auront la liberté d'emmener tous les équipages avec eux, soit carrosses, chaises, chariots ou mulets, chevaux de bât et autres effets à eux appartenant, auxquels il sera donné une escorte suffisante pour être conduits en toute sûreté.

ART. 5.

Il sera donné trois jours à la garnison, après la présente capitulation signée, pour se mettre en état de sortir.

ART. 6.

Les fourrages seront fournis à ladite garnison, par tous les lieux où elle passera, aux dépens du pays; les voitures, aux dépens de la ville d'Anvers ou du département, et, en cas que pendant la route il soit besoin de quelques voitures, elles seront fournies par les lieux où la garnison passera; à l'égard des vivres, on en prendra en payant dans les lieux où ladite garnison passera aussi.

ART. 7.

Il sera donné un mois de temps à toutes les femmes d'officiers, à tous les malades qui se trouveront appartenir aux régiments de la garnison, aux quatre compagnies franches, et autres qui ne sont point en état de sortir dans le temps de la présente capitulation, auxquels il sera fourni des bateaux et passe-ports pour être transportés à Tournay; et il restera dans ladite garnison les chirurgiens et autres

officiers de l'hôpital pour en avoir soin, et les hôpitaux seront généralement évacués.

ART. 8.

Tous les officiers, soldats, dragons ou autres de la garnison, ne pourront être arrêtés pour dettes, à moins qu'on ne produise les billets de ce qu'ils pourront devoir, et les différends qui pourront arriver pour dette sans billet seront réglés par MM. les magistrats et par M. le commissaire de Bellet, auquel il sera donné un passe-port, tant pour lui que pour le trésorier, leurs gens et équipages pour s'en retourner en France, quand ladite affaire sera finie.

ART. 9.

Aussitôt que la capitulation sera signée, la porte de Voarf sera livrée aux troupes des alliés avec le pont dans son entier; et pour éviter le désordre qui pourrait arriver, on ne permettra à aucun soldat des troupes des alliés d'entrer dans la place avant qu'elle soit évacuée.

ART. 10.

Il sera permis, aussitôt la présente capitulation signée, d'envoyer des courriers à l'électeur, à M. le maréchal de Villeroy, et en France, auxquels il sera fourni les passe-ports nécessaires.

ART. 11.

Ladite garnison ne pourra être arrêtée, retardée ni molestée pendant sa marche, sous quelque prétexte que ce puisse être, tant pour leurs personnes que pour leurs équipages.

ART. 12.

Il sera permis aux officiers des régiments de cette garnison de retirer leurs équipages des villes circonvoisines, où ils peuvent les avoir laissés, pour les ramener au lieu où ira la garnison, et, pour cet effet, il leur sera donné des passe-ports.

ART. 13.

Il sera donné des otages pour sûreté, et jusqu'au retour de l'escorte des alliés, qui sera composée de deux escadrons de dragons pour conduire ladite garnison, et auxquels otages on donnera des passe-ports pour s'en retourner en France, après que ladite escorte sera de retour.

ART. 14.

Il sera fourni aux officiers de la marine et des galères deux bateaux pour conduire à Tournay leurs équipages et matelots, avec escorte ou passe-ports.

ART. 15.

Avant que la ville soit évacuée, on publiera que tous Espagnols, gens du pays ou autres, qui veulent servir les alliés, en auront pleine liberté; la présente publication ne sera point faite à la tête des troupes de France, mais seulement des troupes d'Espagne et des Pays-Bas.

Fait et arrêté le jour et an que dessus.

Signé le marquis de VINTERFELD, WRANGEL, MANCHENIO, DESPONTY, DE BELLET; et, de la part de son altesse monseigneur le duc de Marlborough, CADOGAN.

Lettre de M. le maréchal de Marsin à M. de Chamillart. Maubeuge 13 juin 1706. (*Voir page 66.*)

Vous pouvez juger, monsieur, de mon peu d'empressement à me mêler de dire mon avis sur les affaires dont je ne suis point chargé, par le silence que j'ai gardé depuis la malheureuse affaire du 23 mai; mais votre lettre du 8 de ce mois, que je reçus hier, me donnant lieu de croire que vous ne prendrez pas en mauvaise part la liberté avec laquelle un homme véritablement zélé pour le service du roi et sincèrement attaché à votre personne doit vous parler sur l'état pré-

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1937, n° 131.

sent des affaires, j'aurai l'honneur de vous dire avec confiance, comptant sur votre vertu amie de la vérité, qu'il est temps de prendre un parti capable d'empêcher la ruine de l'état.

Il n'y en a que trois à examiner : l'un est celui de la force, l'autre celui de la diversion, et le dernier celui de la négociation.

Vous me marquez avec beaucoup de raison par votredite lettre, monsieur, qu'il faut du temps pour rassembler une armée ; qu'elle ne saurait être égale à celle des ennemis, et que lorsqu'on aura fait les derniers efforts pour la mettre ensemble, il est difficile de décider quel usage on en fera.

Trouvez bon que je réponde à cet article, le premier et le plus important, avant de passer aux autres.

Sans compter l'avantage que la victoire donne à une armée, les ennemis ont tiré tout ce qu'ils ont pu de leurs garnisons, et font venir d'Allemagne les troupes de Hanovre et de Zell et une augmentation de celles de Brandebourg pour renforcer la leur.

La nôtre, au contraire, selon ce que je vois depuis que je suis en ce pays-ci, est fort intimidée, une grande partie de l'infanterie dispersée, sans armes, et la cavalerie fort en désordre.

On ne doit plus compter, sans se flatter, sur les troupes d'Espagne, qui faisaient un corps considérable, et fort peu, à ce que j'entends dire, sur celles de l'électeur, qui sont délabrées, ce qui fait une grande diminution.

Quand on ferait venir un secours de l'armée d'Allemagne, qui, je crois, ne peut être plus fort de vingt bataillons et de trente escadrons au plus, notre armée sera aussi nombreuse que celle des ennemis en bataillons et en escadrons, sans compter la faiblesse de la plupart des nôtres, au moins de ceux qui ont combattu.

Voilà l'état présent en gros des ennemis et le nôtre ; il n'est plus question que des conséquences qu'on en peut tirer sérieusement pour le bien du service du roi et le salut de l'état.

Les ennemis, dans leur incroyable et inespérée prospérité, ne doivent avoir pour en profiter que trois ou quatre points de vue, dont

les deux principaux sont Dunkerque et Namur. Quand je dis Dunkerque, cela doit s'entendre après Ostende, qui ne les arrêtera pas longtemps.

Les deux autres moins importants, quoique considérables, peuvent être Tournay et Mons.

Le duc de Marlborough a quitté son armée pour aller en poste à La Haye : ce n'est pas pour y proposer aux États-Généraux le siége de Namur, qui est assez conforme à leurs intérêts pour qu'ils n'aient pas besoin d'y être exhortés.

Ceux de Tournay et de Mons n'exigeraient pas cette diligence de la part de milord, non plus que ceux d'Ypres et de Menin, qu'ils pourraient avoir aussi en vue.

Que peut donc être ce siége, sinon celui de Dunkerque, qu'il est allé proposer aux États-Généraux, très-convenable et très-important aux Anglais, et qui doit être l'objet de la crainte des Hollandais?

A laquelle que ce soit de toutes ces entreprises qu'ils se déterminent, je n'aperçois pas de moyens de nous en dédommager par la voie de la diversion.

Il s'agit donc d'examiner, dès à présent et mûrement, si nous serons en état de nous commettre avec quelque espérance de succès à un combat pour les obliger par la force à lever celui de ces siéges qu'ils auront entrepris, particulièrement celui de Dunkerque ou de Namur, qui leur ouvrent l'entrée en France, et de prévoir dès cette heure quelles en seront les suites en cas d'un mauvais succès, observant que vous marquez dans votre lettre, monsieur, que nous ne saurions dégarnir davantage nos places pour fournir les plus avancées, parce qu'elles se trouveraient exposées dans la suite sans pouvoir y remédier, et qu'il n'y a plus de magasins dans nos places dont on puisse disposer.

Après toutes ces considérations bien sérieusement pesées, c'est au roi seul à décider, aidé de vos bons conseils, monsieur, sans oublier, avant toutes choses, de pourvoir, sans perdre de temps, les places les plus menacées de toutes les choses nécessaires pour soutenir un

siége, mais particulièrement Dunkerque et Namur, qui sont les plus dangereuses.

Il ne m'appartient guère de traiter de matières politiques; mais je ne puis m'empêcher d'avoir l'honneur de vous dire que si la voie de la diversion nous manque, et s'il paraît que la prudence ne permette pas, dans l'état malheureux où nos affaires se trouvent réduites, d'employer celle de la force, pour ne pas hasarder ce qui reste avec peu d'espérance de succès, pourquoi ne pas se servir de celle de la négociation en profitant de la division que le voyage du duc de Marlborough donne lieu de croire qu'il y a entre les Anglais et les Hollandais, pour proposer au plus tôt à ces derniers, non pas une paix particulière séparée de leurs alliés, qu'ils n'accepteront jamais, mais d'être, comme les plus équitables, les médiateurs de la paix générale?

Cette proposition, faite dans la conjoncture présente, pourrait peut-être produire un bon effet, et ne saurait faire plus de mal qu'il y en a.

Vous pouvez voir qu'en me donnant l'honneur de vous écrire comme je fais, je compte comme je le dois sur votre vertu et sur votre amour pour le bien de l'état, connaissant assez que je vous tiens un langage qui ne peut être que désagréable à la cour, accoutumée a la flatterie et peu susceptible des vérités dures et pressantes: mais je parle comme je pense, sans chercher à plaire, et comme il convient à un homme d'honneur, très-désintéressé et très-zélé pour le bien de son maître à qui il doit tout. C'est à lui et à vous, monsieur, qui voyez, en général et à la fois, ce que nous ne pouvons voir que par parties, à bien examiner si vous savez de meilleurs expédients dans l'état malheureux où les affaires sont réduites, en vous souvenant que nous ne sommes encore qu'au 13 du mois de juin.

Comme c'est à vous, monsieur, que j'ai l'honneur d'écrire, trouvez bon, je vous supplie, que cette lettre, dont vous ne ferez que l'usage que vous trouverez à propos, ne se promène pas dans les bureaux.

Il ne me convient point de parler de ce qui s'est passé en ce pays-ci

dans la malheureuse journée du 23 mai, n'y étant pas. Vous me faites plus d'honneur que je ne mérite de penser que j'eusse pu y être de quelque utilité; mais vous me rendez justice quand vous êtes bien persuadé de ma bonne volonté, et vous me devez celle de vous souvenir de mes instances réitérées pour me rapprocher au plus tôt de ces côtés-ci avec toutes les troupes que je conduisais.

L'électeur arriva hier à Mons, et j'y vais demain pour le presser, suivant ce que vous me faites l'honneur de me marquer, de donner des ordres pour interdire la poste et le carrosse de Bruxelles à Mons, pour faire mettre les clefs de cette ville et des magasins entre les mains des officiers qui en doivent être dépositaires, au lieu des bourgeois qui les gardent, et pour faire désarmer ceux de cette ville et ceux d'Ath, intentionnés à peu près comme il a paru que l'étaient ceux des autres villes des Pays-Bas espagnols.

Il ne nous sera pas difficile de faire subsister notre cavalerie à leurs dépens, conformément à ce que j'ai appris des intentions du roi, par une lettre que j'ai reçue aujourd'hui de M. le maréchal de Villeroy à ce sujet.

J'ai été bien aise de voir par la vôtre, monsieur, la précaution que vous avez prise d'écrire à M. le comte d'Autel d'une manière convenable à le maintenir en ses bonnes dispositions dans ce temps difficile; il m'a paru très-bien intentionné, et il est engagé par toutes sortes de raisons à rester attaché à nos intérêts, pour peu qu'il soit assuré de n'être pas abandonné. Il n'a point de famille, son bien principal consiste dans son gouvernement, dont le siége serait fort difficile aux ennemis, et qui est plus à la bienséance du roi que d'aucune autre puissance. Je suis persuadé que M. le comte de Druys y sera fort utile pour les intérêts de sa majesté.

M. de Salians me mande par sa dernière lettre que la poste de France, et même les lettres qu'il reçoit de vous, monsieur, continuent à passer toujours par Bruxelles pour aller à Namur. Je crois comme lui qu'il serait fort à propos de donner au plus tôt les ordres nécessaires pour changer cette route.

Quoique je n'aie rien négligé depuis que je suis en ce pays-ci pour fournir les places d'Ath, Mons et Charleroi, du soin desquelles M. le maréchal de Villeroy m'a particulièrement chargé, des choses nécessaires en cas de siége, autant qu'il a pu dépendre de moi, il y en manque encore beaucoup. Je dois le témoignage à M. Roujaut, intendant de ce département, qu'il donne tous ses soins avec toute l'application et la bonne volonté possibles pour l'exécution de vos ordres. J'ai l'honneur d'être, etc.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Marcin

Marly, 15 juin 1706

Voir page 69.

J'avais bien envie, monsieur, de vous envoyer dès hier votre courrier; je suis si accablé que je ne saurais fournir à la moitié de ce que j'ai à faire. Je ne puis trop me louer de la politesse du duc de Marlborough de m'avoir donné quelques jours pour respirer; j'appréhende bien qu'il ne me fasse payer chèrement cette complaisance, et que nous n'entendions parler de lui dans peu de jours. Les forces qu'il a réunies sont si formidables, que la prudence humaine est à bout, et, quelque courage que l'on ait, il est difficile de se soutenir. Vous qui avez commencé à me parler avec confiance, qui savez ce que c'est que la guerre, et qui voyez mieux qu'un autre tout ce que l'on y peut faire, dites-moi, je vous prie, si vous étiez à ma place, le parti que vous prendriez. Vous me dites, dans votre lettre, qu'il y en aurait trois : l'un de remettre une armée sur pied capable de résister à celle des ennemis, la seconde une diversion, et la troisième de faire la paix. Ce dernier ne dépend pas du roi; si les Hollandais l'avaient voulu elle serait faite. Le second ne vaut rien, et les ennemis, par la manœuvre qu'ils font, ne le craignent point et se soucient fort peu de Landau. Peut-être vous abandonneraient-ils Fribourg pour les laisser faire en Flandre. Revenons au premier; vous en connaissez toutes les difficultés : nous avions un grand nombre de troupes d'Espagne; elles sont réduites au moins à la moitié; nous avons perdu considérablement dans la bataille; il y a des régiments qui faisaient trois bataillons, et qui n'en font plus qu'un; d'autres, deux réduits à un, et d'au

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1933, 2e partie, 4e section, n° 210.

tres qui sont réduits à rien. Le nombre des places que vous avez à garder diminue encore vos troupes. Vous savez mieux qu'un autre ce que l'on peut tirer de l'Alsace. Quoique le prince de Bade soit resté avec seize ou dix-huit mille hommes, il n'est pas possible de lui abandonner le pays que vous occupez; il faut du moins conserver la Lauter et ne se pas laisser entamer de ce côté-là. J'ai pris sur moi d'assurer qu'avec quarante-quatre bataillons et quatre-vingts escadrons il n'y avait rien à craindre; j'avoue qu'après la malheureuse aventure de Flandre, qui certainement ne serait pas arrivée si vous étiez resté avec les troupes que vous avez menées en Alsace, je n'ose plus dire ce que je pense qu'en tremblant, quand même je penserais bien. Comme je suis à mon aise, et que je puis m'expliquer en toute liberté avec vous, je vous dirai naturellement que je ne crois pas que les ennemis restent où ils sont; je suis persuadé qu'ils viendront du côté de la Meuse; peu de jours nous en éclairciront, et quelques détachements que l'on fasse, leur armée sera toujours supérieure à la nôtre. Je sais comme vous que Dunkerque conviendrait aux Anglais. Il y a bien des raisons qui s'y opposent et des places qu'il faut prendre auparavant. Je conviens avec vous que la voie de la négociation serait la plus sûre; les Hollandais la veulent, les Anglais n'en veulent point, et je puis vous assurer que l'on n'a rien à se reprocher en aucun genre. Les Anglais veulent risquer, parce qu'ils n'ont rien à perdre. Vous ferez bien d'engager M. l'électeur de Bavière à rompre tout commerce entre Bruxelles et les villes qui restent encore au roi d'Espagne, et d'ôter aux habitants de Mons la garde des ponts et des magasins.

M. Pajot me mande que le commerce des lettres est interrompu avec Bruxelles, et qu'il fait passer celles de Namur par Mons.

Je crois la frontière dont vous êtes chargé en plus grand danger que l'autre; il y manque bien des choses. Il ne faut pas dégarnir nos places pour fournir à celles du roi d'Espagne les choses dont elles ont besoin; nous serions embarrassés pour les remplacer.

J'ai envoyé votre lettre à madame de Maintenon.

Mandez-moi, je vous prie, avec confiance ce que vous feriez si vous etiez le maître, et qu'il ne fût pas en votre pouvoir de faire la paix.

Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. de Chamillart

Haine-Saint-Pierre-Saint-Paul, 17 juin 1706[1]

(Voir page 66.)

J'ai reçu hier au soir, monsieur, par le retour du courrier que je vous avais dépêché, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Marly, du 15 de ce mois, à laquelle je me hâte de faire réponse, parce qu'il me paraît qu'elle en exige une prompte.

Je commence par vous faire mes très-humbles remercîments, monsieur, de la manière obligeante et pleine de confiance avec laquelle vous avez bien voulu recevoir la liberté que je me suis donnée de vous dire ingénument mes pensées sur l'état présent des affaires. Si je n'en suis pas digne par mon incapacité et mon peu de lumières, j'ose vous assurer au moins que je la mérite par la droiture de mes intentions, par mon amour pour les intérêts du roi et de l'état, et par mon attachement sincère pour votre personne et pour votre vertu. Après quoi j'aurai l'honneur de vous dire, monsieur, pour répondre à tous les articles de votre lettre, que, quand j'ai préféré le parti de la négociation à ceux de la force et de la diversion, ce n'a été que par connaître l'impossibilité de réussir par la voie de la force, et le peu de cas que les ennemis feraient de celle de la diversion. Cependant, puisque celle de la négociation nous est interdite, selon ce que vous me faites l'honneur de me mander par votre dernière lettre, il s'agit d'examiner quel parti on peut tirer des deux autres moyens.

On ne peut présumer, sans se flatter, d'être sûr de réussir par celui de la force, puisque nous apprenons par tous les avis que nous recevons de tous côtés que les ennemis font venir en ce pays-ci toutes les troupes de Hesse et de Hanovre qui avaient marché de l'autre côté du Rhin, outre toutes celles de Brandebourg; de sorte que quelque effort que vous puissiez faire, nous ne pouvons espérer de rendre à beaucoup près notre armée égale à celle des ennemis, par les raisons suivantes :

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1937, n° 170.

Elles étaient a peu près pareilles en nombre le jour de la bataille.

Sans compter la supériorité infinie que donne une victoire décisive à une armée sur l'autre, je vois, par ce que j'apprends tous les jours, par les lettres que m'écrit M. le maréchal de Villeroy, par les revues des inspecteurs et par tous ceux qui ont assisté à cette malheureuse journée, que le désordre en a été tel qu'il y a plus d'un tiers de notre meilleure infanterie sur laquelle il ne faut plus compter, soit qu'ils aient été faits prisonniers, ou qu'ils se soient dissipés, ou qu'ils aient jeté leurs armes dans la fuite. On ne peut plus compter sur les troupes d'Espagne, qui faisaient une bonne partie de cette armée, et qui se réduisent chaque jour à rien, sans compter le peu de bonne volonté de la plupart, voyant leur pays perdu, et l'on m'assure que la cavalerie qui a assisté à cette action est fort intimidée et en très-grand désordre; tout cela est de fait.

Vous ne pouvez pas absolument abandonner l'Alsace, après le bonheur que vous avez eu de vous y mettre en sûreté, qu'il ne faut pas perdre; de sorte qu'il est tout au moins nécessaire de conserver la Lauter, qu'on peut garder aisément, et pour la sûreté de laquelle je suis persuadé, comme vous, monsieur, que quarante-quatre bataillons et quatre-vingts escadrons pourraient être suffisants, particulièrement depuis le départ de ce pays-là des troupes que je viens d'avoir l'honneur de vous marquer, qui m'est confirmé de toutes parts, et lesquelles doivent être bien près d'entrer en celui-ci, si elles n'y sont déjà. De manière que quelque détachement que vous puissiez faire de l'armée d'Allemagne, non-seulement il n'arriverait que fort tard, mais il ne rendrait pas votre armée égale à celle des ennemis, sans compter que ne risquant pas moins que la France en se commettant à un second combat très-douteux, après avoir perdu tous les Pays-Bas espagnols par le premier, je ne crois point qu'il y ait de bon sujet assez téméraire pour oser prendre sur soi de conseiller de le hasarder dans la malheureuse disposition des affaires.

Les moyens de la force et de la négociation étant exclus, il ne

reste plus qu'à examiner ce que l'on peut faire par celui de la diversion.

Ce ne peut être que du côté d'Allemagne, où l'on ne saurait avoir en vue que le siége de Landau ou celui de Fribourg.

On ne peut, selon mon sens, songer à ce dernier sans se commettre à découvrir l'Alsace et avoir besoin d'un bien plus grand nombre de troupes, étant nécessaire, si on s'y détermine, de laisser un corps assez considérable derrière la Lauter, pour n'avoir rien à craindre de ce côté-là, pendant que l'on sera occupé à ce siége, duquel la circonvallation me paraît beaucoup plus difficile que celle de Landau, et dont je ne vois point l'utilité depuis que nous ne pouvons plus espérer de rentrer en Allemagne, où nous n'avons plus d'alliés pour nous recevoir comme du temps que l'électeur de Bavière était en possession de ses états; ce qui me déterminerait plus volontiers à songer à celui de Landau, qui n'est pas sujet aux mêmes inconvénients, et qui n'oblige pas à avoir un corps séparé depuis que nous sommes maîtres du poste de Lauterbourg et de toute la Lauter.

Je suis persuadé que le nombre de cinquante-cinq bataillons est suffisant pour le faire. M. de Tallard n'en avait pas davantage quand il le prit, et d'une qualité bien inférieure à celle de l'infanterie qui compose présentement l'armée d'Allemagne, dont la plupart était alors en Bavière, et qui est très-bonne.

Quant à la cavalerie, comme il est inutile d'en envoyer dans ce pays-ci, dès qu'il ne convient point de s'y commettre à un combat, on pourrait laisser dans l'armée du Rhin toute celle qui y est.

Mais comme en même temps le délabrement de l'infanterie de cette armée-ci est tel, qu'avec un grand nombre de bataillons sur le papier on n'en a pas suffisamment pour garnir les places menacées, au moins de ceux sur lesquels on peut compter, je croirais qu'il conviendrait de faire passer aussitôt en ce pays-ci, de l'armée d'Allemagne, le nombre de bataillons excédant celui de cinquante-cinq ou de soixante tout au plus, nécessaire pour le siége de Landau, ce qui en rendrait dix ou douze bons, qui étaient nouvellement destinés pour

l'armée de Flandre, dont on se servirait pour jeter dans les places les plus importantes, comme Namur, Tournay et Dunkerque, en les garnissant mieux qu'elles ne le sont et de meilleures troupes, car je dois vous répéter encore, monsieur, que l'on ne peut plus compter sur celles d'Espagne, tant par leur faiblesse que par leur mauvaise volonté.

A quoi j'ajouterai encore que je voudrais ordonner bien positivement à celui qui fera le siége de Landau, de ne point feindre de le lever, s'il y marchait un corps des ennemis assez considérable pour l'y obliger, avec les précautions nécessaires pour retirer son artillerie et ses munitions, dont la retraite est bien plus courte et bien plus facile depuis que nous sommes maîtres de la Lauter; parce qu'en ce cas, l'armée ennemie qui marcherait au secours de Landau ne pourrait être composée que des mêmes troupes de Hesse, de Hanovre et de Brandebourg, qui viennent fortifier celle de ce pays-ci, laquelle, étant affaiblie de ce secours, ne serait pas en état de faire de si grandes entreprises, et que tous ces mouvements ne laisseraient pas de gagner du temps et de consommer une partie de la campagne.

Ce qui me fait vous parler ainsi, monsieur, c'est que je crois qu'il ne convient pas au bien de l'état de se hasarder présentement à un combat qui nous fait demeurer sans ressource si on le perd, pendant que les ennemis ne risquent rien.

Si on avait eu ces raisons présentes quand on s'est commis à celui du 23 mai, ou que du moins, n'y ayant rien qui pressât, on eût pu attendre la jonction des troupes que j'amenais et que je pouvais mener en plus grand nombre sans faire tort à l'armée du Rhin, nous ne serions pas peut-être dans la triste situation où nous sommes présentement.

N'ayez point regret, monsieur, à l'heureuse ouverture de la campagne en Alsace, qui a été très-utile et n'a rien de commun avec ce qui s'est passé en ce pays-ci.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter encore, à tout ce que j'ai l'hon-

neur de vous mander, que je suis toujours persuadé que rien n'empêche tant les Anglais d'entendre à la paix que l'envie de profiter de leur inouïe prospérité pour avoir Dunkerque avant qu'elle se fasse, dans l'espérance de le conserver, et que comme rien n'est plus contraire aux intérêts des Hollandais, ce serait peut-être une conjoncture favorable pour les persuader d'y contribuer, en leur proposant, comme aux plus équitables, d'être les médiateurs de la paix générale.

Quoiqu'il ne convienne pas de dégarnir les places de France pour fournir celles d'Espagne, il est pourtant de la dernière nécessité de ne les plus laisser dans l'effroyable dénûment où elles sont, parce qu'elles couvrent les nôtres, et, par cette raison, j'ai fait entrer dans Mons, Ath et Charleroi, où il n'y avait rien du tout, ce que j'ai cru le plus pressamment nécessaire, ce qui n'empêche pas qu'il n'y manque encore beaucoup; et je puis même vous dire, monsieur, que si j'étais arrivé un jour plus tard à Mons, les bourgeois étaient près d'envoyer une députation au duc de Marlborough pour se livrer à lui. Le comte de Bergeyck, qui me paraît très-capable et très-bien intentionné, les a obligés depuis deux jours, par son savoir-faire, de remettre à la garnison la garde des portes et des magasins, dont ils étaient en possession par leurs priviléges, et il espère les amener incessamment, par les mêmes voies de la douceur, à rendre leurs armes, sous le prétexte trop véritable que l'arsenal du roi d'Espagne en est très-mal fourni. On en usera de même avec ceux d'Ath.

Les bataillons de la garnison d'Anvers n'arriveront que demain au Quesnoy, où ils ont besoin nécessairement d'un jour de séjour, après quoi j'en enverrai, suivant vos ordres, deux à Luxembourg. M. le maréchal de Villeroy m'a averti que vous lui aviez mandé la même chose, et qu'il s'en reposait sur moi; mais je dois vous dire que c'est une bien faible ressource, n'étant que des bataillons de la nouvelle édition, fort faibles et fort mauvais, et qui me paraissent avoir eu une conduite bien molle dans Anvers.

Le meilleur expédient pour la sûreté de Luxembourg est de gagner M. le comte d'Autel en l'assurant que le roi ne l'abandonnera pas.

Il se conduit fort bien et paraît très-bien intentionné; il est sans famille, et n'a pour tout établissement que son gouvernement. La présence de M. le comte de Druys, qui est fort sage, y est très-pressamment nécessaire.

C'est dans toute la sincérité de mon cœur, pressé par mon zèle pour le service du roi et le bien de l'état, et par l'ordre que j'en ai reçu de vous, monsieur, que je me donne l'honneur de vous écrire comme je fais, vous priant de le recevoir dans le même esprit, et de n'en faire que l'usage que vous trouverez à propos.

Je sais bien que le siége de Landau n'est pas un dédommagement; mais c'est encore mieux que rien, et je répète encore que je le préfère à celui de Fribourg, qui ne mène à rien présentement, qui sera plus difficile et laisse l'Alsace découverte, ou oblige d'avoir un bien plus grand nombre de troupes pour la garder. Je suis, etc.

Les lettres de service de M. le marquis d'Illiers, en qualité de brigadier, ne se sont point trouvées avec les autres de cette année, quoiqu'il y en ait eu pour M. le chevalier de Roye et M. de Roquelaure, qui sont moins anciens que lui. Je prends la liberté de vous adresser, monsieur, la lettre ci-jointe, qu'il a l'honneur de vous écrire pour vous en faire souvenir.

PATENTE DU ROI EN FAVEUR DE M. LE DUC DE VENDÔME: 22 JUIN 1706 [1].

(*Voir page* 71.)

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes verront, salut.

Quoique les progrès continuels que nos armes ont faits en Italie, sous la conduite de notre très-cher et bien-aimé cousin le duc de Vendôme, depuis l'ouverture de la campagne 1702, que nous lui en avons confié le commandement, semblassent nous inviter à lui laisser le soin d'y terminer la guerre, néanmoins la nécessité de mettre incessamment à la tête de nos armées de Flandre un chef qui

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1937, n° 318

s'attire la confiance des officiers et des soldats, et redonne aux troupes cet esprit de force et d'audace si naturel à la nation française, et la connaissance que nous avons que nul autre n'est plus capable de remplir sur cela notre attente que notredit cousin, nous ont déterminé à le rappeler d'Italie pour lui donner le commandement de nos armées dans les Pays-Bas, persuadé que ses services nous y seront plus utiles, et qu'en quelque pays qu'il fasse la guerre, il ne la fera pas moins glorieusement qu'il l'a faite en Italie:

Savoir faisons, etc.

Lettre du roi à M. le maréchal de Marcin.
Marly, 22 juin 1706
(Voir page 71)

Mon cousin, le maréchal de Villeroy, touché de son malheur, m'a demandé avec tant d'empressement de remettre le commandement de mon armée de Flandre à un général qu'il espère qui sera plus heureux que lui, que j'ai cru ne pouvoir lui refuser. J'ai fait choix du duc de Vendôme, et j'ai en même temps jeté les yeux sur mon neveu, le duc d'Orleans, pour aller commander en Italie, et j'ai choisi le maréchal de Villars pour y servir sous lui. Tous ces mouvements ne se peuvent faire sans qu'il y ait un général en Alsace; je suis persuadé que personne ne peut y servir plus utilement que vous: vous connaissez le pays, et tout ce que les ennemis peuvent faire. L'armée est si considérablement diminuée par les détachements que j'ai jugé à propos d'en tirer pour en former une nouvelle en Flandre, que j'aurais de l'inquiétude pour ce côté-là, si je ne comptais autant sur votre zèle et votre expérience que sur les forces des troupes qui me restent; elles seront suffisantes pour conserver l'Alsace; vous avez de bons retranchements dont vous pouvez vous servir avantageusement lorsque vous les verrez à portée de vous et de vous pouvoir donner de l'inquiétude. Le bien de mon service demande qu'aussitôt ma lettre reçue, vous vous rendiez en Alsace avec une extrême diligence, par la voie la plus courte et la plus prompte. Je mande au maréchal de Villars de se tenir prêt à partir pour l'Italie aussitôt que vous serez arrivé, etc.

Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1933, 1re partie, 3e section, n° 69.

MÉMOIRE SUR LES MOYENS D'INONDER LE FRANC DE BRUGES ET LA CHÂTELLENIE DE FURNES; 18 JUIN 1706 [1].

(*Voir page 72.*)

Il sera nécessaire, pour la conservation de la ville de Nieuport, de faire une grande coupure dans la digue de la rivière de l'Iser, du côté du Franc de Bruges, au lieu nommé la Corne-du-Diable, dit Duyvels-Hoorn, directement à la pointe du canal qui mène de cet endroit au fort de Nieuwen-Damme; cette coupure répandra les eaux et formera l'inondation derrière ledit fort, et s'étendra jusqu'au canal de Bruges de ce côté-là, et le long de la rivière de l'Iser, en tirant du côté de Schoorbacke.

La seconde coupure doit être faite dans la digue de ladite rivière de l'Iser, du côté du Franc de Bruges, au lieu nommé Schoorbacke, qui jettera les eaux et rendra impraticable l'accès de cette rivière, du côté dudit Franc, le long de ladite rivière, jusques auprès de Schoorbacke.

La troisième coupure se fera au lieu nommé Schoorbacke, dans la digue de ladite rivière d'Iser, du côté de Schoore, entre les deux maisons qui sont sur ladite digue; cette coupure versera les eaux dans le grand chemin qui conduit à Schoore, ce qui gâtera et inondera tous les passages et chemins qui ont accès audit Schoorbacke, et c'est en cet endroit que les ennemis jetèrent les eaux en 1695, et obligèrent l'armée du roi de se retirer en diligence.

La quatrième se fera au lieu nommé Haenken ou, en français, le Coquelet, dans la même digue, du côté dudit Bruges; elle répandra les eaux et inondera toutes les terres le long de ladite rivière.

La cinquième, au lieu nommé Plat-Luys, qui continuera ladite inondation jusque près du canal qui tombe dans ladite rivière, près du haut pont de Dixmude, de manière qu'au moyen de cinq coupures faites aux endroits ci-dessus marqués, l'on empêche les passages aux ennemis jusques au pont de Dixmude.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1937, n° 265.

Depuis le haut pont dudit Dixmude, en tirant vers le fort de la Knocke, il faudra rompre la petite écluse qui est sur la rivière d'Iser, du côté du Franc de Bruges, à un quart de lieue dudit Dixmude, vis-à-vis du lieu nommé la Briqueterie; par ce moyen on inondera une partie de la prairie de Woomen, et les eaux se répandront jusqu'à la Knocke, dans la prairie de Merckem.

Il faut observer que, depuis la prairie dudit Merckem jusques auprès de la Steenstraete, il y a des prairies basses qui, au moyen des fossés et wadragans qui communiquent à l'Iser sous des ponts de maçonnerie qui sont sur la digue, pourront, en tenant ces ponts ouverts, recevoir les eaux et être facilement inondées et salées.

Et, afin de donner un effet plus prompt et plus sensible à ces inondations, il sera nécessaire de jeter un batardeau près de la Knocke, dans le canal qui descend de la Fintelle dans ladite rivière.

Au moyen de toutes ces inondations il s'ensuivrait qu'il ne resterait aux ennemis que le seul passage du haut pont de Dixmude, lequel on pourrait faire garder par trois ou quatre cents hommes retranchés derrière l'épaulement qu'on y vient de faire, qui arrêteraient facilement un corps de troupes de beaucoup supérieur; et suppose que les ennemis fussent en état de forcer ce passage, il serait aisé de les empêcher de pénétrer dans la châtellenie de Furnes, en faisant deux grandes coupures dans la digue du Furnamback : la première près du retranchement, vis-à-vis du chemin qui conduit de Dixmude à Furnes, nommé le Vlastraete, et l'autre de l'autre côté dudit retranchement qui tire du côté de Schoorbacke, lesquelles coupures on pourrait mettre en état dès à présent d'être percées en peu de temps, lorsque les ennemis seraient prêts à forcer ce passage; et au moyen de ces deux coupures, tout le pays découvert entre Furnes et Dixmude sera inondé et impraticable, et obligera les ennemis de se retirer.

ÉTAT DE LA CAVALERIE CAMPÉE À THULIN ET À BOUSSU À LA FIN DE JUIN 1706 [1].

(*Voir page 74.*)

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Gendarmerie	8
Royal-allemand	3
Du Maine	3
Tarente	2
Carabiniers de Bavière	3
Costa, Bavière	3
Locatelli, *idem*	3
Arco, *idem*	3
Post, *idem*	3
Arco, Cologne	2
Oberstein, *idem*	2
DRAGONS.	
Rohan	3
Chassonville	2
TOTAL	40

CAPITULATION D'OSTENDE, LE 6 JUILLET 1706 [2].

(*Voir page 78.*)

ARTICLE PREMIER.

La garnison sortira l'épée au côté, avec les bagages, à condition qu'elle ne portera pas les armes, dans le temps de six mois, contre le roi Charles III et les hauts alliés, à compter de la date de la convention présente.

La garnison, tant des troupes d'Espagne que de France, sortira tambour battant, mèches allumées, armes et bagages, drapeaux déployés, et six pièces de canon de fonte, trois d'Espagne et trois de France, avec tous les honneurs de la guerre, et quatre chariots chargés de munitions, deux pour les troupes d'Espagne et deux pour celles de France, et cela vingt-quatre heures après que la capitulation aura été conclue et signée de part et d'autre.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1938, n° 6.

[2] *Idem*, copie originale, vol. 1938, n° 92.

ART. 2.

Accordé

La garnison d'Espagne sera conduite en toute sûreté à Mons, par le plus court chemin, en lui fournissant les vivres, chariots et bélandres nécessaires, en payant; et celle de France à Dunkerque, par le plus court chemin.

ART. 3.

Accordé sur le pied mentionné dans le premier article, excepté les trésors des deux couronnes, en quoi qu'ils puissent consister, moyennant que les dettes contractées depuis l'investissement, par les deux couronnes, soient payées, pour la sûreté desquelles lesdits intendant et commissaires demeureront en otage ou mettront des cautions valables.

Tous les ingenieurs et officiers de l'artillerie, tant des troupes d'Espagne que de France, sortiront aux mêmes conditions que la garnison, ainsi que M. Léon, intendant d'Espagne, les commissaires des guerres, les trésoriers et trésors des deux couronnes, en quoi qu'ils puissent consister.

ART. 4.

Accordé sur le pied mentionné dans le précédent article.

Que les commis des vivres et fourrages d'Espagne et de France sortiront de même, ainsi que tous les Espagnols et Français employés aux services des deux couronnes.

ART. 5.

Accordé sur le même pied ci-dessus marqué.

Que M. le marquis de Gauna, gouverneur de Damme, avec son état-major, sera aussi conduit en toute sûreté à Mons, avec les troupes d'Espagne, avec leurs bagages.

ART. 6.

Accordé, excepté que les bélandres et chariots seront sujets à la visite, et que les frais en seront supportés par les deux couronnes.

Que tous les blessés et malades, officiers, soldats et dragons, seront envoyés, ceux d'Espagne à Mons, ceux de France à Dunkerque, le même jour de l'évacuation de la place, auxquels il sera fourni, pour eux, le contrôleur, le médecin, l'entrepreneur, le chirurgien, l'apothicaire, les infirmiers et tous autres employés à l'hôpital, la quantité de bélandres et chariots couverts nécessaires, tant pour les transports des malades et blessés, que celui des employés audit hôpital, leurs effets, vivres et médicaments pour leur panse-

ment et subsistance, sans que les bélandres et chariots couverts puissent être visités.

ART. 7.

Accordé sur le pied mentionné.

Que tous les aides de camp et autres volontaires servant près de M. le marquis de Covarubias et M. le comte de Lamothe, et autres officiers, tant des troupes d'Espagne que de France, sortiront aux mêmes conditions que la garnison.

Les dettes particulières, tant des officiers que soldats, seront payées avant que la garnison sorte, et il sera permis de garder des otages pour le payement d'icelles, à moins que la garnison ne donne des cautions suffisantes pour cet effet.

La présente capitulation acceptée dans tous les points et suivant sa teneur.

La capitulation ci-dessus subsistera comme elle est marquée.

La porte de Nieuport sera délivrée aux troupes des hauts alliés demain matin, à huit heures.

Fait au camp de Mariakerque, ce 6 juillet 1706.

Fait à Ostende, ce 6 juillet 1706, à onze heures du soir; et la garnison de cette place sortira après-demain, à neuf heures du matin.

ÉTAT DES TROUPES AUX ORDRES DE M. DE VAUBAN, LE 4 JUILLET 1706 [1].

(*Voir page* 78.)

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	HOMMES.	OBSERVATIONS.
Dunkerque	Le Roi	3	»	1,235	Part le 20 juillet pour Ypres.
	Royal	2	»	901	
	Milice boulonnaise	1	»	470	
	Nogaret	1	»	500	
	Maréscal, espagnol	1	»	265	
	Brosses	1	»	450	
	Mousquetaires	»	2	170	Partent le 8 juillet pour Hesdin.
	Grenadiers à cheval	»	1	115	
		9	3	4,106	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1938, n° 323.

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	COMPAGNIES.	HOMMES.	OBSERVATIONS.
Citadelle et forts de Dunkerque.....	Brancas.....	1	»	»	520	
Bergues.....	Les Gardes.....	2			979	Partent le 20 juillet pour Ypres.
	Baruelle.....	1		»	500	Part le 20 juillet pour Ypres.
	Clare.....	1	»	»	202	
	Lotteghem, espagnol.....	1			290	
	Ruppelmonde, *idem*.....	1	»	»	234	
	Grouff, *idem*.....	1			620	Part le 9 juillet pour Montreuil.
	Invalides.....	»	»	3		
		7	»	3	1,875	
Fort-Français.....	Invalides.....		»	3		
Furnes.....	Montesson.....	1			435	
	2e de Batie d'Agenois.....	1			470	
	2e de Bournonville, espagnol.	1	»		315	
		3			1,220	
Gravelines.....	Maillé.....	1			227	
	Aubusson.....	1			460	
		2	»		687	
Nieuport.....	Fougerets.....	1			372	
	Paulo-Magno, espagnol.....	1			359	
	Philips-Grimaldi, *idem*.....	1			384	
	Lamothe-Houdancourt.....	1			478	
	Louvignies.....	1			447	
	Grosbois.....	1			488	
		6			2,528	
Camp de Virvoet...	Alsace.....	4	»		1,433	
Cavalerie au dit camp	Royal-étranger.....		3		303	
	Courcillon.....		2	»	208	Partent le 18 juillet pour Saint-Omer
	Desmarets.....		2	»	231	
	Cravates.....		3		392	
	Aubusson.....	»	2	»	213	
	Rosen.....	»	2		251	
	Mestre-de-camp général, dragons.....		2		360	
		4	16		1,958	
Wulpen.....	Boulonnais.....	2			710	Part le 10 juillet pour Ypres.
	2e de Beauvoisis.....	1			501	Part le 9 juillet du camp sous Bergues, pour Montreuil.
		3	»		1,211	

RÉCAPITULATION.

EMPLACEMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.	COMPAGNIES.
Infanterie	Dunkerque et citadelle	10		
	Bergues	8		3
	Furnes	3		
	Gravelines	2		
	Nieuport	6		
	Virvoet	4		
	Wulpen	3		
	Fort-Français			3
Cavalerie	Dunkerque		3	
	Virvoet		16	
	TOTAUX	36	19	6

BATAILLONS ET ESCADRONS TIRÉS DU DÉPARTEMENT DE M. LE MARÉCHAL DE VAUBAN DEPUIS LE 1er DU PRÉSENT MOIS DE JUILLET.

Infanterie	Le Roi	3		
	Gardes françaises	2	//	
	Grouff	2		
	Beauvoisis	1	//	
	Boulonnais	2		
	Baruelle	1		
Cavalerie	Mousquetaires		2	
	Grenadiers à cheval		1	
	Royal-étranger		3	
	Courcillon		2	
	Desmarets		2	
	TOTAUX	11	10	

Partant, il ne reste plus aux ordres de M. le maréchal de Vauban que 25 bataillons, faisant ..... 9,730 hommes,
et 9 escadrons, faisant 1,216

TOTAL GÉNÉRAL 10,946

D'où il y en a 1,932 à la solde d'Espagne, sur lesquels on ne doit pas compter.

Il y a cinq grosses places à garder, savoir, Gravelines, Bergues, Dunkerque, Furnes et Nieuport, trois forts à quatre bastions capables d'un bataillon chacun, qui sont le Nieuwen-Damme, Fort-Louis et

Fort-Français, plusieurs autres petits forts comme le Risban, fort de Revers, Châteauverd, château de l'Espérance et fort Blanc, le fort Suisse et le fort Lapin de Bergues, les postes de la Fintelle et de Schoorbacke, plusieurs redoutes le long des canaux et autres postes pour garder les coupures des inondations, le tout non compris le Virvoet et le camp de Dunkerque, qu'il faudra garder à l'avenir.

ÉTAT DE LA GARNISON DE MENIN; 20 JUILLET 1706 [1].

(*Voir page* 83.)

REGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Gondrin	3	
Saint-Sulpice	2	
Hessy	3	
Sparre	2	
Isenghien	1	
Poyanne	1	
Boufflers-Remiencourt	1	
Bretagne, dragons	"	3
TOTAUX	13	3

Sans y comprendre les canonniers et bombardiers.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY; 25 JUILLET 1706 [2].

(*Voir page* 89.)

Menin est assiégé; ce que je trouve de plus fâcheux dans cette entreprise, c'est qu'il n'est ni presque possible, ni convenable de tenter le secours de cette place.

D'abord, parce que le pays est extrêmement coupé aux environs de ladite place, et particulièrement en deçà de la Lys, et que les

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1938, n° 257.

[2] *Idem*, n° 315.

ennemis ont une armée considérable d'observation qui couvrira toujours ladite place du côté par où l'on voudra la secourir.

Secondement, parce que, quand même il ne serait pas impossible de secourir ladite place, il ne paraît guère convenir au service du roi, dans l'état où les affaires sont aux Pays-Bas, de s'exposer à une affaire générale avec un ennemi qui peut au besoin réunir presque toutes ses forces pour les opposer à l'armée du roi lorsqu'elle s'approchera de lui pour tenter le secours de Menin.

S'il n'est ni possible ni convenable de tenter de vive force le secours de Menin, il ne sert guère plus de faire une diversion aux ennemis, laquelle rappelle leur armée d'observation du côté où on se porterait et cause quelque interruption et quelque retardement au siége.

On ne saurait faire que trois sortes de diversions aux ennemis, après avoir assemblé l'armée du roi :

La première de marcher à Maëstricht pour en faire véritablement le siége ou pour le faire craindre aux ennemis, attendu que cette place est tout à fait dépourvue de troupes, Cette première diversion est très-difficile à exécuter quand on n'est pas maître de la Meuse, et même quand on le serait, on ne pourrait vraisemblablement pas s'en servir, parce que ordinairement elle n'est pas navigable dans cette saison-ci, à cause des basses eaux; d'ailleurs si l'on voulait faire tout de bon le siége de Maëstricht, n'ayant fait jusqu'à présent aucune disposition pour cela, il faudrait un temps très-considérable pour les faire, pendant lequel les ennemis achèveraient peut-être l'entreprise de Menin; et quand ils ne la finiraient pas pendant ce temps-là, milord Marlborough pourrait marcher diligemment avec son armée en Hesbaye, où il couperait la communication de Namur avec notre armée et le chemin; quand notre armée serait obligée de revenir sur la Sambre, si on ne voulait pas faire le siége de Maëstricht, les ennemis, qui s'en apercevraient bientôt, ne feraient pas grand cas de cette diversion, qui ne pourrait leur causer d'autre mal que quelques courses qu'on pourrait faire dans leur pays. Maës-

tricht est trop éloigné de la Flandre, et ce serait trop commettre les affaires du roi de ce côté-là que de porter les forces si loin.

La seconde diversion, de marcher en Brabant et de reprendre Bruxelles, Malines et Louvain, et pousser même, si l'on veut, ses conquêtes jusqu'à Anvers.

Cette seconde diversion est aussi difficile à exécuter, parce que les places de notre frontière sont fort éloignées des places susdites; que milord Marlborough pourrait marcher diligemment auprès desdites places pour les soutenir, et que quand, malgré l'opposition de milord Marlborough, nous prendrions lesdites villes, nous en serions embarrassés et nous ne saurions qu'en faire, parce qu'il faudrait une grande partie des troupes du roi pour les garder.

La troisième diversion, qui serait la meilleure des trois, de faire marcher l'armée du roi par l'autre côté de l'Escaut, droit auprès d'Oudenarde, et de faire des ponts sur cette rivière auprès de l'abbaye d'Eenaem pour traverser les convois des ennemis qui, à cause des basses eaux de la Lys, doivent, à ce qu'on dit, venir par terre au camp devant Menin.

On pourrait faire sans risque cette troisième diversion; mais, outre qu'avant que notre armée soit assemblée les ennemis auront peut-être eu le loisir de faire venir à leur camp, devant Menin, toutes les choses dont ils pourraient avoir besoin pendant ledit siége; quand même ils ne l'auraient pas pu, milord Marlborough n'a qu'à marcher près d'Oudenarde avec son armée d'observation, et, dans cette situation, il favorisera, malgré notre armée, le passage de ses convois, aux dépens même de les faire venir par terre de Gand à Oudenarde, ou plutôt le long de la Lys par Deynse, par Haerlebeke et par Courtray, ce qui ne ferait pour la marche desdits convois qu'une différence de quatre lieues, par terre, de plus, ce qui ne serait pas considérable, parce qu'alors le gros des convois serait arrivé au siége.

Par ce qu'on vient d'alléguer, et par ce qu'on pourrait encore dire touchant les diversions que l'on pourrait faire, il est aisé de juger qu'il n'y a pas grand fond à faire pour le service du roi sur lesdites

diversions, que l'armée d'observation des ennemis, pour peu qu'elle veuille faire son devoir, peut rendre (à mon sens que je soumets) presque toujours inutiles.

La perte de Menin est très-fâcheuse, parce que cette place coupe tout le pays, ouvre la Lys et donne le moyen aux ennemis de s'approcher de Lille et d'en faire ensuite le siége; et Lille pris, le chemin est libre aux ennemis pour aller à Douai, et peut-être même jusqu'à Arras, et tout le pays entre l'Escaut, la Somme et la mer est ouvert, et ne peut guère éviter d'être soumis à la contribution, au lieu que, Lille demeurant entre les mains du roi, on peut, au moyen des lignes que l'on pourra faire derrière plusieurs rivières, garantir les pays susdits de la contribution, et empêcher les ennemis de se porter à Douai et même jusqu'à Arras.

Une garnison, même très-considérable, ne sauvera peut-être pas Lille, quand les ennemis l'attaqueront avec une artillerie aussi considérable que celle qu'ils emploient ordinairement aux siéges qu'ils font. Il faut que ce soit une armée qui empêche les ennemis de former le siége de cette place, et qu'elle soit placée de manière que les ennemis ne puissent ni l'enfermer ni la battre, s'il est possible. Je vais m'expliquer.

Il faut rassembler le plus tôt qu'il sera possible l'armée, observant de laisser dans les places exposées raisonnablement de troupes; après que l'armée sera assemblée, il faut la faire marcher de manière que milord Marlborough, avec son armée d'observation et ce qu'il pourrait tirer des troupes du siége, ne puisse point lui tomber dessus. Il faut faire arriver cette armée entre Hautbourdin et Armentières, et après qu'on aura assemblé un grand nombre de pionniers dans les pays voisins, faire travailler diligemment à un camp retranché dans l'endroit qui sera choisi le plus propre à cet usage, entre la Deule et la Lys, observant de retrancher en même temps les bords de la Deule, depuis Lille jusqu'à son embouchure dans la Lys, près de Deulsemont, et les bords de la Lys, depuis l'embouchure de la Deule jusque du moins à Armentières, et même un peu plus haut, si on le juge à propos. Ce camp retranché peut être fait à deux usages : ou

pour contenir en cas de besoin, si on le jugeait à propos, toute l'armée du roi, ou pour contenir seulement un très-grand corps d'infanterie qui, au cas qu'il ne pût soutenir l'effort des ennemis, lorsqu'il serait attaqué par eux, pourrait se jeter dans Lille. Je balancerais à mettre toute l'armée, et particulièrement toute la cavalerie du roi, dans ce camp retranché, parce que si les ennemis, après la prise de Menin, réunissaient toutes leurs forces et les employaient, ou à attaquer ce camp, ou à le bloquer, la cavalerie du roi ne pourrait pas, faute de fourrage, y subsister longtemps, et courrait risque de se perdre, ce qu'il faut éviter pour ne pas achever de ruiner les affaires du roi aux Pays-Bas. Quand j'ai dit ci-dessus qu'il fallait au plus tôt faire assembler l'armée et la faire marcher entre Armentières et Hautbourdin, c'est pour soutenir les gens qui travailleront aux retranchements susdits, et pour empêcher que les ennemis n'y interrompent ces travaux, comme ils pourraient bien le faire en en connaissant la conséquence. Après que ce camp retranché et les retranchements le long de la Deule et de la Lys seraient faits, on établirait dedans le corps d'infanterie que l'on jugerait à propos d'y mettre, et la cavalerie serait envoyée ailleurs pour y être employée aux usages qu'on jugerait à propos.

Je ne donne pas le camp proposé à faire auprès de Lille comme un moyen tout à fait sûr et certain de sauver Lille, mais comme un des meilleurs qu'il y ait pour y parvenir; je sais bien que cela empêchera de mettre en campagne une armée aussi forte qu'on le pourrait sans cela; aussi est-ce au roi de bien examiner ce qui convient à son service, et à opter, ou de se contenter de mettre une garnison suffisante dans Lille, et d'avoir une armée en campagne pour secourir, à quelque prix que ce soit, cette place de vive force, ou de se contenter de mettre dans un camp bien retranché un corps d'infanterie si considérable que les ennemis n'osent pas attaquer cette ville, et cependant de n'avoir point d'armée en campagne et d'employer la cavalerie à incommoder les ennemis dans leurs convois et dans leurs fourrages; ces deux propositions trouveront chacune leurs partisans, et le roi choisira, s'il lui plaît, celle qui lui conviendra le mieux.

Quelque parti que le roi prenne là-dessus, il faut remettre au plus tôt beaucoup de vivres dans Lille et le plus de munitions de guerre qu'il sera possible, comme aussi plusieurs officiers expérimentés pour aider celui qui commandera. Si l'on prend le parti du camp retranché, il faut munir Lille bien plus considérablement que si on se contentait d'y mettre une grosse garnison, parce que comme ce camp pourra être attaqué par les ennemis, de manière que l'infanterie qui le défendra sera peut-être obligée de l'abandonner et de se retirer dans la ville, il faut qu'elle puisse y subsister et y avoir des munitions pour tirer.

En attendant que l'armée qu'il faut, ce me semble, mettre ensemble soit assemblée, M. le maréchal de Villeroy et M. le maréchal de Vauban peuvent visiter le terrain entre la Deule et la Lys, du côté d'Armentières, examiner si l'on peut y faire un camp bon, sûr, et mander sur cela leur sentiment au roi, et particulièrement s'ils croient que l'on peut empêcher par là les ennemis de faire le siége de Lille. Quant au travail de ces retranchements, il ne sera pas de longue haleine; ce qu'il y a à craindre, c'est que les ennemis, qui sont fort près de là, et qui ne sont point occupés, c'est-à-dire ceux de l'armée d'observation, ne troublent ces travaux: en tous cas, si l'on ne juge pas à propos, ou si l'on croit ne pouvoir pas faire si près de l'armée d'observation des ennemis lesdits retranchements, il faudra se contenter de mettre une très-forte garnison dans Lille et le plus de toutes sortes de munitions qu'il sera possible, afin d'ôter, s'il se peut, aux ennemis l'envie d'en faire le siége. Comme les ennemis sont au milieu de nos places, on ne saurait trop pratiquer et employer de partisans pour leur faire la guerre en détail; et pour encourager lesdits particuliers à bien faire, il faudrait leur faire dire que le roi récompensera ceux qui se distingueront dans cette sorte de guerre et qui harcèleront les ennemis.

Après avoir lu avec application ce mémoire, et fait sur ce qu'il contient les réflexions nécessaires, je trouve que, attendu le peu de temps que l'on a pour faire le camp retranché proposé à faire auprès

de Lille, que les ennemis même pourraient traverser, et qu'on ne peut couvrir la ligne de rien entre les rivières de la Deule et de la Lys, sans compter l'inconvénient qu'il y aurait à ne pouvoir avoir, pendant ce temps-là, d'armée en campagne; je trouve, dis-je, qu'il vaut mieux se renfermer à mettre une forte garnison dans Lille, et à bien munir cette ville de toutes les choses nécessaires à une bonne défense, et avoir une bonne armée en campagne, qui, attendu la grande étendue de la circonvallation de Lille et la grande ouverture du pays dans la plupart des environs de cette ville, fera peut-être balancer les ennemis à en entreprendre le siége. Ce parti, à mon sens, est le plus honorable et n'est peut-être pas moins sûr que les autres; mais, encore une fois, il faut pourvoir Lille de tout ce qui est nécessaire.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy. Marly, 27 juillet 1706[1]. (Voir page 8[illegible].)

Quoique la lettre que vous avez écrite à Chamillart, par laquelle vous lui mandez le mouvement que vous allez faire faire à mes troupes pour les mettre à portée d'inquiéter les ennemis, me donne lieu de croire que vous n'oublierez rien pour les traverser dans leurs fourrages et dans leurs convois, j'ai cru néanmoins que dans une conjoncture aussi importante que celle-ci, je ne devais rien négliger pour employer toutes sortes de moyens pour les tourmenter et pour retarder la prise de Menin. Mon infanterie n'étant point assez forte pour former une armée suffisante pour s'approcher de la leur, vous la ferez avancer dans toutes les places les plus à portée de celles qui sont exposées, et vous ferez avancer ma cavalerie en la partageant en différents endroits, et la mettant en sûreté, le plus près qu'il vous sera possible de celle des ennemis, particulièrement du côté d'Ypres et de Tournay. Vous choisirez parmi les vieux officiers généraux et tout ce qu'il y a dans ma maison, ceux qui depuis longtemps sont accoutumés à aller à la guerre avec des corps de cavalerie, que vous proportionnerez à l'usage que vous croirez qu'ils en pourront faire. La lettre que M. de Gassion vous a écrite[2] me détermine à vous

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1933, 1re partie, 2e section, n° 52.

[2] M. de Gassion mandait que les cinq régiments espagnols qui étaient sous ses ordres

mander de n'employer que de mes troupes pour ces expéditions. Je vous envoie un courrier exprès, afin que vous connaissiez encore plus particulièrement combien je suis occupé de voir mes troupes sortir de l'inaction dans laquelle elles sont. Je suis persuadé que vous vous emploierez pour tout ce qui sera pour le bien de mon service avec autant de zèle que vous avez fait par le passé.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi. Valenciennes, 27 juillet 1706. (Voir page 89.)

J'attends ce qu'il plaira à votre majesté de m'ordonner; je crois que Tournay, Lille et Ypres doivent avoir les garnisons telles qu'elles sont, jusqu'à ce que l'armée soit assemblée et suivant la situation où on la placera lorsqu'on saura le nombre de troupes qu'on peut assembler pour la former, et le poste qu'elle occupera. On pourra tirer des troupes de ces trois places, suivant la protection que l'armée pourra leur donner, aussi bien que du côté de la mer, où il faut toujours avoir beaucoup d'attention.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy à M. de Chamillart. Valenciennes, 27 juillet 1706. (Voir page 89.)

Il est très-raisonnable d'avoir une extrême attention sur Lille; je persiste à vous dire, monsieur, que c'est la situation où se mettra notre armée qui doit en faire la principale sûreté, sans néanmoins rien négliger de tout ce qui pourra mettre cette place en bon état. Il y a lieu d'espérer que le siége de Menin durera assez longtemps pour empêcher les ennemis de faire une nouvelle entreprise qui puisse être de durée; cependant il ne faut pas se flatter; quand les ennemis se sont déterminés à l'entreprise de Menin, ce ne peut être que dans la vue de faire une seconde entreprise : Lille et Ypres est ce qu'il y a de plus apparent.

Lettre de M. le maréchal

Vous aurez vu par toutes mes lettres que je fais avancer les troupes qui arrivent pour les mettre à portée de marcher au rendez-vous

ne formaient pas cinq cents hommes en état de servir, et que M. d'Apleterre, qui les commandait, n'osait se commettre avec eux.

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1938, n° 345.

Idem, n° 346.

de Villeroy à M. de Chamillart
Valenciennes 28 juillet 1706[1].
(Voir page 89)

qui leur sera marqué pour l'assemblée de l'armée. Je ne vois point de situation plus favorable à leur pouvoir donner que de les placer, depuis Valenciennes, Douai jusqu'à la haute Lys, après quoi on les placera suivant la force dont sera l'armée et le projet que l'on aura.

Représentez, s'il vous plaît, monsieur, au roi la situation où sont les ennemis. Le duc de Marlborough est toujours campé sur l'Escaut à Helchin, sa droite tirant sur le moulin de Clare, et Menin investi par une autre armée, beaucoup de ponts sur l'Escaut pour la commodité de ses fourrages et pour pouvoir se porter où il voudra. Tous leurs convois viennent par la Lys ou par l'autre côté de la Lys, y ayant trop peu d'eau pour remonter les bateaux depuis qu'on tient les écluses de Menin. Nous n'avons de passage sur l'Escaut qu'a Tournay, donc il n'est pas possible que nous puissions rien tenter entre la Lys et l'Escaut, l'armée du duc de Marlborough étant campée depuis le moulin de Clare jusqu'à l'Escaut. Par Lille, même difficulté, par la circonvallation de Menin et l'armée du duc de Marlborough; il faudrait passer entre deux par un chemin que l'on nomme le Dronquart, sans autre retraite que de revenir par le même chemin; reste à voir ce qui peut se faire par Ypres, s'il vous plaît, monsieur, de remarquer qu'il faut tourner toute la circonvallation des ennemis pour s'avancer sur la Lys, par un pays difficile et coupé, où l'on ne marche que dans les chemins. J'avais proposé, il y a quelques jours, à M. de Vauban, d'envoyer la cavalerie, qui me paraissait lui être inutile, partie à Ypres, et les trois régiments, qui sont en mauvais état, à Saint-Omer pour s'y rétablir. Il va les y envoyer, mais il garde le reste de sa cavalerie à Nieuport, Furnes et Bergues. Je vais faire avancer d'autres régiments à Ypres, et je manderai à M. Chevilly (commandant à Ypres), comme je l'ai déjà fait, d'entreprendre ce qu'il jugera le plus à propos, soit sur les fourrages ou sur les convois des ennemis. Vous remarquerez qu'ils ont fait à Courtray de grands dépôts d'artillerie et de vivres, et que le trajet est court et très-sûr de Courtray à Menin, et de Courtray à l'armée du duc de Marlborough.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1938, n° 350.

Il y a longtemps qu'en réfléchissant sur les états que j'ai des troupes, j'ai trouvé qu'il sera bien difficile de rassembler beaucoup d'infanterie, les ennemis ayant formé l'entreprise de Menin. Vous vous souviendrez, s'il vous plaît, que j'eus l'honneur de vous mander, lorsqu'il courut un premier bruit qu'ils allaient à Namur, que cela nous donnerait plus de facilité d'assembler l'armée, et cela était vrai; mais faisant une entreprise sur la Lys, et ayant toutes leurs forces entre l'Escaut et cette rivière, ils donnent de la jalousie de tant de côtés, qu'il n'est pas possible de dégarnir les places que vous me marquez et le côté de la mer, que l'armée ne se soit entièrement formée; car supposez que M. de Vendôme se détermine à se placer sur la Deule ou au delà de la Lys, sur quoi il y a bien des réflexions à faire, l'on pourra, ainsi que j'eus l'honneur de vous l'expliquer hier, tirer des troupes de Lille et de Tournay, si on est campé sur la Deule; et supposez qu'on soit campé au delà de la Lys sous Ypres, ou derrière les lignes, depuis Comines jusqu'au village de Zelbeck, l'on pourra tirer d'Ypres et du côté de la mer une partie des troupes qui y sont; mais il me semble que ce parti-là serait sujet à bien des inconvénients, parce qu'il découvrirait tout à fait Lille et Tournay; les ennemis, nous voyant dans cette situation, pourraient très facilement, avec leur armée d'observation, venir se placer le long de la Lys et nous empêcher de la repasser pour protéger Lille et Tournay. M. de Vendôme, qui doit être à présent arrivé près du roi, prendra ses derniers ordres.

Sur ce que vous me mandez, je ferai marcher demain la cavalerie venue d'Allemagne avec M. de Magnac et son infanterie du côté de Douai, à la Basse-Sanzée et derrière le canal de la Deule, au lieu de l'envoyer sur la Trouille. Je ferai également avancer les carabiniers qui sont sous Maubeuge. Pour ce qui est du camp qui est sous Mons, auprès de l'électeur, je crois qu'il ne faut pas qu'il fasse de mouvement que la dernière résolution ne soit prise pour l'assemblée de l'armée. Ce qui doit déterminer l'endroit où on le placera, c'est d'en savoir la force.

Si Menin dure tout le mois d'août, comme il y a lieu de l'espérer,

et même plus longtemps, comme il faudra quelques jours aux ennemis pour retirer leur artillerie et réparer au moins les brèches de la place, il y a lieu de croire, sans se flatter, que dans le 15 du mois de septembre ils ne se commettront point à une nouvelle entreprise. Il ne faut rien négliger pour mettre toutes nos places en bon état, non-seulement Tournay, Lille et Ypres, mais toutes celles du côté de la mer.

Je ne sais rien de nouveau des ennemis, mais seulement que l'armée de M. de Marlborough n'a fait aucun mouvement.

P. S. Vous aurez vu par ma dépêche la situation où sont les ennemis et ce qui se peut faire. Ce sont les partis à pied qui peuvent plus tourmenter les ennemis que ceux de cavalerie.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi. Valenciennes, 29 juillet 1706[1]. Lettre 89.

Votre majesté verra par la carte la situation des armées des ennemis, ce qui lui fera juger des endroits par où il est possible de les aborder, soit celle de Marlborough ou celle qui fait le siége de Menin. Il est aisé de dire qu'il faut troubler les fourrages et les convois des ennemis. Il faut en venir à l'application et examiner les moyens d'y parvenir. C'est la conformation du pays qui donne la facilité ou la difficulté d'entreprendre; hasarder inconsidérément la cavalerie de votre majesté serait une grande faute; ne la pas employer, le pouvant faire, en serait une autre. Je crois, sire, que je ne tombe pas dans ces deux inconvénients. M. le chevalier du Rosel arrivera le 30 à Tournay avec les six escadrons des carabiniers, outre ce qu'il y a actuellement de cavalerie et de dragons dans la place. Comme M. de Chamlay connaît parfaitement le pays où nous sommes, je supplie votre majesté de lui ordonner de me mander ce qu'il imagine de praticable[2].

Avancer un petit corps près d'un ennemi tout à fait supérieur c'est l'exposer à un danger continuel et à une fatigue sans relâche: comme nous avons plusieurs places à portée des ennemis, il faut y

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1938, n° 364.

[2] On a joint ici le mémoire de M. de Chamlay, que M. le maréchal reçut le lendemain, et que M. de Chamlay avait fait avant les dépêches ci-dessus de M. le maréchal.

camper la cavalerie dans les contrescarpes et la mettre en sûreté; car la tenant plus reculée, elle serait hors de portée de s'en pouvoir servir.

Ce qui est bien important, c'est de travailler à Lille et de ne point abandonner les ouvrages que M. de Vauban a faits à Dunkerque; c'est une place de telle importance, quoiqu'il y ait lieu de croire présentement que les ennemis ne seront plus en état d'en former le siége, qu'il ne faut rien négliger pour sa conservation, étant le seul objet que les Anglais puissent avoir dans ce pays-ci.

Le siége de Menin ne conclut pas que c'est en vue de se porter du côté de la mer, mais il donnera de la facilité pour le siége d'Ypres; et si nous avions le malheur de perdre cette dernière place, ce que je suis bien éloigné de croire qui puisse arriver, quelle facilité ne donnerait-elle pas aux ennemis pour se porter à Furnes et à Bergues! Je sais que M. le maréchal de Vauban a quelque idée d'un camp retranché sous Lille. Quoique je ne dusse pas parler des choses à venir, je ne puis m'empêcher de dire à votre majesté que, supposé qu'elle ne crût pas pouvoir assembler un corps d'armée suffisant pour tenir tête aux ennemis, il conviendrait peut-être à son service d'établir, sous une place de l'importance de Lille, un camp de quinze ou vingt bataillons qui pourrait ôter aux ennemis l'envie de l'attaquer, voyant un si gros corps d'infanterie et la saison si avancée.

En repassant sur la carte, que votre majesté remarque, s'il lui plaît, si de Tournay ou de Lille nos partis de cavalerie peuvent faire autre chose que d'inquiéter les fourrages des ennemis, quand ils voudront fourrager du côté de nos places; mais dans les derrières, comment passer entre l'armée du siége et celle d'observation. Tournay et Ath, au delà de l'Escaut, inquiéteront les ennemis, et Ypres, ce qui sera au delà de la Lys. Ce sera M. de Tournefort qui y commandera la cavalerie.

Lettre de M. de Chevilly à M. de Chamillart.

Je reçus hier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, par laquelle vous m'ordonnez de vous mander ce que je pense de plus convenable pour retarder la prise de Menin et pour

empêcher, dans la suite, les ennemis de faire de plus grands progrès. J'aurai l'honneur de vous dire que pour traverser le siége de Menin, rien n'est meilleur que d'assembler un corps d'armée considérable derrière les lignes de Comines, avec lequel on pourrait battre les dix-sept bataillons et les quatorze escadrons des ennemis qui sont en deçà de la Lys; mais il faudrait que ce mouvement fût prompt pour ne pas donner le temps aux ennemis de faire des lignes de circonvallation et de faire passer en deçà des troupes. 30 juillet 1706 [1] (Voir page 89.)

Pour suivre toujours l'idée de nos lignes de Comines, qui peuvent arrêter les nouveaux progrès des ennemis dans la suite, il faut absolument les occuper avant la fin du siége; pour cet effet, les rétablir et faire un poste considérable dans Comines, entre les deux bras de la Lys, sans quoi les ennemis s'en rendront les maîtres et empêcheront les troupes du roi de communiquer avec les places de la mer que par Aire et Saint-Omer, ou bien l'armée de sa majesté peut se mettre derrière la basse Deule, la gauche appuyée sur la Lys, à la rivière de Deulsemont, sur laquelle est un beau et grand pont, et la droite s'étendant vers Lille, observant d'occuper le château du Quesnoy et de faire rompre tous les ponts qui sont sur ladite basse Deule. Dans cette situation l'armée du roi sera en état de se porter partout et protégera également les places de la mer et tout le pays entre la Lys et l'Escaut.

MÉMOIRE DE M. DE LA VIEUVE; 2 AOÛT 1706 [2].

(Voir page 90.)

Comme il pourrait fort bien arriver que l'ennemi formerait dessein de marcher à Lille; si par malheur on prenait Menin, une chose qui paraît être importante, ce serait de se faire un camp de poste, dont la gauche serait à la Lys, et la droite près de Lille, ayant la Deule devant soi, au moyen de quoi on pourrait plus sûrement soutenir Lille, Ypres et assurer toutes nos places de derrière.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1938, n° 377.
[2] *Idem*, n° 14.

Il y aurait encore moyen de s'établir un autre camp de poste, ayant sa gauche à Lille et sa droite tirant sur le ruisseau de Pont-à-Tressin, chose qui non-seulement assurerait Lille et le pays de tous côtés, mais qui gênerait entièrement l'ennemi, s'il voulait entreprendre sur Tournay. Pour rendre cette précaution plus certaine, il faudrait assembler l'armée à portée de ces mêmes endroits, afin de pouvoir, par elle-même, se mieux affermir et travailler avec plus de diligence, car, selon toute apparence, il n'y a pas de temps à perdre.

ÉTAT DES BATAILLONS QU'ON PEUT RASSEMBLER, LE 29 JUILLET 1706 [1].

(*Voir page* 90.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Gardes françaises et suisses	9
Picardie	2
Le Roi	3
Provence	1
Saint-Valier	1
Sourche et Belsunce	1
Deuxième de Bassigny	1
Alsace	4
Royal-italien	1
La Marck	2
Sparre, à Menin	
Montroux	1
Saint-Second	1
Pfiffer	3
Greder	2
Castela	3
Villars	1
Royal-artillerie et bombardiers	1
TOTAL	37

Ils en devraient faire 44.

Fait à Valenciennes, le 29 juillet 1706.

Signé ARTAIGNAN.

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1938, n° 366.

ÉTAT DES ESCADRONS HORS D'ÉTAT DE SERVIR, LE 29 JUILLET 1706[1].

(*Voir page* 90.)

REGIMENTS.	ESCADRONS.	OBSERVATIONS
Royal-étranger	3	Ces régiments ne sauraient être en état de servir avant le 20 août, parce qu'ils ont toujours été campés au camp de Nieuport.
Courcillon	2	
Desmarets	2	
Toulouse	3	
Lamothe	2	Ces 4 régiments seront en état le 12 ou le 15 d'août.
Bellefond	2	
Nugent	2	
Livry	2	Il a la maladie.
DRAGONS.		
Le Roi	3	Les 2 régiments pourront avoir chacun aux environs de 300 dragons à cheval à la fin du mois d'août.
Lesparre	3	
TOTAL	24	

Il certifie que les régiments ci-dessus ne sont point actuellement en état de servir et n'y sauraient être que dans les temps marqués.

A Valenciennes, 29 juillet 1706.

Signé SOUBERNON.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1938, n° 367.

ÉTAT DÉTAILLÉ DE LA GARNISON DE MENIN; 27 AOÛT 1706 [1].

(*Voir page* 95.)

M. le comte de Caraman, commandant.
M. le marquis de Bully, gouverneur.

BRIGADIERS.

M. le prince d'Isenghien
M. de Beuzenval.

COLONELS.

M. le marquis de Gondrin.
M. le marquis de Saint-Sulpice.
M. Hoock, détaché à l'ouvrage à corne d'Halluin pendant le siége.
M. le comte de la Gardie.
M. de Boufflers.
M. de Poyanne.
M. de Marbœuf.

LIEUTENANTS-COLONELS.

M. de Bricon, du régiment de Gondrin.
M. de Chalieux, *idem* de Saint-Sulpice.
M. de Ponteroze, *idem* de Hessy.
M. Lenek, *idem* de Sparre.
M. de Nezel, du régiment de Boufflers.
M. du Bozoy, *idem* de Poyanne.
M. de Labat, *idem* dragons de Bretagne

COMMANDANTS DES BATAILLONS.

M. de Campagnola, du régiment de Gondrin.
M. de la Normande, *idem* de Saint-Sulpice.
M. de Leck, *idem* de Hessy.
M. de Bernier, du régiment de Hessy.
M. de Laver, *idem* de Sparre.

MAJORS.

M. de la Bournade, du régiment de Gondrin.
M. de Gaya, *idem* de Saint-Sulpice.
M. Desseing, *idem* de Hessy.
M. de Vignacourt, *idem* d'Isenghien.
M. Appelghren, du régiment de Sparre.
M. de Setonville, *idem* de Boufflers.
M. de Vic, *idem* de Poyanne.
M. de Revol, *idem* dragons de Bretagne.

AIDES-MAJORS.

M. de Villotray, du régiment de Gondrin.
M. de Menais, *idem*.
M. de Vauborel, *idem* de Saint-Sulpice.
M. La Chaume, *idem* de Hessy.
M. de Salur, *idem*.
M. Reding, *idem*
M. de Neufville, du régiment d'Isenghien.
M. Gouble, *idem* de Sparre, détaché avec M. Hoock.
M. Duperet, *idem* de Boufflers.
M. de Quignac, *idem* de Poyanne.
M. de Guermenon, *idem* dragons de Bretagne.

GARÇONS-MAJORS.

M. de Hast, du régiment de Gondrin.
M. de Montiron, *idem*.
M. Fedeau, *idem* de Saint-Sulpice.
M. de Becket, *idem* d'Isenghien.
M. de Furstemberg, *idem* de Sparre.
M. Ernst, du régiment de Sparre
M. Lasalle, *idem* de Boufflers.
M. de Coudray, *idem* de Poyanne.
M. Lafrenaye, *idem* dragons de Bretagne.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1939, n° 205.

OFFICIERS DE GRENADIERS.

CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.	RÉGIMENTS.
MM	MM	MM	
De Panat	De Labat	De Lalle	Gondrin.
De Lusemont	Durand	Marville	Saint-Sulpice.
De Meude	Gingin	Oberly	Hessy.
De Rœuf	Chopinger		
Bousy	Philippart	Roberty	Isenghien.
Schutz	Jacobs	Maydell	Sparre.
Sluze	Bilestein	Cuingeur	
Hervy	D'Alicourt		Boufflers
Dumez	Pomeraye		Poyanne
De Carve	Gueverien	Desfontaines	
De Haute-Touche	Neupont	Villecolen	
De Cue	De Culan	De la Garenne	
Rosmorduc	Belleville	Laboussière	Dragons de Bretagne, faisant le service de grenadiers
Coetman	Saint-Guerné	Bourgogne	
De Saint-Gilles	Le ch. de Rosmorduc	De Haute-Touche	
De Laage	Plessis-Bardou	Chesneferon	
Verrier	Dessalles	Lehelec	
De Coetcouvran	De Neupont		

TOTAL des grenadiers, compris les dragons, 19 compagnies faisant 855 hommes.

BRIGADES.

NOMS DES BRIGADES.	RÉGIMENTS.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	S.-LIEUTEN^{TS}.	SERGENTS	SOLDATS
Gondrin	Gondrin	16	9	11	30	550
	Isenghien	9	9	10	21	384
	Boufflers	7	8	7	24	381
	TOTAUX	29	26	28	75	1,316
Saint Sulpice	Saint-Sulpice	22	36	17	48	800
	Sparre	20	52		36	594
	TOTAUX	42	72	17	84	1,394
Hessy	Hessy	11	6	14	66	1,230
	Poyanne	10	7	2	24	386
	TOTAUX	21	13	16	90	1,616

TOTAL DES OFFICIERS, SERGENTS ET SOLDATS

Capitaines	99
Lieutenants	120
Sous-lieutenants et cornettes	71
Sergents	249
Soldats	4,326
Grenadiers et dragons	855
TOTAL	5,720

ORDRE DE BATAILLE DE LA CAVALERIE; 10 AOÛT 1706 [1].

(*Voir page* 100.)

PREMIÈRE LIGNE.

OFFICIERS généraux.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
	DRAGONS.	
Nautaff	Mestre de camp général	3
	Aguaviva	2
	Nautaff	2
	CAVALERIE.	7
	Maison du roi	13
	Gendarmerie	8
	Vaudrey	2
	Desmarets	2
Le Vidame	Heyder	1
	Courcillon	2
	Cano	2
Mimeurs	Toulouse	1
	Royal-étranger	3
		7
	CAVALERIE.	
	Cravates	3
	Tarente	2
Fraula	Lamotte	2
	Fraula	1
	Le Maine	3
Livry	Livry	2
	Tarnau	2
		8
	Arco-Cologne	2
Saptiny	Poth	3
	Cuirassiers d'Arco	3
	Carabiniers	6
	Carabiniers, gardes	1
	Gardes d'Espagne	2
Clos	Archers, gard. de Cologne	1
	Archers, gard. de Bavière	1
	Grenadiers à cheval	1
		6
	DRAGONS.	
Bellefond	Pasteur	2
	Risbourg	2
	Le Roi	3
	Bretagne	1
	La Tour	2
	Courrières	3
	Marcillac	2
	Harcourt	2
	Lamotte	2
	Caveux	2
	Lepinay	1
		7
		3
		5
		11
	TOTAL	103

DEUXIÈME LIGNE.

OFFICIERS généraux.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
	DRAGONS.	
Ferrare	La Reine	3
	Lesparre	3
	Ferrare	2
		8
	CAVALERIE.	
	Royal-Piémont	3
Rosen	Rosen	2
	Gaetano	2
		7
	Aubusson	2
Barentin	Barentin	2
	Gacé	2
	Toulongeon	1
		7
	Nugent	2
Nugent	Ligondez	2
	Lacatoire	2
		6
	Egmont	1
Apelterre	Bellefond	2
	Condé	3
	Hussards	2
		8
	CAVALERIE.	
	Beringhen	3
	Sommery	2
Beringhen	Tourotte	2
	Acosta	1
	Dohlbelstein	2
	Costa	3
Costa	Locatelly	2
	Carabiniers-Montauban	3
		11
	La Boulaye	2
Apelterre	Boye	2
	Druhot	1
		5
	Farsac	2
	Fresin	1
Mortany	Fontaine	2
	Royal-allemand	3
		8
	DRAGONS.	
	Pignatelly	1
Chassonville	Chassonville	2
	Rohan	3
		6
	TOTAL	74

RÉCAPITULATION.

Première ligne	103	177 escadrons.
Deuxième ligne	74	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1939, n° 75.

ÉTAT DE LA CAVALERIE ET DES DRAGONS CAMPÉS DERRIÈRE LA BASSE DEULE; 19 AOÛT 1706 [1].

(*Voir page* 103.)

OFFICIERS GENERAUX.	REGIMENTS.	ESCADRONS.
	CAVALERIE.	
MM.	Maison du roi	13
	Gendarmerie	8
Le Vidame	Tarente	2
	Desmarets	2
	Sommery	2
	Coureillon	2
	Royal-étranger	3
Mimeurs	Toulouse	3
	Gacé	2
	Conde	3
Rosen	Rosen	2
	Bellefond	2
	Aubusson	»
Nugent	Nugent	2
	Roye	2
	TOTAL	50
	DRAGONS.	
	Mestre de camp	3
Nautaff	Aquaviva	»
	Nautaff	2
	La Reine	3
Ferrare	Lesparre	3
Villiers	Ferrare	»
Chassonville	Chassonville	2
	Rohan	3
	Pasteur	»
Bellefond	Rysbourg	2
Leroux	Le Roi	3
	TOTAL	27

[1] Archives du depôt de la guerre, piece originale, vol 1939, n° 126

Lettre de l'électeur de Bavière au roi.

Du camp d'Houppelines, 20 août 1706[1]

(Voir page 101.)

Je fus hier le long de la Deule, depuis Lille jusqu'à l'endroit où elle entre dans la Lys; c'est une étendue de trois grandes lieues.

Aujourd'hui, avec M. le duc de Vendôme, nous avons été reconnaître les lignes de Comines à Ypres, qui tiennent aussi trois lieues en ligne droite, sans les contours. Il y a un entre-deux d'une lieue et demie, depuis l'embouchure de la Deule jusqu'à Comines, où il n'y a ni rivières, ni lignes; mais un pays fort coupé de fossés et de haies, comme il est partout de ce côté-ci. M. le duc de Vendôme a l'intention de mettre le plus gros de l'armée derrière les lignes de Comines, de laisser quelques postes à la Deule, et un grand corps d'infanterie avec les dragons, dans l'intervalle, entre les lignes de Comines et la Lys, pour le pouvoir porter partout.

La fidélité que je dois à votre majesté et la partie que je prends à ses intérêts m'oblige à lui représenter de la manière que je trouve, selon mes faibles lumières, cette situation et disposition. La raison pour laquelle l'armée de votre majesté se mettrait derrière les lignes de Comines est pour empêcher le siége d'Ypres en cas que ce fût le dessein des ennemis; c'est à votre majesté a résoudre si elle veut pour cette raison hasarder encore une bataille. Il est vrai que la situation est toujours avantageuse pour nous, soit derrière la Deule, soit derrière les lignes; mais l'étendue est trop grande pour garder l'un et l'autre contre une armée si supérieure en infanterie.

Le poste, depuis Lille jusqu'à la Lys, derrière la Deule, est excellent, et il serait à souhaiter que les ennemis voulussent entreprendre de passer cette rivière, quand toute l'armée de votre majesté y serait postée; mais de soutenir les lignes de Comines dans le mauvais état qu'elles sont n'est pas la même chose, étant en plusieurs endroits à y passer à cheval. Il est impossible qu'en si peu de temps, quelque travail et diligence qu'on fasse, on les puisse raccommoder partout, car il y a autant d'ouvrage à faire, à aplanir les fosses et a abattre les haies, les lignes, pour pouvoir remuer l'armée, qu'il y en a a les rétablir. De plus, l'ennemi ayant déjà un poste à

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1939, n° 154.

Werwick, à une demi-lieue de la ligne, sur la Lys, où il peut construire autant de ponts qu'il veut, il donne autant de jalousie pour la haute et basse Deule que pour les lignes de Comines. En voulant tout garder il peut tomber sur la partie qu'il voudra, sans qu'on en puisse être averti que dans le temps de l'attaque; et comme Lille est le plus important à soutenir, et que je sais que c'est la grande vue du duc de Marlborough de l'assiéger, en gardant la Deule on le met en sûreté.

Votre majesté sait que le chemin couvert de Menin est pris depuis le 18 de ce mois au soir, et qu'ainsi cette place ne peut pas donner le temps qu'il faudrait pour un si grand ouvrage de rétablir lesdites lignes et de s'y mettre, selon l'intention de M. le duc de Vendôme, sans la sûreté d'avoir le temps de s'y accommoder; et de garder une si grande étendue de pays me paraît beaucoup risquer. Je crois que l'armée de votre majesté étant derrière la Deule, la gauche appuyée à la Lys, les ennemis auraient beaucoup de difficultés à faire le siége d'Ypres, car ils ne seraient pas les maîtres de la Lys; et du côté de la mer, Nieuport étant encore à nous, ils ne pourraient non plus de ce côté-là mener leurs voitures par eau.

J'ai dit toutes ces considérations à M. le duc de Vendôme; il ne les a pas trouvées assez fortes pour changer de sentiment, et il m'a dit qu'il avait tout bien considéré, et que si l'on n'exécutait point ce dessein, que c'était déshonorer l'armée et perdre la France en mollissant toujours, et qu'il valait mieux ne l'avoir pas assemblée. Je lui ai répondu que je trouvais la chose assez importante pour recevoir les ordres de votre majesté, et que aussi bien toute l'armée ne serait pas assemblée avant le 23.

J'ose aussi mettre à la considération de votre majesté, si pour l'incertitude du siége d'Ypres il serait prudent de se commettre à présent à une affaire générale, dans le temps que les affaires en Italie, en Espagne et en Allemagne, prennent un bon chemin, et dans le temps que l'affaire de la flotte ennemie n'est pas encore déterminée, sans parler des dispositions où votre majesté sait que les affaires

sont. C'est mon attachement qui me fait parler; les ordres de votre majesté, quels qu'ils puissent être, seront toujours exécutés par moi avec tout le zèle possible, étant avec respect, etc.

Lettre du roi à l'électeur de Bavière. Marly, 22 août 1706[1]. [Voy. plus haut, p. 104.]

Mon frère, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite par le courrier que vous m'avez dépêché le 20, par laquelle vous me mandez que vous êtes d'un sentiment différent de celui du duc de Vendôme sur la manière de poster l'armée; qu'il a intention de poster la meilleure partie des troupes derrière les lignes de Comines, de laisser quelques postes à la Deule, et un grand corps d'infanterie et de dragons dans l'intervalle, entre les lignes de Comines et la Lys, qui a une lieue et demie d'étendue, depuis l'embouchure de la Deule à Comines, sans rivière ni lignes; que c'est un pays fort coupé de fossés et de haies, mais que, le chemin couvert de Menin étant pris, il serait impossible d'avoir le temps d'accommoder tous ces postes pour s'y maintenir en sûreté; que la garde en est d'une trop grande étendue, et que le poste entre la haute et basse Deule et la Lys est sûr; que ce qui détermine le duc de Vendôme à garder les lignes, c'est la crainte que les ennemis, après la prise de Menin, ne fassent le siége d'Ypres; que vous croyez qu'il vaut mieux s'exposer à cet événement que de se commettre à une seconde bataille, dont les suites pourraient entraîner la perte de la France. Toutes ces raisons, et celles que vous y ajoutez, m'ont paru si fortes, que je m'en sers pour faire connaître au duc de Vendôme le danger qu'il y aurait, qu'en voulant tout garder, les ennemis ne se rendissent les maîtres de la partie qui est la plus importante, qui serait la moins gardée, qui est celle qui est entre la Deule et la Lys, ou que, forçant un poste par la supériorité des troupes qui l'attaqueraient, auxquelles vous ne pourriez en opposer qu'un petit nombre dans une si grande étendue, ils ne vous coupassent, missent mon armée en désordre, et, profitant de leur avantage, ils ne se trouvassent en état de faire le siége de Lille, ce qui me paraît impossible, lorsque l'armée sera bien établie entre la haute et basse

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1933, 1re partie, 2e section, n° 29.

Deule et la Lys. Ce sont toutes ces considérations qui m'ont déterminé à lui envoyer mes ordres par ce même courrier, pour lui faire savoir que mon intention est qu'il établisse l'armée, la droite appuyée à Lille, et la gauche à la Lys; qu'il ait l'attention que mérite la ville d'Ypres, en lui donnant une bonne et nombreuse garnison; et qu'il ne commette point l'armée sans une nécessité absolue. Je ne saurais trop me louer des motifs qui vous ont déterminé à m'envoyer ce courrier, ni de la sagesse de vos réflexions; je ne doute pas que le duc de Vendôme, après avoir fait les siennes, ne convienne que ce que vous avez proposé est le seul bon parti à prendre et le plus sûr. Si nous avions la supériorité sur nos ennemis, on pourrait se laisser entraîner à garder le tout ensemble; la campagne s'avance, il n'y a pas lieu d'appréhender des entreprises bien considérables, et les affaires peuvent se tourner de manière qu'il y aurait de l'imprudence à se commettre. Et la présente, etc.

JOURNAL DU SIÉGE DE MENIN [1].

(*Voir page* 105.)

Le 22 juillet, les ennemis vinrent camper, au nombre de trente-deux bataillons, à Lauwe.

Le 23, ils en décampèrent pour investir la place, depuis ledit lieu jusqu'à Wervick, avec de la cavalerie qui leur venait de leurs derrières.

Le même jour, à sept heures du matin, ils firent construire deux ponts sur la Lys, à un quart de lieue au-dessus de la Volandre; et, environ sur les dix heures, on les vit passer sur lesdits ponts pour investir la place, entre Wevelghem et Wervick; comme le pays est fort couvert partout, on ne put savoir de tout ce jour-là si la place était également investie; mais comme on s'aperçut que les ennemis s'étaient saisis d'une partie du village d'Halluin, et qu'ils se retranchaient à peu près au milieu du village, nous envoyâmes

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1939, n° 204

mettre le feu à la partie la plus voisine de notre ouvrage à corne.

On se contenta ce jour-là de tirer quelques coups de canon sur des troupes qui s'avançaient trop près, et de mettre dans ledit ouvrage à corne d'Halluin, M. Hoock, colonel réformé du régiment de Sparre, pour commander dans ce poste avec un lieutenant-colonel et trois cents hommes.

M. Joubert, notre lieutenant de roi, prit possession de nos dehors, depuis la porte de Courtray jusqu'à la haute Lys, ayant sous ses ordres un colonel, un lieutenant-colonel, un commandant de bataillon, un major, deux aides-majors et huit cent cinquante hommes. M. le marquis de Bully, gouverneur de la place, se chargea du soin des portes et des remparts avec deux cent cinquante hommes.

Le 24, nous continuâmes nos travaux de la porte de Bruges et ceux de la corne d'Halluin, et nous vîmes, du haut de la tour, que la place était véritablement investie, et que les ennemis jetaient des ponts sur l'inondation de la haute Lys pour faire communiquer leurs quartiers. On se contenta encore de tirer quelques coups de canon et quelques coups de fusil sur des bayeurs.

Le 24, nous vîmes arriver des troupes nouvelles qui, ayant voulu se camper en plusieurs endroits trop près de nous, nous les obligeâmes à coups de canon à se porter plus loin. Il nous parut qu'on travaillait à des batteries de bombes ou de canon dans des fonds couverts d'arbres. Nous employâmes toute cette journée à vider un magasin à poudre et à la placer sur les remparts ou dans les jardins, comme aussi à faire travailler au chemin couvert de la corne d'Halluin, et au petit ouvrage de la porte de Bruges.

Le 26, nous continuâmes nos travaux : nous fîmes vider les magasins à poudre pour la mettre sur le rempart, et nous tirâmes une cinquantaine de coups de canon dans toute la journée sur des camps avancés et sur des bayeurs.

Le 27, nous continuames nos travaux de la porte d'Halluin et de celle de Bruges, et nous obligeâmes les ennemis, par le moyen d'une centaine de coups de canon, de décamper avec diligence.

On fit aussi brûler des maisons qui étaient trop près de la porte de Courtray, et ce fut dans cette occasion que le sieur de Saint-Martin, lieutenant dans le régiment d'Isenghien, alla avec dix hommes, après avoir mis le feu à deux maisons, attaquer un poste des ennemis où il y en avait une vingtaine, qu'il chassa valeureusement, et se retira sans avoir perdu personne.

Le 28, tout resta dans la même situation; on continua les travaux commencés, et sur l'avis qu'on eut que les ennemis tenaient des postes derrière deux grosses censes à la demi-portée du canon, on y envoya, sur les neuf heures du soir, M. de Coettando, capitaine dans Saint-Sulpice, avec cent grenadiers; mais n'ayant trouvé personne derrière lesdites grosses censes, il rentra dans la place après en avoir brûlé une.

Le 30, M. de Valory, lieutenant d'artillerie, se jeta dans la place.

On acheva le travail d'Halluin et de Bruges, et on continua celui des glacis et des banquettes.

Le 31, les ennemis s'étant embusqués au nombre de deux cents hommes, pour en enlever cinquante des nôtres qui allaient reprendre leur poste de jour sur le chemin de Courtray, furent découverts. On leur tira quelques coups de fusil qui les obligèrent à se retirer diligemment avec perte de deux des leurs.

On tira beaucoup de canon sur la cavalerie et les chariots qui portaient des fascines en différents endroits.

Le 1^er^ août, on s'aperçut que les ennemis travaillaient le long du ruisseau de Gheluwe, dans un ravin couvert d'arbres et de maisons; on les envoya reconnaître, et sur les différents avis qu'on eut qu'il y avait en ce lieu environ deux cents hommes, on y tira du canon pendant quatre ou cinq heures, croyant que par ce moyen on les obligerait à quitter ledit poste; mais comme on s'aperçut que le canon ne faisait pas un grand effet à cause d'un grand ravin presque parallèle à la place dans lequel les ennemis étaient, on résolut de les en chasser de vive force avec cent vingt grenadiers et cent dragons à pied, dont la moitié sortit par la porte d'Ypres, et l'autre par celle

de Bruges, aux ordres de M. Sluze, capitaine de grenadiers du second bataillon de Sparre, et M. de Haute-Touche, capitaine de dragons du régiment de Bretagne. Ils avaient avec eux MM. d'Hervy, capitaine de grenadiers de Boufflers, et de Rosmorduc, capitaine de dragons, MM. de Bilestein, Könniges, d'Alicourt, chevalier du Pour, Neupont, Belleville, Desfontaines et Villecolen. Tout cela sortit de la place par les deux portes ci-dessus nommées, environ sur les six heures du soir, et après qu'on eut bien fait garnir le chemin couvert et ordonné à nos batteries de se tenir prêtes pour favoriser la retraite de nos gens en cas de besoin. Outre ces deux détachements, un poste que nous avions à un moulin sur le chemin de Bruges, commandé par M. Hunières, lieutenant dans Hessy, passa le ruisseau sur une poutre avec trente hommes. Ces trois détachements partirent en même temps, n'allant que le petit pas jusqu'au poste des ennemis, dont ils essuyèrent la décharge sans en faire de leur côté, que lorsqu'ils furent à une portée de pistolet; mais pour lors le feu de nos gens renversa les ennemis, qui se retirèrent en diligence; on les suivit vigoureusement, et, après avoir essuyé une seconde décharge d'eux, on mit le feu à plusieurs maisons, et on se retira sans aucune perte, excepté deux grenadiers et un dragon qui furent blessés légèrement. On estime, par le feu que nous vîmes, que les ennemis étaient aussi forts que nous. Cette attaque donna l'alarme à toute l'armée; les piquets s'avancèrent, et pour lors notre artillerie fut si bien servie, qu'il y a bien de l'apparence qu'elle fit un grand effet. Cette action, quoique petite, fut faite si à propos et si bien conduite par les deux commandants, que toute la garnison fut persuadée qu'on réussirait dans tout ce qu'on entreprendrait.

Le 2, on s'aperçut que les camps des ennemis étaient fort incommodés du canon, et qu'ils travaillaient à faire des épaulements pour se couvrir, ce qui nous obligea à tirer un peu plus de canon que les jours précédents.

Le 3, on s'aperçut, sur les six heures du soir, que les ennemis se préparaient à faire quelque grand travail, ce qui nous obligea à faire

sortir plusieurs troupes de grenadiers pour aller écouter à trois cents pas du glacis si on n'entendait pas travailler. Il y eut quelques-uns de ces détachements qui, s'étant trop avancés près d'un poste des ennemis, essuyèrent une décharge d'une vingtaine de coups de fusil, dont un dragon fut blessé mortellement. Tout fut tranquille jusqu'à minuit; mais depuis cette heure-là jusqu'au jour on entendait remuer la terre, sans qu'on pût pénétrer en quel endroit c'était, ni faire feu par conséquent pour empêcher ce travail. D'abord qu'il fit un peu clair, qui était le 4 à trois heures du matin, on reconnut un boyau assez long, qui était separé de nous par une longue flaque d'eau et qui ne pouvait être d'autre utilité que pour l'établissement de quelques batteries de bombes ou de canons.

Le même jour, sur les dix heures du soir, on vit beaucoup de cavalerie et d'infanterie passer sur le pont de la Lys pour fortifier le quartier qui était entre le ruisseau de Gheluwe et la haute Lys. Sur les dix heures et demie du soir, nos grenadiers, qui étaient à deux cents pas du glacis, nous rapportèrent que les ennemis ouvraient la tranchée et qu'ils avaient essuyé plusieurs décharges des détachements qui soutenaient les travailleurs; on commença dans ce moment à faire un grand feu de mousqueterie et de canon qui dura jusqu'au jour; M. le prince d'Isenghien était brigadier de jour, et M. de Boufflers-Remiencourt aussi, en qualité de colonel.

Le 5, à la petite pointe du jour, on découvrit une ligne parallèle que les ennemis avaient faite entre la petite inondation, près de la Lys et le ruisseau de Gheluwe, qui coule dans un vallon, dans lequel ceux de la place ne peuvent voir en aucune manière, non plus que du côté de la Lys, parce que ce lieu est plein d'arbres, de haies et de maisons, en sorte que les deux queues de tranchée, par la droite et par la gauche, étaient absolument à couvert, ce qui donna la facilité aux ennemis de faire leur parallèle assez près de la place, principalement dans le centre, qui n'était qu'à cent cinquante toises de notre palissade, ce qui nous donna envie de faire une entreprise sur cette partie de ligne. On commanda pour cet effet six cents

hommes, dont il y avait quatre cents grenadiers, dragons ou fusiliers, et deux cents travailleurs avec des outils pour combler la tranchée au cas qu'elle fût gardée par peu de monde et que l'affaire tournât heureusement de notre côté. On donna ordre à ces détachements de profiter de l'occasion et de se retirer diligemment au cas qu'ils vissent paraître un grand nombre de troupes; notre chemin couvert fut très-bien garni, la garnison occupa les demi-lunes et les remparts, et notre artillerie eut ordre de faire un grand feu, d'abord que nos gens prendraient le parti de la retraite. Tout cela fut très-bien exécuté une heure environ après midi, que nos détachements sortirent par deux endroits différents; mais lorsqu'ils approchèrent des deux endroits de la parallèle qu'on avait résolu de combler, nous vîmes sortir de ladite parallèle ou des fonds que nous ne pouvions voir, environ cinq mille hommes, qui firent un si grand feu sur nos gens qu'ils prirent le parti de la retraite, ainsi qu'on le leur avait ordonné. Les ennemis essuyèrent un si grand feu pendant une heure, de notre chemin couvert et de notre canon, qu'il n'est pas possible qu'ils n'aient beaucoup de monde perdu; de notre part il nous en coûte un capitaine de grenadiers tué, trois capitaines et sept officiers blessés, trente soldats morts et cent cinq blessés. M. de Beuzenval releva M. d'Isenghien à l'heure de la garde, et fit faire un feu épouvantable pendant toute la nuit.

Le 6, nous reconnûmes, à la pointe du jour, que les ennemis n'avaient travaillé toute la nuit qu'à élargir leur tranchée et faire des batteries, sur lesquelles nous fîmes un grand feu de canon et de bombes. Nous continuâmes le travail de trois mines sur le glacis, et nous fîmes doubler les palissades de nos places d'armes. Les bataillons s'établirent, selon leur rang d'ancienneté, le long du rempart, où ils travaillèrent à se mettre à l'abri des bombes. Nous avions placé toutes les poudres le long des remparts; nous fîmes transporter ce jour-là toutes celles qui étaient du côté de l'attaque. Sur les trois heures après midi nous fîmes sortir deux pelotons de cinquante grenadiers chacun, avec ordre de ne s'avancer qu'à dix pas de la palis-

sade, et de se retirer d'abord que les ennemis se découvriraient, afin que s'ils étaient assez mal habiles que de sortir de leur tranchée, prenant notre feinte pour une véritable sortie, nous pussions leur faire essuyer le feu de tout notre canon que nous avions braqué exprès et de tout celui de notre chemin couvert. L'affaire réussit comme nous nous l'étions proposé; il parut sur le revers de leur tranchée environ quatre ou cinq mille hommes, qui firent d'abord un si grand feu que la fumée, les empêchant de voir que nos pelotons se retiraient, nous donna occasion de leur faire essuyer pendant un gros quart d'heure tout notre feu. Tous les piquets de l'armée qui vinrent en diligence au secours de la tranchée furent parfaitement bien canonnés; nous n'eûmes dans cette petite affaire que deux grenadiers blessés légèrement, et, selon les apparences, les ennemis eurent une perte considérable.

Ce même jour, à dix heures du soir, après avoir fait le feu ordinaire du chemin couvert, on fit sortir par les barrières une douzaine de petits détachements qui allèrent faire leur décharge sur les travailleurs des ennemis; on fit des signaux comme si on avait de grands desseins, ce qui persuada tellement les ennemis qu'ils allaient être attaqués par un grand corps, qu'ils sortirent de leur tranchée et firent un feu pendant un quart d'heure, qui nous parut être de cinq à six mille hommes. Pendant tout ce temps-là notre canon et notre chemin couvert firent un feu continuel; il n'est pas possible de savoir si on leur tua beaucoup de monde, mais il y a bien de l'apparence que les travaux des ennemis furent interrompus.

Le 7, nous reconnûmes, d'abord qu'il fut jour, que les ennemis n'avaient travaillé toute la nuit qu'à élargir leur parallèle et à perfectionner trois batteries de canon ou de bombes; le reste de la journée se passa à escarmoucher de part et d'autre, et on recommença le feu du chemin couvert d'abord que la nuit parut.

Le 8, nous ne vîmes d'autre changement aux travaux des ennemis que celui de leurs batteries, qui nous parurent avancées et dans lesquelles on voyait continuellement porter des madriers pour les plates-

formes. Nous nous appliquâmes tout le jour à jeter des bombes dans lesdites batteries et à faire ouvrir des embrasures dans différents endroits de notre rempart pour placer notre canon. Comme on fut averti ce jour-là qu'il y avait beaucoup de murmures parmi les soldats sur ce qu'ils ne pouvaient vivre de la subsistance qu'on leur donnait, on se crut obligé de leur faire fournir une livre de viande par jour à chacun, les officiers ayant assuré que vers la fin du siége les soldats se contenteraient du seul pain de munition et de l'eau, faute de bière, dont nous n'avons jamais eu qu'une très-petite quantité.

Le 9, à trois heures du matin, le canon des ennemis commença à tirer de la ligne parallèle avec quarante pièces de canon et quarante mortiers; et sur les dix heures, tant la maçonnerie de la place est mauvaise, il y eut une brèche au bastion des Capucins, entre les deux demi-lunes, de huit toises de large. On jeta quantité de bombes, une infinité de grenades doubles et plusieurs carcasses qui mirent le feu à quelques maisons de la ville, et firent sauter une des mines que nous avions fait construire sur le glacis; ce feu devint si terrible, depuis l'après-midi jusqu'à la nuit, que tous nos meilleurs officiers et soldats qui ont vu les siéges de Kayserswerth et de Landau en parurent étonnés. La distribution de nos vivres cessa, nos brasseries et nos boucheries furent brûlées, et nos soldats charpentiers, qui travaillaient à des ouvrages commencés dans les principales places de nos chemins couverts, ne pouvant soutenir un si grand feu de bombes, abandonnèrent leur travail; nos canonniers et bombardiers ne purent plus tirer, leurs plates-formes étant absolument ruinées. En trois ou quatre heures de temps, plus de la moitié de la ville fut brûlée; le même jour, cet épouvantable feu continua avec la même violence jusqu'à la nuit, après quoi il régna un si grand silence de leur côté, que cela nous fit croire que c'était pour mieux cacher leur travail. Pour lors notre chemin couvert, qui n'avait fait qu'escarmoucher pendant la journée, commença à faire un grand feu qui dura toute la nuit: nos bombes et notre artillerie, qu'on avait placées dans différents endroits

pendant le jour, continuèrent à faire leur effet pendant le reste de la nuit.

Le 10, nous reconnûmes, à la pointe du jour, que les ennemis avaient avancé un travail le long de la Lys, que nous jugeâmes être le commencement d'une seconde parallèle; nous vîmes même jeter de la terre tout le jour en cet endroit-là, sans qu'il nous fût possible en aucune manière d'y porter nul empêchement, le feu de leur artillerie étant si terrible qu'on ne put tirer aucun coup de canon ni de mousquet qu'on ne fût accablé dans l'instant de cent coups de canon et autant de bombes, dont l'une étant tombée dans la rivière, près de notre écluse, qui forme la grande inondation, rompit une poutrelle au fond de l'eau, qui nous obligea, pour empêcher que nos blanchisseries, où était la plus grande partie de nos poudres, ne fussent inondées, d'ouvrir promptement nos écluses du moulin et du bassin, avec intention de réparer, s'il était possible, pendant la nuit, ne le pouvant faire pendant le jour, le dommage que nous avait fait cette bombe. Nous reconnûmes encore avec bien du déplaisir que la brèche du bastion des Capucins était de trente toises de large, et que les ennemis, s'attachant à l'ouvrage qui couvre l'écluse, pouvaient facilement se rendre maîtres du chemin couvert qui est de ce côté-là et faire brèche audit ouvrage en dix ou douze heures de temps, sans qu'il fût en aucune manière en notre pouvoir de l'empêcher, la face dudit ouvrage n'étant nullement défendue d'aucun endroit, ce qui nous fit regarder la brèche du bastion des Capucins comme une chose très-considérable, parce que l'ouvrage qui couvre l'écluse étant une fois pris, il ne nous restait aucun moyen d'empêcher les ennemis de nous prendre d'assaut par ladite brèche, derrière laquelle il n'est pas possible de faire de retranchements, parce que le bastion est creux et que la gorge va tomber dans le jardin des Capucins, qui a plus de six toises de pente depuis le parapet. Outre ce sujet d'inquiétude, nous eûmes encore celui de voir une grande brèche se former au bastion d'Ypres, et, pour remédier à tout cela autant qu'il nous fut possible, nous commandâmes cent travailleurs pour enlever

pendant la nuit les décombres de ces deux brèches. C'était une situation assez extraordinaire que la nôtre : notre place était fort enterrée, les ennemis ne nous tiraient que de leur première parallèle, et nous étions encore les maîtres de tous nos ouvrages ; cependant l'artillerie des ennemis était si bien servie que leurs bombes, leurs canons et leurs obus ne laissaient pas de faire brèche aux endroits mêmes qu'ils ne voyaient pas ; toute sortie nous était interdite, ayant affaire à une parallèle qui contenait plus de monde que nous n'en avions dans notre garnison. Il tomba une seconde bombe sur le soir qui acheva de rompre notre écluse ; l'artillerie des ennemis continua avec une fureur étonnante jusqu'à huit heures du soir. Ce fut la dernière décharge de canon ; les bombes ne finirent point de toute la nuit : on en jeta de trente à quarante à la fois dans tous nos ouvrages et dans toute la ville. Notre chemin couvert commença son feu de bonne heure, qui fut toujours très-grand depuis que la tranchée fut ouverte.

Sur les neuf heures du soir on fit sortir du chemin couvert, par la droite et par la gauche, cinquante hommes de chaque côté, qui allèrent faire leur décharge sur les travailleurs des ennemis ; ces détachements rentrèrent dans le chemin couvert après avoir tiré, et c'est pour lors qu'on fit un feu pendant un quart d'heure, qui fut assez violent.

Le 11, nous reconnûmes une seconde parallèle qui, par le milieu à peu près, n'était qu'à quarante toises de l'angle saillant de la demi-lune d'Ypres. Nous aurions bien entrepris quelque chose sur ce nouveau travail, si la chose avait été possible ; mais il était soutenu de la première parallèle, derrière laquelle il y avait cent pièces de canon et soixante mortiers ou obus. Toute cette artillerie commença son feu ordinaire depuis la pointe du jour et, continuant toujours avec sa même fureur, nous empêcha de faire travailler aux décombres des deux brèches, qui étaient tellement battues de toute manière qu'il n'était pas possible qu'un homme y pût travailler un moment sans être tué. Notre inondation se trouva baissée le matin de seize pouces, et, par conséquent, nous jugeâmes que, dans vingt-quatre heures, la ri-

vière se retrouverait dans son état naturel; comme nous jugions qu'il était absolument nécessaire de rendre notre brèche impraticable, nous y envoyâmes, sur les onze heures du matin, soixante hommes de bonne volonté pour en ôter le décombre, promettant une pistole à chaque soldat pour ce travail; il fut commencé et continué avec succès pendant une heure, mais enfin, comme l'artillerie continuait toujours à battre la brèche, il tomba tout d'un coup une si grande quantité de maçonnerie, que cinq ou six soldats se trouvant accablés, les autres, ne pouvant y tenir plus longtemps, se retirèrent avec promesse d'y travailler pendant toute la nuit; le reste du jour les ennemis poussèrent une sape droit à l'angle saillant du chemin couvert qui est devant la demi-lune d'Ypres; nous jugeâmes que c'était pour éventer une de nos mines que nous avions en cet endroit, ou pour faire à la demi-sape une parallèle au pied de notre glacis.

Le 12, nous reconnûmes que ladite sape était un boyau qui allait jusqu'à la Lys, à dix toises du chemin couvert de l'ouvrage neuf qui couvre l'écluse; nous vîmes en même temps un autre boyau qui s'étendait du côté de la demi-lune de la poterne, et qu'insensiblement, travaillant à la demi-sape en différents endroits, nos angles saillants étaient en danger d'être gagnés par les ennemis, et, par conséquent, dans peu, tout notre chemin couvert; ne pouvant y porter d'autre empêchement que par notre feu, lesdits boyaux étant soutenus par la parallèle et une ligne tout entière d'artillerie, nous jugeâmes qu'il fallait nécessairement chasser les ennemis de quelqu'un de ces endroits. Pour cet effet, nous choisîmes celui qui était le plus près de la Lys, et, à dix heures du soir, nous fîmes sortir deux cents grenadiers, soutenus par cent dragons, qui entrèrent dans la tranchée, renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent, et nous rapportèrent même quatre gabions; nous fîmes diversion vis-à-vis la porte d'Ypres avec cent hommes qui firent une fausse sortie. Cela nous réussit heureusement, et il ne nous en coûta que dix hommes, tant tués que blessés. On travailla pendant la nuit à ôter le décombre des deux brèches et à former un parapet de fascines sur le haut de la brèche

des Capucins. Ce fut ce soir-là que nous reçûmes un billet de M. de Vendôme en réponse à trois des nôtres : ce billet portait que l'armée ne pouvait être assemblée que le 20; que nous tinssions le plus longtemps que nous pourrions, et qu'on ferait tout ce qui serait possible pour nous secourir. Cependant, de nos deux brèches il y en avait une qui contenait toute la face d'un bastion, qui commençait à être praticable, et l'autre le devenait à mesure qu'on tirait; la seconde parallèle, qui était au pied de notre glacis, se perfectionnait à tout moment, et il ne nous restait qu'environ trois cents mousquets, tous les autres étant crevés ou rompus. Nous avions rassemblé tous les armuriers de la ville et des troupes; mais tout cela ne pouvait suffire à raccommoder tout ce qu'il y avait de cassé pendant la nuit. Cette situation nous engagea à faire sortir, dans la nuit du 13, M. Turcq, capitaine du régiment de Sparre, qui voulut bien se charger de cette commission, pour aller rendre un compte verbal à M. de Vendôme de l'état de toutes choses.

Le 13 au matin, les ennemis eurent raccommodé le bout du travail que nous avions renversé pendant la nuit, et, le reste du jour, ils le poussèrent jusqu'à la rivière et travaillèrent à perfectionner cette dernière parallèle, qui, en beaucoup d'endroits, n'était qu'à douze toises de nos palissades. La face de notre ouvrage neuf, du côté de la rivière, fut battue en brèche ce jour-là par seize pièces de canon, et nous ne pûmes faire autre chose que de faire travailler au décombre de nos brèches et à faire ouvrir des embrasures dans tous les lieux où nous crûmes qu'elles pourraient nous être nécessaires.

Le 14, nous vîmes, à la pointe du jour, que la tête de la sape s'avançait insensiblement à l'angle saillant du chemin couvert de l'ouvrage neuf; et, environ sur les trois heures après midi, ils avaient placé quelques gabions à six toises de notre palissade; mais on leur fit un si grand feu de grenades et de mousqueterie qu'ils furent obligés de discontinuer leur travail pendant quelques heures. Il nous vint ce jour-là un lieutenant du régiment de Saint-Sulpice, nommé Ternonay, qui était parti la veille pour aller rendre compte à M. de Ven-

dôme de l'état de la place : il nous rapporta que l'armée s'assemblerait le 18 derrière la Deule, et que les affaires d'Espagne et du siége de Turin allaient parfaitement bien, ce qui nous fit grand plaisir. Les ennemis firent un feu continuel de bombes, de pierres et de grenades dans le chemin couvert pendant toute la journée ; ils ne cessèrent pas non plus de battre continuellement en brèche la face de l'ouvrage neuf du côté de la Lys; nous eûmes plusieurs pièces de canon démontées, et nous en plaçâmes en d'autres endroits; nous fîmes travailler continuellement au décombre de nos brèches et nous fîmes un parapet avec des fascines sur le haut de celle des Capucins. Les ennemis ne purent avancer leur sape de toute la nuit à cause de nos feux de goudron, de grenades et de coups de fusil; ils en firent autant de leur côté, mais ils n'avancèrent leur sape que de quelques gabions, qu'ils poussèrent du côté de la Lys.

Le 15, nous étant aperçus de tout cela, nous soupçonnâmes qu'on travaillait sous terre pour faire sauter notre chemin couvert; toute la journée se passa à faire un feu continuel de canon, mousquets et grenades sur les sapes, ce qui inquiéta si fort les ennemis, qu'ils répondirent à notre feu par toute leur artillerie, et continuèrent toute la nuit à jeter un nombre infini de bombes, de pierres et de grenades.

Le 16, à la pointe du jour, toute l'artillerie des ennemis fit un feu épouvantable pendant quatre heures, en sorte qu'il n'y avait pas un seul endroit, ni dans le rempart, ni dans la ville, qui ne fût exposé. C'était apparemment pour assurer deux sapes qu'on continuait, dont l'une était, dès le matin, à quatre toises de l'angle saillant de l'ouvrage neuf, et l'autre à six toises de celui du bastion d'Ypres; ce terrible feu recommença à plusieurs reprises, et continua presque toute la journée. La brèche de l'ouvrage neuf devint très-praticable, et comme nous ne pouvions la voir par aucun endroit, rien ne pouvait empêcher les ennemis d'y monter d'abord que l'escarpe du fossé aurait sauté, ce qui nous fit raisonnablement croire qu'on travaillait à des mines pour cela; mais comme de la perte de cet ouvrage dépendait celle de la partie du chemin couvert qui s'étend jusqu'à la

demi-lune d'Ypres, nous résolûmes de faire tous les efforts possibles pour le soutenir : nous fîmes faire des mines sous la brèche, et nous fîmes travailler à un retranchement pour couvrir un degré de pierre qui est dans la gorge, pour faciliter la retraite de nos gens : on fit faire, pendant la nuit, un si grand feu de grenades et de mousquets, que la sape qui était devant le bastion d'Ypres ne fut avancée que de cinq ou six gabions; celle de l'angle saillant de l'ouvrage neuf n'avança pas davantage, mais nous reconnûmes qu'on l'élevait pour voir dans notre chemin couvert. Nous fîmes travailler pendant toute la nuit au décombre de la brèche de l'ouvrage neuf.

Le 17, nous reconnûmes que le travail de ladite brèche était aussi avancé que si on n'y avait rien fait : il n'en fut pas de même de la mine et du retranchement dudit ouvrage : l'un et l'autre furent achevés dans la journée, aussi bien que les sept embrasures que nous fîmes percer à la courtine pour tirer dans ledit ouvrage. Nous y fîmes placer le canon, et nous jugeâmes pour lors que la chose serait difficile aux ennemis, lorsqu'ils entreprendraient de s'y établir. Leur artillerie continua toujours avec la même fureur, tant pour démonter nos pièces, dont ils étaient fort incommodés, que pour battre la courtine d'Ypres et la demi-lune de l'ouvrage neuf.

Le 18, on remarqua que les sapes des ennemis étaient perfectionnées et en état de pouvoir entreprendre l'attaque du chemin couvert par trois sapes fort avancées, qui sortaient d'une parallèle qui n'en était qu'à quinze toises : nous nous préparâmes à cette attaque : nos places d'armes et nos demi-lunes furent bien garnies d'hommes et de munitions : M. Joubert, lieutenant de roi, et M. de Boufflers-Remiencourt, colonel, commandaient dans ledit chemin couvert, comme aussi M. Labatte, lieutenant-colonel des dragons de Bretagne, et M. Leck, commandant du deuxième bataillon de Hessy. Nos brigades prirent les armes à cinq heures après midi pour border le rempart; elles n'y furent pas plus tôt arrivées, que les ennemis commençaient un feu de toute leur artillerie, si terrible, que tous nos anciens officiers convinrent n'en avoir jamais vu aucun qui en approchât. Notre ar-

tillerie, commandée par MM. de Veauleger, chevalier de Valory et de Terrieux, n'en fit pas moins de son côté, en sorte que c'était un bruit étonnant. A sept heures, le signal de l'attaque fut donné par deux mines des ennemis aux pointes des angles saillants de l'ouvrage neuf et de la demi-lune d'Ypres; cette attaque, qui était soutenue par une grande et large parallèle où on avait travaillé pendant cinq jours, fut des plus violentes; notre chemin couvert, nos demi-lunes et notre rempart ne cessèrent de faire un feu continuel pendant plus de deux heures: notre canon et nos bombes en firent de même: mais, comme les ennemis étaient en plus grand nombre que nous, il fallut céder à la force. Ce fut ce même jour-là que M. de Ternonay, lieutenant dans le régiment de Saint-Sulpice, revint pour la seconde fois de Lille, et nous rapporta un ordre de M. de Vendôme sur ce que nous avions a faire lorsque nous serions pressés jusqu'à un certain point.

Le 19, nous reconnûmes que les ennemis avaient établi leur logement le long de la palissade, depuis la Lys jusqu'à l'angle saillant de la contrescarpe du bastion d'Ypres, et qu'ils travaillaient avec beaucoup de diligence à perfectionner ledit retranchement: nous n'occupâmes pour lors que nos trois demi-lunes et les deux places d'armes rentrantes qui sont aux deux branches de la demi-lune de la poterne; il nous parut, par le grand nombre des corps morts, que la perte des ennemis devait être considerable; la nôtre ne fut pas médiocre, mais je reserve pour la fin de ce journal un état des morts et des blessés, tant pour les officiers que pour les soldats. Nous employâmes cette journée à réparer, autant qu'il nous fut possible, toutes nos défenses, qui étaient absolument ruinées: nous fîmes mettre le canon dans les lieux où nous le jugeâmes nécessaire pour la defense du passage du fossé et de nos brèches, et nous commençâmes a faire tirer nos pierriers, dont nous n'avions pu faire usage pendant que nous occupions le chemin couvert. M. de Marlborough, qui s'était apparemment mis en marche le matin, et que nous n'avions pas encore découvert, mit sa droite près de Lauwe et sa gauche près de Moscroen. Il nous parut qu'il avait fortifié de troupes le quartier d'Halluin et celui de l'at-

taque. Nos armes, qui étaient fort mauvaises, avaient presque toutes crevé, et le grand feu qu'on fit à la défense du chemin couvert mit le peu qui nous restait en si méchant état, que nous n'osions presque plus faire tirer, de peur d'en manquer absolument : la plupart de notre canon fut démonté, et nous n'avions point d'affûts de rechange.

Comme notre garnison était très-fatiguée, nous retirâmes cent cinquante hommes qui étaient dans les trois places d'armes de la demi-lune de la poterne, et nous nous réduisîmes à ne garder que les trois demi-lunes, les deux tenailles, la tête de la digue et les deux brèches des bastions. Le reste de la journée se passa à canonner le retranchement que les ennemis perfectionnaient et à faire feu sur tout ce qu'on voyait paraître. Les ennemis ne cessèrent pas de battre avec treize pièces de canon la brèche de l'ouvrage neuf.

Le 20, ils continuèrent à battre ladite brèche, et, leur logement étant perfectionné, ils ne travaillèrent tout le jour qu'à faire leurs batteries; de notre côté, nous fîmes réparer autant que nous pûmes nos parapets, et tirer du canon et du fusil d'abord qu'il paraissait quelqu'un. Nous ordonnâmes pareillement qu'on jetât des goudrons dans le chemin couvert, et qu'on fît le plus grand feu qu'il serait possible lorsqu'on s'apercevrait que les ennemis dégorgeraient leurs embrasures.

Le 21, malgré tout notre grand feu de la nuit, les ennemis ne laissèrent pas d'achever leurs batteries, et, sur les huit heures du matin, ils en démasquèrent deux, dont l'une était de six pièces et l'autre de cinq, et battirent en brèche la pointe et les deux faces de la demi-lune de la porte d'Ypres, dans laquelle nous avions fait faire la veille un retranchement pour la tenir lorsque les parapets en seraient entièrement détruits. Nous sûmes ce jour-là, par des états que nous avions demandés aux majors des régiments, qu'il manquait sept cent cinquante fusils; et, comme il ne nous en restait plus que deux cents, nous les fîmes distribuer aux bataillons à raison de quinze pour chacun. Nous avions sur nos remparts, ou au bout de la digue, douze pièces de canon qui ne discontinuaient pas de tirer tout le

jour, malgré le grand feu de bombes; mais les retranchements des ennemis étaient si profonds et si épais, qu'il était impossible de leur faire beaucoup de mal. Sur les dix heures, les ennemis cessèrent de faire feu à la demi-lune, et s'attachèrent uniquement à battre en brèche les orillons des deux bastions attaqués, ce qui nous ayant fait faire réflexion que, si onze pièces de canon faisaient un si grand effet, le lendemain, que nous serions battus par plus de cinquante, la place ne pourrait manquer d'être absolument ouverte, et que, quoique nous fussions encore les maîtres de nos demi-lunes, qui n'étaient que médiocrement endommagées, on pourrait donner l'assaut à la brèche du bastion d'Ypres sans que nous pussions tirer aucun secours de nos demi-lunes, attendu que nous avions vu un grand épaulement qui mettait les ennemis à couvert contre le feu qui pouvait sortir de ladite demi-lune; ces raisons, jointes à l'ordre que nous avions de ne pas attendre l'extrémité, et de sauver la garnison, nous fit prendre la résolution de faire assembler tous les officiers principaux pour leur demander leur avis et de le signer : il fut convenu, tout d'une voix, qu'on ne devait pas balancer pour obtenir une bonne capitulation, à faire battre la chamade, lorsqu'on aurait vu le lendemain l'effet que produirait la nombreuse artillerie des ennemis dans une maçonnerie très-mauvaise, soutenue par des terres sablonneuses qui tombaient en abondance dans le fossé à chaque coup de canon.

Le 22, les ennemis commencèrent, à la pointe du jour, à tirer des pièces qui étaient en batterie la veille, et, d'heure en heure, ils en démasquèrent de nouvelles; en sorte qu'il nous fut aisé de comprendre qu'en huit ou dix heures de temps nos bastions seraient entièrement ruinés par les raisons que j'ai dites, que la maçonnerie était si mauvaise et le terrain si sablonneux, qu'on n'a jamais vu en aucun endroit le canon faire tant d'effet et en si peu de temps; nos armes étaient dans un furieux désordre, et comme le billet de M. de Vendôme nous marquait positivement de sauver la garnison, nous crûmes qu'il était temps de faire battre la chamade avant que nos brèches fussent parfaites, de peur qu'on ne s'opiniâtrât, comme la

mode en est établie depuis quelque temps, à vouloir nous prendre prisonniers de guerre. Ce fut avec une douleur bien sensible que nous fîmes battre la chamade à neuf heures du matin; mais la raison le voulait : toute la garnison fut du même avis, fondé sur l'ordre positif de M. de Vendôme, et sur le pitoyable état de nos armes.

CAPITULATION DE MENIN, LE 22 AOÛT 1706[1].

(*Voir page* 105.)

ARTICLE PREMIER.

Refusé le quatrieme jour.

Que la ville de Menin et l'ouvrage à corne seront remis l'un et l'autre à l'armée des alliés quatre jours après la signature de la présente capitulation, au cas que la place ne soit point secourue avant l'expiration desdits quatre jours, et que, pendant cela, il ne sera fait aucun acte d'hostilité entre les assiégés et les assiégeants, ni aucun ouvrage en continuation d'attaque.

ART. 2.

Les assiégés livreront demain, le 23 août, la porte de Bruges, à neuf heures du matin; la garde occupera jusqu'à la fin de la voûte de la porte de la ville, séparée de la garde française par des chevaux de frise, afin que les soldats ne puissent entrer dans la ville.

Qu'apres l'expiration dudit quatrieme jour, à savoir le [2] , à heures du matin, la porte de sera livrée aux troupes des alliés, et qu'il y sera mis en même temps une garde de la garnison pour empêcher les mélanges des troupes et le désordre.

ART. 3.

Accordé pour mercredi le 25 août, à neuf du matin, avec quatre pieces de canon, deux de dix huit livres de balles, deux de huit livres, avec deux mortiers, et que la garnison sera conduite a Douai en trois jours par le plus court chemin.

Au lieu de deux pièces de huit,

Que M. le comte de Caraman, lieutenant general des armées du roi très-chrétien, commandant à Menin, et ses aides de camp, M. le marquis de Bully, gouverneur dudit Menin, et tous les officiers de la garnison, tant français qu'étrangers, de quelque nation que ce soit, avec leurs familles et domestiques, aussi bien que les soldats et dragons à cheval et à pied, tant français qu'étrangers, sans aucune exception, tout l'état-major de la place, officiers d'artil-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1939, n° 206.

[2] Cette lacune existe dans l'original.

on en prendra de dix, n'en ayant pas de huit, et deux de seize.

Ce changement est accordé.

lerie, canonniers, bombardiers, mineurs, et tous autres de la garnison, sortiront de la place le [1]

par la brèche, avec leurs armes, bagages et chevaux, sans être fouillés, tambour battant, balle en bouche, mèches allumées, enseignes déployées, douze pièces de gros canon de différents calibres et quatre mortiers avec leurs affûts, et armes et munitions pour tirer vingt coups de chaque pièce, pour se rendre tous ensemble, par le chemin le plus court, en un jour de temps, à Lille, sans que, sous quelque prétexte que ce soit, on puisse leur faire prendre une autre route, et qu'il leur sera donné, de la part des alliés, une escorte tant pour la sûreté de la garnison que pour ses équipages.

ART. 4.

Accordé.

Que tous les soldats de la garnison, tant infanterie que dragons, seront munis de poudre et de plomb pour tirer chacun vingt coups, avec deux voitures de munitions de réserve pour chaque bataillon.

ART. 5.

Accordé.

Qu'au cas que quelqu'un ou quelques-uns des affûts viennent à se rompre en chemin, il sera permis aux officiers d'artillerie de la garnison d'en renvoyer chercher à leur choix à Menin, sans autre passe-port que la présente capitulation.

ART. 6.

On livrera autant de chariots et de bateaux qu'il sera possible, et on s'engage d'avoir soin de faire garder et faire transporter à Lille ou à Douai ce qui pourrait rester en arrière, au plus tard en six jours, et même plus tôt, si faire se peut.

Que pour faire le transport des canons, des mortiers et des équipages des officiers et des troupes, ainsi que des malades et blessés de la garnison, il sera fourni, par les alliés, à leurs frais, deux cent cinquante chevaux de trait avec leurs harnais, deux cents chariots attelés chacun de trois chevaux, et trente grands bateaux avec les bateliers et chevaux suffisants pour les conduire à Lille, et que le tout sera fourni pour le [2] , à heures du matin, afin de pouvoir charger assez tôt pour que le tout parte avec la garnison et suive la même route pour arriver en même temps à Lille.

[1] Cette lacune existe dans l'original.

[2] *Idem.*

ART. 7.

Accordé, aux frais des assiegés.

Que les malades et blessés qui ne pourront pas sortir avec la garnison resteront dans la ville de Menin jusqu'au temps de leur guérison, les officiers avec l'assistance de leurs valets, et tous avec celle des commissaires, médecins, chirurgiens, confesseurs et toute autre assistance qu'ils avaient coutume d'avoir; qu'il leur sera donné, dans ladite ville, des logements convenables pour les officiers, dragons et soldats, avec des lits et médicaments, aux frais des alliés, jusqu'à leur entière guérison, de même qu'ils sont accoutumés d'être traités dans les hôpitaux du roi, aussi bien qu'aux médecins, chirurgiens et autres personnes qui seront employées pour en prendre soin; et, à mesure qu'il y aura quelqu'un desdits malades et blessés de guéri, il leur sera fourni, par lesdits alliés, des passe-ports, bateaux et bateliers, et autres voitures pour les transporter en sûreté, et par le plus court chemin, à Lille, avec les médecins et chirurgiens ou autres qui seront proposés pour en prendre soin en chemin, sans qu'on puisse les obliger en aucune manière de prendre parti parmi les alliés.

ART. 8.

Accordé pour Douai

Que M. de Valory, brigadier des armées du roi très-chrétien, ingénieur en chef à Menin, tous les directeurs des fortifications, les ingénieurs, entrepreneurs, et tous autres employés dans les fortifications, jouiront de la présente capitulation, et sortiront avec les troupes pour se rendre, par la même route et dans le même temps, à Lille, avec leurs équipages et effets.

ART. 9.

Accordé pour Douai

Que les commissaires des guerres, les receveurs des contributions et des confiscations, le trésorier de guerre avec le trésor et ses commis, les commissaires des vivres et des hôpitaux, et généralement tous ceux qui sont employés pour le service du roi très-chrétien dans la ville, qui sont nommés, ou qui ne sont pas nommés dans la présente capitulation, sortiront pareillement de ladite ville avec la garnison, pour aller, par le même chemin et en même temps

a Lille, sans que, sous quelque prétexte que ce soit, ils puissent être arrêtés, ni leurs équipages, papiers et effets.

ART. 10.

Accordé, moyennant caution valable au contentement des créditeurs.

Qu'aucun officier ou autres personnes de la garnison, à qui les bourgeois ou autres habitants de Menin auront prêté de l'argent, donné ou fourni des marchandises, ne pourront être arrêtés, pourvu qu'ils donnent des obligations par écrit de payer les dettes en six mois de temps.

ART. 11.

Accordé huit chariots.

Qu'il sera fourni, par les alliés, aux assiégés douze chariots couverts, qui sortiront de la ville avec la garnison, et seront conduits a Lille par le même chemin et en même temps avec elle, sans que les alliés les puissent visiter ni faire visiter, et sans qu'ils puissent prendre aucune connaissance de ce qui sera charge sur lesdits chariots couverts

ART. 12.

Accordé.

Que les prisonniers faits pendant le siege de Menin seront rendus de part et d'autre avant la sortie de la garnison.

ART. 13.

Accordé.

Que l'on ne pourra prétendre aucune indemnité des assiegés, tant pour les bestiaux qui ont été pris a la campagne avant le siege, que pour les maisons qui ont été endommagées, démolies ou brûlées dans la ville ou les fauxbourgs, à une lieue à la ronde de ladite ville de Menin, non plus que pour les moulins, les bateaux et autres voitures qui ont été brûles ou rompu pendant le siege.

ART. 14.

Accordé.

Que les otages qui seront donnés de part et d'autre pour la sûreté de la présente capitulation seront rendus réciproquement après l'entière exécution d'icelle

ART. 15.

Refusé.

Qu'il ne sera fait aucune recherche des deserteurs de part et d'autre.

ART. 16.

Accordé

Que les alliés laisseront passer librement tous les chevaux qui ont été achetés des cavaliers, dragons ou soldats déserteurs de leur armée, ou qui ont été pris.

ART. 17.

Accordé du pain pour quatre jours, et le vin et la viande, tirés de la ville, à proportion pour le même temps.

Qu'il sera permis de tirer de la place la quantité de vivres suffisante pour la subsistance des officiers, soldats, dragons et autres de la garnison, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à Lille.

ART. 18.

Refusé

Que tous les officiers, soldats, dragons et autres de la garnison, qui ont des biens ou des effets dans le pays soumis aux alliés, ne puissent être inquiétés dans leurs personnes ni dans leurs biens, et qu'il leur sera permis de continuer leur service auprès du roi très-chrétien et de jouir de leurs biens et effets.

ART. 19.

Refusé

Qu'avec la garnison il pourra sortir autant de personnes masquées que M. le comte de Caraman jugera à propos, sans que les alliés puissent les vouloir reconnaître ou les inquiéter sous quelque prétexte que ce puisse être.

ART. 20.

Deux cents chevaux meneront la garnison à Douai, après quoi l'escorte retournera à l'armée des alliés par le plus court chemin.

Que l'escorte pour la garnison ne pourra excéder quatre escadrons de cavalerie, laquelle escorte sera obligée de retourner à Menin par le même chemin et dans un jour de temps après avoir conduit la garnison à Lille.

ART. 21.

Accordé pour un mois.

Que les officiers et autres de la garnison qui ne pourront pas faire sortir leurs familles ou enlever leurs effets présentement auront le terme de trois mois pour retirer lesdites familles et leurs effets ou les vendre, et qu'il leur sera donné des passe-ports pour le transport desdites familles et effets, dans le temps prescrit, à la plus prochaine ville de la domination du roi très-chrétien.

ART. 22.

Accordé sur le pied mentionné dans l'article 7.

Que les soldats ou dragons qui resteront malades ou blessés dans la ville seront renvoyés avec leurs armes après leur guérison.

ART. 23.

Accordé.

Qu'il ne sera permis à aucun officier ni soldat de l'armée des alliés d'entrer dans la ville avant l'évacuation de la place, ni aux troupes de la garnison d'aller au camp des alliés.

ART. 24.

On se réglera sur le pied de l'article 10.

Qu'il ne pourra être arrêté personne pour le payement des dettes qui ont été contractées par le passé, soit par les officiers de guerre ou autres particuliers

ART. 25.

Accordé, moyennant que ceux qui voudront quitter la ville le déclarent dans un mois.

Les priviléges et immunités des bourgeois leur seront maintenus et conservés, comme aussi l'exercice de la religion catholique, apostolique et romaine, tant dans ladite ville que dans ses dépendances, et sera loisible aux habitants d'y rebâtir tant leurs maisons qu'églises qui ont été détruites pendant le siége, comme aussi aux bourgeois qui voudront quitter la ville, d'aller où bon leur semblera, et d'emporter avec eux tous leurs effets, sans qu'il puisse leur être fait aucun trouble ni empêchement.

ART. 26.

La capitulation sera signée par le général commandant le siége, selon la coutume.

La présente capitulation avec tous ses articles sera signée et confirmée par tous les généraux des alliés.

ART. 27.

Accordé.

Que tous les articles de la présente capitulation ne pourront être sujets à aucune interprétation ou équivoque, mais qu'ils seront entendus et exécutés à la lettre.

ART. 28.

Accordé.

Les assiégés rendront les clefs des magasins et montreront de bonne foi, aux personnes envoyées à cet effet de la part des alliés, tous les magasins, tant de guerre que de bouche, et cela dès le moment que la porte sera occupée.

Refuse, avec promesse, cependant, qu'on aura soin de prevenir tous les désordres, et de rendre justice sur-le-champ

ART. 29.

Que les alliés ne pourront tirer aucun soldat ni dragon des rangs durant le cours de leur marche, sous quelque prétexte que ce puisse être.

Fait à Menin, ce 22 août 1706.

Signé CARAMAN

ETAT DES PERTES DE LA GARNISON DE MENIN [1].

(*Voir page* 105.)

GONDRIN.

M. de Glassière, capitaine, blessé.
M. de Noblet, *idem*.
M. de Campagnol, *idem*.
M. de Villotrey, capitaine aide-major, *idem*.
M. Dumeuie, lieutenant, *idem*.
M. de Labat, lieutenant des grenadiers, blessé.
M. de Laborde, lieutenant, *idem*.
M. de Lisle, sous-lieutenant des grenadiers, blessé.
Soldats tués 48, et blessés 82.

SAINT-SULPICE.

M. de Coettando, capitaine, tué.
M. de Fonblan, *idem*.
M. de Johanin, capitaine, blessé.
M. de Lavernède, lieutenant, blessé dangereusement.
M. de Fabasse, fort blessé.
M. d'Arsily, lieutenant, blessé dangereusement.
M. de Soze, lieutenant, blessé légèrement.
M. de Flaville, blessé légèrement.
M. de Pondevis, blessé légèrement.
M. d'Avioran, *idem*.
Soldats tués 75, et blessés 117.

HESSY.

M. Tavelle, capitaine, tué
M. Tchenssy, *idem*.
M. Benmann, *idem*.
M. de La Chonne, aide-major, *idem*.
M. Fasler, lieutenant, *idem*.
M. Higax, capitaine lieutenant, blessé.
M. Cornaliace, capitaine, blessé.
M. Backmann, lieutenant, *idem*.
M. Raffin, *idem*.
M. Beumann, *idem*.
Soldats tués 85, et blessés 231.

SPARRE.

M. Caster, lieutenant tué.
M. Tissenhausen, capitaine, blessé.
M. Jacobs, lieutenant, *idem*.
M. Konniges, *idem*.
M. Kennis, lieutenant, blessé.
Soldats et sergents tués 50, soldats et sergents blessés 106.

ISENGHIEN.

M. Cunghin, capitaine, tué.
M. de Booxin, *idem*.
M. Cerfontaine, capitaine, blessé dangereusement et mort.
M. d'Herbeis, capitaine, blessé
M. de Clavis, lieutenant, blessé dangereusement.
M. de Calogne, sous-lieutenant, blessé.
Soldats tués 63, blessés 86, malades 36.

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1939, n° 205.

BOUFFLERS.

M. Lapoterie, capitaine, blessé.
M. de Saint-Sauveur, *idem*.
M. de Saint-Ygnan, lieutenant, *idem*.
M. d'Acquemonville, *idem*.
M. le chevalier de Lapoterie, lieutenant, *idem*.
M. d'Alicourt, lieutenant des grenadiers, blessé.
M. de Sorme, sous-lieutenant des grenadiers, blessé.
Soldats tués 30, blessés 21, desertés 11.

POYANNE.

M. du Rosoy, lieutenant-colonel, blessé.
M. Fleurigny, capitaine lieutenant, *idem*.
M. Rigault, capitaine, *idem*.
M. de Pommeraye, lieutenant des grenadiers, blessé.
M. Morin, enseigne de la lieutenance-colonelle, blessé.
Soldats tués 82, et blessés 95.

MARBOUF.

M. de Soupeines, cornette, tué.
M. de Sillart, maréchal des logis, *idem*.
M. de Labatte, lieutenant-colonel, blessé dangereusement.
M. de Saint-Gilles, capitaine, blessé.
M. de Kimeno, *idem*.
M. de Neupont, aide-major, blessé.
M. de Château-Serein, lieutenant, blessé.
M. le chevalier de la Haute-Touche, cornette, blessé.
M. de la Garenne, ayant une contusion.
Dragons tués ou blessés 93, et malades 28.

Totaux.	des officiers tués.	13
	——— blessés	49
	des soldats tués.	560
	——— blessés.	802

Monseigneur, j'ai reçu la lettre que votre altesse électorale m'a fait l'honneur de m'écrire, du 20, et celle qu'elle m'adressait pour le roi. Votre altesse électorale verra, par la réponse que je lui envoie, que sa majesté approuve les sages réflexions de votre altesse électorale. Elle donne ses ordres à M. de Vendôme en conformité; il eût été à désirer qu'il n'eût pas été entraîné par un objet plus flatteur que celui de s'enfermer dans un poste sûr, en laissant la ville d'Ypres exposée aux entreprises des ennemis, s'ils se déterminent d'en faire le siége, après celui de Menin. Il est bien affligé de se voir dans la nécessité de soutenir une défensive peu honorable, après avoir donné la loi en Italie pendant quatre ans; son grand courage doit céder à la raison; je ne saurais croire qu'il prenne en mauvaise part tout ce

Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1933, 2e partie, 2e section, n° 40.

que votre altesse électorale, par son expérience et son affection pour le service de sa majesté et par son propre intérêt, aussi bien que pour sa gloire, croira devoir lui dire et représenter à sa majesté; je suis même persuadé que si votre altesse électorale veut s'expliquer avec lui d'une manière qui lui fasse connaître que ce n'est point pour le contrarier que vous proposez des choses différentes, que votre altesse électorale s'en explique avec confiance lorsqu'elle lui parlera, qu'il recevra avec reconnaissance les marques de votre amitié, et que votre altesse électorale aura lieu d'en être contente. Je lui écris dans les termes que votre altesse électorale peut désirer, et j'irai toujours au-devant de ce qu'elle doit attendre de moi pour lui faire connaître le profond respect, etc.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Marly, 20 août 1706[1]. (Voir page 105.)

Mon cousin, vous avez su par l'électeur de Bavière les raisons qui l'ont déterminé à m'écrire pour me faire connaître la juste crainte qu'il avait qu'il fût impossible de garder en même temps la haute et basse Deule et la Lys, les lignes de Comines à Ypres, et l'intervalle qui est entre la Deule et Comines. Il m'a paru que le seul parti à prendre, pour ne rien hasarder et empêcher le siége de Lille, se mettre à portée de donner du secours à Ypres et aux autres places du côté de la mer, c'est de se poster entre la haute et basse Deule et la Lys, de la manière dont je l'avais résolu avec vous, avant votre départ, et d'avoir une grande attention à protéger Ypres et les autres places, en leur donnant les secours de troupes dont elles pourraient avoir besoin pour leur défense, si elles étaient attaquées : c'est ce qu'il y a de mieux à faire, et vous vous y conformerez. L'électeur veut bien vivre avec vous; il n'a pu se refuser de m'expliquer ses sentiments, mais il m'a paru qu'il aurait bien voulu qu'ils n'eussent pas été contraires aux vôtres; vous êtes trop zélé pour ce qui a rapport au bien de mon service, pour ne pas connaître l'importance dont il est que vous soyez d'intelligence.

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1933, 1re partie, 4e section, n° 84

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp de Frelinghem, 23 août 1706.

Voir page 106

Sire, je viens de recevoir, par le retour du courrier de M. de Bavière, la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire. Je ne doute pas qu'elle ne change de sentiment lorsqu'elle aura reçu le courrier que je lui dépêchai hier; je prendrai même la liberté de lui dire que si j'avais été averti et que j'eusse pu dire mes raisons, elle n'aurait peut-être pas ajouté tant de croyance au sentiment de M. l'électeur de Bavière. Je vais donc lui dire mes raisons, qui, j'espère, lui paraîtront bonnes, sans compter l'état auquel se trouve à présent la ville d'Ypres.

Il est très-apparent que les ennemis se placeront vis-à-vis de nous, de l'autre côté de la Lys, ou, pour mieux dire, sur notre flanc gauche, qu'ils nous masqueront les ponts que nous avons sur cette rivière; au moins je n'y manquerais pas si j'étais à leur place. Dans cette position, ils sont les maîtres, non-seulement de prendre Ypres, mais ils nous ôtent toutes sortes de communications avec les places de la mer, à moins de faire un détour très-grand; j'ajouterai encore qu'ils peuvent de là envoyer des partis tant qu'il leur plaît en Artois et en Picardie.

A l'égard de la basse Deule, elle se garde aussi bien de Comines que si nous étions derrière, ne se pouvant passer que sur des ponts; et je compte de n'y laisser que quelques postes d'infanterie à la redoute de Deulsemont, au Quesnoy, à Vambrechies et à Marquette, et quelques patrouilles de cavalerie pendant la nuit, n'étant question simplement que d'être averti, et ayant plus de temps qu'il ne nous faut pour y arriver avant les ennemis. Les ponts que je prétends faire à Comines, et que j'ai déjà marqués, empêcheront vraisemblablement les ennemis de passer la Deule, si c'était là leur dessein, puisqu'il ne tiendrait qu'à moi, en passant sur mes ponts de Comines, de leur ôter toute sorte de communication avec Menin et leurs derrières; outre que, comme j'ai déjà eu l'honneur de le marquer à votre majesté, ils ne peuvent me prévenir sur la Deule; ainsi je suis toujours en état de prendre le parti de la soutenir ou de passer sur mes ponts de Comines.

A l'égard des lignes de Comines, il y en aura aujourd'hui, à

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1939, n° 178.

midi, les deux tiers de rétablis, et en aussi bon état qu'elles aient jamais été, et l'autre tiers, qui est le centre, sera bientôt fini, car on y va mettre tous les pionniers; et, lorsqu'elles seront en bon état, bien loin de craindre d'y être attaqué, il serait à désirer que les ennemis voulussent faire une semblable folie; mais, par toutes leurs manœuvres, ils sont bien éloignés d'y penser, et la principale raison est que, depuis trois jours, ils nous laissent rétablir les lignes sans s'y opposer, quoiqu'ils le pussent faire avec facilité, puisque, du poste qu'ils ont sur la tour de Wervick, ils voient tous nos mouvements, et ils ne songent qu'à se précautionner contre nous en faisant des abatis aux endroits de leurs lignes les plus accessibles; cependant, après tout cela, si nous n'occupons pas les lignes de Comines, lorsqu'elles seront bien raccommodées, il est à craindre qu'ils ne se ravisent, et qu'ils ne s'en rendent maîtres, auquel cas, s'ils se plaçaient le long de la Lys, comme ils ne manqueront pas de faire, j'avoue que je me trouverais fort embarrassé, et M. l'électeur de Bavière, à qui je représentai tous ces inconvénients, ne m'y a fourni aucun remède, ce qui ne m'a nullement surpris, car je m'y attendais.

Quoique je ne doute pas que toutes ces raisons ne soient assez fortes pour déterminer votre majesté à occuper les lignes de Comines, je ne ferai cependant aucun mouvement qu'elle ne le permette par le retour du courrier que j'eus l'honneur de lui dépêcher hier, ou par celui qui part à présent. Je la supplie de croire que je n'ai d'autre but que le bien de son service, et que, lorsque je prends un parti, ce n'est qu'après une longue réflexion; et il ne me paraît pas indifférent, pour avoir une paix avantageuse, d'être dans une situation qui arrête, sans rien risquer, tous les progrès que les ennemis pourraient faire, ou d'en prendre une à leur laisser faire tout ce qui leur plaira; elle fera ses réflexions sur ce que je prends la liberté de lui représenter, et me donnera ses ordres que j'exécuterai de point en point. En attendant, je ferai la meilleure contenance que je pourrai à Comines, avec le peu de troupes qui y sont, et je pars dans ce moment pour aller visiter les travaux.

On n'a point tiré à Menin depuis hier dix heures du matin; il est certain que la ville capitule, mais je ne sais encore quelle est la capitulation, ni si elle est signée.

Je suis, avec le plus profond respect, etc.

JOURNAL DU SIÉGE D'ATH, LE 2 OCTOBRE 1706 [1].

(*Voir page* 128.)

Le 15 septembre, M. d'Overkerke vint visiter la circonvallation avec huit troupes de cavalerie pour y établir des postes; on commença dès ce jour-là à tirer du canon.

Le 16, les ennemis parurent sur les hauteurs, venant du camp de Leuze. Vers les neuf heures du matin, ils prirent poste entre la haute et la basse Dender, et les troupes qui sont venues du côté de Lessines occupèrent le camp entre Ligne et Bouvignies. Dans la nuit du 16 au 17, M. de Saint-Pierre fit occuper les lunettes et autres ouvrages détachés, comme la Chapelle et la Brasserie. Les grenadiers de la droite, commandés par le sieur Viance, étant allés à la découverte, un capitaine-lieutenant, qui accompagnait des ingénieurs qui venaient pour reconnaître ledit officier, eut la cuisse cassée, dans cette occasion, et fut renvoyé sur sa parole.

Le 17, les ennemis s'étant approchés de la place, notre canon les obligea à détendre et à camper plus loin; ils firent ce jour-là un gros fourrage, et le poste du faubourg de Tournay prit deux Anglais et un tambour. Notre canon a continué de les inquiéter tout ce jour-là.

Le 18, on s'aperçut qu'ils faisaient quantité de fascines, ce qui donna lieu de croire qu'ils pourraient bien ouvrir la tranchée la nuit suivante, ce qui détermina M. de Saint-Pierre à faire brûler plusieurs maisons qui couvraient leurs approches; le travail de la place, tant à la fortification que pour les batteries, se continua avec toute la diligence possible. Le poste de la Chapelle prit la même nuit un homme qui se disait valet de chambre d'un officier général, revenant du quartier général.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1940, n° 22.

Le 19, ils continuèrent à faire des fascines et à les faire voiturer à la tête des régiments, dont ils firent ce jour-là grosse provision. Le canon incommodant fort leurs grand's gardes, ils prirent le parti de faire couvrir les postes d'un épaulement qu'ils ont pratiqué tout le même soir, ce qui donna lieu de croire qu'ils voulaient ouvrir la tranchée, et nous obligea de tirer plusieurs coups de canon de nuit du côté où l'on croyait qu'ils pouvaient venir, et l'on envoya reconnaître le plus loin qu'on put. Leur canon arriva ce même jour avec un gros convoi de pain. Nous fûmes avertis qu'ils voulaient insulter nos écluses de fuite dites de Cambron, ce qui obligea M. de Saint-Pierre à faire fortifier les postes de ce côté-là.

Le 20, notre canon tira si bien qu'il obligea quelques régiments, qui étaient campés auprès d'Irchonwels, de déteudre; on envoya ce jour-là couper les arbres tournants du sas de Teure, sur l'avis que M. Spinola eut qu'on devait nous attaquer de ce côté-là, ce qui ne me parut pas possible. On envoya plusieurs fois des détachements pour tâcher de prendre les ingénieurs qui venaient reconnaître.

Dans la nuit du 20 au 21 ils ouvrirent la tranchée par la droite et la gauche, à l'appui des inondations de Maffle et d'Irchonwels, qui ne put être communiquée que dans la nuit du 21 au 22. La même nuit ils firent le travail marqué. M. de Saint-Pierre envoya reconnaître deux fois leur travail par vingt grenadiers, qui firent leur décharge sur les travailleurs, et ces deux sorties ont retardé considérablement leur travail. Les ennemis commencèrent à travailler à leurs batteries avec un nombre infini de travailleurs, ce qui fit redoubler le feu de notre artillerie, qui les incommoda beaucoup ce jour-là.

Dans la nuit du 22 au 23 on continua de faire un grand feu de mousqueterie et d'artillerie dans les endroits qui furent indiqués, et M. de Saint-Pierre fit faire cette même nuit deux sorties par des grenadiers qui, s'étant glissés le long de leur tranchée, y jetèrent chacun trois grenades dont ils étaient munis, et mirent par là toute la tranchée en déroute; après quoi ils se retirèrent, ayant fort interrompu le travail

Le 23, ils commencèrent à tirer de deux batteries; dans la première étaient vingt et une pièces, et dans la seconde trente-deux. Ils tirèrent aussi ce jour-là trente mortiers en deux batteries. Nous fîmes passer sur deux batardeaux nos pontons et une partie des radeaux. Dans la nuit du 23 au 24, ils étendirent la tranchée vers l'inondation de Maffle, et continuèrent leur travail. On fit une sortie sur ce travail, commandée par le capitaine des grenadiers d'Houdetot, qui réussit fort bien. On poursuivit les ennemis jusqu'à la parallèle, pendant que cinquante hommes comblèrent une partie du travail. La même nuit on s'aperçut qu'ils avaient ouvert une nouvelle tranchée qui allait depuis le chemin creux d'Irchonwels jusque sur la hauteur du mont Feron. Ils rendirent les brèches en état d'y monter, par leur grand feu d'artillerie; mais pendant la nuit suivante on fit passer cent hommes dans des pontons, qui les aplanirent; on continua de faire passer tous les radeaux dont nous avions un extrême besoin, toutes les communications ayant été rompues, et le grand pont de la porte de Mons étant entièrement ruiné par une de leurs batteries.

Dans la nuit du 24 au 25, ils commencèrent la parallèle marquée de droite et de gauche, se joignant au centre; ils commencèrent dès ce jour-là à faire des batteries de mortiers qui tirèrent le lendemain.

Le 25, ils perfectionnèrent leur travail, et ils commencèrent, dans la nuit du 25 au 26, à dégorger une double sape vers l'angle flanqué de la demi-tenaille droite de la porte de Mons, et une autre tirant vers l'écluse de Maffle, le long de l'avant-fossé.

Le 26, vers les dix heures du matin, on fit faire une sortie sur la sape droite, qui eut un très-bon effet, quoiqu'elle ne fût que de trente grenadiers, lesquels renversèrent plusieurs gabions dans la tranchée, nonobstant le feu des ennemis, où nous ne perdîmes que deux grenadiers. Dans la nuit du 26 au 27, ils firent un très-grand feu de tous les mortiers, qui jetèrent dans nos chemins couverts et demi-lunes quantité de bombes et une grêle de grenades et de pierres; les gros mortiers jetèrent quantité de bombes dans la ville et y mirent le feu dans deux endroits. On commença à décombrer les brèches.

Le 27, M. de Saint-Pierre fit faire deux sorties qui eurent leur effet, ayant renversé plusieurs gabions aux sapes des ennemis. Dans la nuit du 27 au 28, nonobstant notre grand feu, ils se logèrent à la sape sur trois angles, au chemin couvert.

Le 28, M. de Saint-Pierre ordonna qu'on les fît déloger par le moyen de grenades qu'on leur jeta, et en tirant du chemin couvert les gabions les plus près, quoique les ennemis les retinssent de leur côté; mais notre grand feu de mousqueterie et de grenades les leur fit lâcher. Dans la nuit du 28 au 29, ils travaillèrent à la sape, à leur communication, qu'ils n'avancèrent pas beaucoup, par le grand feu que l'on fit toute la nuit des places d'armes, des chemins couverts et des trois pièces à trois coups que l'on plaça sur la demi-tenaille gauche de la porte de Mons. La même nuit on fit un bon retranchement de gabions sur les deux brèches, et l'on continua à jeter les décombres à droite et à gauche, et à remplacer les radeaux qui avaient été mis hors de service par les bombes, ce qui rendit nos communications praticables.

Le 29, une partie de notre canon se trouvant démonté, on voitura d'autres pièces sur les deux cavaliers de l'attaque, qui incommodèrent beaucoup les ouvrages de l'ennemi. Dans la nuit du 29 au 30, ils descendirent par la sape dans nos chemins couverts, vis-à-vis de l'angle flanqué de la demi-lune, à gauche de la porte de Mons.

Le 30, M. de Saint-Pierre détacha deux petites troupes de grenadiers des deux places d'armes contiguës, pour renverser l'ouvrage que les ennemis y avaient fait, ce qui fut exécuté à souhait. Ce travail fut abandonné dans ce moment par les ennemis; l'aide-major de Brandelet, qui était chargé de l'affaire, fut tué dans cette occasion. Le feu des ennemis continua ce jour-là avec une violence extraordinaire. Dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre, les ennemis, s'étant glissés le long des inondations, à droite de la porte de Mons, entrèrent par la face gauche de la contre-garde, qui couvre le bastion de Luxembourg, qui était entièrement rasé par le canon, ayant surpris les sentinelles, et poussèrent la garde jusqu'à l'écluse; et avancèrent la même nuit leur travail jusqu'au pied de ladite contre-

garde, vis-à-vis de la brèche, qui était tout à fait accessible depuis le deuxième jour de la canonnade, plusieurs soldats qui travaillaient au décombrement y ayant monté pour se garantir des bombes qui tombaient sans discontinuer dans ladite brèche.

Le 1er octobre, toutes les communications furent établies, à la reserve de la partie qui est vis-à-vis la place d'armes de la porte de Mons, où un capitaine des grenadiers d'Houdetot fit un si grand feu que les ennemis ne purent se communiquer dans cet endroit. On assembla vers le midi un conseil de guerre pour délibérer sur l'état présent où se trouvait la place. Il fut résolu qu'on battrait la chamade à cinq heures du soir; on eut bien de la peine à y faire consentir M. de Saint-Pierre, mais à la fin il s'y résolut, à la sollicitation de MM. les colonels, qui lui représentèrent l'état où étaient les régiments et le peu d'armes qui leur restait en état de service. La chamade fut battue à l'heure dite, les otages furent donnés de part et d'autre, et les articles conformes à la bonne défense qu'on avait faite; mais M. d'Overkerke ne voulut rien écouter, disant qu'il voulait prendre la garnison prisonnière de guerre. M. de Saint-Pierre n'y voulut jamais souscrire. On renvoya les otages de part et d'autre; et on donna un signal par une bombe pour recommencer à tirer, ce qui se fit de part et d'autre avec la plus grande violence du monde. Les ennemis, pendant la nuit du 1er au 2, firent des préparatifs pour le passage du fossé, ayant fait venir quantité de pontons de cuir et fait un gros amas de fascines et de gabions; de notre côté, nous réparâmes les retranchements de nos brèches, qui avaient été fort incommodés par les bombes et le canon; nous y plaçâmes des chevaux de frise d'un bout à l'autre, bien enchaînés.

Le 2, on remarqua que les ennemis avaient coupé la branche gauche de la contre-garde, pour communiquer au fossé vis-à-vis de la brèche, et qu'on allait être emporté le soir ou la nuit suivante, ce qui obligea MM. les colonels et le prince de Spinola à représenter à M. de Saint-Pierre le danger où toute la garnison allait être exposée, la plupart des soldats étant hors d'état de soutenir un assaut. Tout

cela obligea M. de Saint-Pierre à faire rebattre la chamade pour demander la même capitulation qu'avait eue la garnison d'Ostende; mais ne l'ayant pu obtenir, il fallut suivre la loi du vainqueur, et se rendre prisonniers de guerre. La défense n'aurait pu être poussée si loin, sans la précaution que l'ingénieur avait prise de longue main à faire faire des radeaux pour les communications des ouvrages détachés, dont les ponts furent rompus dès les premiers jours de canonnade; le bon usage qu'il a fait des eaux y a aussi beaucoup contribué.

Tous les régiments ont parfaitement bien fait, à l'exemple de leurs chefs, qui se sont comportés avec beaucoup de valeur, à l'imitation de M. de Saint-Pierre, qui n'a jamais quitté, ni nuit ni jour, les chemins couverts, se portant partout, soit pour faire charger l'ennemi ou encourager les soldats, et reconnaître avec l'ingénieur tous les endroits par où l'on pourrait chicaner l'ennemi.

Ath a été battu par quatre-vingt-dix pièces de canon et soixante et dix mortiers, tant gros que petits.

ÉTAT DU DÉTACHEMENT DE M. LE COMTE DE GASSION; 13 OCTOBRE 1706[1].

(*Voir page* 130.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Condé	2		*Report*	17	
Villars	1		Lafaille	1	
Castelas	3		Vemel	1	
Saintonge	2		Hessy	3	»
May	3		Greder, suisse	2	
Sparre	1		Greder, allemand	2	
Boufflers	1		Du Quesnoy		10
Grimaldi	1		Maubeuge		13
Courrieres	1		Quevrechin		26
Grouff	1		Dragons		10
Nassau	1		De Valenciennes		3
A reporter	17		TOTAUX	62	26

Artillerie, 20 pièces.

[1] Archives du dépot de la guerre, pièce originale, vol. 1940, n° 60.

ÉTAT DES OFFICIERS GÉNÉRAUX DESTINÉS À ÊTRE EMPLOYÉS PENDANT L'HIVER DE 1706 À 1707 [1].

(*Voir page* 133.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	EMPLACEMENTS.
Monseigneur le duc DE VENDÔME, commandant	
M. le comte de Gacé, lieutenant général M. de Tournefort, brigadier M. de Montviel, *idem* M. de Bezenval, *idem* M. de Puiguyon, maréchal de camp	A Lille
M. le chevalier du Rosel, lieutenant général M. le comte de Lille, maréchal de camp M. de Villefort, brigadier d'infanterie	A Tournay.
M. de Salians, lieutenant général M. du Toy, maréchal de camp M. de Nille, brigadier de cavalerie	A Namur.
M. de Cannelaye, maréchal de camp	A Nieuport
M. Buisson, brigadier d'infanterie	A Charleroy.
M. de Souternon, lieutenant général M. de Balivières, maréchal de camp	A Maubeuge.
M. de Conflans, maréchal de camp M. d'Arpajon, brigadier d'infanterie	A Mons.
M. de Chevilly, lieutenant général M. de la Vieuve, brigadier de cavalerie	A Ypres.
M. de Magnac, lieutenant général M. de Mortany, brigadier de cavalerie M. de Tournin, brigadier d'infanterie M. de Puynormand, *idem*	A Béthune et sur la ligne.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. de Chamillart. Du camp de Condé

Vous savez, monsieur, comme je suis pour ce qui regarde le roi et le bien de l'état, et plus nos affaires paraissent délabrées, et plus je me creuse la tête pour tâcher d'imaginer quelque chose qui puisse les rétablir. Après y avoir bien pensé, je trouve que le mal n'est pas sans remède, moyennant deux choses : la première, que notre armée rentre en Italie, et la seconde, que nous ayons des armées

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1940, n° 389.

11 octobre 1706[1]. (*Pour page 134.*)

pour faire la guerre; et la campagne prochaine il faut, ce me semble sur cela, faire les derniers efforts, et la chose ne me paraît pas impossible. Je sais que l'argent est bien rare; si j'en avais je l'offrirais au roi de bon cœur; je n'ai que ma vaisselle d'argent, qui est à son service. Je veux bien sur cela donner l'exemple, et si tous les gens de la cour en usent de même, comme je suis persuadé qu'ils feront, cela ne laissera pas de faire une somme considérable; que le roi, outre cela, ne paye aucune pension l'année prochaine aux gens de la cour, vous verrez que tout cela ensemble vous donnera les moyens de faire la guerre encore un an, ce qui est suffisant. Au lieu de cela, si les ennemis voient que les moyens nous manquent, soyez sûr qu'ils nous tiendront le pied sur la gorge. Quant à moi, si cette armée est bien rétablie, je m'offre de faire une guerre offensive en ce pays-ci, et je ne désespère pas d'y avoir des événements heureux. Je ne vous dis qu'en gros ce que je pense, car dans une lettre on ne s'explique pas si bien que de bouche; mais comme j'espère retourner à la cour, je ferai voir au roi et à vous que si nous voulons, nos affaires ne sont point encore désespérées. Ne vous alarmez point des progrès des ennemis en Italie; il n'y a à tout cela aucun établissement solide; et toutes ces prospérités viendront à rien, sitôt que notre armée rentrera dans le pays.

Songez encore un coup qu'aux grands maux il faut les grands remèdes; si le roi approuve mon conseil, je consens d'en avoir toute l'iniquité, et qu'on publie que cela vient de moi.

Nous mangerons fort bien dans de la vaisselle d'étain.

Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de Vendôme. Versailles, 19 octobre 1706[2]. (*Pour page 134.*)

Je réponds, monseigneur, à vos deux lettres des 16 et 17 de ce mois. Ne me reprochez point de me laisser abattre; je suis accablé de toutes façons; je ne saurais fournir au travail ni à l'argent, sans compter les mauvais événements. Si vous étiez ici, en une heure de conversation je vous mettrais au fait, et vous vous affligeriez avec

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1940, n° 54.

[2] *Idem*, minute, vol. 1953, 2e partie, 5e section, n° 258.

moi. Vous croyez qu'il est facile avec du courage de soutenir la campagne prochaine; si je pouvais en fournir les moyens, je ne serais pas abattu comme je le suis. Je me trouve trop embarrassé pour finir celle-ci, pour croire que je puisse soutenir l'autre; je crains, et je vois le train que prennent les négociations que j'avais embarquées. L'affaire de Turin a tout renversé; les Hollandais semblent se repentir de m'avoir voulu faire peur, mais il est bien tard d'y revenir quand le mal est fait. Vous savez que le plan de cette campagne avait été fait dans le même esprit d'audace que vous proposiez de faire la prochaine : les événements n'ont pas été heureux, et celui qui a commencé le désordre trouve que le moyen le plus sûr pour se dépiquer, c'est d'accabler celui qui est chargé de tout, en tenant des discours qui mériteraient un traitement bien différent de celui qu'il reçoit.

Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de Vendôme

Versailles, 1er novembre 1706 [1].

(Voir page 154.)

Je croyais, monseigneur, avoir besoin d'un temps considérable pour composer la lettre du roi que vous avez assez attendue pour m'en faire des reproches; si l'argent était devenu plus commun, je vous en demanderais pardon : les billets de monnaie qui ont soutenu l'état pendant près de deux ans l'ont entièrement détruit. Je viens de faire expédier une déclaration pour les diminuer en partie et les anéantir, si je puis; pendant que cette opération durera, je suis presque sans aucune ressource. Si je pouvais sacrifier deux mois de ma vie, je me trouverais bien soulagé d'être au premier de janvier : l'argent sera plus commun et les fonds reviendront; la plupart des hommes sont bien plus occupés de ce qui les regarde que de l'intérêt de leur maître et de celui de l'état; si le roi avait un grand nombre de sujets aussi zélés que vous, les Hollandais ne se laisseraient pas absolument subjuguer par les Anglais, comme ils font. J'espère envoyer jeudi au plus tard, dans tous les départements de Flandre, des sommes assez fortes pour soutenir pendant quelques jours la dépense des troupes. Si M. Crozat fait réussir une négociation dans laquelle il est entré, je finirai cette année avec hon-

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1933, 2e partie, 5e section, n° 260.

neur. C'est la bataille de Ramillies qui a causé ce dérangement, car avant ce temps-là on était payé d'avance en Flandre; ce premier désordre s'est porté partout; j'en suis plus touché par rapport aux troupes d'Espagne et de Bavière qu'à celles de France.

Il est bien cruel, dans une conjoncture comme celle-ci, que nous soyons dans la nécessité de faire connaître notre impuissance. Je vous parlerai sans réserve quand vous serez ici; les nouveaux honneurs ne touchent pas dans la situation où je me trouve. La résolution qui a été prise de séparer l'armée de monseigneur le duc d'Orléans ne contribuera pas à rendre nos affaires meilleures : vous en saurez tout le détail à votre retour. Quelle différence du personnage que vous avez fait faire au duc de Savoie pendant deux ans et de celui qu'il fait! Je m'en vais vous faire une lettre que vous pourrez montrer à l'électeur de Bavière ; est-il possible, monseigneur, qu'il ait pu proposer au roi d'accepter un traité qui, sous l'apparence de neutralité, abîme la France en trois mois de temps? sera-t-il le maître, étant à Bruxelles, de la faire observer à ses troupes? Les ennemis, qui le garderont à vue, en disposeront, et celles d'Espagne le suivront. Le moyen de tenir contre une augmentation de soixante et quatorze escadrons et cinquante-sept bataillons, qui étaient le pied de toutes les troupes, et qui, étant contre nous, font le double, parce que nos forces diminuent de ce nombre, et celles des ennemis augmentent d'autant. Si le duc de Marlborough était porté à la paix, il la ferait générale, et ne travaillerait pas comme il fait à séparer son altesse électorale dans le temps que l'on demande un lieu pour les conférences, et de nommer des députés. Nous sommes cruellement maltraités par les Anglais. Je voudrais pour beaucoup que M. de Torcy eût embarqué la négociation que j'avais commencée : il l'aurait suivie, et je crois qu'elle aurait réussi; j'ai fait ce que j'ai pu pour la lui remettre en entier. Garantissez-nous, monseigneur, du danger dont nous sommes menacés par l'accommodement de M. de Bavière; faites en sorte de l'engager de venir à Paris et de voir le roi incognito, comme l'électeur de Cologne y est venu : c'est le moyen le plus sûr pour tout sauver.

Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de Vendôme. Versailles, 1er novembre 1706[1]. (*Voir page* 134.)

Vous m'avez, monseigneur, témoigné trop d'amitié et de confiance pour que je ne m'ouvre pas à vous sans réserve sur une proposition qui a été faite à son altesse électorale de Bavière, de la part de l'électeur de Brandebourg. Quoiqu'elle ait été remise à M. le marquis de Torcy par M. le comte de Monasterol, et qu'il en ait rendu compte lui-même au roi, je ne doute pas que vous et M. le président Rouillé n'en ayez eu connaissance. J'avoue que l'état de l'électeur est affreux, et que tout ce qui peut lui donner des espérances prochaines d'en sortir doit d'abord l'entraîner et même le déterminer, si les propositions qui lui sont faites flattaient assez son ambition pour lui faire trouver des avantages considérables dans un accommodement qui l'oblige de se déclarer contre un allié qui n'a rien à se reprocher à son égard, et qui l'avait mis en état, en 1704, de faire le plus grand personnage qu'aucun prince de l'Europe ait fait, si la fortune lui eût été favorable. Nous sommes dans un mouvement pour la paix générale; c'est lui qui agit dans cette négociation et qui la conduit. Peut-il moins attendre de la conclusion de cette guerre que ce qui lui est offert? Si le roi perd son royaume, son altesse électorale courra quelques risques de perdre ses états; mais s'il n'y est pas rétabli, peut-il croire que sa majesté puisse jamais écouter aucun accommodement, si cette condition n'est pas une des premières?

Pouvez-vous douter, monseigneur, que le duc de Marlborough, sous le nom de l'électeur de Brandebourg, ne soit l'instrument de cette pernicieuse négociation, et qu'il ne travaille sous main à détacher leurs altesses électorales de l'alliance qu'elles ont faite avec sa majesté, et que les troupes d'Espagne, de Bavière et de Cologne, sous prétexte de la neutralité, ne passent au service des ennemis? Je ne saurais me persuader que ces deux princes, tels que je les connais, remplis de sentiments de vertu et d'honneur, qui les ont si fort distingués au-dessus des autres, puissent, dans une conjoncture comme celle où la France se trouve, l'abandonner et contribuer, avec ses

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1933, 2e partie, 5e section, n° 262

cruels ennemis, à la détruire. Si le duc de Marlborough est de bonne foi, son altesse électorale doit espérer de contribuer à donner dans peu la paix générale à l'Europe et se la procurer à elle-même, puisque c'est le sieur Sessandre qui l'est venu trouver de la part de milord. S'il n'a voulu l'engager que dans la vue de le détacher des intérêts des deux couronnes, il le doit avoir en horreur, et se fortifier dans ses premiers engagements; s'il pouvait, par un coup désespéré, prendre une ferme résolution de se venger, le roi ne serait pas sans ressource pour lui en donner les moyens. Vous avez séparé votre armée de beaucoup plus forte que celle des ennemis; ils consommeraient bien des troupes à l'avenir pour garder des places, si on prenait la résolution de les attaquer, au lieu de leur laisser prendre la supériorité, comme ils ont fait cette année. Pardonnez-moi si je m'abandonne sur des idées peu digérées, et qui peuvent être mauvaises; mais en vous parlant comme je pense, pourquoi son altesse électorale ne pourrait-elle pas avec nous faire le même personnage que vous avez vu faire aux Anglais et Hollandais? Depuis que vous êtes en Flandre, ils ont attaqué des places avec un corps assez considérable, et leur grande armée assurait leurs entreprises; l'armée de son altesse électorale, supposant qu'elle fournira dix-huit escadrons, quatre ou cinq bataillons, trois bataillons des troupes de Cologne, et neuf escadrons avec trente bataillons et trente escadrons des troupes d'Espagne, tant pour les armées de Flandre, d'Allemagne que pour les garnisons, sera composée de cent vingt bataillons et de cent quatre-vingt-six escadrons. On pourrait en détacher un corps de trente bataillons et trente escadrons pour assiéger Ath ou Menin, ou telle autre place que son altesse électorale et vous jugeriez à propos, et avoir une armée d'observation de quatre-vingt-dix bataillons et cent cinquante escadrons. Un pareil projet peut le ranimer, et donner aux ennemis matière à de sérieuses réflexions, particulièrement aux Hollandais, qui n'ont plus rien à désirer que de pouvoir jouir de ce qui leur a été offert. Si vous trouvez que je pense bien, et qu'il ne vous manque que le nombre de troupes pour l'exécution, son altesse élec-

torale peut se souvenir de ce que j'eus l'honneur de lui dire à Lille pour le rétablissement de l'armée; elle jugera par ce qui a été fait, si elle doit compter sur ce que je promets au nom de sa majesté. Je lui réponds aussi de l'argent, à commencer au 1er janvier, pourvu qu'elle consente à recevoir des plaintes jusqu'à ce temps-là. Ma lettre est bien longue, et la matière assez importante pour me servir d'excuse. Ne croyez pas que l'argent manque entièrement jusqu'au mois de janvier; tout ce qui est à craindre, c'est qu'il ne soit pas fourni si régulièrement ni si abondamment jusqu'à ce temps-là.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 1er novembre 1706.[1] (Voir page 134.)

Mon cousin, bien que la lettre que Chamillart vous écrivit par mon ordre, le 14 mars dernier, puisse assez faire connaître que la satisfaction que j'avais des services que vous m'aviez rendus, jointe à la naissance, m'avait déterminé à vous accorder le commandement sur tous les maréchaux de France, s'ils se trouvaient dans une même armée que vous, ou dans un lieu où vous auriez le commandement, et que le maréchal de Marcin, en Italie, le maréchal de Vauban, à Lille, vous aient déféré cet honneur, en recevant l'ordre de vous, en exécution de ceux que je leur avais donnés, j'ai cru néanmoins que les nouveaux services que vous m'avez rendus par le gain de la bataille de Calcinato devaient être reconnus par un titre plus authentique, en vous écrivant cette lettre, afin qu'à l'avenir ma signature ne laisse pas douter de ma volonté, et que tous les maréchaux de France reçoivent sans difficulté l'ordre de vous, dans tous les lieux où vous avez le commandement, lorsqu'ils s'y trouveront avec vous.

Lettre de M. de Chamillart à M. l'électeur de Bavière. Versailles, 3 novembre 1706.[2] (Voir page 134.)

Monseigneur, j'avais vécu jusqu'à ce jour, que j'ai reçu la lettre et le mémoire qui m'a été adressé par le président Rouillé, dans une entière confiance sur le payement régulier que je croyais qui était fait par le sieur Bombarde aux troupes de votre altesse électorale.

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1933, 1re partie, 4e section, n° 96.

[2] *Idem*, 2e partie, 2e section, n° 41.

S'il ne dépendait que de mes soins pour soutenir leur bonne volonté et ranimer bien des choses qui ne sont pas comme elles devraient être, desquelles je ne puis néanmoins m'expliquer par écrit avec votre altesse électorale, elle aurait lieu d'en être contente. J'ai fait partir aujourd'hui une voiture de quatre-vingt mille livres pour les troupes de votre altesse électorale; elle sera suivie d'une autre qui partira avant la fin de cette semaine. J'aiderai le sieur Bombarde, et votre altesse électorale sera contente de mon attention. Je ne doute pas que M. de Vendôme ne communique à votre altesse électorale une lettre que je me suis donné l'honneur de lui écrire. Si j'avais celui d'être auprès de votre altesse électorale, je lui ferais sentir les motifs qui m'y ont déterminé; je ne saurais croire, par l'idée que je me suis faite de votre altesse électorale, qu'elle puisse abandonner un allié malheureux. La fortune peut changer, et votre altesse électorale doit être plus flattée d'y pouvoir contribuer que de trouver, dans un état plus tranquille en apparence, matière à des reproches secrets, dont le grand courage et la fermeté que votre altesse électorale a témoignés jusqu'à présent, pour soutenir ses engagements, nous doivent garantir. Pardonnez, monseigneur, l'excès de mon zèle; les bontés dont votre altesse électorale m'a honoré, dans le peu de temps que j'ai été auprès d'elle, m'ont déterminé à lui écrire avec cette confiance, et la liberté que je prends est une preuve certaine de la grande idée que je me suis faite de votre altesse électorale.

Lettre de M. de Chamillart à M. le comte de Bergeyck. Versailles, 5 novembre 1706[1]. *Voir page 134.*

Monsieur, je me suis trouvé dans de si grands embarras depuis quelque temps, dans l'espérance de pouvoir faire rentrer en Piemont l'armée commandée par monseigneur le duc d'Orléans, et les préparatifs que j'ai été obligé de faire ont coûté des sommes si considérables, que je me suis trouvé dans la nécessité de faire passer diligemment de ce côté-là tous les fonds que j'ai pu rassembler, qui sont devenus très-rares depuis que les billets de monnaie ont pris le dessus de l'argent. Je n'ai trouvé d'autres moyens, pour les faire

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1929, page 95.

paraître dans la suite, que celui de travailler à diminuer très-considérablement le nombre desdits billets. Je ressens d'autant plus vivement tous ces retardements, que les troupes d'Espagne ont dû en souffrir depuis quelque temps. Je mande à MM. les intendants dans les départements desquels elles vont être distribuées, de les faire payer aussi régulièrement que celles du roi; si cette régularité suffit pour fortifier leur bonne volonté, j'emploierais le tout pour le tout, et j'aurais lieu de croire qu'elles seraient contentes. Si nous étions plus à portée l'un de l'autre, deux ou trois heures de conversation pourraient être très-utiles à nous arranger, tant pour le présent que pour l'avenir. Quoique vous m'ayez envoyé toutes les instructions que je vous ai demandées sur la dépense à faire dans toute l'étendue de ce qui reste de pays sous la domination de sa majesté catholique, je vous prie d'y ajouter un mémoire particulier sur ce que vous estimez que l'on doive faire tant pour les troupes du roi d'Espagne que pour celles de son altesse électorale de Bavière, et de m'informer de la manière dont elles ont été traitées les années précédentes, du nombre qui en restera dans les pays de la domination de sa majesté catholique et de celles qui doivent hiverner sur les terres du roi.

M. de Bagnols me mande qu'il appréhende beaucoup que le bruit qui s'est répandu, que l'équipage de M. le maréchal d'Arco venait à Douai, ne soit fondé; on lui donne en même temps avis qu'il y aura deux officiers généraux et au moins trois cents chevaux des vivres de son altesse électorale, et qu'il doit donner ses ordres pour faire fournir le fourrage, tant pour l'un que pour l'autre; je ne puis lui répondre sur cet article, sans savoir de vous, auparavant, comme on en a usé par le passé, et la conduite qu'il doit tenir à cet égard.

Je ne saurais assez vous demander la continuation du même zèle avec lequel vous avez agi jusqu'à présent; vous êtes trop vertueux pour ne pas nous aider jusqu'au bout.

Nous n'avons pas eu grande peine, monsieur, M. de Rouillé et moi, à porter l'électeur à se conformer à ce que le roi souhaite, Lettre de M. le duc

de Vendôme à M. de Chamillart. Mons, 4 novembre 1706[1]. (*Voir page* 134.)

comme vous le verrez par le compte que M. Rouillé en rend au roi, et il est encore plus persuadé que sa majesté que ce n'est point pour lui faire plaisir que la proposition lui a été faite de la part de l'électeur de Brandebourg. Nous ferons notre possible, M. Rouillé et moi, pour l'obliger à faire cet hiver un tour à la cour, sans pourtant que cela soit affecté.

Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de Vendôme. Versailles, 7 novembre 1706[2]. (*Voir page* 134.)

Je vous avoue, monseigneur, que je suis bien soulagé d'apprendre, par votre lettre du 4 de ce mois, que M. l'électeur de Bavière ne s'est point laissé séduire par les propositions qui lui avaient été faites de la part de l'électeur de Brandebourg; s'il n'a pas agi de concert avec le duc de Marlborough et les États-Généraux, il aurait pu faire un plan plus flatteur pour son altesse électorale de Bavière. Le seul qui lui pourrait convenir, et qui pourrait changer entièrement la face des affaires de l'Europe, ce serait que le roi de Suède et l'électeur de Brandebourg joignissent ensemble leurs troupes, et qu'ils rétablissent, par la force des armes, l'électeur de Bavière dans ses états; qu'ils se rendissent en même temps les médiateurs de la paix générale, et qu'en attendant qu'elle fût conclue, on convînt, dès à présent, d'une trêve. Cette idée, à laquelle je me suis laissé entraîner, me paraît un peu chimérique en la relisant: vous en serez quitte pour n'en faire aucun usage, et si Dieu ne veut pas nous donner la paix, si je puis parvenir au 1er janvier prochain sans avoir de plus grands embarras pour le payement des troupes que je n'ai présentement, qu'elles le sont assez mal, et que la déclaration rendue à l'occasion des billets de monnaie se tourne de la manière dont j'ai lieu de l'espérer; si les usuriers ne s'employaient pas sous main à en traverser l'exécution, je fais des arrangements par rapport à la finance, que je vous communiquerai à votre retour, dont vous aurez lieu d'être content. Si les généraux avaient autant de fermeté dans l'adversité que je suis obligé d'en avoir dans les différents emplois dont je suis

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1940, n° 177.

[2] *Idem*, minute, vol. 1933, 2e partie, 5e section, n° 265.

chargé, nous pourrions être battus; mais le ralliement des troupes se ferait bien près du champ de bataille. Je vous garderai la suite de cette matière, qui demanderait un temps considérable pour vous être bien expliquée.

Lettre de M. l'électeur de Bavière à M. de Chamillart Mons 8 novembre 1706.

J'ai vu, monsieur, par la vôtre du 3 de ce mois, qui m'a été donnée avant-hier par M. Rouillé, que vous étiez dans la croyance de la régularité du payement de mes troupes, par l'ordre et les soins que vous y aviez apportés; mon mémoire vous ayant fait voir où en était la faute, je suis on ne peut pas plus reconnaissant du prompt remède que vous y avez bien voulu mettre, en m'envoyant les sommes que vous me marquez, lesquelles seront incontinent distribuées à mes troupes dans le pressant besoin où elles se trouvent. Je voudrais être à portée qu'il ne fût pas besoin d'écriture, tant pour savoir ce que vous ne pouvez m'expliquer par écrit, que pour vous dire ce que je pense sur la guerre, s'il est question de la continuer.

Voir page 1 3 1.

M. le duc de Vendôme ne m'a pas montré ni lu votre lettre, et il ne m'en a dit le contenu qu'après que je lui avais dit que vous m'en aviez dit quelque chose, et c'est ce qui est cause que je ne me suis pas donné la satisfaction de vous répondre plus tôt. Je vous avoue, monsieur, qu'ayant une nouvelle marque de votre amitié par ce que vous me témoignez sur les propositions qui m'ont été faites du côté des ennemis, je me fais un reproche véritable de n'avoir pas été le premier à vous ouvrir mes sentiments et à m'épargner par là un chagrin mortel que cette affaire m'a causé. Par la première réponse que m'a donnée M. Rouillé, aussitôt que c'était mon devoir je lui avais tout communiqué. Je dois donc à la même sincérité de l'amitié et confiance que j'ai pour vous, monsieur, ne vous pas déguiser que c'était un coup de poignard pour moi quand M. Rouillé me dit que rien n'était plus souhaitable, pour les intérêts du roi, que de pouvoir trouver un accommodement avec les ennemis dans la présente conjoncture. Le roi serait soulagé d'un grand fardeau à ses finances, parce que l'électeur

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1940, n° 202.

de Cologne et moi lui coûtions, et que le traité de paix serait bien plus facile au roi quand il serait hors des engagements qu'il avait pris pour moi. Vous tomberez d'accord, monsieur, qu'une pareille réponse d'un ministre du caractère et de la confiance de M. Rouillé ne pouvait que me faire croire qu'on souhaitait d'être débarrassé de moi, et qu'après avoir tout perdu, on ne me considérait plus que comme une charge aux deux rois et comme une pierre d'achoppement à la paix. C'est M. Rouillé aussi qui m'a fait faire le projet d'accommodement que j'ai envoyé au roi, toujours bien entendu que je le faisais comme le plus grand sacrifice que je pouvais faire, en cas que le roi y trouvât sa convenance et ses intérêts. Il n'était pas besoin, monsieur, de faire entendre des raisons opposées à cet accommodement; je n'y trouve, en un mot, ni mon inclination, ni ma gloire, ni ma satisfaction, et je me regarderais comme une victime en faisant un pareil pas.

Est-il possible, monsieur, que vous ayez conçu quelque bonne opinion de moi, et que vous ayez pu croire que le malheur ou la fortune peut ébranler ma constance et la fidélité de mes engagements? Je croyais, en cette occasion, avoir tenu une conduite pareille à celle que j'ai toujours eue, et qui devait augmenter l'estime du roi à mon égard, et la bonne opinion que tous ceux qui me connaissent doivent avoir de moi sur le chapitre de ma droiture et fermeté. Je vois bien, monsieur, que vous n'avez pas encore été informé de ce que j'ai fait en cette occasion, puisque vos sentiments exprimés en votre lettre, franchement parlant, tout honnêtes et pleins d'amitié qu'ils sont, marquent pourtant une espèce de doute.

J'ai ordonné au comte de Monasterol de vous informer de tout et de vous montrer même la lettre que je lui ai écrite de ma main, pour lui seul, comme à un ministre à moi. Je ne puis faire davantage, à ce qu'il me paraît, que de m'offrir pour victime au roi, de lui mettre tout en main, et de répondre à ses propositions selon ses ordres et selon que son ministre, auprès de moi, m'a dicté la réponse.

Soyez persuadé, monsieur, que je suis touché de la marque

d'amitié que vous m'avez donnée en cette occasion; vous voyez que j'y corresponds parfaitement : continuons. Agréez, je vous prie, et soyez persuadé de l'estime toute particulière que j'ai pour votre personne et de la vérité avec laquelle je suis, etc.

Je viens de recevoir l'avis de M. Rougan, intendant de Maubeuge, de l'arrivée de l'argent en question; j'ai fait former ce petit mémoire, monsieur, pour vous faire voir l'état de mes besoins pressants, vous priant de vouloir faire encore un effort pour m'en tirer; j'espère cela de votre amitié; car, certainement, je me trouve fort embarrassé, non pas seulement pour mes troupes, mais de voir le besoin de mes domestiques, que j'ai toujours devant les yeux, et que je ne puis assister : vous jugez bien de la peine que cela peut me faire.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. de Chamillart. 11 novembre 1706 (Voir page 134)

L'espérance que vous avez, monsieur, sur les finances me fait un sensible plaisir; il ne pouvait rien arriver qui chagrinât davantage nos ennemis, car ils comptaient que nous donnerions nez à terre cette campagne. A l'égard de l'idée que vous vous faites d'une ligue entre le roi de Suède et l'électeur de Brandebourg, et d'une suspension d'armes, j'avoue que rien ne serait meilleur; mais il ne faut pas s'y attendre, et se préparer à faire une bonne guerre la campagne prochaine, c'est, à mon sens, le seul moyen pour avoir une bonne paix.

Les affaires d'Italie sont dans un si grand délabrement, que je n'ai pas eu la force de vous en parler; mais je ne puis me dispenser de vous dire que l'on ne manquera pas de vous promettre que l'armée rentrera au printemps, et qu'on amusera le roi jusqu'au jour qu'il faudra se mettre en mouvement, auquel temps on commencera à lui faire des représentations et à lui dire que le prince Eugène a pris pendant l'hiver des établissements si solides, qu'il est impossible de le chasser du Milanais. Le temps se passera en allées et en venues; la campagne commencera ici, et nous nous trouverons exposés, ou à laisser prendre nos places, ou à donner une bataille, dont le sort, comme vous savez, est toujours douteux, pendant que nous aurons

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1940, n° 216.

une armée de soixante mille hommes qui ne fera autre chose que de manger le Dauphiné; au lieu qu'en prenant son parti de bonne heure, on nous peut mettre en état, M. le maréchal de Berwick et moi, d'écraser nos ennemis en Espagne et ici. Ce sera, en vérité, une chose bien cruelle de perdre l'Italie et de ne point fortifier cette armée ni celle d'Espagne; cependant cela arrivera si le roi écoute les représentations de ses généraux. Ce qui s'est passé cette année en Allemagne me fait craindre la même chose pour l'avenir, le maréchal de Villars ayant gardé une des meilleures armées du roi et une fois plus forte que celle des ennemis, pour ne rien faire, dans le temps que j'étais ici avec une armée fort inférieure, et qu'un mauvais événement eût mis le royaume à deux doigts de sa perte. Je vous prie de lire cette lettre au roi; ce que je vous marque mérite des reflexions sérieuses, et le sort de cette guerre dépend de prendre sur cela son parti trop tard ou de bonne heure. J'attends avec impatience le moment de pouvoir vous entretenir et de dire au roi tout ce que je pense pour le bien de son service, car une lettre n'a jamais la même force que lorsqu'on s'explique de bouche. Je serai, comme je l'ai déjà marqué, le dernier de ce mois, ou le premier de l'autre, à la cour. Si le roi se trouve dans ce temps-là à Marly, je vous prie de lui demander une chambre pour moi.

Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de Vendôme. Versailles, 7 novembre 1706. Voy. page 1.

La proposition que vous avez faite, monseigneur, du siége d'Ath pour le commencement de la campagne prochaine, dont j'ai rendu compte au roi, n'ayant pas paru convenable aux intérêts de sa majesté, et le système de la guerre en l'état où vous êtes présentement donnant lieu de craindre que les formidables armées qui seront en ce pays-là l'année prochaine ne le ruinent totalement, cela m'a fait naître une idée que j'ai cru vous devoir communiquer; si elle était de votre goût, elle pourrait être aussi glorieuse aux armes du roi qu'avantageuse aux peuples de la Flandre française. Pour vous faire voir la possibilité dans l'execution, je dois vous instruire des forces que sa

Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1933, 2e partie, 5e section, n° 268.

majesté vous destine. L'armée de Flandre doit être composée de cent trente bataillons de campagne, non compris ceux de garnison, et de deux cent six escadrons; il m'a paru que, avec des forces si considérables vous pourrez commencer une guerre offensive et obliger les ennemis à quitter la Flandre pour s'approcher de vous et arrêter les progrès que vous pourriez faire, s'ils continuaient dans la résolution qu'ils ont prise de prendre les places de la frontière les unes apres les autres. Mon idée serait donc de former deux armées, l'une de trente bataillons et de quarante ou cinquante escadrons, qui seront commandés par l'électeur de Bavière: l'autre de cent bataillons et de cent quarante ou cent cinquante escadrons; que son altesse électorale assiégeât Huy le premier jour de mai. Suivant ma supputation, cette entreprise ne pourrait durer que huit jours; qu'il marchât ensuite à Liége, qui ne devrait durer guère plus longtemps Pendant qu'il ferait ces deux expéditions, vous couvririez ces places avec l'armée d'observation que vous commanderiez, à moins que les ennemis ne marchassent avec toutes leurs forces pour vous en empêcher; auquel cas votre armée étant rassemblée, et se trouvant assez forte pour ne pas appréhender la leur, vous commencerez la guerre de ce côté-là. Les troupes du roi subsisteraient partie de la campagne aux dépens de leur pays, et vous conserveriez entièrement la Flandre; car il n'y a pas lieu de croire qu'ils nous laissassent approcher Maëstricht avec une armée aussi considérable, et assez forte pour en former le siége, ou, du moins, pour entrer dans le Brabant, leur ôter la communication de la Meuse, et les mettre dans la nécessité de recevoir par mer toutes les munitions dont ils auraient besoin pour faire des siéges, dont les embarras augmenteraient chaque jour, aussi bien que l'inquiétude des Hollandais pour leur propre pays par les différents partis que vous seriez en état de prendre, qui les mettraient dans la nécessité de changer d'objet et de se former un autre système, qui, se répandant en Hollande et parmi les gens bien intentionnés, leur ferait regretter de n'avoir pas accepté les propositions qui leur ont été faites. Par cet arrangement

vous emploieriez cent quatre-vingt-dix escadrons; vous en laisseriez seize pour la garde des lignes et pour empêcher les partis de pénétrer dans la Picardie et dans l'Artois. L'augmentation des troupes que sa majesté vous destine doit d'autant plus augmenter votre confiance qu'elle les choisira des meilleures de celles qui sont revenues d'Italie, sa majesté étant persuadée que le seul bon parti qu'il y ait à prendre dans l'état où sont les affaires de ce pays-là est celui de travailler à faire un accommodement et à retirer toutes les troupes qui y restent; de les distribuer de manière à pouvoir soutenir l'Espagne, ce qui se peut faire avec beaucoup moins de forces et de dépense qu'il n'en faudrait pour continuer la guerre d'Italie. Il m'a même paru que vous étiez de cette opinion. Le roi, en prenant cette résolution, fera déclarer aux Anglais et aux Hollandais que, puisqu'ils n'ont voulu entendre à aucune proposition de paix, il va travailler à se la procurer par la force de ses armes et qu'il révoque toutes les propositions qui ont été ci-devant faites, comme entièrement contraires aux intérêts des deux couronnes. Vous jugez bien que, dans un arrangement comme celui-ci, votre présence serait plus nécessaire à Versailles qu'à Mons. Vous travailleriez solidement avec le roi à diriger les projets de votre campagne prochaine, dont je n'ai voulu vous donner qu'une idée très-imparfaite, n'étant pas assez habile pour raisonner à fond sur une pareille matière. Vos conseils ne seraient pas moins utiles à sa majesté pour ce qui a rapport à la conservation des frontières de Dauphiné et de Provence, et à la guerre que l'on pourrait faire en Espagne. J'ai fait voir ma lettre au roi avant de vous l'envoyer, et c'est par ordre de sa majesté que je vous dépêche ce courrier; elle se remet à vous de revenir, sans voir les places de la mer, en cas que vous le jugiez convenable, et que vous remettiez à les voir au printemps. Je ne saurais résister à l'envie que j'ai de vous faire voir les troupes qui vous sont destinées. Donnez-nous de bons officiers généraux, assurez-vous de la bonne volonté des troupes d'Espagne et des électeurs, et flattez-vous, avec votre armée, de fixer l'ambition du duc de Marlborough

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. de Chamillart
Condé, 19 novembre 1706[1].
(Voir page 583.)

Dans les temps que j'étais, monsieur, à moitié chemin de Mons à Condé, Sainte-Marthe m'a rendu la lettre en chiffres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Rien n'est plus beau que le projet dont vous m'avez parlé, s'il n'en coûtait pas l'Italie; mais, à ce prix, il me semble qu'il mérite encore quelques réflexions; il est impossible, par lettre, de discuter ces sortes d'affaires, car il faudrait un volume pour dire les raisons pour et contre. J'attends donc à mon arrivée à la cour de dire au roi et à vous ce que je pense sur cela. Vous me marquez par votre lettre qu'il vous paraît que c'est mon opinion d'abandonner l'Italie; cependant, si vous voulez bien la relire, je ne suis de ce sentiment que conditionnellement. Ainsi il est besoin que je m'explique avec sa majesté plus nettement que je n'ai fait par ma lettre; cela ne se peut faire que de bouche. Je vais continuer ma marche. Je serai le 21 à Ypres; j'y dois séjourner le 22, de sorte que si sa majesté veut que je hâte mon retour, je pourrai recevoir ses ordres à Ypres. Si elle veut que je n'aille point à Dunkerque, cela avancera mon retour de six jours; je compte de recevoir ses ordres à Ypres, car je renvoie Sainte-Marthe demain matin, et en renvoyant sur-le-champ un autre courrier, il me trouvera encore à Ypres. Enfin songez que c'est un terrible parti que celui d'abandonner l'Italie.

P. S. Je vous envoie la réponse du comte de Bergeyck.

Lettre de M. de Bergeyck à M. de Chamillart
Mons, 4 décembre 1706
(Voir page 586.)

Comme votre excellence m'a témoigné qu'elle aurait pour agréable que je lui dise librement ma pensée sur les ouvertures qu'elle m'a fait l'honneur de me faire des intentions du roi sur la campagne prochaine, je commencerai par celle de Flandre, et il me semble que l'on pourrait joindre à l'objet que votre excellence m'a communiqué du côté de la Meuse, celui de Bruxelles, par le mauvais état de cette place et de celles de Louvain et Malines, qui sont toutes trois insultables; cela dérangerait bien plus les ennemis. Ces villes

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1940, n° 257.
[2] *Idem*, n° 318.

ne méritent pas capitulation, et la garnison ne peut éviter d'être prisonnière de guerre. A la vue d'une si grande armée comme celle que sa majesté veut mettre en campagne, dès qu'elle sera devant Bruxelles je doute fort que les garnisons de Louvain et Malines y osent rester, parce qu'ils jugeront bien que ces places ne peuvent tenir que trois ou quatre jours contre cette armée. Le mauvais état de ces places donne la facilité de porter l'armée du roi au centre du pays et à séparer les forces des ennemis de la Flandre à la Meuse ; et en faisant rompre tous les ponts et sas qui sont sur le canal de Bruxelles et Wilbroeck, ils ne peuvent les joindre que par leur derrière ou par le pays de Waës et Anvers, et ce que l'on peut encore embarrasser, si l'on se porte sur le Demer, du côté de Diest. Mon sentiment n'est pas de s'embarrasser de la garde de ces places, mais de les abandonner pour ne pas affaiblir l'armée et de considérer ces trois villes comme places ouvertes qui sont à la discrétion de celui qui sera le maître de la campagne. On peut ensuite porter les opérations du côté de la Meuse, et considérer, suivant la situation où se trouveront alors les ennemis, s'il convient de prendre en passant la ville de Léau. C'est aussi une expédition de peu de jours. On peut ensuite marcher avec l'armée d'opération à Huy, et publier que l'on en veut à Maëstricht. On doit s'attendre sûrement que, sur cette opération, les ennemis accourront avec toutes leurs forces du côté de la Meuse; et il serait convenable que, lorsque l'on verra les garnisons de la Flandre en mouvement pour marcher du côté du Brabant, de former un camp des garnisons de la Flandre française et de la cavalerie qui est destinée pour les lignes, pour les obliger à laisser des troupes dans toutes les places de la Flandre, et par là affaiblir leur armée; et il me paraît que cette opération dans un commencement de campagne intriguerait fort les ennemis et ne laisserait pas de donner quelque consternation dans l'esprit du peuple de Hollande, et faire murmurer contre ceux de la régence qui se sont déclarés pour continuer la guerre, et de fortifier ceux qui ont opiné pour la paix. Pour bien exécuter ce projet, il convient de cacher,

autant qu'il se peut, les forces que le roi est intentionné de mettre en campagne, les faire marcher à son temps sans les assembler, et les faire ensuite déboucher par différents endroits pour se trouver ensemble et presque au même jour devant Bruxelles. Il y a la chaussée de Mons à Bruxelles qui facilite la voiture de l'artillerie, des munitions et des vivres. Vous avez une autre chaussée de Namur, mais elle passe par le bois de Soignies, et n'est pas si aisée.

La ville de Bruxelles n'a pas de chemin couvert. Il y a quelques demi-lunes, mais en fort mauvais état, et elles n'ont, jusqu'à présent, ni fraise ni palissade sur la berme.

La ville de Louvain est à peu près dans le même état; mais elle a des demi-lunes devant les portes que nous avons relevées l'année passée, après que les ennemis avaient forcé les lignes; nous y avons aussi fait un chemin couvert a la porte de Tirlemont : tout cela est dans le même état; mais la ville est insultable par deux ou trois autres endroits.

La ville de Malines a un chemin couvert fort étroit palissadé et quelques demi-lunes en fort mauvais état, sans fraise et palissade; le rempart est très-mauvais partout.

On trouvera encore des fourrages dans les environs de Bruxelles, principalement des pailles et des grains. Mons et Namur peuvent, par les deux chaussées, fournir les avoines des magasins avec facilité pour faire subsister l'armée le peu de temps qu'elle a besoin pour se rendre maitresse de ladite ville. Les armees y ont passé, mais y ont peu séjourné. Le Wallon-Brabant et les quartiers du Demer, du côté de Malines et de Wilbroeck, n'ont rien souffert; on pourrait même, pour faciliter la subsistance, faire une disposition, et assigner, selon l'ordre de bataille, à chaque brigade, des villages qui leur porteraient les fourrages dans le camp; tout cela se peut quand il y a disposition et ordre : j'y aiderai de tout mon mieux. Il ne faut qu'un peu de vigueur dans le commencement contre les défaillants et beaucoup de facilité et de sûreté pour ceux qui fourniront avec ponctualité. Quand l'on sera maître de Bruxelles, les magasins

que l'on y trouvera des ennemis et les provisions des particuliers aideront à faire subsister l'armée pour le peu de jours qu'elle y devra rester. Il faudra laisser les gros bagages sous les places par lesquelles chaque corps aura débouché.

Il faudra ensuite faire la guerre à l'œil, selon la situation des ennemis. Comme Bruxelles est dans le centre de Louvain et Malines, qui ne sont qu'à quatre lieues l'une de l'autre, il faudra considérer s'il convient de prendre Malines. Cette ville n'aide en rien pour les opérations du côté de la Meuse; mais l'on peut prendre Malines et Louvain en même temps, en séparant l'armée en deux corps, qui seront toujours à portée l'un de l'autre, à cause qu'il n'y a que quatre lieues de l'une à l'autre; et cette séparation aidera fort à la subsistance. Je ferai de mon mieux pour être bien informé de la force des garnisons de ces trois places et de tout ce que les ennemis ont à portée de leurs magasins, et s'ils font quelques réparations ou nouveaux ouvrages pour les mettre en meilleur état de défense. Ils sont si enflés des bons succès qu'ils ont eus, qu'ils ne croiront pas que le roi soit en état de penser à un pareil dessein; ces places sont d'ailleurs dans un si mauvais état, qu'il faudrait faire des dépenses immenses pour en faire des places de guerre, et leurs finances sont aussi assez dérangées, suivant les avis que j'ai eus de Hollande, pour qu'ils n'y pensent pas. Je vous avoue que, pour exécuter ce projet, il faut être avant eux en campagne; mais il le faut être également pour faire l'ouverture du côté de la Meuse, à cause que l'armée qui est la première en campagne règle les opérations de l'autre; et il faut toujours avoir plus d'un objet pour l'ouverture de la campagne et pour les opérations, afin que si l'ennemi vous embarrasse l'un, l'on puisse aller à l'autre.

Quant à l'Italie, il me paraît convenir de cacher, autant que possible, la résolution que sa majesté a prise, et, au contraire, donner dans le public, sans affectation, que sa majesté a résolu de faire rentrer son armée en Piémont, à l'ouverture de la campagne, plus forte qu'elle a été, et que si l'on retire les troupes qui sont encore en Italie, c'est pour unir ses forces et faire tout céder à la supériorité,

parce qu'elle a vu que la séparation a été cause de tous les mauvais succès de la campagne passée; il conviendrait même, pour le mieux persuader, de faire pour cela en apparence toutes les dispositions, et entrer dans des traités pour la subsistance de l'armée et la conduite des vivres, de l'artillerie et munitions, sans en arrêter aucun sur des prétextes apparents; il faut tâcher de persuader cela à la noblesse de Naples, et que sa majesté ne conviendra jamais d'aucune séparation de la monarchie; rien ne peut plus flatter la noblesse que cette espérance; il faut l'animer par là à lever des troupes et à se mettre en état pour se pouvoir défendre et soutenir contre les forces de l'empereur, jusqu'à ce que l'armée du roi puisse entrer en Piémont et les secourir. Il faut bien se fier entièrement à la noblesse, parce qu'il n'y a pas d'autre ressource pour occuper l'armée de l'empereur à cette conquête le plus qu'il se peut, afin que la facilité qu'il pourrait trouver ne lui en donne pas après pour faire passer une partie de l'armée en Espagne par la flotte des ennemis. Il faut surtout être bien assuré du vice-roi, qui doit conduire cette barque; il faut bien leur faire écrire tout cela par le ministère d'Espagne, qui peut, avec plus de force, les animer par l'exemple des Castillans, dont la constance et la fidélité a donné un si heureux retour aux affaires d'Espagne, après même qu'ils étaient occupés par les ennemis. Il convient d'écrire une lettre au vice-roi qu'il puisse montrer à la noblesse, et lui envoyer un plein pouvoir et l'autorité pour tout. Il convient de lui envoyer des lettres de créance pour le pape et tous les princes et républiques d'Italie, pour leur demander du secours et pour leur faire faire plus de réflexions à la situation où ils sont et à leurs véritables intérêts qu'ils ont fait jusqu'à présent sur la guerre d'Italie; leur faire bien considérer avec quelle liberté et tranquillité ils ont vécu depuis que l'Espagne a possédé les royaumes de Naples et de Sicile et l'état de Milan, et, au contraire, les droits et prétentions que l'empereur a sur les états d'Italie; qu'ils en ont ressenti un échantillon pendant la guerre précédente; qu'il est temps de choisir, ou de rester des princes et républiques libres et souveraines, ou de devenir les sujets

de l'empereur; que le roi se dispose à rentrer au printemps en Italie avec une armée supérieure à celle des ennemis, pour les soutenir; qu'il est aussi content de n'y pas rentrer, et de faire une puissante diversion ailleurs. S'ils veulent se liguer pour la défense et la liberté réciproque de l'Italie, que sa majesté, en ce cas, ne leur enverra que les forces et les secours dont ils jugent avoir besoin.

Pour le dessein que le roi a formé à l'égard de l'Espagne, il me paraît très-convenable que M. le duc de Berwick se rende maître pendant cet hiver de toutes les places que les ennemis occupent encore par delà l'Ébre, depuis Saragosse jusqu'à Tortose, afin que l'armée que sa majesté a résolu d'y envoyer n'ait que cette rivière à garder et les deux passages par lesdites villes. Il est vrai que l'armée de M. le duc de Berwick a extrêmement fatigué pendant cette campagne; mais on la peut laisser reposer en quartiers de rafraîchissement pendant tout le mois de décembre. Le pays où elle est à présent est abondant et le climat doux, et une armée victorieuse qui n'en a pas d'autre opposée ne fatigue pas dans des conquêtes qui sont aisées, quand on la sait ménager et faire subsister grassement, comme il se peut dans ledit pays, qui peut être traité en ennemi par sa rébellion. Je serais bien d'avis que, quand tout le royaume de Valence sera par la force remis à l'obéissance du roi, sa majesté accorde une amnistie générale à tous les sujets du royaume qui voudront lui faire un nouveau serment de fidélité (je doute qu'ils en aient fait pour la difficulté qu'il y a eu sur leurs priviléges), sans que le roi confirme aucun de ces priviléges, qu'il convient de remettre à la clémence et bonté de sa majesté, suivant la conduite qu'ils tiendront dans la suite de cette guerre. On attirera du moins, par cette amnistie, une partie desdits sujets, ce qui facilitera la subsistance de l'armée que le roi y aura pendant la campagne.

Il conviendra aussi de communiquer au conseil secret d'Espagne le dessein du roi pour animer tous ceux qui ont suivi le roi à faire tous leurs efforts pour concourir de leur part à l'exécution des projets que l'on fait contre le Portugal, et leur bien faire comprendre

que, par les forces que le roi portera pour la campagne prochaine en Espagne, il dépendra de leurs mesures et de leurs dispositions de finir la guerre en Espagne par la conquête du Portugal, et de prévenir toute séparation de la monarchie, et que l'intention de sa majesté est de la maintenir tout entière au roi son petit-fils, s'ils l'aident et y contribuent de leur part autant qu'ils peuvent et doivent. Rien ne peut plus flatter le grand et le petit que cette espérance, et l'on peut tout espérer à présent de leur animosité et fidélité; il n'y a qu'à les conduire, et il ne manquera pas de gens pour l'exécution; il n'y a qu'à les conduire et les instruire bien; les grands qui n'ont pas suivi le roi souffriront tout dans l'humilité où ils sont, sans en oser murmurer; ceux qui ont suivi le roi oseront tout pour leur propre intérêt; et il y a une seconde et troisième noblesse propre à la guerre et à la police, dont on se peut servir utilement en cette occasion pour tout. Il convient fort que M. Amelot rende un compte exact à votre excellence du plan qu'il faut pour la campagne prochaine, des résolutions que l'on prendra sur les finances et sur la guerre, avec son sentiment sur ce que l'on pourra compter sûrement, afin que votre excellence puisse le conduire aussi suivant les desseins du roi, afin que les opérations ne soient pas arrêtées ou retardées par le défaut des dispositions, comme il arrive souvent en Espagne. Les vivres ont toujours assez bien été réglés pour les armées, et il y avait des entrepreneurs sur lesquels l'on pouvait compter sûrement. C'est à l'artillerie et aux munitions pour les opérations qu'il faut avoir attention; c'est ce dont ils manquent et qui est de plus difficile transport. Je suppose que leur première attention sera à recruter l'infanterie et à remonter la cavalerie; ils lèvent toujours leur infanterie par clocher, et comme je crois qu'il sera nécessaire de lever de nouveaux régiments pour mettre dans les places, et en pouvoir tirer les vieux pour l'armée, l'on pourrait leur proposer s'il ne conviendrait pas, pour faciliter cette grande levée, de régler le terme de l'engagement et service à trois années, après lesquelles on donnera le congé à tous ceux qui voudront se retirer chez eux. Si la guerre continue, le roi

fait une déclaration par laquelle il prolonge l'engagement pour deux autres années. Je crois que la levée serait par cet adoucissement incomparablement meilleure et plus prompte; je me suis bien trouvé par cette manière dans la levée des onze bataillons que l'on a levés dans ce pays l'an 1702, quoique l'on n'en avait jamais levé par clocher, et que les états soutenaient que cela était directement contre leurs priviléges. Comme je ne crois pas la conquête du Portugal impossible en une campagne, et au contraire aisée à une armée comme celle que le roi destine au duc de Berwick, les Portugais n'en ayant pas à lui opposer, suivant ce que j'ai entendu dire à Madrid, dans la guerre que l'Espagne avait alors avec le Portugal, il me paraît important de penser de bonne heure au plan de cette opération, et par quel endroit il sera plus aisé à cette armée de pénétrer jusqu'à Lisbonne. Pour faire les dispositions nécessaires, l'opinion de ceux de Madrid était alors que c'était par Evora, droit au Tage : ainsi il me paraît très-nécessaire que le roi demande le sentiment des divers officiers, sans que l'un le sache de l'autre, qui soient bien informés ou qui fassent bien reconnaître la situation du pays, la force des places, les deux bords du Tage et les endroits les plus aisés pour établir des ponts et faire passer l'artillerie, munitions et vivres, afin que sa majesté puisse ensuite se déterminer avec plus de connaissance, et que l'on ne fasse pas les magasins dans un endroit, tandis que l'armée doit agir dans un autre, car le transport est très-difficile dans ce pays, et il ne me paraît pas conciliable de laisser cette opération entièrement à l'Espagne; elle est de trop grande conséquence pour la paix ou pour la guerre, pour que l'on ne prenne pas par avance toutes les mesures pour son exécution.

M. de Rouillé m'a communiqué les dépêches qu'il a reçues du roi sur les réponses que M. de Marlborough et les députés des États-Généraux ont faites à l'électeur. Je crois que (par la résolution que sa majesté a prise de rétablir ses troupes et de les porter avec supériorité en Flandre et en Espagne) le bon parti est de demeurer dans le silence, parce que, par leur refus, le roi n'est pas tenu aux propositions

qu'il leur a fait faire; et comme ils ont imprimé les lettres, leurs réponses ont informé toute la France que le roi désirait la paix pour le repos de ses sujets, qu'il a demandé publiquement des conférences et un congrès pour entrer en négociation pour la paix à des conditions très-avantageuses pour les ennemis. Tous ceux de la cour, à ce qu'il m'a paru, sont informés des propositions que le roi a fait faire, et doivent, par conséquent, être convaincus que sa majesté est de nécessité de continuer la guerre. Il est vrai que les ennemis n'ont pas fait mention des dernières propositions dans leurs réponses; mais je ne l'attribue pas à leur discrétion, et je pense qu'ils n'ont osé les donner dans le public pour ne pas faire murmurer le peuple d'Angleterre et de Hollande du refus des propositions qui assurent leur commerce et leurs barrières; car ils ne laissent pas de ressentir vivement le poids de la guerre par les fortes impositions qu'on leur fait payer.

M. Vanderdussen ne m'a pas encore répondu à la lettre que je lui ai écrite en même temps. Il me paraît que, par sa première réponse, il est engagé à m'en faire une autre, quand ce ne serait qu'en s'en remettant à la réponse qu'ils ont faite à M. l'électeur; peut-être est-il devenu entièrement suspect au parti qui veut continuer la guerre, ou ils réservent peut-être cette réponse jusqu'au retour du pensionnaire d'Amsterdam, d'Angleterre, pour faire alors quelque nouvelle insinuation. Quoi qu'il en soit, il me paraît convenable de leur cacher, autant qu'il se peut, la résolution de sa majesté sur les opérations de la campagne prochaine et, au contraire, d'affecter la faiblesse dans laquelle ils supposent la France, pour, dans cette croyance et celle de leur supériorité (maintenant qu'ils sont déjà assurés, par la proposition qu'on leur a faite de la couronne d'Espagne et de leur barrière), les fortifier à refuser l'augmentation des troupes que M. de Marlborough a proposée, et à avoir moins d'attention à secourir le Portugal.

Votre excellence verra par tout ce que j'ai l'honneur de lui dire par ma lettre, que je lui obéis avec la liberté qu'elle m'a donnée, lui communiquant, sans aucune réserve, tout ce que je pense sur l'ou-

verture qu'elle m'a donnée. Votre excellence aura de la peine à lire mon caractère; mais je n'ai pas voulu confier le secret à un de mes commis. Je suis si charmé de la vérité et sincérité que j'ai trouvées dans votre excellence, qu'elle peut compter que je serai éternellement attaché à elle et à sa volonté, et que je me ferai un plaisir de la servir en tout; c'est aussi dans la confiance que tout cela restera réservé entre votre excellence et moi, pour y faire l'attention que votre excellence trouvera convenir pour le bien du service, car je ne voudrais pas que l'on crût que je veux m'ingérer dans des affaires qui passent ma portée et qui ne regardent pas la Flandre espagnole.

J'ai l'honneur d'être, etc.

ARTICLES DU TRAITÉ D'UNION ENTRE LES ANGLAIS ET LES ÉCOSSAIS [1]

(*Voir page* 135.)

1° Que les deux royaumes, après le 1er mai 1707, n'en feront plus qu'un, sous le nom de la Grande-Bretagne;

2° Que la succession à la couronne sera établie sur le même pied qu'en Angleterre;

3° Que les deux royaumes seront représentés par un seul parlement;

4° Que les sujets des deux royaumes auront une égale liberté pour le commerce;

5° Que tous les vaisseaux appartenant aux Écossais seront censés bâtis dans le pays;

6° Que les deux royaumes seront soumis aux mêmes lois et droits d'entrée et de sortie;

7° Qu'ils payeront la même excise;

8° Que le sel étranger qu'on portera en Écosse payera le même droit qu'en Angleterre; que le sel qu'on fait en Écosse ne sera sujet à aucun impôt pendant sept ans, après quoi il payera le même droit qu'en Angleterre;

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1940, n° 366.

9° Que lorsque l'Angleterre imposera sur les terres la somme de un million neuf cent quatre-vingt-dix-sept mille sept cent soixante-trois livres sterling huit schellings quatre deniers, l'Écosse imposera sur les siennes celle de quarante-huit mille livres sterling;

10° Que l'Écosse sera exempte de papier vélin et parchemin timbré;

11° Qu'elle sera exempte de tous droits sur les fenêtres;

12° Qu'elle le sera aussi de ceux qui se payent sur le charbon;

13° Que l'Écosse ne sera chargée d'aucun autre droit établi en Angleterre, avant l'union, que de ceux dont il sera convenu dans le traité, et que, si après l'union elle est chargée d'aucun autre droit, on lui donnera un équivalent;

14° Que l'Écosse aura un équivalent pour les droits applicables au payement des dettes d'Angleterre;

15° Qu'il n'y aura qu'un coin dont les deux royaumes se serviront pour frapper la monnaie;

16° Que les poids et mesures seront les mêmes partout;

17° Que les entrées et sorties des marchandises auxquelles l'Écosse sera sujette, en vertu du traité, doivent être pareilles à celles d'Angleterre; mais que les autres lois, qui ne regardent pas le commerce, les intérêts et le bien commun des deux royaumes, resteront dans leur vigueur et hors de la juridiction de la Grande-Bretagne, à moins que l'utilité générale ne demande leur abrogation ou leur changement.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ITALIE.

Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. de Chamillart. Casal 15 janvier 1706 [1] (Voir page 139.)

J'ai reçu aujourd'hui, mon cher beau-père, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le 14 du mois passé, avec l'état des troupes qui doivent composer les armées de Piémont et de Lombardie; comme je ne ferai qu'exécuter les ordres du roi et de M. le duc de Vendôme, qui est mon supérieur, sans me charger d'aucun événement, je n'insisterai pas sur ledit état autant que je devrais faire; je me contenterai seulement de vous représenter que vous m'avez promis soixante bons bataillons pour faire le siége de Turin, sans compter les deux de Royal-artillerie; vous me donnez bien ce nombre de troupes, mais je ne m'attendais pas que vous y comprendriez ceux de Beltramby, Natte et Jaucour; ce sont trois bataillons de milices que le roi a bien voulu entretenir par considération pour M. le duc de Mantoue; les deux derniers sont fort mauvais, et prétendent que leur capitulation porte qu'ils ne doivent pas sortir de Casal. Il est certain que quand on les obligerait à marcher, ils sont si faibles et si mal composés, qu'on ne pourrait espérer d'en tirer aucun bon service; aussi je suis persuadé que vous voudrez bien remplacer ces trois bataillons par trois autres.

A l'égard des bataillons de Pisançon, Duboulay et Montmorency, et des deux régiments de cavalerie que vous n'avez pas nommés, ce sont de nouvelles troupes qui, après un mois de campagne au plus,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1966, n° 19.

seront réduites à rien, n'étant pas accoutumées à ce climat; le meilleur usage qu'on en puisse faire, c'est de les mettre dans des garnisons, aussi bien que le régiment de dragons de Châtillon. Comme M. de Vendôme est obligé d'en avoir de fixes dans plusieurs places d'Italie, je vous demande en grâce, uniquement par rapport au service du roi, de vouloir bien lui faire passer celles que je vous marque, et le prier de m'en envoyer un pareil nombre de celles qu'il aura destinées pour lesdites garnisons; je n'ai pas osé le faire moi-même. Il n'est pas à présumer qu'il puisse ne vouloir pas y consentir.

Pour ce qui est des bataillons de Bresse et premier Vaudreuil, qui sont des meilleurs de cette armée, et qui doivent, par votre état, passer en Lombardie, permettez-moi de vous dire que je n'imagine pas la raison pour laquelle vous voulez diminuer cette armée d'un bataillon, pour en augmenter celle de M. de Vendôme, lequel est fort supérieur à M le prince Eugène, et le sera certainement à l'entrée de la campagne, puisque, avec les troupes espagnoles, il aura plus de cinquante mille hommes effectifs. Il me paraît qu'il convient seulement d'envoyer à l'armée de Lombardie le second de Bretagne, lequel joindra son premier, et de garder Bresse et Vaudreuil, d'autant plus que ce dernier doit être joint par son second. Je vous supplie de vouloir bien, outre cela, faire attention que M. de Savoie s'est fortifié de douze cents hommes des garnisons de Montmélian et de Nice, qui sont des corps qu'il fera recruter et qui monteront ensuite à plus de deux mille hommes, et qu'il s'en faut beaucoup que je n'aie des troupes suffisantes pour une entreprise aussi considérable que celle de Turin, si l'on veut une entière sûreté. Je puis vous assurer que j'y ferai de mon mieux, et que ceux qui me surpassent en capacité ne pourront me surpasser en zèle. Il est constant que M. le duc de Savoie a peu de bonnes troupes, et qu'il y a lieu de se flatter qu'elles fondront aisément en entrant en campagne; mais, à l'égard du nombre, il est constant qu'il aura onze mille hommes d'infanterie et quatre mille cinq cents chevaux, et pour ce qui est de toute la chicane que l'art peut mettre à la défense d'une place, il y a

lieu de s'y attendre. J'ai dessein, si vous me donnez les troupes que je vous demande, d'assembler dans le camp toutes mes munitions de guerre et de bouche, et ensuite d'appuyer la gauche de l'armée à la Doire, d'étendre la droite jusqu'au Pô, et de faire passer un gros corps de l'autre côté de ce fleuve, en y assurant un pont et le faisant retrancher avec grand soin, ce qui obligerait M. de Savoie à prendre le parti de se retirer sous Coni ou dans le Mondovi avec sa cavalerie, ou de rester investi dans Turin, et prendre, par conséquent, le parti d'y périr avec sa garnison, ce qui me paraît bien extrême.

Les mineurs qui étaient à Suse n'ont point passé en Piémont; comme ils auront reçu vos ordres pour se rendre à Montmélian, je n'en enverrai pas de ceux qui sont ici.

Je vous envoie ce courrier par le val d'Aost, pour vous porter cette dépêche, parce que le temps continue d'être si pluvieux que les rivières sont toujours débordées, que les chemins sont affreux, et que les ordinaires qui passent par le Simplon sont des temps infinis à arriver.

M. Desgrigny, que j'avais envoyé à M. de Vendôme, pour lui rendre un compte fidèle de ma conduite, tant à son égard qu'à celui du service du roi, me mande qu'il est parfaitement content et entièrement désabusé des mauvaises impressions qu'on lui avait données : cela m'a fait grand plaisir. Je partirai dans le temps qu'il me le marquera pour aller à Mantoue recevoir des instructions; je lui ai envoyé avant-hier Beltramby, homme très-entendu, pour l'entretenir sur un projet que j'ai de me servir des troupes que je compte que vous ferez venir de Nice, par la mer, pour favoriser une révolte dans le Mondovi, où les esprits y sont fort disposés; le gouverneur de Final peut nous fournir douze cents bons hommes de sa garnison. Je me conformerai là-dessus, comme sur toute autre chose, aux intentions de M. le duc de Vendôme.

Lettre de M. le maréchal

J'ai lu et relu, monsieur, la lettre de M. Palavicini avec toute l'attention possible; je l'ai même conférée avec les cartes et le plan que

de Vauban à M. de Chamillart Paris, 16 janvier 1706.[1] (Voir page 140.)

j'ai de Turin et de ses environs; cette lettre, quoique écrite avec esprit et bon sens, accroît bien plus les difficultés du siége de Turin qu'elle n'en facilite les accès, tant par les moyens d'y faire subsister des troupes dans le commencement de la campagne, que par nous proposer l'attaque de Turin par la ville et la citadelle, sans occuper la montagne de l'autre côté du Pô, ni s'emparer du fort des Capucins, qui est nous présenter la mer à boire et une impossibilité manifeste de réussir, attendu que si on laisse cette porte ouverte à M. de Savoie, il ne sortira pas de Turin, où sa présence contiendra non-seulement sa bourgeoisie, la rendra obéissante et leur donnera du cœur et à ses milices comme aux meilleures troupes réglées; joignez à cela qu'il s'y fera très-bien accompagner par tout ce qu'il y aura de meilleur dans son État, ce qu'il fera d'autant plus hardiment, qu'il sera toujours en état d'entrer et sortir, quand il lui plaira, dans cette place; que si cela arrive, comme il n'en faut pas douter, il faut compter d'avoir affaire à seize, dix-huit et vingt mille hommes, qui nous feront beau feu, de très-rudes sorties, et, qui plus est, soutiendront vivement les attaques; d'ailleurs il ne manque pas un clou à cette place : il y a double chemin couvert, tous les dehors qu'on y peut faire, le fossé de la citadelle très-bien revêtu, avec une galerie majeure tout autour, des casemates vis-à-vis la pointe des bastions, et des rameaux qui se poussent en avant sous les glacis, le tout revêtu aussi bien que le fossé; le corps de la place, bastions et demi-lunes sont aussi très-bien revêtus et contreminés partout fort méthodiquement, les premiers retranchés par les gorges, qui y sont fort étroites à cause des orillons, et, par conséquent, aisés à couper, ce qu'il n'aura pas manqué de faire; on m'assure de plus qu'ils ont fait un retranchement par le milieu de la citadelle, et qu'il retranche l'esplanade contre ladite citadelle, ce qui n'est pas nouveau, car quand M. le comte d'Harcourt en fit le siége, Madame Royale tenait la citadelle dans laquelle demeurait le prince Thomas; la ville était si bien retranchée contre ladite citadelle, qu'il fallut l'attaquer par ailleurs que

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1975, n° 1.

par l'esplanade; elle n'était pas pour lors à peu près si bonne qu'aujourd'hui.

Il ne faut pas douter que cette place ne soit abondamment munie de tous ses besoins et surtout d'une fort grosse artillerie; toutes ces dispositions étant donc soutenues d'un gros monde animé par la présence d'un prince souverain très-absolu dans son pays, intelligent plus que son âge ne porte, et d'ailleurs brave et vigoureux, ne doivent pas faire douter qu'il ne s'y fasse une très-vigoureuse défense, je dis même fort supérieure à nos attaques, car je pense que nous ne pouvons pas monter la tranchée moins forte que de douze à quatorze mille hommes avec deux à trois mille chevaux : je dis trois mille chevaux, parce que M. de Savoie ayant une porte libre, il sera en état de faire entrer et sortir dans Turin toute sa cavalerie, quand il voudra, et de nous donner tous les jours de petites batailles. Mais comment faire pour relever seulement trois gardes de tranchée, chose inouïe, et fournir à toutes les autres corvées, telles, par exemple, que la garde des lignes qu'il faudra de nécessité tenir forte, les travailleurs qu'il faudra relever deux fois en vingt-quatre heures, les gardes des généraux, des vivres, du parc, fournir aux convois, fourrages, etc. Comment faire tout cela avec quarante-cinq mille hommes de pied et neuf à dix mille chevaux, qui, supposés bien complets, ne le seront pas longtemps; car Dieu sait combien la mort, les maladies et la désertion en emmèneront; plus je pense à cela et moins je trouve de raisons à ces attaques, dans la proposition desquelles je ne vois que de la témérité et beaucoup d'ignorance des siéges.

Supposé qu'il y eût possibilité de réussir, il faudrait employer plus de quatre mois de temps, au bout duquel M. de Savoie pourrait se tirer d'affaire une belle nuit, et se retirer sous Coni, où, en fort peu de temps, il se mettrait encore en état de nous donner de la peine, ce qui, posé en fait, comme le mieux qui nous puisse arriver, chose à quoi je ne m'attends nullement, il ne me paraît pas que le roi doive écouter de semblables propositions, qui n'iraient pas moins qu'à manquer la place et ruiner son armée: après quoi que devien-

draient les affaires d'Italie? Retournons présentement la médaille et passons le Pô.

En supposant que toutes les horreurs que M. Palavicini nous décrit de la montagne de Turin comme autant de vérités qu'on ne lui peut contester, n'ayant personne d'intelligent parmi nous qui la connaisse bien; cependant il me paraît qu'il y a de la terre partout; que ces montagnes ont des pentes, assez roides à la vérité, mais rien d'escarpé, et partant rien d'inaccessible; qu'elles sont presque toutes séparées les unes des autres par des vallons plus ou moins enfoncés, les sommets de quelques-unes embarrassés de bois et de défilés étroits, d'autres de vignes et de terres labourables, quelques ravins et fonds qui ne sont pas continus; or il ne faut pas douter que M. de Savoie n'ait converti à son usage toutes les parties qui ont pu lui être avantageuses, et que ainsi il aura entassé fortifications sur fortifications; qu'il aura saisi toutes les hauteurs et les avenues qui auront pu s'accommoder, et cela même très-à propos; car, si on peut juger un homme par ses œuvres, il est certain qu'il a du cœur et de l'intelligence, et qu'il est bien servi. Cependant toutes ces fortifications ne sont que des retranchements de terre, bas, au plus fraisés et palissadés, qu'il n'a pas un assez grand corps de troupes pour les si bien garder qu'on ne le puisse pénétrer par quelque endroit, s'il est embrassé par toute notre armée, depuis le haut Pô jusqu'au bas, qui, en resserrant son terrain pied à pied, le chassera de poste en poste, non en un jour seul, mais en plusieurs, et en employant le canon et la tranchée où il en sera besoin pour rompre les palissades et préparer quelques ouvertures, et du surplus faire des chemins à charroi après soi, par les endroits les plus convenables; ce n'est pas ce qu'il y aura de plus difficile. Je suppose donc que par plusieurs attaques, moitié forcées et moitié rusées, et beaucoup de travail, on soit parvenu à se rendre maître des sommets de ces hauteurs, je tiens la besogne fort avancée, car je ne fais pas un fort grand cas des fortins situés l'un devant l'autre, d'autant que les plus avancés du côté de l'ennemi sont plus élevés que les plus près de la place, qu'ils sont environnés de plusieurs au-

tres hauteurs qui leur sont égales ou les commandent et les croisent, et qu'ils opposent de fort petits fronts. Ainsi la difficulté ne sera que d'y mener du canon, pour lequel il faudra faire des chemins et y faire venir quatre cents canonniers ou matelots de la marine de Toulon, gens fort adroits, pour le monter dans les lieux difficiles et pour l'exploiter; moyennant quoi je me persuade qu'en moins de trois semaines de temps on viendra à bout de se rendre maître de toute la montagne, y compris même le fort des Capucins. M. de Savoie n'attendra pas la prise de ce fort pour sortir de Turin, car, si, après qu'on se sera rendu maître des hauteurs et des forts, on fait passer un corps de cavalerie dans la plaine de Turin, avec quelques grenadiers et dragons, il aura peine à se retirer d'affaire, s'il ne les prévient. C'est pourquoi il s'éloignera de bonne heure et n'attendra pas que le péril le presse. Vraisemblablement il se retirera sous Coni, où il se retranchera, et subsistera quelque temps aux dépens du Mondovi, du marquisat de Saluces et des vallées d'Angrogne et de Lucerne, et de cette partie du Piémont qui n'a pas encore été fourragée, en attendant ce que deviendra le siége de Turin; après quoi, et avant qu'il soit fini, il y a bien de l'apparence qu'il prendra son parti, et qu'il tâchera de joindre le prince Eugène, ou il se retirera à Gênes, à Rome et ensuite chez l'empereur, comme fit son trisaïeul du temps de François Ier. Revenons à notre attaque : dès que l'armée se sera rendue maîtresse du fort des Capucins, le camp du Valentin décampera, les retranchements qu'ils ont faits sur le bord du Pô seront abandonnés aussi bien que l'île : pour lors il faudra occuper les deux autres côtés du Pô et de la Doire et les bien contrevaller, et même circonvaller, pour peu qu'on croie en avoir besoin; établir des ponts de communication sur le haut et le bas Pô, et faire entrer dans le camp toutes les munitions de guerre et de bouche dont on aura besoin pour ce siége, et, trois à quatre jours avant que l'on ait achevé de prendre toutes ces précautions, on pourra commencer par établir des batteries à ricochets et de revers sur le fort des Capucins et les rives plus élevées du Pô, qu'il faudra border de tranchées et ensuite l'ouvrir, dès qu'on sera en état de cela, par le

bas de la fourche d'entre ledit Pô et la Doire, bordant les côtés de ces rivières de tranchées et de batteries pour flanquer et soutenir les attaques. Les mêmes ponts du bas Pô pourront servir de communication des quartiers et aux attaques, en les remontant jusqu'à la fourche du Pô et de la Doire. Les plans et mémoires que j'ai eu l'honneur de présenter à sa majesté l'été dernier suffiront pour faire entendre ma pensée sur le surplus de la conduite de ce siége. Ainsi il ne servirait de rien d'étendre davantage cette matière : tout ce qu'on pourrait dire de plus, ne pouvant être que sur les accessoires du siége, n'a rien de commun avec la conduite particulière des attaques.

J'estime, si cette affaire est bien menée, qu'en moins de trois semaines on sera maître de la montagne; que douze ou quinze jours après on pourra être établi devant Turin; que dans quinze ou seize la ville capitulera, et qu'un mois après la citadelle en fera autant. Tout ce temps irait donc à quelque quatre-vingts ou quatre-vingt-dix jours, ce qui n'arriverait pas en quatre mois en attaquant par la citadelle, avec beaucoup de perte, et bien plus d'apparence de la manquer que de la prendre.

Il y a encore une différence à observer, c'est que le siége de cette place sera sanglant, en prenant le parti de la montagne, et que, dès que la ville sera prise, on pourra envoyer la moitié de la cavalerie à M. de Vendôme et un grand détachement d'infanterie, avantage qu'on est bien loin de pouvoir espérer en attaquant par la plaine.

Réflexions.

Si le prince Eugène reçoit de bonne heure assez de secours d'Allemagne pour imposer à M. de Vendôme, et que celui-ci soit obligé d'en tirer de l'armée destinée au siége de Turin, ce siége ne se fera point, car on ne peut pas se dispenser d'y employer une armée aussi forte que celle que j'ai demandée, sans se commettre à le manquer.

Si l'armée qui doit assiéger cette place n'est aussi forte que la proposée, et qu'on persiste à vouloir l'attaquer par la plaine, sans oc-

cuper la montagne, on ne doit pas l'entreprendre, car les apparences ne sont pas pour un bon succès, et certainement on n'y réussira pas.

La prise de Turin nous donnerait beaucoup d'aisance pour la guerre d'Italie, et plus de moyens d'y faire subsister nos armées; mais ce n'est pas à dire qu'elle nous procurât la paix : les ducs de Savoie sont accoutumés à se faire chasser de leur pays.

Philibert-Emmanuel, trisaïeul de celui d'aujourd'hui, en fut près de vingt ans absent, et ne rentra chez lui qu'après le traité de Cateau-Cambrésis; il y a beaucoup d'apparence que celui-ci prendrait la même route s'il était chassé de Turin, à joindre que sa ruine n'emporte pas nécessité aux alliés de faire la paix.

Supposez donc que les besoins de secourir M. de Vendôme, joints à ceux de Catalogne et du Roussillon, missent le roi hors d'état de pouvoir mettre une armée sur pied, telle que l'a demandée le siége de Turin, on pourrait se réduire à quelque chose de moins, qui pourrait cependant tenir lieu d'un équivalent considérable bien moins dangereux.

Le siége de Coni, petite place, mais bonne, nous rendrait maîtres du col de Tende, en prenant Saorgio, et par là nous aurions une communication sûre de la Provence en Piémont, qui ne pourrait manquer de nous être utile par la facilité qu'elle nous donnera de tirer des secours de matelots et canonniers de la marine.

La prise de cette même place nous rendrait maîtres du marquisat de Saluces, des vallées des Barbets, du Mondovi et de toute la plaine supérieure de Piémont, et nous mettrait en état d'établir des quartiers d'hiver de proche en proche pour toute l'armée dans je ne sais combien de villes et de lieux fermés ou à demi fermés de ce pays-là, comme Carmagnola, Saluces, Savillano, Cherasco et beaucoup d'autres, qui nous fourniraient de quoi faire subsister toute l'armée, ou du moins la plus grande partie, pendant tout l'hiver. Je ne voudrais pas manquer de reprendre Asti et occuper Moncaglieri et tous les postes forts qui pourront resserrer Turin; je ne sais si nous sommes maîtres d'Asti ou non, mais je tiens que ce serait encore bien fait de

s'en rendre maître, si on pouvait, quand on approchera de l'entrée de l'hiver, et d'occuper Cavor, où il y a un bon château près de l'entrée des vallées des Barbets, ce qui les déterminera à prendre la neutralité; occuper Orbassano, la Vénerie, y établir de bons gros quartiers d'infanterie et de cavalerie, et les y assurer par des retranchements. Une armée qui pourrait faire tout cela en une campagne ne perdrait pas son temps; cependant elle agirait en sûreté, et ces entreprises se pourraient faire sans se commettre à des incertitudes générales et dangereuses, qui ne pourraient avoir que de mauvaises suites; toutes les troupes, ayant leurs quartiers près les uns des autres, pourraient se rassembler en peu de temps et s'entre-secourir dans les besoins; elles seraient en état d'entrer de bonne heure en campagne, et ayant très-peu de marche à faire pour se porter au lieu des actions, elles y arriveraient toutes fraîches; cependant Turin se trouverait fort resserré, et M. de Savoie, à l'étroit de toutes choses, ne pourrait garder que fort peu de milices, de sorte que, ses troupes diminuant, il serait bien moins en état de défendre les retranchements de la montagne, et, pour conclusion, tout se préparerait beaucoup mieux pour la campagne de 1707, qui est celle où je voudrais pour lors assiéger Turin, affaibli qu'il serait de beaucoup de monde, de commodité et de la présence de son prince : il serait sans doute bien plus aisé à réduire. Je doute qu'il y ait quelque lieu qui importe plus à M. de Savoie que Coni; car s'il se trouve pressé dans Turin et contraint de chercher retraite ailleurs, n'ayant plus Coni ni Asti, je ne sais où il en pourrait trouver d'autre, et sans doute la prise de ces deux places et la suite qu'on pourra leur donner le détermineront à rechercher la paix avec nous, ou à quitter le pays avant que la sortie lui en fût interdite.

Après avoir parlé des affaires du roi, par rapport à la lettre de M. Palavicini, et à ce qui est de la portée de mes connaissances, j'ose présumer qu'il me sera permis de parler de moi pour la première fois de ma vie.

Je suis présentement dans la soixante et treizième année de mon

âge, chargé de cinquante-deux ans de service et surchargé de cinquante siéges considérables, et de près de quarante années de voyages et visites continuelles à l'occasion des places de la frontière, ce qui m'a attiré beaucoup de peines et de fatigues de l'esprit et du corps, car il n'y a eu ni été ni hiver pour moi : or il est impossible que la vie d'un homme qui a soutenu tout cela ne soit fort usée, et c'est ce que je ne sens que trop, notamment depuis que le mauvais rhume qui me tourmente depuis quarante ans s'est accru et devient de jour en jour plus fâcheux par sa continuité; d'ailleurs la vue me baisse et l'oreille me devient dure, bien que j'aie encore la tête aussi bonne que jamais. Je me sens tomber et fort affaibli par rapport à ce que je me suis vu autrefois; c'est ce qui fait que je n'ose plus me proposer pour des affaires difficiles et de durée, qui demandent la présence presque continuelle de ceux qui les conduisent. Je n'ai jamais commandé d'armée en chef, ni comme général, ni comme lieutenant général, pas même comme maréchal de camp, et, hors quelques commandements particuliers, comme ceux d'Ypres, Dunkerque et de la basse Bretagne, dont je me suis, Dieu merci, bien tiré, les autres ne valent pas la peine d'être nommés; tous mes services ont donc roulé sur les siéges et la fortification, de quoi, grâce au Seigneur, je suis sorti avec beaucoup d'honneur; cela étant, comme je le dis, au pied de la lettre, il faudrait que je fusse insensé, si, aussi voisin de l'âge décrépit que je suis, j'allais encore voler le papillon et rechercher à commander des armées dans des entreprises difficiles et très-épineuses, moi qui n'en ai point d'expérience, et qui me sens défaillir au point que je ne pourrais pas souffrir le cheval quatre heures de suite, ni faire une lieue à pied sans me reposer; il faut donc se contenter de ce que l'on a fait, et, du moins, ne pas entreprendre choses dans l'exécution desquelles les forces et le savoir-faire venant à me manquer pourraient me jeter dans des fautes qui me déshonoreraient, ce qu'à Dieu ne plaise : plutôt la mort cent fois.

Quant à ce qui peut regarder mon ministère touchant la conduite des attaques, il pourrait encore satisfaire, bien que mal, aux fati-

gues d'un siége ou deux par campagne, si j'étais servi des choses nécessaires, que l'on eût des troupes comme du passé; mais quand je pense qu'elles ne sont remplies que de jeunes gens sans expérience et de soldats de recrues, presque tous forcés, et qui n'ont nulle discipline, je tremble, et je n'ose désirer me trouver à un siége considérable; d'ailleurs la dignité dont il a plu au roi de m'honorer m'embarrasse à ne savoir qu'en faire; en de telles rencontres, je crains le qu'en dira-t-on de mes confrères; de sorte que je ne sais pas trop quel parti prendre ni comment me déterminer. Je dois encore ajouter que je me suis défait de tout mon équipage de guerre il y a quatre ou cinq mois, après l'avoir gardé depuis le commencement de cette guerre jusque-là; après tout cela, si c'est une nécessité absolue que je marche, je le ferai au préjudice de tout ce qu'on pourra dire et de tout ce qui en pourra arriver, le roi me tenant lieu de toutes choses après Dieu.

J'exécuterai toujours avec joie tout ce qu'il lui plaira m'ordonner, quand je saurais même devoir y perdre la vie; et il peut compter que la très-sensible reconnaissance que j'ai de toute ses bontés ne s'épuisera jamais; la seule grâce que j'aie à lui demander est de ménager un peu mon honneur.

Je suis bien fâché, monsieur, de vous fatiguer d'une si longue lettre, mais je n'ai pu la faire plus courte; je vous l'aurais été porter moi-même, si le rhume qui m'accable ne me contraignait pas à garder la chambre. Je suis, etc.

Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. de Chamillart. Casal, 25 février 1706[1]. (*Voir page 143.*)

Je reçois dans le moment, mon cher beau-père, votre lettre du 17, de Marly, par laquelle vous me mandez que sa majesté s'est déterminée au siége de Turin pour le 15 mai; j'en suis très-aise, par rapport au bien de son service, et j'espère que j'exécuterai ses ordres et ceux de M. de Vendôme de manière que l'on ne me trouvera pas indigne de l'extrême honneur qu'on me fait de me confier une entreprise aussi difficile et d'une si grande importance.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1966, n° 79.

A l'égard de l'attaque, je n'en connais d'autre possible, à mon sens, que celle de la citadelle par l'endroit que j'ai marqué à M. de Vendôme, et qu'il a toujours approuvé sans jamais s'en départir; le front de celle de M. de Lapara serait d'une trop grande étendue; elle serait beaucoup plus vive par les flancs que l'autre, puisque l'autre ne peut l'être que par l'ouvrage à corne de terre, qui est à la gauche de l'attaque, lequel sera très-aisé à ruiner. En attaquant la citadelle et la ville en même temps, les ennemis auront un feu de canon égal au nôtre, et nous ferons une très-grande consommation de poudre inutilement, ce que vous ne pourriez nous remplacer à temps, avec toute la puissance du roi. Il est certain que n'embrassant que le polygone de la citadelle qui sort dans la campagne, nous l'écraserions avec une artillerie supérieure du triple à celle qui pourrait nous être opposée; et c'est le canon, quoi qu'on puisse dire, qui prend les places; fournissez-nous seulement une grande abondance de canonniers, de bombardiers et de mineurs.

Il ne me reste qu'à vous répondre à l'objection que vous me faites en me représentant comme un avantage de ce qu'en attaquant la ville et la citadelle en même temps, les troupes des ennemis seront plus partagées. Il est bien sûr que deux attaques les partagent plus qu'une, quoiqu'elles soient si voisines que cela ne fasse quasi aucune différence; mais il n'y a point de proportion entre la fatigue à laquelle notre infanterie serait obligée, avec celle de l'infanterie de M. le duc de Savoie, qui sera soulagée dans une infinité de travaux par les bourgeois de Turin. Il aura, par les levées qu'il a faites, onze mille hommes d'infanterie au moins, et nous n'en aurons pas plus de vingt-cinq, si, outre les travaux des lignes, qui sont indispensablement nécessaires, et qu'on ne peut faire trop bons, nous accablons notre infanterie d'un travail ennuyeux de tranchée, lequel nous nécessitera à monter une très-grosse tranchée ou à être exposés à tous les moments à un affront; elle périra en un mois de siége, étant impossible qu'elle ait seulement une nuit de bon; de plus, en attaquant la ville en même temps que la citadelle, je soutiens que le flanc

droit de notre tranchée de la ville ne peut être assuré, d'autant plus que c'est un terrain si ras, et par conséquent si exposé au canon, qu'on ne peut mettre des troupes à portée d'y pouvoir fournir un prompt secours; en attaquant au contraire le polygone de la citadelle qui sort dans la campagne, il nous sera très-aisé d'assurer entièrement les flancs de notre tranchée, et de camper quelques-uns de nos meilleurs bataillons quasi à la queue; jugez, outre cela, s'il serait possible, en faisant deux attaques, de porter, comme je le prétends, dix-huit bataillons à Moncaglieri avec un corps de cavalerie du moins égal à celui des ennemis, ce qui est pourtant le seul mouvement qui puisse embarrasser M. le duc de Savoie dans le parti qu'il aura à prendre.

Pour conclure, je vous dirai que je suis convaincu que la réussite de l'entreprise de Turin dépend d'attaquer le polygone ci-dessus, de faire des lignes dont le fossé soit large et profond, qui soient suffisamment flanquées, et même palissadées dans des endroits, afin de les pouvoir garder avec peu de monde; de faire une tranchée large et profonde, avec de belles places d'armes; d'en bien assurer les flancs; de ne point tirer de canons ni de bombes que toute l'artillerie ne puisse être servie en même temps; de ruiner les défenses par un feu supérieur, et, quand elles seront une fois ruinées, d'entretenir seulement un feu de canon ordinaire, et de ménager les munitions jusqu'à ce que l'on ait avancé les batteries sur le chemin couvert pour battre en brèche. Il faut beaucoup de mineurs pour rendre les mines des ennemis inutiles; et quand il s'agira des coups de main, je suis convaincu qu'en ne faisant que des attaques bien mûres et bien disposées, M. de Savoie n'a point d'infanterie qui puisse résister à la tête de celle de sa majesté. Après ce long raisonnement, si le roi ou M. de Vendôme m'envoient des ordres différents, je ferai de mon mieux pour les exécuter dans ce qui dépendra de moi; mais je demande que M. de Lapara soit seul chargé de la conduite du siége et de l'événement; je n'aurai attention qu'à la subsistance de l'armée et à tâcher que les troupes fassent leur devoir et à les animer par mon

exemple. Ce serait présumer ridiculement que de ne pas regarder l'entreprise de Turin, aux conditions qu'elle se fait, comme la plus grande dont on ait peut-être ouï parler; cependant, je trouve qu'on peut se flatter d'y réussir; mais, selon mes faibles lumières, plus j'y pense plus je n'y trouve de possibilité que par la seule attaque en question. Si le roi ne veut pas risquer un événement qui peut être douteux, il est aisé de marcher à Chieri, en entrant en campagne; de laisser derrière soi Asti, Alba et Cherasco, dont on se rendrait maître ensuite très-aisément, et de saccager entièrement la plaine du Piémont, ce qui mettrait la dernière désolation dans Turin et le ferait certainement tomber en peu de temps, sans compter que M. le duc de Savoie sera obligé de devenir le gouverneur de Turin ou de s'enfuir par la nuit comme un bandit. Je ne connais que ces deux partis : le premier est le plus hardi, le second ne peut point être blâmé. Si on se détermine au second, il faudrait raser Chivas, dont la conservation deviendrait à charge. Ayez la bonté de lire ma lettre au roi et à M. de Vendôme.

Je vais toujours presser, avec toute la diligence possible, les préparatifs du siége de Turin. Envoyez-moi un nouvel état des troupes que vous me destinez : je compte sur six bataillons, sans Natte, Jaucourt et Beltramby. Vous devez regarder qu'on ne peut tirer les deux premiers de Casal, et je serai obligé de laisser le dernier à Chivas. Je vous demande ce nouvel état parce que vous me marquez qu'il y aura des troupes qui auront de la peine à être arrivées pour le commencement de mai; vous m'avez promis soixante et un escadrons de cavalerie ou de dragons, sans les hussards.

Je vous prie de marquer à M. de Vendôme la reconnaissance que j'ai de la manière dont il a bien voulu parler de moi au roi, et vous pouvez lui répondre de ma conduite à son égard, sans vous commettre mal à propos : elle sera telle, que je défie ceux qui sont les plus remplis de noirceur à y mordre.

Je ne manquerai pas de me trouver au rendez-vous que M. de Vendôme me donnera à son retour. Je vous prie de m'envoyer un état des officiers généraux de cette armée.

Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de Vendôme. Versailles, 14 mars 1706[1]. (*Voir page* 142.)

J'ai lu au roi la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, monseigneur, de Paris, du 12 de ce mois, par laquelle vous suppliez sa majesté de s'expliquer sur votre prétention de commander à MM. les maréchaux de France, s'ils se trouvaient dans une même armée que vous, ou à portée de vous joindre; je n'ai rien oublié pour faire connaître à sa majesté la peine que vous aviez de lui demander comme une grâce ce que vous croyez être en droit de prétendre incontestablement par votre naissance; je ne me suis pas servi de tous les exemples que vous avez des princes qui ont commandé MM. les maréchaux de France, parce que j'ai cru que la seule volonté du roi devait décider sa majesté, et que lui rappelant les services considérables que vous lui rendez depuis quatre ans, l'amitié que sa majesté a toujours eue pour vous, votre zèle et votre attachement, qui lui sont si parfaitement connus, devaient déterminer sa majesté en votre faveur; j'ai même pris la liberté de lui dire que je ne pouvais me persuader que ce qu'elle déciderait pour vous pût tirer à conséquence pour tout autre qui l'aurait moins mérité que vous; vous vous étiez sacrifié dans plusieurs occasions, où vous aviez exposé votre vie avec une fermeté qui ne pouvait être soutenue que par l'envie que vous auriez de lui marquer un entier dévouement; que vous n'aviez à lui demander ni dignités ni biens; que vous croyez être en droit d'exiger des bontés de sa majesté et de sa justice une marque d'honneur qu'elle ne saurait vous refuser, si sa majesté veut bien faire réflexion qu'en vous la refusant elle vous mettrait au-dessous de MM. les maréchaux de France, qui pourraient commander ceux qui auraient une naissance égale à la vôtre, et que sa majesté ne décidant pas pour vous, vous ne pourriez jamais les commander. Je dois vous dire que toutes ces raisons, qui paraissent très-fortes, ont moins déterminé sa majesté en votre faveur que l'envie qu'elle a que vous soyez content d'elle, et de vous donner des marques de la satisfaction qu'elle a de vos services; c'est par ordre de sa majesté que je vous mande qu'elle veut bien vous assurer dès

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1933, 2e partie, 3e section, n° 230.

à présent le commandement de ses armées, même au-dessus de MM. les maréchaux de France, en cas que, dans la suite, il s'en trouve à portée de vous joindre, ou qu'elle croie qu'il soit du bien de son service d'en envoyer dans les armées que vous commanderez, et qu'elle est bien aise d'accorder cette distinction à votre naissance et aux services importants que vous lui rendez depuis si longtemps.

Lettre de M. le comte de Maffei, ministre de duc de Savoie à Londres (6 février 1705).

Je suis arrivé heureusement en cette ville le 23 de ce mois au soir; j'ai été sur-le-champ chez le comte de Briançon, je lui ai communiqué mon instruction, et je lui ai demandé tous les éclaircissements qui m'étaient nécessaires, qu'il m'a amplement fournis touchant les affaires courantes et celles principalement qui peuvent avoir le plus de rapport au service et aux intérêts de votre altesse royale. Je suis allé le lendemain au matin avec ledit comte de Briançon chez le duc de Marlborough, chez milord Godolfin et chez le secrétaire d'état, auxquels j'ai représenté la véritable situation dans laquelle j'avais laissé les affaires de votre altesse royale; la nécessité indispensable qu'il y avait d'y pourvoir au plus tôt, et les uniques moyens pour y parvenir. Je leur ai dit que votre altesse royale était persuadée que la générosité et la pénétration de la reine ne permettraient pas qu'un allié qui avait tant sacrifié pour le bien de la cause commune, et l'oppression duquel aurait des conséquences si pernicieuses aux vues très-justes de sa majesté, restât plus longtemps exposé à la fureur des forces ennemies et au dernier abaissement dont il était plus que jamais menacé; mais qu'avec sa puissante protection et une prompte assistance, qui est l'unique moyen pour sauver votre altesse royale, elle la retirerait du bord du précipice où est votre altesse royale, et la mettrait en état de pouvoir plus que jamais contribuer à la gloire d'une si grande reine et au bien de ses états.

(Voir page 1[illegible].)

Ces ministres, et surtout le duc de Marlborough, me répondirent en général que sa majesté et ses ministres étaient entièrement disposés à faire tout ce qui serait possible pour délivrer votre altesse royale

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1961, n° 173.

de la fâcheuse situation où elle se trouve depuis si longtemps, me parlant ensuite, en termes pleins de respect, d'estime et de reconnaissance pour le mérite et les glorieuses actions de votre altesse royale, qu'ils ne cessent point de vanter.

J'ai été le même jour introduit par le duc de Marlborough à l'audience particulière de sa majesté, à qui j'ai fait une relation succincte, mais très-vive, du très-fâcheux état des affaires de Piémont: lui disant que votre altesse royale avait une confiance entière de recevoir un prompt et réel secours de la puissante et généreuse main de sa majesté.

La reine m'a répondu qu'elle avait toujours fait ce qui dépendait d'elle pour mettre votre altesse royale dans un meilleur état, et qu'elle continuerait de le faire en tout ce qui serait praticable; qu'il fallait que je proposasse ce que votre altesse royale croyait qu'elle, la reine, devait encore faire, et que je me rassurasse, qu'elle donnerait la main à tout ce qui serait faisable; elle a ajouté qu'elle se flattait que votre altesse royale était contente de ce que sa majesté avait fait pour le soulagement de votre altesse royale, et de la dernière résolution des dix mille hommes qu'elle envoyait pour renforcer l'armée de Lombardie, et qu'elle n'avait prise que pour que votre altesse royale reçût le secours dont elle a besoin pendant cette campagne.

J'ai ensuite demandé une conférence avec le duc de Marlborough et avec milord Godolfin, laquelle me fut accordée hier matin. Je leur ai exposé les demandes de votre altesse royale dans les trois points connus, en leur faisant de nouveau connaître, avec plus de force et de vivacité qu'auparavant, la nécessité indispensable qu'il y avait de secourir promptement votre altesse royale, sans quoi il serait difficile de prévenir sa perte, qui était près d'arriver.

Sur le premier point, qui regarde l'envoi d'une escadre avec un secours présent au moins de quatre ou cinq mille hommes, ces ministres m'en ont fait toucher si évidemment au doigt l'impossibilité, dont j'étais déjà moi-même convaincu, qu'avant d'aller à la con-

férence, j'avais résolu, de concert avec le comte de Briançon, de n'y pas insister, pour ne pas ruiner, sur la prétention d'une chose impossible, une négociation si importante pour le soulagement de votre altesse royale; j'y ai pourtant insisté, mais ce n'a été qu'autant que j'ai cru que cela convenait, afin qu'après avoir fait le difficile sur le point sur lequel je n'ai plus insisté dans la suite et m'être rendu à leurs raisons, qui sont plus que palpables, je pusse me faire un plus beau jeu pour obtenir le second point, lequel est aussi rempli de difficultés; mais elles sont néanmoins surmontables, si l'on veut se servir du seul moyen que je connaisse pour donner à votre altesse royale un secours réel et à droiture.

Je leur ai donc proposé de prendre six mille hommes de l'armée de Flandre, de les embarquer sur trente vaisseaux de transport, de les faire passer avec la grande flotte, et de les conduire, lorsqu'elle sera entrée dans la Méditerranée, sur les côtes de Gênes, d'où ils pourront, en deux jours et sans aucune difficulté, entrer dans les états de votre altesse royale; que ces six mille hommes devraient être uniquement pour votre altesse royale, sans pouvoir être employés ni retenus pour quelque autre opération que ce puisse être, n'en connaissant aucune, de quelque nature qu'elle soit, qui puisse être d'une plus grande importance, puisque l'arrivée de ce secours en Piémont ferait prospérer les affaires de la ligue, en rétablissant celles d'Italie par le secours que l'on donnerait à votre altesse royale, au lieu qu'en manquant de le faire, je prévoyais que la perte de votre altesse royale était inévitable, avec des conséquences d'autant plus funestes, qu'elles seraient irréparables.

Les ministres n'ont point désapprouvé cette proposition que je leur faisais, et le duc de Marlborough, qui est le plus intéressé, parce que les troupes que l'on prendrait pour envoyer à votre altesse royale diminueraient d'autant son armée, m'a assuré qu'il ferait connaître que la chose est praticable; mais il m'a dit en même temps qu'il convenait d'en parler au pensionnaire d'Amsterdam, qui est ici, afin de savoir sur cela le sentiment des États-Généraux. Il m'a conseillé

de donner à la reine un mémoire qui contienne ma proposition; je l'ai fait et je l'ai donné au duc de Marlborough, qui l'a porté ce soir au secrétaire d'état, lequel le présentera à la reine pour être lu dimanche dans le conseil dans lequel la reine prendra sans doute une résolution dont je pourrai incessamment rendre compte à votre altesse royale; et il y a apparence que le comte de Briançon et moi serons appelés pour assister à une conférence avec messieurs du conseil.

Nous avons été déjà deux fois chez le pensionnaire d'Amsterdam pour lui faire goûter le susdit projet, qui est absolument l'unique qui puisse porter à droiture du secours à votre altesse royale; mais jusqu'à présent nous l'avons trouvé plein de difficultés et très-éloigné de concourir à aucune demande que ce puisse être, étant persuadé qu'en faisant encore un détachement de quatre mille hommes de l'armée du Rhin pour fortifier celle d'Italie, votre altesse royale en sera également soulagée et secourue. Il est vrai que si je vois qu'il n'y ait plus aucune espérance qu'on renvoie ce corps de troupes en droiture à votre altesse royale, comme je le propose, pour lors je me rabattrai à demander un plus grand secours pour l'armée de Lombardie que celui qu'on y a envoyé, lequel sera au moins de ce que le pensionnaire d'Amsterdam propose, si je veux m'en contenter; car j'espère infailliblement qu'on ne me laissera point partir sans faire quelque chose de plus que ce qu'on a déjà fait pour la guerre d'Italie; mais après avoir donné, comme on a fait, tout d'un coup, dix mille hommes et plus d'un million d'écus, l'on croit avoir fait beaucoup plus que l'on ne devait exiger ni espérer, d'autant plus que le prince Eugène a écrit ici que si les deux puissances maritimes lui envoyaient un corps de troupes beaucoup moindre que celui qu'on lui a envoyé, avec quelque argent, il secourrait sans doute votre altesse royale et ferait la campagne offensivement; de sorte que l'on croit que votre altesse royale ne peut manquer d'être secourue par l'armée de Lombardie. Je combats ce sentiment avec des raisons assez fortes; je leur représente que l'on ne doit pas laisser votre altesse royale

plus longtemps exposée à l'incertitude des succès de ladite armée, et je leur fais voir combien il sera difficile au détachement de Lombardie de pénétrer en Piémont, si votre altesse royale n'est pas en état de lui donner la main pour occuper les passages et lui en favoriser l'entrée; enfin je supplie votre altesse royale d'être persuadée que je n'omets rien pour la bien servir, et j'y suis, avec beaucoup d'avantage, très-bien secondé par le zèle et les talents du comte de Briançon, qui a très-bien pris l'air du pays.

Lettre de M. le comte de Malley, ministre du duc de Savoie à Londres 5 mars 1706[1]. (Voir page 113.)

Quoique messieurs du conseil aient eu plusieurs conférences avec les ministres de Hollande, où ces derniers ont encore été appelés ce matin, néanmoins, monsieur Hedges, secrétaire d'état, n'est venu chez moi que ce soir pour m'apporter la réponse que l'on a résolu de faire au mémoire que j'ai eu l'honneur de présenter à la reine; j'envoie ci-joint ladite réponse à votre altesse royale, laquelle verra qu'on ne répond pas catégoriquement à ce que j'ai demandé, et qu'on ne me donne aucune sûreté positive des nouveaux secours dont votre altesse royale a besoin pour se soutenir; il paraît au contraire, par cette réponse, que la reine est persuadée qu'elle a pleinement pourvu avec les secours de troupes et d'argent déjà accordés, et qu'elle suppose très-suffisants, à l'entier soulagement de votre altesse royale; sa majesté promet néanmoins qu'au cas qu'il manque quelque chose à votre altesse royale, elle fera, de concert avec la Hollande, de nouveaux efforts par mer et par terre, pour secourir votre altesse royale, mais sans entrer dans aucun detail, ni sur la manière de le faire, ni avec quelles forces.

J'ai repliqué avec un respect convenable au secrétaire d'état que je m'étais flatté de pouvoir consoler votre altesse royale avec une réponse plus positive et plus efficace de sa majesté, sur les pressantes instances que je lui ai faites pour obtenir un secours réel et à droiture, dans une conjoncture telle qu'est celle-ci, où il s'agit de l'oppression entière d'un allié aussi recommandable que l'est votre altesse

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1961, n° 175.

royale; que j'étais fort fâché de voir l'erreur où l'on était ici, lorsqu'on se flattait que les renforts que l'on destine pour l'armée de Lombardie seraient suffisants pour retirer votre altesse royale du pressant danger où elle se trouve, et que quelque confiance que votre altesse royale ait dans la générosité de sa majesté, elle ne pourrait que très-mal augurer de son sort, se voyant tromper dans la ferme espérance qu'elle avait d'obtenir au moins, avec la grande flotte, un corps de six mille hommes pour le Piémont; ce qui est néanmoins l'unique moyen par lequel votre altesse royale puisse se soutenir, en attendant les secours de Lombardie, toujours incertains et difficiles.

Le secrétaire d'état m'a dit que la reine veut tout mettre en œuvre pour le soulagement de votre altesse royale, mais que l'on ne peut pas assurer maintenant en quoi consistera le secours, ni de quelle manière on le pourra donner parce que cela ne peut pas se concerter si promptement; mais qu'assurément si votre altesse royale n'est pas soulagée par les forces de Lombardie, comme on espère qu'elle le sera, sa majesté a résolu de prendre, de concert avec les États-Généraux, les mesures les plus convenables pour pouvoir en ce cas envoyer à votre altesse royale un secours prompt et capable de la soutenir.

On nous a avertis, le comte de Briançon et moi, pour assister lundi matin à une conférence avec messieurs du conseil et les ministres de Hollande; nous y insisterons à ce qu'on en vienne à une détermination individuelle et claire touchant les six mille hommes avec la grande flotte, ou au défaut de cela à quelque autre chose de positif.

Je dois dire à votre altesse royale que, suivant les ordres qu'elle m'a donnés, j'ai insinué au duc de Marlborough le projet de venir lui-même en Italie avec un corps considérable de troupes de l'armée de Flandre; qu'une pareille marche donnerait de l'appréhension à l'ennemi pour la Moselle, la Sarre, et pour l'Alsace; qu'il faudrait qu'il laissât à l'armée du haut Rhin des forces suffisantes pour agir, après son départ pour la Lombardie, où étant arrivé et joint avec monsieur

le prince Eugène, il pourrait finir glorieusement la campagne par la conquête de l'état de Milan et l'entier et ferme rétablissement de votre altesse royale.

Le duc de Marlborough a fort goûté ma pensée; il m'a témoigné beaucoup d'envie de la pouvoir exécuter, mais il m'a en même temps représenté toutes les difficultés qu'il trouverait à ôter de Flandre un corps de troupes, par la crainte qu'ont toujours les Hollandais d'être exposés quand ils n'ont pas une armée de cent mille hommes.

Il vint hier à la maison et il s'ouvrit entièrement au comte de Briançon et à moi, en nous disant qu'il n'était pas d'avis de faire le siege de Namur, que les Hollandais souhaitaient, ne voyant pas que la conquête de cette place produisît des avantages proportionnés à la perte qu'on ferait pour la prendre; qu'il fallait se tenir en Flandre sur une bonne défensive, mais qu'il convenait d'y laisser beaucoup de troupes, de crainte qu'il n'y arrivât ce qui arriva l'an passé lorsqu'il en fut parti; que pour cela il pensait d'en pouvoir détacher un corps de vingt mille hommes choisis sans aucun risque des affaires de Flandre, pour les reconduire du côté du haut Rhin, où l'armée des alliés, étant certainement supérieure à celle des ennemis, elle sera en état d'agir offensivement; de là, s'acheminer vers le Tyrol, avec son corps de vingt mille hommes: arriver en Lombardie au commencement du mois d'août, et y agir jusque vers la fin de novembre.

Je n'ai rien oublié pour rendre au duc de Marlborough cette entreprise aisée, et je lui ai touché les points les plus flatteurs à sa personne, de la gloire immortelle qu'il acquerrait par là, et qui serait encore plus grande que celle qu'il s'était acquise sur le Danube, du mérite d'avoir décidé du sort de l'empire et de l'Italie, et par conséquent de toute l'Europe, et enfin de celui de donner, par ses grandes actions, une bonne et sûre paix.

Il m'a prié de lui donner un projet par écrit, surtout de la marche qu'il devrait faire depuis le Rhin jusqu'à l'armée du prince Eugène, et de l'état des pays dans lesquels il devrait passer; mais, sur toutes choses, il m'a recommandé un secret inviolable, ne voulant pas même

faire ouverture de ce projet à la cour de Vienne, à qui il ne se fie point, ni en faire part non plus au prince de Bade; il croit aussi qu'il est de la dernière importance que l'on n'ait pas en Hollande le moindre soupçon de cette pensée, et qu'on n'en pénètre rien, parce que, quand il y sera lui-même arrivé, il ne la communiquera qu'au pensionnaire, et à peu d'autres de ses amis les plus accrédités, étant assuré que les États-Généraux ne consentiraient jamais à lui laisser conduire un corps de vingt mille hommes en Allemagne, s'ils pouvaient seulement soupçonner qu'il eût intention de les conduire en Italie; mais qu'il tâchera d'avoir leur consentement pour mener ce corps en Allemagne, en leur supposant quelque opération sur la Moselle, ou en Alsace, comme il fit lorsqu'il alla sur le Danube.

Que la plus grande difficulté consistait à persuader les États-Généraux à lui laisser conduire ces vingt mille hommes, et à obtenir d'eux que, à proportion des détachements que les ennemis feraient de la Flandre pour observer sa marche, ils en feraient aussi de leur armée pour fortifier la sienne; enfin il m'a paru très-porté à ce projet, d'autant plus que jusqu'à présent il n'en a point fait de son génie, ni pour la Flandre ni pour la Moselle. Nous irons demain chez lui, le comte de Briançon et moi, et je cultiverai autant qu'il me sera possible sa bonne disposition pour l'engager à exécuter une aussi grande entreprise, et qui serait si avantageuse pour les intérêts particuliers de votre altesse royale.

J'espère pouvoir mieux informer votre altesse royale par l'ordinaire prochain de tout ce sur quoi on pourra faire un fondement assuré; elle doit cependant être assurée que je n'omettrai rien de ce que je croirai propre à procurer les avantages de votre altesse royale, étant l'unique but de mes désirs, et de faire connaître à votre altesse royale avec combien de zèle et de respect je suis, etc.

ÉTAT DES TROUPES DESTINÉES À L'EXPÉDITION DU BRESCIAN [1].

(*Voir page* 145.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Piemont	3	Colonel-général	3
La Marine	3	Commissaire-général	3
Auvergne	2	La Reine	3
Anjou	2	Dauphin	3
Grancey	2	Chartres	3
Limousin	2	Rennepont	2
Bretagne	1	Usez	2
Perche	1	Saint-Germain	2
Vendôme	1	Magnière	2
La Sarre	1	Esclainvilliers	2
La Fère	1	Bertillac	2
Bourgogne	2	Forbin	2
Médoc	1	Desclos	2
Mirabeau	2	Cappy	2
Maulevrier	2	Bissy	2
Angoumois	1	Grammont	2
Bigorre	1	Autichamp	2
Forez	1	Simiane	2
Querey	1	Harcourt	2
Soissonnais	1	Vérac	2
Ile-de-France	1	Melun	2
Vexin	2	Souscarrière	2
Dauphiné	2	Coulange	2
Vivarais	1		
Bassigny	1	DRAGONS.	
Beaujolais	2	Belle-Isle	3
Ponthieu	1	Du Héron	3
Miromesnil	1	Verac	3
Solre	2	Belabre	3
Croy	1	Bozelli	2
Gardes de M. le duc de Mantoue	1		
Dillon	1	Hussards	1
Fitzgerald	1		
Berwick	1		
Bourk	1		
Galmoy	1		
Desgrigny	2		
Thierache	2		
Labour	1		
Cotentin	1		
Vogué	1		
TOTAL	58	TOTAL	66

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1961, n^os^ 264 et 265

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE LOMBARDIE, 18 AVRIL 1706 [1].

(*Voir page* 146.)

PREMIÈRE LIGNE.

Lieutenants généraux	Maréchaux de camp	Brigadiers	Corps		Bataill.	Escadr.
			Hussards..			2
			DRAGONS			
		DESBROSFAUX.	Belle-Isle	3		8
			Verac	3		
			Bozelli	2		
			CAVALERIE			
DE FORSAC.	DE BENNEPONT.	CAILLY.	Colonel-général	3		[illegible]
			Cappy	2		
			Saint-Germain	2		
		SIMIANE.	Grammont	2		7
			Simiane	2		
			La Reine	[illegible]		
			INFANTERIE			
		FITZGERALD.	Piémont	3	6	
			La Fère	1		
			Angoumois	1		
			Fitzgerald	1		
M. LE DUC DE VENDÔME.			Auvergne	2	6	
			Médoc	1		
			Forez	1		
			Île-de-France	1		
			Dillon	1		
DE MÉDAVI.	DE MAULEVRIER.		Grancey	2	6	»
			Maulevrier	2		
			Soissonnais	1		
			Galmoy	1		
		MAULEVRIER.	Anjou	2	6	
			Mirabeau	2		
			Bigorre	1		
			Vivarais	1		
		BOURK.	Bourk	1	6	
			Bourgogne	3		
			Le Maine	[illegible]		
			CAVALERIE.			
		LAVOGE.	Dauphin	3		7
			Harcourt	2		
			Forbin	2		
		COULANGE.	Vérac	[illegible]		7
			Coulange	[illegible]		
			Commissaire-général	[illegible]		
			DRAGONS			
		DE BÉRON.	Belabre	3		6
			Du Héron	3		
Lieutenants généraux MM. DE MONTGON, [illegible].	Maréchaux de camp MM. D'ESTRADES.	Brigadiers MM. DE BÉRON, COULANGE, LAVOGE.	TOTAL		30	[illegible]

DEUXIÈME LIGNE.

Lieutenants généraux	Maréchaux de camp	Brigadiers	Corps		Bataill.	Escadr.
			CAVALERIE			
DE BISSY.	DE BROGLIE.	BISSY.	Bennepont	2		10
			Bertillac	2		
			Souscarrière	2		
			Bissy	2		
			Maguière	2		
			INFANTERIE.			
			Limousin	2	6	
			Quercy	1		
			Miromesnil	1		
			Cotentin	1		
			Vosges	1		
			Perche	1	6	
			Dauphiné	2		
			Solre	2		
			Croy	1		
D'ALBERGOTTI.	DILLON.	CAZOTTE.	La Sarre	1	5	
			Beaujolais	2		
			Thiérache	2		
			Vendôme	1	5	
			Bassigny	1		
			Ponthieu	1		
			Desgrigny	2		
			Labour	1	6	
			Berwick	1		
			Royal-Montferrat	1		
			Vexin	2		
			Bretagne	1		
			CAVALERIE			
DE MURCEY.		MELUN.	Esclainvillers	2		[illegible]
			D'Antichamp	2		
			Desclos	2		
			Uzès			
Lieutenants généraux MM.	Maréchaux de camp MM.	Brigadiers MM.	TOTAL		28	20

RÉCAPITULATION

	Bataillons	Escadrons
Première ligne	30	44
Deuxième ligne	28	20
Total	58	64

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1961, n° 323.

ÉTAT DES BRIGADES QUI ONT COMBATTU [1].

(*Voir page 149.*)

La brigade de Piémont, composée des trois bataillons de Piémont, la Fère, Angoumois et Fitzgerald. M. de Fitzgerald la commandait Elle a chargé à la droite.

La brigade d'Auvergne, composée de deux bataillons d'Auvergne, de Médoc, Forez, Ile-de-France et Dillon, commandée par M. de Vilaines, a chargé au centre.

La brigade de Grancey, composée des deux bataillons de Grancey, des deux de Maulevrier, Soissonnais, et de Galmoy, commandée par M. de Bruis, lieutenant-colonel de Maulevrier, a chargé à la gauche.

La brigade d'Anjou, composée des deux bataillons d'Anjou, des deux de Mirabeau, de Bigorre et de Vivarais, commandée par le marquis de Maulevrier, a attaqué les cassines de Calcinato.

La brigade de la Marine, composée des trois bataillons de la Marine, des deux de Bourgogne et de Bourk, commandée par M. de Bourk, et M. de Soyecourt sous lui, a chargé avec la brigade d'Anjou dans les cassines du faubourg de Calcinato.

La brigade de Limousin, composée des deux bataillons de Limousin, de Quercy, de Vogué et de Miromesnil, commandée par M. Destouches et sous lui par MM. d'Hérouville et le chevalier de Miromesnil, a chargé les ennemis par leur flanc gauche.

La brigade de Vendôme, composée de Vendôme, Bassigny, Ponthieu et Desgrigny, commandée par M. de Ceberet, et sous lui par M. Desgrigny, a attaqué les cassines au delà du pont de Calcinato, et a suivi les ennemis pendant plus de trois milles : le chevalier du Goulet, capitaine de grenadiers, commandait le régiment de Vendôme.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1961, n° 339.

ÉTAT DES OFFICIERS GÉNÉRAUX, BRIGADIERS ET COLONELS QUI ÉTAIENT PRÉSENTS À LA BATAILLE DE CALCINATO, LE 19 AVRIL 1706 [1].

(*Voir page* 149.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.

MM.	MM.
De Medavi.	De Galmoy.
D'Albergotti.	De Rennepont.
De Montgon.	De Maulevrier.
De Bissy.	De Dillon.
De Murcey.	D'Estrades.
De Forsat.	De Broglie.

BRIGADIERS DE CAVALERIE.

De Châteaumorant, commandant la cavalerie.	De Simiane.
De Cappy.	De Laloge-d'Imecourt.
De Coulange.	

COLONELS D'INFANTERIE.

De Bissy.	Le prince d'Harcourt.
De Melun.	De Saint-André, maréchal des logis de la cavalerie.
De Magnière.	
De Saint-Germain.	De Monteil, aide-maréchal de la cavalerie.
De Vérac.	De Meslé, colonel de Chartres, était à Crémone avec son régiment.
De Vaucocourt.	

BRIGADIERS DE DRAGONS.

De Bourgneuf, commandant les dragons.	Des Roseaux

COLONELS.

De Belle-Isle.	De Gouain, colonel réformé au régiment de Belle-Isle.
De Belabre.	
De Bozelli.	De la Cochardière, major général des dragons.

BRIGADIERS D'INFANTERIE.

De Fitzgerald.	Destouches.
De Bourk.	De Cazotte.
De Maulevrier.	

COLONELS D'INFANTERIE.

De Berthelot	De Nolivau, maréchal des logis de l'armée.
De Cottron.	De la Javelière, aide-major général.
De Jancourt.	De Rambion, *idem*.
De Vilaine.	De Sequeville, aide-maréchal général des logis de l'armée.
Le chevalier de Miromesnil	
Le chevalier de Rays.	Le Guerchois, commandant à l'abbaye de Tavany, brigadier, malade à la Mirandole.
De Ceberet.	
De Lussara.	De Barville, colonel de Soissonnais, détaché, par ordre de M. le duc de Vendôme, au bas Po, s'est trouvé avant la fin de l'action.
D'Héromville.	
Desgrigny.	
De Laubanie, colonel réformé, à la suite de Croy.	De Louvigny, a son régiment à Badia.
	De Lisle, colonel de la Fère, prisonnier sur parole.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1962, n° 69.

DISPOSITIONS POUR L'INFANTERIE DE L'ARMÉE DE LOMBARDIE, 25 AVRIL 1706 [1].

(*Voir page* 155.)

EMPLACEMENTS et OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
A Salo, aux ordres de MM. de Medavi et de Dillon.	Auvergne	2
	Grancey	2
	Médoc	1
	Forez	1
	Ile-de-France	1
	Soissonnais	1
	Ponthieu	1
	Dillon	1
	Desgrigny	2
	TOTAL	12
A Ferrara, aux ordres de MM. d'Albergotti et de Saint Pater.	Piémont	3
	Anjou	2
	Limousin	2
	La Sarre	1
	La Fère	1
	Bourgogne	2
	Angoumois	1
	Bigorre	1
	Quercy	1
	Vivarais	1
	Vexin	2
	Beaujolais	2
	Gardes de M. de Mantoue	1
	Miromesnil	1
	Solre	2
	Croy	1
	Bourk	1
	Berwick	1
	1er de Thiérache	1
	Cotentin	1
	Vogué	1
	TOTAL	29

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1961, n° 391.

EMPLACEMENTS et OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
A Desenzano, aux ordres de M. le duc de Vendôme.	Bretagne	1
	Perche	1
	Vendôme	2
	Mirabeau	1
	Durfort	2
	Fitzgerald	1
	Galmoy	1
	TOTAL	9
A Badia, aux ordres de MM. de Saint-Fremont et d'Estrades.	La Marine	3
A Mantoue	Dauphiné	2
	2e de Thiérache	1
A Castiglione, Goito et Ostiano	Labour	1
A [illegible] et Ostiglia	Bassigny	1
	TOTAL	8

Lettre de M. le comte de Médavi à M. le duc de Vendôme. Toscolano, [illegible] mai 1706[1]. [illegible]

L'objet que votre altesse royale a eu quand elle m'a envoyé ici avec des troupes a été d'occuper les passages qui peuvent venir d'Allemagne, de manière que les Allemands ne puissent plus pénétrer dans le Brescian. Il faut, pour parvenir à ce que désire votre altesse royale, rompre et occuper tous les passages qu'il y a d'Allemagne en Italie, entre le lac de Garde et le lac d'Idro, et être assez maître du lac de Garde, par le moyen de nos barques armées, pour qu'ils ne puissent faire des descentes entre Gargnano et Salo, sans quoi tout ce que je garderais en avant serait inutile, parce que les troupes qui garderaient ces passages seraient coupées; ainsi, monseigneur, votre altesse voit que non-seulement je dois prendre de bonnes mesures pour bou-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1962, n° 43.

cher et fermer tous les passages d'Allemagne, mais encore empêcher les descentes qui se peuvent faire par le lac en deux heures de trajet, et à portée de leur armée.

Les deux principaux passages sont celui de la Rocca d'Anfo, qui est au nord, et de l'autre côté du lac d'Idro, et celui de Gargnano, par lequel j'ai même des troupes dans le Trentin.

Le premier est un passage par où on peut mener du canon et de la cavalerie; le second n'est pas si ouvert, mais on peut y passer avec de la cavalerie et de l'infanterie, et faire mener le canon par le lac de Garde.

Il y a, outre cela, plusieurs passages venant de la Valteline, les uns tombant entre Salo et Vestone, aussi bien que dans le lac d'Idro, les autres tombant sur Toscolano et Maderno.

J'ai apporté un remède certain aux deux principaux passages, en coupant en plusieurs endroits les rochers dans lesquels ces chemins sont taillés, et cela fait dans des endroits si heureux, qu'il n'est pas praticable de songer jamais d'y passer.

Ces petits passages venant de la Valteline, quoique très-difficiles et dans des pays qui paraissent être impraticables, ne laissent pas d'être de conséquence par deux raisons : la première est que, quoiqu'il n'y puisse passer que de l'infanterie, cette infanterie pourrait prendre à revers les troupes qui gardent les principaux passages, au moyen de quoi ils pourraient les raccommoder quand une fois ils en seront les maîtres; la seconde raison est que ces chemins, qui sont si étroits et si difficiles, se peuvent accommoder, puisque j'ai accommodé celui du val de Notta, par où votre altesse sait que j'ai pénétré dans le Trentin. Il ne faut pas beaucoup de monde pour garder les deux grands passages : au moyen des coupures que j'ai faites dans le roc, trente hommes suffiront pour empêcher dix mille hommes de les raccommoder sous le feu; mais il en faut beaucoup pour garder les petits sentiers et les communications; quand je dis beaucoup, c'est-à-dire dix bataillons, savoir : trois du côté de la Rocca d'Anfo, lesquels garderont aussi les communications dans le val Sabbia, où il

faut quelques troupes pour tenir dans le respect quatre ou cinq mille paysans armés; les sept autres bataillons seront occupés à garder les petits passages qui sortent de la Valteline, lesquels je ne connais pas encore et que je vais visiter. Si je peux boucher ces passages à Costa, qui est Vénitien, il ne me faudra pas tant de monde, mais s'il faut occuper Magasa et Passo, qui sont du Trentin, il faudra beaucoup de troupes, parce que j'aurai affaire à tous les paysans de la Valteline, qui sont nos ennemis; il ne restera donc plus qu'à retrancher les postes de Gargnano, Toscolano et Maderno, et disposer les galiotes armées de manière qu'elles puissent empêcher une descente.

Je n'entre point dans le particulier de ce que j'ai fait dans mon voyage; je dirai seulement à votre altesse que j'ai visité tout le val Sabbia, ayant été par un chemin et étant revenu par l'autre, que j'ai disposé les esprits de tous ces peuples de manière qu'ils se joindront avec nous pour empêcher les Allemands de revenir; ils offrent même de mettre deux cents hommes sur pied, qui serviront comme nos troupes, moyennant quatre sous par jour, sans pain, et enfin la bonne discipline que les troupes observent les a tout à fait gagnés. Je fais faire une carte de tout ce que j'ai à garder, où tous les postes seront marqués; elle sera si claire et si juste que j'espère que votre altesse verra toute chose aussi bien que si elle était sur les lieux.

Messieurs Dillon et Montlibert ont été partout avec moi et sont de mon même sentiment. Monsieur de Barville est chargé de tout ce qu'il y a à faire du côté du lac d'Idro, et je suis sûr qu'il s'en acquittera bien.

J'oubliais de dire à votre altesse royale qu'il y a, entre Salo et Idro, où est la tête de nos troupes, le château de Notta appartenant a monsieur de Martinengo, lequel est aussi bon que le château d'Arco, et est situé si heureusement pour nous qu'il est dans la fourche du val Trompia et du val Sabbia, de manière que quand nous serions forcés au lac d'Idro, nous avons là une retraite certaine, capable d'arrêter vingt mille hommes. C'est là où je ferai mon magasin de vivres et de poudre. Il y a, dans ce château, cinq ou six pièces de canon, mais

il faut en raccommoder les affûts, qui sont tous rompus; il faut avoir des boulets du calibre dont ils sont, qui n'est pas ordinaire : il doit y en avoir quantité à Castiglione que j'ai rapportés du Trentin; il faudrait m'envoyer un officier d'artillerie, deux canonniers seulement et un charpentier, pour mettre tout cela en état, et pour voir s'il y aura à Castiglione ou à Mantoue des boulets du calibre dont sont ces pièces. Quand les habitants de ces vallées ne seraient pas autant dans mes intérêts qu'il paraît qu'ils y sont, ce château est capable de les contenir. J'arrive si fatigué, que je n'en puis plus, ayant été obligé de faire plus de dix milles à pied et plus de vingt milles a cheval dans des endroits où on se peut tuer, sans être trop malheureux. Quand je me serai reposé un jour, j'irai visiter les petits chemins qui sortent de la Valteline et qui tombent sur Toscolano; après quoi j'aurai l'honneur d'aller moi-même rendre compte de toute chose à votre altesse.

J'ai l'honneur d'être, etc.

ÉTAT DES TROUPES QUI PARTENT POUR ALLER EN PIÉMONT [1].

(*Voir page* 158.)

REGIMENTS.	ESCADRONS.
Caylus	1
Bracamonte	3
Molfète	3
Coulange	1
Rennepont	2
Bertillac	2
Hussards	2
TOTAL	18

OFFICIERS GÉNÉRAUX.

M. le marquis de Val de Fuentes, lieut. général.	M. le prince de Molfète, brigadier.
M. le marquis de Caylus, maréchal de camp.	M. Dupuis, *idem*.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1962, n° 24

Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de la Feuillade. Versailles, 1er mai 1706[1]. (Voy. page 159.)

Je ne me justifie point, mon cher gendre, de vous avoir fait mystère des lettres que j'ai reçues du commissaire Gagne et de ce que je lui ai mandé en réponse, parce que je l'ai fait sans aucune intention, et que je ne me suis flatté d'aucun succès, bien déterminé néanmoins, si les avances faites par M. de Santena avaient des suites, de vous y donner toute la part que vous y devez avoir, et de remettre à M. le marquis de Torcy la conclusion de cette affaire, si elle pouvait se déterminer de la manière dont le roi voudrait y entrer, dont j'avais toujours douté jusqu'à présent; mais le grand et heureux événement de Lombardie, qui ôte à M. de Savoie toute espérance de secours, peut changer entièrement la disposition de son esprit, et lui faire accepter toutes sortes de partis pour sauver Turin; parce que, s'il exposait sa ville capitale, il n'y aurait plus de ressource pour lui. Je ne sais si je souhaite contre vous, mais je vous avoue que je voudrais bien qu'il prît ce parti-là. La grandeur de l'entreprise dont vous êtes chargé, les raisonnements différents que les plus habiles gens tiennent sur la manière de l'attaquer, le nombre de troupes destinées à la défense, point de circonvallation, la présence de M. de Savoie, tout cela ensemble me rend plus timide que je ne suis naturellement; j'y ajoute le peu de capacité des ingénieurs; Lapara, qui était le meilleur, vient d'être tué devant Barcelone; vous n'avez que Tardif, dont je ne connais pas les talents. Par ce que j'en ai ouï dire, il me semble que son expérience n'est pas assez consommée pour un siége de cette importance. J'ai prié le roi de faire passer Villars-Lugein, pour servir en second. Il ne peut se rendre auprès de vous qu'après la prise de Barcelone; il est chargé du siége; il s'y passe des actions assez mémorables. Le roi a fort bien reçu votre compliment, et je suis chargé de vous en faire des remerciments.

J'ai pris toutes les mesures pour que l'argent ne vous manque pas; je souhaite qu'elles réussissent. Il est temps que tout ceci finisse; mandez-moi bien positivement vos dernières résolutions, et si vous

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1933, 2e partie, 3e section, n° 293.

croyez prendre Turin. En cas que vous en soyez convaincu, il n'y a pas un moment à perdre. Adieu, mon cher gendre, etc.

ÉTAT DES TROUPES QUI COMPOSERONT L'ARMÉE DE PIÉMONT [1].

(*Voir page* 159.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Louvigny, espagnol	2	Cuirassiers	3
Normandie	3	Royal-Roussillon	3
Touraine	2	Carabiniers	4
La Reine	3	Dauphin-étranger	3
Royal-Vaisseaux	3	Anjou	3
Royal-la-Marine	2	Bourbon	3
1er de Vaudreuil	1	Sully	2
Royal-comtois	2	Bouzols	2
Tournaisis	2	La Vaupallière	2
Bresse	1	Marteville	2
Brie	2	La Bretauche	2
Bugey	1	Hussards	2
Saint-Aulaire	1	DRAGONS.	
La Fare	1	Dauphin	3
Damas	1	Hautefort	3
Royal-artillerie	2	Languedoc	3
Tessé	2	Villeroy	3
Lyonnais	2	Marcillac	2
Beauvoisis	1	Cherisy	2
Berry	1	Fimarcon	3
TOTAL	35	TOTAL	50

TROUPES AUX ORDRES DE M. DE GEVAUDAN

Dauphin	3	CAVALERIE.	
2e de Vaudreuil	1	Du Luc	2
Flandre	2	Monigon	2
Hainaut	2	DRAGONS.	
Périgord	1	Pezeux	3
La Marche	2	Rannes	3
Beauce	1		
Orléanais	2		
Gassion	1		
Froulay	1		
Cordez	1		
Montmorency	1		
Pisancon	1		
La Feuillade	2		
TOTAL	21	TOTAUX	10

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, volume 1966, n° 179.

POSTES ET GARNISONS DE L'ARMÉE DE PIÉMONT.

POSTES.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Annone	Cambresis 1 Marsilly 1 Suisses et Grisons 1	3
Castagnole	Menou	1
Cagliano	Sanzay	2
Castel-Alfiero	20 hommes de Sanzay. 20 *idem* de Menou. 60 *idem* de milices.	
Brusolo	60 *idem*.	
Avigliano et Saint-Sébastien	Beltramby 200 hommes de milices.	1
Casal	Jaucourt 1 Natte 1	2
Acqui	Invalides.	
Chivas et Castagnito	Rouergue 2 Ternaut 1	3
Crescentino et Verue	Presles, espagnol 100 hommes de milices.	1
Trino	100 *idem*.	
Château de Verceil	60 *idem*.	
Château de Bard	2e compagnie de Beltramby.	
	TOTAL	13

Il y a, outre cela, des milices et compagnies franches répandues du côté de Serravalle et autres postes, pour la communication de Gênes.

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	35	50
Troupes aux ordres de M. de Gévaudan	21	10
Postes et garnisons	13	·
TOTAL GÉNÉRAL	69	60

ÉTAT DES RECRUES QUI ONT PASSÉ À IVRÉE DEPUIS LE 19 JANVIER 1706 JUSQU'AU 4 MAI SUIVANT [1].

(*Voir page* 159.)

	HOMMES.
Pour l'infanterie	17,307
Pour la cavalerie	4,254
TOTAL	21,561

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1966, n° 182.

ÉTAT DE LA FORCE DE CHACUN DES RÉGIMENTS QUI SONT AU SERVICE DE M. LE DUC DE SAVOIE [1].

(*Voir page* 159.)

RÉGIMENTS ET EMPLACEMENTS.	HOMMES.
Le régiment des gardes a son quartier au faubourg du Pallone, hors la porte Palais; composé de 2 bataillons	1,200
Le 1er bataillon du régiment de Montferrat, qui est au faubourg du Pô, composé de	500
Le régiment de Savoie, qui est dans Turin, composé de	1,000
Le régiment de fusiliers, qui est dans Turin, composé de	600
Le régiment de Piémont, qui est dans la citadelle de Turin, composé de	600
Le régiment de Schulembourg, qui est dans Turin, composé de	550
Le régiment de Turin, qui sera sur le pied d'ordonnance, habillé de blanc et parements pourprés	1,000
Le régiment de Kis, suisse, dans lequel ont été incorporés le régiment de la Reine et le régiment d'Alt	550
Le 2e bataillon de Montferrat, qui est à Chieri, au delà du Pô	500
Le régiment de la Trinité, qui est en quartier à Alba	600
Le régiment de Saluces, qui est en quartier à Chieri, composé de 2 bataillons	800
Le régiment de Maffey, qui est en quartier à Coni	600
Le régiment de Courtanse, composé de 2 bataillons, qui sont en quartier à Asti	1,000
Les régiments de Max, Stahremberg, de Lorraine, de Thaun et de Regal, tous régiments de l'empereur, en garnison à Asti, qui ne sont forts, compris 300 invalides, que de	1,500
TOTAL de l'infanterie	11,000
La cavalerie allemande est à Asti, et la piémontaise et ses dragons sont du côté de Coni; le tout est au nombre de	5,000
Les hussards sont à Vigone, auprès de Pignerol.	

Toutes les troupes ci-dessus ont été recrutées cet hiver, à la réserve des Allemands. Son altesse lève à présent sa milice.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1966, n° 163.

ÉTAT DES REDOUTES QUI ONT ÉTÉ NOUVELLEMENT CONSTRUITES AUTOUR DE TURIN [1].

(*Voir page* 160.)

Hors la porte Palais, aux ouvrages du Pallone, il y a deux redoutes.

Devant le bastion, vers le long du jardin de son altesse royale, il y a cinq redoutes qui correspondent toutes de l'une à l'autre avec celles du Pallone.

Hors la porte du Pô, le long du Pô, il y en a deux.

Hors la porte Neuve, le long du Pô et du Valentin, il y a quatre redoutes.

Hors de la porte Susinne, devant le bastion de la Consola, il y a trois redoutes, dont la plus considérable est casematée et a deux chemins pour les sorties.

Autour de la citadelle, du côté de la cassine que l'on appelle la Porporata, il y a deux redoutes.

Du côté de la Crocetta il y en a aussi deux.

Chacune de ces quatre redoutes qui sont autour de la citadelle est accompagnée d'une espèce de demi-lune ou fer à cheval avec sa retraite à couvert; tout l'ouvrage que l'on a fait pour couvrir la citadelle est miné, et la contrescarpe est aussi minée et garnie tout au long d'une forte palissade.

Retranchement du faubourg du Pô.

Cet ouvrage consiste en un simple retranchement, des fascinades en forme d'un bon parapet avec son fossé palissadé; il tient depuis le Pô, du côté de Chivas, enfermant les Capucins jusqu'au Pô du côté de Moncaglieri.

A la droite des Capucins, il y a deux redoutes sur un monticule qui ont leur retraite de l'un à l'autre, et toutes deux aux Capucins; ces deux redoutes sont plus élevées que les Capucins.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1966, n° 163

Il y a une quinzaine de jours que l'on a commencé à tirer une ligne depuis les deux redoutes qui sont le long du Pô du côté de Chivas, qui tend à un fortin nouvellement construit sur la plus haute pointe de la montagne de Turin, de sorte que cette ligne renferme tous les ouvrages du faubourg du Pô.

On fait encore une redoute le long du Pô auprès de l'église de Saint-Bénévent, qui est dans la ligne susdite, et cette église servira comme d'une espèce de fortin.

ÉTAT DES TROUPES QUI OCCUPENT DES POSTES SUR L'ADIGE, DEPUIS BUSSOLENGO JUSQU'A CASTAGNARO, AU HAUT DU CANAL BLANC [1].

(*Voir page* 161.)

POSTES.	TROUPES.
A Bussolengo	2 régiments de dragons, Belle-Isle et du Héron.
Aux boutiques de Tombetta, un mille au-dessous de Vérone	50 fusiliers.
Au Lazaret	10 compagnies du régiment de Gâtinais.
Dans des cassines, en descendant la rivière jusqu'à San-Giovanni	2 compagnies du même régiment.
San-Giovanni	Saint-Germain Beaupré, cavalerie.
A Pontoncello et Santa-Maria	Le Colonel-général.
A Zevio	1 bataillon de Durfort et le régiment de cavalerie d'Uzès.
A Albaro et Perzago	Harcourt, cavalerie.
A Ronco et à Tomba	Vérac, cavalerie, et le 2e bataillon de Durfort.
A Roverchiare et Anghiari	Cappy, cavalerie.
A Saint Pierre de Legnago	Le Commissaire-général.
A Villa Bartolomea et Carpi	Souscarrière.
A Castagnaro, au haut du canal Blanc	Brabant, cavalerie espagnole.
A Baruchella	Flandre, cavalerie espagnole.
M. Le Guerchois a dans les îles de Villa-Buona et Rovigo	7 bataillons; le régiment du Tron, cavalerie; 3 régiments de dragons, Vérac, Lautrec et Belabre, dont les 2 derniers vont marcher avec M. de Saint-Pater dans tout le bas de l'Adige.
TOTAL : de la cavalerie et des dragons	34 escadrons.
TOTAL : des bataillons	10 bataillons

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1962, n° 85.

POSITION GÉNÉRALE DE L'ARMÉE DE LOMBARDIE, 22 MAI 1706.

(*Voir page* 164.)

Gauche du lac, treize bataillons.

Il y a à la gauche du lac, sous les ordres de M. de Medavi, huit bataillons français avec cinq bataillons espagnols pour garder les passages qui viennent du Tyrol dans le Brescian, par la Rocca d'Anfo, et le long des bords du lac. Ces troupes sont dispersées dans les retranchements de la Rocca d'Anfo du val Sabbia, et dans les quartiers de Gargnano, Toscolano, Maderno et Salo.

Camp retranché et bords de l'Adige jusqu'à Vérone, trente et un bataillons aux ordres de M. d'Albergotti.

Ce camp a sa gauche appuyée à la Rocca di Garda, sur le lac, et sa droite à l'Adige, vis-à-vis de Pontone, régnant le long des crêtes de montagnes presque inaccessibles, ayant dans son centre le gros rocher de Cavagion, pour la garde duquel vingt-huit bataillons sont destinés, savoir : onze bataillons depuis la Rocca di Garda jusqu'au rocher de Cavagion, onze autres bataillons depuis ledit rocher jusqu'à la droite, qui est bornée à la cassine de la Sega, vis-à-vis de Pontone, n'ayant que la largeur de l'Adige entre deux, et six autres bataillons camperont dans le centre, derrière le rocher de Cavagion, qui serviront de réserve, pour être portés à la droite ou à la gauche, en cas d'attaque. Les trois bataillons de la droite de ce camp seront chargés de la garde des routes jusqu'à Bussolengo, distant de notre droite de cinq milles seulement; trois autres bataillons seront campés pour garder jusqu'à Vérone; six escadrons seront campés dans les derrières du camp retranché.

Il est à remarquer qu'on peut détacher des troupes de la gauche du lac, lesquelles peuvent venir débarquer à Bardolino ou à Garda, et se porteraient au secours du camp retranché en moins de douze

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1962, n° 129.

heures, et qu'ainsi il se trouverait à la défense de ce camp plus de trente et un bataillons et six escadrons, et que les ennemis ne peuvent assembler leurs troupes de leur côté qu'en plusieurs jours, auquel cas les dragons et la cavalerie auraient le temps de se porter dans ledit camp un jour plus tôt que les ennemis.

Il faut encore remarquer que nos troupes du bas de l'Adige peuvent se porter jusqu'à notre camp retranché en quatre jours, ce que les ennemis ne sauraient faire qu'en huit, étant obligés d'aller passer dans les montagnes au-dessus de Vérone, et dans le val Polisella, pour venir déboucher par le haut de l'Adige, et joindre toutes leurs forces pour attaquer notre camp retranché.

Bords de l'Adige.

Depuis Vérone jusqu'à Castagnaro, où est notre pont sur le canal Blanc, pour entrer dans l'île de Rovigo, lesquels seront défendus par une première ligne composée de treize bataillons et de vingt-six escadrons, soutenue par une seconde ligne composée de vingt-quatre escadrons, savoir :

PREMIÈRE LIGNE.

Au Lazaret et San-Pancrazio.	Colombara et cassine del Surgo.	San-Giovanni.	Pontoncello.	Santa Maria.	Zevio.	Perzago et Albaro.	Scardevara et Ronco.	La Tombetta.	Rover [illegible] et Roverchiaretta.	Anghiari	Vigo et Vangadizza.	Villa Bartolomea	Carpi	Castagnaro
2 bataill.	1 bataill.	2 escadr.	1 bataill.	5 escadr.	1 bataill. 2 escadr.	1 bataill. 2 escadr.	1 bataill. 1 escadr.	1 bataill. 1 escadr.	1 bataill. 1 escadr.	1 bataill. 1 escadr.	3 escadr.	3 escadr.	2 escadr.	3 bataill. 3 escadr.

DEUXIÈME LIGNE.

Magnana.	Buttapreda.	Paluso.	Volone.	Opeano, q^r general.	Isola Porcarizza.	S.-Pierre di Marubio	Cerea.	S.-Pierre de Legnago
2 escadrons.	3 escadrons.	[illegible] escadron	1 escadron.	Sera gardé par des dragons à pied.	6 escadrons de dragons.	2 escadrons de dragons.	6 escadrons	3 escadrons.

Il faut observer que la cavalerie des quartiers de Magnano, de Buttapreda, de San-Giovanni, de Santa-Maria, de Zevio, de Volone et de Palado, faisant la quantité de seize escadrons, peut, en dix heures, se porter sur le camp retranché, et que celle des quartiers qui est la plus voisine peut y arriver en moins de huit heures. Il n'a pas été possible d'approcher de plus près cette cavalerie, à cause du terrain des environs de Vérone, où il n'y a ni eau ni fourrage.

Il faut encore observer que les dragons ont été mis dans le centre de la seconde ligne, près du quartier général, pour être à portée de se rendre à la droite, au centre et à la gauche, selon le besoin, n'étant éloignés de la droite, qui est à Castagnaro, que de cinq heures de chemin; du centre, où sont les quartiers de Ronco, la Tombetta et Roverchiare, que d'une heure de chemin, et de la gauche, qui est au Lazaret et a San-Pancrazio, que de quatre à cinq heures de chemin.

Il est nécessaire d'observer aussi que les quartiers de Cerea et de Saint-Pierre de Legnago, faisant neuf escadrons, peuvent se porter à la droite en moins de trois heures, et être au secours de Badia et du pont qui est sur l'Adige.

Bas Adige.

Depuis Badia jusqu'à Cavarzere et Tornova, aux ordres de MM. de Saint-Fremont et de Saint-Pater, le bas Adige est gardé par sept bataillons et douze escadrons, dont neuf de dragons, lesquels ont des postes jusqu'à Cavarzere et Tornova, qui est au delà du canal qui communique du Pô dans l'Adige, près de son embouchure dans la mer.

RÉCAPITULATION DE L'EMPLACEMENT DES TROUPES DE L'ARMÉE DE LOMBARDIE.

INFANTERIE.	BATAILLONS.
A la gauche du lac, y compris 5 bataillons espagnols.	13
Dans le camp retranché, ou de Bussolengo à Vérone	31
Depuis Vérone jusqu'à Castagnaro	13
A reporter	57

INFANTERIE.	BATAILLONS
Report.....	57
A Badia et dans le bas Adige.....	7
A Mantoue.....	5
A Castiglione, Goito et autres postes.....	1
A Modène et a la Mirandole.....	3
TOTAL, y compris 5 bataillons espagnols.....	73

NOTA. Deux bataillons espagnols sont sur l'Oglio, pour la conservation des retranchements qu'on y a faits, qu'on pourra faire venir s'il en est besoin.

CAVALERIE.	ESCADRONS
Dans le camp retranché.....	6
Depuis Vérone jusqu'à Castagnaro.....	30
A Badia et dans le bas Adige.....	12
3 escadrons de Chartres, qui joindront le 1er juin et seront placés à Villa Fontana, dans le centre de la seconde ligne.....	3
TOTAL, y compris 6 escadrons espagnols.....	71

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. de Chamillart. Du camp de Castagnaro, 16 juin 1706[1].

Voir page 180.

Joannes est arrivé, monsieur, il y a deux heures, et comme je me suis douté que la dépêche qu'il portait était pressée, je l'ai fait déchiffrer au plus tôt, afin de vous en envoyer la réponse.

Je commencerai d'abord par vous dire que je suis toujours prêt d'obéir à sa majesté et d'aller où elle me croira nécessaire pour le bien de son service, n'ayant jamais eu en ma vie d'autre volonté que la sienne; mais quand vous ne m'ordonneriez pas de sa part de vous dire ce que je pense, je n'eusse pas manqué de le faire, par l'attachement que j'ai pour elle, car ces conjonctures-ci sont d'une trop grande conséquence pour que ceux qui aiment autant que moi le roi et l'état cachent leurs véritables sentiments.

Je connais parfaitement le maréchal de Marcin pour l'avoir vu servir ici sous moi la première campagne; il est rempli de courage, de bonne volonté, d'honneur et de probité, mais je ne lui crois pas assez

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1962, n° 155.

d'étendue ni de fermeté dans la tête pour le charger des affaires d'Italie. Ce que j'ai l'honneur de vous dire, monsieur, est certain, et j'ai éprouvé plusieurs fois que l'on le fait changer de sentiment quand on veut, et qu'il est toujours de l'avis du dernier qui lui parle, caractère très-opposé à celui que doit avoir un homme qui commande en chef et qui doit conduire les autres. J'ajouterai de plus que les difficultés de cette guerre sont si grandes, que tel homme qui gouvernerait bien les affaires ailleurs donnera du nez à terre ici; en un mot il faut avoir une tête de fer pour qu'elle ne tourne point à tous les embarras qu'il y a à essuyer ici tous les jours. Il est bien triste que sa majesté ait à soutenir une aussi grosse guerre, et qu'elle ait aussi peu de bons sujets. Cependant, si elle m'ordonne de quitter l'Italie, je ne connais que M. le maréchal de Berwick qui ait assez de hardiesse dans l'esprit pour se bien acquitter de tout ce qu'il y a à faire; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que c'est tout risquer de me tirer d'ici avant la prise de Turin, et dans le temps qu'il paraît que le prince Eugène se dispose d'entrer en action. Turin pris aplanit presque toutes les difficultés de cette guerre, et il y a apparence qu'il le sera avant que Marlborough ait pris une des places du roi en Flandre. Après la prise de Turin, le roi peut faire marcher quarante bataillons et trente escadrons de l'armée du Piémont, ce qui restera étant suffisant pour une défensive contre M. de Savoie. Il me semble même que, les troupes du Brandebourg et de Hesse ayant joint Marlborough, le roi peut tirer un corps considérable d'Allemagne, où M. le maréchal de Villars n'a pas besoin d'une aussi grosse armée que celle qu'il a pour défendre les lignes de la Lauter. Tout cela joint ensemble composerait une armée capable non-seulement d'une défensive, mais même de pouvoir combattre celle des ennemis. Voilà ce que je crois qu'il faut faire pour relever les affaires de Flandre; après cela, si sa majesté croit ma présence nécessaire en Flandre, dès à présent je suis prêt à partir, et n'attends pour cela que le retour de ce courrier.

La défensive que vous me proposez, monsieur, ne m'épouvante

point, j'y ferai de mon mieux; et, quelque difficile qu'elle paraisse, je m'en chargerai volontiers, puisque le roi le désire, n'ayant de plus grand plaisir au monde que de lui obéir et de tâcher de me rendre digne de la confiance que sa majesté veut bien avoir en moi. Après cela, monsieur, je ne puis m'empêcher de vous répéter encore que je crains fort pour l'Italie, si je suis obligé d'en partir avant la prise de Turin. Le siége jusqu'à présent va à merveille, et nos affaires y sont dans la meilleure disposition du monde. Je vais mander à M. de la Feuillade de diligenter la prise de cette place autant qu'il pourra, sans pourtant exposer ses troupes mal à propos, car il me paraît que dans la conjoncture présente quinze jours de plus ou de moins sont de la dernière conséquence.

A l'égard de monsieur l'électeur de Bavière, je m'en accommoderai à merveille, et je suis persuadé qu'il s'accommodera aussi de moi. Vous savez que je ne suis pas un homme difficile, et quand je le serais, je me contraindrais par rapport aux égards que doit avoir le roi pour un prince de ses alliés qui s'est livré à lui de si bonne foi, et qui mérite plutôt de bons traitements que des dégoûts; il serait à souhaiter, pour le bien du service du roi, que messieurs les maréchaux de France ne fussent pas plus difficiles que moi. Je ne puis, avant de finir, m'empêcher de vous dire qu'en cas que sa majesté soit déterminée d'envoyer le maréchal de Marcin à ma place, soit qu'elle veuille que je l'attende ici, ou qu'elle désire qu'il m'attende en Flandre, je puis espérer avec raison, après la lettre qu'elle a eu la bonté de m'accorder, qu'elle voudra bien qu'il prenne l'ordre de moi seulement une fois. J'attendrai les ordres de sa majesté par le retour de ce courrier, et je me tiendrai prêt à partir s'il le faut sitôt qu'il sera arrivé. Je compte en ce cas-là passer un jour seulement à la cour pour recevoir les ordres du roi; cependant, si sa majesté ne le juge pas à propos, je m'en irai en droiture en Flandre.

J'eus l'honneur hier de vous dépêcher un courrier par lequel vous verrez, monsieur, que je vous disais nettement ma pensée. Je persiste encore dans le même sentiment. Et si je suis obligé d'aller en

Flandre, je crois qu'il faut de toute nécessité que le roi envoie ici un prince de son sang : il faut un nom en Italie; il y est bien plus nécessaire encore que dans les autres pays, car il s'en faut beaucoup que les princes d'Italie aient les mêmes égards pour un maréchal de France que pour un prince; et quand le maréchal de France aurait des talents supérieurs à l'autre pour la guerre, il n'y servirait pas pourtant si utilement. Le roi fera de ceci l'usage qu'il lui plaira; mais je ne puis me dispenser de lui dire ce que je pense et ce que les Italiens disent publiquement; il me paraît aussi que la perte de l'Italie entraînerait la perte de tout, ainsi l'on ne saurait prendre trop de précautions pour la conserver.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Santa-Maria-di-Zevio, 1er juillet 1706 [1].

(Voir page 195.)

Sire, je reçus hier, par le retour de mon courrier, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : j'exécuterai très-ponctuellement ses ordres, et sitôt que M. le duc d'Orléans sera arrivé, et que je lui aurai rendu compte de tout, je me rendrai avec toute la diligence possible auprès de votre majesté pour recevoir ses ordres. Je ne puis lui exprimer combien je suis pénétré de toutes les bontés et de la confiance qu'elle veut bien avoir en moi : il n'y a rien que je ne fasse pour tâcher de m'en rendre digne; je puis pêcher par ignorance, mais pour le zèle et l'attachement à la personne de votre majesté, je ne le céderai jamais à qui que ce soit. Le choix qu'elle a fait de M. le duc d'Orléans ne pouvait être meilleur, et il fallait de toute nécessité un prince comme lui pour figurer en Italie. Votre majesté a eu grande raison de lui recommander de défendre toujours l'Adige; j'aurai l'honneur de lui parler dans les mêmes termes, lorsqu'il sera arrivé : toutes les autres défensives sont très-dangereuses; il faut que l'armée périsse plutôt que d'abandonner cette rivière et de laisser entrer les ennemis dans le Brescian. Nous sommes, Dieu merci, établis et retranchés partout de manière qu'il sera aisé de se maintenir comme nous sommes; et si les ennemis font quelques tentatives, comme on le publie, je suis persuadé qu'ils s'en

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1963, n° 2.

trouveront mal. L'armée est belle et bonne, M. le duc d'Orléans est un prince rempli de courage, ainsi il y a tout lieu d'espérer que les affaires d'Italie iront toujours de bien en mieux.

Je ne doute pas que votre majesté ne sache que le siége de Turin s'avance, et qu'il va aussi bien qu'il peut aller. M. de la Feuillade, de son côté, poursuit M. de Savoie avec la dernière vivacité, et ne lui donne pas le temps de se reconnaître. La prise de cette place décidera, non-seulement des affaires d'Italie, mais même portera un grand coup sur celles de Flandre, puisque votre majesté pourra, si elle veut, retirer d'Italie un corps considérable d'infanterie et de cavalerie pour envoyer en Flandre, ce qui vous mettrait en état d'agir offensivement; il est vrai que ces troupes arriveront un peu tard; mais je crois qu'en prenant des mesures de bonne heure et en assemblant des fourrages, il ne serait pas impossible de faire la guerre en Flandre plus tard qu'on n'a accoutumé. Votre majesté connaît ce pays-là mieux que personne, ainsi elle jugera de la possibilité de ce que j'ai l'honneur de lui proposer; en tout cas, si je ne dis que des sottises, j'espère qu'elle voudra bien me pardonner en faveur de ma bonne volonté. Je suis, etc.

Lettre de M. de Saint-Fremont à M. le duc de Vendôme.

Du camp de Castagnaro, 28 juin 1706[1]

(Voir page 196.)

J'ai reçu, monseigneur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire dans la journée d'hier, à deux heures l'une de l'autre, avec celle de M. le chevalier de Vincelles, qui se rapporte fort aux nouvelles certaines que j'ai que MM. de Palfy et Paté ont été fortifiés d'un corps d'infanterie de trois ou quatre mille hommes, qu'une personne assurée vit, hier au soir, arriver du canon au camp des ennemis, campés en front de bandière derrière la Fratta Rabbiosa, à portée d'aller également par leur gauche à Masi, et par leur droite à Castelbaldo. Il y a un autre corps séparé qui est demeuré à Begosso, vis-à-vis de Carpi; leur gauche s'étend en bas, faisant tête à l'Adige; les tambours de ces deux camps ont commencé hier au soir de battre la retraite et, à minuit, la prière.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1962, n° 306.

M. Le Guerchois, que j'ai vu ce matin à Villa Bona, n'est pas d'avis, non plus que moi, d'entreprendre de faire une chaîne de redoutes à la portée du mousquet, au delà des fortifications les plus éloignées de Masi; ce travail serait présentement d'une trop grande entreprise, et il faudrait beaucoup de monde pour garder ces redoutes et les soutenir, sans quoi les ennemis pourraient les laisser derrière eux, et venir en force droit aux retranchements de Masi. Je crois qu'il faut se contenter de s'y défendre vigoureusement, après avoir fait bien des coupures embarrassantes dans les grands chemins. Votre altesse me parle que les Allemands ont envie de masquer Masi; ne le sera-t-il pas assez pour eux en restant derrière la Fratta et les retranchements qu'ils ont à Begosso et à Terrazzo qui se joignent par la gauche de l'Adige à la Fratta? S'ils veulent passer ladite Fratta, ils auront encore devant eux une grande naville qui les couvrira en regardant Masi et Castelbaldo. S'ils passent en force cette naville, votre altesse croit-elle, comme elle me le mande, qu'il fût à propos, à moins que de hasarder beaucoup en dégarnissant mes postes, de passer le canal Blanc, la Malopera, l'Adigetto, les deux bras de l'Adige, et de m'aller placer au delà des retranchements de Masi? Les ennemis me voyant dans une pareille situation se verraient au choix de me combattre avec quelque sorte d'avantage, ou de tenter un passage avec les troupes qu'ils ont auxdits Begosso et Terrazzo entre le haut du canal Blanc et Carpi; j'aurais avec assez d'embarras à repasser les rivières nommées ci-dessus. Je crois qu'il faut s'en tenir, sauf meilleur avis, à bien garder le poste de Masi et l'Adige en deçà surtout une presqu'île un mille au-dessous de Carpi, où l'on pourrait tenir quatre mille hommes en bataille, et qui resserre la rivière vis-à-vis la cassine brûlée dont la garde a été augmentée avec des bateaux derrière sur des chariots prêts à jeter à l'eau. Votre altesse me fait l'honneur de me dire que tous les détachements de San-Martino qui descendent en bas ne la feront dégarnir qu'à bonne enseigne; c'est sur cette sage pensée qu'il me semble que je dois me régler, et de laquelle je ne me départirai point, à moins que je ne voie les ennemis tout à fait

déterminés à passer, la descendre là laissant sur leur gauche pour aller chercher à faire un pont, trois milles au-dessus de Badia, ou au delà de Sabadina, vis-à-vis de Lusia, au delà de Boara, où l'Adige est si étroit présentement, qu'avec six bateaux on y peut faire un pont qui, de là, conduirait les ennemis aux deux ponts de pierre des capucins de Rovigo, sur l'Adigetto; qu'ils n'auraient plus qu'un chemin ouvert, laissant la Malopera sur leur droite, qui rentre dans le canal Blanc au-dessous de Trecenta, et gagneraient facilement le passage et le pont que nous avons à Canda, que j'aurais bien la précaution de faire rompre, mais peut-être pas assez à temps, qu'ils ne pussent, voyant descendre les bateaux, les faire arrêter à coups de canon. Je tiens ici ensemble deux régiments, Brabant, et les dragons de Vérac, pour les porter aux endroits les plus nécessaires.

Il est bien vrai, comme vous le dites, monseigneur, que j'ai des meilleures troupes de l'armée; mais il faut considérer, s'il vous plaît, que cela consiste en huit bataillons et quatorze escadrons que je ne saurais qu'en partie tenir ensemble, à cause de la nécessité où je suis de garder également trente milles de pays, depuis Villa Bartolomea jusqu'à la Pettorazza au-dessous de Boara; croyez-vous, monseigneur, que si M. le prince Eugène ne pouvait rien entreprendre de vos côtés, en laissant quelque monde et son gros canon dans ses postes au-dessus et au-dessous de Vérone, il ne pût pas, une belle nuit, avec ordre à ses troupes de le suivre, venir diligemment de sa personne se mettre à la tête des troupes de MM. de Palfy et Paté, et en faire son avant-garde? Je vous promets que, si cela arrivait, je ferais toujours des manœuvres si audacieuses, que j'espère de donner le temps à votre altesse de venir me joindre; mais, en attendant, ne pourrait-elle pas se résoudre à me rendre la valeur des trois bataillons qu'elle m'a ôtés? je saurais les placer très-utilement pour le bien du service, d'autant plus que vous devez compter, monseigneur, que j'ai affaire présentement à un bon tiers de l'armée impériale.

Les ennemis n'ayant pas voulu relâcher, aux prières de M. le pro-

véditeur de Legnago, un ponton sur deux gros bateaux à passer cent hommes, vis-à-vis de Carpi, je l'ai fait canonner ce matin, et à la sixième volée, un boulet en a coupé la chaîne, de manière que ce ponton est venu au gré de l'eau échouer à l'entrée du canal Blanc.

ÉTAT DES CONSOMMATIONS JOURNALIÈRES QUI SE SONT FAITES AU SIÉGE DE TURIN DEPUIS LE 26 JUIN 1706 [1].

(*Voir page* 202.)

DATES.	OBJETS CONSOMMÉS.	QUANTITÉS.
26 juin.	Poudre	19,000[l]
	Plomb	100
	Boulets de 24	6,800
	Bombes de 12 pouces	1,353
	Bombes de 9 pouces	150
	Pierres à fusils	200
27.	Poudre	68,360[l]
	Boulets de 24	233
	Boulets de 16	400
	Boulets de 12	800
	Bombes de 12 pouces	168
	Outils à pionniers	840
	Haches	20
	Serpes	30
28.	Poudre	10,000[l]
	Mèches	200
	Boulets de 24	1,560
	Bombes de 12 pouces	584
	Bombes de 9 pouces	62
	Sacs à terre	1,200
	Ballots de laine	4
	Baril de pierres à fusils	1
	Haches	20
	Serpes	30
29.	Poudre	18,400[l]
	Boulets de 24	2,112
	Bombes de 12 pouces	736
	Bombes de 9 pouces	183

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1975, n° 40.

ORDRE DE BATAILLE DES TROUPES COMMANDÉES PAR M. DE MEDAVI[1].

(*Voir page* 256.)

M. DE MEDAVI, commandant.

PREMIÈRE LIGNE. — OFFICIERS généraux.	REGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	CAVALERIE.		
MM.	La Reine	//	3
Du Bosquet...	Vérac	//	2
	Autichamp	//	2
	INFANTERIE.		
	Grancey	2	//
	Soissonnais	1	//
	Ponthieu	1	//
	Médoc	1	//
De Grancey...	Forez	1	//
	Beaujolais	2	//
	Vogué	1	//
	Ile-de-France	1	//
	Limousin	2	//
	CAVALERIE.		
	Forbin	//	2
D'Imecourt...	Grammont	//	2
	Chartres		3
	TOTAL	12	14

DEUXIÈME LIGNE. — OFFICIERS généraux.	REGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	CAVALERIE.		
	Rennepont		2
	Harcourt		2
	Du Luc		1
	INFANTERIE.		
	Bigorre	1	
M. de Courtade.	Desgrigny	2	//
	Dauphiné	2	
	CAVALERIE.		
	Melun	//	2
	Montgon	//	1
	Magnière		2
	TOTAL	5	10

RÉSERVE.		
	INFANTERIE.	
Dutronc	3	//
	DÉTACHEMENT.	
Espagnols	1	//
Souscarrière	2	//
TOTAL	6	//

RECAPITULATION.		
Première ligne	12	14
Deuxième ligne	5	10
Réserve	6	
TOTAL	23	24

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1963, n° 263.

Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. de Chamillart. Pavie, 22 août 1706, à minuit [1]. (Voir page 258.)

Depuis la dernière lettre que je me suis donné l'honneur de vous écrire, monsieur, les ennemis n'ayant plus laissé lieu de douter, par leurs mouvements, qu'ils ne fussent déterminés à marcher en Piémont, il n'a plus été question que de les suivre de la manière la plus convenable pour le bien du service du roi et pour le succès du siége de Turin.

Les détachements considérables que monseigneur le duc d'Orléans avait été obligé de faire de son armée, comme sa majesté en a été informée par ses lettres précédentes, l'ayant mis hors d'état de suivre la marche des ennemis du même côté du Pô et de les inquiéter, sans se commettre mal à propos pendant le siége de Turin, qui aurait périclité par un mauvais événement, son altesse royale n'a eu d'autre parti à prendre que celui de les côtoyer, le Pô entre deux, pour couvrir le Milanais et joindre M. le duc de la Feuillade avant qu'ils pussent être arrivés sur lui, ou, du moins, en même temps, ce qui a été exécuté jusqu'à présent de la manière qu'on le pouvait désirer. Le gros de l'armée des ennemis et leur artillerie n'étaient pas campés encore aujourd'hui à Stradella, quoiqu'ils aient un corps considérable détaché, qu'ils font marcher toujours à leur tête, avec lequel on nous assure que le prince Eugène s'est avancé davantage.

La cavalerie détachée de l'armée de M. de la Feuillade, sous les ordres de M. d'Aubeterre, que son altesse royale avait fait rester ici en attendant les occasions de s'en servir utilement, est cependant déjà à la hauteur de Valenza, et tout le corps de dragons, excepté ce que l'on est obligé d'en laisser dans Casal et dans Tortone, pour la sûreté de ces places, avec cinq bataillons détachés de l'armée de son altesse royale, sous les ordres de M. le chevalier de Luxembourg, sont à portée de se rendre au camp de M. le duc de la Feuillade quelques jours avant que les ennemis puissent y arriver, et son altesse royale y arrivera avec le reste de son armée aussitôt qu'eux, ou à peu d'heures près, pendant lesquelles il n'y a rien à craindre.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1963, n° 280.

La nécessité indispensable de couvrir le Milanais, tant que les ennemis y sont à portée, n'a pas permis de marcher autrement avec des forces si séparées, à moins de se résoudre à l'abandonner, ce qui serait le plus grand malheur qui pût arriver pour la guerre d'Italie, que le roi soutient depuis si longtemps avec tant de peine et de dépense.

Pour vous mettre plus au fait de ce que j'ai l'honneur de vous mander, monsieur, il faut vous remettre devant les yeux la nécessité indispensable de laisser un corps considérable à M. de Medavi, pour s'opposer à celui que les ennemis ont laissé sur le Mincio, composé des troupes de Hesse et de celles que le prince Eugène a laissées aux ordres du général Vetzel, sans compter les garnisons de Mantoue, Modène, la Mirandole et Guastalla, outre sept bataillons qu'il a fallu tenir à la hauteur de Plaisance, pendant que les ennemis en ont été à portée, qui y sont encore, et ne peuvent faire que l'arrière-garde de l'armée, dix bataillons, qu'il a été indispensablement nécessaire d'envoyer à l'avance, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, pour la sûreté des places d'Alexandrie, Tortone, Valenza et Casal, qui demeurent découvertes pendant cette marche, et les cinq bataillons envoyés à M. le duc de la Feuillade, sous les ordres de M. le chevalier de Luxembourg; de sorte qu'il n'est resté à M. le duc d'Orléans que quinze bataillons, qui n'étaient pas suffisants pour suivre les ennemis du même côté du Pô, sans se commettre inconsidérément, et sans espérance de succès, à une mauvaise aventure, au lieu que, marchant comme il a fait, couvert du Pô, il a profité de tous les secours que M. le prince de Vaudémont a fait fournir à l'armée du roi pour marcher plus diligemment, et s'est mis en état d'arriver aussitôt que les ennemis, ou à peu d'heures près, à l'armée de M. le duc de la Feuillade, postée dans d'excellents retranchements, et de la fortifier de toute sa cavalerie, de tous ses dragons et de vingt-sept bataillons, savoir : les cinq qu'il lui envoie à l'avance, sous les ordres du chevalier de Luxembourg, les quinze que son altesse royale mène avec elle, et les sept qui sont restés devant Plai-

sance, jusqu'à ce que l'armée des ennemis en ait été assez éloignée pour ne donner plus d'inquiétude pour cette place, et qui feront l'arrière-garde de l'armée de son altesse royale, devant partir cette nuit même de devant Plaisance.

Voilà une récapitulation ennuyeuse dont je vous demande pardon, monsieur, mais dont j'ai cru de ne me pouvoir dispenser pour vous représenter plus sensiblement notre situation et les motifs qui ont fait agir son altesse royale.

Toutes choses étant ainsi disposées, et monseigneur le duc d'Orléans s'étant avancé à Crémone, il apprit le 19 de ce mois, par une lettre de M. de Medavi, que les ennemis avaient assiégé Goito, et qu'il se promettait de les obliger à en lever le siége; mais qu'il suppliait son altesse royale de vouloir bien fortifier le corps qui était à ses ordres, de six escadrons qui rejoindraient aisément la marche de son armée, cette expédition devant être faite ou manquée le jour suivant. Monseigneur le duc d'Orléans donna aussitôt ses ordres pour y faire marcher deux brigades de cavalerie composées de quatorze escadrons, et son premier mouvement était de s'y porter en même temps; mais sa présence étant nécessaire à Crémone pour disposer les mouvements de l'armée, il me permit d'y aller pour lui en rendre compte, y ayant suffisamment de loisir pour qu'il pût s'y rendre en cas qu'il y eût quelque chose à faire; mais je trouvai, en arrivant à Castellucchio, avec les troupes, le 20, sur les dix heures du matin, que Goito s'était rendu dès la veille, le commandant nommé Chambon, ancien capitaine d'infanterie, qui y était placé longtemps avant l'arrivée de son altesse royale en ce pays-ci, ayant capitulé et s'étant rendu très-légèrement, sans attendre qu'il y eût une brèche faite, qui ne l'eût pas été de longtemps, les ennemis n'ayant que de petites pièces de campagne; quelques heures de patience nous auraient donné le loisir d'y arriver et d'obliger les ennemis de lever ce siége. On ne peut juger les gens sans les entendre; mais les apparences ne sont pas favorables à ce commandant, et il est certain qu'à moins qu'il n'ait des raisons qu'on ne peut deviner,

il mérite d'être mis au conseil de guerre pour ne pas autoriser de pareils exemples de lâcheté.

J'ai l'honneur d'être, etc.

CONSEIL DE GUERRE TENU AU CAMP DEVANT TURIN, LE 1er SEPTEMBRE 1706[1].

(*Voir page* 274.)

Je crois qu'on ne peut se porter au delà des lignes sans donner lieu à l'ennemi de secourir Turin, et qu'il n'est pas possible de songer à lui donner bataille, qu'au cas qu'il passât le Sangone à Mirafiori; encore y a-t-il assez de difficultés pour n'être pas assuré de le combattre avec avantage, se trouvant formé en bataille dans le temps que vous serez obligé de sortir de votre camp par les débouchés que vous aurez faits; ainsi, je crois qu'il convient de rester dans nos lignes.

Signé CHAMARANDE.

Je suis du même avis que M. de Chamarande.

Signé le duc DE LA FEUILLADE.

L'armée du roi étant composée de cent huit escadrons et quatre-vingt-dix-sept bataillons, il me paraît que cent escadrons ensemble pourraient observer les ennemis avec quarante bataillons à portée du siége et des lignes, et cinquante-sept bataillons et huit escadrons pour continuer le siége et garder les avenues les plus exposées au secours et du côté où l'armée ne serait pas.

Signé ALBERGOTTI.

Si l'on veut continuer le siége et garder les montagnes au-dessus des Capucins, difficilement pourra-t-on marcher aux ennemis pour les combattre avantageusement; si on abandonne le côté de delà le

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1966, n° 396.

Pô, les ennemis auront moyen de jeter du secours dans Turin et de rendre cette place en état de se défendre encore longtemps.

Ce 1er septembre 1706.

Signé SAINT-FREMONT.

L'avis de milord Galmoy est d'attendre les ennemis dans les lignes.

M. de Vibray dit que son sentiment est d'attendre les ennemis dans les lignes, attendu qu'étant obligé de laisser des troupes pour garder la montagne et la tranchée, on ne pourrait aller aux ennemis qu'avec désavantage.

M. d'Arène pense de même.

Mon avis est que si les ennemis, ayant passé la Volvèse et le Sangone, se trouvent entre Benasco et Grugliasco, on sorte des lignes et on aille au-devant d'eux, et, en ce cas, peu de troupes suffiront pour la montagne, et les lignes d'en bas seront couvertes de l'armée.

Signé ESTAING.

Voulant prendre Turin, je suis persuadé qu'on ne doit point hasarder la bataille, à moins que l'ennemi ne s'établisse entre ci et Casal, ou que les ennemis nous ôtassent les subsistances de Suse.

Signé MURCEY.

Lettre de M. de Saint-Fremont à M. de Chamillart. Du camp sous Pignerol, 10 septembre 1706[1]. (*Voir p.* [illegible]88.)

M. de Nancré vous rendra un meilleur compte que je ne pourrais faire de tout ce qui s'est passé. Le 7 de ce mois, le matin, à la petite pointe du jour, je fus reconnaître les ennemis, qui décampaient de la Vénerie, et qui se disposaient pour venir à nous; j'en envoyai donner avis à M. le maréchal de Marcin, qui n'était point du tout persuadé que les ennemis osassent nous attaquer entre la Doire Susine et la Stura, ce qui fut cause qu'on ne mit pas assez d'infanterie à garder le nouveau retranchement, qui n'était même pas achevé, entre ladite Doire et la Stura, où les impériaux, sur trois colonnes

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1966, n° 495.

d'infanterie, soutenues de cavalerie, nous attaquèrent; monseigneur le duc d'Orléans et M. le maréchal de Marcin étaient ensemble, et moi auprès d'eux à l'attaque du centre, où les ennemis, après un grand feu, avaient monté sur le retranchement. Son altesse royale, à la tête d'un escadron de carabiniers, les rechassa. Tout allait bien de notre côté, quand on vint nous avertir que la droite, où étaient MM. d'Estaing, de Villiers et de Senneterre, avait été forcée. Son altesse royale, voyant qu'il n'y avait plus moyen de rétablir les affaires, alla se faire panser de ses blessures, aussi bien que M. le maréchal de Marcin, et m'ordonnèrent en partant de ramasser ce que je pourrais de troupes et d'en faire l'arrière-garde. Il resta auprès de moi M. le chevalier de Luxembourg, qui me fut d'un grand secours pour faire avec bien de l'ordre une des plus belles arrière-gardes qu'on ait jamais vues. En repassant les défilés du château de Lucento et les deux ponts dessus la Doire Susine, je fis retirer à bras tout le canon qui était dans les redoutes de Lucento, et ensuite fis rompre les deux ponts, et m'allai mettre en bataille en me rapprochant des troupes que M. de Chamarande avait rassemblées le long d'un ravin. Je fis en même temps évacuer les hôpitaux de l'armée et le parc d'artillerie, où il y avait quarante-cinq pièces de canon de campagne, et ensuite je marchai sur deux colonnes, une de cavalerie, du côté de la ville de Turin, et celle de l'infanterie sur la gauche, qui couvrait les bagages; à l'entrée de la nuit je reçus trois ordres l'un après l'autre, le premier de me rendre dans les retranchements qu'on appelait de M. de Gévaudan, le second de continuer ma marche pour passer le pont du haut Pô et entrer dans la plaine de Villanova d'Asti. Mais comme M. d'Arène manda que Moncaglieri était occupé par les ennemis, sous le feu desquels il fallait passer, on fit entendre à monseigneur le duc d'Orléans de changer de résolution et de prendre le parti de s'en venir ici, et mon troisième ordre me fut apporté sur les dix heures du soir, de suivre l'armée avec mon arrière-garde; j'attendis que les troupes de MM. d'Albergotti et d'Arène fussent descendues des retranchements au-dessus des Capucins, et je ne pus arriver ici que le 8, à deux heures après midi, où je trouvai

son altesse royale bien fâchée de s'être retirée si loin et de n'avoir pas suivi le dessein de forcer ledit château de Moncaglieri pour s'ouvrir un passage et pouvoir retourner à Valenza ou à Alexandrie, et de se voir ici sans aucune subsistance. MM. les intendants et commissaires ont fouillé toutes les maisons de Pignerol, où l'on n'a pu trouver que soixante sacs de farine; ce qui a fait qu'il n'a pas été possible, sans pain, d'oser entreprendre de faire six à sept grandes journées de marche pour aller gagner le Tanaro, et de tomber à Alexandrie; et d'ailleurs, l'armée de M. le duc de la Feuillade, affaiblie par un long siége, accablée de maladies, jointe à l'armée de Lombardie, le tout ensemble ne faisant que dix-sept à dix-huit mille hommes de pied et trois à quatre mille chevaux, la moitié des équipages des troupes perdus le jour du combat, aussi bien que les chevaux de dix régiments de dragons, pas un caisson ni un mulet resté à MM. des vivres, point d'argent chez le trésorier. Toutes ces raisons, monseigneur, ont obligé son altesse royale à marcher dans quelques vallées de la Savoie, pour s'approcher des vivres et rétablir les troupes, en conservant la tête des passages de Perosa, Suse et du val-d'Aost, dans l'espérance de pouvoir rentrer dans le Piémont ou le Milanais, ce qui sera toujours une chose toute des plus difficiles, par cent raisons qui seraient trop longues à vous dire.

On a aujourd'hui envoyé un trompette avec un mémoire à Turin, pour savoir ce que sont devenus MM. de Murcey, Villiers, Senneterre, Bonnelle, Desclos, la Bretonnière et plusieurs autres officiers particuliers dont nous n'avons point de nouvelles, aussi bien que de la santé de M. le maréchal de Marcin.

Dix bataillons seulement de plus nous auraient donné l'avantage que les ennemis ont eu sur nous, et Turin aurait été pris.

Son altesse royale a mandé à M. le prince de Vaudémont de se servir des troupes que nous avons en Lombardie, et d'en disposer comme il jugerait à propos.

On ne sait point encore le parti que M. le duc de Savoie et M. le prince Eugène auront pris.

Les Barbets des montagnes et les paysans de la plaine de Piémont sont en armes pour le service du duc de Savoie.

Vous jugez bien, monseigneur, que M. le duc de la Feuillade ne s'est pas épargné, non plus que M. de Dreux. Le jour de la bataille nous étions auprès de monseigneur le duc d'Orléans, quand il rechassa les ennemis qui avaient déjà planté des étendards dans le centre de nos retranchements; ils en furent si bien chassés qu'ils ne revinrent point. Tout notre malheur, comme j'ai déjà dit, arriva par la droite, encore bien que le régiment de la Vieille-Marine y ait combattu avec toute la valeur imaginable.

J'ai l'honneur, etc.

Lettre de M. d'Albergotti à M. de Chamillart

Du camp sous Pignerol, 10 septembre 1706.[1]

Voir page 288.

Le malheur arrivé à la France le 7 de ce mois avait été prévu, et je puis me vanter de m'être opposé par mon avis, par écrit, et signé, et par des représentations continuelles pendant huit jours, au parti qu'on prenait, et qui nous y exposait infailliblement. J'en ai pour témoins toute l'armée et ma signature.

Ce n'est pas à moi à juger si la résolution prise de ramener l'armée à Pignerol après les secours des ennemis entrés dans Turin est bonne ou non; j'étais à mon poste et séparé du lieu où le combat s'est donné; ainsi, n'ayant pas été à portée d'être consulté, je n'ai fait qu'exécuter les ordres que j'ai reçus, qui étaient de ramener au camp sous Pignerol (où je suis arrivé le 9 au matin) les troupes qui étaient sous mes ordres et sous ceux de M. d'Arène dans la montagne, qui, jointes à partie de celles qui avaient combattu et que j'avais retirées par le bas Pô, faisaient le nombre de quarante escadrons et de quarante-sept bataillons, avec lesquels je me suis rendu audit camp sous Pignerol, obligé avec douleur d'abandonner la plupart de nos équipages, dont le mien est du nombre, et quelques traîneurs et malades, qui, par l'embarras et les chemins difficiles de la montagne, n'ont pu défiler la nuit jusqu'au pont du haut Pô, ainsi que portait leur ordre, et que je n'ai pu attendre audit pont du haut Pô et

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1966, n° 406.

devant Turin que jusqu'à trois heures de jour, sans exposer le corps que je conduisais à être attaqué par toute l'armée des ennemis campée sous Turin, entre la Stura et la Doire, qui nous a laissés marcher en pleine tranquillité le 8 jusqu'à Cizole, et le 9 jusqu'ici.

Ainsi, monseigneur, comme je n'ai aucun mérite ni démérite non plus dans cette fatale et déplorable journée, et que j'ai l'honneur de servir le roi depuis trente-sept ans, j'ose vous supplier, monseigneur, de demander pour moi à sa majesté le gouvernement de Valenciennes vacant par la mort de M. le maréchal de Marcin, que j'avais cru pouvoir prétendre à la mort de M. de Malagotti mon oncle; mais le roi en ayant disposé en ce temps-là autrement, j'espère que sa majesté voudra bien, dans cette occasion, m'accorder cette grâce, que je vous supplie de me procurer d'elle, dont je vous serai très-sensiblement obligé, et d'être persuadé de la reconnaissance et du respect avec lequel, etc.

Lettre de M. de Muret à M. de Chamillart. Du camp sous Pignerol, 9 septembre 1706[1]. *Voir page 288.*

Je ne vous dis point de quelle manière les ennemis ont secouru Turin et par quel endroit ils sont entrés dans la ville, car je n'étais point de ce côté-là; mais je vous rendrai compte succinctement de ce qui s'est passé où j'étais. Son altesse royale, ayant été informée que M. le duc de Savoie marchait à nous, m'envoya un aide de camp pour m'ordonner de marcher aux Capucins avec trois bataillons de mon quartier et quelques compagnies de grenadiers. Aussitôt je donnai l'ordre pour assembler ces troupes au pont du bas Pô; mais comme il fallait au moins une heure pour les rassembler, à cause de l'éloignement où elles étaient les unes des autres, je pris le parti d'ordonner au colonel du régiment de Beauvoisis de les conduire où elles devaient se rendre aussitôt qu'elles seraient arrivées, et je pris les devants pour examiner l'état où étaient les choses; j'entendis en marchant un grand feu à nos retranchements, ce qui m'y fit aller à toutes jambes. Je trouvai en arrivant que la cavalerie des ennemis les avait déjà passés sur le bord de la Stura, et que l'infanterie était

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1966, n° 400.

montée sur le parapet. D'abord je me mis à la tête d'un escadron de Royal-Roussillon; après avoir encouragé les officiers de cette brigade, et ayant chargé les ennemis vigoureusement, je les renversai et les repoussai jusque dans notre retranchement. Cependant la colonne des ennemis d'infanterie était entrée sur notre gauche, et, n'ayant trouvé notre flanc couvert de rien, parce que notre infanterie se retirait, elle nous fit une décharge à bout portant, et obligea notre cavalerie à cesser de pousser les ennemis et à se retirer en arrière. Me voyant seul et sans ressource dans ce lieu, je pris sur ma gauche, où une autre colonne de cavalerie s'était beaucoup plus avancée, parce que le chemin lui avait été frayé par leur infanterie, dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Pour donc aller rejoindre la nôtre, qui continuait à se retirer, il fallut passer entre deux escadrons ennemis, ce que je fis, et joignis la brigade de la Marine et d'Auvergne. Je les arrêtai sur-le-champ, et ayant trouvé un chemin bordé d'une haie, je les remis en bataille vis-à-vis des ennemis. Ma cavalerie s'aligna sur mon flanc droit, et, comme elle était un peu plus reculée que mon infanterie, je mis le régiment de Beauvoisis et celui de Berry, que l'on me mena dans ce moment, en potence, pour unir mes troupes l'une à l'autre. Cette contenance arrêta les ennemis, ce qui fit qu'ils ne purent pas pénétrer plus avant de mon côté. Je restai ainsi à leur faire feu une heure et plus pour attendre des nouvelles de son altesse royale, et ne voyant personne de sa part, et ayant su que le secours était entré, et qu'il s'était retiré, je songeai à ma retraite, tout le reste de l'infanterie venant m'attaquer. Je la fis à la faveur de nos lignes de contrevallation, m'étant servi de la terre du fossé comme d'une banquette, et je retirai les troupes en bon ordre, malgré toutes les canonnades des ennemis. La cavalerie passa le Pô au gué, et l'infanterie sur les ponts de la Doire et du Pô, que je fis rompre ensuite. J'ai encore avec M. d'Albergotti fait l'arrière-garde de l'armée jusqu'ici sans rien perdre. Je n'ai été secouru de personne, dans tout cela, m'étant trouvé seul d'officier général. La vérité est qu'il m'en coûte un peu cher, parce que j'ai perdu tout mon équipage, n'ayant gardé que le cheval sur lequel

j'étais monté; j'en suis, je vous assure, bien moins touché, quoique ruiné, que du fâcheux événement dont je vous fais le récit: le Seigneur pourvoira à tout. Je suis, etc.

ORDRE DE BATAILLE DE LA CAVALERIE À LA BATAILLE DE TURIN, LE 7 SEPTEMBRE, LA DROITE ÉTANT AU BAS PÔ ET LA GAUCHE AU HAUT PÔ [1].

(*Voir page* 288.)

BRIGADES.		ESCADRONS.	OBSERVATIONS.
De Châteaumorant.	Colonel-général. . . . 3 Bissy. . . . . 2 Saint Germain. . . . 2	7	Cette brigade, commandée par M. de Bissy, était en bataille au gué de la Stura, et, quand les ennemis forcèrent les lignes, elle chargea ceux qui poursuivaient notre cavalerie, et donna par là occasion de se rallier. Le régiment du Colonel-général fit à son ordinaire et prit un étendard; mais, les ennemis étant sur plusieurs lignes, ils furent obligés de rejoindre la droite de la cavalerie, qui s'était ralliée.
De Simiane	Dauphin. . . . . 3 Simiane. 2	5	Cette brigade, commandée par M. de Simiane, observa pendant l'action la garnison de Turin et fit l'arrière-garde de toute la droite.
De Bonneval	La Bretauche . . . . . 2 La Vaupalière. . . . . 2 Cuirassiers. 3	7	Cette brigade, commandée par M. de Bonneval, était à la droite de la ligne de cavalerie qui soutenait celle d'infanterie; ils étaient appuyés à la Stura, derrière le régiment de la Marine. Le feu des ennemis sur notre infanterie fit que cette brigade, qui en était fort près, souffrit beaucoup. M. de Bonneval fut pris lorsque les ennemis passèrent le retranchement et qu'il marcha à eux.
De Bonnelle. . . .	Royal-Roussillon. . . . 3 Sully. . . . . 2 Cherisy. 2	7	Cette brigade, commandée par M. de Bonnelle, voyant que la Marine était forcée et que les ennemis passaient, marcha droit à eux, les rechassa du retranchement et prit un drapeau. M. de Bonnelle est perdu de cette glorieuse action, sa brigade ne pouvant plus soutenir le feu des ennemis; et même leur cavalerie se formant sur leurs flancs, par la retraite d'un bataillon, ils furent obligés de se retirer avec la droite à la brigade de Châteaumorant.
A reporter		26	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1966, n° 421.

BRIGADES.		ESCADRONS.	OBSERVATIONS.
	Report	20	
De Bouzols	Bertillac. 2 Bouzols. 2 Marcillac. 2	6	Cette brigade, commandée par M. de Bouzols, resta en bataille dans son poste, et, quand les ennemis eurent forcé les retranchements, elle se retira avec la droite. Un escadron de Bertillac chargea avec la brigade de Bonnelle.
De Carcado	Dauphin-étranger. 3 Martenville. 2 Villeroy. 3	8	Cette brigade, commandée par M. de Carcado, qui avait une grosse fièvre, resta pendant toute l'action derrière le centre de la ligne d'infanterie, et elle souffrit beaucoup par la proximité où elle en était. M. de Carcado est mort de ses blessures.
De Rouvrey	Carabiniers. 4	4	Cette brigade, commandée par M. de Rouvrey, rechassa les ennemis qui avaient forcé un bataillon, et cela avec tant de vigueur, qu'elle les poursuivit cent pas au delà du retranchement, ce qui n'a pu se faire sans une grosse perte et beaucoup de valeur.
De Coulange	Anjou. 3 Coulange. 2	5	Cette brigade, commandée par M. de Coulange, était à la gauche des carabiniers, et un escadron du régiment de Coulange s'avança sur le retranchement en même temps que les carabiniers chargèrent. Le lendemain M. de Coulange était à l'arrière-garde avec sa brigade; les ennemis le chargèrent et il fut tué dans l'action.
De Saint-Micaud	Figueroa. 2 Bourbon. 3	5	Cette brigade, commandée par M. de Saint-Micaud, était tout à fait à la gauche, derrière les dragons qui appuyaient à Lucento. Elle fit l'arrière-garde de la gauche avec quelque perte.
De Cardenas	Brabant. 2 Flandre. 2	4	Ces deux brigades, l'une commandée par M. le comte d'Uzès, et l'autre par M. de Cardenas, étaient postées derrière le retranchement de la Doire au Po. Elles ne purent se trouver à l'action, et le lendemain elles firent l'arrière-garde.
D'Uzès	Commissaire-général. 3 Esclainvilliers. 2 Uzès. 2	7	
	TOTAL	65	

La droite était depuis la brigade de Bouzols, et la gauche depuis la brigade de Carcado; les officiers généraux de la droite de cavalerie étaient M. d'Estaing, qui rejoignit son altesse royale avant que la communication fût entièrement coupée; MM. de Villiers, Senneterre,

maréchaux de camp, et M. de la Bretonnière y étaient pareillement, et furent faits prisonniers de guerre après s'être distingués; M. Desclos, commandant la cavalerie de Lombardie, est perdu; au centre était M. de Murcey, qui est prisonnier de guerre, et M. de Broglie était sous lui; à la gauche étaient M. de Saint-Fremont et M. de Ruffey. La droite ayant été forcée faute de troupes, la cavalerie se rallia à la brigade de Châteaumorant, et l'infanterie au retranchement de contrevallation qui était à notre gauche, et où arrivait monsieur de Muret avec deux ou trois bataillons. C'était un faible secours pour rechasser les ennemis; cependant j'ose dire que notre cavalerie et l'infanterie étaient disposées à recharger, si le feu avait recommencé à Lucento; mais les ennemis, après avoir forcé la droite, replièrent la gauche, après plusieurs combats, parce qu'elle n'avait pas assez de troupes pour rétablir les affaires, son altesse royale ayant deux blessures et ayant couru plusieurs dangers, et M. le maréchal de Marcin étant blessé à mort. M. de Saint-Fremont se chargea de l'arrière-garde, qu'il fit très-heureusement, et en homme de guerre. Pour notre droite, où j'étais, quand le secours fut dans Turin, les ennemis marchèrent à nous avec toutes leurs forces. M. de Muret, craignant autant de la ville que de l'armée, prit très-sagement le parti de se retirer, ce qu'il fit avec son infanterie par le retranchement de contrevallation, et je fis retirer la cavalerie par les gués du bas Pô. Nous eûmes, pendant toute la nuit, la montagne à traverser, et ceux qui, par fatigue ou par paresse, ne suivirent pas leurs régiments, ont été perdus. Le lendemain, M. d'Albergotti, avec l'infanterie de la montagne et notre cavalerie de la droite, suivit l'armée à Pignerol, et la joignit le surlendemain. Son altesse royale a répandu la cavalerie dans le val de Pré, l'Embrunois, et le Gapençais; mais, faute de fourrages, elle ne pourra pas y rester longtemps. La veille du combat, les ennemis enlevèrent un convoi entre Rivoli et le château de Pianezza; M. le marquis de Bonnelle l'escortait avec quatre cents chevaux, et le régiment de dragons de Châtillon. Les ennemis étaient fort supérieurs en troupes, ce qui leur donna tout l'avantage qu'ils pouvaient souhaiter.

RELATION DE LA BATAILLE DE TURIN, DU 7 SEPTEMBRE 1706, PAR M. DE QUINCY [1].

(*Voir page* 288)

Le duc de Savoie et le prince Eugène, après avoir examiné la situation des troupes de France, prirent le parti de faire leur attaque entre la Stura et la Doire; et, pour cela, ils passèrent cette rivière le 6 auprès de Pianezza et se mirent dans le château jusqu'à ce que leur armée fût entièrement passée. Ils campèrent l'aile droite à Pianezza et la gauche à la Vénerie, où ils établirent leur quartier général. Comme ils avaient résolu d'attaquer le lendemain, ces princes firent, en présence de tous leurs officiers généraux, les dispositions suivantes :

« L'infanterie marchera sans battre et fera l'avant-garde.

« Tous les grenadiers se rendront devant les troupes prussiennes une heure avant le jour.

« Ceux de la première ligne seront au commandement d'un colonel, et ceux de la seconde aux ordres d'un lieutenant-colonel; le tout sera prêt à la pointe du jour.

« L'infanterie marchera sur huit colonnes, dont quatre formeront la première ligne, et, les autres quatre, la seconde. Ces huit colonnes marcheront à côté les unes des autres, savoir : le sergent général Verhagen avec sa colonne par la gauche, allant le long de la Stura, et les autres sept à la droite, l'une à côté de l'autre, observant que l'artillerie, qui sera distribuée en plusieurs brigades, puisse marcher entre les colonnes.

« L'infanterie marchera dans cet ordre jusqu'à la plaine, et fera halte dès qu'elle sera arrivée à la portée du canon des retranchements.

« Les quatre colonnes de la première ligne se formeront à la gauche,

[1] Extrait par M. de Vault de l'Histoire militaire du regne de Louis le Grand, vol. V, page 159.

afin que les Prussiens puissent se serrer jusqu'à la Stura et les autres s'étendre à la droite autant qu'il sera possible. On observera de laisser un intervalle de vingt ou trente pas entre les bataillons pour faire place à l'artillerie.

« La seconde ligne observera la même chose; mais elle laissera de plus grands intervalles, afin qu'en cas de confusion les bataillons de la première puissent se reformer derrière; elle marchera toujours à la distance de quatre cents pas, se réglant sur ses mouvements, et observant qu'aucun soldat ne tire sans l'ordre des officiers. Lorsqu'on aura forcé les retranchements, la première ligne se formera et se postera, en attendant de nouveaux ordres, et fera aussitôt des passages et des ouvertures pour la cavalerie, qui, dans sa marche, observera la même chose que l'infanterie, avec cette différence que la première ligne formera six colonnes, et la seconde autant qu'elle aura de brigades; mais avec des intervalles un peu plus grands que l'infanterie, par la raison ci-dessus marquée. Tous les hussards précéderont toutes les troupes et agiront suivant l'ordre qu'ils recevront.

« Le reste de l'artillerie marchera derrière l'infanterie, et tous les bagages resteront derrière vers l'aile gauche, en attendant de nouveaux ordres. »

Voilà les dispositions que firent le duc de Savoie et le prince Eugène pour l'attaque des lignes, et qu'ils donnèrent par écrit aux officiers généraux et particuliers qui devaient marcher à la tête des colonnes.

M. le duc d'Orléans, étant instruit de la marche des ennemis, tint un conseil de guerre avec M. le maréchal de Marcin, le duc de la Feuillade et les autres officiers généraux, pour savoir quel parti il convenait de prendre. Ce prince était d'avis qu'après avoir bien assuré les attaques et pris des mesures du côté de la montagne contre le corps des ennemis qui était du côté de Chieri, on marchât avec le reste des troupes aux ennemis, et qu'on sortît pour cet effet des lignes; mais l'avis du maréchal de Marcin, qui était chargé des ordres secrets de la cour, prévalut; et il fut résolu de faire entrer toute

l'armée d'observation dans les lignes, et d'y attendre de pied ferme les ennemis. On donna aussitôt des ordres pour disperser toutes les troupes dans les retranchements des deux côtés du Pô, en deçà et au delà de la Doire, quoique ces différents quartiers ne pussent se communiquer que difficilement. Les ennemis ayant passé la Doire et donné à connaître que leur dessein était d'attaquer les troupes postées entre cette rivière et la Stura, lesquelles consistaient en huit mille hommes environ, on leur ordonna, le 6 au soir, de travailler à s'y retrancher, en tirant une ligne depuis Lucento sur le bord de la Doire, et laissant ce village en dedans, jusqu'à la Stura. On n'y travailla bien qu'un peu tard, et l'on n'eut le temps que de faire de très-faibles retranchements. Quoique toute l'armée ennemie eût passé la Doire, on laissa cependant les troupes qui étaient entre le Pô et la Doire, et celles qui étaient sur les hauteurs des Capucins, parce qu'on croyait que toute la manœuvre que faisaient les ennemis n'était que pour jeter du secours dans la place, et pour obliger M. le duc d'Orléans de dégarnir les postes de ce côté-là. En effet, le duc de Savoie faisait tenir, comme on l'a remarqué, le comte de Santena, avec quatre bataillons et dix mille hommes de la milice, du côté de la hauteur des Capucins sur la droite du Pô, avec ordre d'épier le temps d'y faire entrer des secours, et surtout de la poudre, dont les assiégés manquaient; mais on connut, le 7 au matin, que le dessein des ennemis était de faire véritablement leurs efforts du côté où ils avaient marché.

Dans la nuit du 7 au 8, le comte de Thaun, averti de la marche du duc de Savoie, fit dire aux bourgeois de se tenir prêts au son d'une cloche. Il fit tirer, à la pointe du jour, trois coups de canon des forts de la montagne, et sonner la cloche de la grande tour. Les bourgeois se rendirent aux postes marqués; pour lui, il fit sortir le détachement commandé depuis plusieurs jours, qui se mit en bataille hors la porte du Palais.

L'armée des alliés décampa à la pointe du jour de la Venerie, et marcha par la plaine de Notre-Dame de Campagne, selon la disposi-

tion faite le jour précédent. Les grenadiers, qui faisaient six bataillons, marchaient à la tête de l'armée. La droite était conduite par le prince de Saxe-Gotha et par les généraux de bataille Königsegg et Harrach; la gauche, par le prince de Würtemberg avec MM. de Hagen et de Bonneval. Le prince d'Anhalt commandait toute l'infanterie. Les généraux Iselbach, Stillen et Kriechbaum étaient à la tête de la première ligne de cavalerie; et les généraux Visconti, Darmstadt et Roccavione conduisaient la seconde. M de Langallerie commandait le corps de réserve.

Sitôt que cette armée fut arrivée devant le village d'Altessano, le duc de Savoie fit marcher la cavalerie de la gauche de la première ligne devant l'infanterie, et le reste avança selon l'ordre qu'on a observé. Ce corps de cavalerie s'arrêta lorsqu'il fut à une bonne portée de canon des retranchements. Pour lors les quatre colonnes qui devaient former la première ligne se mirent en bataille, et se jetèrent sur la gauche, jusqu'à ce que la brigade de Hagen, qui était à la tête, touchât les bords de la Stura. Ces colonnes se déployèrent et occupèrent tout le terrain qu'elles purent, en formant la ligne jusqu'à la Doire. Les grenadiers, qui marchaient à la tête, se trouvèrent devant la brigade de Stillen, qui était la seconde de la gauche de cette première ligne.

La seconde ligne d'infanterie se forma des quatre autres colonnes, gardant des intervalles plus grands que ceux de la première. Les grenadiers, étant plus avancés, essuyèrent quelques coups de deux pièces de canon qui étaient sur les retranchements; sur quoi les ennemis firent avancer quinze pièces de campagne, qu'ils postèrent sur un terrain élevé, qui se trouva dans un intervalle à côté du chemin de la Vénerie. Elles firent trois décharges sur les retranchements.

Pendant que les ennemis se mettaient en bataille, le duc de Savoie et le prince Eugène parcouraient les lignes depuis la Stura jusqu'à la Doire, examinaient la situation des troupes de France, et donnaient les derniers ordres pour l'attaque.

Sur l'avis que monseigneur le duc d'Orléans et M. le maréchal de

Marcin eurent de cette marche, ils passèrent de ce côté-là, et firent mettre les troupes qui y étaient campées en bataille le long des retranchements, qui étaient très-peu avancés et très-mauvais, et y firent poster l'artillerie qui se trouvait de ce côté-là. Son altesse royale, voyant qu'il n'y avait pas assez de troupes pour occuper le terrain entre la Doire et la Stura, envoya des ordres pour faire passer en diligence à cette dernière rivière les brigades de Perche, d'Anjou et de Bretagne, avec le régiment de Bourgogne infanterie, et, malgré ce renfort, les troupes n'occupaient pas encore tout le terrain. Sitôt que les ennemis furent à portée des retranchements, on commença à les canonner, ce que l'on fit pendant plus de deux heures avant qu'ils fussent en état de commencer l'attaque.

Les grenadiers ennemis étant postés, leurs deux lignes d'infanterie formées et leur cavalerie à portée de les soutenir, ils firent avancer un peu leur aile gauche vers la Stura, afin de donner le temps à leur droite d'avancer vers les retranchements, sur lesquels leur canon tira, de même que sur les troupes, ce qui dura depuis les huit heures et demie jusqu'à près de onze heures. Enfin les ennemis étant prêts et les ordres donnés pour l'attaque, tous les grenadiers, aux ordres du colonel Salmut, suivis de l'infanterie prussienne, comme étant plus près de la droite, commencèrent l'attaque les premiers, sous le commandement du prince d'Anhalt et des généraux Stillen et Hagen. Les ennemis s'avancèrent jusqu'à dix pas des retranchements, les armes présentées, sans tirer un coup; mais le feu qu'ils essuyèrent fut si grand, et ils eurent un si grand nombre de grenadiers tués, qu'ils se retirèrent fort vite et en assez grand désordre. Les grenadiers, à la tête desquels était M. de Rouvrey, passèrent les retranchements et entrèrent dans les bataillons ennemis, dans lesquels ils firent un grand carnage. Le prince Eugène, qui était au centre de la ligne, en ayant été averti, y courut pour ranimer les troupes par sa présence, et le duc de Savoie fit serrer sur la gauche les brigades de Stillen et d'Iselbach, pour soutenir celle de Hagen, qui avait plié, ce qui redressa les affaires de ce côté-là; mais comme les brigades

de Bretagne et de Perche et une partie des dragons arrivèrent dans ce même temps, le combat fut fort opiniâtre.

Pendant cette attaque, le duc de Würtemberg et le sergent général Zumzunghen marchèrent aussi avec leurs brigades aux retranchements qui étaient devant eux, aussi bien que le lieutenant maréchal de camp Rebender, à la tête de l'infanterie palatine. Sur leur droite, le prince de Saxe-Gotha et le sergent général comte de Königsegg en firent autant avec les troupes saxonnes. Ce fut alors un feu général de la part des deux partis le long des retranchements; il y eut des attaques bien vives de toutes parts, dans lesquelles les ennemis furent repoussés jusqu'à trois fois de tous côtés, ce qui rendait le succès de cette entreprise fort douteux pour eux, leurs troupes commençant à se rebuter; mais le duc de Savoie, ayant remarqué qu'il y avait un vide du côté de la Stura, que le duc d'Orléans n'avait pu remplir, à cause du peu de troupes qui étaient de ce côté-là, et qu'on pouvait passer aisément les retranchements, puisque les carabiniers les avaient passés, y fit marcher de nouvelles troupes qui se joignirent à tous les grenadiers, à l'infanterie prussienne et à la brigade de Würtemberg, laquelle consistait en cinq régiments. Ces troupes réunies entrèrent dans les retranchements, qui n'étaient pas jusqu'à la ceinture, par l'intervalle depuis la Stura jusqu'au troisième redan, et les aplanirent pour donner passage à la cavalerie qui les soutenait; mais cette cavalerie ne s'y étant pas arrêtée ni formée, suivant l'ordre qu'elle avait reçu, et plusieurs troupes s'étant mises à suivre celles de France qui se retiraient, le général d'Iselbach, qui était à la seconde ligne et qui devait soutenir la brigade de Würtemberg, détacha de la sienne le régiment de Stahremberg, et lui fit prendre poste sur le retranchement, avec ordre de tourner contre les troupes de France trois pièces de canon qu'elles y avaient laissées, et de ne point abandonner ce poste, quelque chose qui pût arriver. Cela fut fait fort à propos pour eux, puisqu'à peine ce régiment fut posté, que quelques escadrons de France, qui étaient de ce côté-là, revinrent à la charge, repoussèrent une partie de la

cavalerie ennemie, et pénétrèrent au travers de l'infanterie prussienne, dont ils tuèrent un grand nombre; mais le régiment de Stahremberg se trouvant posté, comme on vient de le dire, donna le temps aux ennemis de se rallier, empêcha la cavalerie de pénétrer plus avant, et l'obligea même à se retirer. Toute la cavalerie de la gauche des ennemis s'étant avancée dessus, le prince Eugène eut son cheval tué dans l'action, et fut renversé dans le fossé des retranchements en le voulant passer, mais il fut bientôt relevé. Le duc de Savoie ayant vu ses troupes plier, les ramena à la charge, et passa les retranchements avec elles. Le baron de Rebender y entra aussi, après avoir bien perdu du monde et avoir été repoussé trois fois. Le prince de Saxe-Gotha rencontra de son côté plus de difficultés : il fut obligé d'essuyer pendant une heure et demie un feu épouvantable, qui lui fit perdre bien du monde. Son attaque était du côté de Lucento, dont les retranchements étaient mieux fournis de troupes; il fut repoussé de même jusqu'à trois fois, et aurait fait d'autres attaques aussi infructueuses, si le baron d'Iselbach et M. de Bonneval n'avaient marché à son secours, soutenus du baron Kriechbaum, du comte de Harrach et des troupes qui étaient sous leurs ordres. Avec ce secours, ce prince entra dans les retranchements et força une cassine, dont il fit les troupes prisonnières; il s'y logea et fit prendre poste à ses soldats à droite et à gauche du retranchement, pour observer tout ce qui viendrait par Lucento, ou en cas que le duc d'Orléans fît passer la Doire aux troupes qui étaient de l'autre côté, comme il en avait donné l'ordre; mais elles y arrivèrent lorsqu'il ne fut plus temps.

Le duc d'Orléans et le maréchal de Marcin, qui s'étaient rendus sur les retranchements au commencement de l'action, se mirent à la tête des troupes pour les animer par leur présence, et se portèrent au milieu du plus grand feu. Le prince se ménagea si peu, qu'il reçut trois coups dans sa cuirasse, fut blessé dangereusement en deux endroits, et obligé de se retirer pour se faire panser. Le maréchal de Marcin fut en même temps blessé à mort et mourut le

lendemain. Ce double malheur fut cause que les ennemis ne trouvèrent plus une si forte résistance.

Cependant les troupes de France qui étaient opposées à la gauche des ennemis, du côté de la Stura, s'étant ralliées, formèrent une nouvelle ligne pour soutenir une autre attaque des ennemis, qui, n'ayant pour lors que de la cavalerie, attendirent leur infanterie et leur artillerie et se contentèrent jusque-là de les observer; mais sitôt qu'elle fut arrivée, ils marchèrent sur ces troupes ralliées. Elles furent contraintes de se retirer derrière des cassines et quelques redoutes où il y avait de l'infanterie; elles gagnèrent ensuite le pont qu'on avait fait sur la Stura, par où elles se retirèrent. Les troupes de la gauche firent leur retraite par le pont qui était sur la Doire, après avoir mis le feu à Lucento, afin que les ennemis ne profitassent pas des munitions de bouche qui y étaient. Après qu'elles eurent passé la Doire, elles se postèrent au delà sur le rivage de Valdoc avec quelques pièces de canon, et firent un grand feu sur les ennemis, qui étaient en bataille de l'autre côté.

Le duc de Savoie, voyant que les troupes de France se retiraient de toutes parts, courut sur la droite : il lui parut qu'il y avait encore quelque résistance de la part des Français. Il trouva un escadron de ses gardes et deux autres de son régiment de dragons, qui se formaient dans les retranchements. Il se mit à leur tête, prit les Français par leur flanc, les poussa avec ces trois escadrons depuis la ligne jusqu'au chemin de Seini, et les obligea de se retirer entièrement. Monseigneur le duc d'Orléans courut risque d'être tué dans cette occasion; mais il tua un cavalier qui revenait sur lui une seconde fois.

Le comte de Thaun et le marquis de Carrail, qui observaient attentivement tout ce qui se passait de dessus le bastion de Consola, n'eurent pas plus tôt vu le désordre des troupes de France, qu'ils montèrent à cheval et allèrent avec les troupes qu'ils avaient commandées pour donner sur les fuyards et ouvrir un passage à la ville. Le marquis de Senneterre, maréchal de camp, qui faisait tout ce qu'il pouvait pour

rallier les soldats, fut blessé et tomba dans les mains d'une troupe qui était sortie de la place, ne croyant pas qu'elle fût des ennemis. On l'emmena prisonnier à Turin.

C'est ainsi que les ennemis se virent maîtres du camp des Français, entre la Stura et la Doire; ils y trouvèrent trente-neuf pièces de canon, dont ils profitèrent aussi bien que des tentes et de la plupart des équipages de huit mille hommes qui y étaient campés. Ils firent prisonniers les hommes qui gardaient les redoutes et les casines. Ils prirent aussi les chevaux de quelques escadrons de dragons à qui on avait fait mettre pied à terre.

Pendant que ces troupes étaient aux mains, le duc de la Feuillade, qui était à la tranchée, faisait pousser les attaques à l'ordinaire. On ne discontinua pas de battre en brèche jusqu'au soir, qu'on donna ordre aux troupes de se retirer avec l'artillerie; mais on ne put l'emmener. On mit le feu aux magasins à poudre, aux bombes, aux grenades, et on cassa et brûla les affûts de canons, afin que les ennemis n'en profitassent pas.

Les troupes de France se retirèrent, les unes par la Stura, et allèrent vers Chivas, où étaient les gros équipages de l'armée de Lombardie; et les autres par la Doire, et se joignirent à celles qui étaient campées entre le Pô et cette rivière. Monseigneur le duc d'Orléans, quoique blessé fort dangereusement, fit assembler un conseil de guerre pour voir quel parti on prendrait dans une si malheureuse conjoncture. Plusieurs officiers généraux furent d'avis de se réfugier à Casal, pour trouver ensuite le moyen de soutenir le Milanais et le Mantouan, et de couper au duc de Savoie toute communication avec le Trentin et le prince de Hesse, qui était resté avec un corps de troupes dans le Brescian. Ce parti paraissait le plus convenable pour les intérêts du pays, puisque l'armée des alliés n'aurait pu subsister aux environs de Turin, et qu'on se maintenait par ce moyen en Italie; mais comme il fallait se retirer par Moncaglieri, on vint avertir monseigneur le duc d'Orléans que les ennemis avaient déjà un corps de six mille hommes dans ce lieu, ce qui ayant été confirmé par un

officier des ennemis, que M. d'Arène mena à son altesse royale, on prit le parti de se retirer à Pignerol. Ce parti entraîna la perte de l'Italie pour le roi, et fut d'autant plus fâcheux, qu'on reconnut dans la suite que ce rapport était faux. Cette retraite ayant été ordonnée, on la fit d'abord avec assez de confusion; mais, dès qu'on fut hors des lignes, M. de Saint-Fremont, qui commandait l'arrière-garde, donna de si bons ordres, que le désordre cessa, et qu'on ne perdit que quelques malades et blessés, qui ne purent pas suivre. M. d'Albergotti, qui était sur la hauteur des Capucins, avec les troupes qu'on y avait campées, reçut l'ordre de suivre l'armée, ce qu'il n'exécuta qu'après des ordres réitérés. Il se retira avec beaucoup de précaution, aidé du comte de Muret. Il fit prendre les devants aux malades et aux bagages avec l'artillerie qu'il avait avec lui. Ils passèrent le Pô aux ponts de Cavoretto et de Notre-Dame-du-Pilon, et prirent le chemin de Piosasco pour gagner Pignerol. M. d'Albergotti les suivit avec ses troupes dans un si bon ordre, qu'il ne perdit pas un seul homme dans sa retraite.

A l'égard du duc de Savoie et du prince Eugène, ils ne songèrent point à suivre l'armée de France, trop contents des avantages qu'ils avaient eus pendant cette journée, mais plus encore de ce que l'armée de France se retirait à Pignerol, et de ce qu'elle abandonnait entièrement l'Italie. Ces princes entrèrent ce même jour dans Turin aux acclamations des peuples, et donnèrent de grandes louanges au comte de Thaun et aux principaux officiers, sur la belle défense qu'ils avaient faite. Cette journée se termina de leur côté, après avoir chanté le *Te Deum*, par des feux de joie et des réjouissances qu'on fit dans tous les quartiers de la ville, et qui continuèrent les jours suivants.

Tous ces avantages ne coûtèrent aux ennemis qu'environ six à sept mille hommes tués ou blessés : parmi les premiers étaient le prince de Beveren, colonel des troupes de Wolfenbüttel; le colonel Hoffmann, le lieutenant-colonel de Neistein de Würtemberg et le major Vaubar; et parmi les blessés, le lieutenant-maréchal général Kriechbaum, les

sergents généraux Stillen et Hagen, avec les colonels Riedt, Salmut et un autre de Prusse.

L'armée du roi n'eut que mille hommes de tués à l'attaque des retranchements, et environ dix-huit cents blessés, dont la plupart furent prisonniers, de même qu'une partie des malades. Quelques troupes, qui étaient postées dans des cassines et dans quelques redoutes entre la Doire et la Stura, furent aussi prisonnières, n'ayant pas eu le temps de se retirer; de sorte que les ennemis avaient entre leurs mains environ trois mille hommes.

RELATION DE LA BATAILLE DE TURIN, TIRÉE DE L'HISTOIRE DU PRINCE EUGÈNE [1].

(*Voir page* 288.)

Le duc d'Orléans avait hâté ses marches à proportion de celles du prince Eugène. Il arriva le même jour que lui en Piémont, et immédiatement après il fit prendre poste à son armée dans les lignes avec les autres troupes de France. Le duc de la Feuillade, étant allé à sa rencontre jusqu'à Crescentino, l'avait informé de toutes choses; ensuite il se tint dans l'armée un grand conseil de guerre, où l'affaire principale fut mise en délibération. On y trouva des difficultés. Le soldat était découragé. On ne savait pas bien encore quel était le dessein du prince Eugène, ni par où il s'y prendrait pour l'exécuter. Quelques-uns croyaient qu'il s'en tiendrait à tenter d'introduire quelque grand secours dans la ville; d'autres s'attendaient à quelque chose de plus. Enfin il fut résolu, par provision, que l'on pousserait le siége avec la même vigueur qu'auparavant; et que, pour montrer aux assiégés qu'on ne craignait point l'armée de secours qui leur était venue, on ferait incessamment un nouvel effort pour se rendre maître des contre-gardes et de la même demi-lune où l'on avait déjà tant perdu de monde. Le jour fut fixé au 30, et l'on s'en promettait un succès d'autant plus certain, qu'on se croyait

[1] Extrait par M. de Vault de l'Histoire du prince Eugène, vol. I^er^, page 51

en sûreté du côté des mines. Celles que les assiégés avaient fait jouer dans l'assaut du 26 avaient été si terribles, qu'on ne pouvait s'imaginer qu'il leur en fût encore resté quelqu'une en cet endroit-là. On se trompait pourtant : ils y avaient encore deux fourneaux bien remplis et tout prêts à jouer. L'action fut grande et belle. Les ennemis s'y emparèrent une seconde fois de la demi-lune et des deux contre-gardes, et une seconde fois ils en furent chassés. Ils ne se rebutèrent point. Renforcés d'un nombre considérable de troupes fraîches, on les vit revenir à l'assaut; mais à peine s'étaient-ils formés sur le chemin couvert et sur les places d'armes, que la mine creva. D'un même coup elle abîma deux pièces de batterie, elle en jeta une troisième dans le fossé, et fit sauter en l'air trois cents grenadiers qui venaient de prendre poste. Les autres, épouvantés d'un spectacle si horrible, se débandent : il n'y a plus moyen de les retenir. Chacun d'eux croit voir l'enfer ouvert sous ses pieds. Ceux du dedans les poursuivent l'épée dans les reins jusque dans leurs boyaux, et en font un grand carnage; après quoi, revenus dans les logements et dans les batteries, ils y renversent tout, hachent et brisent les affûts, et mettent le feu aux fascines et aux instruments. Ils emmenèrent même une pièce de trente-deux livres de balles, et la conduisirent comme en triomphe au comte de Thaun.

Cet avantage, remporté à la vue de l'armée de secours, lui fut comme d'un heureux augure de la signalée victoire qui devait bientôt suivre. Cependant les opérations ordinaires du siége ne furent point interrompues. Dès la nuit les ennemis revinrent à leurs postes renversés, et travaillèrent à s'y loger. Ils ne s'amusèrent point à déterrer leurs canons. Ils trouvèrent que le plus court pour eux était d'y en mener d'autres et d'y construire de nouvelles batteries. Puis ce fut un feu impétueux de pierres qu'ils jetèrent dans la citadelle, et de bombes qu'ils poussèrent sur la ville. On y répondit, du côté des assiégés, avec une vigueur qui ne marquait aucun ralentissement, et cela dura quatre jours.

Le 4 septembre, sur les dix heures du matin, les ennemis revin-

rent à l'assaut de la demi-lune et des contre-gardes, soutenus d'un grand feu de bombes, et criant : Vive le Roi ! Par bonheur pour les assiégés, un des deux fourneaux qu'on avait voulu exécuter dans l'assaut du 30 n'avait pas pris feu; on le fit jouer : deux pièces de canon en furent renversées, et toute la batterie mise en désordre. Les soldats effrayés reculent; on entend leurs officiers les exciter par honneur et par menaces, mais inutilement. Ils retournent dans leurs tranchées et n'osent plus rien entreprendre.

Les ennemis, se trouvant avoir quatre nouvelles pièces en batterie à la droite de la demi-lune, recommencent leur feu et tirent fort contre le bastion de Saint-Maurice, où il y avait déjà une large brèche. On aperçoit des mouvements extraordinaires dans toute leur armée. Leur cavalerie, qui était à Notre-Dame-de-Campagne, s'avance jusqu'à Mirafiori et Cavoretto. Leur garde de tranchée est renforcée. A la montagne, tout est sous les armes. Ils y veillent contre les secours que le comte de Santena voulait introduire dans la ville. Là-dessus l'affaire de Pianezza survient. Ils voient entrer les convois, ils voient forcer le château, et n'entreprennent rien pour s'y opposer. Tout cela répand parmi les soldats une grande consternation.

La désunion entre les généraux survient aussi. Peut-être en faudrait-il chercher l'origine plus haut; mais elle n'éclata que le 5 de septembre, et cela dans un conseil de guerre où il était question de savoir quel parti prendre. Le duc d'Orléans voulait marcher à l'ennemi et donner bataille, plutôt, disait-il, que de se laisser affamer dans les lignes. Il en donnait pour raison que, si l'on remportait la victoire, la conquête de la place suivrait immédiatement, et que si l'on ne la remportait pas, on serait mieux en état de faire retraite.

Le maréchal de Marcin fut d'un sentiment contraire. Il disait que les affaires n'étaient pas dans un état à prendre une résolution désespérée, qu'il fallait continuer le siége, qu'il ne serait pas impossible qu'on se rendît maître de Turin, à la vue du duc de Savoie et du prince Eugène; et que ce ne serait pas la première place qu'on aurait prise de cette manière. Il ajoutait que ces princes ne pourraient

l'empêcher qu'en donnant bataille, et qu'il était clair qu'on pourrait la soutenir avec plus d'avantage derrière de bonnes lignes, bien fortifiées, qu'en pleine campagne; qu'à l'égard des vivres, on en avait encore beaucoup, aussi bien que des munitions de guerre, et qu'il n'y aurait pas plus de difficulté à en recevoir dans les lignes que hors des lignes.

Le duc d'Orléans répliquait à cela que les trois assauts donnés sans succès à la demi-lune et aux contre-gardes avaient assez fait connaître le peu d'apparence qu'il y avait d'emporter la place sitôt; qu'il faudrait nécessairement y aller par la sape, qui est une voie longue, et que cependant le duc de Savoie ne trouverait que trop les moyens d'y jeter du secours; que les lignes étaient d'une trop grande étendue pour être exactement gardées; que pendant qu'on veillerait en un endroit, les ennemis passeraient de l'autre; qu'un endroit étant forcé, tout serait forcé, et qu'alors il serait inutile de courir au remède, le mal étant déjà fait. La plupart des généraux furent de l'avis du duc d'Orléans; et l'affaire passait déjà en résolution, lorsque Marcin, voyant qu'on ne l'écoutait plus, tira de sa poche un ordre secret du roi de France, portant qu'en cas d'action le duc d'Orléans serait obligé de se conformer à ses avis. Ce prince en fut si surpris et si touché, que dans ses premiers mouvements il dit : « Puisque je ne suis ici qu'un zéro en chiffre, je n'ai qu'à m'en retourner, le plus tôt sera le mieux. Qu'on me prépare une chaise de poste. » Il se remit néanmoins, et, s'étant contenté d'envoyer un exprès au roi, pour lui rendre compte de ce qui s'était passé, il ne songea plus qu'à rester dans les lignes, et à les mettre dans le meilleur état de défense qu'il pourrait, c'est-à-dire à les border de canon, car, du reste, il n'y manquait rien. Elles étaient profondes et larges, et munies partout d'un bon parapet. D'espace en espace on y avait pratiqué des redoutes: en quelques endroits le retranchement était double, en quelques autres il était fortifié par des abatis d'arbres. Elles n'étaient faibles que par leur étendue, qui véritablement était excessive, car elles avaient cinq ou six lieues de tour. Si les princes avaient voulu finasser, s'ils

n'avaient eu autre dessein que de jeter du secours dans la place, assurément il eût été bien difficile de les en empêcher; mais leurs vues étaient plus grandes : ils voulaient donner la bataille. Ils savaient bien que l'armée française, depuis sa jonction, était forte de quatre-vingt-dix-sept bataillons et de cent vingt escadrons, et qu'elle était pourvue à souhait de canons et de canonniers; mais ils savaient aussi que tout cela ne serait pas au combat, et le prince Eugène, en particulier, était déjà si accoutumé à combattre et à vaincre à forces inégales, qu'à moins d'une disproportion extraordinaire la supériorité du nombre n'était point seule capable de l'arrêter.

Négligeant donc, pour cette fois, tout ce qu'on appelle stratagèmes, ruses de guerre, irruptions et surprises, ces deux grands chefs résolurent d'attaquer l'ennemi à force ouverte. Ils étaient campés le 5 auprès de la Doire, et de là ils avaient enlevé le convoi de Suse. Le lendemain, 6, ils passèrent de l'autre côté, à la vue de l'ennemi, tambour battant, trompettes sonnantes, et se vinrent poster vis-à-vis de ses plus forts retranchements, la droite appuyée à la Doire, devant Pianezza, et la gauche à la Stura, devant la Vénerie. Le reste du jour fut employé aux dispositions de la bataille, et on les mit par écrit, afin que chacun sût ce qu'il avait à faire quand on en viendrait à l'exécution.

Dans la ville tout se préparait de même pour soutenir, autant qu'on le pourrait, les efforts généreux de l'armée de secours; son altesse royale avait trouvé moyen d'y faire passer ses ordres, et le comte de Thaun y avait commandé, à tout événement, douze bataillons, quatre cents grenadiers et cinq cents chevaux, avec six pièces de canon. Ces troupes étaient continuellement sous les armes depuis le 2, et huit bataillons des milices de la ville devaient, en attendant, garder leurs postes.

Les ennemis passèrent la nuit du 6 au 7 dans une grande agitation. Ils firent venir, entre la Doire et la Stura, autant de troupes qu'ils en purent tirer du reste de leurs retranchements. Ils y amenèrent quarante pièces de canon; et quoique leurs lignes fussent déjà

très-fortes, ils s'appliquèrent encore à les fortifier. A voir leur activité pour se couvrir, il était aisé de comprendre qu'ils craignaient. Le matin du 7 on les trouva encore dans cet exercice. Mais ce n'est plus de cela qu'il s'agit : le grand jour de la décision est venu ; il faut combattre.

A peine les premiers rayons du soleil eurent dissipé les ténèbres de la nuit, qu'on aperçut les impériaux dans la plaine. Les voilà qui s'avancent vers le retranchement ; son altesse royale de Savoie et le sérénissime prince Eugène les conduisent. Quelle fierté de marche! quel ordre partout! quel silence! La droite est menée par le prince de Saxe-Gotha, avec les généraux de bataille, comte de Königsegg, d'Harrach et de Bonneval. La gauche par le prince Alexandre de Würtemberg, avec les généraux de bataille Stillen et Hagen. Le prince d'Anhalt-Dessau, à l'extrémité de cette aile, commande et conduit ses Prussiens. Le centre obéit au lieutenant feld-maréchal Rebender. Le prince de Darmstadt, le marquis de Visconti, le comte de Roccavion et le baron de Kriechbaum commandent la cavalerie, et le corps de réserve est confié au marquis de Langallerie. Tout cela s'avance par colonnes. Il y en a huit d'infanterie, quatre de la première ligne, et quatre de la seconde. La cavalerie suit dans le même ordre. Tous les grenadiers de l'armée, détachés de leurs régiments, forment ensemble six troupes particulières. C'est par eux que l'attaque doit commencer. Ils marchent devant les deux lignes, ceux de la première commandés par un colonel, ceux de la gauche par un lieutenant-colonel. L'artillerie est menée entre les colonnes d'infanterie, et avec elle tout ce qui sera nécessaire pour la bien servir.

Sitôt qu'on se trouve à la hauteur du village d'Altessano, les lignes commencent à se former. La cavalerie se range aussi. On lui laisse des intervalles suffisants entre les bataillons pour passer quand il faudra qu'elle agisse. Les grenadiers gardent leur avance à la tête de tout, et, en cet ordre, on continue de marcher jusqu'à la demi-portée du canon des retranchements. Là on s'arrête quelque peu. Les lignes se dressent : le duc de Savoie et le prince Eugène les

parcourent d'un bout à l'autre, et observent le camp des ennemis.

Deux heures se passèrent avant que tout fût bien dans l'état qu'on le désirait, et, pendant tout ce temps-là, les ennemis ne cessèrent de tirer impétueusement avec leur artillerie. On leur répondit sur le même ton, premièrement de quinze pièces de la gauche, puis de tout ce qu'on avait. A ce signal, le comte de Thaun, gouverneur de Turin, connut que l'affaire était engagée, et fit sortir ses douze bataillons hors la porte du Palais. Les habitants accoururent sur les remparts et sur les lieux élevés. D'autres montent sur les toits des maisons, et d'autres sur les tours des églises. Chacun cherche à découvrir le lieu du combat et à voir ce qui se passe; mais il y a si loin de là jusqu'au camp, et la fumée y devient si épaisse, qu'il n'est pas possible de bien distinguer les objets.

Tant que le canonnement dura, les impériaux souffrirent beaucoup. La plupart de leurs coups ne portaient que sur le parapet sans faire mal à personne. Ceux des ennemis, ne trouvant rien qui les arrêtât, tiraient à plein dans les lignes, et, soit de bond ou de volée, y emportaient toujours quelqu'un. Cela faisait souhaiter avec impatience aux soldats d'en venir aux mains, et fut cause qu'on le leur permit un peu plus tôt qu'on ne le voulait.

L'attaque commença par la gauche, où se trouvait le prince d'Anhalt avec l'infanterie prussienne. La première contenance fut belle et fière. Cette infanterie s'avança d'un pied ferme et résolu jusqu'au retranchement; mais, quand elle y fut, elle s'ébranla. Le feu violent dont elle fut chargée en front et en flanc la mit en quelque trouble. C'est que la droite, retardée par l'inégalité du terrain, n'avait pu attaquer aussi vite que la gauche, qui, par là, se trouvait seule exposée à toute la résistance de l'ennemi.

On fit donc avancer en diligence la brigade de Würtemberg, qui faisait la droite de la gauche, et qui était composée de cinq régiments de l'empereur; puis les Palatins, qui faisaient le centre sous le general Rebender; et enfin le prince de Saxe-Gotha, qui était à la droite de tout, avec ses propres troupes, solde hollandaise, et avec quelques

Autrichiens. Alors le feu devint général tout le long de la ligne. Il devint aussi fort vif, tant du côté des ennemis que du côté des impériaux, et cela dura bien une bonne demi-heure, pendant laquelle il sembla qu'une séparation de soufre et de feu arrêtait les combattants et ne leur permettait pas d'avancer les uns sur les autres. Cela eût été beau à voir pour des spectateurs indifférents; mais la juste ardeur des impériaux n'en pouvait être satisfaite. C'était peu pour eux de n'être pas vaincus: il fallait vaincre, il fallait forcer l'ennemi et mettre Turin en liberté.

Plein de ces généreux sentiments, le sérénissime prince voit avec peine une si longue indécision, et, résolu de la faire finir, il pousse son cheval du côté des Prussiens; il se met à leur tête avec le sérénissime prince d'Anhalt, et les mène au retranchement. Eux le suivent, tout fiers d'une si honorable préférence; en vain on leur oppose une grêle de balles de mousquet et de grenades : ils franchissent le fossé, montent le retranchement et prennent poste. Le prince Eugène, engagé dans le même feu, avec les plus simples soldats, en essuie comme eux toute la violence. Un de ses pages et un autre domestique y sont tués derrière lui. Le voilà lui-même renversé par la chute de son cheval. A cette vue le soldat se trouble; mais il rassure tout le monde en se relevant et faisant signe qu'il n'est pas blessé; puis, s'étant fait donner un autre cheval, il continue d'agir comme auparavant.

Cependant le prince de Würtemberg s'avance aussi avec les cinq régiments impériaux de sa brigade; il force le retranchement qui était devant lui, et, d'abord, le fait aplanir pour donner ouverture à la cavalerie.

La première disposition était de s'arrêter là et de s'y former, jusqu'à ce que les troupes du centre et de la droite eussent aussi pénétré; mais, dans la chaleur de l'action, les soldats n'écoutèrent pas les ordres, et s'engagèrent à poursuivre l'ennemi plus loin qu'il ne fallait. Par là les retranchements restèrent comme abandonnés; ce que le général Iselbach ayant remarqué, il détacha de sa brigade le régiment de Stahremberg, sous le colonel Haindi, et lui fit prendre poste sur le

retranchement, avec ordre de s'emparer du canon abandonné de l'ennemi et de le tourner contre lui-même. Jamais ordre ne fut donné plus sagement ni exécuté plus à propos; car les ennemis, poussés par les Prussiens, ayant fait volte-face, à la faveur de quelques-unes de leurs troupes, les poussèrent à leur tour, et les auraient peut-être rechassés derrière les retranchements, si le régiment de Stahremberg ne se fût trouvé là pour les arrêter.

Mais tournons les yeux sur le centre. Le baron de Rebender y est aux mains avec l'ennemi; ses Palatins s'efforcent de monter le retranchement; on s'efforce de les en empêcher. C'est de part et d'autre une grande tuerie. A la fin ils l'emportent, ils passent de l'autre côté; son altesse royale de Savoie y passe avec eux; on aplanit le retranchement, on s'y poste.

La droite seule du prince de Gotha n'a pu encore surmonter la défense de l'ennemi; aussi est-elle bien plus grande de ce côté-là qu'en aucun autre endroit. Les ennemis y occupent le château de Lucento, d'où ils font en sûreté un feu terrible sur tout ce qui se présente. On ne peut pas les chasser de là comme d'un retranchement. Cela dure une bonne heure et demie, et pendant ce temps-là leur cavalerie du centre, se prévalant d'un des aplanissements de leurs lignes, pénètre dans le camp des impériaux, et vient prendre l'infanterie des Saxons en flanc. On la repousse par d'autre cavalerie qui la vient charger, et en fuyant elle va porter la frayeur et le désordre parmi ceux de son parti. C'est le baron de Kriechbaum et le comte de Harrach qui font cet exploit. Alors le prince de Saxe force le retranchement, malgré tout le feu du château de Lucento. Il fait plus, il se rend maître d'une cassine que les ennemis occupaient à la tête d'un de leurs ponts sur la Doire, et un bataillon tout entier y est fait prisonnier.

Déjà la victoire commence à se déclarer; le retranchement est forcé d'un bout à l'autre, et la cavalerie des impériaux y prend poste. Pourtant l'ennemi se rallie à sa droite et se forme en ligne, n'ayant contre lui que de la cavalerie, et devant soi un terrain large et spacieux. Il faut attendre que l'infanterie de la seconde ligne soit venue avec le

canon, et jusqu'alors on se contente de l'observer. La suite de cela, c'est un nouveau combat, et, pour ainsi dire, une nouvelle victoire. Les ennemis y sont d'abord renversés et séparés. Une partie tourne à gauche, du côté du vieux parc; une autre partie à droite pour gagner les ponts de la Doire; et la troisième, plus nombreuse que les deux précédentes, tâche de gagner les derrières du Pô, par le pont de Notre-Dame-du-Pilon. Un second retranchement, presque aussi fort que le premier, semblait leur offrir de ce côté-là une retraite sûre. C'était leur ligne de circonvallation, fortifiée de redoutes, et soutenue d'espace en espace par des cassines qui étaient aussi fortifiées. Mais rien ne sert à des troupes que la frayeur possède et qui sont déjà en désordre. Celles-ci furent menées battant jusque vers le pont, où, par surcroît de disgrâce, elles trouvèrent une troupe de chevaux détachés de la garnison, qui en firent quelques-uns prisonniers, entre autres, le marquis de Senneterre, maréchal de camp de l'armée de France.

Ceux qui avaient gagné le vieux parc eurent affaire à son altesse royale de Savoie, qui, avec un corps de dragons et du canon, leur fit quitter ce poste, et les dispersa, en sorte que, sans chercher le pont de Notre-Dame-du-Pilon, ils se jetèrent presque tous dans le Pô, espérant de le passer à la nage.

Les autres, qui avaient dirigé leur fuite du côté de la Doire, y passèrent un pont, et s'arrêtèrent quelque temps sur le haut rivage de Valdoc, d'où ils tournèrent leur canon contre les impériaux. Une rivière les séparait, et ils étaient comme soutenus en arrière par les troupes des approches. Le château de Lucento leur servait aussi de flanc; de sorte que, tout battus qu'ils étaient, ils se défendaient encore.

Il y avait eu ordre, pendant le combat, de ne pas s'aheurter à forcer Lucento. On n'en avait pas besoin, et il n'était pas à propos d'y perdre du monde sans nécessité. L'affaire décidée, ceux du dedans y mirent eux-mêmes le feu, et passèrent la Doire. On les suivit. Les ponts furent forcés, les cassines aussi, et tout ce qui se trouva de l'autre côté fut mis en déroute ou fait prisonnier de guerre.

Il est remarquable que, pendant tout le combat, les ennemis ne cessèrent point de battre en brèche les remparts. Leurs bombes tombaient sans discontinuation dans la citadelle et sur la ville, et leurs ricochets ne faisaient point de pause. Enfin, quand ils virent que tout était perdu, et que pour peu qu'ils restassent encore dans les approches, ils y seraient faits prisonniers, ils prennent tout d'un coup la résolution de les abandonner, et se retirent avec la dernière précipitation, les uns par Cavoretto, les autres par Moncaglieri. Ils n'oublient pas pourtant de mettre le feu aux magasins. On les voit sauter de toutes parts, l'un après l'autre. Leur route en est presque marquée.

Le plus considérable, qui était dans l'église de Podestra, sauta sur les six heures du soir. L'effet en fut si terrible, que toutes les maisons de la ville en tremblèrent. Ce magasin embrasé en alluma d'autres plus petits, qui étaient dans le voisinage; si bien que tout ce quartier, avec ses environs, fut entièrement détruit, bouleversé et brûlé.

Un accident presque semblable donna la mort au maréchal de Marcin, qui, ayant été blessé dangereusement au combat, s'était fait porter dans une pauvre maison voisine du champ de bataille. Le prince Eugène lui avait envoyé là une garde qu'il avait demandée, et ensuite il s'était mis à dicter des lettres pour la cour de France; mais il n'eut pas le temps de les achever. Le feu prit à des poudres qui se trouvèrent là auprès, et remplit sa petite maison d'une épaisse fumée qui l'étouffa. On lui fait dire en mourant, que si quelque chose pouvait effacer en son cœur le regret de la vie, c'était de ne pas survivre à la gloire des armes du roi son maître. Je doute du fait: ce sentiment n'était point assez digne du maréchal de Marcin. Mais il est fort naturel de croire que ce lui fut une sorte de consolation en mourant de ne pas survivre à la perte d'une bataille dont peut-être on lui eût fait un crime à la cour et qu'on lui eût reproché toute sa vie comme le fruit d'un conseil qu'il avait donné et dont il avait forcé l'exécution. Enfin il mourut, et, en considération de sa mort, on le plaignit et on lui pardonna tout.

Le duc d'Orléans sortit plus heureusement de la bataille. Il y

donna de grandes marques de valeur; il y reçut des blessures honorables, qui ne furent pas dangereuses. Il en fut bientôt guéri, et la satisfaction lui demeura de pouvoir écrire à la cour : « Ce n'est pas à moi que l'on doit se prendre du malheur de cette journée. J'ai prévu ce qui en arriverait, je m'y suis opposé de toutes mes forces, et si j'en avais été cru, peut-être que l'affaire se serait passée autrement. »

Le maréchal de Marcin fut le seul homme de considération tué parmi les Français; mais il y en eut quelques autres blessés ou faits prisonniers. Le comte de Muret, lieutenant général, le marquis de Senneterre et le marquis de Villiers, maréchaux de camp, furent du nombre, avec le marquis de Bonneval et M. de la Bretonnière, brigadiers. Les prisonniers se trouvèrent monter à près de six mille hommes, et parmi ceux-là plus de trois cents officiers. Le nombre des morts ne fut pas à beaucoup près si grand. On ne l'estima qu'à deux mille hommes, non compris pourtant ceux qui avaient été noyés dans le Pô ou dans la Doire, ni ceux qui moururent, dans les hôpitaux, de leurs blessures. Du côté des impériaux, quinze cents hommes restèrent sur la place. Le sérénissime prince de Brunswick-Beveren, colonel du régiment Wolfenbüttel, y fut tué. C'était un seigneur de grande espérance. On y regretta aussi le colonel Hoffmann; le lieutenant feld-maréchal Kriechbaum y fut blessé, et, avec lui, les généraux de bataille Stillen et Hagen.

A une heure après midi les ennemis étaient déjà battus; mais comme ils ne firent point de retraite, et que le terrain qu'ils occupaient était fort grand, on fut obligé d'employer le reste du jour à ramasser les détachements abandonnés dans les cassines. Albergotti, qui commandait à la montagne, ne se retira qu'à la nuit. On dit qu'il voulait marcher du côté du Milanais, et que, surpris de ce que le duc d'Orléans lui faisait dire de le suivre à Pignerol, il refusa d'obéir, à moins d'un ordre par écrit, signé de la main de son altesse royale.

Cependant le duc de Savoie et le prince Eugène parcouraient le camp des ennemis vaincus, et s'y occupaient à donner les ordres nécessaires en pareille occasion, pour mettre en sûreté les magasins et

les munitions de guerre, pour faire camper les troupes, et pour prévenir les licences et les désordres qui pouvaient facilement arriver dans le pillage. Ils employèrent à cela deux ou trois heures; après quoi ils entrèrent dans la ville, au travers d'une foule innombrable de peuple, et ils se rendirent à la métropolitaine. M. l'archevêque, revêtu de ses habits pontificaux et suivi de son clergé, les vint recevoir à la porte, et les conduisit au chœur, où le *Te Deum* fut chanté en action de grâces de la glorieuse victoire remportée ce jour-là, et de l'heureuse délivrance qui en était le premier fruit.

La musique n'y fut pas, dit-on, des plus délectables, car on ne s'y était pas préparé; mais la piété y fut grande, et le sérénissime prince Eugène eut le contentement d'offrir à Dieu des lauriers dignes d'être posés sur son autel, assuré que de tant de milliers de personnes la présentes il n'y en avait pas une qui ne le bénît en son cœur, et qui ne fît des vœux pour sa conservation.

La dernière poudre de la place fut tirée aux salves du *Te Deum*. On le sut, parce que le comte de Thaun ne se soucia plus de le cacher; mais jusqu'alors on l'avait ignoré; on croyait seulement qu'il y en avait peu, et l'on craignait qu'elle ne vînt à manquer, si le siége durait encore quelque temps. Ce fut un nouveau sujet de reconnaître la bonté de Dieu dans une si heureuse délivrance, et d'admirer le bonheur d'un secours si efficace et venu si à propos; car enfin une place qui manque de poudre manque de tout. Huit jours plus tard c'en était fait: Turin était pris, et le duc de Savoie dépouillé.

Au sortir de l'église, les princes furent manger chez le comte de Thaun, qui leur donna un souper bien plus magnifique qu'on ne pouvait l'attendre dans une ville assiégée depuis quatre mois. Mais aussi elle ne l'était plus, et le camp abandonné des ennemis pouvait seul fournir assez de délicatesses pour cette table et pour un grand nombre d'autres.

Le lendemain, 8, sur l'avis que l'on eut de la fuite des ennemis vers Pignerol par Orbassano, et que le comte d'Albergotti avait pris la même route, les princes furent reconnaître ce qui en était, et détachèrent le

marquis de Langallerie avec deux mille chevaux pour charger les fuyards en queue. Il en rendit bon compte. Il y en eut quelques centaines de tués, et autant faits prisonniers. Les autres furent poussés jusque sous Pignerol avec perte de quantité de chevaux et de bagages.

On ne saurait dire combien il se trouva de richesses dans le camp de Turin, au quartier général, à Lucento, au vieux parc, sur la montagne et partout; car c'est principalement dans les siéges que la magnificence des généraux français se déploie, et ils ne sauvèrent de celui-ci que leurs personnes. Presque tout le reste y demeura. Les tentes, les équipages, les chevaux, les mulets, le bétail, la vaisselle d'argent, le linge et les riches habits furent laissés en butin aux soldats, aux bourgeois de la ville et aux paysans; pilla qui voulut, on n'empêcha personne. L'artillerie et les munitions de guerre et de bouche furent réservées pour son altesse royale. La portion du prince Eugène fut la gloire d'avoir vaincu et la satisfaction de voir que sa victoire rendait tout le monde heureux. L'artillerie qui se trouva dans les approches, sur le champ de bataille et ailleurs, fut comptée à cent soixante-quatre pièces de canon et mortiers; mais il ne fut pas possible de nombrer les bombes, les grenades, les boulets, les outils et les engins de guerre qui servaient aux mines et aux batteries. On les trouvait par monceaux autour des batteries et dans les magasins. On comptait les chariots, les caissons, les pontons et les affûts par centaines, les sacs de farine et de blé par milliers, et les quintaux de plomb de même. Ce qui s'y trouva en moindre quantité fut la poudre, parce que les ennemis eurent la précaution de brûler, en se retirant, toute celle qui était à leur portée; mais on en avait pris sur eux une grande quantité dans le convoi de Suse, qui fut conservée.

Que pouvait-il manquer à la gloire de cette journée, pour la rendre mémorable à perpétuité et pour combler les vœux de tous ceux qu'un légitime zèle attachait aux intérêts de l'auguste maison, sinon de voir la délivrance de la Savoie et du Piémont se communiquer à toute l'Italie. A la vérité, il est rare que les suites d'une seule victoire s'étendent si loin. Une longue et sanglante guerre est estimée

heureusement finie quand elle conduit à de semblables succès. Mais la même Providence qui, par une seule bataille, avait rendu à l'empire sa liberté, voulut qu'une semblable merveille opérât aussi celle d'Italie.

Le récit de ce grand événement n'est pas de mon sujet; c'est à l'histoire d'en rendre compte. Il me suffira de dire, pour ne paraître pas couper trop court dans une matière si belle et si importante, que, depuis le temps de Charlemagne, il ne s'est point vu d'expédition plus rapide, plus réglée, plus sagement conduite, plus heureuse, plus victorieuse, plus conquérante ni de plus grande étendue, que le fut celle du sérénissime prince Eugène, en Italie, l'an 1706.

Lettre de M. le prince Eugene a M. le comte de Thaun S^te Prospere di Reggio 10 aout 1706

J'ai reçu le duplicata de votre lettre du 20 du mois passé, avec l'addition, et celle du 23 du même mois, avec l'addition du 27, par lesquelles j'ai été amplement informé de l'état où se trouve le siége de Turin, le manque que vous avez de poudre dont vous m'aviez déjà écrit, et enfin l'extrême besoin que vous avez d'être secouru.

(Voir page 19

J'arrivai hier ici avec l'armée, et je ferai tout au monde ce que je pourrai pour avancer le secours autant qu'il sera possible; j'ai, pour cet effet, laissé en arrière la Mirandole et Modene, qui sont occupées par les ennemis, quoique les raisons de guerre eussent demandé que je les en délogeasse, et que je leur ôtasse ces deux postes. J'ai neanmoins pris les mesures qu'il convenait et fait les dispositions nécessaires pour conserver des communications par mes derrières, afin que les remontes et recrues qui me viennent d'Allemagne et qui sont en marche pour cela puissent me joindre; que j'aie des endroits où laisser les malades et les traîneurs, et aussi que j'aie des endroits pour faire du pain; c'est pour cette raison que je me suis emparé de Carpi, et que je fais attaquer Reggio, pour me servir, s'il est necessaire, de cette place pour un établissement ultérieur de ma correspondance. Dès que je l'aurai prise, je ne perdrai pas une seule minute à m'avancer; mais, comme l'ennemi a abandonne le Mincio, qu'il a

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1966, n° 357

pareillement quitté la rivière de Salo et le val de Sabbia pour réunir toutes ses forces contre moi, et que, outre les troupes qui lui sont déjà arrivées du Piémont, il y a un autre détachement du même endroit prêt à le joindre, vous jugerez bien vous-même que je ne dois pas avancer avec l'armée avec trop de précipitation, mais que je dois, au contraire, prendre de plus grandes mesures et précautions, parce que, si, faute de cela, il m'arrivait quelque malheur, je perdrais l'armée sans sauver Turin; et, de cette manière, il n'y aurait plus d'espérance de continuer la guerre en Italie. Jusqu'à présent j'ai fait tout ce qui dépendait de moi, et j'ai fait tant de diligence, que je crains fort que les marches précipitées que j'ai faites, et la chaleur incroyable que nous ressentons, ne causent beaucoup de maladies parmi les troupes.

Le retranchement de Stradella est véritablement rasé; mais il y en a un autre entre Alexandrie et Tortone que l'ennemi conserve; et si l'ennemi rassemblait toutes ses forces pour se mettre derrière ce retranchement, vous jugez bien vous-même que, dans cette situation, ce ne serait pas une chose aisée que de pénétrer. Vous pouvez compter que je n'oublierai rien de tout ce qui pourra dépendre de moi, et vous pouvez être assuré (comme je vous l'ai mandé plusieurs fois) que je tenterai et entreprendrai l'impossible pour secourir Turin: mais je ne puis pas vous dire précisément en quel temps je le pourrai faire, ni si ce sera bientôt.

Le corps de troupes de Wetzel s'est déjà mis en mouvement, et il y a déjà quelques régiments de Hesse qui sont arrivés aux environs de Vérone; les autres pressent leur marche de telle manière, qu'ils seront tous ensemble le 20 de ce mois: ainsi il y a aussi lieu d'espérer un bon succès des opérations de ce côté-là. Vous comprenez vous-même que tout irait à souhait, et qu'il n'y a rien qu'on ne pût se promettre si ce corps pouvait pénétrer vers l'Oglio et même plus avant, parce que cela ferait une grande diversion à l'ennemi; que de ce côté-ci j'agirais bien plus librement, et que je n'aurais pas ici toute son armée sur les épaules.

Sur tout cela, je crois qu'ayant aussi peu de poudre que vous me marquez en avoir, vous devez la ménager et vos autres provisions, de manière que vous soyez en état de soutenir un assaut, si vous êtes obligé d'en venir là. Il est vrai que son altesse royale me mande qu'elle fait entrer de temps en temps dans votre place autant de poudre qu'il lui est possible; mais je crois qu'on aura plus de commodité de le faire lorsque l'ennemi, après la levée du siége, aura entièrement abandonné le Piémont.

Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de la Feuillade
Versailles 6 septembre 1706 [1]
Voir page 492

C'est tout dire, mon cher gendre, en comparant votre état au mien : vous êtes bien à plaindre et encore plus malheureux de n'avoir pas été secondé dans l'entreprise importante dont vous êtes chargé. Il est bien tard pour vous rappeler les commencements du siége de Turin : mais, si dès ce temps-là vous aviez voulu faire attention à mes lettres, vous auriez bien connu que le siége n'allait pas aussi vite qu'il devait aller, et vous m'en auriez mandé les raisons; je me serais employé pour y remédier. Ce qui vient de se passer à l'attaque du 31, le peu d'infanterie qui vous reste, l'armée des ennemis à portée de vous attaquer, ou du moins, si monseigneur le duc d'Orléans se fortifie et se retranche de manière à ne le pouvoir être, en état de pouvoir prendre d'ailleurs tel parti qu'elle voudra, même d'entrer dans le Milanais sans que rien ne puisse l'empêcher d'y reprendre des établissements; la perte certaine du reste de l'infanterie de l'armée de monseigneur le duc d'Orléans, si vous continuez le siége : tous ces différents objets, qui ont fait la matière des réflexions de sa majesté, l'ont enfin déterminée à mander à monseigneur le duc d'Orléans que, tout bien pensé, elle était persuadée que le parti le plus prudent était celui de lever le siége, de se donner une armée dont la supériorité en impose à celle des ennemis, les empêche de rien entreprendre, et de prendre des mesures pour retirer sans précipitation l'artillerie, vivres et munitions, et les mettre à Pavie ou ailleurs, dans un dépôt assuré, en attendant une occasion plus favorable pour s'en servir.

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1933, 2e partie, 3e section, n° 304

C'est dans de pareilles occasions qu'il faut se sacrifier pour l'intérêt de l'état. Votre gloire en souffrira, vos envieux en triompheront, les ennemis de mon poste, plus que de ma personne, me chargeront autant qu'ils pourront; je serai sensible à votre douleur, affligé de la peine du roi et des suites fâcheuses que cette évolution peut avoir pour les affaires d'Italie; mais, n'ayant rien à me reprocher personnellement, je me saurai soutenir en me résignant à la Providence, comme j'ai fait dans les tribulations qui sont arrivées depuis que je suis en place : heureux ceux qui n'y sont pas et qui ne les ont jamais connues! Faites voir, mon cher gendre, dans tout ce qui va se faire contre vous, que vous êtes encore plus grand dans l'adversité que dans la prospérité. S'il ne tenait qu'à donner de mon sang pour vous épargner une partie de votre juste douleur, je le prodiguerais de bon cœur. Je suis, etc.

ÉTAT DE LA FORCE DES RÉGIMENTS D'INFANTERIE [1].

(*Voir page* 294.)

REGIMENTS.	BATAILLONS.	SOLDATS PRÉSENTS et effectifs.	SOLDATS MALADES.
Rouergue	2	130	190
Normandie	3	650	155
Royal-la-Marine	2	538	138
Vaudreuil	2	330	70
Sauzey	2	257	98
Cordes	1	120	//
Châteauneuf	1	270	//
Flandre	2	244	//
Touraine	2	447	//
Berry	1	206	//
Lyonnais	2	282	112
Royal-comtois	2	229	//
Cambresis	1	220	//
La Reine	3	337	142
Gassion	1	123	25
Froulay	1	100	//
Perigord	1	142	//
A reporter	29	4,666	1,230

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1966, n^os^ 417-418.

REGIMENTS.	BATAILLONS.	SOLDATS PRÉSENTS et effectifs.	SOLDATS MALADES.
Report	29	4,666	1,230
Tarnaut	1	150	
Menou	1	135	
Bavarois	1	250	
Beauce	1	164	
La Fare	1	40	22
Vaisseaux	3	448	20
Marcilly	1	98	28
Louvigny, espagnol	2	169	70
Beauvoisis	1	248	56
Orléanais	2	250	
Bugey	1	131	
La Marche	2	437	
Hainaut	2	287	
Besançon	1	92	
Dauphin	3	150	
Montmorency	1	120	
Tournaisis	2	360	
Tessé	2	370	31
Brie	2	300	
Bresse	1	110	"
Royal-artillerie	2	350	
Damas	1	160	
La Feuillade	2	550	
Fusiliers de montagne	"	200	
Piémont	3	565	254
Galmoy	1	218	60
Fitzgerald	1	302	
Croy	1	216	"
La Marine	3	613	112
Dillon	1	360	20
Anjou	2	664	49
Angoumois	1	331	
Auvergne	2	440	
Louvigny, français	2	518	
Vendôme	1	350	
Berwick	1	200	
Bourk	1	240	
Gâtinais	1	334	
La Sarre	1	300	
La Fère	1	186	
Bassigny	1	193	
Bretagne	1	450	
Durfort	2	601	
Perche	1	336	
Quercy	1	295	
Miroménil	1	302	
Bourgogne	2	609	
TOTAL	97	18,807	1,952
		20,759	

DISTRIBUTION DES QUARTIERS DE L'INFANTERIE [1].

(*Voir page 294.*)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	REGIMENTS.	BATAILLONS.		QUARTIERS.
	Vendôme	1		
	Bourgogne	2		
	La Marche	2		
	Montmorency	1		
MM.	Durfort	2		
	Hainaut	2		A Perosa.
De Gévaudan	Royal-Vaisseaux	3		Vallée de Saint-Martin.
Le comte de Choiseul-Beaupré	La Sarre	1	23	Fenestrelle, Uazon et Balbotet.
	Périgord	1		
	Menou	1		La Rua, Sossière haute et basse.
	Tournaisis	2		
	Marcilly	1		
	Tarnaut	1		
	Besançon	1		
	Bugey	1		
	Les Mignons	1		
				VALLÉES-LES-TRAVERSES.
	Sanzey	2		Le Puy et Fraises.
	Orléanais	2		Vilars-d'Amon, le Plan et le Duc.
Le comte de Chamarande. Le prince de Robecq. Le marquis de Dreux.	Froulay	1	8	Fimil et Solimian.
	Gassion	1		Sauze d'Oulx.
	Flandre	2		Sauze de Cezanne.
				OULX, QUARTIER GÉNÉRAL.
	Angoumois	1		Bolar.
	Tessé	2		Bardonèche.
	La Fère	1	5	Meleset et les Arnaux.
	Cordes	1		Millor et Roche-Molle.
	Brie	2		Salbertram.
	Beauce	1		Exilles.
Le marquis de Polignac.	Normandie	2	7	Chaumont.
	Normandie	1		Taillasse.
	Bresse	1		Taillon.
	A reporter	43		

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1966, n° 431.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	REGIMENTS.	BATAILLONS.		QUARTIERS.
	Report...		43	
	Piémont.....	3	5	Suse
	Rouergue.....	2		
				BRIANÇONNAIS.
	Royal-la-marine.. 2	3		Mont Genèvre.
	Croy..... 1			
MM	Royal-artillerie.....	2		Briançon.
	Bourk.....	1		Puy-Saint-Pierre.
D'Arène	Fitzgerald.....	1	12	Puy-Saint-André.
	Royal-comtois.....	2		Le Monetier, La Salle
	Quercy.....	1		Saint-Chaffrey.
	Galmoy..... 1	2		Vallouise.
	Berwick..... 1			
				DAUPHINÉ.
	Touraine.....	2		Roman
	Damas..... 1	2	7	Valence.
	La Fare..... 1			
	Louvigny, espagn. 2	3		Vienne
	Bavarois..... 1			
	Auvergne.....	2		
	Gâtinais.....	1		
	La Reine.....	3		
	Lyonnais.....	2		
Le marquis de Vibray...	Beauvoisis.....	1	17	Savoie.
Le comte de Carcado...	Berry.....	1		
	Bassigny.....	1		
	La Marine.....	3		
	Dauphin.....	1		
	La Feuillade.....	2		
	Perche.....	1		
	Miroménil.....	1		
	Anjou.....	2		
	Dillon.....	1		
	Vaudreuil.....	2	12	La Tarentaise et le Faucigny.
	Bretagne.....	1		
	Châteauneuf.....	1		
	Cambresis.....	1		
	Louvigny-Français..	2		
	TOTAL.....		96	

PROJET DE VIVRES POUR LE RETOUR DE L'ARMÉE DU ROI EN ITALIE AU 1er DÉCEMBRE; 14 SEPTEMBRE 1706 [1].

(*Voir page* 295.)

Pour pouvoir remener en Italie, par le val d'Aost, soixante bataillons et quatre-vingts escadrons, il est absolument nécessaire de pousser à Ivrée une subsistance de quinze jours, laquelle puisse mettre l'armée en état de prêter la main à la première place du Milanais par laquelle on comptera d'aborder; et il faut, de plus, pourvoir à la subsistance desdits soixante bataillons et quatre-vingts escadrons, jusqu'au temps auquel ils seront rassemblés à Ivrée.

La cavalerie étant dans l'Embrunois et le Gapençais, on ne parle point de sa subsistance jusqu'au temps qu'elle se mettra en marche pour gagner le val d'Aost, car on compte que, s'il est nécessaire, on la repliera dans des pays où elle pourra vivre commodément et sans assujettir à aucun transport par mulets.

A l'égard de l'infanterie, comme on en met les deux tiers en Savoie et dans le val d'Aost et qu'on en laisse un autre tiers dans le haut Dauphiné, il est nécessaire de parler de sa subsistance depuis aujourd'hui jusqu'au jour qu'elle arrivera à Ivrée.

Il restait dans le haut Dauphiné environ douze mille quintaux de farine, sur lesquels l'armée, jusqu'au 20, consommera quatre mille quintaux, ci..... 4,000 q

RESTE..... 8,000

Outre les vingt bataillons restant en Dauphiné, qui seront destinés pour repasser en Italie, il y en a trente autres que les ordres de la cour ne peuvent retirer avant le commencement du mois prochain; ce sont donc cinquante bataillons, lesquels, à raison de trois cents rations par jour, depuis le 20 de ce mois jusqu'au 5 du mois

A reporter..... 8,000

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1966, n° 412.

Report.....		8,000[q]
prochain, consommeront ci.....	1,250[q]	
Les vingt bataillons qui resteront après le départ des trente autres consommeront, depuis le 6 octobre jusqu'au 15 novembre, à ladite raison de trois cents rations par jour, ci.	3,000	4,250
Restera dans le haut Dauphiné, après le départ des troupes.....		3,750

Savoie.

Les quarante bataillons qu'on envoie en Savoie, étant des plus forts, prendront quatre cents rations de pain par jour, et, depuis le 20 de ce mois jusqu'au dernier novembre, consommeront 12,800[q]

Les vingt bataillons qui passeront du Dauphiné en Savoie, lorsqu'il sera question de faire marcher l'armée, consommeront, depuis le 15 novembre jusqu'à la fin dudit mois, à quatre cents rations par jour, ci..... 1,400

14,200

La cavalerie, pendant les mêmes quinze jours, consommera, savoir :

Pour le pain des cavaliers, à raison de cent quatre-vingts rations par escadron, ci..... 2,400

Pour le grain des chevaux, à ladite raison de cent quatre-vingts rations par escadron et de quatre livres de froment par cheval pendant ledit temps, ci..... 8,640

Pour la subsistance en grain de huit mille mulets pendant cinquante jours, à raison de quatre livres de froment par mulet, attendu que le fourrage sera rare, il faudra.. 16,000

Pour le pain de 4,000 muletiers, à raison de deux rations par jour, pendant lesdits cinquante jours, ci..... 4,450

45,690

Ivrée.

Pour la subsistance en pain, pendant quinze jours, de soixante bataillons, à raison de quatre cent cinquante rations par bataillon, ci . . . . . 4,600 q

Pour la subsistance en pain, pendant ledit temps, de quatre-vingts escadrons, à raison de deux cents rations par escadron, ci 2,700

Pour la subsistance en grain desdits quatre-vingts escadrons pendant le temps, à raison de deux cents rations par escadron de quatre livres de froment chacune, ci 9,840

Quartier général, officiers généraux, équipages d'artillerie et équipages des vivres, mille rations de pain par jour, ci 1,000

TOTAL 18,140

Il résulte de ce qui est marqué ci-dessus qu'il faut pousser à Ivrée dix-huit mille cent quarante quintaux, lesquels, aussi bien que les quarante-cinq mille six cent quatre-vingt-dix nécessaires en Savoie ne peuvent, pour la plus grande partie, être pris qu'en Bourgogne, voiturés par l'Isère jusqu'à Pontcharra, d'où ils seront portés à dos de mulet jusqu'à Ivrée.

Tout ce que l'on peut faire au monde est de commencer un premier convoi le 10 du mois prochain; il y a trente-huit lieues de Pontcharra à Ivrée. On suppose que les mulets les feront en dix jours et reviendront en dix autres jours; chaque mulet portera deux quintaux, et, sur ce pied-là, il faut trois mille vingt-deux mulets pour l'approvisionnement d'Ivrée, ci . . . . . 3,022 m

Et, pour remettre en Savoie et dans le val d'Aost les quarante-cinq mille six cent quatre-vingt-dix quintaux nécessaires pour la subsistance de l'armée jusqu'au jour de

A reporter 3,022

Report.....	3,022[m]
son assemblée, comptant, du fort au faible, que les convois doivent être de huit jours, tant pour l'aller que pour le retour, et que l'approvisionnement doit être fait au 20 novembre, ci.....	4,569
TOTAL.....	7,591

Il faut donc, pour rendre l'exécution de ce projet possible,

Que la cour commence par retirer trente bataillons du haut Dauphiné; car, si on les y laissait, il faudrait une augmentation de mulets pour remettre des provisions dans ce pays-là;

Qu'elle donne incessamment ses ordres pour faire acheter en Bourgogne et pousser jusqu'à queue d'Isère soixante-trois mille huit cent trente quintaux de froment;

Qu'elle donne aussi ses ordres pour faire venir à Pontcharra, de l'Auvergne, du Languedoc, de la Provence, du Dauphiné et de la Savoie, jusqu'à la quantité de huit mille mulets: on ne finira qu'avec sept mille au moins[1].

Tout cela supposé, et supposant encore que le petit Saint-Bernard, par lequel il faut que les convois et l'armée passent, n'apportera aucun obstacle au projet ci-dessus, l'armée du roi pourra rentrer en Italie le premier du mois de décembre.

Qu'il soit fait, dans le premier du mois d'octobre, et remis à Grenoble, un fonds de trois cent mille livres, pour commencer l'entretien desdits huit mille mulets, laquelle dépense montera, pendant les quarante jours, à raison de quarante sous par jour, par mulet, à la somme de huit cent mille livres, qu'il faut remettre en entier pendant le courant du travail.

[1] On doute fort qu'on puisse trouver, dans les provinces voisines du Dauphiné, le nombre de huit mille mulets; au moins il est certain que le Dauphiné et la Savoie n'en pourront fournir qu'un très-petit nombre, attendu que ces deux provinces en ont perdu trois mille aux convois d'artillerie et de vivres pour l'armée de Piémont.

PROJET POUR LES RÉPARATIONS DE L'ARMÉE D'ITALIE [1].

(*Voir page* 295.)

On a ramené, à Pignerol, quatre-vingt-dix-sept bataillons et cent dix escadrons, dont douze de cavalerie espagnole.

Infanterie.

Du nombre des bataillons, il y en a soixante qui sont environ a deux cent cinquante hommes chacun et le reste à cent cinquante, et quelques-uns même au-dessous.

Pour rentrer en Milanais au 1er décembre, on ne peut compter que sur les soixante qui sont à deux cent cinquante, qu'on mènerait en l'état qu'ils sont, ne restant pas assez de temps pour que les officiers puissent faire des recrues, ni même le roi leur en donner.

Il faudrait, du moins, donner quelque argent aux officiers, dont la plupart ont totalement perdu leurs équipages, et on ne saurait mettre du nombre des bataillons qui resteront en France ceux dont les officiers sont dans ce cas, attendu que ce sont précisément les plus forts bataillons qui étaient sur la montagne, d'où ayant été obligés de se retirer avec précipitation, ils ont été contraints de tout abandonner.

On estime qu'on ne peut donner moins de dix mille livres par bataillon, tant pour aider aux officiers à faire quelques équipages que pour donner à leurs soldats d'autres tentes et marmites, ce qui monte, pour lesdits soixante bataillons, à la somme de 600,000[1]

Cavalerie.

On propose de remener en Italie quatre-vingts escadrons, en choisissant les plus forts de l'armée; le total ne composera pas trois mille chevaux; par consé-

A reporter..... 600,000

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1966, n° 413

Report.....	600,000[1]
quent, à les remettre sur le pied de cent vingt maîtres par escadron seulement, il manque au moins six mille six cents chevaux, y compris le harnais, font la somme de.....	1,980,000
Il conviendrait, outre cette dépense, de donner mille livres par compagnie, tant pour remonter les officiers que pour leur donner moyen de se remettre en équipage, et fournir à leurs cavaliers les tentes, marmites et autres ustensiles, ci.....	320,000
Comme les équipages des vivres ont été perdus pour la plus grande partie, il conviendrait de choisir, sur les huit mille mulets d'Ivrée, le nombre de deux mille au moins des meilleurs, qui seront payés sur le pied de chacun quarante sous par jour, ce qui fait par mois la somme de cent vingt mille livres, et, pour deux mois, celle de.....	240,000
Artillerie.	
Il est pareillement nécessaire de réparer les équipages d'artillerie, pour lesquels on ne peut donner moins de.....	120,000
TOTAL.....	3,260,000

PROPOSITION DE M. LE DUC DE VENDÔME SUR LES AFFAIRES D'ITALIE[1].

(*Voir page* 296.)

M. de Vendôme propose de gagner Suse de Pignerol, en passant par Giavenno; de là, en suivant toujours le bord des montagnes, à Ivrée, et de soutenir la Doire-Baltée et s'avancer ensuite du côté de

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1933, 2e partie, 1re section, n° 12, et lettre originale, vol. 1939, n° 334.

Novare et de Valenza, en cas que monseigneur le duc d'Orléans le juge à propos.

En même temps qu'il fait cette proposition, il dit qu'il faut faire en sorte de soutenir l'Oglio par les troupes qui sont de ce côté-là. Il est bien certain que les troupes de Hesse ne l'empêcheraient pas; mais si le prince Eugène marche en Milanais, M. de Medavi sera bien embarrassé; en cas qu'il prenne ce parti-là, rien n'empêchera l'armée qui est à Pignerol de s'avancer.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY SUR LES AFFAIRES D'ITALIE; 17 SEPTEMBRE 1706[1].

(*Voir page* 296.)

J'ai fait hier un mémoire sur l'Italie; mais je ne juge pas à propos de le donner que je ne sache les dispositions où étaient les choses quand M. de Nancré est parti d'auprès de Mgr le duc d'Orléans.

Sans doute M. le prince Eugène aura marché le plus tôt qu'il aura pu dans le Milanais, pour profiter de l'ébranlement que l'avantage qu'il a remporté en dernier lieu, auprès de Turin, aura causé dans l'esprit du gouvernement et des peuples de ce pays, très-disposés, d'ailleurs, à la révolte; car M. le prince Eugène ne saurait prendre de bon parti que celui-là, et ceux d'aller attaquer Suse ou de marcher auprès de Pignerol pour empêcher notre armée de déboucher dans la plaine sont inférieurs à l'autre.

Cela supposé, la cavalerie du roi ne pouvant subsister dans les vallées de Perosa et de Pragelas, il faut faire rentrer au plus tôt l'armée dans la plaine du Piémont pour y subsister jusqu'à ce qu'on ait remis sur pied quelques équipages et amassé des vivres pour la faire marcher en avant où la situation et l'état des choses le permettront, et par la route que l'on jugera alors la plus convenable.

Si l'on ne juge pas à propos de faire entrer l'armée du roi dans la plaine de Piémont, on sera sans doute obligé, faute de fourrage, de

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1987, dernier mémoire

renvoyer presque toute la cavalerie en Dauphiné, pour l'y faire subsister, auquel cas il n'y a plus de retour dans le Piémont, ni, par conséquent, dans le Milanais; ainsi toute l'Italie se trouvera perdue sans ressource pour nous; et Dieu veuille que toutes les puissances d'Italie, fatiguées par cette longue et pénible guerre, ne forment pas une ligue et n'arment pas contre nous.

Quant à la subsistance de l'armée, chacun sait, à l'égard des fourrages, qu'il n'y en a pas dans les montagnes, et que, pendant la guerre précédente, M. le maréchal de Catinat a été obligé de tenir, pendant le cours de la campagne, sa cavalerie au camp des Sablons, sur le Rhône, près de Valence.

Et, à l'égard du pain, on aura encore assez de peine à le fournir, n'ayant, de ces côtés-là, que peu ou point d'équipages. Cependant cette difficulté peut encore se surmonter plutôt que celle des fourrages.

Il est difficile de raisonner juste sur ce qui regarde M. de Medavi; car, pour le faire, il faudrait savoir le parti qu'il a pris après avoir battu le landgrave de Hesse.

S'il est demeuré du côté de Mantoue, comment revenir, ou dans le Milanais, ou dans le Piémont, si les ennemis sont dans le Milanais?

Si, sur l'avis que M. de Vaudémont lui aura sans doute donné de notre malheur auprès de Turin, il a marché diligemment dans le Milanais, cela est bon, en ce qu'il mettra par là les plus fortes places de ce pays en sûreté et en retardera la perte; mais, n'étant pas assez fort pour tenir la campagne, il ne chassera pas les ennemis du pays, ni ne sera pas en état de marcher sur la frontière du Piémont, pour donner la main à notre armée et pour lui faciliter la rentrée dans le Milanais.

Cependant c'est, à mon sens, que je soumets avec respect, la seule chose qui soit nécessaire pour rétablir les affaires du roi en Italie; et M. de Medavi, s'il trouve jour à passer en sûreté avec ses troupes ou à Alexandrie ou à Valenza, rendra, à mon avis, un très-grand service à sa majesté; mais il faut que ce soit lui qui prenne ce parti

de son chef, parce qu'il faudrait bien du temps pour lui faire passer des ordres, et qu'il serait même fort difficile de pouvoir les lui faire passer; il ne faut pas moins pour cela le hasarder par l'envoi de plusieurs courriers.

J'avoue que le triste état des affaires du roi en Italie m'afflige à un tel point que je n'ai point la force de raisonner dessus.

ÉTAT DES TROUPES QUI RESTENT DANS LES PLACES ET LES POSTES DE LOMBARDIE [1].

(*Voir page* 299.)

EMPLACEMENTS.	BATAILLONS.
A Mantoue.... Mirabeau	2
Albigeois	1
Cotentin	1
6 compagnies de Vexin, espagnol	2
	6
	HOMMES.
A Ostiglia, de la garnison de Mantoue	300
A Governolo, *idem*	100
Dans le Seraglio, *idem*	150
DÉTACHEMENTS QUI GARDENT L'OGLIO.	
A Torre-d'Oglio	36
A Gazzuolo	36
A Marcaria	36
Depuis Marcaria jusqu'à Ostiano, à tous les gués	200
A Ostiano	70
A Soncino, des Suisses.	
A Bardolano, des Suisses et 36 Français.	
Depuis Soncino jusqu'à Caleppio, des détachements espagnols et 100 hommes invalides.	
Par ce moyen, l'Oglio est gardé contre les partis, ce qui suffit pendant que je suis en présence des ennemis.	
A Guastalla, le régiment de Montferrat et 4 compagnies de convalescents ou soldats retirés de prison, de toutes sortes de régiments; chaque compagnie de 100 hommes commandés par des officiers envoyés de l'armée.	
Il y a 1 lieutenant et 30 hommes au château de Castellucchio, accommodé pour la communication de Bozzolo, pour nos vivres.	

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1964, n° 29.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE AUX ORDRES DE M. LE COMTE DE MEDAVI[1].

(*Voir page* 299.)

M. LE COMTE DE MEDAVI, *général.*

Maréchaux de camp : MM. DILLON, DE SAINT-PATER, DE TORALBA, DESTOUCHES, D'ARCOURT, DE GRANGEY, DUBOSCQ.

Brigadiers : MM. DE COURTADES, DU TRONC.

1re LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
La Reine	//	3
Vérac	/	2
Magnière		2
INFANTERIE.		
Savoie	1	//
Carraccioli	1	/
Bonnesano	2	//
Mendoza	1	//
Limousin	2	//
Dauphiné	2	//
Médoc	1	
Beaujolais	2	
Vosges	1	
L'Ile-de-France	1	
Soissonnais	2	//
Grancey	1	/
CAVALERIE.		
Forbin	/	2
Melun	//	2
Chartres		3
TOTAL	17	14

2e LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Rennepont	//	2
Souscarrière	//	2
Grammont	//	2
INFANTERIE.		
Bigorre	1	//
Desgrigny	2	//
Albigeois	1	/
Thiérache	2	/
Ponthieu	1	//
Forez	1	
CAVALERIE.		
D'Autichamp	/	2
Harcourt	//	2
Du Tronc		3
TOTAL	8	13

RÉSERVE.

M. DE MOLPETTE. — Mollette, 1 ; Montgon, 1 ; Du Luc, 1 } 3 bataillons.

ARTILLERIE.

13 pièces de canon.

RÉCAPITULATION.

TOTAL... { des bataillons. . 25 ; des escadrons. . 30

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1964, n° 28.

Lettre
le
M. de Medavi
au roi.
Du camp
de Castiglione,
... septembre
1706.
(... p. 300.)

Votre majesté aura su que M. le prince Eugène ayant pris le parti, après avoir passé le Pô, de s'en aller avec la plus grosse partie de son armée en Piémont, au secours de Turin, laissa un corps de quinze mille hommes, composé de Hessois et de troupes impériales, sous les ordres du prince héréditaire de Hesse, lequel, venu sur le Mincio et s'étant approché de Goito avec quelques pièces de canon, le gouverneur qui y commandait se rendit sans attendre qu'il y eût aucune brèche ni tranchée ouverte. Je l'ai fait mettre en prison. Cette disposition de la part du prince Eugène obligea M. le duc d'Orléans de prendre le parti de partager son armée. Il marcha avec le corps le plus considérable en Piémont, pour s'opposer au secours que M. le prince Eugène voulait donner à Turin, et me laissa le commandement de toute la Lombardie, c'est-à-dire du Modénais, du Mantouan et de tout l'Oglio. Pour cet effet, il me donna un corps de treize bataillons et vingt-six escadrons, sans compter les garnisons de Guastalla, de la Mirandole, de Modène et Mantoue, et quelques troupes espagnoles sur l'Oglio. Mon principal objet fut de défendre l'Oglio et le Seraglio; et pour y parvenir je me portai avec lesdits treize bataillons et vingt-six escadrons à Castellucchio, qui est un très-bon poste entre le Seraglio et l'Oglio, couvert de l'Ossone, et à portée de secourir ou l'Oglio ou le Seraglio, selon le parti que les ennemis pourraient prendre. J'arrivai dans ce poste le 20 de l'autre mois. Les ennemis étaient dans ce temps-là campés entre Volta et Goito. Il s'est passé pendant qu'ils étaient dans ce camp-là beaucoup de petites actions de cavalerie où nos troupes ont toujours eu l'avantage; nous avons même pris cinq ou six officiers en plusieurs occasions. Le 25, ils nous envoyèrent reconnaître par un petit parti qui poussa notre garde et prit un cavalier de la Reine. Le lendemain ils partirent à deux heures de nuit de leur camp, et vinrent jusqu'à deux milles du mien avec toute leur armée et tout leur canon. Ils y arrivèrent à la pointe du jour; aussitôt après ils retournèrent dans leur même camp. Je n'ai pas pu pénétrer les raisons qui les empêchèrent

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1964, n° 51.

de m'attaquer. Le 28 ils vinrent à Medole, et le dernier de l'autre mois, ils marchèrent à Castiglione et ouvrirent la tranchée devant le château. Le 1er de ce mois ils firent venir leur gros canon par le lac de Garde, et ils firent, en attendant, des batteries de leurs petites pièces de campagne; le 4 ils firent une batterie de deux pièces de vingt-quatre, et il arriva encore quatre pièces de trente-six livres de balles à Castiglione, le 7. Quand je vis tout leur gros canon arrivé, je crus qu'il était temps de marcher au secours de cette place, qui n'était bonne que par la vigueur de M. de Villars, commandant, et de M. de Raymond, colonel de Labour, qui y avait son régiment. Je pris donc le parti de marcher à Cerlungo le 8, et le lendemain j'en partis pour m'avancer à Castiglione par la plaine qui dure depuis Guidizzolo jusques audit Castiglione. D'abord que j'eus passé le défilé je fis tirer douze coups de canon pour avertir le gouverneur de Castiglione que je venais à son secours. Je trouvai cinq cents chevaux des ennemis qui étaient venus reconnaître ma marche. Je les fis pousser par les gardes qui étaient à la tête de l'armée, et je me mis en bataille; après quoi je m'avançai sur une petite hauteur pour reconnaître si les ennemis venaient au-devant de nous. Je vis reluire les armes de l'infanterie, et je les vis descendre dans la plaine. Comme elle est assez grande pour contenir une plus grande armée que celle de votre majesté, il fut question d'examiner la position des ennemis, afin de m'étendre sur ma droite ou sur ma gauche, suivant la position que je leur verrais prendre. Je ne fus pas un quart d'heure sur cette butte, que je reconnus à merveille la situation dans laquelle ils étaient. J'avais fort envie que l'armée de votre majesté arrivât devant celle des ennemis à cette petite hauteur où je pouvais mettre douze pièces de canon en batterie qui auraient fort incommodé leur armée: mais ils venaient si vite, que je trouvai qu'ils étaient à la portée du mousquet de la hauteur, et qu'ils la gagneraient avant que nous fussions à portée d'y arriver; cela me fit prendre le parti de faire faire halte à toute l'armée hors de la portée de cette butte, afin qu'elle leur devînt inutile; ma droite tirait du côté de Solferino, et ma gauche

du côté de Medole, n'étant cependant appuyée ni l'une ni l'autre, ni à Solferino ni à Medole, parce que l'armée n'était point assez grande pour occuper cinq milles qu'il y a de l'un à l'autre; mais l'ennemi avait le même désavantage. Enfin les deux armées furent bientôt à la portée du mousquet l'une de l'autre et si bien rangées en bataille, à quatre escadrons près qui débordaient notre droite, que nous n'aurions jamais pu nous mieux placer, quand c'eût été de concert. J'envoyai M. Dillon à la gauche, M. de Toralba au centre, et M. de Saint-Pater à la droite. J'avais un corps de réserve commandé par M. le prince de Molfette qui était composé de son régiment, de celui de Bracamonte et de deux cents chevaux de toute l'armée, que M. le duc d'Orléans avait laissés sous les ordres de M. de Faucaucourt. Je m'en servis fort à propos dans cette occasion; car je les fis venir pour mettre à notre droite et empêcher que les ennemis, qui nous débordaient, ne me prissent en flanc; et, comme cette réserve ne venait pas assez vite, et que les ennemis avançaient toujours, je fis marcher quatre escadrons de la seconde ligne qui étaient le plus près, et j'envoyai ordre qu'on fit remplacer ces quatre escadrons par la réserve. Ce fut dans ce moment que commença l'affaire. Les ennemis vinrent avec une très-bonne contenance, et enfin firent plier les quatre escadrons que j'avais tirés de la seconde ligne; mais le régiment de la Reine, qui avait la droite de la cavalerie, soutint avec fermeté, favorisé par le feu de quelques compagnies de grenadiers que j'avais mises dans les intervalles des escadrons. Les ennemis ayant mêlé de l'infanterie avec leur cavalerie, le désordre de la droite fut bientôt réparé par la réserve qui avança, qui non-seulement repoussa les escadrons qui avaient enfoncé les nôtres, mais renversa encore la seconde ligne des ennemis. M. Dillon, pendant ce temps-là, qui était à la gauche, battait leur droite et les pressait si vivement qu'il les mena jusqu'à la montagne. L'infanterie du centre en faisait autant. La seconde ligne n'aurait pas pu avoir part à cette affaire, si la brigade des Espagnols, qui avait la droite de l'infanterie, n'eût plié; cela donna occasion à M. de Ceberet, qui commandait la brigade de Forez, et à la brigade de Bi-

gorre, commandée par M. de Seuil, de culbuter les troupes qui avaient fait plier la droite, de reprendre notre canon, et ensuite celui des ennemis. Le régiment des Vosges, qui était le seul de Français dans cette brigade, ne se rompit jamais, malgré le mauvais exemple. M. de Rouville, colonel de ce régiment, s'y distingua, et y a été blessé très-dangereusement. Depuis ce temps-là il ne fut question que de suivre les ennemis, qui fuyaient en désordre sans se défendre. Toute leur infanterie, qui se trouva la plus avancée dans la plaine, a été entièrement defaite; leur cavalerie, plus en état que la nôtre, a été plus heureuse, ce qu'ils doivent à la bonté de leurs chevaux, moins fatigués que les nôtres. Ce qui échappa à l'ardeur des soldats se sauva dans les montagnes, cavalerie et infanterie pêle-mêle, dans un désordre sans exemple; nous les avons suivis jusqu'à la nuit; les uns se sont sauvés du côté du lac de Garde, par Desenzano et Salo, jusques où quelques troupes les ont suivis. Ils passèrent la même nuit le Mincio, qui est à quinze milles de Castiglione. Je les fis suivre le lendemain par huit cents chevaux et dix compagnies de grenadiers, commandés par M. de Courtades, jusqu'à l'Adige. Les troupes qui étaient dans Goito l'abandonnèrent, et rompirent le pont sur le Mincio, de peur qu'on ne les suivît. Ayant appris que les ennemis tenaient encore la ville de Castiglione, j'envoyai la brigade d'Imecourt pour l'entourer par la plaine, et la brigade de Forez, commandée par M. de Ceberet, qui fit sa disposition et attaqua huit cents hommes de troupes impériales, commandées par le colonel de Wallis. M. de Raymond fit sortir du château de Castiglione cent hommes, qui attaquèrent de leur côté les ennemis, qui, après une assez belle résistance, se rendirent prisonniers.

Le peu de temps que j'eus en écrivant à votre majesté, sur le champ de bataille, m'empêcha de donner à MM. de Saint-Pater et de Dillon, maréchaux de camp, toute la distinction particulière qu'ils méritent dans cette occasion. Le premier conduisait mon aile droite de cavalerie, et le second la gauche. Je puis bien assurer à votre majesté qu'ils ont fait ce que peu d'officiers généraux de vos armées

n'ont fait depuis longtemps, et que c'est à leur bonne conduite et fermeté que la meilleure partie du gain de cette bataille est due. Si, après une journée aussi heureuse et aussi complète, j'osais, sire, demander à votre majesté quelque grâce, ce serait celle de vouloir bien les faire tous deux lieutenants généraux; elle sera moins grande pour M. de Saint-Pater, qui, étant, par son ancienneté, le premier maréchal de camp de toutes vos armées, pouvait espérer d'avoir part aux dernières promotions qui ont été faites; pour M. Dillon, il n'est pas, à la vérité, si ancien, mais c'est un étranger de mérite et de valeur, qui a toujours bien servi votre majesté dans toutes les occasions, et qui, en celle-ci, en a donné de nouvelles marques; celles de la satisfaction de votre majesté, qu'il lui plairait leur en donner, donneraient de l'émulation aux autres et seraient sans conséquence pour tous. MM. Dubosc, d'Imecourt, Courtades et du Tronc, qui commandaient les quatre brigades de cavalerie, y ont donné des marques de leur valeur et conduite.

Je ne dirai rien à votre majesté de mon frère, qui commandait l'infanterie de la gauche de la première ligne, laquelle a battu cavalerie, infanterie, sans jamais balancer un moment. M. Destouches, brigadier, a eu une grande part aux actions de l'infanterie; je l'avais fait venir de Mantoue, où il est par ordre de M. le duc d'Orléans, connaissant son mérite. Il a donné, dans cette journée, toutes les marques de valeur et de capacité.

MM. de Philippe, de Villenne, de Seuil et de Ceberet, tous colonels commandant chacun une brigade d'infanterie, ont fait des merveilles. M. de Lutau, colonel du régiment de Beaujolais, y a fait aussi très-bien son devoir.

MM. de Melun, du Tronc, Magnière et de Souscarrière s'y sont aussi distingués, mais particulièrement MM. de Melun et du Tronc. Tous MM. les commandants d'escadron ont fait aussi leur devoir; mais je suis obligé de rendre une justice particulière à M. le comte de Bessé, lieutenant-colonel de Rennepont, qui a chargé plusieurs fois les ennemis avec beaucoup de vigueur et de vivacité.

Je ne saurais trop me louer de l'utilité dont m'a été, dans cette

occasion, M. de la Javellière, major général. Il n'y a guère d'officiers, dans les troupes de votre majesté, qui aient plus de courage et d'intelligence.

M. de Marignan, major de du Tronc, qui fait la charge de maréchal des logis de la cavalerie, s'en est acquitté dignement; et enfin, sire, j'ai été bien secondé, et je ne finirais jamais si je rendais compte de ce que chacun a fait en particulier.

M. le marquis de Toralba, ancien maréchal de camp des troupes d'Espagne, et M. le marquis de Gonzague, brigadier, commandant la cavalerie, s'y sont comportés avec autant de courage et d'activité que les plus zélés sujets de votre majesté.

Nous avons, sire, quatorze pièces de canon, dont il y en a six de trente-six livres de balles, et huit pièces de campagne, qui étaient toute leur artillerie, et toutes leurs munitions, deux mille cinq cents prisonniers, dont un tiers sont blessés, avec quatre-vingt-quatorze officiers, dont deux colonels, trois majors et vingt-sept capitaines; le reste, lieutenants, enseignes ou cornettes; et il y a environ deux mille morts sur le champ de bataille. J'envoie à votre majesté trente-trois drapeaux ou étendards.

Je ne sais si votre majesté sera contente du récit; mais je sais bien que cette bataille est la neuvième où j'ai été pour le service de votre majesté, et que c'est la première relation que j'ai faite; ainsi j'espère qu'elle me pardonnera si je ne m'explique pas aussi bien que je le voudrais.

Lettre de M. le prince de Vaudemont à M. de Medavi.

Milan, 13 septembre 1706[1].

(Voir page 301.)

Comme, depuis la dernière que je vous ai écrite, il y a deux heures, monsieur, il me revient, de plusieurs endroits, que ce que j'avais appris hier de la situation de notre armée est différent, puisqu'elle est à Pignerol, et que celle des ennemis, qui est sur Turin, en deçà de la petite Doire, se dispose à se mettre en mouvement, ces deux raisons changent bien de face ce que je vous mandai hier par mon aide de camp, et vous voyez bien qu'il serait imprudent à vous et à

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1964, n° 63.

moi de préférer l'affaire du Modénais, qui n'est point notre but, et la prise de quelques malades à la conservation du Milanais; ainsi, je vous prie, sans balancer, de marcher ici avec tout ce que vous aurez, à l'exception de ce que vous aviez destiné sur le Mincio, lorsque vous songiez à passer dans le Modénais; c'est ce que je vous prie d'exécuter, et d'amener votre canon. M. de Châteaumorant, qui vint hier ici, en poste, me trouver, a, à Novare, quinze cents chevaux en bon état, et cinq cents autres se trouvent à Pavie, ce qui fera un corps de deux mille chevaux qui vous joindra ici. Cet article est pour que vous jugiez de ce que vous pouvez laisser de cavalerie à proportion, au Mincio, pour contenir celle des ennemis. Mon intention serait qu'avec votre tout vous vinssiez vous poster, le Tesin devant vous, dont j'ai fait ôter tous les bateaux et tous les ponts; là, nous pourrions vous fortifier par toute l'infanterie des places que vous couvririez, et ce corps ne laisserait pas d'embarrasser les ennemis, de rassurer le pays, et donner lieu à M. le duc d'Orléans, qui suivrait les ennemis en queue, de les intriguer beaucoup; sans cela, vous voyez bien que le pays étant tout ouvert, il n'y aurait qu'à ouvrir les jambes et laisser faire les ennemis, dont les conséquences vous sont trop connues pour que j'aie besoin de vous en dire la conséquence et la grandeur, ensuite desquelles, tout bien pensé, voilà tout ce que nous pouvons faire de mieux, vous et moi. Prenez donc la peine de venir ici en diligence pour disposer toutes choses avec moi; il me semble même que la garnison de Mantoue n'a pas besoin présentement d'être si forte, et que, si les ennemis se grossissaient de ces côtés-là, ce qui ne peut se faire qu'en nous passant devant le nez, nous serions toujours à portée d'y envoyer tout ce que nous voudrions. Exécutez donc promptement, je vous prie, tout ce que je vous demande.

ÉTAT DE LA RÉPARTITION DE L'INFANTERIE DE L'ÉTAT DE MILAN [1].

(*Voir page* 303.)

REGIMENTS	BATAILLONS.	EMPLACEMENTS.
Grisons	3	
Galiano (diminués au siége de Ceva)	1	Final.
Capoue (diminués au siége de Ceva)	1	Final.
Savoie, 2e bataillon	1	
Lombardie	1	
Suisses	1	Alexandrie.
Suisses	2	Serravalle. Valenza. Tortone.
Suisses	3	Pavie. Lodi. Pizzighettone. Crémone.
Peroboom	1	Mantoue.
Stampa	1	Mantoue.
Voet	1	Arone.
Covio	1	Novare.
Nattes	1	Château de Milan. Alexandrie.
Presle	1	Asti.
Louvigny	2	Dans l'armée de M. le duc d'Orléans.
Artillerie	1	Dans l'armée de M. le duc d'Orléans.
Espagnols	2	Dans l'armée de Lombardie.
Lombards	3	Dans l'armée de Lombardie.
TOTAL	27	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1964, n° 85.

Lettre du roi à M. le prince de Vaudémont. Versailles, 2 septembre 1706. (Voy. page 307.)

Mon cousin, la révolution qui vient d'arriver en Italie, par la levée du siége de Turin et la séparation de mon armée, dont une partie est restée en Lombardie, la plus considérable, commandée par le duc d'Orléans, retirée sous Pignerol, et le reste répandu dans le Milanais, m'a déterminé à vous dépêcher ce courrier pour savoir le parti que vous aurez pris et les ordres que vous aurez donnés au comte de Medavi, soit pour rassembler toutes les troupes qui sont dans les états du roi d'Espagne et du côté du bas Pô et en former un corps d'armée, ou si vous aurez jugé plus à propos de les répandre dans les places les plus fortes, en vue de les conserver en abandonnant le plat pays aux ennemis en cas qu'ils prennent la résolution, comme il y a lieu de le croire, de se rendre les maîtres du duché de Milan et ses dépendances. Je suis persuadé que, dans une conjoncture aussi embarrassante que celle dans laquelle vous vous trouvez, vous aurez redoublé de zèle pour prévenir les desseins des ennemis, veiller à la conservation des troupes, et mettre en sûreté les débris des équipages et tout ce qui aura pris le parti de se retirer du côté de l'Alexandrin ou du Milanais.

L'incertitude dans laquelle je suis de votre état, de celui où se trouve présentement le comte de Medavi, et de ce qui s'est passé le jour du combat, ne me permet pas de faire aucun projet sur lequel on puisse s'assurer; si les affaires étaient encore dans une situation à pouvoir se déterminer à ce qui paraîtra plus convenable, je croirais que, par préférence à tout, il faudrait songer à conserver Mantoue, Crémone, Milan et Valenza, retirer de Pavie, qui ne me paraît pas bon, tous les effets qui y sont, les mettre dans la citadelle de Milan ou les transporter à Crémone, à moins que vous ne jugiez que Pavie soit assez bon pour le soutenir; j'en userais de même pour Tortone et Alexandrie. Par ce qui m'en est revenu, j'ai lieu de croire que les troupes que l'on laisserait dans ces places seraient prises prisonnières de guerre si elles étaient attaquées; ce qui vaudrait mieux que tout, serait de faire en sorte, s'il était possible, sans commettre

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1933, 1re partie, 4e section, nº 100.

l'armée qui est à Pignerol, de la faire repasser dans le Milanais pour la joindre au corps que commande le comte de Medavi. Si cette jonction pouvait se faire sans la commettre, elle se trouverait encore plus forte que celle des ennemis, toutes leurs forces réunies, et la guerre continuerait en Italie comme par le passé. Je ne me flatte pas que cette idée puisse réussir; ceux qui sont auprès du duc d'Orléans l'ont regardée comme impossible; il ne croyait pas qu'il y eût rien de mieux à faire; il le désirerait fortement. Dans l'incertitude de ce que l'armée qui est à Pignerol fera, je mande au comte de Medavi d'exécuter entièrement tout ce que vous lui ordonnerez sans d'autres ordres à attendre de ma part, et me remets entièrement à vous de tout ce qui aura rapport à mon service et à celui du roi mon petit-fils.

Si les affaires du Milanais se tournaient de manière à ne le pouvoir soutenir, qu'il n'y eût aucune sûreté ni retraite pour mes troupes, ne conviendrait-il pas mieux de les faire passer dans le royaume de Naples, où on en a grand besoin, que de les laisser exposées à quelque fâcheux événement? ce serait un dernier parti d'extrémité difficile dans son exécution; mais il vaudrait encore mieux le prendre que de voir tomber un corps aussi considérable au pouvoir de mes ennemis. J'ai lieu de croire que vous n'aurez pas à délibérer sur cette dernière proposition, et que vous me rassurerez par votre réponse sur les justes inquiétudes que j'ai.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE IMPÉRIALE; SEPTEMBRE 1706 [1].

(*Voir page* 308.)

LE PRINCE EUGÈNE.

Commandant	Brigade	PREMIÈRE LIGNE.		BATAILL^ons.	ESCADR^ons.
		CAVALERIE			
LE PRINCE DE DARMSTADT.	MARTINI. CHELLART. MARTINI. ROCCAVION.	Hussards			2
		Savoie	4		11
		Fels	4		
		Vehlen	3		
		Neuburg	4		8
		Palfy, cuirassiers	4		
		Hollandais			6
		Glockelsberg	1		4
		Roccavion	3		
		INFANTERIE.			
	ISELBACH.	Chmut	2	9	
		Iselbach	2		
		Saxe-Gotha	2		
		Bagny	3		
		Palatins		6	
	SOMMION.	Herberstein	2	12	"
		Guttenstein	2		
		Konigsegg	2		
		Würtemberg	2		
		Reventklau	2		
		Troupes de Prusse		6	"
		CAVALERIE			
VISCONTI.	FALKENSTEIN. MONASTEROL. P^ce DE SAXE-GOTHA.	Saxe-Gotha			2
		Piémont-royal	4		10
		Visconti	4		
		Gardes de S. A. R.	2		
		Dragons de S. A. R.	4		12
		Reising	4		
		Herbeville	4		
		TOTAL		33	55

Commandant	Brigade	DEUXIÈME LIGNE.		BATAILL^ons.	ESCADR^ons.
		CAVALERIE.			
LANGALLERIE, commandant toute la cavalerie de la deuxième ligne.	REISING.	Sinzendorf	4	"	10
		Vaubonne	2		
		Falkenstein	4		
	CHELLART.	Palatins			6
	BATTE.	Hasselt	4	"	8
		Bremer	4		
		INFANTERIE			
	HARRACH.	Sommion	2	13	"
		Harrach	3		
		Saxe-Meinungen	2		
		Wolfenbüttel	2		
		Guido-Stahremberg	2		
		Thaun	2		
	BONNEVAL.	Palatins		4	
		Kriechbaum	3	8	
		Regal	2		
		Heiduques	1		
		Max-Stahremberg	2		
	HAGEN.	Prussiens		5	"
		CAVALERIE.			
	TOURNON.	Pfefferkorn	4		8
		Savoie-Piémont	4		
	SINZENDORF.	Martini	4		12
		Dragons de Piémont	4		
		Palfy, dragons	4		
		TOTAL		30	44

RÉCAPITULATION.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne	33	55
Deuxième ligne	30	44
TOTAL	63	99

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1964, n° 92.

ÉTAT DU NOMBRE ET DE LA POSITION DES TROUPES FRANÇAISES EN LOMBARDIE [1].

(*Voir page* 310.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
AU CAMP DE CRÉMONE ET A PIZZIGHETTONE.	
INFANTERIE.	
Grancey	1
Limousin	2
Médoc	1
Forez	1
Soissonnais	1
L'Ile-de-France	1
Beaujolais	2
Thiérache	2
Ponthieu	1
	13
	ESCADRONS.
CAVALERIE.	
La Reine	3
Chartres	3
Du Trone	3
Rennepont	2
Vérac	2
Magnière	2
Forbin	2
Melun	2
Grammont	2
Souscarrière	2
D'Autichamp	2
Harcourt	2
Cappy	2
Desclos	2
Montgon	2
Duluc	2
900 chevaux, détachés de l'armée de Piémont, commandés par M. de Châteauneuf, faisant 9 escadrons, ci	9
	44

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
DANS MANTOUE.	
INFANTERIE.	
Mirabeau	2
Albigeois	2
Cotentin	1
6 compagnies de Vexin	1 1/2
	6 1/2
DANS GUASTALLA.	
Labour	1
Desgrigny	2
Royal de Montferrat	1
	4
DANS LA MIRANDOLE.	
2e de Gâtinais	1
Durfort	1
	2
DANS LE CHÂTEAU DE MILAN.	
Bigorre	1
Vosges	1
	2
DANS PAVIE.	
Dauphiné	2
DANS ALEXANDRIE.	
Solre	2
Descorail, dragons.	
DANS CASAL.	
Vivarais	1
DANS MODÈNE.	
2e de Vexin	1
2e de Bretagne	1
	2

TOTAL		
	des bataillons	31 1/2
	des escadrons	44

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1964, n° 121.

Lettre de M. le prince de Vaudémont à M. le duc d'Orléans. Pizzighettone, 20 septembre 1706[1]. (Voir page 316.)

Je me remets, monseigneur, à ce que M. de Medavi se donne l'honneur d'écrire, par ce courrier, à votre altesse royale; au surplus, j'aurai celui de lui répéter ce que je lui ai mandé, qu'il n'y a, monseigneur, que votre retour en ce pays-ci qui puisse sauver l'Italie et le corps de troupes que les rois nos maîtres ont, et qui est très-considérable. Asti et Alexandrie vous tendent les mains. J'ai l'honneur d'être, etc.

P. S. Comme M. de Courtades s'est distingué à la bataille de Castiglione, ainsi qu'il a accoutumé de faire partout, il ose espérer que votre altesse royale voudra bien l'honorer de sa protection pour qu'il obtienne du roi ce qu'il mérite par ses services.

Lettre de M. de Medavi à M. le duc d'Orléans. Pizzighettone, 20 septembre 1706[2]. (Voir page 316.)

M. le prince de Vaudémont a déjà écrit à votre altesse royale sur la situation où tout est dans ce pays-ci; j'aurai l'honneur de lui dire seulement que, si son armée n'est pas en état de rentrer dans la plaine, il sera impossible de sauver le Milanais, puisque, toutes les places garnies, il ne me reste que treize bataillons et la cavalerie que vous m'avez laissée, et quinze cents chevaux de M. de Châteaumorant. Votre altesse royale peut juger si avec ce corps-là M. le prince Eugène, se portant avec toutes ses forces à Milan, je puis faire autre chose que de me retirer dans le Seraglio et à Mantoue pour sauver le peu de troupes que le roi a dans ce pays-ci. Au contraire, si votre altesse royale peut entrer dans la plaine, je puis m'avancer avec vingt bataillons et cinquante escadrons à Alexandrie, parce qu'en ce cas je tirerais ce que je pourrais des garnisons, et je mènerais vingt pièces de petit canon, deux cents caissons et cinquante mulets. Si M. le prince Eugène osait se mettre entre les deux armées de votre altesse royale, nous tirerions une cruelle vengeance de la journée du 7 devant Turin. Enfin, monseigneur, il va de votre gloire de ne pas abandonner l'Italie. Je n'ai pas eu besoin de votre ordre pour obéir à M. le prince de Vaudémont. Je l'ai toujours fait par devoir et par

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1966, n° 467.

[2] *Idem*, n° 468.

goût; votre altesse royale le connaît présentement assez pour être persuadée du plaisir qu'il y a de lui obéir; comptez donc, monseigneur, qu'avec de pareils ordres que ceux qu'il donnera dans ce pays-ci nous ferons tout ce que l'on peut faire, dans la situation où sont les choses, et que je n'épargnerai ni mes soins, ni mes peines, ni ma vie pour le service du roi.

ÉTAT DES TROUPES DESTINÉES POUR LE SERAGLIO ET MANTOUE [1].

(*Voir page* 322.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
INFANTERIE.	
Grancey	2
Limousin	2
Mirabeau	2
Soissonnais	1
L'Ile-de-France	1
Beaujolais	2
Albigeois	2
Desgrigny	2
Ponthieu	1
Cotentin	1
TOTAL	16

6 compagnies de Vexin.
34 escadrons.
100 chevaux, détachés de l'armée de Piémont, commandés par M. de Faucaucourt.

DÉTAIL DE CE QUI S'EST PASSÉ À PAVIE [2].

(*Voir page* 322.)

J'ai trouvé pour gouverneur de Pavie M. de Sartirane; c'est le même qui abandonna Stradella à M. de Stahremberg, lors de son passage. Sitôt que je fus arrivé en cette place, je la fus visiter avec lui. J'y vis une brèche à passer vingt hommes de front, où les bourgeois passaient journellement; le reste de ces murailles antiques de l'épaisseur

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1964, n° 141.
[2] *Idem*, vol. 1967, n° 62.

de deux pieds, et, pour toute artillerie, il y avait quinze pièces de campagne.

Les bourgeois gardaient toutes les portes ; sitôt que le régiment de Dauphiné fut arrivé, il demanda à les garder; les bourgeois ne le voulurent point, disant qu'ils voulaient conserver leurs priviléges et qu'ils garderaient bien leur ville; enfin, après une longue dispute, ils consentirent d'en livrer trois, et voulurent conserver la garde du pont.

Je m'aperçus que les moines, les prêtres et les bourgeois se mutinaient et tenaient des discours fort haut. J'en avertis plusieurs fois M. de Sartirane, qui ne voulait point le croire, et me disait toujours qu'il répondait sur sa tête de la noblesse, de la bourgeoisie; et même il en écrivit à M. le prince de Vaudémont pour l'assurer de la fidélité du peuple.

Cependant, lorsque les ennemis se présentèrent devant la ville, toute cette bourgeoisie prit les armes; M. de Sartirane me dit et nous assura que c'était pour nous aider à défendre la ville.

De notre côté, nous fîmes camper les troupes proche des murailles et dans les chemins couverts pour les défendre.

Toute cette bourgeoisie et la noblesse à leur tête firent occuper toutes les rues, la grande place, et surtout les environs de la porte du pont, dont M. de Sartirane voulut leur laisser absolument la garde, et même leur en laissa la clef, pendant deux nuits. Je lui représentai qu'il n'était point dans les règles de laisser les clefs entre les mains de ce peuple, qui me paraissait ému et à la veille d'une rébellion; il m'assura toujours du contraire et qu'en un mot c'était son affaire, qu'il en avait répondu à M. le prince de Vaudémont: je ne lui en parlai pas davantage.

Le cinquième jour du siége, le sénat et le corps de la ville députèrent deux gentilshommes à M. de Sartirane, pour lui dire qu'ils ne voulaient pas souffrir davantage le siége, et qu'ils voulaient se rendre à l'empereur. Aussitôt M. de Sartirane m'envoya chercher pour me dire cette belle nouvelle. Je fis avertir les commandants des corps. Il nous dit qu'il était difficile de soutenir un siége dehors et dedans:

je lui répondis là-dessus comme je devais, et qu'il me paraissait de l'intelligence de toutes parts après ce dont je l'avais averti.

Nous demeurâmes trois jours dans cette cruelle situation; les ennemis en furent avertis. Ils nous sommèrent de nous rendre prisonniers de guerre. Je leur répondis que, s'ils n'avaient pas d'autres choses à nous dire, ils pouvaient se retirer promptement. Le jour suivant, l'on fit la capitulation ci-jointe, qui est aussi honorable qu'elle puisse être dans une situation aussi triste que nous étions.

CAPITULATION DE PAVIE, LE 2 OCTOBRE 1706[1].

(*Voir page* 322.)

ARTICLE PREMIER.

Accordé à la garnison de sortir avec tous les honneurs marqués ci-dessus et six pièces de canon, savoir : deux de 24, deux de 12 et deux de moindre calibre, vingt coups de poudre à chaque canon, et vingt boulets, aussi bien que vingt coups de poudre et de plomb pour chaque cavalier, dragon et fantassin.

La garnison française et espagnole, soit cavalerie, dragons ou infanterie, sortira par la porte du pont du Tesin, tambour battant, trompette sonnante, mèche allumée, enseignes déployées, avec quinze pièces de canon, de celles, principalement, qui se trouveront aux armes de France ou d'Espagne, dont quatre de 24, quatre de 12 et sept de calibre au-dessous, avec vingt coups pareillement de plomb et de poudre pour chaque cavalier, dragon ou fantassin, et les chariots nécessaires pour les munitions.

ART. 2.

Accordé.

Tous officiers à la solde de France ou d'Espagne, de même que les cavaliers, dragons et soldats, qui se trouveront soit dans la ville ou dans le château, encore qu'ils ne soient pas de la garnison, seront compris dans la présente capitulation, de même que le sieur de Jouvrecourt, commissaire des guerres de France, le sieur Preteval, commissaire d'artillerie, le sieur Bourdelet, commissaire des vivres, le sieur Savy, directeur des hôpitaux, et généralement tous ceux qui sont employés sous leurs ordres.

ART. 3.

Il sera permis aux marchands

Les marchands vivandiers français et espagnols

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1967, n° 41.

vivandiers français et espagnols, et généralement à toute la garnison, de vendre ce qui leur appartient en propre devant qu'elle sorte; et, ne le pouvant faire entre ci et ce temps-là, il sera permis de rester trois jours dans la ville après la sortie de la garnison.

leurs femmes ou enfants, qui pourront se trouver dans la ville et le château, y seront pareillement compris et auront la liberté d'emporter leurs effets, sans qu'il leur soit fait aucun tort, ou de les vendre; leur sera même donné quinze jours de temps pour s'en défaire, s'il est nécessaire, et les officiers en pourront faire de même.

ART. 4.

Accordé.

Seront aussi compris les directeurs, chirurgiens, aumôniers et autres employés d'hôpitaux du roi.

ART. 5.

Accordé

Les officiers, cavaliers, dragons, fantassins, valets et tous autres, ne seront molestés en aucune manière, ni sous quelque prétexte que ce puisse être, soit leurs personnes ou leurs équipages, en sortant de la ville, du château et sur la route.

ART. 6.

On accorde tous les chariots nécessaires pour transporter les équipages de la garnison, hormis les chariots couverts.

Sera fourni soixante chariots, dont six couverts, tant pour les malades que pour les équipages des officiers de place en place, où la garnison sera conduite.

ART. 7.

On fournira le logement gratis à la garnison; elle prendra à Pacie le pain nécessaire, et payera les vivres en chemin.

Sera fourni des vivres gratis et fourrages aux troupes, ainsi que les logements dans les lieux de passage

ART. 8.

Accordé pour ce qui ne sera pas encore payé.

Seront payés dans ce jour, par les boulangers de cette ville, quatre cent dix sacs de farine qui leur ont été délivrés par les munitionnaires des vivres de France, sur l'ordre de M. de Sartirane.

ART. 9.

On ne forcera personne; mais il sera permis aux officiers et soldats de la garnison de prendre parti où ils voudront.

Ne sera point permis aux officiers, cavaliers, dragons et soldats de l'armée ennemie, d'engager ceux de la garnison, qui sont au service de France ou d'Espagne, à prendre parti dans leurs troupes, sous quelque prétexte que ce puisse être.

ART. 10.

L'infanterie qui voudra aller à

La garnison sera conduite, par le chemin le plus

Cremone sera embarquée; la cavalerie, dragons et infanterie qui voudra aller a Valenza, ou bien qui voudra aller joindre l'armee de M. le duc d'Orleans, seront escortes jusqu'à Suse par le plus court chemin.

court, savoir : l'infanterie française et espagnole a Cremone, et la cavalerie et dragons à Valenza, et sera permis à l'infanterie d'embarquer ses malades et équipages.

ART. 11.

Tout sortira avec la garnison, hormis les malades qui ne seront pas en état d'être transportes ni de marcher

Sera accorde pareillement des passe-ports aux officiers, cavaliers, dragons et soldats qui ne seront pas de la garnison, pour aller joindre leurs regiments, de même qu'aux commissaires des guerres, de l'artillerie et à celui des vivres, et à ceux qui sont employés sous leurs ordres pour aller joindre l'armée avec leurs équipages.

ART. 12.

La garnison ne partira qu'après-demain, à neuf heures du matin, pour le plus tard.

La garnison sortira après-demain, 4 octobre, a dix heures du matin, par la porte du Tesin.

Fait au château de Pavie, le 2 octobre 1706

Le tout sera exécuté de bonne foi de part et d'autre.

Après la signature, la garnison se retirera dans le château et nous livrera la porte dudit château aboutissant à la ville.

Le gouverneur nous rendra de bonne foi tous nos prisonniers qui sont dans la place et tous nos déserteurs. La garnison payera toutes ses dettes avant de partir; elle laissera des otages pour les chariots qui lui seront fournis et qui répondront aussi de l'escorte.

Que la garnison, en sortant et dans la route, ne fasse aucun acte d'hostilité sur les biens appartenant aux gentilshommes et habitants de Pavie, et dans toute l'étendue de la principauté.

Le gouverneur consignera de bonne foi toute l'artillerie et tous les magasins de guerre et de bouche à ceux qui seront députés par son excellence M. le général Daun.

INSTRUCTION ENVOYÉE À M. DE MEDAVI, LE 5 OCTOBRE 1706 [1].

(*Voir page* 325.)

Depuis la lettre que je vous ai écrite le 5, que j'ai envoyée par Alexandrie, et dont j'ai fait passer un duplicata par Gênes, j'ai fait de nouvelles réflexions sur ce qu'il convenait de faire pour notre jonction.

Je regarde comme deux choses capitales de conserver, d'une part, Crémone et Pizzighettone, et de l'autre, Alexandrie et Asti.

Ainsi, avant que les ennemis puissent faire un pont à l'embouchure du Tesin, pour vous couper la communication d'Alexandrie, vous devez y marcher avec toute votre cavalerie et dix bataillons des plus complets, ou davantage, si vous le jugez à propos; votre artillerie, vos caissons et le plus grand nombre de mulets et la plus grande quantité de farines qu'il vous sera possible, supposé que cela ne retarde pas votre marche, comme si vous aviez dessein uniquement de soutenir les places de l'Alexandrin, et que vous mettiez le reste de votre infanterie dans le château de Milan, dans Pizzighettone et dans Crémone, outre Mantoue, où vous aurez laissé ce qui est absolument nécessaire, après avoir assuré Alexandrie par une garnison raisonnable et y avoir laissé votre artillerie et vos caissons, et y avoir établi le principal dépôt des blés et des farines, comme dans la seule place où mon armée, en arrivant, pourra trouver du pain, dont elle aura absolument besoin. Vous marcherez, avec votre cavalerie et vos dix bataillons, à Asti, où vous ferez porter sur vos mulets et sur des chariots du pays la plus grande quantité de farines que vous pourrez, pour y faire du pain, non-seulement pour vos troupes, mais même pour en fournir à notre armée à son passage.

Et, prenant sur vos mulets le pain ou le biscuit nécessaire pour cinq jours à votre cavalerie, vous vous avancerez jusqu'au défilé de San-Damiano avec toute votre cavalerie et tous vos grenadiers, d'où vous viendrez, le plus légèrement qu'il sera possible, nous joindre à Saluces,

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1967, n° 31.

si vous appreniez que les ennemis marchent pour s'opposer à notre passage, renvoyant les grenadiers à Asti par les montagnes, si vous n'y trouvez pas un poste où ils puissent être en sûreté; et, au cas que les ennemis demeurent du côté du Milanais, et que vous soyez assuré qu'ils ne viennent pas pour s'opposer à mon passage, vous m'attendrez au défilé de San-Damiano.

Je compte être à Saluces entre le 11 et le 14 novembre; mais, sans vous régler sur ce temps-là, vous pouvez vous mettre en marche pour aller à Alexandrie, le plus tôt qu'il vous sera possible, après cette lettre reçue, de peur que les ennemis ne vous en coupent la communication; vous ne sauriez faire trop de diligence pour vous rendre à Saluces, afin de prévenir les ennemis, et arriver avant qu'ils soient en état de s'opposer à votre passage et se mettre entre vous et nous.

Si, après être arrivé à Saluces, vous n'aviez pas de mes nouvelles, et que vous vous trouvassiez pressé par les ennemis, il faudrait vous retirer à Pignerol, pour rentrer à Perosa, où nous aurons des troupes.

Lettre de son altesse royale M. le duc d'Orléans à M. le prince de Vaudémont. Briançon, 8 octobre 1706[1] (*Voir page 334.*)

Je fais force de toutes façons pour aller à votre secours. Voici la copie des ordres que j'envoie à M. de Medavi pour notre jonction, qui est le point essentiel :

« Depuis la lettre que je vous ai écrite le 5, que j'ai envoyée par Alexandrie, et que j'ai fait passer en duplicata par Gênes, j'ai fait de nouvelles réflexions sur ce qu'il convenait de faire pour notre jonction. Je regarde comme deux choses capitales de conserver, d'une part, Crémone et Pizzighettone, et de l'autre, Alexandrie et Asti. Ainsi, avant que les ennemis puissent faire un pont à l'embouchure du Tesin, pour vous couper la communication d'Alexandrie, vous devez y marcher avec toute votre cavalerie et dix bataillons des plus complets, ou davantage, si vous le jugez à propos; votre artillerie, vos caissons et le plus grand nombre de mulets et la plus grande quantité de fa-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1964, n° 202.

rines qu'il vous sera possible, supposé que cela ne retarde pas votre marche, comme si vous aviez dessein uniquement de soutenir les places de l'Alexandrin, et que vous mettiez le reste de votre infanterie dans le château de Milan, dans Pizzighettone et Crémone, outre Mantoue, où vous aurez laissé ce qui est absolument nécessaire, après avoir assuré Alexandrie par une garnison raisonnable et y avoir laissé votre artillerie et vos caissons, et y avoir établi le principal dépôt des blés et des farines, comme dans la seule place où l'armée, en arrivant, pourra trouver du pain, dont elle aura absolument besoin. Vous marcherez, avec votre cavalerie et vos dix bataillons, à Asti, où vous ferez porter sur vos mulets et sur des chariots du pays la plus grande quantité de farines que vous pourrez pour y faire du pain, non-seulement pour vos troupes, mais même pour en fournir à notre armée à son passage; et, prenant sur vos mulets le pain ou le biscuit nécessaire pour cinq jours à votre cavalerie, vous vous avancerez jusqu'au défilé de San-Damiano, avec toute votre cavalerie et tous vos grenadiers, d'où vous viendrez, le plus légèrement qu'il vous sera possible, nous joindre à Saluces, si vous apprenez que les ennemis marchent pour s'opposer à notre passage, renvoyant les grenadiers à Asti par les montagnes, si vous n'y trouvez pas un poste où ils puissent être en sûreté; et, au cas que les ennemis demeurent du côté du Milanais et que vous soyez assuré qu'ils ne viennent pas pour s'y opposer à mon passage, vous m'attendrez au défilé de San-Damiano. Je compte être à Saluces entre le 11 et le 14 novembre; mais, sans vous régler sur ce temps-là, vous pouvez vous mettre en marche pour aller à Alexandrie, le plus tôt qu'il vous sera possible, après cette lettre reçue, de peur que les ennemis ne vous en coupent la communication. Il est nécessaire de nous donner réciproquement de nos nouvelles par tous les moyens possibles. »

Lettre de M. le prince de Vaudémont

Yver me rendit, hier au soir, la lettre que votre altesse royale m'a fait l'honneur de m'écrire le 8 de ce mois, qui est la copie de l'ordre qu'elle donne à M. de Medavi, par lequel je dois juger que vous n'a-

viez pas encore reçu le compte que je vous ai rendu de la situation des ennemis et de celle des troupes et des places. Dès que vous l'aurez reçue, votre altesse royale trouvera que l'ordre qu'elle donne à M. de Medavi, d'aller au-devant d'elle, est impraticable, surtout depuis que le prince Eugène a pris le parti de quitter l'Adda avec une partie de l'armée pour aller faire les siéges de Tortone et d'Alexandrie, cette dernière place étant investie, à ce que l'on dit, par sa cavalerie, tandis qu'il attaque l'autre avec son infanterie. Le duc de Savoie, de son côté, avec le reste de l'armée, à laquelle s'est jointe celle des Hessois, continue le siége de Pizzighettone; il a un pont sur le Pô, à l'embouchure de l'Adda; le prince Eugène en a un autre sur cette même rivière au-dessous de Pavie. En voilà assez pour que vous jugiez, monseigneur, de l'impossibilité de l'exécution de vos ordres à M. de Medavi; c'est donc à votre altesse royale à venir secourir le pays et les places, lesquelles se sont soutenues jusqu'à cette heure par les troupes qui composaient l'armée de M. de Medavi, sans quoi Crémone aurait déjà secoué le joug, comme Pavie et Mantoue, dont vous connaissez l'importance, soit pour la guerre, soit pour la paix, et péricliterait beaucoup, s'il n'était garni et si l'on n'y veillait de près; car il ne faut pas se flatter : chacun a si peur d'être abandonné, peuples et autres, qu'on irait au-devant de tout, si la force des troupes ne rassurait; cela étant, comment pourrait-on tirer les troupes des places pour les porter dans l'Alexandrin, en laissant l'armée des ennemis derrière nous sur l'Adda, maîtresse de Crémone et du Crémonais, de Mantoue et du Mantouan? C'en est assez pour faire voir à votre altesse royale l'impossibilité de ce qu'elle ordonne à M. de Medavi; après quoi elle me permettra d'en venir à mon premier projet, que je crois qu'elle aura reçu par Gênes, par Alexandrie, ou du roi, à qui j'ai eu l'honneur de l'envoyer, et c'est l'unique moyen praticable, quoi que les ennemis puissent faire, à moins que toutes leurs forces ne se joignent et marchent ensemble en Piémont pour s'opposer à votre débouché; mais aussi, en ce cas, vous leur faites abandonner le Mila-

à son altesse royale M. le duc d'Orléans.

Mantoue 22 octobre 1706.

(Voir page 314.)

Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1964, n° 203.

nais, qui serait l'avantage de vos premières démarches, et, pour lors, nous y rentrerions de notre côté, pouvant tirer hardiment les garnisons pour reformer la petite armée de M. de Medavi, qui ne serait que de dix-sept bataillons; et si, au lieu de ce parti, les ennemis en prennent un autre tel qu'il puisse être, soit de vous attendre dans l'Astesan, soit de défendre le Pô entre Casal et Valenza, soit la défense du Tesin, ils ne peuvent rien faire de tout cela sans vous laisser la liberté de passer sans difficulté le haut Pô à Saluces, où il vous plaira, et, de là, prendre le parti de marcher à Valenza. Vous aurez un pont à Casal pour vous porter ensuite sur le haut Tesin, qui est le bon parti, et auquel les ennemis ne peuvent s'opposer sans nous abandonner le bas Adda, et, par conséquent, leur communication avec les Allemands. Je n'en dirai pas davantage à votre altesse royale à ce sujet; mais je me donnerai l'honneur de lui dire, comme je le dois, que rien ne peut être pire ni plus contraire que de ne point rentrer et d'abandonner aux ennemis la conquête d'un pays, faute de la présence de votre armée, et de se rendre, la corde au cou, place après place, se voyant abandonné. Je suis trop à vous, monseigneur, et trop véritablement attaché aux intérêts des rois, pour ne pas vous dire qu'entre retarder le retour de votre armée et le rompre, il n'y a pas de différence. J'ai toujours appréhendé avec raison ce retardement et prévu qu'il donnerait lieu aux ennemis de connaître la faute qu'ils faisaient de vous laisser si longtemps la liberté d'envoyer à l'avance un gros de troupes qui eût assuré Asti et Alexandrie; mais, cela ne s'étant point fait, et quoi qu'il puisse arriver d'Alexandrie, cela ne doit pas vous arrêter pour marcher à Valenza ou à Casal, ou pour rebrousser la marche que fit le prince Eugène lorsqu'il vint en Piémont, et venir passer au pont de Crémone. Si l'on a cru cette dernière praticable pour M. de Medavi, avec dix bataillons, la cavalerie, les caissons et les munitions, à plus forte raison le doit-elle être pour toute votre armée. Mais encore un coup, monseigneur, votre marche et vos efforts doivent, selon moi, se diriger au haut Tesin. Quant aux vivres, qui est l'article que je crois qu'on vous a rendu plus difficile et qu'on vous

a proposé de mener de ce pays-ci à votre rencontre, est-il possible, monseigneur, qu'on puisse vous faire cette proposition, quand on sait que nous en manquons dans toutes nos places, que nous n'en avons pas pour un mois pour les troupes qui sont restées en Italie, que tout a été consommé au siége de Turin, que les ennemis, depuis près de deux mois, mangent le dedans du Milanais et le Crémonais: c'est une notoriété publique, et je serais surpris qu'on eût osé vous en laisser douter, si je n'étais persuadé qu'on emploie tout pour vous représenter des obstacles et des impossibilités à votre marche, n'en ayant pu apporter à la résolution que le roi a prise sur la vôtre de votre rentrée en Italie. Est-il possible que l'on ait vu partir le prince Eugène des bords de l'Adige, et faire faire à son armée un voyage aussi long pour venir secourir Turin avec vingt-deux ou vingt-trois mille hommes, par des pays étrangers, sans dispositions, ni magasins, hasardant tout pour le secours d'une place attaquée par une armée deux fois plus forte que la sienne, et que, pour sauver le Milanais et toute l'Italie, et en même temps l'honneur des armes, on ne puisse faire marcher une armée bien supérieure à celle des ennemis quatre ou cinq jours de même pour entrer dans l'Astesan, l'Alexandrin, la Lumeline et le Novarais, où le fourrage et les grains abondent? On vous fera sans doute une nouvelle difficulté sur la perte qui peut arriver de Tortone et d'Alexandrie; mais comment est-il possible aux ennemis de garder des places et de tenir la campagne? il faut qu'ils abandonnent l'un ou l'autre à votre approche: cela parle de soi-même, comme vous le voyez. Mais ne vous déguisant rien de mes sentiments, comme vous m'avez toujours ordonné, je dois vous dire que je crains tout des mêmes gens qui ont été contraires à votre rentrée en Italie, et que, n'ayant pu vous détourner de la résolution que vous avez prise, ni la traverser à la cour, ils ne trouvent moyen de mettre des clous à la roue, et de vous faire perdre le temps, en donnant aux ennemis tout celui de prendre les places l'une après l'autre, et d'aller ensuite s'opposer à votre débouché, qui vous sera pour lors impossible.

Enfin, monseigneur, voyez ce que les ennemis ont fait et ce qu'on ne veut pas que vous fassiez pour votre gloire, pour l'honneur des armes et pour les intérêts des deux couronnes; voilà, monseigneur, vous parler selon le cœur que je vous ai dévoué, sans fard et sans déguisement. Ce qu'on me mande de la cour et d'ailleurs ne me laisse pas douter de ce que j'ai l'honneur de vous dire. Quand je pense que cette lettre-ci peut trouver encore votre altesse royale à Briançon, je vous avoue, monseigneur, que je la crois fort inutile.

MÉMOIRE DE M. LE PRINCE DE VAUDÉMONT SUR LES SUBSISTANCES [1].

(*Voir page* 346.)

L'armée de Lombardie, y compris les garnisons des places du château de Milan, Pizzighettone, Crémone, Guastalla, Mantoue, la Mirandole, Modène et dépendances, est composée de trente-cinq bataillons, y compris cinq espagnols, de trente-huit escadrons, dont trois de troupes d'Espagne, et de mille chevaux détachés de l'armée de Piémont. Il n'y a de subsistances dans les magasins que jusqu'au 1er décembre, excepté dans Modène, où il y en a pour quatre mois.

Toutes les ressources qu'on a pu trouver dans Mantoue, pour suppléer à l'argent du roi, dont il ne restait, le 21 octobre, que dix mille cinq cents louis, dans la caisse de l'extraordinaire des guerres, ne peuvent pousser la solde de ladite armée au delà du 15 novembre.

Les magasins de foin du roi, à Crémone, sont épuisés, et la cavalerie n'y subsiste que de ceux de la ville, ce qui ne peut durer longtemps. Il reste, dans ceux de Mantoue, environ quatre cent mille rations de foin qui pourront fournir, pour le reste de l'armée, pendant trois mois.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1964, n° 201.

Lettre de M. le prince de Vaudemont au roi. Mantoue, 13 octobre 1706. (Voir page [illegible])

Votre majesté verra par la copie ci-jointe de l'ordre que M. de Medavi vient de recevoir de M. le duc d'Orléans et par la réponse que je lui fais, les raisons pour lesquelles il n'est pas possible à M. de Medavi d'exécuter ledit ordre; mais, ce qui nous désole, c'est qu'on ait pu ramasser tant de choses impraticables et contraires au bien du service, pour les proposer à M. le duc d'Orléans, ce qui ne laisse point douter qu'il n'y ait des gens qui mettent tout en œuvre, jusqu'à des moyens aussi grossiers, pour retarder le retour de votre armée en Italie, n'ayant pu empêcher la juste résolution que votre majesté a prise de l'y faire rentrer.

Je me suis toujours donné l'honneur, dans toutes mes précédentes, de vous marquer, sire, que le temps était précieux et qu'on ne pouvait en perdre sans tout risquer. Nous en avons donné jusqu'à cette heure, de notre côté, au retour de l'armée, sans avoir encore rien perdu que Pavie, car Pizzighettone dure toujours, et voici quasi le mois écoulé, qui est celui qui paraissait nécessaire pour les dispositions du retour de votre armée. Votre majesté verra, par la copie de ma lettre à M. le duc d'Orléans, tout ce que je pourrais lui dire sur le reste, duquel votre majesté jugera; mais il m'a paru important, dans une conjoncture comme celle-ci, de ne pas tarder à mettre votre majesté au fait sur l'état des subsistances qu'il y a dans Cremone et dans Mantoue, jusqu'où elles peuvent aller et du temps auquel les troupes sont payées, afin que votre majesté n'ignore pas une chose de cette conséquence, pour les mesures qu'elle jugera à propos de prendre. J'en joins ici le mémoire. Il ne faut pas compter sur le crédit; il n'y en a plus et toute faveur est disparue pour nous sur le peu d'espérances que l'on a du retour de votre armée et que l'on voit celle des ennemis agir en toute liberté dans le Tortonais et dans l'Alexandrin.

Depuis les lettres du 24 du mois passé, dont votre majesté m'a honoré, je n'en ai reçu aucune, et ce que nous apprenons de l'armée de M. le duc d'Orléans ne donne rien moins que de l'espérance.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1964, n° 199 *bis*

Je fais de mon mieux pour cacher le tout au public; mais le temps, qui se passe, instruit mieux; jusqu'à cette heure, tous se flattaient, et les perfides Milanais tremblaient d'un heureux retour pour nous; mais ils commencent à en douter depuis que le prince Eugène a passé dans le Tortonais et l'Alexandrin, et qu'ils n'entendent point parler du retour de M. le duc d'Orléans.

ÉTAT DES GARNISONS OU QUARTIERS DE L'ARMÉE DE LOMBARDIE; 22 OCTOBRE 1706[1].

(*Voir page* 346.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
INFANTERIE.			
Mirabeau	2	//	
1er de Desgrigny	1	//	
2e d'Albigeois	1	//	
Cotentin	1	//	
1er de Vexin	1	//	A Mantoue
CAVALERIE.			
Du Trone	//	3	
Souscarrière	//	2	
Détachemt de M. de Nancré, de 200 chevaux	//	2	
	6	7	
Détachement de la garnison de Mantoue	//	//	A Ostiglia.
Idem de M. de Faucaucourt, de 200 chevaux	//	2	
INFANTERIE.			
Médoc	1	//	
Ponthieu	1	//	
Thiérache	2	//	
Ile-de-France	1	//	
Forez	1	//	
Caracciioli	1	//	
Mendoza	1	//	
Stampa	1	//	A Crémone.
Bonesano	1	//	
Peroboom	1	//	
CAVALERIE.			
Montgon	//	2	
Dulue	//	2	
Détachemt de M. de Courtades, de 600 chevaux	//	6	
	11	10	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1964, n° 195.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
INFANTERIE.			
Bigorre. . . . . 1 Vosges. 1	2		Au château de Milan
Troupes d'Espagne.			
2e Gatinais. . . . . 1 Durfort. 1	2		A la Mirandole
2e de Bretagne. . . . . 1 2e de Vexin. 1	2		A Modène.
Labour. . . . . 1 2e de Desgrigny. . . . . 1 Les Gardes. 1	3		A Guastalla.
1 détachement de la garnison de Crémone, outre 200 Suisses de garnison ordinaire. .		//	A Pizzighettone
60 Suisses et 100 convalescents.	//		A Sabionetta.
Grancey.		//	Curtatone et Montanara.
Beaujolais.		//	Buscoldo.
Limousin.	2		Borgoforte.
1er Albigeois.	1		San-Giacomo.
Soissonnais.	1		Governolo.
	8		
CAVALERIE SOUS LES ORDRES DE M. DILLON.			
Magnière.		2	
Forbin.		2	
Antichamp.		2	
Rennepont.		2	
Melun.		2	
Grammont.		2	
La Reine.		3	Dans le Brescian.
Desclos.		2	
Harcourt.	1	2	
Chartres.		3	
Cappy.	//	2	
Vérac.		2	
Molfette.		3	
Bracamonte			
INFANTERIE			
Vivarais.	1		A Casal.
	1	29	

Les 2 bataillons de Dauphiné et le régiment de dragons d'Escorial, qui étaient dans Pavie, sont passés à Suse.

Il y a dans Alexandrie environ 3,000 hommes de garnison, tant Suisses que Grisons, milices urbaines et les 2 bataillons de Solre.

Dans Tortone, il y a 200 Suisses, et 50 dans le fort de Fuentes.

La garnison de Final est composée de 2,500 hommes, tant Napolitains, Italiens, que Grisons.

Lettre de M. le duc de Savoie, contenant les articles de la capitulation de la ville de Casal. (Voir page 361.)

Illustres et magnifiques seigneurs, le zèle et la soumission que vos seigneuries ont fait paraître, selon leurs devoirs, envers la majesté de l'empereur, s'étant rendus à ses armes et sous sa très-heureuse protection, et, pour lui témoigner la passion avec laquelle je les regarde, j'ai bien voulu, en considération de vos supplications présentes, qui m'ont été portées par monseigneur l'évêque Cocconati, vous accorder ce qui suit :

Que l'on n'attaquera pas, du côté de la ville, le château, ni l'on ne commettra aucun acte d'hostilité de ladite part, contre ledit château, à condition que, sous quelque prétexte que ce soit, ledit château n'en commettra point contre la ville;

Personne, du côté de la ville, ne pourra s'approcher du chemin couvert du château qu'à la distance de dix toises;

Les moulins qui sont proches du château, appartenant à la ville, seront rendus, et ne pourront servir à autre chose qu'à moudre;

La porte de la ville nommée du Château restera toujours fermée;

Les malades et convalescents des troupes françaises pourront rester dans la ville tous ensemble, dans un endroit ou deux, et il leur sera donné une garde par le gouverneur;

Que les entrepreneurs, commis, servant dans les hôpitaux, et leurs domestiques, de quelque nation qu'ils soient, pourront aussi rester dans la ville, sans être inquiétés eux-mêmes, ni pour leurs effets, et pourront vaquer à leurs affaires, à condition qu'ils se consigneront et qu'ils observeront les règles qui leur seront prescrites par le gouvernement. Il sera permis à la ville de leur fournir et à leurs équipages, tout ce qu'ils auront besoin, moyennant le payement;

Que les officiers de la garnison qui resteront dans la ville pourront vendre leurs équipages pour leur subsistance;

On permet au commissaire La Gatine de rester dans la ville pendant deux jours, lesquels terminés, il sera obligé de déclarer s'il veut rester avec les autres, ou bien se retirer dans le château.

Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1967, n° 265.

Voilà ce que j'ai l'honneur de faire savoir à vos seigneuries, auxquelles je prie Dieu de donner toute sorte de bien.

Les troupes de France auront jusqu'à demain à midi pour se retirer dans le château, aux convenances de vos seigneuries.

A Frassinetto, le 16 novembre 1706.

Aux illustres et magnifiques seigneurs, les seigneurs, noblesse et bourgeoisie de la ville de Casal.

Signé le duc de Savoie, roi de Chypre, V. AMÉDÉE.

CAPITULATION DU CHÂTEAU DE CASAL [1]

(*Voir page* 361.)

ARTICLE PREMIER.

Que la garnison sorte armée par la breche, au bas de laquelle elle posera les armes, à l'exception des officiers, qui demandent à garder les leurs

Accordé, et la garnison sera prisonniere de guerre.

ART. 2.

Que les officiers conserveront leurs equipages et qu'il leur sera fourni des voitures pour les transporter dans les lieux ou ils devront aller.

Accordé pour les seuls officiers de la garnison qui sont ici.

ART. 3.

Qu'il sera permis à deux officiers majors de suivre les troupes, pour les payer et en faire prendre soin.

Accordé.

ART. 4

On demande trois jours pour sortir du château, et qu'il soit permis, pendant ce temps, aux officiers d'aller vaquer à leurs affaires dans la ville

On donne demain a la garnison pour rester dans le château, et ils donneront dans deux heures d'ici la porte du côté de la ville, et il sera permis à un de nos officiers d'artillerie et commissaire d'y entrer pour faire les inventaires, auxquels ils découvriront toutes les mines qu'ils ont faites.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1967, n° 264.

ART. 5.

Accordé. — On demande des passe-ports pour les équipages que les officiers voudront envoyer en France.

ART. 6.

Accordé. — Que les entrepreneurs des bâtiments pour le service du roi, commis des vivres, garde-magasins, chirurgiens des hôpitaux et autres employés, pourront se retirer en France avec des passe-ports.

ART. 7.

Ils donneront un état des officiers et soldats, qui iront dans les endroits où on les enverra. — Qu'il soit permis aux officiers de demeurer à Turin ou à Casal; et, si son altesse royale veut bien le leur accorder, on en donnera l'état après midi.

ART. 8.

Accordé, à condition qu'on ne casse aucunes armes et qu'on ne dissipe rien dans le château. — On demande à son altesse royale qu'il ne soit rien pris aux soldats après avoir posé les armes.

Ils ne pourront, en aucune manière, prétendre de cette ville aucune indemnité sur tout ce qu'elle s'est engagée.

A Casal, le 6 décembre 1706 [1].

Signé V. AMÉDÉE et MARQUESSAC.

RELATION DE CE QUI S'EST PASSÉ À CASAL [1].

(*Voir page* 361.)

Après la prise d'Alexandrie, les troupes impériales s'approchèrent de cette ville, et le 9 de novembre elle fut entièrement bloquée. M. de Marquessac, commandant de cette ville pour sa majesté très-chrétienne, lequel avait déjà fait cesser quelques fortifications qu'il avait fait tracer à la ville du côté de l'ouverture de la citadelle, se servant des provisions qu'il avait obligé la ville de fournir pour la fortifier, ne songea plus qu'à mettre le château en état de bonne défense et l'approvisionner abondamment de toutes choses. Il tenait les portes de la ville fermées, et gardait une conduite qui faisait voir en tout beaucoup de défiance. Le pays, forcé à fournir la

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1967, n° 270.

subsistance à l'armée impériale, souffrait extrêmement, et comme son altesse royale monseigneur le duc de Savoie, et son altesse royale monseigneur le prince Eugène étaient arrivés à Frassinetto, à une lieue d'ici, et que l'on avait commandé aux villages d'alentour de faire une grande quantité de fascines, afin d'attaquer incessamment la ville, on était dans une extrême consternation. Dans cette extrémité, ces messieurs du conseil ouvrirent une lettre de son altesse sérénissime de Mantoue, qui avait ordonné de ne l'ouvrir qu'en pareil temps. Cette lettre abolissait le conseil, le gouvernement et les charges militaires, et donnait tous les pouvoirs et tous les soins à la noblesse et à la bourgeoisie de se gouverner selon leur prudence, avec la participation du clergé, pour la conservation de sa souveraineté et pour le bien public. Le conseil envoya aussitôt deux députés à monseigneur de Cocconati, évêque de cette ville, afin de lui montrer cette lettre, et le prier de vouloir les assister dans des conjonctures si pressantes, et d'entrer dans leur conseil.

Monseigneur, qui avait eu quelques démêlés avec M. de Marquessac, et lui avait fait dire par M. Flobert d'avoir écrit à la cour contre lui, avant de donner aucune réponse au conseil, voulut faire communiquer cette instance à M. de Marquessac, lui faisant dire que la considération du bien public l'obligeait de passer par-dessus les différends particuliers qu'il avait avec lui, et qu'il était prêt à seconder les prières du conseil en y donnant toute son attention et assistance, s'il le trouvait bon. M. de Marquessac lui fit répondre par M. de La Gatine, commissaire ordonnateur de qui monseigneur s'était servi dans la suite de cette négociation, qu'il lui ferait plaisir de s'en mêler, et qu'il le jugeait même nécessaire. Le conseil fit faire de nouvelles prières à monseigneur et même par écrit, afin qu'il se transportât dans leur assemblée, et à la fin il y alla. Son premier sentiment fut qu'il fallait exécuter incessamment les ordres de son altesse sérénissime en convoquant la noblesse et la bourgeoisie ce même jour; et l'ayant fait, la présence de monseigneur y fut fort à propos pour empêcher le tumulte et disposer cette assemblée à faire une députation d'un

certain nombre de noblesse et de bourgeoisie pour le gouverneur de l'état, la persuadant aussi que par la vénération et l'humble reconnaissance qu'on devait à son prince, il fallait y comprendre ces messieurs du conseil. On résolut que cette députation s'assemblerait dorénavant dans un appartement de l'évêché que monseigneur offrit de bonne grâce, et étant prié d'y vouloir assister personnellement, il promit de le faire dans les besoins pressants, à condition de n'y faire d'autre figure que celle de médiateur pour le bien public. Le conseil avait déjà concerté avec M. de Marquessac d'envoyer des députés à ces princes pour leur représenter l'accablement du pays, et implorer leur clémence. La députation consentit qu'on le fît, et monseigneur l'approuva à condition que, devant que de parler pour les intérêts des sujets on parlerait de ceux du souverain, pour savoir comment on voulait le traiter, et pouvoir là-dessus régler une sage conduite. Tous entrèrent dans ces justes sentiments, et l'on en donna la commission aux députés, qui partirent aussitôt pour le quartier général le 12 novembre.

Ces messieurs, à leur retour, représentèrent qu'ils avaient été très-froidement reçus, et qu'on leur avait répondu que si l'on voulait de la protection il fallait se faire du mérite comme ont fait d'autres villes; et qu'ayant fait toutes les diligences possibles pour savoir le sentiment que l'on avait de la souveraineté de leur prince, M. le marquis de Prie, plénipotentiaire de l'empereur en Italie, leur avait dit positivement qu'on ne voulait pas en entendre parler, étant déchu de ses états, et que l'empereur, qui en était le seigneur direct, voulait s'en rendre maître absolu, et qu'enfin il n'y avait que deux partis à prendre, ou de forcer les Français à se retirer dans le château, ou de voir la ville au pillage et traitée comme rebelle. Ces reponses mirent cette ville dans une grande épouvante, et l'on ne songea plus qu'à prier monseigneur l'évêque de vouloir aller en personne traiter avec ces princes; et ayant fait communiquer ce dessein à M. de Marquessac, à qui l'on donna par écrit la réponse que nos députés venaient d'apporter, il l'approuva. On convoqua donc la no-

blesse et la bourgeoisie, afin de signer un plein pouvoir, que l'on donna à monseigneur, de traiter et de conclure tout ce qu'il jugerait à propos pour le bien public. Ce prélat ayant accepté avec plaisir cette commission, il partit.

A son retour, il représenta qu'avec toutes les remontrances et les efforts qu'il fit pendant cinq heures, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre de ces princes, et tantôt avec les deux ensemble, il n'avait pu obtenir d'autre réponse, sinon que, s'ils eussent été obligés de faire ouvrir la tranchée à cette ville, ils voulaient la ville, l'état et la garnison à discrétion; et seulement à la fin, pour ne pas le renvoyer si triste et mécontent, ils lui dirent qu'à sa considération ils auraient accordé une bonne capitulation aux Français pour se retirer en France, si M. de Marquessac avait voulu rendre le château, lui donnant un mois de temps pour attendre le secours; mais que, s'ils ne l'acceptaient promptement, il les voulait tous, en parole de prince, prisonniers de guerre. Monseigneur fit savoir cela a M. de Marquessac, et l'on passa une bonne partie de la nuit et du jour suivant à contester cette proposition, qui fut acceptée à la fin, à condition que monseigneur en écrirait à M. de Medavi, qui commande l'armée de France en Lombardie, et en obtiendrait l'approbation. Monseigneur retourna donc vers ces princes, qui ne voulurent point y consentir, et firent marcher leurs troupes pour l'ouverture de la tranchée. Alors monseigneur proposa que si l'on voulait donner bonne capitulation à ce qui serait resté de malades français ou convalescents dans la ville, dont le nombre était de mille et plus, il aurait tâché de faire retirer les autres dans le château. Ces princes répondirent qu'il n'était pas de leur honneur de capituler avec une ville ouverte, que l'on pouvait emporter l'épée à la main, et qu'ils ne le feraient pas absolument, beaucoup moins avec nous qui étions sujets de l'empereur, et devions nous unir à eux pour chasser les Français, qui n'avaient pas assez de force pour tenir contre eux et contre nous. Monseigneur répondit qu'il savait bien que nous n'avions pas d'autres voies à prendre que celles des prières et des supplica-

tions, étant également menacés des deux côtés et n'ayant pas de forces, mais que, s'ils voulaient bien accorder quelque grâce, il aurait proposé un expédient convenable et aux uns et aux autres, qui fut que ces princes ne voulant pas entendre parler de capitulation, et les Français ne voulant pas non plus traiter avec des ennemis qui ne voyaient pas encore la ville, traiteraient avec ceux-ci directement, et que ces princes auraient ensuite la bonté d'accorder par grâce à la ville ce dont elle serait convenue avec les Français. Ensuite monseigneur fit cette proposition que, s'il réussissait à la ville de résoudre les Français à se retirer dans le château, ces princes accordassent que tout ce qui resterait de troupes et d'effets des Français dans la ville suivrait la capitulation du château, et qu'il ne se ferait aucun acte d'hostilité de part et d'autre du côté de ladite ville. Cette proposition, après bien du débat, fut enfin acceptée, et l'on contremanda les troupes qui étaient en marche pour l'ouverture de la tranchée. Monseigneur revint très-content, et porta une joie incroyable à cette ville, très-persuadé que M. de Marquessac le serait aussi; mais nous fûmes tout surpris lorsque après que monseigneur eut travaillé une bonne partie de la nuit pour faire agréer cette proposition, dans le temps qu'il devait repartir pour porter la réponse à ces princes, M. de Marquessac envoya dire qu'il ne la voulait pas accepter. Ce refus, qui ne fut que trop tôt publié, parut si déraisonnable, et déplut tellement, que la ville entra dans une grande commotion. Quelque désordre étant donc presque inévitable, monseigneur prit l'expédient de proposer à la députation qu'il fît prier M. de Marquessac de vouloir bien venir avec son conseil de guerre, dans cette assemblée, afin qu'il pût être convaincu par nos raisons, ou nous convaincre par les siennes, proposant de lui donner quatre otages dans le château pour sa sûreté, et qu'il mît des gardes où il voudrait. M. de Marquessac fit répondre qu'il ne jugeait pas à propos d'être présent à ces complaintes, mais il envoya son conseil de guerre, composé de deux colonels et des principaux officiers de la garnison. On pria monseigneur de vouloir parler pour tous, et par un discours d'environ deux heures il étala

si bien toutes les raisons capables de les persuader, que nous crûmes notre cause gagnée. Mais ces messieurs, après être convenus de la justice de nos raisons pour ce qui nous regardait, dirent que l'honneur des troupes ni le service du roi ne permettaient pas d'abandonner une place qui pouvait obliger les ennemis à ouvrir la tranchée et à perdre du temps. Monseigneur reprit là-dessus la parole avec une vigueur extraordinaire que Dieu lui donna en ce moment pour nous tirer d'un si grand embarras, et leur fit comprendre qu'il était bien plus honorable pour les troupes de sa majesté de se retirer de cette ville à la prière d'une si digne assemblée, qui représentait un état dont ils avaient été si fidèlement et si utilement servis, que de l'abandonner peu de jours après par force, pressés par leurs ennemis, et dans l'incertitude d'une bonne retraite, exposant en ce cas non-seulement la ville, mais même tous les malades et leurs convalescents aux insultes d'un ennemi irrité; et qu'à l'égard du temps qu'ils croyaient perdre en se retirant de la ville, ils le regagneraient beaucoup plus assurément sur la défense du château, lorsqu'on ne pourrait faire contre lui aucun acte d'hostilité du côté de la ville, par laquelle on voit à revers les fossés du château et les dehors qu'ils ont faits. En suite de quoi monseigneur, à qui un des principaux officiers avait dit qu'ils perdraient plutôt la vie que de perdre leurs équipages, proposa pour cela la garantie de la ville, et ces messieurs de la députation l'ayant approuvée, ce conseil de guerre en parut satisfait, et nous promit de nous porter dans peu le sentiment de M. de Marquessac. Il était quatre heures après midi que nous étions encore assemblés, attendant cette réponse languissants et inquiets, et à la fin on nous vint dire que M. de Marquessac l'acceptait, pourvu qu'on garantit les effets du roi qui resteraient dans la ville. Il parut fort rude et fort extraordinaire à notre réputation que des effets qui devaient être indispensablement perdus quelques jours après dussent être garantis par une ville amie, qui n'avait eu aucune part à leur perte. Cependant, suivant le conseil de leur évêque, qui leur dit qu'à quelque prix que ce fût il fallait sortir honorablement de ce pressant

danger, ils se disposèrent à le faire, et monseigneur sortit aussitôt de l'assemblée, impatient de faire savoir à la ville, qui languissait, que tout était fini, et de porter la réponse à ces princes, qu'il trouva fort inquiets de son retardement. Comme il était fort tard, il pria son altesse royale de vouloir lui envoyer le jour suivant une lettre adressée à la ville, qui pût servir d'assurance à M. de Marquessac de ce qu'on lui avait promis, et il revint aussitôt pour finir d'affaire avec les Français, qui suscitèrent encore de nouveau d'autres difficultés, et il fallut passer cette nuit comme les précédentes, et une partie de la matinée en disputes, et que monseigneur, qui s'était accoutumé à faire ce voyage et de jour et de nuit par des temps épouvantables, retournât au quartier général pour obtenir d'autres petites grâces, sans quoi on paraissait fort disposé à manquer de parole. Monseigneur trouva ces princes si ennuyés de cette affaire, qu'il fut sur le point de tout rompre, s'il ne se fût servi des plus humbles supplications pour porter ces princes à terminer gracieusement cette affaire. La lettre de son altesse royale pour la ville était déjà faite; mais comme elle était fort éloignée de ce que les Français souhaitaient, il fallut la refaire et Dieu sait avec quelle peine. Monseigneur demanda aussi un passeport pour faire passer en France cent soixante commis et employés, et l'obtint par grâce. On concerta qu'à midi du jour suivant nos milices relèveraient les troupes du roi, et consigneraient après une porte aux impériaux, parce que son altesse royale voulait absolument entrer ce même jour 17 dans la ville. Ce dernier voyage lui fut presque fatal; car, comme il était de nuit, une sentinelle française lui tira du rempart un coup de fusil. Au retour de monseigneur, les disputes recommencèrent encore avec les Français, et quoiqu'on eût fait travailler toute la nuit pour leur faire mener le canon qu'ils demandèrent sur les places du château, et que le tout parût fini, cependant, à l'heure qu'on devait relever les postes selon le concert, ils suscitèrent encore de si étranges discussions, qu'on ne finirait jamais si l'on voulait les raconter, et il fallut envoyer deux gentilshommes prier son altesse royale de différer son entrée jusqu'au

lendemain, ce qu'elle accorda avec beaucoup de peine. Cependant M. de Marquessac envoya le billet ci-joint par copies, deux desquelles devaient être signées par ces messieurs de la députation, pour la garantie des équipages des officiers et des effets du roi. Mais monseigneur dit qu'il était bien plus honorable que la ville fît une capitulation formelle avec M. de Marquessac, y mettant les articles de la lettre de son altesse royale et les promesses de la ville, que de signer un billet, et il la dressa lui-même en des termes fort honorables pour M. de Marquessac, afin qu'il vît qu'on voulait accorder autant qu'on le pouvait son honneur avec notre intérêt, et que, dans cette négociation, monseigneur avait toujours eu à cœur que tout se fît glorieusement pour les uns et pour les autres et sans tumulte. M. de Marquessac retira à la fin ses troupes, et les impériaux entrèrent. La sévérité de M. de Marquessac à ne vouloir pas même ce matin laisser entrer le bourgmestre de son altesse royale pour lui préparer son logement, et à ne pas laisser sortir sitôt qu'il le fallait nos commissaires pour régler le logement des troupes, coûta bien cher à cette ville, car les bataillons se logèrent presque à discrétion, et le quartier de la ville du côté de l'esplanade fut tout pillé.

Tout se préparait ensuite pour faire le siége du château, et monseigneur, voyant que la ville souffrait extrêmement, chargée du logement de vingt bataillons et de ce qu'il leur fallait fournir pendant tout le siége, jugea à propos, pour en chercher le soulagement, de renouveler la proposition de faire passer en France tous les Français avec une bonne capitulation, espérant de pouvoir leur obtenir, de son altesse royale, six semaines de temps pour attendre le secours, et leur faire accorder des avantages considérables.

Il en parla donc, mais on lui répondit positivement que M. de Marquessac ne voulait plus entendre parler de rien que de se battre, ayant un château capable de faire la plus jolie défense du monde, et que l'infanterie des alliés, qui était ici, n'était absolument pas suffisante pour en faire la conquête. Qu'il fallait faire connaître aux ennemis la valeur des troupes françaises, et qu'il était temps d'arrêter ici

la facilité qu'ils avaient eue jusqu'à présent dans leurs progrès, et que, sous ce château, ils perdraient leurs meilleures troupes, et qu'enfin, la saison étant fort avancée et le temps très-mauvais, l'affaire était fort douteuse. Monseigneur répliqua qu'il n'était pas croyable que son altesse royale voulût échouer devant le château de Casal, et beaucoup d'autres choses dignes de considération, mais inutilement; en effet, ce château était en bon état, et on l'avait raccommodé assez bien, particulièrement une contre-garde devant la tour du côté de l'attaque et la demi-lune devant la courtine. La garnison était de mille hommes choisis, compris cinq belles compagnies de grenadiers et soixante-cinq officiers, dont beaucoup de chefs. Ils avaient beaucoup plus qu'il ne leur fallait de provisions de bouche et de guerre; les plus beaux souterrains du monde pour loger toutes leurs troupes et pour leurs magasins; aussi l'on s'attendait à une vigoureuse défense; mais on a été bien surpris de voir cette place rendue le onzième jour de tranchée ouverte, sans qu'il se soit passé la moindre action. Les assiégeants firent une batterie de huit pièces de canon le troisième jour pour abattre les défenses, et cette même batterie, qui voyait la tour et un coin de la courtine, commença de faire brèche, et on l'augmenta jusqu'à quinze pièces. Ensuite l'on en fit une autre de six pièces plus avancées, pour abattre les défenses de l'autre tour, et, après qu'elle eut tiré un jour, le château se rendit avec la garnison prisonnière de guerre.

A la vérité, on ne croyait pas qu'après avoir refusé la proposition de passer tous en France, on voulût avoir tant de ménagement pour conserver la garnison du château, dont on a dit seulement dix hommes et deux officiers de tués. Il est certain que cette garnison prenait bien du repos, puisqu'elle n'a fait aucun travail, et qu'excepté quelques alarmes pendant la nuit, elle ne s'est pas laissé voir, et que les assiégeants ont fait leurs travaux avec grande tranquillité, quoique les généraux fussent fort inquiets par la crainte des sorties; mais ils se sont emparés de cette place sans rien attaquer et avec la seule perte de soixante et dix hommes de tués et de deux cent vingt-deux

blessés, dont quelques-uns capitaines, un enseigne et cinq lieutenants. Ceux qui sont sortis du château nous ont dit que M. de Marquessac se mit au lit, blessé légèrement à la cuisse par un coup de pierre, et apparemment incommodé d'ailleurs, et que tout y allait très-mal; ont nommé des gens qui paraissaient les plus déterminés lorsqu'il s'agissait de braver la ville, et que, pendant le siége, ils ne sont jamais sortis des souterrains; ont dit, enfin, tant de choses, que, si sa majesté voulait s'en informer, elle trouverait avoir été mal servie.

Pendant le siége, les Français se plaignaient de beaucoup de choses, et entre autres de ce que l'on avait pris des équipages appartenant à des officiers absents qui n'étaient pas de la garnison, et que la ville ne leur fournirait pas la subsistance qu'on leur avait promise. A l'égard de ces équipages, son altesse royale déclara qu'ils n'étaient pas compris dans la garantie, et, quoi qu'ils disent, ils ont tort, comme on voit par le billet de M. de Marquessac, proposé à la ville de signer, auquel se rapporte la capitulation. Et à l'égard de la subsistance, monseigneur voyant que, dans les grands embarras où l'on était, ces messieurs du magistrat ne pouvaient pas pourvoir à tout, il donna lui-même, de son argent, tout ce qu'il fallut pour cela, et presque tous les jours il allait chez son altesse royale, non-seulement pour y soutenir ce qui était dû par la capitulation, mais encore pour leur obtenir des grâces particulières; de manière que presque tous les Français avaient incessamment recours à lui, et disaient le reconnaître pour leur père, étant très-persuadé que tous, excepté les principaux, dont il n'a pas lieu d'être content, lui rendront cette justice. Ces messieurs de la ville, chargés, comme il a été dit ci-dessus, de la garantie des effets du roi, prièrent monseigneur de vouloir former un placet et l'envoyer à la cour, afin de supplier sa majesté de leur remettre cette obligation, très-persuadés que, connaissant l'état de violence dans lequel on avait mis sans raison cette pauvre ville, et le motif d'honneur par lequel elle s'était engagée, elle userait de sa clémence. Son altesse royale, qui avait consenti qu'on formât

ce placet, mais qui voulut le voir, le garda, et, après avoir différé de jour en jour son approbation, dit ouvertement à monseigneur qu'il n'y fallait plus songer, n'étant pas honorable pour sa majesté impériale que ses sujets aient recours à ses ennemis pour obtenir des grâces. Ces messieurs de la ville, qui ne s'étaient chargés de ce fardeau qu'à la persuasion de monseigneur, comme il a été dit, et qui craignaient le reproche de toute leur postérité, si on leur laissait cette dette indéfinie avec la France, n'ayant pas été possible de régler la valeur de ces effets, ne sachant quel autre parti prendre, jugèrent à propos de supplier son altesse royale d'avoir quelque égard pour la garnison du château, à l'occasion de la capitulation, afin que M. de Marquessac déchargeât la ville de ce à quoi elle s'était engagée avec lui; et voyant que monseigneur s'était donné tant de peine en leur faveur, ils le prièrent de faire cette instance à son altesse royale : il la fit, et ce prince la trouva si juste, qu'il assura monseigneur que cet article serait mis dans la capitulation. Monseigneur, sortant de chez son altesse royale, trouva dans la salle ces messieurs Français qui attendaient le sort de cette capitulation, et il jugea à propos de leur signifier, par honnêteté, lesdites prières de la ville et les intentions de son altesse royale. Comme ces messieurs comptaient peut-être de tirer aussitôt quelque argent de la ville, ils prirent cela si mal, qu'ils lui en firent une querelle, et un d'entre eux lui dit à haute voix, avec beaucoup de ressentiment, qu'il savait demander des grâces bien à propos. Monseigneur répondit que la ville savait demander des grâces aussi à propos qu'ils avaient su établir des prétentions; et ce prélat eut le chagrin de voir les peines qu'il s'était données pour le bien public récompensées par un si sensible reproche.

Ces messieurs, pour justifier ces plaintes qu'ils firent mal à propos à monseigneur, ont publié après cela qu'il avait de lui-même fait cette instance à son altesse royale, mais la prière de la ville ci-jointe fait voir le contraire. On a été ensuite fort étonné de savoir les difficultés que M. de Marquessac a faites de signer cet article, qui

regarde la ville, puisque les raisons qui l'ont enfin obligé de le signer sont les mêmes qui obligèrent la ville de l'accorder, et s'il veut prendre cela comme une violence, je confesse, par conséquent, de l'avoir pratiquée le premier avec nous; on est très-persuadé que ces messieurs ont trop de connaissance pour n'être pas contents de ce qui leur est arrivé; ainsi on craint que, pour se justifier à la cour, on ne charge les autres. Il est cependant très-constant que tout ce qu'on a dit ci-dessus est très-véritable, comme on en donnera des preuves bien authentiques, et que, du côté de la ville, tout s'est passé de la manière la plus honorable du monde.

COPIE DU BILLET DE M. DE MARQUESSAC [1].

Messieurs les gentilshommes et la ville de Casal assemblés, monseigneur l'évêque à leur tête, s'obligent les uns pour les autres, solidairement et chacun en particulier, de garantir tous les effets généralement quelconques appartenant au roi, dans ladite ville et à l'entour, sans en excepter aucun, ou de les payer si leurs ennemis s'en emparent, suivant la visite et estimation qui en sera faite par MM. les députés de la part du corps, conjointement avec les commissaires du roi, ou de les acheter comptant ou de les rendre en nature en cas que les Français le veulent, et non autrement.

A Casal, le 16 novembre 1706.

CAPITULATION DE LA VILLE DE CASAL AVEC M. DE MARQUESSAC [2].

La noblesse et la bourgeoisie de Casal, munis d'un plein pouvoir par le moyen de ses députés soussignés, tant au nom des présents que des absents, ont fait prier M. de Marquessac de vouloir retirer les troupes du roi qui sont dans cette ville, pour ne pas l'exposer aux menaces plusieurs fois réitérées de la part des troupes de l'empereur, fondées sur l'ouverture de la place, de la part de la citadelle.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1967, n° 271.
[2] *Idem.*

de manière qu'elle pouvait être prise d'assaut et exposée au feu et au fer; et le seigneur de Marquessac a bien voulu condescendre aux présentes instances et prières qui lui ont été faites de la part de la noblesse et bourgeoisie, moyennant qu'elle obtînt qu'on lui accordât les choses suivantes :

1° Qu'on n'attaquera pas le château du côté de la ville, et qu'il ne se commettra aucun acte d'hostilité de cette part contre ledit château; et que lui, sous quelque prétexte que ce soit, n'en commettra aussi aucun contre la ville;

2° Que personne, du côté de la ville, ne pourra s'approcher du chemin couvert du château que de la distance de dix toises;

3° Que les moulins de la ville, qu'il doit restituer, ne serviront à un autre usage qu'à moudre, et qu'il soit permis audit sieur de Marquessac d'en tenir un pour son usage;

4° Que la porte du château restera toujours fermée;

5° Que les malades et convalescents des troupes françaises pourront rester dans la ville sans être molestés ni inquiétés, comme aussi les officiers, entrepreneurs et commis servant aux hôpitaux, et leurs domestiques, de quelque nation qu'ils soient, et leurs équipages de toute sorte, auxquels, en général, la ville s'oblige de fournir tous leurs besoins, tant en deniers qu'en subsistance, pour lesdits malades et convalescents, moyennant le remboursement qui lui en sera fait;

6° Que tous les officiers du château et de la garnison de la ville, qui demeureront dans icelle, soient en liberté de vendre leurs équipages pour leur subsistance;

7° Que la noblesse et bourgeoisie s'obligent solidairement de garantir tous les effets de sa majesté très-chrétienne qui sont dans la ville, et ceux des entrepreneurs appartenant à sadite majesté, suivant l'état qu'on leur en donnera, y compris le magasin hors de la porte du Pô, de manière que, s'ils sont perdus, ladite noblesse et bourgeoisie s'obligent d'en payer la valeur suivant l'estimation qui en sera faite avec M. de La Gatine, commissaire ordonnateur, que la ville prie de rester quelque temps à cet effet;

8° Que de la même manière se doivent aussi garantir les équipages de tous les officiers, en sorte que si, en particulier ou en total, ils venaient à manquer, ladite ville s'oblige de rembourser le prix selon l'estimation qui s'en fera, ou qu'elle conviendra d'icelui avec les officiers même; ayant ladite ville, noblesse et bourgeoisie, accepté lesdites propositions pour montrer à M. de Marquessac l'obligation qu'elle reconnaît lui avoir de ce qu'il a fait pour la sauver, et que tous les soussignés promettent solidairement, les uns pour les autres et chacun en particulier, de garantir tous les effets susdits appartenant à sa majesté très-chrétienne et tous les équipages appartenant aux officiers, en la manière ci-dessus écrite; en foi de quoi ladite noblesse et bourgeoisie ont signé la présente obligation aux noms que dessus, en présence de monseigneur l'évêque Pietre Secondo Radicati di Cocconati, évêque de cette ville, qui a traité toute cette affaire.

Antonio Calori, Giovanni-Batista di San Nazaro, Carlo Miroglio, Bonifacio Fassati, Luiggi Della Valle, Paolo Scarampo, Girolamo Natta, Lelio Ardizzoni, Giovanni-Batista Castagna, Pietro-Francisco Franza, députés de la noblesse; Lorenzo Sacco, Evasio Cerutti, Giovanni-Francisco-Romualdo Bussa, députés de la bourgeoisie.

PRIÈRE FAITE, PAR LA VILLE DE CASAL, À MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE SUPPLIER SON ALTESSE ROYALE DE VOULOIR ACCORDER QUELQUE AVANTAGE À LA GARNISON FRANÇAISE DU CHÂTEAU, AFIN QUE LADITE VILLE FÛT DÉCHARGÉE, PAR LA CAPITULATION, DE CE À QUOI ELLE S'ÉTAIT ENGAGÉE LORSQUE LES TROUPES SE RETIRÈRENT DANS LE CHÂTEAU [1].

La noblesse et bourgeoisie de Casal par l'entremise de ses députés soussignés, tant pour eux que pour les absents, vu les menaces de pillage faites à cette ville par les troupes des alliés, et la résolution de M. de Marquessac de la vouloir exposer en la voulant défendre, se laissa persuader par monseigneur le comte de Cocconati, leur évêque,

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1967, n° 171.

d'accepter et de signer la capitulation faite avec M. de Marquessac, le 19 novembre 1706, dans l'intention de lui donner un honnête prétexte de retirer ses troupes dans le château, et persuadées que sa majesté très-chrétienne aurait indubitablement la clémence de les décharger de la garantie dont elles se sont chargées par la susdite capitulation. Mais ayant à ce sujet fait un mémoire très-respectueux pour envoyer en cour de France, son altesse royale monseigneur le duc de Savoie n'a pas voulu permettre qu'on l'envoyât, disant qu'il n'était pas honorable pour sa majesté impériale que ses sujets recourussent à ses ennemis pour obtenir des grâces; c'est pourquoi les députés soussignés, au nom comme dessus de la noblesse et de la bourgeoisie, prient Monseigneur l'évêque de vouloir supplier son altesse royale, à l'occasion de la capitulation du château, de vouloir user de sa bonté en faveur de la garnison française, afin que ces messieurs déchargent la ville de ladite garantie, espérant qu'ils approuveront honorablement cette instance raisonnable, et que ledit prélat, après s'être donné tant de soins et d'incommodités pour le bien public, fera encore ce dernier pas pour l'accomplissement d'une œuvre si digne de sa paternelle et pastorale dignité et charité.

A Casal, ce 2 décembre 1706.

Giovanni-Batista Nazaro, Paolo Scarampo, Girolamo Natta, Carlo Miroglio, Bonifacio Fassati, Luiggi Della Valle, Giovanni-Batista Castagna, Pietro-Francisco Franza, députés de la noblesse; Carlo-Frederico Posta, Evasio Cerutti, Lorenzo Sacco, Giovanni-Francisco-Romualdo Bussa, députés de la bourgeoisie.

DISPOSITION POUR LA DÉFENSE DU SERAGLIO [1]

(*Voir page* 362.)

Messieurs les officiers généraux qui sont sous les ordres de M. le prince de Vaudémont se sont partagés en trois : M. de Medavi, depuis Curtatone jusqu'à Montanara, a, pour défendre ce poste, qui est quasi le seul attaquable, les deux bataillons de Grancey, les deux de Limousin, et les deux brigades d'Imecourt et de Dubosc, lesquelles sont campées entre la Chartreuse et Mantoue, et ont ordre aux trois premiers coups de canon de se rendre l'une à Montanara, et l'autre à Curtatone. Il faut que ces deux brigades envoient toutes les nuits un parti tantôt fort, tantôt faible, observant de sortir quelquefois par Buscoldo, pour aller sur l'Oglio par Casale, par Ironque, par Gesola, par Canicossa et Campitello ; il faudra aussi que lesdits partis sortent quelquefois par Montanara, en passant par Mesalatia et la Senga, où est la cassine de M. de Luzzara; et quelquefois aussi ils pourront sortir par Curtatone, passeront par Castellucchio, et tomberont par San-Michele; tous ces différents chemins sont bons pour empêcher les embuscades qu'on leur pourrait faire soit en allant, soit en retournant. Les quatre bataillons ci-dessus nommés n'auront à garder que depuis Montanara jusqu'à Curtatone, et même il y aura un détachement de cent hommes dans Montanara tirés des bataillons de Beaujolais; il faudra faire camper lesdits quatre bataillons à distances égales les uns des autres, à moins qu'il ne s'y trouve des cassines à portée du retranchement, qui sera garni jour et nuit des détachements qui seront à portée de se voir les uns les autres; et au premier coup de monsquet chaque bataillon se portera derrière les détachements de leurs bataillons, observant de garder un piquet et la compagnie de grenadiers de chaque bataillon pour les porter dans les endroits qui seront attaqués. Il faudra de tous les quatre bataillons un détachement de quatre-vingts hommes avec des officiers à propor-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2046, n° 12.

tion, dans la tour de Curtatone et les ouvrages qui environnent la barrière.

M. de Saint-Pater aura l'œil pour défendre le terrain qui est depuis Montanara jusqu'au pas de Mercy, et on l'aidera de la cavalerie qui est à Montanara, s'il en avait besoin. Il a pour cette défense les deux bataillons de Beaujolais et les milices de Mantoue, qu'il observera de mettre tout du long du marais dans les endroits inaccessibles seulement pour faire nombre, et il mettra ses soldats dans les endroits qui seront plus accessibles, comme à la tour de Buscoldo et dans le voisinage du pas de Mercy, pour y soutenir, en cas de besoin, cent hommes qui y seront détachés des troupes de Borgoforte.

M. le comte de Dillon aura soin de défendre Borgoforte et d'empêcher la descente qui s'y pourrait faire sur le Pô, depuis Borgoforte jusqu'à Governolo. Il a pour cet effet trois bataillons qui sont : Soissonnais, Labour et le régiment des gardes. Il aura un détachement au Clavicone, qui est un poste avancé qui garde une écluse qui tient une partie des eaux du Seraglio ; et comme il y a près d'un mille de là à Borgoforte et une chaussée tout du long du Pô, qui règne jusque-là, il aura quelques postes à moitié chemin pour empêcher les ennemis d'y faire une descente au moyen de laquelle le poste du chemin serait coupé. Comme il n'y a rien à craindre de ce côté-là qu'une descente par le Pô, pour y apporter remède, on a armé avec du canon trois grosses barques, dans lesquelles il y aura vingt hommes dans chacune sans les matelots et les canonniers, le tout commandé par M. le chevalier de Laubépin, qui observera d'avoir toujours un bateau un bon mille au-dessus de Borgoforte avec six bons rameurs, pour avertir des bateaux qui pourraient descendre dans le Pô, et aussitôt M. de Laubépin les suivrait avec ses barques armées; et il faut aussi observer d'avoir toujours des cavaliers à l'ordonnance à Borgoforte pour aller avertir M. le comte du Besley, qui est à Bocca di Gonda, et M. du Trone, qui a sa brigade à San-Nicolo et San-Giacomo, afin qu'ils suivent les bateaux des ennemis, et qu'ils les empêchent de descendre. M. du Trone doit avoir attention à savoir tout

ce qui se passera sur le Pô depuis San-Giacomo jusqu'au Mincio, observant d'y avoir de petites patrouilles jour et nuit, lesquelles doivent se faire régulièrement.

M. le marquis de Gonzague, qui campe à Virgiliana avec sa brigade, aura attention au Mincio depuis Mantoue jusqu'à Governolo, et pour être bien averti il y aura continuellement des patrouilles, et aussitôt qu'il sera averti par lesdites patrouilles que les ennemis paraîtront de l'autre côté, il s'y portera avec toute sa brigade, et en donnera avis à Mantoue, d'où l'on pourra lui envoyer un secours de grenadiers et de cavalerie.

Dans la situation que j'ai marqué que sont les environs du Seraglio, c'est-à-dire sans fourrages à vingt milles à la ronde, quand même les ennemis les forceraient, et qu'ils s'y établiraient, il leur serait plus à charge qu'il ne nous incommoderait, car ils ne le pourraient garder qu'avec un gros corps de cavalerie et d'infanterie, ayant quatre mille chevaux dans Mantoue et dix-sept bataillons; mais il faudrait avoir attention de faire deux bonnes redoutes bien palissadées sur les deux hauteurs qui sont à droite et à gauche de la porte Serese, sans quoi ils masqueraient cette porte, de manière qu'on n'en pourrait sortir ; il faudrait aussi faire à la porte Pradelle quelques ouvrages sur la hauteur qui est vis-à-vis de cette porte, dans les endroits par où les ennemis l'avaient masquée quand ils étaient dans le Seraglio. Il ne faut pour tout cela que des ouvrages de terre bien palissadés, et qu'on peut rendre aussi bons qu'était Guerbignano; ces ouvrages de terre se peuvent rendre meilleurs que s'ils étaient revêtus de pierre, avec la seule différence qu'ils ne durent pas si longtemps : nous ne l'avons que trop expérimenté dans tous les ouvrages que nous avons attaqués à Guerbignano et à Chivas. Tant que ces deux portes ne seront pas masquées, il sera impossible que M. le prince Eugène y fasse un véritable établissement, parce qu'il faudrait qu'il y eût un corps de cavalerie et d'infanterie bien supérieur à celui qui est dans Mantoue, et il serait impossible qu'il y pût subsister.

CAPITULATION DE LA CITADELLE DE MODÈNE; 6 FÉVRIER 1707 [1].

(Voir page 370.)

Refusé.

Conditions proposées pour la reddition de la citadelle de Modène, le 15 du présent mois, en cas qu'il n'arrive point de secours entre ci et ledit temps; et qu'il sera permis de donner présentement avis à son altesse monseigneur le prince de Vaudémont ou autre général des troupes du roi qui commande à Mantoue, desdites conditions et d'en recevoir son approbation, pour lequel effet l'ennemi donnera un passe-port à un officier de la garnison de la citadelle, pour y pouvoir aller et revenir en toute sûreté.

ARTICLE PREMIER.

Accordé à l'exception des bestiaux et de tout appartenant au roi, et de tous ceux du régiment de Rangony, qui ont pris parti, et tous ceux qui sont en prison, et tous les paysans prisonniers pour les intérêts des ennemis; dans cette route demandée, on ne leur fournira que du pain, et ils seront convoyés des nôtres jusqu'aux bords du Pô. Les malades et les blessés seront emmenés par eau en bateaux, avec leurs équipages et les commis nécessaires, et escortés par un des nôtres.

Les troupes qui sont dans ladite citadelle en sortiront par la brèche avec armes, chevaux, bestiaux et bagages, tambours battant, fusils sur les épaules, enseignes déployées, avec toute sûreté, tant pour la vie que pour la liberté, et seront conduites par le chemin le plus court à Mantoue, passant par Reggio et Guastalla, partant au lever du soleil, et ne pouvant être retardées ni détournées des grands chemins dans leur marche.

ART. 2.

Accordé, à l'exception de ce qui est touché dans l'article précédent.

Tous autres officiers, savoir : commissaire des guerres faisant la fonction d'ordonnateur, ingénieurs, commissaire d'artillerie, trésoriers, directeurs des vivres, commissaire tant du munitionnaire que des hôpitaux, aumôniers, médecins, chirurgiens, boulangers, valets, femmes, et généralement toutes personnes qui se trouvent dans ladite citadelle, de

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2046, n° 155.

quelque nation et pays qu'ils soient, à la réserve des soldats prisonniers du régiment de Rangony, depuis la réforme du régiment, lesquels seront mis en liberté, ainsi que quelques paysans, seront conduits, de la même manière qu'il est dit ci-dessus à Mantoue, avec la garnison, sans qu'aucuns, sous prétexte que ce soit, puissent être retenus.

ART. 3.

Accordé pour le transport de leurs petits equipages, le gros allant par eau.

Les chariots nécessaires pour le transport des soldats blessés ou malades et des equipages des officiers seront fournis au nombre qu'il en sera demandé et convenu de part et d'autre.

ART. 4.

Sera consigné au ministre de son altesse serenissime.

Tous les meubles appartenant à son altesse serenissime monseigneur le duc de Modène, lesquels ont été réunis dans la citadelle, seront rendus de bonne foi au même état qu'ils y ont été transportés dans des coffres cachetés ou emballés, sans qu'il y soit fait aucun tort ni dommage.

ART. 5.

Article qui touche le trésorier, à vider avec les ministres de son altesse. Les otages ou le même trésorier contentera les dettes particulières en les justifiant par les billets des officiers.

Il ne sera demandé aucun compte, payement, ni dédommagement de tout ce qui a été fourni par le pays pour les troupes du roi, pris ou ruiné par icelles pendant ledit temps qu'elles en ont été en possession, de quelque manière que ce soit, à la réserve de ce qui peut être dû par billets, soit du trésorier ou des officiers particuliers, qui sera payé de bonne foi.

ART. 6.

Vider et ajuster avec les ministres de son altesse sérénissime

Pour ce qui regarde les comptes à rendre pour les fermiers généraux des revenus du pays affermés au nom du roi, ils seront suivant les conditions de leur bail jusqu'au jour qu'ils ont cessé de pouvoir faire l'exécution desdits revenus, et sera fait droit sur ce qui se trouvera dû de part ou d'autre, au moyen de quoi lesdits fermiers seront valablement déchargés envers qui il appartiendra.

ART. 7.

Accordé en tout, demain le septième, à dix heures, la gar-

Tous les canons, mortiers, munitions de guerre et de bouche qui sont dans ladite citadelle, à l'ex-

nison de France videra le bastion détaché et la porte du côté de l'esplanade, on commencera aussi à remettre, par inventaire, toutes les munitions de bouche et de guerre au commis.

ception des grains pris à l'abbaye de Nonantola au cardinal Tanara, lesquels n'ont pas été payés et lui doivent être rendus, seront remis, par inventaire, au commissaire de sa majesté impériale ou de son altesse monseigneur le duc de Modène, la veille du jour que les troupes du roi en devront sortir.

ART. 8.

Accordé qu'ils peuvent emporter ladite quantité de poudre et des balles; pour les nourritures prétendues, on ne les accorde pas.

Il sera donné aux troupes qui sortiront de la citadelle du pain, du vin et de la viande pour quatre jours, et la poudre et des balles pour tirer six coups à chaque officier, soldat et autres personnes.

ART. 9.

Refusé

Il sera donné deux pièces de canon, aux armes de France ou d'Espagne, à la garnison, avec de la poudre et des boulets pour six coups de chaque pièce, pour la conduite desquelles, ainsi que de la munition, il sera fourni les bœufs et chariots nécessaires jusqu'à Mantoue.

ART. 10.

Refusé, et seront rendus, et on leur conservera la vie par grâce.

S'il se trouvait quelques soldats déserteurs de l'armée de sa majesté impériale dans ladite citadelle, ou des sujets de son altesse sérénissime monseigneur le duc de Modène, ils ne seront point inquiétés, et pourront suivre la garnison.

ART. 11.

Ajouté au point précédent.

Le jour que les commissaires de sa majesté impériale ou de son altesse sérénissime monseigneur le duc de Modène entreront, pour que les canons, mortiers, munitions de guerre ou de bouche leur soient livrés comme est dit ci-dessus, les deux ponts-levis des deux portes de la citadelle seront livrés aux troupes de sa majesté impériale, la garnison se réservant la garde des portes et dedans jusqu'à sa sortie.

ART. 12.

Excepté les petites gardes aux munitions tant de guerre que de bouche

Les troupes impériales n'entreront point dans la citadelle que tous les Français et équipages n'en soient sortis.

ART. 13.

Accordé. On ajoute qu'à la garnison de la citadelle on laissera en otage deux officiers pour l'exécution de la présente capitulation, qui seront renvoyés.

La garnison tiendra les stations de nuit qu'on lui assignera dans cette marche. Le 8 février, la garnison sortira de la citadelle de Modene, et suivra la route pour aller du côté de Mantoue.

La présente capitulation sera signée par le commandant des troupes de sa majesté impériale au siége de la citadelle et par le gouverneur pour le roi d'icelle, et le tout exécuté de bonne foi sans aucune difficulté.

Fait à la citadelle de Modene, le 5 février 1707.

Points et articles des demandes faites par M. de Bar, brigadier des armées du roi, gouverneur de la citadelle de Modène, pour la reddition d'icelle et de ce qui a été accordé par M. le comte de Wallis, chambellan de sa majesté impériale et colonel d'un régiment d'infanterie, commandant à Modène.

Modène, le 6 février 1707.

Signé : Georges-Olivier comte Wallis, baron de Carrighmaine.

TRAITÉ POUR L'ÉVACUATION DES PLACES DE LA LOMBARDIE ET LA RETRAITE DES TROUPES FRANÇAISES ET ESPAGNOLES EN FRANCE [1].

(*Voir page* 384.)

ARTICLE PREMIER.

Accordé.

On abandonnera toutes les places occupées par les troupes des deux couronnes, qui s'évacueront dans la forme et jour dont on conviendra et aux conditions suivantes.

ART. 2.

Accordé.

Toutes les troupes des deux couronnes, de quelque nation qu'elles puissent être, tant de cavalerie, dragons, qu'infanterie et hussards, et généralement tous

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2046, n° 311.

les officiers et autres qui composent les états-majors des places, sortiront, avec armes et bagages et équipages, enseignes déployées, avec tous les honneurs de la guerre, dans l'état où elles sont présentement, marcheront en gros ou en détail à notre choix, comme il s'ensuit pour la commodité des troupes, et seront rendues en toute sûreté par le plus court chemin a Suse, sans qu'il leur soit fait aucun tort, retard ni empêchement à eux ni à leurs équipages, ni que sous aucun prétexte on puisse y contrevenir de la manière qu'il suit.

ART. 3.

La garnison est déjà prisonniere de guerre.

La garnison de Sestola se rendra à la Mirandole, et pour cet effet l'ennemi donnera un passe-port pour l'y conduire en sûreté.

ART. 4.

On n'en permet que quatre, savoir, deux de douze et deux de six livres, lesquelles, en cas de difficulté de pouvoir être conduites par terre, pourront être emportées par mer; de plus sera donné à cette garnison un officier général et un commissaire des guerres pour la sûreté de sa marche et de sa subsistance.

La garnison de Final partira le 26 du mois présent avec dix pièces de canon pour se rendre à Suse, par la route qui sera réglée et les mesures nécessaires pour sa sûreté et subsistance ju qu'audit Suse.

ART. 5.

Elle marchera sans se détourner, droit a Novare, et joindra le gros à Suse; celle de Valenza sera prise en passant par celle de Crémone. On fera publier au plus vite une suspension générale, ensuite de laquelle le château donnera des otages.

La garnison du château de Milan partira le 20 du présent mois pour se rendre à Valenza, où elle joindra la garnison de cette place, pour marcher ensemble droit à Suse avec les mêmes circonstances

ART. 6.

Accordé.

La garnison de la Mirandole partira le 29 de ce présent mois, et se rendra à Gualtieri pour se joindre à celle de Mantoue le jour qu'elle y passera.

ART. 7.

Accordé.

La garnison de Mantoue partira au 1er avril pour passer le lendemain le Pô à Borgoforte, sur le pont que nous ferons faire, et se rendre à hauteur du pont de Crémone par le chemin dont on sera convenu.

ART. 8.

Accordé

La garnison de Sabbionetta partira le 1er avril, et ira joindre celle de Crémone par les chemins et gîtes qui lui seront réglés.

ART. 9.

Accordé.

La garnison de Crémone passera le Pô sur le pont de Crémone.

ART. 10.

Accordé

Toutes lesdites garnisons de la Mirandole, Mantoue, Sabbionetta et Crémone, s'assembleront au bout du pont de Crémone, pour marcher toutes ensemble par le Plaisantin, le Milanais et les états de son altesse royale de Savoie, droit à Suse, selon la route et les gîtes dont on sera convenu.

ART. 11.

On permet dix pièces pour toutes les places, sans y comprendre celles qui ont été accordées pour Final, et on conviendra de l'endroit précis d'où elles devront être tirées, savoir, quatre de douze, deux de six et quatre de trois livres, avec cinquante coups à tirer pour chacune.

Chaque garnison pourra amener avec soi dix pièces de canon avec les mêmes équipages que l'artillerie et cent coups à tirer par pièce. Chaque soldat pourra porter avec lui vingt coups de poudre et de plomb.

ART. 12.

Si les gouverneurs des places ont quelque chose à ajouter auxdits articles, on s'entendra avec eux selon la justice.

En cas que les gouverneurs des places aient quelque chose à ajouter aux présents articles, pour leurs propres intérêts ou de ceux qui composent leur garnison, on leur accordera ; ce qu'on ne peut savoir que lorsqu'on leur enverra les ordres pour l'exécution de l'évacuation.

ART. 13.

Il sera permis aux déserteurs de retourner à leurs corps, mais

Aucun déserteur, de quelque nation qu'il soit, ne sera pris ni rendu.

en cas qu'ils ne veuillent pas, on ne les prendra pas par force.

ART. 14.

Accordé.

Aucun officier, soldat, et autre, de quelque caractère qu'il puisse être, de la part des ennemis, ne pourra se mêler dans les troupes des deux couronnes, pour débaucher les soldats, cavaliers et dragons.

ART. 15.

On passera pour chaque bataillon trois chariots gratis, et même trois chariots pour chaque régiment de cavalerie; le reste des chariots, les ennemis seront obligés de les payer, à la réserve des officiers généraux.

Les chariots nécessaires seront fournis gratis, tant des endroits dont les garnisons sortiront que partout ailleurs, dans la marche jusqu'à Suse, autant qu'il en faudra pour le transport des effets du roi, les malades et les équipages des troupes et ceux des officiers généraux.

ART. 16.

Accordé: entendu que l'on ne comprenne pas les munitions et attirails militaires dans les effets des couronnes, sachant bien que l'on ne parle point de munitions de guerre dans cet article; mais on l'a mis par précaution.

Il sera permis de laisser de notre part deux commissaires des guerres dans les places du Milanais ou Piémont, à notre choix, tant pour prendre soin des malades qui seront restés dans les places, à qui il sera donné des routes pour s'en aller en France quand ils seront guéris, sur le même pied qu'elles auront été données aux troupes, que pour liquider toutes les dettes et les affaires qui n'auront pas été consommées tant en Lombardie qu'en Piémont; moyennant quoi les commissaires, trésoriers, commis et autres, retenus dans Pavie, Alexandrie, Casal et Turin, pour régler les dettes et assister les prisonniers, auront permission de repasser en France, après qu'ils auront remis auxdits deux commissaires qui seront nommés par M. le prince de Vaudémont, le mémoire des affaires dont ils étaient chargés.

ART. 17.

Accordé.

Les ennemis et les pays où nous avons fait la guerre ne pourront rien répéter sur des chariots fournis dans les marches extraordinaires, et pertes des bœufs dans les convois et pour autres fournitures de foin, paille et bois, faites dans les passages des troupes pendant que nous en avons été en possession

ART. 18.

Accordé.

Qu'il sera permis d'évacuer les hôpitaux des places par barques sur le Pô, sans attendre le départ des troupes, moyennant quoi il sera accordé des passe-ports tant pour les barques, malades, blessés et ustensiles, que pour les commissaires et commis qui doivent avoir soin de leur conduite jusqu'à Chivas, où il sera fourni des chariots pour mener le tout à Suse, et que si la nécessité obligeait de laisser quelques malades ou effets dans quelques places du Milanais ou du Piémont, on les y recevra, bien entendu que ce serait aux dépens du roi pour leur subsistance.

ART. 19.

Quant au canon des places, il a été répondu par l'article 11; à l'égard de l'artillerie de campagne, on accorde vingt-quatre pièces et point de mortiers, et cinquante coups par pièce.

Outre les pièces d'artillerie que chaque garnison peut amener avec soi, on pourra emmener l'artillerie de campagne, qui consiste en trente pièces de canon de tout calibre et cinq mortiers avec les munitions que l'on voudra porter à la suite.

ART. 20.

Outre les bœufs nécessaires pour les pièces de canon, on donnera, pour toute l'artillerie, trente chariots gratis; s'il en faut davantage, les ennemis les payeront.

Les chariots nécessaires pour le service de ladite artillerie seront fournis gratis de la part des ennemis en cas de besoin.

ART. 21.

Accordé.

Tous les officiers d'artillerie et tous les gens qui la servent passeront à Suse avec ladite artillerie aux mêmes conditions que les troupes.

ART. 22.

Quant aux provisions de bouche qui appartiennent aux ennemis, il sera permis de les vendre, n'étant pas possible de fournir des voitures pour le transport. On permettra aussi de laisser des commissaires pendant trois mois pour la vente et liquidation des

Pendant le terme de trois mois, à commencer du jour de la signature du traité, il nous sera permis de tirer tous les vivres et toutes les munitions de guerre qui sont dans les places et autres effets appartenant aux deux couronnes pour les conduire à Gênes, Venise ou Suse, tant par eau que par terre, avec les passe-ports nécessaires pour leur sûreté, en payant les voitures qui seront fournies, avec liberté pourtant de

effets; les munitions de guerre resteront dans les places, hors celles qui seront données pour l'artillerie, aussi bien de campagne que de garnison, et distribuées selon ce qui a été accordé aux troupes.

s'accommoder sur les lieux, soit avec les commissaires de sa majesté impériale, soit avec les particuliers ou juifs qui voudront les acheter.

ART. 23.

Accordé.

L'intendant, les commissaires des guerres, les généraux des vivres, directeurs des hôpitaux et des postes, ingénieurs, trésoriers et généralement tous les employés, dont il sera donné un état par l'intendant, pourront marcher avec les troupes ou séparément en leur fournissant des passe-ports pour se rendre en sûreté jusqu'à Suse.

ART. 24.

Accordé

Les galiotes pourront être conduites à Venise pour en faire l'usage que l'on voudra; les officiers et matelots desdites galiotes suivront les troupes aux mêmes conditions qui sont spécifiées ci-dessus pour les troupes et officiers.

ART. 25.

Les prisonniers français qui se trouvent marqués dans une spécification signée à part et entre les mains des impériaux actuellement seront rendus, aussi bien que quelques autres qui sont détenus à Roveredo, à Badia et au corps du général Wetzel; à l'égard des Espagnols, Italiens, Suisses et Grisons, on en usera de même depuis le colonel en bas, excepté ceux qui voudront prendre parti dans les troupes de l'empereur ou de son altesse royale, ou s'exempter tout à fait du service; en échange, on se contente, pour les prisonniers impériaux, de ce qui a été offert dans l'article, a savoir aussi du colonel en bas

Tous les prisonniers de guerre faits en Italie, de quelque caractère et de quelque nation qu'ils puissent être, nous seront rendus de bonne foi, et suivront les troupes, nous obligeant à rendre, dans le terme d'un mois, tous ceux qui sont en France et qui ne sont pas à portée d'être rendus sur-le-champ.

ART. 26.

Ceux qui n'ont pas pris parti sont censés être compris sous l'article des prisonniers.

Tous les Suisses qui ont été faits prisonniers et qui se trouvent dans l'État de Milan ou dans leur pays, seront déclarés libres.

ART. 27.

Le pain et l'avoine ou autres grains pour les chevaux ne peuvent pas être donnés gratis, quand l'ennemi prétend profiter des magasins qui sont dans les places; ainsi ils doivent payer ces espèces, ou donner une certaine quantité de farine et de grain dont on leur fournira, chaque jour, jusqu'aux frontières du Piémont; le foin s'accorde gratis, et où il ne s'en pourra trouver, les ennemis se contenteront de paille ou de la sorte de fourrage que l'on y pourra avoir. On accorde de même la marche de dix milles d'Italie par jour et le séjour au quatrième.

Le pain, le fourrage et le logement seront fournis gratis par les ennemis à toutes les susdites troupes, tant de cavalerie que d'infanterie et aux équipages des officiers généraux des troupes, des vivres et de l'artillerie dans tous les lieux de passage dont il sera donné un état par l'intendant, et que, de quatre jours l'un, les troupes séjourneront ne faisant au plus que dix milles d'Italie par jour.

ART. 28.

Accordé, pour M. le prince et madame la princesse de Vaudemont et les officiers généraux, les suites et équipages, et on se fie à leur parole qu'ils ne demanderont que ce qui sera de pure nécessité.

M. le prince et madame la princesse de Vaudemont, et tous les officiers généraux, de quelque nation qu'ils puissent être, marcheront avec les troupes ou séparément, à leur choix, droit à Suse, par le plus court chemin, avec tous leurs carrosses, chaises, équipages, suites et domestiques. Il leur sera fourni, sur le parti qu'ils prendront, les passe-ports et escortes convenables pour leur sûreté, le logement et leur fourrage.

ART. 29.

Accordé.

Il ne sera permis de retenir aucun officier, soldat, valet ou autre personne pour dettes, puisqu'on offre de laisser des commissaires pour liquider lesdites dettes en toute équité.

ART. 30.

On ne fait aucune difficulté de

Quant aux dettes que M. le prince de Vaudemont

faire rendre les meubles de M. le prince de Vaudémont, pourvu que les créanciers aient sûreté et satisfaction; et M. le prince Eugene consent de faire intervenir son autorité pour que le tout s'ajuste avec équité et justice.

peut avoir dans Milan et le Milanais, il y satisfera en donnant des cautions valables, dès à présent, pour la sûreté du payement dans le terme de six mois, moyennant quoi mainlevée lui sera donnée de ses meubles et effets, et de les envoyer, sur passe-ports, à Gênes ou à Suse, moyennant des voitures qu'on lui fera fournir en payant; il sera permis à M. Carles Semple et à Lagorge, deux de ses domestiques, comme à tout autre qu'il enverra pour faire les recherches des meubles et hardes à lui appartenants qui auront pu être pris par les particuliers, dans les désordres de l'évacuation de sa maison, de faire toutes les diligences nécessaires à cet effet, et, en ce cas, on demande l'autorité de M. le prince Eugène et ses ordres pour l'exécution de ce que dessus.

ART. 31.

Accordé, hors ce qui n'aura pas été pris ou dissipé dans le commencement.

La même chose sera accordée pour tous les meubles et hardes des domestiques de M. le prince de Vaudémont qui pourront se trouver dans le Milanais ou dans Milan, auxquels sera permis, pendant trois mois, de les retirer à Gênes ou à Suse; pour cet effet, lesdits domestiques pourront envoyer de leurs valets ou y aller eux-mêmes pour faire la recherche de leurs meubles ou hardes, auxquels il sera fourni des passe-ports valables pour trois mois, tant pour aller à Milan que pour les retirer à Gênes ou à Suse.

ART. 32.

Accordé, hors ce qui n'aura pas été confisqué ou dissipé dans les commencements.

Tous les officiers généraux et particuliers, de quelque nation qu'ils puissent être, qui pourront avoir laissé de leurs bagages dans les villes du Piémont ou du Milanais, pourront également les retirer à Gênes ou à Suse, sur des passe-ports qui leur seront donnés quand ils en demanderont.

ART. 33.

On pourvoira à la sûreté de la marche; et sur la subsistance on a répondu aux autres articles précédents.

On pourvoira à la subsistance et à la sûreté de la marche des troupes et de tous les équipages jusqu'à Suse.

ART. 34.

On accorde à M. le prince

M. le prince de Vaudémont demande à l'état de

de Vaudémont la liquidation des comptes pour ce qui concerne ses gages ordinaires et extraordinaires de gouverneur de Milan jusqu'au terme exprimé dans l'article, et en cas qu'il lui en résulte quelques arrérages, M. le prince Eugene lui fera faire raison par l'état de Milan.

Milan le payement de cinquante mille écus qui lui sont dus de ses appointements comme gouverneur général du Milanais, echus dès le mois de septembre 1706, avant que les ennemis y soient entrés.

ART. 35.

C'est une discussion qui regarde l'état de Milan et qui sera decidée en justice, à laquelle les ennemis n'ont plus de part.

Le même état de Milan payera aux entrepreneurs de l'artillerie, du pain de munition, fourrages et grains et autres, ce qui leur est dû et de la maniere qu'il est stipulé dans les assignations qui leur ont été données, à cet effet, par le magistrat et l'état de Milan.

ART. 36.

Accordé, quant aux effets, sur le même pied de ce qui est dit aux points précédents.

Il sera donné un passe-port à M. D. Jean de Herrera, grand chancelier, qui est à Bologne, pour joindre les troupes avec son équipage et marcher avec elles ou séparément, comme il lui plaira, droit à Suse ou à Gênes, par le plus court chemin. Il lui sera permis aussi de pouvoir retirer les effets qu'il peut avoir laissés dans Milan ou le Milanais.

ART. 37.

La citadelle de Modène ayant capitulé, cet article sera renvoyé à la capitulation de la citadelle de Modene.

En rendant le Modénais, il sera permis de faire rendre compte par MM. de la consulte de Modene, de ce qui est dû au roi jusqu'au jour de l'évacuation de la citadelle de Modène, des fermes de Modène et des billets faits, à la fin de septembre dernier, par ladite consulte, pour la somme de vingt-deux mille livres, savoir : douze mille à M. de Chemerault, six mille à M. le chevalier de Luxembourg, et quatre mille à M. d'Esclainvilliers.

ART. 38.

Accordé, à la réserve que ceux qui voudront rester après trois mois auront besoin d'une nouvelle permission.

On laissera en pleine liberté, sans pouvoir contraindre, tous officiers, soldats et autres personnes, de quelque nation, caractère ou profession que ce puisse être, comme aussi leur famille, de suivre les troupes ou de rester en Italie dans leurs emplois ou métiers.

avec liberté d'emporter avec eux leurs effets, ou les vendre dans le terme de trois mois, sans inquiéter en aucune façon, ni sous aucun prétexte, ceux qui auront servi, en quelque qualité que ce soit, les deux couronnes ou leur auront été attachés.

ART. 39.

Accordé pour six mois, à prendre le parti qu'ils jugeront à propos

Les officiers généraux, particuliers ou autres, étant au service des deux couronnes, pourront jouir du bien qu'ils ont dans le Milanais, le Montferrat, le Modénais et le Mantouan, ou auront la liberté, pendant un an, d'en pouvoir disposer par vente ou autrement.

ART. 40.

Refusé en tous points; on promet, cependant, la conservation des priviléges aux habitants de Mantoue et juifs y demeurant.

On rendra à M. le duc de Mantoue la partie du Montferrat qui lui appartient, ou, pour l'équivalent, Crémone et le Crémonais, avec la même neutralité que lui resteront Mantoue et ses états, dans lesquels sont compris le Guastallais et le Bozzolais, et qu'il lui sera libre de mettre telle garnison neutre qu'il lui plaira, dans Mantoue et Crémone, quand les troupes des deux couronnes en sortiront.

ART. 41.

Répondu par l'article précédent.

On rendra aussi à M. le duc de la Mirandole la Mirandole et ses états.

ART. 42.

Accordé.

Tous les bateaux et attirails nécessaires pour les ponts, sur les passages des rivières qui se trouveront dans la marche des troupes jusqu'à Suse, seront faits et fournis aux dépens des ennemis, et les ordres de la part des ennemis seront donnés à cet effet, comme aussi de faire descendre incessamment les bateaux pour achever de construire le pont de Crémone.

ART. 44.

Convenu pour deux officiers, savoir un maréchal de camp avec un colonel ou un brigadier, pour ladite garantie.

Il sera donné des otages de part et d'autre, jusqu'à l'entière exécution du présent traité, dont son altesse royale de Savoie et M. le prince Eugène demeureront garants dans tout son contenu.

ÉTAT DES GARNISONS, OFFICIERS GÉNÉRAUX ET MAJORS QUI LES COMPOSENT [1].

(*Voir page* 384.)

GARNISON DU CHÂTEAU DE MILAN, DEVANT PARTIR LE 20 MARS.

Troupes	Naples	1	bataillons.
	Lisboa	1	
	Louvigny	1	
	Voet	1	
	Vosges	1	
	Bigorre	1	
	Invalides	#	
Détachements	Lombardie		Infanterie.
	Savoie		
	Capua		
	Nattes		
	Saa		Cavalerie.
	Brabant		
	Trivulce		
	Moffette et les Gardes		

OFFICIERS GÉNÉRAUX ET MAJORS DE LA GARNISON DU CHÂTEAU DE MILAN.

MM.	MM.
Le marquis de la Florida, gouverneur.	De Cardenas, brigadier.
Le duc de Linarès, lieutenant général.	Don Louis de Saa, *idem*.
Le prince Pio, *idem*.	De Canet, mestre de camp.
Le chevalier de Spinola, maréchal de camp.	De Voet, *idem*.
Le marquis de Cazenedi, *idem*.	De Pinache, colonel.
Le comte de Louvigny, brigadier.	De Soeuil, *idem*.

GARNISON DE FINAL, DEVANT PARTIR LE 26 MARS.

Troupes	Lombardie	1	bataillons.
	Savoie	1	
	Golnia	1	
	Grisons	3	
	Beltramby	1	
	Invalides		
	Royal-artillerie d'Espagne	1	
Compagnies franches	du Gouverneur.		
	de Garachon.		
Détachements	de Merain		Suisses.
	de Becher		

M. le marquis de Mensague, gouverneur, et 10 officiers majors des places prises ou évacuées, dont on n'a envoyé le détail qu'en gros.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2046, n° 313.

GARNISON DE MANTOUE, Y COMPRIS CELLES DE LA MIRANDOLE, SABBIONETTA, GOITO, OSTIGLIA, MODÈNE, MONTALFONCE ET DU SERAGLIO, QUI S'Y RASSEMBLERONT TOUTES POUR PARTIR LE 1[er] AVRIL, ET PRENDRONT, EN PASSANT LA GARNISON DE CRÉMONE [1].

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Grancey	2	La Reine	3
Limousin	2	Chartres	3
Beaujolais	2	Du Tronc	3
Soissonnais	1	Cappy	2
Labour	1	Antichamp	2
Royal-Montferrat	1	Châteaumorant	2
Mirabeau	2	Melun	2
Albigeois	2	Rennepont	2
Vexin	2	Souscarrière	2
Cotentin	1	Duluc	2
Royal-de-Bretagne	1	Montgon	2
Bonezano 1		Magnières	2
Stampa 1	3	Grammont	2
Perobom 1		Vérac	2
5 compagnies d'invalides	1 1/2	Forbin	2
Durfort	1	Dupalais	2
2[e] de Gâtinais	1	1,000 chevaux détachés de l'armée de Piémont, comptés pour 10 escadrons, dont il y a 600 chevaux à Crémone; ci	10
A CRÉMONE.		Molfette	2
Médoc	1	Bracamonte	2
Ponthieu	1	Gardes de M. le prince de Vaudémont	1
Desgrigny	2		
Thiérache	2		
L'Ile-de-France	1		
Forez	1		
Caraccioli	1		
Mendoza	1		
Les Grisons	1		
TOTAL	34 1/2	TOTAL	50

Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2046, n° 313

OFFICIERS GÉNÉRAUX ET MAJORS À MANTOUE ET DANS LE SERAGLIO.

MM.	MM.
Le prince de Vaudemont	De Cappy, brigadier.
Le comte de Medavi.	D'Imecourt, *idem*.
De Saint-Pater, lieutenant général.	De Melun, *idem*.
Dillon, *idem*.	Dubosc, *idem*.
De Vraigne, maréchal de camp.	De Gonzague, *idem*.
D'Estrades, *idem*	Philippe, colonel.
De Bar, brigadier.	De Luteau, *idem*.
De Tavagny, *idem*.	De Remon, *idem*.
Destouches, *idem*.	De Luzzara, *idem*
De Barville, *idem*.	Du Metz, *idem*.
De Gaffard, *idem*.	Stampa, *idem*.
De Châteaumorant, *idem*.	De Perobom, *idem*.
Du Trone, *idem*.	Durfort, *idem*.

OFFICIERS GÉNÉRAUX ET MAJORS À CRÉMONE.

De Toralba, lieutenant général.	De Polastron, colonel.
De Caraccioli, maréchal de camp.	Un major et trois aides-majors.
De Beaulieu, brigadier.	Dutifné, commissaire ordonnateur
De Courtades, *idem*.	Un trésorier.
De Vilaine, colonel.	Un directeur des vivres.
Desgrigny, *idem*.	

ÉTATS-MAJORS DES PLACES ÉVACUÉES ET DE MANTOUE [1].

MM.	MM.
De Châteaumorant, commandant la cavalerie.	De Juvrecourt, commissaire des guerres à Pavie.
De la Javelière, major général de l'armée.	Faucon, commissaire des guerres à Alexandrie
De Marignan, maréchal des logis de la cavalerie.	De Saint-Jean, général des vivres.
De Sequeville, maréchal des logis de l'armée.	Un directeur général.
Dupas, vaguemestre général.	Un caissier et tous les commis.
Foresty, capitaine des guides.	Capitain, trésorier principal, et autres trésoriers particuliers.
De Roux, commandant l'artillerie	Masson, directeur des postes.
Quatre commissaires d'artillerie.	
Deux ingénieurs.	Nota. La garnison de Valenza est composée de 2 bataillons; elle doit être prise par l'armée en passant.
D'Andrezel, intendant de l'armée.	
Chibert, commissaire provincial.	
De Bonneval, commissaire des guerres à Mantoue.	Le marquis de Mirabel, gouverneur et lieutenant général.
De la Thuillerie, *idem*.	Le lieutenant du roi et major.
De Louches, commissaire des guerres à la suite de l'armée.	Durasseau, lieutenant colonel du régiment de Crouy, commandant l'infanterie.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2046, n° 313

ÉTAT DES ROUTES QUE TIENDRONT LES TROUPES DES DEUX COURONNES POUR SE RENDRE À SUSE [1].

(*Voir page* 384.)

Garnison du château de Milan.

Partant le 20 mars, ira le même jour à Bareggio, où les équipages de Bigorre et Vosges la joindront;

Le 21, séjour;

Le 22, à Castano;

Le 23, à Camariano;

Le 24, séjour.

Les chariots de l'état de Milan iront jusqu'à Verceil, où ils seront relevés par des chariots des états de son altesse royale, à raison de quarante-neuf par jour. Or, en sortant de Milan jusqu'au premier gîte, il lui faudra quatre-vingt-quatorze chariots, parce que les équipages ne joindront qu'à Bareggio.

Garnison de Final.

Partira le 2 avril et ira le même jour à Majol;

Le 3, à Carisano.

Les chariots du marquisat iront jusqu'à Saliset, où ils seront relevés par ceux de son altesse royale, à raison de trente-quatre chariots par jour.

Garnison de Mantoue.

Partant de Mantoue le 1er avril, ira le même jour à Borgoforte;

Le 2, à Luzzara, après avoir passé le Pô;

Le 3, à Gualtieri, où elle sera jointe par la garnison de la Mirandole, laquelle, pour cet effet, doit partir le 2 et venir le même jour à la Moglia, et le lendemain à Gualtieri;

Le 4, séjour à Gualtieri;

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2046, n° 312.

Le 5, à Colorno;

Le 6, à Torisella;

Le 7, à Polesine;

Le 8, à Castel-Vetro;

Le 9, séjour où la garnison de Crémone joindra, aussi bien que celle de Sabbionetta, qui, pour cet effet, partira le 6 et viendra le même jour à Castel de Ponzone;

Le 7, à Crémone, où elle séjournera le 8 et en partira le 9, avec ladite garnison de Crémone, pour se joindre à l'armée à Castel-Vetro;

Le 10 avril, toutes les troupes rassemblées iront à Caorso;

Le 11, sur les hauteurs de Plaisance;

Le 12, à Castel-San-Giovanni;

Le 13, séjour;

Le 14, à Stradella et Bronni;

Le 15, à Casteggio et lieux voisins;

Le 16, à Castel-Novo di Scrivia;

Le 17, séjour;

Le 18, à Frescarolo de la Lumeline;

Le 19, à Villanova;

Le 20, à Trino;

Le 21, à Livorno;

Le 22, séjour;

Le 23, à Verolongo;

Le 24, à Leini;

Le 25, à Alpignano;

Les 26, 27 et 28 à Avigliano;

Le 29, à Suse.

On se servira, jusqu'à Gualtieri, de tous les chariots qu'on pourra rassembler du Mincio, Mantouan et environs, et du Pô Ferrarais que M. Compeiati, commissaire impérial, fera fournir.

A Gualtieri, ils doivent être relevés par ceux du Modénais jusqu'à Colorno.

La garnison de la Mirandole se servira des chariots du pays, avec l'aide de M. Pachner, commissaire impérial, pour aller à Gualtieri.

Depuis Colorno jusqu'à Castel-Vetro, les chariots du Parmesan seront relevés par ceux du Plaisantin à Castel-Vetro.

Comme les garnisons de Sabbionetta et de Crémone doivent joindre audit Castel-Vetro, ce sera l'état de Milan qui devra leur fournir les chariots jusqu'audit Castel-Vetro.

A Castel-Vetro, les Plaisantins, renforcés des chariots d'augmentation qu'il faudra pour les garnisons de Crémone et de Sabbionetta réunies à celles de la Mirandole et de Mantoue, iront jusqu'à Stradella et Bronni.

Depuis Stradella et Bronni, ce sont des chariots de l'état de Milan jusqu'à Frescarolo, entrée dans les états de son altesse royale; et, depuis Frescarolo, ce seront les chariots des états de son altesse royale, qui seront relevés, comme il en sera convenu avec les ministres de sadite altesse royale, à raison de trois cent quatre-vingt-onze par jour.

Il y a huit cents mulets des vivres ou d'artillerie auxquels il faudra faire suivre la même route que la garnison de Mantoue.

Il faudra, de plus, vingt chariots par jour pour ramasser les soldats qui ne pourront pas marcher.

Nota. Il n'est fait ici aucune mention de l'artillerie, sauf à en donner un état particulier si on ne l'embarque pas à Mantoue, comme il a été proposé.

Fait à Milan, le 19 mars 1707.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

ETAT DES TROUPES QUI ONT COMPOSÉ L'ARMÉE IMPÉRIALE SUR LE RHIN, OU DANS LES LIGNES DE STOLLHOFEN, OU DANS LES GARNISONS DE FRIBOURG, RHEINFELD, PHILIPSBOURG ET LANDAU, DEPUIS LE 14 SEPTEMBRE 1705, APRÈS LA JONCTION DES TROUPES DE BRANDEBOURG ET DE SAXE [1].

(*Voir page* 390.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	HOMMES.	OBSERVATIONS.
TROUPES DE L'EMPEREUR.				
CAVALERIE.				
Castelli, dragons.....	.....	6	1,000	Chaque régiment est de 12 compagnies, dont les 8 premières de 84 maîtres, et les 4 autres de 84, avec la prime plane, font 1,000 hommes. Ladite prime plane diminuee, reste 78 cavaliers par compagnie; par conséquent, les escadrons sont de 156 maîtres.
Hohenzollern, cuirassiers...	.....	6	1,000	
Mercy, *idem*.....	.....	6	1,000	
Lobkowitz, *idem*.....	.....	6	1,000	
5 régiments de hussards, faisant au plus et en tout à cheval.....	.....	.....	800	Les 5 régiments de hussards sont Schunkebeck, Coloitz, Leonski, Compos, Schaky.
Hussards à pied.....	.....	.....	800	
A reporter	.....	24	5,600	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1948, n° 2.

SUITE DES TROUPES DE L'EMPEREUR.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	HOMMES.	OBSERVATIONS.
Report.....	.....	24	5,600	
INFANTERIE.				
Baden.....	4	.....	2,500	Chaque régiment est de 16 compagnies de 150 hommes, et une de 100 grenadiers sur le total; font 2,500 hommes par régiment.
Thungen.....	4	.....	2,500	
Osnabrück.....	4	.....	2,500	
Bareuth.....	4	.....	2,500	
Hildesheim.....	4	.....	2,500	
Erlach, suisse.....	2	.....	1,200	
Un autre régiment suisse....	1	.....	600	
Nouveau Baden-Impérial, autrement Baden-Schönberg.	2	.....	1,200	
	25	24	21,100	

CERCLE DE FRANCONIE.

INFANTERIE.				
Erffa.....	3	.....	1,920	Chaque régiment est de 3 bataillons, chaque bataillon de 640 hommes, chaque compagnie de 160. Tous les régiments d'infanterie de Franconie et Souabe ont eu au moins 2 bataillons en campagne, plusieurs 3.
Schmebelin.....	3	.....	1,920	
Bernebourg.....	3	.....	1,920	
Biberach.....	3	.....	1,920	
Fuchs.....	3	.....	1,920	
Un bataillon de grenadiers...	1	.....	//	
CAVALERIE.				
Oetting.....	.....	4	//	
Biberach.....	.....	5	//	
Bareuth.....	.....	5	//	
	16	14	9,600	

CERCLE DE SOUABE.

INFANTERIE.				
Dourlach.....	3	.....	1,920	
Reischach.....	3	.....	1,920	
Baden.....	3	.....	1,920	
Roth.....	3	.....	1,920	
Einsberg.....	3	.....	1,920	
Furstemberg.....	2	.....	1,280	
Oetting.....	2	.....	1,280	
Prince héréd. de Wurtemberg.	2	.....	1,280	
CAVALERIE.				
Dourlach.....	.....	4	//	
Staufenberg.....	.....	4	//	
Fugger.....	.....	4	//	
Hohenzollern, dragons.....	.....	4	//	
	21	16	13,440	

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	OBSERVATIONS.
TROUPES PARTICULIÈRES DE L'ÉLECTEUR DE MAYENCE			
INFANTERIE.			
Leen	2		
Eltz	2		
CAVALERIE.			
Deux régiments de dragons, dont un est Linanges, de 3 escadrons, et un de cavalerie de 2	.....	8	
	4	8	
TROUPES DE WURTZBOURG.			
INFANTERIE.			
Hort	2	"	
Stein	2	"	
CAVALERIE.			
Fekenbach, dragons	.....	4	
	4	4	
TROUPES DE WURTEMBERG.			
INFANTERIE.			
Sternfels	2	"	Lesdites troupes de Würtemberg à la solde de Hollande, hors les gardes à cheval.
Hermann	2	"	
Grenadiers commandés par le comte de Horn	2	"	
CAVALERIE.			
Grenadiers à cheval, commandés par Pfal	.....	4	
Gardes à cheval	.....	4	
Helmstett, dragons	.....	4	
	6	12	
TROUPES DE BRANDEBOURG.			
INFANTERIE.			
Les gardes, grenadiers	1	"	L'état desdites troupes, faisant 10 bataillons et 24 escadrons, a été trouvé dans les dernières lettres interceptées de M. l'électeur de Brandebourg au général Arnheim, et est actuellement entre les mains de M. de Chamillart.
Les gardes, fusiliers	1	"	
Prince-Royal	3	"	
Holstein	1	"	
Lottum	1	"	
Vieux Dona	1	"	
Jeune Dona	1	"	
Denhoff	1	"	
A reporter	10	"	

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	OBSERVATIONS.
SUITE DES TROUPES DE BRANDEBOURG.			
Report.....	10	//	
CAVALERIE.			
Prince-Royal.....	.....	4	
Prince Philippe-Guillaume.....	.....	4	
Bareuth.....	.....	4	
Régiment du corps.....	.....	4	
Prince Albert-Frédéric.....	.....	4	
Wittgenstein.....	.....	4	
	10	24	
TROUPES PALATINES.			
INFANTERIE.			
Aubach.....	2		Les 4 premiers régiments de cavalerie sont à la solde de Hollande, et composés chacun de 6 compagnies, chaque compagnie de 60 maîtres. Les compagnies des 5 derniers régiments sont sur le pied des troupes de l'empereur. Outre les 17 bataillons et 28 escadrons des troupes palatines ci-dessus qui étoient sur le Rhin, il y avoit en Italie les régiments ci-dessous : Saxe-Meinungen..... 2 bataill. Izelbach..... 2 Vehlen, dragons..... 4 Hartsfeld, cavalerie... 4 Et le régiment de Lubeck, infanterie, en garnison à Juliers.
Rebender.....	2		
Barbo.....	2		
Burscheidt.....	2		
Erffteren.....	2		
Gardes à pied.....	2		
Nassau-Weilbourg.....	2		
Bentheim.....	2		
Bettendorff.....	2		
CAVALERIE.			
Schellart.....	.....	2	
Frankenberg.....	.....	2	
C. de Vizech.....	.....	2	
Stolzenberg.....	.....	2	
Gardes du corps.....	.....	4	
Carabiniers.....	.....	4	
Nassau-Weilbourg.....	.....	4	
Wittgenstein, dragons.....	.....	4	
Hahn, ci-devant Limanges.....	.....	4	
	18	28	
TROUPES DE SAXE.			
INFANTERIE.			
Ochs.....	2		
Erlach.....	2	//	
Saxe-Weisenfeldt.....	2	//	
Un régiment de cavalerie.....	2	//	
	8	//	

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	OBSERVATIONS.
TROUPES DE HESSE-DARMSTADT.			
INFANTERIE.			
Darmstadt	2		
CAVALERIE.			
Spigel		4	
Breslach, dragons		4	
	2	8	
TROUPES DE WOLFENBUTTEL.			
Deux bataillons, ci	2		
TROUPES DE SAXE-GOTHA.			
INFANTERIE.			
Rumor	2		
TROUPES DE HOLSTEIN.			
CAVALERIE.			
Boan		2	
Meklembourg		2	
		4	
TROUPES DU CERCLE DU HAUT-RHIN.			
Deux bataillons, ci	2		
TOTAL... des bataillons		128	
TOTAL... des escadrons		134	

Outre cela, il y a plusieurs contingents de l'empire que l'on met dans les places.

Il est arrivé à Fribourg depuis la fin de septembre, suivant les avis de M. de Reignac, deux mille cinq cents hommes des troupes de Passau, de l'archevêché de Saltzbourg et du cercle de Bavière.

Dans tout ledit état, je n'ai trouvé d'un peu douteux que ce qui regarde l'infanterie des cercles de Franconie et de Souabe. Nous savons réellement que plusieurs des régiments avaient trois bataillons en campagne, que tous en ont eu au moins deux dans l'armée, mais partie des déserteurs prisonniers nous ont assuré que la plupart de ces régiments n'avaient que deux bataillons, et d'autres que les troisièmes bataillons gardaient les places ou postes dans le pays. Cette différence n'irait sur le total qu'à sept ou huit bataillons de plus.

Lettre de M. de Broglie à M. de Chamillart. Strasbourg, 20 janvier 1706[1]. (*Voir page* 397.)

M. de Cheyladet m'a dit qu'il vous avait mandé que M. le chevalier de la Vrillière et moi étions allés visiter tout le pays, depuis Strasbourg jusqu'à la montagne. Après l'avoir bien examiné en deçà et en delà du canal, j'aurai l'honneur de vous dire, monseigneur, qu'il nous a paru à l'un et à l'autre qu'en cas que sa majesté voulût être dans ce pays sur la défensive, et empêcher les ennemis de passer le canal jusqu'à la montagne, qui est le seul moyen de pouvoir conserver le reste de l'Alsace, parce que si jamais ils peuvent y pénétrer en faisant un pont sur le Rhin, entre Brisach et Strasbourg, étant supérieurs, ils ravageront entièrement tout le reste de ce pays; il nous a paru, monseigneur, qu'en mettant un camp, la droite à Achenheim, la gauche à Sultz, laissant le canal derrière soi, il serait très-difficile et même impossible aux ennemis d'y pouvoir pénétrer, la situation de ce camp, qui a bien près de deux lieues de long sans être coupé d'aucunes haies ni fossés, étant la plus avantageuse du monde, la droite appuyée sur une hauteur impraticable qui a un petit ruisseau au pied, qui vient d'au-dessus de Osthoffen, et la gauche auprès de Sultz, sur la hauteur des bains qui domine à trois lieues à la ronde, et au pied de laquelle passe la rivière qui vient de Marlenheim, dont les bords sont fort élevés, qui est ce qui commence à former le canal. La hauteur règne également de la droite à la gauche, ayant toujours devant soi un glacis naturel qui conduit à un

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1950, n° 107.

petit ruisseau qui est au-dessus de Ostholfen, qui tient quasi tout le front du camp et que l'on ne passe pas sans pont. On voit venir les ennemis de trois grandes lieues loin, le pays étant fort ras. Les ennemis même ne peuvent pas demeurer longtemps à portée de ce camp, n'y ayant, à plus de trois lieues de là, ni arbre ni ruisseau que celui que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire, monseigneur, qui vient d'auprès Ostholfen, dont ils ne sauraient profiter, étant à la portée du mousquet de notre camp. Vous avez dans nos derrières, du bois et le canal à la portée d'une carabine, avec six gros villages derrière l'étendue de notre camp.

Il y a dans l'étendue du canal neuf ponts-levis gardés chacun par une redoute, et onze écluses sur lesquelles on peut faire vingt-deux ponts, y ayant à chaque écluse quatre grosses piles de maçonnerie qui ferment le bassin de chaque écluse : en y mettant des planches de six pieds de long, vous ferez vingt-deux ponts sans rien gâter, à passer infanterie et cavalerie, à six de hauteur sur chacun. Il est absolument impossible de pouvoir camper derrière le canal, depuis Achenheim jusqu'à Sultz, les hauteurs que je propose d'occuper par un camp dominant si absolument de l'autre côté du canal, qui n'est qu'une prairie où on ne peut faire aucun retranchement, ne pouvant creuser sans trouver l'eau, qu'il serait absolument impossible d'en empêcher le passage. De Strasbourg à Achenheim, où est la droite du camp, il y a une lieue et demie; mais j'ose vous assurer, monseigneur, que les ennemis ne songeront jamais à passer entre deux par plusieurs raisons. Premièrement, dans tout ce terrain il n'y a pas de hauteur qui domine sur le canal, ou du moins le peu qu'il y en a en sont trop éloignées; en outre il y a un ruisseau qui vient d'auprès Achenheim, qui fait mille tours dans la prairie, et forme des flaques d'eau et des marais en plusieurs endroits qui sont impraticables. Mais quand même ils surmonteraient la difficulté de ce ruisseau, qui est déjà fort grande, et qu'ils auraient passé le canal dans tout ce front-là, dont les bords sont très-hauts et qui est bordé d'un grand bois impraticable, M. Alier, ingénieur, qui a la direction du

canal, qui connaît parfaitement ce pays, est convenu avec moi, monseigneur, de ce que j'ai l'honneur de vous mander à l'égard de la gauche, pour garder depuis Sultz jusqu'à la montagne où est Westhoffen, qui est une petite ville. Le terrain est si inégal, qu'il est absolument impossible de l'occuper; il a bien l'étendue d'une lieue de long, et les hauteurs sont plus contre nous que pour, de sorte que M. le chevalier de la Vrillière et moi proposons de se rabattre de Sultz à Molsheim, laissant le canal qui vient de Molsheim devant soi : il a plus de trente pieds de large et six pieds de haut, et en faisant une écluse auprès de Sultz, où cette rivière, qui vient de Mutzig, se jette dans le grand canal, on inonderait toutes les prairies qui sont aux environs de cette rivière, et tout ce terrain serait absolument impraticable. Il n'y a de Sultz à Molsheim, qu'une demi-lieue, et de Molsheim à Mutzig, qu'un quart de lieue. Cette petite ville est située directement au pied de la montagne. Il y a deux gorges qui y aboutissent : la plus proche, qui n'est qu'à cinq cents pas, est celle qui vient de Westhoffen; elle est assez large et praticable en partant de Westhoffen, mais en rapprochant de Mutzig, elle se rétrécit si fort entre deux rochers, qu'à peine un homme à cheval y peut passer. L'autre gorge s'appelle Schirmeck, qui est à un quart de lieue de Mutzig; elle est plus large que celle de Westhoffen; mais pour y arriver il faut faire de fort grands détours, et s'éloigner fort de chez eux : ce sont des chemins impraticables à une armée, et quand elle y serait arrivée, il n'y a qu'une petite prairie pour déboucher, qui est coupée par vingt fossés pleins d'eau qui la rendent impraticable, et elle est gardée par deux gros villages qui sont appuyés des deux côtés à la montagne, dont le feu du mousquet se croise; l'un s'appelle Dinsheim et l'autre Gresswiller. Toutes nos provisions de bouche et autres nous viennent sans escorte sur le canal, et il n'y a autre travail à faire qu'à retrancher le front du camp pour plus grande sûreté, quoique par sa situation il soit dans un terrain aussi avantageux que l'on puisse le désirer. Si vous croyez, monseigneur, que ce que j'ai l'honneur de vous marquer puisse être de quelque utilité,

j'aurai l'honneur de vous en envoyer un plan qui vous fera encore mieux connaître la situation de ce pays. Je l'ai examiné avec d'autant plus d'attention et d'exactitude, que j'ai entendu dire à tout le monde qu'il était absolument impossible de garder le canal.

MÉMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE MARCIN SUR LA RIVIÈRE DE LA LAUTER [1].

(*Voir page 424.*)

Les mêmes raisons qui rendent la rivière de la Moder si considérable pour la sûreté de l'Alsace, à qui elle sert de barrière, sont encore plus fortes pour engager à fortifier celle de la Lauter, puisque l'on a été assez heureux pour s'en rendre maître.

Premièrement, parce qu'elle étend la frontière de cette province de tout l'espace du pays d'entre la Moder et la Lauter, qui est de six lieues, et augmente par conséquent nos subsistances;

Et en second lieu, parce que le poste de la Lauter a l'avantage d'être de moitié moins étendu que celui de la Moder, n'y ayant que quatre lieues de Lauterbourg, qui en fait la droite, jusqu'à la montagne; au lieu qu'il y en a tout au moins huit de Drusenheim à Rochenberg, qui font la droite et la gauche du poste de la Moder.

Voila les raisons générales qui doivent déterminer en faveur de celui de la Lauter, qui sont soutenues de plusieurs autres, qui seront expliquées ci-après en détail, et qui rendent ce poste encore plus favorable pour nous que pour les ennemis.

La rivière de la Lauter, qui tombe dans le Rhin un peu au-dessous de Lauterbourg, et ne laisse qu'un très-petit espace fort marécageux et impraticable pour une armée, passe à la porte dudit Lauterbourg, qu'elle couvre du côté des ennemis, et je suis persuadé qu'on s'en peut servir aisément pour rendre, avec le secours du sieur de Regemorte, cette place parfaitement bonne de ce côté opposé, qui est celui qui nous regarde, les ennemis l'ayant suffisamment accommodé.

Les bords de cette rivière, depuis Lauterbourg jusqu'à un vieux

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1948, n° 74.

château ruiné nommé Remich, dont on pourrait faire un très-bon poste, sont tellement marécageux, qu'il n'y a que quatre ou cinq endroits au plus (autant que ma mémoire me peut fournir) où l'on la puisse passer, de sorte que l'on pourrait se dispenser de faire une ligne continue le long de la rivière, suffisant de faire de bonnes et grosses redoutes de terre bien fraisées et bien palissadées vis-à-vis les endroits de ces passages, comme les ennemis en avaient fait de leur côté, ce qui abrégerait beaucoup le travail. Dudit château de Remich jusqu'au village nommé Altenstatt, autrement dit le village des Picards, où il n'y a qu'une petite demi-lieue au plus, la rivière continue d'être à peu près de même. On pourrait, dans cet espace de pays, ou faire une ligne continue avec des redans pour défendre la rivière comme on a fait sur la Moder, ou seulement des redoutes d'espace en espace, selon qu'il serait trouvé plus à propos par ceux qui seraient chargés de ce travail.

Vis-à-vis de ce village d'Altenstatt, autrement dit des Picards, de l'autre côté de la rivière, c'est-à-dire du côté des ennemis, il s'élève une hauteur qui domine considérablement sur la rivière, et qui continue jusqu'auprès de Weissembourg, qui naturellement devrait être la gauche de la ligne, laquelle empêcherait que l'on ne pût tenir la rivière dans cet espace de pays, depuis ledit village d'Altenstatt jusqu'à Weissembourg.

Mais il est facile de se mettre à l'abri de cet inconvénient en laissant Weissembourg devant soi et se retirant de la rivière depuis cet endroit, ou même depuis le château de Remich, si on le jugeait nécessaire, et reportant sa ligne en arrière sur une hauteur qui n'est pas inférieure à celle que les ennemis pourraient occuper, et portant de là sa gauche droit sur la montagne, que l'on pourrait fermer de quelque bonne redoute ou de quelque autre travail, et couvrir son flanc gauche par des abatis qu'il serait très-aisé de faire sur cette montagne, qui est presque inaccessible et couverte de bois très-épais qui sont impraticables.

De sorte que ce poste serait, selon mon sens, très-avantageux et

même inattaquable sans un grand désavantage de la part des ennemis, ayant son flanc droit couvert du Rhin, Lauterbourg, que l'on pourrait rendre aisément très-bon, à la tête de sa droite, tout son front depuis Lauterbourg jusqu'au château de Remich ou au village d'Altenstatt, couvert de la rivière de Lauter, que l'on pourrait rendre aussi bonne que l'on voudrait au moyen de plusieurs retenues, dont il n'y aurait qu'à abandonner le soin au sieur de Regemorte.

Depuis Remich ou Altenstatt jusqu'à la montagne, une bonne ligne en s'éloignant de la rivière très-avantageusement placée sur la hauteur que je viens de marquer, laquelle n'aurait qu'une lieue d'étendue au plus, qui ferait notre gauche, laquelle serait appuyée à la montagne comme il est dit ci-devant, et dont le flanc gauche serait couvert par les abatis que je viens de proposer, de manière que ce poste, dont la tête serait bien assurée, ne pourrait être tourné ni par la droite, ni par la gauche, et nous donnerait six lieues d'étendue de pays de plus et une frontière plus aisée à garder à cause de sa petite étendue, qui n'est que de quatre lieues, comme il est marqué ci-devant.

Il faut observer qu'en marquant dans ce mémoire que pour bien placer la ligne depuis les environs d'Altenstatt jusque sur la montagne, il convient de laisser Weissembourg devant soi, ce n'est pas à dire qu'il faut absolument l'abandonner, mais seulement qu'il n'y faut pas porter la ligne, parce qu'elle serait trop commandée; puisqu'au contraire je suis persuadé qu'il faut fermer ledit Weissembourg de la meilleure manière qu'il se pourra, pour en faire un poste qui, au moins, amuse les ennemis. Et comme entre cette petite ville et la hauteur supérieure sur laquelle je crois que doit être placée la ligne il y a une autre éminence inférieure à celle sur laquelle doivent être nos retranchements, mais beaucoup supérieure à Weissembourg, mon sentiment serait que, selon que le terrain le pourra permettre, on y placât une ou deux bonnes redoutes qui soutiendraient ledit Weissembourg, ou du moins y incommoderaient extrêmement les ennemis après qu'ils s'en seraient rendus maîtres, ce qui serait

n'avoir rien fait pour eux, puisque après cela on aurait encore l'avantage de les voir venir de dessus la hauteur sur laquelle seraient placés les retranchements de notre ligne.

Voilà quelle est ma pensée en gros sur les avantages considérables que je crois qu'on peut tirer d'occuper la Lauter, ce qui doit être rectifié dans le détail par ceux qui sont sur les lieux, et qui seront chargés du soin de ce travail.

Il me reste encore à ajouter que l'on ne peut s'y employer trop tôt, parce que la saison nous presse, et que l'on ne saurait trouver d'occasion plus favorable que celle qui se présente par le grand nombre de pionniers assemblés pour les travaux qu'on avait résolu de faire sur la Moder.

J'omettais de faire observer qu'entre les avantages des lignes de la Lauter sur celles de la Moder il se rencontre celui de couvrir le Fort-Louis en le tenant derrière soi.

MÉMOIRE DE M. DE REGEMORTE SUR LES LIGNES DE LA LAUTER [1].

(*Voir page 427.*)

Situation du pays en général.

Il est certain que dans toute l'Alsace il n'y a point de poste qui ait le mérite de celui-ci, et quoiqu'il soit nécessaire de retrancher cette rivière sur une étendue d'environ cinq lieues communes de France, on peut sûrement compter qu'on n'en aura qu'une à défendre, pouvant accommoder le surplus de manière qu'il sera impossible à une armée d'y pénétrer, comme il sera expliqué ci-après. Il n'y a que le terrain entre Weissembourg et le château de Saint-Remy où raisonnablement un ennemi puisse former une attaque, parce qu'il peut approcher de la rivière en bataille, et occuper des hauteurs qui dominent extrêmement sur la ville de Weissembourg, et sur une partie des retranchements; outre cela, les prairies ne sont

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1948, n° 135.

pas marécageuses, et la rivière est guéable en plusieurs endroits; il n'en est pas de même depuis ledit château de Saint-Remy jusqu'à Lauterbourg : les prairies sont fort marécageuses, et principalement au-dessus du moulin de Bienenwald, et comme elles sont entre deux rideaux qui en plusieurs endroits sont fort près l'un de l'autre, il sera facile de faire des retenues pour inonder toutes les prairies qui sont entre ces deux rideaux jusqu'à trois cents toises près du Rhin, où celui qui est de notre côté finit; au reste, lesdits rideaux sont assez égaux en hauteur : tantôt celui du côté des ennemis est supérieur, et tantôt c'est celui du nôtre; mais cela n'est pas fort considérable, et ne peut pas porter grand préjudice de part et d'autre; le rideau du côté gauche de la rivière en descendant est occupé par la forêt de Lauterbourg, laquelle est traversée par trois grands chemins ou routes, savoir : la première de Lauterbourg à Spire, passant par Rheinzabern; la seconde, dudit Lauterbourg à Landau, passant par Langenkandel, et la troisième par le moulin de Bienenwald à Minfeld, et par Gross-Steinfeld pour aller aussi à Landau et à Bergzabern. Toutes ces routes sont bonnes et praticables pour y faire passer une armée et de l'artillerie.

Le rideau de la droite, qui est notre côté, est aussi occupé par une forêt qui appartient à plusieurs communautés et s'appelle Niederwald, qui finit au village de Nieder-Lauterbach; elle est aussi traversée par trois chemins, savoir : par celui de Salmbach, de Schleithal et d'Oberseebach, tous très-bons et bien praticables.

Depuis le bout de cette forêt jusqu'à Lauterbourg, le rideau de notre côté est fort élevé au-dessus de celui de la gauche, et même fort roide, de sorte qu'il y a plusieurs endroits où on ne peut pas monter à pied; il en est à peu près de même depuis ledit Lauterbourg jusqu'à trois cents toises près du Rhin, où ledit rideau tombe tout d'un coup et prend fin sur le bord de la branche de la Lauter, qui se sépare en cet endroit en deux parties, après quoi ce sont des prairies sujettes aux inondations lorsque le Rhin déborde, et c'est pourquoi elles sont traversées par une bonne digue qui a beaucoup

d'épaisseur, et qui pourrait nous servir utilement de retranchement en y faisant quelques redans; il s'en trouve même encore une, à deux cents toises au-dessus, qu'on pourrait accommoder aussi pour avoir un retranchement double; enfin, par ce qui me paraît de ce poste, je remarque qu'il est très-important pour le service du roi de le bien accommoder; on le peut faire aisément, et avec peu de travail, par rapport à la grande distance; et lorsqu'il le sera, il servira d'un bon rempart pour la sûreté de l'Alsace, et donnera continuellement une grande inquiétude aux ennemis; on peut dire même qu'on pourra le soutenir quand on ne serait que moitié ou le tiers de l'armée qui voudrait le forcer; mais, pour vous prouver ce fait, il est nécessaire d'entrer dans le détail de la situation du terrain de poste en poste, et des ouvrages qu'on y pourra faire pour se défendre avec peu de monde contre beaucoup.

Premierement, depuis le sommet des montagnes qui est a hauteur du château de Saint-Germain, jusqu'à Weissembourg.

Le sommet le plus élevé des montagnes est l'endroit marqué 1 sur la carte, où monseigneur le maréchal de Villars a ordonné de faire une redoute pour servir de tête à la ligne et de belvédère pour découvrir dans toute la plaine et dans tous les vallons qui sont derrière. Depuis cette redoute, la montagne retombe par une pente fort roide sur la rivière, et forme un glacis assez uni jusqu'au pied des fossés de Weissembourg. La ligne doit suivre à peu près le dessus de ce glacis, afin de le pouvoir défendre en faisant le tour de deux petits vallons, marqués 2, qui sont des endroits plus aisés à monter que le reste; outre cela, on pourra faire une redoute, marquée 3, pour découvrir dans les vallons, le long de ladite rivière, et y voir tous les mouvements que l'ennemi y pourrait faire; même elle serait à portée pour l'empêcher d'y entrer et d'y faire couler des troupes, chose qui n'est pas trop à craindre, parce qu'il ne pourrait pas nous tourner par là; mais pour être en repos et n'avoir point d'inquiétude de ce côté-là, on peut, avec très-peu de travail, gâter et rompre

le chemin dans ce vallon, où il ne sera pas possible de faire passer de l'artillerie ni cavalerie, à moins d'un fort grand travail, qu'il faudrait faire sous le feu du canon, même sous celui de la ligne.

Les sommets des montagnes de l'autre côté sont plus élevés que l'endroit où passera la ligne, mais si éloignés, que le canon n'y peut porter qu'à toute volée; joint à cela qu'il sera très-difficile que l'ennemi y en puisse porter, et, supposé qu'il le fasse, cela ne pourrait lui être d'aucune utilité, car les troupes qui seront derrière les retranchements seront toujours à couvert de parapets.

La rivière, depuis le château de Saint-Germain jusqu'à Weissembourg, est praticable presque partout; on pourrait y faire des retenues et former des inondations qui la rendraient impraticable; mais comme lesdites retenues ne seraient pas défendues par un feu de mousqueterie, on pourrait les couper facilement; ainsi, je ne crois pas qu'il soit trop nécessaire de les faire faire, d'autant plus qu'il n'y a point d'attaque à craindre de ce côté-là, à cause de la roideur de la montagne, dont la montée est parfaitement défendue par les lignes.

La ville de Weissembourg étant dans le fond à la chute des montagnes qui sont à droite et à gauche, elle est extrêmement commandée; il serait à craindre qu'on n'y fût forcé si on voulait la soutenir; d'ailleurs, l'enceinte de maçonnerie dont elle est fermée n'est qu'une muraille de trois à quatre pieds d'épaisseur, sans être terrassée ni flanquée; cependant il est à propos de la garder pour y mettre une garnison en sûreté, qui ne peut être emportée d'un coup de main; et, lorsqu'elle sera soutenue par une armée, elle ne laissera pas de résister et de faire périr beaucoup d'infanterie aux ennemis avant qu'ils puissent s'en rendre maîtres, et c'est pour cette raison que monseigneur le maréchal de Villars a trouvé à propos de faire faire les trois demi-lunes marquées 4, et de faire les doubles retranchements 5 et 6 dont le dernier domine sur la ville. De cette façon, quand l'ennemi en serait le maître, il aurait encore deux retranchements à prendre et un débouché très-difficile qui sera sous le feu du mousquet du premier retranchement, devant lequel il y aura trois fosses

à passer, savoir deux de la ville et un du retranchement, avec cela point de place pour se former; tout cela rendra l'attaque par la ville plus difficile que partout ailleurs, ainsi on doit croire qu'un ennemi ne songera plus à pénétrer par là.

Depuis Weissembourg jusqu'à Altenstatt.

La rivière est guéable en plusieurs endroits; le fond en est bon, et pour peu que les bords soient abattus, elle se peut passer presque partout à cheval; les prairies sont assez fermes, et la hauteur 7 extrêmement supérieure à tout ce terrain.

Pour rendre le passage de la rivière impraticable, et pour soutenir de l'eau dans les prairies, on a fait les retenues 8, 9, 10 et 11, qui feront déborder les eaux et les soutiendront; de sorte qu'on ne pourra plus passer aux gués. La redoute 12 défendra la retenue 9, et les ouvrages du village d'Altenstatt la retenue 11, qui est la principale.

Les retranchements ont été reculés derrière le chemin creux 13, parce que c'est un fossé tout fait qu'on peut remplir d'eau, de même que le fossé dudit retranchement, et pour l'éloigner davantage de la hauteur.

Le village d'Altenstatt doit être enveloppé d'un retranchement, et le retranchement passera derrière le cimetière et une bonne redoute que les ennemis avaient un peu fortifiée; on y fait des parapets de trois toises d'épaisseur, afin d'être à l'épreuve du canon, et on approfondit les fossés pour y avoir quatre à cinq pieds d'eau, et comme cet endroit est un passage où il est besoin de conserver un pont sur la rivière, on fait la petite lunette 14 pour le couvrir, qui sert en même temps de digue pour soutenir une inondation.

Depuis le village d'Altenstatt jusqu'à Saint-Remy.

La rivière traverse les prairies presque par le milieu; elles sont un peu marécageuses, joignant les terres labourables, mais le long de la rivière elles sont praticables à pied et à cheval; on y a fait les rete-

nues 15, 16 et 17 pour y former des inondations; la redoute 18 doit défendre la retenue vis-à-vis d'elle, et les ouvrages près du château de Saint-Remy, celle marquée 17, qui formera une inondation fort grande; l'autre retenue 16 est sous le feu du retranchement, lequel est sur le bord d'un petit rideau supérieur au terrain qui est vis-à-vis; son fossé sera aussi plein d'eau et vaudra mieux que la rivière, car il aura vingt-quatre pieds de largeur et huit à neuf pieds de profondeur, le tout parfaitement bien flanqué et défilé de la hauteur 7, qui en est fort éloignée.

Le château de Saint-Remy a été démoli par l'armée du roi en 1703; on le rétablit, c'est-à-dire qu'on en fait une espèce de redoute dont le parapet aura trois toises d'épaisseur du côté où il pourra être battu par le canon. Il y a une tour carrée de sept à huit toises de face parfaitement bonne, qui a cinq pieds et demi d'épaisseur, à parement de pierre de taille, détachée du château; il serait à propos d'en faire un corps de garde en la faisant couvrir et planchéier : elle est entourée, aussi bien que le château, d'un bon fossé qu'on peut remplir d'eau. Outre cela, pour soutenir une écluse et pour assurer un pont sur la rivière, on fait un retranchement sur le bord en forme de tenaille avec une petite demi-lune devant la tête du pont. Quand les ouvrages seront faits, ce poste sera assuré et bien aisé à défendre.

Entre Saint-Remy et le village de Scheibenhard.

La rivière continue toujours son cours dans le milieu des prairies et serpentant extrêmement, cependant avec beaucoup moins de pente qu'au-dessus du château de Saint-Remy; elle est guéable à l'endroit 19, où il se trouve un grand étang, dans la chaussée duquel on sera obligé de faire une écluse toute neuve à l'endroit 20, et de réparer celle marquée 21, afin de retenir la rivière en cet endroit pour former une inondation qui fera regonfler les eaux presque à l'entrée du bois, sur des prairies qui sont déjà extrêmement marécageuses et impraticables à cheval, même en plusieurs endroits à pied, principalement au pied des rideaux. On propose,

pour la défense de ces écluses, de faire la redoute 22, qui aura un fort grand fossé entre elle et le rideau; ce fossé se formera par une retenue qu'on pourra faire au moulin de la Scierie, marqué 23, qui sera soutenue par la redoute 24. Il faudra faire une autre retenue au Bienenwaldmühle, ou moulin de Bienenwald, marqué 25, avec la redoute 26 pour la défendre; une autre à l'endroit où passe le chemin de Salmbach, marqué 27, et aussi une redoute pour la soutenir, marquée 28, et encore une au village de Scheibenhard, marquée 29, qui sera soutenue par la redoute 30, qui servira d'enveloppe au cimetière de ce village. Moyennant ces retenues, toutes les prairies dans cet espace seront submergées; de sorte qu'il sera impossible de les passer.

Les retranchements suivront les bords du rideau de notre côté, qui est élevé au-dessus de celui de l'autre côté, et tantôt lui est soumis, cependant pas assez pour que l'ennemi nous puisse beaucoup plonger, et on sera toujours parfaitement bien à couvert derrière le parapet; d'ailleurs, comme c'est toujours dans les bois, l'ennemi ne pourra pas voir ni découvrir les mouvements qu'on y fera; les deux rideaux se trouvent souvent près l'un de l'autre depuis la Scierie jusqu'à Scheibenhard, et dans ces endroits-là on doit faire de bons gros parapets pour pouvoir résister au canon; et enfin pour rendre l'accès tout à fait impraticable, dans l'étendue de la forêt, on fera des abatis de bois devant les lignes, qui empêcheront qu'on ne puisse monter le rideau. Il y en a encore sur le bord du rideau de l'autre côté, que les ennemis avaient faits, qui nous seront avantageux dorénavant.

Depuis le village de Scheibenhard jusqu'à Lauterbourg.

La rivière traverse encore les prairies qui, dans cette étendue, sont assez fermes, mais les rideaux des deux côtés sont fort escarpés et ne peuvent presque pas se monter à pied; celui qui est de notre côté est beaucoup plus élevé que l'autre.

Le retranchement doit toujours suivre le dessus du rideau, et jamais dans cet endroit on ne doit craindre une attaque.

On pourra faire encore inonder les prairies en faisant les retenues 31, 32 et 33, dont la première serait défendue par la redoute 34, et les deux dernières par le poste de Lauterbourg, qui, lorsque les retranchements qu'on y fait seront achevés, sera bon et pourra soutenir un siége, lequel ne pourra se faire que quand l'ennemi aura pénétré les lignes au-dessous ou au-dessus, car on ne saurait l'attaquer par les côtés à cause des inondations qu'on peut faire du côté de la rivière et les marais qui sont du côté de Mothern; cependant il sera bon de rendre ce poste encore meilleur qu'il n'est par les ouvrages qu'on y pourra faire dans la suite.

Depuis Lauterbourg jusqu'au Rhin

La rivière continue son cours dans les prairies, entre les deux rideaux, jusqu'à l'endroit marqué 35, où elle se sépare en deux parties, dont l'une prend par le village de Berg, et l'autre va tomber dans un bras du Rhin, marqué 36. Il faudra faire une retenue à l'endroit 35, et faire passer toute la rivière dans le bras en deçà, qu'on pourra retrancher sur le bord de ce côté-ci, ou bien se servir des deux vieilles digues marquées 37, qui ont été faites pour retenir les eaux du Rhin lorsqu'il déborde, en y ajoutant quelques redans pour les flanquer.

Observations sur la construction des ouvrages ci-dessus.

Les retranchements qui sont exposés au canon, et principalement ceux qui se trouveront exposés aux attaques, doivent avoir douze pieds d'épaisseur au sommet, élevés, au-dessus du terrain naturel, par devant de six pieds, et par derrière de sept pieds et demi, bien gazonnés et fascinés extérieurement et intérieurement. C'est sur ce pied-là que ceux auxquels on travaille présentement, entre Weissembourg et Saint-Remy, ont été réglés par M. de Chermont.

Leurs fossés doivent avoir vingt à vingt-deux pieds de largeur par le haut, sur huit à neuf pieds de profondeur, et si leur excavation ne peut pas se consommer par les parapets des retranchements,

il faudra rehausser du surplus le bord extérieur du fossé, et étendre les terres en glacis pour qu'on ne puisse pas se cacher derrière.

Quant aux retranchements qui ne pourraient pas être vus du canon, et où il n'y aura pas d'attaque à craindre, un parapet de sept à huit pieds de largeur suffira avec un fossé à proportion. C'est ce qui se peut pratiquer sur la montagne, au-dessus de Weissembourg, et dans les bois, entre Saint-Remy et Scheibenhard.

Toutes les redoutes doivent avoir des parapets de trois toises de largeur, dans tous les endroits où elles pourraient être vues du canon, et les côtés qui ne le seront pas, il suffira d'y faire des parapets de six à sept pieds d'épaisseur; la hauteur de leur gazonnage doit être, suivant le règlement de M. de Chermont, de neuf pieds extérieurement au-dessus de la berme; les fossés doivent avoir six toises de largeur par le haut, sur sept à huit pieds de profondeur, fraisés par les deux bords, de même que les fossés de Haguenau.

Les digues et retennes doivent avoir depuis neuf à douze pieds de largeur en haut, soutenues sur le derrière par un bon tunage bien piqueté et clayonné, afin d'empêcher qu'on ne puisse les couper facilement, et que l'ennemi soit obligé, pour le détruire, d'y approcher par tranchée. Mondit sieur de Chermont serait d'avis même de mettre à la tête des principales digues des redoutes pour les défendre, lesquelles on pourrait tourner de manière que leurs faces soient vues et défendues par les retranchements, moyennant quoi il ne pourrait les attaquer que dans les formes, et il serait obligé de les raser à coups de canon, avant que de s'en pouvoir rendre maître. Il me paraît que cela ne pourrait être que bon et fort utile pour gagner du temps, et pour savoir le dessein de l'ennemi. Il est vrai que les gens qui seraient dedans seraient fort en danger d'être pris, mais cela n'irait pas à un grand nombre, parce que trente hommes dans chaque redoute suffisent pour y faire une défense raisonnable.

Dans les digues principales, et qui soutiennent beaucoup d'eau, il faudra faire des vannages de charpente avec des bajoyers, pour pouvoir hausser et baisser les eaux quand il sera nécessaire, et des

déchargeoirs de fascines liées en saucissons, pour y faire passer les eaux dans les temps des grandes inondations.

Pour ce qui regarde les simples retenues, il suffira de laisser un espace vide entre elles et les rideaux, pour servir aux écoulements des eaux, tant de celles du volume ordinaire de la rivière que de celles des inondations; cependant, si on jugeait à propos d'y faire aussi des vannages, on serait en état de laisser le cours de la rivière libre, dans les temps qu'on n'aurait rien à craindre, et ainsi les particuliers ou les troupes du roi pourraient se servir des herbes, ce qui ne se pourra pas sans cela.

Lorsque les ouvrages proposés ci-dessus seront en état, il est sûr que le poste de la Lauter sera très-fort, et l'endroit qui le sera le moins sera celui entre le village d'Altenstatt et Weissembourg, à cause de la hauteur 7, où l'ennemi se peut venir poster en pleine bataille; cependant il aura ce village à forcer, une inondation à saigner, qui sera assez difficile, une rivière à passer, des redoutes à prendre, et un retranchement à vaincre, qui est parfaitement bien flanqué, et devant lequel il y aura un fossé plein d'eau qu'il ne pourra saigner. C'est un ouvrage assez difficile à entreprendre; et quand il aura fait tout cela, il trouvera encore une armée en bataille sur les hauteurs marquées 38, qui sont tout à fait avantageuses; et on y peut encore faire un retranchement marqué par la ligne ponctuée 39, qui ne serait pas moins facile que l'autre, à cause des hauteurs que l'ennemi aurait à monter et du peu de fond qu'il trouverait pour former des attaques; outre cela, la difficulté de faire soutenir son infanterie par la cavalerie, qui ne pourrait pas agir, au lieu que celle du roi aurait toute la facilité possible pour agir à souhait.

Routes et communications a faire.

Il en faut une de douze à quinze pieds de largeur, derrière toute la ligne, observant de faire des ponts sur tous les petits ruisseaux et fossés par où les eaux du pays prennent leurs écoulements dans la rivière.

Il faudrait faire des ponts sur les fossés des retranchements, et des redoutes avec des barrières aux endroits où il y aura des ouvertures et des chemins.

Il faudra faire encore trois ou quatre grandes routes à travers des bois, devant les villages de Niederlauterbach, Salmbach, Langschleithal, et à la hauteur du château de Saint-Remy.

Corps de garde.

Il y en doit avoir dans toutes les redoutes capables à y pouvoir mettre trente hommes, car ces redoutes doivent servir de garde à toute la ligne, en faisant de fréquentes patrouilles de l'une à l'autre.

Les deux flancs de la ligne.

Le flanc de la droite est parfaitement bien appuyé sur le Rhin, et il ne faut rien craindre de ce côté-là.

Pour celui de la gauche, il est aussi en sûreté, étant appuyé sur le sommet de la plus haute montagne de ce pays-là, qui peut découvrir tous les mouvements que l'armée des ennemis pourrait faire, soit dans la plaine devant Weissembourg, soit dans la gorge de Saint-Germain. Elle ne peut être tournée par une armée, à moins qu'elle n'aille du côté de Hombourg, et que de là elle ne tombe sur Bitche, pour ensuite retomber, par la gorge de Reishoffen et celle de Lichtenberg, dans la plaine; c'est une marche très-gênée et difficile pour une armée, encore plus pour les vivres et pour l'artillerie; outre cela, on peut rompre les chemins par des abatis ou d'autre façon dans les défilés, de sorte qu'une petite troupe en pourra disputer le passage à une armée.

Reste à dire un mot sur la situation que pourrait prendre l'armée qui défendra la Lauter, et de la manière qu'elle pourrait subsister si elle était obligée d'y demeurer quelque temps en présence de l'ennemi.

Je n'ai pas assez de lumières pour pouvoir décider sur les mouvements que l'armée aurait à faire, et les postes qu'elle pourrait

occuper en cas d'attaque : c'est hors la portée de mon esprit; aussi je ne prendrai la liberté d'en dire un mot que par rapport à la connaissance que j'ai du pays. Il me paraît donc que lorsque l'armée du roi sera obligée de se tenir derrière la ligne, elle ne pourra occuper un meilleur poste que celui de Schleithal, où on pourra mettre le centre de l'armée, étendre la droite du côté de Salmbach, et la gauche du côté de Weissembourg, en occupant, par de bons détachements, les redoutes et les postes le long de la rivière; elle pourra demeurer dans cet endroit tant que l'ennemi n'aura pas passé en deçà de Langenkandel, qui sera, suivant toute apparence, le lieu de son quartier général, et où il fera ses dispositifs pour marcher en avant. Ce sera aussi le lieu où il prendra son parti pour attaquer du côté de Lauterbourg ou du côté de Weissembourg. Il aura quatre lieues à faire pour arriver à ce dernier, où il peut marcher en bataille, et il n'en aura que trois pour arriver à Lauterbourg, en défilant dans la forêt. Ces mouvements ne pourront pas être cachés à un habile général; ainsi, il sera en état de faire mouvoir l'armée du roi de quel côté il jugera à propos, et n'aura que deux petites lieues à faire pour la porter à la droite ou à la gauche, ou en même temps partie d'un côté et partie de l'autre, en marchant en bataille; car depuis Lauterbourg jusqu'à Weissembourg, par Schleithal, le pays est ouvert, et les petits bois qui étaient autrefois aux endroits marqués 40 et 41 ont été rasés par les armées qui y ont campé ci-devant; joint à cela que quand même l'ennemi déroberait cette marche, il ne pourra former d'attaque qu'il n'ait saigné les inondations et fait des ponts sur la rivière, ce qui n'est pas une chose qui se puisse exécuter bien promptement; ainsi il n'y aura rien à craindre pour la surprise.

Quant à la subsistance de l'armée, tant pour les hommes que pour les chevaux, elle sera assez pénible si l'ennemi demeurait longtemps en présence, et qu'il s'opiniâtrât à demeurer proche de Weissembourg, où certainement il trouverait à subsister plus aisément par ses derrières que nous; premièrement, parce qu'il aura un pays plus ouvert et mieux garni de fourrages; secondement, parce qu'il aura la

commodité d'avoir, par le moyen du Rhin, tout ce qui lui sera nécessaire en fourrage et en autre chose; il peut faire monter tout cela par le fleuve jusqu'à Hagenbach. L'armée de sa majesté n'aura pas la même facilité, le pays, depuis Weissembourg jusqu'à Haguenau, étant couvert de bois, et n'y ayant que peu de fourrages; les vivres et les fourrages secs ne peuvent y arriver que par des voitures de terre, qui est un gros embarras et la ruine de la province d'Alsace. On ne pourra pas se servir du Rhin, les ennemis étant maîtres de l'île de Dahlunden, et quand même nous la reprendrions, la navigation de ce fleuve ne serait pas libre, attendu qu'ils ont des redoutes sur le bord de l'autre côté, sous le feu desquelles il faudra passer; outre cela, ils ne manqueraient pas de jeter du monde dans plusieurs îles où il faudrait passer, ce qui se pourrait faire dans une nécessité en descendant, mais on ne pourrait pas remonter les bateaux. J'ai proposé, en 1704, une navigation, indépendamment du Rhin, depuis Strasbourg jusqu'au Fort-Louis, qui se peut faire aisément; on la peut aussi continuer jusqu'à Seltz, et trois mille pionniers, en six semaines ou deux mois au plus, la peuvent mettre en état. Si le roi trouvait à propos de la faire faire, je réponds de la réussite, et, moyennant cela, on pourra épargner les voitures par terre, et se mettre en état de subsister en ce pays-ci tout autant que l'ennemi, sans grande incommodité, en faisant d'avance de gros magasins à Strasbourg, pour s'en servir en cas de besoin. Cette navigation donnerait lieu de faire descendre de l'artillerie et des bateaux pour faire des ponts sur le Rhin, au-dessous de Stollhofen, ce qui obligerait les ennemis à une grosse diversion, et les contraindrait d'avoir toujours un gros corps de l'autre côté du Rhin pour nous empêcher de les passer; d'ailleurs, si le roi trouve à propos d'aller en avant, et de faire le siége de Landau, il sera en état de le faire avec beaucoup plus de facilité, ayant celle de faire descendre les munitions et les fourrages par eau.

Si cette proposition est agréée, il faudrait prendre la saison de septembre et octobre pour y travailler, parce qu'alors le Rhin est

bas, ce qui facilitera l'excavation du canal et des vieux ravins qu'il faudra creuser et nettoyer.

Fait à Weissembourg, le 27 mai 1706.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi

Du camp de Belheim, 27 juin 1706 [1].

(Voir page 446.)

Sire, je reçois, avec le très-profond respect que je dois, l'ordre dont il plaît à votre majesté de m'honorer d'aller servir sous les ordres de monseigneur le duc d'Orléans dans son armée de Lombardie, et je dois regarder comme une marque de bonté de votre majesté et de l'honneur de sa confiance de vouloir me mettre sous un aussi grand prince, sous l'autorité duquel MM. les princes du sang mêmes se verraient avec joie; aussi reçois-je, sire, avec la parfaite reconnaissance que je dois, cette marque de l'attention de votre majesté, laquelle je dois regarder comme une glorieuse récompense de mes services. Mais l'honneur qu'elle me fait ne doit point m'aveugler au point de ne pas prendre la liberté de représenter à votre majesté, avec un caractère de vérité dont je ne me suis jamais écarté, que je croirais la servir beaucoup plus utilement dans le poste qu'elle a bien voulu me confier que dans ce nouveau, où, par les bons ordres de M. le duc de Vendôme, tout va parfaitement bien. J'ai l'honneur, etc.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart.

Du camp de Belheim, 27 juin 1706 [2].

(Voir page 446.)

Je vois, monsieur, par la lettre dont vous m'honorez, du 22, l'honneur que sa majesté veut bien me destiner, d'aller servir sous monseigneur le duc d'Orléans dans son armée de Lombardie, et je vois bien, monsieur, que c'est une grande distinction pour moi et une marque très-flatteuse des bontés et de l'honneur de la confiance de sa majesté; mais, monsieur, je sortirais de mon caractère si je ne prenais la liberté de vous représenter tout ce qui me paraît sur cela du bien du service.

Oserais-je vous supplier de vous souvenir de la première destination dont il plut au roi de m'honorer pour le même emploi. J'ai

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1948, n° 191.

[2] *Idem*, n° 192.

en l'honneur de vous dire que j'aurais absolument changé toutes les dispositions de M. de Vendôme, que je me serais mis quelques lieues plus loin, préférant d'abandonner quelques villages de plus aux impériaux, pour me faire une barrière qu'ils ne pussent pas forcer. Peut-être que par une telle conduite j'aurais empêché l'entreprise surprenante de M. de Stahremberg, que l'on aurait traité toujours d'imaginaire, s'il ne l'avait pas exécutée, et j'aurais été blâmé de ne pas suivre la pensée de M. de Vendôme, et d'abandonner quelques villages aux ennemis : et l'on n'aurait pas manqué de dire qu'en suivant le projet de celui qui m'avait devancé j'aurais forcé les impériaux, faute de subsistance, à se retirer au delà du Pô. Présentement M. le duc de Vendôme a fait toutes ses dispositions, lesquelles je crois être très-sages; mais, quelque respect que j'aie pour ses projets, chacun a sa manière de faire la guerre, et j'avoue que la mienne n'a jamais été de vouloir tenir par des lignes vingt lieues de pays. Et si, sur les siéges, j'avais suivi celle de M. le maréchal de Vauban, beaucoup plus habile homme que moi en pareille matière, je n'aurais pas pris Kehl en douze jours.

Je ne regarde, monsieur, que le bien du service du roi, et pardonnez-moi de vous avouer mes défauts : si parmi tous nos généraux il y en a un moins propre qu'un autre à suivre aveuglément le projet d'un prédécesseur, et sous l'autorité d'un prince qui a déjà de grandes connaissances de guerre, obligé d'ailleurs à ménager sa cour, et en même temps de gouverner l'armée; si, dis-je, monsieur, vous voulez jeter les yeux sur le moins propre à un pareil emploi, je vous avoue naturellement que c'est moi. Vous m'ôtez de celui que j'ai étudié pour le reste de ma campagne; si celle d'Italie commençait, ou s'il y avait quelque désordre dans les affaires en ces pays-là, je ne vous représenterais point tout ce que j'ai l'honneur de vous dire; mais, monsieur, n'est-ce pas bien servir le roi que de se donner pour ce que l'on est? J'attends de vos bontés et de l'honneur de votre amitié que si vous n'approuvez pas ma sincérité, au moins vous me le pardonnerez, et voudrez bien porter sa majesté à la regarder avec in-

dulgence, et à faire un autre choix. J'ose, monsieur, vous en supplier, quoique je voie dans celui du roi les véritables marques de sa bonté pour moi et de l'honneur de sa confiance.

Une commission que j'ai regrettée de n'avoir pas eet hiver était le siége de Barcelone; je n'avais garde de la demander, mais il y a des gens qui savent bien que j'y aurais volé avec joie.

Encore une fois, monsieur, si quelque chose allait mal en Italie j'y volerais de même. Il n'y a qu'à conserver, et si sa majesté, qui m'a dit autrefois elle-même et avec bonté les défauts qu'elle me connaissait, a bien voulu les oublier dans cette occasion, il est de ma fidélité de les représenter. Permettez-moi d'achever ma campagne ici. M. le maréchal de Marcin, outre ses grands talents pour la guerre, a tous ceux qui sont nécessaires pour bien ménager l'esprit d'un prince et celui de sa cour. De ces derniers talents-là, monsieur, je n'en ai aucun.

J'espère donc, monsieur, que, persuadé par mes raisons (j'en ai d'autres encore) vous voudrez bien porter sa majesté à honorer un autre plus digne d'un pareil emploi, et m'excuser dans le public sur quelques attaques de la goutte, qui me prit très-violemment il y a un an dans cette même saison, et se fait un peu sentir présentement.

Je crois ne devoir pas perdre un moment à vous dépêcher ce courrier, pour ne point retarder un moment les ordres que sa majesté pourrait donner à d'autres.

Je vous supplie, monsieur, très-humblement de vouloir bien sur tout ce que j'ai l'honneur de vous dire entrer dans mes raisons, et les appuyer avec bonté.

ÉTAT DES TROUPES QUI SONT AUX ORDRES DE M. LE PRINCE DE BADE [1].

(*Voir page* 460.)

DÉSIGNATION des TROUPES.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	NOMBRE D'HOMMES par BATAILLON.	NOMBRE D'HOMMES par RÉGIMENT.	TOTAUX des BATAILLONS.	TOTAUX des HOMMES.
			INFANTERIE.			
Impériaux	Baden	1	.....	600	9	4,900
	Thungen	1	.....	600		
	Baden-Schönberg	1	.....	800		
	Würtzbourg	5	500	2,800		
	Grenadiers	1	.....	400		
Mayence	Leyn	1	.....	500	3	1,500
	Erfurt	1	.....	500		
	Els	1	.....	500		
Saxe électorale	Saxe-Weisenfels	2	200	400	5	1,000
	Wackerbart	2	200	400		
	Seifferditz	1	.....	200		
Brunswick	Schrautenbach	1	.....	500	1	500
Wolfenbüttel	Anspach	1	.....	500	1	500
Franconie	Helmstatt	2	600	1,200	8	4,800
	Erffa	2	600	1,200		
	Toste	1	.....	600		
	Boinebourg	2	600	1,200		
	Grenadiers	1	.....	600		
Souabe	Baden-Baden	2	600	1,200	11	6,400
	Baden-Dourlach	2	600	1,200		
	Ensberg	2	600	1,200		
	Roth	2	600	1,200		
	Reischach	2	.....	1,200		
	Grenadiers	1	.....	400		
Basse-Saxe	Saxe-Weimar	1	.....	400	1	400
Würtemberg	Gardes de Würtemb.	2	400	1,000	6	2,600
	Sternfels	2	400	800		
	Hermann	2	400	800		
Haut-Rhin	.....	2	500	1,000	2	1,000
			TOTAUX		47	23,600

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1949, nos 34 et 35.

DÉSIGNATION des TROUPES.	RÉGIMENTS.	NOMBRE d'escadrons par régiment.	NOMBRE d'hommes par escadron.	TOTAUX des escadrons.	TOTAUX des hommes.
	CAVALERIE.				
Impériaux	Lobkowitz	4	120	20	2,520
	Mercy	4	120		
	Hohenzollern	4	120		
	Würtzbourg	5	120		
	Hussards	4	120		
Mayence	Schönborn, dragons	4	120	4	480
Brunswick	Prince héréditaire de Darmst.	2	120	4	480
	Prince de Darmstadt puiné	2	120		
Wolfenbüttel	Völkerling, dragons	2	120	2	240
Franconie	Bareuth	5	120	10	1,200
	Bibra	5	120		
Souabe	Prince héréd. de Würtemberg.	4	120	12	1,440
	Fugger	4	120		
	Oettingen	4	120		
Basse-Saxe	Saxe-Gotha	1	120	2	240
	Mecklenbourg	1	120		
Haut-Rhin	Nassau-Weilbourg	2	120	2	240
Wurtemberg	Helmstett	4	120	4	480
	TOTAUX			61	7,320

NOTA. Les régiments de Hohenzollern et Würtzbourg, cavalerie, et celui de Schonborn, dragons, partis pour la Hongrie et remplacés par d'autres.

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	HOMMES.
Infanterie	47	.....	23,600
Cavalerie	.....	61	7,320
TOTAUX	47	61	30,920

On compte les bataillons au plus juste, et il y a apparence qu'ils doivent plutôt être augmentés par les recrues qui leur sont venues que diminués par le service qu'ils ont fait.

On compte tous les escadrons à cent vingt maîtres l'un portant

l'autre; il se peut qu'il y en ait de plus faibles; il doit aussi y en avoir de plus forts.

Dans les états d'autre part ne sont pas compris :

Les régiments d'Erlach et Diesbach suisses, de onze cents hommes, non plus qu'environ deux mille Bavarois composant ensemble la garnison de Fribourg;

Trois bataillons du haut Rhin, destinés à rester dans Landau, outre les deux qui doivent marcher en campagne;

Les troupes de Westphalie, qui sont :

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		
Nassau-Dillenbourg	1	//
Münster	1	//
Paderborn et Osnabrück	1	
CAVALERIE.		
Münster-Nagel	//	2
Paderborn et Osnabrück-Feningen	//	2
Westerwald-Heiden	//	1
TOTAUX	3	5

Par contre, on a perdu la garnison de Haguenau, composée des troupes de la Saxe électorale, et de quelques autres dont on a renforcé la garnison de Landau.

ÉTAT DES CANTONNEMENTS ENTRE LA MODER ET LA LAUTER; 16 AOÛT 1706[1].

(*Voir page* 468.)

NOMS DES RÉGIMENTS.	CANTONNEMENTS.	LIEUX où LES TROUPES prendront leurs subsistances.
Mestre de camp général.	Hunsbach	
	Hoffen	
Duras	Memelshoffen	
	Retschweiler	
	Lobsann	
Le Roi	Cleebourg	
	Bremmelbach	Sultz.
	Birlenbach	
	Drachenbrunn	
	Keffenach	
Prince Charles	Sultz	
	Ober-Kutzenhausen	
	Nieder-Kutzenhausen	
	Lampertsloch	
Le Royal	Mertzewiller	
	Preuschdorf	
	Mitschdorf	
	Gœrsdorf	
	Dieffenbach	
Colonel général des dragons.	Frœschwiller	
	Werth	Werth.
	Oberdorf	
	Sparsbach	
	Langensoultzbach	
Bourgogne	Surbourg	
	Herschloch	
	Dürrenbach	
	Günstett	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1956, n° 45.

NOMS DES RÉGIMENTS.	CANTONNEMENTS.	LIEUX où LES TROUPES prendront leurs subsistances.
Saint-Pouanges	Morsbronn Forstheim Hegeney	Werth.
Les deux Danlezy	Eschbach Griesbach Gundershoffen Richshoffen	
La Vrillière	Oberbronn Niederbronn	
Montrevel	Ottenhoffen Gumbrechtshoffen	
Choiseul	Kindwiller Uberach Bitschoffen Walck	
Espagnols	Offwiller	Pfaffenhoffen.
D'Autanne	Schillersdorf Zutzendorf	
Beaujeu	Engwiller Mietsheim Mertzwiller	
Noailles	Hermerswiller Leiterswiller Kühlendorf	
De l'Isle-du-Vigier	Hohwiller Reimerswiller Schwabwiller	Hatten.
Listenois	Hatten Rittershoffen Bühl Oberrodern	
Houdicourt	Niederbetschdorf Oberbetschdorf	

Lettre de M. le comte du Bourg, sur l'île de Dahlunden. Strasbourg 22 août 1706 [1]. (*Voir page 170.*)

Il y a longtemps, monseigneur, que j'ai démêlé que vous aviez envie d'entreprendre sur l'île de Dahlunden, et que j'ai même eu dessein de vous le proposer, ce qui m'a fait examiner cette affaire à fond, avant que d'avoir reçu la dernière lettre par laquelle vous me faites l'honneur de m'en parler; mais les difficultés suivantes m'ont retenu.

Il ne faut plus regarder l'île de Dahlunden comme elle était il y a deux ans, ni comme l'année dernière, pas même comme elle était il y a six semaines, car les ennemis l'ont beaucoup fortifiée depuis le temps que je suis tombé malade, ainsi que me l'a dit M. le comte de Chamillart, qui m'a fait l'honneur de me venir voir.

Il faut donc regarder cette île comme une place de terre irrégulière qui a pour fossé devant elle un bras du Rhin, que nous ne pouvons entreprendre de passer qu'à un seul endroit, qui est à la tête haute de cette île, vis-à-vis ce que nous appelons la redoute de Drusenheim, où j'ai fait construire deux batteries; il y a eu cet endroit une plage très-favorable pour faire une descente, contre laquelle l'ennemi s'est précautionné, y ayant palissadé et fraisé ses ouvrages.

Mais l'entreprendrez-vous, sans auparavant avoir chassé les ennemis de derrière leurs retranchements, qui sont très-bons, ce que vous ne pouvez essayer que par un feu prodigieux de canon.

Ainsi, il faudrait commencer à vous établir dans l'île de Drusenheim, et dans celle de Kolverdt, pour y placer vingt-cinq pièces de canon, et prendre par ce moyen à revers les retranchements des ennemis. Il vous faut seize bateaux pour faire un pont de communication dans l'île de Drusenheim, et indépendamment de l'entreprise sur Dahlunden, quantité d'autres bonnes raisons doivent vous engager à vous rendre maître de l'île de Drusenheim : voilà ce qui concerne la partie haute de Dahlunden.

Le front, vous le connaissez à merveille, et savez que j'y ai fait ouvrir cinquante embrasures bien placées, ce qui n'est pas suffisant, car en cas que vous jugiez à propos d'attaquer cette île, il faudrait dans ce front faire encore trois batteries, savoir : une à la gauche de la redoute

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1949, n° 51.

de Drusenheim que j'avais tracée, et qui n'a pas été exécutée depuis que je suis tombé malade; une autre à la gauche de notre redoute des marais, pour battre une batterie des ennemis qui voit à revers la plage où il faudrait entreprendre la descente, et la troisième fort à la gauche de notre redoute de Dahlunden, afin de battre un pont de communication que les ennemis ont, par lequel ils se portent à la tête de leurs retranchements vis-à-vis la plage ci-dessus mentionnée.

Il n'y aurait rien de plus à faire à ce front pour battre l'ennemi.

Il n'est donc plus mention que de la partie basse de Dahlunden, qui est aussi bien fortifiée que la haute et le front, et dont vous ne pouvez non plus chasser l'ennemi que par un feu de revers d'artillerie.

Pour placer ce feu, il faut entrer dans l'île de Stattmatten, et pour cela il vous faut quarante grands bateaux pour y faire un pont de communication, article difficile à exécuter présentement, car tous les bateaux portatifs étant employés au pont du Fort-Louis, il faudrait se servir de ceux du grand pont qui est ici; mais le Rhin est si bas, que ces bateaux avec leurs agrès ne pourraient présentement descendre et passer sous l'île de Dahlunden, sans compter les difficultés qu'il y a à faire passer un si grand nombre de bateaux sous le feu de l'ennemi, ce qui serait pourtant le moins embarrassant.

Mais, supposé que cette dernière difficulté fût levée, et votre pont bien établi à Stattmatten, pour pénétrer dans l'île de ce nom, y entrant, il faudrait d'abord se porter à droite, et laisser toujours les abatis des ennemis à gauche, et avec grand nombre de troupes se porter sur une saignée du Rhin, et s'y bien retrancher, car le camp de l'ennemi étant très-près de cet endroit, il pourrait y jeter un gros corps d'infanterie par bateaux, et même y faire aisément une communication de son pont.

Cet établissement étant solide, mais très-solide, on construirait ensuite les batteries nécessaires pour voir à revers les retranchements des ennemis de ce côté-là, et les en chasser.

Après quoi, s'ils avaient abandonné lesdits retranchements, vous

pourriez y entrer par la descente proposée sur la plage marquée vis-à-vis la redoute de Drusenheim; mais s'ils les soutenaient, je ne serais pas d'avis que vous en vinssiez à cet endroit au coup de main, qui est pourtant le seul où vous le puissiez entreprendre, les bords partout ailleurs étant trop élevés, car certainement il est fort à croire que vous n'y réussirez pas, et qu'on y perdrait considérablement.

Et quoique vous connaissiez parfaitement l'île de Dahlunden, je ne laisserai pas, monseigneur, de vous en faire ici la description.

Cette île est composée de cinq parties, séparées par des saignées du Rhin. Les trois premières et médiocres parties bordent le Rhin de notre côté: il faut chasser l'ennemi de l'une après l'autre; et après cela de la quatrième et plus grande partie, dans laquelle aboutit le pont de l'ennemi, où il peut faire entrer jusqu'à cinq ou six cents hommes et plus, car elle est assez grande pour contenir ce nombre de troupes, que vous ne pouvez point faire attaquer par pareille quantité, les trois qui sont de notre côté, supposé que vous y fussiez entré, n'étant point d'une si grande capacité; savoir aussi si l'ennemi n'a point retranché la saignée qui sépare les trois premières parties d'avec la quatrième, ce que M. Tarade me dit hier qu'il croyait qui était fait, en raisonnant avec lui en général sur le cours du Rhin d'ici au Fort-Louis.

Mais convenons que vous êtes maître de ces quatre parties; comment emporterez-vous la cinquième, qui est dans le grand Rhin, de leur côté, où est la redoute que nous désirons tant, qui est sous le feu du mousquet de toutes les troupes qui sont dans les lignes de Stollhofen? Tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire mérite vos réflexions sages et sérieuses.

Pour faire telle entreprise, il faut avoir un objet. Le vôtre ne peut consister qu'à rendre la navigation libre depuis Drusenheim jusqu'au Fort-Louis, ce qui fait une lieue et demie, ou deux au plus; car de craindre que l'ennemi y fasse un pont, c'est présentement chose impossible, au moyen des retranchements que j'y ai fait faire, qu'on peut rendre en huit jours considérablement meilleurs, et qui

se pourront garder au plus avec cinq bataillons, encore serait-ce dans les temps que les ennemis auront toutes leurs troupes dans les lignes de Bühl.

Il est aussi à observer que la navigation ne subsistera au plus que pendant quatre mois de l'année, à commencer du mois de mars, car, passé cela, le Rhin est trop bas, ce qui est une chose établie parmi tous les bateliers de ce fleuve.

Mais venons à dire que vous êtes en possession des quatre parties de ladite île de Dahlunden, car de la cinquième il n'est pas naturel de croire que vous y réussissiez, qu'en résultera-t-il, si ce n'est qu'il faudra que vous y teniez un corps considérable de troupes, hiver comme été, pour la conserver, mal campées et logées, car il n'y a d'habitation que le mauvais village de Dahlunden, dans un air pernicieux, où tous les soldats tombent malades, ce que je sais par les déserteurs des ennemis, et qu'il faudra que vous y fassiez un travail prodigieux pour y mettre les troupes du roi en sûreté, et cela sous le feu de l'ennemi; au lieu qu'aujourd'hui qu'il ne tient plus les quatre premières parties dont il est parlé ci-dessus, il souffre ce que nous souffririons si nous en étions en possession, et il nous sera facile de l'incommoder davantage, car quand il vous plaira, en six heures je me fais fort de brûler toutes les habitations de Dahlunden.

C'est à vous, monseigneur, de discuter tout ce que j'ai l'honneur de vous mander, et si cette navigation vous tient tant à cœur, pourquoi ne pas prendre le parti qu'a proposé le sieur de Regemorte, qui est de faire un canal partant d'ici, qui est déjà commencé, en se servant des eaux de la rivière d'Ill, pour les conduire d'ici à Beinheim, et de Beinheim à Seltz? Non-seulement ce canal sera de peu de frais, mais produira une très-grande commodité pour les vivres, d'ici à Lauterbourg, et un grand bien à l'Alsace, et en particulier à la ville de Strasbourg.

Je ne vous en déduis pas les raisons, qui sont très-sensibles, parce que vous avez le sieur de Regemorte auprès de vous, qui vous

les expliquera mieux que moi. Ce canal mettra même le Fort-Louis en très-grande sûreté, si on le place et s'en sert comme il faut.

Remarquez, s'il vous plaît, que, perfectionnant les retranchements que nous avons présentement vis-à-vis l'île de Dahlunden, ce qui est un petit travail, les troupes seront peu fatiguées, et que vous avez huit villages derrière pour les mettre pendant l'hiver à leur aise, sans compter que les garnisons du Fort-Louis et de Drusenheim leur pourraient donner la main en cas de besoin.

Vous nommant Drusenheim, je crois qu'il est temps de faire travailler aux baraques, pour y mettre à couvert la garnison qui y logera l'hiver prochain.

Vous observerez, s'il vous plaît, qu'il vous faudrait d'autre canon que celui que vous avez à l'armée, si vous pensiez à cette entreprise, car les pièces sont de la nouvelle invention, par conséquent trop courtes pour être mises dans les embrasures ordinaires, où elles détruisent d'abord les merlons; ainsi vous ne pouvez vous en servir qu'en faisant des barbettes, mais ce canon ne soutient guère le feu de celui qui est dans de bonnes batteries.

ÉTAT DES POSTES DU RHIN, DEPUIS LAUTERBOURG JUSQU'À STRASBOURG [1].

(*Voir page* 484.)

RÉGIMENTS.	QUARTIERS.	GARDES.	HOMMES.	
Dorington.....	Mothern et Seltz.....	Communication de Lauterbourg à Mothern.....	10	
		Redoute de Münchhausen...	10	
		Redoute de Mothern.....	10	40
		Communication de Mothern à Seltz.....	10	
Deuxième de Foix..	Beinheim et Roppenheim.	Communication de Seltz à Beinheim.....	10	45
		Ville de Beinheim.....	35	
		A reporter.....		85

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1953, n° 305.

REGIMENTS.	QUARTIERS.	GARDES.	HOMMES.	
		Report.....		85
Premier de Foix...	Gissenheim et Reschwoog.	Redoute de Beinheim.....	15	45
		Redoute du Bois.....	15	
		Redoute de Matis.....	15	
	Garnison du Fort-Louis..	Fort du Marquisat.....	50	80
		Redoute Martin.....	30	
Forez.....	Sessenheim et Drusenheim	Vieille redoute de Stattmatten.	10	45
		Nouvelle redoute de Stattmatten	15	
		Redoute de Dahlunden.....	20	
Santerre.....	Offendorf.....	Redoute du Marais.....	10	50
		Redoute de Drusenheim.....	15	
		Drusenheim et l'île de Drusenheim, 100 hommes de la garnison de Haguenau.		
		Pichelvert.....	10	
		Robercop.....	15	
De Lafont.....	Gambsheim.....	Redoute de Streiff.....	15	45
		Redoute de Dangrin.....	10	
		Redoute de Gillestet.....	10	
		Redoute de Wantzenau.....	10	
Détachement.....	A Hagenbach, 100 homm' de Lauterbourg.....	Redoute d'Hagenbach.....	12	36
		Redoute de Dachsland.....	12	
		Redoute de Neubourg.....	12	
	Plus, la compagnie franche de Rochechouart y est en garnison.			
		TOTAL.....		386

ÉTAT DES QUARTIERS DE L'ARMÉE IMPÉRIALE; 7 NOVEMBRE 1706 [1].

(*Voir page* 484.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	QUARTIERS.
M. le prince de Bade.....	A Rastadt.
M. le baron de Thungen, feld-maréchal.....	A Bruchsal.
M. le baron d'Erlla, général d'artillerie.....	A Stollhofen.
M. le baron de Neuberg, feld-maréchal-lieutenant.....	A Stollhofen.
M. le baron d'Erlach, général-major.....	A Hugelsheim.
M. le baron de Bonnebourg, général-major.....	A Au.

Les autres officiers généraux seront chacun dans les quartiers de leurs régiments.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1949, n° 177.

Depuis Bühl et Stollhofen jusqu'à Philipsbourg, Bruchsal et les terres de l'évêché de Spire inclusivement seront logés, savoir :

Dans les terres de la principauté de Baden-Baden.

Deux bataillons du vieux Baden, ci 2
Un bataillon des gardes de Baden (ci-devant de Schönberg), ci 1
Huit bataillons du cercle de Souabe avec les grenadiers qui rejoindront leurs régiments, ci 8

Dans la principauté de Dourlach

Deux bataillons du cercle de Souabe, ci 2
Quatre bataillons du cercle de Franconie, ci 4

Dans les terres de l'évêché de Spire.

Quatre bataillons du cercle de Franconie avec leurs grenadiers, ci 4
Un bataillon des grenadiers d'Anspach, ci 1

Dans le bailliage de Bretten.

Un bataillon de Rumor, ci 1

23

Postes de cette infanterie.

Les vingt-trois bataillons ci-dessus occuperont les postes depuis Bühl et Stollhofen jusqu'à Philipsbourg et garderont le Rhin, ainsi qu'il est porté par le règlement des postes ci-joint, en observant cependant que les postes de Helmblingen dans l'île de Dahlunden, et depuis Sellingen jusqu'à Hügelsheim, seront gardés par des détachements.

Cavalerie détachée.

Derrière les postes de l'infanterie ci-dessus il y aura un détache-

ment de douze cents chevaux aux ordres d'un colonel, d'un lieutenant-colonel et les autres officiers nécessaires, qui seront disposés de manière que six cents seront logés et occuperont les postes le long du Rhin qui sont compris dans l'état ci-joint, et les six cents autres seront mis derrière l'infanterie, dedans et le long des montagnes, le plus près pourtant de ladite infanterie qu'il sera possible, afin qu'ils puissent commodément relever de temps en temps les six cents qui occuperont les postes le long du Rhin, et qu'en cas d'alarme ils puissent se porter au rendez-vous qui leur sera marqué. Les lieux les plus à portée de l'infanterie sont Neuenbourg, Loffenau, Rotensohl et Herrenalb.

Cavalerie de l'empereur, consistant en dix escadrons.

Elle aura ses quartiers, par ordre exprès de sa majesté impériale, en Bavière et sur les frontières.

Cavalerie du cercle de Souabe, consistant en onze escadrons.

Elle sera partagée aux environs de Pforzheim, dans les villages du pays de Würtemberg les plus à portée de l'infanterie, afin qu'au besoin elle soit en état de se porter incessamment au rendez-vous.

Cavalerie du cercle de Franconie, consistant en dix escadrons.

Cette cavalerie aura ses quartiers dans les environs de Neckerulm et dans les lieux dépendants de la Franconie, les plus à portée.

Troupes de Würtemberg, consistant en six bataillons et quatre escadrons.

Ces troupes auront leurs quartiers dans les bailliages du Würtemberg les plus près du Rhin, et qui leur ont été marqués par M. le prince leur maître, de manière qu'elles pourront pareillement se porter au rendez-vous en vingt-quatre heures lorsqu'il en sera besoin; ces troupes occuperont aussi les postes de la Forêt Noire avec les cinq cents hommes de pied qui y sont actuellement et qui y demeureront jusqu'à nouvel ordre.

Troupes palatines, consistant en deux bataillons de grenadiers et six escadrons, avec deux escadrons du haut Rhin.

Ces troupes seront partagées dans les lieux du Palatinat les plus à portée, de manière que l'infanterie soit du côté du Rhin et la cavalerie derrière elle, dans les montagnes, aux environs de Ladenbourg, et seront les dernières troupes logées le plus près qu'il sera possible les unes des autres.

Moscovites et Saxons qui font le contingent de l'électorat de Saxe : quatre bataillons et trois escadrons.

Ils seront répartis en garnison à Philipsbourg et le reste dans les villages les plus proches de la place, savoir, à Oberhausen, Rheinhausen, Lutzheim et Ketsch, et détacheront, avec les troupes palatines, ce qui sera nécessaire pour la garde des avenues et les endroits où l'on passe d'ordinaire le Rhin avec des barques depuis Philipsbourg jusqu'à Manheim, et depuis Manheim, en descendant jusqu'aux terres de l'évêché de Worms, ce qui sera à la charge de M. le général-major de Bettendorff.

Troupes de Darmstadt, tenant lieu du contingent de Hanovre, et qui consistent en un bataillon et quatre escadrons.

Elles auront leurs quartiers dans les villages du pays de Darmstadt les plus proches, et garderont les postes depuis Gernsheim, dépendant des terres de Darmstadt, jusque vers Mayence, et, en cas de besoin, elles enverront des détachements dans la ville de Mayence, qu'on laisse à la charge de M. le feld-maréchal lieutenant de Leyen.

Troupes de Würtzbourg, consistant en deux bataillons.

Elles seront dans les bailliages des terres de Würtzbourg, derrière et les plus à portée de Heilbronn, savoir : de Pixheim et de Hartheim.

Troupes de Mayence, consistant en trois bataillons.

Elles iront a Mayence et seront partagées dans les villages en dépendant.

Troupes du cercle du haut Rhin, un bataillon.

Elles iront en garnison à Landau, où est l'autre infanterie dudit cercle, et où le général-major Hoffman commandera jusqu'à nouvel ordre.

Cavalerie détachée pour Landau

Il y aura de plus dans ladite place de Landau un détachement de deux cents chevaux aux ordres d'un major, lesquels deux cents chevaux seront tirés des régiments qui seront au-dessous de Philipsbourg, savoir : des Palatins, de ceux des cercles du haut Rhin, de Westphalie, de Saxe-Gotha et de Mecklembourg.

Contingents de l'empire, consistant en un escadron de Saxe-Gotha, un escadron de Mecklembourg, un bataillon de Rumor.

Ils seront en quartiers dans le bailliage de Bretten, appartenant a M. l'électeur Palatin, et disposés de manière que l'infanterie sera a Weingarten et dans les lieux voisins, et la cavalerie reculée du côté de la montagne.

Troupes du cercle de Westphalie, consistant en six escadrons.

Elles auront leurs quartiers dans le comté d'Erbach, situé dans l'Odenwald et seront disposées de manière que le régiment de dragons de Weningen soit dans les villages dudit comté d'Erbach les plus proches de l'évêché de Worms et le régiment de Magnel-Cunal du côté de la montagne; et seront deux compagnies dudit régiment de dragons en quartiers dans ledit évêché de Worms et les villages en dépendant de l'autre côté du Rhin, qui garderont les avenues, ainsi que cela sera réglé par M. le général de Leyen.

Hussards, cinq escadrons.

Ils détacheront trois cents chevaux avec un bon officier pour la garnison de Landau, et le reste de ceux qui sont montés ira à Fribourg et dans les villes forestières, et ceux qui sont démontés, en Bavière.

Ce qui sera observé dans la disposition des quartiers.

Les régiments tant d'infanterie que de cavalerie ne seront pas dispersés, comme il est arrivé jusqu'à présent dans tous les lieux d'une province ou pays, mais seront approchés les uns des autres le plus qu'il sera possible, et dans le moins de villages que faire se pourra, afin qu'en cas de besoin ou d'alarme ils soient en état, au premier ordre ou signal, de se rendre incessamment aux rendez-vous qui leur seront marqués.

Premier rendez-vous

Le rendez-vous des troupes qui seront aux lignes de Bühl et de Stollhofen et aux environs sera à Hügelsheim, où elles se porteront en cas de besoin, aussitôt et au moment qu'elles en recevront les ordres du général, où se rendront aussi les douze cents chevaux détachés.

Le rendez-vous des troupes ci-après marquées, dont les quartiers s'étendent jusqu'aux environs de Mayence, sera à Durmersheim.

Le total des bataillons et escadrons contenus dans l'état ci-dessus monte à quarante-trois bataillons et soixante-trois escadrons, dont dix de l'empereur ont leurs quartiers d'hiver en Bavière.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

Nota. Les numeros de la première colonne indiquent les pages du Mémoire; ceux de la deuxième, celles des pièces qui y sont relatives.

FLANDRE.

	Pages.	
Situation politique et militaire de la France. Le roi met sur pied huit armées et équipe des flottes nombreuses	3	"
Destination des différentes armées et plan général des opérations en Portugal, en Catalogne, en Roussillon, en Italie, en Flandre, sur la Moselle, sur le Rhin et dans les Cevennes. Généraux qui doivent les commander	4	"
Dispositions des puissances alliées pour mettre leurs armées en état d'agir. Forces qu'elles doivent rassembler. Nouveau projet du sieur Cavalier pour faire révolter les Cevennes	7	"
État des troupes des alliés	"	485
Approvisionnements de toute espèce de la part des alliés, tant sur le Rhin que sur la Meuse.— Conjectures sur les projets des alliés pour les opérations de la campagne	8	"
AVRIL.		
Premiers mouvements des ennemis. Nouveaux approvisionnements à Maëstricht. Reparation des places de la Meuse. Dispositions de leur part pour entrer de bonne heure en campagne. Objet de leurs mouvements. —Précaution que prend la cour pour prévenir les ennemis sur le Rhin.		

Pages.

Départ de dix-huit bataillons et quarante escadrons des Pays-Bas pour la Moselle, sous les ordres de M. le maréchal de Marcin. Destination de ces troupes. 9

Mouvement que la marche de ces troupes occasionne dans celles des alliés. Diversion favorable à l'armée du Rhin. 10

Inquiétudes de l'électeur de Bavière pour les Pays-Bas après le départ du détachement pour la Moselle. — Arrivée de M. le maréchal de Villeroy à Bruxelles. — Nouvelles du mouvement général des ennemis. Projets de M. de Marlborough, commandant l'armée des alliés. Motifs de M. le maréchal de Villeroy pour ne point assembler les troupes. Sentiments de la cour à ce sujet. 11

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villeroy, de Versailles, le 26 avril, pour le presser de faire avancer les troupes sur la frontière. Dispositions de la cour pour celles de la Moselle. 12

Nouvelles de l'arrivée de M. de Marlborough à La Haye et de la prochaine assemblée de l'armée des alliés sous Maestricht. 13

Ordre donné le 30, aux troupes et à l'artillerie, pour se rendre dans des cantonnements en Brabant. — Conjectures sur les mouvements des alliés et sur les opérations de M. le maréchal de Villars sur le Rhin. . . . 14

MAI.

Succès de MM. les maréchaux de Villars et de Marcin, qui forcent les lignes de la Moder. — M. le maréchal de Marcin revient aux Pays-Bas avec les troupes qu'il a menées en Alsace. — Succès des armées du roi en Italie et en Catalogne. — *Note.* Victoire remportée par M. le duc de Vendôme à Calcinato, le 19 avril, sur l'armée de l'empereur. Siége de Barcelone par M. le maréchal de Tessé. 15

Dispositions de M. le maréchal de Villeroy pour le siége de Léau et pour assembler l'armée sous Louvain. — Nouvelles instructions de la cour à M. le maréchal de Marcin. 16

Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy, de Meudon, le 6 mai. Sa majesté approuve que M. le maréchal de Villeroy fasse le siége de Léau. Dispositions qu'il doit faire pour cette opération. Nombre de troupes qu'il pourra y employer. Sa majesté lui permet de risquer un combat. Intentions du roi sur l'ordre de bataille. 17

Pages.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy, de Louvain, le 8 mai. Il rend compte à sa majesté de ses dispositions pour le siege de Leau. Raisonnements sur les operations en Alsace et sur la Moselle. Importance de presser les operations aux Pays-Bas 19

Resumé des dépêches du roi et de celles de M. le maréchal de Villeroy.— M. le maréchal se rend le 10 a Bruxelles pour se concerter avec l'electeur de Baviere et presser la marche des troupes. — Dispositions des ennemis pour assembler leur armee. Dessein de leur part sur Louvain. — Position des troupes alliees le 11 22

Dispositions de M. le marechal de Villeroy. L'armée campe le 15 sous Louvain. — Détail des troupes qui la composent et de celles qui doivent la joindre..... 23

Ordre de bataille du 15 mai..... 486

Nouveau succes de M. le maréchal de Villars sur le Rhin. Prise de Hagueenau. Avantages qui en résultent pour les affaires generales..... 24

Raisons qui déterminent M. le maréchal de Marcin à quitter la Moselle pour joindre l'armée des Pays-Bas. Il se met en marche les 15 et 16; s'arrête le 17 à Hesperange, dans le pays de Luxembourg, et y reçoit le 18 les ordres du roi de joindre l'armée des Pays-Bas. Troupes qu'il doit mener avec lui et route qu'elles tiendront..... 25

Route que tiendront les troupes de M. le maréchal de Marcin..... 488

Comparaison des forces de l'armée du roi aux Pays-Bas et de celles des allies. Nouvelles de la position générale des troupes..... 26

Mouvements des troupes les 19 et 20. M. le marechal de Villeroy campe a Vissenaecken-Saint-Pierre. Une partie des troupes venues de la Moselle cantonne aux environs de Namur. Position que prennent celles qui sont destinees pour la partie de la mer.—M. de Marlborough arrive le 15 a Tongres. Se rassemble le 20 à Borchloon..... 27

Le 21 M. le marechal de Villeroy va camper à Goedsenhoven; y reçoit de nouvelles troupes. L'armee est forte de soixante et quatorze bataillons et cent huit escadrons. Avantage de la position de l'armée à Goedsenhoven. 28

Precautions de M. le maréchal de Villeroy pour la marche de M. le maréchal de Marcin vers les Pays-Bas ou pour retourner sur la Moselle.

	Pages.	
— *Note.* Changement dans la route de M. le maréchal de Marcin pour se rendre à Namur	29	//
M. de Marlborough abandonne son projet sur Louvain. Il s'avance pour s'opposer au siége de Léau et à la jonction de M. le maréchal de Marcin. Il campe le 22 au moulin de Corswarem avec quatre-vingts bataillons et cent vingt-trois escadrons.— M. le maréchal de Villeroy se dispose à combattre les ennemis. Il marche avec l'armée vers la Méhaigne, et la met en bataille dans la plaine de Ramillies. M. de Marlborough marche de son côté vers la Méhaigne et se dirige sur Mierdorp et Bonneffe	30	//
Bataille de Ramillies. Déroute de l'armée du roi, dont le gros se retire à Louvain	33	//
Etat des principaux officiers tués, blessés ou prisonniers	//	488
Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi du 3 juin. Détail de la bataille	39	//
Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villeroy du 16 juin. Observations sur les fautes faites dans la journée de Ramillies	41	//
Levée du siége de Barcelone. Inquiétudes du roi sur le rétablissement des affaires en Espagne et aux Pays-Bas. Craintes pour les frontières. — Le 24 l'armée se retire derrière le canal de Bruxelles. Elle campe entre Vilvorde et Laeken	43	//
L'armée des alliés campe le 25 le long de la Dyle, au-dessous de Louvain. — Abandon de Bruxelles. L'armée se retire le 26 derrière le Dender, et campe à Alost.—Les ennemis entrent le 26 dans Vilvorde. Ils s'emparent de Bruxelles, Malines et Lierre, et campent sur le canal de Bruxelles.	44	//
L'armée abandonne le Dender le 27. Elle passe l'Escaut à Merlebeke, et va camper à Saint-Denis sous Gand. Avantages de cette position.—L'armée des alliés passe le canal de Vilvorde le 27, et campe entre Grimberghen et Assche.—Dispositions de M. le maréchal de Villeroy pour disputer aux ennemis le passage de l'Escaut. M. de Gacé remonte cette rivière vers Dendermonde. Il fait occuper cette place et campe à Zeele avec huit bataillons	45	//
Anvers occupé en force. M. de Lamothe joint l'armée. On fait lever les écluses de Tournay, de Condé et de Valenciennes. On jette des troupes dans Oudenarde.—Motifs qui déterminent M. le maréchal de Villeroy à		

Pages.

inviter M. le maréchal de Marcin à se porter sur Mons au lieu de se rendre à Namur — *Note.* M. de Saillant, commandant à Namur, ramene, le 26 et le 28, dans cette place, trente-quatre pieces de canon abandonnées par les ennemis après la bataille de Ramillies. Il rassemble huit cents blessés et beaucoup de fuyards, et envoie ces derniers, au nombre de quinze cents, à l'armée.—M. le maréchal de Marcin arrive le 15 à Saint-Hubert; le 29 sous Maubeuge; le 31 à Cuesmes, près de Mons. Il fait entrer un convoi de poudre et de plomb dans cette place, et jette des troupes dans Ath et dans Charleroi. . . . . 46 "

Consternation dans l'armée du roi. Maladies occasionnées par les fatigues. Désertion. Les Espagnols paraissent pencher pour les alliés. Moyen dont se sert M. de Marlborough pour les entretenir dans ces sentiments. —Le 29 M. de Marlborough marche à l'abbaye d'Affligheim et y campe. Il porte un corps de cavalerie vers Gand, et annonce le dessein de donner une seconde bataille. Projet de M. le maréchal de Villeroy d'abandonner tout le pays et de ne garder que les places de la frontiere. . . . . 47 "

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi, du camp de Saint-Denis sous Gand, le 29 mai. Il développe les motifs de ce projet. Nécessité de sauver l'armée et d'éviter un second combat. Peu de confiance qu'on doit avoir dans les troupes d'Espagne, de Baviere et de Cologne. Projet de passer la Lys. Utilité du corps de M. de Marcin pour la sûreté des places . . . . . 48 —

Le roi envoie M. de Chamillart à l'armée pour prendre connaissance de l'état des affaires et pour pourvoir aux moyens de rétablir l'armée. État dans lequel elle est réduite. 50

Nouvelles sur les forces de l'armée ennemie et les projets de M. de Marlborough. — Ce général passe le Dender le 30. Il s'avance à Gavre sur l'Escaut, et y prévient un détachement de l'armée du roi destiné à y marcher . . . . . 51 "

Gand, Bruges et Damme évacués. L'armée passe la Lys et campe près de Deynse. . . . . 52 "

JUIN

Lettre du roi à M. de Chamillart, de Versailles, le 1er juin. Sa majesté témoigne à ce ministre la peine qu'elle ressent des partis extrêmes qu'on

	Pages.	
a pris. Elle lui recommande de mettre toutes les places de la Flandre en état d'imposer aux ennemis.	52	
Nouveau mouvement de l'armée du roi le 1er juin. Elle se porte vers Courtray et campe à Gulleghem. — Les ennemis s'étendent le long de l'Escaut; s'emparent de Gand; portent un corps vers Oudenarde	53	"
M. de Chamillart arrive à l'armée le 1er juin. Situation dans laquelle il la trouve. Résolution qu'il prend, de concert avec l'électeur et M. le maréchal, de jeter l'infanterie dans les places et de séparer la cavalerie en différents corps. L'armée lève le camp de Courtray le 2. M. le maréchal de Marcin fait entrer ses troupes dans Mons, Ath, Maubeuge, Charleroi et autres places. — Répartition des troupes de l'armée et de celles de M. le maréchal de Marcin. — M. de Lamothe se retire avec ses troupes à Ostende.	54	"
L'électeur et MM. de Villeroy et de Chamillart vont à Lille. M. de Chamillart retourne le 3 à la cour. M. le maréchal va le même jour camper a Pont a Tressin, avec une partie des troupes, et fait marcher les autres à leur destination. Le 5 il va à Saint-Amand et renforce les garnisons d'Ypres, de Menin et de Tournay. — M. de Marlborough passe l'Escaut le 4; campe à Nevele; le lendemain à Thielt. Oudenarde et Anvers se rendent à lui sans être attaqués	55	"
Resistance de M. del Valle, gouverneur de Dendermonde.	56	"
Capitulation d'Anvers, 6 juin	56	489
Precautions que prend la cour pour prévenir l'infidélité des commandants espagnols et de leurs troupes. Le roi se détermine à continuer la guerre en son nom. Les troupes d'Espagne, de Baviere et de Cologne sont regardées comme alliées. Réduction dans les troupes d'Espagne	57	"
M. de Villeroy envoie des renforts dans les places maritimes	58	"
M. le marechal de Marcin se rend au camp de Saint-Amand; partage avec M. le maréchal de Villeroy le commandement des troupes; est chargé de la partie depuis Tournay jusqu'à la mer. M. de Lamothe est chargé de la partie d'Ostende et de Nieuport. — L'électeur de Bavière et celui de Cologne, son frere, vont à Mons le 9.	59	"
Deperissement et situation malheureuse de l'armée du roi. Mauvais état des places. Esprit de revolte parmi les peuples. Audace de l'armée		

Pages.

ennemie. — M. de Marlborough part pour La Haye le 8, pour proposer un plan d'opérations. — Conjectures sur les projets des ennemis. Inquiétudes pour Namur et Dunkerque 60

Les Hollandais envoient de nouvelles troupes à M. de Marlborough. Troupes de Hanovre, de Brandebourg et de Zell qui doivent le joindre. — Le roi se détermine à augmenter l'armée jusqu'au nombre de quatre-vingt-dix bataillons et cent cinquante escadrons. Il fixe au 1er août l'assemblée de ces troupes, et en destine le commandement à M. le duc de Vendôme 61

Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de Vendôme, de Versailles, le 10 juin. Il lui annonce le choix que le roi fait de lui pour rétablir les affaires aux Pays-Bas, et lui rappelle les malheurs de la journée de Ramillies et la situation de l'armée 62

M. le maréchal de Marcin est destiné pour remplacer M. le duc de Vendôme en Italie 63

Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. de Chamillart, du 13 juin. Nécessité de former promptement une armée. Raisonnements sur les moyens d'arrêter les progrès des ennemis et sur les conquêtes qu'ils peuvent entreprendre. Il incline à des voies de négociation si les moyens manquent. Précautions pour la sûreté intérieure de Mons 492

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Marcin, du 15 juin, en réponse à la lettre précédente. Opposition des Anglais à la paix. Impossibilité de mettre sur pied une armée, non-seulement supérieure, mais même égale à celle des ennemis, qu'il juge devoir faciliter leurs efforts sur la Meuse. 497

Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. de Chamillart, du 17 juin, en réponse à la lettre précédente. Nécessité d'avoir recours aux moyens de diversion, ceux de l'offensive et de la négociation ne pouvant être employés. Attention qu'exige l'Alsace. Il propose le siége de Landau ou celui de Fribourg, et de préférence celui de Landau, au risque de le lever, et demande qu'on répare les places appartenant à l'Espagne ... 499

La cour se détermine à tirer des troupes de l'armée du Rhin pour les Pays-Bas. Elle envoie à M. de Villars ordre d'en faire partir deux détachements. — La cour, dans l'incertitude des projets du duc de Marlborough, fait renforcer les garnisons de Namur et de Dunkerque. — M. de

	Pages.	
Marlborough obtient des États-Généraux la permission de faire les siéges d'Ostende, de Nieuport et de Dunkerque.	66	
Mouvements des ennemis sur Bruges. Inquiétudes pour Ostende, Nieuport et Dunkerque. Renfort envoyé à M. de Lamothe. Troupes qui marchent dans la Flandre maritime et en Artois	67	"
M. le maréchal de Marcin fait rassembler et camper, le 16, à Haine-Saint-Pierre et Haine-Saint-Paul, soixante escadrons, qu'il mène quelques jours après à Thulin et Boussu, près de Saint-Ghislain. — Les deux corps des ennemis, avancés vers Bruges, marchent le 16 sur Ostende et occupent tous les postes le long du canal de Gand à Bruges, sous les ordres de M. Fagel. — M. d'Overkerke joint M. Fagel le 17; il s'empare des écluses de Battevalle et d'une redoute devant le fort de Nieuwen-Damme. Ostende et Nieuport sont également menacés	68	"
Mouvements de l'armée des alliés. Le 17 et le 18 elle campe à Rousselaer; position qu'elle y prend; nombre de troupes dont elle est composée. — Dendermonde bloqué. Marche des troupes de Hanovre, de Zell et de Brandebourg. — Précautions que prend M. le maréchal de Villeroy pour mettre en sûreté les places maritimes. Il se rend, le 19, de Tournay à Bergues	69	"
Inquiétudes de la cour pour Dunkerque. M. de Vauban s'y rend pour y commander, ainsi que dans la Flandre maritime. On lui destine vingt-quatre bataillons. — Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy, de Marly, le 20 juin. Dispositions de la part de sa majesté pour la sûreté de Dunkerque et de la Flandre maritime	70	
Le roi déclare M. le duc de Vendôme commandant de l'armée aux Pays-Bas. Monseigneur le duc d'Orléans doit commander celle d'Italie, et M. le maréchal de Marcin sous les ordres de ce prince	71	
Patente du roi en faveur de M. le duc de Vendôme, du 22 juin	"	504
Lettre du roi à M. le maréchal de Marcin, du 22 juin, pour l'instruire de sa destination et de celle de M. le duc de Vendôme et de monseigneur le duc d'Orléans. — M. le maréchal de Villeroy se rend à Dunkerque, le 22 juin, donne ses ordres pour faire un camp retranché sous cette place, et retourne le 25 à Tournay. Dix-huit bataillons campent sous Bergues, quatre restent à Dunkerque, et trois à Furnes. — *Note.* Les ennemis retirent les troupes de devant Nieuport. — Le 26, M. le maréchal		

	Pages	
de Villeroy fait couper la digue de Schoorbacke, et inonde le pays jusqu'à la Knocke	72	"
Mémoire adressé par M. le maréchal de Villeroy à M. de Chamillart, le 26 juin, sur les moyens d'inonder le Franc de Bruges et la châtellenie de Furnes	"	506
Sentiments de M. de Vauban sur la position du camp retranché près de Dunkerque. Il en propose un autre sous Nieuport. Détails à ce sujet. Il demande des troupes à M. le maréchal de Villeroy, qui le laisse le maître de disposer de douze escadrons. — La cour approuve le projet d'un camp retranché sous Nieuport. Troupes qui doivent l'occuper. M. de Vauban change de projet, et fait camper les troupes derrière le chenal	73	"
L'électeur de Bavière fait entrer dans Mons la cavalerie et les dragons d'Espagne. Réforme dans ces troupes, en conséquence des intentions du roi. — État de la cavalerie campée à Thulin et Boussu, à la fin de juin, sous les ordres de M. de Gassion	74	508
L'électeur fait entrer, le 21, du secours dans Dendermonde. Les ennemis lèvent le blocus de cette place; le forment de nouveau le 28. — Tranchée ouverte devant Ostende dans la nuit du 23 au 24 juin. Troupes qui sont dans cette place; difficulté de la secourir. Représentations de M. le maréchal de Villeroy à la cour sur cet objet. Sentiments de la cour sur cette opération. Détails sur la nature du pays	75	"
Note. Avis sur l'augmentation des forces de M. de Marlborough	76	"
JUILLET.		
M. de Marlborough arrive, le 4, au siége d'Ostende; se rend maître de la contrescarpe et du chemin couvert; accable la ville de bombes. — Ostende se rend le 6	77	"
Capitulation d'Ostende, 6 juillet	"	508
Dendermonde bombardé. Fidélité du gouverneur. Le siége se tourne en blocus. — M. le maréchal de Vauban achève de mettre Nieuport en sûreté. Nombre de troupes qui sont à ses ordres; leur position	78	
État des troupes aux ordres de M. de Vauban le 4 juillet		510

Pages.

Politique des Hollandais pour empêcher le siége de Nieuport. — M. de Marlborough retourne, le 5, à son camp de Rousselaer. Il fait marcher un fort détachement qui s'empare de Courtray et de Haerlebek. Les gros équipages et l'artillerie vont à Emelghem et à Ingelmunster. Le 6, toute l'armée campe à la droite de la Lys, entre Courtray et Haerlebek. — Inquiétudes de M. le maréchal de Villeroy sur la nouvelle position des ennemis. Les côtes de France menacées par les flottes anglaises. M. de Vauban reçoit l'ordre de la cour d'envoyer trois bataillons à Montreuil. . . . . 79 "

Dispositions pour la sûreté des places depuis Menin jusqu'à la mer. Destination des détachements venant du Rhin. — Inquiétudes de M. le maréchal pour Tournay. Il fait entrer dans cette place trois regiments de dragons du camp de Thulin, et se rend le 9 à Valenciennes. . . . . 80 "

Nouvelles dispositions pour la sûreté d'Ypres et de Menin. — M. de Marlborough marche le 11 ; campe à Helchin, entre le pont d'Espierres et Autryve. — M. d'Overkerke fait remonter l'artillerie de siége d'Ostende à Gand ; laisse six bataillons dans Ostende aux ordres de M. de Spaar. Camps qu'il occupe avec le reste de ses troupes les 12, 13, 15, 16 et 17. — Les troupes de Hanovre, de Zell et de Brandebourg quittent le camp d'Alost le 18 ; passent l'Escaut, joignent la grande armée le 19. 81

Avantages de la position des ennemis. M. le maréchal fait passer deux bataillons à Tournay. Troupes qui forment les garnisons de cette place, d'Ypres et de Menin. — Inquiétude de la cour pour Lille. Cinq bataillons de Dunkerque vont à Ypres, et pareil nombre part de cette derniere place pour Lille. — Le premier détachement venant d'Allemagne, commandé par M. le chevalier du Rosel, arrive, du 16 au 20, à Maubeuge. Il est reparti dans les différentes places du Hainaut. M. de Magnac, conduisant le deuxieme détachement, laisse deux bataillons dans Luxembourg, et continue sa marche sur Philippeville. 82

L'électeur de Bavière va, le 17, à Crespin, près de Condé, y fait venir la cavalerie campée à Thulin et Boussu, au nombre de trente-quatre escadrons. Il la place le long du Hongnau. — Projet des ennemis sur Menin. Avantage qu'ils peuvent retirer de la prise de cette place 83

Etat de la garnison de Menin le 20 juillet. . . . . " 513

Trente-deux bataillons et quarante escadrons, sous les ordres de M. de

Pages.

Salisch, détaché de l'armée de M. de Marlborough, pour faire le siége de Menin. Investissement de cette place le 23. — L'électeur de Bavière retourne à Mons le 22; fait revenir à Cuesmes, sous cette place, les trente-quatre escadrons campés sur le Hongnau. — Le roi demande à M. le maréchal de Villeroy son avis sur la situation des affaires et sur les moyens de secourir Menin. Divers moyens proposés par M. le maréchal. 84

Dispositions et mouvements ordonnés par le roi pour approcher les troupes des places exposées et pour couvrir l'Artois. 86

Inquiétudes de la cour pour Lille. M. de Vauban reçoit ordre de s'y rendre avec six bataillons, et de lever son camp du Virvoet, sur le canal de Nieuport. — Levée du camp de Virvoet. M. de Vauban disperse ses troupes dans les places de la Flandre et de l'Artois. Il se rend de sa personne à Lille. — Motifs qui déterminent M. de Vauban et M. le maréchal de Villeroy à laisser les places maritimes garnies de troupes. . . 88

La cour approuve les dispositions de M. de Vauban et de M. le maréchal de Villeroy. 89

Mémoire de M. de Chamlay, du 25 juillet. Impossibilité de secourir Menin. Difficulté de faire des diversions. Nécessité d'assembler promptement une armée sous Lille. 513

Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy, de Marly, le 27 juillet, portant ordre de faire avancer les troupes de manière à couvrir les places et le pays, et à inquiéter les ennemis. 519

Lettres de M. le maréchal de Villeroy au roi et à M. de Chamillart, de Valenciennes, le 27 juillet, sur l'importance de ne point dégarnir Lille, Ypres ni Tournay jusqu'à l'assemblée de l'armée. — Lettre de M. le maréchal de Villeroy à M. de Chamillart, de Valenciennes, le 28 juillet, pour donner avis des mouvements des troupes. — Difficulté de troubler les ennemis dans leurs fourrages et leurs convois. 520

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi, de Valenciennes, le 29 juillet, sur les avantages qu'on retirerait d'un camp sous Lille, et sur la nécessité de perfectionner celui de Dunkerque. 523

Lettre de M. de Chevilly à M. de Chamillart, d'Ypres, le 30 juillet. Il propose d'assembler un corps de troupes derrière la ligne de Comines

	Pages.	
à Ypres, ou de placer l'armée derrière la basse Deule, entre Lille et la Lys	//	524
Mémoire de M. de la Vieue, du 2 août, sur l'utilité dont serait une position qui pût soutenir Ypres, Lille et Tournay	//	525
M. le maréchal de Villeroy met les troupes en mouvement pour se rendre à leurs différentes destinations. Situation des ennemis devant Menin. Force des armées de Marlborough et d'Overkerke. Mauvais état de celle des deux couronnes	90	//
État des bataillons qu'on peut rassembler, du 29 juillet	//	526
État des escadrons hors d'état de servir, du 29 juillet	//	527
Trois bataillons et quinze escadrons, aux ordres de M. de Besons, détachés de la Flandre pour aller sur les côtes de Picardie	91	//
AOUT.		
M. le duc de Vendôme arrive le 31 juillet à la cour, après avoir remis le commandement de l'armée d'Italie à monseigneur le duc d'Orléans. Son départ le 3 août; son arrivée le 4 à Valenciennes. M. le maréchal de Villeroy part le même jour pour la cour.—Entrevue de M. le duc de Vendôme et de l'électeur de Bavière, le 5, à Saint-Ghislain. M. le duc de Vendôme communique à ce prince une lettre de M. de Chamillart, et un projet arrêté par le roi pour former les garnisons et l'armée	91	//
Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de Vendôme, de Versailles, le 4 août. Ordre envoyé à M. le maréchal de Villars pour faire passer dix escadrons aux Pays Bas	92	//
Lettre de M. le duc de Vendôme à M. de Chamillart, de Valenciennes, le 5 août. Il rend compte du résultat de sa conférence avec l'électeur de Bavière, et des assurances que lui a données M. de Bergeyck, de compléter, pour le 8 du mois, dix bataillons et vingt-deux escadrons des troupes d'Espagne. Peu de fond à faire sur ces troupes. Tristesse et abattement des troupes	93	//
État détaillé de la garnison de Menin, le 27 août	//	528
Les troupes du siége de Menin reçoivent, le 4, un renfort de la grande armée, de huit bataillons et de six escadrons.—Tranchée ouverte devant Menin, dans la nuit du 4 au 5. Sorties avantageuses de M. de Caraman.		

	Pages.	
Les assiégeants demandent une trêve de deux heures pour enlever leurs morts et leurs blessés	95	"
M. de Salisch, commandant le siége de Menin, reçoit un renfort de douze bataillons de la grande armée. — M. le duc de Vendôme se rend a Lille le 7, dans le dessein de marcher au secours de Menin. Il reconnait l'impossibilité de le faire avec succès. Plan qu'il adopte. Dispositions qu'il fait en consequence.	96	"
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, de Lille, le 9 août. Il rend compte de ses dispositions, qui tendent a empêcher les ennemis de faire le siége de Tournay. L'armée sera assemblée du 15 au 16. Changement dans l'ordre de bataille. Peu de progres des ennemis devant Menin. Il est d'avis de faire le siége de Landau, et en explique les motifs .	97	"
Résumé des projets de M. le duc de Vendôme. Dispositions qu'il fait le 10. Obstacles qui s'opposent a l'assemblée des troupes pour le 15	100	
Ordre de bataille de la cavalerie, le 10 août.	"	530
Le roi approuve le plan proposé par M. de Vendôme. Ordre a M. le marechal de Villars de donner de l'inquiétude a Landau. Sa majesté regle le rang que chaque troupe devra tenir dans l'ordre de bataille. — Avantage remporté le 16, sur les fourrageurs ennemis, du côté de Tournay, par deux détachements sortis de cette place et de Lille.	101	"
M. le duc de Vendôme obtient une amnistie en faveur des déserteurs espagnols. — M. de Caraman demande du secours. M. le duc de Vendôme lui mande de ne point s'exposer à un assaut, et d'avoir pour objet principal d'obtenir une capitulation honorable. — Conjectures de M. le duc de Vendôme sur les projets de M. le duc de Marlborough après l'assemblée de l'armée du roi	102	"
Les troupes de Bavière arrivent à Lens le 17; celles d'Espagne a La Bassée, et quelques autres aux environs de Lille. On établit, le 19, un camp derriere la basse Deule; le quartier de l'électeur a Verlinghem, celui de M. le duc de Vendôme a Frelinghem; l'artillerie sur le bord de la Lys. Les vingt escadrons espagnols joignent l'armée le 20.	103	
État de la cavalerie et des dragons campés derriere la basse Deule, le 19 aout.	"	531
Changement dans la position de l'armée ennemie qui sera pres de Menin.	104	

	Pages.	
Le quartier général de M. de Marlborough reste au château d'Helchin. — Les ennemis s'emparent du chemin couvert de Menin. Précautions que prend M. le duc de Vendôme pour la conservation d'Ypres. Il retranche la Deule; répare les lignes de Comines. Dispositions pour garder les lignes	103	
Lettre de l'électeur de Bavière au roi, du camp d'Houppeline, le 20 août. Il représente à sa majesté la difficulté de défendre les lignes de Comines; il préfère la position derrière la Deule. Danger de s'exposer à un combat	//	532
Lettre du roi à l'électeur de Bavière, de Marly, le 22 août. Sa majesté applaudit aux réflexions de ce prince. Elle lui fait part des ordres qu'elle a envoyés à M. le duc de Vendôme, de camper l'armée, la droite à Lille, la gauche à la Lys	//	534
Journal du siége de Menin	//	535
Capitulation de Menin, le 22 août	105	552
État des pertes de la garnison de Menin	//	558
Inquiétudes de M. le duc de Vendôme pour Ypres. Impossibilité de secourir cette place. Il demande les derniers ordres du roi sur l'occupation des lignes de Comines, et si l'on doit hasarder un combat.—Verwick occupé par les ennemis. M. de Puiguyon marche à Comines avec dix compagnies de grenadiers et cinq cents chevaux, pour soutenir les travailleurs des lignes. M. de Mortany détaché avec cinq cents chevaux pour couvrir l'Artois	105	//
Lettre de M. de Chamillart à l'électeur de Bavière, de Marly, le 22 août. Il l'assure des égards que M. le duc de Vendôme aura pour lui, et de la prudence avec laquelle ce général agira	//	559
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Marly, le 22 août. Sa majesté lui enjoint de ne point occuper les lignes de Comines, de laisser l'armée derrière la basse Deule, et de s'occuper des moyens de conserver les places de la mer	//	560
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du camp de Frelinghem, le 23 août. Nouvelles représentations sur l'occupation des lignes de Comines. Quels en sont les avantages. Il demande de nouveau les ordres de sa majesté	//	561

Pages.

Indécision du roi sur les avis de l'électeur et de M. le duc de Vendôme. Sa majesté leur laisse la liberté de prendre le parti qu'ils jugeront le plus convenable et le plus avantageux. 106

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Marly, le 24 août. Sa majesté laisse la liberté à ce général, après s'être concerté avec l'électeur de Bavière, d'occuper les lignes de Comines, ou de repasser la Lys et de ne s'occuper que de la conservation des places de la mer et de l'Artois. Il doit plutôt perdre des places que de commettre l'armée à une bataille 107

Lettre du roi à l'électeur de Bavière, de Marly, le 24 août, pour engager ce prince à se concilier avec M. le duc de Vendôme, et à conférer avec lui sur le parti qu'il y a à prendre. 108

L'électeur et M. le duc de Vendôme conviennent de laisser l'armée derrière la Deule, d'occuper Comines et de continuer les travaux des lignes. Nouvelle d'un mouvement prochain des ennemis sur Ypres ou sur Ath. M. le duc de Vendôme demande de nouveaux ordres à ce sujet. 109

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du camp de Frelinghem, le 25 août. Conjectures et raisonnements sur les desseins des ennemis. Apparence que, s'ils font un siége, ce sera celui d'Ath. Dispositions à faire en conséquence; principalement approvisionner cette place et continuer les travaux des lignes. Les ennemis font un camp retranché. 110

Le roi ne pense pas que les ennemis s'attachent au siége d'Ath. Il donne des ordres pour faire entrer dans cette place et dans Ypres de nouveaux approvisionnements. 112

L'électeur de Bavière et M. le duc de Vendôme visitent les lignes le 27. Nouvelles divergences dans leurs sentiments sur l'occupation des lignes. On renforce les garnisons d'Ypres, d'Ath et de Mons. 113

Les ennemis envoient à Gand l'artillerie du siége de Menin. Vues qu'ils ont sur Dendermonde. — Marches ouvertes sur Tournay et sur Ath. L'électeur et M. de Vendôme rapprochent de l'armée toutes les troupes qui ne l'avaient pas encore jointe. — Neuf bataillons et trois escadrons de dragons de la garnison de Menin vont à Lille le 27. Trois bataillons de cette garnison restent à Douai — Les trois bataillons et les quinze escadrons qui étaient sur les côtes arrivent le 29 à Aire et à Béthune. Nombre de bataillons et d'escadrons qui doivent composer l'armée du

Pages.

roi. Continuation de la marche de celle des ennemis. — Les troupes du siége de Menin joignent, le 31, l'armée de M. de Marlborough, qui est réunie entre la Lys et l'Escaut. Sentiment de M. le duc de Vendôme et de la cour sur cette position. Les places d'Espagne dépourvues d'artillerie et de munitions; on y en fait passer. . . . . 114 //

SEPTEMBRE.

Dispositions des ennemis pour le siége de Dendermonde. Mauvais état de la garnison. Tranchée ouverte devant la place dans la nuit du 1er au 2 septembre. Capitulation de cette place. . . . . 116 //

M. le duc de Vendôme renforce la garnison d'Ath. Quatre bataillons de celle d'Ypres joignent l'armée. . . . . 117 //

Les lignes de Comines et les retranchements de la Deule achevés. Confirmation des nouvelles du dessein des ennemis sur Ath. — Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du camp de Frelinghem, le 6 septembre. Il instruit sa majesté du voyage de M. de Marlborough à La Haye, et des desseins de ce général sur Ath et sur Dendermonde. Il demande les derniers ordres de sa majesté, soit pour marcher avec l'armée au secours de cette place, soit pour y faire passer un renfort. Il rend compte du nombre de troupes dont sera composée son armée. . . . . 118 //

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Versailles, le 7 septembre. L'intention de sa majesté est de ne point commettre son armée. Il laisse à M. de Vendôme la liberté de mettre dans Ath la garnison qu'il croira nécessaire. — Résumé des lettres de M. de Vendôme et de celles du roi. 119 //

Incertitudes de M. le duc de Vendôme sur les mouvements des ennemis. Il apprend le 8 la réduction de Dendermonde et les préparatifs que font les ennemis pour passer l'Escaut. — M. de Marlborough assemble, le 8, toutes ses troupes au camp d'Helchin. Il fait évacuer Courtray. Il jette sept ponts sur l'Escaut, entre Pottes et Escanaffle. — L'armée des alliés passe l'Escaut le 9, et campe à Velaines. Les troupes du siége de Dendermonde vont à Alost et à Grimberghen. — Dispositions de M. le duc de Vendôme pour inquiéter les ennemis. Avis de celles que font ces derniers pour le siége d'Ath. Mesures que prend M. le duc de Vendôme pour couvrir le pays, depuis Tournay jusqu'à la Lys. . . . . 120 //

Motifs pour lesquels la cour n'approuve point le projet du duc de Vendôme, pour une ligne dans cette partie. 121

	Pages.	
Ath investi le 13. M. le duc de Vendôme se dispose a marcher à Pont à Tressin, ensuite à Saint-Amand et derrière l'Escaut ou la Haine. —Troupes qui forment l'investissement d'Ath. M. d'Overkerke chargé du siege. La place entièrement investie le 14. L'armée ennemie campe le même jour à Leuze et à Bliquy.—Mouvements des corps de MM. de Gace et de Gassion. L'armee campe le 16 à Pont a Tressin, le 17 a Saint-Amand. Elle est jointe par les troupes venant d'Aire et de Béthune. Position générale des troupes. — Changements dans la position des troupes le 19. Le quartier général reste à Saint-Amand. Objet de cette nouvelle disposition. . . .	122	
Tranchée ouverte devant Ath dans la nuit du 20 au 21. — M. le duc de Vendôme joint l'armée, le 22, au camp de Saint-Amand. Nouvelles du dessein des ennemis sur Charleroi M. le duc de Vendôme demande les ordres du roi.	123	
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Marly, le 24 septembre. Sa majesté persiste dans l'intention de ne point commettre son armée. Le commandant d'Ath ne doit se rendre qu'à l'extrémité. Position que doit prendre l'armée si les ennemis font le siége de Charleroi	124	
M. de Montgeorges part le 26, avec six bataillons, pour renforcer la garnison de cette place. Desseins des ennemis sur Mons. — Projet de M. le duc de Vendôme pour s'opposer au siége de cette place et à celui de Charleroi. — Mouvement de l'armée des alliés, le 26, qui rapproche sa droite de Cambron	126	
Les ennemis font, le 28, un fourrage du côté de Tournay. Avantage remporte par M. le chevalier de Rosel.	127	
OCTOBRE.		
Prise d'Ath le 2 La garnison prisonnière de guerre.	128	
Journal du siége d'Ath, 2 octobre.	»	563
L'electeur et M. le duc de Vendôme transportent le quartier général de Saint-Amand à Condé. Dix bataillons de la deuxieme ligne vont à Mons. Redoutes construites sur la Haine. Moyens que M. le duc de Vendôme se propose d'employer pour empêcher les ennemis de faire de nouvelles entreprises.	128	
M. le duc de Vendôme porte, le 4, une partie de l'armée derrière le Hon-		

	Pages	
gnau. Ces troupes forment deux camps le 5. — Nouvelles, du 6, sur la position que prend l'armée de M. d'Overkerke après la prise d'Ath. — Nouvelles, du 12, sur les mouvements des ennemis	129	
L'électeur de Bavière reçoit la permission du roi de quitter l'armée et de se retirer à Mons. M. le duc de Vendôme envoie à sa majesté l'état des officiers qui demandent à être employés pendant l'hiver — Nouveaux avis des projets des ennemis sur Charleroi. Précautions que prend M. le duc de Vendôme pour les prévenir. — Les deux armées des ennemis campent dans la plaine de Cambron. — M. de Gassion détaché le 13, avec vingt-six bataillons et soixante-deux escadrons, pour disputer le passage de la Sambre aux ennemis, s'arrête à Hon et à Tainière	130	"
État du détachement de M. le comte de Gassion, le 13 octobre	"	568
Le reste de l'armée passe le Honguau; campe à Quiévrain. — L'électeur de Bavière se rend à Mons le 19; M. le duc de Vendôme le 20. — Cinquante mille hommes des ennemis destinés à rester pendant l'hiver dans les places conquises de la Flandre et du Brabant depuis Ostende jusqu'à Maëstricht	131	
Dispositions de M. de Marlborough pour les quartiers d'hiver. Il envoie M. de Murray, avec douze bataillons, à Courtray. Il fait fortifier ce poste et celui de Deynse. — M. le duc de Vendôme fait fortifier Warneton et augmenter les ouvrages de Comines et de la basse Deule. Il détache plusieurs partis en attendant la séparation des ennemis. Les leurs pénètrent dans le Cambraisis. — M. de Marlborough fait la revue de ses troupes le 25. Il renvoie les bagages de l'artillerie sur les derrières, et campe le 26 à Bassilly et Ghislinghien. Il laisse le commandement de l'armée à M. d'Overkerke, et va à Bruxelles	132	
NOVEMBRE		
Commencement de la séparation de l'armée. — Séparation de l'armée des alliés par M. d'Overkerke, le 6, pour entrer dans des quartiers d'hiver. — Séparation de l'armée du roi pour aller dans des quartiers d'hiver, le 7 et 8	133	"
État des officiers généraux destinés à être employés pendant l'hiver	"	569
Départ de M. de Marlborough, de Bruxelles, le 8, pour se rendre à La Haye. M. d'Overkerke reste chargé du commandement. Objet des dispo-		

	Pages.	
sitions de ces deux généraux. — Vues de M. le duc de Vendome pour l'ouverture de la campagne suivante. Projet de quelques positions.—Recueil de plusieurs lettres écrites, depuis le 11 octobre jusqu'au 11 novembre, par M. le duc de Vendôme, M. de Chamillart et l'électeur de Bavière, contenant différents projets pour l'ouverture de la campagne suivante	134	569 à 581
Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de Vendôme, le 17 novembre. Plan définitif projeté par la cour pour l'ouverture de la campagne.	"	582
Lettre de M. le duc de Vendôme à M. de Chamillart, de Condé, le 19 novembre. Il remet à faire connaître au roi, à son retour a la cour, toutes ses idées sur l'ouverture de la campagne suivante	"	585
M. le duc de Vendôme visite les travaux de Warneton et de la basse Deule. Il se rend a Dunkerque. Arrive à Versailles dans les premiers jours du mois de décembre	134	
L'électeur de Bavière reste à Mons pendant l'hiver	135	
DÉCEMBRE.		
Lettre de M. de Bergeyck, ministre de l'électeur de Bavière aux Pays-Bas, a M. de Chamillart, de Mons, le 4 décembre. Projet de dispositions dans toutes les parties ou la guerre est allumée. Ses idées particulières pour l'ouverture de la campagne dans les Pays-Bas	"	585
Articles du traité d'union entre les Anglais et les Écossais	"	594
Avantages que l'on espère tirer de l'invasion du roi de Suede en Saxe, et de son union avec l'electeur de Brandebourg	135	
Reflexions sur les affaires d'Italie, d'Espagne et de Portugal. Fermeté avec laquelle le roi soutient les malheurs dont il est accablé	136	"

ITALIE.

PIÉMONT ET LOMBARDIE.

JANVIER.

	Pages.	
M. le duc de Vendôme est chargé, comme les années précédentes, du commandement général des troupes en Italie. Objets qu'il a à remplir, tant en Lombardie qu'en Piémont. M. le duc de la Feuillade, chargé du commandement dans cette dernière partie sous son autorité, doit faire le siége de Turin.	137	"
Troupes destinées à former les deux armées. Nombre de celles qui restent au duc de Savoie, et de celles qui composent l'armée impériale commandée par M. le prince Eugène. Position des armées respectives. Situation dans laquelle se trouve Turin. — Secours que M. le prince Eugène doit recevoir d'Allemagne. Confiance de M. le duc de Vendôme dans le succès de ses opérations.	138	"
Distribution que fait le roi des troupes qui doivent composer chaque armée, et de celles que sa majesté destine à garder la Savoie, le Dauphiné, la Provence et le comté de Nice. Troupes qui doivent rester dans le Milanais, sous les ordres de M. le prince de Vaudémont. — Représentations de M. le duc de la Feuillade sur le nombre et le dépérissement des troupes qui doivent être sous ses ordres.	139	"
Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. de Chamillart, de Casal, le 15 janvier. Représentations sur le nombre et l'espèce des troupes qui lui sont destinées. Moyens qu'il propose pour y suppléer. Quel serait l'inconvénient d'affaiblir l'armée du Piémont pour augmenter celle de Lombardie. Quelles seront les forces que le duc de Savoie sera en état de lui opposer en Piémont. Position qu'il se propose de prendre devant Turin, si la cour lui accorde les troupes dont il a besoin. Effet qu'elle produira sur le duc de Savoie.	"	597
Dispositions que fait la cour pour satisfaire aux demandes de M. le duc de la Feuillade.	139	"
Discussions sur le choix des attaques de Turin. Sentiment de M. de Lapara et de M. de Vauban sur cet objet.	140	"
Lettre de M. le maréchal de Vauban à M. de Chamillart, de Paris, le 16 janvier, sur le choix des attaques de Turin.	"	599
Système de M. le duc de la Feuillade, sur le choix des attaques de Turin, contraire à celui de M. le maréchal de Vauban et à celui de M. de Lapara.	140	"

	Pages.	
FÉVRIER.		
Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. de Chamillart, de Casal, le 25 février. Il combat le système de M. de Vauban et de M. de Lapara sur l'attaque de Turin. Motifs décisifs pour celle de la citadelle plutôt que pour celle de la ville. Inconvénient de les faire toutes les deux à la fois. Demande que, si l'avis de M. de Lapara prévaut sur le sien, ce dernier soit seul chargé de la conduite du siége et de l'événement. Opérations qu'il propose, pour le commencement de la campagne, pour faire tomber Turin sans en faire le siége. Nécessité de raser Chivas.	1	608
Différentes pièces, relatives aux discussions sur les attaques de Turin, renfermées dans le volume de la campagne de 1705 :		
Lettre de M. de Vauban, du 13 septembre 1705. . . vol. V, page 652		
Mémoire de M. d'Houville, du 17 septembre. 657		
Lettres de M. le duc de Vendôme, des 20, 22 septembre, et 1er octobre. 662-663		
Lettre et mémoire de M. Pallavicini, des 4 et 10 octobre. 668-673		
MARS.		
Préférence que la cour donne au système de M. le duc de la Feuillade, pour les attaques de Turin. Dispositions qu'elle fait pour le mettre en état de commencer ses opérations dans les premiers jours du mois de mars. Sentiment de M. le duc de Vendôme conforme à celui de M. de la Feuillade.	141	
Le roi accorde à M. le duc de Vendôme la prérogative de commander tous les maréchaux de France qui se trouveront dans les mêmes armées que lui.	142	"
Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de Vendôme, du 14 mars, pour lui annoncer cette grâce.	"	612
M. le duc de Vendôme se rend en Lombardie; arrive à Milan le 31 mars. Dispositions qu'il fait, de concert avec M. le prince de Vaudémont et M. de la Feuillade, tant pour la distribution des troupes que pour le plan de ses opérations.	142	"
Renforts que doit recevoir l'armée des ennemis que commandera le prince Eugène. Lettres interceptées du comte de Maffey, ministre du duc de Savoie à Londres, des 26 février et 5 mars, qui développent les dispositions des ennemis.	143	"

	Pages.	
AVRIL.		
Projet que forme M. le duc de Vendôme d'aller attaquer les quartiers des impériaux dans le Brescian. Situation de l'armée ennemie. Position qu'elle occupe dans ce pays et sur l'Adige	143	//
Position de l'armée des deux couronnes en Lombardie, tant sur la frontière du Brescian que dans le Mantouan et sur l'Adige. — Dispositions de M. le duc de Vendôme pour aller attaquer les ennemis. Troupes qu'il destine à cette expédition	144	//
État des troupes destinées à l'expédition du Brescian	//	621
Nouvelles sur les projets des ennemis et sur le dessein qu'ils paraissent avoir de porter la guerre dans le Véronais et dans le Mantouan. Moyens qu'a pris M. le duc de Vendôme pour les arrêter. Ligne qu'il se propose d'établir pour leur fermer tous les passages. — Assemblée des troupes de M. le duc de Vendôme dans les plaines de Castiglione, le 18 avril	146	//
Ordre de bataille de l'armée de Lombardie, le 18 avril	//	622
Combat de Calcinato. Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du camp de Calcinato, le 21 avril, contenant le détail du combat de Calcinato	147	
État des brigades qui ont combattu	//	623
Etat des officiers généraux, brigadiers et colonels qui étaient présents au combat de Calcinato, le 19 avril	//	624
L'armée marche le 22 vers Gavardo. Celle des ennemis se replie sur Salo; M. le prince Eugène arrive de Vienne. Position que prend M. le duc de Vendôme à Polpenazze	152	
Suite des mouvements qu'il fait et de ceux des ennemis, tant dans le Brescian que du côté de l'Adige. Entière retraite de leur part dans le Trentin, à la tête du lac de Garde	153	
Dispositions de M. le duc de Vendôme pour fermer aux ennemis l'entrée de l'Italie, tant du côté du Brescian que par la vallée de l'Adige	154	
Mouvement général le 25. Troupes qui marchent, d'un côté à Salo et à la Rocca-d'Anfo, sous les ordres de M. de Medavi, de l'autre à Rivoli et à Ferrara, sous le commandement de M. d'Albergotti. M. le duc de Vendôme, avec un corps d'infanterie, va camper à Desenzano; la cavalerie		

	Pages.	
prend des cantonnements depuis Carpenedole jusqu'à Mantoue. Renforts envoyés à M. de Guerchois sur le bas Adige	155	»
Dispositions pour l'infanterie de l'armée, 25 avril	»	625
M. d'Albergotti arrive le 28 en vue de Ferrara. Position qu'y ont prise les ennemis. M. d'Albergotti établit son camp à Rivoli.	155	»
M. le duc de Vendôme l'y joint et y rassemble la plus grande partie de l'armée	156	»
MAI.		
Difficultés que trouve ce général à attaquer les ennemis. Position qu'il fait retrancher entre l'Adige et le lac de Garde; quel avantage il s'en promet. — Autres dispositions qui se font, tant sur le haut de l'Adige, depuis Bussolengo jusqu'à Carpi, que sur le bas de cette rivière et sur le canal Blanc.	156	
Position que prend M. de Medavi dans le Brescian.	157	»
Lettre de M. le comte de Medavi à M. le duc de Vendôme, de Toscolano, le 5 mai. Détails sur la nature du pays et les passages dans le Brescian. Précautions qu'il a prises pour empêcher les ennemis de pénétrer par là. Nombre des troupes nécessaires à la garde des différents postes. Bonne volonté que lui ont témoignée les habitants des vallées pour le service du roi. Avantages qu'il espère retirer de l'occupation du château de Notta, situé entre Salo et Idro. Précautions à prendre pour le mettre en état de défense	»	626
Précautions que prend M. le prince de Vaudémont pour empêcher les ennemis de communiquer avec le duc de Savoie par l'État ecclésiastique et le pays de Gênes	157	
M. le duc de Vendôme fait partir, le 5 mai, dix-huit escadrons pour l'armée du Piemont. Quels sont ses motifs.	158	
État des troupes qui partent pour aller en Piemont	»	627
Inquiétudes de la cour sur l'entreprise du siège de Turin. Liberté qu'elle laisse à M. le duc de la Feuillade de l'abandonner.	159	»
Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de la Feuillade, du 3 mai, pour lui faire part de ses inquiétudes sur l'entreprise du siège de Turin. Mort		

	Pages.	
de M. de Lapara, tue au siege de Barcelone. Défaut de capacité dans les ingénieurs qui peuvent le remplacer au siége de Turin, dont il devait avoir la direction	//	630
Premier mouvement que fait l'armee du Piémont, qui se rassemble le 7, partie à Suse, partie sur l'Orco	159	//
État des troupes qui composent l'armée du Piémont	//	631
État des recrues qui ont passé à Ivrée depuis le 19 janvier jusqu'au 4 mai.	//	632
Situation dans laquelle se trouve M. le duc de Savoie	159	//
Ouvrages qu'il a fait faire à Turin pour pouvoir défendre longtemps les dehors	160	//
Etat de la force de chacun des régiments qui sont au service de M. le duc de Savoie	//	633
État des redoutes nouvellement construites autour de Turin	//	634
Confiance de M. le duc de Vendôme et de M. le duc de la Feuillade dans le succes de l'entreprise de Turin. — Mouvements des troupes de M. le prince Eugene. Position qu'elles ont prise, tant dans le val Polisella que dans les environs de Brentonico. Renfort qui les a jointes. Paysans du Tyrol qui doivent être employés à garder les frontières du Trentin.	160	//
Nouvelles troupes des ennemis qui descendent sur le bas de l'Adige. M. de Saint-Fremont va prendre le commandement de cette partie. Représentations qu'il fait sur le peu de troupes qu'il a à ses ordres. Dispositions de M. le duc de Vendôme. Redoutes qu'il fait construire le long de la riviere. Confiance qu'il a dans ce moyen de la défendre	161	//
État des troupes qui occupent des postes sur l'Adige	//	635
Detachement des ennemis qui occupe Terrazzo, Marega et Begosso, sur le bas Adige. Corps qui s'est avancé sur la Fratta dite Rabbiosa. Troupes que M. de Saint Fremont fait marcher à Tornova, Cavarzere et Loreo, pour eclairer le cours de l'Adige jusqu'à son embouchure. Avantages que M. le duc de Vendôme se promet de cette disposition pour empêcher les ennemis de jeter des ponts a Cavarzere. Details sur les mouvements qu'ils peuvent faire. Sentiment de M. de Saint-Fremont a ce sujet. Difficultés que presente la nature du pays	162	//
Nouvelles troupes des ennemis qui se joignent au corps qui occupe Ter-		

	Pages.	
razzo, Castel-Baldo, Begosso et Marega. Nouveaux retranchements que fait faire M. de Saint-Frémont. Projet pour la distribution des troupes, tant dans le Brescian que dans le camp retranché, entre l'Adige et le lac de Garde, sur l'Adige, dans le Mantouan et le Modénais.	163	»
Position générale de l'armée de Lombardie, 22 mai.	»	636
Communications que les différents corps de troupes séparés ont entre eux.	163	»
Position des troupes des ennemis. Difficultés de leurs communications. Nouveaux renforts qui doivent arriver à M. le prince Eugène. Échec qu'a reçu l'armée des alliés en Allemagne.	165	»
Influence que cet événement doit avoir sur les affaires d'Italie. Confiance de M. le duc de Vendôme dans le succès de ses entreprises. Mouvements de M. le duc de la Feuillade pour se porter devant Turin. Ses troupes, rassemblées sur l'Orco, vont camper le 9 à San-Benigno.	166	»
Le 10 elles campent à Nole, le 11 aux cassines de Robassomero, le 12 à Druent, où se fait la jonction des troupes que M. de la Feuillade a assemblées à Suse, sous les ordres de M. de Gévaudan. — M. de la Feuillade campe le 13, avec l'armée, devant Turin, la droite à Lucento, la gauche au parc, M. de Gévaudan à Pianezza. — Ponts jetés le 14 à Pianezza et à Lucento. L'armée commence à travailler à des lignes de contrevallation qui sont achevées le 20. — L'armée passe la Doire, et campe à hauteur de Grugliasco, la droite au grand chemin de Rivoli, la gauche à Colegno. Troupes qui restent dans les lignes, sous les ordres de M. d'Arene.	167	»
La ville d'Asti évacuée par les Piémontais. Il ne reste que quarante hommes dans le château. — L'armée marche le 22 à Turin. Position qu'elle prend devant la place, la gauche au rideau de la Doire, la droite au chemin de Pigneirol. Troupes du corps de M. d'Arene qui joignent l'armée. Les lignes restent occupées par quinze bataillons aux ordres de M. de Marsilly. — Établissement des lignes de circonvallation et nouvelle disposition pour la droite du camp. Retranchements faits devant le camp, formant une espèce de parallèle. Dépôts pour le siège à la droite et à la gauche de la ligne.	168	»
Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. de Chamillart, du camp devant Turin, le 30 mai. Il rend compte des travaux qu'il a fait faire devant Turin, et de ses dispositions pour faire passer le Pô à un corps de troupes, afin de déposter les Piémontais de Moncaglieri, où toute leur cavalerie		

Pages

est campée. Nouvelles de la levée du siége de Barcelone. Influence que cet événement doit avoir sur les affaires d'Italie. Renforts que demande M. le duc de la Feuillade . . . . . 169 "

Motifs qui l'engagent à différer son entreprise sur le camp de Moncaglieri. 172 "

JUIN.

Ouverture de la tranchée devant Turin, dans la nuit du 2 au 3 juin. — Continuation du siége. Travaux pour l'établissement des batteries. Elles ne doivent tirer que lorsqu'elles seront toutes en état. Dispositions que fait M. de la Feuillade pour passer le Pô . . . . . 173 "

Propositions qu'il fait faire au duc de Savoie. — M. le duc de la Feuillade fixe au 14 le mouvement des troupes destinées à son expédition de Moncaglieri. Motifs qui doivent l'engager à hâter cette opération. Malheurs arrivés en Flandre et en Espagne, à Ramillies et à Barcelone. Renforts qu'attendent les ennemis. Mouvements qu'a faits M. le prince Eugène sur l'Adige. Troupes qui sont descendues de la montagne sur cette rivière, depuis Vérone jusqu'à Castel-Baldo. Dispositions, de la part des ennemis, qui annoncent un projet formé de passer l'Adige. . . . 174 "

Mesures que prend M. de Saint-Frémont, sur le bas de cette rivière, pour s'y opposer. — Démarches des Vénitiens qui donnent des soupçons sur leur conduite. Troupes qu'ils assemblent à Este, sur la Fratta Rabbiosa. Précautions que prend à leur égard M. le duc de Vendôme. Troupes qui vont masquer Vérone et les débouchés de tous les postes de l'Adige occupés par leurs troupes . . . . . 175 "

M. le duc de Vendôme part le 10 de Rivoli pour se rendre sur l'Adige. M. d'Albergotti reste à Rivoli avec vingt-trois bataillons et quatorze escadrons. — Situation dans laquelle se trouve M. de Saint-Frémont sur le bas de l'Adige. Représentations qu'il fait à M. le duc de Vendôme sur la faiblesse de son corps, et sur les moyens qu'ont les ennemis d'agir dans cette partie sans qu'il puisse s'y opposer avec succès. . . . . 176 "

Instances qu'il fait à M. le duc de Vendôme pour l'engager à se retirer derrière le Mincio. Motifs de la résistance de ce général. . . . 177 "

Renforts arrivés aux ennemis. Avis sur les projets de M. le prince Eugène. Nouvelles dispositions que fait, en conséquence, M. le duc de Vendôme pour le bas Adige. — Troupes qu'il retire à M. de Saint-Frémont pour

	Pages.	
renforcer le centre de sa ligne. Le quartier général établi à Santa-Maria de Zevio.	178	"
Confiance de M. le duc de Vendôme dans ses dispositions. Nouvelles précautions qu'il prend pour contenir les Vénitiens. — M. le duc de Vendôme est rappelé d'Italie et destiné à commander l'armée du roi en Flandre. Il doit être remplacé par M. le maréchal de Marcin. Représentations qu'il fait à la cour sur les inconvénients de confier à un autre que lui la conduite des affaires d'Italie.	179	"
Il propose M. le maréchal de Berwick de préférence à M. le maréchal de Marcin, ou de donner à ce dernier un supérieur qui soit prince du sang.	180	"
Lettre de M. le duc de Vendôme à M. de Chamillart, du camp de Castagnaro, le 16 juin. Il témoigne le regret qu'il a de quitter l'Italie avant la prise de Turin. Importance du choix que l'on fera de celui qui le remplacera dans le commandement. Il désigne M. le maréchal de Berwick. Détails sur ce qui concerne M. le maréchal de Marcin, que la cour y a destiné. Motifs qui doivent déterminer le roi à envoyer un prince du sang pour commander en chef en Italie.	"	639
Le roi se détermine à envoyer en Italie monseigneur le duc d'Orléans, son neveu. — Mouvements des troupes que M. de la Feuillade a destinées à passer le Pô. Elles commencent à se mettre en marche le 14.	180	"
M. de Chamarande reste chargé du siége. — Chieri se rend à l'approche des troupes du roi. M. de la Feuillade le fait occuper. Les princesses de Piémont sortent de Turin pour se rendre à Cherasco.	181	
Le duc de Savoie sort aussi de Turin et se retire avec toute sa cavalerie à Moncaglieri, laissant dans la capitale son infanterie et celle des impériaux, sous le commandement du comte de Thaun. Il abandonne Moncaglieri dans la nuit du 18 au 19, et prend le chemin de Cherasco. — M. le duc de la Feuillade fait occuper ce poste le 19, et y campe avec le gros de ses troupes. Communication qu'il établit avec Chivas. — Dispositions que fait M. de la Feuillade pour aller attaquer Asti et pour suivre M. le duc de Savoie jusqu'à Cherasco.	182	"
Il se rend au siége de Turin. État satisfaisant dans lequel il trouve les travaux. Quelle est sa confiance dans le succès du siége. Inquiétude qu'il conçoit des nouvelles d'un secours que le duc de Savoie doit recevoir		

Pages.

par la mer.— M. le duc de la Feuillade rejoint ses troupes à Moncaglieri le 21, et va camper le 22 à Sommariva et Carmagnola. Retraite du duc de Savoie sur Cherasco. . . . . 183 "

M. de la Feuillade le suit et s'avance jusqu'à Bra. Position avantageuse que prend M. le duc de Savoie sous Cherasco. Dispositions de M. de la Feuillade pour l'envelopper. Ponts qu'il fait jeter sur la Stura. . . . . 184 "

M. d'Estaing se rend maître de la ville d'Asti. Renfort que lui envoie M. le duc de la Feuillade. Détachement qui remonte la Stura, sous les ordres de M. de Mauroy. M. de la Feuillade se rend de nouveau au siége de Turin. État dans lequel sont les travaux. Les batteries commencent à tirer le 24. M. de Mauroy passe la Stura. . . . . 184 "

Mouvement que fait la cavalerie du duc de Savoie sur Sant-Albano. M. de Mauroy se porte sur Fossano, où M. de la Feuillade le joint. Motifs qui empêchent de suivre plus loin les Piémontais.—Cherasco abandonné à lui-même. Résolution que prend M. de la Feuillade de l'attaquer. Obstacles qui s'opposent à l'exécution de ce projet.—*Note* contenant des détails sur la rivière de Stura.—Le duc de Savoie se retire sous Coni. M. de la Feuillade se détermine à l'y suivre pour lui couper les subsistances. 185 "

Troupes qui se portent le 1er juillet à Margarita, entre cette place et Mondovi. — M. le duc de la Feuillade marche à Mondovi. Il s'empare de vive force de cette ville, et y fait prisonniers le prince et la princesse de Carignan et leurs enfants. . . . . 186 "

Abandon de la citadelle par les milices piémontaises. Affection que les habitants témoignent pour la France.—Dispositions de M. de la Feuillade pour mettre le Mondovi en sûreté et pour s'emparer de Ceva. . . . 187 "

Mouvement qu'il fait sur Coni. Il va camper à Spinetta, peu loin de cette place. Retraite du duc de Savoie sur Cervasca. Deux régiments de dragons restent sous Coni. Résolution que prend M. le duc de la Feuillade de les y bloquer. Mouvement qu'il fait le 3 sur Fossano, avec une partie de ses troupes. Corps qu'il laisse à Spinetta, sous les ordres de M. de Goesbriant. Position que ce dernier doit prendre. Mouvement que doit faire M. de la Feuillade. . . . . 188 "

Retraite du duc de Savoie sous Saluces. M. de la Feuillade marche le 5 à Savigliano. Troupes qu'il envoie vers Ceva. Détachement de celles de M. de Goesbriant qui joignent le camp de Savigliano. — M. de la Feuillade

	Pages	
retourne au siege de Turin, et laisse le commandement à M. le comte d'Aubeterre, avec ordre d'aller attaquer M. le duc de Savoie à Saluces. — M. d'Aubeterre se met en marche le 7. Il attaque les Piémontais, les force de se retirer à Cavor, et campe près de Saluces, dont il s'empare.	189	»
M. d'Estaing se rend maître du château d'Asti, M. de Sartirane de la ville de Ceva. — Confiance de M. de la Feuillade dans le succès du siége. Sentiment différent de la cour. Inquiétudes qu'elle prend à ce sujet. . . .	190	
Lettre de M. de Chamillart à M. de la Feuillade, de Versailles, le 29 juin, pour le prévenir de la résolution où sont les alliés de secourir, à quelque prix que ce soit, Turin. Renforts que M. le prince Eugène doit recevoir d'Allemagne. Troupes qui sont déjà en marche des environs de Mayence pour le joindre. Corps qui doit débarquer à Oneglia. Danger de soutenir l'Adige contre les forces que le prince Eugène sera en état de rassembler. Nécessité de se retirer derrière le Mincio.	191	»
JUILLET		
Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de la Feuillade, de Versailles, le 6 juillet, pour lui faire connaître ses inquiétudes sur le succès du siége. Inconvénients qui doivent résulter de la perte du temps qu'il a employé à poursuivre le duc de Savoie. Nécessité d'attaquer la hauteur des Capucins, près de Turin	192	
Sentiment de M. le duc de Vendôme, sur la situation des affaires et sur le siége, différent de celui de la cour.	194	
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, de Santa-Maria-de-Zevio, le 1er juillet. Il se rendra auprès de sa majesté aussitôt que monseigneur le duc d'Orléans sera arrivé et qu'il lui aura remis le commandement. Bon état dans lequel ce prince trouvera les affaires d'Italie. Importance de donner toute son attention à la défense de l'Adige. Avantage qu'on retirera de la prise de Turin pour les affaires de la Flandre.	»	642
Le prince Eugène commence ses mouvements. Renforts qu'il a fait passer sur le bas de l'Adige. Détachements que M. le duc de Vendôme y envoie.	195	
Mouvements des troupes vénitiennes qui lui font craindre que la république n'agisse de concert avec les impériaux. — Renfort que M. de Saint-Frémont demande à M. le duc de Vendôme, pour être en état de soutenir la partie du bas de l'Adige dont il est chargé.	196	»

Pages.

Lettre de M. de Saint-Fremont à M. le duc de Vendôme, du camp de Castagnaro, le 28 juin. Renfort arrivé au corps des ennemis campé derrière la Fratta-Rabbiosa. Mouvements que ce corps peut faire pour pénétrer par le bas Adige. Détails sur la nature du pays. Motifs qui l'engagent à ne point passer la rivière et à se tenir sur la défensive dans ses retranchements. Renfort qu'il demande. 643

Tranquillité de M. le duc de Vendôme sur les mouvements des ennemis. Quelle est son indifférence pour les représentations de M. de Saint-Fremont 196

Nouvelles troupes que M. le prince Eugène fait passer au bas de l'Adige. Nouvelles instances de M. de Saint-Fremont pour obtenir de M. le duc de Vendôme des renforts. — Passage de l'Adige par les ennemis à Pettorazza, le 5 juillet. Manœuvres des troupes qui gardent cette partie. 197

Leur retraite sur Badia. Dispositions que fait M. le duc de Vendôme pour s'opposer aux progrès des ennemis. Il se borne à garder le canal Blanc. M. de Senneterre en est chargé avec quinze bataillons et quinze escadrons. M. le duc de Vendôme abandonne le 8 Badia. Les troupes repassent les deux bras de l'Adige, l'Adigetto et la Malopera; se replient le 9 derrière le canal Blanc, et l'occupent depuis Carpi jusqu'à Polesella, sous les ordres de M. le prince Pio, de M. de Saint-Pater et de M. le chevalier de Broglie. M. de Senneterre passe le Pô, avec deux bataillons et neuf escadrons, pour garder ce fleuve, depuis Polesella jusqu'à son embouchure, et faire descendre à Polesella le pont de Stellata 198

Pont jeté par les ennemis à Badia. Tentatives inutiles qu'ils font sur le haut Adige, près de Vérone. — Confiance de M. le duc de Vendôme dans la position qu'il a prise. Il persiste à ne point se retirer derrière le Mincio, qu'il regarde comme une mauvaise ligne de défense. — Lettre de M. le duc de Vendôme à M. de Chamillart, de Castagnaro, le 10 juillet. Il rassure la cour sur les inquiétudes qu'elle a conçues au sujet du secours de Turin et du passage de l'Adige par les ennemis. Il remettra à M. le duc d'Orléans les affaires dans une situation avantageuse. 199

Arrivée de monseigneur le duc d'Orléans, le 8, au camp devant Turin 201

Détails sur ce qui s'est passé au siége pendant l'absence de M. le duc de la Feuillade. Difficultés qu'on éprouve pour l'avancement des travaux. Disette de munitions 202

Pages.

Etat des consommations journalieres, etc. 646

Reconnaissance que fait monseigneur le duc d'Orléans de la hauteur des Capucins de Turin. Motifs qui engagent son altesse royale à ne point attaquer ce poste. Nécessité d'employer le mineur pour les autres attaques. Le duc de Savoie retiré dans la vallée de Lucerna. Ordre que son altesse royale donne à M. de la Feuillade de continuer à le poursuivre aussi loin que les circonstances pourront le permettre. — Lettre de son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans au roi, du camp devant Turin, le 10 juillet. Détails sur l'état du siége. Contrarietés qu'on éprouve de la part des assiégés. Nécessité d'employer le mineur. Impossibilité de former une attaque au poste des Capucins. Détails à ce sujet. Ordre que son altesse royale a donné à M. de la Feuillade, de faire en sorte d'entreprendre contre le duc de Savoie, retiré à Rubiana, dans la vallée de Lucerna, et de renvoyer ensuite au siége les troupes qui ne seront pas necessaires pour contenir ce prince dans la montagne. 203

Monseigneur le duc d'Orleans part de Milan, le 11, pour se rendre à l'armée de Lombardie. M. le duc de la Feuillade joint à Saluces le corps de M. d'Aubeterre, et passe le Pô. Le 12 il campe à Cavor, et le 13 à Pignerol, dans le dessein de marcher au duc de Savoie. Obstacles qui s'y opposent. Il retourne au siége avec une partie de l'infanterie, et renvoie la cavalerie à Moncaglieri et à Chieri, dont il fait retrancher les hauteurs. 206

Etat dans lequel M. de la Feuillade trouve les travaux du siége. Lunette dont on s'est empare. Nécessite d'éventer les mines des assiégés. Confiance de M. de la Feuillade dans le succès du siége.—Situation des affaires en Lombardie. Détails des mouvements des ennemis, qui passent l'Adige le 12. 207

Retraite de toutes les troupes. Leur arrivée sur le Mincio le 16 et le 17. Disposition que fait M. le duc de Vendôme pour la défense de cette rivière. Corps qui reste dans le Brescian, sous les ordres de M. de Medavi. Troupes destinées a garder le Pô, sous le commandement de lord Galmoy et de M. de Senneterre.—Nouvelles de l'arrivée prochaine d'un corps de troupes hessoises, qui doit joindre l'armée impériale. Renforts que M. le duc de Vendôme demande a M. de la Feuillade Cavalerie que ce dernier lui envoie, sous la conduite de M. d'Aubeterre 209

Passage du Pô par les ennemis le 18. Ponts qui ont été jetés à Polesella. Retraite des troupes commandées par lord Galmoy, pour se couvrir

Pages.

du Panaro.—Arrivée de monseigneur le duc d'Orléans à l'armée le 18. Motifs qui l'ont empêché de s'y rendre plus tôt. Départ de M. le duc de Vendôme, le lendemain, pour aller à Milan et ensuite se rendre à la cour, avant d'aller prendre le commandement de l'armée de Flandre. — Embarras de la situation de monseigneur le duc d'Orléans. Mauvais état des affaires. A quelles causes M. le duc de Vendôme attribue le succès des entreprises des ennemis. Motifs qu'il emploie pour sa justification 210

Quels sont les premiers objets qui fixent l'attention de monseigneur le duc d'Orléans. Inquiétudes qu'il conçoit sur la marche que peut faire M. le prince Eugène, par la droite du Pô, pour secourir Turin . . . . . 211 //

Lettre de monseigneur le duc d'Orléans au roi, du camp de Volta, le 18 juillet, pour informer sa majesté de son arrivée à l'armée et des motifs qui l'ont empêché de s'y rendre plus tôt. Position dans laquelle il a trouvé les troupes. Ponts qu'on doit jeter sur le Pô, tant à Mirasole qu'à Crémone. Retard qu'éprouve cette opération. Malheurs qui peuvent résulter du défaut de communication d'un côté de ce fleuve à l'autre. Établissements que les ennemis peuvent prendre dans le Modénais et le Guastallais. Marches qu'ils peuvent faire sur Alexandrie. Danger de livrer un combat. Précautions que son altesse royale se propose de prendre pour la défense du pays à la droite du Pô, lorsque les ponts seront achevés. Poste qu'elle fera occuper par M. de la Feuillade. Troupes qu'elle tirera de l'armée du siége pour renforcer celle de Lombardie. . . 212 //

Troupes détachées le 19, d'un côté sur le haut Adige, pour observer les ennemis, de l'autre pour passer le Pô sur des barques et aller soutenir les troupes qui sont sur le Panaro. Abandon de cette dernière rivière par lord Galmoy. Mouvements qui se font dans cette partie à l'arrivée du renfort conduit par M. de Saint-Frémont. Position que reprend lord Galmoy. La garnison d'Ostiglia renforcée de deux bataillons. 214

Nouvelles des ennemis qui annoncent que presque toutes leurs troupes sont descendues sur le canal Blanc; que le gros a passé le Pô, et qu'il n'est resté sur le haut Adige que six à sept mille hommes, sous les ordres du général Wezel.— *Note* contenant les détails de la position des troupes des ennemis restées sur le haut Adige.—Troupes que monseigneur le duc d'Orléans fait entrer dans les places du Modénais, du Mirandolais et du Guastallais. Mauvais état dans lequel sont ces places. Peu de secours qu'on peut tirer des rivières, à cause de la grande sécheresse, pour la

Pages

defense du pays. Necessité d'y porter l'armee pour pouvoir arrêter les ennemis. Retard qu'eprouve la construction du pont de Mirasole. 215

Mouvement que font les troupes, le 21 et le 22, pour s'approcher de ce lieu et passer le Pô des que le pont sera etabli. Position que monseigneur le duc d'Orléans se propose de prendre de l'autre côte de ce fleuve.— Nombre des troupes dont l'armée sera composée et de celles qui resteront a la gauche du Pô, tant à Mantoue que sur le Mincio, sous les ordres de M. de Medavi, qui doit abandonner sa position entre le lac de Garde et le lac d'Idro pour garder cette riviere 216

Position qu'ont prise les ennemis apres avoir passé le Pô. Marche qu'ils ont faite vers le Panaro. Mesures que prend monseigneur le duc d'Orleans pour retarder leur marche. Ordre qu'il adresse à M. de la Feuillade de se tenir prêt a marcher à Stradella avec trente bataillons et de la cavalerie. Retranchements que M. le prince de Vaudemont fait faire à ce poste.— *Note*. Sentiment de M. le duc de Vendôme sur la crainte que paraît avoir monseigneur le duc d'Orléans de voir les ennemis faire la même marche que le comte de Stahremberg a faite pour se porter en Piémont. 218

Arrivée des ennemis a portee du Panaro. Mouvement que fait monseigneur le duc d'Orléans, le 23, pour rassembler toutes ses troupes à la tête du pont du Pô, près de Correggioli. M. de Medavi abandonne le Brescian et va occuper le Mincio.—Mouvement des ennemis pour repasser le Panaro. M. de Saint-Fremont se dispose a abandonner le Panaro le 24, pour se retirer entre la Secchia et la Parmeggiana. Incertitude de monseigneur le duc d'Orléans sur le parti qu'il doit prendre, ou de rester en Lombardie, ou de suivre les ennemis s'ils se decident à marcher en Piémont. 218

Lettre de son altesse royale monseigneur le duc d'Orleans au roi, du camp de Correggioli, à la tête du pont du Pô, le 23 juillet, pour exposer à sa majesté sa situation embarrassante et lui rendre compte de ses dispositions relativement au parti qu'il a à prendre, suivant les mouvements que feront les ennemis. Ordres qu'il envoie à M. de la Feuillade. 219

Lettre de M. le marechal de Marcin à M. de Chamillart, du camp de Correggioli, le 23 juillet, pour expliquer plus particulièrement quelle est la situation des affaires, et quels motifs ont déterminé monseigneur le duc d'Orléans au parti qu'il a pris. 220

Pages.

Lettre de son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans à M. le duc de la Feuillade, du camp de Correggioli, le 23 juillet, pour lui prescrire d'envoyer, sans perdre de temps, vingt bataillons à Stradella, et des bateaux pour faire un pont sur le Pô, à hauteur de ce poste, que doit occuper M. d'Aubeterre, avec ses troupes et trente escadrons. Mouvements que fera son altesse royale avec le reste de l'armée, suivant ceux que feront les ennemis . . . . . 224 //

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le maréchal de Marcin, de Milan, le 29 juillet, pour lui expliquer plus particulièrement la force et l'importance du poste de Stradella. Inutilité d'y envoyer plus de trente escadrons avec les vingt bataillons qu'il a conseillé d'y faire marcher. Danger de trop se dégarnir de cavalerie devant Turin . . . . . 225 //

M. le duc de la Feuillade se refuse aux propositions de M. le duc de Vendôme. Quels sont ses motifs. . . . . 226 //

Rapport de M. de Cobmenero sur le poste de Stradella. Impossibilité de l'occuper avec sûreté, à moins d'y employer trente bataillons. Poste qu'il propose de prendre en arrière de celui-là.—Monseigneur le duc d'Orléans cede aux représentations de M. de la Feuillade sur l'occupation du poste de Stradella, et accepte la proposition qu'il lui fait de lui envoyer cinquante escadrons de l'armée du siége. . . . . 227 //

Sentiment de M. le maréchal de Marcin, sur cet objet, conforme à celui de son altesse royale. Quel est, malgré cela, le peu de confiance qu'il a dans ce renfort. Détails qu'il fait à la cour sur la situation malheureuse dans laquelle monseigneur le duc d'Orléans a pris le commandement de l'armée. Supériorité des ennemis. Difficulté de couvrir en même temps le Milanais et le siége de Turin. Danger de se commettre à un combat. Retard que doit éprouver la marche de la cavalerie que M. de la Feuillade propose d'envoyer à l'armée de Lombardie. . . . . 228 //

L'avant-garde de M. le prince Eugene s'avance le 20 à Palata, à un mille et demi de Campo-Santo, sur le Panaro. Elle se présente à ce poste le 22. Elle est repoussée par M. de Carcado. — Peu de secours qu'on peut tirer du Panaro et de la Secchia pour la défense du pays. Motifs qui engagent monseigneur le duc d'Orléans à faire replier, le 23 et le 24, sur Reverc, Modene et la Mirandole, les troupes qui sont sur cette rivière. . . . 229

La solution que prend monseigneur le duc d'Orléans de rassembler l'armée

Pages

sur la Secchia. Mouvement que font les troupes, le 27, pour se rendre sur cette riviere Corps qui reste sur le Mincio, sous les ordres de M. de Medavi. Troupes qui forment les garnisons de la Mirandole et de Modene. Postes etablis sur la Parmeggiana; à quel dessein Reggio et Carpi occupes. Retranchements qu'on fait sur la Secchia. Le quartier general à San-Benedetto. 230

Quel est le sentiment de monseigneur le duc d'Orleans et de M. le maréchal de Marcin sur la position qu'a prise l'armee. Difficulte d'arrêter les ennemis dans leur marche vers le Piémont, et de s'opposer à leur entreprise en Lombardie.—Lettre de son altesse royale monseigneur le duc d'Orleans au roi, du camp de San Benedetto, le 27 juillet. Situation dans laquelle se trouve l'armee relativement au projet qu'on suppose aux imperiaux de marcher en Piémont. Peu de ressources que fournissent les rivieres pour s'y opposer. Dégradation des retranchements qui doivent servir à la défense du pays. Position qu'a prise l'armee imperiale a Final. Fours qu'elle y a établis. Corps que M. le prince Eugene a laissé sur l'Adige. Difficulté de soutenir les postes de la gauche du Pô et de defendre longtemps les places du Modénais et du Mirandolais. Mauvais état dans lequel elles sont. Resolution que prend son altesse royale de suivre les impériaux par la droite du Pô, en se tenant a deux marches d'eux. Mesures qu'elle a prises, avec le duc de Parme et M. le prince de Vaudémont, pour les priver des subsistances du pays. . . . 231

Point de vue moins inquiétant sous lequel M. le duc de Vendôme présente les objets à la cour. Idee qu'il donne des avantages du poste de Stradella.—Passage de la Secchia par l'avant-garde des imperiaux, le 30, a San-Martino de la Motta. Motifs qui engagent son altesse royale à changer la position de l'armée et à lui faire remonter la Secchia. 234

Passage de toute l'armée des impériaux à la gauche de cette riviere le 31. Detachements qu'ils laissent sur le Panaro. Mouvement que fait son altesse royale en portant sa gauche jusqu'à Moglia. Passage de la Parmeggiana par l'armee impériale. Pont qu'elle jette sur la Tagliata. Détachements qui s'avancent jusque sur Moglia. Mouvement que fait, en consequence, l'armee des deux couronnes, en s'étendant vers la Tagliata et le long de la Parmeggiana. Les impériaux forces d'abandonner leur pont de la Tagliata. Nouvelle position que prend l'armee derriere les deux rivieres. Corps que monseigneur le duc d'Orléans fait marcher à Reggiolo et a Testa. 236

Pages.

AOUT.

Mouvement que les impériaux font, le 1er août, sur la Parmeggiana et dans la plaine de Carpi. Motifs qui engagent monseigneur le duc d'Orléans à se retirer sur Reggiolo pendant la nuit du 1er au 2 août, et à faire remonter à Guastalla le pont du Pô établi à hauteur de Portiola.—L'armée impériale rassemblée le 2 août dans la plaine de Carpi. Celle des deux couronnes se met en marche, le 2 au soir, pour aller camper à Guastalla. Nombre de troupes dont elle est composée. Position qu'elle prend sous cette place. Quels en sont les avantages. Retranchements que monseigneur le duc d'Orléans y fait faire. Motifs qui engagent son altesse royale à se faire joindre par trois bataillons des troupes restées a la gauche du Pô, sous les ordres de M. de Medavi, et à les remplacer par un pareil nombre de celles qui sont dans le Brescian et sur le lac de Garde . . . . . 237 "

Incertitude de monseigneur le duc d'Orléans sur les desseins des ennemis. Quel est le plan qu'il forme pour ses mouvements, si le prince Eugène marche vers le Piémont.—Cinquante escadrons de l'armée de M. de la Feuillade, qui se sont mis en marche le 30 juillet pour la Lombardie, reçoivent ordre de s'arrêter à Pavie et à Crémone. Cavalerie qui est restée à Moncaglieri, sous les ordres de M. le comte d'Estaing. —Attaque de Carpi par les ennemis. Cette place se rend le 5. Reggio menacé. Motifs qui empêchent son altesse royale de se mettre en devoir de le soutenir. Quel a été son objet en y laissant des troupes. Quels sont ceux qu'elle se propose de remplir . . . . . 238 "

Arrivée de sept bataillons hessois dans le Véronais. Départ de neuf bataillons pour aller renforcer M. de Medavi sur le Mincio.—Négociation avec le duc de Parme pour l'engager à refuser l'entrée de Plaisance aux impériaux, et à y recevoir les troupes du roi. Quel en est le succès. Importance de cette place pour la marche de l'armée vers le Piémont. . 239 "

Retranchements que monseigneur le duc d'Orléans fait faire au camp de Guastalla. Quel est l'avantage de cette position. Entier investissement de Turin, le 3 août. Pont jeté sur le bas Pô. Les retranchements des hauteurs de Chieri achevés. Retard dans l'avancement du siége. Quelle en est la cause. Travaux des mines dirigés par M. de Vallière. Attaque et prise du chemin couvert . . . . . 240 "

Sentiment de monseigneur le duc d'Orléans sur le succès du siége. Con-

Pages.

fiance de M. le duc de la Feuillade a ce sujet. Renfort qu'il demande à son altesse royale, qui consent à lui envoyer cinq bataillons. Quelles sont les vues de M. le prince Eugene. — Lettre de M. le prince Eugene à M. le comte de Thaun, du camp de San-Prospero, le 10 août, par laquelle il l'instruit des précautions qu'il a prises et de celles qu'il prend pour assurer sa marche vers Turin. Obstacles qu'il a à vaincre. Resolution ou il est de tout entreprendre pour les surmonter. Epoque à laquelle le corps du général Wezel doit être assemblé. A quelle operation il est destiné. 241

Importance de la conservation d'Alexandrie et de Tortone. Motifs qui engagent son altesse royale à y envoyer des troupes pour en renforcer les garnisons. Danger auquel le Modenais est exposé. Reggio assiegé par les impériaux. Force et position de leur armée. Corps reste à la gauche du Pô, sous les ordres du général Wezel, qui doit être joint par les Hessois. 243

M. de Medavi abandonne le Mincio le 9, et se retire à San-Martino di Bozzolo. Renfort que monseigneur le duc d'Orléans lui envoie le 11. Position que M. de Medavi prend derriere l'Oglio. Retranchements qu'il fait sur cette rivière. Supériorité du général Wezel. 244

Arrivée de l'infanterie hessoise, le 9, au camp de San Michele, près de Vérone. Pont jeté, par le général Wezel, à Borghetto, sur le Mincio. — Incertitude de M. le maréchal de Marcin sur les projets des ennemis. — M. de Nancré dépêche à M. de la Feuillade pour lui faire connaître quels renforts il peut attendre de l'armée de Lombardie, et savoir de lui quelles seront ses dispositions si le prince Eugene marche à Turin. . 245

Inquiétudes peu fondées de M. de la Feuillade sur l'apparition de vaisseaux anglais sur la côte de Gênes. Quel est le véritable objet des alliés. Ordre que monseigneur le duc d'Orléans envoie à la cavalerie de l'armée de Piemont, de se tenir prête à partir, de Cremone et de Pavie, pour rejoindre M. de la Feuillade. Retranchements auxquels son altesse royale fait travailler à son camp de Guastalla. — Nouvelles qui annoncent la perte prochaine de Reggio. Arrivée de toutes les troupes de Hesse au camp du général Wezel. Passage de l'Adige, par ces troupes, le 12 et le 13. Le duc de Savoie est campé, avec sa cavalerie, à Rubiana. Paysans qu'il y rassemble. 246

M. de la Feuillade se détermine à attendre les ennemis sur les hauteurs de Chieri. Renforts qu'il demande à M. le duc d'Orléans. — Reggio capitule le 14. M. le prince Eugene se met en marche et campe, le 15, sur la

	Pages.	
Lenza, peu loin de Parme. — La cavalerie de l'armée du Piémont reçoit ordre de joindre, sans perdre de temps, M. de la Feuillade. Le prince Eugene continue sa marche le 16. Corps qui passe le Pô à Guastalla, sous le commandement de M. de Saint-Fremont, pour faire l'avant-garde de l'armée.	247	"
Lettre de son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans au roi, du camp de Guastalla, le 17 août, à minuit, pour rendre compte à sa majesté de ses dispositions et des motifs qui l'ont engagé à abandonner le projet que son altesse royale avait formé, de suivre les ennemis à la rive droite du Pô pour passer ce fleuve à Guastalla, afin d'observer leur marche et de les prévenir à Turin. Précautions qu'elle a prises, de concert avec le duc de Parme, relativement à la sûreté de Plaisance. Troupes qui se sont avancées à portée de cette place pour s'y jeter en cas de besoin.	248	"
M. de Saint-Fremont, campé à la tête du pont de Guastalla, se met en marche avec son corps, le 17, pour se rendre à Cremone, où il arrive le 19. L'armée passe le Pô le 18. Elle campe à la rive gauche de ce fleuve. Le pont replié. — Monseigneur le duc d'Orléans et M. le maréchal de Marcin joignent, à Cremone, le corps de M. de Saint-Fremont, qui de là remonte le Pô jusqu'à Cave. Troupes qui vont camper à Casa-Rossa, vis-à-vis de Plaisance. Détachement qui doit gagner Tortone. .	253	
Mouvements qui se font le 20 et le 21. M. de Saint-Fremont se rend à Maleo, près de Pizzighettone. Dix bataillons, détachés de son corps, marchent à Alexandrie, conduits par M. de Senneterre. M. de Saint-Fremont joint, avec sa cavalerie, les troupes campées à Casa-Rossa. .	254	"
Dispositions que fait monseigneur le duc d'Orléans pour le corps de M. de Medavi. Nombre de troupes dont ce corps est composé. Supériorité de celui du général Wezel, qui lui est opposé. Pont jeté par ce dernier sur le Mincio. Attaque de Goito par ses troupes. Dispositions de monseigneur le duc d'Orléans pour faire soutenir ce poste par M. de Medavi. — Inutilité des mouvements qui se font pour cet objet. Goito se rend aux ennemis.	255	"
Note sur le poste de Goito. — M. de Medavi rassemble ses troupes à Castel Iuchio. Le général Wezel campe à Volta. . .	256	
Ordre de bataille des troupes commandées par M. de Medavi. . .	"	647
L'armée arrive le 20 à Cremone, le 21 à Pizzighettone, et continue de là		

	Pages	
sa marche vers Pavie. — L'armée ennemie campe le 20 à Castel-Dosso, le 21 à Castel-San-Giovanni; le 22 elle passe le défilé de Stradella et arrive à Broni; l'avant-garde à Voghera. Détachements qui s'avancent jusque sur la Bormida et qui ferment le chemin aux cinq cents hommes détachés pour se jeter dans Tortone. Ces derniers se retirent à Alexandrie. — Arrivée des corps de M. de Saint-Frémont et de Muret à Pavie, le 22. — Nouvelles qui font juger que MM le prince Eugène doit prendre le chemin d'Asti et d'Alba pour se porter sur Turin. Dispositions que monseigneur le duc d'Orléans fait en conséquence.	257	
Motifs qui font concevoir à monseigneur le duc d'Orléans et à M. le maréchal de Marcin l'espoir du succès de leurs dispositions et de leur marche sur Turin	258	
Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. de Chamillart, du 22 août, pour rassurer la cour sur le parti qu'a pris monseigneur le duc d'Orléans de repasser le Pô à Guastalla, au lieu de suivre les ennemis par la rive droite de ce fleuve	"	648
Arrivée de son altesse royale, le 23, à Valenza. Troupes que lui demande M. de la Feuillade. Départ des dragons et de la plus grande partie de la cavalerie de l'armée de Lombardie pour le joindre. — L'armée ennemie arrive le 23 à Castel-Novo di Scrivia; le 24 à Bosco. Disposition de sa marche sur Asti et Alba. Monseigneur le duc d'Orléans prend la sienne par Turin, Crescentino et Chivas.	259	
L'infanterie se porte sur la Sesia. Arrivée des dix bataillons commandés par M. de Senneterre, à Alexandrie, et des cinq commandés par M. le chevalier de Luxembourg, à Chivas, le 25. — Monseigneur le duc d'Orléans et M. le maréchal de Marcin se rendent le 26 à Crescentino. Mouvement général des troupes vers Turin. M. le chevalier de Luxembourg joint M. de la Feuillade le 27. L'infanterie de l'armée de Lombardie arrive le même jour à Chivas, la cavalerie le lendemain. Le même jour, monseigneur le duc d'Orléans arrive au camp devant Turin. .	260	
Etat dans lequel son altesse royale trouve le siége. Motifs qui en ont retardé les progrès. Mauvais succès de l'attaque de la demi-lune et des contre-gardes faite le 26.	261	
Le duc de Savoie campe à la Motta, près de Carmagnola, avec sa cavalerie, deux bataillons et un grand nombre de paysans. Tentative inutile qu'il a faite pour jeter un convoi de poudre dans Turin. — Détachement des		

Pages.

ennemis qui s'avance jusqu'à Masio. Leur armée passe la Bormida et campe à Cantalupo le 27; marche le 28 vers Nizza della Paglia. Nombre de troupes dont elle est composée. 262

Dépérissement des troupes de l'armée du siége.— Motifs qui engagent son altesse royale à retirer d'Alexandrie les dix bataillons qui s'y sont jetés, pour leur faire joindre l'armée. . . . . 263 "

Lettre de son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans au roi, du camp devant Turin, le 30 août; état dans lequel son altesse royale a trouvé le siége. Manque d'officiers du génie et de l'artillerie capables de le conduire. Affaiblissement des troupes. Détails sur différentes parties de l'investissement et des lignes de circonvallation. Dispositions que fera son altesse royale. Elle est d'avis d'aller aux ennemis et de leur livrer un combat. Quel peut être leur projet en s'approchant de Turin. . . . . 264 "

Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. de Chamillart, du camp devant Turin, le 30 août. Quelle est la direction de la marche des ennemis. Quel peut être leur objet. Détails sur la circonvallation de Turin. Motifs qui ne permettent pas de sortir des lignes pour aller au-devant des ennemis, et qui doivent engager à les y attendre. Nécessité d'envoyer au plus tôt des officiers de l'artillerie et du génie capables de conduire le siége . . . 265

Nouvelle attaque de la demi-lune et de la contre-garde le 31 août. Son mauvais succès. Influence qu'il doit avoir sur les affaires. . . . . 268 "

L'armée ennemie passe le Tanaro, le 29, à Isola, entre Alba et Asti. Troupes qui joignent le duc de Savoie à son camp de la Motta. Embarras dans lequel se trouve monseigneur le duc d'Orléans relativement à la position des ennemis et aux ordres qu'il a reçus de la cour de ne point se commettre. Demande de nouveaux ordres du roi. . . . . 269 "

Lettre de son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans au roi, du camp devant Turin, le 31 août. Attaque de la demi-lune et des contre-gardes. Influence de son mauvais succès, tant sur le siége que sur les opérations de l'armée. Jonction du prince Eugène avec le duc de Savoie. Motifs qui doivent engager à aller leur livrer combat. Inconvénients qui peuvent résulter de ce parti. Nécessité d'y être autorisé par les ordres de sa majesté . . . . . 270 "

Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. de Chamillart, du camp devant Turin, le 31 août. Mauvais succès de l'attaque de la demi-lune et des

Pages

contre-gardes occasionné par le peu d'intelligence et de precautions de la part des ingénieurs. Avantages et inconvenients d'aller chercher à combattre les ennemis ou de rester dans les lignes. Déperissement des troupes. Demande des ordres du roi.—Toute l'infanterie et la cavalerie arrivent devant Turin, depuis le 31 août jusqu'au 4 septembre . . 273

Cette place est entierement investie. Contrevallation établie au bas Pô, sur le chemin de Chieri. Travaux pour la descente du fossé. — Conseil de guerre, tenu le 1er septembre, sur le parti qu'il y a à prendre, ou d'aller au-devant des ennemis, ou de rester dans les lignes. Quel en est le résultat. 274

Conseil de guerre tenu au camp devant Turin, le 1er septembre. . . 651

Avis de monseigneur le duc d'Orléans différent de celui de M. le maréchal de Marcin. Motifs qui ne permettent pas à ce prince de recevoir à temps les ordres du roi. 275

SEPTEMBRE.

Jonction du prince Eugène et du duc de Savoie, à Villa-Stellone, le 1er septembre. Corps de leurs troupes et milices qui s'avancent vers les hauteurs de Chieri. Ponts jetés à Carignano. Passage du Pô par leur armée le 4. Position qu'elle prend à Beinasco. 275

Nouvelle opposition de la part des officiers generaux au sentiment de monseigneur le duc d'Orleans, sur la necessité de sortir des lignes pour aller combattre les ennemis.—Marche que fait leur armée le 5. Position qu'elle prend, la droite à la Doire, la gauche au grand chemin de Rivoli à Turin — Motifs qui engagent monseigneur le duc d'Orleans à ceder au sentiment des officiers generaux et de M. le maréchal de Marcin, et d'attendre les ennemis dans les lignes. — Lettre de son altesse royale monseigneur le duc d'Orleans au roi, du camp devant Turin, le 6 septembre, pour repéter à sa majesté les motifs qui l'engagent à souscrire à l'avis des officiers généraux qui ont opiné pour rester dans les lignes. 276

Circonstances qui doivent désabuser de la fausse idée qui s'est accréditée dans le public sur les motifs qui ont autorisé M. le maréchal de Marcin à s'opposer au projet de marcher aux ennemis et de les combattre. Raisons qui ont fait agir ce général.—Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. de Chamillart, du camp devant Turin, le 6 septembre. Cette

	Pages.	
lettre fait connaître les idées funestes dont était affecté ce général, et l'influence qu'elles ont eue sur sa conduite avec M. le duc d'Orléans. .	277	
Mouvement de l'armée ennemie, qui passe la Doire le 6, et campe entre Pianezza et la Vénerie.—Retranchements auxquels on commence à travailler le 6, entre la Doire et la Stura. Troupes qui descendent de la montagne pour les occuper. Opposition que rencontre monseigneur le duc d'Orléans, de la part de M. le maréchal de Marcin, aux dispositions pour la défense de cette partie. — Les ennemis marchent le 7 aux lignes, entre la Doire et la Stura. Disposition de monseigneur le duc d'Orléans pour les recevoir.	279	//
Bataille de Turin. Détails du combat. Monseigneur le duc d'Orléans et M. de Marcin blessés. Retraite de l'armée. Motifs qui déterminent son altesse royale à la faire sur Pignerol plutôt que sur Alexandrie.	280	//
Réunion de toutes les troupes sous Pignerol le 9. Position que prennent les ennemis sous Turin.	282	
Lettre de monseigneur le duc d'Orléans au roi, de Pignerol, le 8 septembre, sur ce qui s'est passé dans la journée du 7. Circonstances particulières relatives à M. le maréchal de Marcin.	283	
Lettre de son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans à M. de Chamillart, du 8 septembre, sur la journée du 7.— Lettre du roi à M. le duc d'Orléans, de Versailles, le 6 septembre, servant de réponse à la lettre de son altesse royale des 30 et 31 août. Sa majesté l'autorise à combattre les ennemis, s'il y est forcé, sinon à lever le siége.	285	
Lettre de son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans au roi, de Pignerol, le 14 septembre. Nouveau détail de ce qui s'est passé la veille du combat. Sur le parti qu'il y avait à prendre. Circonstances qui ont empêché son altesse royale de faire sa retraite sur Casal et Alexandrie.	286	
Pièces relatives à la bataille de Turin :		
Lettre de M. de Saint-Frémont à M. de Chamillart, du camp sous Pignerol, le 10 septembre		652
Lettre de M. d'Albergotti à M. de Chamillart, du camp sous Pignerol, le 10 septembre		655
Lettre de M. de Muret à M. de Chamillart, du camp sous Pignerol, le 9 septembre.		656

	Pages.	
Ordre de bataille de la cavalerie a la bataille de Turin.	"	658
Relation de la bataille de Turin, par M. de Quincy.	"	661
Relation de la bataille de Turin tirée de l'histoire du prince Eugene.	"	671
Resumé des différentes manœuvres qui, depuis le commencement de la campagne, ont contribue aux malheurs de la journée du 7	288	
Lettre de M. le prince Eugène à M. le comte de Thaun, du 10 août, pour l'instruire de la marche précipitée de l'armée pour aller secourir Turin. Mesures qu'il a prises pour conserver des communications et faciliter l'arrivée des secours qu'il attend d'Allemagne. Il continuera sa marche aussitôt apres la prise de Reggio. Difficulté qu'éprouverait l'armée pour pénétrer, si les Français rassemblaient toutes leurs forces dans le retranchement entre Alexandrie et Tortone. Avantages que doit procurer la diversion du général Wezel, lorsqu'il aura été joint par les troupes de Hesse arrivées dans les environs de Véroue	"	685
Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de la Feuillade, de Versailles, le 6 septembre. Reproches sur les fautes qu'il a faites au siége de Turin. Motifs qui déterminent sa majesté à mander à M. le duc d'Orléans de lever le siége, afin de pouvoir former une armée capable d'imposer aux ennemis.	"	687
Point de vue sous lequel la cour considere la retraite de l'armée sous Pignerol. Malheurs qu'elle entraine après elle. Impossibilité pour monseigneur le duc d'Orleans de regagner la plaine de Villa-Nova d'Asti et Alexandrie. — État de deperissement ou se trouve l'armée.	293	
Monseigneur le duc d'Orléans se determine à la rapprocher de la frontière du Dauphiné. Quels sont ses motifs	294	
État de la force des regiments d'infanterie	"	688
L'armée se met en marche le 12, va camper à Perosa, le 13 a Fenestrelle, le 15 a Oulx. La cavalerie se rend dans l'Embrunois et le Gapençais. Le 17, le reste des troupes va prendre des cantonnements dans les vallées, depuis Perosa jusqu'a Suse et Oulx. Les places conquises dans le Piémont, l'Alexandrin, le Pavesan et le Tortonais, restent occupées par des garnisons	294	
Distribution des quartiers d'infanterie	"	690

	Pages.	
Mesures que prend monseigneur le duc d'Orléans pour rétablir l'armée retirée dans les Alpes et en Dauphiné, et pour la mettre en état de rentrer en Italie, le 1er decembre, par le val d'Aost	295	//
Projet de vivres pour le retour de l'armée d'Italie	//	692
Projet pour les reparations de l'armée d'Italie	//	696
Précautions qui ont été prises, de la part de la cour, pour mettre l'armée en état de marcher, le 10 du mois d'octobre, pour se porter à Casal et donner la main au Milanais	295	//
Resolution que prend le roi d'envoyer à l'armée M. le comte de Besons, pour seconder monseigneur le duc d'Orléans	296	//
Memoire de M. le duc de Vendôme. Chemin que doit prendre l'armée pour rentrer en Italie. Importance dont il est de soutenir l'Oglio	//	697
Memoire de M. de Chamlay sur la nécessité de faire incessamment rentrer l'armée en Italie	//	698
Lettre de M. de Chamillart a son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans, de Versailles, le 18 septembre. Malheurs qui résultent de ce que son altesse royale n'a pas suivi son propre mouvement avant d'être attaquée dans les lignes, et depuis dans sa retraite. Nécessité de rentrer en Italie et de donner la main au Milanais. Importance dont il est de pouvoir faire marcher l'armée, vers le 10 octobre, pour aller y prendre des quartiers, et dans le Montferrat. Moyens qu'emploie la cour pour la réparer. M. le comte de Besons destiné à aller servir auprès de son altesse royale	296	//
Quelle était la situation des affaires en Lombardie, lorsque monseigneur le duc d'Orléans s'est decide à s'éloigner de cette partie de l'Italie pour marcher au secours de M. de la Feuillade. Troupes qu'il a laissées sur l'Oglio, aux ordres de M. le comte de Medavi. — Camp qu'elles occupent a Castellucchio. Quel en est l'objet. Position que les ennemis, sous les ordres du prince de Hesse, occupent à Volta, sur le Mincio	298	//
Mouvement que fait le prince de Hesse, le 28 août, pour se porter entre Medole et Castel Goffredo, le 31 devant Castiglione, dont il commence le siege le 1er septembre. État dans lequel se trouve ce château. Motifs qui déterminent M. de Medavi a marcher à son secours, au lieu d'aller reprendre Goito. Dispositions qu'il fait en conséquence	299	//

	Pages	
État des troupes qui restent dans les places et les postes de Lombardie . .		700
M. de Medavi va camper le 8 a Cerlongo. Nombre de troupes dont son armée est composée. Le 9 il marche à Castiglione. Dispositions qu'il fait pour le combat	299	
Ordre de bataille de l'armée aux ordres de M. le comte de Medavi		701
Combat de Castiglione, le 9 septembre. Quel en est le succes	300	»
Lettre de M. le comte de Medavi au roi, du camp de Castiglione, le 12 septembre, contenant le détail du combat		702
Les ennemis disperses se retirent partie dans les montagnes, partie a San-Michele, près de Verone	300	»
Projet que forme M. de Medavi. Il va camper a . . . . Le 15 à Scandolara. Motifs, relatifs à la bataille de Turin, qui l'empêchent de continuer sa marche et d'executer son projet	301	»
Lettre de M. le prince de Vaudémont à M. de Medavi, de Milan, le 13 septembre, pour lui faire part des desastres arrivés le 7 devant Turin, et lui faire connaître la nécessité de couvrir le Milanais au lieu de se porter dans le Modenais	»	707
Dispositions que fait M. de Medavi, de concert avec M. le prince de Vaudemont, pour soutenir le Milanais et le Mantouan	301	
Lettre de M. le prince de Vaudémont au roi, de Milan, le 17 septembre. Il rend compte a sa majeste des dispositions qu'il a faites pour être en etat de soutenir le Milanais et Mantoue jusqu'a ce que M. le duc d'Orléans rentre en Italie avec l'armee. Mesures à prendre pour que le pain puisse être fourni aux troupes d'Espagne de la même maniere qu'à celles du roi. Difficultés qu'elles eprouveront pour leur subsistance des que les ennemis arriveront sur le Tesin. — Précautions qui ont ete prises pour la sûreté du château de Milan. — Nouvelles qui annoncent que le duc de Savoie a passe la Doire le 15.	302	
État de la repartition de l'infanterie de l'etat de Milan		709
Lettre de M. le prince de Vaudemont a M. de Chamillart, de Milan, le 17 septembre. Motifs qui devaient, après la perte de la bataille de Turin, determiner a se retirer, par l'Astesan, sur Alexandrie, plutôt que de repasser les montagnes. — Necessite de faire rentrer au plus tôt l'armée en Italie	305	

	Pages.	
L'armée de M. de Medavi marche le 17 sur Scandolara; le 18 à Pizzighettone. Nombre des troupes qui s'y trouvent rassemblées.—Détachements qui se portent sur le Tesin	307	»
Lettre du roi à M. le prince de Vaudémont, de Versailles, le 15 septembre. Quelles sont les intentions de sa majesté sur l'usage qu'il doit faire des troupes restées en Lombardie sous le commandement de M. de Medavi.	»	710
Le duc de Savoie et le prince Eugène se mettent en marche, le 14, des environs de Turin, pour se rendre à Rondizzone avec leur armée. Nombre des troupes dont elle est composée	308	
Ordre de bataille de l'armée austro-sarde, 14 septembre	»	712
L'armée ennemie va camper le 15 à Gigliano, le 17 à San-Germano, le 18 à Verceil. Chivas se rend le 17.—L'évêque de Novare, la noblesse et la bourgeoisie de Novare, livrent la ville au duc de Savoie le 20. Le château de Bard se rend à ses troupes, et successivement Ivrée et le donjon de Verue.—L'armée s'avance le 22 sur le Tesin. Elle passe la rivière la nuit suivante et va camper à Abbiate Grasso. Les détachements de la cavalerie française se replient sur Ospitaletto, et ensuite à Pizzighettone.	308	»
Les ennemis s'avancent le 24 à Corsico. La ville de Milan se soumet et ouvre ses portes aux Autrichiens. Le prince Eugène bloque le château. — Troupes que M. le prince de Vaudémont y a laissées. Quel est le projet qu'il suppose au prince Eugène sur cette place. Quelles sont ses craintes pour Pavie. Troupes qu'il y fait passer. Ordres qu'il donne à l'officier qui y commande. Détail des places qu'il se détermine à garder en abandonnant le plat pays. Postes qu'il laisse sur l'Oglio. Castiglione détruit.	309	»
Etat du nombre et de la position des troupes françaises en Lombardie		713
Nouvelles instances de M. de Vaudémont sur la nécessité de faire rentrer sans différer l'armée en Italie. Chemin qu'il convient le mieux de lui faire prendre. Difficultés qu'il éprouve pour sa communication avec la France	310	»
Motifs qui retardent la marche de l'armée. Manque d'approvisionnements, de recrues et d'équipages pour l'artillerie et les vivres. Inquiétudes que l'on conçoit à l'armée sur la situation des affaires et sur le danger de la marche que la cour demande qu'elle fasse	311	
M. le duc d'Orléans expose à la cour les motifs qui l'engagent à retarder		

Page

le mouvement de l'armée pour rentrer en Piemont, et les raisons qui doivent déterminer a la mener par la route de Suse plutôt que par Pignerol. 312

Lettre de son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans au roi, d'Oulx, le 25 septembre. Elle rend compte a sa majesté des motifs qui doivent engager à donner la préference au projet de mener l'armée par Suse plutôt que par le val d'Aost, pour rentrer en Italie. Chemin qu'elle aura a tenir au dela de Suse. Obstacles qui s'opposent à ce qu'elle se mette en mouvement avant le 1er novembre. Difficultés que rencontrera l'exécution de ce projet. Troupes dont il faudra composer l'armée. Précautions a prendre pour les subsistances et pour la marche, relativement a la nature du pays. Avantages que l'on retirerait de ne se mettre en mouvement qu'au printemps. Mesures qu'il conviendrait de prendre en conséquence. 313

Lettre de M. le prince de Vaudémont a monseigneur le duc d'Orleans, du 20 septembre, sur l'importance dont il est de faire rentrer, sans perdre de temps, l'armée en Italie. — Lettre de M. de Medavi à monseigneur le duc d'Orleans, sur le même sujet. 714

Lettre de M. de Chamillart a son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans, de Versailles, le 22 septembre. Importance de ne pas perdre un instant à se mettre en etat de rentrer en Piémont pour secourir le Milanais. Dispositions que fait la cour pour rendre à l'armée la supériorité sur les ennemis, et pour la pourvoir de tout ce qui lui est necessaire. Diversion que M. de Medavi sera en etat de faire pour favoriser l'armée. Motifs qui doivent engager son altesse royale a tout forcer pour surmonter les difficultes et à ne point s'arrêter aux remontrances du munitionnaire et des officiers généraux. Précautions qu'elle doit prendre pour assurer la conservation d'Ivrée et du fort de Bard. 317

Point de vue sous lequel on considere, à l'armée, l'arrivée des secours annoncés par la cour. Erreur dans laquelle elle est sur la position de l'armee. — Nouvelles instances de M. le prince de Vaudemont pour qu'elle rentre en Piémont par le chemin d'Asti et d'Alexandrie. — L'armée autrichienne continue sa marche pour s'approcher de l'Adda, et campe a Lodi. — Quelles sont les vues que M. le prince de Vaudemont suppose au prince Eugene. Troupes qu'il fait entrer dans Pizzighettone et dans Crémone. Il va camper avec le reste, au nombre de neuf bataillons et trois mille cinq cents chevaux, à San-Martino di Pozzolo. 320

	Pages.	
Le prince de Hesse rassemble les débris de son corps dans le Modénais, a la droite de la Secchia. Troupes qui l'ont joint. Inquiétudes de M. le prince de Vaudémont pour le Seraglio. Il envoie de l'artillerie, le 30, à Borgoforte, et y fait descendre le pont de Guastalla.—L'infanterie, sous les ordres de M. de Saint-Pater, se met en marche, le 1er octobre, pour aller occuper le Seraglio. Motifs qui déterminent M. le prince de Vaudémont à laisser la cavalerie dans le camp de Bozzolo, sous le commandement de M. Dillon, en lui prescrivant de se retirer dans le Seraglio à l'approche des ennemis	321	//
M. le prince de Vaudémont et M. de Medavi se rendent à Mantoue	322	//
Etat des troupes destinées pour le Seraglio et Mantoue	//	715
Les ennemis se rendent maîtres du château de Lodi le 28 septembre. Ils ouvrent la tranchée devant Pavie le 29, et s'en emparent le 2 octobre. La garnison obtient les honneurs de la guerre. Les Français sont conduits a Suse, les Espagnols à Crémone et à Valenza	322	//
Detail de ce qui s'est passé à Pavie	//	715
OCTOBRE.		
Capitulation de Pavie, le 2 octobre	//	717
Les ennemis forment un magasin a Lodi et jettent un pont a Formigara, sur l'Adda. Leur armée marche à Pizzighettone le 4. Ils s'emparent de la Ghiera-d'Adda le 5, et commencent le siége de la partie de la place située a la rive gauche de la rivière. Précautions qu'a prises M. le prince de Vaudemont pour la défense de cette place. Les postes de l'Oglio replies. Les troupes qui evacuent Soncino enlevées par les ennemis dans leur retraite	322	
Nouvelles instances que fait, auprès du roi, M. le prince de Vaudémont, pour que l'armée rentre en Italie par la route d'Asti.—Motifs qui déterminent la cour à céder aux instances de M. le prince de Vaudémont, et à ne point attendre la fin de l'hiver pour rentrer en Italie. Ordre qu'elle adresse en conséquence, à monseigneur le duc d'Orleans, de tout mettre en usage pour qu'à l'époque du 20 octobre il soit en état de marcher. —Dispositions que fait ce prince pour exécuter les ordres du roi. Son altesse royale se rend le 5 a Briançon, ou elle établit le quartier général. M. le comte de Besons l'y joint le lendemain	323	//

Pages

Lettre de monseigneur le duc d'Orleans au roi, de Briançon, le 7 octobre. Obstacles qui s'opposent à ce que l'armée marche aussi promptement que le roi le desire. Raisons qui determinent son altesse royale à lui faire prendre la route de Suse plutôt que celle de Pignerol. Epoque à laquelle elle pourra arriver sous cette place. Marches qu'elle aura à faire pour se rendre ensuite à Alexandrie. M. de Medavi a ordre de s'avancer jusqu'à Saluces, avec toute sa cavalerie. Son altesse royale demande les ordres du roi sur ce qu'elle aura à faire dans le cas où l'occasion de combattre les ennemis se présenterait. Importance de conserver la communication avec MM. de Vaudemont et de Medavi. Motifs qui doivent faire perdre toute idée de diversion du côté du val d'Aost, pour ne s'occuper que de la conservation de l'Alexandrin et du Cremonais. 324

Instruction de monseigneur le duc d'Orleans pour M. de Medavi, le 5 octobre 720

Reponse du roi à monseigneur le duc d'Orleans, de Versailles, le 11 octobre. Inconvénients qui peuvent résulter du retard de la marche de l'armée. Difficultés que doit éprouver sa jonction avec M. de Medavi. Precautions que son altesse royale doit prendre pour que MM. de Vaudemont et de Medavi soient instruits de la force de l'armée, de ses mouvements, du jour de son depart et des marches qu'elle fera. Necessité d'accelerer son arrivée à Alexandrie en diminuant les sejours. Moyens à employer pour en imposer aux ennemis sur l'etat où se trouve l'armée. Son altesse royale doit éviter toute occasion de se commettre. Précautions dont elle usera dans le cas où elle sera forcée à la retraite. 327

Reponse de son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans au roi, de Briançon, le 17 octobre. Nouveaux obstacles qui s'opposent à ce que l'armée puisse s'éloigner de Suse avant le 10 novembre. Quels sont ceux qui empêchent son altesse royale de prendre la route de Pignerol. Peu de secours qu'elle doit attendre de MM. de Vaudemont et de Medavi. Inutilité des precautions que sa majesté propose de prendre pour cacher aux ennemis le veritable état de l'armée. Peu d'apparence qu'elle puisse rentrer dans le Milanais sans les combattre. Difficultés qu'elle éprouvera si elle est forcée à la retraite. 329

Lettre de M. le prince de Vaudemont à son altesse royale monseigneur le duc d'Orleans, de Mantoue, le 14 octobre. Pizzighettone assiegé par les ennemis depuis le 3. Dessein qu'ils paraissent avoir de faire en même temps le siege d'Alexandrie. Pont qu'ils ont jeté sur l'Adda. Avantages

Pages.

que son altesse royale peut retirer de la situation des ennemis et de la diversion qu'elle se propose de faire sur l'Adda aussitôt que l'armée se sera remise en marche pour se porter sur Alexandrie. Importance de ne point différer son mouvement. Motifs qui ne permettent pas à M. de Medavi de se porter avec sa cavalerie dans l'Alexandrin. . . . . 331 —

Lettre de son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans à M. le prince de Vaudemont, du 8 octobre. Cette lettre n'est qu'une copie de l'ordre que son altesse royale adresse à M. de Medavi, de se mettre en marche par Alexandrie et Asti pour gagner Saluces et joindre l'armée avec toute sa cavalerie, dix bataillons, les équipages des vivres et le plus de farine qu'il sera possible. Distribution qu'il fera du reste de son infanterie, tant au château de Milan qu'à Pizzighettone, Crémone et Mantoue. Garnison pour la sûreté de l'artillerie, des caissons, et des grains et farines qui y resteront en dépôt. Précautions qu'il aura à prendre, tant pour la subsistance des troupes qu'il mènera, que pour celle de l'armée lorsqu'il l'aura jointe. Époque à laquelle elle arrivera à Saluces. . . . . // 721

Son altesse royale se rend a Briançon le 19. Nombre de troupes qu'elle compte pouvoir rassembler. Liberté que le roi lui laisse sur le choix du parti qu'il lui paraîtra le plus convenable de prendre . . . . . 334 //

Situation des affaires dans le Milanais. Pizzighettone assiégé. Tortone et Alexandrie menacés. Inquiétudes pour la communication par terre avec MM. de Vaudémont et de Medavi. La communication par mer entièrement coupée par l'escadre des alliés. Comparaison des forces du duc de Savoie et du prince Eugene, et de celles que monseigneur le duc d'Orleans sera en état de rassembler. . . . . 335 —

Troupes qui commencent à se mettre en marche le 28 pour se rendre à Suse. Inquiétudes que donnent à la cour les dispositions des ennemis. Nouveaux ordres envoyés en conséquence à monseigneur le duc d'Orléans.—Le roi autorise M. le prince de Vaudemont à ménager un accommodement avec le duc de Savoie, et permet à M. de Medavi, dans le cas où ce prince refuserait des conditions honorables, de combattre le prince de Hesse.—Lettre du roi à M. le prince de Vaudemont, de Versailles, le 23 octobre. Motifs qui doivent l'engager a porter le duc de Mantoue a se menager un accommodement particulier avec le duc de Savoie, dans le cas ou monseigneur le duc d'Orleans ne pourrait arriver a Casal, Alexandrie ou Valenza. Conduite qu'il devra tenir lui-même avec ce prince, pour ce qui concerne les troupes de sa majesté et celles

Pages.

d'Espagne. Parti que sa majesté autorise M. de Medavi à prendre, si le duc de Savoie se refuse à un accommodement. Avantages qu'on retirerait d'un nouveau combat heureux avec le prince de Hesse. 336

Changement que l'arrivée de M. le comte de Besons à la cour occasionne dans les résolutions que le roi a prises. — Sa majesté se détermine à renoncer au projet de faire rentrer, avant la fin de l'hiver, son armée en Italie. Ordres que reçoit, en conséquence, monseigneur le duc d'Orléans 339

Lettre du roi à monseigneur le duc d'Orléans, de Versailles, le 27 octobre, pour l'instruire des motifs qui déterminent sa majesté à différer jusqu'à la fin de l'hiver l'entreprise de faire rentrer l'armée en Italie, et pour lui ordonner d'envoyer les troupes dans des quartiers d'hiver. Précis des ordres que sa majesté envoie à MM. de Vaudemont et de Medavi. Avantage qu'on retirera de leur diversion sur le bas Pô, s'ils peuvent s'y soutenir pendant l'hiver. 340

Lettre du roi à M. le prince de Vaudémont, de Versailles, le 26 octobre. Sa majesté, en lui faisant part de ses nouvelles dispositions, lui indique les moyens qu'il pourra mettre en usage, de concert avec M. de Medavi, pour se soutenir pendant l'hiver dans le Milanais. Conditions auxquelles sa majesté lui permet de traiter avec le duc de Savoie, s'il juge ces moyens impraticables. Quelle sera la force de l'armée que sa majesté fera marcher en Piémont lorsque les circonstances le permettront. Avantage qu'on retirera d'une diversion sur le bas Pô, si l'on peut se soutenir pendant l'hiver dans le Milanais et le Mantouan. 341

Lettre de M. le prince de Vaudémont à son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans, du 22 octobre. Obstacles qui s'opposent à la marche de M. de Medavi dans l'Alexandrin. Tortone et Alexandrie investis par le prince Eugène et le duc de Savoie. Pizzighettone assiégé par le prince de Hesse. Ponts que les ennemis ont sur le Pô et sur l'Adda. M. de Vaudemont presse son altesse royale de ne plus différer la marche de l'armée, et de la mener, par Valenza et Casal, sur le haut Tesin. Impossibilité de tirer des vivres du Milanais. Peu d'avantage que procurerait aux ennemis la prise de Tortone et d'Alexandrie. 722

Le duc de Savoie se charge du siége de Pizzighettone. Le prince Eugène joint M. le comte de Thaun, qui s'est rendu maître de Pavie. Il marche à Tortone le 10. La ville ouvre ses portes. Attaque du château le 12.

	Pages.	
Le général Iselbach est chargé du siége. M. le prince Eugène se porte sur Alexandrie le 14. Il investit la place le lendemain, et ouvre la tranchée le 16. Troupes qui composent la garnison. Infidélité des habitants. M. de Colmenero capitule le 21	344	"
Détachements envoyés par le prince Eugène pour resserrer Valenza et Casal. Ce prince retourne au siége du château de Tortone.—Difficultés qu'éprouve le duc de Savoie au siége de Pizzighettone. Il est joint le 17 par les troupes du prince de Hesse. La place capitule le 29. Les troupes françaises de la garnison se retirent à Crémone; les troupes espagnoles sont prisonnières de guerre	345	"
Les ennemis se rendent maîtres de Serravalle, de Mortara, de Lecco, du fort de Fuentes, du lac de Côme, et occupent Soncino, sur l'Oglio. —Situation des affaires en Lombardie. Le défaut de subsistances oblige M. le prince de Vaudémont à séparer ses troupes et à envoyer la plus grande partie de sa cavalerie dans le Brescian. Nombre d'escadrons qui restent dans le Seraglio et à Mantoue. L'infanterie occupe les places	346	"
Mémoire de M. le prince de Vaudémont sur les subsistances	"	726
Lettre de M. le prince de Vaudémont au roi, du 23 octobre, sur le même sujet	"	727
État des garnisons ou quartiers de l'armée de Lombardie	"	728
NOVEMBRE.		
Monseigneur le duc d'Orléans sépare ses troupes dans les premiers jours de novembre. Son altesse royale part de Briançon le 13 pour retourner à la cour, et laisse le commandement à M. le duc de la Feuillade.—Précis de l'instruction du roi à M. le prince de Vaudémont, sur la conduite qu'il aura à tenir en Lombardie. Ce prince cherche à rassurer la cour sur les moyens qu'il a de se soutenir dans les places du Milanais et du Mantouan, et de faire subsister les troupes jusqu'au mois de mai. Avantages qui en résulteront	346	"
Lettre de M. le prince de Vaudémont au roi, de Mantoue, le 7 novembre. Motifs qui lui font juger que le parti de soutenir les places du Milanais et du Mantouan est préférable à celui de capituler pour évacuer l'Italie. Il demande au roi des ordres positifs. Conduite politique qu'il tient avec le duc de Mantoue.—Avantages qu'on peut retirer du mécontentement		

	Pages	
que le duc de Savoie paraît avoir de la conduite de l'empereur. Nécessité de ne point éloigner de la frontière l'armée de monseigneur le duc d'Orléans	347	»
Lettre de M. de Medavi au roi, de Mantoue, le 7 novembre, sur le même sujet et sur les avantages qu'on retirera de la conservation des places que les troupes des deux couronnes occupent en Lombardie	350	»
Lettre de M. de Medavi à M. de Chamillart, de Mantoue, le 7 novembre, sur le même sujet. Moyen qu'il propose pour terminer la guerre en Italie et être en état de porter en Espagne les troupes employées en Lombardie	351	»
Réponse du roi à la lettre de M. le prince de Vaudémont du 7 novembre, de Versailles, le 19 novembre. Quelles sont les intentions de sa majesté sur différentes propositions à faire au prince Eugène et au duc de Savoie. Motifs qui font désirer à sa majesté que M. le prince de Vaudémont puisse traiter de la neutralité en Italie, de l'évacuation des places et du retour de toutes les troupes en France. Conduite qu'il aura à tenir avec le duc de Savoie, dans le cas où le prince Eugène se refuserait à ses propositions	353	»
Reponse de M. le prince de Vaudémont à la lettre du roi du 19 novembre, à Mantoue, le 14 décembre. Précis de la négociation entamée avec le prince Eugène par MM. de Saint-Pater et de la Javelière. Mesures qu'il a prises pour donner le change au prince Eugène. Conduite du duc de Mantoue. Démarches de sa part auprès de la cour de Rome pour obtenir des troupes. Prise des châteaux de Tortone et de Casal par les ennemis	356	»
MM. de Saint-Pater et de la Javelière se rendent à Milan, le 21, pour entamer la négociation avec le prince Eugène. Évacuation de Guastalla. M. le prince de Vaudemont fait sauter les fortifications de cette place. Obstacles qui s'opposent à ce qu'on fasse la même opération à la Mirandole. Les ennemis escaladent la ville de Modene le 20 novembre, et bloquent la citadelle, ou la garnison s'est retirée	360	»
Details sur la prise des châteaux de Tortone et de Casal par les ennemis	361	»
Lettre de M. le duc de Savoie, contenant les articles de la capitulation de la ville de Casal	»	730

	Pages.	
DÉCEMBRE.		
Capitulation du château de Casal	//	731
Relation de ce qui s'est passé à Casal	//	732
Copie du billet de M. de Marquessac. — Capitulation de la ville de Casal avec M. de Marquessac	//	743
Demande faite par la ville de Casal	//	745
Le duc de Savoie retourne à Turin. Il fait entrer ses troupes dans des quartiers d'hiver en Piémont. Le prince Eugène se rend à Milan. Ses troupes sont répandues dans le Montferrat, le Mantouan, le Milanais, le Parmesan et le Modénais. Valenza et le château de Milan restent bloqués. Position qu'occupe le gros des troupes impériales, entre Crémone et l'Oglio	361	//
JANVIER 1707.		
Inquiétudes de M. le prince de Vaudémont pour le Seraglio. Dispositions qu'il fait pour sa défense. Cavalerie qu'il retire du Brescian	362	//
Dispositions pour la défense du Seraglio	//	747
Retour de M. de Saint-Pater à Mantoue. Détail sur la négociation qu'il a entamée avec le prince Eugène	362	//
Lettre de M. le prince de Vaudémont au roi, de Mantoue, le 7 janvier. Motifs qui lui persuadent que l'empereur n'acceptera pas la neutralité proposée pour le duc de Mantoue. Parti qu'il va prendre de renvoyer auprès du prince Eugène MM. de Saint-Pater et de la Javelière, afin de ménager le retour des troupes des deux couronnes en France, en abandonnant les places qu'elles occupent. Nécessité d'avoir une armée prête à rentrer en Piémont. Conduite suspecte que tient le duc de Mantoue. Précautions que M. de Vaudémont a prises pour la sûreté du Seraglio	363	//
Réponse du roi à M. le prince de Vaudémont. Précautions que sa majesté vient de prendre pour mettre M. le duc d'Orléans en état de rentrer en Piémont. Résolution où elle paraît être de continuer la guerre en Italie, si les ennemis se refusent à toutes propositions d'accommodement. Projet des dispositions à faire en conséquence entre MM. de Vaudémont et de Medavi. Sa majesté remet à un autre temps à se décider sur ce qui con-		

	Pages.	
cerne le duc de Mantoue. Peu d'apparence que les ennemis fassent aucune entreprise sur le Seraglio	366	
FÉVRIER		
Nouvelles démarches que fait auprès du prince Eugène M. le prince de Vaudémont pour renouer la négociation. MM. de Saint-Pater et de la Javelière se rendent à Brescia le 4 février.—Prise de la citadelle de Modène par les ennemis. La garnison obtient les honneurs de la guerre et se retire à Mantoue	369	
Capitulation de la citadelle de Modène		750
Détail des places au delà des monts qui restent au pouvoir des troupes des deux couronnes. La plus grande partie est bloquée par les ennemis. M. de la Florida, commandant dans le château de Milan, canonne et bombarde la ville. M. le prince Eugène met le siége devant le château, le 5, avec dix mille hommes commandés par le comte de Thaun	370	"
Succès de la négociation entamée par MM. de Saint-Pater et de la Javelière. La neutralité, pour le duc de Mantoue et le duc de la Mirandole, est refusée. Départ de M. de la Javelière pour porter au roi le projet des propositions et des réponses qui ont été faites.— Propositions faites par M. de Saint Pater à M. le prince Eugène, ou conditions auxquelles on offre d'évacuer les places de Lombardie, et de retirer les troupes des deux couronnes en France. —Réponses du prince Eugène	371	"
Lettre du roi à M. le prince de Vaudemont, de Versailles, le 26 février. Sa majesté approuve les conditions qu'il a faites, avec le prince Eugène, pour le retour des troupes des deux couronnes en France. Précautions qu'il doit prendre pour qu'elles aient leur entière exécution. Motifs qui déterminent sa majesté à renvoyer M. de la Javelière à Milan. Instruction particulière dont il est chargé par rapport aux ducs de Savoie et de Mantoue. Traitement que sa majesté fera au dernier jusqu'à la paix générale	378	"
Pouvoir du roi à M. le prince de Vaudemont, du 26 février, pour l'autoriser à signer et à ratifier le traité conclu avec le prince Eugène. —Articles sur lesquels M. de la Javelière prendra les ordres du roi. —Réponses de sa majesté	381	"

	Pages.	
MARS.		
Arrivée de M. de la Javelière à Milan, le 6 mars. Le traité est signé le 13, et ensuite ratifié par le prince Eugène, le prince de Vaudémont et le duc de Savoie	383	"
Traité pour l'évacuation des places de la Lombardie et la retraite des troupes françaises et espagnoles en France	"	753
Réglement pour la marche des troupes. Évacuation du château de Milan, le 20 mars. Les autres troupes se mettent successivement en marche et arrivent, dans les derniers jours du mois d'avril, à Suse, d'où elles se rendent dans des quartiers sur la frontière. M. de Vaudémont part pour la cour; le commandement reste à M. de Medavi. Les impériaux prennent possession du Milanais et des états du duc de Mantoue; les Piémontais, de l'Alexandrin et de la Lumeline, que l'empereur cède au duc de Savoie	384	"
Etat des garnisons; officiers généraux et états-majors qui les composent	"	768
Etat des routes que tiendront les troupes des deux couronnes pour se rendre à Suse	"	766

ALLEMAGNE.

JANVIER.		
Situation des affaires militaires de la France et de l'Espagne. Mauvais succès des négociations pour la paix. Nécessité de continuer la guerre. Supériorité des ennemis. Importance de les prévenir en campagne, principalement en Alsace.—Levée de vingt sept mille hommes de milices et de trente nouveaux régiments. Augmentation de cinq hommes par chaque compagnie d'infanterie	385	"
Préparatifs qui se font pendant l'hiver pour être en état d'ouvrir de bonne heure la campagne. Motifs qui déterminent à être sur l'offensive, tant en Flandre et en Italie que sur le Rhin et en Espagne.—Armées que le roi doit avoir sur pied. Généraux qui les commanderont. M. le maréchal de Villars destiné pour celle du Rhin	386	"
Nombre des troupes du roi et de celles des impériaux qui forment pendant		

	Pages.	
l'hiver les armées respectives du Rhin. Détail sur la position des quartiers. Supériorité des ennemis	387	—
Mémoire de M. le maréchal de Villars, du 1er janvier 1706, sur les opérations de la campagne	388	"
État de l'armée impériale	"	769
Quel est le plan auquel le roi se détermine pour les opérations. — Objets dont doit s'occuper M. de Cheyladet, commandant en Alsace pendant l'absence de M. le maréchal de Villars	394	—
Détails sur les postes de Saverne, Lichtenberg et la Petite-Pierre. Représentations de M. de Streiff sur les travaux ordonnés pour mettre en état de défense la citadelle de Saverne. Leur inutilité. Préférence qu'on doit donner au château de Bar. Avantage qu'on retirera de l'occupation de ce poste. Sentiment de la cour à ce sujet. Ouvrages qu'elle ordonne de faire à ce château et à la citadelle de Saverne. Importance de la Petite-Pierre et de Lichtenberg. — *Note* sur la situation avantageuse du château de Bar	395	"
Détachement qui chasse les ennemis de Neuwiller. M. de Cheyladet le fait occuper par quatre cents hommes d'infanterie et quatre-vingts hussards. Avantage de ce poste pour couvrir la marche des convois venant de Lorraine en Alsace. Route qu'ils prennent	396	"
La Bruche regardée comme la seule ligne de défense de la montagne au haut Rhin. Détails sur cette rivière. MM. de Broglie et de la Vrillière chargés de la reconnaître	397	—
Lettre de M. de Broglie à M. de Chamillart, de Strasbourg, le 20 janvier, contenant des détails sur cette rivière et sur la position à prendre pour en rendre le passage impossible aux ennemis	"	774
Desseins des ennemis sur le Fort Louis et sur Schlestadt. Travaux qu'ils font pour augmenter les retranchements de Bischweiler Ligne qu'ils élèvent à la gauche du Rhin pour bloquer le Fort-Louis. Magasins qu'ils forment à Coblentz, Philipsbourg, Haguenau et Bischweiler	397	—
FÉVRIER.		
Avis différents sur les projets des puissances alliées tant en Flandre et en Italie que sur la Moselle et le Rhin.—Le roi fixe à cinquante-huit batail-		

Pages.

lons, cent dix escadrons et douze bataillons de nouvelle levée, le nombre des troupes qui composeront l'armée du Rhin. Quelle sera sa première operation. Dispositions que fait la cour pour mettre M. le maréchal de Villars en état d'assembler les troupes . . . . . 398 »

Représentations de M. le maréchal de Villars sur les difficultés que doit rencontrer l'exécution d'une entreprise sur les lignes de la Moder. Motif qui l'engage à différer de se rendre sur la frontière. — Nouvelles qui font presumer que l'empereur donne sa principale attention à l'Italie et à la Hongrie. Troupes qu'il se dispose à faire passer en Italie. Renforts qu'il sollicite auprès de la reine d'Angleterre pour les remplacer. Quelles sont les vues ultérieures de sa majesté impériale pour les opérations de la campagne sur le Rhin . . . . . 399 »

MARS.

Dispositions que fait le prince de Bade, général de l'armée impériale, pour la défense des lignes de la Moder et de Drusenheim . . . . . 400 »

Corps de troupes que le roi se détermine à faire marcher de son armée de Flandre sur la Moselle aux ordres de M. le maréchal de Marcin, pour mettre cette frontière en sûreté, et, suivant les circonstances, donner des secours à l'armée du Rhin ou retourner en Flandre . . . . . 401 »

Mémoire de M. le maréchal de Villars du 31 mars, tendant à faire connaître de nouveau les difficultés que doit rencontrer l'attaque des lignes de la Moder . . . . . 402 »

Resolution que prend le roi d'employer le corps qui doit se rendre sur la Moselle à agir en Alsace, pour concourir à l'attaque des lignes de la Moder. Nombre de troupes qui composeront alors l'armée. Motif qui engage sa majesté à remettre l'operation au 1er du mois de mai. Quels seront les points d'attaque. Dispositions qui se feront en conséquence. — Démonstrations que doit faire sur la Moselle M. le maréchal de Marcin, pour donner le change aux ennemis, et attirer leur attention dans cette partie 404

AVRIL.

Tentatives des ennemis sur Lichtenberg le 9, favorisée par un soldat déserteur. Mauvais succès de leur entreprise. — Troupes qui partent des Evêchés le 14, pour se rendre en Alsace. Motif qui détermine à y laisser

Pages

celles qui doivent faire partie de l'armée de M. le maréchal de Marcin. Manœuvres qui se font sur la Moselle pour tromper les ennemis..... 406

Troupes des ennemis qui commencent à sortir de leurs quartiers pour se rendre en Italie et dans la basse Alsace. Contre-ordre qu'elles reçoivent, relativement aux dispositions qui se font sur la Moselle.—M. le maréchal de Marcin arrive à Metz le 20. Cavalerie qu'il rassemble à Metz et à Thionville; autres dispositions qu'il fait pour donner de l'inquiétude aux ennemis. Les troupes qui doivent former son armée et passer en Alsace se mettent en marche le 22 par quatre routes différentes. — Leur arrivée à Phaltzbourg, où M. le maréchal de Marcin les joint le 28. 407

Arrivée de M. le maréchal de Villars à Strasbourg le 25. Bon état dans lequel il trouve les troupes. Irrésolution apparente des généraux ennemis, qui fait espérer qu'ils seront prévenus en campagne. Jalousie que M. le maréchal de Villars cherche à leur donner en faisant descendre un pont de bateaux à Offendorf..... 408

Circonstances qui déterminent ce général à ne point différer l'exécution de son mouvement fixé au 29. Assemblée des troupes de M. le maréchal de Marcin le 28, à Phaltzbourg. Position qu'elles prennent le 29 à Wilwisheim.—*Note* sur la marche de l'armée de M. le maréchal de Marcin. Chemin qu'ont tenu les colonnes.—Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villars, de Versailles, le 25 avril, pour lui expliquer les intentions du roi sur le moment et la manière dont il devra attaquer les lignes de la Moder, le 1er du mois de mai. Importance de cette entreprise. Quels en seront les avantages si elle réussit. Destination ultérieure de M. le maréchal de Marcin..... 409

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Marcin, de Versailles, le 25 avril, sur le même sujet..... 412

Toutes les troupes de M. le maréchal de Villars, excepté quelques régiments de cavalerie restés en Franche-Comté, campent sous Strasbourg le 29. Conduite des ennemis qui fait présumer qu'ils ne sont point instruits de l'assemblée des armées du roi, et qui indique que le projet du prince de Bade est de défendre le haut de la Moder..... 413

Mouvement que font les deux armées du roi le 30. Celle de M. le maréchal de Villars passe la Zorn, et campe à Weyersheim. Celle de M. le maréchal de Marcin, à Ohlungen, à hauteur de Neubourg.—Détachement de huit cents chevaux des ennemis défait par M. le comte du Bourg. Résultat de la conférence tenue à Brumpt entre les deux généraux..... 414

Pages.

MAI.

Les deux armées se mettent en marche le 1er mai, après minuit. Les ennemis abandonnent précipitamment leur camp. M. le maréchal de Villars fait occuper Bischweiler. État dans lequel est ce poste . . . . . 414 //

Retraite des ennemis sous Drusenheim. Détails sur la nature de ce poste. Camp retranché que les ennemis se sont préparé. Dispositions de M. le maréchal de Villars pour couper leur retraite sur le Rhin. — Détail de l'opération de M. le maréchal de Marcin, qui a passé la Moder à Schweighausen, et qui a marché sur Suffelnheim. Abandon du camp retranché de Drusenheim par les ennemis, qui se retirent dans l'île de Dahlunden. L'armée de M. le maréchal de Villars campe près de Drusenheim à la rive gauche de la Moder, celle de M. le maréchal de Marcin entre Suffelnheim et Sessenheim. Détachement qui marche à la redoute de Stattmatten, occupée par les ennemis. — Le Fort-Louis entièrement dégagé par leur retraite. Haguenau et Drusenheim bloqués. M. de Pery et M. de Vieuxpont chargés de faire les sièges de ces deux places . . . . . 415 //

Dispositions de M. le maréchal de Villars pour marcher aux ennemis qui occupent le camp retranché de Lauterbourg. Départ des troupes de M. le maréchal de Marcin le 2, pour retourner sur la Moselle. Camp qu'elles prennent ce jour-là dans la plaine de Haguenau . . . . . 416 //

Détachement aux ordres de M. de Broglie, qui s'empare de Lauterbourg. Abandon du camp retranché sous cette place. Retraite des ennemis au delà du Rhin. — *Note* sur le camp retranché de Lauterbourg. — Projet que forme M. le maréchal de Villars sur Landau. Représentations qu'il fait sur le départ des troupes de M. le maréchal de Marcin. Instances qu'il fait à ce général pour l'engager à concourir à l'entreprise du siége de cette place. Renforts que doivent recevoir les ennemis 417

Marches que M. le maréchal de Marcin a faites le 3 et le 4 pour se rendre à Phaltzbourg avec dix-huit bataillons et... escadrons. Troupes qu'il a laissées à M. le maréchal de Villars. Observations qu'il fait à ce général sur les obstacles que doit rencontrer l'exécution de son projet sur Landau. Circonstances qui ne lui permettent pas d'y concourir en restant plus longtemps à portée du Rhin, et qui l'obligent à continuer sa route vers la Moselle 418

Troupes qui depuis son départ composent l'armée du Rhin. Dispositions que fait M. le maréchal de Villars en attendant les ordres du roi sur

Pages.

l'entreprise du siége de Landau. Détail de l'attaque de la redoute de Stattmatten, emportée l'épée à la main le 4, par un détachement aux ordres de M. le comte du Bourg. — Prise des châteaux de Hatten et de Roederen le même jour. — Contrariétés qu'éprouve le siége de Haguenau. — Nouveaux moyens qu'on est obligé d'employer pour réduire cette place. 419

Opérations de M. de Vieuxpont devant Drusenheim. La garnison abandonne la place pendant la nuit du 5 au 6 et passe le Rhin. Facilités que donne la prise de Drusenheim pour le siége de Haguenau. — M. le maréchal de Villars marche le 7 avec la plus grande partie de sa cavalerie, les hussards et . . compagnies de grenadiers, et va camper à Langenkandel; l'infanterie reste au camp de Lauterbourg. M. le comte d'Evreux, détaché avec mille dragons et les hussards, s'empare de Germersheim, établit la contribution, non seulement dans les évêchés de Spire et de Worms, mais aussi dans le Palatinat. Avantages de la possession de Germersheim. — M. le maréchal de Villars fait réparer Lauterbourg. Mesures qu'il prend pour garder le Rhin, depuis cette place jusqu'à Strasbourg et empêcher le passage aux ennemis. Dispositions pour la sûreté du Fort-Louis. — *Vote* sur l'emplacement des troupes de l'armée ennemie. 421

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villars, de l'Etang, le 7 mai. Considérations qui empêchent le roi d'approuver le projet du siége de Landau. Objets qui doivent fixer l'attention de M. le maréchal de Villars, et régler sa conduite pendant le reste de la campagne. 422

Moyens que M. le maréchal de Villars juge les plus capables de couvrir le flanc gauche de l'Alsace. Motifs qui lui font préférer l'établissement d'une ligne sur la Lauter à celle de la Moder. 424

Mémoire de M. le maréchal de Marcin sur cet objet 777

M. le maréchal de Villars fait commencer les travaux à la ligne projetée sur la Lauter. Pionniers qui y sont employés. — Continuation du siége de Haguenau. La garnison se rend prisonnière de guerre le 11. Artillerie et munitions qui se sont trouvées dans la place. 425

Avantages de la position de l'armée à Kandel et de l'occupation de Germersheim. — Les troupes de Westphalie campent sous Mayence. La cavalerie hessoise y passe le Rhin le 8. L'infanterie reste à Sobernheim. — La garnison de Haguenau est conduite à Strasbourg le 12. M. de Péry, chargé du

	Pages.	
commandement de la place. Les troupes du siege se rendent au camp de Lauterbourg	426	"
Sentiment de M. le maréchal de Villars sur les lignes de la Lauter. Nouveaux ouvrages qu'il fait faire à Weissembourg et au château de Saint-Remy	427	"
Mémoire de M. de Regemorte sur les lignes de la Lauter	"	780
Circonstances qui engagent M. le maréchal de Villars à faire de nouvelles représentations à la cour sur l'entreprise du siége de Landau. Dispositions qu'il fait pour ménager les fourrages de l'armée. — Arrivée de toute l'artillerie au camp de Lauterbourg le 14. Dix pièces détachées à Stattmatten. — M. d'Hautefort, avec l'infanterie du camp de Lauterbourg, va camper le 16 à Langenkandel. M. le maréchal de Villars marche à Belheim sur la Queich avec la cavalerie et les grenadiers. — Inaction des ennemis	427	"
Résolution qu'ont prise leurs généraux de réunir toutes leurs troupes sur la droite du Rhin. Incertitude dans laquelle ils paraissent être sur leurs opérations. Marche des Hessois et des Hanovriens pour joindre l'armée. Troupes westphaliennes et palatines qui doivent les suivre. — Nouvelles instances de M. le maréchal de Villars pour que la cour fasse marcher en Alsace celles que M. le maréchal de Marcin conduit en Flandre	428	"
Mouvement général le 19. Réunion de toutes les troupes à Spire. Position que prend l'armée. Détachements qui se portent à Rehhutt, Schifferstadt et Neustadt. M. du Bourg reste chargé de la garde du Rhin depuis Strasbourg jusqu'à Hagenbach. Disposition des troupes qui sont à ses ordres et de celles qui sont restées sur la Lauter pour protéger les travaux des retranchements. — Disposition que le roi a faite des troupes qui sont aux ordres de M. le maréchal de Marcin	429	"
Onze bataillons et dix-huit escadrons doivent passer en Flandre. Neuf escadrons sur le Rhin. Conduite que M. le maréchal de Villars aura à tenir pendant la campagne. Nouveaux renforts qu'il recevra, si les Anglais viennent à marcher du côté du Rhin. — *Note.* Route que tiennent les troupes de M. le maréchal de Marcin qui passent en Flandre. — Avantages que M. le maréchal de Villars espère retirer de la supériorité que lui donneront les renforts qui lui sont destinés	430	"
Force de l'armée du prince de Bade. Emplacement de ses troupes. Projet d'une diversion de sa part sur le haut Rhin. Sentiment de M. le maré-		

Pages.

chal de Villars sur cet objet. — Position avantageuse que ce général reconnaît sur le Speyerbach 431

Considérations qui l'engagent à n'occuper que le bas de ce ruisseau — Troupes qu'il fait avancer le 27 et le 29 entre Schifferstadt et Lambsheim. Effet que produit ce mouvement sur les Hessois campés à Stadtecken. Leur retraite sous Mayence. Arrivée des troupes de Hanovre et de Westphalie à Wisbaden, et des Palatins près de Heidelberg. — Nouvelles qui annoncent que les Hanovriens doivent marcher en Flandre. 432

Sentiment de M. le maréchal de Villars sur les desseins des ennemis. Motifs qui l'engagent à laisser à Hombourg les neuf escadrons que la cour a destinés pour son armée. — Projets offensifs que forme M. le maréchal de Villars d'après l'incertitude dans laquelle paraissent être les ennemis. — Malheurs arrivés en Espagne et en Flandre. Levée du siège de Barcelone. Déroute de l'armée du roi à Ramillies. — Efforts que M. le maréchal de Villars se propose de faire sur le Rhin pour opérer une diversion favorable à la Flandre. Ordre qu'il envoie aux neuf escadrons restés à Hombourg de se rendre à Thionville. 433

JUIN.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart, du Fort-Louis, le 5 juin. Marche des troupes de Lunebourg vers la Flandre. Nécessité d'agir offensivement sur le Rhin. Développement du projet qu'il a formé à ce sujet. Premières dispositions qu'il fait en attendant les ordres du roi. Observations sur le poste de Lauterbourg. Confirmation de la marche des troupes de Lunebourg et de celles de l'électeur palatin vers Coblentz. 434

Cinq bataillons campés à Spire se replient sur Lauterbourg. Partis qui font des courses dans les évêchés de Worms et de Mayence. — Circonstances qui font regretter à M. le maréchal de Villars de n'avoir pas eu la permission de faire le siège de Landau. Observations qu'il fait à la cour pour l'engager à consentir à cette entreprise ou à lui permettre de passer le Rhin 437

Motifs qui déterminent le roi à renoncer à toute entreprise sur le Rhin et à retirer de cette frontière vingt bataillons et le corps des carabiniers pour les faire passer en Flandre. Ces troupes se mettent en marche le 13 sous les ordres de M. le chevalier du Rosel. Nombre de celles dont

Pages.

l'armée reste composée. — Nouvelles de la marche rétrograde des Hessois et des Palatins pour joindre le prince de Bade. Leur arrivée près de Darmstadt le 14. Troupes destinées pour l'Italie qui reviennent sur le Rhin. Le prince de Bade projette de passer le fleuve. Dispositions de M. le maréchal de Villars pour accélérer la consommation des subsistances en avant du Speyerbach et pour éclairer le débouché de Manheim. 438

Précautions pour la sûreté du Rhin depuis Lauterbourg jusqu'à Philipsbourg. — Avis sur la destination des Hessois et des Palatins et sur les desseins des alliés, qui engagent le roi à retirer de l'armée du Rhin dix nouveaux bataillons et vingt escadrons pour renforcer l'armée de Flandre. 439

Ces troupes commencent à s'ébranler le 20 pour se porter à Weissembourg. Motifs qui engagent M. le maréchal de Villars à ne pas leur faire continuer leur marche sans avoir de nouveaux ordres. Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart, du camp de Spire, le 19 juin. Dispositions qu'il fait pour exécuter les ordres du roi. Motifs qui l'engagent à suspendre jusqu'à de nouveaux ordres la marche du détachement pour la Flandre. Incertitude sur la destination des troupes ennemies. Quelles sont ses idées sur la conduite que doivent tenir en Flandre MM. les maréchaux de Villeroy et de Marcin. 440

Les Hessois continuent leur marche, le 20, sur deux colonnes, et se dirigent sur Kanstatt et sur Bretten et Bruchsal. Incertitude de M. le maréchal de Villars sur leur destination et sur les desseins du prince de Bade. 443

Pont que ce général fait jeter le 22 à Philipsbourg. Cavalerie qui passe ce fleuve et s'avance vers la Petite-Hollande. M. le maréchal de Villars s'y porte le 23 et la force de se retirer. Il se fait joindre le même jour par la cavalerie campée à Schifferstadt et à Rehhutt. — L'armée se met en marche, le 27, sur trois colonnes, et va camper à Belheim, sur la Queich. Cavalerie des ennemis qui a passé le Rhin et se fait voir sur la hauteur de la Petite Hollande. — Sentiment de la cour, différent de celui de M. le maréchal de Villars, sur les desseins des ennemis et la destination des Hessois. 444

Motifs qui engagent le roi à donner toute son attention à l'Italie et à la Flandre. — Peu d'apparence que le prince de Bade soit en état d'entreprendre sur le Rhin avec les forces qui lui restent. Le détachement destiné pour la Flandre part de Weissembourg le 27 445

Changement général dans le commandement des armées, occasionné par la retraite de M. le maréchal de Villeroy. M. le duc de Vendôme doit le remplacer en Flandre. M. le maréchal de Villars est destiné à commander en Italie sous les ordres de monseigneur le duc d'Orléans, et M. le maréchal de Marcin commandera l'armée du Rhin. — Mécontentement de M. le maréchal de Villars sur sa nouvelle destination 446

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de Bellheim, le 27 juin, pour supplier sa majesté de lui laisser achever la campagne sur le Rhin. — Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart, du camp de Bellheim, le 27 juin, pour lui expliquer les motifs qui l'engagent à demander de continuer à servir sur le Rhin. 793

JUILLET

Le roi mande de nouveau à M. le maréchal de Villars, le 1er juillet, de se rendre sans délai à l'armée de Lombardie et de prendre sa route par la Suisse. Contre-ordre qu'il reçoit en même temps par M. de Chamillart, qui lui annonce que M. le maréchal de Marcin doit passer en Italie. 446

M. le maréchal de Marcin arrive à Lauterbourg le 3. Son entrevue avec M. le maréchal de Villars. Son départ pour se rendre à sa destination. — Motifs qui déterminent M. le maréchal de Villars à ramener l'armée à Langenkandel le 4. Confirmation de la marche des Hessois vers l'Italie. — La cavalerie restée sur le Rhin rejoint l'armée le 6, et est remplacée par de l'infanterie. Objet de ce mouvement. 447

M. le maréchal de Villars, avec deux brigades d'infanterie et toute la cavalerie, va camper le 10 à Barbelroth. Ces troupes fourragent jusque sur les glacis de Landau. — M. d'Hautefort, avec vingt bataillons et l'artillerie, campe à Altenstatt, près de Weissembourg, le 10, et est joint par la cavalerie des troupes d'Espagne. Le reste de l'infanterie va camper sur le bord du Rhin, depuis Lauterbourg jusqu'à Offendorf. Objet de ces dispositions. Nouveau fourrage le 18 dans les environs de Landau. Nombre et position des troupes qui composent l'armée du prince de Bade. Supériorité de M. le maréchal de Villars. Dispositions de ce général pour exécuter le projet qu'il a formé de passer le Rhin au Fort-Louis 448

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du Fort-Louis, le 21 juillet, contenant le détail de son entreprise sur l'île du Marquisat. Succès de cette expédition. Avantages qu'on en retirera 449

Pages.

Ouvrages que M. le marechal de Villars fait élever dans l'île du Marquisat. Troupes qui protégent les travailleurs. Le quartier général établi au Fort-Louis. — Cavalerie du camp de Barbelroth qui se porte le 22 sous le Fort-Louis. Le même jour, M. de Vivans passe le Rhin avec les dix escadrons restés entre cette place et Strasbourg. Pour quel objet. Détachements d'infanterie qui vont renforcer les postes le long du Rhin. — M. de Verseilles détaché le 29, avec cent soixante hussards, pour s'opposer aux entreprises des partis ennemis dans la Lorraine et les Evêchés. 453

Motifs qui empêchent M. le maréchal de Villars de tenter de pénétrer dans l'île de Dahlunden. Avantages de son établissement dans celle du Marquisat. — Point de vue sous lequel la cour considère le projet de porter l'armée au delà du Rhin. Motifs qui l'engagent à mander à M. le maréchal de Villars de ne s'occuper, pendant le reste de la campagne, que des moyens de chasser les ennemis de l'île de Dahlunden. — Représentations de ce général sur les difficultés que doit rencontrer cette opération et sur le peu d'avantages qu'on en retirerait, même après son succès. Préférence qu'on doit donner, pour tous les objets, à l'établissement qui a été fait dans l'île du Marquisat. 454

AOUT.

Activité dans les travaux qui se font dans l'île du Marquisat et sur le bord de la rivière de Stollhofen. Détails sur l'état de ces retranchements. Défaut de ceux des ennemis relativement à leur trop grande étendue. Facilité qu'on trouverait à les en chasser, si la cour fournissait les moyens de l'entreprendre. — M. le maréchal de Villars renvoie au camp d'Altenstatt une partie des troupes qu'il en a tirées. Nombre de celles qu'il laisse, sous les ordres de M. d'Hautefort, pour garder le Rhin et achever les retranchements. Les dix escadrons qui ont passé le Rhin vont camper sous Kehl. M. le maréchal de Villars se rend au camp de Barbelroth le 4. — *Note* sur le nombre des troupes campées à Altenstatt. 456

Motif qui engage M. le marechal de Villars a proposer d'augmenter jusqu'à cinquante escadrons la cavalerie qui doit passer à la droite du Rhin, et de ne garder avec lui que l'infanterie et trente-deux escadrons pour la sûreté de l'île du Marquisat et des postes du Rhin et de la Lauter. Observations qu'il fait à ce sujet. — Moyens qu'emploie M. le maréchal

Page

de Villars pour faire subsister la cavalerie, en attendant les ordres de la cour sur le projet qu'il a proposé. . . . . 457 »

Une partie de l'infanterie entre dans les lignes de la Lauter le 8, et est employée au travail des retranchements, à la place des pionniers du Palatinat et des pays ennemis. Conditions auxquelles ces derniers ont été dispensés de ce travail. Vingt escadrons vont camper à Lauterbourg, et quatre marchent pour joindre M. de Verseilles dans les Evêchés. — Le projet d'envoyer la plus grande partie de la cavalerie au delà du Rhin n'est point approuvé par la cour. Ordre qu'elle adresse à M. le maréchal de Villars de faire partir dix escadrons pour se rendre en Flandre. Moyen qu'elle lui indique pour faciliter la subsistance de la cavalerie qui lui restera. — Les dix escadrons destinés pour la Flandre se mettent en marche le 9, sous les ordres de M. de Jouy. Nombre d'escadrons qui restent à l'armée. Leur emplacement. 458

Le reste de l'infanterie du camp de Barbelroth se rend le 10 à celui d'Altenstatt. Le quartier général à Weissembourg. — Détail des troupes que le prince de Bade fait partir pour la Hongrie, et de celles qui doivent les remplacer. Bataillons de nouvelle levée qui joignent l'armée du roi. Observations de M. le maréchal de Villars sur le nombre des troupes qui composent l'armée. Supériorité de celle des ennemis. . . . . 459 »

Etat des troupes qui sont aux ordres de M. le prince de Bade. 796

Sentiment de la cour sur la supériorité de l'armée des ennemis. Projet qu'elle forme pour les engager à diviser leurs forces. — Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, de Versailles, le 11 août, pour lui expliquer les motifs qui engagent sa majesté à désirer qu'il fasse le siège de Landau, et qu'il le commence le 1er septembre. Conduite qu'il aura à tenir si les ennemis font des détachements de Flandre pour secourir cette place. . . . . 460 »

Réponse de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de Weissembourg, le 14 août, pour représenter à sa majesté les difficultés et le manque de moyens pour l'entreprise du siège de Landau. Danger auquel l'armée et la frontière seraient exposées. Il demande de nouveaux ordres en conséquence. Motifs qui doivent détromper sa majesté de l'idée qu'elle a des forces du prince de Bade. 461

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart, du camp de Weissembourg, le 14 août, pour expliquer plus particulièrement les motifs

	Pages.	
qui doivent engager à renoncer à l'entreprise du siège de Landau. Supériorité des ennemis.	466	»
Vote sur le nombre des troupes qui composent leurs armées en Flandre. — Le roi se rend au sentiment de M. le maréchal de Villars et lui laisse la liberté d'agir ainsi qu'il le croira le plus convenable au bien général et à la gloire de ses armes.	467	»
Circonstance qui force M. le maréchal de Villars à abandonner le camp de Barbelroth. Détail des cantonnements qu'il fait prendre à ses troupes, entre la Lauter et la Moder. Troupes qui ont joint le prince de Bade.	468	»
Etat des cantonnements entre la Lauter et la Moder, le 16 août.		799
M. le maréchal de Villars visite les postes du Rhin. Redoute qu'il fait construire dans l'île de Drusenheim. Dans quelle vue. — Mouvements que font les ennemis le 22, qui déterminent M. le maréchal de Villars à renforcer de cinq bataillons les postes du Rhin. Nombre des troupes qui sont aux ordres de M. d'Hautefort. Précautions que prend M. le maréchal de Villars pour le soutenir. Circonstances qui justifient l'éloignement qu'il a témoigné pour l'attaque de l'île de Dahlunden. Peu d'inquiétude qu'il conçoit des desseins que peuvent avoir les ennemis sur celle du Marquisat. Avis du départ du prince de Bade pour aller aux eaux. Motif qui engage M. le maréchal de Villars à renvoyer sur les derrières une partie des troupes qui sont sur le Rhin.	469	»
Lettre de M. le comte du Bourg, contenant des détails qui appuient l'éloignement de M. le maréchal de Villars pour l'attaque de l'île de Dahlunden.	»	801
SEPTEMBRE.		
Le général Thungen remplace M. le prince de Bade dans le commandement de l'armée sous la direction de ce prince. Dessein où il est de faire entrer ses troupes, de bonne heure, dans des quartiers d'hiver. Détail des motifs qui engagent M. le maréchal de Villars à remettre à la campagne suivante l'entreprise du siège de Philipsbourg qui lui est proposée. La cour y consent.	470	»
Circonstances qui font regarder à M. le maréchal de Villars la paix comme prochaine. Motifs qui l'engagent à transporter son quartier général à Hagueneau. Avis qu'il reçoit en y arrivant, le 12, des mouvements que		

	Pages.	
font les ennemis pour se porter, d'un côté sur la Lauter, et de l'autre pour passer le Rhin à l'île de Dahlunden.	471	»
Motifs qui doivent rassurer la cour sur les entreprises qu'ils peuvent faire. Circonstances qui font désirer à M. le maréchal de Villars de les combattre, malgré leur supériorité. Ordre qu'il demande à ce sujet. — M. le maréchal de Villars retourne à Weissembourg le 13. Troupes qu'il rassemble dans les lignes de la Lauter et a Schleithal. Détail de celles qui sont restées sur le Rhin, aux ordres de M. d'Hautefort.	472	»
L armée des ennemis arrive à Kandel le 14. Succès d'un détachement envoyé aux nouvelles. M. le maréchal de Villars va reconnaître lui-même le camp des ennemis le 15. Détails sur leur position. — L'armée des ennemis se met en marche dans la nuit du 16 au 17, et va camper a Hagenbach. Pont de bateaux qu'ils jettent sur le Rhin, a l'île de Dahlunden. Position qu'ils prennent. Lettre interceptée du général Thungen a l'empereur, qui developpe ses desseins.	473	»
M le maréchal de Villars demande de nouveau au roi la permission de profiter de la circonstance favorable où sont les affaires pour combattre les ennemis.	474	»
Détails des precautions qu'il se propose de prendre pour le faire avec avantage, quoiqu'ils aient la supériorité. — Malheurs arrivés devant Turin qui déterminent le roi à se tenir sur la défensive en Alsace	475	»
OCTOBRE.		
M le maréchal de Villars, en conséquence des ordres du roi, renonce a tout projet offensif. Ses regrets de n'avoir pas été en etat de faire le siège de Landau. Malheurs qui en sont résultés en Flandre. Moyen qu'il propose pour le rétablissement général des affaires. — Mésintelligence entre M de Bade et le général Thungen. La grosse artillerie de l'armée imperiale repasse le Rhin. — M. le maréchal de Villars renvoie, le 1er octobre, sur les derrières, une partie de la cavalerie campée a Schleithal.	476	»
Avis d'un projet formé par les ennemis de surprendre un passage sur le Rhin et de s'emparer d'une île pres de Neubourg. Precautions que prend M. le maréchal de Villars pour faire echouer cette entreprise. Les ennemis l'abandonnent. — Renforts qui arrivent aux ennemis le 7. . .	477	»

	Pages.	
Arrivée du prince de Bade à Rastadt. Maladies qui regnent dans son armée. Épuisement des magasins. Abondance dans le camp de l'armée du roi. Rétablissement des troupes. M. le maréchal de Villars se rend le 22 à Lauterbourg, où il établit le quartier général. Ordre qu'il reçoit de séparer l'armée aussitôt que celle des ennemis s'éloignera. Représentations de ce général sur l'établissement des quartiers d'hiver et sur les motifs qui doivent engager le roi à faire, la campagne suivante, les plus grands efforts en Allemagne	478	//
Avis de la résolution que les ennemis ont prise de rester assemblés jusqu'au 15 novembre. Dispositions de leur part relatives à ce projet	479	//
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart, du camp de Lauterbourg, le 31 octobre. Vues qu'il suppose aux ennemis pour l'établissement de leurs quartiers d'hiver. Observations à la fin de la campagne et au commencement de la suivante	480	//
NOVEMBRE.		
Cavalerie que M. le maréchal de Villars retire du camp de Schleithal pour l'envoyer sur les derrières. Régiment de dragons qu'il fait passer à Schlestadt. Incertitude sur les desseins des ennemis. Avis des préparatifs qu'ils font le 14 pour repasser le Rhin le lendemain. Dispositions pour attaquer leur arrière-garde. Obstacles que rencontre leur exécution. Les ennemis repassent le Rhin dans la nuit du 16 au 17	482	//
M. le maréchal de Villars fait occuper Hagenbach le 17. Séparation de l'armée le 18 pour aller dans des quartiers d'hiver. Nombre des troupes qui la composent. Troupes de l'armée d'Italie qui doivent la joindre. —M. le maréchal de Villars visite les postes du Rhin et reconnaît les retranchements des ennemis dans l'île de Stollhofen. Nouvelles observations qu'il fait à la cour sur les avantages que procure l'occupation de l'île du Marquisat	483	//
M. le maréchal de Villars se rend à Strasbourg le 19, et y établit son quartier général. Détail des quartiers occupés par l'ennemi	484	//
Etat des postes du Rhin, depuis Lauterbourg jusqu'à Strasbourg	//	805
Etat des quartiers de l'armée impériale	//	806

	Pages.	
Changement que M. le maréchal de Villars fait dans la position des quartiers, relativement à celle qu'ont prise les ennemis. — Départ de ce général pour la cour le 27. Bon état dans lequel se trouvent les places de la Petite Pierre, Lichtenberg, Bitche et Hombourg. Importance de ces postes.	484	"

FIN DE LA TABLE.

D
281
V38A4
1835
t.6

Vault, François Eugène de
Mémoires militaires
relatifs a la succession
d'Espagne sous Louis XIV

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY